www.e-rara.ch

Bibliothèque des philosophes chimiques

Maugin de Richebourg, Jean

A Paris, 1741

Stiftung der Werke von C.G.Jung, Zürich

Shelf Mark: Online

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-4593

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

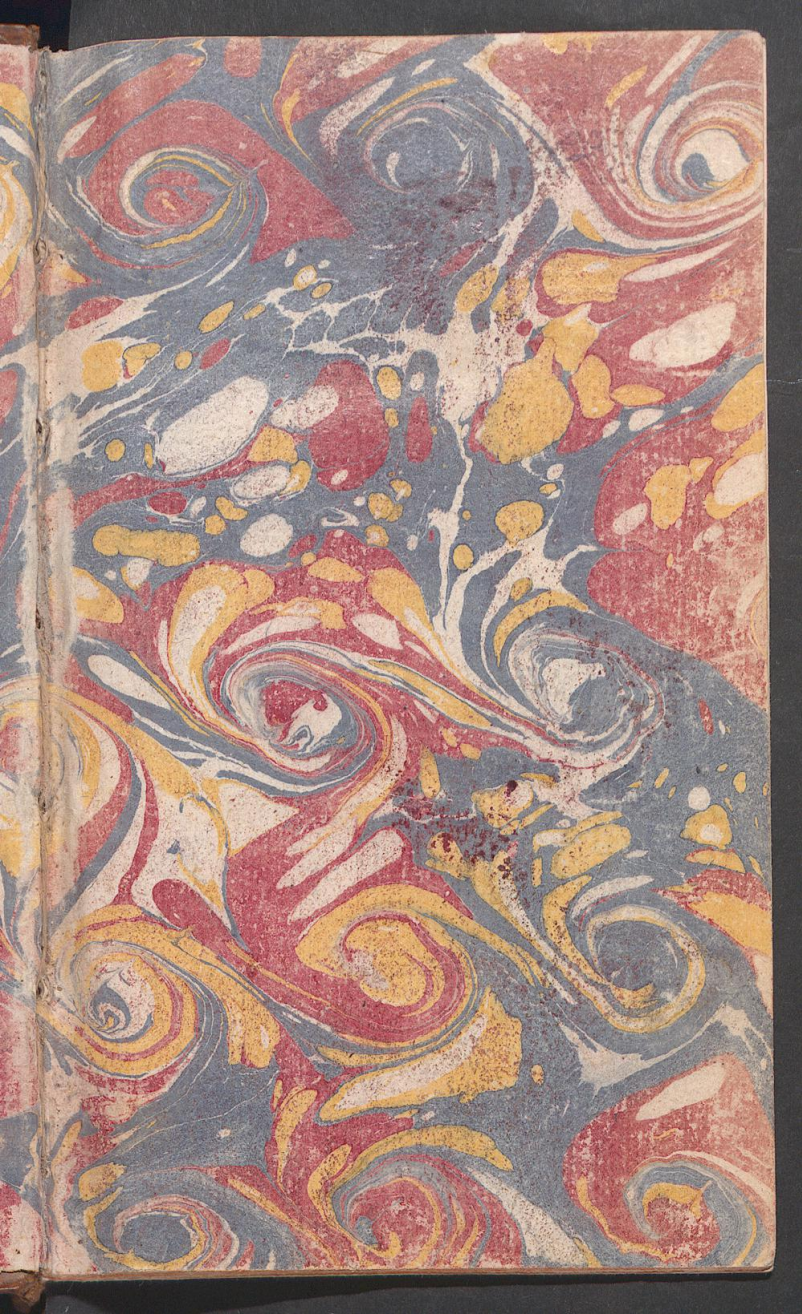
Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

F 30a





[SALMON (Guill.)]

3 vol.

CF 30a

BIBLIOTHEQUE DES PHILOSOPHES CHIMIQUES.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures & des Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine.

Par M^r. J. M. D. R.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, Place de Sorbonne, au coin de la ruë des Maçons, à Saint André.

M. DCC. XLI
Avec Approbation & Privilege du Roy.



TRAITÉS

CONTENUS

Dans ce premier Volume.

I. *LA Table d'Emeraude d'Hermès, avec le Commentaire de l'Hortulain.*

II. *Les sept Chapitres attribués à Hermès.*

III. *Le Dialogue de Marie & d'Aros.*

IV. *La Somme de la Perfection, de Géber.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Livre, dont le Titre eſt, *Bibliotheque des Philoſophes Chimiques* : Ce Livre ayant été imprimé deux fois, je crois qu'on peut en permettre une troiſiéme Impreſſion. A Paris, ce 15. Janvier 1741.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé ANDRE' CAILLEAU, Libraire à Paris, Adjoint de ſa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public l'*Imitation de Jeſus-Chriſt, traduite en François par l'Abbé Lenglet, la Bibliothéque des Philoſophes Chimiques, par Salmon, contenant les Lavures, le Tréſor Philoſophique ou déſir déſiré, le Sommaire Philoſophique en vers, par Nicolas Flamel, Avanture de Dom Ramire de Roxas*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaire ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour model ſous le contre-Scel

des Présentes. A ces Causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur bon papier & caracteres, conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous le contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cens vingt-cinq; & qu'avant que

de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Chauvelin, Garde des Seaux de France, & Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France, le Sieur Chauvelin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement : Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-troiſiéme jour de Novembre, l'an de grace mil ſept cens trente-ſix, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 387. fol. 346. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 18 Février 1723. A Paris le 10 Décembre 1736.

G. *MARTIN, Syndic.*

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LES Amateurs de la Science Hermétique ne pouvant rassembler chacun en particulier les Ecrits des meilleurs Auteurs qui en ont traité, à cause que les Editions, qui en ont été faites séparément, & en différens temps, se trouvent maintenant dispersées dans nos Provinces & chez les Etrangers, & que les Exemplaires en étant devenus fort rares & très-chers, on a cru qu'on leur épargneroit des soins & de la dépense, en ajoûtant, dans une nouvelle Edition, aux Adeptes, que M. Salomon a insérez dans sa *Bibliothéque des Philosophes Chimiques*, ceux auxquels il auroit pû y donner place, si sa santé lui avoit permis de la continuer. Ce sçavant Médecin, dans sa Préface en deux Parties, a si bien parlé dans la prémiére de la vérité de la Science Hermétique, & dans la seconde, de l'obscurité des Philosophes qui en

ont écrit, qu'on n'a pas jugé à propos de la supprimer, pour en donner une nouvelle, dans laquelle on n'auroit pû dire que ce qu'il a dit lui-même avec beaucoup d'érudition. On en a seulement retranché quelques particularités, qui ne sont point essentielles, non plus que ses Leçons Latines, lesquelles ensemble n'auroient servi, dans cette Edition, qu'à en multiplier les Volumes, & en augmenter inutilement le prix. On ne s'est pas, non plus que lui, attaché à placer ici précisément les Philosophes dans l'ordre des temps où ils ont écrit, parce qu'outre qu'il ne seroit pas aisé d'en fixer les Epoques, la peine qu'on prendroit pour le faire, seroit inutile; cependant nous avons observé une espéce de Chronologie, afin de distinguer les Anciens d'avec les Modernes. A l'égard des Interprétations qu'il a données sur le fond de cette Science, on les a placées dans le Corps de l'Ouvrage, pour dispen-

ſer le Lecteur d'y avoir recours par *Renvoi* à la fin de chaque Traité, & on y a mis ſon nom pour les diſtinguer des autres, qu'on a parſemées dans les endroits les plus obſcurs de ces Traités, pour aider ceux qui commencent à étudier les Philoſophes à comprendre plus facilement le ſens de leurs Ecrits, principalement leurs Paraboles & leurs Enigmes, qui pourroient les dégoûter d'une Etude ennuyeuſe, au lieu de les encourager à démêler le vrai de leur Doctrine d'avec le faux, dont ils l'enveloppent, pour en cacher la connoiſſance aux Studieux, qui, pour ainſi dire, ne ſont pas prédeſtinez pour en avoir l'intelligence; car, ſelon ces Philoſophes, cette connoiſſance eſt un Don de Dieu, qu'il n'accorde qu'à ces Sages déſintéreſſez, qui ne veulent, par leur Art, imiter la Nature dans ſes Opérations, que pour employer en Oeuvres de Miſéricorde le fruit de leurs travaux, & non pas à ces

Hommes avides, qui ne voudroient transmuer les Métaux que pour satisfaire leur volupté & leur ambition. Pour donner encore du courage à ces Enfans d'Hermès, & leur ôter le dégoût d'étudier dans quelques-uns de ces mêmes Traités, dont les Traductions anciennes auroient pû aussi leur paroître d'un Stile embaraſſant & grossier, on les a remises dans un Langage plus intelligible, & moins désagréable. Mais en lisant les Philosophes, il faut prendre garde que s'ils s'accordent sur le Principe essentiel de leur Mercure, ils différent sur ses Principes matériels, ce qui cause d'abord de la confusion dans l'esprit de ceux qui ne sont pas encore familiers avec eux, & les jette dans le doute d'une véritable Concordance, jusqu'à ce qu'étant devenus plus éclairez par une lecture assiduë, ils parviennent à connoître ces derniers Principes, & à concevoir l'usage différent que ces Philosophes en

ont fait. Pour faire leur grand Oeuvre, les uns se sont servi du Mercure vulgaire, rendu homogéne à l'Or, par la voie que Géber enseigne dans sa *Somme de la Perfection*: Les autres, en suivant la Doctrine du Trévisan, on fait un Mercure double, plus actif que le prémier, en se servant de celui-ci, comme de *Moyen*, pour extraire d'un Minéral, non encore mûr, un Mercure Principe des Métaux, avec lequel ce Mercure vulgaire, rendu homogéne, s'incorpore par l'entremise des Colombes de Diane, qui, en absorbant leurs Soufres arsénicaux, favorisent cette incorporation: Et pour animer encore davantage ce Mercure double, d'autres, comme Basile Valentin, y ont ajoûté de l'Or, préparé philosophiquement, & ont tiré de ce Composé une Eau Mercurielle, pondéreuse & pénétrante, qui dissout sans violence les Métaux parfaits, & les remet en leur prémiére Matiére. On

verra en quelque façon, dans les Eclairciſſemens que nous donnerons ſur le Coſmopolite & ſur Philaléthe, la maniére de procéder pour acquérir ce double Mercure animé, dont les Philoſophes ont parlé avec tant de réſerve, qu'on auroit eu de la peine à en découvrir la Compoſition, ſi les eſpéces de Diſputes, qui ſe ſont élevées entre quelques Philoſophes Modernes, n'avoient donné lieu à pénétrer dans leur Secret le plus caché. Un de ceux-ci a beaucoup contribué au développement de ce Miſtére, par les Ecrits qu'il a publiez contre le dernier Adepte que nous venons de nommer, & s'il en avoit uſé à ſon égard avec plus de modération, nous ſerions moins en état de bien faire entendre ce Philoſophe, que nous placerons dans le ſixiéme Volume de cette Bibliothéque. Ces différens Mercures s'acquierent par deux voies, l'une *humide* & l'autre *ſéche*. Le Mercure, ac-

quis par la voie humide, moüille les mains ; celui, qui s'acquiert par la voie séche, ne les moüille point, & la plûpart des Philosophes semblent préférer la prémiére voie à la seconde. Il y a un autre Mercure, plus précieux, que les trois dont nous venons de parler ; on en prendra quelque connoissance dans cette nouvelle Bibliothéque. Artéphius & le Cosmopolite en laissent entrevoir quelque chose dans leurs Ouvrages ; & le Commentateur du Poëme intitulé, *La Lumiere sortant par soi-même des Ténébres*, s'en explique assez clairement, en disant que la Nature ayant exercé sur l'Or son action dans toute son étenduë, il seroit très-difficile, & presqu'impossible de travailler sur lui, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, & leur vrai Dissolvant. Mais, pour ne pas amuser plus long-temps les jeunes Amateurs de la Science, nous les renvoyons à la Préface suivante, par

la lecture de laquelle ils se formeront de la Philosophie Hermétique une idée plus juste que nous ne la leur donnerions par un Discours plus étendu : Nous leur recommandons seulement de ne point oublier de prier Dieu de leur inspirer par son Saint Esprit, l'intelligence de ce qu'ils trouveront de difficile à entendre dans les Livres des Philosophes, & de se souvenir dans leurs Priéres de celui qui a fait ce qu'il a pû pour leur éclaircir des difficultés, qui auroient retardé le progrès de leurs Etudes ; c'est ce qu'il attend de leur pieté pour la récompense de son zèle & de son Travail.

PREFACE.

PREMIE'RE PARTIE.

De la vérité de la Science.

LE deſſein que j'ai de donner au Public en notre Langue un Recueil des Oeuvres choiſies des Philoſophes, ou des Auteurs les plus approuvez, qui depuis Hermès Triſmégiſte juſqu'à préſent ont écrit de la Tranſmutation des Métaux imparfaits en Argent & en Or; ou, pour parler plus proprement, de leur Perfection, par le moyen de la Poudre de projection, qu'on appelle autrement la Pierre Philoſophale; m'oblige, avant toutes choſes, d'établir la vérité de la Science, ou de l'Art, qui enſeigne à faire cette Tranſmutation, & d'en faire voir la poſſibilité.

Car ſi ce n'eſt qu'un pur caprice de l'imagination des Hommes, comme la plus part en ſont perſuadez, & de ceux-là même qui paroiſſent les plus ſenſez & qui ſont dailleurs très-habiles dans les autres Sciences: Si ce n'eſt qu'une tromperie inventée par des Impoſteurs, pour abuſer

par l'espérance d'un bien immense les Avares & les Simples, comme il ne s'en voit tous les jours que trop d'éxemples : Si ce n'est du moins que l'Ouvrage de l'ambition de l'Esprit humain, qui veut s'élever avec empire au dessus du pouvoir de la Nature ; qui se flate qu'il est plus industrieux que cette sage Mére ; qu'en une ou deux années il fera l'Or qui est son Chef-d'œuvre, & à la production de qui elle employe plusieurs siécles ; qu'il peut par son artifice faire les Perles & les Pierreries, qu'un Ancien appelle *tout le Recueil & le Racourci de la Majesté de la Nature ;* qu'il prolongera la durée de sa vie, & l'étendra au-de-là des bornes ordinaires : Si l'Art de la Chimie, qui doit produire un si merveilleux effet, n'est ni véritable ni possible : Enfin si la Pierre Philosophale n'est qu'une *Pierre d'achopement & de scandale,* qui ruine & des-honore tous ceux qui la cherchent : Il est certain qu'on feroit un très-grand mal de faire revivre des Livres si pernicieux, puisque, par la publication de ce Traités, au lieu de rendre service au Public, (qui est la fin qu'on se doit proposer en ces sortes de choses) ce seroit causer un très-grand préjudice à tout le Monde, & encore principalement à ceux de notre Nation, que de les engager par ces Livres dans une erreur, qui sans cela

ſeroit inconnuë à la plûpart dentr'eux ; & de les obliger, par l'eſpérance d'un bien imaginaire, à s'appliquer à la recherche d'une Chimére, parce qu'ils y employeroient inutilement leur temps, y dépenſeroient mal-heureuſement leurs biens, & ne recueilleroient enfin de tout leur travail & de leur dépenſe, que de la fumée & de l'infamie.

Mais au contraire, ſi ce que ces Auteurs enſeignent eſt effectivement poſſible & véritable : S'il eſt vrai que Dieu ait permis que les Hommes pûſſent en cela imiter la Nature, & l'obliger à faire un effort au de-là de ſes Productions ordinaires, en l'aydant par leur induſtrie : S'il eſt vrai que l'on puiſſe faire la Pierre Philoſophale, & par le moyen d'un peu de ſa Poudre changer en moins d'une heure les Métaux imparfaits en Argent & en Or : S'il eſt vrai que par ſon moyen l'on puiſſe faire les Perles & les Pierreries les plus précieuſes : Et ſi cet Elixir, qui fait un effet ſi ſurprenant ſur les Métaux imparfaits, en les dépoüillant de leur impureté, a la même vertu, & agît avec la même efficace ſur tout ce qui eſt d'impur dans nos humeurs : S'il fait le même miracle ſur les maladies des Hommes les plus déſeſpérées : Si cette admirable Médecine a le pouvoir de prolonger la vie, & de conſever nos corps

dans une ſanté parfaite ; ainſi que tous les Philoſophes l'aſſurent : Il faut néceſſairement avoüer qu'on ne ſçauroit ſervir plus utilement le Public qu'en lui donnant des Maîtres qui lui apprennent une Science ſi merveilleuſe, & qu'on ne ſçauroit trop ſoigneuſement recueillir les paroles & les préceptes des véritables Philoſophes, ni rechercher avec trop d'empreſſement les Livres de ces grands Hommes, puiſque ce ſont les ſeuls qui peuvent nous apprendre le moyen d'acquérir un ſi rare tréſor, qui nous donne tout à la fois la poſſeſſion légitime des Richeſſes, & une ſanté aſſurée, ſans laquelle les Biens nous ſeroient inutiles ; & la vie même, qui eſt le plus grand de tous les Biens, ſeroit un ſupplice perpétuel.

Car quoi que tous les Philoſophes retenus, comme ils diſent, par la crainte de Dieu, ayent tous écrit fort obſcurément, pour ne pas profaner & rendre publique une choſe ſi précieuſe, & qui, ſi elle étoit commune, cauſeroit un déſordre & un bouleverſement prodigieux dans la Société humaine. Quoi que, comme ils diſent, ils n'ayent écrit que pour les Enfans de la Science, c'eſt-à-dire pour ceux qui ſont initiez dans leurs miſtéres, & que par cette raiſon il ſoit fort difficile aux Apprentifs d'entendre & de déchiffrer leurs

Livres, qu'ils ont à dessein embarassé d'Enigmes, & rempli de contradictions: Quoi qu'il paroisse d'abord presqu'impossible de pouvoir, par la lecture de leurs Ecrits si embroüillez, développer un si grand Sécret; de choisir la réalité parmi tant de sophistications, & de reconnoître la vérité parmi tant de mensonges qui s'y rencontrent: Quoi qu'enfin ce ne soit principalement que du Pére des Lumiéres que nous devons espérer la révélation d'un si grand mistére: Il est pourtant très-assuré, que si Dieu, ou quelque Ami, ne nous le révéle, ce n'est que parmi toutes ces contradictions & ces mensonges apparents que nous trouverons la vérité. Nous ne pouvons voir la Lumiére que parmi ces Obscurités & ces Enigmes: Ce n'est que parmi ces Epines que cuillerons cette Rose mistérieuse: Nous ne sçaurions entrer dans les riches Jardins des Hespérides pour y voir ce bel Arbre d'Or, & en cueillir les fruits si précieux, qu'après avoir deffait le Dragon qui veille toujours & qui en deffend l'entrée: Et nous ne pouvons enfin aller à la conquête de cette Toison d'Or que par les agitations & par les écueils de cette Mer inconnuë, qu'en passant entre ces Rochers qui se choquent & se combattent, & après avoir surmonté les Monstres épouvantables qui la gardent.

Et en effet, tous ceux qui ont ſçû & qui ont appris d'eux mêmes la Pierre Philoſophale, & qui, dans leurs Livres, ont écrit de quelle maniére ils ſont parvenus à cette Connoiſſance, avoüent qu'après avoir long-temps travaillé en vain aux Sophiſtications, & fait un grand nombre d'Eſſais & d'Opérations inutiles ſur de différentes Matiéres, c'eſt enfin par la ſeule lecture des Oeuvres des véritables Philoſophes qu'ils ſe ſont détrompez de leurs erreurs. Ils confeſſent tous que c'eſt dans leurs Livres qu'ils ont appris à connoître la véritable Matiére, & la ſeule maniére de la préparer; en quoi conſiſte tout le ſécret & tout l'artifice. Et ils diſent que c'eſt par leurs Ecrits ſeulement qu'ils ont été inſtruits des Opérations & du Régime qui ſont néceſſaires pour y réuſſir.

Mais parce que, comme il a dèja été dit, ces Livres, qui par la Science extraordinaire qu'ils enſeignent, devoient être ſi eſtimez & ſi recherchez, ſi elle eſt véritable; ſeroient au contraire très-pernicieux & très-préjudiciables, ſi cette même Science eſt fauſſe & imaginaire. Pour donner de la créance à l'autorité des Philoſophes & du crédit à leurs Livres, il faut néceſſairement faire voir que la Tranſmutation & la Pierre Philoſophale, qu'ils enſeignent, eſt véritable & poſſible.

Pour le faire avec quelque ordre, parce qu'il faut prémiérement demeurer d'accord de ce que l'on veut établir : Je commencerai par la Défination de l'Art de la Chimie, qui enſeigne à faire la Tranſmutation : puis je donnerai l'idée de ſon Effet par la deſcription éxacte que je ferai de la Pierre Philoſophale ; qui eſt la choſe en queſtion. Et enſuite, j'en prouverai la poſſibilité par les deux moyens dont on a acccoûtumé de prouver une vérité conteſtée, qui ſont l'Autorité & la Raiſon. Et parce qu'il s'agit ici d'une Queſtion de fait, j'y ajoûterai l'Expérience, qui ſuffiroit toute ſeule pour établir cette vérité, étant en ces ſortes de matiéres la preuve la plus aſſurée & la plus convaincante. Et quoi que ſans doute je ſois le moins éclairé de tous ceux qui ont écrit pour la défenſe de cette vérité, j'eſpére néanmoins, quelque décriée qu'elle ſoit, d'en faire ſi bien voir l'évidence & la certitude, que je me promets que ceux qui voudront ſe donner la peine d'éxaminer ſans paſſion & ſans préoccupation d'eſprit, les preuves que je rapporterai pour l'établir, s'ils ne ſont entiérement convaincus de la vérité de la Pierre Philoſophale, ils ſeront du moins perſuadez que ce n'eſt pas une impoſture, comme la plûpart qui jugent des choſes ſans les connoître, ſe l'imaginent,

& que si elle est fort difficile à faire, il n'est pas pour cela impossible d'y réüssir.

Je ne m'arrêterois pas d'abord à expliquer le nom de Chimie ni à en chercher l'éthimologie ; mais parce que nous ne connoissons & ne parlons des choses que par leur nom, & qu'ainsi, il faut avoir la connoissance des noms auparavant que de connoître les choses ; Je dirai seulement en passant, qu'il y a plus d'apparence que ce mot de Chimie vient de celui de *Chemia*, qui est le nom que les Prêtres anciens donnoient à l'Egypte dans la Langue sacrée & mystérieuse de leur Religion, au rapport de Plutarque que du mot χύειν, qui veut dire fondre, ni de celui de χυμὸς, qui signifie suc ou liqueur, parce que c'est l'Art de Chimie qui a appris à fondre les Métaux & à tirer & distiller les liqueurs des Corps mixtes, ce qui est cause qu'on l'appelle quelquefois *Art distillatoire*, & les Chimistes *Distillateurs*. Si bien que ce mot *Chémie*, ou, pour parler comme le vulgaire, *Chimie* ou *Alchimie*, en y ajoûtant l'article Arabe, *Al*, signifie proprement l'Art ou la Science d'Egypte, où vrai-semblablement elle a commencé, puisqu'Hermès, que les Philosophes reconnoissent pour en être l'Auteur, & que pour cette raison ils appellent leur Pére, en étoit Roi, au rapport de Cicéron, Grand Prê-

tre & de plus Prophéte ou Philoſophe. Ce qui fut cauſe qui fut appellé τρισμέγιστος Triſmegiſte ; c'eſt-à-dire trois fois très-grand, ou parce qu'il avoit les trois plus grandes & plus excellentes qualités que les Hommes puiſſent poſſéder, parce que, comme il eſt dit dans ſa Table d'Emeraude, il avoit la connoiſſance de toutes les choſes de la Nature, c'eſt-à-dire des Minéraux, des Végétaux & des Animaux. Et de là vient que les Philoſophes appellent ſouvent la Chimie l'Art ou la Science Hermétique, & la maniére avec laquelle ils ſcélent leur Vaiſſeau, le Sceau d'Hermès. De ſorte que, pour parler proprement, il faudroit dire Chémie & non pas Chimie, puiſque même Euſébe, Suidas, Heliodore, & les autres Philoſophes l'écrivent χημεῖα avec un *éta* & non pas χυμεία avec un *upſilon*. Mais parce que dans le langage il faut ſuivre l'uſage le plus reçû, ſur tout quand on n'en connoît pas moins la choſe dont il s'agit ; je me ſers du mot de Chimie, qui eſt le plus connu, & le plus uſité.

On définit la Chimie un Art, ou une Science pratique, qui enſeigne à reſoudre les Corps mixtes dans leurs Principes naturels, & par ce moyen à les rendre très-purs & très-efficaces, pour ſervir de Médecine, ou pour les maladies, ou

pour parfaire les Métaux imparfaits.

Ainſi la Chimie, ayant pour ſa fin de faire un Ouvrage qui demeure, & qui ſubſiſte après ſon action, comme ont tous les Arts, & les Sciences, qu'on appelle pratiques, il ſe voit par la Définition qu'on vient d'en donner, qu'elle ſe propoſe deux diverſes fins, & qu'elle ſe termine à deux Opérations différentes. La prémiére, eſt de faire des Remédes plus ſimples & plus épurez, & partant plus efficaces que les Remédes ordinaires, par les Extraits, les Sels & les Eſſences qu'elle tire de trois Règnes ou Familles de la Nature, qui ſont les Minéraux, les Végétaux & les Animaux, dont je parlerai peut-être quelque jour dans un Traité particulier. La ſeconde, qui eſt celle dont nous parlons, & qui eſt ſans comparaiſon plus excellente que l'autre (étant elle-même une Médecine incomparable pour toutes les maladies les plus rebelles) eſt de faire la Pierre Philoſophale, par le moyen de laquelle les Métaux imparfaits ſont convertis en Argent & en Or.

On donne pluſieurs noms à cette admirable Opération, & à cet Effet prodigieux de la Chimie. Car prémiérement on l'appelle *le grand Oeuvre*, ou à cauſe de ſon excellence, ou parce qu'il eſt fort difficile, ou pour la différence qu'il y a entre ce

Chef-d'œuvre, & les Teintures particuliéres, autrement appellez *Particuliers*, à quoi s'occupent les Sophiſtes. Secondement les Auteurs Grecs lui donnent le nom de *Poudre de projection*, parce que comme ils le diſent, lorſque ce merveilleux Ouvrage eſt à ſa derniére perfection, ou pour le Blanc ou pour le Rouge (qui eſt lorſqu'il eſt Fondant, Pénétrant & Tingent) il eſt véritablement Poudre, blanche ou rouge, reduite en très-menuës parties & en atômes imperceptibles, que l'on jette ſur les Métaux fondus ou ſur le Mercure échauffé, pour en faire la Tranſmutation. Troiſiémement, on la nomme communément *Pierre Philoſophale*, comme qui diroit une Pierre faite par la Chimie ou Philoſophie; (Car ces deux noms ne ſignifient ſouvent que la même choſe, ſi ce n'eſt que le prémier eſt plus général & plus étendu que le ſecond;) c'eſt-à-dire par l'Art ou par la Science ſécrette & cabaliſtique des Sages. Or on l'appelle Pierre, dit Zachaire, parce que c'eſt une choſe, qui par la cuiſſon ou décoction, eſt enfin renduë fixe, & qui ne s'enfuit point du feu; les Philoſophes ayant, dit-il, accoûtumé d'appeller Pierre toutes les choſes que le feu ne peut point faire évaporer ni ſublimer: Ou parce que, comme diſent le Tréviſan & la Complain-

te ou Remontrance de Nature, c'eſt un Moyen digne entre Mercure & Métail. Comme s'ils vouloient dire que la Pierre Philoſophale n'eſt pas une choſe coulante & liquide ainſi que le Mercure vulgaire, parce que c'eſt une Poudre qui eſt ſolide; mais auſſi ce n'eſt pas une choſe malléable, ni qui ſe puiſſe étendre ſous le marteau comme le Métail, parce qu'elle eſt *frangible* & caſſante comme une pierre, & qu'elle reſſemble une pierre miſe en poudre; quoi que d'ailleurs elle ſoit fondante comme de la cire, & qu'elle entre & pénétre par ſon extrême ſubtilité dans le corps des Métaux quand ils ſont en fuſion. On l'appelle encore *Magiſtére* du mot Latin *Magiſterium*, comme ſi l'on diſoit Maîtriſe ou Chef-d'œuvre. Et enfin *Elixir*, ou pour prononcer comme font les Arabes, *Alexir*, qui ſignifie perfection, & compoſition de l'Or, ou Force.

Or la Pierre Philoſophale, n'eſt autre choſe, ſelon les Philoſopes qu'une Poudre blanche ou rouge, compoſée du Mercure des Philoſophes, & du Mercure de l'Or, unis inſéparablement dans une même Eſſence, que la Nature fait, étant aidée de l'Art, & qu'elle éléve juſqu'au ſouverain dégré de fixité & de perfection, qui conſiſte en ce qu'elle eſt fondante & pénétrante, & qu'elle a une Teinture blan-

che ou rouge sur-abondante, que son Soufre intérieur & incombustible, & la chaleur extérieure lui donnent, par le moyen dequoi, étant projettée sur l'Argent-vif échauffé, & sur les Métaux imparfaits, lorsqu'ils sont en fusion, elle pénétre, teint & fixe véritablement en Argent ou en Or leur Mercure, qui est de sa même nature, & avec lequel elle s'unit & en sépare tout ce qu'ils ont de Soufre impur, & de crasse terrestre.

Voici de quel maniére les Philosophes disent que la chose se fait. Le Mercure des Philosophes (qu'ils appellent la Fémelle) étant joint & amalgamé avec l'Or (qui est le Mâle) bien pur & en feüilles ou en limaille, & mis dans l'Oeuf philosophal (qui est un petit Matras fait en ovale, que l'on doit sceller Hérmétiquement, de peur que rien de la Matiére ne s'éxhale.) On pose cet Oeuf dans une écuelle pleine de cendres, qu'on met dans le Fourneau, & lors ce Mercure, par la chaleur de son Soufre intérieur, excité par le feu que l'Artiste allume au dehors, & qu'il entretient continuellement dans un dégré & dans une proportion néceſſaire, ce Mercure, dis-je, dissout l'Or sans violence, & le réduit en atômes, puis en son Mercure, qui est sa Semence; ce qu'il fait, parce qu'il est de même nature que

le Mercure de l'Or, mais un peu plus âcre, n'étant pas si digéré, à raison de quoi les Philosophes, l'appellent leur Eau pontique, & leur Vinaigre très-aigre. Dans cette Opération l'Aigle devore le Lion, le Fixe devient Volatil le Corps Esprit & aussi le Volatil, devient Fixe, & l'Esprit se corporifie. Ainsi la Dissolution de l'un est la Fixation de l'autre. L'Esprit tire l'Ame hors du Corps, & l'Ame unit l'Esprit & le Corps ensemble. Ensuite la Matiére devient comme de la poix fonduë, puis insensiblement d'un Noir très noir. C'est ce que les Philosophes ont appellé *la Tête du Corbeau*, leur *Plomb*, ou *Saturne*, & *les Ténebres Cimmériennes*: & cette couleur marque que la Putréfaction se fait, qui est le *Cahos* & le *Tombeau* d'où l'Esprit doit sortir & glorifier son Corps. Puis la Matiére étant devenuë plus liquide, elle commence à se blanchir, ce qui paroît prémiérement au bord du Vaisseau & en se déséchant peu à peu, elle devient très-blanche & étant lors en petits atômes, c'est la Lune & la Teinture blanche pour l'Argent, l'Huile de Talc, & la Matiére propre pour faire les Perles de la maniére que l'enseigne Raymond Lulle. Il faut alors augmenter un peu le feu, & la Matiére deviendra liquide & volatile, passera par plusieurs Couleurs, dont la Verte sera la prémiére

& principale, & s'étant desséchée peu à peu, elle se fera Poudre rouge de la couleur de Pavot. C'est alors la *Salamandre* qui vit dans le feu, c'est-à-dire le *Soufre incombustible*, & il ne peut plus de lui même : & étant tout seul, être porté ni élevé à une plus haute perfection. Mais en l'imbibant avec le Mercure des Philosophes, on le multiplie, & à chaque Multiplication qu'on lui donne, on augmente sa vertu & sa qualité Tingente, de dix fois autant qu'elle étoit auparavant. De maniére, que si un grain de la Poudre de projection, pouvoit (avant qu'elle soit multipliée) teindre & perfectionner en Or dix grains de Métail imparfait, après la prémiére Multiplication, ce grain de Poudre teindra & perfectionnera en Or cent grains du même Métail. Et si l'on multiplie la Poudre une seconde fois, un grain en teindra mille de Métail, & à la troisiéme fois, dix mille ; à la quatriéme, cent mille ; & ainsi toujours en augmentant jusqu'à l'infini ; ce qui est une chose que l'Esprit humain ne sçauroit comprendre.

On augmente tout de même cette Poudre en quantité, en la fermentant avec l'Or de la maniére que Philaléthe & les autres Philosophes l'enseignent.

Ainsi, toute la difficulté ne consiste qu'à faire, & à préparer le Mercure des Philo-

ſophes. Il n'y a que cela ſeul qu'ils ont caché, & qu'ils diſent qu'il eſt impoſſible aux Hommes de pouvoir trouver & s'imaginer d'eux-mêmes, ſi Dieu ou un Ami ne le leur révéle. C'eſt leur Enfant qu'ils forment, non pas en le créant (parce qu'il n'y a que Dieu qui peut tirer les choſes du néant, & que l'Art ne travaille que ſur une Matiére qui à dèja été produite par la Nature) mais en le tirant & faiſant ſortir des choſes où il eſt enfermé. L'Art ne ſçauroit pourtant faire cette admirable production tout ſeul, il faut néceſſairement qu'il ſoit ſecouru de la Nature, & qu'elle y travaille, & c'eſt elle qui fait la plus grande partie de l'Ouvrage. Mais ſa maniére d'agir dans cette Opération eſt inconnuë aux Hommes, quoi qu'ils en ayent continuellement des éxemples devant les yeux, parce qu'elle eſt trop ſimple & trop naturelle. Et c'eſt aſſurément le *Fourneau ſécret*, dont parle Philaléthe, que jamais l'œil corporel n'a vû. C'eſt à ce Mercure & à la préparation que l'Artiſte lui donne, que doivent ſe rapporter la plûpart des choſes qui nous paroiſſent des Enigmes & des difficultés ſi embroüillées dans les Livres des Philoſophes. C'eſt ce même Mercure, qu'ils ont pris plaiſir de déguiſer ſous tant de différens noms, qu'ils ont appellé *le Mercure animé*, *le Mercure double*, *le Mercure*

Mercure deux fois né, le Lion & le Serpent Vert, le Dragon ignée, le sang duquel s'incorpore avec le suc de la Saturnie végétable; c'est leur *Eau pontique*, leur *Vinaigre*, *le Fils & le Lait de la Vierge.* C'est dans la production de ce Mercure que les Philosophes disent que nous devons imiter la Nature; c'est-à-dire que nous devons nous servir de la même Matiére dont la Nature se sert pour faire des Métaux, qui n'est autre chose qu'une Nature Mercurielle, & que nous devons faire les mêmes Opérations que fait la Nature dans les Mines; dont la prémiére est *la Sublimation*, dit Zachaire. C'est enfin de ce Mercure que les Philosophes assurent qu'on peut de lui seul faire l'Oeuvre plus efficacement, plus facilement & plûtôt, qu'en le mêlant avec l'Or, & que c'est là leur véritable voye, mais qui est rare, & que Dieu a réservée pour les Pauvres qui le craignent. Voilà toute l'œconomie de cet Ouvrage misterieux.

Tous les Philosophes lui attribuent trois vertus ou trois usages. Le prémier, est la *Transmutation* ou la perfection du Mercure des Métaux imparfaits en Argent & en Or, qui se fait de la maniére qu'il a été dit.

Le second, est de *guérir les maladies* qui sont incurables par les Rémédes ordi-

naires, ce que cette Médecine fait par son extrême subtilité & pureté, étant le Beaume universel & l'Humide radical de la Nature. Van Helmont ne peut croire qu'elle ait cette vertu, à cause qu'étant extrêmement, fixe elle ne peut, dit-il, s'unir à notre corps; & que ceux qui l'ont ne vivent pas plus long-temps. Mais cet Elixir étant fusible & pénétrant, Qui empêche que notre chaleur naturelle n'agisse sur lui? Outre que sa fixité n'est qu'active. Les Philosophes peuvent bien se conserver la vie; mais ils ne peuvent pas s'immortaliser, & qui sçait s'ils n'en vivent pas plus?

Le troisiéme usage est, Que l'orsqu'elle est au Blanc, on en peut *faire des Perles*, comme l'on en fait des *Rubis* & d'autres *Pierreries*, quand elle est au Rouge parfait; ainsi que l'enseigne Raimond Lulle.

Quelques Philosophes assurent qu'outre cela cet Elixir peut rendre le *Verre malléable*, c'est-à-dire lui donner la dureté & l'extension de Métail, ce qui seroit d'une grande utilité pour faire des Vaisseaux de verre & de crystal, de toutes maniéres, qu'on ne pourroit assez estimer, s'ils n'étoient point fragiles. Et peut-être que cela même pourroit être d'un grand usage aux Mathématiciens pour tailler des Verres hyperboliques pour leurs Lunettes; Ce que Monsieur des Cartes a autre-fois tant

souhaité de pouvoir faire, parce que les Verres taillez de cette figure feroient beaucoup plus d'effet que ceux dont on se sert présentement.

J'ai vû un petit Traité de Buthler, Anglois, qui lui attribuë encore d'autres vertus, que je ne rapporterai point. Car outre qu'elles sont superstitieuses & impies, la précaution que cet Auteur veut qu'on apporte à faire la Multiplication de la Pierre, & l'Armure ridicule dont il dit qu'il se faut servir pour cela, fait voir évidemment qu'il n'a jamais rien scû dans la Science; & qu'ainsi il n'a pas pû faire l'expérience de ces usages.

Je ne croi pas aussi qu'il soit nécessaire de dire ici les choses prodigieuses qu'on veut que les Fréres de la *Rose-Croix* (qui est, à ce qu'on croit, une Cabale de Philosophes en Allemagne) fassent par le moyen de cette Connoissance. Car on veut nous faire croire qu'ils spiritualisent leurs corps, qu'ils se transportent en peu de temps en des lieux fort éloignez, qu'ils peuvent se rendre invisibles quand il leur plaît, & qu'ils font beaucoup d'autres choses qui paroissent incroyables.

Mais voici un autre effet que les Philosophes attribuent à la Pierre Philosophale, qui n'est pas moins admirable que tous ceux dont nous venons de parler; mais

qui est sans doute d'autant plus considérable & plus inutile que tous les autres, *que la possession de toute la Terre & de toutes ses Richesses ne serviroit de rien aux Hommes, s'ils perdoient leurs Ames.* Ceux, disent les Philosophes, qui sont assez heureux pour avoir la connoissance de cet Art, & la possession de ce rare Trésor; quelques méchans & vicieux qu'ils fussent auparavant (*s'il est possible que la Sagesse puisse entrer dans une Ame soüillée de vices*, & que Dieu, qui est le juste Dispensateur de tous les Biens, fasse une grace si particuliére à un Méchant) sont changez dans leurs mœurs, & deviennent Gens de bien. De sorte que ne considérant plus rien sur la Terre qui mérite leur affection, & n'ayant plus rien à souhaiter en ce Monde, ils ne soupirent plus que pour Dieu, & pour la bien-heureuse Eternité, qu'ils ont incessemment présente devant les yeux. Et ils disent comme le Prophéte: *Seigneur, il ne me reste plus que la possession de votre Gloire pour être entiérement satisfait.*

Voilà les effet prodigieux de la Pierre Philosophale, ce Chef-d'œuvre admirable de la Nature & de l'Art. Ce n'en est assurément que trop, pour la faire souhaiter à tout le monde. Mais peut-être aussi qu'il y en a trop, pour que personne puisse la croire véritable. Il faut donc faire

voir qu'elle eſt poſſible. C'eſt ce que je prétends faire maintenant, & d'en établir la preuve ſur l'*Autorité*, ſur la *Raiſon*, & ſur l'*Experience*. Commmençons par la prémiére.

Encore que la vérité ne ſoit pas aſſez ſolidement ſoutenuë ni affermie ſur le témoignage des Hommes, s'il n'eſt appuyé de la révélation de Dieu, qui ſeul eſt infallible; il eſt pourtant très aſſuré que ſi, l'on ne recevoit cette preuve, qui eſt autoriſée par les Loix Divines & Humaines, il n'y auroit rien dont on ne pût douter. Et ainſi toutes les Hiſtoires ne ſeroient que des Fables. Tout ce que les Anciens nous ont laiſſé par écrit ne ſeroit que des Contes faits à plaiſir. Et tout ce qu'on nous raconte des Pays qui nous ſont inconnus, ſeroit des menſonges & des impoſtures. Mais ce nous ſeroit aſſurément une préſomption & une vanité inſupportable, ſi parce que nous ne pouvons pas comprendre qu'une choſe puiſſe être, nous voulions là deſſus démentir des Hommes, qui, pour leur rare doctrine ſont en eſtime & en vénération parmi tous les Sçavans; & ſi, nous voulions rejetter comme trompeur le témoignage de pluſieurs grands Perſonnages, qui dans tous les Siécles ſe ſont rendus recommendables par leur mérite & par leur vertu. Que ſi avec la Doctrine & la

Science, la Probité des mœurs & la Sainteté de vie se trouve jointes; il est sans doute que leur autorité en est d'autant plus recevable, qu'il n'est pas croyables que des Hommes si sçavans & si pieux, ayent voulu mentir à la face de toute la Terre, & faire passer à toute la Postérité une imposture de cette conséquence, pour une vérité indubitable.

Ainsi, pour ne parler point d'Hermès, qui mérita le sur nom de trois fois très-grand, comme il a dèja été dit, qui est un des plus anciens Auteurs que nous ayons, puisqu'on demeure d'accord qu'il étoit auparavant Moïse; pour ne rien dire de Pythagore, si estimé parmi lès Anciens pour sa profonde Science; sans faire valoir l'authorité des Arabes, de Géber, de Calid, d'Artéphius, & d'autres, qui la plûpart ont été Rois; Que peut-on dire contre Morien, qui, animé de l'Esprit de Dieu en la fleur de son âge, quitta Rome, lors la Capitale du Monde où il étoit né, pour s'aller confiner dans les Déserts de la Palestine, où il consomma saintement sa vie? Et pour ne parler que de ceux dont on ne sçauroit contester les Ouvrages, que diraton contre l'un des plus Sçavans Hommes de notre France, Arnaud de Villeneuve, grand Théologien & très-fameux Médecin; Que peut-on dire contre son Disci-

ple S. Raymond Lulle, qui a si profondément pénétré dans toutes les Sciences, & qui poussé par le zèle du Christianisme, ayant passé dans la Barbarie pour convertir les Infidelles, a versé son sang pour la vérité de la Foi? Et qu'alléguera-t'on contre le témoignage du bien-heureux Albert, qui a mérité le surnom de Grand; & parce qu'il a été un grand Evêque, le grand ornement d'un Ordre très-illustre dans l'Eglise, & un grand Docteur? Peut-on croire que des Hommes si pieux & si sçavans ayent non-seulement voulu dire que la Pierre Philosophale étoit une chose possible & véritable; mais encore d'assurer qu'il l'ont faite, & d'en écrire des Livres pour l'enseigner, si ce n'eût été qu'une *Chimére* & qu'une imposture? Et est-il vrai-semblable qu'ayant écrit si doctement & si sincérement dans les autres Sciences, ils eussent voulu, par leur autorité, engager tous les Hommes dans une telle erreur, qui n'eût pû les faire passer que pour des Fourbes, & leur attirer des malédictions. Et si *le Diable est le Pére du Mensonge, comme Dieu est l'Auteur de la Vérité*; *Quelle communication peut-il y avoir entre Dieu & Belial*? Entre les Saints & les Démons? Entre les Défenseurs de la vérité & les Protecteurs du mensonge? Et puisqu'on leur adjoûte foi, & qu'on les

ſuit avec raiſon dans les autres Sciences qu'ils ont profeſſé, pourquoi refuſera-t'on de les croire dans celle ci ? & d'autant plus même qu'elle ne dépend pas de la ſeule ſpéculation, qui peut être fautive ; parce que le plus ſouvent elle ne conſiſte que dans la pure imagination des Hommes ; mais qui étant appuyée ſur la vérité des Sens, & fondée ſur l'expérience, & ſur les effets infaillibles de la Nature ; eſt plus aſſurée & moins ſujette à l'erreur.

Ajoûtons à ceci que dans toute l'étenduë des temps & dans la ſuite continuelle de tous les ſiécles, preſque tous les grands Hommes, qui ont été fameux dans toutes les Sciences, demeurent d'accord de cette vérité, & la plûpart aſſurent même qu'ils ont vû la Tranſmutation.

Il eſt vrai qu'il y en a auſſi pluſieurs, & qui ſont très-illuſtres dans les Sciences, qui ne ſont pas dans ce ſentiment. Mais il ne s'en faut pas étonner, parce que c'eſt une choſe, qui, quoi que ſimple & naturelle, eſt néanmoins toute extraordinaire : Et elle paroîtra toûjours impoſſible à ceux qui n'ont pas une aſſez éxacte connoiſſance des Principes réels, & des véritables Opérations de la Nature ; & qui n'en ſçavent rien de plus, que ce qu'ils s'en imaginent par ces termes confus de l'Ecole, *Matiére prémiére*, *Sujet*, *Puiſſance*, *Forme*, *Acte*, *Privation*,

Privation, Disposition, & semblables. D'ailleurs, comme ils n'ont aucune raison, ni convaincante ni valable pour en faire voir l'impossibilité, quelque réputation qu'ils se soient acquis dans le Monde, leur opinion ne suffit pas pour détruire le témoignage de tant de sçavans Hommes, qui assurent, ou qu'ils ont fait l'Oeuvre, ou qu'ils en ont vû l'expérience.

Et certes, si c'est avec justice qu'on a une déférence entiére pour le sentiment du grand Hippocrate dans la Médecine: Si l'autorité d'Aristote ne peut-être desavoüée dans la Philosophie de l'Ecole: Si l'on voit tous les jours que les décisions de Cujas, ou d'un autre fameux Jurisconsulte, sont reçuës comme des Loix dans le Bareau: Si dans les Sciences l'on croit avoir raison de se soûmettre aveuglément au sentiment d'un seul Homme qui est célébre, & si l'on ne fait point d'autre réponse à ceux qui combattent & qui détruisent sa Doctrine par l'évidence de la raison ou del'expérience, que celle des Disciples de Pythagore ΑΥΤΟΣ ΕΦΑ, *Il l'a dit*: Si c'est enfin une Maxime approuvée de tout le monde, & établie par les Loix, Qu'il faut croire chaque habile Homme en sa profession; peut-on raisonnablement refuser d'ajouter créance au témoignage si autentique de tant de grands Hommes, qui

se sont rendus illustres & par leur doctrine & par leur vertu, qui nous assurent tous unanimement que la Pierre Philosophale est véritable, qu'ils l'ont faite, qu'ils en on vû les effets, & qui même en ont écrit pour l'enseigner.

Cette preuve, établie sur la bonne foi seroit suffisante toute seule pour persuader cette vérité. Mais parce qu'il n'est pas juste d'avoir une soumission aveugle à la seule autorité des Hommes, quelque crédit que leur grand sçavoir leur ait acquis dans le monde; & qu'aucontraire on la doit rejetter comme fautive, & la condamner comme trompeuse, si elle ne se trouve pas conforme à la raison & à l'expérience, qui sont les deux Pierres de touche, & les deux seules & indubitables Epreuves de la vérité, il faut faire voir que ce que ces Auteurs ont dit est véritable; non-seulement parce que ce sont des Gens sçavans & de probité qui l'ont dit, mais encore parce que la raison démontre que ce qu'ils ont dit, est possible.

Pour le bien faire, & pour en établir solidement la preuve, il faut considérer la Nature de près, en éxaminer les Opérations, & suivre pas à pas toutes les démarches qu'elle fait dans la production des Métaux.

Albert le Grand, & tous ceux qui ont

écrit des Métaux, demeurent d'accord avec les Philosophes, qu'ils sont tous faits d'une même Matiére, qui est l'Argent-vif, qu'ils appellent leur Semence, & qui est uni & mêlé avec une Terre visqueuse & subtile, qu'ils appellent Soufre. Et ils assurent que toute la différence qui se rencontre entre-eux, ne vient que de la différence de la cuisson, qui digérant diversement cet Argent-vif, en sépare différemment le Soufre impur, jusqu'à ce qu'il n'y en reste plus; & alors, disent-ils, c'est de l'Or, qui n'est que de l'Argent-vif parfaitement digéré. Et en effet, l'expérience nous fait voir que l'Argent-vif est la Matiére des Métaux, tant parce qu'il s'attache & s'unit à eux, & principalement à l'Or, qui est le plus parfait; ce qu'il ne feroit pas s'ils n'étoient pas tous deux d'une même nature, qu'à cause que les Fondeurs de Plomb sont sujets aux mêmes accidens & incommodités que ceux qui travaillent avec l'Argent-vif; qu'ils ont les mêmes tremblemens de Nerfs; & que les uns & les autres deviennent perclus & entrepris des mains, ce même effet ne pouvant venir que de la même cause.

Ce Principe étant posé: Puisque la Nature n'employe qu'une seule & même Matiére, qui est l'Argent-vif, pour faire tous les Métaux; & qu'elle ne se sert pour cet

effet que d'un seul moyen & d'une même action, qui est la cuisson; il faut nécessairement avoüer que son intention, en les produisant, n'est pas de faire du Plomb, du Fer, du Cuivre, de l'Etain, ni même de l'Argent, quoi que ce Métail soit dans le prémier dégré de perfection, mais de faire de l'Or. Car cette sage Ouvriére veut toujours donner le dernier dégré de perfection à ses Ouvrages, & lorsqu'elle y manque & qu'il s'y rencontre quelques défauts, c'est malgré elle que cela se fait. Ainsi ce n'est pas elle qu'il en faut accuser; mais, ou l'impureté de la Matiére, dont elle est obligée de se servir; ou le manquement des Causes extérieures, qui doivent lui prêter leurs secours, & agir de concert avec elle. De sorte que s'il ne se trouvoit point d'empêchemens au dehors qui s'opposassent à l'éxécution de ses desseins, toutes ses productions seroient toujours achevées, & elles seroient tout autant de Chef-d'œuvres, parce que toutes ses Opérations seroient toujours fort justes & fort réguliéres. C'est pourquoi nous devons considérer la naissance des Métaux imparfaits, comme celle des Avortons & des Monstres, qui n'arrive que parce que la Nature est détournée dans ses actions, & qu'elle trouve une résistance qui lui lie les mains, & des obstacles qui l'empêchent

d'agir aussi réguliérement, qu'elle a accoûtumé de faire. Cette résistance que trouve la Nature dans la production des Métaux imparfaits, c'est la crasse & l'ordure que l'Argent-vif, qui en est la Matiére, a contracté par l'impureté de sa Matrice, c'est-à-dire du Lieu où il se trouve pour former l'Or; & par l'alliance qu'il fait en ce même Lieu avec un Soufre mauvais & combustible. Ces obstacles, c'est le défaut de la chaleur; soit qu'elle vienne ou du Centre, conduite par l'*Archée*, ou du Soleil; soit qu'elle se fasse de l'union de ces deux. Parce que la chaleur n'étant pas assez forte pour séparer ces crasses & ces impuretés d'avec l'Argent-vif, elle laisse cette Matiére cruë ou à demi cuite, & partant imparfaite. De maniére que le principal effet de la chaleur étant d'unir les choses qui sont d'une même Nature, & de desunir celles qui ne le sont pas, & qu'on appelle hétérogénes; ainsi selon les diverses impressions que fait la chaleur sur ce Mercure, & selon les divers dégrés de coction qu'elle lui donne, elle le purifie plus ou moins de ses impuretés & en sépare une moindre ou une plus grande quantité de ce mauvais Soufre. De là vient qu'encore qu'elle ne veüille produire qu'un seul Métail, elle est néanmoins contrainte d'en faire plusieurs. Il n'y en a

pourtant qu'un ſeul, qui eſt l'Or, qui ſoit l'*Enfant de ſes déſirs*, & ſon Fils légitime, parce qu'il n'y a que l'Or qui ſoit ſa véritable production. Car une même Cauſe, qui, par une même action, agit ſur une même Matiére, doit néceſſairement produire toujours le même Effet, s'il ne ſurvient quelque empêchement du dehors. Et partant les autres Métaux (ſi ce n'eſt qu'ils ayent été tirez trop tôt de leur Matrice, & qu'ils n'ayent pas eu le temps de ſe perfectionner, comme les fruits qu'on détache encore tous verds de deſſus l'arbre) ſont effectivement des Monſtres, ou du moins des Avortons, qui ſont demeurez imparfaits, parce que cette bonne Mére manquant du ſecours de la chaleur qui lui étoit néceſſaire; travaillant dans un lieu impur & contraire à ſes deſſeins, & ayant trop de difficultés à ſurmonter, elle a été trop foible pour pouvoir digérer parfaitement leur Argent-vif, & n'a pas eu aſſez de force pour le dégager du mauvais Soufre, & des autres impuretés qui ſont unies avec lui: Et par ainſi, cet Argent-vif eſt demeuré volatil; ce qui eſt cauſe qu'à la reſerve de l'Argent, qui eſt un Métail preſque parfait & fixe, tous les autres s'en vont en fumée à la Coupelle: Parce que le Plomb que l'on y met en plus grande quantité, ayant beaucoup de Mercure

crud & fort volatil, (comme il se connoît en ce qu'il est le plus mou & le plus aisé à fondre de tous) ce Mercure enléve & emporte avec soi tous les autres.

Pour pouvoir donc accomplir l'intention de la Nature, & pour perfectionner ces Métaux, il n'y a que deux choses à faire, à séparer leur Mercure de son mauvais Soufre, & le détacher de ses autres impuretés, & à lui donner la Fixité & la Teinture de l'Argent ou de l'Or. Car de lui même il a presque tout le poids de l'Or; & il acquiert aisément ce qui lui en manque par cette séparation. Parce qu'en la dégageant de ces impuretés (parmi lesquelles il se rencontre une humidité superfluë qui le rend hidropique) il se trouve réduit à un plus petit *volume*, & par ainsi plus pésant.

La Poudre de projection fait ces deux choses, & elle supplée à ces deux manquemens de la Nature. Car cette Poudre n'étant, ainsi qu'il a été remarqué, que l'incorporation, pour ainsi dire, du Mercure des Philosophes & de celui de l'Or, qui a acquis par la cuisson le souverain dégré de Fixité & de Subtilité, avec Teinture surabondante; Cette Poudre, jettée sur les Métaux imparfaits lorsqu'ils sont fondus, acheve presque en un moment, ce que la Nature n'auroit fait qu'en plu-

ſieurs années, ſi elle n'en avoit pas été empêchée. Car prémiérement, en ne ſe mêlant qu'avec le Mercure des Métaux, qui eſt de ſa même Nature, elle en ſépare tout ce qui n'en eſt pas; & ainſi elle en ſépare tout ce qui n'eſt pas Mercure, c'eſt-à-dire le Soufre impur, & les *terreſtréités*, & tout ce qui ne peut pas être converti en Or. Secondement, cette Poudre, en pénétrant intimement le Mercure des Métaux, elle lui communique ſa Fixité & ſa Teinture, c'eſt-à-dire la Fixité & la Teinture de l'Or, (comme l'on fera voir ci-après) mais qui ſont éxaltées par la cuiſſon à un dégré beaucoup au-delà de celles qui ſe trouvent dans l'Or minéral. C'eſt pourquoi le Mercure des Métaux imparfaits ſe trouve véritablement changé en Or, puiſqu'en ayant la Matiére, il en a auſſi réellement toutes les qualités & les propriétés qui ſont la Fixité, la Teinture ou la Couleur, & le Poids

Ainſi, nous avons dans le Mercure des Métaux imparfaits une Matiére capable de recevoir les impreſſions & les vertus de l'Elixir. Et partant voilà toutes les difficultés levées que l'on pourroit former contre la poſſibilité de la Tranſmutation de la part de ces mêmes Métaux, comme n'étant pas une Matiére propre à la recevoir.

Auſſi, quand il ſeroit vrai que les Mé-

taux imparfaits seroient de différentes Espéces ; & quand il seroit vrai encore que les Espéces ne pourroient pas être changées les unes en les autres, ainsi qu'on le prétend, parce que chaque Espéce a ses propriétés particuliéres, qui la rendent différentes des autres & incommunicable aux autres, & qui par conséquent empêchent que cette métamorphose & ce changement monstrueux se puisse faire. Encore, dis-je, que cela fût véritable, on ne pourroit pas raisonnablement conclurre ni inférer de là, que la Transmutation ou Perfection métallique fût impossible. Parce que la Matiére, dans laquelle se fait ce changement, ou (pour parler le langage de l'Ecole) le Sujet où se fait ce mouvement & l'introduction de cette Forme, ce n'est ni le Plomb, ni l'Etain, ni le Fer, ni le Cuivre, ni même le Mercure vulgaire tout entier. Mais c'est le Mercure du Plomb, le Mercure de l'Etain, le Mercure du Fer, le Mercure du Cuivre ; & (ce qui semblera peut-être un galimatias) le Mercure du Mercure vulgaire. Et tous ces Mercures ne sont qu'une même espéce de Mercure, & une même Matiére, que la Nature a formé pour en faire de l'Or.

D'ailleurs, outre que les Métaux imparfaits ne sont différens entr'eux que par les différens dégrés de coction, selon qu'el-

le purifie plus ou moins leur Mercure, ainſi qu'il a été remarqué ; on ne peut diſconvenir que ces Métaux ſont des Corps mixtes, qui paroiſſent, & que l'on peut ſoutenir être homogénes ; parce qu'ils ne ſont pas viſiblement compoſez de parties différentes, comme ſont les Plantes & les Animaux. Et ainſi cette conſéquence ne ſeroit pas valable. *Les Eſpéces des Végétaux & des Animaux ne peuvent être changées les unes en les autres.* Donc, *les Métaux imparfaits, qui ſont differens en eſpéces, ne peuvent pas être changez en Argent & en Or.* Puiſqu'Ariſtote ſur l'autorité duquel on établit ce raiſonnement, avoüe *au ſecond Livre de la Génération & de la Corruption*, que les Elémens ſe peuvent changer entre eux. Voici comme il en parle : *De l'Air il s'en fera de l'Eau, ſi la chaleur [de l'Air] eſt ſurmontée par le Froid [de l'Eau] parce que l'Air eſt chaud & humide, & l'Eau froide & humide. Et ainſi la chaleur étant changée il ſera Eau.* Et tous les Scholaſtiques ſont dans ce même ſentiment.

Mais il y a dequoi s'étonner, de ce que demeurant d'accord avec leur Maître de la Tranſmutation des Elémens, ils oſent aſſurer que les Eſpéces, [c'eſt-à-dire les Individus de deux Eſpéces différentes) ne puiſſent pas ſe changer les uns en les au-

tres.. Car en cela, outre qu'ils ſont contraires à Ariſtote, ils dementent manifeſtement l'Expérience, & une Expérience qui ſe fait tous les jours chez eux-mêmes. La voici. Il eſt certain que le Blé & l'Eau ne ſont pas de même eſpéce que le Sang, que la Chair, que les Os, & que les autres parties de nos corps ſimilaires ou ſimples en apparence. Cependant ils ne ſçauroient nier que le Blé, étant réduit en farine, & cette farine pétrie avec de l'eau, il ne s'en faſſe du Pain. Que mangeant ce Pain & bûvant de l'Eau, ce Pain & cette Eau ſe changent en Chile dans l'Eſtomac, & que ce Chile eſt une eſpéce différente du Pain & de l'Eau que nous avons pris. Ce Chile ſe change enſuite en une autre eſpéce différente de lui, parce qu'il s'en fait du Sang dans le Cœur. Et ce Sang étant porté dans tout le Corps par les Artéres, il ſe change en Chair & en Os, & en toutes nos autres Parties *ſimilaires*, qui toutes ſont de différentes eſpéces. Car enfin, toutes les parties de notre Corps ſe nourriſſent & s'augmentent de ce Pain & de cette Eau, par le moyen de ces divers changemens.

Les Laboureurs ne ſçavent que trop que le Blé, qu'ils ſement dans leurs champs, ſe chang- en Yvroye. Les Jardiniers remarquent qu'il y a pluſieurs graines qui dé-

générent en d'autres Espéces. Tout le monde sçait que les Grénoüilles n'ont rien moins, au commencement qu'elles se forment, que l'apparence & la figure de Grénoüilles, n'étant composées que d'une grosse tête & d'une petite queuë, & qu'elles demeurent long-temps en cet état auparavant que d'être entiérement formées. La même chose arrive aux Crapauts qui se font de semence & par la voye ordinaire de la Nature. Et quand Aristote n'auroit pas dit que les Chenilles se changent en Papillons, & que de ces Chenilles il y en a qui se forment sur les feüilles vertes des herbes, & sur tout du choux, personne n'en pourroit douter. Mais que dira-t-on des Macreuses, qui se font d'un bois pourri dans la Mer? Comment faudra t'il appeller la production des Rats, des Araignées, des Mouches, des Vers, & d'une infinité d'autres Insectes, dont parle le même Aristote au 5. Livre de l'Histoire des Animaux qui naissent de la putréfaction de plusieurs choses qui n'ont aucune ressemblance, ni en la Matiére (du moins en ce que l'Ecolle appelle *Matiere seconde*) ni dans ce qu'elle nomme *Qualité*, avec ces Insectes & ces autres Animaux qui s'en forment?

Que si l'expérience nous fait voir que les Espéces des Végétaux & des Animaux

qui sont des Corps faits de parties de différente nature, & qui sont plus composez que les Métaux, se changent tous les jours les unes aux autres, Pourquoi voudra-t-on nier que les Métaux imparfaits, qui sont des Mixtes plus simples, encore que chacun d'eux fût d'une Espéce particuliére, se puissent changer en Argent & en Or? Sur tout puisqu'il n'y a que leur Mercure qui se change, & que ce changement se fait dans l'ordre & selon l'intention de la Nature. Ces Métaux ne faisant en cela que se perfectionner, & venir au partage d'un bien, dont cette bonne Mére avoit destiné de leur donner la possession, si elle eût eu la liberté de le faire. De sorte que l'Art pouvant en cela faciliter les moyens à la Nature d'éxécuter ses desseins, il est constant qu'il n'y a rien de la part des Métaux imparfaits qui puisse servir d'obstacle à leur perfection. Et ainsi l'on peut dire que la Matiére est toute prête & toute disposée à revevoir la Transmutation.

Mais comme il ne suffit pas d'avoir les Matériaux propres, tous prêts pour faire un Palais, si l'on n'a l'Architecte pour en conduire le dessein, & les Ouvriers pour le bâtir; aussi ce n'est pas assez que les Métaux imparfaits soient capables de recevoir la Transmutation; que rien ne puis-

se empêcher qu'ils soient convertis en Argent & en Or, & que leur Mercure ait toutes les dispositions à recevoir cette derniére perfection ; Il faut encore faire voir que la Poudre de projection, qui est l'Argent qui peut faire ce merveilleux effet, en donnant la Fixité & la Teinture à ce Mercure des Métaux imparfaits, est possible, & qu'on la peut faire

J'avouë qu'il est assez difficile de prouver démonstrativement cette possibilité ; tant parce que les Philosophes, qui sont fort réservez là-dessus, & qui font avec raison un grand mistére de leur Science, cachent soigneusement leurs Causes & les Principes de cette merveilleuse production de l'Art & de la Nature ; ou, s'ils en parlent, ce n'est qu'en des termes métaphoriques & fort obscurs, & qui le plus souvent ont deux sens contraires. A cause que la Question étant ici de sçavoir si une chose se peut faire, il n'y a que la seule Expérience qui en soit la véritable preuve, & qui puisse pleinement convaincre de cette possibilité, parce qu'il n'y a que l'Expérience qui puisse en faire voir l'effet.

Si néanmoins, en établissant cette possibilité sur la preuve que l'Ecole appelle Négative, on pouvoit en demeurer satisfait, il ne seroit pas mal-aisé de faire voir qu'il n'y a aucune impossibilité à faire la

Poudre de projection. Prémiérement, il n'y a point de raiſon convaincante qui puiſſe démontrer qu'elle ſoit impoſſible. Secondement, cette impoſſibilité ne pourroit venir que de l'impuiſſance ou de la Matiére, ou de celle de l'Agent. Elle ne peut venir de la Matiére, puiſque c'eſt la même dont la Nature ſe ſert à produire l'Or, & que c'eſt l'Or lui-même, à qui, par la préparation & par la cuiſſon, on donne une Fixité & une Teinture plus abondante & plus grande que celles qu'il avoit reçû dans les Mines.

L'impoſſibilité ne peut pas venir auſſi de l'Agent, qui eſt double; l'un qui agit au dehors, & l'autre au dedans, l'Art & la Nature. Le prémier ne fait autre choſe que préparer la Matiére, & entretenir la chaleur au dehors dans un dégré néceſſaire pour faire la cuiſſon, parce qu'il n'agit que pour ſeconder le deſſein du principal Agent, qui eſt la Nature. Et ainſi, en ſuivant les régles établies par les Philoſophes c'eſt-à-dire en proportionnant la chaleur comme ils l'ordonnent, ſelon l'éxigence de la Matiére & l'intention de la Nature, l'Art ne peut faillir. Et quand il manqueroit (ce qui ne pourroit arriver que par le deffaut d'expérience, ou par précipitation) ſa faute ne ſeroit pas irréparable; & il pourroit aiſément ſe corriger & ſe redreſ-

ſer; puiſque nous voyons que tous les Arts ſe perfectionnent par l'uſage & par la pratique. Pour ce qui eſt de la Nature, il eſt conſtant qu'elle ne manque jamais dans ſes productions lorſqu'elle a une Matiére propre & bien préparée : & parce que c'eſt une ſage Ouvriére, qui agit toujours fort réguliérement ; & parce que c'eſt une Cauſe néceſſaire, qui ayant toutes choſes prêtes & bien préparées pour faire ſon action, ne peut s'empêcher d'agir ; & qu'elle agit toujours d'une maniére, pourvû qu'elle ne ſoit point interrompuë par quelque empêchement.

Mais afin de prouver encore mieux cette poſſibilité, il faut éxaminer ce que c'eſt que la Poudre de projection. Philaléthe a dit que ce n'eſt autre choſe que l'Or éxalté & élevé a un dernier dégré de pureté, qui conſiſte dans une Fixité très-ſubtile, & dans une Teinture ſur-abondante. Si l'Or peut donc être porté à cette ſouveraine purété, par l'artifice, il eſt conſtant que la Poudre de projection eſt poſſible. Les Philoſophes aſſurent que cela ſe peut, parce que l'Or peut être diſſous & réduit en ſon Mercure ; l'Art peut enſuite, par la cuiſſon, réduire ce Mercure, uni avec celui des Philoſophes, en Poudre blanche ou en Poudre rouge, fondante, & qui pénétrant les Métaux imparfaits, lorſqu'ils

lorſqu'ils ſont en fuſion, donne à leur Mercure la véritable Teinture d'Argent & d'Or, ce qui eſt la Poudre de projection. Il n'y a donc qu'a voir ſi l'Or peut être diſſous naturellement, c'eſt-à-dire réduit en ſon Mercure. Car tandis qu'il demeurera dans ſa nature, & comme il eſt ſorti de la Mine, il ne peut recevoir aucun changement ni aucune altération, puiſque nous voyons que ni le plus fort des Animaux naturels, qui eſt le Feu, ni le plus violent que l'Art ait pû inventer, qui eſt l'Eau régale, ne le ſçauroient détruire, & que tous leurs efforts ne ſervent qu'à le purifier. Or le Mercure des Philoſophes fait cet effet, parce qu'il diſſout l'Or radicalement, doucement, & ſans violence, & le réduit en ſon Mercure. Et quoi qu'on ne puiſſe point prouver cet effet que par l'expérience, les principales Cauſes du Mercure des Philoſophes nous étant inconnuës il n'eſt pas néanmoins difficile de faire voir que le Mercure des Philoſophes peut diſſoudre l'Or, par l'éxemple de la glace, qui dans l'eau chaude ſe fond & ſe reſoud en eau, parce que ce n'eſt que de l'eau qui eſt congelée. Car l'Or n'étant tout de même qu'un Mercure très-pur coagulé; & le Mercure des Philoſophes étant cette *Eau Céleſte, qui eſt la Mere de l'Or*, comme dit le Coſmopolite, *dont l'Or, tous les*

Métaux & toutes les choſes ont pris leur origine. Il eſt certain que l'Or peut être diſſous, & *réincrude* dans ce Mercure, qui eſt de ſa même Nature. Et d'autant plus aiſément, que ce Mercure eſt aidé de la chaleur extérieure ; & qu'étant crud & indigeſt, il a une certaine acrimonie, que les Pphiloſophes appellent *Ponticité*, qui ronge & qui détruit l'Or ſans violence, en ouvrant les pores de ce Corps, afin que ſa Semence (dit le même Auteur) *qui eſt cuite & digerée, ſoit pouſſée dehors & miſe dans ſa Matrice* ; c'eſt à dire dans ce Mercure pour être unie inſéparablement avec lui, élevée par la chaleur artificielle à la derniére perfection pour recevoir cette Fixité très-ſubtile, & cette Teinture ſur-abondante. Ainſi le Mercure des Philoſophes eſt à l'égard de l'Or, ce que le Verjus eſt a l'égard du Vin ; car le Verjus eſt de la même nature que le Vin & ne diſére du Vin que parce qu'il eſt encore crud & n'eſt pas aſſez digéré ni muri ; ce qui fait qu'il a une acreté (s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme) qui ne ſe trouve pas dans le Vin bien mur, qui le rend en quelque façon corroſif. Et ainſi, comme il eſt dit dans le Ciel Terreſtre, *l'Or qui eſt victorieux ſur les plus forts, eſt vaincu par le plus foible* : faiſant comme un Brave, qui repouſſe vigoureuſement les

Ennemis qui l'attaquent, & qui tend les bras à un Ami qui le visite ; ou comme le Voyageur de la Fable, qui resista à la violence du Vent, qui vouloit lui ôter ses habits, & que le Soleil, en l'échauffant peu à peu, lui fait dépoüiller de lui-même.

L'Or pouvant donc être dissout naturellement & sans violence par un Agent qui est conforme à sa Nature ; il est très-assuré que cet Or, qui s'est réincrudé & remis en ses prémiers Principes, s'unissant & s'incorporant avec le Mercure des Philosophes, il peut être digéré en peu de tems par la chaleur artificielle, & que cette chaleur étant plus forte, la digestion en sera plus grande ; & ainsi l'Or peut acquérir & une Fixité plus grande & une Teinture plus abondante, qu'il n'avoit ; Car la chaleur artificielle, qui fait cette digestion, est la même que celle du Soleil, qui digére cette même Matiére dans les Mines, & qui du Mercure en fait de l'Or. Et quoi que la plûpart des Scolastiques ne soient pas de cette opinion, ces deux chaleurs sont constamment d'une même espéce. Et parce qu'elles sont également détruites par le même contraire, qui est le Froid (pour me servir de leurs propres armes contre eux-mêmes) & parce que l'expérience nous fait voir que la chaleur du Soleil, étant ramassée & réfléchie par les Miroirs

ardens, il s'en fait du feu, qui eſt le même que le feu que l'on appelle Elémentaire, puiſqu'il a les mêmes propriétés & le même effet, échauffant & brûlant de la même maniére, & même avec plus de violence, parce qu'il eſt plus uni; comme il ſe voit par l'expérience du Miroir ardent, qui eſt dans la Bibliotheque du Roi, qui calcine les cailloux & les briques, & les vitrifie, & qui fond les Métaux & l'Or même preſque en un inſtant. Et parce que la chaleur du feu vivifie & a le même effet que la chaleur naturelle de l'Animal. Car on ſçait que dans l'Egypte on ne fait couver les Oeufs que dans des fours. Et Vigénére dans ſon Traité du Feu & du Sel, aſſure que par un ſemblable Feu il a fait éclore à Rome cent ou ſix vingt Poulets tout à la fois.

Il ne nous reſte donc plus, pour l'accompliſſement de cette preuve, qu'à faire voir comment la Multiplication de la Poudre ſe peut faire, & comment un ſeul Grain de cette Poudre peut donner la véritable Teinture & la Fixité de l'Or à pluſieurs onces d'Argent-vif & de Mercure des Métaux imparfaits.

On peut aiſément concevoir la prémiére par l'éxemple que la Nature nous en fournit tous les jours. Car ne voyons nous pas qu'un ſeul grain de blé, mis en terre

produit plusieurs autres grains de sa même nature, & que chacun de ces grains, mis pareillement en terre, produit tout de même plusieurs autres grains semblables ? Et cette Multiplication se fait incessamment, & plus ou moins, selon que la terre se trouve ou mieux ou plus-mal préparée. Il est vrai que ce grain, pour en produire plusieurs autres, se détruit ; mais il est vrai aussi que c'est moins une destruction qui lui arrive, qu'une Multiplication & une Régénération qui se fait, puisque tous ces grains qu'il produit, ne sont qu'une diffusion & un épanchement, pour ainsi dire, de ce seul grain, qui s'est partagé & divisé en plusieurs grains, par le moyen de l'aliment que la terre lui fournit, & dont ce même grain avoit tiré sa nourriture & son augmentation. Il en est de même de la Multiplication de la Pierre Philosophale. Un Grain de cette Pierre est comme la Semence, qui étant mise dans le Mercure des Philosophes, qui est sa propre terre, dont ce Grain & cette Sémence ont été formez ; il fructifie en cette terre & produit plusieurs autres Grains semblables. De maniére que chaque Multiplication est comme une nouvelle *Semaison* (pour me servir du terme des Laboureurs) qui produit toujours une nouvelle & très-abondante moisson, parce que la terre, où germe cette Semence,

eſt de la même nature que la Semence même qu'elle reçoit. De même que le Blé vient plus abondamment dans une terre qui eſt bien fumée, parce que le fumier vient d'une nature végétable auſſi bien que le Blé; n'étant autre choſe que la paille & le chaume du Blé, qui ſont pourris, & le foin & les herbes que l'Animal a digéré.

La communication & le partage qui ſe fait de la Teinture d'un ſeul Grain de la Poudre à pluſieurs Grains de ce Mercure, ne ſera pas plus difficile à concevoir, ſi l'on conſidére qu'elle vient de deux Cauſes. La prémiére, c'eſt la forte Teinture de la Poudre de projection, qu'elle a beaucoup plus abondante que l'Or vulgaire, qui lui vient de ſa digeſtion plus parfaite, qu'elle a acquiſe par une chaleur plus grande. Car qui ne ſçait pas que c'eſt elle qui donne le beau coloris aux fruits de nos Eſpaliers & de nos Arbres en les meuriſſant, & qu'ils ſont plus teints & plus colorez du côté qu'ils ſont expoſez au Soleil? Ainſi cette poudre, qui eſt ſi fortement teinte donne la Teinture de l'Or à beaucoup de Mercure; comme une pinte de vin rouge fort couvert, peut donner à pluſieurs pintes de vin blanc la couleur de vin clairet; Et comme un peu de Saffran colore une grande quantité d'eau.

La ſeconde cauſe de la communication

de cette Teinture, c'eſt le Soufre pur du Mercure des Métaux imparfaits, qui de lui-même a dèja la Teinture de l'Or. Car étant une ébauche de l'Or, il eſt conſtant qu'il en a la Teinture, renfermée dans lui-même, qui n'eſt autre choſe que ſon Soufre pur (ainſi que dit le Tréviſan) qui eſt profondément caché dans ſon centre. C'eſt pourquoi les Philoſophes diſent, & les Chimiſtes le trouvent par expérience, que *le Mercure eſt blanc au dehors, & rouge dans ſon intérieur.* Ainſi cette Poudre lui communique aiſément la Teinture de l'Or, parce qu'il en a dèja la prémiére couche: Et c'eſt alors que ſe fait ce que diſent les Philoſophes: *Que ce qui eſt occulte & caché, devient apparent & manifeſte.*

Pour la Fixité. Cette Poudre ayant acquis une Fixité très ſubtile par la très-forte union des deux Mercures avec leurs Soufres purs incombuſtibles, & par une très-parfaite digeſtion, qui, en cuiſant, fixe ce qui eſt volatil, & n'étant que la Quinteſſence & l'Eſprit de l'Or, très-fixe, ainſi que l'appelle Philaléthe; il ne faut pas s'étonner ſi preſque dans un moment, elle peut donner la Fixité de l'Or, au Mercure, par la ſéparation qu'elle fait de ſes impuretés & de ſon humidité ſuperfluë & volatile, puiſque nous voyons que la ſeule vapeur du Plomb, qui n'eſt, diſent les Philoſophes, que la prémiére coagulation

de l'Argent-vif, le fige tout auſſi-tôt. Qui ne ſçait qu'un peu de Préſure, ou une petite pincée de fleur de Cardon d'Eſpagne caille pluſieurs pintes de lait ? Et l'on voit en pluſieurs endroits ſouterrains, l'Eau ſe fixer en Criſtaux, à meſure qu'elle découle de la voûte des Rochers, comme j'en ai vû l'expérience dans une Caverne ou Carriére à Langoiran, proche de la Garonne, à trois lieuës au deſſus de Bordeaux. Et tout le monde ſçait ce que les Hiſtoires rapportent du changement qui s'eſt fait, & même de notre temps, d'Hommes & d'Animaux, qui ont été changez & fixez tout d'un coup en ſel & en pierres. Et l'on a remarqué en cette ville que l'effet ſi ſoudain du venin de la Vipére ne vient que de ce qu'il fixe & coagule le ſang dans les veines, ce qui eſt cauſe de la mort ſi prompte de l'Animal que la Vipére a mordu, parce que la circulation du ſang ne ſe peut plus faire. Cependant le venin que la Vipére & l'Aſpic jettent par leur morſure eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas peut-être la quatriéme partie d'un grain, qui corrompt & coagule pourtant toute la maſſe du ſang d'un Homme, qui ſelon les Anatomiſtes, eſt de ſeize à vingt livres.

Je ſçai bien que des Effects ſi ſurprenans & ſi merveilleux que produiſent les Eſprits, paroîtront

paroîtront incroyables à ceux qui ne reconnoiſſent point d'autres actions que celles qui ſe font par l'attération & la contrariété de ce qu'ils appellent prémiéres Qualités. Mais ces Effets, tous extraordinaires & incroyables qu'ils ſemblent être, ne ſont pas ſi difficiles à concevoir que les Propriétés qu'ils attribuënt à leur Matiére prémiére, qui eſt, comme le dit M. d'Eſpagnet, le fondement chimérique de leur Phyſique. Car ils veulent que cette Matiére prémiére, qui n'eſt rien effectivement, ſoit pourtant toute choſe en puiſſance, & qu'elle donne tout ce qu'elle n'a point. Ils diſent que *C'eſt une choſe qui n'a ni Qualités ni Accidents, & qui eſt néanmoins le prémier Sujet des Accidens, & des Qualités: qui n'a point de Quantité, & qui donne l'Extenſion à toutes choſes: Qui eſt Simple, & qui ſoufre néanmoins les Contraires, & eſt le champ de bataille où ils ſe combattent: Qui ne peut être connuë par les Sens, & qui eſt pourtant la baſe de toute la ſenſibilité: Qui eſt diffuſe par tout, & qui ne ſe remarque en aucun lieu: Qui a un appétit deſordonné pour toutes les Formes, & qui n'en garde pas une: Qui eſt le fondement de tous les Corps, & qui cependant ne peut être connuë que par l'imagination.* Si les Chimiques fondoient leur Science ſur des Principes auſſi imaginaires & auſſi ruineux,

& s'ils avançoient des choſes auſſi incroyables, que pourroient-ils dire ?

Voici une autre raiſon, que l'on eſtimera peut-être la moins conſidérable ; mais que je croi aſſez puiſſante toute ſeule pour convaincre de la vérité de la Pierre Philoſophale ceux qui la voudront ſérieuſement éxaminer. Je la prens de la conformité qui ſe rencontre dans les Livres de tous les véritables Philoſophes. Car quoi qu'ils ayent preſque tous écrit différemment ; & par ce qu'ils ont écrit en divers temps & en diverſes lan ues ; & parce qu'ils ſe ſont ſervis de différentes expreſſions, pour s'énoncer, & ſur-tout quand ils parlent de leurs Principes & de leur Matiére ; n'y en ayant preſque aucun qui ne donne à leur Mercure un nom tout différent des autres, & qui même a un ſens tout oppoſé aux autres : Néanmoins par ſes divers noms, par ces termes particuliers, & par ces expreſſions différentes, ils ne diſent tous conſtament que la même choſe ; & dans cette diverſité où ils ſemblent bien ſouvent être contraires, ils ſont tous unanimement d'accord. Car de tous ces différens noms qu'ils donnent à leur Mercure, ils ſe trouve que chacun de ces noms en explique ou un Principe, ou une Propriété, ou une Opération, ou une Circonſtance particuliére. Et qu'ainſi il n'y a aucune contrariété, ni

entre ces noms, ni entre les Philosophes, qui se trouvent tous conformes en tout & par tout. Jusques-là même que sans avoir eu aucune communication ensemble, sans s'être vûs, ni connus, sans avoir lû les Ouvrages les uns des autres, ils se sont expliquez & éclaircis les uns les autres, & l'un a ajoûté ce que les autres avoient obmis, & bien souvent un seul a dit clairement, ce que tous les autres avoient enveloppé & dit fort obscurément. Ce qui est un témoignage évident, qu'encore qu'ils se soient expliquez différemment, ils n'ont pourtant tous connu ni voulu dire que la même chose. Et en effet, si la Pierre Philosophale n'étoit qu'une chose controuvée par quelqu'un d'entre-eux, si ce n'étoit qu'une imposture que les Philosophes eussent pris les uns des autres : si ce n'étoit qu'une Fable qu'ils eussent empruntée & coppiée les Livres de ceux qui l'auroient inventée, sans doute qu'ils se seroient servis des mêmes paroles & des mêmes expressions par tout, pour ne pas découvrir leurs fourberies par la diversité de leurs discours ; & cependant, quoi que leurs termes & leur maniére de s'énoncer soient tout à fait différens, il semble néanmoins qu'ils ayent tous parlé par une même bouche, & tenu un même langage, & que tous ces Auteurs n'ayent eté qu'un même

Auteur. De maniére que nous pouvons dire avec quelque proportion touchant les contradictions apparentes qui se trouvent dans les Livres des Philosophes, ce que S. Jean-Chrysostome a dit de la différence qui se rencontre entre les Evangelistes dans des circonstances qui ne sont pas importantes ni considérables : Que non-seulement ces contrariétés ne détruisent pas la vérité de ce que les Philosophes enseignent : qu'au contraire c'est une preuve très-forte de cette même vérité.

Ces raisons, à les éxaminer sans passion, seroient assurément suffisantes pour persuader cette vérité. Mais nous avons encore dequoi l'établir plus solidement sur des preuves plus fortes, puisqu'elles sont fondées sur l'Expérience, qui toute seule peut convaincre les plus obstinez & les plus ignorans.

S'il étoit vrai ce que l'on a dit d'un Cloud, qui se voyoit dans le Tréſor de Florence, dont la moitié d'en bas vers la pointe étoit d'or ; parce que cette partie ayant été rougie au feu, avoit été trempée dans une Huile ou Liqueur, qui l'avoit changée en Or ; & l'autre motié, que la Liqueur n'avoit point touchée, étoit demeurée dans sa prémiére nature de Fer. Si cela, dis-je, étoit arrivé ainsi, & s'il étoit vrai que ce Cloud fût effectivement moitié Fer & moi-

tié Or, sans autre artifice que d'avoir été trempé de la sorte ; Ce seroit une Expérience indubitable de la vérité de la Pierre Philosophale, un Cloud fait de cette maniére ne pouvant pas être l'ouvrage de la Nature.

Mais s'il est vrai qu'il y ait eu un Cloud qui parût de cette sorte, comme plusieurs l'assurent, il faudroit que ce fût une dorure ou teinture seulement superficiele sur la moitié de ce Cloud, ou une enture & soudure fort délicate. Aussi depuis quelques années on ne le montre plus ; sans doute parce que les Microscopes, qui grossissent prodigieusement les objets, en ont découvert l'artifice. Et je m'étonne qu'une telle imposture ait pû s'accréditer & subsister si long temps, sans qu'on s'en soit apperçu. Mais ce qui est le plus surprenant, est que des Personnes, qui ont voulu passer pour Philosophes, ou du moins pour fort intelligents dans la Chimie, l'ayent crû véritable, & s'en soient servis comme d'une preuve convaincante de la Transmutation métallique. Car il faut être tout à fait ignorant dans la Science, pour ne pas sçavoir qu'une Transmutation d'une partie d'un Cloud de Fer en Or, faite par une Liqueur, le Cloud demeurant tout entier en sa prémiére figure, étoit impossible.

Prémiérement, la Pierre Philosophale,

n'eſt pas une Liqueur, c'eſt une Poudre, dont la conſiſtance eſt ſolide, comme tous les Philoſophes l'aſſurent, & comme la raiſon & l'expérience le demontrent. Parce que toute ſorte de coction ſe fait en épaiſiſſant & en deſſéchant; ainſi qu'Ariſtote l'a remarqué. Ce qui a fait dire aux Philoſophes *que leur Oeuvre doit être prémiérement Eau, & puis non Eau*: & que *pour faire le Magiſtére, il n'y a qu'à convertir les Elémens*, c'eſt-à-dire de l'Eau en faire de la Terre. Car le Feu eſt enfermé dans la Terre, comme l'Air eſt contenu dans l'Eau. C'eſt pourquoi Orfulus dit dans la Tourbe latine (*in Arte Auriferâ*) que *convertir les Elémens, c'eſt faire l'humide ſec, & le volatil fixe.*

Secondement, il eſt impoſſible que la moitié de ce Cloud eût été convertie en Or, & qu'elle eût retenu la même figure qu'elle avoit auparavant, pour deux raiſons. La prémiére, parce que le Métail imparfait doit être en fuſion pour pouvoir être perfectionné & changé en Or. Car encore que la Poudre de projection ſoit fondante & pénétrante, elle ne peut néanmoins s'unir intimement avec le Mercure du Métail, ni en ſéparer les impuretés, s'il n'eſt en fuſion, ainſi que tous les Philoſophes l'aſſurent; puiſqu'il faut que l'Argent-vif, même tout liquide qu'il eſt, ſoit échauffé

pour être transmué. Ainsi, il ne suffiroit pas que ce Cloud eût été seulement rougi au feu, mais il devoit être fondu pour être converti en Or. Et partant il n'a pû être changez en Or, & retenir la figure de Cloud. La seconde raison est qu'il faudroit que la moitié de ce Cloud, qui est d'Or, pour avoir retenu sa prémiére figure, après sa Transmutation, eût été entiérement convertie en Or, sans aucune diminution. Ce qui est impossible, à cause qu'il n'y a que le seul Mercure des Métaux imparfaits qui puisse être perfectionné & changé en Or. Parce qu'il n'y a que ce seul Mercure qui soit de même nature que l'Or, & qui avoit été destiné par la Nature à le devenir. Le reste du Métail imparfait (qui est un mauvais Soufre & des crasses & terrestréités, qui n'ont aucune affinité avec l'Or, ni aucune disposition pour l'être) étant incapables de cette perfection; puisque c'est cela même qui empêchent la Nature de pouvoir donner dans les Mines cette perfection au Métail imparfait. Voilà pourquoi il y a toujours du déchet dans la Transmutation des Métaux imparfaits, & plus aux uns qu'aux autres, selon qu'ils ont plus ou moins de Mercure & de Soufre impur,& selon qu'ils sont plus ou moins digérez, ainsi que le témoigne Zachaire. Or il est constant que le Fer est celui des Métaux

qui a le plus de mauvais Soufre & d'impuretés terreſtres, & le moins de Mercure ; ce qui le rend ſi ſec, & ſi difficile à pouvoir être fondu une ſeconde fois. Et partant la Tranſmutation de la moitié de ce Cloud a été impoſſible.

Quelques-uns rapportent pour un témoignage évident de la Pierre Philoſophale les Lampes inextinguibles qu'on a trouvé dans les Tombeaux des Anciens, comme étoit celle qui fut trouvée près de Padouë dans le Tombeau de Maximus Olybius, laquelle, ſelon l'Inſcription qui y étoit, devoit avoir demeuré allumée 1500. ans, & celle qui fut trouvée de notre temps dans le Tombeau de Tulliola, fille de Ciceron. Mais c'eſt ſans aucun fondement qu'on prétend ſe ſervir de ces Lampes pour une preuve de la Pierre Philoſophale, parce que ce n'eſt pas une Liqueur, & que la matiére de cette Lampe d'Olybius, ſe mit toute en menuë poudre lorſqu'on y toucha, au rapport du ſçavant Vives, dans les notes qu'il a fait ſur la Cité de Dieu, de S. Auguſtin. Ce qui a donné lieu à cette créance ; c'eſt, à mon avis, les noms que les Philoſophes donnent à leur Elixir de *Soufre & d'Huile incombuſtible*, comme ils l'appellent auſſi *Pierre & Salamandre*, parce qu'étant très-fixe, elle réſiſte au feu. Il eſt vrai que dans

les vers qui étoient gravez sur cette Tombe & au dedans, il est parlé d'une Eau qui ne doit jamais manquer, d'une mixtion des Elémens fort éxacte & fort laborieuse, & de Mercure avec son chapeau ; ce qui a quelque rapport au grand'Oeuvre ; mais ce n'en est pas une preuve suffisante, ni une conviction

On pourroit avec plus de fondement & & de raison alléguer pour une expérience & pour une preuve du grand'Oeuvre, la Fable de la Toison d'Or, qui étoit à Colchos. Car outre que les Fables ne sont fondées que sur de véritables Histoires ; qu'elles n'étoient que pour cacher les Mistéres de la Théologie & de la Philosophie des Anciens ; & que Suidas assure avec beaucoup de vrai-semblance, cette Toison d'Or, (qu'il est impossible qui ait jamais été) n'étoit autre chose qu'un Livre en parchemin où étoit écrite la maniére de faire l'Or par la Chimie. Toutes les circonstances qui se trouvent dans cette Histoire, ont un rapport si juste avec les opérations & les effets de la Pierre Philosophale, qu'on ne sçauroit raisonnablement l'expliquer autrement.

Voici l'application qu'en a fait un des plus sçavans Médecins de ce siécle. *Le Dragon qui veilloit toûjours pour garder cette Toison, n'est*, dit-il, *autre chose que le Mercure qu'il est mal-aisé de pouvoir*

endormir; c'eſt-à-dire, *qu'il eſt difficile de l'arrêter & de le fixer. La Toiſon étoit enfermée dans le Temple de Mars, parce qu'on met la Matiére pour faire la Pierre dans un Athanor ou Fourneau.* [qui eſt un Fort en partie de Fer, dit Zachaire.] *Les Taureaux qui gardoient ce Temple, & qui jettoient le feu par les narrines, c'eſt le feu qu'il faut conduire par dégrés. Les dents du Dragon que Jaſon ſema, dont il nâquit des Soldats qui s'entretuerent, ſont les deux Dragons, qui ſont la Matiére de la Pierre Philoſophale, leſquels ſe tuënt l'un l'autre. Jaſon endormit le Dragon par l'invention que lui en donna Medée: Cela veut dire que le Mercure, par les ſoins de l'Artiſte, de volatil devient fixe & une Médecine admirable, par le moyen de laquelle, Médée (qui veut dire Médecine) fit rajeunir Æſon*, parce que l'un des effets de la Pierre eſt de conſerver la ſanté & de prolonger la vie.

La Fable des Jardins des Heſpérides, où il y avoit des Arbres qui portoient des fruits d'Or, que gardoit un Dragon qui veilloit toujours, & qu'Hercule fut obligé de tuer pour pouvoir cueillir de ces fruits, ne peut encore être bien entenduë, ni expliquée autrement que de la Pierre Philoſophale. Car le Dragon veillant n'eſt autre choſe que le Mercure, qui eſt dans un perpétuel mouvement & volatil, juſ-

qu'à ce qu'Hercule, qui est l'Artiste laborieux, ait tué ce Monstre ; c'est-à-dire, l'ait fixé, avec bien de la peine, & alors il a en sa possession l'Arbre d'Or, dont parle le Cosmopolite, qui porte des fruits d'Or, & qui multiplie sans qu'il soit besoin d'en replanter.

On pourroit rapporter ici pour une expérience de la Pierre Philosophale, ce que dit Suidas, dans le mot χημεία que Diocletien ayant vaincu les Egyptiens qui s'étoit soûlevez, il les traita fort mal & qu'il fit chercher & brûler tous les Livres des Anciens qui traitoient de la Chimie, qui est l'Art de faire l'Or & l'Argent, afin que leur ôtant le moyen de s'enrichir, ils n'eussent plus la hardiesse de se revolter sur la confiance de leurs richesses.

Mais il faut qu'il n'y ait point de bonne foi parmi les Hommes, ou la Pierre Philosophale a été faite, puisque tant de personnes de toutes sortes de Professions & de Nations, assurent qu'ils ont vû faire la Transmutation du Mercure vulgaire & des Métaux imparfaits en Argent & en Or, par le moyen d'un peu de Poudre de projection; & que cet Argent & cet Or, ayant été éxaminez, se sont trouvez meilleurs & plus fins que l'Argent & l'Or qui viennent des meilleures Mines. Il faudroit faire un gros Volume pour rapporter toutes les

Histoires de la Transmutation, qui sont dans les Livres. Je me contenterai d'en choisir trois ou quatre de celles qui sont plus aisées à vérifier dans leurs Auteurs.

Jean André, très-célébre Jurisconsulte d'Italie, comme il se voit dans les Eloges du fameux Abbé Trithéme, & comme ses Ouvrages le témoignent, dit : *Que de son temps à Rome Arnaud de Villeneuve, qu'il appelle tres sçavant Theologien, très-habile Médecin, & très-grand Chimiste, faisoit des verges ou lames d'Or, qu'il soûmettoit à toutes sortes d'épreuves.* (1)

(1) Raymond Lulle, Disciple d'Arnaud de Villeneuve, aïant été présenté à Edouard III. Roi d'Angleterre par un Abbé de Westminster, qui l'avoit amené de Milan à Londres, fit des Transmutations considérables pour ce Prince, qui lui faisoit entendre qu'il armoit contre les Turcs. Mais quelque temps après Raymond Lulle voyant qu'Edouard tournoit ses Armes contre le Roi de France, il se plaignit à Edouard de l'usage qu'il faisoit de la quantité d'Or qu'il ne lui avoit fourni que pour faire la guerre aux Infidelles. De peur que Raymond Lulle ne se retirât chez son Ennemi, Edouard le fit emprisonner, & le remit ensuite en liberté sous la garde de son Médecin, sur la proposition que fit Raimond Lulle de fondre une Cloche d'Or, qui seroit entenduë dans tout le Monde. Pendant qu'il transmuoit des Métaux imparfaits pour cette Opération, il corrompit ce Médecin en lui promettant le Sécret de la Transmutation. Celui-ci gagna un Maître de Barque, qui les passa l'un & l'autre d'Angleterre en France, dans le temps que ses Matiéres étoient sur le point d'être jettées en fonte pour faire la Cloche qu'il avoit promise. Edouard ayant appris l'évasion de Raymond Lulle, le fit poursuivre, mais inutilement. Pour conserver à la Postérité la mémoire de cet événement. Edouard fit battre une monoye, qui s'appelle *Rosa nobilis*, & que les Curieux conservent

Van-Helmont, qui est connu dans toute l'Europe pour une Personne de qualité, de probité, & pour un Illustre dans les Sciences, dit en trois différens endroits de son Livre, qu'il a vû la Transmutation, & que lui-même l'a faite. Voici comme il en parle dans ce Traité, qui a pour titre *Vita æterna. J'ai vû & j'ai touché plus d'une fois la Pierre Philosophale; la couleur en étoit comme du Safran en poudre, mais pésante & luisante, comme du verre pulvérisé. On m'en donna une fois la quatriéme partie d'un grain. J'appelle un grain, dont les six cents font une once. Je fis la projection de cette quatriéme partie de grain, que j'envelopai dans du papier, sur huit onces d'Argent-vif, échauffé dans un Creuset. Et d'abord tout l'Argent-vif, ayant fait un peu de bruit, s'arrêta & ne fut plus coulant; & s'étant congelé, il se rassit en une masse jaune. L'ayant fait fondre à fort feu, je trouvai huit onces d'Or très-pur, moins onze grains. De maniére qu'un grain*

encore aujourd'hui comme une Médaille précieuse; sur laquelle on voit empreinte une Rose audessus d'une Barque, qui fait voile & s'éloigne à force de rames. Voici ce que Raymond Lulle dit lui-même à la fin de sa treiziéme Expérience. *De quâ Médedinâ poteris perfectionem facere super reliqua Metalla imperfecta; præsertim Super Martem & Venerem, & convertentur in Aurum, melius omne Auro minerali. Hocoperati sumus pro Rege Anglico, qui finxit se contra Turcam pugnaturum, & postea contra Regem Galliæ pugnavit, meque incarceravit, & tandem evasi.*

de cette Poudre auroit changé en très-bon ; Or dix-neuf mil cent quatre-vingt-six grains d'Argent-vif.

George Hornius, Holandois, dans la Dissertation qu'il a mise au commencement des Oeuvres de Géber, imprimées à Leyde l'an 1668. dit *Qu'il s'est fait une Expérience de la Transmutation à la Haye, en Hollande, en 1667. qui est indubitable. Un Homme inconnu*, dit-il, *qui étoit habillé comme un Hollandois, & qui en parloit la langue, alla trouver Jean Frédéric Helvétius, Docteur en Médecine, & après avoir parlé de beaucoup de choses, il lui donna gros comme un grain de Millet de Teinture* [Philosophique] *qui lui dit de jetter sur du Plomb fondu ; ce qu'il fit, & une demie livre de Plomb fut entierement en Or sans aucun déchet. Et cet Or ayant été éxaminé par les Monoyeurs, qui le firent passer par toutes les épreuves ; tant s'en faut qu'il perdit rien de son poids, qu'au contraire il augmenta de deux grains à l'Incart. C'est une chose*, adjoûte-t-il, *qui, par la relation qu'en ont fait plusieurs Personnes dignes de foi, a été sçuë & connuë dans toute la Haye, & qui a persuadé & convaincu tous ceux qui ne croyoient pas que la Transmutation des Métaux fût possible, puisque même elle a été faite de notre temps.* Pour moi je doute que tout le

Plomb ait été changé en Or, pour les raisons que j'ai dèja dites. (1)

Mais il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher bien loin des témoignages de cette vérité, puiſque nous en avons depuis près

(1) Voici ce que dit lui-même Jean Frédéric Helvetius dans ſon Livre intitulé *Vitulus Aureus*, qui eſt dans la Bibliothéque de S. Victor à Paris. *Uxor mea involvit lapidis Materiam in ceram, & ſimulatque Plumbum liquefactum fuerat, Ipſa globulum injecit, qui globulus cum ſibilatione & flatuoſitate in Crucibulo bene obturato, ita perfecit Operationem, ut intra horæ quadrantem tota Plumbi maſſa in Aurum optimum fuerit tranſmutata. Certè ego tametſi vel Ovidii vixiſſem ſæculo, rariorem non credidiſſem Artis Chimiæ Metamorphoſin, quinimo ſi centum inſpectaſſem oculis Argi, vix admirabilius vidiſſem ullum Naturæ Opus.*

L'Empereur Ferdinand III. ayant fait de ſa propre main la projetion d'une partie de Teinture ſur dix mille parties d'Argent-vif, les convertit en Or très-parfait, dont il fit frapper une Médaille, qui ſe conſerve dans un Cabinet du Palais Impérial. D'un côté de cette Médaille eſt un Apollon, tenant dans ſa main droite une Lyre, & dans la gauche un Caducée, avec cette *Inſcription* au deſſus de la Figure. *Divina Metamorphoſis.* Et au deſſous eſt écrit: *Exhibita Pragæ XV. Janv. A.M. D C. XLVIII. in præſentiâ Sac. Cæs. Mageſt. Ferdinandi tertii.* Sur le revers de cette Médaille on lit ces paroles: *Raris hæc ut Hominibus eſt Ars ita raro in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem ſuæ infinitæ potentiæ nobis ſuis abjectiſſimis Creaturis communicat.* L'Eſtampe de cette Médaille ſe voit dans un Livre de Jean Joachim Bécher, intitulé *Laboratorium portatile*

Auguſte II. Roi de Pologne, fit il y a environ vingt ans à Dreſde, Capitale de la Saxe, une Tranſmutation en préſence de toute ſa Cour. On en reçût à Londres la nouvelle chez M. le Marquis de Monteleon, alors Ambaſſadeur d'Eſpagne en Angleterre. Il y a actuellement à Paris des Perſonnes qui ont vû faire cette Tranſmutation.

de trois siécles une preuve si authentique dans Paris; qui n'est pas seulement la Ville Capitale du prémier de tous les Royaumes, mais la prémiére de l'Univers, & par la grandeur de son étenduë, & par le nombre prodigieux de ses Habitans, & par la magnificence de ses Edifices, & par l'abondance de ses Richesses, & par l'affluence des Hommes illustres & sçavans qui excellent en toutes sortes d'Arts & de Sciences. Et il semble qu'il auroit manqué quelque chose aux grands avantages qu'à cette merveilleuse Ville par dessus toutes les autres, si ayant l'honneur d'être la demeure des premiers & des plus grands Rois du Monde; du premier & du plus auguste de tous les Parlemens; de la prémiére & de la plus célébre de toutes les Universités, elle n'avoit pas encore cela de particulier, & que pas une autre Ville n'a qu'elle seule, d'avoir en ces Figures une Ecole publique de la plus admirable, de la plus curieuse, & de la plus utile de toutes les Sciences & de tous les Arts. Et en cela ces Figures sont sans doute incomparablement plus considérables, que ni les Piramides d'Egypte, ni que le Mausolée d'Arthemise, ni que les Amphitéâtres & les autres ornemens de l'ancienne Rome, ni que tous les superbes restes de l'Antiquité; puisque la dépense excessive & le grand

travail

travail de leur ſtructure, ne peut ſervir qu'à faire voir la profuſion de leurs Auteurs, & l'induſtrie de leurs Architectes: Au lieu que ces Figures ſont des leçons à tout le monde, & leur enſeignent publiquement à faire tout ce que la Nature & l'Art peuvent produire de plus merveilleux; & tout ce que l'Eſprit humain peut imaginer & inventer de plus beau, de plus grand, de plus parfait, & de plus utile pour les Hommes. Et certes il y a dequoi s'étonner que l'on ait ſi peu de ſoin de conſerver une choſe qui, quoique groſſiérement & irréguliérement faite, eſt aſſurément l'une des plus curieuſes de cette grande Ville, & qui eſt la plus ſoigneuſement viſitée par les Etrangers.

On voit bien que je veux parler des Monumens de la Philoſophie Chimique que Nicolas Flamel, Pariſien, a laiſſé dans cette Ville, par les Figures Hiéroglifiques, qu'il a fait mettre au Cimetiére des S S. Innocens, telles qu'elles ſont repréſentées dans la Planche que j'ai fait graver & ajoûter dans ce Livre; & telles qu'elles y ſont encore à préſent. Par ces Figures, ainſi qu'il le dit *ſur la fin de l'Avant-propos de ſon Livre*, il a voulu repréſenter deux choſes, les Miſtéres de la *Réſurrection au dernier jour du Jugement; & les principales & plus néceſſaires Opérations*

du Magistére des Sages. Ce qui a été très-assurément son principal dessein. Car il dit au même endroit, *Que faisant bâtir en cette ville les Eglises, Cimetiéres, & Hôpitaux*, dont il avoit parlé auparavant, *il se resolut de faire peindre dans cette Arche, les vraies & essentielles marques de l'Art, sous des voiles & couvertures hiéroglyphiques.* Et ainsi il ne s'est servi de la prémiére répréſentation, qui est la plus apparente, que pour être la couverture de la seconde, qui est la plus cachée, & pour avoir la liberté de mettre ces Figures dans ce Cimetiére, sans découvrir son dessein.

Car on ne peut pas nier que celui qui a fait mettre ces Figures dans ce Cimetiére, ne soit celui-là même qui a fait le Livre, qui donne l'explication de ces mêmes Figures, en deux divers sens, l'un Théologique ou Moral, qui est le plus apparent & le plus manifeste; & l'autre Philosophique ou Chimique, qui est le sens le plus enveloppé & le plus caché. Ce qui fait voir évidemment que celui qui a fait les Figures, ne les ayant fait principalement que pour cette représentation sécréte, encore que d'abord il semble qu'elles ne soient rien moins que pour cela, a véritablement sçû la Science misterieuse des Philosophes, & qu'il a fait effectivement leur grand'Oeuvre; puisqu'il a sçû le déguiser avec tant d'artifi-

ce, & qu'il en parle avec tant de capacité.

Il faut donc faire voir que Flamel, qu'on ne peut pas nier, qui n'ait fait ces Figures Hiéroglyphiques (puisque son nom & sa figure y sont) est l'Auteur du Livre qui les explique si bien. En voici les preuves.

Prémiérement; outre que le nom de Flamel est dans ce Livre, il se trouve que ce même Livre a été fait précisément dans le temps de Flamel, & lors qu'il étoit dans le déclin de son âge; car il a été fait l'an 1413. trois ans ou environ avant que Flamel (que ce Livre dit qu'il étoit lors fort vieux) eût fait son Testament, qui est du Dimanche 22. Novembre, l'An 1416.

Secondement, le langage du Sommaire Philosophique, qui a été constament fait par l'Auteur de ce Livre, puisqu'il le dit, est conforme à celui du temps de Flamel. Et tout ce que ce Livre dit de Flamel se rapporte fort justement à ce que Flamel a fait dans cette Ville, & au temps qu'il est dit qu'il l'a fait. Car lors qu'il est dit, que Flamel a fait la Projection en présence de Perrenelle l'an 1382. Perrenelle étoit vivante. Et lorsqu'il est dit que Flamel a fait ce Livre après la mort de Perrenelle en l'an 1413. Perrenelle étoit morte, comme il se vérifie par une Transaction passée

entre Isabelle sa sœur, Flamel son mari, & ses Exécuteurs testamentaires, du 19. Janvier 1397. qui avec son Testament est dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, où il dit que Perrenelle étoit morte. L'Arche & le Charnier du Cimetière des SS. Innocens, & l'Eglise de Sainte Geneviéve des Ardens, où est la Figure de Flamel, avec les deux lettres capitales de son nom, se trouvent avoir été bâtie non seulement du tems de Flamel, la prémiére en l'An 1319. & la derniére en l'An 1402. mais encore quelque temps après qu'il a eu fait la Poudre de projection, & par ainsi dans le temps qu'il pouvoit faire cette dépense. Et il se trouvera véritablement que dans ce même temps-là, il y a eu plus de quatorze Hôpitaux bâtis en cette Ville. Et partant il n'est pas incroyable ni impossible que Flamel les ait fait bâtir, puisqu'il avoit dequoi en faire beaucoup davantage, & qu'il dit qu'il l'a fait.

Mais la preuve la plus convaincante pour faire voir que Flamel est l'Auteur du Livre qui explique ces Figures en deux sens, se doit prendre de la conformité si juste qui se trouve entre ces Figures, & les deux explications, Morale & Philosophique, que ce Livre leur donne. Car il est impossible qu'un autre que Flamel (c'est-à-

dire, un autre que celui qui a fait ces Figures eût) pû si bien les expliquer, non pas même dans le sens Moral, qui est le plus facile ; tant s'en faut que dans le sens Philosophique, qui que ce soit, même un Philosophe, eût pû deviner son dessein, ni donner si justement un sens si caché & si misterieux, (mais pourtant si évident, si véritable & si conforme à tous les Livres des Philosophes, & aux Opérations qui sont nécessaires pour faire leur grand'Oeuvre) à des Figures qui paroissent si éloignées de ce sens & de cette explication.

D'ailleurs, il se voit évidemment que la plûpart de ces Figures, avec leurs couleurs, ne peuvent pas être raisonnablement expliquées que dans le sens Philosophique de ce Livre. Car pour ne parler point de la prémiére Figure, qui n'est effectivement que la répréſentation du Fourneau & de l'Oeuf Philosophique, de la sorte que le Livre l'explique ; comme les deux autres Niches, où sont les deux lettres capitales de ce nom *Nicolas Flamel*, ne sont tout de même que les Figures de deux autres Fourneaux, pour marquer que Flamel a fait trois fois la Pierre Philosophale. On ne sçauroit concevoir que la seconde de ces Figures, avec les couleurs qui y sont marquées, ait été faite à autre dessein que pour signifier les deux Matiéres de la Pier-

re, dont l'une eſt volatile, qui eſt le Dragon qui a des aîles, & qui eſt deſſus : Et l'autre qui eſt fixe, repréſentée par le Dragon qui n'a point d'aîles, & qui eſt deſſous, ayant ſur le dos une petite marque quarrée, qui eſt le ſymbole de la Fixité. Auſſi quelque peine que prenne Flamel dans le prémier Chapitre de ſon Livre, à donner à cette Figure un ſens Théologique ou Moral, pour en faire l'application, ou aux *péchés* que nous commettons, dont les uns nous quittent aiſément, & s'envolent ; & les autres qui ſont d'habitude & plus enracinez demeurent en nous: ou bien aux *Démons* qui volent inceſſament autour de nous, & qui nous les ſuggérent ; on voit bien que c'eſt une explication forcée ; il paroît que ce ſens Moral eſt tout-à-fait éloigné & tiré par les cheveux : Et il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive aiſément que dans le deſſein que Flamel avoit de donner un double ſens à chacune de ces Figures, il n'a pas ſi bien reüſſi dans le déguiſement de celle-ci, qu'il a fait dans celui des autres. Car il eſt évident que cette Figure a incomparablement plus de rapport au ſens Philoſophique qu'il lui donne dans le quatriéme Chapitre de ce Livre; comme la derniére des Figures a auſſi bien que la plus part des autres, une conformité beaucoup plus juſte à ce même

ſens Philoſophique, & à la Pierre Philoſophale, qu'elle n'en a au ſens Moral, ni au Jugement final, ni au Miſtére de la Réſurrection. Et par ainſi il eſt évident que c'eſt Flamel qui eſt l'Auteur de ce Livre, qui explique ſi bien ces Figures, puiſqu'on ne peut pas douter que c'eſt Flamel qui les a faites.

Cette preuve ſuffiroit pour faire voir que Flamel a été véritablement Philoſophe, & qu'il a ſçû & fait la Pierre Philoſophale, puiſque par ces Figures & par ſon Livre il en a ſçû ſi bien déguiſer & expliquer la Matiére, le Procédé, le Régime, les Opérations, & toutes les autres circonſtances.

Mais les dépenſes exceſſives qu'il a faites en tant de Bâtimens publics, & les grands Biens que lui & ſa Femme par leurs Teſtamens ont légué aux Egliſes & aux Pauvres, n'étant qu'un ſimple Ecrivain ou Copiſte, ſans avoir jamais fait d'autre fonction, & ſans aucun Bien de patrimoine, en ſont ſans doute une preuve beaucoup plus manifeſte. Et parce que c'eſt l'expérience la plus connuë & la plus avérée que nous ayons; pour en faire mieux voir l'évidence, il faut néceſſairement faire un Récit abbrégé de la vie & des principales actions de Flamel.

Nicolas Flamel eſt né à Paris, mais on

ne peut pas dire au vrai ni l'année de sa naissance, ni le temps de sa mort, parce qu'il n'y a de Régistres des Batêmes ni des Morts si anciens à S. Jacques de la Boucherie, qui étoit sa Paroisse, & qui est le lieu de sa sépulture. Néanmoins, par la datte de son Testament, qui est du Dimanche 22. Novembre 1416. & par un Contract passé par les Exécuteurs du Testament de Perrenelle sa Femme, le Mardi 2. jour d'Avril, avant Pâques, l'An 1419. où il y a ces mots, *Feüe Perrenelle, Femme de feu Nicolas Flamel*; il y a grande apparence qu'il est mort sur la fin de cette année; c'est-à-dire au mois de Mars de l'année 1419. Et antvrai-semblable que cette Acte a été fait peu de jours après la mort de Flamel; parce qu'il étoit l'un des Exécuteurs Testamentaires de sa Femme. Et que l'Avant-propos de son Livre est datté de l'An 1419. qu'il n'a fait assurément que peu de temps avant sa mort, quoi qu'il eût fait son Livre dès l'An 1413. Ainsi, en remontant par le cours de sa vie, on peut conjecturer qu'il doit être né du temps de Philippes de Valois, qui commença à régner sur la fin de l'Année 1328 où tout au plus sous le régne de Charles-le-Bel, qui succéda à Philippes-le-Long, l'An 1322. n'étant pas croyables que Flamel ait vêcû, selon le cours ordinaire de la Nature.

ture beaucoup plus de 91. ou 97. ans. Ses Parens étoient pauvres, & ne lui laiſſérent apparemment pour tout Bien que la maiſon où il demeuroit, & où il eſt mort. Cette maiſon, qu'il a donnée à l'Egliſe, eſt dans la ruë des Ecrivains, & elle fait l'un des coins de la ruë Marivaux, vis-à-vis la porte de l'Egliſe S. Jacques, que l'on appelle la Porte Marivaux, du nom de cette ruë. Les Parens de Flamel n'ayant pas le moyen de le faire beaucoup étudier, il apprit aſſez de Latin pour ſe faire Ecrivain ou Copiſte, qui étoient ceux qui copioient les Livres, que nous appellons maintenant Manuſcrits, parce qu'alors l'Impreſſion n'étoit pas encore en uſage. Et en effet M. Naudé dans ſes Mémoires, dont nous parlerons ci-après, dit qu'il a vû à Rome un Roman de la Roſe écrit de la main de Flamel. Il n'éxerça point d'autre Profeſſion toute ſa vie. Car dans ſon Teſtament, il ne prend point d'autre qualité que celle d'Ecrivain.

Comme Flamel gagnoit ſa vie à copier des Livres, & à écrire des Inventaires & des Comptes, il trouva par hazard à quelque Inventaire le Livre d'Abraham Juif, qu'il acheta. Il y a apparence, comme il le dit, que ce Livre avoit été dérobé aux Juifs, ou trouvé caché dans quelqu'une de leurs maiſons, lorſqu'ils fûrent

pillez & chaſſez de ce Royaume ſous Philippe le Long, qui les bannit & confiſqua tous leurs Biens l'An 1319. 1320. ou 1321. Car les Hiſtoriens ne conviennent pas tous préciſément de l'une de ces trois Années. Lorſqu'il acheta ce Livre, il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit marié. Il ne l'eut pas plûtôt lû qu'ayant connu qu'il enſeignoit à faire la Pierre Philoſophale, il en devint ſi paſſionné, qu'il l'avoit toûjours entre les mains, & il le liſoit, ou rêvoit inceſſemment ſur cette Science, qui y étoit clairement expliquée, à la réſerve du prémier Agent, c'eſt-à-dire du Mercure des Philoſophes, qui n'y étoit repréſenté que ſous des Figures hiéroglyphiques. Cela fut cauſe qu'il fit peindre ces Figures en ſa maiſon, & qu'il conféra avec pluſieurs Sçavans pour tâcher d'en avoir l'explication. Mais comme perſonne ne le put ſatisfaire là deſſus, après avoir travaillé inutilement l'eſpace de vingt-un an à faire beaucoup de broüilleries, il fit vœu de faire voyage à S. Jacques en Galice, pour en conférer avec quelque ſçavant Juif en Eſpagne. Y étant allé & ayant accompli ſon vœu, il paſſa en retournant par la ville de Leon, où par le moyen d'un Marchand de Boulogne ſur la Mer, il fit connoiſſance avec un Prêtre Juif, nommé *Canches*, qui s'étoit fait Chrétien,

à qui ayant parlé du Livre d'Abraham & lui ayant montré la Copie des Figures qu'il avoit fait faire, ce Juif, transporté de joye d'apprendre des nouvelles de ce Livre qu'il croyoit perdu, lui en expliqua d'abord une partie, & quitta tout pour venir à Paris avec Flamel, afin de voir le Livre qu'il y avoit laissé. Mais étant tombé malade à Orleans, il y mourut le septiéme jour de sa maladie, sans avoir pû donner à Flamel l'entiére explication du Livre & des Figures d'Abraham.

Flamel ayant fait enterrer Canches dans l'Eglise de Sainte Croix d'Orleans, il revint à Paris, où trois ans après ayant enfin découvert par la lecture des Livres des Philosophes le prémier Agent, il n'eut pas beaucoup de peine à faire la Pierre Philosophale, parce qu'Abraham avoit si clairement expliqué dans son Livre tout le reste du Procédé (ayant fait peindre jusqu'aux Vaisseaux qui sont nécessaires pour l'Oeuvre, & marqué l'ordre des Couleurs qui paroissent) que Flamel dit qu'il n'auroit pû faillir quand il l'auroit voulu. Tellement que le 17. Janvier, l'An 1382. il fit la prémiére fois la Projection sur demie livre d'Argent vif, qu'il convertit presque tout en très-fin Argent. Et comme assurément il avoit deux Vaisseaux tout à la fois, trois mois après il fit la Projection sur la

même quantité d'Argent-vif qu'il convertit en Or très-pur, le 25. d'Avril de l'Année suivante 1383. Et non pas de la même Année, comme celui qui a fait la Traduction Françoise de Flamel, ou celui qui a écrit la Copie Latine, l'ont mis par erreur; ayant fait une faute en voulant en corriger une autre, parce qu'ils nont pas pris garde qu'en France l'Année commençoit alors le jour de Pâques, & que nous ne l'avons commencée le 1. de Janvier que l'An 1563. par Déclaration de Charles IX.

Ce fut là la prémiére fois que Flamel fit la Pierre Philosophale, car il l'a faite trois fois, comme il le dit, & comme les trois Figures de ses Fourneaux le témoignent.

Flamel ayant en sa possession un si grand Tréſor, il ne songea à s'en servir que comme un véritable Philosophe, & un bon Chrétien le doit faire; c'est-à-dire pour la gloire de Dieu, & pour le soulagement des Pauvres, qu'il assista d'une maniére que *sa main gauche ne sçavoit pas ce que faisoit sa main droite.* Il fonda & renta quatorze Hopitaux en cette Ville, y bâtit trois Chapelles, donna des Rentes à sept Eglises, & fit plusieurs réparations dans leurs Cimetiéres. Sans ce qu'il a fait à Boulogne sur la Mer.

Comme Flamel faiſoit ſes charités ſans bruit & ſans éclat ; & parce qu'étant faites de cette maniére, elles ſont beaucoup plus agréables à Dieu ; & parce qu'il ne ſe vouloit pas découvrir ; Nous n'avons de témoignages connus & convaincants de tout ce qu'il a fait en cette Ville, qu'en quatre endroits, où les marques en ſont évidentes & inconteſtables.

La I. & la principale de ces remarques ſe voit au Cimetiére des SS. Innocens, où il a fait bâtir une Arche du côté de la ruë S. Denis, où ſont ces Figures hiéroglyphiques. Au dehors de l'Arche, du côté du Cimetiére, dans les deux pilliers ſont les ſtatuës de S. Jacques & de S. Jean, & au deſſous de celle de S. Jean eſt la figure de Flamel, liſant dans un Livre avec une N. gotique, comme il eſt repréſenté au côté gauche de l'Eſtampe, où les Figures ſont gravées. Mais la Proceſſion qu'il avoit fait mettre contre la muraille, ou étoient repréſentées par ordre les Couleurs de la Pierre, n'y eſt plus. Dans ce même Cimetiére il a fait bâtir un Charnier, (c'eſt-à-dire une Arche voutée pour mettre les Oſſemens des Morts) qui eſt du côté de la ruë de la Lingerie. Sur l'un des pilliers de ce Charnier il y a une N. & un F. gotiques, & il y a écrit : *Ce Charnier fut fait & donné à l'Egliſe*

pour l'amour de Dieu l'An 1399.

La I I. de ces remarques eſt ſur la porte Marivaux de l'Egliſe de S. Jacques de la Boucherie, où la figure de Flamel eſt à côté gauche en entrant, à genoux au pieds de S. Jacques, & un N. gotique. Et la figure de Perrenelle eſt de l'autre côté, auſſi à genoux aux pieds de S. Jean, avec un P. gotique, l'image de la Vierge au milieu.

La III. remarque eſt dans la ruë notre Dame, au Portail de Sainte Geneviéve des Ardens (qui eſt appellée Sainte Geneviéve la *Petite* dans le Teſtament de Flamel) où ſa ſtatuë eſt à genoux dans une niche, avec une Ecritoire à côté, regardant S. Jacques, & une N. & une F. gotiques au deſſus, comme il eſt à côté droit de l'Eſtampe. Au bas il y a écrit: *Ce Portail fut fait l'An* 1402. *des Aumônes de pluſieurs.* Ce que Flamel a fait mettre pour ne paroître pas être le ſeul qui l'a fait bâtir.

La IV. remarque eſt dans la ruë du Cimetiére de S. Nicolas des Champs, proche la ruë S. Martin, où des deux côtés il y a un Bâtiment de pierres de taille, qui n'eſt pas parachevé du côté gauche, & qui étoit pour faire un Hôpital. Il y a quantité de Figures gravées dans les pierres avec une N. & une F. gotiques de

chaque côté. Au côté droit il y a: *Fait l'An* 1407. & au côté gauche *Fait l'An* 1410.

Flamel, employant ainsi pieusement à bâtir des Eglises & à fonder des Hôpitaux les grands Biens qu'il possédoit si légitimement, ne crut pas avoir assez fait, s'il ne laissoit à la Postérité des Monumens qui lui enseignassent le moyen d'acquérir un si grand Trésor, pour l'employer, à son exemple, à honorer & glorifier Dieu, & à secourir les Pauvres, qui sont ses membres. C'est ce qui fit qu'il choisit plûtôt qu'un autre Lieu, le Cimetiére des SS. Innocens, pour y mettre ses Figures hiéroglyphiques; & comme un Lieu Saint, & comme un Lieu public. Et c'est ce qui l'obligea à faire les deux Livres que nous avons de lui. Il fit prémiérement son Sommaire Philosophique en Rimes Françoises, à l'exemple du Roman de la Rose, qui étoit lors fort en vogue. Et quatre ans après, en l'An 1413. il fit son Livre, que dans l'Avant-propos (qu'il fit le dernier) il appelle Commentaire, parce qu'il donne l'explication Morale & Philosophique de ses Figures, que personne n'auroit jamais bien entenduës sans cela.

Enfin, se voyant proche de la fin de sa vie, étant veuf il y avoit plus de vingt ans, & n'ayant point d'Enfans, il choisit

sa Sépulture dans l'Eglise de S. Jacques de la Boucherie, sa Paroisse, devant le Crucifix, par Contract qu'il passa avec les Marguilliers de cette Eglise, dont il est fait mention dans son Testament. Il disposa ensuite de ses Biens, qu'il partagea à l'Eglise & aux Pauvres, comme il se voit par son Testament, qui est dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, avec celui de sa femme. Celui de Flamel est passé le Dimanche 22. jour de Novembre 1416. par Hugues de la Barre & Jean de la Noë, Clercs-Notaires du Roi au Châtelet, Messire Tanneguy du Chastel, étant lors Garde de la Prévôté de Paris, qui fut celui, qui étant avec Charles VII. lors Dauphin, donna le prémier un coup de hache au Duc de Bourgogne, qui fut tué à Monterau Faut-yone, après l'horrible massacre des Armagnacs à Paris. Ce Testament commence: *A tous ceux qui ces présentes Lettres veront, Tanneguy du Castel, Chevalier Conseiller Chambellan du Roi notre Sire, Garde de la Prévôté de Paris; Salut, sçavoir faisons que pardevant Hugues, &c. Fut personnellement établi Nicolas Flamel, Ecrivain, sain de corps & de pensée, bien parlant, de bon & vrai entendement, &c.* Il est en quatre feüilles de parchemin, qui sont collées les unes à la fin des autres, com-

me les Volumes des Anciens, & contient trente-quatre Articles. Dans le 20. il donne à ses Parens la Somme de quarante livres seulement, ce qui fait bien voir qu'il n'avoit point de Bien de patrimoine : car par l'Article 291. de la Coûtume de Paris, Tit. des Testam. Personne ne peut disposer par Testament de ses Biens propres *que du Quint seulement & non plus avant, encore que ce fût pour chose pitoyable.* Et ainsi les autres quatre Quints doivent appartenir aux Héritiers de la *Ligne.* Il survêcut à son Testament & ne mourut que trois ans après. L'Avant-propos de son Livre étant de l'An 1419.

Voilà la véritable Histoire de Flamel, qui fait évidemment voir qu'il a sçû & qu'il a fait la Pierre Philosophale ; & par ainsi elle est possible.

Mais voici ce que M. Naudé, Bibliothécaire de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & ce que ceux qui ne peuvent croire que la Pierre Philosophale se puisse faire ; & qui ne peuvent d'ailleurs démentir un témoignage si public & si avéré, se sont imaginé pour ruiner une preuve si authentique de cette vérité.

Nicolas Flamel étoit un Ecrivain ou Copiste de Paris, qui faisoit les Affaires des Juifs à Paris, environ l'An 1393. *& les années suivantes. Et parce qu'en peu de*

temps il avoit acquis beaucoup de Biens, il y en avoit qui soupçonnoient qu'il avoit trouvé la Pierre Philosophale, ce qui est cause qu'encore présentement les Chimistes mettent Flamel après Hermès & Raymond Lulle au nombre de leurs Patriarches. Mais c'est une imposture & une folie de quelques Visionnaires trop crédules, & qui par l'avidité qu'ils ont de s'enrichir, courent passionnément après la Pierre Philosophale, qui n'est qu'une chimére. Voici la vérité de la chose, par où l'on connoîtra ce qui a donné lieu à cette supposition. Nicolas Flamel étoit un Copiste, comme je viens de dire, qui faisoit les Affaires des Juifs. Le Roi les avoit banni alors de tout le Royaume, & confisqué leurs Biens. Flamel, qui sçavoit ce qui étoit dû aux Juifs par chaque Particulier, & qui eût pû les dénoncer au Roi, & lui déclarer combien ils devoient aux Juifs, s'accommoda sous main avec eux, qui en furent bien-aises, pour n'être pas découverts, & parce qu'ils en furent quittes à meilleur marché. C'est par cet artifice & par cette imposture, & non par l'Alchimie, comme s'imaginent ces Fous avec leurs Pierre Philosophale, que Flamel s'enrichit extraordinairement en fort peu de temps du Bien des Juifs. Et comme le monde étoit fort devot en ce temps-là, pour expier son péché, il fit bâtir quelques

Egliſes, comme celle de Sainte Geneviéve des Ardens, & le Cimetiére des SS. Innocens, où il eſt enterré. Il n'y a rien de plus vrai que Flamel étoit un Copiſte. Car j'ai vû à Rome, dans la Bibliotheque du Cardinal Bagny, un Roman de la Roſe, dont Jean de Meun & Clopinel ſont les Auteurs, qui eſt écrit de la propre main de Flamel.

C'eſt ce que dit Naudé dans ſes Obſervations Italiques, au rapport de Georges Hornius, dans la Diſſertation qu'il a faite de la vérité de la Chimie, imprimée au-devant des Oeuvres de Géber à Leyde 1668. que j'ai ci-devant cité.

Mais pour faire voir que Flamel ne s'eſt point enrichi du Bien des Juifs, comme Naudé le dit, il n'y a qu'à lire notre Hiſtoire. Depuis l'An 1300. que Flamel n'étoit pas encore né, juſqu'à l'An 1420. que Flamel étoit mort, les Juifs ont été bannis trois fois de ce Royaume. La prémiére fois fut l'An 1308. ſous Philippe le Bel, qui les bannit & confiſqua leurs Biens, *parce*, dit notre Hiſtoire, *qu'ils étoient l'éxécration des Chrétiens, & particuliérement du Peuple, à cauſe qu'ils les écorchoient par de cruelles uſures, & parce qu'ils ſe rendoient les Fermiers de tous les nouveaux Impôts.* Le P. le Meur, Jeſuite, dans les Notes qu'il a fait ſur les Croniques de S. Antonin, croit pieuſement que

l'une des raisons qui obligea Philippes à chasser les Juifs, fut le Miracle de la Sainte Hostie, sur qui un Juif exerça tant de cruautés, l'ayant percée à coups de canif, foüettée & fait boüillir en sa maison, où fut bâtie l'Eglise des Billettes. Mais ce Miracle étant arrivé dès l'An 1290. dix-huit ans auparavant, comme il se vérifie par l'Inscription qui est à Saint Jean en Gréve, où fut portée & où se voit encore à présent cette Sainte Hostie.

Les Juifs ayant été rétablis peu de temps après par Loüis le Hutin, Fils de Philippes, pour une Somme considérables ils fûrent bannis une autre fois par Philippes le Long, l'An 1319. 1320. ou 1321. parce que les Histoirens ne conviennent pas tous de l'une de ces trois Années. Nicole-Gilles, qui dit que ce fût en 1319. le raconte en cette sorte. *En ce temps le Roi Philippes fit brûler & mourir tous les Mézeaux, qui étoient en ce Royame* (c'étoient les Ladres qui mandioient leur vie, & que ce Roi obligea tous de se renfermer dans les Maladeries, à peine d'être brûlez) *parce qu'il fut sçû & trouvé, qu'ils avoient entrepris d'empoisonner tous les puits & fontaines. Et ce faisoient-ils, comme on disoit par l'emportement des Juifs, qui leur avoient baillé poison pour ce faire. Parquoi plusieurs Juifs fûrent à cette cause empriſonnez &*

bannis, & leurs Biens confisquez au Roi, & moult en fut ars. Tous les Historiens conviennent que ce fut pour cette raison qu'ils fûrent bannis pour lors.

Charles V. surnommé le Sage, au commencement de son Règne, qui fut l'An 1364. les rétablit pour dix ans, moyennant une taxe. Et l'An 1369. il prolongea leur rétablissement pour dix autres années, en payant une grosse Somme qu'ils, avancérent, au rapport de du Tillet & de Dupleix.

Les Juifs demeurérent en repos jusqu'en l'An 1580. au commencement du Règne de Charles VI. que dans la Sédition, qui se fit à Paris, le Peuple demanda que les Usuriers & les Juifs fussent chassez. Mézeray, qui a recueilli plus fidellement & qui a mieux & plus éxactement écrit notre Histoire que pas un, le raconte ainsi dans son Abbrégé. *Dès le lendemain une autre bande* [des Séditieux] *rompit les Bureaux, déchira les Tariffes & Pancartes, & au partir de-là se jetta sur les maisons des Juifs. Il y en avoit quarante dans une ruë, les pilla toutes, & brula leurs Papiers, prit leurs Enfans & les traîna à l'Eglise pour les Baptiser, & eût assommé les Peres s'ils ne se fussent réfugiez dans les Prisons du Chatelet. Le Roi les rétablit dans leurs maisons & fit publier qu'on eût à leur rendre tout ce qui leur avoit été pillé.* Nicole

Gilles dit en cette endroit : *Que la choſe déplut au Roi & à ſes Oncles, qui firent crier que tout fût rapporté pardevers le Prévôt de Paris, mais peu y fut obéi.*

Les Juifs ne fûrent pas chaſſez pourlors; mais en l'An 1393. Nicole Gilles dit : *Qu'ils firent pluſieurs inhumanités à un Chrétien & le tuérent en dépit de J. C. & de ſa Loi.* (c'eſt ce que l'on avoit toujours à dire aux Juifs, lorſqu'on leur vouloit chercher quérelle) *& qu'il y en eut pluſieurs prins, aucuns fait mourir, les autres battus de verges, & la totalité d'eux condamnez en dix-huit mil écus, qu'ils payérent & fûrent convertis en l'Edifice du petit Châtelet & de petit Pont à Paris, qui en fut fait tout de pierres.* En quoi il n'y a pas de vrai-ſemblance ; car les Juifs fûrent chaſſez alors, & Hugues Aubriot, Prévôt de Paris, qui avoit été condamné à tenir priſon perpétuelle, d'où les Séditieux le retirérent l'An 1382. avoit fait bâtir le petit Châtelet, & petit Pont, quelques années auparavant *pour contrarier & obvier aux maux & courſes que faiſoient les Ecoliers par nuit* ; ainſi que le même Hiſtorien l'a dit en l'Année 1381. Mais Mézeray le dit plus véritablement. *On ne ſçavoit à qui s'en prendre.* Il parle de la rechute de Charles VI. dans ſa maladie, qui étoit une foibleſſe d'eſprit, qui cauſa

tant de malheurs à ce Royaume. *On enjoignit aux Juifs pour la septiéme fois de sortir de France, ou de se faire Chrétiens. Quelques-uns aimérent mieux quitter leur Réligion que le Royaume, les autres vendirent leurs meubles & se retirérent.*

Ainsi il est vrai ce que Naudé a dit que les Juifs fûrent chassez de Paris, en l'An 1393. Mais il n'est pas véritable que le Roi Charles VI. (ou ses Oncles qui gouvernoient pendant sa maladie) ayent lors confisqué le Bien des Juifs; puisque notre Histoire ne le dit point; ce qu'elle n'auroit pas manqué de faire, s'il l'avoit été, comme elle l'a dit lorsque cela est arrivé. Mais au contraire, elle remarque qu'on leur donna le choix, ou de se retirer, ou de se faire Chrétiens; & que ceux qui ne voulurent pas changer de Religion, eûrent la permission de vendre leurs meubles, avant que de s'en aller, & ainsi ils eûrent le temps de se faire payer de ce qui leur étoit dû. Il n'est donc pas vrai, quoi que Flamel eût fait alors les Affaires des Juifs, qu'il se soit enrichi de leurs Biens, ni que ceux qui leur devoient de l'argent, ayent composé avec Flamel, de peur qu'il les allât dénoncer au Roi.

Flamel ne peut pas aussi s'être enrichi de cette maniére du Bien des Juifs, qui fûrent chassez sous Philippe le Long; car

ils fûrent chaſſez 98. ou 100. ans auparavant que Flamel moûrut. Et très-aſſurément, ou il n'étoit pas encore né alors, ou il devoit être ſi jeune, qu'il n'étoit pas capable de faire les Affaires des Juifs, parce qu'il n'eſt pas croyable que toute une Nation auſſi attachée à ſes interêts, eût voulu commettre le maniement & la conduite de ſes Affaires à un Homme qui n'eût pas eu du moins 25. ou 30. ans. Mais à ce compte là il faudroit que Flamel eût vêcu plus que Moïſe, c'eſt-à-dire près de 130 ans. Ce qui ne peut pas être ſelon le cours ordinaire de la Nature, ſi ce n'eſt qu'on veille dire que Flamel ait prolongé ſa vie par l'uſage de l'Elixir des Philoſophes, dont Naudé ne voudroit pas demeurer d'accord, parce qu'il avoûroit la vérité de la Pierre Philoſophale, qu'il prétend détruire.

Mais qui lui a dit que tous les Juifs enſemble euſſent lors un Commis qui fît leurs Affaires? Et d'où a t'il apris que ce fût Flamel? Car il n'en rapporte point de preuves, parce qu'il lui a été impoſſible d'en avoir pû rapporter aucune, & il n'a, pour appuyer ce qu'il dit, qu'une ſimple conjecture, qui eſt, *Que Flamel n'ayant été qu'un pauvre Copiſte & ayant paru ſi opulent tout a coup par les grandes dépenſe des Bâtimens publics qu'il avoit fait faire*

re

re ; il faut néceſſairement qu'il ait eu toutes ces Richeſſes de la dépoüille des Juifs, qui furent bannis en ce temps-là & qu'ainſi il a dû être leur Commis ou leur Homme d'Affaires. Ce qui étant une Conſéquence qu'il tire d'un faux Principe, & que nous lui conteſtons avec raiſon. Sommes-nous obligez de le croire ſur ſa bonne foi ? Car eſt-ce parce que Flamel vivoit de ce temps-là, qu'il a fait les Affaires des Juifs? Il y avoit alors pluſieurs milliers de Perſonnes à Paris. Eſt-ce parce qu'il étoit Copiſte? Il n'étoit pas le ſeul de cette Profeſſion. Et cela même devroit faire croire que les Juifs ne l'auroient pas choiſi pour leur Agent, parce qu'il n'eſt pas croyable que tous les Juifs, qui étoient fort opulents à cauſe de leurs uſures, euſſent voulu, d'un commun accord, confier tous leurs Effects & tous leurs Biens entre les mains d'un ſeul Homme, qui n'avoit point d'autre qualité que d'être Copiſte, comme ſont ceux que le Peuple appelle *Secrétaires des Innocens*, & qui n'avoit pour tout Bien qu'une maiſon fort peu conſidérable.

Car de vouloir dire que Flamel n'étoit que comme un Solliciteur d'Affaires, qui, quoi qu'il n'eût pas entre ſes mains les Effets des Juifs, n'a pas laiſſé de profiter de leurs Biens ; parce que faiſant leurs Affaires, & ſçachant ceux qui devoient aux

Juifs & combien ils leur devoient, & qu'ainſi les pouvant dénoncer au Roi, qui avoit confiſqué le Bien des Juifs, il lui aura eté facile de s'accommoder ſous mains avec ces Gens-là. Ce n'eſt pas là une raiſon valable pour avoir pû obliger ceux qui devoient aux Juifs à s'accommoder avec Flamel, en lui payant une partie de ce qu'ils devoient, pour gagner & pour ſauver l'autre; parce qu'il n'en euſſent pas été quittes pour cela envers leurs Créanciers. Et ainſi pour pouvoir faire cette accommodement, & pour profiter par cet artifice & cette intrigue du Bien des Juifs, que Naudé ſuppoſe que le Roi avoit confiſqué, il eût fallu que Flamel eût eu des preuves juſtificatives & convaincantes, de ce qui étoit dû aux Juifs par chaque Particulier. Ces preuves ne pouvoient être que des Contracts & des Promeſſes faites par ces Particuliers aux Juifs. Mais Flamel n'a pû avoir ces Contracts & ces Promeſſes, pour deux raiſons. Prémiérement, parce qu'il eſt conſtant que les Juifs ne prêtoient qu'à groſſe uſure, comme il ſe vérifie par notre Hiſtoire, puiſque même nous avons vû qu'ils ont été bannis pour cette ſeule raiſon ſous Philippe le Bel, & qu'à la prémiére Sédition, qui ſe fit à Paris, ſous Charles VI. le Peuple demanda que les Juifs fûſſent chaſſez de Paris à cauſe de leurs

usures. Or il est certain que les Contracts usuraires étoient dès lors deffendus par les Loix, comme il se voit par l'Ordonnance de S. Louis, de l'An 1254. qui commence *Judæis cessent ab usuris.* Et par celle de Philippes le Bel, l'An 1312. qui sont rapportées *au 4. Livre de la Conférence des Ordonnances, Titre 7. des Usures*, & qui toutes deux sont devant le temps dont nous parlons.

Secondement, parce que les Juifs, comme l'on sçait qu'ils le pratiquent encore à présent dans les Lieux où ils ont la liberté de demeurer, ne prêtoient ordinairement que sur des gages. Ce qui se prouve par l'Histoire de ce malheureux Juif, qui fut brûlé en cette Ville du temps de Philippes le Bel, en l'an 1290. ainsi qu'il a été remarqué, pour avoir donné des coups de canif, & fait boüillir la Sainte Hostie, qu'une Femme lui porta, & à qui, pour avoir cette Hostie, il rendit la Robe qu'il avoit en gage pour trente sols. Et par la remarque que font nos Historiens, qu'une des raisons qu'eut Philippes Auguste de bannir les Juifs au commencement de son Règne, l'An 1180. fut que prêtant à grosses usures, & ayant chez eux des Croix, des Calices, & d'autres Vases & Ornemens d'Eglise en engagement, ils s'en servoient à des usages des honnêtes; quoi que Paul

Emile dise que ce ne fut qu'à cause qu'ils fûrent convaincus d'avoir crucifié un Chrétien. Et partant Flamel n'a pû s'enrichir du Bien des Juifs, soit de ceux qui fûrent chassez par Philippes le Long l'An 1320. puisqu'il n'étoit pas encore né, ou qu'il n'étoit pas en âge d'agir pour eux: soit de ceux qui fûrent bannis de son temps en 1393. puisque le Bien de ceux-ci ne fût point confisqué, & qu'il n'a pû s'accommoder avec ceux qui devoient aux Juifs, n'y ayant aucune preuve qu'il ait fait leurs Affaires, & étant assuré que les Juifs ne prêtoient qu'à grosse usure, & le plus souvent que sur gages.

En voilà assez pour faire voir évidemment que ce que Naudé a dit de Flamel, il l'a dit sans aucun fondement, & contre la vérité de l'Histoire, & qu'ainsi c'est une pure supposition. Et voilà aussi ce que j'avois à dire pour faire voir *la vérité de la Science ou de l'Art de la Chimie, & de la Pierre Philosophale, qui en est l'effet.* Néanmoins, comme il est plus aisé de chicaner & d'embroüiller la Vérité que de la développer, ni de la bien établir, sur tout quand elle est aussi cachée & aussi embarassée qu'est celle-ci, qui a tant d'Ennemis à combattre, & de difficultés à surmonter, on fait plusieurs Objections contre elle, ausquelles je ne m'amuserai point

à répondre, parce que cela a dèja été fait par de plus habiles Gens que moi; & parce que sur le fondement que j'ai posé, & que j'ai tiré des sentimens des Philosophes, on pourra aisément se débarasser de toutes les difficultés que l'on pourroit proposer à l'encontre. Cependant, voici une forte Objection que font les Scholastiques, à quoi il faut satisfaire.

Si la Chimie, disent-ils, *pouvoit faire la Pierre Philosophale, ce ne pourroit être que par la chaleur du Feu bien proportionnée, qui produiroit la Forme substantielle de l'Or. Ce qui ne peut être, parce que la chaleur ne sert que de disposition à préparer la Matière; & qu'étant un Accident, elle ne peut pas produire une Substance: & qu'il est impossible de si bien proportionner la chaleur artificielle, qu'elle soit tout à fait conforme à celle de la Nature, & qu'elle ne soit ou trop foible ou trop forte.*

J'avois oublié à mettre & à resoudre cette Objection dans son lieu. Mais il n'importe où l'on combatte ses Ennemis, pourvû qu'on les vainque. Ceux qui sont instruits dans les sentimens de la véritable Philosophie, voyent bien que pour le prémier point, je pourrois trancher la réponse en un mot. Mais je ne veux pas pour ce coup, avoir rien à démêler avec ceux de l'Ecole, sur le sujet des Accidens.

Je dis donc prémiérement qu'ils ne sont pas tous d'accord là dessus, & ainsi je pourrois raisonnablement les laisser aux prises les uns avec les autres, sans me mêler dans leur quérelle particuliére, & sans m'entremettre de les accorder; puisque ce sont deux Partis qui sont également mes Ennemis qui se combattent. Et je devrois prendre plaisir à les voir se détruire entre eux. Secondement, puisque c'est la chaleur du Soleil qui produit l'Or dans les entrailles de la Terre, il n'y a pas plus d'inconvenient n'y d'impossibilité que la chaleur du Feu qui est de même nature, fasse le même effet. Mais cette chaleur, disent-ils, ne sert qu'à disposer la Matiére de l'Or. Qu'ils me montrent donc, s'il leur plaît, qui est l'Agent principal qui fait cette production. Est-ce l'Or qui est déja formé? Il y a plus d'apparence que c'est lui, que toute autre Cause, puisque chaque chose produit son semblable. Mais la même difficulté se rencontre pour ce prémier Or. Et si c'est l'Or qui fait cet effet; l'Or a donc la vertu de se multiplier. Outre que c'est l'Or dont les Philosophes se servent pour leurs Ouvrages. Voilà donc les Chimistes en repos de ce côté-là. Sera-ce la Cause prémiére? Sans doute. Car elle ne manque jamais à ceux de l'Ecole dans le besoin. Et ils assurent qu'a point nom-

mé elle ſupplée toujours le manquement des Cauſes ſecondes. Mais la Matiére des Philoſophes, eſt la même que celle dont ſe ſert la Nature. Elle a les mêmes diſpoſitions (puiſqu'ils veulent des diſpoſitions) par une même chaleur. Pourquoi donc la Cauſe prémiére n'agira-t-elle pas ici, s'il n'y a point d'autre Cauſe pour le faire, puiſqu'ils veulent qu'elle agiſſe immanquablement & néceſſairement quand toutes choſes ſont prêtes & préparées, & qu'il n'y a point d'autre Cauſe pour agir? Nous voilà encore une fois à couvert. Ainſi de quelque ſens que l'on tourne la choſe; ſoit que l'on veüille que ce ſoit la chaleur qui faſſe l'Oeuvre des Philoſophes; ſoit que ce ſoit l'Or qui en doive faire la production; ſoit qu'il faille avoir recours à la Cauſe prémiére, cet Oeuvre ne ſçauroit manquer.

Mais ſans ſe mettre tant en peine à en deviner la Cauſe, les Philoſophes diſent que c'eſt la Nature qui agit dans leur Ouvrage, & que l'Art ne fait que l'aider, en ôtant tous les empêchemens extérieurs, & en excitant par la chaleur du dehors le Soufre incombuſtible qui eſt dans la Matiére, & qui eſt le principal Agent. Et quand on voudroit ſoûtenir que c'eſt la chaleur extérieure qui cauſe toute ſeule cet effet; tous les Scolaſtiques ſeroient obligez d'en demeurer, d'accord, puiſqu'ils ſont

obligez d'avoüer que lors que ce qui étoit *Bois* devient *Feu*, c'eſt la chaleur qui produit ce *Feu*; ou plûtôt ce n'eſt que la chaleur elle-même. En effet, qu'eſt-ce que la chaleur, du moins au dernier dégré, (qu'on a limité au huitiéme) que le *Feu* lui-même? Car je les prie de me dire, ſi ce *Feu*, qui eſt produit dans le *Bois*, ſe détache de l'Agent, ou s'il ſort de la Matiére. Ce n'eſt aſſurément ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt pas un détachement qui ſe fait de l'Agent; parce que cette Forme qui s'en ſépareroit, ſeroit quelque temps ſans Sujet & ſans appui; & ainſi elle pouroit d'elle-même demeurer toute ſeule dans le Monde. Elle ne ſort pas auſſi de la Matiére; parce qu'il faudroit qu'une même Matiére eût pluſieurs Formes: & ainſi elle ſeroit tout à la fois pluſieurs choſes. Je ſçais bien qu'ils diſent que cette Forme eſt tirée de la puiſſance de la Matiére. Mais ils ne ſçauroient expliquer cette puiſſance autrement qu'une capacité qu'à la Matiére de recevoir cette Forme. Et quoi que la Matiére ſoit capable de recevoir cette Forme, il ne s'enſuit pas que l'Agent puiſſe tirer du ſein ou de la puiſſance de cette Matiére, une choſe poſitive & réelle, qui n'y eſt pas poſitivement & réellement contenuë, & qui n'y eſt qu'à cauſe qu'il faut concevoir qu'elle y eſt, encore qu'elle n'y ſoit pas,

parce

parce qu'autrement il s'en enſuivroit un grand inconvenient, qui eſt que la production de cette Forme ſeroit une création ; cette Forme n'étant pas devant cette production, & n'étant point tirée d'une Matiére qui l'ait devancée. Mais comme cet inconvenient n'eſt que pour eux, qu'ils s'en débaraſſent comme ils l'entendront. Nous ne ſommes pas obligez d'avoir une complaiſance pour leurs ſentimens ſi ſoumiſe & ſi aveugle, que de croire qu'une choſe ſoit, que nous ſçavons qui n'eſt pas, & qui ne peut être.

Il reſte à les ſatisfaire ſur la proportion de la chaleur, qu'il n'eſt pas impoſſible aux Philoſophes de conduire, & de ménager avec la juſteſſe, & dans le dégré qui eſt néceſſaire pour exciter la chaleur du Soufre incombuſtible, & pour faire leur Oeuvre ; puiſqu'on la ſçait bien proportionner pour faire éclorre des Oeufs, & faire naître des Poulets. A cela près, qu'on ait le Mercure des Philoſophes, on viendra bien à bout du reſte, malgré l'*Ergotiſme* de l'Ecole.

Avant que de finir cette prémiére Partie, il y a encore quelques difficultés que l'on propoſe, auſquelles il faut ſatisfaire, pour ne l'aiſſer aucun ſcrupule à lever.

On demande : *Puiſque la Pierre Philoſophale ſe peut faire*, d'où vient que tant

de Perſonnes qui la cherchent, & qui n'y épargnent ni ſoin ni dépenſe, on n'en voit pas un qui réüſſiſſe, & qu'il y en a une infinité qui s'y ruinent? Pourquoi l'on ne voit aucun *Philoſophe*, & qu'il y a tant de *Sophiſtes* & un ſi grand nombre d'*Impoſteurs?*

Je réponds que cela vient de ce que les Philoſophes nous aſſurent qu'il n'y a qu'une ſeule Matiére & qu'une ſeule Voye pour faire leur grand Oeuvre, & pour y parvenir; & qu'il y a une infinité de Matiéres étrangéres, deſquelles il eſt impoſſible de le faire: Et qu'il y a tout de même une infinité de Voyes écartées pour s'en égarer. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner, ſi ceux qui ne ſuivent pas les avis des Philoſophes, ne font jamais ce que les Philoſophes leur enſeignent, & ſi ceux, qui ne vont pas par le chemin que les Philoſophes diſent qu'il faut tenir pour les ſuivre, n'arrivent jamais où les Philoſophes ſont parvenus. Quelle merveille donc ſi ceux qui travaillent ſur-toute autre Matiére que ſur la véritable; Qui ſuivent des routes toutes contraires à celles de la Nature, & à celles que les Philoſophes leur montrent; Qui commencent par où ils devroient finir; Qui ne ſçavent ce qu'ils cherchent ni ce qu'ils veulent faire; Qui s'embaraſſent en mille Opérations inutiles

& extravagantes, ne réüſſiſſent jamais à faire la Pierre Philoſophale, quelque peine qu'ils y prennent, quelque temps qu'ils y employent, & quelque dépenſe qu'ils puiſſent faire dans leurs Recherches. Ont-ils raiſon pour cela d'accuſer la Science de leur égarement, comme ſi elle étoit fauſſe; & de ſe prendre aux Philoſophes de leur erreur, comme ſi c'étoient des Trompeurs? Un Malade auroit-il ſujet de ſe plaindre de ſon Médecin de ce qu'il ne gueriroit pas, s'il ne vouloit rien faire de tout ce qu'il lui ordonneroit; & qui feroit même tout le contraire? Et ne ſe mocqueroit-on pas d'un Homme qui s'opiniâtreroit d'aller de Paris à Orleans en prenant le chemin de Senlis, au lieu de celui d'Etampes qu'on lui auroit enſeigné?

Il eſt vrai qu'il y a une quantité d'*Impoſteurs* dans la Chimie, comme il y a une infinité de *Charlatans* dans la Médecine. Mais comme les Charlatans ſont de faux Médecins; les Impoſteurs & les Soufleurs ne ſont pas de véritables Chimiſtes. Et il y a moins dequoi s'étonner qu'il y ait tant de Fourbes & de Trompeurs en ces deux profeſſions. Mais où n'y en a-t'il point? Puiſque la Religion même, qui eſt fondée ſur la parole indubitable de Dieu, a eu tant d'Hérétiques? Il y a moins de ſujet, dis-je, de s'étonner qu'il y ait tant

d'Affronteurs dans la Médecine & dans la Chimie, que de voir qu'il y ait tant de Duppes, & tant de Gens assez foibles pour les croire & pour se laisser tromper, en leur confiant leurs bourses & leurs vies.

Mais comme la Médecine n'en est pas moins certaine & n'en doit pas être moins honnorée, quoi qu'il y ait des Charlatans, qui sans y rien sçavoir, se mêlent de la pratiquer: La Chimie ne doit pas être méprisée, & n'est pas moins véritable, pour y avoir des Soufleurs, qui promettent de faire la Pierre Philosophale, qu'ils ne sçavent pas. Et c'est contre ces Imposteurs qu'est L'EXTRAVAGANTE *Spondent quas non exhibent divitias*, du Pape Jean XXII. *au Titre de Crim. Fal.* & ce que le Sçavant Erasme dit de l'Alchimie dans ses Colloques; & toutes les fouberies que l'on raconte tous les jours qui se sont faites sous le prétexte de la Chimie par des Imposteurs. Mais la Science n'en est pas moins assurée & on ne doit pas la condamner là-dessus & sous ce déguisement: car comme dit Tertulien, y a-t'il rien de si déraisonnable que de condamner & de haïr ce que lon ne connoît pas? *Quid est iniquius quam ut oderint Homines id quod ignorant?*

Que si l'on ne voit jamais aucun Philosophe, il y a encore moins de raison de s'en

étonner, que de ce qu'on voit tant de Soufleurs; comme il eſt plus rare de trouver un Homme ſçavant, que pluſieurs Ignorans. Car un Philoſophe ſe cache,& les Soufleurs ſe produiſent d'eux-mêmes. Les Soufleurs n'ont rien à perdre, & ont beſoin de tout, & ainſi ils cherchent continuellement de nouveaux Hommes pour les affronter. Un Philoſophe n'a rien à ſouhaiter, & a tout à craindre de l'avarice & de la perfidie des Hommes; c'eſt pourquoi il les fuit pour n'être pas découvert. Ainſi un véritable Philoſophe eſt comme un Homme de bien qui auroit trouvé dans ſa maiſon un grand Tréſor, que ſes Ancêtres y avoient caché; il le garde avec ſoin; il le viſite avec précaution; il le ménage avec prudence, & il ne s'en ſert qu'avec quelque ſorte de crainte, de peur qu'on ne le découvre. Mais il vit néanmoins content dans la légitime poſſeſſion qu'il a & dans le bon uſage qu'il fait pour la gloire de Dieu & pour le ſoulagement des Pauvres, d'un ſi grand bien & qui lui appartient ſi juſtement. Au lieu que les Soufleurs reſſemblent à cette ſorte de Gens, dont on dit qu'il y a un ſi grand nombre en cette Ville, qui promettent hardiment à ceux qui ſont aſſez foibles pour les croire, de leur découvrir des *Tréſors immenſes*, parce qu'ils ſçavent, diſent-ils, le Lieu où on les a

caché depuis plusieurs siécles. Et quoi qu'aparemment ils en fassent un fort grand mistére, que cela ne se dise qu'à l'oreille, ils associent néanmoins fort librement au partage d'un Bien qu'ils n'ont pas, tous ceux qui sont assez crédules & assez faciles pour leur fournir de l'argent, afin dacheter des *Grimoires*, qui étant rares & difficiles à trouver, sont fort chers; mais qui pourtant sont absolument nécessaires pour conjurer les *Esprits* qui gardent, disent-ils, ces *Richesses imaginaires*; sans quoi l'on ne peut en avoir la possession. De sorte que comme il y a toûjours quelque *Cérémonie*, qui n'a pas été bien observée, & qu'à chaque fois l'on manque à quelque circonstance dans ces *Conjurations*; aussi y a-t'il toujours de nouveaux frais à faire & c'est incessamment à recommencer.

Il y a une autre sorte de Gens qui s'apliquent à la Chimie, & qui ayant quelque étude & quelque connoissance, cherchent la Pierre Philosophale par divers Essais, & par plusieurs Expériences qu'ils font. Et quoi qu'ils n'y puissent jamais réüssir, ne travaillant pas sur la véritable Matiére, ou n'y travaillant pas de la maniére qu'il faut; ils ne sont pas blâmables d'avoir cette curiosité; pourvû qu'ils ne fassent tort à personne, & qu'ils ne se ruinent pas à cette Recherche. Ce sont ceux, qui cherchant

une choſe qu'ils ne peuvent pas trouver, parce qu'ils la cherchent où elle n'eſt pas, & ne la cherchent pas de la maniére qu'il faut chercher, ne laiſſent pas de faire de belles Découvertes, & d'avoir trouvé par leurs Opérations le moyen de réduire les Corps mixtes en leurs Principes, *Sel*, *Soufre & Mercure*, dont on a fait d'excellents Remédes plus efficaces & moins dégoutans que les ordinaires. C'eſt de cette Recherche & de leur travail qu'eſt venuë la *Poudre à canon*, qui eſt le Tonnerre des Souverains, & qui comme la Foudre fait des effets ſi prodigieux. C'eſt de-là que ſont venuës les *Eaux diſtilées, & les Eaux fortes*; le *Verre de cendre de Fougere & des Pierres*; l'invention de faire le *Verre rouge* en dedans comme en dehors, dont on voit encore quelques reſtes aux vîtres des anciennes Egliſes, & qui eſt préſentement perduë; la maniére d'affermir les Caractéres de l'Imprimerie par le mêlange du Régule d'Antimoine; l'Etain d'Antimoine, & tant d'autres choſes qui ſont d'une grande utilité pour la guériſon des Maladies, & pour la perfection des Arts. C'eſt de là enfin qu'eſt ſortie cette autre branche de la Chimie, qui ne laiſſe pas de raporter du fruit; quoi que beaucoup moins précieux, & d'une eſpéce toute différente.

De ſorte qu'il eſt arrivé à ces Chimiſtes,

comme à ceux, qui cherchant un passage pour aller aux Indes, où ils prétendoient s'enrichir d'Or, d'Argent, de Perles & de Pierreries, qui y sont en abondance, s'étant égarez de leur route, ont découvert des Isles & des Pays, qui jusqu'alors avoient été inconnus à notre Europe, & d'où, quoi qu'ils n'ayent pas rapporté ce qu'ils souhaittoient, y ont pourtant trouvé des Drogues & des Marchandises qui n'avoient jamais été vûës, & fort utiles aux Hommes.

Ainsi, quoi que ces Chimistes ne réussissent pas dans leur prémier dessein, leur égarement ne laisse pas d'être profitable au Public. Et on ne doit pas plûtôt les blamer de cette occupation, que ceux qui cherchent depuis si long-temps le *Mouvement perpetuel*, & *la Quadrature du Cercle*; puisque même, quand on pourroit trouver cette derniére, elle ne seroit d'aucune utilité. Cependant personne ne trouve étrange de voir, quoi qu'aucun n'ait encore réüssi, & ne puisse apparemment réüssir dans ces Recherches, que beaucoup d'habiles Mathématiciens employent plusieurs années à cette application. Et on lit même les gros Volumes que plusieurs en ont composé, & les Démonstrations qu'ils ont faites pour cela, & où ils se sont manifestement trompez.

Après avoir prouvé, ce me semble, la vérité de la Pierre Philosophale par *Autorité*, par *Raisons*, & par *Expérience*; & après avoir répondu aux principales Objections que l'on peut faire contre cette vérité; Je ne vois pas qu'il me reste plus rien à faire pour parachever la prémiére Partie de ce Discours, qui doit servir de *Préface à la Bibliothéque des Philosophes Chimiques, & de deffenses à leur grand Oeuvre*; qu'à prier ceux qui le liront de me vouloir excuser, si je ne l'ai pas fait avec toute la force & avec toute la grace qu'un Philosophe auroit fait, s'il l'avoit entrepris. Une fameuse République dans l'Antiquité refusa de recevoir un bon Avis de la bouche d'un méchant Citoyen, & elle lui ordonna de le faire proposer par un Homme de bien. Voici une Apologie de la Science ou de l'Art de la Chimie, & de la Pierre Philosophale. C'est un Ignorant & un méchant Chimiste qui la propose aux Philosophes & à la République des Sçavans, comme un Avis très-important pour leur honneur; & qui les prie de vouloir ordonner à quelqu'un d'entr'eux de la mieux faire, pour lui donner dans le Monde & plus de croyance & plus d'autorité.

SECONDE PARTIE.

De l'Obſcurité des Philoſophes Chimiques.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir prouvé que la Pierre Philoſophale eſt véritable & poſſible, il faut encore enſeigner les moyens de la pouvoir faire. C'eſt ce que feront les Auteurs que l'on a choiſi pour compoſer cette *Bibliothéque*. Car qui peut mieux nous apprendre les moyens de la faire, que ceux qui l'ont ſçuë & qui l'ont faite? Ainſi, comme il a déja été dit, après l'inſpiration de Dieu, ce n'eſt que par la lecture des véritables Philoſophes que l'on peut apprendre ces moyens, qui ne conſiſtent qu'à connoître la véritable Matiére, à la bien préparer & à lui donner la cuiſſon par un Régime & par une chaleur bien proportionnée. C'eſt ce que nous apprendrons dans les Livres des Philoſophes, & ce que nous ne pouvons apprendre ailleurs. Et l'on peut dire avec vérité que ce qui fait que de tant de Perſonnes qui s'appliquent à la recherche de cette Science, s'il y en a ſi peu qui y réüſſiſſent, ce n'eſt que parce que Perſonne ne lit les Philoſophes, & n'étudie la Nature. Ou ſi on lit quelques

Auteurs de cette Science, car la plûpart ne s'amuſent qu'à ſouffler & à faire mille *Procédés* extravagans, on s'attache bien ſouvent à lire plûtôt les mauvais, que les bons ; ſoit, ou parce que les bons ſont plus rares, ou qu'ils paroiſſent plus difficiles aux Apprentifs que les mauvais. Cependant rien n'eſt ſi préjudiciable en cette Science, que de commencer par la lecture des faux Philoſophes, & d'avoir commerce avec des Impoſteurs. Parce qu'ils impriment de faux Principes & qu'ils empoiſonnent de leur mauvaiſe doctrine ; dont il eſt mal-aiſé de ſe défaire, & de ſe des-infecter. C'eſt pourquoi je ne ferai pas comme ceux qui ont ramaſſé dans leur *Théâtre Chimique* & dans leurs autres *Compillations*, indifféremment toutes ſortes d'Auteurs, pourvû qu'ils parlent peu ou *prou*, bien ou mal de la Chimie. Car l'on ne trouvera dans tous les *Tomes* de ce *Recueil* que les Ouvrages de ceux qui ont le véritable Caractére des Philoſophes & qui ſont dans l'approbation générale.

Si les Philoſophes avoient voulu enſeigner clairement leur Magiſtére, & s'ils avoient eu deſſein de rendre intelligible à tout le monde ce qu'ils en ont écrit, il ne ſeroit pas néceſſaire de faire un grand Recueil de leurs Oeuvres, pour apprendre leur Science. Le moindre de leurs Traités

nous en eût pleinement instruit, & il leur eût été très-facile de nous rendre aussi sçavans qu'eux en fort peu de paroles. Car toute leur Science ne consistant qu'à sçavoir faire leur grand Oeuvre, ils n'auroient eu qu'à nous en enseigner la maniére, depuis la composition de leur Mercure, jusquà la projection de leur Elixir; commencer par en déclarer la Matiére, en dire la Préparation, raconter par ordre les Opérations qu'il faut faire, marquer toutes les circonstances de l'Ouvrage, & les Régimes du feu, & avertir enfin des fautes qu'on y peut commettre, & qu'on doit éviter pour y réüssir. Ce qui assurément n'est pas d'une si grande étenduë, ni embaraſſé d'un si grand nombre d'Opérations qu'il ne puisse être compris en fort peu de mots. Et certes, si nous en croyons ces Maîtres de l'Art, à qui l'on doit nécessairement s'en rapporter, il n'y a que deux choses à faire pour l'accomplissement d'une Oeuvre si excellente & si extraordinaire; faire leur prémier Mercure; & le mettre dans l'Oeuf Philosophique, ou seul; ce qui est l'Ouvrage le plus facile & le plus court, mais le plus rare & le plus inconnu; ou amalgamé & mêlé avec l'Or, qu'il dissout, & s'unit inséparablement à cet Or dissous, qui est de même nature que lui, étant comme lui un véritable Mercure.

Après quoi il n'y a plus qu'à le cuire & à le faire digérer, par un Régime de feu qui lui soit proportionné, jusqu'à ce que d'*Eau* qu'il est il devienne *Poudre*. Et c'est là ce que les Philosophes appellent convertir les Elémens, dissoudre & congeler; faire le fixe volatil, & le volatil fixe; & ce qu'ils nous avertissent si souvent être l'unique chose qu'il y ait à faire pour l'entiére perfection de leur grand Oeuvre.

Mais laquelle de ces deux Voyes que l'on suive, c'est principalement à faire leur prémier Mercure, que les Philosophes réduisent toute la difficulté, & toute la peine; la seconde Opération étant si facile selon eux, qu'ils disent que c'est un Ouvrage de Femme, & un Jeu d'Enfans. En effet, outre qu'ils ne font pas un fort grand mistére de cette Opération, & que plusieurs d'entr'eux l'ont même enseignée si clairement, qu'ils l'ont entiérement déclarée; ayant éxactement marqué tous les changemens qui doivent arriver à la Matiére, lorsqu'elle est enfermée dans le Vaisseau, limité le temps auquel ils doivent arriver, & déterminé combien doit durer cette seconde Opération; Il est certain d'ailleurs que le *Feu* qui est *l'Agent* extérieur, & non seulement tout ce que l'Art peut contribuer à ce second Ou-

vrage ; mais encore tout ce qui peut faire peine à l'Artiſte, n'eſt pas une choſe ſi difficile à régler qu'on voudroit le faire accroire. Sur tout après la régle infaillible que les Philoſophes nous en ont donnée, de proportionner la chaleur à la réſiſtance du Mercure ; c'eſt-à-dire, de faire la chaleur telle que le Mercure la puiſſe ſouffrir ; foible lorſqu'il eſt volatil ; & plus forte, quand après la diſſolution de l'Or, il commence d'être fixe : avec cette précaution néanmoins, que la chaleur ſoit toujours plûtôt foible que trop forte : parce que le retardement de l'Ouvrage eſt tout le mal qui peut arriver d'une chaleur douce ; au lieu qu'étant violente, elle diſſiperoit l'*Eſprit*, & empêcheroit qu'il ne s'unît avec le *Corps* ; & ainſi, comme dit Raymond Lulle, il ne le pourroit vivifier.

On peut dire même que quelque pénible que les Philoſophes nous faſſent ce prémier travail, & ſur tout en la préparation de la principale Matiére, d'où leur prémier Mercure ſe doit tirer. Ce travail ne doit pourtant pas être ni fort difficile, ni fort embroüillé, & que pour le faire, il n'eſt pas beſoin ni d'un grand attirail de Vaiſſeaux, ni d'une longue ſuite d'Opérations.

Et il eſt aiſé de juger que cela doit être néceſſairement ainſi ; tant parce que les

Philoſophes diſent que ce prémier Ouvrage ſe fait ſur le modelle & à l'imitation de la Nature, de qui les Opérations ſont fort ſimples & fort aiſées, & dont cet Ouvrage eſt un dénoüement, ou plûtôt une liaiſon admirable; que parce qu'ils aſſurent que la connoiſſance de leur Mercure s'acquiert tout à coup. Car ſoit que cette connoiſſance ſe découvre par une impétuoſité d'eſprit, comme le dit un Auteur moderne; ſoit qu'elle vienne de l'inſpiration de Dieu, comme il eſt beaucoup plus croyable, & plus conforme au témoignage qu'en rendent tous ceux qui l'ont ſçuë, pour l'avoir appriſe par leur étude; une facilité ſi prompte à comprendre d'abord ce Mercure, & à enviſager preſque d'une ſeule vûë la maniére de le faire, & tout ce qui contribuë à ſa compoſition, eſt une preuve évidente que ce doit être une choſe fort ſimple, & nullement embaraſſée d'une multitude de différentes Opérations, comme la plûpart ſe le perſuadent très-fauſſement.

Il eſt vrai néanmoins qu'il faut beaucoup de temps pour faire l'une & l'autre de ces deux Opérations, & il en faut peut-être autant pour la prémiére que pour la ſeconde. Car Morien aſſure qu'il y a une très-grande conformité entre ces deux Ouvrages. Ce qui ſe doit entendre de l'é-

galité de l'un & de l'autre, aussi bien que de la ressemblance qu'ils ont dans leur Matiére, dans leurs Opérations, & dans leurs autres Ciconstances. Et l'on sçait d'ailleurs que la Nature (qui travaille conjointement avec l'Art à faire le Mercure des Philosophes, & qui contribuë assurément le plus à sa Composition) tout le monde sçait, dis-je, que la Nature régle toutes ses productions sur le cours annuel du Soleil, qui en est le véritable Pére. Car qui ne sçait point que c'est le Soleil, qui, par sa chaleur vivifiante, fait naître & croître toutes choses ici bas? Que c'est lui qui rend la Terre & les Eaux fécondes? Que c'est lui, qui, selon le sentiment de l'Ecole, engendre les Minéraux dans les entrailles de la Terre? Que c'est lui qui produit les Plantes, qui en fait éclorre les fleurs, qui en forme & en meurit les fruits, qui en digére les semences, & qui les fait germer dans le sein de la Terre pour en faire une production nouvelle? Que c'est lui enfin qui contribuë tout de même à la génération des Animaux, qui font la troisiéme Famille de la Nature? Ce qui a fait dire à Aristote que le Soleil & l'Homme font l'Homme?

Mais le long-tems qu'il faut employer à faire l'une & l'autre Opération du Magistére, n'est pas ce qui en fait la difficulté

ni l'embarras. Auſſi, à conſidérer ſérieuſement ce que les Philoſophes diſent de ces deux Opérations, qui font l'Oeuvre toute entiére, on trouvera que la prémiére, qui comprend la Compoſition & la Préparation extérieure de leur prémier Mercure, ſe devant faire comme ſe font les Ouvrages, & les Productions ordinaires & naturelles, pour longue que ſoit cette Opération en ſa durée, & pénible en la préparation de la principale Matiére de ce Mercure (qui eſt tout ce que l'Art y contribuë) on trouvera, dis-je, qu'elle tient plus néanmoins en toute ſon étenduë de la ſimplicité de la Nature, que des ſoins & de l'empreſſement de l'Artifice. Et l'on verra auſſi que la ſeconde, n'étant autre choſe que la Diſſolution de l'Or par le prémier Mercure, & la digeſtion du ſecond; ce qui ſe fait par le ſeul Régime du feu, elle doit pareillement être très-ſimple. Et l'on doit inférer de là que ces deux Opérations ne conſiſtent qu'en fort peu de choſe, & que dans l'une & dans l'autre l'Artiſte doit être la plûpart du temps Spéculateur oiſif, ſans avoir nulle autre choſe à faire, qu'à conſidérer la complaiſance que la Nature a pour l'Art, & à admirer l'obéïſſance & l'aſſujettiſſement que Dieu permet qu'elle ait à la volonté des Hommes. Et ainſi l'on peut dire avec certitude,

qu'il ne faut pas un fort long Discours pour expliquer ces deux Opérations, ni par conséquent pour enseigner le Magistére tout entier.

Ce n'est pas que les Philosophes n'eussent pû traiter leur Science dans l'ordre & de la maniére qu'on enseigne les autres Sciences dans les Ecoles, par la Définition & la Division de leur Doctrine & de son Objet, par l'établissement de ses Principes, & par l'explication de ses Causes & de ses Propriétés, & appuyer tout cela sur des preuves & des raisonnemens solides. Aussi, quoi que la Science des Philosophes consiste plus dans la pratique & l'éxécution de leurs Maximes, que ni dans les preuves ni dans le raisonnement; parce que la Démostration la plus certaine & la plus convaincante que l'on puisse faire de la possibilité & des vertus d'une chose douteuse ou contestée, c'est d'en faire voir la certitude & les effets par expérience. Et quoi que la fin de cette Science, qui se termine à une Opération, la fasse souvent mettre au nombre des Arts, ne pouvant pourtant jamais se trouver par hazard; mais s'apprenant seulement ou par révélation, ou par une longue étude, & une profonde méditation; cela n'empêche pas qu'elle ne soit une véritable Science, qui a ses Principes & ses Démon-

ſtrations auſſi bien que les autres. Ses Principes ſont mêmes plus aſſurez, & ſes Démonſtrations ſont d'autant plus certaines que celles des autres, que ſes Démonſtrations & ſes Principes ſont fondez ſur les Opérations & ſur les Productions de la Nature, qui ſont toujours fort réguliéres & infaillibles ; puiſque, ſelon les Philoſophes, toute la Science ne conſiſte qu'à connoître les Opérations de cette ſage Ouvriére, & à les imiter.

De quelque maniére néanmoins que les Philoſophes euſſent enſeigné leur Science, & quelque Métode qu'ils euſſent ſuivie en leurs Livres pour nous l'apprendre, s'ils s'étoient expliquez aſſez nettement pour vouloir ſe faire entendre à tout le monde, il eſt certain que nous aurions appris en moins d'un quart d'heure tout ce qui auroit coûté à ces grands Genies pluſieurs années d'étude, de méditation & d'expérience. Et ſans avoir eu beſoin de lire pluſieurs volumes, & même preſque ſans nulle application, nous aurions ſçû ce que des Hommes conſommez dans la ſpéculation & dans la pratique, n'auroient eu découvert qu'après une étude opiniâtre & une peine incroyable.

Mais, ſoit que les Philoſophes ayent été jaloux d'une choſe, qui leur avoit tant couté, & d'une choſe, qui d'ailleurs eſt

plus précieuſe que tous les tréſors de la Terre, ſoit qu'ils l'ayent fait pour quelqu'autre motif, ce que nous éxaminerons enſuite; ils ſont bien éloignez d'avoir voulu enſeigner leur Science d'une maniére ſi réguliére & ſi inſtructive, & de la rendre ſi évidente & ſi facile à concevoir. Ils diſent au contraire fort ſincérement, qu'exprès ils l'ont enveloppée d'Egnimes pour la rendre obſcure. Ils avoüent de bonne foi qu'ils l'ont cachée, bien loin d'avoir eu deſſein de la divulguer, & qu'ils ne l'ont écrite que pour les Fils de la Science; c'eſt-à-dire, pour ceux qui ont déja quelque connoiſſance de leur Mercure. Ils confeſſent ingénûment qu'ils l'enſeignent en ne faiſant pas ſemblant d'en rien dire; & ils aſſurent que quand ils ſemblent parler le plus clairement & le plus ſincérement, c'eſt alors qu'ils ſont le moins intelligibles, & le moins croyables. Ils avertiſſent que ce que l'on comprend d'abord & ſans peine dans leurs Livres doit être ſuſpect, & qu'il ne s'y faut pas fier. Et ils ne ſe ſont pas même contentez d'avoir déguiſé & obſcurci la vérité dans leurs Ecrits; ils ont encore conjuré & engagé tous ceux qui auroient un jour la connoiſſance de leurs Miſtéres, ou par les inſtructions qu'ils leur en auroient laiſſées, ou par la révélation de Dieu, ou

d'un Ami, à garder inviolablement le silence à leur éxemple, & à ne s'expliquer que par des termes ambigus, & énigmatiques. Et ils ont prononcé des maledictions & des anathêmes contre ceux qui seroient assez dépourvus de sens & de raison pour découvrir un si grand Sécret.

C'est par cette considération que dans de fors grands Traités, que plusieurs Philosophes ont fait de leur Science, ils n'ont rien dit de leur prémiére Opération; & que même dans quelques-uns de leurs Livres, qui ne laissent pas d'être fort estimez & recherchez, il ne s'en trouve rien du tout, tant ils ont appréhendé d'en trop dire, & de se trop découvrir là-dessus. Aussi leur prémier Mercure, qui se fait par cette Opération, est le principal Agent de l'Oeuvre; c'est lui qui la commence, c'est lui qui la finit, & c'est lui enfin qui en est la seule Clef, n'y ayant que lui *qui puisse ouvrir le Palais du Roi qui est ferme*, ou comme Philaléthe l'explique autrement, *de rompre les barriéres de l'Or*. Je veux dire qu'il n'y a que lui qui puisse dissoudre naturellement ou réduire en ses Principes l'Or, qui est le Roi du Règne Minéral, dont la composition est trés-forte, & ainsi fort difficile à détruire, à cause que ses parties, qui sont très-pures & & toutes de même nature, n'étant desu-

nies par le mêlange d'aucune impureté, ſont parfaitement liées & incorporées enſemble. Et la raiſon en eſt, qu'il n'y a aucun autre Diſſolvant que ce ſeul Mercure qui ſoit de même nature que l'Or; & par conſéquent il n'y a que lui qui, en le pénétrant & en diviſant ſes parties, puiſſe le diſſoudre, & s'unir enſuite inſéparablement à la diſſolution qu'il en aura faite; ſans quoi les Philoſophes aſſurent que le Diſſolvant n'eſt ni naturel ni véritable. Et ainſi étant abſolument impoſſible de faire l'Oeuvre ſans ce Mercure, & pouvant facilement être faite avec lui, & même ſeulement de lui; il eſt ſans doute que ce Mercure eſt tout ce qu'il y a de plus néceſſaire & de plus important dans l'Art des Philoſophes. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi, dans le deſſein qu'ils ont eu de cacher leur ſcience, ils ont fait un grand ſécret & un grand miſtére de ce Mercure, & s'ils ſe ſont étudiez ſi ſoigneuſement à ne le pas divulguer, parce que s'ils l'avoient une fois déclaré, leur Science, facile d'ailleurs comme elle l'eſt, devien-droit auſſi-tôt commune & publique; & ſi elle étoit ſçûë, leur Magiſtére pourroit être fait indifféremment & également par les Sçavans comme par les Ignorans. C'eſt ce qui a obligé ceux qui ont écrit de ce Mercure, d'en parler avec tant de cir-

conſpection, que preſque tous en ont parlé différemment, & d'en parler avec tant de retenuë, qu'ils n'en ont dit chacun qu'un mot ou deux, ou au moins que bien peu de choſe; & que ce qu'ils en ont dit eſt d'ailleurs ſi obſcur, qu'ils avoüent eux-mêmes qu'il eſt preſque impoſſible d'en rien découvrir parce qu'ils en ont dit. Ainſi l'on peut aſſurer que tout ce que les Philoſophes ont écrit de leur Mercure, ils l'ont écrit plûtôt pour confirmer dans leur opinion ceux qui l'ont déja découvert & qui le ſçavent par avance, que pour en inſtruire ceux qui l'ignorent, & qui n'en ſçavent pas aſſez pour entendre leur langage particulier, & pour pénétrer dans leur intention. De maniére qu'ils donnent à ceux qui ont, ſelon les termes de l'Ecriture; & à ceux qui n'ont pas, ils leur ôtent cela même qu'ils n'ont pas.

Le Traité qui a paru depuis quelques années ſous le nom de Philaléthe eſt une preuve bien convaincante de cette vérité. Car encore que le Philoſophe, qui en eſt l'Auteur, ait écrit avec plus d'ordre & de métode, & qu'il ait eu plus de ſincérité & d'ingénuité que nul de ceux de qui nous avons les Ecrits, & qu'il ait traité beaucoup plus amplement & plus clairement que pas un du prémier Mercure, & qu'il ait découvert des choſes de la Compo-

sition & de la Préparation de ce Mercure, dont personne n'avoit parlé avant lui ; & quoi qu'il l'ait fait tant pour les *Enfans de la Science*, comme il le dit lui-même, que principalement pour tendre la main à ceux qui sont misérablement engagez dans l'erreur, afin de les en retirer ; & que horsmis qu'il ne nomme pas les choses par leurs noms propres, il enseigne, dit-il, la Science si clairement, qu'il ne laisse nul sujet de douter à ceux qui s'appliqueront à l'étudier, parce qu'il resout toutes les difficultés & les doutes qu'ils pourroient avoir ; ce qu'il en a dit ne laisse pourtant pas de paroître fort obscur & fort difficile à entendre. Et il y en a peu de ceux qui se sont égarez, qui puissent voir la lumiére qu'il leur a donnée pour les éclairer, & les ramener dans la Voye des Philosophes. [1].

Mais outre toutes les précautions que les Philosophes ont prises, parlant de leur prémier Mercure, par l'obscurité & l'ambiguité qu'ils ont affectée dans la maniére de s'énoncer, & par les ténébres que de dessein formé ils ont répanduës dans leurs Ecrits, il y a principalement trois

[1] Des Envieux ont tronqué le Traité de ce Philosophe pour le rendre obscur, & c'est ce que M. Salomon a peut-être ignoré. On rétablit ce Traité dans cette Edition, & l'on y léve en partie le voile dont Philaléthe envoloppe la Matiére de son Mercure Philosophique.

choses

choſes qui embaraſſent extrémement ceux qui s'appliquent à étudier leur Science, & qui leur en rendent encore la connoiſſance plus difficile, ou, pour parler comme eux, preſqu'impoſſible à acquérir par les Livres qu'ils nous en ont laiſſez. La prémiére eſt que parmi les vérités qu'ils y ont enſeignées, ils ont entremêlé pluſieurs choſes, non-ſeulement inutiles, mais qui paroiſſent même bien ſouvent toutes oppoſées & toutes contraires à ces vérités. L'autre, qu'ils ont embroüillé les deux Ouvrages de leur Magiſtére en multipliant les Opérations qui ſont néceſſaires pour les faire, & en donnant le change lorſqu'ils parlent de ces Ouvrages & de ces Opérations. Et la derniére, qu'ils n'ont pas même enſeigné leur Doctrine par ordre & de ſuite, s'étant tous accordez à ne mettre ce qu'ils diſent de leur prémier Mercure qu'en déſordre & en confuſion; & encore à ne le mettre que par piéces & par lambeaux, qu'ils ont diſperſez çà & là, & loin à loin dans leurs Livres; ici un mot, & là un autre, afin qu'ils paruſſent inintelligibles, & que leur Sécret en fût d'autant plus méconnoiſſable, & plus difficile à découvrir. De ſorte que s'ils n'ont pas eu la même cruauté que Médée, lorſque s'enfuyant de Colchos, elle emporta la fameuſe Toiſon d'Or, & que j'ai fait voir

ailleurs être une Emblême de la Pierre Philosophale, on peut dire qu'ils en ont au moins imité l'addresse & l'artifice. Car cette cruelle Fille craignant que son Pére, qui la poursuivoit, ne lui enlevât ce Trésor, pour l'amuser & l'empêcher de reconnoître le chemin qu'elle avoit tenu, elle tua son Frére, & en ayant mis le corps en piéces, elle les jetta en différens endroits, afin que tandis que ce malheureux Pére seroit occupé à chercher & à ramasser soigneusement les membres dispersez d'un corps si cher, elle lui échapât, & que de cette maniére elle rendît ses poursuites vaines & son dessein inutile.

Ce n'est donc qu'en ramassant, & qu'en réüniſſant soigneusement toutes ces différentes piéces du Mercure des Philosophes (qui est leur véritable Enfant) qu'ils sont dispersées dans leurs Ecrits, qu'on peut en concevoir une véritable idée, pour en faire la Composition. Comme le portrait de Phidias ne se formoit au milieu du bouclier de Pallas que par le rapport & le concours de toutes les piéces, dont cet excellent Ouvrier l'avoit fait; ce n'est que dans les Ouvrages de ces grands Hommes, quelques obscurs & difficiles qu'ils nous paroissent, comme je l'ai dèja dit ailleurs, que nous pouvons trouver ce qu'ils y ont si soigneusement caché; comme ce n'est

ordinairement que dans le sein obscur de la Terre qu'on trouve l'Or, quelque peine & quelque difficulté qu'il y ait d'en foüiller les Mines. Et ce n'est enfin que le choix que nous devons faire de la conformité de leur Doctrine, parmi tout ce qui est contenu dans leurs Livres, qui nous fera découvrir une Vérité qu'ils ont embroüillée parmi tant de choses superfluës, en nous fournissant dequoi former une parfaite idée de leur Mercure. Comme le Peintre Zeuxis conçut autres-fois le dessein d'un portrait admirable de la Déesse Vénus, par le choix qu'il fit de tout ce que les belles Filles d'une Ville célébre avoient de mieux fait & de plus achevé, qu'il réünit, & qu'il proportionna ensuite selon les régles de son Art. C'est cette conformité qui nous donnera entrée dans leurs mistéres, parce que, dit un Philosophe, c'est en cette conformité toute seule que se rencontre la vérité, qui est l'unique chose que nous devons chercher.

Ainsi l'on peut dire qu'il est de la difficulté qui se trouve à déchifrer la Doctrine des Philosophes, comme de l'artifice de ces petits Cadenas, dont on se servoit autres fois par curiosité. Ils étoient composez d'un certain nombre de cercles, sur chacun desquels il y avoit plusieurs lettres gravées ; & l'on ne pouvoit les ouvrir

qu'en tournant si justement tous ces petits cercles, que de la rencontre ; & de l'arrangement d'une lettre de chacun d'eux, il se formât un mot qui en étoit la clef. Car comme pour composer ce mot misterieux chaque cercle ne contribuoit qu'une seule lettre de toutes celles qu'il avoit, & qu'il faloit choisir cette lettre parmi un nombre d'autres, qu'il n'y étoient ajoûtées que pour la faire méconnoître, & pour embarasser, par leur pluralité & leur différence, ceux qui voudroient entreprendre d'ouvrir ces Cadenas sans en sçavoir le secret : On peut dire tout de même que dans les divers Traités que les Philosophes ont fait de leur Magistére, quelque grands que soient ces Traités, il n'y a assurément que peu de mots, & bien souvent qu'un seul mot qui soit utile, & qui étant joint à d'autres mots, qui se trouvent dans les Ecrits des autres, puissent servir à nous donner l'entrée dans leur Science, & l'intelligence de leur Sécret : tout le reste étant superflû, & n'ayant été mis que pour embroüiller davantage la chose, & la rendre plus difficile & plus méconnoissable : où n'étant au moins que pour expliquer ou raconter les Opérations de leur seconde Oeuvre, qui est presque la seule chose dont ils ayent parlé. De sorte que le tout est de trouver le moyen de les accorder si bien tous, en arrangeant &

ajuſtant de telle maniére leurs mots miſtérieux les uns avec les autres, que nous découvrions enfin la conformité de leurs ſentimens, & que des diverſes notions que nous en ramaſſerons, nous puiſſions former une idée parfaite de leur prémier Mercure, & en connoître évidemment la nature & la compoſition, parce que, comme j'ai déja dit pluſieurs fois, les Philoſophes nous aſſurent que c'eſt en cela ſeulement que conſiſte l'éclairciſſement de toutes leurs obſcurités, & que c'eſt l'unique Clef pour *ouvrir la porte du Palais fermée du Roi*, & pour nous donner entrée en leurs Miſtéres.

On voit évidemment, par les choſes que nous venons de dire, la néceſſité qu'il y a de faire un Recueil, & de ramaſſer, comme dans un Corps, les Oeuvres des véritables Philoſophes, & de ceux encore principalement qui ſont les moins diffus & les moins embaraſſez; tant afin que les uns ſuppléent à ce qui manque aux autres, & qu'ils s'entre-aident ainſi mutuellement; qu'afin auſſi qu'on puiſſe plus facilement conférer leurs opinions entr'elles, & éxaminer en quoi ils ſont tous d'accord, puiſque ce n'eſt qu'en cela qu'ils ont dit la vérité, & que ce n'eſt par conſéquent qu'en cela que nous la pourrons trouver. Ce qui doit néanmoins s'entendre avec cette ré-

striction & cette régle, qu'ils nous ont eux-mêmes prescrite. Qu'on doit toujours rapporter leurs sentimens à la possibilité de la Nature. Comme s'ils nous disoient que nous les devons croire, pourvû que ce qu'ils nous enseignent se puisse faire naturellement. Car si c'est une chose qui excéde le pouvoir & la maniére ordinaire d'agir de la Nature, c'est une marque indubitable, ou que ce qu'ils disent est contraire à la vérité, ou que nous ne les entendons pas. Et la raison en est, que leur Oeuvre, & principalement la prémiére, n'étant véritable qu'autant qu'elle est possible & n'étant possible qu'en ce qu'elle est conforme à la Nature, c'est-à-dire, qu'en ce que la Nature la peut faire, & qu'elle se fait de la même maniére, & par les mêmes Opérations que la Nature fait toutes ses Productions. Il est certain par conséquent que si ce qu'ils en ont écrit est une chose qui se trouve contraire aux Opérations & au pouvoir de la Nature, elle est constamment fausse & impossible: Quoique les mêmes Philosophes nous assurent que d'elle-même la Nature ne peut faire leur Oeuvre si l'Art ne l'aide. Et c'est sans doute ce qui en augmente encore la difficulté, parce que nous devons imaginer une chose qui se puisse faire naturellement, & qui est néanmoins impossible à la Nature, si

l'Art ne lui fournit la Matiére propre & néceſſaire, s'il ne la prépare, & s'il ne lui donne ſon ſecours dans toute l'étendue de l'Opération. Comme nous voyons que ſi le Laboureur ne donnoit fort éxactement, & dans les Saiſons propres tous les labours, & toutes les façons à ſon Champ, s'il n'avoit ſoin de l'engraiſſer, & de l'échauffer par le fumier qu'il y répand & qu'il y mêle; & s'il n'arrachoit ſoigneuſement les méchantes herbes qui y naiſſent; ce ſeroit inutilement qu'il y ſémeroit du Blé, & qu'il eſpéreroit d'en recueillir la moiſſon. Il ſeroit aſſurément trompé, & il perdroit ſa ſemence, ſa peine, & ſon temps.

Ce ſont là les Maximes que les Philoſophes nous preſcrivent, & ce ſont les précautions qu'ils nous avertiſſent de prendre, ſi nous voulons découvrir leurs véritables intentions, & pénétrer dans leurs Miſtéres. C'eſt la lumiére qu'ils nous donnent, & dont nous devons nous ſervir pour diſſiper les ténébres dont ils ont obſcurci leur Science. C'eſt le chemin qu'ils nous montrent pour aller cueillir ce merveilleux *Rameau d'Or*, au milieu de cette Forêt épaiſſe & ſombre qui le couvre, & qui le cache aux yeux de tout le monde. Si nous ſuivons ces ſages conſeils, & ſi nous ne nous égarons point de leur route,

il est sans doute que les *Colombes de Diane*(1) se presenteront à nos yeux, & elles nous conduiront infailliblement à cet *Arbre misterieux & Philosophique* qui produit incessament de nouvelles branches à mesure qu'on lui en ôte.

Car enfin, quoi que les Philosophes n'ayent pas enseigné leur Science d'ordre ni de suite, qu'ils l'ayent dispersée par lambeaux & qu'ils ayent confondu les Opérations des deux Ouvrages, qui sont absolument nécessaires pour faire le Magistére; & quoi qu'enfin ils ayent entremêlé dans leurs Livres beaucoup de choses inutiles, & qui semblent même toutes opposées à leur Doctrine; il ne seroit pas néanmoins si difficile qu'on le pense, d'accorder ce qui paroît contraire dans leurs Opérations, ni de ramasser toutes les piéces de leur prémier Mercure, qu'ils ont répanduës en divers endroits de leurs Livres, ni de les ajuster & les réunir ensemble, si l'on vouloit se donner la peine de bien éxaminer leurs sentimens là dessus, & de considérer sérieusement en quoi ils sont tous unanimement d'accord. Car je le repete encore, ce n'est qu'en ce consentement général des Philosophes que nous découvrirons la vérité; & c'est une pure folie de nous amuser à toute autre chose.

(1) Vous apprendrez dans les Notes sur Philaléthe ce que c'est que ces Colombes.

Cependant, quoi qu e tous ceux qui s'appliquent à la recherche de cette Science, doivent être fortement persuadez que c'est l'unique moyen d'y réussir, & qu'ils n'y réussiront jamais autrement. Personne néanmoins ne veut prendre cette peine, & Personne ne veut étudier les Philosophes. Et sans étude & sans application tout le monde veut sçavoir une chose si cachée, si embarassée, si difficile à concevoir, & qui ne peut s'apprendre que par une étude opiniâtre, & que par une longue & laborieuse méditation de la Nature.

On prend même des routes toutes opposées à celles des Philosophes. On travaille sur des Matiéres étrangéres, c'est-à-dire qui n'ont aucune affinité avec ce qu'on veut faire, & dont la Nature elle-même ne sçauroit faire le moindre Métail; & ainsi l'on prétend trouver dans une chose ce qui n'y est pas, & ce qu'elle ne peut pas donner. On donne une explication & un sens tout contraire aux paroles des Philosophes, & à ce qu'ils nous enseignent; & au lieu d'imiter la Nature en ses Opérations & suivre sa Voye toute pure & toute simple, on s'embarasse en mille subtilités extravagantes, & l'on quitte volontairement le chemin qu'elle montre, où l'on s'en égare aveuglément. Ainsi l'obscurité que nous imputons aux Philosophes

est bien moins en eux, qui peut-être n'ont pû parler guéres plus clairement ni plus intelligiblement qu'ils ont fait, qu'en nous mêmes, qui ne pouvons pas appercevoir ce que nous voyons tous les jours; qui nous aveuglons pour ne pas voir la lumiére, & qui nous infatuons pour ne pas connoître la vérité. Et après cela avons-nous sujet de nous plaindre que les Philosophes ont affecté d'écrire obscurément, pour se rendre inintelligibles.

Il est vrai que les Philosophes n'ont pas enseigné mot à mot, ni de suite, toute la maniére de faire leur Magistére, parce qu'ils n'ont pas voulu que ce fût une chose si publique. Et certes ils ont eu très-grande raison d'en user ainsi. Car outre qu'ils nous assurent que c'est Dieu (de qui dépend la révélation de leur Science, aussi bien que la distribution des autres graces) qui veut qu'elle soit cachée, puisque depuis tant de siécles qu'elle a été connuë, elle est toujours demeurée fort sécrette, & que tous les Philosphes, tant ceux qui avec la bénédiction de Dieu l'ont apprise par leur étude & par leur travail, que ceux à qui on l'a déclarée, se sont tous accordez en cela de la cacher, & de ne l'enseigner que par Enigmes, & en des termes qui paroissent ambigus & fort obscurs à tous les autres. Ce qu'il n'est pas

possible qui fût arrivé après que tant de milliers d'Hommes de toutes Nations, de toutes Religions, de toutes sortes d'états & de conditions, jusques aux Femmes mêmes l'ont sçuë, sans un effet particulier & visible de la providence de Dieu, qui n'a pas permis qu'elle fût divulguée. Outre, dis-je, que Dieu, qui est le Maître des pensées & des paroles des Hommes, ne veut pas que cette Science soit si commune, & qu'il ne seroit pas juste ni raisonnable que les Stupides & les Paresseux eussent le même avantage que les Personnes éclairées & laborieuses; Il est certain qu'un Philosophe causeroit le plus grand desordre qui fut jamais, qui enseigneroit clairement le moyen de faire autant d'Or & d'Argent qu'on en pourroit souhaiter; en sorte que ces deux Métaux, qui servent d'ornemens à toutes les Dignités, & qui sont le lien du commerce & de la société humaine, fussent aussi communs que les pierres; comme l'Ecriture nous apprend qu'ils étoient dans la Judée pendant le Règne de Salomon.

Ce n'est pas qu'il ne fût à souhaiter pour la paix & la tranquilité des Hommes, ou que l'Or & l'Argent leur eussent toujours été inconnus, ou qu'au moins ils leur eussent toujours été inutiles; puisque ce sont ces deux Métaux, qui, par la nécessité que

l'on en a, & par le mauvais usage qu'on en fait, sont la cause des plus grands maux qui arrivent sur la Terre: Que ce sont eux qui font maintenant presque toute la distinction des conditions des Hommes; qui font la différence des Riches & des Pauvres; des Maîtres & des Serviteurs, des Grands & des Petits; des Magistrats & du Peuple, & que ce sont enfin les Idoles de ce Monde. Mais après tout, ce seroit absolument détruire la Société qui est établie depuis tant de siécles parmi les Hommes par les Loix divines & humaines, & ce seroit renverser tous les Etats, que de rendre si communs l'Or & l'Argent, qui les entretiennent & les font subsister par leur commerce.

Et en effet, une abondance si grande & si générale feroit tous les Hommes également riches, ou plûtôt elle les rendroit tous également pauvres. Les Villes demeureroient désertes, les Communautés seroient des-unies: Chacun seroit obligé de cultiver la terre pour sa subsistance particuliére, & chacun seroit contraint de faire divers métiers pour pouvoir vivre. Et cette contrainte & cette nécessité seroit encore plus grande dans les Climats où nous sommes, où par l'intempérie des Saisons, on peut dire que l'Homme ne peut pas vivre de pain seulement, & que les vétemens, & les au-

tres secours, qu'il reçoit des Arts méchaniques, ne lui sont pas moins nécessaires pour la vie que la nourriture. Cependant comme le nombre des Méchans & des Fainéans sera toujours beaucoup plus grand que celui des Gens de bien, & de ceux qui voudroient vivre du travail & de l'industrie de leurs mains, les plus forts opprimeroient les plus foibles; de sorte qu'en rendant les autres malheureux, ils se feroient misérables eux-mêmes, & ainsi tout seroit en confusion. Car la Pêche & la Chasse ne pourroient pas en notre Europe, comme elles font dans l'Amérique, fournir de quoi vivre à tant de millions de Personnes qui l'habitent. Ainsi il faudroit nécessairement de deux choses l'une, ou revenir à la permutation des choses, qui ne pourroit pas en faire subsister plusieurs, ni fort long-temps, toutes les choses n'étant pas d'une égale nécessité; ou établir une maniére de Société & de Gouvernement semblable à celui dont l'illustre Chancelier d'Angleterre *Thomas Morus* a laissé un projet dans son *Utopie*: ou à celui qu'une Relation, qu'on a faite depuis peu des Terres Australes, nous veut faire croire, qui est établie parmi les Peuples qu'elle nomme *Sararambes*.

Mais parce que ces innovations ne se pourroient faire sans bouleverser l'ordre é-

tabli depuis si long-temps dans le Monde, & par conséquent sans être accompagnées de très grands malheurs ; & parce que dans l'état où sont maintenant les choses, par le commerce de l'Or ou de l'Argent, chacun en ne faisant qu'un seul métier, & qu'une seule profession, peut avoir facilement toutes les choses nécessaires à la vie ; & qu'un seul Homme joüit par ce moyen du travail de tous les autres, comme s'il faisoit lui-même tous les métiers & toutes les professions ; ce qui fait que chacun peut vivre content & en repos dans sa Famille selon sa condition. Il est sans doute qu'on doit considérer le silence & l'obscurité des Philosophes, comme un très-grand bien pour le repos & la tranquilité commune de tous les Hommes.

Et néanmois c'est cette obscurité qui a attiré aux Philosophes la médisance, la haine & le mépris de presque tous les Hommes : Et c'est cette même obscurité qui est cause de toutes les calomnies & de toutes les injures qu'on leur à dites. Car comme les Hommes ne souhaittent rien tant que de vivre long-temps & fort heureusement sur la Terre, & qu'ils envisagent la Pierre Philosophale comme le seul & infaillible moyen pour leur procurer un si grand bonheur ; considérant en même temps cette obeurité comme un obstacle

invincible qui leur ôte la poſſeſſion d'un ſi grand bien ; ils déclament & fulminent contre cette obſcurité, & ils s'emportent à dire mille injures, & à faire mille imprécations contre les Philoſophes, qui en ſont les Auteurs. Ils appellent Fourbes, Menteurs, Ignorans & Enfans de ténébres. Ils diſent qu'ils ſe ſont ſervis de cette obſcurité comme d'un voile & d'un prétexte pour couvrir leur ignorance & leur impoſture. Et ils diſent enfin qu'il eſt de leur Science comme de certains Miſtéres de la Religion des Payens, qui obligeoient par ſerment tous ceux, à qui ils les déclaroient, de ne les révéler jamais, & qu'en effet perſonne n'a jamais révélez, parce que ce n'étoit rien du tout. Et, certes ſi les Philoſophes avoient écrit obſcurément de leur Science à deſſein de l'enſeigner clairement à tout le monde, j'avouë qu'on auroit raiſon de leur faire ces reproches. Mais il ſont bien éloignez de promettre un ſi grand éclairciſſement de leur Doctrine : Au contraire, ils diſent & ils avertiſſent fort ſincérement qu'ils n'ont eu intention d'écrire que pour les Fils de la Science ſeulement ; c'eſt-à-dire, comme je l'ai dèja dit pluſieurs fois, pour ceux qui ont dèja quelque connoiſſance de leur prémier Mercure, qui eſt ce qu'ils ont le plus caché ; & qu'à l'égard des autres, ils n'ont

voulu ni n'ont pû écrire autrement, ni moins obscurément qu'ils ont fait. Quel sujet donc de blâmer les Philosophes de leur obscurité, puisqu'il n'y a que ceux qui ne les entendent pas qui les blâment, & que ce n'est pas pour ceux qui ne les peuvent entendre qu'ils ont ecrit? Pourroit-on avec justice trouver à redire qu'un Homme, qui, par la bénédiction que Dieu auroit donnée à son industrie & à son travail, ayant amassé légitimement de très-grandes Richesses, qu'il tiendroit cachées, laissât toutes ces Richesses à ses Enfans seulement, qui auroient seuls la connoissance du lieu où il les auroit mises, & qui sçauroit qu'ils en feroient un bon usage? Pourroit-on, dis-je, blâmer cet Homme de laisser par son Testament ce Trésor à ses Enfans, à l'exclusion de tous les autres?

Mais quand il n'y auroit pas autant de danger, que j'ai fait voir qu'il y en auroit à rendre la Science du Magistére commune à toute le monde, les Philosophes ne seroient pas blâmables de l'avoir déguisée, ni d'en avoir écrit avec obscurité, puisqu'Aristote n'a pas fait difficulté de rendre fort obscur ce qu'il a écrit de la Phisique, quoi qu'il n'y eût aucun inconvenient pour la Société humaine, que ce qu'il en a écrit fût très-clair & très-intelligible

gible. Et, ſans parler de l'Ecriture Sainte, ne ſçait-on pas que les Egyptiens n'écrivoient autresfois que par Hiéroglyphes, que perſonne, que leurs ſeuls Diſciples, ne pouvoit déchifrer?

Voilà quel a été l'eſprit & la conduite des Philoſophes en écrivant de leur Science pour l'enſeigner, & la communiquer aux Hommes. Ne l'ayant appriſe que par la bénédiction que Dieu avoit donnée à leur étude, ils n'ont voulu auſſi en faire part qu'à ceux qui de la même maniére en auroient aſſez découvert pour les pouvoir entendre. Ainſi, ce qui eſt obſcurité & ténébres pour les autres, ce qui les aveugle, ce qui les fait égarer, & ce qui les met au deſeſpoir, cela même eſt pour les Fils de la Science une lumiére qui leur diſſipe tous les nuages, & leur découvre tous les Miſtéres les plus cachez; c'eſt pour eux un ſujet de conſolation & de joye particuliére & toute extraordinaire. Car ils ont tout à la fois la ſatisfaction de ſçavoir une Science la plus excellente, la plus utile, mais la plus cachée & la plus inconnuë que l'Eſprit humain ait jamais pû inventer, & qui leur donne tout enſemble des Richeſſes immenſes avec la volonté d'en bien uſer & une longue & heureuſe vie, qui ſont les plus grands Biens qu'on puiſſe ſouhaitter pour

ce Monde. Et ils ont en même temps la satisfaction de se voir éxemts de l'aveuglement & de l'erreur où sont généralement les autres Hommes, qui tous, ou ne connoissent pas, ou mépriſent une Science si rare & si précieuse, ou la cherchent vainement par mille voyes fautives, & par mille moyens inutiles. Car comme l'a dit excellemment Lucréce :

Suave Mari magno turbantibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem,
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed quibus ipsè malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa tuâ sine parte periclì:
Sed nil dulcius est, benè quàm munita tenere
Edita doctrinâ Sapientum templa serenâ,
Despicere unde queas alios passimque videre
Errare.

Ce que j'ai traduit ainsi pour ceux qui n'entendent pas le Latin.

Un Homme assis sur le rivage
Sent du plaisir à voir, menacé du naufrage,
Un Vaisseau que les vents tourmentent dans la Mer.

Son plaiſir ne vient pas de le voir dans la peine ;
Mais il a de la joye, & ſans être inhumaine,
A n'être pas dans le danger.

On a plaiſir à voir du haut d'une muraille
Donner bien loin une bataille,
Etant en ſureté du péril & des coups ;
Mais rien ne peut être ſi doux,
Que de voir les faux pas de l'aveugle Ignorance,
Ses chûtes, ſes égaremens,
Et comme dans un Fort, être en pleine aſſurance,
Des Sages en ſuivant l'infaillible Science,
Et leurs ſolides ſentimens.

De ſorte que l'on peut dire qu'il eſt de l'obſcurité des Philoſophes, à l'égard des Fils de la Science & des autres Hommes, ce qu'étoit cette Nuée miraculeuſe que Dieu mit autresfois entre ſon Peuple, lorſqu'il ſortit d'Egypte, & l'Armée de Pharaon qui le pourſuivoit. Cette Nuée étoit claire & lumineuſe du côté des Iſraëlites, afin de les éclairer & de les conduire ; & cette même Nuée étoit ténébreuſe du côté des Egyptiens, pour les aveugler, & pour les jetter dans le déſordre & dans la confuſion.

Quelque peine que j'aye prise à m'expliquer le plus clairement & le plus succinctement que j'ay pû, & quelque soin que j'aye eu de diversifier ce Discours pour le rendre moins désagréable ; je ne doute point qu'il ne paroisse beaucoup trop long, & qu'il ne soit fort ennuyeux. Je sçai même qu'il sera inutile à ceux qui sont dèja avancez. Aussi n'est-ce pas pour eux que je l'ai fait, mais seulement pour ceux qui commencent, & qui voudront sérieusement s'appliquer à cette Science, & à la recherche de la Pierre Philosophale. C'est à ceux-là que je puis dire que ce Discours, qui est fondé sur l'Autorité des Philosophes, ne devra pas être inutile ni déplaisant: Parce que, les confirmant dans cette vérité, & leur fourniſſant par avance une véritable idée du grand Oeuvre, ils feront plus de progrès dans leur lecture, ils seront plus assurez dans les vûës qu'ils en auront, & ils ne s'écarteront pas si aisément de la seule Voye qu'il faut suivre pour parvenir à cette Connoissance. Et afin qu'ils puissent encore plus utilement lire les Livres des Philosophes, & s'éloigner de toutes les erreurs & les Sophistications, je finirai cette Préface par quelques Maximes, que j'ai tirées de nos Auteurs, & qui serviront aux Apprentifs, & à moi, de Guide dans notre Etude, & dans le Projet, que par la lecture

des Philosophes, nous pourrons former de leur grand Oeuvre.

I. MAXIME. Il n'y a rien de réel & de véritable dans la Philosophie, que la seule Pierre Philosophale. *Je sçavois bien*, dit le Trévisan, *que toute autre chose que la Pierre étoit fausse.* Et ailleurs, *Il n'y a point d'autre Teinture que la nôtre.* Ainsi tout ce que l'on appelle *Particliers*, toutes les *Graduations*, *Augmentations*, *Teinture de Lune*, qui se font autrement que par la véritable Poudre de Projection, sont fausses. Et la raison en est, parce qu'il n'y a que l'Or, élevé & éxalté par la Nature & l'Art, qui puisse donner la véritable Teinture de l'Or. Et l'on ne peut l'éxalter que par le Mercure des Philosophes qui est son seul & véritable Dissolvant. Quoi que l'on puisse faire l'Oeuvre de ce seul Mercure, qui est Hermaphrodite, & qui a en soi les deux Teintures.

II. MAXIME. Il ne faut point s'entremettre à travailler, dit Zachaire, que l'on ne sçache véritablement la chose, & que l'on n'en voye la possibilité, & toutes les Opérations & les suites de l'Ouvrage jusqu'à sa derniére perfection, comme si on l'avoit présente devant les yeux. Et qu'on n'entende l'Oeuvre par les Philosophes, & les Philosophes par l'Oeuvre, qu'on puisse les accorder tous, & qu'on ne trou-

ve plus de contradictions dans leurs Ecrits. Ce n'eſt pas qu'il y a beaucoup de choſes dans les Livres des Philoſophes, dit Nathanael Albineus, qui eſt l'Auteur de la Bibliothéque Chimique, que les Philoſophes mêmes ne ſçauroient entendre, parce qu'ils font alluſion à de certaines choſes, & à de certaines circonſtances, qu'il n'eſt pas aiſé de deviner; mais ce ne ſont pas des choſes eſſentielles.

III. Maxime. Quiconque ſçaura la Science ne le dira jamais, ſi ce n'eſt à un fidelle Ami, parce que les Philoſophes ſont ſi jaloux de leur Science, qu'ils ſe la cacheroient à eux-mêmes s'il leur étoit poſſible. Et ainſi, tous ceux qui diſent qu'ils ſçavent la Pierre Philoſophale, & qui demandent de l'argent pour la faire, font évidemment voir par-là qu'ils ne la ſçavent pas; parce qu'ils aimeroient mieux ne la faire jamais, que de la dire pour de l'argent. Le ſécret eſt la marque eſſentielle d'un Philoſophe. Ce qui vient aſſurément de la trop grande facilité & ſimplicité de la choſe.

IV. Maxime. Il n'y a qu'une ſeule Matiére, qui eſt Métallique, & qu'une ſeule Voye pour faire le grand Oeuvre, qui eſt naturelle, ſimple, & aiſée, bien loin d'être embaraſſée de tant d'Opérations phantaſtiques, que les Sophiſtes imaginent,

& parce que les Philosophes l'assurent, & parce qu'autrement ils ne l'auroient jamais pû découvrir. Toute la difficulté n'est qu'à faire le Mercure des Phisosophes.

V. MAXIME. La Pierre Philosophale ne se trouve point par hazard, dit Philaléthe. Parce que c'est une Science certaine & véritable, & qui est fondée sur les Principes infaillibles de la Nature, Et elle n'est vraie & possible, que parce qu'elle est naturelle. Ainsi, ceux qui travaillent sans sçavoir ce qu'ils doivent faire, & sans sçavoir la chose, ne trouveront jamais rien.

VI. MAXIME. Il en coûte peu de frais pour faire la Pierre Philosophale, dit Philaléthe. Et sans doute ils ne vont pas à vingt ou trente pistoles en tout. Et ainsi ceux qui nous veulent engager en de grandes dépenses pour faire l'Oeuvre, sont des Ignorans & des Imposteurs qu'il ne faut pas croire. Le plus sûr est de garder son argent, & de ne faire aucune folle dépense pour cela; se souvenant du Proverbe Espagnol, qui dit *Alquimia probada, tener Renta, y nogastar nada.* Que c'est une Pierre Philosophale assurée que d'avoir bien du Revenu, & n'en rien dépenser, ou du moins le bien ménager.

VII. La derniére MAXIME, & qui devoit être la prémiére, parce qu'elle est

la plus considérable de toutes: Est que sans la bénédiction de Dieu, il est impossible que nous puissions jamais réüssir dans un si grand dessein : Que c'est, comme il a été dit, de ce seul Pére des lumiéres que nous devons espérer la connoissance & la révélation de ce grand Mistére: Et que ce n'est que de ce Souverain Maître, & juste Dispensateur de tous les Biens, que nous devons attendre la possession d'un si grand Tréſor. Ainsi nous lui devons demander cette grace, si c'est pour notre salut, & attirer sur nous sa sainte bénédiction par nos priéres, par la pureté & l'innocence de notre vie, & ne lui demander & ne souhaiter un si grand Bien, que pour l'employer pour sa gloire, & pour nous en servir à secourir les véritables Pauvres, pour son amour.

LA TABLE D'EMERAUDE, DE HERMES TRISMEGISTE PERE DES PHILOSOPHES.

IL est vrai, sans mensonge, certain & très-véritable.

Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut : & ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, pour faire les Miracles d'une seule chose.

Et comme toutes les choses ont été, & sont venuës d'un, par la méditation d'un; ainsi toutes les choses ont été nées de cette chose unique, par adaptation.

Le Soleil en est le Pére ; la Lune est sa Mére ; le Vent l'a porté dans son ventre ; la Terre est sa Nourrice. Le Pére de tout le *Téléme* de tout le Monde est ici. Sa force ou puissance est entiére ; si elle est convertie en Terre.

Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Épais, doucement avec grande industrie. Il monte de la Terre au Ciel, & derechef il décend en Terre, & il reçoit la force des choses supérieures & inférieures. Tu auras par ce moyen la gloire de tout le Monde ; & pour cela toute obscurité s'enfuira de toi.

C'est la Force forte de toute force; car elle vaincra toute chose subtile, & pénétrera toute chose solide.

Ainsi le Monde a été créé

De ceci seront & sortiront d'admirables adaptations, desquelles le moyen en est ici.

C'est pourquoi j'ai été appellé Hermès Trismegiste, ayant les trois parties de la Philosophie de tout le Monde.

Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil est accompli, & parachevé.

EXPLICATION DE LA TABLE d'Emeraude, par Hortulain.

PREFACE.

LOüange, honneur & gloire vous soit à jamais renduë, ô Seigneur Dieu tout-puissant ! avec votre très-cher Fils, notre Sauveur JESUS-CHRIST, *vrai Dieu & seul Homme parfait, & le Saint Esprit Consolateur, Trinité sainte, qui êtes*

le seul Dieu, je vous rends graces de ce qu'ayant eu la connoissance des choses passagéres de ce Monde nôtre ennemi, vous m'en avez retiré par votre grande miséricorde, afin que je ne fusse pas perverti par ses voluptés trompeuses. Et parce que j'en voyois plusieurs, de ceux qui travaillent à cet Art, qui ne suivent pas le droit chemin; je vous suplie, ô mon Seigneur, & mon Dieu! qu'il vous plaise que je puisse détourner de cette erreur, par la Science que vous m'avez donnée, mes très-chers & bien-Aimés; afin qu'ayant connu la vérité, ils puissent loüer votre saint Nom, qui est bénit éternellement.

Moi donc Hortulain, c'est à dire Jardinier, ainsi apellé à cause des Jardins maritimes, indigne d'être appellé Disciple de Philosophie, étant émeu par l'amitié que je porte à mes très-Chers, j'ai voulu mettre en écrit la déclaration & explication certaine des paroles d'Hermès, Pére des Philosophes, quoiqu'elles soient obscures; & déclarer sincerement toute la Pratique de la véritable Oeuvre. Et certes il ne sert de rien aux Philosophes de vouloir cacher la Science dans leurs Ecrits, lorsque la Doctrine du Saint Esprit opére.

CHAPITRE PREMIER.

L'Art d'Alchimie eſt vrai & certain.

LE PHILOSOPHE dit : *Il eſt vrai*, à ſçavoir que l'Art d'Alchimie nous a été donné. *Sans menſonge*, il dit cela pour convaincre ceux qui diſent que la Science eſt menſongére ; c'eſt-à-dire, fauſſe. *Certain*, c'eſt à dire expérimenté ; car tout ce qui eſt expérimenté eſt très-certain. *Et très véritable*, car le très-véritable Soleil eſt procréé par l'Art.

Il dit très-véritable au ſuperlatif, parce que le Soleil engendré par cet Art, ſurpaſſe tout Soleil naturel en toutes propriétés, tant médecinales qu'autres.

CHAPITRE II.

La Pierre doit être diviſée en deux parties.

ENſuite il touche l'Opération de la Pierrre, diſant, *Que ce qui eſt en bas eſt comme ce qui eſt en haut.* Il dit cela parce que la Pierre eſt diviſée en deux parties principales, par le Magiſtére, ſçavoir en la partie ſupérieure, qui monte en haut, & en la partie inférieure qui demeure en bas fixe & claire. Et toutesfois

ces deux parties s'accordent en vertu. C'eſt pourquoi il dit, *Et ce qui eſt en haut eſt comme ce qui eſt en bas.* Certainement cette diviſion eſt néceſſaire. *Pour faire les Miracles d'une choſe.* C'eſt à dire de la Pierre; car la partie inférieure c'eſt la Terre, qui eſt la Nourrice & le Ferment; & la partie ſupérieure c'eſt l'Ame, laquelle vivifie toute la Pierre, & la reſſuſcite. C'eſt pourquoi la Séparation, & la Conjonction étant faite, beaucoup de Miracles viennent à ſe faire en l'Oeuvre ſecrette de Nature.

CHAPITRE III.

La Pierre a en ſoi les quatre Elemens.

ET *comme toutes choſes ont été & ſont venües d'un par la méditation d'un.* Il donne ici un éxemple diſant; Comme toutes choſes ont été & ſont ſorties d'un, c'eſt à ſçavoir, d'un globe confus, ou d'une maſſe confuſe, *par la méditation*, c'eſt à dire, par la penſée & création *d'un*; c'eſt a dire, de Dieu tout-puiſſant. *Ainſi toutes choſes ſont nées.* C'eſt à dire, ſont ſorties, *de cette choſe unique*; c'eſt à dire, d'une Maſſe confuſe, *par adaptation*; c'eſt à dire par le ſeul commandement & miracle de Dieu. Ainſi notre

Pierre eſt née & ſortie d'une Maſſe confuſe, contenant en ſoi tous les Elémens, laquelle a été créée de Dieu, & par ſon miracle, notre Pierre en eſt ſortie & née.

CHAPITRE IV.

La Pierre a Pére & Mére, qui ſont le Soleil & la Lune.

COmme nous voyons qu'un Animal engendre naturellement pluſieurs autres Animaux ſemblables à lui; ainſi le Soleil artificiellement engendre le Soleil par la vertu de la Multiplication de la Pierre. C'eſt pourquoi il s'enſuit, *Le Soleil en eſt le Pére*; c'eſt à dire, l'Or des Philoſophes. Et pour ce qu'en toutes Générations naturelles, il doit y avoir un lieu propre à recevoir les Semences, avec quelque conformité de reſſemblance en partie; Ainſi faut-il qu'en cette Génération artificielle de la Pierre, le Soleil ait une Matiére qui ſoit comme une Matrice propre à recevoir ſon Sperme & ſa Teinture. Et cela, c'eſt l'Argent des Philoſophes. Voila pourquoi il s'enſuit, *& la Lune en eſt la Mére.*

CHAPITRE V.

La conjonction des Parties est la conception & la génération de la Pierre.

QUand ces deux se reçoivent l'un l'autre en la conjonction de la Pierre, la Pierre s'engendre au ventre du Vent, & c'est ce qu'il dit puis après : *Le Vent l'a porté en son ventre.* On sçait assez que le Vent est Air, & l'Air est vie, & la vie est l'Ame, laquelle j'ai dèja dit cy-dessus, qu'elle vivifie toute la Pierre. Ainsi il faut que le Vent porte toute la Pierre, & la rapporte, & qu'il engendre le Magistére. C'est pourquoi il s'ensuit qu'il doit recevoir aliment de sa Nourrice, c'est à sçavoir de la Terre. Aussi le Philosophe dit : *La Terre est sa Nourrice.* Car de même que l'Enfant, sans l'aliment qu'il reçoit de sa Nourrice, ne parviendroit jamais en âge ; ainsi notre Pierre ne parviendroit jamais en effet sans la fermentation de la Terre ; & le ferment est appellé aliment. De cette sorte s'engendre d'un Pere avec la conjonction de sa Mére, *la chose*, c'est à dire, les Enfans semblables aux Péres; lesquels, s'ils n'ont la longue decoction, seront faits semblables à la Mére, &

retiendront le poids du Pére.

CHAPITRE VI.

La Pierre eſt parfaite ſi l'Ame eſt fixée dans le Corps

APrès il s'enſuit, *le Pere de tout le Téléme du Monde eſt ici*; c'eſt à dire, en l'Oeuvre de la Pierre il y a une voye finale. Et notez que le Philoſophe appelle l'Opération *le Pére de tout le Téléme* : c'eſt à dire, de tout le Secret ou Tréſor *de tout le Monde* ; c'eſt à ſçavoir de toute Pierre qu'on a pû trouver en ce Monde. *Eſt ici.* Comme s'il diſoit, Voici je te le montre. Puis le Philoſophe dit, veux-tu que je t'enſeigne quand la force de la Pierre eſt achevée & parfaite ? C'eſt quand elle ſera convertie & changée en ſa terre. Et pour ce, dit-il, *ſa force & puiſſance eſt entiére* ; c'eſt à dire, parfaite & complette, *ſi elle eſt convertie & changée en terre.* C'eſt à dire, ſi l'Ame de la Pierre (de laquelle a été faite ciderſſus mention, que l'Ame eſt appellée Vent, & Air, en laquelle eſt toute la vie & la force de la Pierre) eſt convertie en terre, c'eſt à ſçavoir de la Pierre, & qu'elle ſe fixe en telle ſorte, que toute la Subſtance de la Pierre ſoit ſi bien unie

avec sa Nourrice (qui est la Terre) que toute la Pierre soit tournée & convertie en ferment. Et comme lors que l'on fait du pain, un peu de levain nourrit & fermente une grande quantité de pâte; & en cette sorte change toute la substance de la pâte en ferment: Aussi veut le Philosophe que notre Pierre soit tellement fermentée, qu'elle serve de ferment à sa propre multiplication.

CHAPITRE VII.

La mondification de la Pierre.

ENsuite il enseigne comment la Pierre se doit multiplier: Mais auparavant il met la mondification d'icelle & la séparation des parties, disant: *Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Epais, doucement avec grande industrie.* Doucement c'est à dire peu à peu, non pas par violence, mais avec esprit & industrie, c'est à sçavoir au fient ou fumier philosophal. *Tu sépareras*, c'est à dire dissoudras, car la dissolution est la séparation des parties. *La Terre du Feu, le Subtil de l'Epais*; c'est à dire, la lie & l'immondicité du Feu, de l'Air, & de l'Eau & de toute la Substance de la Pierre, en sorte qu'elle demeure entiérement sans ordure.

CHAPITRE VIII.

La Partie non fixe de la Pierre doit séparer la Partie fixe & l'élever.

LA Pierre étant ainsi préparée, elle se peut lors multiplier. Il met donc maintenant la Multiplication, & il parle de la facile liquefaction ou fusion d'icelle par la vertu qu'elle a d'être entrante & pénétrante dans les Corps durs & mous, disant: *Il monte de la Terre au Ciel & derechef décend en Terre.* Il faut bien remarquer ici, que quoi que notre Pierre, en sa prémiére Opération, se divise en quatre Parties, qui sont les quatre Elémens: néanmoins (ainsi qu'il a été dit ci-dessus) il y a deux Parties principales en elle; l'une qui monte en haut, qui est appellée la non fixe, ou la volatile; & l'autre qui demeure en bas fixe, qui est appellée la terre ou ferment, comme il a été dit. Mais il faut avoir grande quantité de la Partie non fixe, & la donner à la Pierre, quand elle est très-nette & sans ordure, & il lui en faut donner tant de fois par le Magistére, que toute la Pierre, par la vertu de l'Esprit, soit portée en haut, la sublimant & la faisant subtile. Et c'est ce de que dit le Philosophe: Il monte de la Terre au Ciel.

CHAPITRE IX.

La Pierre volatile doit derechef être fixée.

APrès tout cela, il faut incérer cette même Pierre, (ainsi exaltée & élevée, ou sublimée) avec l'Huile, qui a été tirée d'elle en la prémiére Opération, laquelle est appellée l'Eau de la Pierre. Et il la faut tourner si souvent en sublimant, jusqu'à ce que par la vertu de la fermentation de la Terre (avec la Pierre élevée ou sublimée) toute la Pierre par reïtération décende du Ciel en Terre, demeurant fixe & fluente. Et c'est ce que dit le Philosophe, *& de rechef décend en Terre.* Et ainsi, *Elle reçoit la force des choses supérieures*, en sublimant, *& des inférieures*, en décendant; c'est à dire, que ce qui est corporel, sera fait spirituel dans la Sublimation, & le spirituel sera fait corporel dans la *Descension* ou lors que la Matiére décend.

CHAPITRE X.

De l'utilité de l'Art, & de l'efficace de la Pierre.

TU auras par ce moyen la gloire de tout le Monde. C'est à dire, par

cette Pierre ainſi compoſée, tu poſſéderas la gloire de tout le Monde. *Et pour cela toute obſcurité s'enfuira de toi;* c'eſt à dire, toute pauvreté & maladie. *Cecy eſt la Force forte de toute force.* Car il n'y a aucune comparaiſon des autres forces de ce Monde à la force de cette Pierre: *Car elle vaincra toute choſe ſubtile, & pénétrera toute choſe ſolide.* Vaincra, c'eſt à dire, en vaincant & ſurmontant, elle changera & convertira le Mercure vif en le congelant, lui qui eſt ſubtil & mou, & pénétrera les autres Métaux, qui ſont des Corps durs, ſolides & fermes.

CHAPITRE XI.

Le Magiſtére imite la Création de l'Univers.

LE PHILOSOPHE donne enſuite un éxemple de la Compoſition de ſa Pierre, diſant, *Ainſi le Monde a été créé*; c'eſt à dire, que notre Pierre eſt faite de la même maniére que le Monde a été créé. Car les prémiéres choſes de tout le Monde, & tout ce qui a été au Monde, a été prémiérement une Maſſe confuſe, & un Cahos ſans ordre, comme il a été dit ci-deſſus. Et après, par l'artifice du ſouverain Créateur, cette Maſſe confuſe,

ayant été admirablement séparée & rectifiée, a été divisée en quatre Elémens : & à cause de cette séparation, il se fait diverses & différentes choses. Ainsi aussi se peuvent faire diverses choses par la production & disposition de notre Oeuvre, & ce par la séparation de divers Elémens de divers Corps. *De ceci seront & sortiront d'admirables adaptations.* C'est à dire, si tu sépares les Elémens, il se fera d'admirables Compositions propres à notre Oeuvre, en la Composition de notre Pierre, par la conjonction des Elémens rectifiez. *Desquelles*: c'est à dire, desquelles choses admirables propres à ceci. *Le moyen*, c'est à sçavoir d'y procéder, *en est ici.*

CHAPITRE XII.

Déclaration énigmatique de la Matiére de la Pierre.

C'*Est pourquoi j'ai été appellé Hermès Trismegiste*, c'est à dire, *Mercure trois fois très-grand.* Après que le Philosophe a enseigné la Composition de la Pierre, il montre ici couvertement dequoi se fait notre Pierre, se nommant soi-même. Premiérement, afin, que ses Disciples, qui parviendront à cette Science, se souviennent toujours de son nom. Mais

néanmoins il touche de quoi c'eſt que ſe fait la Pierre, diſant enſuite : *Ayant les trois Parties de la Philoſophie de tout le Monde*, pource que tout ce qui eſt au Monde, ayant Matiére & Forme, eſt compoſé des quatre Elémens. Or quoi que dans le Monde il y ait une infinité de choſes qui le compoſent & qui en ſont les Parties, le Philoſophe les diviſe & les réduit pourtant toutes à trois Parties; c'eſt à ſçavoir en la Partie minérale, végêtale, & animale, de toutes leſquelles enſemble ou ſéparément il a eu la vraie Science, en l'Opération du Soleil, ou Compoſition de la Pierre. Et c'eſt pour cela qu'il dit, *Ayant les trois Parties de la Philoſophie de tout le Monde*, leſquelles toutes trois ſont contenuës dans la ſeule Pierre; c'eſt à ſçavoir au Mercure des Philoſophes.

CHAPITRE XIII.

Pourquoi la Pierre eſt appellée parfaite.

CEtte Pierre eſt appellée parfaite, parce qu'elle a en ſoi la nature des choſes minérales, végétales & animales. C'eſt pourquoi elle eſt appellée triple, autrement trine-une; c'eſt à dire triple & unique, ayant quatre Natures, c'eſt à

ſçavoir les quatre Elémens, & trois Couleurs, la noire, la blanche & la rouge. Elle eſt auſſi appellée le grain de fromen ; lequel, s'il ne meurt, demeurera ſeul, & s'il meurt (comme il a été dit ci-deſſus, quand elle ſe conjoint en la conjonction) il rapporte beaucoup de fruit ; c'eſt à ſçavoir, quand les Opérations, dont nous avons parlé, ſont parachevées. O Ami Lecteur ! ſi tu ſçais l'Opération de la Pierre, je t'ai dit la vérité ; & ſi tu ne la ſçais pas, je ne t'ai rien dit. *Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil eſt accompli & parachevé.* C'eſt à dire, ce qui a été dit de l'Opération de la Pierre de trois Couleurs & de quatre Natures, qui ſont en une choſe unique ; c'eſt à ſçavoir au ſeul Mercure philoſophal, eſt achevé & fini.

LES SEPT CHAPITRES, ATRIBUEZ A HERMES

CHAPITRE PREMIER

VOICI ce que dit Hermès. Pendant le long-tems que j'ai vêcu, je n'ai ceſſé de faire des expériences ; & j'ai toûjours travaillé ſans m'épargner.

Je ne tiens cet Art & cette Science que de la ſeule inſpiration de Dieu. C'eſt lui qui a daigné la révéler à ſon Serviteur.

C'eſt lui qui a donné à ceux qui ſçavent ſe bien ſervir de leur raiſon, le moyen de connoître la vérité : mais il n'a jamais été cauſe que perſonne ait ſuivi l'erreur ni le menſonge.

Pour moi, ſi je ne craignois le jour du Jugement, & d'être damné pour avoir caché cette Science, je n'en aurois rien dit ; & je n'écrirois point, pour l'enſeigner

gner à ceux qui viendront après moi.

Mais j'ai voulu rendre aux Fidéles ce que je leur devois, en leur enseignant ce que l'Auteur de la fidélité a daigné me révéler.

Ecoutez donc, Fils des sages Philosophes, nos Prédécesseurs, non pas corporellement ni inconsidérément la Science des quatre Elémens (1) qui sont passibles, *& qui peuvent être alterez & changez* par leurs Formes; & qui sont cachez avec leur action.

Car leur action est cachée *dans notre Elixir;* parce qu'il ne sçauroit agir, s'il n'est composé *de l'union tres-exacte de ces mêmes Elémens*; & il n'est point parfait, qu'il n'ait passé par toutes ses Couleurs, *dont chacune marque la domination d'un Elément particulier.*

Sachez, Fils des Sages, qu'il y a une di-

(1) Les Philosophes appellent ainsi leur Science, parce qu'ils assûrent qu'elle ne consiste qu'à transmuer les Elémens. Cette Transmutation se fait en changeant la Terre en Eau, & l'Eau en Terre, parce qu'il n'y a que ces deux Elémens sensibles & apparens, & que les deux autres, qui sont l'Air & le Feu, sont renfermez en ces deux-là. Ainsi, pour faire l'Oeuvre des Philosophes, il n'y a qu'à dissoudre l'Or, qu'ils appellent Terre, ou Corps, & à le reduire en Mercure (ce qui ne peut se faire que par leur prémier Mercure, qu'ils appellent Eau, à cause qu'il est liquide & qu'il est le véritable & unique Dissolvant de l'Or) puis à changer en Terre ou en Poudre ces deux Mercures, qui sont Eau, & parfaitement unis ensemble, & que le Trévisan appelle *Mercure double.*

vision de l'Eau des anciens Philosophes, qui la partage en quatre autres choses. Une est à deux, & trois à une. Et à la Couleur de ces choses, c'est à dire à l'Humeur qui coagule, appartient la troisiéme partie, & les deux autres troisiémes parties sont pour l'Eau. Ce sont-là les poids des Philosophes. (1)

Prenez de l'Humeur une once & demie, & de la Rougeur méridionale, ou de l'Ame du Soleil la quatriéme partie, qui est une demie once, & de la Gomme orangée aussi une demie once, & la moitié d'Orpiment, qui sont huit, c'est à dire trois onces.

(1) L'Auteur détermine ici quelle doit être la dose, ou la quantité des deux Matiéres, qui entrent dans la Composition de l'Oeuvre. Il appelle cette Composition l'Eau des anciens Philosophes, ou à cause que leur prémier Mercure, qui est leur Eau, est la prémiére & principale partie de cette Composition, & qu'il y est en double portion du Soufre, ou de l'Or, qui en est l'autre partie, ce qui est, dit-il, le poids des Philosophes; ou bien, parce que le mêlange du prémier Mercure & de l'Or ne peut point être appellé la Composition de l'Oeuvre, qu'après que l'Or est dissous; n'y ayant effectivement que les choses liquides, & encore celles qui sont de même nature, qui puissent s'unir parfaitement, & faire une véritable Composition. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il nomme le Soufre, ou l'Or, la Teinture des Matiéres, & l'Humeur coagulante, parce que c'est le Soufre qui teint & qui fixe. D'ou il est évident qu'il faut nécessairement que l'Or soit dissous, pour pouvoir être éxactement uni avec le Mercure, qui est son Dissolvant, & par conséquent, pour faire ensemble la véritable Composition de l'Oeuvre.

Et ſçachez que la Vigne des Sages ſe tire en trois, & que ſon vin eſt parfait à la fin de trente.

Concevez comment l'Opération s'en fait. La Cuiſſon le diminuë *en quantité*, & la Teinture l'augmente *en qualité*; parce que la Lune commence à décroître après ſon quinziéme jour, & elle croît au troiſiéme. C'eſt donc là le commencement & la fin.

Voici, je viens de vous déclarer ce qui avoit été célé. Car l'Oeuvre eſt avec vous & chez vous; de ſorte que la trouvant en vous-même, *où elle eſt continuellement*, vous l'avez auſſi toûjours quelque-part où vous ſoyez, ſoit en Terre ou en Mer. (1)

Gardez donc l'Argent-vif, qui ſe fait dans les Lieux ou Cabinets intérieurs, c'eſt-à-dire *dans les Principes des Métaux, qui en ſont compoſez*, & dans l'eſquels il eſt coagulé. Car c'eſt-là cet Argent vif, que

(1) M. Salomon penſe que par ces paroles, *l'Oeuvre eſt avec vous & chez vous*, l'Auteur veut dire que dans la conformation de nos Corps & dans le changement des alimens, qui ſe fait continuellement en notre Subſtance, il ſe trouve une repréſentation de l'Oeuvre des Philoſophes. Si j'oſois ajouter ma penſée à celle de ce ſçavant Commentateur, je dirois qu'il me ſemble qu'Hermès, ou celui qui a écrit ſous ſon nom, entend parler ici de l'Eſprit Univerſel (*principe eſſentiel de notre vie,*) que nous reſpirons en tout tems & en tous lieux, & qui eſt la véritable origine du Mercure Philoſophique.

l'on dit être de la Terre qui reste.

Que celui donc qui n'entend pas mes paroles, en demande l'intelligence à Dieu, qui ne justifie les œuvres d'aucun Méchant, & qui ne refuse à nul Homme de bien la récompense qui lui est duë.

Car j'ai découvert tout ce qui avoit été caché de cette Science; j'ai declaré un très-grand Secret; & j'ai dit même toute la Science à ceux qui sçauront l'entendre.

Vous donc, Inquisiteurs de la Science, & vous, Enfans de la Sagesse, sçachez que le Vautour étant sur la Montagne, crie à haute voix: Je suis le blanc du noir, & le rouge du blanc, & l'orangé du rouge. Certes je dis la vérité.

Sçachez aussi que le Corbeau qui vole sans aîles dans la noirceur de la nuit, & dans la clarté du jour, est la tête, ou *le commencement* de l'Art.

Le Coloris se prend de l'amertume qui est en son gosier, & la teinture est sortie de son corps, & il se tire une Eau véritable & toute pure de son dos.

Comprenez donc ce que je dis, & recevez par même moyen le Don de Dieu *que je vous communique:* Mais célez-le à tous les Imprudens.

C'est une Pierre que l'on doit honorer, qui est cachée dans les Cavernes ou *dans*

le profond des Métaux. Sa couleur la rend éclatante ; c'eſt une Ame, ou *un Eſprit* ſublime, & une Mer ouverte.

Voicy, je vous l'ay declarée ; rendez graces à Dieu, de ce qu'il vous a enſeigné cette Science : car il aime ceux qui ont de la reconnoiſſance de ſes graces.

Mettez donc *cette Pierre*, c'eſt à dire *ſa Matiére*, dans un feu humide, & l'y faites cuire. Ce feu augmente la chaleur de l'humidité, & il tuë la ſéchereſſe de l'incombuſtion, juſqu'à ce que la racine paroiſſe : C'eſt à dire, *juſqu'à ce que le Corps ſoit reſous en ſon Mercure.* Après cela faites ſortir de cette Matiére la rougeur, & ſa partie légére, *Continuant à le faire*, juſqu'à ce qu'il n'y en ait que la troiſiéme partie qui reſte.

Enfans des Sages, *la raiſon pour laquelle* on a appellé les Philoſophes (*Envieux*) ce n'a pas été à cauſe qu'ils ayent jamais eu deſſein de rien céler aux gens de bien, ni à ceux qui vivent pieuſement, ni aux légitimes *& véritables Enfans de la Science*, ni aux Sages.

Mais parce qu'ils la cachent aux Ignorans C'eſt à dire, *à ceux qui n'en ſçavent pas aſſez pour la connoître*, aux Vicieux, & à ceux qui vivent ſans loi & ſans charité ; de crainte que par ce moyen les Mechans ne devinſſent puiſſans pour

commettre toutes sortes de crimes, dont les Philosophes seroient responsables à Dieu. Car tous les Méchans sont indignes de *posséder* la Sagesse.

Sachez que je nomme cette Pierre par son nom. Car les Philosophes l'appellent la Femme de la Magnésie, ou la Poule, ou la Salive blanche, le Laît des choses volatiles, & la Cendre incombustible, afin de la cacher aux Imprudens, qui n'ont ni sens, ni loi, ni humanité.

Mais moi, je l'ai nommée d'un nom fort connû, en l'appellant la Pierre des Sages. Conservez donc dans cette Pierre la Mer, le Feu, & le Volatil du Ciel, jusqu'au moment de sa sortie.

Or je vous conjure tous, ô Fils des Philosophes! au nom de notre Bien-faicteur, qui vous fait une grace si singuliére de ne jamais déclarer le nom de cette Pierre à aucun Fou, à aucun Ignorant, ni à aucun qui en soit indigne.

Pour ce qui est de moi, je puis dire que personne ne m'a rien donné que je ne lui aye rendu tout ce qu'il m'a donné. Je n'ai jamais manqué au respect que je lui devois; & j'ai toûjours parlé fort honorablement de lui.

Mon Fils, cette Pierre est enveloppée de plusieurs Couleurs, qui la cachent; mais il n'y en a qu'une seule, qui marque

sa naissance, & son entiére perfection. Connoissez qu'elle est cette Couleur, & n'en dites jamais rien.

Avec l'aide de Dieu tout-puissant, cette Pierre vous délivrera & vous garantira de maladies pour grandes qu'elles soient; elle vous préservera de toutes tristesse & afflictions, & de tout ce qui pourroit vous nuire au corps & à l'esprit.

Elle vous conduira encore des ténébres à la lumiére, du désert à la maison, & de la nécessité à l'abondance.

CHAPITRE II.

MON Fils, avant toutes choses, je vous avertis de craindre Dieu, car c'est lui qui fera réüssir votre Opération, & qui fera l'union de chaque Elément séparé.

Mon Fils, comme je ne vous crois pas privé de raison, ni insensé, vous devez raisonner sur tout ce que l'on vous dira de notre Science, Recevez même mes exhortations & méditez si bien les leçons que je vous fais, que vous les entendiez, comme si c'étoit vous-même qui en fussiez l'Auteur.

Car comme ce qui est naturellement chaud ne peut devenir froid, sans être altéré; de même celui qui use bien de sa

raiſon, doit fermer la porte à l'ignorance, de peur que ſe croyant aſſûré, il ne ſoit trompé.

Mon Fils, prenez le volatil, ſubmergez-le lorſqu'il vole, & ſéparez-le de ſa roüille, qui le tuë; ôtez-la, & chaſſez-la de lui, afin qu'il devienne vivant, comme vous le ſouhaitez; après quoi il ne faut plus qu'il s'éléve dans le Vaiſſeau; mais il doit retenir *& fixer* viſiblement ce qu'il y a de volatil.

Car ſi vous le tirez d'une ſeconde affliction, après l'avoir tiré d'une prémiére, & ſi pendant les jours, dont vous ſçavez le nombre, vous le gouvernez avec adreſſe, ce vous ſera une compagnie telle qu'il vous l'a faut, & en le ſéparant, vous en ſerez le maître, & il vous ſervira d'ornement.

Mon Fils, ſéparez du rayon ſon ombre, & ce qu'il a d'impur; parce qu'il y a des nuées au deſſus de lui, qui le ſaliſſent, & qui l'empêchent de luire, à cauſe qu'il eſt brûlé par l'oppreſſion, & par ſa rougeur.

Prenez cette rougeur, qui a été corrompuë par l'Eau, de même que la cendre vive contient en ſoi du feu. Que ſi vous l'ôtez toûjours, juſqu'à ce que la rougeur ſoit nette & purifiée; vous ferez une union, dans laquelle il s'échauffe & ſe repoſe.

Mon

Mon Fils, remettez dans l'Eau, pendant les trente jours que vous sçavez, le Charbon de qui la vie est éteinte Ainsi, *ô notre Oeuvre!* vous reposant sur le puis de cet Orpiment, qui n'a point d'humidité.

Voici, j'ai comblé de joye les cœurs de ceux qui espérent en vous, *ô notre Elixir!* & j'ai rejoui les yeux de ceux qui vous considérent, par l'espérance du bien que vous renfermez en vous-même.

Mon Fils, soyez assuré que l'Eau étoit prémiérement dans l'Air, puis dans la Terre. C'est pourquoi faites-la aussi remonter en haut par ses conduits, & changez-la avec discrétion; & ensuite unissez-la peu à peu à son prémier Esprit rouge, qui a été ramassé.

Mon Fils, je vous apprens que l'Onguent de notre Terre est un Soufre, Orpiment, Gomme, Colchotar, qui est Soufre, Orpiment, & même *divers* Soufres, & semblables choses; chacune desquelles est plus vile que n'est l'autre, & il y a diversité entre-elles

De ces choses vient encore l'Onguent de la Colle, qui est Poils, Ongles & Soufre. De là vient aussi l'Huile des pierres, & le Cerveau qui est Orpiment. De la même vient l'Ongle des Chats qui est Gomme, & l'Onguent des blancs, &

l'Onguent des deux Argens vifs Orientaux, qui pourchaſſent les Soufres, contiennent les Corps.

Je dis de plus que le Soufre teint & fixe, & qu'il eſt contenu *& renfermé*, & qu'il ſe fait par l'union de Teintures. Or les Onguents (1) teignent & fixent ce qui eſt contenu dans le Corps ; & c'eſt par ce ſeul moyen que ſe fait l'union des choſes volatiles avec les Soufres allumineux, qui retiennent & fixent tout ce qu'il y a de volatil.

Mon fils, la diſpoſition, que les Philoſophes recherchent, eſt unique de notre Oeuf, ce qui ne ſe rencontre pas en l'œuf de Poule. Il y a néanmoins quelque reſſemblance en notre divine Oeuvre, qui eſt l'ouvrage de la Sageſſe, & l'œuf de Poule ; en ce qu'en l'une & en l'autre les Elémens y ſont unis & arrangez avec ordre

Sachez donc, mon Fils, que de cette reſſemblance, & de cette proximité de nature, l'on peut tirer un grand avantage pour la connoiſſance de notre Oeuvre. Car dans l'œuf de Poule il y a une ſubſtance qui repreſente la matiére *aqueuſe de l'Oeuvre*, qu'on appelle Spirituelle ou Eſprit ; il y en a une autre ſemblable à l'Or, *qui eſt la Terre des Philoſophes*.

(1) Le Soufre des Philoſophes.

Et en ces deux Substances on remarque visiblement l'assemblage & l'union des quatre Elémens. (1)

(1) La comparaison que les Philosophes font de leur grand Oeuvre avec l'œuf, est fort juste, mais non pas tant à mon advis, parce que les quatre Elémens se trouvent dans leur Oeuvre de même que dans l'œuf, qu'à cause qu'il y a deux Matiéres dans l'Oeuvre des Philosophes, leur Mercure & l'Or ; comme il y en a deux dans l'œuf, le Jaune & le Blanc. Que ces Matiéres ont grand rapport les unes aux autres, & qu'il y a beaucoup de ressemblance entre-elles ; outre les autres choses qui contribuent à cette conformité. Car prémiérement le Mercure des Philosophes étant, selon Philaléthe, semblable à l'Argent vif vulgaire, & en ayant l'apparence & toutes les propriétés, il représente parfaitement le blanc de l'œuf non seulement parce que, comme lui, il est blanc, aqueux, liquide, & d'une consistance un peu épaisse, & que d'ailleurs dans la composition de l'Oeuvre, il y a plus de ce prémier Mercure que d'Or; comme dans l'œuf le blanc est en plus grande quantité que n'est le jaune ; mais principalement parce que le Mercure vivifie l'Or, disent les Philosophes, & qu'il a en lui tout ce qui est nécessaire pour la composition & perfection de l'Oeuvre. Ce qui a donné lieu à cette Maxime ; *Tout ce que les Sages cherchent, est dans le Mercure*, de même que le blanc de l'œuf a en soi tout ensemble & la matiére, dont est entiérement formé le Poulet, & le principe qui lui donne la vie. Secondement l'Or, qui est l'autre Matiére de l'Oeuvre, ressemble pareillement au jaune de l'œuf, tant par sa Couleur & sa consistance, qui est plus resserrée & plus solide que n'est celle du Mercure, qu'à cause qu'il lui sert de ferment, & même de nourriture ; ce qu'il fait en l'épaississant, le fixant, & s'unissant intimement à lui : comme le jaune de l'œuf est plus épais que le blanc, & que dans l'œuf il sert d'aliment au Poulet, qui se forme du blanc, jusqu'à ce qu'il soit éclos. Ainsi le jaune de l'œuf en nourrissant le Poulet, & s'unissant à sa substance, reçoit la vie; comme l'Or, selon les Philosophes, est vivifié, lorsqu'il est si éxactement uni à leur Mer-

Le Fils a demandé à Hermès: Les Soufres, qui conviennent à notre Oeuvre, ſont-ils céleſtes ou terreſtres ? Et Hermès repondit: Il y en a de céleſtes, & il y en a auſſi qui ſont terreſtres. (2)

Le Fils lui dit là-deſſus : Mon Pére,

ture, que tous deux ne ſont plus qu'une même Subſtance. Enfin, comme le blanc & le jaune de l'œuf ſont contenus dans une taye, & dans la coque qui enveloppe le tout ; de même auſſi les Philoſophes renferment la compoſition de leurs deux Matiéres dans un Vaiſſeau de verre, bouché fort éxactement, & que pour cette raiſon, & pour ſa figure ovale, ils appellent leur Oeuf ; & ils le poſent dans un Fourneau, ſur une écuelle pleine de cendres, qui ſervent d'*interméde*, comme les Artiſtes l'appellent, c'eſt à dire de milieu entre le Feu & le Vaiſſeau, & ces deux choſes, dit Flamel en ſon Poëme, ſont comme la Paille & le Nid de la Poule où eſt l'œuf qu'elle couve. Les Philoſophes entretiennent au commencement dans leur fourneau un feu doux & continuel, pour éxiter peu à peu les Eſprits qui ſont dans leur Mercure, & qui doivent faire la diſſolution de l'Or & le vivifier, qui ſont les principales Opérations de leur Oeuvre. Comme la Poule échaufe doucement ſes œufs dans ſon nid, en les couvant pour réveiller & faire agir le principe de vie qui eſt renfermé dans le blanc, & qui doit faire la conformation de toutes les parties du Poulet, & l'animer ; Et comme la Poule ne ceſſe de couver ſes œufs, juſques à ce que les Poulets ſoient arrivez à leur terme, & qu'ils ſoient éclos ; les Philoſophes contienüent toûjours à entretenir le feu dans leur Fourneau, juſqu'à ce que leur Elixir, qu'ils appellent auſſi leur Poulet, ſoit arrivée au tems limité de ſa perfection. *M. Salomon.*

(2) Le Soufre céleſte eſt celui que contient l'Eſprit Univerſel, & qu'on en tire facilement. Le Soufre terreſtre eſt celui qu'on extrait de l'Or, lorſqu'on le réincrude on remet dans ſes prémiers Principes, par le moyen du Mercure des Philoſophes, ſon unique & véritable Diſſolvant.

je crois que le Ciel est le cœur dans les choses supérieures, & que la Terre l'est dans les inférieures. A quoi Hermès répondit: Vous ne dites pas bien. Car le Mâle est le Ciel de la Fémelle, & la Fémelle est la Terre du Mâle.

Le Fils lui demanda ensuite: Lequel des deux est le plus digne d'être le Ciel, ou d'être la Terre? Hermès répondit: Ils ont besoin l'un de l'autre, parce qu'en tous les Préceptes l'on ne commande que la médiocrité. Comme qui diroit: Le Sage commande à tous les Hommes. Car le médiocre est le meilleur; parce que quelque Nature que ce soit s'associe & s'unit beaucoup mieux avec celle qui lui est semblable. Et notre Science, qui est appellée Sagesse, nous fait voir qu'il n'y a que les choses médiocres & tempérées qui s'unissent.

Le Fils dit alors: Mon Pére, lequel de ceux-là est le médiocre? Hermès repondit: A chaque Nature il y en a trois de deux. L'Eau est prémiérement nécessaire, puis l'Onguent ou Soufre, & les féces ou impuretés demeurent en bas.

Or le Dragon se trouve en toutes ces choses. Les ténébres sont sa maison, & la noirceur est en elles. Et par cette noirceur, il monte en l'Air. Et cet Air est le Ciel, ou il commence de paroître

comme en son Orient. Mais tandis que ces choses s'élevent comme une fumée *& s'évaporent*, elles ne sont pas permanentes *ni fixes*.

Mais faites rassoir la fumée de l'Eau; ôtez la noirceur à l'Onguent, & chassez la mort des féces *& de l'impureté*. Et la dissolution étant faite par la victoire *que les deux Matiéres ont remportées l'une sur l'autre*, & s'étant unie ensuite, de sorte qu'elles s'entre-tiennent toutes deux, alors elles sont vivantes.

Mon Fils, vous devez sçavoir que l'Onguent médiocre, c'est à dire le Feu, tient le milieu entre les féces & l'Eau, & c'est lui qui recherche l'Eau; parce qu'on les appelle Onguent & Soufre, & qu'il y a une grande affinité entre le Feu, l'Huile & le Soufre; car de même que le Feu jette une flamme, aussi fait le Soufre.

Shachez, mon Fils, que toutes les sagesses du monde sont audessous de la sagesse que je posséde; & que tout ce que son Art peut faire, consiste à rendre ces Elémens occultes & cachez; ce qui est une chose merveilleuse.

Celui donc qui désire être introduit en cette sagesse cachée que nous possedons, doit fuir le vice d'arrogance, être Pieux, être Homme de bien, d'un

profond raisonnement, & garder les Secrets qui lui ont été découvers.

Je vous avertis encore mon Fils, que qui ne sçait pas mortifier, faire une *nouvelle* génération, vivifier les Esprits, purifier, introduire la lumiére, jusques à ce que les Elémens se combattent, qu'ils soient colorez, & qu'ils soient nettoyez de leurs taches, telles que sont la noirceur & les ténébres; celui-là ne sçait rien, & n'avance rien. Mais s'il sçait faire ce que je viens de dire, il sera élevé en grande dignité, tellement que les Rois auront de la vénération pour lui.

Mon Fils, nous sommes obligez de garder ces Sécrets, & de les céler à tous les Méchans, & à ceux qui n'ont pas assez de sageſſe, ny assez de discrétion *pour les garder, & en bien user.*

Vous devez sçavoir de plus que notre Pierre est faite de plusieurs choses, & de plusieurs couleurs; qu'elle est faite & composée de quatre Elémens unis; que nous devons séparer ces Elémens, les desunir, & comme autant de piéces différentes, les mettre chacun à part.

Nous devons aussi mortifier en partie la Nature ou les Principes, qui sont en cette Pierre; conserver l'Eau & le Feu qui demeure en elle, & qui sont faits des

quatre Elémens ; & retenir *ou fixer* leurs Eaux par son Eau, laquelle n'est pas pourtant Eau quant à la forme *extérieure*, *ou apparente* ; mais un Feu, qui monte sur les Eaux, & qui les contient dans un vaisseau, qui doit être entier *& sans fêlure*, de peur que les Esprits ne s'échapent & ne sortent des Corps. Etant ainsi retenus, ils deviennent tingens & fixes.

O benîte forme ou apparence d'Eau Pontique, qui dissous les Elémens ! Or afin qu'avec cette Ame aqueuse nous possedions la Forme sulphureuse, c'est-à-dire *afin que la Composition, qui étoit semblable à de l'Eau, devienne Terre ou Soufre*, il faut que nous la mêlions avec notre Vinaigre.

Car lors que par la puissance & la vertu de l'Eau le Composé est dissout, c'est alors la clef, *ou le moyen asseuré* pour le rétablir & le refaire. Alors la Mort & la noirceur les quittent, & la Sageſſe, *c'est-à-dire l'Ouvrage de la Sageſſe*, commence de paroître. Je veux dire, *que l'Ariste connoît par là, qu'il a bien & sagement conduit son Opération, & qu'il est dans la véritable voye que les Philosophes ont tenuë.*

CHAPITRE III.

SACHEZ, mon Fils, que les Philosophes font *des liaisons* ou des nœuds forts & serrez pour combatre contre le feu ; parce que les Esprits aiment d'être dans les Corps qui sont lavez, & ils se plaisent à y demeurer.

Et dès que les Esprits sont unis à eux, ces Esprits les vivifient, & ils demeurent en eux, & les Corps retiennent ces Esprits, sans jamais les quitter.

Alors les Elémens, qui sont morts, deviennent vivans, & ils teignent les Corps composez de ces Elémens ; ils sont altérez & changez, & ils font des œuvres admirables, & qui sont permanentes, comme dit le Philosophe. (1)

O forme aqueuse d'Eau permanente, qui crée les Elémens dont est fait notre Roi, & qui par un régime témperé ayant acquis la Teinture, & t'étant unie à tes Fréres, te reposes ensuite, *parce que tu es parvenuë à ta fin.* !

(1) S'il est vrai qu'Hermès ait été le prémier des Philosophes, comme c'est l'opinion commune, fondée sur tous les Ecrits que nous avons des anciens Philosophes, qui pour cette raison l'appellent *Pére*, les derniers mots de ce verset font voir que cet Ouvrage n'est pas de lui.

Notre Pierre très-prêtieuſe, étant jettée ſur le fumier, eſt très-chere & tout enſemble ville & même très-vile, parce que nous devons tout à la fois mortifier & vivifier deux Argents-vifs, qui ſont l'Argent vif de l'Orpiment, & l'Argent-vif Oriental de la Magnéſie.

O que la Nature eſt une grande Ouvriere! puiſqu'elle crée les Principes naturels; qu'elle retient ce que ces Principes ont de médiocre, après les avoir ſéparez *des craſſes, & impuretés groſſiéres*. Cette Nature eſt revenuë avec la lumiére; & elle a été produite avec la lumiére, qu'a enfanté une Nuée ténébreuſe. & cette Nuée eſt la Mére de toute l'Oeuvre.

Mais lors que nous unirons le Roi couronné à notre Fille rouge. Cette Fille, par le moyen d'un régime de feu ſi bien tempéré, qu'il ne puiſſe rien gâter, concevera un Fils, qui ſera uni à elle, & qui ſera pourtant au deſſus. Elle nourrit ce Fils, & le rend fixe & permanent, avec ce petit feu. Et ainſi le Fils vit de notre feu.

Or quand on laiſſe le feu ſur la feüille de Soufre, il faut que le terme des cœurs entre ſur lui, qu'il en ſoit lavé, & qu'ainſi ſon ordure ſorte hors de lui. Il ſe change alors, & quand il eſt tiré du

feu, sa teinture demeure rouge comme les chairs *vives*.

Notre Fils, qui est né Roi, reçoit sa teinture du feu ; après quoi, & la mort, & la mer, & les ténébres le quittent ; *parce qu'il devient vivant ; il se desseche, & se fait poudre ; & il a une lueur vive & éclatante.*

Le Dragon, qui garde les trous, fuit les rayons du Soleil. Notre Fils, qui est mort, reprendra la vie. Il sortira du feu étant Roi, & il se réjoüira de son union & de son mariage. Ce qui étoit occulte & caché deviendra manifeste & apparent, & le lait de la Vierge sera blanchi.

Ce Fils, ayant recû la vie, combat contre le feu, il a une teinture la plus excellente de toutes les teintures. Car alors il a le pouvoir de faire du bien, *en communiquant cette teinture a ses Fréres.* Et il contient en soi la Philosophie, *puisqu'il en est le fruit & l'ouvrage.*

Venez, Fils des Sages ; réjoüissons-nous tous ensemble ; faisons éclater notre joye par des cris d'allégresse ; car la mort est consumée. Notre Fils règne. Il a sa robe rouge, & il est revétu & paré de sa pourpre.

CHAPITRE IV.

ECoutez, Fils des Sages, comme cette Pierre crie : Défendez-moi, & je vous défenderai. (1) Voulez-vous me donner ce qui m'appartient, afin que je vous aide ?

(1) Quoique la Nature ne produiſe pas ſeulement la Matiére du premier Mercure des Philoſophes & l'Or, qui ſont, dit Philaléthe, les matériaux du Magiſtére; mais qu'elle en ſoit même la principale Ouvriére ; il eſt certain néanmoins qu'elle ne le ſçauroit faire toute ſeule, & il faut néceſſairement que l'Art lui aide. Ce qu'il fait dans toute l'étenduë & la durée de l'Oeuvre. Car dans la prémiére Opération, l'Art aide à la Nature à faire la Compoſition du prémier Mercure, par la préparation qu'il donne à ſa Matiére, & ſans doute encore par d'autres ſecours, qui pour être moins pénibles, ne ſont pas moins néceſſaires. Et dans la ſeconde, l'Art contribuë à parachever l'ouvrage, tant par le régime du feu, qu'il entretient & conduit, que par la jonction qu'il fait de ce prémier Mercure avec l'Or, qui eſt par où commence cette derniére Opération. Et c'eſt-là cette jonction que la Pierre (c'eſt à dire ce Mercure, qui eſt la principale partie de la Pierre) demande ici à l'Artiſte qu'il faſſe, afin qu'elle lui aide enſuite; la Pierre (ou cette Matiére) ne pouvant être utile, ſi elle n'eſt parfaite, ni parfaite ſans cette union du Mercure & de l'Or au moins par la voye ordinaire, qui eſt ou la ſeule que les prémiers Philoſophes ont ſçûë, ou qu'ils ont voulu que l'on ſçût. Et c'eſt aſſurément celle dont parle notre Auteur, puiſqu'il aſſure dans le Chapitre 7. que *ſans le Ferment de l'Or l'Elixir ne ſe peut faire.* Or ce Philoſophe fait dire ici au Mercure, que l'Or lui appartient, parce que l'Or eſt le fi's du Mercure, étant fait de ſa propre

Mon Soleil & mes rayons sont intimement en moi ; & la Lune, qui m'est

Substance ; & que d'ailleurs c'est de l'Or seul, de qui le Mercure attend sa fixité & sa teinture. Aussi est-ce l'Or, comme il est dit sur la fin de ce Chapitre, *qui retient la Substance de sa Mére*, lorsqu'il est uni à elle ; c'est à dire, qu'il fixe le Mercure, au même tems que ce Mercure le dissout : car par ce moyen, ils s'unissent ensemble pour n'être jamais séparez. Et c'est pareillement *le Laiton* ou l'Or, dit notre Auteur ensuite, qui *est la teinture de l'Eau permanente*, c'est à dire du second Mercure des Philosophes, qui est fixe, & duquel la dissolution de l'Or fait une partie : ce second Mercure étant composé de l'union du prémier Mercure, qui est le Dissolvant de l'Or ; & du Mercure de l'Or, ou de sa dissolution. Ce qui a été cause que le Trévisan appelle ce second Mercure des Philosophes *le double Mercure*. L'Or donne, dis-je, la teinture à ce Mercure, à cause du Soufre très-pure & parfaitement digeré, que l'Or a dans lui même, & qui lui donne sa couleur & son éclat. Et quoi que l'Or soit dissous, son Soufre ne perd rien néanmoins pour cela, & ne décheoit nullement de sa teinture ni de sa fixité. Car la dissolution de l'Or, qu'on appelle autrement *réincrudation*, n'est autre chose que la réduction qui se fait de l'Or en ses principes, sans que ces principes soient détruits ni altérez, & qu'ils perdent rien de leur prémiére perfection, comme nous voyons que dans la dissolution des autres Mixtes leurs principes demeurent tous entiers. Aussi les Philosophes assurent que *la dissolution du Corps est la fixation de l'Esprit* ; c'est à dire qu'au même tems que le Mercure, qui est l'Esprit, dissout l'Or, que l'on nomme Corps ; l'Or fixe le Mercure. Ce qu'il ne fait que par le moyen de son Soufre, parce que c'est le Soufre qui teint & qui fixe. De sorte que le Soufre de l'Or retient sa vertu fixative, dans le tems même que l'Or est dissous, puis qu'alors il fixe le Mercure, en s'unissant à lui, & le rendant par ce moyen *Eau permanente*. Et par conséquent il doit aussi retenir sa teinture, puis qu'après avoir fixé ce Mercure, il le teint en lui donnant la perfection d'Elixir, avec le secours du

propre & particuliére, eſt ma lumiére, qui ſurpaſſe quelque lumiére que ce ſoit; & mes biens valent mieux que tous les autres biens.

Je donne la joye, la ſatisfaction, la gloire, les richeſſes, & les plaiſirs ſolides à ceux qui me connoiſſent; & je leur donne encore la parfaite intelligence de ce qu'ils cherchent, *avec tant d'empreſſement*, & je leur donne enfin la poſſeſſion des choſes divines. (1)

Ecoutez, je vais vous découvrir ce que les anciens Philoſophes avoient célé de leur Science. Ceſt une choſe dont le nom eſt compris en ſept lettres. Car elle en ſuit deux Alpha & Eta.

Le Soleil ſuit tout de même la Lune, *& il vient après elle*; mais il veut pourtant avoir la domination, & être le maî-

feu extérieur, que l'Artiſte entretient coutinuellement; & ſans lequel la Nature, c'eſt à dire les Eſprits & la chaleur, qui ſont intimement dans la Matiére, ne ſçauroit rien faire.

(1) Il veut dire que la Science, comme le dit Morien, inſpire aux Philoſophes un grand détachement & un grand mépris du monde & de ſes vanités; & qu'elle les éléve à la contemplation des choſes divines, c'eſt a dire à la connoiſſance de Dieu; qu'en cette veuë ils glorifient comme Dieu, parce qu'ils ſçavent bien que d'eux-mêmes ils n'ont pas été capables d'acquérir une Science ſi admirable & ſi extraordinaire; mais que cette capacité, comme parle l'Apôtre, leur a été donnée du Pére des lumiéres, qui eſt l'Auteur & le juſte Diſpenſateur de tous les biens. *M. Salom.*

tre *de l'Oeuvre*, Il veut conserver Mars, & teindre le Fils de l'Eau vive, qui est Jupiter, & c'est-là le Sécret que les Philosophes ont caché. (1)

Comprenez-moi donc, vous qui m'écoutez, & dorénavant mettons en pratique ce que nous sçavons. Je vous ai déclaré ce que j'ai écrit, après l'avoir recherché fort curieusement, & l'avoir fort subtilement medité. C'est que je connois une certaine chose qui est unique.

Car qui est-ce qui comprend *notre*

(1) Il est parlé ici des Couleurs de l'Oeuvre, que l'Auteur marque, comme font ordinairement les Philosophes, par le nom des Métaux, puisqu'il nomme ici la Lune, le Soleil & Jupiter, & que Vénus est nommée ensuite. Que c'est de la Couleur rouge dont il s'agit principalement, *qui veut*, dit-il, *avoir la domination*, & que la Couleur de Mars, qui est appellée, *roüille* dans la Tourbe, *& le rouge diminué*, est une ébauche & un commencement de la Couleur rouge. De maniére que lors que la Couleur de Mars commence à paroître dans l'Oeuvre, la Matiére ne la quitte plus; mais cette Couleur se fortifie & s'augmente toûjours en elle par la cuisson, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la rougeur parfaite: & Jupiter doit être teint tant en Lune qu'en Soleil; parce qu'encore que Jupiter précéde la Lune, on peut dire aussi en quelque façon qu'il la suit. Car la Couleur blanche parfaite de Lune, qui est une augmentation de la Couleur de Jupiter, & qui le teint, ne peut passer à la Couleur rouge, que par degrés, & en diminuant peu à peu: de maniére que cette diminution, qui suit la blancheur parfaite, peut être appellée Jupiter aussi bien que la diminution qui la précéde. Et c'est proprement cette derniére diminution de la blancheur, qui reçoit les prémiéres impressions de la Couleur rouge; & par conséquent Jupiter est teint de la rougeur solaire. *M. Salomon.*

Science, ceux qui l'étudient sérieusement, la recherchant avec une si grande application, qu'ils employent toute la force de leur esprit & de leur raisonnement pour la découvrir?

Voyez comme (1) d'un Homme il ne peut provenir que son semblable, ni d'un autre Animal non plus. Et s'il arrive que deux Animaux de différentes espéces s'accouplent, il en naîtra un, qui ne ressemblera ni a l'un ni a l'autre.

Maintenant Vénus dit : J'engendre la lumiére, & les ténébres ne sont pas de ma nature : & n'étoit que mon Métail est sec, tous les *autres* Corps auroient besoin de moi.

Car je les fonds, j'efface leur roüille & je tire leur substance. Rien n'est donc meilleur, ni ne mérite d'être plus honoré que mon Frére & moi lors que nous sommes unis

Mais le Roi, qui a la domination de *l'Oeuvre*, dit a ses Fréres, qui *par leur transmutation*, rendent témoignage *de cette vérité*. Je suis courronné, je suis

(1) Les Philosophes se servent souvent de cette comparaison, qu'ils prennent tant des Animaux que des Végétaux, pour nous faire voir évidemment, que comme dans ces deux familles de la Naure, chaque chose produit son semblable, le même aussi se doit nécessairement faire dans les Minéraux ; & qu'ainsi leur Oeuvre ne peut être faite d'une Matiére étrangére, & qui ne soit pas de même espéce, & de même nature qu'elle. *M. Salomon.*

paré

paré du Diadême, (1) je porte le manteau royal, & je remplis les cœurs de joye.

Et quand je me trouve entre les bras & sur le giron de ma Mére, & que je suis uni à sa substance, je retiens & j'arrête cette substance en la fixant (2) Et de ce qui est visible, j'en fais & j'en compose l'invisible.

Alors ce qui est occulte & caché, sera manifesté & apparoîtra; & tout ce que les Philosophes ont célé *de leur Oeuvre*, sera *évidemment* produit & engendré de nous deux.

(1) Les Métaux imparfaits, qui sont les Fréres de ce Roi, étant formez de la même matiére que lui, rendent témoignage de sa Royauté, lors que par leur transmutation, il les y associe, & leur fait part de son Diadême & de sa Pourpre Royale.

(2) L'Or fixe la substance de sa Mére, c'est à dire du Mercure, qui est naturellement volatil. Il est vrai que l'on peut dire que l'Or, ou dumoins son Soufre, fixe aussi sa Substance, tant parce qu'il fixe pareillement son Mercure, je veux dire, le Mercure en quoi il est résous; qu'à cause que le Mercure qui le dissout, est de même nature & de même substance, ou pour parler comme la Tourbe, de même sang que lui: car autrement ces deux Mercures ne s'uniroient pas inséparablement, comme ils font. *Et de ce qui est visible j'en fais & j'en compose l'invisible.* Il semble qu'il faudroit dire tout le contraire, & qu'il y eût, *de l'invisible j'en fais le visible*, parce qu'il est dit ensuite que *ce qui est occulte devient manifeste.* Mais le visible qui devient invisible, se doit entendre, à mon sens, de la couleur de l'Or, qui se perd en sa dissolution, & qui est comme ensevelie dans la noirceur, mais qui se dégage & qui paroît dans la suite de l'Opération. *M. Salomon.*

Comprenez bien ces paroles, vous qui m'écoutez ; conservez-les soigneusement dans votre cœur ; méditez-les attentivement, & ne cherchez rien autre chose.

Ne voyez-vous pas que l'Homme, dont les entrailles sont de chair, est engendré du principe de Nature, *lequel est fait de sang, dont la chair a été faite elle-même.* Et l'Homme ne sçauroit avoir été fait autrement, *ni formé d'autre chose.* Méditez ce que je viens de dire, & rejettez tout ce qui est superflu, *& étranger.* (1)

C'est pourquoi le Philosophe a dit, (2) Botri est fait de l'orangé, qui est

(1) L'éxemple que notre Auteur prend ici de la conformation du corps de l'Homme, qui n'est, ni ne peut être fait que des principes qui sont de sa même nature, confirme ce qu'il a dit dans le Chap. I. que *l'Oeuvre est dans nous & chez nous* : & fait voir l'aveuglement de ceux qui pretendent faire le Magistére des Philosophes, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits (c'est à dire, donner à leur Mercure la fixité & la teinture de l'Or & de l'Argent, & le dégager du mauvais soufre & des crasses & impuretés qu'il a contractées dans sa Matrice) en se servant de toute une autre Matiére, que de celle dont sont formez les Métaux, tant ceux qui doivent recevoir cette perfection, que ceux qui ont une pefection semblable à celle qu'ils doivent recevoir, Et cette Matiére différente & étrangére est appellée ici *le superflus*, que l'Auteur commande de rejetter, ou de ne s'en point servir, comme étant une chose superfluë, & entiérement inutile à l'Oeuvre. *M. Salomon.*

(2) Il est difficile de dire ce que les Philosophes

tiré du nœud rouge, & non d'ailleurs. Que si vous le pouvez faire orangé, ce sera un effet de votre sagesse, & un témoignage de la certitude de votre Science.

Ne vous souciez & ne vous appliquez uniquement qu'à tirer & à faire sortir du rouge *cette couleur orangée*. Voyez, je ne me suis point servi d'un circuit de paroles, & si vous m'entendez, vous verrez que peu s'en faut que je ne l'aye découvert.

Fils des sages, (3) brûlez le corps

entendent par ce mot *Botri*, les Arabes ne le connoissant pas, & n'étant ni Grec, ni Latin. Il est vrai qu'il s'approche du Grec Car Botris en cette Langue, signifie un *raisin*; & une sorte d'herbe dans Dioscoride & dans Pline. Mais quoi que les Philosophes parlent de vigne & de vin, je ne me souviens point d'avoir lu le mot de *raisin* dans leurs Livres, ni qu'ils s'en soient servis pour signifier ni l'Oeuvre, ni quelqu'une de ses circonstances. *Joli* a expliqué ce mot *Botri* par celui du Soufre, ce que sans doute il n'a pas dit de lui-même. Il y a même apparence qu'en cet endroit il signifie *le Soufre parfait*, parce qu'il est dit que Botri est fait de l'orangé, & que cet orangé est fait du rouge, c'est à dire de l'Or, lequel par sa dissolution, perd sa couleur rouge & qui ayant passé par plusieurs couleurs, devient orangé, avant que d'arriver à la rougeur parfaite. C'est pourquoi il est dit dans la suite *que l'on doit s'appliquer uniquement à faire en sorte que le rouge devienne orangé*, parce que ce sera une marque infaillible que l'Or a été dissout, ce qu'il n'y a que les Philosophes qui puissent faire. *M. Salomon.*

(3) Les Philosophes, par ce mot *Laiton*, entendent le plus souvent l'Or; quoi qu'ils le prennent aussi quelquefois pour

du Laiton à fort feu, & il vous donnera ce que vous cherchez. Empêchez que celui qui fuit, ne s'envole de celui qui ne fuit pas, *& qu'il ne le quitte & ne se sépare de lui.*

Mais faites en sorte qu'il se repose, & qu'il demeure sur le feu, quelque âpre qu'il soit. Et ce qui sera corrompu par la chaleur violente du feu, c'est Cambar. (1)

Sachez que le Laiton est une partie de cette Eau permanente, qu'il est sa teinture, & que ce qui lui a fait sa noir-

sa dissolution. L'Auteur dit ici, qu'*il le faut brûler à fort feu*, c'est à dire, le dissoudre par le Mercure des Philosophes; parce que la Tourbe Latine assure, comme il a déjà été dit, que l'Argent-vif est de la nature du feu, & qu'il brûle les Corps ou Métaux, mieux que ne fait le feu. Mais le Laiton, ou l'Or, de son côté retient & fixe le Mercure, qui est naturellement volatil, & qui s'enfuit de dessus le feu. Et afin que la dissolution du Laiton se puisse faire par le Mercure, notre Auteur donne ici une régle pour le régime & la conduite du feu, que l'on doit éxactement observer, lors de cette opération: qui est, qu'il faut empêcher que celui qui fuit, ne s'en vole & ne s'enfuie pas de celui qui ne fuit point. Il veut dire, qu'il faut faire le feu si doux, au commencement de la seconde Opération, que le Mercure, qui est volatil, ne s'éléve pas tout seul, sans enlever peu à peu l'Or avec lui. Parce que si le Mercure se sublimoit tout seul, il laisseroit le Corps, qui est le Laiton ou l'Or, au fond du vaisseau, sans qu'il fût nullement altéré: & ainsi la dissolution ne se feroit point, ni l'Oeuvre par conséquent. *M. Salomon.*

(1) *C'est Cambar.* Ce mot est encore l'un de ceux dont les Philosophes se servent, & que l'on peut dire qui n'est que de leur Langue & de leur Idiome,

ceur, se change alors en véritable rouge. (1)

Je proteste devant Dieu que je n'ai dit que la vérité. Et que les choses qui détruisent, sont celles-là même qui perfectionnent. (2) Et c'est pour cela que rien ne peut être amendé ni rendu meilleur, s'il n'est corrompu auparavant, & cette corruption fera paroître l'amendement & la perfection; & l'un & l'autre est une marque essentielle de la vérité de l'Art.

Flamel en parle dans son Chap. 5. selon notre Edition. Et il dit que c'est un des noms que les Philosophes envieux ont donné à l'Opération qu'il décrit en cet endroit-là. Joli a traduit *Cambar*, par *Mercure*. Mais je ne sçai quelle authorité il a euë pour cela. *M. Salomon.*

(1) Le Laiton ou l'Or, étant dissous & uni avec son Dissolvant, compose *le double Mercure*, comme le Trevisan l'appelle, & que notre Auteur nomme *Eau permanente*, parce que ce Mercure est fixe & permanent; ainsi le Laiton est véritablement une partie de cette Eau, qui est le second Mercure des Philosophes.

(2) Ces choses qui détruisent l'Or ou le Laiton, & qui lui donnent ensuite la perfection de l'Elixir, ce sont le prémier Mercure des Philosophes, & le feu extérieur. Car ce sont ces deux Agens qui font la dissolution de l'Or, & qui vivifient & digérent cette dissolution. De sorte que l'Or ne pouvant teindre s'il n'est teint, c'est à dire s'il n'est élevé à une plus forte couleur, que celle que la Nature lui a donnée; & ne pouvant recevoir cette teinture, s'il n'est détruit & dissous, & s'il ne reçoit un nouveau Soufre par le prémier Mercure, & que le sien ne soit plus cuit & plus digéré par la cuisson, il est évident que sa corruption est la cause de sa perfection, & que ce qui le détruit, est ce qui le perfectionne. *M. Salomon.*

CHAPITRE V.

MON Fils, ce qui naît du Corbeau est le commencement de cet Art. Voici, j'ai obscurci ce que je vous ai dit, & je lui ai ôté sa clarté (1) par un circuit de paroles ; & j'ai dit, que ce qui est conjoint étoit désuni, & que ce qui est très-proche, étoit fort éloigné.

Rotissez donc ces Matiéres; & cuissez-les ensuite par l'espace de sept jours, de quatorze & de vingt & un, (2) dans ce qui vient du ventre des Chevaux.

Lors se fait le Dragon, qui mange ses aîles, (3) & qui se mortifie soi mê-

(1) Cette circonlocution, par laquelle il a obscurci ce qu'il vouloit dire, est à mon avis, qu'au lieu de dire, que le Corbeau est le commencement de l'Oeuvre, il a dit, que c'étoit ce qui naît du Corbeau, c'est à dire, la noirceur. Car en disant ce qui naît du Corbeau il dit deux chose, le Corbeau, & ce qui naît de lui; & cependant il n'y a qu'une seule chose, par où commence l'Oeuvre, qui est la noirceur, que les Philosophes appellent le Corbeau, où la tête du Corbeau. *M. Salom.*

(2) On se sert souvent dans la Chymie vulgaire du fumier de Cheval, pour mettre les Matiéres en digestion. Les Artistes l'appellent ordinairement *le ventre de Cheval*, & *le Vicaire du Bain-Marie*. Notre Auteur veut dire ici, que la chaleur doit être douce au commencement semblable à celle du fumier de Cheval échauffé. *M. Salomon.*

(3) Les Philosophes appellent leur prémier Mercure un Dragon vo-

me. Après quoi mettez le dans un morceau de drap, & dans le feu du fourneau, & prenez soigneusement garde qu'il ne sorte du vaisseau. (4)

lant, non seulement à raison de la Matiére d'où il est tiré, qui est, disent-ils, un poison; mais encore, parce qu'il est volatil, & qu'il ronge & dissout l'Or, qu'il enleve peu à peu, en se sublimant par une chaleur douce. Mais lors que la dissolution de l'Or est faite, & que la Matiére est noire, le Mercure ne s'élevant plus, à cause que cet Esprit est devenu fixe par la dissolution du Corps, qui lui a communiqué sa fixité, le Dragon mange alors ses aîles & se mortifie; c'est à dire devient noir, ce qui marque la mortification de la Matiére. *M. Salomon.*

(4) Je n'atens point ce que l'Auteur veut dire par *petiâ panni*, c'est à dire *une piece* ou *un morceau de drap*. Car quel sens peut avoir ici le mot de *drap*, même par figure, ou il ne s'agit que de cuire les deux Matiéres, ou Mercures, éxactement mêlées ensemble par la corruption, ou la fermentation qui s'en est faite, comme le marque la noirceur qui a précédé? Peut-être qu'au lieu de *in petiâ panni*, il faudroit lire, *in bociâ ſtanni*; ce qui voudroit dire, qu'alors il faudroit mettre la Matiére de l'Oeuvre dans un bocal ou vaisseau d'Etain, par une façon de parler, qui est assez ordinaire aux Philosophes, pour marquer que le Régime de Jupiter doit commencer immédiatement après celui de Saturne; c'est à dire que de la noirceure, la Matiére doit passer à la blancheur, telle qu'est celle de Jupiter; qu'autrement l'Oeuvre ne se fera point: le mot *Bocia* étant usité par ceux, qui ont traduit les Livres des Arabes en Latin, qu'ils ont peut-être pris du mot Espagnol *Bocal* dont nous nous servons aussi. L'Auteur ajoute qu'*alors on doit mettre la Matiére dans le feu du fourneau*; voulant dire, que comme la Matiére est fixe, puisque c'est alors le double Mercure & l'Eau permanente; on doit augmenter le feu, afin que la cuisson s'en fasse mieux; n'y ayant plus à craindre que le prémier Mercure s'éleve, & qu'il se sépare de l'Or, qui est dissous, & avec lequel il est uni. *M. Salomon.*

Et ſçachez que les temps de la Terre ſont dans l'Eau, & que l'Eau ſe fait toûjours, juſqu'à ce que vous mettiez la Terre ſur elle. (1)

Quand la Terre ſera donc reduite en Eau, & brûlée, prenez ſon Cerveau, & broyez-le par le Vinaigre très-fort, & l'Urine d'Enfans, juſques à ce qu'il s'obſcurciſſe. (2)

(1) Il veut dire, à mon avis, que la Terre ne paroît point dans l'Oeuvre, que par le deſſéchement de l'Eau; de maniére que la converſion des Elémens dépend de la coagulation & de la cuiſſon du Mercure, qui eſt l'Eau des Philoſophes, laquelle devient Terre, en ſe deſſéchant par la digeſtion qui s'en fait. *L'Eau ſe fait donc toûjours*, comme il eſt dit enſuite, *juſques à ce que la Terre ſoit miſe ſur elle.* C'eſt à dire, que dans l'Oeuvre, il ne paroît que de l'Eau, au commencement & dans la ſuite de l'Ouvrage, lors que le prémier Mercure, qui eſt liquide, diſſout l'Or & le reduit en Mercure ou en Eau, juſqu'à ce que cette Eau devienne fixe & permanente; par l'action du Soufre, & qu'elle s'épaiſſiſſe par la cuiſſon, & que la Terre apparoiſſe: Ce qui n'arrive qu'après que la noirceur eſt diſſipée, & que la Matiére a blanchi: Et c'eſt de-là en partie, que quelques Auteurs ont pris ſujet de dire, que l'Oeuvre reſſemble à la Création du Monde, où tout étoit eau & ténébres au commencement, juſqu'à ce que Dieu, ayant produit la Lumiére, la Terre parut peu aprés toute séche. *M. Salomon.*

(2) Le Cerveau de la Terre, eſt, à mon ſens, l'Or qui a été ſublimé & élevé au haut du Vaiſſeau, par le prémier Mercure. Et c'eſt ce que l'Auteur dit qu'il faut broyer, ou mettre en poudre par le Vinaigre très-fort, il veut dire par le même Mercure, que la Tourbe appelle *Vinaigre trés-aigre*, & *l'Urine des Enfans*, à cauſe de ſon acrimonie & *ponticité*. Ainſi, par une maniére de parler des Philoſophes, l'Auteur dit ici, que lors que la Terre eſt reduite en Eau (il veut

Cela

Cela étant fait, votre Magistére vit dans la pourriture, les nuées noires qui étoient en lui avant qu'il mourût, seront changées & converties en son Corps. Or étant refait de la maniére que je l'ai décrit, il meurt une seconde fois, & après il reçoit la vie, ainsi que je l'ai dit. (1)

Au reste, nous nous servons d'Esprits, & dans sa vie, & dans sa mort. Car de même qu'il meurt lorsque ses Esprits lui sont ôtez, il se revivifie aussi lorsqu'ils lui sont rendus, & il s'en réjoüit.

Si vous pouvez parvenir jusques-là [2]

dire, quand l'Or est dissous] il faut faire ce qui est déja fait. Ou, par le cerveau de l'Oeuvre, il entend l'Elixir, qui se fait par la dissolution ou liquefaction du Corps ou de l'Or, & par la combustion de l'Esprit, c'est à dire par la conversion du second Mercure en terre ou en poudre: parce que comme le cerveau est la principale partie du corps de l'Homme, où l'Ame exerce ses plus nobles fonctions, aussi l'Elixir est l'Ame, & la Quintessence de l'Oeuvre. Ainsi l'Auteur enseigneroit ici la maniére de faire la multiplication [comme en effet il en parle ensuite] en dissolvant l'Elixir dans le prémier Mercure, & le faisant cuire & digérer de la maniére que la Pierre a été faite du prémier Mercure & de l'Or. *M. Salom.*

[1] Il parle ici de la Multiplication, qui est une reïtération abrégée de l'Oeuvre, dans laquelle la Matiére [qui est composée du prémier Mercure des Philosophes & de l'Elixir] reçoit les mêmes changemens & les mêmes couleurs qu'à la prémiére fois, n'y ayant d'ailleurs nulle autre différence entre ces deux Opérations, que de l'espace du tems, qui est plus court dans la seconde que dans la prémiére, qui diminuë à mesure qu'on refait la Multiplication. *M. Salomon.*

[2] L'Auteur veut dire ici, que si l'Artis-

je vous assure que vous aurez la satisfaction de voir ce que vous cherchez. Je vous dis ici les signes qui réjoüissent ceux qui les voyent, & ce qui fixe son Corps.

Or quoi que vos Prédécesseurs soient arrivez par cette Opération à ce qu'ils s'étoient proposé de faire, ils sont pourtant morts. [1]

te peut faire par son Opération, que l'Esprit vivifie le Corps, il verra ce qu'il souhaite, & qu'il fera indubitablement le Magistére : car les Philosophes nous assurent que toute la difficulté & tout le sécret de l'Oeuvre consiste à dissoudre & à rendre volatil le Corps qui est fixe, & à fixer l'Esprit qui est volatil: à mortifier, ou à faire mourir le vif, & à vivifier le mort. Car qui pourra faire ces Opérations, il sçaura faire le prémier Mercure des Philosophes, qui est le seul & véritable Dissolvant de l'Or, & ce qui le rend volatil & qui le vivifie. Et ainsi il sçaura tout ce qu'il y a de caché & de mystérieux dans l'Oeuvre, n'y ayant que le seul prémier Mercure, que les Philosophes ayent célé ; c'est à dire dont ils n'ont pas parlé si ouvertement, que du reste, quoi qu'ils l'ayent peut-être dit aussi intelligiblement. *M. Salomon.*

[5] L'Auteur veut peut-être dire, qu'encore que les Philosophes ayent sçû le sécret d'animer & de vivifier une Matiére morte, comme l'est l'une de celles qu'ils employent à faire leur grand' Oeuvre, ils n'ont pas pû s'empêcher de mourir, & n'ont pû se revivifier eux-mêmes n'y ayant que Dieu, seul qui puisse le faire. Et ainsi quoi que l'Elixir ait la vertu d'entretenir la santé, de garantir des maladies, & de les guérir, il ne peut pas immortaliser l'Homme pour cela ; puisque, comme le dit l'Apôtre, c'est une loi & une nécessité à l'Homme de mourir une fois. J'aurois occasion de parler ici de l'immortalité que quelques-uns ont attribuée aux Rosecroix, qui fixent, disent ils, leurs Ames dans leurs corps par le moyen de l'Elixir. Mais outre que ceux qui ont écrit de cette Confrairie, [véritable ou

Je vous ai dèja montré *l'accompliſſement* ou la fin *de l'Oeuvre*; j'ai ouvert le Livre à ceux qui ſçavent; j'ai célé *aux autres* les choſes qui leur ſont cachées, *& inconnuës*; j'ai joint & incorporé enſemble celles qui étoient ſéparées, & qui avoient des figures différentes, & j'ai uni les Eſprits. Recevez ce Don des mains de Dieu. [1]

imaginaire] rapportent la mort des prémiers de cette Société, le lieu de leur Sépulture, & leurs Epitaphes, il faudroit faire un trop long diſcours, qui ne ſerviroit de rien; ceux qui auront cette curioſité pouvant voir ce que Mayerus, Flud, & quelques autres en ont écrit. *M. Sal.*

[1] Les Philoſophes aſſurent tous qu'ils n'ont écrit que pour les Enfans de la Science. Ils appellent ainſi ceux qui ont quelque connoiſſance de la maniére de faire & de compoſer leur prémier Mercure, parce que c'eſt la clef & toute l'intelligence de l'Oeuvre. Ainſi ils ont écrit pour confirmer ceux qui ſçavent, & non pour inſtruire ceux qui ne ſçavent rien. L'Auteur fait enſuite une récapitulation de tout le Magiſtére en peu de mots. En diſant, *Qu'il a joint les choſes qui étoient ſéparées*, il entend les deux Matiéres, *qui ont des figures différentes*; c'eſt-à-dire, dont l'une eſt liquide, & l'autre ſolide: *& qu'il a uni les Eſprits*, appellant Eſprit le Corps, qui a été ſpiritualiſé par la Sublimation, comme l'Eſprit a été pareillement corporifié. *M. Salomon.*

CHAPITRE VI.

NOus ſommes obligez de rendre graces à Dieu, qui donne à tous ceux qui ſont ſages une Science ſi admirable,

qu'elle nous délivre de la misére & de la pauvreté ; & de ce qu'il a renfermé tant de merveilles dans la Pierre des Sages. [1]

Quoi que ceux à qui il ne fait pas une grace si singuliére n'ayent pas moins de sujet de le remercier de toutes les choses qu'il produit continuellement pour leur subsistance, & qui sont comme autant de miracles qu'il fait incessemment pour tous les Hommes.

Que si non contens de tous ses bienfaits, ils aspirent à cette Science, ils doivent demander cette grace à Dieu par de continuelles & ferventes priéres, pour en obtenir la connoissance pendant leur vie.

Au reste, afin que ce que j'ai dit *ci-devant* des Onguents que nous tirons des Ongles, des Poils, du Verdet, du Tragacant & des Os, *ne les jette dans l'erreur, je les avertis que* ce sont des mots dont les Anciens Philosophes se sont servis figurativement dans leurs Livres, que l'on ne doit pas prendre à la lettre.

Il nous reste encore à expliquer plus amplement la disposition ou préparation de

[1] Ce Chapitre est tout tronqué, & presque corrompu par tout. Ainsi il est bien difficile de donner un sens raisonnable à ce qui nous en reste, la plus grande partie consistant en des mots, qui nont nulle liaison avec ce qui précéde, ni avec ce qui suit. J'ai été même obligé de laisser des lacunes en deux endroits, où il est évident qu'il manque quelque chose. *M. Salomon.*

l'Onguent, qui contient en soi les Teintures, qui coagule & fixe les choses Volatiles & qui embellit les Soufres. ****** **********

C'est un Onguent caché & enseveli, duquel il semble qu'il n'y ait aucune préparation à faire. Et il demeure dans son Corps, comme le feu dans les Arbres, & dans les Pierres. Et il faut tirer cet Onguent par une industrie très-subtile, & par un grand artifice, & prendre garde qu'il ne soit brûlé. *******

Et Sachez que le Ciel est joint à la Terre par ce qui est médiocre ; [1] parce que

[1] J'aurois occasion de parler ici des figures qu'ont les atômes ou petits corps qui sont les principes dont les corps sont composez & qui ne s'unissent que par le moyen de ces figures; ceux, dont les figures sont semblables, s'unissant plus facilement, & faisant la composition des Corps plus resserrée & plus forte, au lieu que ceux qui ont des figures différentes, la font plus poreuse, plus lâche, & moins pressée. Mais comme il y a apparence que cet endroit est corrompu, je me contenterai d'expliquer l'intention de l'Auteur autant que je la puis connoître. Il veut donc dire, à mon sens, que c'est l'Eau [qu'il appelle *le médiocre*, c'est à dire le moyen unissant, comme parlent les Chimistes] qui joint & unit l'Esprit ou le Mercure, avec le Corps ou l'Or, par la dissolution qu'il en fait. Car par ce moyen le Corps est réduit en son Mercure, qui est liquide & coulant, & de nature d'Eau, n'y ayant que les choses liquides qui puissent s'unir inséparablement, & n'être plus qu'une même Substance. Or il appelle le prémier Mercure des Philophes, *Ciel*, parce qu'étant fort spirituel, il s'éléve par la chaleur au haut du Vaisseau. Et c'est ain-

l'Eau, qui est le médiocre, a une figure *commune* avec le Ciel & la Terre.

L'Eau est la prémiére chose qui sort de cette Pierre ; l'Or est la seconde ; la troi-

si qu'il l'a cy-devant appellé dans le Chapitre, où il a dit, qu'*il y a des Soufres céleſtes & terreſtes*, voulant dire, qu'il y a des Soufres dans le prémier Mercure, comme il y en a un dans l'Or. Et il y a ajoûté en ce lieu-là, que *le Mâle eſt le Ciel de la Fémelle, & la Fémelle la Terre du Mâle*, parce que dans la génération ordinaire des Animaux, d'où il prend cette comparaiſon, le Mâle tient toûjours le deſſus, comme le Ciel ou l'Air eſt au deſſus de la Terre, & la Fémelle eſt au deſſous, de même que la Terre eſt à l'égard du Ciel ou de l'Air. De ſorte que c'eſt le Mâle qui rend la Fémelle féconde : comme c'eſt par la vertu que la Terre reçoit du Ciel, c'eſt à dire, par la chaleur du Soleil, & par les pluyes qui s'élévent & qui ſe forment dans l'Air, qu'elle devient ferrile, & qu'elle fait toutes ſes productions. Néanmoins, comme le dit M. d'Eſpagnet dans ſon Traité, qui a pour tirre, *Arcanum Hermeticæ Philoſophiæ Opus*, cet ordre eſt renverſé dans l'Oeuvre des Philoſophes, parce que la Fémelle, par un emportement d'amour, fait de la fonction Mâle, & prend le deſſus. Je veux dire, que c'eſt le prémier Mercure, qui, s'élevant dans le Vaiſſeau, emporte l'Or qui eſt en bas, qui le diſſout, qui l'engroſſe, & l'anime. Ce qui me fait croire, que dans le Chapitre 2. que je viens de citer, il faudroit qu'il y eût, *la Fémelle eſt le Ciel du Mâle & le Mâle eſt la Terre de la Fémelle*, parce qu'ordinairement, les Philoſophes appellent l'Or, Terre, & Corps ; & le Mercure, Eau, & Eſprit, Je dis ordinairement, car quelquefois ils appellent leur prémier Mercure, Terre, comme Philaléthe, dans le Chapitre XI. dit que *les anciens Philoſophes jugérent que le Mercure étoit la Terre dans laquelle ils devoient ſemer leur Or, afin qu'il s'y vivifiât*. Notre Auteur ſuit ici la maniére ordinaire, en appellant l'Or, Terre, parce qu'il eſt fixe, ſolide & péſant, & que naturellement il ſe tient en bas. Et par le médiocre, il entend l'Eau, comme il l'explique lui-même, parce que l'Eau

siéme c'est une chose qui est presque Or, & médiocre, qui est pourtant plus noble que l'Eau, & que les féces ou impuretés. La fumée, la noirceur, & la mort se trouvent en ces trois choses. Il faut donc

est sur la Terre, & qu'elle est placée entre la Terre & l'Air, que l'on appelle Ciel. Ou plutôt par le médiocre, il entend le second Mercure des Philosophes, qui est une Eau permanente, & qui tient le milieu entre l'Or, qui est solide, & le Mercure qui est une Eau vaporeuse & volatile, parce que ce second Mercure est une Eau fixe, moins solide que l'Or, qui est la Terre; mais plus épaisse que le prémier Mercure, qui est le Ciel, & qu'elle unit ensemble, puisqu'elle les contient tous deux, étant faite du mélange & de l'union de tous les deux. L'Auteur ajoûte à ceci que l'Eau est ce qui sort le prémier de la Pierre, c'est à dire de l'Or, qui en est une des Matiéres; parce que la prémiére Opération, qui se fait dans le Vaisseau, après que le mélange des deux Matiéres y est enfermé, c'est la reduction de cette Composition en Eau. Ce qui a fait dire à un Philosophe qu'*au commencement de l'Oeuvre il n'y a qu'Eau, & qu'il ne se voit que de l'Eau.* Il dit ensuite que l'Or est la seconde chose qui en sort, parce que les Philosophes appellent proprement l'Or vulgaire leur Or, lors qu'il est animé, dit Philaléthe; qui est lors que l'Or est entiérement dissous, & uni au prémier Mercure, & c'est ce que notre Auteur dit dans le Chapitre 7. qui est plus pésant que le Plomb. Pour la troisiéme chose qui sort de la Pierre & qu'il appelle *le médiocre.* J'ai déja dit que c'étoit le second Mercure des Philosophes: mais ce n'est que lors qu'il commence à sortir de la noirceur. Parce qu'en cet état il est encore un peu liquide, mais pourtant plus noble que l'Eau, c'est à dire plus que le prémier Mercure, puisque ce prémier Mercure est lui-même une partie de cette Eau qui est faite de lui & de la dissolution de l'Or. Et elle est plus noble que les féces; c'est à dire, qu'en cet état la Matiére s'approche plus de la perfection, que lors que la dissolution se faisoit, & que tout étoit noir. De sorte que cette

que nous ôtions la fumée qui est sur l'Eau; [2] que nous séparions la noirceur d'avec l'Onguent, & que nous chassions la mort hors des féces. Ce que nous ferons par le moyen de la Dissolution. Et par là nous aurons une souveraine Philosophie, & le Sécret de tous les Sécrets.

J'ai laissé dans ce Chapitre deux Lacunes marquées par plusieurs étoilles, à cause qu'il manque quelque chose en ces deux endroits; & que la Traduction de Joli est plus ample. Comme elle est même différente au commencement, j'ajoûte ici ce Chapitre tout entier comme il l'a traduit. Le voici, où l'on remarquera que ce qui est en lettre différente, est ce qui n'est pas dans les Exemplaires Latins, ni par conséquent dans la Traduction que j'en ai faite.

Eau est presque Or, y ayant peu à dire qu'elle ne soit Elixir, tous les changemens intérieurs étant presque faits, & n'y ayant plus autre chose à faire pour la perfection du Magistére, qu'à lui donner le régime du feu, pour en faire la digestion, & pour rendre *Manifeste* ce qui est *Occulte*: c'est à dire, pour faire paroître la couleur de l'Or, qu'elle renferme au dedans; puisque l'Or pour être dissout, ne perd rien de sa prémiére perfection. *M. Salomon.*

[2] Il veut dire, qu'il faut empêcher que le Mercure ne s'éléve en vapeur, ce qu'il appelle la fumée, & qu'ainsi il faut lui ôter sa volatilité, & le fixer. Qu'il faut faire sortir la Composition de la noirceur, & chasser la mort des féces, c'est-à-dire que de la corruption, la Matiére vienne à la perfection, qu'elle soit vivifiée, & qu'elle passe de la mort à la vie. *M. Salomon.*

TRADUCTION DU CHAPITRE sixiéme par Joli.

IL faut que vous rendiez graces à Dieu, qui donne cette Science à tout Sage, qui nous délivre de misére & pauvreté. Remerciez-le de tous ses dons, & grands miracles qu'il a mis en cette Nature, & le priez que pendant que nous vivons nous parvenions à lui. En après, mon Fils, les Onguents, desquels nous extrayons ès Livres des Auteurs, sont écrits d'Ongles, Poils, Leton verd, Tragacantes & Os. Outre plus il nous faut exposer la disposition de l'Onguent qui coagule les Natures fuitives, & orne les Soufres. *& les préfére à tous autres Onguents parfaits. Car nous sçavons l'essence de son vase, & combien il est précieux, qui est appellé divin Soufre & figures aux autres Onguents*, qui est l'Onguent occulte & ensevelí, duquel il ne se voit aucune disposition, & habite en son Corps, comme le feu dans les Arbres & Pierres, qu'il nous faut extraire par un Art & entendement subtil, sans combustion aucune. *Sachez, mon Fils, que qui ne connoît point la différence, ne connoît pas si bien les deux Soufres. Non pas que les Onguents qui se sublíment des Pierres soient*

Soufres, pour accomplir la Teinture. Or les deux mêlez avec leurs Corps, il s'en fait un parfait. Et faut ſçavoir que deux Soufres teignent; mais ils s'enfuyent, leſquels il faut fort bien ſéparer, & les retenir de leur fuite. Et ſçachez que le Ciel ſe joint médiocrement avec la Terre, & le médiocre eſt figuré avec le Ciel & avec la Terre, ce qui eſt l'Eau. Et toute la prémiére eſt Eau qui ſort de cette Pierre, & le ſecond eſt vraiment l'Or, & le troiſiéme l'ordure; & le médiocre eſt l'Or, qui eſt plus noble que l'ordure. Or en ces trois ſont la fumée, la noirceur, & la mort. Il nous faut donc chaſſer la fumée, qui eſt au deſſus de l'Eau, la noirceur de l'Onguent, & des féces la mort, & ce par Diſſolution. Ce qui étant nous avons une très-grande Philoſophie, & le Sécret des Sécrets.

CHAPITRE SEPTIEME ET DERNIER

FILS des Philoſophes, il y a ſept Corps ou Métaux, entre leſquels l'Or tient le prémier rang, comme étant le plus parfait de tous; c'eſt pourquoi on l'appelle leur Roi & leur Chef. [1]

[1] Tous les Philoſophes ne ſont pas d'accord du nombre des Métaux. Ceux qui, comme notre Auteur

La Terre ne sçauroit le corrompre ; les choses brûlantes ne le détruisent point ; l'Eau ne l'altére ni ne le change, parce que sa compléxion est tempérée, & qu'il est également composé de chaleur, de froideur, *de sécheresse*, & d'humidité, & il n'y a rien de superflu en lui. [1]

veulent qu'il y en ait sept, y comprennent l'Argent-vif, qu'on appelle autrement Mercure ; mais quelques-uns soûtiennent que ce n'est pas un Métail, & qu'il est seulememt la Matiére des Métaux : parce que la définition du Métail, d'être *un Corps minéral, composé d'Argent-vif & de Soufre, dur, malléable & fusible*, ne lui peut convenir. Et ceux-là ne reconnoissent que six Métaux, qu'ils appellent autremẽt Corps, pour les distinguer du Soufre, de l'Arsenic, & de l'Argent-vif, qu'ils appellent Esprits. Les uns & les autres les divisent en Métaux parfaits & imparfaits. Les parfaits sont ceux à qui la Nature a donné une fixité & une teinture parfaite, qui sont l'Argent & l'Or, qui demeurent à toutes épreuves. Les imparfaits sont ceux qui n'ont pû atteindre à cette perfection, n'ayant qu'une teinture ébauchée, & qui n'est pas permanente ; & parce que leur Argent-vif est demeuré volatil, ils s'en vont à la Coupelle, & ne souffrent pas les autres épreuves. Les imparfaits se divisent en rouges & en blancs. Les prémiers sont le Fer qu'on appelle Mars, & Venus que l'on nomme Cuivre ou Airain. Les blancs sont le Plomb & l'Etain, qui sont apellez Saturne & Jupiter. Ceux qui mettent l'Argent-vif au nombre des Métaux, disent qu'il a en lui les deux Teintures, la blanche & la rouge ; la prémiére extérieure & l'autre intérieure, & qu'il est Androgine ou Hermaphrodite, c'est à dire, qu'il a les deux Séxes, étant mâle & fémelle. *M. Sal.*

[1] L'Or est composé d'un Argent-vif & d'un Soufre très-purs, parfaitement digérez, & si éxactement unis, que l'un est changé en la nature de l'autre, son Argent-vif étant véritablement Soufre, & son Soufre Argent vif : comme nous avons dit que dans la Composition de l'Argent vif la

C'eſt pourquoi les Philoſophes l'ont préféré *à tous les autres*, & ils l'ont fort eſtimé, nous aſſurant que l'Or, par ſa ſplendeur, étoit à l'égard des Métaux, ce que le Soleil étoit entre les Aſtres par ſa lumiére, qu'il a beaucoup plus éclatante que tous eux.

Auſſi comme c'eſt le Soleil, qui, par la volonté de Dieu, fait naître & croître tous les Végétaux, & qui produit & meurit tous les fruits de la Terre, l'Or contient auſſi tous les Métaux *en perfection* [1]

Terre eſt Eau & l'Eau eſt Terre. De ſorte que l'Or étant homogéne, c'eſt-à-dire, les parties de l'Or étant toutes de même nature, il s'enſuit néceſſairement qu'il n'y a rien de uperflu ni d'étranger en lui. *M. Salomon.*

[1] Tous les Métaux étant faits d'une même principale Matiére, la Nature les auroit tous formez parfaits, ſi elle n'en avoit pas été empêchée par les impureté & les mauvais Soufre, dont cette Matiére a été infectée dans les Mines. Ce qui a fait la différence & la pluralité des Métaux imparfaits, ſelon le divers mêlange de ces impuretés & de ce mauvais Soufre avec un Argent-vif impur, & plus ou moins volatil. La moindre ou la plus grande pureté du Soufre & de l'Argent vif, & la diverſité de leur Teinture, a fait deux ſortes de Métaux parfaits. L'Or étant le plus parfait de tous, par la pureté de ſes principes, & par ſa fixité & ſa teinture, qui ſont dans le dernier dégré de perfection [c'eſt-à-dire, auſſi grande que la Nature l'a pû donner à cette commune Matiére de tous les Métaux] & qui ne peuvent être détruites ni corrompuës par nul Agent naturel ni artificiel, quelque violent qu'il puiſſe être; il eſt évident que l'Or contient tous les autres Métaux en perfection, & qu'il eſt à leur égard ce qu'eſt le Soleil entre les Aſtres, comme le dit notre Auteur. *M. Salomon.*

C'eſt lui qui les vivifie, parce que c'eſt lui qui eſt le Ferment de l'Elixir, & ſans lui l'Elixir ne peut être parfait.

Car de même que la pâte ne ſçauroit être fermentée ſans levain; ainſi quand vous aurez ſublimé le Corps, que vous l'aurez nettoyé, que vous aurez ôté aux féces la noirceur qui les rendoit déſagréables, afin de joindre & unir ce Corps & ces féces enſemble, mettez-y du Ferment, & de la Terre faites-en de l'Eau, juſqu'à ce que l'Elixir devienne Ferment, comme la pâte devient levain. *par le levain que l'on méle avec elle.*

Que ſi vous conſidérez, & que vous éxaminiez bien la choſe, vous trouverez que le Ferment que l'on doit ajoûter à l'Oeuvre, ne ſe doit prendre d'autre choſe que de ce qui eſt de ſa propre nature. Car ne voyez vous pas que le levain ne ſe prend que de la pâte, *qui a été fermentée?*

Et remarquez que le Ferment blanchit la Compoſition: il empêche qu'elle ne ſe brûle; il retient la Teinture, & la rend fixe & permanente; il réjoüit les Corps; il les unit enſemble, & les fait entrans & pénétrans. [1]

[1] Il y a dans le Latin, *Et nota quod fermentum confectionem dealbat.* J'aurois crû qu'il y auroit eu faute en cet endroit, & qu'il eût fallu lire, *deaurat* c'eſt à dire *doré*, au lieu de *dealbat* qui veut dire *blanchit.* Parce que tous les Philoſophes aſſûrent que

Et c'eſt-là la clef des Philoſophes, & la fin à quoi ſe terminent toutes les Opérations qui ſe font dans l'Oeuvre. C'eſt par le moyen de cette Science, que les Corps ſont rendus plus parfaits qu'ils n'étoient, & qu'avec l'aide de Dieu l'Oeuvre eſt accomplie, comme c'eſt par le mépris & la mauvaiſe opinion que l'on a de ce Ferment, c'eſt l'*Azoth*, c'eſt à dire leur Eau ou prémier Mercure, comme l'explique *Artéphius*, qui blanchit le Laiton. Voici ſes paroles, *Nihil eſt quod à Corporibus perfectis, id eſt, à Sole & Lunâ colorem poſſit auferre, niſi Azoth, id eſt, Aqua noſtra, quæ colorat & album reddit Corpus rubeum, ſecundùm regimina ſua.* C'eſt à dire, *Rien ne peut ôter la couleur au Soleil & à la Lune, qui ſont les deux Corps parfaits, ſi ce n'eſt l'Azoth, je veux dire notre Eau; qui, ſelon ſes divers régimes, teint & rend blanc le Corps qui eſt rouge.* Mais l'Auteur ajoûte enſuite, *combuſtionem vetat*, c'eſt à dire *empêche la combuſtion*, il veut dire que le Ferment empêche que la Compoſition ne ſe brûle. De ſorte qu'il ſemble que ce Philoſophe appelle ici *Ferment* ce que les autres nomment Azoth. Ou dumoins que par ce mot *Ferment*, il entend le *ſecond Mercure*, étant certain, comme *Geber* le prouve dans ſa *Somme*, & comme l'aſſurent les autres Philoſophes, que ce n'eſt que le Mercure ou Eau Mercurielle, qui empêche la combuſtion; puiſque c'eſt l'Argent-vif, tout impur qu'il ſoit, qui dans les Métaux imparfaits, empêche qu'ils ne ſoient brûlez & conſumez par le feu, lorſqu'ils ſe fondent, ou qu'ils demeurent long-tems rouges dans un fourneau. Ce que l'Auteur ajoûte, dans ce verſet, que le Ferment unit les deux Corps [car aſſurément ils ſe ſervoient des deux Corps] & qu'il les rend pénétrans & entrans, me fait croire qu'il parle du prémier Mercure, qui étant Eſprit, ſpiritualiſe les Corps, & les rend capables de pénétrer les Métaux imparfaits, pour en faire la tranſmutation.

M. Salomon.

que l'Ouvrage est gâté, & qu'il ne se fait pas. [1]

Car ce qu'est le levain à la pâte, la présure au lait, à l'égard du fromage, *qui s'en fait* & ce qu'est le musc dans les parfums, la couleur de l'Or l'est assurément pour

[1] S'il n'y a point de faute en cet endroit, l'Auteur veut dire, que ceux-là ne peuvent jamais réüssir à faire l'Oeuvre des Philosophes, qui ne connoissent pas le Ferment dont ils parlent, & qui ne l'emploient, pas en leur Ouvrage; parce que, comme il a dit auparavant, l'Elixir ne se peut faire sans lui, on doit dire la même chose, si l'on explique le Ferment par le prémier Mercure des Philosophes, que ceux-là ne feront jamais le M agistére, qui ne connoissent ni la véritable Matiére, ni comment se doit faire la Composition de ce Mercure: parce que, disent les Philosophes, c'est *la clef de l'Oeuvre*, sans quoi il est impossible de la faire. Cependant sans parler des autres choses, qui doivent entrer en sa Composition, combien y a-t'il d'opinions fausses & erronées sur la Matiére, dont il se faut servir pour le faire? Car quoi que les Philosophes ayent parlé fort intelligiblement là-dessus, il y en a pourtant très-peu qui la veüillent connoître. Les uns la veulent trouver en des choses étrangéres, & qui n'ont nulle affinité avec les Métaux & les autres dans l'Esprit Universel, c'est à dire, de la maniére qu'ils le conçoivent, dans une pure imagination. *M. Salomon.*

Mr. Salomon, qui, dans toutes ses Remarques sur la Philosophie Hermétique, fait paroître une érudition profonde, semble, par ce qu'il dit ici, que l'usage qu'un vrai Philosophe fait de l'Esprit Universel soit une chimére. Ce sçavant Médecin ignoroit apparemment, comme l'ignorent encore beaucoup de Gens, qu'il y a des Aymans avec lesquels on attire cet Esprit Universel, dont un habile Artiste extrait un Mercure, & un Soufre & un Sel purement célestes desquels il compose un Dissolvant, qui réduit si radicalement l'Or en ses prémiers Principes, qu'il n'est plus possible de le remettre en Corps, si ce n'est par la voye des Regimes du grand Oeuvre;

la Teinture rouge, & sa nature n'est pas une douceur. [1]

C'est pourquoi de lui nous faisons la Soye, c'est à dire l'Elixir, & de lui nous avons fait la peinture dont nous avons écrit, & nous teignons la boüe du Sceau Royal, & nous avons mis en elle la couleur du Ciel, laquelle fortifie la veüe de ceux qui la regardent. [2]

L'Or est donc la Pierre très-précieuse,

Réduction, dit l'Auteur de *la Lumiére sortant des Ténébres*, que le Mercure vulgaire ne sçauroit faire, parce qu'il a perdu sa prémiére simplicité & pureté, & qu'il a passé dans une autre Substance, étant devenu un Corps métallique, abondant en une humidité superfluë, & en une lividité, qui le rendent incapable d'opérer une véritable Réduction de l'Or. *Cependant*, selon Géber, *on peut l'en rendre capable.*

[1] Je croi que notre Auteur, par toutes ces maniéres de parler, fait allusion à des choses qui se trouvoient dans les Livres des Philosophes : comme ce qu'il avoit dit des Onguens qu'ils tiroient des poils; des ongles, &c étoient des façons de parler des Anciens. *M. Salom.*

[2] l'Auteur appelle ici boüe la dissolution de l'Or, quand elle est dans la noirceur. Et c'est ce que Philaléthe appelle *le Plomb des Philosophes*, qu'il dit *qui est plus précieux que le plus fin & le plus pur Or du monde.* On teint cette boüe du Sceau Royal, quand par la cuisson on lui donne cette couleur éclatante, qui brille dans le vaisseau, & qui le fait paroître tout doré, dit Philaléthe, avant que d'être Elixir parfait. Mais il faut que la Matiére ait passé auparavant par la couleur du Ciel. Il veut dire, par la couleur blanche brillante, s'il prend ce mot de *Ciel* figurativement, comme il a fait cidevant, pour le prémier Mercure. Ou pour la couleur verte & azurée, qui est la couleur que l'on attribuë ordinairement au Ciel, & qui est effectivement fort agréable à la veuë. Ce qui est plus vraisemblable. *M. Salomon.*

qui

qui n'a point de taches, & qui est tempérée. Et ni le Feu, ni l'Air, ni l'Eau, ni la Terre ne sçauroient corrompre ce Ferment universel, lequel, par sa composition tempérée, rectifie & met tous les Corps imparfaits, en une justesse & température modérée & égale *en les transmuant en Or.* Et ce Ferment est jaune, ou est véritable orangé.

L'Or des Sages étant cuit & bien digéré, [1] par le moyen de l'Eau ignée, ou de l'Eau-feu, fait & compose l'Elixir. Car l'Or des Philosophes est plus pésant que le Plomb, & par sa composition tempérée & égale, il est le Ferment de l'Elixir. Comme au contraire, ce qui n'est pas tempéré est fait par une composition inégale.

Au reste, le prémier Ouvrage se fait du Végétable, & le second de l'Animal, dont nous avons un éxemple (dans l'œuf de Poule, *duquel se forme le Poulet,*) des Elémens qui s'y voyent visiblement. Et notre Terre est Or, duquel nous faisons la Soye, qui est le Ferment de l'Elixir.

[1] Les Philosophes appellent l'Or vulgaire, leur Or lors qu'il a été dissous & vivifié par leur prémier Mercure, & il ne manque à cet Or que la digestion, pour être Elixir parfait. C'est pourquoi ils disent que l'Azoth, & le Feu suffisent pour faire leur Magistére; donnant indifféremment le nom d'Azoth, tant à cette Dissolution ou second Mercure, qu'au prémier, qu'ils appellent Eau Feu, ou Eau ignée. *M. Sal.*

OBSERVATION.

Sur les motifs qui engagent à reconnoître Hermès pour l'Auteur des Sept Chapitres.

Tous ceux qui ont parlé des *Sept Chapitres*, ou qui en ont cité quelque passage, l'ont toujours fait sous le nom d'Hermès Trismégiste, qui est aussi l'Auteur de la *Table d'Emeraude*, & ce consentement général de tous les Philosophes est une preuve suffisante pour faire voir qu'Hermès en est l'Auteur. Il s'y trouve néanmoins des choses touchant notre Religion, qu'il n'est pas vrai-semblable qu'Hermès, au temps qu'il a été (s'il en faut croire *Cédrénus*, qui le fait plus ancien qu'Abraham) ait pû connoître si préciſément qu'elles y sont énoncées. Car il y est parlé du Jugement final, que Dieu doit faire de tous les Hommes, & de la damnation des Réprouvés, qui sont deux choses lesquelles ne se trouvent point dans l'Ancien Testament, au moins n'y sont-elles pas si clairement. Il est vrai que dans le *Pimandre*, *l'Asclépius* & les autres Ouvrages qu'on attribuë au même Hermès, les plus hauts Mystéres de notre Religion y sont aussi clairement expliquez. Et c'est sans contredit l'une des plus fortes raisons que *Casaubon*

allégue dans les Essais qu'il a faits contre *Baronius*, pour prouver qu'Hermès n'en est pas l'Auteur. Et en effet, quoi que selon les Philosophes, leur Elixir, qui prend naissance d'une Vierge, qui meurt après avoir été élevé, & qui ressuscite ensuite glorieux & tout spirituel de son tombeau, soit un simbole & une répréſentation de la Naissance, de la Mort, & de la Resurrection du Sauveur. Je ne crois pas néanmoins que *Bon de Ferare* dans sa *Marguerite précieuse*, ni quelques autres Auteurs, ayent eu raison pour cela de dire que les anciens Philosophes ont eu le Don de Prophétie, & qu'ils ont connu la Naissance du Verbe Eternel, le Jugement dernier, la Trinité, & les autres Mistéres de la Religion Chrétienne. Si ce n'est qu'on voulût dire que Dieu eût révélé ces Mistéres aux Philosophes, que son Peuple ne connoissoit pas si clairement, comme il leur avoit révélé une Science si merveilleuse & si cachée au reste des Hommes. On pourroit encore douter qu'Hermès, que tous les Philosophes, dont nous avons les Ecrits, reconnoissent pour le Pére de la Philosophie Chimique, fût l'Auteur de ces *Sept Chapitres*, puisque celui qui les a faits parle souvent des anciens Philosophes, qu'il appelle ses Prédécesseurs; & qu'on sçait que c'est Pythagore (qui a été long-temps

après Hermès, puisqu'il étoit du temps de Tarquin, dernier Roi de Rome) qui le prémier prit le nom de Philosophe, c'est à dire, Amateur de la Sagesse; tous ceux de sa profession ayant accoûtumé avant lui de s'appeller Sages. D'ailleurs ce Traité commençant par ces paaoles, *Voici ce que dit Hermès*, on pourroit présumer de là que ce seroit quelqu'autre Philosophe beaucoup moins ancien, qui auroit fait un Recuëil & un Abrégé des Oeuvres d'Hermès, qui, comme on sçait, avoit fait plusieurs Livres, que cette Abbréviateur auroit réduit en ces *Sept Chapitres*. Outre que dans les *Allégories*, imprimées après la Tourbe Latine, au cinquiéme volume du Théâtre Chimique, il y a des passages entiers citez d'Hermès, qui sont semblables à d'autres, qui se trouvent dans les *Sept Chapitres*, & qui sont mêmes plus amples & plus étendus. Mais il n'est pas difficile de résoudre ces difficultés. Car pour ce qui est du nom de *Philosophe*, qui se trouve en plusieurs endroits des *Sept Chapitres*, il est certain que ceux, qui ont traduit ce Traité, se sont servis de ce mot (qui ayant paru plus modeste, avoit été communément reçû depuis Pythagore) au lieu de celui de *Sage*, qui étoit plus vain, & qui n'étoit plus usité de leurs tems; quoi que ce mot de *Sage* se trouve aussi en ce Traité. Et quand les

Philosophes reconnoissent Hermès pour l'Auteur de la Philosophie Chimique, ils veulent dire sans doute, qu'Hermès est celui qui en a écrit le prémier, ou qu'il est l'Auteur le plus ancien dont les Ouvrages soient venus jusqu'à eux. Que si le prémier de ces *Sept Chapitres* commence pas ces mots, *Voici ce que dit Hermès*, tant s'en faut qu'il ne soit pas de lui, qu'au contraire, c'est une preuve qu'il en est véritablement l'Auteur; puisque l'on sçait que c'étoit la maniére d'écrire des Anciens. Car, sans parler des Prophétes, qui ont commencé leurs Livres de la même maniére, les Proverbes & l'Ecclésiaste commencent ainsi. Le prémier, *Les Paraboles de Salomon, Fils de David, Roi d'Israël*: & le dernier, *Voyci les Paroles de l'Ecclésiaste, Fils de David Roi, de Jerusalem.* Et Hérodote, le prémier Historien des Grecs, & que pour cette raison Cicéron appelle le Pére de l'Histoire, n'a-t'il pas commencé *Clio* ou son prémier Livre de cette sorte, *Voyci l'Histoire qu'Hérodote d'Halicarnasse à mis en lumiére.* Pour ce qui est des passages qui se trouvent semblables dans les Allégories & dans ce Traité, il n'y a nul inconvénient qu'un même Auteur dise les mêmes choses en divers Traités, & qu'il les dise même un peu diversement, & qu'ainsi l'expression en soit ou plus éten-

duë, ou plus reſerrée. Mais il ſe peut faire auſſi que cette diverſité ne provient que de la faute, ou que de l'ignorance des Copiſtes, qui ont mal écrit, ou qui ont abrégé les paſſages du même Livre. Quoi qu'il en ſoit (car je ne veux point m'engager ici dans une diſpute qui ſeroit d'une trop longue diſcution, qui ſeroit difficile à débroüiller, & qui ne ſerviroit de rien) ou qu'Hermès ſoit l'Auteur de ce Traité, comme la tradition & l'authorité des anciens Philoſophes le veulent, ce qui ſuffit pour le perſuader: Ou bien que quelque Philoſophe Chrétien l'ait fait ſous le nom d'Hermès; ou qu'il y ait ſeulement ajoûté ce que nous venons de dire touchant notre Religion, à quoi il y a plus d'apparence: il eſt ſans doute que c'eſt l'Ouvrage d'un véritable & fort ancien Philoſophe, puiſque les Auteurs les plus anciens que nous ayons le citent comme tel, qu'il eſt dans l'approbation générale, & qu'il ne faut que le lire pour le connoître. Voilà ce que dit M^r. Salomon pour favoriſer l'opinion de ceux qui prétendent que ces *Sept Chapitres* ont été compoſez par Hermès, contre le ſentiment de ceux qui penſent que ce Traité n'eſt pas de la compoſition de ce Philoſophe: Et voici ce que le Préſident d'Eſpagnet à écrit avant M. Salomon pour convaincre d'erreur ceux

qui refuſent de reconnoître Hermès pour l'Auteur de ce même Traité. La différence, dit-il, qu'il y a entre la Philoſophie vivante des Herméticiens, & la Philoſophie morte des Payens, eſt que la prémiére a été divinement inſpirée aux prémiers Maîtres de la Chimie, cette Reine de toutes les Sciences, qu'elle ne reconnoît pour ſon Auteur que l'Eſprit-Saint de la Vérité, lequel ſoufflant où il lui plaît, verſe dans les Eſprits la vétitable Lumiére de la Nature, par laquelle les ténébres de l'Erreur ſont diſſipées : Et que la ſeconde doit ſon invention aux Payens, qui négligeant & abandonnant les Sources pures de la Doctrine, ont introduit pour véritable des Principes faux, qui ne ſont que les productions de leur imagination au grand dommage de la République des Lettres. Mais, que pourroient produire de bon ceux qui n'ont jamais été éclairez d'aucun rayon de la Sageſſe éternelle de Dieu, qui n'ont jamais connu *Jeſus-Chriſt*, Source de toute ſcience & de toute intelligence? Il ne faut donc pas être ſurpris de ce qu'ils n'ont rien établi de ſolide, & de ce qu'ils nous ont débité des rêveries & des fictions, dont ils ont tellement défiguré la Philoſophie ſacrée, qu'on ne retrouve plus en elle aucun trait de ſa prémiére beauté. Vous m'objecterez qu'Hermès même, le Prince

de notre Philosophie vivante, a été Payen, & qu'il a précédé de beaucoup de Siécles des Auteurs, dont la Philosophie ne doit aucunement être reçûë. Que cela soit; que s'ensuit-il de là? Hermès à la vérité est né dans le Paganisme; mais, par un privilége de Dieu tout particulier, il a été tel que dans sa vie, dans ses mœurs & dans sa Religion il faisoit paroître parfaitement le Culte du vrai Dieu. Il reconnoissoit Dieu le Pére, & disoit qu'il ne faisoit aucun autre participant de sa Divinité. Il le reconnoissoit pour le Créateur de l'Homme. Il reconnoissoit aussi le Fils de Dieu, par lequel tout ce qui est créé, a été fait universellement, & dont le Nom, comme merveilleux & inéffable, étoit inconnu aux Hommes, & même aux Anges, qui admiroient avec étonnement sa génération. Que veut-on davantage? Tel a été notre Hermès, qui, par une grace spéciale, & par une révélation de Dieu très-bon & très-grand, a prédit que ce même Fils devoit venir en chair dans les derniers Siécles, afin de rendre les Hommes pieux éternellement heureux. C'est lui, qui a enseigné avec clarté le Mistére adorable de la très-sainte Trinité, tant selon la pluralité des Personnes, que selon l'unité de l'Essence Divine en trois Hypostases, comme ceux qui ont tant soit peu de discernement & d'intelligence

d'intelligence pourront le conjecturer par les choſes ſuivantes ; car à peine le peut-on trouver ailleurs plus ouvertement & plus clairement. De la *Lumiére intelligente*, dit-il, qui a été de toute éternité, a procédé une Lumiére intelligente, & cette Lumiére intelligente, ou cet Entendement lumineux, eſt auſſi éternel que ſon Principe, en ayant procédé de toute éternité, & n'étant rien autre que ſa Vérité & ſon Eſprit, qui embraſſe & contient toutes choſes. Hors de lui, il n'y a point d'autre Dieu, point d'Ange, ni aucune Eſſence; car il eſt le Seigneur de toutes choſes, & le Pére & le Dieu de toutes les Créatures. Toutes choſes ſont audeſſous de lui & en lui. Je t'atteſte, ô Ciel! qui eſt le ſage Ouvrage du grand Dieu: Je t'atteſte, Voix du Pére, toi qu'il proféra pour la prémiére fois, lorſqu'il forma le Monde: Je t'atteſte par la Parole uniquement engendrée du Pére, & par le Pére même, qui contient toutes choſes, & lequel je reclame pour qu'il me ſoit propice & favorable. Feüilletez maintenant autant qu'il vous plaira, chers Enfans d'Hermès, & liſez jour & nuit les Livres des Philoſophes Payens, vous verrez ſi vous y trouverez des choſes ſi ſaintes, ſi pieuſes & ſi chrétiennes. Notre Hermès a été Payen, je l'avouë ; mais ç'a été un Payen qui a connu la puiſ-

sance & la grandeur de Dieu, tant par soi-même que par les autres Créatures. Il a glorifié Dieu en tant que Dieu ; & même je ne ferai point de difficulté de dire qu'il a de beaucoup surpassé par sa piété plusieurs Chrétiens, qui ne le sont que de nom, & qu'il a rendu à Dieu, comme à la Source de tous les biens, des graces & des remercimens pour les bien-faits reçûs, avec une profonde soumission & tout autant qu'il l'a pû. Apprenez du Prophéte, ô Amateurs de la Doctrine, si Dieu n'a pas conversé & agi parmi les Gentils aussi bien qu'avec son Peuple, quand il s'exprime ainsi: Depuis le Soleil levant jusqu'au Couchant mon Nom est grand entre les Nations ; par tout on sacrifie & l'on offre en mon Nom des Oblations pures, parce que mon Nom est grand parmi les Nations, dit le Dieu des Armées. Rappellez, je vous prie, dans votre mémoire, & nous dites si les Mages qui vinrent d'Orient, conduits par une Etoile, pour adorer JESUS-CHRIST, n'étoient pas Gentils, & si son Peuple lui-même ne là pas attaché sur la Croix ? Voyez, fidelles Nourriçons de la véritable Sageſſe, la différence qu'il y avoit d'Hermès aux autres Gentils qui n'a pas ses sentimens, & quelle est la Source d'où ils ont puisé les fondemens de leur Doctrine. Cherchez diligemment dans leurs

Ecrits, & vous verrez que ces Philoſophes-là ne rapportent pas à Dieu les Principes de leur Science, mais qu'ils penſent ſeulement les avoir acquis par leurs études & par leurs travaux. Au contraire, ſi vous jettez les yeux ſur le commencement de l'excellent Traité de votre Pére Hermès, contenant *Sept Chapitres*, dans leſquels il parle du Sécret de la Pierre Phyſique, vous y verrez avec quels ſentimens de piété il parle de Dieu, Diſtributeur de cette Science ſecréte ; car il s'éxprime de cette ſorte : Pendant tout le cours de ma vie je n'ai ceſſé de faire des expériences, & je n'ai jamais donné de relâche à mon eſprit dans le travail. J'ai eu cet Art & cette Science par l'inſpiration de Dieu ſeulement, qui a daigné me la révéler comme à ſon Serviteur. Il donne à ceux qui ſe ſervent de leur raiſon la liberté de juger de cette Science, & il ne met perſonne dans l'occaſion de s'y tromper. Pour moi, ſi je ne craignois le jour du Jugement & la damnation de mon ame, pour avoir caché cette même Science, je n'en écrirois en aucune maniére, & je n'en révélerois aucune choſe a qui que ce pût être ; mais j'ai voulu rendre aux Fidelles ce que l'Auteur de la Foi a daigné me départir. C'eſt ainſi que parle Hermès, & je ne penſe pas qu'on puiſſe rien proférer de plus raiſonnable & de plus conforme

à la Religion Chrétienne. Et c'eſt pour cela que tous les Eſprits les plus ſublimes, qui ſont & qui ont été, ont embraſſé cette Philoſophie vivante, ſacrée & divine d'Hermès de tout leur cœur, de toute leur ame & de toutes leurs forces, & qu'ils ont rejetté la Doctrine morte, prophane & humaine des Gentils. Par ce diſcours du Préſident d'Eſpagnet, qui appuie celui de M. Salomon, on peut raiſonnablement attribuer à Hermès les *Sept Chapitres* dont il s'agit ici & ſe perſuader, ſelon ſa Doctrine, que la connoiſſance de la Pierre des Philoſophes vient immédiatement de Dieu, dans la recherche de laquelle nous travaillons inutillement, ſi nous ne méritons par la priére & par une vie pure, qu'il nous conduiſe comme par la main dans les détours d'un Labirinthe, où nous ne ſçaurions que nous égarer ſans ſon ſecours.

DIALOGUE
DE MARIE ET D'AROS,
Sur le Magiſtére d'Hermès.

LE Philoſophe Aros alla trouver Marie la Prophéteſſe, Sœur de Moyſe, & l'ayant ſaluée civilement, il lui dit. [1]

Madame, j'ai oüy dire fort ſouvent que vous blanchiſſiez la Pierre en un jour.

Oüy, *repondit Marie*, & même en moins d'un jour.

Je ne conçois pas, *repartit Aros*, comment ce que vous dites ſe peut faire, ni par quel moyen on puiſſe blanchir ſi promptement par le Magiſtére.

Marie répondit. Et ne ſçavez-vous pas

[1] Il n'eſt par certain que cette Marie fût Sœur de Moyſe? mais, dit M. Salomon, quelle que ſoit la Femme qui à fait ce Traité, elle eſt fort ancienne, puiſqu'elle a été auparavant Morien, qui la cite, & qui vivoit dans le 7. ou 8. Siécle. On dira, ajoute ce ſçavant Commentateur, que cette Femme Philoſophe a véritablement ſçû la Science, & qu'elle en a parlé en perſonne qui la poſſedoit, & avoit fait l'Oeuvre Philoſophique.

qu'il se fait une Eau, ou une chose qui blanchit en un mois?

Il est vray, *dit Aros*, mais il faut long-tems pour faire la chose dont vous parlez.

Hermès, *reprit Marie*, dit dans tous ses Livres, que les Philosophes blanchissent la Pierre en une heure.

O Madame, *dit Aros*, que vous me dites-là une belle chose!

Très-belle, *repliqua Marie*, pour celui qui ne la sçait pas.

Mais, Madame, *repondit Aros*, s'il est vrai que tous *les Corps des Métaux*, aussi bien que le Corps humain, sont composez des quatre Elémens, il faut avoüer qu'ils peuvent être fixez & modérez, & leurs fumées coagulées & retenuës en un jour, jusqu'à ce que ce qui en doit être fait, soit parachevé.

Je vous assure, Aros, *dit Marie*, & j'en prens Dieu à témoin, que si vous n'étiez tel que vous étes, je ne vous déclarerois point ce que je vais vous dire, & que j'atendrois à vous le révéler jusqu'à ce que Dieu m'eût inspiré de le faire. Prenez donc de l'Alum, de la Gomme blanche & de la Gomme rouge, qui est le Kibric des Philosophes, leur Or, & leur plus grande Teinture, & joignez par un véritable mariage la Gomme blanche avec la rouge. Je ne sçai si vous m'entendez?

Oüi Madame, *dit Aros*, j'entens & je comprens ce que vous dites.

Reduisez tout cela en Eau coulante ; *poursuivit Marie*, & purifiez sur le Corps fixe cette Eau véritablement divine, tirée des deux Soufres; & faites que cette Composition devienne liquide, par le sécret des Natures, dans le Vaisseau de Philosophie. M'entendez-vous, Aros ?

Oüi, Madame, *repondit Aros*, je vous entens fort bien.

Conservez la fumée, *reprit Marie*, & n'en laissez rien échaper, & faites votre feu à proportion qu'est la chaleur du Soleil dans les mois de Juin & de Juillet; tenez-vous auprès de votre Vaisseau, & vous y verrez des choses qui vous surprendront. Car en moins de trois heures votre Matiére deviendra noire, blanche & orangée;& la fumée pénétrera le Corps, & l'Esprit sera fixé. Le tout se fera ensuite comme du lait, qui se fera incérant, fondant, & pénétrant. Et c'est-là le Sécret caché.

Aros prenant la parole, dit. Je ne sçaurois croire que cela se fasse toûjours de la sorte.

Voici une chose bien plus admirable, *dit Marie*, qui n'a point été connuë par les Anciens,[1] *devant Hermès*,& qui ne leur a ja-

[1] J'ai ajoûté ces deux mots [*devant Hermès*] qui ne sont dans aucun Exemplaire, parce que

mais entré dans l'esprit. Prenez de l'Herbe blanche, claire, honoré, qui croît sur les petites Montagnes. Broyez-là toute fraîche, comme elle est à son heure déterminée : car en elle est le véritable Corps, qui ne s'évapore ni ne s'enfuit point du feu.

N'est-ce pas-là la Pierre de vérité, dont vous parlez ? *dit Aros.*

Oüi, Aros, ce l'est, *reprit Marie.* Mais les Hommes n'en sçavent pas le régime, parce qu'ils ont trop de hâte, & ils veulent faire l'Oeuvre trop tôt.

Qu'y a-t'il à faire après cela ? *dit Aros.*

Il faut, *lui dit Marie*, rectifier sur ce Corps Kibrich, & Zubeth, c'est à dire les deux fumées, qui comprennent & qui embrassent les deux Luminaires, & mettre dessus ce qui les ramollit, & qui est l'accomplissement des Teintures & des Esprits, & les véritables poids de la Science. Puis ayant broyé le tout, il faut le mettre au feu, & l'on verra des choses admirables. Au reste tout le régime consiste à sçavoir faire le feu modéré. Après quoi ce sera

Hermès ayant fait le Magistére, qui ne se peut faire sans cela comme il est dit ensuite, il faut qu'il ait eu cette connoissance. Peu après il y a, *broyez la toute fraîche.* Parce que, comme dit Philaléthe, si les Colombes de Diane sont mortes, lorsqu'on les prend, elles ne peuvent de rien servir. L'Auteur ajoûte, *& à son heure déterminée.* Ce qui se rapporte à ce que dit Zachaire, qu'il n'y a qu'une heure pour faire la conjonction des deux Matiéres. *M. Salom.*

une chose surprenante de voir comment en moins d'une heure, *cette Composition* passera d'une couleur à une autre, jusqu'à ce qu'elle vienne à la rougeur & à la blancheur, parfaite. Il faut alors défaire le feu & ouvrir le vaisseau, quand il sera refroidi, & on trouvera le Corps clair & luisant, comme une perle, de couleur de Pavot des champs, entremêlé de blanc. Il est lors incérant, fondant & pénétrant, & un poids de ce Corps ira sur douze cens *de Métail imparfait, & les convertira en Or.* Voilà le Secret caché.

Ici Aros s'étant prosterné le visage contre terre, Marie lui dit. Levez-vous Aros. Je vais encore vous abréger l'Oeuvre. Prenez-le Corps clair, pris sur les petites Montagnes, qui ne se fait point par la putrefaction, [1] mais par le seul mouvement. Broyez ce Corps avec la Gomme Elzaron, & les deux fumées. Car la Gomme Elzaron est le Corps qui saisit, & qui prend l'Esprit. Broyez le tout, approchez-le du feu, tout se fondra, & si vous en faites projection sur sa Femme, le tout viendra comme de l'Eau que l'on distile, & il se congélera à l'air, & ce ne sera plus qu'un Corps. Que si vous en faites projection

[1] Si la chose, dont il parlé ici, ne se fait pas par la putrefaction, elle se doit faire par le mouvement local, je veux dire par la sublimation Philosophique. *M. Salomon.*

ſur les Corps imparfaits, vous verrez des merveilles. Car c'eſt-là le Sécret caché de la Science. Sachez que les deux fumées, dont je viens de parler, ſont les racines de cet Art ; & ce ſont le Kibric blanc, & la Chaux humide, à qui les Philoſophes ont donné toutes ſortes de noms. Mais le Corps fixe vient du cœur de Saturne, qui comprend la Teinture, & qui parfait l'Oeuvre de la Sageſſe. Le Corps que l'on prend ſur les petites Montagnes eſt clair & blanc, & ce ſont-là les Médecines, ou les deux *Matiéres de cet Art*, dont l'une s'achéte, & l'autre ſe prend ſur les petites Montagnes. Et je vous avertis, Aros, que les Sages ne les ont appellé l'Oeuvre de la Philoſophie, qu'à cauſe que la Science ne peut point être parfaite ſans ces choſes, & que c'eſt en elle que ſe font toutes ces merveilles *de l'Art*. Car il y entre quatre Pierres [2] & ſon régime eſt véritable, comme je l'ai dit. Et Hermès a fait pluſieurs Allégories là deſſus en ſes Livres. Et les Philoſophes ont toujours prolongé leur régime, *en diſant qu'il faut bien plus de tems pour le faire, qu'il n'en faut effecti-*

[2] Ces quatre Pierres, qui entrent dans l'Oeuvre, ſont, à mon avis, les quatre Elémens, les Philoſophes ayant accoûtumé de donner à la Matiére de l'Oeuvre le nom de l'Oeuvre même. On ſçait que l'Oeuvre des Philoſophes ne conſiſte que dans le changement des Elémens. *M. Salomon.*

vement. Et ils ont dit même qu'il faloit faire des Opérations, qui ne sont point néceſſaires, & ils ont toujours dit qu'il faloit un an pour faire leur Magiſtére. Ce qu'ils n'ont fait, que pour le cacher au Peuple ignorant, en leur faiſant acroire que leur Oeuvre, ne peut point être parfait qu'en un an. Auſſi eſt-ce un grand Sécret, & il n'y a que Dieu qui le puiſſe révéler. Ceux, qui en entendent parler, ne pouvant pas en faire l'expérience à cauſe qu'ils n'y ſçavent rien. M'avez-vous entendu, Aros?

Oüi, Madame, *lui dit-il.* Mais je vous prie de me dire, ce que c'eſt que le Vaiſſeau, ſans lequel l'Oeuvre ne ſe peut faire.

Ce Vaiſſeau, *dit Marie*, eſt le Vaiſſeau d'Hermès, que les Philoſophes ont caché, & que les Ignorans ne ſçauroient comprendre, car c'eſt la meſure du feu *Philoſophique.*

Aros dit alors. O Prophéteſſe! dites-moi, je vous prie, ſi vous avez trouvé dans les Livres des Philoſophes, que l'on pût faire l'Oeuvre d'un ſeul Corps?

Oüi, *dit-elle*, & cependant Hermès n'en a point parlé, parce que la racine de la Sience eſt.... & un Venin qui mortifié tous les Corps; qui les réduit en poudre, & qui coagule le Mercure par ſon odeur. Et je vous proteſte, par le Dieu vivant, que lors que ce Venin ſe diſſout en une Eau

ſubtile, de quelque maniére que cette Diſſolution ſe faſſe, il coagule le Mercure en véritable Lune à toute épreuve. Et ſi l'on en fait projection ſur Jupiter, il le change en Lune. Je vous dis de plus que la Science ſe trouve en tous les Corps. Mais les Philoſophes n'en ont rien voulu dire, à cauſe de la briéveté de la vie, & de la longueur de l'Ouvrage. Et ils l'ont trouvée *plus facilement* dans la Matiére, qui contient le plus évidemment les quatre Elémens, & ils ont multiplié *& obſcurci cette Matiére, par les divers noms qu'ils lui ont donnez.* Ce n'eſt pas que tous les Philoſophes ont aſſez parlé de tout ce qu'il faut faire pour l'Oeuvre, hormis du Vaiſſeau d'Hermès; parce que c'eſt une choſe divine, & que Dieu veut qui ſoit inconnuë aux Gentils & Idolâtres; ce Vaiſſeau étant d'une ſi grande néceſſité pour le Magiſtére, que ceux qui ne le connoiſſent pas, n'en ſçauront jamais le véritable régime. [1]

[1] Dans le Mercure des Philoſophes, & même dans l'Argent-vif commun, les Elémens ſont plus apparens qu'en nul autre Mixte ou Corps compoſé qui ſoit dans la Nature.

LA SOMME DE LA PERFECTION,

OU L'ABREGE'

DU MAGISTERE PARFAIT

DE GEBER,

PHILOSOPHE ARABE.

Diviſé en deux Livres.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS ET CHAPITRE I.

DE LA MANIE'RE D'ENSEIGNER l'Art de Chimie, & de ceux qui ſont capables de l'apprendre.

J'AI réduit briévement en cette *Somme de la Perfection* toute la Science de *Chimie*, ou de la *Tranſmutation des Métaux*. Dans mes autres Livres j'en avois fait pluſieurs Recueils que j'avois tiré & abregé des

Ecrits des Anciens: mais en celui-ci j'ai achevé ce que je n'avois qu'ébauché en ceux-là. J'y ai ajoûté en peu de paroles ce que j'avois obmis dans les autres ; j'y ai mis tout au long ce que je n'avois dit ailleurs qu'imparfaitement, & j'y ai déclaré entiérement & aux mêmes endroits ce que j'avois celé dans mes autres Oeuvres. Et je l'ai fait afin de découvrir aux personnes intelligentes & sages l'accompliſſement & la perfection d'une ſi excellente & ſi noble partie de la Philoſophie. Ainſi, ô mon cher Fils ! je puis t'aſſurer avec vérité que dans les Chapitres généraux de ce Livre, j'ai mis ſuffiſemment le Procédé de cet Art tout entier & ſans nulle diminution. Et je proteſte devant Dieu, que quiconque travaillera comme ce Livre enſeigne de le faire, il aura la ſatisfaction d'avoir trouvé la véritable fin de cet Art & d'y arriver. Mais, mon Cher, je t'avertis auſſi que celui qui ignorera les Principes naturels de la Philoſophie, eſt fort éloigné de cette Connoiſſance, parce que le véritable fondement, ſur lequel il doit appuyer ſon deſſein, lui manque: comme au contraire celui-là en eſt bien près qui connoît déja les Principes naturels des Minéraux. Ce n'eſt pas que pour cela il ait encore la véritable racine, ni la fin profitable de cet Art très-caché : mais ayant plus de facilité à en découvrir les Principes,

que celui qui forme quelque projet de notre Oeuvre sans en connoître la voye ni la maniére; il est aussi moins éloigné que lui de l'entrée de cette Science. Mais celui qui connoîtra tous les Principes de la Nature; [1] qu'elles sont les Causes des Minéraux, & de quelle maniére la Nature les forme; il n'y a que fort peu à dire qu'il ne sache l'Oeuvre toute entiére, quoique sans ce peu là qui lui manque, il soit absolument impossible de faire notre Magistére. Parce que l'Art ne peut pas imiter la Nature en toutes ses Opérations, mais il l'imite seulement autant qu'il lui est possible. Et c'est ici un Sécret que je te révéle, mon Fils, qui est que ceux qui recherchent cet Art, & les Artistes mêmes, manquent tous en ce qu'ils prétendent imiter la Nature en toute l'étenduë & en toutes les différences & les propriétés de son action. Applique-toi donc soigneusement à étudier nos Livres, & attache-toi sur tout à celui-ci. [2] Considére & médite mes paroles attentivement

[1] Outre les quatre Elémens, qui sont la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, qui sont les seuls Principes que reconnoît la Philosophie de l'Ecole; il y a les Principes Chimiques, qui sont le Sel, le Mercure & le Soufre, dont la connoissance n'est pas moins necessaire à celui qui prétend parvenir à la Science de l'Oeuvre Physique. *M. Salomon.*

[2] Géber ayant dit au commencement de ce Chapitre, qu'il a mis dans ce Livre le Procédé de l'Art tout entier, autant qu'il est nécessaire, & qu'il y a ajoûté ce qu'il avoit obmis dans

& très souvent, afin que t'étant rendu familiére notre maniére de parler, & entendant notre idiome ou langage particulier, tu puisses pénétrer dans notre véritable intention & la découvrir. Car tu trouveras dans les Livres surquoi faire un Projet assuré de ce que tu cherches; tu y apprendras à éviter toutes les erreurs, & parce même moyen tu sçauras en quoi tu peux imiter la Nature dans l'artifice de notre Oeuvre.

ses autres Traités, & déclaré en celui-ci ce qu'il avoit célé dans les autres, il est sans doute que cette *Somme*, ou Abrégé est le meilleur & le plus utile de tous les Livres que ce Philosophe a composez sur la Transmutation des Métaux imparfaits. *M, Salomon.*

CHAPITRE II.

Division de ce Livre en quatre Parties.

VOICI l'ordre que je tiendrai en ce Livre. Prémiérement je parlerai succinctement des obstacles qui peuvent empêcher l'Artiste de reüssir & de parvenir à la fin véritable [de l'Art.] A quoi j'ajoûterai les qualités que doit avoir celui qui veut s'y appliquer. Secondement je convaincrai les Ignorans & les Sophistes, lesquels, à cause qu'ils ne peuvent comprendre cet Art, & que par toutes les récherches qu'ils en font, ils n'en retirent jamais l'avantage ni le profit qu'ils s'étoient proposez

poſez, prétendent en détruire la vérité, en ſoûtenant que ce n'eſt rien du tout. Pour cet effet je rapporterai prémiérement toutes leurs raiſons, que je détruirai ſi évidemment, qu'il n'y a perſonne de bon ſens qui ne voye que tout ce qu'ils alléguent contre, n'a ni en tout, ni en partie nulle apparence des vérité. Troiſiémement je traiterai des Principes naturels, c'eſt à dire des Principes dont la Nature ſe ſert à faire ſes productions; j'expliquerai la maniére dont ils ſe mêlent enſemble dans les Mixtes, ſelon qu'il ſe connoît par les Ouvrages de la Nature; & je parlerai de leurs Effets ſuivant l'opinion des Anciens Philoſophes. En quatriéme & dernier lieu, je déclarerai quels ſont les Principes que l'on doit employer pour la Compoſition de notre Magiſtére; en quoi nous pouvons imiter la Nature, & la maniére de méler & d'altérer ces Principes ſelon le cours & la maniére d'agir ordinaire de la Nature; avec leurs Cauſes & les Expériences manifeſtes qu'on en peut faire, afin de donner moyen à l'Artiſte induſtrieux d'appliquer ces choſes, & & de s'en ſervir à l'uſage de notre Oeuvre.

PREMIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Des empêchemens à cet Art.

CHAPITRE III.

Division des Empêchemens.

CEs Empêchemens en général viennent, ou de l'impuissance naturelle de l'Artiste, ou de ce qu'il n'a pas le moyen de faire la dépense nécessaire, ou de ce qu'il n'y peut vacquer à cause de ses autres occupations. A l'égard de l'impuissance naturelle de l'Artiste, elle vient, ou de ses organes, qui sont ou foibles, ou tout à fait corrompus ; ou elle vient de son esprit qui ne peut agir librement, soit par la mauvaise disposition des mêmes organes, qui sont ou pervertis, ou gâtez, comme je l'ai dit, ainsi qu'il se voit au Fous & Insensez ; soit parce que l'Esprit est plein de phantaisies, & qu'il passe facilement d'une opinion à une autre toute contraire ; soit enfin qu'il ne sache ce qu'il veut précisément, n'y à quoi se devoir déterminer.

CHAPITRE IV.

Des Empêchemens à l'Oeuvre, qui peuvent venir de la mauvaise disposition du Corps de l'Artiste.

VOilà en gros quels sont les Empêchemens à cet Oeuvre. Nous allons maintenant les éxaminer en détail, & l'un après l'autre. Je dis donc que l'Artiste ne pourra jamais faire notre Oeuvre, s'il n'a ses organes entiers & sains : Par éxemple, s'il est aveugle, ou s'il est estropié des mains & des pieds ; parce que devant être le Ministre de la Nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les travaux nécessaires, & sans lesquels l'Oeuvre ne peut être parfaite. Il en sera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fiévre, ou qui sont ladres, à qui les membres tombent par piéces; s'il est dans la décrépitude, & dans une extrême vieillesse: car il est certain qu'un Homme, qui aura quelques-unes de ces imperfections, ne pourra jamais de lui même, [& travaillant seul,] faire l'Oeuvre, ni la conduire à sa derniére perfection.

CHAPITRE V.

Des Empêchemens qui viennent de l'Esprit.

CE sont là les Empêchemens que l'Artiste peut avoir de la part du Corps. Ceux qui peuvent lui survenir du côté de l'Esprit, sont encore plus considérables & plus nuisibles à l'accomplissement de l'Oeuvre. Les voici. Un Homme, qui n'a pas l'esprit naturellement assez bon pour rechercher subtilement les Principes naturels & pour découvrir quels sont les fondemens de la Nature & les artifices par lesquels on peut imiter cette grande Ouvriere dans ses Opérations; celui-là ne trouvera jamais la véritable racine, n'y le commencement de cet Art très-précieux. Car il y en a beaucoup qui ont la tête dure, qui n'ont pas l'Esprit de faire aucune recherche, qui ont de la peine à concevoir ce qu'on leur dit le plus clairement, & dans les termes les plus intelligibles & les plus usitez; & qui ne sçauroient qu'avec difficulté comprendre les ouvrages qui se font ordinairement devant leurs yeux. Il y en a d'autres qui conçoivent aisément tout ce qu'ils veulent, & qui, à cause de cette facilité qu'ils ont, croyant bien souvent avoir découvert la vérité, ils s'aheurtent opiniâtrément à leur

sens, quoi que ce qu'ils s'imaginent ne soit qu'une phantaisie vaine, absurde, & tout à fait éloignée de la raison; parce qu'elle n'a aucune conformité avec les Principes naturels. Cela vient de ce que ces Gens-là, ayant la tête remplie d'imaginations & de vapeurs, ils sont incapables de recevoir les impressions & les véritables notions des choses naturelles. Il y en a aussi qui n'ont pas l'esprits ferme ni arrêté, qui passent facilement d'une opinion & d'un dessein à un autre; qui croyent parfois une chose comme certaine, & qui s'y attachent sans nulle raison; puis ils changent aussi-tôt de sentiment & de volonté, avec aussi peu de fondement. Et comme ils ont l'esprit volage, ils entreprennent plusieurs ouvrages qu'ils ne font seulement qu'ébaucher, sans en achever jamais aucun. Il y en a d'autres stupides comme des Bêtes, qui ne sçauroient comprendre aucune vérité en ce qui concerne les choses naturelles; comme sont les Fous, les Imébcilles & les Enfans. [1] D'autres ont simplement du mépris pour notre Science, ne pouvant croire

[1] Il faut entendre ceux qui sont nez pour être ignorans, c'est à dire, qui sont naturellement incapables de comprendre les Vérités les plus claires & les plus intelligibles. Les Hommes n'ayant pas les Sciences infuses, ils naissent dans l'ignorance de toutes choses; mais ils sont capables d'en acquérir la connoissance par leur étude & par leur travail, à moins qu'ils ne soient tout-à-fait stupides. *M. Sal-*

qu'elle ſoit poſſible ; & ceux-là, la Science les mépriſe tout de même, & elle les éloigne d'elle, comme indignes d'arriver jamais à l'accompliſſement d'une Oeuvre ſi précieuſe. Enfin il y en a qui ſont Avares & Eſclaves de leur argent. Ceux-là voudroient bien trouver notre Art, ils ſont perſuadez qu'il eſt véritable, & ils le cherchent même par raiſonnement; mais ils craignent la dépenſe, & leur avarice eſt cauſe qu'ils ne font rien. tous ces Gens-là ne ſçauront jamais notre Oeuvre. Car comment ceux qui l'ignorent, ou qui ne ſe ſoucient pas de la chercher, pourroient-ils en avoir la connoiſſance ?

CHAPITRE VI.

Des Empêchemens extérieurs.

APrès avoir parlé dans les deux Chapitres précédens de tous les Obſtacles provenans des deux parties eſſentielles de l'Homme, qui peuvent l'empêcher de reüſſir en cette Oeuvre il nous reſte à dire ici un mot des Empêchemens, qui lui ſurvenant de dehors, peuvent tout de même rendre ſon deſſein inutile. Il y a des Gens fort ſpirituels & adroits, qui ne ſont pas même ignorans dans les Ouvrages de la Nature, qui la ſuivent & l'imitent en ſes Principes,

& en toutes ſes Opérations, autant qu'on le peut faire ; & qui outre cela ont l'imagination aſſez forte pour pénétrer dans toutes les choſes qui ſe font reguliérement ici bas par les actions de la Nature. Et cependant ces Gens-là, avec toutes ces lumiéres & tous ces avantages, ſont contraints d'abandonner le Magiſtére, tout admirable qu'il eſt, & ils ne ſçauroient y travailler, pour être dans la derniere néceſſité, & ne pouvoir faire la moindre dépenſe. Il s'en trouve d'autres qui ont de la curioſité pour cette Science ; mais ſoit, parce qu'ils ſont ou embaraſſez dans les vanités du monde, ou occupez dans les grands emplois, ou accablez de ſoins : ſoit, parce qu'ils ſe donnent entiérement aux affaires de la vie, notre Science les fuit & s'éloigne d'eux. Voilà tous les Obſtacles qui empêchent les Hommes de reüſſir dans notre Art.

CHAPITRE VII.

Concluſion de cette prémiére Partie.

Quel doit être l'Artiſte.

ON voit par les choſes que nous venons de dire, que celui qui ſe veut appliquer à notre Oeuvre, doit avoir pluſieurs qualités. Prémiérement, il doit être ſçavant & conſommé dans la Philoſophie

naturelle. Car quoi qu'il fût riche, qu'il eût bien de l'esprit & beaucoup d'inclination pour notre Art, il ne le sçaura jamais, n'ayant pas étudié ni appris la Philosophie naturelle: parce que cette Science lui donnera des lumiéres & des ouvertures que son esprit, quelque vif qu'il soit, ne lui sçauroit suggérer. Et ainsi l'étude reparera le défaut de l'intelligence naturelle. En second lieu, il faut que l'Artiste ait naturellement un esprit vif, pénétrant & industrieux, parce que quand il posséderoit toutes les Sciences, si naturellement il n'a de l'industrie & de l'adresse, il ne sera jamais Philosophe. Car venant à faillir dans son travail, il y rémédiera sur l'heure par son industrie; ce qu'il ne feroit pas, si, pour corriger sa faute, il n'avoit nul autre aide que sa Science toute seule. Comme par la Science, qu'il aura acquise, il lui sera pareillement facile d'éviter beaucoup de fautes, où il pourroit tomber sans elle, & s'il n'avoit que sa seule industrie pour l'en garantir. Parce que l'Art & l'Esprit s'entreaident mutuellement, & suppléent au défaut l'un de l'autre. Il est encore néceſſaire que notre Artiste soit ferme & resolu dans ce qu'il aura entrepris, & qu'il ne s'amuse pas à changer incessemment, en faisant tantôt un essai & tantôt un autre. Etant très-certain que notre Art ne consiste point

en

en la pluralité des choſes. Et ce n'eſt point aſſurément en cela que gît ſa perfection. Car il n'y a qu'une ſeule Pierre, qu'une ſeule Médecine, & qu'une ſeule Cuiſſon : Et c'eſt en cela uniquement que conſiſte tout notre Magiſtére, auquel nous n'ajoûtons aucune choſe étrangére, & nous n'en diminuons rien auſſi, ſi ce n'eſt que dans la préparation que nous lui donnons, nous en ôtons ce qui eſt d'inutile & de ſuperflu.

Une des choſes qui eſt encore fort néceſſaire à l'Artiſte, c'eſt qu'il doit s'attacher ſoigneuſement à ſon travail, juſques à ce qu'il l'ait entiérement achevé ; & il ne doit point l'abandonner à moitié fait ; autrement ſon Ouvrage ainſi imparfait, au lieu de lui donner du profit & de l'inſtruction, ne lui cauſeroit que du domage & du déſeſpoir.

Il eſt encore néceſſaire qu'un Artiſte connoiſſe les Principes & les Racines principales, & qui ſont de l'eſſence de notre Oeuvre. Car celui qui ne ſçaura par où il faut le commencer, n'en trouvera jamais la fin. C'eſt pourquoi je te parlerai bien au long de tous ces Principes en ce Livre, & ce que j'en dirai ſera aſſez clair & intelligible aux Sages & aux Aviſés, & ſuffira pour leur donner l'intelligence de notre Art.

Il faut de plus, que l'Artiſte ſoit modé-

ré, & qu'il ne ſoit pas ſujet à s'emporter, de peur que venant à ſe dépiter, il ne gâtât, *dans ſon emportement*, l'Ouvrage qu'il auroit commencé.

Il ne lui eſt pas moins néceſſaire de conſerver & d'épargner ſon argent, qu'il ne doit pas diſſiper en de folles dépenſes, & mal à propos, ſur la vaine confiance du ſuccès de ſon Ouvrage, de crainte que s'il ne reüſſiſſoit pas, il ne tombât dans la néceſſité & dans le déſeſpoir; ou que peut-être, lorſque par ſon induſtrie & par ſon raiſonnement, il approcheroit de la vérité, & qu'il l'auroit preſque découverte, il n'ait pas dequoi la mettre en exécution, pour s'être inconſidérément épuiſé. Il en eſt de même de ceux qui ne ſçachant rien, lorſqu'ils commencent de s'appliquer à cet Art, font des dépenſes exceſſives & ſe ruînent en mille choſes inutiles. Car s'ils viennent enſuite à découvrir la vérité, & la véritable voye qu'il faut tenir, ils n'ont pas dequoi pouvoir travailler. Ce qui les afflige en deux maniéres; & parce qu'ils ont inutilement dépenſé leur argent, & qu'ils ont perdu le moyen d'acquérir facilement & bien-tôt une Science ſi admirable. Cette Science n'eſt donc pas pour les Pauvres ni pour les Miſérables; au contraire elle eſt leur Ennemie, & leur eſt entiérement oppoſée.

Mais je t'avertis qu'il n'eſt point néceſſaire que tu dépenſes ton bien à cette recherche. Car je t'aſſure que ſi tu ſçais une fois les Principes de cet Art, & que tu comprennes bien ce que je t'enſeignerai, tu parviendras à l'entiére perfection de l'Oeuvre, ſans qu'il t'en coûte guéres, & ſans que tu ſois obligé à faire aucune dépenſe conſidérable en tout ton travail. Après cela, ſi tu pers ton argent, pour avoir mépriſé de ſuivre les avis & les enſeignemens que je te donne dans ce Livre, tu auras tort de me maudire & de t'en prendre à moi, de ce que tu devras n'imputer qu'à ton ignorance & à ta ſotte préſomption.

Voici un autre avis fort important que j'ai encore à te donner. Ne t'amuſe point aux Sophiſtications qu'on peut faire en cet Art; mais applique-toi uniquement à la ſeule perfection. Car notre Art ne dépend que de Dieu ſeul, qui le donne, & qui l'ôte à qui lui plaît. Et comme il eſt tout-puiſſant & infiniment adorable, & juſte autant que miſéricordieux, il te puniroit infailliblement des tromperies que tu ferois par tes Ouvrages ſophiſtiques: Et non ſeulement il ne permettroit pas que tu euſſes la connoiſſance de notre Art; mais il t'aveugleroit & te feroit tomber de plus dans l'erreur, & de l'erreur il te plongeroit dans la

misére & dans le malheur, d'où tu ne sortirois jamais. Et certes il n'est rien de si misérable & de si mal-heureux qu'un Homme à qui Dieu refuse la grace de pouvoir connoître & de voir la vérité, *& de sçavoir s'il a bien ou mal fait*, après avoir longtems travaillé, & avoir poussé son Ouvrage jusques à la fin, parce qu'il demeure toûjours dans l'erreur : Et quoi qu'il travaille incessemment, il ne sort jamais de la misére & du malheur où il est ; & perdant ainsi la plus grande consolation & la plus grande joye qu'on puisse avoir en ce Monde, il passe toute sa vie dans la pauvreté & dans l'affliction, sans avoir dequoi se survenir ni se pouvoir consoler.

Au reste, lorsque tu travailleras, prens bien garde à tous les signes qui paroissent en chaque Opération ou Cuisson ; retiens-les soigneusement en ta mémoire, & tâche d'en découvrir la Cause, en étudiant attentivement les Livres de cette Science.

Ce sont-là les qualités nécessaires à un véritable Artiste. Que s'il lui en manque quelqu'une, je lui conseille de ne se point appliquer à notre Art.

SECONDE PARTIE.

Où sont rapportées & réfutées les Raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie

CHAPITRE VIII.

Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie.

AYant traité dans la prémiére Partie de ce Livre, de ce qui peut empêcher de reüssir en notre Art ; & ayant suffisemment parlé des qualités que doit avoir celui qui s'y veut appliquer, suivant l'ordre que nous nous sommes proposez, il faut maintenant éxaminer ce que les Sophistes & les Ignorans ont à dire contre la possibilité de notre Science. Voyons donc prémiérement quelles sont leurs raisons & nous les réfuterons ensuite, faisant voir clairement aux Personnes intelligentes qu'elles n'ont rien de solide ni de véritable.

CHAPITRE IX.

Raisons de ceux qui nient simplement l'Art.

IL y a de deux sortes de Gens qui nient notre Art, & qui tâchent de le détruire. Les uns le nient absolument, & les autres ne le nient que sur diverses suppositions qu'ils font. Voici comme raisonnent les prémiers.

1. Toutes les choses, disent-ils, sont distinguées en plusieurs Espéces différentes. Et cela vient de ce que dans la composition des Mixtes les Elémens ne sont pas mêlez ni unis en même proportion en tous. Ainsi ce qui fait qu'un Cheval est d'une espéce différente de celle d'un homme, c'est que la proportion des Elémens est toute autre dans la composition d'un Cheval, que dans celle d'un Homme. Il en est généralement de même des autres différences, qui se remarquent en toutes choses, & il en est par conséquent de même dans les Minéraux. Car le mêlange & la proportion des Elémens dans les Mixtes, est ce qui leur donne la forme & la perfection; & par ainsi c'est ce qui en fait la différence d'avec les autres choses. Or il est certain que cette proportion nous est entiérement inconnuë. Comment donc pouvoir former un

Mixte, & en faire le mélange & la compoſition ? Que s'il eſt vrai, comme il l'eſt en effet, que nous ignorions quelle eſt la véritable proportion des Elémens dans l'Or & dans l'Argent, il s'enſuit néceſſairement de-là que nous ne ſçaurons jamais comment il les faut former. Et partant, concluent-ils, l'Art que vous dites qui fait l'Or & l'Argent, eſt inutile & impoſſible.

2. D'ailleurs, quand on connoîtroit même éxactement la véritable proportion des Elémens, & combien il entre de chacun d'eux dans la Compoſition de l'Or & de l'Argent, on ne ſçauroit pas pour cela la maniére de bien mêler & unir ces mêmes Elémens enſemble, pour en faire ces deux Métaux ; parce que la Nature ne les formant que dans les Mines, qui ſont cachées dans le profond de la Terre, on ne la voit point travailler. Ne ſçachant donc de quelle maniére ſe fait le mêlange des Elémens, dans la compoſition de l'Or & de l'Argent ; il eſt certain, par conſéquent, qu'on ne les ſçauroit faire

3. Mais ſuppoſé qu'on ſçût au juſte, & la proportion des Elémens, & la maniére de les mêler ; il ne s'enſuivroit pas, qu'en faiſant leur mêlange, on pût bien proportioner la chaleur, qui eſt l'Agent, par le moyen duquel le Mixte ſe fait tel qu'il eſt, & eſt rendu parfait. Car pour former les

Métaux, la Nature se sert pour chacun d'eux, d'un certain dégré de chaleur, qui nous est inconnu. Comme nous ne connoissons point non plus toutes les autres différentes Causes efficientes, sans le concours desquelles la Nature ne sçauroit produire ni achever ses Ouvrages. Et partant puisque toutes ces choses nous sont inconnuës, il s'ensuit évidemment que nous devons aussi ignorer la maniére de faire le Magistére.

4. Outre ces raisons qu'ils alléguent, ils se servent encore de l'expérience. Car ils disent prémiérement que depuis plus de mille ans ença, on sçait que plusieurs Personnes fort sages, se sont appliquées à la recherche de cette Science; de sorte que si on l'eût pû faire par quelque maniére que ce fût, il est sans doute que depuis un si long-tems, elle devroit avoir été faite plus de mille fois; cependant on n'en a jamais oüi parler. Ils disent secondement qu'il y a plusieurs Princes & plusieurs Rois, qui ne manquoient ni de richesses ni d'Hommes fort sçavans & fort éclairez, lesquels ont souhaité passionnément de trouver cet Art, qui ne l'ont pourtant jamais trouvé, quelque étude & quelque dépense qu'ils ayent faite pour cela. Ce qui est une preuve convaincante que ce n'est qu'une pure imagination.

5. De plus, les Philosophes, qui ont fait semblant d'enseigner cette Science dans leurs Livres, ne l'ont pourtant point enseignée, & on n'y a jamais pû découvrir cette vérité. Ce qui fait voir évidemment que cette Science n'est rien du tout.

6. Voici une autre de leurs raisons. Nous ne sçaurions imiter la Nature dans les Compositions les plus foibles & les plus aisées à détruire. Par éxemple, Nous ne sçaurions faire un Cheval, ni quelque autre Mixte semblable, quoi qu'ils soient d'une composition très-foible, & qui est presque sensible. Donc à plus forte raison nous ne sçaurions faire la mixtion des deux Métaux, laquelle est très forte; comme il se voit par la grande difficulté qu'il y a de les résoudre, & de les réduire en leurs propres Elémens, & en leurs prémiers Principes. Outre que nous ne sçaurions même connoître leur mixtion, ni par nos sens, ni par aucune épreuve.

7. On ne voit point, disent-ils, qu'une Espéce se change en une autre, ni qu'elle puisse y être reduite par aucun artifice. Par éxemple, que d'un Bœuf, il s'en fasse une Chévre. Comment donc pouvoir changer les uns en les autres les Métaux qui sont de différente espéce entr'eux & du Plomb en faire de l'Argent? C'est une chose qui paroît ridicule & qui est tout à fait éloignée

de la vérité, fondée sur les Principes même de la Nature.

8. Il disent de plus. Il est certain que la Nature employe mille ans à purifier les Métaux imparfaits, & à leur donner la perfection de l'Or. Comment donc un Homme, qui pour l'ordinaire ne vit pas cent ans, pourra-t-il vivre assez de tems pour transmuer en Or les Métaux imparfairs ; puisqu'il lui faudroit mille ans pour le faire ? Que si on vouloit dire que les Philosophes achévent en peu de tems par leur Art, ce que la Nature ne fait qu'en un grand nombre d'années, parce qu'en beaucoup de choses l'Art supplée au manquement de la Nature. Ils répondent que cela ne se peut point faire, sur tout dans les Métaux ; parce que les Métaux n'étant faits que de vapeurs très-subtiles, & par ainsi n'ayant besoin, pour leur cuisson, que d'une chaleur tempérée, qui épaississe également en eux-mêmes leur humidité particuliére, afin qu'elle ne s'enfuye ni ne les quitte point, par quelque chaleur que ce soit, & qu'ils ne demeurent pas privez de cette humidité, qui n'est autre chose que le Mercure, qui leur donne la malléabilité & l'extension, il est certain que si par artifice on veut abréger le tems que la Nature met à faire la cuisson des Minéraux, & des Corps métalliques, cela ne se pourra faire qu'en se ser-

vant d'une chaleur plus forte que celle dont la Nature se sert. Et ainsi cette chaleur excessive, au lieu d'épaissir également le Mercure, qui est l'humidité métallique, elle le dissoudra & le dissipera en le faisant sortir de la composition. Car c'est une Maxime assurée, qu'il n'y a que la chaleur douce & modérée, qui puisse épaissir l'humidité [Mercurielle] & lui faire prendre Corps, ni qui en fasse une parfaite mixtion; & que la chaleur trop violente la détruit.

9. Ils font encore une autre objection. L'Estre & la perfection des choses, vient, disent-ils, des Astres, comme étant les prémiéres Causes qui, dans les Corps sublunaires, influent la Forme & la perfection, & qui impriment dans la Matiére le mouvement qui tend à la génération, & à la production, pour produire ou pour détruire [les Individus] des Espéces. Or cela se fait tout à coup & dans un instant, lors qu'un seul ou plusieurs Astres, par leur mouvement régulier, sont arrivez dans le Firmament à un certain point fixe & déterminé, duquel vient l'Estre ou la Forme & la perfection. Car toutes les choses d'ici bas reçoivent dans un moment leur Forme & leur Estre d'une certaine position des Astres. Et comme il y a plusieurs de ces positions, & non pas une seule, & qui toutes sont différentes les unes des autres; de

même que leurs Effets sont aussi différens entre eux ; il n'est pas possible que l'on puisse remarquer ni distinguer éxactement une telle diversité, & une si grande différence de positions;parce qu'y en ayant une infinité, elles nous sont inconnuës. Quelle apparence donc qu'un Philosophe supplée & repare en son Oeuvre le défaut qui y arrivera, pour ne pas connoître la différence des diverses positions, où les Astres se trouvent successivement par leur mouvement continuel ; Mais supposons qu'un Philosophe connoisse même certainement quelle est la véritable position d'une ou de plusieurs Etoiles, qui donne la perfection aux Métaux; il ne fera pas encore pour cela ce qu'il pretend. Car l'artifice ne sçauroit en un instant préparer ni disposer quelque Matiére que ce puisse être à recevoir une forme. Parce que la disposition, que l'on donne à la Matiére, est un mouvement qui ne se peut faire que successivement & peu à peu. Et partant les Astres influant la Forme en un instant, & l'Artiste ne pouvant en un instant disposer la Matiére à la recevoir; il est certain que la Matiére, sur laquelle on prétend introduire la Forme de l'Or, ne la recevra jamais.

10. Enfin, nous voyons, disent-ils,que réguliérement dans les choses naturelles, il

est bien plus facile de détruire une chose que de la faire : Or il est constant que c'est une chose très-difficile que de détruire l'Or: Comment donc prétendre de le faire?

C'est par ces raisons, & par quelques autres, qui n'ont pas plus d'apparence, que ceux qui nient simplement notre Art, prétendent en faire voir l'impossibilité. Mais toutes ces raisons ne sont que des Sophismes, que je refuterai, après avoir prémiérement établi la vraye intention pour l'accomplissement de notre Oeuvre. Après quoi je rapporterai & refuterai aussi les raisons de ceux qui nient cet Art sous quelques conditions.

CHAPITRE X.

Que l'Art ne doit & ne peut pas même imiter éxactement la Nature, en toute l'étenduë de ses differentes actions, où il est parlé des Principes des Métaux.

AVant que répondre à toutes ces raisons, il faut remarquer que les Principes, qui servent de Matiére & de fondement à la Nature pour former les Métaux, & qui selon quelques Philosophes, sont le Soufre & l'Argent-vif, ont une composition & une union très-forte & resserrée par ensemble. Et delà vient qu'il est fort

difficile de dissoudre & de desunir ces Prinpes. Parce que ces deux Matiéres étant mêlées, elles ne s'épaississent & ne s'endurcissent ensemble, autant qu'il est nécessaire pour être renduës malléables, [c'est à dire pour pouvoir être étenduës sous le marteau] sans se casser & sans se désunir, qu'à cause que leur mêlange & leur digestion ne se faisant dans les Mines que peu à peu, que successivement, & durant un long-tems, par une chaleur fort douce, & fort modérée, qui les épaissit; il ne se perd & ne s'exhale rien de leur humidité visqueuse.

Mais il faut tenir pour une Maxime générale & assurée: Prémiérement, que nulle Matiére humide ne peut s'épaisir qu'auparavant ses plus subtiles parties ne s'évaporent, & que les plus grossiéres ne demeurent, si dans la Composition il y a plus d'Humide que de Sec: Secondement, que le véritable & l'éxact mêlange du Sec & de l'Humide consiste en ce que l'Humide soit tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide; & que des deux il se fasse une seule Substance, laquelle soit homogéne en toutes ses parties, qui soit tempérée entre le dur & le mou, & qui puisse s'étendre sous le marteau. Ce qui n'arrive que par le mêlange, qui se fait durant un long-tems, de l'Humide gluant & visqueux, & d'une Terre très-subtile, qui se mêlent ensemble éxa-

ſtement par leurs moindres parties, juſques à ce que l'Humide ſoit la même choſe que le Sec, & le Sec le même que l'Humide. Or cette Subſtance ſubtile, que nous avons dit qui devoit s'éxaler de l'Humide ne ſe réſout & ne s'évapore pas tout à coup; mais cela ſe fait lentement & peu à peu, & en pluſieurs milliers d'années; parce que la Subſtance des Principes, dont la Nature ſe ſert eſt homogéne, & toute uniforme; c'eſt à dire, entiérement ſemblable. Si donc cette Subſtance ſubtile s'éxhaloit ſoudainement; comme l'Humide n'eſt pas une choſe différente du Sec (puiſqu'à cauſe de leur mâlange ſi éxact, ils ne ſont tous deux qu'une même choſe) il eſt ſans doute que l'Humide ne pourroit s'exhaler qu'avec le Sec: & par ainſi tout s'en iroit en fumée; & dans la réſolution qui ſe feroit de l'Humide, il ne pourroit point être détaché ni ſeparé du Sec, étant ſi fortement unis l'un avec l'autre. Nous en avons une expérience convainquante dans la *Sublimation* des Eſprits. Car ces Eſprits venant à ſe reſoudre ſoudainement par la Sublimation, [c'eſt à dire, une partie de ces Eſprits, qui s'élévent dans le Vaiſſeau, ſe détachant de l'autre, qui demeure au fond] l'Humide n'eſt point ſéparé du Sec, ni le Sec de l'Humide, en ſorte qu'ils ſoient diviſez entiérement dans les

parties dont ils sont faits ; c'est à dire, séparez dans leurs prémiers Principes ; mais leur Substance monte toute entiére, ou s'il se fait quelque dissolution de leurs parties, ce n'est que bien peu. Il est donc vrai que ce qui fait épaissir les Métaux, [ou leur Matiére,] c'est l'évaporation, qui se fait successivement & également de l'Humide subtil & vaporeux. Or nous ne pouvons point faire cet épaississement de la maniére que la Nature le fait ; & par conséquent nous ne sçaurions imiter la Nature en cela. Aussi il ne nous est pas possible de l'imiter en toutes les différences de ses propriétés : comme nous l'avons dit dans *l'Avant propos* de ce Livre. Nous ne prétendons pas donc imiter la Nature à l'égard de ses Principes, ni dans la proportion qu'elle garde, lorsqu'elle mêle les Elémens, ni dans la maniére dont elle les mêle les uns avec les autres ; ni dans l'égalité de la chaleur, par laquelle elle épaissit & corporifie les Métaux ; dautant que ce sont des choses, qui toutes nous sont impossibles, & qui nous sont absolument inconuës. Cela étant présuppose, nous allons maintenant refuter les raisons de ceux, qui, par leur ignorance, nient un Art si excellent.

CHAP. XI.

CHAPITRE XI.

Réfutation des Raisons de ceux qui nient l'Art absolument.

QUand ils disent donc que nous ignorons la proportion des Elémens, que nous ne sçavons pas de quelle maniére ils sont mêlez, que nous ne connoissons point au juste le dégré de la chaleur qui épaissit & corporifie les Métaux, & que plusieurs autres causes, aussi bien que les accidens que la Nature produit par ses actions, nous sont inconnuës : nous en demeurons d'accord. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que notre Science soit impossible. Car si nous ne pouvons pas sçavoir toutes ces choses, nous ne nous soucions pas aussi de les sçavoir ; puisque la connoissance que nous en aurions, ne pourroit de rien servir à notre Oeuvre : & que pour la faire nous nous servons d'un autre Principe & d'une autre maniére de produire les Métaux ; en quoi nous pouvons imiter la Nature.

A ce qu'ils nous objectent que les Philosophes & les Rois ont recherché cette Science inutilement ; Je répons en un mot,

que cela n'eſt point vrai ; parce qu'il eſt certain qu'il y a eu des Rois (quoi que fort peu) ſur-tout parmi les Anciens, qui l'ont ſçuë, & que de notre tems même il y a des Perſonnes ſages qui l'ont trouvée, par leur ſeule induſtrie. Mais ils n'ont point voulu la révéler ni de vive voix, ni par écrit à ces ſortes de Gens, comme en étant indignes. De ſorte que ces Gens-là n'ayant jamais connu perſonne qui la ſçût, ils ſe ſont imaginé fauſſement, que perſonne ne l'a jamais ſçûë.

Pour ce qui eſt de ce qu'ils diſent avec auſſi peu de raiſon, que ne pouvant imiter la Nature dans les plus foibles mixtions qu'elle fait des Elémens, comme dans la compoſition d'un Aſne & d'un Bœuf, il s'enſuit que nous pouvons encore moins l'imiter dans les mixtions, qui ſont plus fortes, (telles que ſont celles des Métaux:) il eſt aiſé de leur faire voir qu'ils ſe trompent lourdement en pluſieurs choſes : Car prémiérement leur raiſonnement n'étant fondé que ſur une comparaiſon qu'ils font, ou ſur une conſéquence qu'ils tirent du plus au moins ; Cette conſéquence n'eſt pas de néceſſité; mais de contingence; c'eſt-à-dire, que cela ne conclud pas néceſſairement ; mais il prouve ſeulement que cela peut être, comme il peut être en pluſieurs occurrences. Et ainſi ce n'eſt pas une con-

viction, qui puisse nous forcer à avoüer l'impossibilité de notre Art. Secondement, il y a un autre moyen de leur faire connoître leur erreur, en ce qu'ils ne font point voir qu'il y ait aucune ressemblance, pas même apparente, entre la composition foible des Animaux, & la mixtion forte & serrée des Minéraux. Et la raison en est, parce que ce qui donne la perfection aux Animaux & aux Végétaux, qui ont une Composition foible, ce n'est pas la proportion (des Elémens) ni la Matiére qui est mêlée avec proportion, ni les qualités de cette Matiére, dont la mixtion est faite, ni la mixtion même qui est l'effet de l'action & de la passion de ses qualités, & qui n'est que l'union & l'assemblage des prémiéres qualités. Ce n'est, dis-je, nulle de ces choses qui donne la perfection aux Animaux & aux Végétaux: mais, selon l'opinion de plusieurs, c'est l'Ame sensitive & végétative, laquelle vient des sécrets de la Nature; c'est à dire, ou de la Quint-essence, ou du prémier Agent. Ce que nous avançons sur le sentiment de plusieurs, parce que c'est une chose que nous avoüons qui nous est cachée & inconnuë. C'est pourquoi encore que la composition des Animaux & des Végétaux soit foible; nous ne sçaurions pourtant ni les faire, ni leur donner la perfection; parce-

que nous ne sçaurions leur donner l'Ame, qui est ce qui les rend parfaits. D'où il est évident, que si nous ne pouvons donner la perfection à un Bœuf, ou à une Chévre; le défaut n'ent vient pas de ce que nous n'en sçaurions faire la mixtion; mais de la part de l'Ame, que nous ne sçaurions leur donner. Car pour ce qui est de faire une Composition moins forte, ou plus forte; comme d'en faire une moins foible, ou une plus foible, nous en viendrons aisément à bout par notre artifice, en imitant la voye & le cours de la Nature. Il n'est donc pas vrai ce qu'ils disent, Qu'il y a plus de perfection dans les Métaux, que dans les choses vivantes; puisqu'au contraire il y en a moins, à cause que la perfection des Métaux consiste plus dans la proportion & dans la composition des Elémens, qu'en autre chose: c'est à dire, que dans l'Ame, qui donne la vie. Et partant, comme les Métaux ont moins de perfection que les Animaux & les Végétaux, il nous est aussi plus facile de les parfaire qu'eux, C'est ainsi que Dieu diversifie les perfections de ses Créatures. Car dans celles, dont la Composition naturelle est foible, il a mis une plus noble & plus grande perfection, par le moyen de l'Ame qu'il leur a donnée. Et à celles dont il a fait la Composition plus forte, & plus ferme(com-

me sont les Pierres & les Minéraux) il leur a donné une perfection beaucoup moindre & moins noble, parce qu'elle ne consiste que dans la seule maniére de leur mixtion. La comparaison qu'ils font n'est donc pas juste ni bonne ; car la composition d'un Bœuf & d'une Chévre, n'est pas ce qui nous empêche de former un Bœuf & une Chévre ; mais c'est la Forme (ou l'Ame) qui donne la perfection à ce Bœuf & à cette Chévre, laquelle est plus excellente & plus inconnuë, que n'est la Forme, qui donne la perfection au Métail.

Ils ne sont pas plus véritables, lors qu'ils disent qu'une Espéce ne se change point en une autre Espéce. Car une Espéce se change en une autre, lors qu'un Individu d'une Espéce se change dans l'Individu d'une autre. Car nous voyons qu'un Ver se change naturellement, & même par artifice, en une Mouche, laquelle est d'une Espéce différente du Ver. D'un Taureau, qu'on suffoque, il en naît des Mouches à miel. Le Bled dégénére en Yvroye, & d'un Chien mort il se forme des Vers, par la fermentation de la putréfaction. Il est vrai que ce n'est pas nous qui les faisons ; mais c'est la Nature, à laquelle nous fournissons les choses nécessaires pour agir. Il en est la même chose de la Transmutation des Métaux. Ce n'est pas nous qui les

transmuons, c'est la Nature, à laquelle, par notre artifice, nous préparons la Matiére & lui disposons les voyes; parce que d'elle même elle agit toûjours immanquablement, & nous ne sommes que ses Ministres dans les Opérations que nous lui faisons faire par notre Art.

Ils prétendent fortifier ce raisonnement par cet autre, qui n'est pas moins imaginaire, en disant que la Nature employe mil ans à former & à parfaire les Métaux, qui est un terme auquel la vie d'un Homme ne sçauroit atteindre. A quoi je réponds que selon l'opinion des anciens Philosophes, il est vrai que la Nature, agissant sur ces Principes, y met ce tems-là. Mais soit que la Nature fasse la perfection des Métaux en mil ans, ou en plus de tems, ou en moins, ou même dans un moment; cela ne fait rien contre nous; parce que nous ne pouvons point imiter la Nature en ses Principes; ainsi que nons l'avons dèja prouvé, & comme nous le ferons encore voir plus amplement dans la suite. Il y en a pourtant, & qui sont même sages & bien éclairez, qui soûtiennent que la Nature fait bien-tôt son Opération; c'est à dire, en un jour, & même en moins de tems. Mais quand cela seroit vrai, il ne nous seroit pas moins impossible d'imiter la Nature, en la mixtion de ces Principes, comme nous

l'avons suffisamment prouvé. Le surplus de leur raisonnement étant véritable je ne le veux point aussi contester.

A ce qu'ils disent que la production & la perfection des Métaux vient de la position d'une ou de plusieurs Etoile, que nous ignorons ; Je répons que nous ne nous mettons point en peine de la position ni du mouvement des Astres, & que cette connoissance ne nous serviroit de rien en notre Art, & par conséquent elle n'est point nécessaire. Car il n'y a point d'Espéce de choses sujettes à la génération & à la corruption, dont il n'y en ait tous les jours de particuliéres, qui soient produites, & d'autres qui ne soient détruites ou corrompuës. Ce qui fait voir évidemment que la position des Astres est tous les jours très-propre, tant pour la production, que pour la destruction des choses particuliéres, en toute sorte d'Espéce. Il n'y a donc nulle nécessité que l'Artiste observe, ni qu'il attende la position des Etoiles ; quoique néanmoins cela pût servir. Mais il suffit de préparer les choses à la Nature, afin qu'elle, qui est sage & prévoyante, les dispose aux positions propres, & aux aspects favorables des Corps mobiles. Car la Nature ne sçauroit faire son action, ni donner la perfection à quoi que ce soit sans le mouvement & la position des Corps

mobiles. Et par ainſi, ſi vous préparez comme il faut votre artifice à la Nature, & que vous preniez bien garde que tout ce qui doit ſe faire dans le Magiſtére, ſoit bien diſpoſé, il eſt ſans doute qu'il recevra ſa perfection par la Nature, ſous une poſition qui lui ſera convenable, ſans qu'il ſoit néceſſaire que vous obſerviez cette poſition.

Auſſi quand on voit un Ver ſe former d'un Chien, ou d'un autre Animal pourri, nous n'avons que faire d'obſerver immédiatement la poſition des Etoiles pour connoître comment ce Ver a été produit: mais il ſuffit ſeulement de remarquer les qualités de l'air où eſt cet Animal qui pourrit, & les autres Cauſes qui en font la pourriture, ſans le concours de la poſition des Aſtres. Et cela ſeul nons apprend tout ce qu'il faut faire pour produire des Vers à l'imitation de la Nature. Parce que la Nature trouve d'elle-même la poſition des Aſtres, qui eſt néceſſaire pour cela, encore qu'elle nous ſoit inconnuë.

Pour l'autre Objection qu'ils font, en diſant que la perfection s'aquiert en un inſtant, & cependant que notre préparation ne ſe pouvant pas faire en un inſtant, il s'enſuit néceſſairement de là, que la grand'Oeuvre ne ſçauroit être parfaite par l'artifice, & par conſéquent que l'Art de

Chimie

Chimie n'eſt rien du tout. Je répons qu'ils ne ſont pas raiſonnables, & que c'eſt parler en Bêtes & non pas en Hommes. Car les propoſitions d'où ils tirent cette conſéquence n'ont nulle liaiſon avec elle. Ainſi leur raiſonnement eſt comme qui diroit: Un Aſne court, donc tu es une Chévre. Et la raiſon en eſt, qu'encore que la préparation ne puiſſe ſe faire en un inſtant, cela n'empêche pas toute-fois que la Forme ou la perfection n'arrive en un inſtant à la choſe, qui eſt préparée pour la recevoir. Car la préparation n'eſt pas la perfection; mais c'eſt une *habilité* ou une diſpoſition à recevoir la Forme.

Enfin, ils alléguent pour derniére raiſon, qu'il eſt plus facile à l'Art de détruire les choſes naturelles que de les faire: ainſi comme ils ſoûtiennent que nous ne pouvons détruire l'Or; ils concluent qu'il nous eſt encore moins poſſible de le faire. A quoi je répons; que leur raiſonnement ne conclud pas néceſſairement, pour nous forcer à croire que l'on ne puiſſe pas faire l'Or par artifice. Car il eſt vrai, que comme il eſt difficile de le détruire, il eſt encore plus difficile de le faire: Mais il ne s'enſuit pas delà qu'il ſoit impoſſible. Et la difficulté qu'il y a à détruire l'Or, vient de ce que ſes parties ayant une forte union entre elles, il eſt évident que ſa diſſolution

doit être très-difficile à faire. Et par ainſi il eſt mal aiſé de diſſoudre l'Or. Et l'erreur où ils ſont de croire qu'il ſoit impoſſible de faire l'Or, ne provient, que de ce qu'ils ne ſçavent pas l'artifice de le diſſoudre, ſuivant la maniére d'agir ordinaire de la Nature. Ils auront bien pû connoître, par divers eſſais qu'ils auront faits, pour détruire l'Or, que la Compoſition de l'Or étoit très-forte ; mais ils n'ont pas reconnu juſques où pouvoit aller cette force, & ce qui la pouvoit vaincre, & en faire la diſſolution.

J'ai ce me ſemble répondu ſuffiſemment aux raiſons imaginaires des Sophiſtes : Il reſte maintenant, mon Fils, à ſatisfaire à ce que je vous ai promis, qui eſt d'éxaminer les raiſons qu'ont ceux qui nient notre Art à de certaines conditions, & ſelon quelques ſuppoſitions qu'ils font. Enſuite nous traiterons des Principes, dont la Nature ſe ſert à la Compoſition des Métaux, leſquels nous éxaminerons encore plus à fond dans la ſuite ; après quoi nous parlerons des Principes de notre Magiſtére, & nous traiterons prémiérement de chacun de ſes Principes en particulier, nous réſervant d'en faire un Diſcours général dans le Livre ſuivant. Commençons par mettre les raiſons des prémiers, & par les refuter.

CHAPITRE XII.

Différens Sentimens de ceux qui supposent l'Art véritable.

CEux qui supposent que cet Art est véritable, ne sont pas tous de même sentiment. Ce qui fait qu'il se trouve différentes opinions touchant la véritable Matiére pour faire l'Oeuvre. Car les uns soûtiennent qu'il faut la prendre dans les *Esprits*: D'autres assurent que c'est dans les *Corps, ou Metaux* qu'elle se trouve: D'autres dans les *Sels & Alums, les Nitres & les Borax*. Et d'autres enfin, disent que c'est *dans toutes les choses végétables* qu'il faut la chercher. De tous ces Gens-là, il y en a qui disent vrai en partie; mais qui se trompent aussi en partie: & il y en a d'autres qui se trompent en tout, & qui trompent tous ceux qui lisent leurs Livres, & qui suivent leur Doctrine. Une si grande diversité d'opinions fausses m'a bien donné de la peine & m'a fait faire bien de la dépense. Et ce n'a été que par une longue conjecture, & après plusieurs expériences bien pénibles & bien ennuyeuses, que j'ai développé la vérité parmi tant de fausfetés. Je puis dire même que ces fausses opinions m'ont souvent détourné du bon

chemin où j'étois, parce qu'elles étoient opposées à mon raisonnement, & qu'elles m'ont souvent jetté dans le désespoir. Que tous ces Fourbes soient donc maudits à jamais, puisque par leur fausse Doctrine ils n'ont laissé à toute la Postérité que des sujets de leur donner des malédictions; & qu'au lieu d'enseigner la vérité, ils n'ont laissé dans leurs Ecrits que des erreurs, & des mensonges diaboliques, pour abuser tous ceux qui s'appliquent à la Philosophie. Et que je sois maudit moi-même, si je ne corrige leurs erreurs, & si en traitant de cette Science, je ne dis, & je n'enseigne entiérement la vérité, autant qu'on le peut faire dans une chose si admirable. Car on ne doit pas traiter notre Magistére en des termes qui soient tout à fait obscurs; ni on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement, qu'il soit intellgible à tous. Je l'enseignerai donc de telle maniére qu'il ne sera nullement caché aux Sages; quoi qu'il soit pourtant bien obscur aux Esprits médiocres; mais pour les Stupides & les Fous, je déclare qu'ils n'y pourront jamais rien comprendre.

Revenons à notre propos. Ceux qui ont crû que la Matiére de notre Oeuvre se devoit prendre dans les *Esprits*, sont différens entre eux. Car les uns ont dit que c'étoit dans *l'Argent-vif*, les autres dans

le Soufre, & d'autres dans *l'Arsenic*, qui a grande affinité avec ce dernier. Quelques-uns ont soûtenu que c'étoit dans *les Marchasites*, d'autres dans *la Tutie*, d'autres dans *la Magnésie*, & d'autres enfin, dans le *Sel Ammoniac*. Il n'y a pas moins de diversité entre ceux qui ont crû que c'étoit dans *les Corps ou Metaux* qu'on trouvoit cette Matiére ; parce qu'il y en a qui ont dit que c'étoit *Saturne*, d'autres *Jupiter*, & d'autres enfin, quelqu'un des autres Corps. Il y en a encore d'autres qui assurent qu'il faut la chercher dans *le Verre* ; d'autres dans *les Pierres précieuses* ; d'autres dans *les Sels*, dans les différentes sortes *d'Alums*, *de Nitres*, *& de Borax*. Il y en a d'autres enfin, qui croyent que l'Art se fait indifféremment de *toutes sortes de Végétaux* ; de sorte que dans les différentes suppositions qu'ils font, ils sont tous opposez les uns aux autres, & ceux qui ne croyent nulle de ces différentes opinions, ou qui en combattent quelqu'une, se persuadent que par ce moyen ils détruisent absolument la Science. Et à dire le vrai, ni les uns ni les autres ne disent presque rien de véritable.

CHAPITRE XIII.

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre.

CEux qui ont crû que *le Soufre* étoit notre véritable Matiére, après avoir travaillé sur ce Minéral, sans connoître en quoi consiste la perfection de sa préparation, ont laissé leur Ouvrage imparfait. Car ils s'imaginoient qu'en le nettoyant & le purifiant, il seroit parfaitement préparé. Et comme cette préparation se fait par la Sublimation, ils crûrent qu'il n'y avoit qu'à sublimer le Soufre pour lui donner toute la perfection qu'il peut acquérir par la préparation: & que c'étoit la même chose de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre. Mais venant à faire la projection, ils ont vû que leur Soufre, ainsi préparé, au lieu d'altérer les Corps métalliques & les transmuer, comme il le devoit faire, se brûloit & s'en alloit tout en fumée, & que non seulement il ne s'attachoit pas inséparablement aux Métaux; mais même qu'il s'en séparoit en peu de tems, sans qu'il en restât rien du tout; & que les Corps, sur lesquels ils en avoient fait la projection, se trouvoient plus impurs, qu'il ne l'étoient auparavant. Comme ils vîrent donc qu'ils s'étoient trompez

à faire leur Oeuvre, & étant néanmoins persuadez (pour avoir long-tems pensé & ruminé là-dessus) que la Science consistoit dans *le Soufre* tout seul, & ne s'y trouvant pas, & croyant d'ailleurs qu'elle ne peut se trouver en nulle autre chose; ils ont inferé de là qu'elle étoit impossible.

CHAPITRE XIV

Réfutation de ce que l'on vient de dire.

C'Est ainsi que raisonnent ceux qui cherchent notre Science dans *le Soufre*. Mais il est aisé de faire connoître en peu de mots à ces Gens-là, qu'ils n'entendent rien du tout dans le Magistére: & parce qu'ils supposent que *le seul Soufre vulgaire* est notre Matiére; & à cause qu'encore que ce qu'ils supposent fût vrai, ils se trompent dans la maniére de le préparer, croyant qu'il n'y a autre chose à faire qu'à le sublimer. Ressemblant en cela à un Homme, qui depuis sa naissance jusques à la vieillesse, auroit demeuré enfermé dans une maison: lequel s'imagineroit que tout le Monde n'auroit pas plus d'étenduë que la maison où il seroit, & qu'il n'y auroit autre chose au Monde, que ce qu'il voit dans cette maison. Car ces Gens-là n'ont jamais travaillé sur plusieurs Matiéres, &

ils ne se sont jamais appliquez à beaucoup d'Opérations, ni ne se sont pas beaucoup peinez à faire des expériences. Ainsi ils n'ont pû connoître d'où notre Matiére se doit tirer & d'où elle ne peut pas être prise. Et comme d'ailleurs ils n'ont pas beaucoup travaillé, ils ne savent pas aussi qu'elle est l'Opération nécessaire pour donner la perfection à l'Oeuvre, & qui sont celles qui ne la peuvent pas donner. Mais ce qui a fait que leur Ouvrage est demeuré imparfait, c'est [qu'après leur prépation] leur Soufre est demeuré adustible & volatil, qui est ce qui gâte & corrompt les Corps métalliques au lieu de les perfectionner.

CHAPITRE XV.

Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matiére de l'Art, & leur Réfutation.

Il y en a d'autres, qui étant persuadez que notre Médecine se devoit nécessairement trouver dans *le Soufre & dans l'Arsenic* qui lui est semblable, & considérant plus attentivement que les prémiers, ce qui empêchoit sa perfection, ils l'ont non seulement purgé de sa sulphuréité brûlante, en le sublimant : mais ils ont encore tâché de le dépoüiller de sa *terreſtréité*, ou de ses parties terrestres & grossiéres, n'ayant

pû néanmoins lui ôter la volatilité. Et ceux-là ont été trompez aussi bien que les autres, lors qu'ils ont voulu en venir à la projection, par ce que leur Médecine ne s'est pas intimement ni fortement unie aux Corps, sur lesquels ils l'ont jettée : mais elle s'est évaporée peu à peu, & a laissé les Corps métalliques tels qu'ils étoient, & sans aucun changement. Ce qui leur a fait dire comme aux prémiers, que la Science n'étoit rien. Nous leur faisons aussi la même réponse que nous avons déjà faite aux prémiers; & nous assurons de plus que notre Science est véritable, parce que nous la sçavons indubitablement, pour l'avoir vûë de nos yeux, & touchée de nos propres mains.

CHAPITRE XVI.

Raisons de ceux qui nient que la Matiére de l'Art soit dans le Soufre, l'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie. la Marcasite, le Sel Ammoniac; & leur Réfutation.

IL s'en est trouvé d'autres, qui ayant pénétré plus avant dans la nature du Soufre, l'ont purifié, lui ont ôté sa volatilité & son *adustion*, & l'ont par ce moyen rendu fixe, terrestre & mort: de sorte, qu'é-

tant mis sur le feu, il ne se fondoit pas bien, mais il se vitrifioit. Ce qui étoit cause que dans la projection qu'ils faisoient de cette Médecine sur les Corps, elle ne pouvoit pas se mêler avec eux, ni par conséquent les altérer ni changer. D'où ils tirent la même conséquence que les prémiers [que l'Art est impossible,] & nous leur répondons aussi comme nous avons fait aux prémiers, qu'ils ont laissé l'Ouvrage imparfait & tronqué, ne sçachant pas comment il le faloit parachever ; parce qu'ils n'ont pas sçû rendre leur Médecine entrante & pénétrante, qui est sa derniére perfection. Il en est de même touchant la préparation des autres Esprits, & on y fait les mêmes fautes: si ce n'est que dans l'Argent-vif & dans la Tutie, nous sommes délivrez du plus grand travail qu'il y ait à faire [dans la préparation des autres,] qui est de leur ôter *l'aduſtion*. Car ces deux choses-là n'ont point de Soufre *aduſtible* & inflammable : mais ils ont seulement une Matiére volatile & une terrestréité impure.

A l'égard des Magnésies & des Marcasites, elles ont toutes un Soufre *aduſtible*, & la Marcasite en a encore plus que la Magnésie. Toutes sont aussi volatiles; mais l'Argent-vif & le Sel Ammoniac le sont davantage que la Magnésie. Le Soufre est

moins volatile que l'Argent-vif ni que le Sel Ammoniac : l'Arsenic, qui ressemble au Soufre, est moins volatil que lui, la Marcasite, moins que l'Arsenic ; la Magnésie ne l'est pas tant que la Marcasite, & la Tutie l'est moins que la Magnésie, & que tous les autres Esprits. Toutes ces choses ont pourtant de la volatilité ; mais les unes en ont plus que les autres. Et c'est cette volatilité qu'ont tous les Esprits, qui a fait que ceux, qui ont voulu faire des expériences & travailler dessus, se sont lourdement trompez dans les Opérations qu'ils ont faites, pour les préparer, & dans la projection qu'ils ont essayé d'en faire. Et de là ils ont inféré l'impossibilité de l'Art, de même que ceux, que nous avons dit qui supposoient l'Oeuvre dans le Soufre. Ainsi nous n'avons autre chose à leur répondre, que ce que nous avons déja répondu à ceux-là.

CHAPITRE XVII.

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans les Esprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer.

IL y en a d'autres, qui s'étant appliquez à faire des expériences, ont tâché de

fixer les Esprits dans les Corps, sans avoir donné auparavant nulle préparation aux Esprits pour arrêter leur volatilité : mais s'étant trompez tout de même, ils n'en ont eu que du déplaisir & du chagrin. De maniére que désespérant de reüssir, ils ont été forcez de mépriser la Science, & de déclamer contre elle, comme la croyant fausse. Ce qui les a troublez, & qui les a jettez dans cette incrédulité, c'est que dans la fusion des Corps, laquelle ne se fait que par un feu violent, les Esprits qu'on jette alors dessus, ne pouvant souffrir l'ardeur du feu, à cause de leur volatilité qu'on ne leur a point ôtée, ne s'attachent point fortement aux Corps; mais les quittent & s'évaporent, & il n'y a que les Corps qui restent tous seuls dans le feu. Ces Gens-là se trouvent encore par-fois abusez d'une autre maniére. Car il arrive souvent que les Corps mêmes s'en vont du feu avec les Esprits; parce que les Esprits qui ne sont pas fixes, & dont les parties sont très-subtiles, s'étant attachez & unis intimement aux Corps; ces Esprits, venant à s'évaporer par la violence du feu, enlévent & emportent nécessairement les Corps avec eux, [à cause que dans cette Composition des Corps & des Esprits] il y a plus de volatil que de fixe. Ce qui leur fait dire comme aux prémiers, que l'Oeuvre est

impossible. A quoi nous répondons aussi comme nous avons fait à ce qu'ont dit les prémiers.

Voici la cause de leur erreur. Le Philosophe dit: *Fils de la Science, si vous voulez faire la Conversion ou la Transmutation des Corps, d'imparfaits en parfaits: si cette Transmutation se peut faire par quelque Matiére que ce puisse être, il faut nécessairement qu'elle se fasse par les Esprits.* Or il n'est pas possible que les Esprits, qui ne sont pas fixez auparavant, s'attachent & s'unissent si bien aux Corps, que leur union puisse être de quelque utilité; comme il a été dit ci-dessus; puisqu'ils s'exhalent & s'enfuyent au feu, & qu'ils laissent les Corps sans les avoir nullement changez, & sans leur avoir rien ôté de leurs impuretés. Que si les Esprits sont rendus fixes, ils sont encore inutiles; parce qu'en cette état ils ne peuvent pas pénétrer les Corps, étant par la fixation devenus Terre, qui n'a point de fusion. Et quand bien même ils paroîtroient être fixes, après avoir pénétré les Corps, à cause qu'étant dans une chaleur foible ils ne s'évaporent pas; ils ne sont pourtant point fixes; parce qu'étant mis dans une forte chaleur, ils se séparent des Corps, ou bien & eux & les Corps s'en vont ensemble en fumée. Donc, puisque l'Art ne se peut trouver dans la Matiére la plus prochaine,

& qui a le plus d'affinité avec les Métaux, à plus forte raiſon ne ſe trouvera-t'il pas dans une Matiére éloignée & étrangére. Et par conſéquent il ne peut ſe trouver en nulle choſe.

C'eſt le raiſonnement qu'ils font. A quoi je répons qu'ils ne ſçavent pas tout ce qu'on peut ſavoir la deſſus : C'eſt pourquoi ils ne trouvent pas tout ce qui ſe peut faire. Et parce qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils ne ſçavent pas ; ils tirent de leur incapacité une preuve, qu'ils croyent très-forte, de l'impoſſibilité de l'Art.

CHAPITRE XVIII.

De ceux qui nient que la Matiére de l'Art ſe trouve dans les Corps, & prémiérement dans le Plomb blanc, ou l'Etain, qu'on appelle Jupiter, & leur réfutation.

QUelques-uns ont crû que la Matiére de l'Art ſe trouvoit dans les Corps : mais ayant eſſayé d'y travailler, ils ſe ſont trompez, parce qu'ils croyent que les deux Eſpéces de Plomb, c'eſt à dire, le *livide* ou noir, & le blanc (qui n'a pourtant pas une blancheur nette ni pure,) étoient fort ſemblables & s'approchoient fort de la nature du Soleil & de la Lune ; le *livide* beaucoup du Soleil, & non pas tant de la Lu-

ne ; & le blanc beaucoup de la Lune, & peu du Soleil. C'eſt ce qui fit croire à quelques-uns d'entr'eux, que Jupiter n'étoit différent de la Lune, que par ce qu'il avoit *le cric*, qu'il étoit mou, & qu'il ſe fondoit fort promptement. De ſorte que s'imaginant que ſa fuſion ſi prompte & ſa molleſſe ne provenoient que d'une humidité ſuperfluë qu'il avoit ; & que ce qui cauſoit ſon *cric*, c'étoit un Argent-vif volatil, qui étoit entre mêlé dans ſa Subſtance : ils le mîrent au feu & le calcinérent, après quoi ils le tinrent dans un feu tel qu'il le pouvoit ſouffrir, juſques à ce que ſa chaux fût devenüe blanche. Mais après cela, le voulant remettre en ſon prémier état, c'eſt à dire le remettre en Corps malléable, comme il étoit auparavant, ils ne le pûrent faire : ce qui leur perſuada que c'étoit une choſe impoſſible. D'autres ont fait reprendre Corps à quelque peu de ſa chaux par un feu fort violent ; mais ils ont trouvé qu'il avoit encore le *cric*, comme auparavant, & qu'il étoit auſſi facile à fondre, & cela leur a fait croire qu'on ne ſçauroit lui ôter ces deux défauts par cette voye-là, & qu'il étoit impoſſible de trouver le moyen de l'endurcir.

D'autres s'étant opiniâtrez à travailler ſur ce Métail, l'ont calciné & remis en ſon prémier état, puis ôtant ſa Scorie, ils l'ont

recalciné à plus grand feu, & remis une seconde fois en Corps : de maniére qu'en réiterant ces opérations, ils ont trouvé qu'il s'étoit endurci, & qu'il n'avoit plus *le cric*. Mais n'ayant pû lui ôter entiérement sa prompte fusion, ils se sont faussement persuadez qu'on ne le sçauroit faire.

Il y en a eu d'autres, qui ayant essayé de lui donner de la dureté, & le rendre en état de ne pouvoir être fondu que difficilement, en mêlant avec lui des Corps durs, se sont trompez tout de même, parce qu'il a rendu aigre & cassant quelque Corps que ce soit qu'on lui ait ajoûté: sans que toutes les préparations qu'ils ayent pû leur donner, leur ayent de rien servi. Ainsi n'ayant pû lui donner la perfection, ni par le mêlange des Corps durs, ni par aucun régime de feu, étant rebutez par la longueur du tems, qu'il faudroit pour découvrir le Magistére [qu'ils croyent trouver par-là,] ils ont assuré que c'étoit une chose impossible.

D'autres enfin s'étant avisez de mêler plusieurs drogues différentes avec l'Etain, & voyant que non seulement il n'en étoit point changé, & qu'elles n'avoient nul rapport ni affinité avec lui; mais qu'au contraire elles le gâtoient, & faisoient un effet tout contraire à ce qu'ils en attendoient, ils ont jetté les Livres par dépit,

&

& secoüant la tête, ils ont dit que notre divin Art n'étoit qu'une niaiserie toute pure. Et à tous ces Gens-là je répons, comme j'ai déja fait aux autres ci-devant.

CHAPITRE XIX.

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb.

ON ne réussit pas mieux à travailler sur le Plomb. Il est vrai qu'étant mêlé avec les Corps, il ne les rend pas cassans comme fait l'Etain, & qu'après sa calcination il reprend corps, & revient plûtôt en sa nature que lui. Mais ceux qui travaillent sur ce Métail, ne sauroient lui ôter sa noirceur, parce qu'ils n'en sçavent pas le moyen. Ainsi ils ne peuvent point lui donner de blancheur, qui soit *permanente*, & quoi qu'ils ayent pû s'imaginer, ils ne leur a pas été possible de l'unir si fortement aux Corps fixes, qu'étant mêlé avec eux, il ne s'enfuye à fort feu. Et ce qui, dans la préparation de ce Métail, a le plus trompé ceux qui ont crû que la Science ne pouvoit se trouver que dans lui seul; c'est qu'après qu'il a été deux fois calciné, & autant de fois remis en Corps, tant s'enfaut qu'il s'endurcisse en nulle maniére, qu'au contraire il devient plus mou

qu'il n'étoit auparavant ; & qu'avec tout cela il ne perd aucune de ses mauvaises qualités, qui sont sa noirceur & la facilité qu'il a à se fondre soudainement. C'est pourquoi n'ayant pû rien faire de bon de ce Métail, dans lequel ils avoient crû qu'on pouvoit facilement trouver la plus véritable & plus prochaine Matiére de la Science, ils ont conclu de là que l'Art n'étoit qu'une pure imagination. De maniére que ces Gens-là étant dans la même erreur, que ceux dont nous venons de parler, nous ne leur répondons que la même chose.

CHAPITRE XX.

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, & des mous avec les mous.

IL y en a qui ont essayé de mêler les Corps durs ensemble, & les mous aussi ensemble, à cause de la ressemblance qui est entre eux, & qui ont crû que par ce moyen ils se perfectionneroient les uns les autres ; & qu'ainsi ils seroient mutuellement transmüez. Mais ils ont été pareillement trompez, parce que cela n'est pas possible. Pour mêler, par éxemple, le Cuivre ou

quelque autre Métail semblable avec l'Or & l'Argent, ces Métaux imparfaits ne sont pas transmüez véritablement en Or ou en Argent pour cela ; & ils ne peuvent point soutenir long-tems un feu violent, sans se séparer d'avec les parfaits, qui demeurent toujours ; au lieu que les imparfaits sont ou entiérement consumez, ou reduits en leur prémiére nature, qu'ils reprennent. Il y en a néanmoins qui durent & qui subsistent plus long-tems dans la composition & dans le mêlange qu'on en fait : & d'autres moins, pour les raisons que nous diron ensuite. Les mauvais succès, que par leur ignorance ces Gens-là ont eus, dans toutes leurs brouilleries, les ont obligez à douter de la vérité de la Science, & à soutenir que ce n'étoit qu'une imposture.

CHAPITRE XXI.

Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, & les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science.

IL y en a eu d'autres qui ont cherché plus avant, & qui ont crû mieux rencontrer. Ceux-ci se sont imaginé en unissant les Corps durs avec les mous, de trouver le moyen de donner à cette composition une dureté stable à toute épreuve

& de donner aussi la perfection aux Métaux imparfaits, en les unissant tout de même avec les parfaits ; & que généralement ils se transmueroient, & seroient transmuez les uns par les autres d'une véritable transmutation. Pour cet effet ils ont tâché de trouver la ressemblance & l'affinité qui est entre les Métaux, en subtilisant les Corps grossiers & durs ; tels que sont le Cuivre & le Fer, & en épaississant ceux de qui la substance est plus subtile, comme est l'Etain & le Plomb, qui est son semblable. Ce qu'ils ont essayé de faire [tant par des drogues qu'ils y ont ajoûtées] que par le régime du feu. Mais ceux qui ont fait ces essais, se sont trompez dans le mêlange qu'ils ont fait des Corps. Car ou ils ont rendu leur composition entiérement aigre & cassante, ou bien ils l'ont trouvée trop molle, sans avoir été altérée par le mélange des Corps durs : ou trop dure sans avoir été changée par les Corps mous, qu'ils y avoient mêlez. Et par ainsi n'ayant pû rencontrer la convenance ni l'affinité des Métaux, ils ont dit que l'Art n'étoit qu'une supposition.

CHAPITRE XXII.

Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'Ame [ou Teinture] ni dans le régime du feu.

D'Autres ayant encore considéré la chose de plus près, ont prétendu altérer ou changer les Corps par l'extraction de leurs Ames, [c'est à dire de leurs Teintures] & par ce même moyen d'altérer encore tous les autres Corps. Mais quelques essais qu'ils en ayent fait, ils n'ont pû y reüssir. Et ainsi ils ont été trompez dans leur espérance & dans leurs opérations, aussi bien que ceux qui ont tenté de donner la perfection aux imparfaits par le seul régime du feu. Ce qui a été cause que les uns & les autres ont crû l'Art impossible. Et à tous ceux-là, nous faisons la même réponse que nous avons faites ci-devant.

CHAPITRE XXIII.

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre ni dans les Pierreries.

CEux qui ont crû que la Matiére de l'Art se devoit chercher dans le Ver-

re & dans les Pierreries, s'étant imaginé que ces deux choſes pouvoient altérer les Corps, ſe ſont trompez tout de même. Parce que ce qui n'entre pas dans les Corps & ne les pénétre pas, ne les peut altérer, ni y faire aucun changement. Or il eſt certain que ni le Verre ni les, Pierreries n'étant pas véritablement fuſibles, ne peuvent ni entrer dans les Corps, ni les pénétrer. Et par conſéquent ces deux choſes ne peuvent point altérer les Corps. Et quoi que ceux qui ont travaillé la-deſſus, ayent fait tous leurrs efforts pour unir le Verre avec les Cops, quand ils l'auroiént pû faire (quoi que ce ſoit pourtant une choſe très-difficile) ils n'euſſent pas fait pour cela ce qu'ils prétendoient. Parce que tout ce qu'ils auroient pû faire, ç'eût été de vitrifier les Corps, [c'eſt a dire les reduire en une Matiére ſemblable au Verre, tranſparente & caſſante comme eſt le Verre.] Cependant quoi que ce défaut vienne de la Matiére dont ils ſe ſervent, ils l'atribuent à la Science & ils ſoutiennnent qu'elle ne ſçauroit faire autre choſe. Ainſi ils inférent de-là qu'elle eſt fauſſe. Mais je répons à ces Gens-là, que ne travaillant pas ſur la véritable Matiére, on ne doit pas s'étonner s'ils finiſſent mal, & s'ils ne réüſſiſſent pas; outre qu'ils n'ont pas raiſon d'accuſer la Science de leur propre erreur.

CHAPITRE XXIV.

Motif de ceux qui nient que l'Art ſoit dans les moyens Minéraux, dans les Végétables, & dans le mêlange de quelque choſe que ce ſoit.

EN voici d'autres qui s'imaginent qu'ils feront l'Oeuvre avec les Sels, les Alums, les Nitres, & les Borax; mais quelque opération qu'ils puiſſent faire ſur ces Minéraux, je ſuis ſûr qu'ils n'y trouveront pas ce qu'ils cherchent. Et partant, ſi après avoir bien fait des expériences ſur ces Matiéres par leur *Solution*, leur *Coagulation*, leur *Aſſation*, & par pluſieurs autres opérations, ils ne trouvent preſque rien qui puiſſe ſervir à la Tranſmutation, ils ne doivent pas inférer de-là que ce divin Art n'eſt pas véritable: puiſque c'eſt un Art qui ſe fait néceſſairement, & qu'il y en a pluſieurs qui le ſçavent. Ce n'eſt pas qu'à prendre tout cela en général, on ne puiſſe y trouver dequoi faire quelque altération; mais il faudroit l'aller chercher bien loin, & ſe donner bien de la peine pour cela.

Ceux qui ſoûtiennent que l'Oeuvre ſe peut faire de tous les Végétaux, réüſſiroient encore plus difficilement. Ainſi, quoi

que ce qu'ils disent soit possible, on peut dire néanmoins que c'est une chose impossible à leur égard. Parce que leur vie ne suffiroit pas pour pouvoir faire ce qu'ils prétendent. Et ainsi, si ces Gens-là ne trouvent jamais l'Oeuvre, en se servant seulement des Végétaux, ils ne doivent pas conclure pour cela, qu'on ne la puisse jamais faire par nul autre moyen.

Au reste, tous ceux de qui nous venons de rapporter les erreurs, n'ont supposé chacun qu'une seule Matiére pour être la véritable, & ils ont condamné généralement toutes les autres, & nous les avons tous réfutez les uns après les autres. Il y en a plusieurs, & même presque une infinité d'autres, qui prétendent que pour faire l'Oeuvre, on doit faire une Composition de toutes ces diverses choses, ou au moins de la plus grande partie, & les mêler en différentes proportions. Mais ces Gens-là sont tout à fait ignorans, & ne sçavent ce qu'ils veulent faire. On peut dire même qu'ils se trompent infiniment, parce qu'il y a une infinité de différentes choses, qui peuvent être mêlées les unes avec les autres, & elles peuvent être mêlées en tant de sortes, & par tant de différentes proportions, que ces maniéres & ces proportions sont tout de même infinies en nombre. Et de-là il s'ensuit évidemment, qu'ils

peuvent

peuvent se tromper en une infinité de façons ; soit dans le trop, soit dans le moins. Quoi que pourtant ils se puissent redresser, pourvû qu'ils commencent à travailler dans la véritable Matiére. Pour moi, sans m'amuser à faire de longs discours là dessus, à refuter cette infinité, j'enseignerai en peu de mots toute la Science, & ce qui peut servir pour la connoître. Et par ce moyen les Personnes sages qui m'entendent, pourront éviter une infinité d'erreurs, qu'ils commettroient dans le choix de la Matiére & dans leur travail. Mais nous éxaminerons auparavant les Principes naturels des Métaux ; nous en donnerons la Définition, & nous en rapporterons les Causes, autant qu'il est expédient pour notre divin Magistére ; comme je l'ai fait espérer au commencement de ce Livre.

TROISIE'ME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Des Principes naturels & de leurs Effets.

CHAPITRE XXV.

Des Principes naturels & des Corps Métalliques, selon l'opinion des Anciens.

SUivant l'opinion des Anciens, qui, comme nous, ont soutenu la vérité de notre Art: Je dis que les prémiers Principes naturels, je veux dire ceux dont la Nature se sert pour former les Métaux, sont l'Esprit fœtide, & l'Eau vive, qu'on appelle autrement Eau séche. Or j'ai dit cidevant qu'il y a deux Esprits fœtides, l'un, qui est blanc en son intérieur, & rouge au dehors; & l'autre qui est noir. L'un & l'autre néanmoins, dans l'Oeuvre du Magistére, ont disposition à devenir rouge. J'expliquerai succinctement, mais suffisamment & sans rien obmettre, la Nature de ces deux Principes, comment & de quelle Matiére ils sont formez. Je serai obligé, pour cet effet, d'étendre mon Discours,

& de faire un Chapitre particulier de chaque Principe naturel. Ces Principes ont néanmoins en général cela de commun entre eux, que chacun d'eux est d'une Composition très-forte, & d'une Substance qui est uniforme & homogéne : parce que dans leur Composition, les plus petites parties de la Terre, sont tellement & si fortement unies avec les moindres parties de l'Air, de l'Eau & du Feu, que nulle d'entre elles ne peut être séparée d'aucune des autres, dans la résolution qui se fait de tout le Composé. Au contraire, elles se résolvent toutes ensemblement, & l'une avec l'autre, à cause de l'étroite liaison qu'elles ont par ensemble, ayant été mêlées & unies par leurs plus simples & plus petites parties. Et cela par le moyen de la chaleur naturelle, laquelle dans les entrailles de la Terre, a été condensée & multipliée également, selon le cours & la maniére ordinaire d'agir de la Nature, & que leur Essence le requiert. Ce que je dis conformément au sentiment de quelques anciens Philosophes.

CHAPITRE XXVI.

Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes.

IL y en a d'autres, qui ne sont pas de ce sentiment, & qui croyent que ni le Vif-argent ni le Soufre, tels qu'ils sont naturellement, ne sont pas les Principes [c'est-à-dire la Matiére prochaine des Métaux:] mais qu'auparavant ils doivent être altérez & changez en une Matiére terrestre. Ainsi, ils soutiennent que le Principe, dont la Nature se sert pour former les Métaux, est une chose toute différente de l'Esprit fœtide [c'est-à-dire du Soufre] & de l'Esprit fugitif [ou de l'Argent-vif.] Et ce qui les a obligez à le croire, ç'a été prémiérement que dans les Mines d'Argent, & dans celles des autres Métaux, l'on n'a jamais trouvé un Argent-vif ni un Soufre, tels que nous les voyons, & que la Nature les a produits; & qu'au contraire on ne les trouve faits comme ils sont, que séparément, & chacun dans sa Mine particuliére. Secondement à cause, disent-ils, qu'on ne va point d'une extrémité à l'autre, sans passer par une disposition qui tienne le milieu [entre ces deux extrémités.] Et partant il est impossible [qu'une

Matiére] passe de la molesse de l'Argent-vif, à la dureté d'aucun des Métaux, que par une disposition moyenne entre la mollesse de l'un, & la dureté de l'autre. Or dans les Mines on ne trouve aucune Matiére qui ait cette consistance entre le dur & le mou, & qui participe également de ces deux choses, D'où ils concluënt que ni le Vif-argent ni le Soufre, ne sont pas les Principes que la Nature employe à former les Métaux ; mais que ce doit être quelque chose qui se fait par l'altération de leur Essence ; laquelle se change naturellemenr en une Substance terrestre. Ce qui selon eux, se fait de cette sorte.

L'Argent-vif & le Soufre se changent prémiérement en une espéce de Terre. Et ensuite de ces deux Substances terrestres, il sort une vapeur fort subtile, & fort pure par le moyen de la chaleur renforcée dans les entrailles de la Terre, & cette double vapeur est la Matiére prochaine, ou le Principe des Métaux. Car cette vapeur étant cuite & digérée par la chaleur temperée de la Mine, il s'en fait une certaine maniére de Terre, & par ce moyen elle devient en quelque façon fixe. Après quoi l'Eau minérale venant à couler au travers de la Mine, & des pores de la Terre, elle la dissout & s'unit ainsi avec elle également, par une union naturelle & solide.

Ils disent donc que l'Eau, qui coule par les cavités de la Terre, venant à trouver une Substance terrestre, aisée à dissoudre, elle la dissout & s'unit avec elle en égale proportion, jusqu'à ce que cette Substance ainsi dissoute de la Terre, & de l'Eau, qui y coule & qui la dissout, ne fassent qu'une même chose par une union naturelle, & que ces deux choses soient changées en nature Métallique, dans laquelle tous les Elémens se rencontrent dans une proportion nécessaire ; y étant mêlez & unis par leurs moindres parties, jusqu'à ce que de ce mêlange, il se fasse une Substance uniforme & homogéne. Ensuite ce mêlange s'épaissit & s'endurcit en Métail, par une continuelle & longue digestion de la chaleur des Mines. Voila quelle est leur opinion, qui n'est pas tout à fait conforme à la vérité, quoi qu'elle en approche beaucoup.

CHAPITRE XXVII.

Division de ce qu'il y a à dire des trois Principes.

NOus avons dit en général quels sont les Principes naturels des Métaux ; il faut maintenant en traiter en particulier. Ainsi, comme il y a trois Principes, nous

ferons un Chapitre de chacun, dont le prémier sera du Soufre, le second de l'Arsenic, & le troisiéme de l'Argent-vif. Après quoi nous parlerons des Métaux, qui sont les effets, & qui sont formez de ces Principes: & nous ferons tout de même un Chapitre particulier de chacun d'eux. Et enfin nous parlerons des fondemens & des opérations du Magistére, & nous en déclarerons les causes.

CHAPITRE XXVIII.

Du Soufre.

LE Soufre est une graisse de la Terre, qui s'est épaissie dans les Mines par le moyen d'une cuisson modérée, jusqu'à ce qu'elle devienne dure & séche, & lors elle s'apelle Soufre. Or le Soufre a une composition très-forte, & il est d'une Substance qui est semblable, & homogéne en toutes ses parties, C'est pourquoi on n'en sçauroit tirer l'huile par la distilation, comme on fait des autres choses qui en ont. Et ceux qui entreprennent de le calciner, sans rien perdre de sa Substance, qui soit utile & considérable, perdent leur peine, ne pouvant être calciné qu'avec beaucoup d'artifice, & qu'il ne se fasse une grande dissipation de sa Substance. Car de

cent livres de Soufre que l'on mettra à calciner, à peine en trouvera-t'on trois de reste, après la calcination. On ne sçauroit non plus le fixer, qu'il n'ait été calciné auparavant. Néanmoins, en le mêlant avec quelque autre Substance, on peut empêcher qu'il ne s'envole & ne s'enfuïe si promptement, & le garantir de l'*adustion*. Il se calcinera même étant mêlé. Mais si on vouloit tirer de lui la Matiére de l'Oeuvre, en le préparant par lui-même, on n'y reüssiroit pas : parce qu'il ne se parfait qu'étant mêlé avec autre chose, & sans lui le Magistére est si long à faire, qu'on est contraint d'en abandonner l'Ouvrage. Que si on le joint avec son pareil, l'Arsenic, il se change en Teinture, & il donne à chaque Métail, le poids des Métaux parfaits ; il lui ôte ses impuretés, & il le rend resplandissant. Il est rendu parfait par le moyen du Magistére, sans lequel il ne peut rien faire de tout ce que je viens de dire : au contraire, il gâte & noircit les Corps avec qui on le mêle. C'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir sans le Magistére.

Mais si dans la préparation, on peut trouver le moyen de le mêler & de le joindre amiablemant aux Cops ; c'est-à-dire de l'unir si bien à eux, qu'il n'en puisse plus être separé, on découvrira par ce moyen

un des plus grands Sécrets de la Nature;& on sçaura une des voyes de la perfetion : parce qu'il y a plusieurs voyes qui tendent & qui conduisent au même effet. (1) Il y en a pourtant une qui est plus parfaite que l'autre.

Un autre effet du Soufre est qu'il augmente assurément le poids de quelque Métail que ce soit que l'on calcine avec lui, & qu'avec le Soufre on peut rendre le Cuivre semblable à l'Or. Il se joint aussi avec le Mercure. Et si on les sub ime tous deux ensemble, on en fait du Cinabre. Enfin on calcine aisément tous les Corps ou Métaux avec le Soufre, hormis l'Or & l'Etain ; & le prémier encore plus difficilement que l'autre. Mais il n'est point vrai que le Souffre puisse coaguler véritablement, & avec quelque profit le Vif-Argent en Soleil & en Lune, & que cela se fasse aisément & sans beaucoup d'artifice, comme quelques Fous se le sont imaginé. Néanmoins les Métaux qui ont moins d'Argent-vif, & par conséquent moins d'humidité, se calcinent plus facilement par le Soufre;& au contraire,ceux qui ont beaucoup d'Argent-vif ou d'humidité,

(1) Géber parle ici des différentes Médecines, du prémier, du second & du troisiéme Ordre, par lesquelles il prétend qu'on peut donner la perfection aux Corps imparfaits, & desquelles la dernière est la plus parfaite.

se calcinent aussi plus difficilement. Mais je proteste par le Dieu très-haut, que c'est le Soufre qui illumine ; c'est-à-dire, qui donne l'éclat, & qui perfectionne tous les Corps, ou Métaux; parce qu'il est de lui-même Lumiére & Teinture.

Le Soufre a cela de plus, qu'il ne se dissout qu'avec peine ; parce que parmi ses parties, il n'y en a point qui tiennent de la nature du Sel, en ayant seulement doléagineuses, lesquelles ne se dissolvent pas aisémemt dans l'Eau. J'en dirai la raison ci-après dans le Chapitre du *Dissolvent*, où je ferai voir manifestement ce qui peut être dissous dans l'Eau, & ce qui ne le peut point être.

Au reste le Soufre se sublime, parce que c'est un Esprit. Si on le mêle avec Vénus, & que des deux on en fasse une Composition, on en fait une couleur violette fort belle. Il se mêle tout de même avec le Mercure, & par la cuisson il s'en fait un Azur fort agréable. Il ne faut pas pourtant s'imaginer pour cela, que le Soufre puisse de lui-même servir à faire l'Oeuvre des Philosophes. Car ce seroit une erreur, comme je le ferai voir clairement dans la suite. Pour le choisir, il le faut prendre massif & clair. En voila assez pour le Soufre.

CHAPITRE XXIX.

De l'Arsenic.

L'Arsenic est fait tout de même, d'une Matiére subtile, & il est fort semblable au Soufre. C'est pourquoi on ne doit point le définir autrement. Il y a néanmoins cette différence entr'eux, que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, & fort difficilement la rouge; au lieu que le Soufre teint aisément en rouge, & difficilement en blanc. Or il y a de deux sortes de Soufre & d'Arsenic, l'un qui est jaune & l'autre rouge, qui tous deux servent à notre Art; les autres espéces n'y pouvant de rien servir. L'Arsenic se fixe comme le Soufre; mais l'un & l'autre se subliment mieux, si on les mêle avec des Métaux réduits en chaux. Mais ni le Soufre ni l'Arsenic, ne sont pas la Matiére qui donne la perfection â notre Oeuvre, parce qu'ils ne sont pas parfaits pour pouvoir donner la perfection. Ils peuvent néanmoins y contribuer avec condition. On doit choisir l'Arsenic qui soit clair, par écaille, & point pierreux..

CHAPTRE XXX.

De l'Argent-vif.

L'Argent-vif, qui selon l'usage des Anciens, s'appelle autrement Mercure, est une Eau visqueuse, faite d'une Terre blanche sulphureuse, très-subtile, & d'une Eau très-claire, lesquelles ont été cuittes & digérées dans les entrailles de la Terre par la chaleur naturelle des Mines, & mêlées & unies fort éxactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humide ait été également tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide. C'est pourquoi il coule fort aisément sur une superficie égale & unie, à cause de la fluidité & de l'humidité de son Eau: & il ne s'atttache point à ce qu'il touche, encore que sa matiére soit visqueuse & gluante; parce que la sécheresse qui est renfermée dans lui, tempére cette humidité & l'empêche de s'attacher à ce qu'il touche. C'est lui, qui selon l'opinion de quelques Anciens, étant joint avec le Soufre, est la Matiére des Métaux. Il s'attache facilement à Saturne, à Jupiter, & au Soleil: plus difficilement à la Lune, & plus difficilement encore à Vénus qu'à la Lune: mais jamais à Mars, si ce n'est par artifice; & de-là l'on peut dé-

couvrir un grand Sécret. Car il eſt ami des Métaux, & étant de leur nature, il s'unit aiſément avec eux, & il ſert de moyen ou milieu pour joindre les Teintures: Et il n'y a que l'Or ſeul qui aille au fond du Mercure, & qui ſe noye dans lui. Il diſſout Jupiter, Saturne, la Lune & Vénus, & ces Métaux ſe mêlent avec lui, & ſans lui l'on ne ſçauroit dorer nul Métail. Il ſe fixe, & il devient une Teinture d'une rougeur très-éxubérante, pour parfaire les Corps imparfaits, & d'une très grande ſplendeur: & il ne ſe ſépare jamais du Corps auquel il eſt joint, tandis qu'il demeure en ſa nature. Le Mercure n'eſt pas néanmoins notre Matiére, ni notre Médecine, à le prendre tel que la Nature le produit: mais il peut y contribuer avec condition, auſſi bien que le Soufre.

CHAPITRE XXXI.

Des Effets des Principes naturels, qui ſont les Corps Métalliques.

NOus avons maintenant à parler des Corps Métalliques, qui ſont les effets, & qui ſont formez de ces Principes. Il y en a ſix en tout, l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Etain, l'Airain, ou Cuivre & le Fer. Le Métail eſt un Corps minéral

fusible, & qui se forge & s'étend sous le marteau en toute dimension. Il est d'une Substance serrée, & d'une très-forte & ferme composition. Les Métaux ont grande affinité entre-eux. Les parfaits ne communiquent pourtant point la perfection aux imparfaits, étant mêlez avec eux. Par éxemple, si l'on mêle du Plomb avec de l'Or, lors que ces deux Métaux sont en fusion; le Plomb ne deviendra pas Or par ce mêlange. Car en mettant après cette Composition au feu, le Plomb se séparera de l'Or, & se consumera, partie par évaporation, & partie par *adustion*, l'Or demeurant tout entier en cette Opération; qui est une de ses épreuves. Il en est de même des autres Métaux imparfaits, selon la voye ordinaire de la Nature. Mais il n'en est pas ainsi en notre Magistére, où le Parfait aide & perfectionne l'Imparfait, & où l'Imparfait reçoit de soi-même la perfection, sans qu'on lui ajoûte rien d'étranger, & où enfin l'Imparfait est encore élevé à la perfection par notre même Magistére. Et je prens Dieu à témoin, qu'en ce Magistére le Parfait & l'Imparfait se changent & se perfectionnent l'un l'autre; qu'ils sont changez & perfectionnez l'un par l'autre, & que chacun d'eux se perfectionne par soi-même, sans le secours d'aucun autre.

CHAPITRE XXXII.

Du Soleil ou de l'Or.

NOus avons parlé en général des Corps, où des Métaux ; il faut maintenant faire un Discours particulier de chacun d'eux. Commençons par l'Or. L'Or est un Corps métallique, jaune, pésant, qui n'a point de son, & fort brillant, qui a été également digéré dans la Mine & lavé pendant un long-tems par une Eau minérale, qui s'étend sous le marteau, qui se fond par la chaleur du feu, & qui, sans se diminuer, soufre la Coupelle & le Ciment. C'est là la Définition de l'Or, d'où l'on doit inférer que nulle chose ne doit être censée Or, si elle n'a toutes les Causes & les Différences ou Propriétés qui sont contenuës en cette Définition. Il est certain néanmoins que ce qui peut donner véritablement & radicalement la Teinture, l'uniformité & la pureté de l'Or à quelque Métail que ce soit, peut généralement de tous les Métaux en faire de l'Or. Et j'ai remarqué que le Cuivre, ayant été converti en Or par un effet de la Nature, il s'ensuit qu'il peut l'être aussi par l'artifice. Car j'ai vû dans les Mines de Cuivre, d'où il couloit de l'Eau qui, entrainant avec elle des paillettes de Cuivre fort déliées, & les ayant lavées & nettoyées continuelle-

ment & pendant un long-tems ; cette Eau venant enſuite a tarir, & ces paillettes ayant demeuré trois ans ou environ dans du Sable tout ſec, j'ai reconnu, dis-je que ces paillettes ont été cuites & digérées par la chaleur du Soleil, & j'ai trouvé parmi ces mêmes paillettes de l'Or très-pur. Ce qui ma fait croire qu'ayant été nettoyées par l'Eau qui couloit, & puis également digérées par la chaleur du Soleil, dans la ſechereſſe du Sable, elles avoient acquis l'homogénéité & l'uniformité que nous voyons qu'a l'Or dans toutes ſes parties. C'eſt pourquoi, en imitant la Nature, autant qu'il nous eſt poſſible, nous faiſons la même altération, & le même changement, quoi qu'en cela pourtant nous ne puiſſions ni ne devions pas même imiter la Nature en tout.

L'Or eſt encore le plus précieux de tous les Métaux, & c'eſt lui qui donne la Teinture rouge, parce qu'il communique ſa Teinture & ſa perfection à tous les autres Corps Métalliques. On le calcine, & on le diſſout même ; mais cela ſe fait ſans nulle utilité, & c'eſt une Médecine qui réjoüit & qui conſerve le Corps dans la vigueur de la jeuneſſe. L'Or ſe romp & ſe met en piéces facilement, ſi on l'amalgame avec le Mecure ; l'odeur du Plomb fait auſſi le même effet. De tous les Métaux

taux il n'y en a point qui approchent plus effectivement de sa Substance, que Jupiter & la Lune, ni qui se mêlent mieux avec lui. Saturne lui ressemble dans le poids, & en ce qu'il n'a point de son, non plus que lui & qu'il est aussi bien que lui éxemt de roüille & de pourriture. Vénus approche plus de l'Or par la couleur, comme elle lui est encore plus semblable en puissance; & après elle la Lune, puis Jupiter & Saturne, & enfin Mars le moins de tous. Et en cela gît l'un des Sécrets de la Nature. Les Esprits peuvent aussi être mêlez & unis à l'Or, & il les rend fixes par un grand artifice, qui ne tombera jamais dans l'esprit d'un Homme, qui aura l'intelligence dure & qui sera hebété.

CHAPITRE XXXIII.

De la Lune ou Argent.

LA Lune, qu'on appelle ordinairement Argent, est un Corps Métallique blanc d'une blancheur pure, qui est net, dur, sonnant, qui soufre la Coupelle, qui s'étend sous le marteau, & qui est fusible par la chaleur du feu. La Lune est donc la Teinture de la blancheur. Elle endurcit Jupiter, & par artifice elle le change en sa nature. Elle se mêle avec le Soleil, sans le

rendre aigre ni cassant : mais à moins que d'en sçavoir l'artifice, elle ne demeure pas avec lui à toutes épreuves. Qui pourroit néanmoins la subtiliser, puis l'épaissir & la fixer, en l'unissant ensuite à l'Or, elle demeure avec lui dans le feu, & elle ne s'en sépare plus du tout. On la met sur le suc des acides, tels que sont le Vinaigre, le Sel Ammoniac & le Verjus, & il s'en fait un fort beau Bleu céleste. L'Argent est un Corps fort noble, mais il l'est moins que l'Or. Il a sa Mine particuliére & séparée, encore que par fois il s'en trouve dans les Mines des autres Métaux ; mais cet Argent-là n'est pas si bon que l'autre. On peut le calciner & le dissoudre par un grand travail, mais cela ne peut servir de rien.

CHAPITRE XXXIV.

De Saturne ou du Plomb.

LE Plomb est un Corps métallique, noirâtre, terrestre pésant, qui n'apoint de son, & fort peu de blancheur, mais beaucoup de *lividité*, qui ne soufre ni la Coupelle ni le Ciment, qui est mou & aisé à étendre sur le marteau, sans béaucoup d'effort; & enfin qui se fond facilement sans s'enflammer auparavant, ni rougir au feu.

Quelques Ignorans s'imaginent que de sa nature, le Plomb s'*approche* de l'Or, & qu'il lui est fort semblable ; mais ce sont des Gens qui n'ont ni sens ni entendement, & qui ne sçauroient d'eux-mêmes découvrir aucune vérité, ni l'inférer des choses qui sont un peu subtiles : ainsi ils en jugent seulement selon leur sens, & selon les apparences extérieures. Car ce qui les oblige à croire qu'il y a beaucoup d'affinité entrece Métail & l'Or, c'est qu'ils voyent qu'il est fort pésant, qu'il n'a point de son, & qu'il ne pourrit point non plus que l'Or. Mais ils se trompent manifestement en cela, comme nous le ferons voir ensuite. Le Plomb a beaucoup de terrestréité ; c'est pourquoi on le lave, & par ce moyen on le change en Etain. Ce qui fait voir que l'Etain est plus proche que lui de la perfection. On brûle le Plomb, & il s'en fait du *Minium*, & en le mettant sur la vapeur du Vinaigre, il s'en fait de la *Ceruse* ; & quoi qu'il soit beaucoup éloigné de la perfection, il se change pourtant fort aisément en Argent par notre Art, & dans la transmutation qui s'en fait, il ne retient pas le même poids qu'il avoit étant Plomb ; mais son poids diminuë, & il se reduit au véritable poids de l'Argent, & cela se fait par le moyen du Magistére. Le Plomb sert aussi à éprouver l'Argent dans la Cou-

pelle, nous en dirons la raison cy-après.

CHAPITRE XXXV.

De Jupiter ou de l'Etain.

L'Etain est un Corps métallique blanc d'une blancheur impure, livide, un peu sonnant, participant d'un peu de terrestréité, qui a radicalement en soi le *Cric*. Il est mou, & se fond aisément & soudainement sans se rougir au feu ; il ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, & s'étend en toute dimension sous le marteau ; de sorte qu'il peut être réduit en feüilles fort déliées. Jupiter donc de tous les Corps ou Métaux imparfaits, est celui qui a le plus de ressemblance naturelle avec les Corps parfaits, & qui s'approche le plus du Soleil & de la Lune. Mais pourtant plus de la Lune que du Soleil, comme je le ferai voir clairement ci-après. Au reste, comme ce Métal a reçû beaucoup de blancheur par les Principes de sa composition, cela fait qu'il blanchit les autres Corps ou Métaux, qui ne sont pas blancs. Il a néanmoins ce défaut qu'il rend aigres & cassans les Corps à qui on le joint, hormis Saturne & le Soleil très-pur. Jupiter a encore cette propriété, qu'il s'attache fortement au Soleil & à la Lune. C'est pourquoi il

ne s'en sépare pas facilement dans les *épreuves*. Dans la transmutation qui s'en fait par notre Magistére, il reçoit une Teinture rouge, qui le rend fort brillant, & il acquiert le véritable poids de l'Or. On peut l'endurcir & le purifier plus aisément que Saturne, comme je le dirai ensuite. Et qui sçauroit le Sécret de lui ôter le défaut qu'il a de rendre aigres & cassants [les Métaux ausquels on le mêle] il auroit un moyen infaillible de s'enrichir bien-tôt. Parce qu'ayant beaucoup d'affinité avec le Soleil & la Lune, il s'attacheroit à eux, sans pouvoir jamais en être séparé.

CHAPITRE XXXVI.

De Vénus ou du Cuivre.

VEnus est un Corps métallique, livide, qui tient beaucoup d'une rougeur obscure, qui rougit au feu, est fusible, s'étend sous le marteau, résonne fortement, & ne soufre ni *Coupelle* ni *Ciment*, Vénus contient donc en apparence dans la profondeur de sa Substance la couleur & l'essence de l'Or. Elle se forge & s'enflamme sans se fondre, comme font l'Argent & l'Or. D'où l'on peut tirer un Sécret. Car elle est le milieu du Soleil & de la Lune; elle se change facilement en l'un &

en l'autre de ces deux Métaux, & la transmutation qui s'en fait est fort bonne, sans beaucoup de déchet, & est aisée à faire. Elle a une très-grande affinité avec la Tutie, qui lui donne une bonne couleur d'Or; d'où l'on peut tirer du profit. Et comme elle n'a point besoin d'être endurcie pour pouvoir rougir au feu sans se fondre, on doit se servir d'elle, plûtôt que des autres Métaux, dans la petite Oeuvre, & dans la moyenne [dont il sera parlé dans le second Livre, mais non pas dans la grande. Elle a néanmoins un défaut, que n'a pas Jupiter, qui est qu'elle devient aisément livide, & que les choses acres & acides la tachent. Et ce n'est pas un petit artifice, que de lui pouvoir ôter ce défaut-là, tant il est profondément enraciné en elle.

CHAPITRE XXXVII.

De Mars ou du Fer.

MArs ou le Fer est un Corps métallique, fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, qui est dur & inflammable, qui n'est pas fusible au moins d'une fusion, laquelle se fasse directement [ou sans addition] qui est malléable, & qui a beaucoup de son. Or le Fer est d'un rude travail [& difficile a é-

tre mis en œuvre] à cause qu'il ne peut pas être fondu. Que si on le fond sans y ajoûter la Médecine qui change sa nature, on le joindra au Soleil & à la Lune, & il n'en pourra être séparé par quelque épreuve que ce soit, qu'avec un grand artifice. Que si on le prépare auparavant que de le joindre [aux Corps imparfaits] on ne sçauroit plus trouver le moyen de l'en séparer; pourvû que, sans changer sa nature & sa fixité, on ne lui ôte seulement que les impuretés qu'il a. Il peut donc aisément servir de Teinture pour le rouge, mais difficilement pour le blanc; & si on le mêle avec le Soleil & la Lune, il ne change point leur couleur au contraire, il l'augmente en quantité.

CHAPITRE XXXVIII.

De la difference des Métaux imparfaits à l'egard de la perfection.

DE ce que nous venons de dire, il est évident que de tous les Corps imparfaits, Jupiter est le plus éclatant, le plus lumineux, & qui a le plus de perfection. Ainsi, dans la transmutation, il se change en Soleil & en Lune, avec bien moins de déchet que pas un. Mais quoi que l'Oeuvre, que l'on fait de lui, ne soit pas

difficile à faire, toutefois le travail en eſt long, à cauſe qu'il ſe fond fort promptement. Après Jupiter, Vénus ſe tranſmuë le plus parfaitement. Elle eſt néanmoins difficile à manier: mais le travail en eſt plûtôt fait que celui de Jupiter. Saturne vient enſuite, car il ne ſe tranſmuë pas ſi bien ni ſi parfaitement que Vénus; il ſe manie pourtant fort aiſément, mais le travail qu'on fait ſur lui dure fort long-tems, & eſt long à faire. Enfin Mars eſt celui de tous les Métaux imparfaits, qui ſe tranſmuë avec le plus de déchet, qui eſt le plus malaiſé à manier, & celui de qui le travail dure le plus. Moins donc les Corps imparfaits ont de diſpoſition à être promptement fondus, tels que ſont Vénus & Mars, plus ils ſont difficiles à être tranſmuez. Et ceux qui ſe fondent plus aiſément, reçoivent très-facilement la tranſmutation. Ceux auſſi qui ſont plus livides, plus impurs, & qui ont le plus de craſſes terreſtres, ſe tranſmuent avec plus de peine, & reçoivent le moins de perfection. Or toutes les différences de perfections que nous venons de remarquer, ſe trouvent dans la moindre, & la moyenne Oeuvre ſeulement: car dans la grand Oeuvre, toutes les perfections ſont égales; c'eſt-à-dire, que les Métaux imparfaits, qui ſont tranſmuez, reçoivent tous une même & égale perfection,

tion, quoi qu'ils ne soient pas aussi aisément & aussi entiérement transmuez les uns que les autres, comme nous venons de le faire voir. Il reste à dire qu'elle est la disposition dans les Métaux imparfaits, qui fait qu'il y en a qui sont plus aisez à manier les uns que les autres, & que le travail en est ou plus long ou plus court.

Nous avons parlé des Principes naturels des Corps métalliques, & nous avons traité de chacun de ces Principes, & de ces Corps séparément dans autant de Chapitres particuliers, & nous n'avons rien avancé, qui ne soit conforme au sentiment & à la doctrine de ceux qui ont pénétré dans le profond de la Nature, & qui l'ont vûë à découvert, & que nous n'ayons appris & éprouvé par les longues & laborieuses expériences que nous en avons faites. Il reste maintenant, pour l'accomplissement de cette Ouvrage, à expliquer par ordre en cette derniére Partie tous les Principes du Magistére, & à découvrir la perfection que nous avons vûë, & en déclarer les Causes.

QUATRIE'ME ET DERNIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Qui traite des Principes artificiels de l'Art.

CHAPITRE XXXIX.

Diviſion des choſes contenuës en cette Partie, où il eſt parlé en paſſant de la perfection, de laquelle il ſera traité dans le ſecond Livre.

NOus avons deux choſes à faire en cette derniére Partie. Prémiérement à parler des Principes [artificiels] du Magiſtére; Et en ſecond lieu de ſa perfection. Ces Principes ſont les diverſes Opérations dont l'Artiſte ſe ſert pour faire le Magiſtére. Il y en a de pluſieurs ſortes, car la *Sublimation*, la *Deſcenſion*, la *Diſtilation*, la *Coagulation*, la *Fixation*, & la *Cération*, ſont autant d'Opérations particuliéres, & qui ſont toutes différentes les unes des autres. Nous traiterons de chacune ſéparément. Pour ce qui eſt de la perfection, elle conſiſte à avoir la connoiſſance de

plusieurs choses ; prémiérement de celles, par le moyen desquelles on peut parfaire l'Oeuvre ; secondement de celles qui contribuent à la perfection ; puis de la chose même qui donne la derniére perfection Et enfin des choses, par le moyen desquelles on connoît si le Magistére a toute la perfection qu'il doit avoir, ou s'il ne l'a pas. Les choses par lesquelles on parvient à l'accomplissement de l'Oeuvre, consistent dans une Substance manifeste, dans des Couleurs pareillement manifestes, & dans les Poids de chacun des Corps [ou Métaux] qui doivent être transmuez, & de ceux qui ne doivent point recevoir de transmutation, les considérant dans la Racine de leur nature ; je veux dire, tels qu'ils sont naturellement, sans qu'il intervienne aucun artifice ; & les considérant aussi dans leur Racine, tels qu'ils peuvent devenir par l'artifice ; en considérant encore les Principes de ces mêmes Corps, selon leur profondeur, & tels qu'ils sont dans leur intérieur ; & selon leur *manifeste* ou extérieur, comme ils sont dans leur nature, tant sans artifice que par artifice. Car si l'on ne connoissoit les Corps & leurs Principes dans le profond, & dans l'extérieur de leur nature, tels qu'ils peuvent être par l'artifice, & tels qu'ils sont sans artifice, l'on ne connoîtroit pas ce

qu'ils ont de superflu, ni ce qui les approche de la perfection, ni ce qui les en éloigne; & ainsi l'on ne pourroit jamais parvenir à la perfection de leur transmutation.

La considération des choses qui aident à la perfection, consiste à connoître prémiérement la nature des choses que nous voyons d'elles-mêmes & sans artifice s'attacher au Corps, & y causer quelque changement, comme sont la Marcasite, la Magnésie, la Tutie, l'Antimoine, & la Pierre Lazuli. Secondement à connoître ce qui nettoye les Corps, sans néanmoins s'y attacher, comme sont les Sels, les Aluns, les Nitres, les Borax & toutes les autres choses qui sont de même nature. Et enfin à connoître la vitrifaction, laquelle purifie & nettoye par la ressemblance de nature.

A l'égard de ce qui fait la perfection, elle consiste dans le choix de la pure Substance de l'Argent-vif, & cette pure Substance, c'est une Matiére qui a pris son origine de la Matiére de l'Argent-vif, & qui en a été produite. Cette Matiére n'est pas pourtant l'Argent-vif en sa nature, ou tel qu'il est naturellement, ni en toute sa Substance; mais ç'en est seulement une partie. Encore n'est-ce pas une partie de l'Argent-vif à le prendre tel qu'il est pré-

ſentement ; c'eſt-à-dire, au ſortir de la Mine ; mais lorſque notre Pierre eſt faite. Car c'eſt notre Pierre qui illumine & qui empêche que les Métaux imparfaits ne ſoient brûlez, & qu'ils ne s'enfuient de deſſus le feu, ce qui eſt une marque de la perfection.

Enfin, ce qui fait connoître ſi le Magiſtére a ou n'a pas toute ſa perfection, conſiſte dans les épreuves que l'on fait par *la Coupelle*, par *le Ciment*, par *l'Ignition*, par *l'Expoſition* que l'on fait du Métail tranſmué *ſur la vapeur des Acides*, par *l'Extinction*, par *l'Addition* ou le mêlange *du Soufre* qui brûle les Corps ; par *la Reduction* qui ſe fait *des Corps* [en leur propre nature] après avoir été calcinez ; & enfin par *la facilité ou la difficulté* qu'ont les Corps *à s'attacher à l'Argent-vif*. Nous allons expliquer toutes ces choſes, avec leurs Cauſes, & avec des expériences aiſées, par le moyen dequoi l'on connoîtra qu'en tout ce que j'ai avançé, je n'ai rien dit qui ne ſoit véritable. Car ces expériences ſeront ſi évidentes, qu'il n'y aura perſonne qui n'en demeure d'accord. Mais prémiérement nous parlerons des Principes [extérieurs ou artificiels] du Magiſtére ou des Opérations [dont on ſe ſert pour le faire,] en commençant par *la Sublimation*, & continuant de ſuite

dans l'ordre que nous jugerons être le plus nécessaire.

CHAPITRE XL.

De la Sublimation en général, & pourquoi on l'a inventée.

LA raison pour laquelle on a imaginé & inventé la Sublimation, ç'a été, parce que ni les anciens ni nous, n'avons rien trouvé, & que ceux qui viendront après nous ne pourront jamais rien trouver, qui puisse s'unir aux Corps, que les Esprits, ou au moins que ce qui a tout ensemble la nature du Corps & de l'Esprit. Or l'expérience nous fait voir que les Esprits, sans être purifiez par quelque préparation, étant projettez sur les Corps, ou Métaux imparfaits, ou ne leur donnent pas de couleur parfaite, ou les corrompent entiérement, & les brûlent, & les noirciſſent. Et cela, plus ou moins, selon la diversité des Esprits. Car il y a des Esprits qui brûlent & qui noirciſſent, comme le Soufre, l'Arsenic & la Marcasite; & ceux-là corrompent & saliſſent entiérement les Corps. Et il y en a d'autres qui ne brûlent pas; mais qui sont volatils, & qui s'enfuient par la chaleur, telles que sont toutes les sortes de Tuties & le vif-Argent.

Et ceux-là ne donnent aux Corps que des Couleurs imparfaites. En voicy les raisons. La prémiére sorte d'Esprits brûlent & noirciſſent [les Corps sur leſquels on les projette,] ou parce que l'on ne leur a pas ôté leur onctuoſité *aduſtive* & brûlante qui s'enflamme facilement, & par conſéquent qui noircit : ou parce qu'on leur a laiſſé leur terreſtréité, laquelle noircit tout de même. Et ce qui fait que la ſeconde ſorte d'Eſprits ne donne pas de Couleur qui ſoit parfaite, c'eſt la ſeule terreſtréité [qui ne leur a pas été ôtée] & qui donne aux Corps une Couleur livide & noirâtre, lors qu'on en fait projection ſur eux. L'*aduſtion* fait auſſi le même effet.

Pour éviter ces inconveniens, les Chimiſtes ont imaginé un moyen d'ôter l'onctuoſité (qui eſt ce qui fait l'*aduſtion*) aux Eſprits qui en ont, & d'ôter à tous les Eſprits en général, les féces terreſtres qui cauſent cette couleur livide. Ce qu'ils n'ont pû faire par nulle autre opération, que par la Sublimation ſeule. Car le feu, en élevant les Eſprits, lors qu'on les ſublime, en élévent toujours les parties les plus ſubtiles. Et par conſéquent les parties les plus groſſiéres demeurent dans le fond du vaiſſeau. Ce qui fait voir évidemment que la Sublimation purifie

les Esprits, en séparant d'eux la terrestréité qui empêchoit qu'ils ne fûssent entrans ; c'est-à-dire, qu'ils ne pûssent pénétrer les Corps, & qui étoit la cause de la couleur imparfaite & impure, que ces Esprits leur communiquoient. Or on voit manifestement que par la Sublimation les Esprits sont dépoüillez de cette terrestréité ; parce qu'ayant été sublimez, ils sont plus resplendissans & plus diaphanes ; qu'ils entrent & pénétrent avec plus de facilité dans l'épaisseur des Corps, & qu'ils ne leur impriment pas une couleur désagréable comme ils faisoient, avant que d'avoir été sublimez. Il est encore évident que la Sublimation ôte l'adustion aux Esprits, parce que l'Arsenic, qui, avant que d'être sublimé, étoit mauvais, & prenoit feu tout aussi-tôt ; après l'avoir été, il ne s'enflamme plus : mais étant mis sur le feu il s'évapore sans brûler. Ce qui se fait tout de même dans le Soufre, comme on le trouvera, si l'on veut l'éprouver, Les Chimistes ayant donc remarqué qu'il n'y avoit que les Esprits tous seuls, qui, en s'attachant aux Corps, & en les pénétrant, peuvent les changer & les altérer ; & n'ayant rien trouvé qu'ils pûssent substituer aux Esprits, & avec quoi ils pûssent faire le même effet ; il a fallu nécessairement les préparer & les pu-

rifier par la Sublimation, n'y ayant que cette Opération qui le puisse faire. Et partant ç'a été la cause pour laquelle on l'a inventée. Nous allons dire maintenant ce que c'est, & de quelle maniére elle se fait, sans rien obmettre.

CHAPITRE XLI.

Ce que c'est que la Sublimation; comment se fait celle du Soufre & de l'Arsenic, & des trois dégrés du feu qu'il y faut observer.

LA Sublimation est l'élévation qui se fait par le feu d'une chose séche, en sorte qu'elle s'attache au vaisseau. Il y en a de diverses sortes, selon la différence des Esprits que l'on doit sublimer. Car l'une se fait avec une forte *ignition*, ou inflammation du [Vaisseau & de la Matiére:] l'autre avec un feu médiocre; & l'autre enfin par un feu lent & doux. Le Soufre & l'Arsenic doivent être sublimez de cette derniére façon. Car comme ils ont de deux sortes de parties, les unes très-subtiles, & les autres grossiéres, qui toutes sont jointes ensemble également & très-fortement, si l'on venoit à sublimer ces deux sortes d'Esprits par un feu violent, toute leur Substance monteroit sans au-

cune séparation de leurs parties subtiles d'avec les grossiéres ; elle monteroit même non seulement sans être purifiée, mais encore étant toute noire & brûlée. Pour pouvoir donc séparer la Substance terrestre & impure de ces Esprits d'avec la partie subtile, il faut nécessairement se servir de deux moyens. Le prémier est d'avoir un régime de feu bien proportionné, & l'autre de purifier ces deux Esprits en les mêlant avec des *féces*, parce que les *féces* avec lesquelles on les mêle [ayant auparavant mis le tout en poudre] s'attachent aux parties les plus grossiéres & les retiennent avec elles, affaissées dans le fond de l'*Aludel* [c'est-à-dire du Vaisseau sublimatoire] & les empêchent de monter. C'est pourquoi l'Artiste se doit servir de trois différens dégrés de feu pour la Sublimation de ces Esprits. Le prémier doit être proportionné de telle sorte qu'il n'y ait que ce qui a été altéré, purifié, & rendu plus *lucide*, qui monte, & que l'on voye manifestement, que ce qui s'éléve est effectivement purifié & nettoyé, par les *féces* terrestres qu'on y a mêlées. Le second dégré de feu consiste à faire élever & sublimer par un feu plus fort tout ce qui est de pure Substance, qui, dans la prémiére Sublimation, a demeuré engagé dans les *féces*, de maniére que l'*Aludel*

& les *féces* mêmes rougiſſent, ce que l'Artiſte remarquera viſiblement. Le troiſiéme dégré eſt de faire un feu fort doux, ſans mêler plus aucunes *féces* a ce qui a été dèja ſublimé & purifié par leur moyen & leur mêlange, dans les précédentes Sublimations; de maniére qu'il n'en monte preſque rien, & que ce qui montera par ce dégré de feu, ſoit très-ſubtil. Ce qui eſt une choſe abſolument inutile à l'Oeuvre, parce que c'eſt cela même, qui dans l'Arſenic & dans le Soufre, eſt cauſe qu'ils s'enflamment & ſe brûlent. La raiſon donc pour laquelle on fait la Sublimation du Soufre & de l'Arſenic, c'eſt afin qu'en ſéparant leur terreſtréité impure, par un régime de feu qui ſoit propre & convenable, & faiſant éxhaler leurs parties les plus ſubtiles & vaporeuſes (qui eſt ce qui les rend aduſtibles, & qui cauſe la corruption) il ne nous en reſte que cette partie qui conſiſte en une égalité; (c'eſt-à-dire, qui n'eſt n'y trop ſubtile ni trop groſſiére, & qui fait une ſimple fuſion ſur le feu ſans aucune *aduſtion*, qui s'éxhale & s'en aille en fumée, & ſans qu'elle s'enflamme.

Au reſte, il eſt aiſé de faire voir que ce qui eſt le plus ſubtil, eſt ce qui rend *aduſtible*, ou qui cauſe l'*aduſtion*. Car le feu change facilement en ſa nature tout

ce qui lui eſt le plus ſemblable. Or dans toutes les choſes *aduſtibles*, c'eſt-à-dire qui brûlent, facilement, tout ce qu'elles ont de ſubtil eſt plus ſemblable au feu & ce qui eſt encore plus ſubtil, lui eſt encore plus ſemblable : Et par conſéquent ce qui ſera très-ſubtil, le ſera auſſi beaucoup plus. L'expérience le démontre tout de même. Car le Soufre & l'Arſenic, qui n'ont point été ſublimez, s'enflamment & prennent feu tout d'abord, & le Soufre encore plûtôt que l'Arſenic ; mais quand on les a ſublimez, ils ne s'enflamment plus directement, c'eſt-à-dire d'eux-mêmes ; mais ils ſe fondent & ſe *liquefient*, puis ils s'évaporent, & s'éxhalent ſans s'enflamer. D'ou il eſt évident que ce que nous avons avancé eſt véritable.

CHAPITRE XLII.

Des Féces des Corps Métalliques, qu'il faut ajoûter aux Eſprits pour les ſublimer, & quelles doivent être leur quantité & leur qualité.

IL faut prendre les *féces* d'une Matiére qui ait le plus de rapport avec les Eſprits que l'on veut ſublimer & avec laquelle ils ſe puiſſent mêler mieux & plus

intimement ; parce qu'une Matiére, à laquelle les Eſprits s'uniront plus éxactement, retiendra beaucoup mieux leurs *féces* & leurs *terreſtreités*, quand on les ſublimera, qu'une autre qui n'auroit aucune affinité avec eux. Et la raiſon en eſt aſſez évidente d'elle-même. Il eſt d'ailleurs aiſé de faire voir qu'il faut mêler des *féces* dans la Sublimation des Eſprits; parce que ſi on ſublimoit le Soufre & l'Arſenic avec les *féces* de quelque choſe de fixe, leur Subſtance ſe ſublimeroit néceſſairement toute entiére ſans être purifiée, & ſans aucune ſéparation du pur d'avec l'impur ; comme le ſçavent ceux qui en ont fait l'expérience. Or qu'il faille que les *féces* ayent du rapport avec ces deux Eſprits, & qu'ils ſe mêlent enſemble éxactement & en toute leur Subſtance, la raiſon en eſt ; parce que ſi ce mêlange ne ſe faiſoit pas de la ſorte, il vaudroit autant n'y rien ajoûter : à cauſe que la Subſtance des Eſprits monteroit & ſe ſublimeroit toute entiére, ſans qu'il ſe fît nulle ſéparation du pur d'avec l'impur, & ſans être nullement purifiée. Car puiſque lors qu'on ſublime ces Eſprits ſans les mêler avec des *féces*, leur Subſtance monte & ſe ſublime toute ; il faudroit auſſi qu'il arrivât la même choſe en les ſublimant avec des *feces* avec leſquelles ils ne ſeroient pas mêlez

parfaitement. J'en parle comme ſçavant, & comme l'ayant vû par expérience. Car ayant fait ma Sublimation ſans y ajoûter des *féces*, ou en y en mettant, ſans que les Eſprits s'uniſſent à elles juſques dans le profond, j'ai perdu ma peine, n'ayant point trouvé que les Eſprits euſſent été purifiez après avoir été ſublimez de la ſorte. Mais les ayant ſublimez enſuite avec *la Chaux* de quelque Corps Métallique, mon Opération a bien reüſſi; & j'ai trouvé que ces Eſprits avoient été facilement & parfaitement purifiez par ce moyen. Les *féces* doivent donc être priſes de la Chaux des Métaux, parce qu'avec ces *Chaux*, la Sublimation ſe fait facilement, & elle eſt fort difficile à faire avec quelque autre choſe que ce ſoit. Il n'y a donc rien dont on ſe puiſſe ſervir au lieu de ces *féces* ou de ces *Chaux*. Ce n'eſt pas que la Sublimation ne ſe puiſſe abſolument faire ſans *la Chaux* des Corps, mais je puis aſſûrer que ſans cela elle eſt fort difficile, & d'un travail à déſeſpérer ceux qui le feront, à cauſe de ſa longueur. Il eſt vrai que la Sublimation qui ſe fait ſans *féces* & ſans aucune *Chaux* des Corps a cette avantage qu'elle eſt plus abondante, au lieu qu'elle eſt beaucoup moindre avec les *féces*, & moindre encore avec les *Chaux*. Mais auſſi il n'y a pas tant de peine, & il ne

faut pas tant de tems à la faire.

Après la *Chaux* des Corps il n'y a rien dont on se puisse plus utilement servir dans la Sublimation, que *des Sels préparez*, & de tout ce qui est de même nature qu'eux. Car avec les Sels la Sublimation est fort abondante, & on sépare fort facilement ce qui a été sublimé d'avec les *féces* & d'avec *les Sels*, parce que ceux-ci se dissolvent, ce que ne fait nulle autre chose, dont on se sert pour interméde.

Pour ce qui est de la proportion des *féces*, on les doit mettre en égale quantité, c'est-à-dire poids pour poids, avec ce qui doit être sublimé. Mais il suffira à un Artiste, qui sçaura tant soit peu son métier, de ne mettre que la moitié de *féces* à proportion de ce qu'il sublimera. Et il sera un mal habile Homme s'il s'y trompe. Mais un Artiste expert, ne mettra qu'une fort petite portion de *féces*, à l'égard de ce qu'il doit sublimer : parce que moins il y en aura, & plus abondante sera la Sublimation, pourvû toutefois qu'on diminuë le feu à proportion de la diminution des *féces*. Car il faut donner le feu dans la Sublimation, à proportion des *féces*. Ainsi il faut faire le feu doux, quand il y a peu de *féces* ; l'augmenter, s'il y en a plus ; & le faire fort, quand il y en a beaucoup.

Mais parce que l'on ne sçauroit mesurer le feu, & qu'un Homme, qui n'est pas Artiste, s'y peut facilement tromper, tant à cause de la diverse proportion des *féces* [que l'on doit observer] qu'à cause de la différence des Fourneaux, & du bois dont on se sert, & même de la diversité des Vaisseaux, & de la maniére de les ajuster dans le Fourneau : qui sont des choses à quoi l'Artiste doit soigneusement prendre garde. Voici une régle générale que l'on doit suivre pour tout cela. Il faut d'abord faire un feu fort doux, pour tirer tout ce qu'il y a de *phlegme* dans ce que l'on veut sublimer. Après quoi, si par ce prémier dégré de feu, l'on voit qu'il ait monté quelque autre chose que le *phlegme*, il ne faudra pas augmenter le feu tout à coup, mais peu à peu, afin de pouvoir tirer, par le même dégré du feu fort doux, la partie la plus subtile de la Matiére que l'on sublime, & qu'il faut ou mettre à part, ou jetter, parce que c'est ce qui fait l'adustion. Et il faudra augmenter le feu quand il aura monté quelque peu de cette partie subtile, ou du moins une quantité qui ne soit pas considérable. Pour le connoître, on n'aura qu'à passer *une languette de drap* ou un tuyau envelopé de soye ou de laine, dans le trou qui est au haut de l'*Aludel*.

Car

Car s'il ne s'attache que peu de chose à *la languette*, ou que ce qui s'y attachera soit bien pur, ce sera une marque que le feu est trop doux, & qu'il faut l'augmenter. Que si au contraire, il s'en attache beaucoup, ou si ce qui s'y attachera est impur, c'est un signe que le feu est trop fort, & qu'il le faut diminüer. Mais s'il s'en attache beaucoup, & de bien pur, on aura trouvé le véritable dégré du feu, selon la proportion des *feces*. Or on connoîtra, en retirant la *languette* de l'*Aludel*, si ce qui sublime est pur ou impur: Comme de la quantité & de la pureté ou de l'impureté de ce qui s'y attachera, on pourra facilement imaginer & trouver quel doit être le véritable régime du feu dans toute la Sublimation, sans s'y pouvoir tromper.

A l'égard de la nature des *féces*, dont on se doit servir pour la Sublimation, les meilleures sont les *Ecailles* ou *Paillettes de Fer*, ou bien de *Cuivre brûlé*, qu'on appelle communément [ÆS USTUM] parce qu'ayant moins d'humidité, elles boivent plus aisément le Soufre & l'Arsenic, & s'y attachent plus fortement comme le sçavent ceux, qui en ont fait l'expérience.

CHAPITRE XLIII.

Des fautes que l'on peut faire, & qu'il faut éviter, à l'égard de la quantité des féces, & de la dipoſition du Fourneau en ſublimant le Soufre & l'Arſenic. De la maniére de faire les Fourneaux, & de quel bois on ſe doit ſervir.

AFin donc que l'Artiſte évite toutes les fautes qu'il pourroit faire par ignorance en ſublimant ces deux Eſprits, je l'avertis prémiérement que s'il y mêle beaucoup de *féces*, rien de l'Eſprit ne ſe ſublimera, à moins qu'il n'augmente le feu à proportion; comme je l'ai déja dis, en enſeignant la maniére de bien proportionner le feu. Que s'il ſe met fort peu de *féces* ou que ces *féces* ne ſoient de la *chaux* des Métaux, & s'il manque à trouver la proportion du feu, les Eſprits, qu'on veut ſublimer, monteront tous tels qu'ils ſont, ſans être nullement purifiez. J'ai tout de même enſeigné le moyen de trouver cette proportion. On peut encore manquer par le *Fourneau*. Car un grand Fourneau fait un grand feu: & s'il eſt petit, il en fait un petit, pourvû que le bois qu'on y met, & que *les Regiſtres* [ou les trous] qu'on fait aux Fourneaux

pour donner de l'air, soient faits à proportion. Si l'on mettoit donc beaucoup de Matiére à sublimer sur un petit Fourneau, il ne donneroit pas assez de chaleur pour la pouvoir élever. Et si l'on en mettoit peu dans un grand Fourneau, le trop grand feu dissiperoit toute la Matiére, & la réduiroit en fumée. De même, quand le Fourneau est fort épais, il fait un feu resserré & fort : & s'il est mince, le feu en est rare & foible ; & en cela on se peut aussi tromper. Si les *Registres* du Fourneau sont grands, il fera un feu clair & grand ; & le feu sera foible s'ils sont petits. De même, quand le Vaisseau est posé, s'il y a une grande *distance* entre lui & les côtés du Fourneau, il fera un grand feu, qui sera moindre, s'il y a moins d'espace entre deux. Et en tout cela on fait souvent de grandes fautes.

Pour les éviter, l'Artiste doit faire son *Fourneau* conforme au dégré du feu qu'il veut donner. Ainsi s'il veut faire un feu fort & violent, il doit faire son Fourneau épais avec de grands *Registres*, & si large qu'il ait un grand *espace* entre son Vaisseau sublimatoire & les côtés du Fourneau. Que s'il veut que son feu soit médiocre ou foible, il doit donner à toutes ces choses une étenduë plus médiocre & plus petite.

Je vais t'enseigner le moyen de trouver toutes ces proportions, & celle qui sera la plus propre, pour quelque Opération que tu veüilles faire, & je te dirai comment tu en dois faire l'expérience pour en être assuré.

Si tu veux donc faire une grande Sublimation, tu dois avoir un *Aludel* si grand, que toute la Matiére que tu mettras dans le fond de ton Vaisseau, ne tienne qu'un empan de hauteur. Tu mettras ensuite cet *Aludel* dans un Fourneau si large, que le Vaisseau étant posé au milieu, il y ait tout au moins deux pouces de distance entre lui & les côtés du Fourneau, auquel il faudra faire des trous, ou *Registres*, qui soient espacez également, afin que la chaleur se communique également par tout. Après tu mettras une barre de fer epaisse d'un pouce au milieu du Fourneau, qui soit fortement appuyée sur les deux côtés & élevée au dessus du fond du Fourneau d'un bon empan, sur laquelle tu poseras ton *Aludel*, que tu joindras d'espace en espace au Fourneau, afin qu'il soit plus ferme. Alors, fais du feu, & prens garde si la fumée sort bien, & si la flamme va librement par tout le Fourneau; & si elle est tout autour de l'*Aludel*. Car si cela est, ce sera une marque que la proportion est bien observée; si-

non la proportion n'eſt pas bonne, & il faudra élargir les *Regiſtres*. Après quoi, ſi l'Opération ſe fait mieux, cela ſera bien de la ſorte ; ſinon la faute proviendra de ce qu'il n'y aura pas aſſez d'intervalle entre le Fourneau & l'*Aludel*. Ainſi il faudra ratiſſer les côtés du Fourneau, pour donner plus d'ouverture & de jour ; puis eſſayer comment cela ſera ; continuant à ratiſſer les côtés du Fourneau, & à agrandir les *Regiſtres* juſques à ce qu'il ne reſte plus de fumée au dedans, que la flamme paroiſſe claire au tour de *l'Aludel*, & que la fumée ſorte librement par les *Regiſtres*. Cette inſtruction ſuffit, quelque quantité de Matiére qu'on veüille ſublimer, pour imaginer & pour trouver la juſte proportion du Fourneau, celle de la grandeur des *Regiſtres* qu'il y faut faire, & celle encore de la diſtance qu'il doit y avoir entre l'*Aludel* & le Fourneau.

Pour ce qui eſt de *l'épaiſſeur du Fourneau*, elle dépend du feu que vous y voulez faire. Car ſi votre feu doit être grand, il faut que le Fourneau ait plus d'épaiſſeur : & cette épaiſſeur doit être toujours d'un bon empan. Que ſi le feu eſt médiocre, le Fourneau ſera aſſez épais de la largeur de la main. Et ſi le feu eſt petit, il ſuffira que le Fourneau ait deux pouces d'épaiſſeur. Cette même propor-

tion se doit encore prendre *du bois*, dont l'Artiste se sert. Car le bois solide & serré fait un feu fort, & qui dure beaucoup. Celui qui est spongieux & léger, fait un feu foible & qui ne dure guéres. Le bois sec fait un grand feu, mais de peu de durée. Le bois vert, au contraire, fait le feu foible, & qui dure long-tems.

C'est donc par l'espace qui est entre l'*Aludel* & les côtés du Fourneau, par la grandeur & la petitesse des *Régistres*, par l'épaisseur ou la délicatesse des murs du Fourneau, & par la diversité du bois, que l'on connoîtra véritablement les divers *régimes* & les différens *dégrés du feu*. Comme ce sera de l'ouverture grande ou petite, tant des *Registres* que des *Portes*, par où l'on met le bois dans le Fourneau, & de la quantité & différence du bois dont on se sert, que l'on connoîtra quelle doit être précisement la durée du feu, & combien chaque sorte de feu durera également, dans un même dégré. Ce qui est très-nécessaire & d'une grande utilité à l'Artiste; parce que cette connoissance lui épargnera plus de peine qu'on ne sçauroit croire. C'est pourquoi on doit mettre en pratique, & faire expérience de tout ce que nous venons de dire; n'y ayant que la pratique & l'éxercice qui puissent rendre un Homme habile & expert en toutes ces choses.

CHAPITRE XLIV.

De quelle matiére, & de quelle figure l'Aludel doit être

POur avoir un bon *Aludel*, ou Vaisseau sublimatoire, il faut qu'il soit fait de verre & fort épais. Car il ne seroit pas bon de toute autre matiére, n'y ayant que le verre qui soit capable de retenir les Esprits, les empêcher de s'éxhaler & d'être consumez par le feu ; à cause que le verre n'a point de *pores* ; au lieu que les autres matiéres étant *poreuses*, les Esprits sortent & s'en vont peu à peu, au travers de leurs pores. Les Métaux mêmes ne valent rien à faire ces sortes de Vaisseaux ; parce que les Esprits ayant une grande affinité avec eux, ils les pénétrent, s'y attachent, & passent par conséquent aisément tout au travers, comme on le doit inférer de ce que nous avons dit ci-devant, & comme l'expérience le fait voir. D'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'autre matiére que le verre seul, dont nous puissions utilement nous servir à faire les Vaisseaux sublimatoires.

Il faut donc faire une *Cucurbite* de verre qui soit ronde, dont le fond ne soit pas fort arrondi, mais presque plat, au milieu

de laquelle il faut faire en dehors un cercle ou ceinture de verre, qui l'environne tout au tour; & sur ce cercle il faut élever une *paroi* ronde, qui avance autant en dedans que le couvercle de la Cucurbite a d'épaisseur; afin qne dans cet espace le couvercle puisse entrer à l'aise & sans peine, & il faut que ce couvercle ait autant de hauteur ou environ, qu'en a la *paroi* de la Cucurbite au dessus du cercle. De plus, il faut faire deux couvercles à proportion de la concavité de ces deux *parois*, lesquels soient égaux, de la grandeur d'un empan, qui soient faits en pointe ou en pyramide; au sommet de chacun desquels il y ait deux trous égaux, & assez grands, pour y pouvoir faire entrer une grosse plume de poule, comme il se verra plus clairement, parce que je dirai ci-après. Or la raison en général pour laquelle on doit faire l'*Aludel* de la maniére que je viens de le dire, c'est afin que l'Artiste en puisse tourner & remuer le couvercle, comme il lui plaira; & que ces deux piéces joignent si éxactement l'une à l'autre, que s'il est besoin qu'elles demeurent sans être lutées, les Esprits pour cela ne puissent point en sortir. Que si quelqu'un peut imaginer quelque chose de mieux & de plus propre [pour faire cette Opération;] ce que j'enseigne ici, ne

ne doit pas l'empêcher de s'en servir.

Il y a encore une autre raison particuliére qui oblige à faire l'*Aludel* comme je l'ai dit ; qui est, afin que la partie supérieure de la *Cucurbite* [c'est-à-dire tout ce qui est au dessus de la ceinture de verre] entre entiérement dans son couvercle ; & qu'ainsi la *Cucurbite* y entre jusqu'à moitié. Car la fumée ayant cela de propre, qu'elle monte toûjours, & qu'elle ne décend jamais ; je crois avoir trouvé par-là le meilleur moyen qu'on puisse imaginer pour empêcher que les Esprits ne s'échapent, & ne se dissipent point ; ce que par l'expérience l'on trouvera être vrai.

Au reste, il y a une Maxime générale qu'il faut observer en toutes les Sublimations, qui est, que l'on doit nettoyer & vuider fort souvent le haut du couvercle de l'*Aludel*, en ôtant ce qui aura monté, de crainte que s'il s'y assembloit trop de Matiére, elle ne retombât dans le fond du Vaisseau ; & qu'ainsi, comme il faudroit recommencer souvent, la Sublimation ne fût trop long-tems à se faire. Il faut encore avoir soin d'ôter & de mettre à part la Poudre qui aura monté, & qui se trouvera proche du trou, qui est au haut du couvercle, & ne la pas mêler avec ce qui sera fondu & entassé par gru-

meaux, & avec ce qui se trouvera clair & transparent; soit qu'il soit demeuré au fond, soit qu'il soit monté, & qu'il se soit attaché aux côtés du Vaisseau: parce que toutes ces Matiéres ont moins d'*adustion*, que ce qui aura monté proche du trou du couvercle; comme je l'ai fait voir ci-devant par raison & par expérience.

Au reste, on connoîtra que la Sublimation sera bonne & bien faite, si la Matiére sublimée est claire & luisante, & si elle ne se brûle & ne s'enflamme point. C'est ainsi que se doit faire la Sublimation du Soufre & de l'Arsenic, pour être parfaite. Que si l'on ne trouve pas la Matiére telle que nous venons de le dire; il faudra la resublimer par elle-même, [c'est-à-dire sans y rien mêler,] en observant toutes les circonstances que nous avons marquées, jusqu'à ce qu'elle soit de la maniére que nous avons dit.

CHAPITRE XLV.

De la Sublimation du Mercure.

NOus avons maintenant à parler de la Sublimation de l'Argent-vif, & à dire pourquoi on la doit faire. Cette Sublimation ne consiste qu'à purger parfaitement le Vif-argent de sa *terrestréité*, & à

lui ôter son *aquosité* ou humidité superfluë. Car n'ayant point d'*adustion*, [c'est-à-dire ne se pouvant brûler] nous ne devons point nous mettre en peine de la lui ôter.

Le meilleur moyen qu'il y ait de séparer la terrestréité superfluë de l'Argent-vif, c'est de le mêler avec des *féces*, ou avec des choses avec lesquelles il n'ait nulle affinité. Pour cet effet on se servira, par éxemple, de toutes les sortes de Talc, ou bien de coquilles d'œuf calcinées, ou de verre pilé fort menu, & de toutes les sortes de Sels, après les avoir préparez [ou *décrépitez.*] Car tout cela le nettoye & le purge fort bien. Au lieu que tout ce qui a affinité avec lui, à la réserve des Corps parfaits, non-seulement ne le nettoye point, mais le corrompt & le noircit ; parce que ce sont des choses, qui toutes ont un Soufre combustible, lequel dans la Sublimation, venant s'élever avec l'Argent-vif, le gâte & le corrompt. Ce qui se voit manifestement par l'expérience. Car si l'on sublime le Mercure avec de l'Etain ou du Plomb, on trouvera que cette Sublimation l'aura rendu tout noir. Il vaut donc mieux le sublimer avec ce qui n'a nulle ressemblance naturelle avec lui, qu'avec les choses qui lui sont semblables. Il est

vrai néanmoins que si ces choses-là n'avoient point de mauvais Soufre, la Sublimation de l'Argent-vif se feroit mieux avec elles, qu'avec toutes les autres: parce que, comme il s'uniroit mieux avec elles, elles le nettoyeroient aussi beaucoup mieux. Ainsi le Talc est le meilleur *intermède*, ou moyen, qu'on puisse employer pour sublimer le Mercure, parce que ces deux Matiéres n'ont nulle affinité, & que d'ailleurs le Talc n'a point de Soufre.

Pour ôter à l'Argent-vif l'humidité superfluë, lorsqu'on le mêle aux *Chaux*, avec lesquelles on le doit sublimer, il faut le broyer & le mêler avec elles en arrosant l'Amalgame avec du vinaigre, ou avec quelque autre liqueur semblable, jusques à ce qu'il ne paroisse point de Mercure. Et ensuite on fera évaporer, sur un feu doux, la liqueur dont on l'aura arrosé. Car par ce moyen l'*aqueux* du Mercure s'évaporera aussi. Mais il faut prendre garde que la chaleur soit si douce, qu'elle ne fasse pas monter toute la Substance du Mercure. En l'arrosant donc, le broyant, & le faisant évaporer doucement par plusieurs fois, on lui ôtera la plus grande partie de son humidité, & ce qui en restera, s'en ira en le sublimant une seconde fois. Or lors qu'on le verra plus blanc que la neige, & qu'il demeure-

ra attaché au côté du Vaisseau sublimatoire, comme s'il étoit mort, [n'ayant plus nul mouvement;] ou il faudra lors recommencer à le sublimer par lui-même, sans aucunes *feces*, à cause que ce qu'il a de fixe s'attache aux *feces*, & il y tiendroit si fortement, qu'il n'y auroit plus moyen de l'en pouvoir séparer : ou bien il faudra par après en fixer une partie, comme je l'enseignerai ensuite dans un Chapitre que je ferai exprès pour cela; & resublimer sur cette partie fixe ce qui restera, afin de le fixer tout de même, & le mettre à part. Et pour sçavoir s'il sera fixe, on en fera l'essai en le mettant sur le feu. Car s'il fait une bonne fusion, on doit être assuré que la partie qui n'est pas fixe a été suffisament sublimée. Que si cette partie n'est pas bien fondante, vous lui ajoûterez quelque peu d'Argent-vif qui ait été sublimé, mais qui ne soit pourtant pas fixe, & vous le resublimerez jusqu'à ce qu'il devienne fusible. Et quand vous le verrez fort blanc, luisant & transparent, c'est une marque qu'il est parfaitement sublimé & purifié. Et s'il n'a pas toutes ces qualités, ce sera un signe que la Sublimation n'est pas parfaite.

N'épargnez donc point votre peine à le purifier par la Sublimation. Car telle que sera la *purification*, que vous lui au-

rez donnée, telle sera aussi la perfection qui s'en suivra, dans la projection que vous en ferez sur les Corps imparfaits, & sur l'Argent-vif crud; c'est-à-dire qui n'aura point été préparé. C'est pourquoi il y en a eu, qui par la projection qu'ils en ont faite sur les Corps imparfaits, l'ont changé ou en Fer, ou en Plomb, ou en Cuivre, ou en Etain. Ce qui n'est provenu que de ce qu'il n'a pas été bien purifié; c'est-à-dire qu'on ne lui a pas ôté sa *terrestréité*, & son *aquosité* superfluë, ou qu'on n'en a pas séparé le Soufre ou l'Arsenic, qui étoient mêlez avec lui. Que si on le purifie parfaitement par la Sublimation, & si on lui donne la perfection qu'il peut avoir, ce sera une Teinture pour le blanc fixe & véritable, qui n'aura pas sa pareille.

CHAPITRE XLVI.

De la Sublimation de la Marcasite.

APrès avoir suffisamment parlé de la Sublimation de l'Argent-vif, & pourquoi on la fait; voyons maintenant comment on doit sublimer la Marcasite. On la sublime en deux maniéres; l'une sans faire rougir l'*Aludel*, & l'autre en le faisant rougir. Ce qui se fait ainsi, à cause

qu'elle eſt compoſée de deux différentes Subſtances, qui ſont un Soufre pur, mais qui n'eſt pas fixé, & un Argent-vif mortifié. La prémiére de ces Subſtances peut ſervir de Soufre, & l'autre peut tenir lieu d'Argent-vif mortifié & médiocrement préparé. Nous pouvons donc prendre cette derniére Subſtance de la Marcaſite, & nous en ſervir au lieu d'Argent-vif; & ainſi nous n'aurons que faire de l'Argent-vif, ni de prendre la peine de le mortifier. Or pour ſublimer la Marcaſite, il la faut broyer, & la mettre dans l'*Aludel*, & faire ſublimer tout ſon Soufre, par une chaleur qui ſoit ſi bien conduite, que le Vaiſſeau ne rougiſſe point; ayant ſoin d'ôter fort ſouvent tout le Soufre qui ſe ſublimera, pour la raiſon que nous en avons dite; augmentant enſuite le feu peu à peu, juſqu'à ce que l'*Aludel* & la Marcaſite même deviennent rouges. Et la prémiére Sublimation de la Marcaſite ſe doit faire dans le Vaiſſeau ſublimatoire, juſqu'à ce que le Soufre en ſoit ſéparé; puis continuer tout de ſuite l'Opération, dans le même Vaiſſeau, juſqu'à ce que toutes les deux parties ſulphureuſes de la Marcaſite ſoient ſorties. Ce que tu reconnoîtras evidemment par les expériences ſuivantes.

Quand tout le Soufre ſera ſublimé, tu

verras que ce qui se sublimera par après, sera d'une couleur très-blanche, mêlée d'un bleu céleste, fort clair & fort agréable. Tu le connoîtras encore de la maniére que je vais le dire. Tout ce qui sera de nature sulphureuse, brûlera, prenant feu, & jettant une flamme semblable à celle que fait le Soufre. Au lieu que ce qui est sublimé à la seconde fois, & après que tout le Soufre sera monté, ne s'enflamme point, & n'a nulle des autres propriétés du Soufre, c'est-à-dire qu'il n'en a ni la couleur ni l'odeur; mais il ressemblera à de l'Argent-vif mortifié par plusieurs Sublimations.

CHAPITRE XLVII.

Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcasite

ON ne peut point avoir de cette Matiére, qu'en sublimant la Marcasite d'une maniére toute particuliére. Pour cet effet, il faut avoir un Vaisseau de terre bien fort & bien cuit, qui soit long de la motié de la hauteur d'un homme, c'est-à-dire environ de trois pieds, & large à y pouvoir mettre la main. Ce Vaisseau sera de deux piéces, afin que le fond, qui doit être fait de la forme d'un

plat fort creux, puisse se démonter & se rejoindre au corps du Vaisseau ; & il faut qu'il soit plombé bien épais, depuis la bouche jusqu'à une *palme* près du fond. Après quoi on lui appliquera un *chapiteau*, ou *chappe*, qui doit avoir un *bec* fort large. Voilà quel doit être le Vaisseau pour faire cette Sublimation. Ayant bien joint ensemble avec de bon lut les deux piéces de ce Vaisseau, mis la Marcasite dans le fond, & ajusté le *chapiteau*, on le posera dans un Fourneau, qui soit propre à donner une forte ignition à la Matiére, c'est-à-dire qui la fasse bien rougir, comme est celle qu'on donne à l'Argent & au Cuivre pour les fondre, en cas que l'on ait besoin d'un tel dégré de feu. On fermera l'ouverture du Fourneau avec une plaque ou un rond qui ait une ouverture au milieu, par où l'on fera passer le Vaisseau, & on lutera cette plaque tout autour du Fourneau & du Vaisseau, de peur que si le feu venoit à passer entre deux, il ne nuisît à l'Opération, & qu'il n'empêchât la Matiére, qui se sublimera, de s'attacher aux côtés du Vaisseau. Il faudra faire à cette plaque quatre petits *Régistres*, que l'on pourra laisser ouverts & fermer quand il sera besoin, ou pour donner plus d'air, ou même pour jetter par-là du charbon dans le

Fourneau. On fera encore quatre autres *Régiſtres* ſemblables dans les côtés du Fourneau, qu'on placera de telle maniére, que chacun de ceux-ci ſe trouve entre deux de ceux qui ſeront à la plaque. Et ces *Régiſtres* ſerviront tout de même à jetter du charbon dans le Fourneau. On fera encore ſix ou huit petits trous, larges à pouvoir y mettre le petit doigt, qui demeureront toujours ouverts, afin que la fumée du Fourneau puiſſe librement ſortir par-là. Il faut que ces trous ſoient faits entre la plaque & les côtés du Fourneau.

Au reſte un Fourneau, pour être propre à donner une forte ignition, doit avoir les côtés hauts de deux coudées, & il faut qu'au milieu il y ait une plaque de fer percée de pluſieurs petits trous, qui ſoit fortement lutée avec les côtés du Fourneau. A l'égard des trous, on doit les faire étroits par haut, allant toûjours en élargiſſant par bas, & ils doivent reſſembler à une pyramide ronde. On les fait de cette maniére, afin que la cendre, les charbons, & les autres choſes qui tomberont dedans, en ſortent plus aiſément, & que par ce moyen ces trous, demeurant toûjours ouverts, l'air entre plus librement par-là dans le Fourneau. Car plus un Fourneau reçoit d'air par les trous

d'en bas, plus il est propre à donner un grand feu, & à faire une forte *ignition*, c'est-à-dire à enflammer & à rougir la Matiére, comme l'expérience te le fera connoître, si tu mets la main à l'œuvre.

La raison pour laquelle le Vaisseau, dont on se sert pour sublimer la Marcasite, doit être fort long, c'est afin que sa plus grande partie, étant hors du Fourneau, & par conséquent fort éloignée de la chaleur, elle ne s'échauffe point, & que les vapeurs, qui monteront de la Matiére qui sublime, rencontrant les côtés du Fourneau frais, elles s'y atachent, & qu'elles ne trouvent point d'issuë, ni rien qui les consume, ni qui les détruise, comme elles feroient, si le Fourneau étoit également échauffé par tout. Je le sçai par expérience, car ayant voulu faire cette Sublimation dans de petits *Aludels*, je trouvai que rien ne s'étoit sublimé, parce que l'*Aludel* étant fort court, il avoit été autant échauffé en haut qu'en bas. Ce qui avoit été cause que tout ce qui sublimoit, s'éxhaloit continuellement en fumée & sans que rien s'attachât aux côtés du Fourneau, tout s'en alloit peu à peu par les *pores*, que la chaleur avoit ouverts. C'est donc une régle générale pour toutes les Sublimations, que le Vaisseau doit être long, afin qu'il

y en ait une bonne partie qui ne ressente point la chaleur, & qui soit toûjours froide.

J'ai dit qu'il faloit plomber ou vernir, la plus grande partie de l'*Aludel* [pour faire bien la Sublimation de la Marcasite.] C'est afin qu'à l'endroit où on le plombera, il n'y ait point de *pores*; parce que autrement les vapeurs qui monteroient pendant la Sublimation, s'échaperoient par-là. C'est pourquoi on plombe tout l'endroit du Vaisseau où elles montent, afin de les empêcher de sortir. Mais on ne plombe point le fond, parce que [comme le *Vernix*, qu'on fait au Vaisseau de terre avec du Plomb, est une vitrification,] & que le fond de l'*Aludel*, étant continuellement dans le feu, il rougit; ce *Vernix* ou cette *vitrification*, se fondroit; & par conséquent la Matiére se fondroit, & se vitrifiroit aussi; le verre ayant cela de particulier, que [lors qu'il est en fusion] il n'y a rien qu'il ne détruise, & qu'il ne change en sa nature.

L'Artiste ayant considéré toutes ces choses, & en sçachant les causes & les raisons, comme nous venons de les dire, il allumera le feu sous son *Aludel*, qu'il continuera d'entretenir toujours jusqu'à ce qu'il soit assuré par les épreuves qu'il en fera, que tout ce qui pouvoit se

ſublimer de ſa Matiére ſoit monté. Cette épreuve ſe fait par le moyen d'une petite verge de terre, qui ſoit bien cuite, & qui ait un trou au milieu qui la perce juſqu'à moitié de ſa longueur, qu'on fera entrer dans l'*Aludel* par le trou qui eſt en haut & qu'on approchera à un pouce près de la Matiére qui ſe ſublime. Et après que l'on aura tenu-là quelque-tems cette verge, on la retirera. Et ſi l'on voit qu'il ſoit entré quelque choſe de la Matiére dans le trou de cette verge, ce ſera une marque aſſurée que la Sublimation ne ſera pas achevée. Que s'il n'y a rien, tout ſera entiérement ſublimé. Cette épreuve ſervira pour toutes les autres Sublimations.

CHAPITRE XLVIII.

De la Sublimation de la Magnéſie & de la Tutie, & des Corps imparfaits.

LA Sublimation de la Magnéſie & de la Tutie, ſe fait pour la même raiſon, & de la même maniére, que nous venons de dire que ſe ſublime la Marcaſite. Car toutes ces Matiéres ne peuvent être ſublimées ſans une forte *ignition*, [c'eſt-à-dire ſans que la Matiére & l'*Aludel* ne rougiſſent,] & ne demeurent

long-tems en cet état. C'eſt pourquoi ces Matiéres ſe ſubliment toutes pour la même raiſon, ont les mêmes cauſes, les mêmes expériences, & conviennent toutes généralement en cela, que toutes les Matiéres qui ſe ſubliment avec *ignition*, ou *inflamation*, ſe ſubliment ſans aucune *addition* de *féces*; parce qu'elles en ont aſſez en elles-mêmes, & plus qu'il n'eſt néceſſaire; ce qui eſt cauſe qu'elles ſont ſi difficiles à ſublimer.

Tous les Corps imparfaits ſe ſubliment de la même maniére. Et il n'y a point d'autre différence, ſi ce n'eſt que le feu doit être bien plus fort pour faire leur Sublimation, que pour celle de la Magnéſie, de la Marcaſite & de la Tutie. Il n'y a point de différence non plus entre les Sublimations particuliéres de chaque Corps, ſi ce n'eſt qu'il y en a quelques-uns qui ne ſçauroient ſe ſublimer, ſi on ne leur ajoûte quelque Matiére qui leur aide, & qui les éléve, au lieu que les autres n'en ont point beſoin.

Or il y a deux choſes à obſerver dans la Sublimation des Corps, qui la rendent plus aiſée, comme l'expérience l'a fait voir. La prémiére eſt, qu'il ne faut pas mettre beaucoup de Matiére tout à la fois dans le fond de l'*Aludel*, parce que s'il

y en avoit quantité, la Sublimation ne s'en feroit pas bien. L'autre eſt qu'il faut que le fond de l'*Aludel* ſoit tout plat, & nullement creux, afin que le Corps, dont on ne fera qu'une couche fort mince, & toute unie, dans le fond du Vaiſſeau, puiſſe être élevée par tout également. Vénus & Mars ſont les deux Corps qui ont beſoin d'*additon*, pour les élever, à cauſe qu'ils ſont fort longs à fondre. On ajoûte pour cet effet de la Tutie à Vénus, & de l'Arſenic à Mars ; & avec ces deux Matiéres, ces Métaux ſe ſubliment facilement, parce qu'ils ont grande conformité avec eux. Avec cette précaution, on les ſublimera de la même maniére que la Tutie & les autres Matiéres, & on obſervera la même méthode, & la même épreuve que dans la Marcaſite.

CHAPITRE XLIX.

De la Deſcenſion & du Moyen de purifier les Corps par les Paſtilles.

APrès la Sublimation ; nous avons à parler de la *Deſcenſion*, de laquelle nous dirons les uſages & la pratique toute entiére. On l'a inventée pour trois uſages. Le prémier, afin, que la Matiére qui a été enfermée dans le Vaiſſeau, qu'on

appelle le *Descensoire* chimique, étant en fusion, décende & sorte par le trou qui est au fond de ce Vaisseau ; & que nous connoissions par-là, que cette Matiére s'est fonduë d'elle-même.

Le second usage de la *Descension*, est qu'elle garantit de la *Combustion* les Corps qui sont foibles, [c'est-à-dire qui s'évaporent facilement étant en fusion,] quand ils ont repris corps, après avoir été calcinez. Car quand on veut faire reprendre corps aux Métaux, qui ont été réduits en chaux, comme c'est une chose qui ne se peut pas faire tout à la fois, mais successivement, & une partie après l'autre : si la partie, qui est redevenuë en sa prémiére nature de Métail, ne se séparoit pas d'abord du reste, qui est en chaux ; & si elle devoit demeurer en fusion, jusqu'à ce que toute la chaux fût fonduë, & eût repris corps ; il est certain qu'une bonne partie de ce qui s'est prémiérement fondu, s'éxhaleroit. Il a donc falu trouver une invention pour séparer d'abord ce qui se fond, afin de l'ôter de dessus le feu, qui le fait éxhaler : Et cela se fait par le moyen du Vaisseau *Descensoire*,

Le dernier usage de la *Descension*, c'est qu'elle dépure les Corps, en les séparant des choses qui leur sont étrangéres. Car tout ce qui est de pur, se fond & décend:

&

& par ainſi tout ce qui n'eſt pas de ſa même nature, demeure dans le Vaiſſeau. Voila les uſages de la *Deſcenſion.*

Diſons maintenant comment elle ſe fait, & comment doit être fait le Vaiſſeau dont on ſe ſert pour la faire. Il faut que ce Vaiſſeau ſoit fait en pointe, & que ſes côtés, qui doivent être fort unis, aillent toûjours en étraiſſiſſant également par bas, ſe terminant en pointe dans le fond, comme un entonnoir, afin que tout ce qui ſe fondra, décende facilement dans le fond, ſans que rien ne l'arrête. Le couvercle de ce Vaiſſeau (s'il en doit avoir un) ſera fait comme un plat tout uni, & de telle maniére qu'il joigne fort éxactement au Vaiſſeau; & tout deux doivent être faits de bonne terre, & bien ferme, qui ne ſe fêle ni ne ſe crevaſſe pas aiſément au feu, quelque fort qu'il puiſſe être. On mettra dans ce Vaiſſeau la Matiére qu'on a deſſein de faire décendre, étant en fuſion, ſur des verges rondes, qui ſoient faites de terre bien cuite, & qu'on appliquera dans le Vaiſſeau de telle maniére, qu'elles ſoient plus proches du couvercle que du fond. Après quoi on y mettra le couvercle, qu'on joindra éxactement au Vaiſſeau; & enſuite on allumera des charbons ſur ce couvercle, que l'on entretiendra continuellement avec le

soufflet, jusqu'à ce que toute la Matiére étant fonduë, elle décende dans le Vase, qui est au dessous. Que si la Matiére est difficile à fondre, au lieu de la metre sur ces verges de terre, on la posera sur une plaque, ou toute unie, ou tant soit peu creuse, de laquelle elle puisse couler facilement, lors qu'elle sera fonduë, en inclinant le haut du Vaisseau *Descensoire*, pour la faire tomber. Car de cette maniére la Matiére, se tenant mieux & plus long-tems sur la plaque, que sur des verges de terre, elle en recevra aussi mieux l'impression du feu; & par conséquent elle se fondra beaucoup mieux. Outre qu'en panchant de fois à autres le Vaisseau *Descensoire*, on pourra connoître plus aisément quand la Matiére sera fonduë.

Voilà quelle est la maniére de purger les Corps par la *Descension*. Mais on les purge encore mieux de leurs *terestréités* par les *Pastilles*, en leur faisant reprendre Corps après les avoir calcinez. Et cette façon de les purifier, est la même que celle qui se fait par le *Descensoire*. En voici la maniére. Il faut prendre le Corps qu'on veut purifier, & le mettre ou en menuës piéces, ou en limaille, ou, pour mieux faire, en chaux, & le mêler avec quelque chaux qui ne soit point fu-

sible. Puis mettre le tout dans le *Descensoire*, & le fondre à fort feu, jusqu'à ce que le tout, ou la plus grande partie, se soit remise en corps. Car nous avons trouvé par expérience, que les Corps sont nettoyez par ce moyen de beaucoup de *terreſtréité*. Ce n'est pas pourtant que par-là, ils soient entiérement purifiez, comme ils le peuvent être parce que nous sçavons être capable de donner la perfection. Mais c'est une *mondification*, qui leur est utile, & qui les rend plus propres à la transmutation, lors que l'on fait projection sur eux de la Médecine; pour leur donner la perfection; étant pour eux une préparation à la recevoir. Nous dirons dans la suite tout ce qui est nécessaire pour cela.

CHAPITRE L.

De la Distillation; de ses Causes, & des trois maniéres de la faire, par l'Alambic, par le Descensoire, & par le Filtre.

NOus avons maintenant à parler de la *Distillation* & de ses Causes. La *Distillation* est une élévation qui se fait des vapeurs *aqueuses*, dans un Vaisseau propre. Il y en a de plusieurs sortes, se-

lon la diverſité des choſes qu'on peut diſtiller. Ainſi il y en a une qui ſe fait par le feu, & l'autre ſans feu: La prémiére ſe fait en deux maniéres, ou par l'élévation des vapeurs dans l'Alambic, ou par le *Deſcenſoire* chimique, par le moyen duquel on tire l'huile des Végétaux. La *Diſtillation* qui ſe fait ſans feu, eſt celle que l'on fait par le *Filtre*.

Le principal uſage de toutes les *Diſtillations* en général, c'eſt pour purifier les Liqueurs des *féces*, leſquelles, étant mêlées & confonduës avec elles, les rendent troubles; & pour les empêcher auſſi par ce moyen de ſe gâter & de ſe corrompre.

L'uſage particulier de la *Diſtillation*, qui ſe fait par l'élévation & pas le moyen de l'Alambic, c'eſt pour avoir une Eau pure, ſans mêlange d'aucunes *feces*. Car l'expérience fait voir évidemment, que l'Eau qui a été diſtillée deux ou trois fois, ne laiſſe ni ne dépoſe nulles *feces* terreſtres. Or ce qui oblige d'avoir des Liqueurs ainſi purifiées, c'eſt afin que ſi on a beſoin d'abreuver, ou de faire quelque *imbibition* ſur les Eſprits, ou ſur les Poudres médécinales, on la puiſſe faire avec une Eau ſi pure, qu'après qu'elle ſera éxhalée par la chaleur, elle ne laiſſe aucune impureté qui infecte, ni qui gâte nos Médécines, ni les Eſprits que nous aurons purifiez.

Pour ce qui eſt de la *Diſtillation*, qui ſe fait par bas ou par le *Deſcenſoire*, on ne l'a inventée qu'afin de tirer de ce que l'on diſtille, l'huile toute pure & naturelle. Parce que l'on ne peut la tirer naturelle ni *combuſtible* par l'Alambic, & on la tire ainſi par le *Deſcenſoire*, afin de conſerver ſa couleur, qui eſt mêlée parmi ſa Subſtance. Car il peut arriver qu'on ait beſoin de cette couleur.

L'autre eſpéce de *Diſtillation*, qui ſe fait ſans feu par le moyen du *Filtre*, eſt pour avoir ſeulement de l'Eau bien claire. Nous allons voir maintenant comment l'on doit faire toutes ces *Diſtillations*, & nous en dirons par même moyen les Cauſes & les Expériences.

La *Diſtillation*, par l'élévation des vapeurs ou par l'*Alambic*, ſe fait en deux maniéres : ou en poſant une *Cucurbite* dans une terrine pleine de cendre, qui ſervent d'*intermede*, ou en mettant la *Cucurbite* dans un Chaudron ou dans quelque autre Vaiſſeau de cuivre plein d'eau, & en l'acommodant tout autour avec des herbes ou de la laine, de peur que ſi elle n'étoit ainſi arrêtée & ſoûtenuë, elle ne vacillât dans l'eau, & qu'elle ne ſe rompît, en venant à heurter contre les bords du Vaiſſeau, avant que la *Diſtillation* fût achevée. Or il y a cette différence entre

ces deux *Distillations*, que celle qui se fait *avec les cendres*, se fait à un feu plus grand, plus âpre; & plus fort; & que celle *du bain* se fait par une chaleur douce & lente. Parce que l'eau, qui sert d'*intermede* ou de milieu, dans cette derniére espéce de *Distillation*, ne s'échauffe pas si fortement que fait la cendre. Et c'est pour cela que dans celle-ci, ce qui distille est coloré, & que les parties les plus grossiéres & terrestres, montent aussi bien que les subtiles; au lieu que dans celle qui se fait *au bain* il n'y a que les parties les plus subtiles qui s'élévent, sans être colorées; & elles ressemblent bien plus à de l'Eau toute simple. D'où il s'ensuit que dans la *Distillation* au bain, il se fait une séparation plus subtile des parties de la Matiére qu'on distille, que par celle qui se fait au feu de cendres. Ce que je sçai par expérience. Car ayant distillé de l'huile par le feu de cendres, je trouvai mon huile, qui avoit passé dans le Récipient, sans que presque elle eût été altérée; & pour faire la séparation de ses parties, je fus contraint de la distiller par le bain, sans quoi je ne l'aurois jamais pû faire. Mais l'ayant distillée au bain pour la seconde fois, je séparai mon huile en ses parties élémentaires, & je tirai une Eau très-blanche & très-claire d'une huile,

qui étoit parfaitement rouge. De sorte que toute la rougeur de l'huile demeura dans le fond de la *Cucurbite*. Ce qui fait voir évidemment que c'est par le seul moyen de cette *Distillation*, que l'on peut faire la véritable séparation des Elémens, de tous les Végétaux, de tout ce qui en provient, & de toutes les choses qui leur ressemblent ; comme c'est par le *Descensoire* qu'il faut tirer l'huile des mêmes Végétaux, & de tout ce qui leur est semblable. Et c'est aussi par le *Filtre* que l'on clarifie toutes sortes de Liqueurs ; ainsi que le sçavent ceux qui en ont fait l'expérience : comme au contraire ceux qui ne sçavent pas ceci, n'ont jamais travaillé aux Distillations, étant une chose aisée à apprendre à ceux qui voudront la pratiquer.

Pour faire la Distillation *au feu des cendres*, il faut avoir une terrine qui soit forte, & la poser sur un Fourneau semblable à celui que nous avons décrit, pour faire la Sublimation : prenant garde qu'il y ait la même distance entre la terrine & les côtés du Fourneau, & que le Fourneau ait tous les mêmes Régistres, pour la raison que nous avons dite en cet endroit-là. On met dans le fond de la terrine des cendres passées d'un pouce d'épais, & dessus ces cendres on pose la *Cucurbite*,

que l'on couvre tout autour des mêmes cendres jusqu'au coû. Après quoi, l'on met dans cette *Cucurbite* ce que l'on veut distiller ainsi. Puis l'on y ajuste le Chapiteau de telle sorte, que le coû de celle-là entre entiérement dans le coû de celui-ci, & qu'il aille jusqu'à son rebord, de peur que rien de ce que l'on veut distiller, & sur tout les Esprits, ne puissent sortir. Cela fait, on lutte bien le Chapiteau & la *Cucurbite* ensemble, par l'endroit où ils se joignent; puis on applique le Récipient, dans le coû duquel le bec du Chapiteau doit entrer jusqu'à moitié; & ensuite on enveloppe l'endroit, par où ces deux Vaisseaux se joignent, d'un linge trempé de blanc d'œufs, de crainte que rien ne s'éxhale par-là. Enfin le linge étant sec & toutes choses bien disposées, on fait du feu dans le Fourneau pour faire la Distillation. Or la *Cucurbite* & son Chapiteau doivent être de verre. Et pour ce qui est du feu, il le faut augmenter autant qu'il sera nécessaire, pour faire la Distillation, & jusqu'à ce qu'il ait tiré toute l'humidité de la Matiére.

La *Distillation*, qui se fait au bain, est semblable à celle qui se fait au feu des cendres, à l'égard de la *Cucurbite* & de l'*Alambic*. Mais elle en est différente, en ce qu'au lieu d'une terrine, on se sert d'une chaudiére

Chaudiére de fer, ou plûtôt de cuivre, que l'on ajuſte ſur un Fourneau, de la même maniére que nous avons dit ci-devant. Et dans le fond de la Chaudiére, on fait une couche de foin, de laine, ou de quelque autre matiére ſemblable, de l'épaiſſeur de trois travers de doigts: Et ſur cette couche on poſe la *Cucurbite* avec ſon *Alambic*, accommodez & luttez comme nous venons de le dire: En ſorte qu'il y ait du foin tout autour de la *Cucurbite*, juſqu'au coû de l'*Alambic*, de peur qu'elle ne vint à ſe caſſer. Sur cette couche on met de petites baguettes déliées, ou des ſarmens, & par deſſus tout cela de gros grais, ou cailloux, afin que par leur péſanteur, faiſant enfoncer le Vaiſſeau *Diſtillatoire*, & le foin que l'on a mis autour, il tienne par ce moyen le Vaiſſeau ferme & aſſujetti, & qu'il l'empêche de vaciller & de s'élever ſur l'eau; ce qui pourroit le faire rompre, & être cauſe que la *Diſtillation* ſeroit entiérement perduë. Enſuite on remplit d'eau la Chaudiére, & on fait du feu deſſous pour la faire boüillir, [ayant ſoin de la remplir d'autre Eau chaude, à meſure que celle qui eſt dedans s'éxhale] continuant de le faire juſqu'à ce que tout ſoit diſtillé.

On fait la Diſtillation par le Deſcenſoire

avec un Vaisseau de verre, auquel on applique un couvercle de même matiére, y ayant mis auparavant ce que l'on veut faire distiller. On les lutte ensemble, on fait du feu dessus, & la Distillation décend dans le *Récipient* ou le *Vaisseau*, qui est dessous pour la recevoir.

A l'égard de la Distillation qui se fait par le *Filtre*, ou par la *Languette*, on la fait de cette sorte. On met dans un Bassin de verre ou de terre, la Liqueur que l'on veut filtrer. On aura des Languettes [de drap blanc faites en pointe] bien lavées & bien nettes ; on les trempera dans de l'Eau ; on couchera le bout le plus large dans le fond de la terrine, & le bout le plus étroit pendra hors du Bassin, sur un autre Vaisseau qu'on mettra pour recevoir la Liqueur. L'Eau dont la Languette sera abreuvée, distillera la prémiére, puis la Liqueur du Bassin se filtrera : & si l'on trouve qu'elle soit louche, on la remettra dans le Bassin, & on la refiltrera jusqu'à ce qu'elle soit bien claire & bien nette.

Je ne m'amuserai point à prouver ces Opérations, parce qu'elles sont si aisées d'elles-mêmes, qu'elles n'ont besoin d'aucunes preuves.

CHAPITRE LI.

De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses Causes, & de la maniére de la faire.

APrès la Distillation, nous avons à parler de la Calcination. La Calcination est la Réduction qui se fait d'une chose en poudre, par la privation de l'humidité, qui lie & unit ses parties ensemble. L'usage pour lequel on l'a inventée, est afin d'ôter, par l'action du feu, le Soufre brûlant, qui gâte & qui infecte les Corps où il se trouve. Il y a plusieurs sortes de Calcinations, selon la diversité des choses qui doivent être calcinées. Car on calcine les Corps ou Métaux; on calcine les Esprits, & on calcine les autres choses étrangéres, c'est-à-dire qui n'ont nulle affinité ni avec les Corps ni avec les Esprits & toutes ces Calcinations se font pour des fins toutes différentes. Premiérement les Métaux imparfaits étant de deux sortes, les uns durs, comme sont Vénus & Mars, les autres moûs, tels que sont Jupiter & Saturne, on les calcine pour diverses intentions; l'une générale & l'autre particuliére. La prémiére, c'est pour leur ôter par la violence du

feu, ce Soufre qui les corrompt & les rend noirs. Car ce n'eſt que par la Calcination qu'on peut brûler & conſumer le Soufre *aduſtible* de quelque choſe que ce puiſſe être. Les Métaux, par éxemple, étant des Corps ſolides & épais, & leur mauvais Soufre étant caché & renfermé dans la Subſtance de l'Argent-vif, qui eſt répanduë & mêlée par tout le Métail [puis que c'en eſt la partie principale, & celle qui fait la liaiſon & la continuité de toutes les autres,] c'eſt par conſéquent l'Argent-vif qui empêche ce Soufre de pouvoir être brûlé, [lorſqu'on met les Métaux dans le feu, & qu'ils y fondent ou qu'ils y rougiſſent.] Ainſi il faut néceſſairement rompre & diviſer la continuité du Métail, afin que le feu agiſſant librement ſur toutes ſes moindres parties, il puiſſe plus facilement brûler ce Soufre, qui ne ſera plus défendu par l'humidité & la liaiſon de l'Argent-vif.

La Calcination ſe fait encore pour un autre deſſein, qui concerne généralement tous les Métaux: Qui eſt que par ce moyen on les purifie de leur *terreſtréité*. Car l'expérience nous a fait connoître, qu'en calcinant pluſieurs fois les Métaux, & en les remettant par après en Corps, ils ſe purifient & ſe rafinent, comme nous le ferons voir enſuite.

Pour ce qui eſt de la Calcination des Corps, ou Métaux moûs, outre qu'elle les dépoüille de leur mauvais Soufre, & qu'elle les purifie de leur *terreſtréité*; ce que la Calcination fait en tous les Corps; elle ſert encore en particulier à les endurcir & à les rendre capables de rougir au feu, pourvû qu'on faſſe cette Opération pluſieurs fois avec adreſſe. Nous en parlerons plus particuliérement dans le ſecond Livre. Car l'expérience nous fait voir évidemment que par cette invention, les deux Métaux moûs s'endurciſſent, & Jupiter encore davantage & plûtôt que Saturne.

On calcine les Eſprits pour les mieux diſpoſer à devenir fixes, & à ſe réſoudre en Eau. Car tout ce qui eſt calciné eſt plus fixe, & ſe diſſout plus aiſément que ce qui ne l'eſt pas. Et la raiſon en eſt, par ce que les parties de ce qui a été calciné, étant devenuës plus ſubtiles par l'action du feu, [qui en a ſéparé la *terreſtréité* & l'humidité volatile, ainſi qu'il a déja été dit,] ces parties ſe mêlent plus facilement avec l'Eau, & elles ſe changent auſſi par conſéquent plus facilement en Eau; comme on le connoîtra, ſi l'on en fait l'expérience.

A l'égard des choſes étrangéres, [c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni Métaux ni Eſprits,]

on les calcine pour servir à la préparation qu'il est nécessaire de donner aux Esprits & aux Corps, de laquelle nous traiterons plus amplement dans le Livre suivant. Mais cette calcination ne contribuë rien à la perfection des Corps, ni à celle des Esprits.

Il est donc évident qu'il y a plusieurs sortes de Calcinations, & que cette diversité ne provient que de la différence des choses qui peuvent être calcinées. Car les Corps se calcinent tout autrement que les Esprits, & que les autres choses. Et les Corps mêmes ne se calcinent pas tous de la même maniére, parce qu'ils sont différens entre eux. Ainsi les Corps moûs peuvent être calcinez en général, ou par le feu seulement, sans y rien ajoûter, ou en y ajoûtant le Sel préparé, ou en l'y mettant tel qu'il est sans nulle préparation.

Pour faire la Calcination par le feu seulement, on prend un Vaisseau de terre, fait comme un plat, bien fort & bien cuit, qu'on pose sur le Fourneau *Calcinatoire*, lequel doit être fait de la maniére que nous avons ci-devant décrit le Fourneau à donner une forte *ignition*, & dont nous parlerons encore ensuite. Et l'on pose ce Vaisseau de telle sorte dans le Fourneau, que l'on ait la liberté d'y mettre des charbons dessous, & qu'il y

ait assez d'espace pour les souffler. On met ensuite du Plomb ou de l'Etain dans ce Vaisseau, qui est fortement appuyé sur un trépié de fer, ou sur trois cailloux, & qui est encore affermi par trois ou quatre autres cailloux, que l'on serre entre lui & les côtés du Fourneau, afin qu'il ne puisse branler. Après quoi, on fait sous le Vaisseau assez de feu pour faire fondre le Plomb ou l'Etain que l'on y a mis. Quand le Métail sera fondu, & que l'on verra *une peau noire* se former dessus, par le moyen du feu, on la retirera avec une *Spatule* de fer, ou de quelque autre matiére, qui ne se puisse brûler, pour de cette *peau* en faire *la chaux*. Et on continüera à ôter cette *peau* [à mesure qu'elle se formera] jusqu'à ce que tout le Métail soit réduit en poudre. Que si c'est le Saturne que l'on calcine, il faudra mettre *les peaux* que l'on en aura tirées, [& qui se mettront en poudre,] sur un plus grand feu, que celui avec lequel on l'aura fondu, & les y tenir jusqu'à ce que *sa chaux* devienne fort orangée. Que si l'on calcine du Jupiter, il faudra mettre *ses peaux* sur un feu qui ne soit pas si fort, [que celui où l'on mettra le Saturne,] & l'y laisser jusqu'à ce que sa *chaux* soit parfaitement blanche.

Mais il y a ici une chose à quoi l'Ar-

tiſte doit prendre garde, qui eſt que Saturne, étant réduit en *chaux*, reprend Corps fort aiſément; ce que Jupiter ne fait qu'avec peine : parce qu'autrement il pourra faillir, ſi, lors qu'il aura retiré *les peaux*, ou la poudre de Saturne, & qu'il l'aura miſe ſur un plus grand feu, il ne prend garde à ſi bien régler ce feu, qu'il empêche que ce Métail ne reprenne Corps, avant que ſa *chaux* ſoit parfaite, & qu'elle devienne orangée. Je l'avertis donc que pour bien faire cette Opération, il doit donner le feu fort tempéré, & ne l'augmenter que peu à peu & par dégrés, juſqu'à ce que Saturne ſoit bien calciné, afin qu'il ne reprenne pas Corps; & qu'ainſi l'on puiſſe ſûrement augmenter le feu pour parfaire entiérement *ſa chaux*.

Voici une autre précaution que l'Artiſte doit prendre, lors qu'il calcinera Jupiter. Car ſi à cauſe de la difficulté qu'il y a de le remettre en Corps, après qu'il eſt calciné, il arrivoit qu'il ne pût pas l'y remettre; mais ou il demeurât toûjours en *chaux*, ou que cette *chaux* ſe vitrifiât; il ſe tromperoit, s'il croyoit que pour cela il fût impoſſible de faire reprendre Corps à ce Métail, lorſqu'il ſeroit une fois calciné. Je l'avertis donc que s'il ne donne le feu fort à la *chaux* de Jupiter, il ne le remettra point en Corps: & il ſe

peut faire même qu'il ne l'y remettra pas encore pour cela, parce qu'il pourra se vitrifier. Car Jupiter, dans le profond de sa Substance, a un Argent-vif volatil, qui s'enfuit lors que l'on tient ce Métail long-tems dans le feu : & par ce moyen il demeure privé de son Humidité propre & naturelle. De sorte qu'en cet état il sera plus propre à se changer en Verre qu'en Métail, étant une Maxime assurée, Que tout ce qui a perdu son Humidité naturelle, ne se peut fondre que pour se vitrifier. D'où il s'ensuit que pour mettre Jupiter en Corps [après sa Calcination] il faut faire un feu violent, qui fasse fondre sa *chaux* d'abord & tout à coup, autrement il ne s'y remettra point. La pratique & le travail t'apprendront la maniére de bien faire cette Opération.

On calcine ces deux Métaux par l'*addition* du Sel, qui contribuë beaucoup par son acuité à les calciner, en jettant dessus, lorsqu'ils sont en fusion, plusieurs pincées de Sel l'une après l'autre, que l'on mêle, en remuant fortement avec une Verge de fer, le Métail lorsqu'il est en fusion, & jusqu'à ce que par ce mêlange il soit réduit en poudre. Après quoi on achéve de parfaire leur *chaux* de la maniére, & avec toutes les précautions

que nous venons de dire. Il y a encore cette différence dans cette derniére Calcination de ces deux Corps, que Saturne après avoir été calciné la prémiére fois, reprend plus aiſément corps que Jupiter ; mais que ſa *chaux* n'eſt pas plus aiſée à parfaire que celle de Jupiter ; Ce qui provient de ce que Saturne a une humidité plus fixe, &qu'il a bien plus de *terreſtréité*, que n'en a Jupiter.

Vénus & Mars ſe calcinent auſſi, mais comme ces deux Métaux ſont fort difficiles à fondre, on ne les calcine d'aucune des deux maniéres dont nous venons de parler. Cela ſe fait ainſi. On fait des *Lamines* de ces deux Métaux, que l'on met dans un fort feu, mais qui ne ſoit pourtant pas ſi fort qu'il les puiſſe fondre. Car comme ces Métaux ont beaucoup de *terreſtréité* & de Soufre *aduſtible* & volatil, ils ſe calcinent aiſément de cette ſorte. Parce que la grande quantité de *terreſtréité*, qui eſt mêlée parmi leur Argent-vif, en ſépare la continuité, en empêchant que les parties de cette Argent-vif ne ſoient unies & contiguës les unes aux autres. Ce qui fait qu'il y a des pores dans ces Métaux, par où le Soufre trouvant un paſſage libre, ſort & s'en va en fumée ; & dans leſquels le feu, entrant pareillement avec liberté, il

brûle ce Soufre & l'éléve en vapeur. Et par ce moyen les parties de ces Métaux, se trouvant plus éloignées les unes des autres, cet éloignement & cette discontinuité sont cause qu'elles sont aussi plus facilement réduites en poudre. Et il est aisé de juger par l'expérience, que cela se fait ainsi. Car si vous mettez une *Lamine* de Vénus dans un fort feu, vous verrez qu'il en sortira une flamme bleuâtre, telle qu'est celle que fait le Soufre, & vous trouverez ensuite, au dessus de votre *Lamine*, plusieurs écailles qui se mettront en poudre. Parce que le Soufre se brûle plus facilement dans les parties, qui sont le plus exposées au feu, & sur lesquelles il agit plus fortement, telles que sont les parties extérieures.

A l'égard du *Fourneau*, dont on se doit servir pour faire cette Calcination, il doit être le même que celui de la Distillation, dont nous avons parlé ci-devant, si ce n'est qu'il doit y avoir une grande ouverture en haut, afin que la fumée puisse librement sortir. Il faut mettre au milieu du Fourneau les *Lamines* de ces deux Métaux que l'on veut calciner, afin que le feu les environne également, & de tous côtés. Et pour ce qui est du Vaisseau où l'on mettra ces *Lamines*, il doit être d'une terre forte & bien cuite, de crainte

qu'il ne vint à fondre par la violence du feu, & il doit être fait comme une terrine, ou un plat bien épais.

Reste à parler de la Calcination des Esprits. Elle se fait lors qu'étant presque fixes, on leur donne un feu qu'on augmente par dégrés & peu à peu, jusqu'à ce qu'ils puissent soufrir un feu très-fort. Le Vaisseau, dans lequel on les mettra pour les calciner, doit être rond & d'un verre bien épais, de peur qu'il ne se fonde, que l'on bouchera fort éxactement, & qu'on posera ensuite dans un Fourneau, tel qu'est le dernier que nous avons décrit.

On se sert du même Vaisseau & du même Fourneau pour calciner toutes les autres choses; néanmoins nous ne sommes point embaraſſez à les retenir, ni à les empêcher de s'éxhaler, qui est ce qui donne le plus de peine dans la Calcination des Esprits; parce que rien ne fuit ni n'est volatil, que les seuls Esprits, & ce qui a affinité avec leur nature.

CHAPITRE LII.

De la Dissolution.

LA Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide & séche en

Eau ou en Liqueur. Cela se fait par le moyen des Eaux subtiles, acres & *pontiques* ou mordicantes, qui n'ont nulles *féces* : comme est le Vinaigre distillé, le Verjus, les Prunes aigres, & les Poires qui ont beaucoup d'acrimonie, le Jus de Grénades pareillement distillé, & les autres Liqueurs semblables. On l'a inventée pour rendre par son moyen plus subtiles les choses qui ne sont pas bien fondantes ny entrantes, & qui ont des Esprits fixes fort utiles, qui sans cette Opération se perdroient, aussi bien que les autres choses qui sont de la nature des Esprits. Car il est certain que tout ce qui se dissout, est nécessairement ou Sel ou Alun, ou d'une nature semblable. Or les Sels & les Aluns ont cela de propre, qu'ils rendent fusibles les choses ausquelles on les ajoûte avant qu'elles se vitrifient. Et par ainsi les Esprits étant dissous, ils donneront une fusion toute semblable. Et comme ces Esprits ont naturellement une grande affinité, tant avec les Corps, qu'entre eux mêmes : s'ils ont la fusion, il s'ensuit nécessairement qu'il entrent dans les Corps, qu'ils les pénétrent, & qu'en les pénétrant, ils les transmuent. Or afin qu'ils puissent faire cet effet, il faut qu'après qu'un Corps a été dissous & coagulé, on lui ajoûte, avec grand artifice, quel-

que Esprit qui ait été purifié auparavant ; sans pourtant qu'il ait été rendu fixe, & les sublimer tous deux ensemble tant de fois que l'Esprit demeure uni avec le Corps ; qui lui communique une fusion plus promte, & que dans la profusion l'empêche de se vitrifier. Car les Esprits ont cela de particulier, qu'ils ne se vitrifient jamais, & qu'ils empêchent les choses, ausquelles ils sont mêlez, de se vitrifier, tandis qu'ils demeurent avec elles. L'Esprit donc qui retient plus la nature de l'Esprit, sera celui qui garantira le mieux de la vitrification, Or l'Esprit qui n'est que purifié, est moins altéré, & a plus la nature d'Esprit que celui qui est purifié, fixé, calciné, & dissous. C'est donc cette sorte d'Esprit qu'il faut ajoûter [au Sel & à l'Alun :] car par leur mêlange il se fait une bonne fusion, un *ingrès* ou facilité d'entrer & de pénétrer, & une fixation permanente & durable.

Nous avons dit qu'il n'y avoit que les Sels, les Aluns, & les choses semblables qui se dissolvent. Ce que nous pouvons prouver par l'expérience que nous en avons faite sur toutes les choses naturelles, c'est-à-dire sur les Mineraux, les Végétaux & les Animaux. Car ayant essayé sur toutes ces choses, nous avons trouvé qu'il n'y a que cela seul qui puisse

se dissoudre. D'où nous inférons que tout ce qui se dissout, doit nécessairement être de leur nature. Et partant, puisque nous voyons que ce qui a été calciné & dissous plusieurs fois, se dissout après cela fort facilement, nous jugeons de là, que tout ce qui est calciné participe de la nature des Sels ou des Aluns, & qu'il a toutes les mêmes propriétés.

Or il y a deux maniéres de faire la Dissolution : l'une par le fumier échauffé, & l'autre par l'eau bouillante, qui toutes deux se font pour la même fin, & font tout le même effet. La prémiére se fait en mettant ce qui est calciné dans un Matras de verre, sur quoi on versera une fois autant de Vinaigre distillé, ou de quelque autre Liqueur semblable ; & ayant bien luté la bouche du Matras en sorte que rien ne puisse éxhaler, on l'enterrera dans du fumier échauffé, & on l'y laissera trois jours durant pour se dissoudre. Après quoi on séparera par le Filtre, ce qui aura été dissous, & ce qui ne l'aura pas été, on le calcinera une seconde fois, puis on le remettra en Dissolution, comme on a déja fait continuant à faire cette Opération, jusqu'à ce que tout soit entiérement dissous, ou au moins la plus grande partie, selon le besoin qu'on en aura.

La Dissolution, qui se fait par l'eau

boüillante, eſt beaucoup plûtôt faite & eſt meilleure. Voici comment on la fait. On met tout de même ce qui a été calciné dans un Matras avec du vinaigre. On bouche bien le Matras, de peur que rien n'éxhale. On le poſe enſuite dans une Chaudiére pleine d'eau & de foin, de la même maniére que nous avons dit qu'il faloit faire pour la Diſtillation au bain. Après cela on fait du feu deſſous. On fait boüillir l'eau une bonne heure. On diſtille ce qui eſt diſſous, que l'on met à part; & on calcine une ſeconde fois ce qui a demeuré ſans ſe diſſoudre, juſqu'à ce que tout ſoit entiérement diſſous.

CHAPITRE LIII.

De la Coagulation, de ſes Cauſes, & des divers Moyens de Coaguler le Mercure, & les Médecines diſſoutes.

LA Coagulation eſt une Opération par laquelle on réduit une choſe liquide en une Subſtance ſolide, en lui ôtant ſon *aquoſité* ou humidité. On l'a inventée pour deux uſages. L'un eſt pour endurcir l'Argent-vif, l'autre pour deſſécher les Médecines qui ſont diſſoutes, en ôtant l'humidité mêlée avec elles. Il y a donc autant de différentes Coagulations,

tions, qu'il y a de diverſes choſes à coaguler. Car l'Argent-vif ſe coagule d'une maniére, & les Médecines & les autres choſes diſſoutes d'une autre. Il y a même deux maniéres différentes de coaguler l'Argent-vif; l'une en lui ôtant toute ſon humidité naturelle; & l'autre en épaiſſiſſant cette humidité, juſqu'à ce qu'elle s'endurciſſe. De quelque maniére néanmoins que l'on veüille faire cette Coagulation, elle eſt très-difficile; & il faut être bien habile, & fort adroit pour la faire, à cauſe de l'union & de la compoſition très-forte de ſes parties. J'enſeignerai dans ce Chapitre, tout ce qu'il y a à faire pour cela.

Il y en a eu qui ſe ſont imaginé, que pour le coaguler, il n'y avoit qu'à le conſerver & à le tenir long-tems dans un feu modéré; mais ayant crû l'avoir congelé par ce moyen, après l'avoir retiré de deſſus le feu, ils ont trouvé qu'il étoit auſſi coulant qu'auparavant. Ce qui les ayant étourdis & ſurpris, ils ont ſoûtenu fortement que ſa Coagulation étoit impoſſible. Il y en a d'autres, leſquels ſuppoſans par les Principes naturels, que tout ce qui eſt humide ſe deſſéche par la chaleur du feu, ont crû qu'ils le coaguleroient en continuant à le tenir long-tems dans un feu qui lui fût propre. Et en effet ils l'ont pouſſé

jusques-là qu'ils en ont fait, les uns une Pierre ou Poudre blanche, & les autres une Pierre ou Poudre rouge & orangée; mais qui n'étoit ni fondante ni entrante. Et n'ayant pû deviner d'où provenoit la cause de cette diversité, ils ont laissé cette Opération comme une chose inutile. D'autres ont essayé de le coaguler avec des Médecines, & ils se sont trompez. Car, ou ils ne l'ont point coagulé; ou l'ayant rendu plus subtile par la chaleur, ils l'ont fait évaporer insensiblement; ou la Coagulation qu'ils en ont faite, n'étoit pas en forme de Métail. De sorte que ne sçachant à quoi attribuer un effet si contraire à leur intention, ils ont désesperé d'en venir à bout. D'autres ont fait, avec beaucoup d'industrie & d'artifice, certaines Compositions, desquelles, ayant fait projection sur le Mercure, ils l'ont coagulé; mais inutilement, parce qu'ils l'ont converti en un Corps ou Métail imparfait, dont ils n'ont point connu la cause non plus que les autres; n'ayant pas assez d'expérience pour cela. J'expliquerai ici toutes ces Causes, afin que l'Artiste puisse découvrir par-là le moyen d'en faire la Coagulation.

Mais pour mieux connoître ces Causes, on doit remarquer auparavant que l'Argent-vif, comme je l'ai déja dit plusieurs

fois, est d'une Substance uniforme ; je veux dire qu'il a ses parties toutes semblables & d'une même nature. D'où il s'ensuit qu'il n'est pas possible, en le tenant peu de tems sur le feu, de lui ôter son *aquosité*. ni de l'épaissir. Et partant les prémiers dont nous avons parlé, n'ont pas réüssi à le coaguler, pour s'être trop précipitez à faire leur Opération. L'Argent-vif d'ailleurs étant d'une Substance subtile, il s'enfuit de dessus le feu. C'est pourquoi le trop grand feu fait faillir ceux qui le font éxhaler. De plus, l'Argent-vif se mêle plus facilement avec le Soufre, l'Arsenic & la Marcasite, parce qu'il est de même nature qu'eux. Et c'est ce qui fait qu'étant mêlé avec ces Minéraux, il semble qu'il soit coagulé, non pas pourtant qu'en cet état il ait l'apparence d'un Corps métallique : mais il paroit seulement comme si on l'avoit amalgamé avec du Plomb, ou comme si c'étoit de l'Antimoine, ou quelque autre chose semblable ; parce que ces Matiéres, avec lesquelles on le mêle, étant volatiles, elles ne peuvent pas le conserver ni le maintenir dans le feu, jusqu'à ce qu'il puisse se faire Corps : mais elles s'envont & s'évaporent avec lui par la chaleur. Et c'est ce qui trompe ceux qui prétendent le coaguler en le mêlant ainsi. Outre cela, le Vif-

argent a beaucoup d'humidité en sa composition naturelle, que l'on n'en sçauroit séparer, si l'on n'a l'adresse de faire un feu violent, & de l'y tenir sans qu'il puisse s'échapper ; & si l'on ne trouve le moyen de le conserver dans un feu qui lui soit propre & convenable. Or j'appelle un feu propre & convenable à l'Argent-vif, celui qu'on augmente à proportion qu'il le peut souffrir, jusqu'à ce qu'on lui ôte enfin son humidité, ne lui en laissant qu'autant qu'il lui en faut pour être fusible, comme le sont les Métaux ; parce que s'il n'y avoit point du tout d'humidité, il ne seroit pas fusible. Et c'est-là la faute que font ceux qui le coagulent en une Pierre blanche ou rouge, qui n'a nulle fusion.

Pour ce qui est des Couleurs qui surviennent à cette Poudre, il est aisé d'en deviner la cause, si l'on considére que l'Argent-vif a naturellement en soi des parties sulphureuses, l'un plus l'autre moins, lesquelles peuvent en être séparées par artifice. Le Soufre ayant donc cette propriété, Qu'étant mêlé en plus grande ou en moindre quantité avec l'Argent-vif, il rend toute la Composition rouge ou orangée ; ainsi que l'expérience le fait voir dans le Cinabre artificiel, qui n'est fait que de ces deux Matiéres. Le Soufre étant séparé du Vif-argent, celui-ci ne pro-

duira par conſéquent que la Couleur blanche par le moyen du feu. C'eſt donc-là ce qui fait cette diverſité de Couleurs, lorſque l'Argent-vif a été coagulé en Pierre ou en Poudre. Le Vif-argent a encore une impureté terreſtre & ſulphureuſe mêlée dans ſa Compoſition, qui infecte néceſſairement toutes les Coagulations que l'on en ſçauroit faire. Et de-là vient le manquement de ceux, qui, en le coagulant, en font un Corps ou un Métail imparfait. Et c'eſt encore pour cela, que ſelon la différence des Médecines, dont on ſe ſert pour le coaguler, il s'en forme différens Corps ou Métaux. Car ſi la Médecine ou l'Argent-vif que l'on coagule, ont un Soufre qui ne ſoit pas fixe; de cette Compoſition il s'en fera un Corps ou Métail moû comme il s'en fera un dur, ſi le Soufre eſt fixe. De même, ſi le Soufre eſt blanc, le Corps ou Métail qui s'en formemera ſera blanc: & ſi le Soufre eſt rouge, le Corps ſera pareillement rouge. Que ſi le Soufre n'eſt pas tout à fait blanc, le Corps, qui en ſera formé, ne ſera pas auſſi parfaitement blanc; ni parfaitement rouge, ſi le Soufre n'eſt pas tout à fait rouge. Enfin, ſi le Soufre eſt terreſtre & *livide*, le Corps ſera impur: comme au contraire il ſera pur, ſi le Soufre n'a point d'impureté terreſtre. Car c'eſt une Maxi-

me conſtante, Que tout Soufre [Métallique] qui n'eſt pas fixe, forme un Corps *livide*; ce que ne fait jamais le Soufre fixe, au moins de lui-même. Ainſi, ſelon que la Subſtance du Soufre ſera pure ou impure, le Corps ou Métail, qui s'en formera, ſera pur ou impur.

La même diverſité peut provenir du Vif-argent ſeul, ſans le mêlange du Soufre, & il fera tout de même des effets tout différens, ſelon qu'il aura été purifié & préparé par les Médecines qui le *coaguleront*. C'eſt pourquoi l'on peut manquer tout de même dans la *Coagulation* du Mercure, & il ſe peut changer différemment par les Médecines que l'on employera pour la faire. Ainſi, parfois l'Argent-vif ſe *coagule* en Plomb, parfois en Etain, d'autrefois en Cuivre, & quelquefois en Fer. Ce qui arrive à cauſe de l'impureté des Médecines: Comme lors qu'il ſe *coagule* en Or ou en Argent, ce changement ne peut provenir que de la bonté ou de la pureté de ce qui en fait la *Coagulation*. (1)

Voyons maintenant de quelle maniére on peut *coaguler* l'Argent-vif. Cela ſe fait en le précipitant ſouvent, c'eſt-à-di-

(1) La Médecine, qui coagule le Mercure en Or & en Argent, le fait tant par ſa pureté que par ſa couleur. La Médecine, qui eſt rouge, le coagule en Or: Celle qui eſt blanche, le coagule en Argent.

re en le faisant tomber du haut du Vaisseau dans le fond, par le moyen d'un feu fort & violent, parce qu'un tel feu lui ôte facilement son *aquosité* ou humidité, [qui est ce qui empêche sa *Coagulation.*] Pour cet effet, il le faut mettre dans un Vaisseau qui soit fort haut, afin que lors qu'il viendra à s'élever, il trouve un lieu frais, où il puisse demeurer attaché aux côtés du Vaisseau, qui n'auront pas été échauffés, à cause de sa hauteur. Ce Vaisseau doit être éxactement bouché, de crainte que le Vif-argent n'en sorte & ne s'enfuye, mais qu'il y demeure jusqu'à ce que par une forte chaleur, le Vaisseau ayant rougi, il se précipite & retombe au fond & qu'il remonte & retombe à plusieurs reprises & tant de fois qu'enfin il devienne fixe.

C'est-là la prémiere maniére de le coaguler. En voici une autre. Il faut le tenir long-tems sur un feu qui lui soit propre & proportionné, l'ayant mis dans un Matras de verre, qui ait le coû fort long & la panse large, qu'on laissera tout ouvert, afin que l'humidité de l'Argent-vif puisse s'évaporer insensiblement.

On le *coagule* encore autrement par une Médecine qui lui est propre, la composition de laquelle j'enseignerai ci-après plus clairement, & autant qu'il est néces-

faire : Et pour ne laisser rien à dire sur ce sujet, je vais la décrire ici par avance, selon l'expérience que j'en ai faite plusieurs fois. C'est une Médecine qui le pénétre & s'unit intimement à lui par ses moindres parties, avant qu'il puisse s'évaporer par la chaleur du feu. Et de-là on doit inférer nécessairement que cette Médecine doit être faite de choses, qui ayent beaucoup de conformité avec lui : comme sont tous les Corps Métalliques,& le Soufre & l'Arsenic, qui sont des Esprits. Mais comme nous ne voyons point que nul des Corps puisse donner à l'Argent-vif une *Coagulation* permanente & véritable : & qu'au contraire il les quitte & se détache d'eux par la chaleur, quelque grande affinité qu'ils ayent ensemble : Il s'ensuit de-là que nul des Corps Métalliques ne le pénétre, ni ne s'attache intimement à lui. Et par conséquent la Médecine, dont nous parlons, doit être d'une Substance plus subtile, & avoir une fusion plus liquide, que n'ont les Corps Métalliques. D'ailleurs, nous ne voyons point aussi que les deux autres Esprits, demeurant en leur nature, & tous tels qu'ils sont, fassent sur l'Argent-vif une *Coagulation* fixe & permanente ; mais entiérement volatile, impure & noire. Volatile, parce que les Esprits le sont : noire & impure, à cause du mélange de

de leur Substance terrestre & *adustible*. Et par ainsi il s'ensuit évidemment que de quelque Matiére que ce soit que se prenne cette Médecine, ce doit être nécessairement une chose, dont la Substance soit tres-subtile & très-pure, qui s'unisse intimement à l'Argent-vif par la conformité de sa nature; qui ait une fusion tres-facile & fort liquide, & qui soit coulante comme de l'Eau, ou de la Cire, & de l'Huile; & enfin qui soit fixe & permanente, résistant à tous les efforts du feu. La Médecine, qui aura toutes ces propriétés, *coagulera* l'Argent-vif, & le transmuera en Or & en Argent,

Je viens de te déclarer le moyen d'inventer cette Médecine, & je t'ai dit comment tu la pourras découvrir, te l'ayant indiquée en termes propres. C'est à toi maintenant à t'appliquer soigneusement à la rechercher, & tu la trouveras. Néanmoins, afin que tu n'ayes pas sujet de te plaindre, que je n'en aye pas assez dit, j'ajoûte que cette Médecine se prend des mêmes Corps Métalliques préparez avec leur Soufre ou Arsenic, & même du Soufre seul & de l'Arsenic seul préparez, & encore des Corps Métalliques tous seuls. Mais je t'avertis qu'elle se fait plus facilement, plus prochainement, & plus parfaitement de l'Argent-vif tout seul. Car la

Nature embraſſe plus amiablement ſa propre nature ; elle s'unit & ſe plaît mieux avec elle qu'avec toute autre qui lui ſeroit étrangére. Outre que l'Argent-vif étant effectivement compoſé d'une Subſtance très-ſubtile ; il eſt auſſi beaucoup plus facile de tirer de lui cette Subſtance ſubtile [qui eſt néceſſaire pour faire la Médecine] que de quelqu'autre choſe que ce ſoit.

Pour ce qui eſt de la maniére de faire cette Médecine, ce doit être par la Sublimation, comme je l'ai dèja ſuffiſament dit. Et à l'égard de la fixation [qu'il lui faut donner] j'en parle dans un Chapitre exprès.

Il reſte à dire un mot de la *Coagulation* des Corps qui ont été diſſous ; elle ſe fait en les mettant dans un Matras, que l'on poſera dans une terrine pleine de cendres, l'y enterrant juſqu'au coû, & tenant ces Vaiſſeaux ſur un feu doux & tempéré, juſqu'à ce que toute l'*aquoſité* de la Matiére, qu'on veut *coaguler*, ſoit évaporée.

CHAPITRE LIV.

De la Fixation, de ſes Cauſes, & de la Maniére différente de fixer les Corps & les Eſprits.

LA Fixation eſt une Opération par laquelle une choſe, qui s'enfuit du feu, eſt renduë en état de le pouvoir ſouffrir, ſans s'évaporer. La raiſon pour laquelle on l'a inventée, c'eſt afin que la Teinture, le changement & l'altération que fait la Médecine, dans le Corps qu'elle altére, y demeurent toujours, ſans que cette Teinture & cette altération changent, ni qu'elles puiſſent en être ſéparées par quelque dégré de feu que ce ſoit.

Il y a de pluſieurs ſortes de *Fixations*, ſelon la diverſité des choſes qui peuvent être renduës fixes. Ces choſes ſont, prémiérement quelques Corps ou Métaux imparfaits, tels que ſont Saturne, Jupiter & Vénus. Secondement les Eſprits, ſçavoir le Soufre & l'Arſenic dans le prémier dégré; Mercure dans le ſecond; & dans le troiſiéme la Marcaſite, la Magnéſie, la Tutie & les autres choſes de cette nature.

Pour ce qui eſt des Corps ou Métaux

imparfaits, on les fixe en les calcinant & en leur faisant ensuite reprendre corps. Car par la Calcination ils sont purifiez du Soufre combustible & volatil qui les corrompt, c'est-à-dire qui cause leur imperfection, comme il a été suffisemment expliqué dans le Chapitre précédent, où nous avons traitté de la Calcination.

Le Soufre & l'Arsenic se fixent en deux maniéres. La prémiére se fait en les sublimant tant de fois par eux-mêmes dans un *Aludel*, qu'ils deviennent fixes. Ainsi le tout consiste à les fixer promptement. Et pour cet effet il faut trouver le moyen de faire & de réitérer en peu de tems plusieurs Sublimations de ces deux Matiéres. Ce qui se fera par le moyen de deux *Aludels* avec leur double couvercle, de telle maniére que la Sublimation s'en fasse continuellement & sans interruption, jusqu'à ce que ces deux Esprits soient rendus fixes. De sorte que l'on mette d'abord, dans le second *Aludel* tout ce qui sera sublimé & monté dans le couvercle du prémier, en continuant à faire ainsi les Sublimations de suite, & l'une après l'autre, sans laisser s'arrêter & s'attacher au côté de l'*Aludel*, ce qui s'éléve de ces deux Matiéres; les faisant sublimer incessamment, tant qu'il ne s'éléve ni se sublime plus rien par la chaleur du feu. Car plus on fera de

Sublimations en moins de tems, & plûtôt & mieux on les fixera.

Et c'eſt cela même qui a fait imaginer la ſeconde maniére de faire la Fixation de ces deux Eſprits, laquelle ſe fait en précipitant & faiſant tomber au fond du Vaiſſeau ce qui monte à meſure qu'il ſe ſublime, afin qu'il demeure toûjours dans la chaleur, juſqu'à ce qu'il ſoit fixe. Et cela ſe fait avec un Vaiſſeau de verre fort haut, duquel on doit lutter le fond, parce qu'autrement il ſe caſſeroit : puis avec une ſpatule de fer ou de pierre, on fait tomber en bas [où eſt la chaleur] ce qui monte & s'attache au côté du Vaiſſeau, continuant à faire toûjours tomber ce qui s'éléve, juſqu'à ce qu'il ſe fixe & qu'il ne monte plus.

Pour ce qui eſt de l'Argent-vif, ſa Fixation ſe fait de même que celle du Soufre & de l'Arſenic ; ſi ce n'eſt qu'on ne ſçauroit fixer ces deux derniers, ſi auparavant, par cette derniére maniére de Fixation, on ne ſépare avec adreſſe leurs plus ſubtiles parties qui ſont inflammables. Ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire à l'Argent-vif, parce qu'il ne s'enflamme ni ne ſe brûle point au feu. On doit donner auſſi au Soufre & à l'Arſenic une chaleur beaucoup plus tempérée pour les fixer, qu'à l'Argent-vif. Il y a encore cette différen-

ce, qu'il faut bien plus de tems à les fixer qu'à fixer l'Argent-vif, & que comme ils s'élévent beaucoup plus que lui, à cauſe qu'ils ſont plus ſubtils, il faut auſſi que le Vaiſſeau, dans lequel on les ſublimera, ſoit plus haut.

On fixe ainſi la Marcaſite, la Magnéſie, & la Tutie. Après qu'on les aura ſublimées une fois; & que, par cette Sublimation, on en aura eu ce qu'on en veut avoir, il en faudra jetter les *féces* ou ordures, puis on les reſublimera par elles-mêmes, en remettant ce qui ſe ſera élévé au haut du Vaiſſeau, ſur ce qui aura reſté dans le fond, juſqu'à ce que ces Matiéres deviennent fixes.

CHAPITRE LV.

De l'Incération.

L'Incération eſt le ramolliſſement qui ſe fait d'une choſe dure ou séche, & qui n'eſt pas fuſible, pour la rendre liquide & coulante. D'où il eſt aiſé de juger, que cette Opération n'a été inventée, qu'afin qu'une choſe, qui par deffaut de fuſion, ne pouvoit entrer dans un Corps Métallique, pour l'altérer & le changer, fût tellement ramollie, qu'elle devînt fluide & entrante. Ce qui a fait croire à quelques-uns que

l'*Incération* se devoit faire avec des choses liquides, telles que sont les Huiles & les Eaux. Mais cela n'est point vrai, étant une chose tout-à-fait opposée aux Principes naturels du Magistére, & condamnée manifestement d'erreur, par la maniére d'agir de la Nature. Car nous ne voyons point que l'humidité que la Nature a mise dans les Corps Métalliques, par la nécessité qu'ils avoient d'être fondus & ramollis, soit une humidité qui puisse être bientôt consumée [comme est l'humidité des Huiles & des Liqueurs,] puisqu'au contraire c'est une humidité permanente, & qui dure autant que les Métaux eux-mêmes. Et de vrai, si cette humidité pouvoit être évaporée en peu de tems par la chaleur du feu, il faudroit nécessairement qu'après que les Métaux auroient été ou rougis au feu, ou fondus une fois seulement, ils n'eussent plus du tout d'humidité. D'où il s'ensuivroit qu'on ne pourroit plus ni forger ni fondre quelque Métail que ce fût, qui auroit été une fois rougi dans le feu.

Afin donc d'imiter la Nature dans ses Opérations, autant que nous le pourrons, nous devons faire l'*Incération* comme elle la fait. Or il est certain que la Nature a incéré les Corps qui sont fusibles, en leur donnant pour Principe & pour fondement

de leur *Incération*, l'humidité même qui les rend fusibles, laquelle soufre & soûtient la chaleur du feu, plus que nulle autre humidité, telle qu'elle puisse être. Nous devons donc *incérer* nécessairement avec la même humidité. Or cette humidité *incérative* ne se peut mieux trouver nulle part que dans les Esprits. Je veux dire qu'elle se trouve dans le Soufre & dans l'Arsenic prochainement; mais plus prochainement, & mieux encore dans l'Argent-vif. Car après que leur résolution est faite, nous ne voyons point que leur humidité se sépare de leur terre, tant la Nature a fortement uni ces deux choses ensemble, lorsqu'elle en a fait le mêlange & la composition; au lieu que dans la résolution de toutes les autres choses, qui ont une humidité intérieure, on voit par expérience que cette humidité se sépare de leur Substance terrestre; après quoi il ne leur reste nulle humidité. Ce qui n'arrive pas de même dans les Esprits, & sur tout dans l'Argent-vif. Et partant, rien ne nous peut empêcher de nous servir d'Esprits pour faire l'*Incération*.

Pour cet effet, il faut les sublimer tant de fois avec le Corps, à qui par leur moyen nous voulons donner l'*Incération*, que sans que ces Esprits perdent rien de leur humidité, ils s'unissent avec lui, &

que par ce moyen le Corps devienne facilement fusible. Ce que les Esprits ne peuvent faire, s'ils ne sont auparavant nettoyez & dépoüillez entiérement de tout ce qui peut causer de la corruption. Je trouverois plus à propos que leurs Huiles fussent prémiérement fixées avec de l'Huile de Tartre ; après quoi ces Esprits pourroient être utiles à donner quelque *Incération* que ce soit, dont on puisse avoir besoin en cet Art.

Fin du prémier Livre.

SECOND LIVRE DE LA SOMME DE LA PERFECTION DE GEBER.

PREFACE.

Diviſion de ce ſecond Livre, en trois Parties.

APREZ avoir traité des Principes du Magiſtére dans le Livre précédent, il ne nous reſte plus qu'à faire voir, comme nous l'avons promis, en quoi conſiſte l'accompliſſement de notre Art, par un Diſcours qui l'explique clairement. Or la connoiſſance de la perfection conſiſte en trois choſes. Car nous devons prémiérement éxaminer les choſes, par le moyen

desquelles nous pouvons découvrir plus facilement en quoi consiste la perfection de notre Oeuvre. En second lieu, nous avons à éxaminer quelle est la Médecine qui doit nécessairement donner la perfection, & rechercher en quoi on la peut mieux trouver, & d'où on la peut plus prochainement tirer, afin de parfaire les Imparfaits de quelque maniére que ce soit. Enfin nous devons considérer les Artifices, par le moyen desquels nous puissions connoître si la perfection est véritable & accomplie. Quand nous aurons suffisamment traité de ces trois choses, nous aurons donné une idée & une entiére connoissance de la perfection, autant qu'il est nécessaire pour notre Art.

PREMIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.

CHAPITRE I.

De la Connoissance des choses, par lesquelles on peut découvrir la possibilité de la perfection, & la Maniére de la faire.

ON ne sçauroit connoître comment se fait la transmutation des Corps imparfaits & de l'Argent-vif, si auparavant l'on n'a une véritable connoissance de leur Nature, & si l'on ne sçait quelles en sont les Racines & les Principes. Je donnerai donc prémiérement la connoissance des Principes des Corps ou Métaux, en déclarant ce qu'ils sont par leurs propres Causes, & ce qu'ils ont en eux de bon & de mauvais. Ensuite je ferai voir quelles sont les Natures & les Essences de tous ces Corps, avec toutes leurs propriétés, & je dirai les causes de leur imperfection, & celles de leur perfection; ce que je prouverai par des expériences manifestes.

CHAPITRE II.

De la nature du Soufre & de l'Arsenic.

IL est nécessaire avant toutes choses, de connoître la nature des Esprits, c'est-à-dire du Soufre, de l'Arsenic & de l'Argent-vif, parce que ce sont les Principes des Corps. J'ai dit ci-devant que le Soufre & l'Arsenic étoient une graisse de la terre. Ce qui est si vrai que cela se voit évidemment par la facilité que le Soufre & l'Arsenic ont à s'enflammer & à se fondre au feu, n'y ayant que les huiles & les graisses, & ce qui est de leur nature, qui s'enflamme & qui se fonde facilement par la chaleur. Ce qui nous fait voir que le Soufre, & l'Arsenic qui lui ressemble, ont en eux-mêmes deux causes de corruption ou d'imperfection; qui sont l'une une Substance inflammable, & l'autre des *Féces*, ou impuretés terrestres. Et par ainsi il n'y a que leur moyenne Substance, laquelle tient le milieu entre l'inflammable & l'impur, qui puisse servir à donner la perfection. Or la raison pour laquelle la Substance inflammable & les *Feces* impures de ces deux Esprits, causent la corruption & l'imperfection; c'est prémiérement à l'égard des *Féces* terrestres & grossiéres, qu'elles em-

pêchent la fusion & la pénétration. Et pour ce qui est de la Substance inflammable, c'est qu'elle ne peut soutenir le feu, ni par conséquent donner la fixité; & que c'est elle qui étant jointe avec les Corps, leur donne la noirceur de quelque espéce qu'elle soit. Il n'y a donc que la moyenne Substance de ces deux Esprits, qui puisse être cause de la perfection, parce qu'elle n'est pas si terrestre, qu'elle ne puisse entrer facilement; ce qui vient de ce qu'elle est bien fondante, & que ses parties subtiles ne sont pas si volatiles, qu'elles ne demeurent assez de tems dans le feu pour faire leur action sur les Corps & les changer. Cette moyenne Substance ne peut néanmoins communiquer la perfection aux Métaux imparfaits ni au Vif-Argent, si auparavant elle n'est renduë fixe. Car n'étant pas fixe d'elle-même, quoiqu'elle ne s'enfuïe pas d'abord du feu, & qu'elle y demeure assez pour faire impression sur les Corps; le changement pourtant qu'elle fait sur ces Corps, n'est pas stable, ne demeurant pas toûjours, & n'étant pas à toute épreuve.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que l'Artiste doit nécessairement séparer la moyenne Substance du Soufre & de l'Arsenic pour s'en servir en notre Art. Ce que quelques-uns ont crû impossible,

à cause que cette moyenne Substance est fortement mêlée & unie d'une union naturelle avec les autres parties de ces deux Esprits. Mais ces gens-là disent manifestement le contraire de ce qu'ils peuvent faire. Car s'ils calcinent le Soufre, je ne dis pas fortement, mais jusqu'à ce qu'il ne se puisse plus fondre ni s'enflammer; il est certain que cette Calcination ne se pourra faire, sans qu'il y ait séparation de ses parties. Parce que le Soufre demeurant dans sa Composition naturelle, & dans sa simple Substance; [c'est-à-dire tel qu'il a été produit par la nature,] il doit nécessairement s'enflammer & brûler. Et par conséquent ne brûlant plus, il faut que par la séparation que l'artifice a fait des différentes Substances qui sont en lui, sa partie inflammable ait été détachée & séparée de celle qui ne l'est pas. C'est pourquoi, s'il se peut faire qu'en calcinant le Soufre, on puisse venir jusqu'à lui ôter tout ce qu'il a d'inflammable, [comme on le peut,] l'expérience doit convaincre ces gens-là, que l'on peut absolument séparer les différentes parties du Soufre les unes des autres. Mais parce qu'ils n'ont pas eu assez d'adresse pour faire cette séparation, ils sont persuadez qu'elle n'est pas possible.

Ce que nous avons dit jusques ici dans ce Chapitre, fait voir que le Soufre n'est

point la véritable Matiére, dont l'on doive se servir dans notre Art ; & qu'il n'y a en lui, tout au plus, qu'une de ses parties qui puisse y être utile. Et j'ai enseigné par quel artifice on peut faire la séparation de cette partie d'avec les autres.

Pour ce qui est de l'Arsenic, parce que dans la Racine & le Principe de sa Composition, il y a eu plusieurs de ses parties inflammables qui ont été dissipées par l'action de la Nature, qui en a fait le mélange ; il n'est pas si difficile de faire la séparation de ses parties, que de celle du Soufre. Mais l'Arsenic ne peut qu'être Teinture pour le blanc, comme le Soufre pour le rouge. C'est pourquoi il faut s'appliquer, sur-tout à faire adroitement la séparation des parties du Soufre, comme devant être d'une plus grande utilité.

CHAPITRE III.

De la Nature du Mercure ou Argent-vif.

L'Argent vif a tout de même des superfluités qu'il faut lui ôter. Car il a deux Causes d'imperfection : l'une est une Substance terrestre, impure, & l'autre une humidité ou *aquosité* superfluë & volatile, laquelle s'évapore au feu, mais sans s'enflammer. Quelques-uns ont crû pourtant, que

que l'Argent-vif n'avoit point de terrestréité superfluë & impure : Mais ils n'ont pas raison, l'expérience faisant voir qu'il a beaucoup de *lividité* ou de noirceur, & que sa blancheur n'est pas assez pure, ni bien nette, [ce qui ne peut provenir que d'une terre impure.] Outre qu'il ne faut pas être grand Artiste pour tirer de lui une terre noire & semblable à de la lie. Car pour le faire, il n'y a qu'à le laver de la maniére que je le dirai ensuite.

Mais comme on peut perfectionner l'Argent-vif en deux maniéres, l'une en faisant une Médecine de lui, & l'autre en lui donnant la perfection par le moyen d'une Médecine ; il faut aussi le préparer, & le purifier de deux façons différentes. La prémiére, qui est celle dont nous parlons, se fait par la *Sublimation*, afin d'en faire une Médecine. L'autre maniére dont nous parlerons ensuite, se fait par la *Lotion* [c'est-à-dire en le lavant] & celle-là c'est pour le coaguler. Ainsi pour du Mercure en pouvoir faire l'Elixir, ou la Médecine qui donne la perfection, on doit prémiérement le bien purifier par la *Sublimation* de toutes ses *féces* & impuretés grossiéres, afin que venant à en faire la projection sur les Corps imparfaits, il ne leur communique pas une couleur plombée & *livide*. Et il faut encore lui ôter son *aquosité* volati-

le, de crainte que la Médecine que l'on en feroit, ne s'évaporât & ne s'en allât toute en fumée dans la projection. De sorte qu'il ne faut conserver que sa moyenne Substance, pour en faire la Médecine; parce qu'il n'y a en lui que cette moyenne Substance toute seule, qui ait cette propriété de ne se point brûler ni se consumer au feu, & qui empêche les Corps auſquels elle s'unit, d'être ni brûlez ni consumez: Et qu'outre cela elle demeure & persévére dans le feu, sans s'évaporer; & qu'enfin elle donne la fixité à ce qui est volatil.

J'ai dèja fait voir ailleurs dans les Discours que j'en ai fait, que l'Argent-vif étoit ce qui donnoit la perfection. Et cela même se vérifie par expérience. Car nous voyons que l'Argent-vif s'attache plus fortement, & qu'il s'unit plus parfaitement, prémiérement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or, & après l'Or à l'Argent. Ce qui fait voir évidemment, que l'Or & l'Argent, qui sont les deux Métaux parfaits, participent plus de la nature de l'Argent-vif, que les autres Corps Métalliques; que nous jugeons par-là, n'avoir pas tant de conformité avec lui, & que nous trouvons véritablement être moins participans de sa nature. D'ailleurs, on voit que tout ce qui demeure plus long-tems au feu, &

ce qui lui réſiſte mieux ſans ſe brûler, a le plus d'Argent-vif. Et par ainſi l'Argent-vif eſt ce qui donne la perfection, & ce qui empêche les Corps Métalliques de brûler, & de ſe conſumer dans le feu, qui eſt le dernier dégré, & la plus grande marque de perfection.

On ſe ſert du ſecond dégré ou moyen de purifier l'Argent-vif, pour lui donner la *Coagulation*. Pour le faire, il n'y a ſeulement qu'à le laver tout un jour, afin de lui ôter par ce moyen ce qu'il a de terreſtre & d'impur. Cela ſe fait ainſi. On prend un plat de terre, dans lequel on met l'Argent-vif, que l'on veut purifier. On verſe pardeſſus de bon vinaigre, ou quelque autre liqueur ſemblable, tant que l'Argent-vif en ſoit tout couvert. On met enſuite le plat ſur un feu fort doux, où on le tient ſans qu'il boüille. Il faut remuer inceſſemment l'Argent-vif avec le doigt, ſur le fond du plat, afin qu'il ſe mette en fort menuës parties, comme ſi c'étoit une Poudre blanche très-ſubtile, continuant à remuer toûjours, juſqu'à ce que tout le vinaigre ſoit évaporé, & que l'Argent-vif ſe réüniſſe, & reprenne ſa prémiére forme. Après quoi, on le lave avec de l'eau, & l'on jette tout ce qui en ſort de craſſe noire, qui demeure attachée au plat. On réïtere cette Opération, juſqu'à ce que l'on

voye que l'Argent-vif ait entiérement perdu sa couleur *livide* & noirâtre, que ses terreſtréités lui cauſent, & qu'il devienne d'un beau bleu clair, mêlé d'une couleur azurée, comme eſt celle des Cieux. Car lors on peut dire qu'il a été parfaitement bien lavé. L'Argent-vif étant en cet état, il faut faire la projection deſſus de la Médecine, qui a la vertu de le *coaguler*, & il ſe *coagulera* en Poudre, laquelle tranſmuëra les Corps imparfaits en Soleil & en Lune, ſelon que la Médecine qui le coagulera, & de laquelle nous parlerons ci-après, aura été préparée.

On doit inférer de ce que je viens de dire, que l'Argent-vif, pris tel qu'il eſt au ſortir de la Mine, n'a pas la vertu de perfectionner les Corps ou Métaux imparfaits: mais que ce qui peut donner cette perfection, c'eſt une choſe qui eſt tirée & faite de lui par notre artifice. On peut dire la même choſe du Soufre & de l'Arſenic, qui eſt ſemblable au Soufre. Il ne faut donc pas s'imaginer que naturellement nous puiſſions faire ce que fait la Nature en la production de ces choſes; mais nous l'imitons ſeulement par notre artifice naturel, par le moyen duquel nous les élévons à pouvoir donner la perfection aux Corps imparfaits.

CHAPITRE IV.

De la Nature de la Marcasite, de la Magnésie & de la Tutie.

IL nous reste à parler encore en particulier des autres Esprits, c'est-à-dire de la *Marcasite*, de la *Magnésie* & de la *Tutie*, qui font une forte impression sur les Corps. Il faut donc dire quelle est leur Nature, la considérant par ses Causes, & par les expériences que l'on en a.

La Marcasite est composée de deux Substances, dont l'une est un Argent-vif mortifié, & qui approche de la fixité: Et l'autre est un Soufre adustible [c'est-à-dire qui s'enflamme & se brûle.] Et certes l'expérience fait voir manifestement que la Marcasite a un Soufre en elle. Car lorsqu'on vient à la sublimer, il en sort & il s'en éléve visiblement une Substance sulphureuse qui se brûle. Et sans la sublimer, on peut encore remarquer par un autre moyen, que la Marcasite a du Soufre. Car si on la met au feu pour la faire rougir, elle ne rougit point qu'auparavant elle ne se soit enflammée par l'*adustion* de son Soufre. D'ailleurs, il paroît manifestement qu'elle a aussi de l'Argent-vif; parce qu'elle donne au Cuivre la blancheur

du véritable Argent, comme fait l'Argent-vif lui-même. Outre que lorsqu'on la sublime, on voit qu'elle prend la couleur du bleu céléste ; & elle a évidemment une lueur métallique. Ce qui fait voir à ceux qui font ces Opérations sur elle, qu'elle a en soi & en sa Racine les deux Substances de Soufre & d'Argent-vif.

Il est aisé de prouver par les mêmes expériences, que la Magnésie est composée d'un Soufre plus mat & plus trouble, d'un Argent-vif plus terrestre & plus crasseux ; & que son Soufre est plus fixe & moins inflammable, que celui de la Marcasite ; & qu'ainsi elle a plus qu'elle de conformité avec la nature de Mars.

Pour la Tutie, ce n'est qu'une fumée des Corps blancs. Ce qui se connoît par une expérience évidente. Car prémiérement si l'on fait projection des deux fumées qui sortent des Corps de Jupiter & de Vénus, & qui s'attachent conjointement aux murailles des fournaises des Fondeurs, & de ceux qui travaillent sur ces deux Métaux ; le mêlange de ces deux fumées fait la même impression & le même effet que la Tutie. Secondement, parce que cette fumée des Métaux, ni la Tutie non plus, ne se remettent point en Corps, si l'une & l'autre n'est mêlée avec quelque Métail. Or comme la Tutie est la fumée des

Corps blancs, elle ne donne point aux Corps blancs la Teinture orangée, mais seulement aux Corps ou Métaux rouges : parce que l'orangé n'est autre chose qu'un mêlange proportionné du rouge & du blanc. Au reste la Tutie, subtile comme elle est, pénétre profondément dans les Corps,& par ainsi elle les altére & les change mieux que ne fait le Métail d'où elle est sortie. Et ce changement souffre mieux l'éxamen, pourvû qu'on le fasse avec tant soit peu d'artifice, de la maniére que je l'ai dèja dit.

Et partant tous les Corps, qui reçoivent quelque altération, ils la reçoivent nécessairement par le moyen & par la vertu de l'Argent-vif,ou du Soufre,ou des choses semblables, parce qu'il n'y a que cela seul qui se communique, & qui s'unisse naturellement aux Corps ou Métaux, à cause de la grande conformité qui est entre eux.

CHAPITRE V.

De la Nature du Soleil.

IL faut maintenant parler à fond des Corps Métalliques, & découvrir leur Essence cachée, en reprenant le Discours que nous en avons fait dans le Livre précé-

dent, auquel nous ajoûterons beaucoup de choſes néceſſaires. Nous parlerons donc prémiérement du Soleil, puis de la Lune, & enſuite des autres Corps Métalliques, & nous en dirons tout ce qui ſera néceſſaire pour en donner la connoiſſance. Et en tout cela nous n'avancerons rien, que nous ne prouvions par les expériences que l'on en peut faire.

Le Soleil eſt formé d'un Argent-vif très-ſubtil, & de peu de Soufre fort pur, fixe & clair, qui a une rougeur nette, qui eſt altéré & changé en ſa nature, & qui fixe & teint cet Argent-vif. Et comme ce Soufre n'eſt pas également coloré, & qu'il y en a qui eſt plus teint l'un que l'autre; de-là vient qu'il y a auſſi de l'Or qui eſt néceſſairement plus jaune, & d'autre qui l'eſt moins.

Or il eſt évident que l'Or eſt formé de *la plus ſubtile Subſtance de l'Argent-vif*, parce que l'Argent-vif, qui ne s'attache uniquement qu'à ce qui eſt de ſa même nature, & qui ne reçoit point tout ce qui n'en eſt pas, s'attache facilement & s'unit fortement à l'Or; de ſorte qu'il ſemble l'embraſſer. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer que cette Subſtance de l'Argent-vif, de laquelle l'Or eſt formé, *eſt claire & nette*, que la ſplendeur & l'éclat qu'a l'Or, qui brille auſſi-bien la nuit qu'en

qu'en plein jour. Ce même *Argent-vif* doit aussi nécessairement être *fixe*, & sans nul mêlange de Soufre impur & combustible ; parce que l'Or ne diminuë & ne s'enflamme point dans le feu, quoiqu'on l'y fasse rougir & qu'on l'y fonde. *Son Soufre est tingent* [c'est-à-dire qu'il teint l'Argent-vif] parce que le Soufre minéral étant mêlé avec l'Argent-vif vulgaire, & étant sublimé avec lui, il lui communique une couleur rouge, qui est ce qu'on appelle le *Cinabre artificiel*, & que ce même Soufre étant amalgamé avec les Corps Métalliques, & sublimé avec eux à fort feu, en sorte que ce que les Métaux ont de plus subtil, soit élevé & sublimé avec lui, cette Sublimation devient très-jaune. Ce n'est donc que la pure Substance du Soufre qui fait une couleur nette & pure dans les Métaux. Et c'est par conséquent le Soufre impur qui leur donne une couleur impure & imparfaite. Il n'y a qu'à considérer l'Or, pour être persuadé qu'il est *jaune*, & celui qui en douteroit seroit aveugle.

La Matiére & l'Essence de l'Or, n'est donc autre chose que la Substance très-subtile & pure de l'Argent-vif, laquelle a été fixée par le mêlange & par l'union de la Matiére très-subtile & fixe du Soufre *incombustible*, qui a une Teinture rouge & claire. Mais il y a pourtant plus d'Ar-

gent vif que de Soufre dans la compoſition de l'Or. Ce qui ſe connoît par la facilité qu'a l'Argent-vif de s'attacher à l'Or, ce que ne fait pas le Soufre. Ainſi, ſi l'on veut faire quelque altération & quelque changement dans les Métaux imparfaits, on doit ſe propoſer l'Or pour modéle de ce que l'on doit faire, & tâcher de réduire toûjours ces Métaux à la même égalité qu'eſt celle de l'Or. Nous en avons ci-devant enſeigné le moyen.

Au reſte, parce que les parties, dont l'Or a été prémiérement formé, étoient ſubtiles & fixes, elles ſe ſont auſſi beaucoup reſſerrées & condenſées, & c'eſt ce qui rend l'Or ſi péſant. D'ailleurs, comme la Nature a mis long-tems à le cuire & à le digérer, par une chaleur fort tempérée, ſes parties [les plus cruës & volatiles] ſe ſont éxhalées lentement & peu à peu; & par ainſi il a été épaiſſi parfaitement & comme il le faut, dans le dernier mêlange qui s'eſt fait de ſes Principes; & c'eſt ce qui fait qu'il ne ſe fond qu'après avoir rougi.

Il ſe voit, de ce que nous venons de dire, que la perfection des Métaux dépend de trois choſes. Prémiérement, de la grande quantité de leur Argent-vif. Secondement, de l'uniformité & égalité de leurs Subſtances, qui ſe fait par un mêlange

égal & bien proportionné de leurs Principes. Et en troisiéme lieu, de ce qu'ils s'endurcissent & s'épaississent par une longue & modérée digestion. Et par ainsi l'impureté & l'imperfection des Métaux, proviendra du trop du Soufre, de la diversité de Substance, & d'une digestion précipitée, qui les endurcit, & les épaissit trop soudainement.

Ainsi, si le Soufre, qui vient à se mêler avec l'Argent-vif, péche en quantité & en qualité, il s'en formera nécessairement divers Métaux imparfaits, selon la différente proportion de ce Soufre, & selon qu'il sera bon ou mauvais. Car le Soufre [qui entre dans la composition des Métaux] est ou fixe, & n'est pas tout *combustible*, ou il l'est entiérement. Ou ce Soufre est volatil: & il l'est, ou entant que Soufre, ou non pas comme Soufre. Ou bien il est en partie volatil, & en partie fixe. De plus, ce Soufre, ou n'est Soufre qu'en partie, ou en partie il ne l'est pas. Et ce qui est Soufre, est ou tout pur, ou tout impur. Ou il y en a seulement la moitié d'impur, ou il n'y en a que fort peu. Le Soufre est encore ou en grande quantité, & ainsi il domine l'Argent-vif. Ou il y en a peu, & l'Argent-vif a le dessus. Ou ces deux Principes sont si bien proportionnez, qu'il n'y en a pas plus de l'un que de l'autre. Enfin,

ou ce Soufre est blanc, ou il est rouge, ou il tient le milieu entre ces deux couleurs. Et c'est ce différent mêlange de ces deux Principes, qui produit nécessairement dans la Nature différens Corps Métalliques, & d'autres semblables Corps, tels que sont les Métallions. Nous allons éxaminer cette différence des Métaux, & nous en rapporterons les causes & les propriétés, que nous prouverons par des expériences sensibles.

CHAPITRE VI.

De la Nature de la Lune.

NOus avons dit dans le Chapitre précédent, que l'Or se forme, lorsqu'un Soufre pur, fixe, rouge & clair, se mêle de telle sorte avec un Argent-vif pur & net, que non-seulement le Soufre ne domine pas, mais que l'Argent-vif y soit en plus grande quantité. Que si un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure & claire, vient à se mêler avec un Argent-vif, pur, fixe & clair, & que le Soufre ne domine pas, mais qu'il y ait tant soit peu plus d'Argent-vif, il s'en formera de l'Argent, qui est un Métail parfait, mais pourtant moins pur & plus grossier que n'est l'Or. Car ses parties ne sont pas si serrées

que celles de l'Or ; & par conſéquent il n'eſt pas ſi péſant que l'Or. L'Argent n'eſt pas encore ſi fixe que l'Or, comme il paroît en ce qu'il diminuë dans le feu: Ce qui eſt une marque que ſon Soufre n'eſt pas tout à fait fixe ni *incombuſtible*, puiſqu'il s'enflamme un peu, lorſqu'on fait rougir ce Métail dans le feu. Or quand je dis que le Soufre de l'Argent n'eſt pas fixe, cela ſe doit entendre par rapport à celui de l'Or, n'étant pas impoſſible que le même Soufre ſoit fixe, ſi on le compare avec un autre qui l'eſt moins, & qu'il ne ſoit pas fixe, ſi on le conſidére par rapport à un autre qui l'eſt plus. C'eſt en ce ſens, qu'à l'égard de l'Or le Soufre de la Lune n'eſt pas fixe, mais *combuſtible* ; & qu'en faiſant comparaiſon de l'Argent avec les Métaux qui ſont imparfaits, ſon Soufre eſt fixe & *incombuſtible*.

CHAPITRE VII.

De la Nature de Mars, où il eſt traité des Effets du Soufre & du Mercure, & des Cauſes de la corruption & de la perfection des Métaux.

SI un Soufre fixe & terreſtre, ſe trouve mêlé avec un Argent-vif qui ſoit pareillement fixe & terreſtre, & ſi tous deux

ont une blancheur impure & livide, ou noirâtre ; & si dans la composition il y a beaucoup plus de ce Soufre fixe que d'Argent-vif, de ce mêlange il s'en fait du Fer. Et parce que l'excès du Soufre fixe dans la composition des Métaux, en empêche la fusion ; il s'ensuit de-là, que le Soufre fixe ne se fond pas si promptement que fait l'Argent-vif ; au lieu que celui qui n'est pas fixe se fond plû-tôt. Ce qui nous fait connoître manifestement pourquoi quelques Métaux se fondent facilement, & promptement, & d'où vient qu'il y en a d'autres qui sont fort longs & fort difficiles à fondre. Car ceux qui ont le plus de Soufre fixe, se fondent plus lentement : & ceux qui ont le plus de Soufre *adustible*, se fondent plû-tôt. Ce qu'il est bien aisé de faire voir. Car pour preuve que le Soufre fixe des Métaux, est ce qui fait qu'ils sont plus difficiles à fondre ; c'est que le Soufre lui-même ne peut jamais devenir fixe, s'il n'est calciné, & quand il est calciné il n'est plus fusible. Et parconséquent c'est le Soufre fixe des Métaux qui en empêche la fusion. Or je sçai par expérience que le Soufre ne peut être fixe : s'iln'est calciné. Parce qu'ayant essayé de le fixer sans l'avoir calciné, j'ai trouvé qu'il étoit toûjours volatil, & qu'il s'enfuioit, jusqu'à ce qu'il fût changé en une terre semblable à de la chaux.

Mais il n'en eſt pas ainſi de l'Argent-vif, qui peut être rendu fixe, & en le changeant en terre, & ſans qu'il ſoit beſoin de l'y changer. On le fixe & on le change bien-tôt en terre, ſi on ſe hâte de faire ſa fixation, en le ſublimant avec précipitation. Et on le fixe tout de même par une Sublimation lente & réïtérée, ſans qu'il ſoit changé en terre, puiſqu'il ſe fond alors de même qu'un Métail. Et cela, je le ſçai pour l'avoir fixé de ces deux maniéres; l'une hâtée & précipitée, juſqu'à ce que ſon humidité fût conſumée; & l'autre lente, en le ſublimant pluſieurs fois doucement & peu à peu. Je l'ai vû & je l'ai trouvé, dis-je, par expérience, comme je le dis.

Or la raiſon pourquoi cela ſe fait ainſi, c'eſt que la Subſtance de l'Argent-vif eſt viſqueuſe & ſerrée. On voit qu'elle eſt viſqueuſe par la ſéparation qui s'en fait en très-menuës parties, lorſqu'on l'imbibe & qu'on l'amalgame avec d'autres choſes. Car ſa viſquoſité paroît lors évidemment; parce [qu'encore qu'il ſoit ſéparé en une infinité de parties fort menuës,] il s'attache néanmoins, & il s'unit fortement à ce avec quoi on le mêle. Il n'y a perſonne qui ne voye tout de même que ſa Subſtance eſt ſolide & fort ſerrée. Car il ne faut que le coſidérer & le ſoupéſer, & l'on trouvera qu'il eſt ſi péſant, lorſqu'il eſt tout pur,

qu'il pése plus que l'Or même. D'ailleurs sa composition est très-forte, comme nous l'avons déja dit ci-devant, à cause de la mixtion très-éxacte de ses deux Principes. Et partant, l'Argent-vif peut être fixé, sans que son humidité soit consumée, & sans qu'il soit changé en terre. car ses parties étant bien unies ensemble, & sa composition étant par conséquent très-forte, ses parties venant à être encore plus resserrées par l'action du feu, cela fait qu'il résiste au feu, qui ne sçauroit plus le détruire en cet état, & la flamme même, pour grande & violente qu'elle soit, n'a plus de prise sur lui, & elle ne sçauroit, ni le pénétrer, ni le résoudre en fumée : parce qu'il est trop serré pour pouvoir être raréfié, & que d'ailleurs il ne peut point être brûlé, n'ayant point de Soufre inflammable, qui est ce qui rend les Corps *adustibles*, ou capables d'être brûlez & consumez par le feu.

Nous avons découvert par-là deux Secrets admirables. L'un, pourquoi le feu détruit les Métaux. Et de cela nous trouvons trois causes. La prémiére est un Soufre *adustible*, qui est renfermé dans le profond de leur Substance, lequel venant à se brûler, diminuë cette Substance en la résolvant en fumée, jusqu'à ce qu'il l'ait entiérement consumée, quelque quantité que les Métaux ayent d'Argent vif bien fixe &

bien fusible. La seconde cause est extérieure, & c'est la violence du feu de flamme, qu'on augmente & qu'on entretient toujours très-forte, & qui touchant continuellement les Métaux, les fond, les pénétre & les résout en fumée, quelque fixes qu'ils soient. La derniére cause, c'est la Calcination des Métaux, qui les raréfie, en éloignant leurs parties les unes des autres. Car cet éloignement fait jour à la flamme, qui les pénétre par ce moyen, & qui les réduit en fumée, quelque parfaits qu'ils puissent être. Que si ces trois causes de la destruction des Métaux, concourent & se trouvent ensemble; il est certain qu'ils seront aisément détruits. Mais s'il en manque quelqu'une, ils seront plus difficiles à détruire à proportion que ces causes seront moindres.

L'autre Secret que nous avons trouvé, c'est que nous avons connu par-là, que la bonté & la perfection des Métaux, consiste dans leur Argent-vif. Car rien de tout ce qui cause la destruction & l'anéantissement des Métaux, ne pouvant diviser l'Argent-vif en ses Principes: mais ou toute sa Substance s'en allant de dessus le feu, ou y demeurant toute entiere, sans que rien s'en perde; il faut nécessairement que la cause de la perfection des Métaux, soit dans l'Argent-vif. Loüons donc & béniſſons

Dieu qui a créé cet Argent-vif, & qui lui a donné une Subſtance & des propriétés, qui ne ſe rencontrent en nulle autre choſe de la Nature. De ſorte que nous pouvons trouver en cette Subſtance d'Argent-vif la perfection, par un certain artifice, qui ſe trouve en lui par une puiſſance prochaine. Car c'eſt l'Argent-vif qui ſurmonte le feu, & que le feu ne ſçauroit vaincre : au contraire, il ſe repoſe & il ſe plaît à demeurer dans le feu.

CHAPITRE VIII.

De la Nature de Vénus ou du Cuivre.

REprenons maintenant notre Diſcours. Quand le Soufre eſt impur, groſſier, rouge, livide, que ſa plus grande partie eſt fixe, & la moindre non fixe, & qu'il ſe mêle avec un Argent-vif groſſier & impur ; de telle ſorte qu'il n'y ait gueres plus ni gueres moins de l'un que de l'autre : de ce mêlange il s'en forme du Cuivre. Et il eſt aiſé de juger que pour faire ce Métail, ces deux Principes doivent être mêlez de cette maniére, ſi l'on conſidére les effets qu'ils produiſent naturellement en lui. Car lorſqu'on le fait rougir au feu, on en voit ſortir une flamme, comme eſt celle que fait le Soufre ; ce

qui eſt une marque qu'il a un Soufre qui n'eſt pas fixe. Outre que ce Métail diminuë dans le feu, par l'évaporation qui ſe fait de ce mauvais Soufre. On connoît néanmoins qu'il a beaucoup de Soufre fixe, parce qu'en le faiſant ſouvent rougir au feu, & en le brûlant, après cela il ne ſe fond pas ſi facilement, & il en devient plus dur; ce qui ne peut provenir que de ce qu'il a beaucoup de Soufre fixe. D'ailleurs, il paroît par la couleur de ce Métail, que ſon Soufre eſt rouge, *livide*, impur, & qu'il eſt mêlé avec un Argent-vif impur & plein de craſſe. Ainſi on n'a pas beſoin d'autre preuve pour le vérifier.

De là on peut faire une expérience qui nous découvrira un Secret. Car puiſque tout ce qui eſt changé en Terre par l'action de la chaleur, ſe diſſout facilement, & ſe réduit en Eau; & que cela ſe fait, à cauſe que le Feu rend plus ſubtiles les parties ſur quoi il agit: il s'enſuit de-là, que quelque ſubtile que ſoit naturellement une choſe, elle le devient encore davantage, ſi elle eſt réduite en cette nature de Terre, [par la Calcination;] & qu'elle ſe diſſout mieux. Et partamt les choſes ſe diſſolvent mieux, à proportion qu'elles ſont plus ſubtiles & plus calcinées. Ce qui fait voir quelle eſt la cauſe de la corruption & de l'impureté de Mars & de Vénus, & qu'el-

le ne provient que de la quantité qu'ils ont de Soufre fixe, & non fixe, ou *aduſtible :* Vénus en ayant plus d'*aduſtible* que Mars, & Mars plus de fixe que Vénus. Quand donc le Soufre fixe de ces deux Métaux eſt devenu encore plus fixe, par la chaleur du feu, ſes parties deviennent plus ſubtiles, & ce qui eſt diſpoſé en lui à ſe diſſoudre, ſe diſſout ; comme il ſe voit lorſqu'on expoſe ces deux Métaux ſur la vapeur du vinaigre. Car cette vapeur fait ſortir ſur leur ſuperficie, comme une fleur, l'aluminoſité [c'eſt-à-dire les parties alumineuſes] de leur Soufre, par le moyen de la chaleur qui vient de cette vapeur, & qui *ſubtiliſe* les parties ſuperficielles, & les plus proches de ces Métaux. Et ſi vous faites boüillir ces deux Corps dans quelque Eau pontique ou ſallée, vour trouverez qu'il s'en diſſoudra beaucoup par cette ébullition. Et ſi l'on va dans les Mines de ces deux Métaux, on verra diſtiller & s'attacher à eux l'aluminoſité, qui s'en diſſout ; laquelle ſe change & ſe réſout en eau, à cauſe de ſa ponticité ou ſalure, & de la facilité qu'elle a à ſe diſſoudre. Car il n'y a rien de pontique ou ſalé, & qui ſe diſſolve facilement que l'Alun, & ce qui tient de ſa nature.

Pour ce qui eſt de ce que ces deux Métaux noirciſſent au feu, cela vient d'un

Soufre qui n'eſt pas fixe, & qui eſt *aduſtible*, qu'ils ont renfermé en eux. Et quoique Vénus ait beaucoup de ce Soufre, & que Mars en ait peu; néanmoins, comme ce qu'il en a eſt preſque fixe, c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on ne peut pas ôter à Mars cette noirceur.

Nous avons fait voir ci-deſſus que le Soufre qui n'eſt pas fixe, eſt ce qui fait, & ce qui facilite la fuſion des Métaux; & qu'au contraire le Soufre fixe n'a nulle fuſion, & qu'il l'empêche. Mais il n'en eſt pas ainſi de l'Argent-vif fixe. Car quelque fixité qu'il ait, il ne s'enſuit pas pour cela, qu'il ne faſſe point de fuſion, ni qu'il l'empêche de ſe faire. Je puis porter témoignage de cette vérité. Car par quelque moyen que j'aye pû imaginer de faire la fuſion, je n'ai jamais pû tenir le Soufre en fuſion après l'avoir fixé. Au lieu qu'ayant fixé de l'Argent-vif, après l'avoir ſublimé pluſieurs fois avec du Soufre fixe; ce Soufre a été par ce moyen rendu bien fuſible.

Ce qui fait voir évidemment que plus les Corps ou Métaux ont d'Argent-vif, plus ils ſont parfaits; & que ceux qui en ont le moins, ont auſſi moins de perfection. C'eſt pourquoi je t'avertis, que [pour faire le Magiſtére] tu dois faire en ſorte en toutes tes Opérations, que dans la Compoſition, il y ait toûjours plus d'Argent-

vif que de Soufre. Et que si tu peux faire l'Oeuvre de l'Argent-vif tout seul, tu auras trouvé la perfection qui est la plus précieuse, & qui surpasse de beaucoup tout ce que la Nature peut faire de plus parfait. Car par elle tu pourras purifier les Corps imparfaits, jusques dans leur profondeur, & dans leur intérieur; ce que la Nature ne sçauroit faire. Or on doit juger que les Corps qui ont le plus d'Argent-vif, sont les plus parfaits, parce qu'ils reçoivent plus facilement l'Argent-vif que les autres, & qu'ils s'y attachent mieux. Car nous voyons que les Corps parfaits reçoivent amiablement l'Argent-vif, comme étant de leur même nature.

On voit par les choses que nous avons dites ci devant, que dans les Corps ou Métaux, il y a de deux sortes de Soufre. L'un qui est caché dans la profondeur de l'Argent-vif, & qui y est dès le commencement de sa conformation; & l'autre qui survient à l'Argent-vif, après qu'il est déja fait. On ne peut lui ôter ce dernier qu'avec bien de la peine: mais il est impossible de lui ôter le prémier, par le moyen du feu, de quelque artifice qu'on se serve, & quelque opération qu'on fasse pour cela, à cause que ce Soufre est intimement uni à lui, & qu'il est né avec lui. L'expérience confirme ce que nous venons de dire. Car

nous voyons que le feu détruit le Soufre *aduſtible* des Métaux : mais il ne ſçauroit leur ôter leur Soufre fixe. Ainſi, quand nous diſons qu'on peut purifier les Métaux en les calcinant, & en leur faiſant reprendre Corps : cela ſe doit entendre, qu'on peut les dépoüiller de leur Subſtance terreſtre, laquelle n'eſt pas unie intimement à eux, ni dans le profond de leur nature. Car de prétendre par le moyen du feu, ſéparer les choſes qui ſont intimement unies ; cela ne ſe peut, ſi ce n'eſt par le moyen de la Médecine de l'Argent-vif, qui couvriroit & tempéreroit cette Terre où ce Soufre, ou qui la ſépareroit du Compoſé. Car on ſépare en deux maniéres la Subſtance terreſtre ou ſulphureuſe, qui eſt intimement unie à la nature du Corps ou du Métail. Prémiérement par la Sublimation qu'on en fait avec la Tutie & la Marcaſite, leſquelles élévent la Subſtance de l'Argent-vif, & laiſſent le Soufre en bas. Ce qu'elles font par la reſſemblance qu'elles ont, tant avec l'Argen-vif qu'avec le Soufre, n'étant que deux fumées qui ſont compoſées d'Argent-vif & de Soufre ; mais qui ont beaucoup plus du prémier que du dernier. Et cela ſe voit par expérience : parce que ſi vous les mêlez par une forte & prompte fuſion avec les Corps, les Eſprits qu'elles contiennent, enléveront

les Corps avec eux, & les réduiront en fumée. Et par ainsi ces deux Esprtts séparent des Corps cette terre sulphureuse. Secondement on peut séparer cette Substance terrestre, qui est dans le Métail, en le lavant & l'amalgamant avec l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ci-devant. Et la raison en est, parce que l'Argent-vif ne s'attache & ne retient que ce qui est de sa nature, & laisse tout ce qui n'en est pas.

CHAPITRE IX.

De la nature de Jupiter ou de l'Etain

REvenons à la composition des Métaux. Si le Soufre, qui en est l'un des Principes, a peu de fixité; s'il a une blancheur impure, & s'il en a moins que d'Argent-vif; si l'Argent vif est impur, en partie fixe & en partie volatil, & s'il n'a qu'une blancheur impure & imparfaite; de ce mêlange, il se fera de l'Etain.

Les Opérations que l'on fait sur ce Métail pour le préparer [c'est-à-dire pour lui ôter ses impuretés] font voir qu'il est composé de la sorte. Car en le calcinant, on sent la mauvaise odeur du Soufre qui en sort; ce qui marque qu'il a un Soufre non fixe ou *adustible*. Que si en s'éxhalant, ce Soufre ne fait pas une flamme bleuë, comme

comme eſt celle que fait le Soufre vulgaire, lorſqu'il ſe brûle, il ne s'enſuit pas pour cela qu'il ſoit fixe, parce que cela ne vient nullement de ſa fixité, mais de ce que dans la compoſition de ce Métail, il y a beaucoup plus d'Argent-vif, lequel par ſon humidité empêche ce Soufre de brûler ſi viſiblement, qu'il puiſſe faire une flamme.

Au reſte, il y a deux ſortes de Soufres, & deux différens Argents-vifs dans l'Etain. L'un de ces Soufres, eſt *combuſtible*, puiſque lors qu'on le calcine, il rend la même odeur que le Soufre vulgaire. L'autre Soufre, qui eſt plus fixe, & qui pour cette raiſon n'a point de mauvaiſe odeur, comme le prémier, ſe voit dans la chaux de ce Métail, laquelle demeure dans le feu, ſans ſe brûler ny ſe conſumer.

On remarque tout de même deux Argents-vifs, dans l'Etain: l'un qui n'eſt pas fixe, & qui lui donne le *cric*, & l'autre fixe, qui ne lui en donne point. L'expérience nous fait voir le prémier. Car avant que l'Etain ſoit calciné, il a le *cric*, & après avoir été calciné trois fois, il ne l'a plus. Ce qui vient de ce que ſon Argent-vif volatil, qui faiſoit le *cric*, s'eſt éxhalé dans la Calcination. Or il eſt certain que c'eſt l'Argent-vif volatil de l'Etain qui lui donne le *cric*. Car ſi on lave

du Plomb avec de l'Argent-vif, & qu'après l'avoir lavé, on le faſſe fondre à un feu, qui ne ſoit pas plus fort, qu'il doit l'être pour fondre le Plomb, il demeurera une partie d'Argent-vif avec le Plomb, qui lui donnera le *cric*, & le changera en Etain. Cela ſe voit tout de même dans la tranſmutation qui ſe fait de l'Etain en Plomb. Car ſi on calcine pluſieurs fois l'Etain avec le Plomb, & ſi on lui donne un feu propre à lui faire reprendre corps, il ſe convertira en Plomb. Et cette tranſmutation ſe fera plus facilement, ſi lorſque l'Etain eſt en fuſion on lui ôte les pellicules, qui ſe forment au deſſus, & ſi on les calcine à fort feu. Mais vous ſerez encore aſſurez que ces différentes Subſtances ſe rencontrent dans l'Etain, ſi vous pouvez trouver l'invention de le conſerver dans des vaiſſeaux propres pour cela, & de faire la ſéparation de ces Subſtances, par le moyen d'un certain dégré de feu, comme je l'ai fait, après l'avoir découvert avec beaucoup de peine & de travail. Ce qui m'a fait connoître que j'avois eu raiſon de croire, que ce Métail étoit compoſé de toutes ces différentes Subſtances.

Que ſi vous me demandez ce qu'il reſte de l'Etain, après qu'on l'a dépoüillé de ces deux Subſtances, qui ne ſont pas fi-

xes, c'est-à-dire, après qu'on lui a ôté son Soufre *combustible* & son Mercure volatil, je vais vous le dire, afin de vous faire connoître parfaitement la composition de ce Métail. Sçachez donc qu'après cela il reste un Corps *livide* & pésant comme le Plomb, mais qui est plus blanc. Ainsi c'est un Plomb très-pur, dans la composition duquel les deux Principes, l'Argent-vif, & le Soufre, sont également fixes, quoi qu'ils ne soient pas tous deux égaux en quantité; parce qu'il y a plus d'Argent-vif dans cette composition, comme on le peut connoître par la facilité qu'a l'Argent-vif a y entrer, tout tel qu'il est en sa nature. Ce qui ne se feroit pas si facilement, si l'Argent-vif n'y étoit pas en plus grande quantité. C'est pour cette raison que l'Argent vif ne s'attache à Mars, que par un très-grand artifice, ny à Vénus non plus; à cause du peu d'Argenr-vif qu'ont ces deux Métaux dans leur composition. Néanmoins Vénus, ayant plus d'Argent-vif que Mars, comme il se voit, en ce qu'elle est aisée à fondre; au lieu que Mars ne se fond qu'avec une extrême difficulté; l'Argent-vif par conséquent ne doit s'attacher que très-difficilement à Mars, & plus facilement à Vénus.

Or quand j'ay dit que dans ce Corps, que j'ai appellé Plomb très-pur, les deux

Subſtances qui en ſont la compoſition, étoient fixes, j'ai voulu dire que leur fixation, s'approchoit d'une forte fixation, & non pas qu'elles demeuraſſent toujours fixes à toute épreuve. Et pour preuve de cela, ſi l'on calcine ce Plomb très-pur, & qu'on en tienne la Calcination, ou la Chaux, dans un feu violent, ce feu ne ſéparera point ces deux Principes l'un d'avec l'autre; mais la Subſtance de ce Corps montera, & ſe ſublimera toute entiére, quoi que néanmoins plus purifiée qu'elle n'étoit.

Au reſte, la Subſtance du Soufre *aduſtible* eſt plus aiſée à ſéparer dans l'Etain, que dans le Plomb : comme il ſe voit en ce que Jupiter s'endurcit, qu'il ſe calcine, & que ſon éclat s'augmente facilement. Ce qui nous a fait connoître que ſon Soufre *aduſtible* & ſon Mercure volatil (qui ſont les deux choſes qui le corrompent & qui l'infectent) ne ſont pas de ſa prémiére compoſition, ni éxactement unies avec ſes Principes ; mais qu'elles ſurviennent après qu'il eſt déja formé. Et c'eſt pour cela qu'on les en peut facilement ſéparer, & que les divers changemens qu'on donne à ce Métail, c'eſt-à-dire ſa *Mondification*, ſon *Endurciſſement* & ſa *Fixation*, ſe font plus promptement que dans le Plomb. Et il eſt aiſé de deviner pourquoi

cela se fait, si l'on considére tout ce que j'ai dit ci-devant ; & la remarque particuliére que j'ai faite. Car après l'avoir calciné & remis en Corps, lui ayant donné un feu fort & violent, j'ai vû, par les vapeurs qui s'élevent dans sa Sublimation, qu'il devenoit orangé, ce qui est une propriété du Soufre qui est fixe, & qui souffre la calcination. Tellement que de cette expérience, laquelle j'ai trouvée fort assurée, & qui m'a confirmé dans mon opinion, j'ai jugé que ce Métail avoit beaucoup de Soufre fixe dans sa composition C'est pourquoi j'éxhorte tous ceux qui auront envie de connoître la vérité en notre Science, de travailler soigneusement pour découvrir, & pour être convaincus de tout ce que je viens d'avancer ; & de ne cesser leur recherche & leur étude, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis la connoissance des Principes des Corps & des propriétés des Esprits, & qu'ils en ayent une certitude entiére, sans se contenter de simples conjectures. Je leur en donne la facilité par la maniére dont je l'ai enseignée dans ce Livre, l'ayant dit suffisemment, & autant qu'il est néceſſaire pour notre Art.

CHAPITRE X

De la Nature de Saturne, ou du Plomb.

IL ne nous reſte plus à faire que la deſcription de Saturne. Ce Métail n'eſt en rien différent de Jupiter ; ſi ce n'eſt que ſa Subſtance eſt plus impure, à cauſe qu'il eſt compoſé d'un Argent-vif & d'un Soufre plus groſſier, & que ſon Soufre *combuſtible* eſt plus fortement attaché à la Subſtance de l'Argent-vif, qu'il ne l'eſt dans Jupiter. Et enfin qu'il y a plus de Soufre fixe dans ſa compoſition. Nous en allons rapporter les cauſes, & les prouver par des expériences convaincantes.

Prémiérement, il n'y a qu'à conſidérer ces deux Métaux pour juger que Saturne a plus de *terreſtréité*, & de *féces*, que Jupiter. Cela paroît encore en ce que la prémiére fois Saturne ſe calcine plus facilement que Jupiter. Ce qui eſt une marque qu'il a beaucoup plus de *terreſtréité*. Car l'expérience nous fait voir que les Corps qui ont le plus de *terreſtréité* ſe calcinent plus facilement ; & que ceux qui en ont le moins, ſont plus difficiles à calciner parfaitement le Soleil. Enfin, il ſe vérifie que Saturne a plus de *terreſtréité* & de *feces*, que Jupiter, en ce que ſa

noirceur & ſon impureté ne ſe purifient ni ne s'en vont point en le calcinant, & en le remettant pluſieurs fois en corps: comme l'on voit que cela ſe fait dans Jupiter. Ce qui eſt une preuve que Saturne a beaucoup plus d'impureté dans les Principes de ſa compoſition.

En ſecond lieu, il eſt aiſé de juger que tout ce que Saturne a de Soufre *combuſtible* eſt plus fortement uni à la Subſtance de ſon Argent-vif, qu'il ne l'eſt dans Jupiter. Parce que par l'évaporation il ne ſçauroit ſe ſéparer ſi peu de ce mauvais Soufre, (pourvû que la quantité en ſoit un peu conſidérable) qu'il ne paroiſſe d'une couleur orangée & fort teinte: outre que ce qui demeure même de ce Soufre au fond du Vaiſſeau, eſt de même couleur. Ainſi il faut néceſſairement de trois choſes l'une, ou que Saturne n'ait point de Soufre qui ſoit *combuſtible*; ou qu'il en ait bien peu; ou enfin que ce qu'il en a ſoit fortement uni avec le Soufre fixe, dans ſa prémiére compoſition. Or on ne peut pas douter, que non ſeulement il a un mauvais Soufre, & qu'il n'en a pas peu, mais même qu'il en a beaucoup, puiſqu'il a l'odeur de ce Soufre; qu'il conſerve long-tems cette odeur, & quil eſt bien difficile de la lui faire perdre. Ce qui nous a fait connoître évidemment

que son Soufre *combustible*, est assurément uni très-exactement avec son Soufre *incombustible*, lequel approche fort de la nature du Soufre fixe : en sorte que ces deux Soufres étant mêlez & unis avec son Argent-vif, il ne font tous ensemble qu'une même Substance homogéne, c'est-à-dire qui est toute de même nature. Et delà vient que quand la vapeur du Soufre *combustible* de ce Métail, vient à s'élever, elle monte nécessairement avec le Soufre *incombustible*, n'y ayant que lui qui puisse faire la couleur orangée.

Nous avons dit en troisiéme lieu, qu'il y a plus de Soufre incombustible dans Saturne que dans Jupiter. Ce qui est si vrai, que dans la préparation que l'on donne à la Chaux de ces deux Métaux [en les tenant l'une & l'autre quelque tems dans le feu] on voit que celle de Saturne devient toute orangée ; au lieu que celle de Jupiter ne fait que blanchir. Ce qui nous a fait connoître la cause pour laquelle Jupiter s'endurcit plûtôt par la Calcination, & pourquoi il ne perd pas si aisément la facilité qu'il a à se fondre, que fait Saturne Car cela vient de ce que Saturne a plus de Soufre & d'Argent-vif fixes, qui est ce qui fait la dureté des Métaux.

Or il y a deux choses qui font, & qui donnent la fusion, l'Argent-vif & le Soufre

fre *aduſtible*. L'une deſquelles, qui eſt l'Argent-vif, eſt ſuffiſante pour donner une fuſion parfaite, à quelque dégré de feu que ce puiſſe être ; ſoit qu'il faille que les Métaux rougiſſent auparavant que de ſe fondre ; ſoit qu'ils puiſſent être fondus ſans cela. C'eſt pourquoi comme dans Jupiter il y a beaucoup d'Argent-vif, qui n'eſt pas fixe, il a auſſi une grande facilité à ſe fondre fort promptement, & il eſt difficile de la lui ôter.

La molleſſe des Métaux vient tout de même de deux cauſes, qui ſont un Argent-vif, qui n'eſt pas fixe, & un Soufre *combuſtible*. Et par ce qu'on ôte plus facilement le Soufre *combuſtible* à Jupiter qu'à Saturne, l'une des cauſes qui le rendent moû, lui étant ôtée par la Calcination, il faut néceſſairement qu'il s'endurciſſe ; au lieu que les deux choſes qui font la molleſſe, étant fortement unies dans la compoſition de Saturne, [& par conſéquent, ni l'une ni l'autre ne lui pouvant être ôtée qu'avec difficulté,] cela eſt cauſe qu'il ne peut pas s'endurcir ſi aiſément. Il y a néanmoins cette différence entre la molleſſe qui vient de l'Argent-vif, & celle que fait le Soufre *combuſtible*, que celle-ci eſt caſſante & ployante ; au lieu que celle que fait l'Argent-vif s'étend & s'allonge beaucoup. Et cela ſe voit manifeſ-

tement par l'expérience. Car il est certain que les Corps ou Métaux, qui ont quantité d'Argent-vif, ont une grande extension; & qu'aucontraire ceux qui ont peu d'Argent-vif, ne peuvent guéres être étendus. C'est ce qui fait que Jupiter s'étend plus facilement & plus delicatement que Saturne; Saturne plus que Vénus; celle-ci plus que Mars; la Lune plus que Jupiter, & le Soleil beaucoup plus que la Lune.

C'est donc l'Argent-vif & le Soufre fixes qui donnent la dureté aux Métaux: Et ce qui fait leur mollesse, ce sont les deux causes opposées à celles-là; c'est-à-dire l'Argent-vif volatil, & le Soufre *combustible*. Et c'est le Soufre qui n'est pas fixe, & l'Argent-vif quel qu'il soit, fixe ou volatil, qui leur donnent la fusion. Mais le Soufre qui n'est pas fixe donne nécessairement la fusion au Métail sans qu'il rougisse, comme on le voit par l'Arsenic, [qui est un Soufre *combustible*] & qui étant projetté sur les Métaux difficilles à fondre, leur donne la fusion, sans qu'il soit nécessaire qu'ils rougissent auparavant. L'Argent-vif, qui n'est pas fixe, rend tout de même les Métaux aisez à fondre. Mais l'Argent-vif fixe, ne donne la fusion au Métail qu'après que ce Métail s'est enflammé & qu'il a rougi. Et partant, c'est le

Soufre fixe, qui retarde & qui empêche la fusion de quelque Métail que ce soit.

Ce qui nous découvre un grand Sécret. Car puisque l'on trouve par l'expérience que les Métaux, qui ont le plus d'Argent-vif, sont les plus parfaits : il s'ensuit nécessairement que les Métaux imparfaits, qui ont le plus d'Argent-vif, s'approchent aussi le plus de la perfection, & de la nature des parfaits. Et par conséquent plus les Métaux auront de Soufre, plus ils seront impurs & imparfaits. D'où l'on doit inférer qu'entre les imparfaits, Jupiter est celui qui s'approche le plus des Corps parfaits ; puisquil a le plus d'Argent vif, qui est ce qui fait la perfection, & que par cette même raison Saturne en est moins proche ; Vénus moins que Saturne, & Mars moins que pas un. Cela s'entend, si l'on considére ces Métaux à l'égard de ce qui fait la perfection. Car ce seroit toute autre chose, si on les considéroit par rapport à la Médecine, qui les parfait, qui supplée à ce qui leur manque, qui les pénétrant jusques dans l'intérieur, raréfie leur épaisseur, & qui pallie & qui couvre leur noirceur & leur impureté, par un éclat & un brillant qu'elle leur communique : Par ce qu'à cet égard Vénus est plus capable de recevoir la perfection par le moyen de cette Médecine ; Mars la

peut moins recevoir qu'elle ; Jupiter moins que Mars ; & Saturne a le moins de tous de disposition à la recevoir.

Cette diversité des Métaux & les Opérations que l'on a fait sur eux, nous ont appris que pour leur donner la perfection, il falloit les préparer différemment, & qu'ils avoient besoin de différentes Médecines pour cela. Car on a vû que les Métaux durs, & qui rougissent au feu, avoient besoin d'une Médecine qui pût les ramollir, & raréfier leur Substance intérieure trop serrée, & la rendre uniforme & toute égale par tout : Et qu'au contraire aux Métaux mous, & qui ne rougissent point au feu, il falloit une Médecine qui les endurcît, les resserrât & qui épaissit leur Substance interne & cachée. Nous allons voir quelles sont ces Médecines, nous dirons quels sont leurs effets, & ce qui a été cause qu'on les a inventées, ce qu'elles laissent d'imparfait dans les Métaux, & ce à quoi elles peuvent donner la perfection.

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE.

DES MEDECINES en général, & de la nécessité d'une Médecine universelle, qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, & d'où elle se peut mieux prendre, & plus prochainement.

CHAPITRE XI.

Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge; mais qu'il n'y en a qu'une seule très-parfaite, qui rend toutes les autres inutiles.

NOus avons dit ci-devant. Que les Esprits avoient plus de conformité avec les Corps, que quoi que ce soit. Et la raison que nous en avons apportée, c'est qu'ils s'unissent mieux & plus amiablement à eux, que nulle autre chose qui soit dans la Nature. Ce qui m'a donné la prémiére

notion que les Esprits devoient être la véritable Médecine pour altérer & changer les Corps. Et c'est cela même qui fut cause que j'employai toute mon industrie pour trouver l'artifice de transmuer véritablement, par le moyen des Esprits, chaque Corps imparfait, en Lune & en Soleil véritables & parfaits. Je crûs donc, qu'il falloit faire nécessairement différentes Médecines de ces Esprits, selon la diversité des choses qui devoient être transmuées. Car y ayant de deux sortes de ces choses-là, l'Argent-vif, qui est un Esprit, & qui doit être coagulé & fixé parfaitement, & les Corps qui n'ont pas la perfection, c'est-à-dire les Métaux imparfaits; & ces Métaux n'étant pas d'ailleurs tous semblables; puisque les uns sont durs & rougissent au feu, tels que sont Mars & Vénus, & les autres sont moûs, qui ne rougissent point, comme sont Jupiter & Saturne: il faut nécessairement que la Médecine, qui doit donner la perfection à tant de choses différentes, soit aussi différente elle-même. Ainsi il faut une Médecine particuliére pour fixer & parfaire l'Argent-vif, laquelle soit différente de celle, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits. Et à l'égard de Vénus & de Mars, qui rougissent au feu, il faut une autre Médecine particuliére pour eux, & qui

soit différente de celle de Jupiter & de Saturne, qui sont moûs, & qui ne rougissent point: parce que la nature de ces Métaux étant visiblement différente, il est certain que pour les rendre parfaits, il leur faut des Médecines de différentes sortes. D'ailleurs, quoique Mars & Vénus ayent cela de commun entr'eux, que tous deux sont durs; ils ont néanmoins chacun des propriétés particuliéres, qui les font différer. Car Mars n'est pas fusible, & Vénus l'est. Mars est entiérement livide, plein de crasses & d'impuretés; & Vénus non. Mars a une blancheur obscure, & Vénus une rougeur impure & une verdeur. En quoi l'on voit une grande différence. De sorte que ces deux Métaux étant différens en tant de choses, il faut de nécessité que la Médecine, qui doit leur donner la perfection, soit pareillement différente. Il en est de même de Jupiter & de Saturne. Car quoi que tous deux conviennent en ce qu'ils sont moûs, ils ne le sont pas néanmoins de la même maniére; & ils différent encore en plusieurs autres choses. Par éxemple, Jupiter est net, & Saturne ne l'est pas: ainsi la Médecine qui les doit perfectionner, ne doit pas être la même. De plus, l'Argent-vif & les Métaux imparfaits, qui peuvent être chan-

gez, sont transmuez en Lune ou en Soleil : ainsi il faut nécessairement qu'il y ait une Médecine rouge, qui les transmuë en Soleil, & une blanche qui les change en Lune. De maniére qu'y ayant deux Médecines, l'une Solaire & l'autre Lunaire, pour chacun des quatre Métaux imparfaits, il y aura par conséquenr huit sortes de Médecines pour la transmutation de ces Métaux. Et parce que l'Argent-vif peut être changé tout de même en Soleil & en Lune ; il y aura donc encore deux Médecines particuliéres pour lui. Et ainsi ce seront en tout dix Médecines nécessaires pour donner la perfection, tant à l'Argent-vif qu'aux Métaux imparfaits ; ce que j'ai trouvé avec beaucoup de peine & de travail.

Mais après avoir long-tems travaillé, & après une étude opiniàtre & une longue & profonde méditation, & de grandes dépenses, j'ai enfin trouvé une seule Médecine qui nous exempte de travailler à toutes celles dont nous venons de parler. Car elle ramolit le Métail qui est dur, & endurcit celui qui est moû ; elle fixe ce qu'ils ont de volatil, elle purifie ce qu'ils ont d'impur & elle leur donne enfin une Teinture & un éclat qu'on ne sauroit exprimer ; cette Teinture étant plus belle,

& cet éclat plus brillant que ni la Teinture ni l'éclat que la Nature donne aux deux Métaux parfaits.

Nous traiterons par ordre & en particulier de ces Médecines ; nous en dirons la compoſition & les cauſes, & nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par expérience. Pour cet effet, nous parlerons prémiérement des dix Médecines particuliéres, & nous dirons en prémier lieu quelles ſont celles des Métaux imparfaits ; enſuite celle de l'Argent-vif, & nous finirons par la Médecine Univerſelle du Magiſtére, qui donne généralement la perfection à tous. Mais parce que les Métaux imparfaits ont beſoin d'être préparez auparavant que de recevoir la perfection, pour ne pas donner ſujet à perſonne de ſe plaindre, que par envie nous ayons celé ou retranché quelque choſe de notre Science, nous commencerons par dire la préparation qu'il faut donner aux Métaux imparfaits, pour les diſpoſer à recevoir la perfection, ſoit au Blanc, ſoit au Rouge : après quoi nous traiterons de toutes les Médecines, & nous en dirons tout ce qu'il ſera néceſſaire d'en ſavoir.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut donner une préparation particuliére à chaque Métail imparfait.

IL eſt aiſé de connoître, par les choſes que nous avons dites ci-devant, ce que c'eſt que la Nature, en travaillant à la production des Métaux, laiſſe de ſuperflu ou de défectueux en chacun de ceux qui ſont imparfaits. Car nous avons découvert la plus grande partie de leur nature, & ce que nous en avons dit ſuffiroit pour les faire aſſez connoître. Mais parce que nous n'avons pas donné une idée de ces Métaux entiére & accomplie, nous acheverons de mettre ici ce que nous avons obmis, lorſque nous en avons traité dans le Livre précédent.

Comme il y a donc deux ſortes de Corps imparfaits qui peuvent être changez, deux mous, Jupiter & Saturne, qui ne rougiſſent point au feu, deux autres durs, Mars & Vénus, qui ne ſont point fuſibles, ou qui ne le ſont au moins qu'après avoir rougi, il eſt certain que la Nature nous apprend par la différence qu'elle a miſe entre eux, que nous devons auſſi les préparer différemment: Or les deux prémiers Corps imparfaits, que nous avons dit être de

même nature, je veux dire le Plomb noir que dans notre Art on appelle Saturne, & le Plomb blanc qui a le cric, & que nous nommons ordinairement Jupiter sont néanmoins bien différens, tant dans leur essence profonde & cachée, que dans leur apparence & leur extérieur. Car Saturne est manifestement *livide*, pésant, noir, sans cric & sans aucun son : au lieu que Jupiter est blanc, quoi qu'un peu noirâtre, qu'il a le cric, & qu'il a un petit son clair; comme nous l'avons fait voir ci-devant, par les expériences que nous en avons rapportées, & par la déclaration de leurs propres causes : Et ce sont là autant de différences, par lesquelles un Artiste judicieux peut considérer les préparations qu'on leur doit donner, & dans l'ordre qu'on les leur doit donner, selon que ces différences sont ou moindres ou plus grandes.

Nous traiterons de toutes ces préparations de suite. Nous commencerons par celle des Métaux moûs, & nous dirons prémiérement celles de Saturne; puis nous viendrons à Jupiter, qui a une autre sorte de mollesse que Saturne; nous continuërons par les autres Métaux, & nous finirons par les préparations que l'on doit donner à l'Argent-vif pour le coaguler. Mais il faut remarquer auparavant que dans la préparation des Corps ou Métaux imparfaits,

il n'y a rien de superflu à leur ôter de leur intérieur, mais de leur extérieur seulement.

CHAPITRE XIII.

Que la Médecine doit ajoûter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits; & que la préparation, qu'on leur donne, pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu.

ON donne diverses préparations à Saturne, & à Jupiter aussi, selon qu'ils sont dans un dégré ou plus proche ou plus éloigné de la perfection. Or il y a deux choses qui causent leur imperfection. L'une qui leur est naturelle, étant profondément enracinée en eux, & unie essentiellement aux Principes de leur composition; & c'est la terrestréité de leur Soufre, & l'impureté de leur Argent-vif. L'autre survient à cette prémiere mixtion, ou à ce prémier mêlange de leurs Principes, & ce n'est autre chose qu'un Soufre combustible & impur, & un Argent-vif sale & plein d'ordure, qui sont des choses du prémier genre, [c'est-à-dire de la nature des Esprits,] qui corrompent la Substance de Saturne & de Jupiter. Pour la prémiére, il est impossible de la leur pouvoir

ôter, par quelque Médecine que ce soit du prémier ordre, c'est-à-dire par nulle des huit Médecines particuliéres, quelque industrie qu'on y apporte; mais on peut avec peu d'artifice en séparer la derniére.

Et la raison pourquoi l'on ne sçauroit ôter à ces deux Métaux les impuretés dont nous venons de parler, c'est qu'elles sont si intimement unies avec les Principes naturels de ces Corps, qu'elles sont de leur Essence, & ne font qu'une même Essence avec eux. Et comme il n'est pas possible de détruire l'Essence d'une chose, & qu'elle demeure toujours la même; aussi est-il impossible d'ôter à ces Métaux ces impuretés essentielles qui les corrompent. C'est pourquoi quelques Philosophes ont crû que de cette maniére on ne pouvoit point perfectionner ces Métaux par l'Art.

Pour moi, lorsque je cherchois la Science, j'avoüe que je suis demeuré court en cet endroit, aussi bien qu'eux; & que par nul moyen ni par nulle préparation que j'aye pû imaginer, je n'ai jamais pû donner aux Métaux imparfaits un éclat véritable & parfait: au contraire, tout ce que je faisois ne servoit qu'à les gâter & à les noircir entiérement. Ce qui m'étonna fort, & je désespérai pendant long-tems de pouvoir y réüssir; mais enfin étant rentré en moi-même, après m'ê-

tre bien rompus la tête à rêver là-dessus ; je vins à considérer que les Métaux imparfaits étoient sales & impurs dans le profond de leur nature, & que l'on ne pouvoit trouver rien de brillant, ni de resplendissant en eux, puisqu'il n'y avoit rien de semblable dans leur composition naturelle, étant impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas. Et delà je tirai cette conséquence : Puisque, dis-je, ces Métaux n'ont rien de parfait, il faut nécessairement, que ni dans la séparation, que l'on en feroit en diverses Substances, ni dans le profond de leur nature, l'on ne puisse rien trouver de superflu. Et par ce moyen je jugeai qu'il devoit y avoir en eux quelque chose de manque, qu'il faloit suppléer & remplacer par une Matiére ou Médecine, qui lui fût propre & convenable, & qui pût ajoûter ce qu'il y avoit de défectueux. Or le défaut de ces Métaux est d'avoir trop peu d'Argent-vif, & de ce que le peu qu'ils en ont, n'est pas si condensé ni si resserré qu'il devroit l'être. Et par ainsi, pour les parfaire & les achever, il faut augmenter leur Argent-vif, le resserer, & lui donner une fixation stable, & qui demeure à toute épreuve. Ce qui se fait par une Médecine faite de l'Argent-vif lui-même. Car quand elle est parfaite du seul Argent-vif, alors par sa splendeur,

& par ſon éclat, elle pallie & couvre leur noirceur, & elle la change en une ſplendeur brillante ; parce que l'Argent-vif, qui eſt changé en Médecine, étant purifié par notre Art, & réduit en une Subſtance très-pure & très-éclatante, ſi on en fait la projection ſur les Corps imparfaits, il les rendra éclatans, & leur donnera la perfection qui leur manque, par le moyen de ſa fixation ; & par ſa pureté il les tranſmuera & les perfectionnera entiérement. Nous dirons dans la ſuite quelle eſt cette Médecine, dans un Chapitre que nous ferons particuliérement pour cela.

Ainſi de ce que nous venons d'établir, on doit inférer qu'il faut néceſſairement trouver deux ſortes de perfections ; l'une, qui ſe faſſe par une Matiére, laquelle ſépare du Compoſé la Subſtance qui eſt impure ; & l'autre, par une Médecine, qui couvre & pallie cette impureté par le brillant de ſa ſplendeur, & qui lui donne la perfection, en la rendant belle & éclatante. Au reſte, comme l'on ne peut rien trouver de ſuperflu, mais ſeulement quelque choſe de manque dans l'intérieur & l'eſſence des Corps imparfaits ; s'il y a quelque choſe à leur ôter, c'eſt de l'extérieur & de l'apparence de ces Corps, qu'il faut ôter ce qui leur ſurvient, après qu'ils ſont déja faits & compoſez. Et cela

se fait par diverses préparations que nous allons rapporter. Nous commencerons par celles de Jupiter & de Saturne, dont nous parlerons conjointement dans le même Chapitre; puis nous traiterons de celles des autres Corps imparfaits selon leur rang.

CHAPITRE XIV.

De la préparation de Saturne & de Jupiter.

ON donne différentes préparations à Saturne & à Jupiter, selon qu'ils ont plus ou moins de besoin de s'approcher de la perfection. Ces préparations se réduisent pourtant à deux; l'une qui est générale, & l'autre particuliére. La générale se peut faire de différentes maniéres, par le moyen desquelles, comme par autant de dégrés, les Métaux imparfaits s'approchent de la perfection. Le prémier de ces dégrés consiste à leur donner l'éclat, & a bien purifier leur Substance. Le second, à les endurcir, en sorte qu'ils rougissent au feu avant que de se fondre. Et le troisiéme à les fixer, en leur ôtant leur Substance fugitive ou volatile. Or on les purifie & on les rend éclatans par trois moyens:

moyens : ou par des choſes qui ont la vertu de les purifier : ou en les calcinant & en leur faiſant reprendre corps : ou en les diſſolvant. Les choſes qui les purifient le font, ou lors qu'ils ſont réduits en chaux, ou étant en corps. On purifie leur chaux, ou avec des Sels, ou avec des Aluns, ou avec du Verre. Ce qui ſe fait de cette maniére. On calcine le Métail, après quoi on jette ſur ſa chaux de l'eau d'Alun, ou de Sels toute pure, ou dans laquelle on aura mis du verre en poudre : & enſuite on fait reprendre corps à cette chaux ; & on réïtere cette opération, juſques à ce que le Métail paroiſſe être parfaitement purifié. Ce qui ſe fait, parce que les Sels, les Aluns & le Verre ayant toute une autre fuſion, que n'ont les Métaux, ces choſes-là ſe ſéparent d'eux, & en ſe ſéparant, elles emportent avec elles leur Subſtance terreſtres, laiſſant de cette maniére les Corps tous purs. Saturne & Jupiter, demeurant en corps & ſans être calcinez, ſont encore purifiez de cette même ſorte. Pour cette effet, on les réduit en limaille très ſubtile, que l'on mêle tout de même avec les eaux d'Aluns, ou de Sels, & la poudre de Verre : Puis on remet cette limaille en corps [par la fuſion,] & l'on refait cette opération juſqu'à ce que ces deux Métaux paroiſſent être bien pu-

rifiez. Il y a encore une autre façon de les purifier, en les lavant avec de l'Argent-vif, de la maniére que nous l'avons dit ci-devant, dans le Chapitre onziéme.

Ces deux Métaux se purifient encore d'une autre façon, en les calcinant & en leur faisant reprendre corps avec un dégré de feu proportionné, & propre à faire cette opération, laquelle l'on réitére jusqu'à ce qu'il paroissent plus nets. Car par ce moyen on ôte à ces deux Corps imparfaits deux sortes de Substances, qui les corrompent & les infectent; l'une qui est inflammable & volatile, & l'autre grossiére & terrestre; à cause que le feu éléve & consume tout ce qui est volatil. Et lorsqu'on remet ces Métaux en corps par la fusion, le feu bien proportionné en sépare tout de même la terrestréité. On trouvera la maniére de donner cette proportion au feu dans notre Livre de la *Recherche de la perfection*, qui est devant celui-ci. Car dans ce Livre-là j'ai mis toutes les recherches que j'ai faites par mes raisonnemens, comme j'ai écrit en celui ci les opérations & les expériences que j'ai faites, & que j'ai vu de mes yeux & touché de mes mains, sans en avoir rien retranché, & je l'ai mis dans l'ordre que la Science le demande.

Il y a encore un autre moyen pour pu-

rifier Saturne & Jupiter, qui eſt de les diſſoudre, comme nous l'avons déja dit, & de faire reprendre corps à ce qui en aura été diſſous. Car de cette maniére il ſe purifie mieux que par quelque autre voye que ce ſoit : Et ainſi elle vaut mieux que pas une, hormis celle qui ſe fait par la Sublimation, qui eſt la meilleure de toutes.

Nous avons dit que l'un des dégrés qui approchoit ces deux Métaux de la perfection, étoit l'endurciſſement de leurs Subſtances molles ; tellement qu'ils deviennent ſi durs par cette préparation, qu'ils ne ſe puiſſent fondre qu'après avoir rougi au feu. Pour faire cet endurciſſement, il faut trouver le moyen d'unir intimement à leur Subſtance de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou de l'Arſenic qui lui reſſemble, & qu'ils ſoient fixes : ou bien de mêler avec eux des choſes dures & qui ne ſoient pas fuſibles, telles que ſont la Chaux, les Marcaſites, & les Tuties. Car tout cela s'unit ſi bien avec eux, qu'ils s'embraſſent mutuellement, parce qu'ils s'entr'aiment : Et par ce moyen ces Métaux s'endurciſſent de telle ſorte, qu'ils ne ſe fondent point, qu'auparavant ils n'ayent rougi. La Médecine qui donne la perfection, & dont je dirai la compoſition ci-après, fait le même effet. Une autre ſorte de préparation que l'on donne à ces deux Métaux

& qui eſt le troiſiéme dégré, c'eſt, comme nous l'avons dit, de leur ôter leur Subſtance volatile. Ce qui ſe fait en les tenant dans un feu bien proportionné pour cela, après leur avoir donné le prémier dégré par la Calcination.

Au reſte, ces trois dégrés, dont nous venons de parler, ſe doivent donner par ordre & de ſuite. Car prémiérement il faut ôter à ces deux Métaux tout ce qu'ils ont de volatil & de combuſtible, qui les corrompt, après quoi il faut les dépoüiller de leur terreſtréité ſuperfluë : & enfin, il faut les diſſoudre, & les remettre en corps. Ou bien il faut les laver parfaitement, en les mêlant avec de l'Argent-vif. Pour bien purifier ces deux Métaux, il faut néceſſairement ſuivre cet ordre.

Venons maintenant à la préparation particuliére de ces deux Corps. On prépare Jupiter différemment. Prémiérement, par la calcination, qui l'endurcit, ce qu'elle ne fait pas à Saturne. Jupiter s'endurcit auſſi, en le préparant avec l'eau d'Alun, comme nous l'avons dit ci-devant. Secondement, en le tenant long-tems dans ſon feu de Calcination. Car par ce moyen il perd le *cric*, & il ne rend plus caſſans les autres Métaux avec leſquels on le mêle, comme il faiſoit auparavant. Ce qui ne ſe fait pas de même à Saturne, parce qu'il

n'a point de *cric*, & il ne rend point les autres Métaux aigres & caſſans comme fait Jupiter. Celui-ci perd encore ſon *cric* en le calcinant, & en le remettant en corps par pluſieurs fois, comme il fait auſſi, ſi l'on verſe de l'eau de Sels & d'Aluns ſur ſa chaux; parce que ces choſes lui ôtent le *cric* par leur acrimonie.

La préparation particuliére de Saturne ſe fait pareillement par la Calcination, qui s'en fait par l'acrimonie des Sels. Car elle l'endurcit, comme il ſe blanchit particuliérement avec le Talc, la Tutie, & la Marcaſite auſſi. J'ai parlé plus au long de toutes ces ſortes de préparations dans mon Livre de la *Recherche de la perfection*, où on les peut voir; car je n'ai fait qu'abréger ici ce que j'en ai dit là plus emplement.

CHAPITRE XV.

De la préparation de Vénus.

EN ſuivant l'ordre que nous nous ſommes propoſé, nous avons maintenant à parler de la préparation de Vénus, & de celle de Mars qui ſont les deux Métaux durs. Commençons par Vénus. On la prépare de différentes façons, ou en l'élevant par la Sublimation; ou ſans la ſubli-

mer. On l'éléve en uniſſant adroitement à elle de la Tutie, avec laquelle elle a plus de conformité ; & en la mettant enſuite à ſublimer dans un Vaiſſeau ſublimatoire, & par un dégré de feu, propre à faire élever ſa partie la plus ſubtile, qui ſe trouve être d'un grand éclat & fort brillante. Ou bien après avoir réduit ce Métail en très-menües parties, c'eſt-à-dire en limaille, on le mêle avec du Soufre, & on le ſublime comme nous venons de le dire. On prépare Vénus d'une autre ſorte ſans la ſublimer, ſoit qu'elle ſoit en chaux, ſoit qu'elle ſoit en corps, par les choſes mondificatives, c'eſt-à-dire qui ont la vertu de purifier, telles que ſont la Tutie, les Sels, & les Aluns. Ou bien en la lavant avec de l'Argent-vif, comme nous l'avons dit : ou en la calcinant, & lui faiſant reprendre corps, ainſi que les Métaux précédens : ou en la diſſolvant, & en remettant en corps ce qui en aura été diſſous : ou enfin on la purifie comme les autres Métaux imparfaits en la lavant avec de l'Argent-vif.

CHAPITRE XVI.

De la préparation de Mars.

ON prépare auſſi Mars de pluſieurs maniéres : ou en le ſublimant ou ſans le ſublimer. On le ſublime avec l'Arſenic, & cette Sublimation ſe fait ainſi. Il faut trouver le moyen d'unir à lui le plus profondément que l'on pourra (c'eſt-à-dire juſques dans ſon intérieur) de l'Arſenic, qui ne ſoit pas fixe, & de le ſi bien unir, qu'il ſe fonde conjointement avec ce Métail. Après quoi il le faudra ſublimer dans un Vaiſſeau propre pour cela. Cette maniére de préparer Mars, eſt la meilleure & la plus parfaite de toutes. On le prépare encore avec de l'Arſenic, en les ſublimant pluſieurs fois tous deux enſemble, juſqu'à ce que Mars retienne une certaine quantité de cet Arſenic avec lui. Car ſi après cela on fait reprendre corps à ce Métail, il en ſortira blanc, fuſible, net & bien préparé. Il y a encore une troiſiéme maniére de le préparer, en le fondant avec du Plomb & de la Tutie. Car cela le rend tout de même net & blanc.

Mais parce que j'ai promis d'enſeigner la maniére d'amollir les Corps durs, & d'endurcir les moûs par le moyen d'une

Calcination particuliére, de peur que l'on ne croye que je veüille obmettre quelque choſe, je vais dire comment cette Opération ſe doit faire

Prémiérement donc pour endurcir les Métaux moûs, il faut diſſoudre de l'Argent-vif précipité, & diſſoudre pareillement le Corps que l'on voudra endurcir après l'avoir entiérement calciné. On mêle ces deux diſſolutions enſemble, & de ce mêlange on en arroſe alternativement le Métail calciné, le broyant, & l'*imbibant*, le calcinant, & lui faiſant reprendre corps, juſqu'à ce qu'il devienne ſi dur, qu'il ne ſe puiſſe fondre qu'il ne rougiſſe auparavant. On fait la même choſe avec la Chaux des Corps moûs & la Tutie, & la Marcaſite, que l'on calcine & que l'on diſſout, dont enſuite l'on fait les mêmes *imbibitions*. Et plus ces choſes ſeront pures & nettes, plus le changement qu'elle feront [ſur les Corps qu'elles endurciront,] ſera parfait.

Les Corps durs ſeront ramollis par un artifice tout ſemblable, que voici. On les mêle & on les ſublime avec de l'Arſenic. Et après les avoir ſublimez, on les brûle par le dégré de feu dont j'ai dit, dans mon *Livre des Fourneaux*, qu'il ſe faloit ſervir pour cela. Enfin on les remet en corps avec un feu violent, mais proportionné:

tionné : & on réitere ces Opérations, jusqu'à ce que les Corps s'amolliſſent dans la fuſion, autant qu'ils peuvent l'être à proportion de leur dureté. Toutes ces altérations & ces changemens ſont du prémier ordre, & ſans cela la Tranſmutation de ces Métaux ne ſe peut faire.

CHAPITRE XVII.

De la maniére de purifier l'Argent-vif.

POur achever toutes les préparations, il nous reſte à parler de la *mondification* ou *purification* de l'Argent-vif, qui eſt toute la préparation qu'on lui peut donner. Elle ſe fait en deux maniéres. La prémiére, par la Sublimation, que nous avons enſeignée dans le Livre précédent : Et la derniére par la *Lotion* ou *Ablution*, c'eſt-à-dire en le lavant. Ce qui ſe fait ainſi. On met de l'Argent-vif dans un baſſin de verre, de grez, ou de faillence, & par-deſſus on verſe du vinaigre juſqu'à ce qu'il ſurnage. Cela fait, on poſe le plat ou baſſin ſur un feu doux, & on le laiſſe échauffer, tant que l'on puiſſe le remuer librement avec le doigt. On le remuë donc inceſſemment, juſqu'à ce qu'il ſe mette tout en grains auſſi menus que de la poudre, & que tout le vinaigre qu'on y aura mis,

soit consumé. Après quoi on lave avec de nouveau vinaigre toutes les crasses terrestres, & les ordures qu'il aura laissées dans le plat, & on les jette. Il faut réitérer cette *Lotion*, jusqu'à ce que l'Argent-vif soit entiérement depoüillé & nettoyé de sa terrestréité, & qu'il paroisse de couleur d'un très-beau bleu céleste. Ce qui sera une marque qu'il aura été assez lavé, & qu'il est bien purifié. Voilà toutes les sortes de préparations. Passons maintenant aux Médecines.

CHAPITRE XVIII.

Que la Médecine très-parfaite donne nécessairement cinq differentes propriétés de perfection, qui sont la Netteté, *la* Couleur *ou* Teinture, *la* Fusion, *la* Stabilité, *& le* Poids : *Et que par ces effets, l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine.*

NOus parlerons prémiérement en général des Médecines, de leurs Causes & de leurs Effets, conformément aux expériences que l'on en peut faire. Mais avant toutes choses, voici des Maximes qu'il faut établir, par le moyen desquelles on connoîtra si la Médecine est véritable, & si la Transmutation qu'elle aura faite est parfaite.

Prémiérement, les Corps imparfaits ne ſçauroient recevoir la perfection, ſi la préparation ou la Médecine ne leur ôte tout ce qu'ils ont de ſuperflu ; c'eſt-à-dire leur Soufre inutile & combuſtible & leur terreſtréité impure : & ſi dans la fuſion ces deux choſes ne ſont ſéparées du Métail, dans lequel elles ſont mélées, lorſqu'on fait ſur eux la projection de la Médecine, qui doit le tranſmuer. Quand on aura trouvé le moyen de faire cette *ſéparation*, on pourra dire qu'on a l'une des eſpéces de la perfection.

Secondement, ſi la Médecine ne donne de l'éclat au Métail imparfait, & ſi elle ne le change en couleur blanche ou rouge, ſelon que tu as deſſein de le faire : Et ſi cette couleur n'eſt accompagnée d'un brillant, & d'une lueur agréable, ſois ſûr que la Tranſmutation n'eſt pas bonne, & que le Métail imparfait, que tu as voulu tranſmuer, n'a pas reçû une véritable ni une entiére perfection.

Troiſiémement, ſi la Médecine ne donne une fuſion au Métail imparfait, telle que l'ont le Soleil & la Lune, & dans le tems préciſément que l'ont ces deux Métaux parfaits, c'eſt une marque infaillible que la Médecine n'eſt pas parfaite ; & très-aſſurément elle ne demeurera ni ne perſévérera point dans les épreuves ; mais elle ſe ſéparera du Métail ſur lequel on l'aura

projettée, & elle s'en ira en fumée, comme je le ferai voir évidemment ci-après, lorsque je parlerai de la Coupelle.

Quatriémement, si la Médecine ne demeure, & si le changement qu'elle fait, & la teinture qu'elle donne au Métail imparfait, n'est stable & permanente à toute épreuve, cela ne vaut rien, parce que tout s'en va en fumée.

En cinquiéme & dernier lieu, si la Médecine ne donne au Métail imparfait le véritable poids des Métaux parfaits, la Transmutation que l'on prétend qu'elle fait, n'est ni parfaite ni véritable, mais sophistique, n'ayant qu'une apparence trompeuse. Parce que le poids [dans le même volume,] est une des marques essentielles de la perfection.

Ce sont-là les cinq différences de la perfection. Et parce que la Médecine de notre Magistére doit nécessairement communiquer toutes ces propriétés au Métail imparfait & à l'Argent-vif en les transmuant; il est aisé de juger de-là de quelle chose il faut la tirer. Car il est certain que cette Médecine ne peut être prise que des choses qui s'unissent le mieux aux Corps Métalliques, qui ont plus de conformité avec eux, qui les pénétrent jusques dans l'intérieure, qui s'attachent & s'unissent à eux, & qui par ce moyen les peuvent changer.

Or quelque recherche & quelque épreuve que j'aye pû faire dans toutes les autres choſes, je n'ai jamais rien trouvé, qui ait tant de liaiſon avec les autres Corps Métalliques, que l'Argent-vif. De maniére qu'ayant travaillé ſur l'Argent-vif j'ai reconnu, par l'expérience, qu'il eſt la véritable Médecine, qui donne la perfection aux Métaux imparfaits, & qui les change, & les tranſmuë véritablement avec très-grand profit.

CHAPITRE XIX.

Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit néceſſairement avoir.

NOus n'avons donc plus qu'à déterminer quelle doit être la Subſtance de l'Argent-vif, afin d'être une véritable Médecine, & quelles propriétés il doit avoir pour cela. Or comme l'expérience nous a fait voir que l'Argent-vif ne fait nul changement dans les Métaux imparfaits, ſi lui-même n'eſt changé auparavant en ſa nature : Nous avons reconnu par-là, que néceſſairement il doit être préparé, pour faire cet effet. Car il ne ſe mêle point dans l'intérieur des Métaux imparfaits, s'il n'a eu ſa préparation particuliére, laquelle ne conſiſte qu'à le rendre

tel, qu'il puiſſe ſe mêler juſques dans le profond & dans l'intérieur du Métail, qui doit être tranſmué, ſans pouvoir jamais en être ſéparé. Or l'Argent-vif ne peut point ſe mêler de cette maniére, s'il n'eſt rendu extrémement ſubtil, par la préparation particuliére, que nous avons déclarée dans le Chapitre, où nous avons traité de ſa Sublimation. Mais quand il pourroit ſe mêler de cette ſorte, il ne demeureroit point avec le Métail, & l'impreſſion qu'il feroit ſur lui, ne ſubſiſteroit point, s'il n'eſt rendu fixe. Il ne donnera point auſſi l'éclat au Métail qu'il doit néceſſairement avoir, s'il eſt véritablement tranſmué, & ſi ſa Subſtance n'eſt renduë fort éclatante, par un artifice particulier, & par une opération qui ſe fait par le moyen d'un dégré de feu propre & convenable. Il ne communiquera pas même aux Imparfaits la fuſion des Métaux parfaits, ſi on ne le fixe de telle maniére, qu'en cet état il puiſſe ramollir les Corps durs, & endurcir les moûs. Car ſa *fixation* doit être ſi bien ménagée, qu'elle n'empêche pas qu'il ne lui reſte aſſez d'humidité pour pouvoir donner la fuſion que nous demandons, & qui eſt néceſſaire.

Il faut donc ſi bien préparer l'Argent-vif, que prémiérement il s'en faſſe une Subſtance très-brillante & très-pure. Puis

on le doit fixer avec cette précaution, que l'on sache lui donner le feu si à propos & si juste, que ce feu ne lui laisse d'humidité que ce qu'il en faut pour faire une fusion parfaite, & qu'il consume tout le surplus. Pour cette effet, si l'on en veut faire une Médecine pour ramollir les Métaux qui sont durs & longs à fondre, on doit lui donner au commencement un feu lent, parce que le feu lent conserve l'humidité & donne une fusion parfaite. Que si au contraire on veut, par cette Médecine, endurcir les Métaux moûs, on doit faire un feu fort & violent, à cause qu'un tel feu consume l'humidité, & retarde la fusion. Et ce sont-là des régles & des maximes, à quoi tout Artiste bien sensé doit soigneusement prendre garde, & les avoir toûjours présentes, à quelque Médecine que ce soit qu'il veüille travailler : comme il doit aussi faire plusieurs autres considérations sur le changement du poids, qui se fait dans la Transmutation ; & en rechercher la cause & remarquer l'ordre dans lequel ce changement se fait.

Or pour ce qui est de la grande pésanteur des Métaux parfaits, elle ne provient, que de ce que leur Substance est fort subtile & uniforme, c'est-à-dire toute de même nature. Car par ce moyen, n'y ayant rien entre les parties de ces Métaux, qui

les sépare & les désunise ; c'est cette presse & ce resserrement de parties, qui leur donne un si grand poids en si petit volume.

CHAPITRE XX.

De la difference des Médecines, & qu'il y en a du prémier, du second, & du troisiéme Ordre.

CE n'est donc qu'à rendre plus subtiles les Matiéres, sur lesquelles il faut travailler, que l'Artiste doit s'appliquer dans toutes ses Opérations; soit qu'il veüille préparer les Corps imparfaits, soit qu'il ait dessein de faire la Médecine, qui doit leur donner la perfection. Car plus les Corps, qui seront transmuez, seront pésans, & plus ils seront trouvez parfaits, par les régles de l'Art & par l'expérience qu'on en fera. Mais parce qu'il y a plusieurs sortes de *Médecines*, pour en parler utilement, il est nécessaire de les comprendre toutes, & d'en rapporter toutes les différences. Je dis donc qu'il y en a de trois sortes. L'une qui est *du prémier Ordre*, une autre *du second Ordre* ; & une autre enfin *du troisiéme Ordre.*

J'appelle *Médecine du prémier Ordre*, la préparation, quelle qu'elle soit, que l'on donne aux Minéraux, laquelle, après qu'ils sont ainsi préparez, étant projettée sur les Corps

imparfaits, leur imprime un changement & une altération, qui ne leur donne pas néanmoins une perfection si grande ni si forte, qu'ensuite ils ne puissent être corrompus & changez, c'est-à-dire revenir en leur prémiére nature, & que la Médecine & l'impression qu'elle a faite sur eux, ne se dissipent & ne s'évaporent entiérement, sans qu'il en reste rien. Telle est la Sublimation, laquelle, sans avoir reçû aucune fixation, blanchit Vénus & Mars. Telle est encore la Teinture, tirée du Soleil & de la Lune ou de Vénus, que l'on mêle ensemble, & que l'on met sur un Fourneau de Ciment, comme du *Ziniar*, & des autres choses semblables. Car c'est une Teinture, qui teint à la vérité, mais qui ne demeure pas: au contraire, elle se perd dans les épreuves, en s'éxhalant en fumée.

Par la *Médecine du second Ordre*, j'entends toutes sortes de préparations, desquelles faisant projection sur les Corps imparfaits, elles les changent, & leur donnent quelque perfection; mais leur laissent cependant beaucoup d'impuretés, comme est la Calcination des Corps imparfaits, laquelle leur ôte tout ce qu'ils ont de volatil, & qui leur laisse leur terrestréité. Comme est encore la Médecine qui rougit la Lune, ou qui blanchit Vénus; sans que ces deux Teintures puissent après cela être

ôtées à ces deux Métaux, qui demeurent néanmoins au surplus dans leur même nature, & gardent les autres impuretés qu'ils avoient auparavant.

Enfin, j'appelle *Médecine du troisiéme Ordre*, la préparation, laquelle survenant aux Corps imparfaits, par la projection que l'on en fait sur eux, les dépoüille de toutes leurs impuretés, & leur donne une perfection entiére & accomplie. Et cette Médecine est seule & unique en son espéce. Et quiconque l'a, il n'a que faire de se mettre en peine de chercher les dix espéces différentes de Médecines du second Ordre.

Au reste, on appelle l'Oeuvre du prémier Ordre, *la petite Oeuvre*; celle du second Ordre, l'*Oeuvre moyenne*; & celle du troisiéme Ordre, *la grande Oeuvre*. Voilà toutes les sortes de Médecines.

CHAPITRE XXI.

Des Médecines du prémier Ordre, qui blanchissent Vénus.

SUivant l'ordre que nous avons établi, nous parlerons de toutes ces sortes de Médecines l'une après l'autre. Pour cet effet, nous dirons prémiérement les Médecines des Corps ou Métaux, puis nous

passerons à celles de l'Argent-vif, qui sont différentes de celles des Corps. Et nous rapporterons toutes ces Médecines de suite. Ainsi nous commencerons par celles du prémier Ordre; nous poursuivrons par celles du second, & nous finirons par celles du troisiéme.

Les Médecines des Corps *du prémier Ordre*, sont ou *pour les Corps* [ou Métaux] *durs*, ou *pour les Corps moûs*. De celles qui sont pour les Corps durs, les unes sont pour *Vénus*, les autres pour *Mars*, & les autres pour *la Lune*. A l'égard de Vénus & de Mars, leur Médecine est pour leur donner une blancheur pure; & la Médecine de la Lune, pour la rendre rouge avec un beau brillant. Car on ne donne point ni à Vénus ni à Mars une couleur rouge avec un éclat apparent, par nulle Médecine du prémier Ordre: parce que ces deux Métaux étant tout à fait impurs, ils ne sont pas en état de recevoir le brillant de la Teinture du Soleil, si auparavant on ne leur donne une préparation, qui leur communique de l'éclat. Parlons donc prémiérement de toutes les Médecines du prémier Ordre pour Vénus, après quoi nous verrons celles qui sont pour Mars.

Il y a une Médecine qui blanchit Vénus avec l'Argent-vif, & il y en a une qui la blanchit avec l'Arsenic.

La prémiére se fait ainsi. On dissout

prémiérement de l'Argent-vif précipité, puis on dissout tout de même de la Chaux de Vénus ; on mêle ces deux Dissolutions, ensuite on les coagule, & enfin l'on fait projection de cette Médecine sur Vénus en corps, c'est-à-dire telle que Vénus est naturellement sans être calcinée, & sans qu'elle ait nulle autre préparation ; & elle la rend blanche & nette. *Ou bien.* On dissout de l'Argent-vif précipité & de la Litharge, l'un & l'autre séparément. On mêle ces deux Dissolutions, après quoi on dissout de la Chaux de Vénus, que l'on veut blanchir ; & ayant mis cette Dissolution avec les précédentes, on les *coagule*, puis l'on en fait projection sur le Corps, & elle le blanchit. *Autrement.* On sublime avec le Corps de Vénus alternativement une certaine quantité d'Argent-vif jusqu'à ce qu'il en demeure une partie avec elle, sans qu'ils s'en sépare, encore qu'on le fasse rougir au feu. Puis l'ayant arrosée fort souvent avec du vinaigre distillé, on la broye, afin que l'Argent-vif la pénétre mieux. Ensuite on la brûle, & on la sublime une seconde fois avec l'Argent-vif, on l'arrose ou *imbibe* avec du vinaigre, on la brûle, comme on a fait la prémiére fois, & l'on réïtere ces Opérations, jusqu'à ce qu'une bonne quantité d'Argent-vif demeure sans s'évaporer, en-

core qu'on le faſſe fortement rougir au feu. Cette Teinture au blanc, pour être du prémier ordre, eſt fort bonne. *En voici d'une autre maniere.* On fait ſublimer de l'Argent-vif, tel qu'il vient de la Mine avec d'autre Argent-vif précipité, juſqu'à ce que celui-là ſe fixe ſur celui-ci, & qu'il ſoit fuſible : après quoi on en fait projection ſur Vénus en corps, & elle deviendra d'une blancheur à porter du profit. *Autrement encore.* On fait diſſoudre de la Lune & de la Litharge ſéparément ; & ces deux Diſſolutions, étant mêlées enſemble, elles blanchiſſent Vénus. Mais elles ſe blanchit mieux, ſi dans toutes les Médecines, dont on ſe ſervira pour la blanchir, on y ajoûte de l'Argent-vif, & que l'on faſſe ſi bien, qu'il y demeure toûjours ſans s'éxhaler.

On blanchit encore Vénus avec l'Arſenic ſublimé, & c'eſt l'autre ſorte de Médecine qui la blanchit. Cela ſe fait en prenant de la Chaux de Vénus, & en ſublimant avec elle de l'Arſenic une ou deux fois, juſqu'à ce qu'ils s'incorporent enſemble, & que par ce moyen Vénus devienne blanche. Mais je t'avertis, que ſi tu n'es bien adroit à faire les Sublimations, l'Arſenic ne demeurera point avec Vénus, & ne lui communiquera point de blancheur qui ſoit permanente. Après l'avoir donc ſublimé

une fois, il faut que tu le sublimes encore une seconde, de la maniére que je l'ai dit, quand j'ai parlé de la Sublimation de la Marcasite. On blanchit encore Vénus d'*une autre maniére*. On fait projection de l'Arsenic sublimé sur de la Lune, puis l'on projette le tout sur du Vénus, & elle blanchit avec utilité. *Ou bien*. On mêle prémiérement avec de la Lune, de la Litharge, ou du Plomb brûlé, qu'on aura dissous auparavant, puis on jette de l'Arsenic par dessus ; & enfin on fait projection du tout sur du Vénus, & elle paroît d'un fort beau blanc. Et c'est-là un blanc du prémier Ordre. *Ou*, L'on jette seulement de l'Arsenic sublimé sur de la Litharge dissoute & remise en corps, puis on en fait projection sur du Vénus étant en fusion, & cette Médecine lui donne une blancheur agréable. *Ou bien*. On mêle du Vénus & de la Lune ensemble, & sur cela on fait projection de quelque Médecine que ce soit qui ait la vertu de blanchir. Or la Lune se plaît mieux avec l'Arsenic qu'avec nul des Métaux ; c'est pourquoi elle l'empêche d'être aigre & cassant. Après la Lune, Saturne a plus d'affinité avec l'Arsenic. Et c'est pour cela qu'on mêle ordinairement l'Arsenic avec la Lune & Saturne. *Autrement*. On fait fondre de l'Arsenic sublimé, jusqu'à ce qu'il se mette par morceaux,

puis on le jette piéce à piéce sur du Vénus. Je dis qu'il le faut jetter par piéces, & non pas le mettre en poudre pour en faire projection ; parce qu'étant en poudre, il s'enflamme bien plûtôt qu'en piéces. Et par ainsi il s'éxhale plus facilement, & ayant pris feu, il est consumé avant qu'il ne soit tombé sur le Corps qui est rougi, & qu'il ne l'ait touché.

On ôte encore la rougeur à Vénus, & on l'a blanchit avec de la Tutie. Mais parce que la Tutie ne la blanchit pas assez bien, elle ne fait que la jaunir seulement. Or toute sorte de jaune a beaucoup d'affinité avec le blanc. Voici comment on se sert de la Tutie pour cela. On prend quelque sorte de Tutie que ce soit ; on la dissout & on la calcine ; puis on dissout du Vénus, on mêle ces Dissolutions, & on en jaunit la Substance de Vénus ; & quiconque travaillera sur Vénus avec la Tutie, il y trouvera du gain.

Enfin on blanchit Vénus avec de la Marcasite sublimée, de même qu'avec l'Argent-vif sublimé, & l'un se fait comme l'autre.

CHAPITRE XXII.

Du blanchiſſement de Mars.

NOus devons parler maintenant des divers blanchiſſemens de Mars, qui ſe font par le moyen de ces Médecines particuliéres du prémier Ordre, ſuivant quoi il n'a pas une véritable fuſion, c'eſt-à-dire qu'il ne ſe peut fondre de lui-même, ſi l'on ne lui ajoûte un Fondant. Ainſi il faut le blanchir avec une Médecine fondante.

Toute Médecine, qui blanchit Vénus, fait le même effet ſur Mars, en le préparant de la même maniére. Néanmoins l'Arſenic, de quelque ſorte qu'il ſoit, eſt la Médecine qui le rend particuliérement fuſible. Mais avec quoi qu'on le blanchiſſe & qu'on le fonde, il faut néceſſairement le mêler & le laver avec de l'Argent-vif, juſqu'à ce qu'il n'ait plus d'impureté, & qu'il ſoit devenu blanc & bien fuſible. *Ou bien.* Il le faut rougir à fort feu, & jetter de l'Arſenic par deſſus; & quand il ſera fondu, en faire projection ſur une quantité de Lune. Parce qu'étant une fois mêlé avec de l'Argent, on ne l'en ſçauroit ſéparer qu'avec bien de la peine. *Ou bien encore.* On calcine le Mars, on lui ôte toute

te son *aluminosité* qui peut être dissoute, & qui est ce qui le rend impur. Ce qui se fait en le dissolvant de la maniére que je viens de le dire. Ensuite on sublime avec lui l'Arsenic, lequel on aura purifié auparavant, par quelque Sublimation qu'on en aura faite. Et on le resublime plusieurs fois de cette sorte, jusqu'à ce que quelque partie de l'Arsenic se fixe avec lui. Après cela on l'*imbibe* [ou l'arrose] avec la Dissolution de la Litharge, les mêlant, les remuant, & les brûlant alternativement; & enfin on lui fait reprendre corps par le même dégré de feu, avec lequel j'ai dit qu'on remettoit Jupiter en corps, après qu'il a été calciné. Cela fait, Mars sera blanc, net, & fusible. *Ou bien.* On le remettra en corps, après avoir mêlé sa Chaux seulement avec de l'Arsenic sublimé, & il paroîtra blanc, net & fusible.

Mais il faut que l'Artiste agisse ici avec la même précaution, que nous avons dit qu'il devoit prendre, en refaisant la Sublimation de Vénus avec l'Arsenic, afin de faire entrer l'Arsenic, & de le fixer jusques dans sa profondeur.

Mars se blanchit encore avec la Marcasite & la Tutie, & cela se fait de la même maniére & par le même artifice, que nous avons dit ci-devant que l'on blanchissoit Vénus. Néanmoins ces deux Médecines ne le

purifient ni ne le blanchiſſent pas parfaitement.

CHAPITRE XXIII.

Des Médecines qui jauniſſent la Lune.

POur parler maintenant avec ſincérité de la Médecine du prémier Ordre, qui donne à la Lune la Teinture du Soleil, nous dirons que c'eſt une Médecine, laquelle s'attache intimément à la Lune, & la pénétre juſques dans ſon intérieur, & qui par ce moyen lui communique cette Teinture : ſoit que cette Médecine s'uniſſe ainſi à la Lune, & qu'elle la colere d'elle-même & par ſa propre vertu ; ſoit que cela lui vienne de l'artifice de notre Magiſtére. Ce qui fait qu'il y a de deux ſortes de Médecines pour teindre la Lune. Nous parlerons prémiérement de celle, qui d'elle-même s'attache & s'unit naturellement à elle. Puis nous dirons par quel artifice nous rendons les autres Médecines, (de quelque eſpéce qu'elles ſoient) propres à s'unir tant à la Lune qu'aux autres Métaux, à les pénétrer, & à s'y attacher fortement, ſans pouvoir en être ſéparées.

On tire la prémiére Médecine, ou du Soufre, ou de l'Argent-vif, ou de la compoſition & du mélange de ces deux Eſprits. Mais la Médecine, qui ſe prend du

Soufre, eſt bien moins efficace : au lieu que celle qui ſe fait de l'Argent-vif, eſt beaucoup plus parfaite. On fait encore cette Médecine de certains Minéraux, qui ne ſont pas de la nature de ces Eſprits, tels que ſont le Vitriol, & la Couperoſe, qu'on appelle la *Gomme du Cuivre*, ou ſon égoût. Nous parlerons prémiérement des Médecines de l'Argent-vif, puis de celles qui ſe font du Soufre ou du mêlange de ces deux Eſprits. Enſuite nous verrons quelles ſont celles que l'on fait avec la Gomme du Cuivre, & les autres choſes ſemblables.

On fait la Médecine avec l'Argent-vif de cette maniére. On prend de l'Argent-vif qui ſoit précipité, & que la précipitation ait mortifié & rendu fixe. On met ce Précipité dans un Fourneau, qui faſſe un feu fort, comme eſt celui où l'on met les Chaux des Métaux pour les maintenir & les conſerver toûjours en même état. Et on laiſſe ce Précipité dans ce Fourneau juſqu'à ce qu'il devienne rouge, comme eſt le Cinnabre, qui ſe fait du mêlange de l'Argent-vif & du Soufre. Que s'il ne rougit pas dans ce feu, il faudra prendre une partie d'Argent-vif, ſans être mortifié, & l'ayant mêlé avec du Soufre, reſublimer ainſi ce Précipité. Mais il faut que le Soufre & l'Argent-vif, dont on ſe ſervira pour

faire cette Opération, soient bien purifiez de toutes leurs impuretés, & après qu'on aura sublimé ce Soufre vingt fois avec le Précipité, on le dissoudra dans des Eaux acres & dissolvantes, puis on le calcinera, & on le dissoudra plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il le soit assez. Cela fait, dissous une partie de Lune, mêles-en la Dissolution avec les précédentes; coagule le tout, & fais-en projection sur de la Lune fonduë, & tu verras que cela la teindra utilement. Mais si l'Argent-vif rougit lorsqu'on le précipitera, afin qu'on en fasse la projection, & que ce Précipité donne la Teinture à la Lune; il suffira de le mettre, & de le tenir dans le Fourneau, comme je viens de le dire, sans qu'il soit besoin de le mêler avec quoi que ce soit de tingent.

On teint tout de même la Lune avec le Soufre; mais c'est un travail difficile & pénible, plus qu'on ne le sçauroit croire. On la teint encore avec la Dissolution de Mars. Mais il faut nécessairement calciner le Mars & le fixer auparavant; ce qui n'est pas une petite affaire. Après cela on le prépare comme nous avons dit qu'il faloit le faire pour la Médecine du Soufre & de l'Argent-vif, en le dissolvant & le coagulant & nous en faisons la projection de la même maniére sur de la Lune fonduë. Et avec tout cela la Teinture, que cette Mé-

decine donne à la Lune n'eſt point brillante, mais elle eſt obſcure & matte, & d'une couleur pâle & déſagréable.

La Médecine, qui ſe fait du Vitriol & de la Couperoſe, pour teindre la Lune, ſe fait ainſi. On prend une certaine quantité de chacun de ces Minéraux. On en ſublime ce qui peut être ſublimé, & on ſublime le reſte à fort feu. Il faut ſublimer une ſeconde fois ce qui aura été ſublimé, & on le fera par un dégré de feu, qui ſoit propre à cette Opération, afin que par ce moyen, une partie ſe fixe après l'autre, juſqu'à ce que la plus grande partie ſoit fixée. Puis on calcinera cette partie avec un feu, qu'on fera de telle maniére, qu'on puiſſe l'augmenter, afin d'achever & de parfaire cette Médecine. Enſuite on diſſoudra cette Matiére, & il s'en fera une Eau parfaitement rouge, & qui n'a pas ſa pareille. Après quoi, il faudra trouver moyen de luy donner *ingrez*, c'eſt-à-dire de la rendre ſi ſubtile qu'elle puiſſe entrer & pénétrer dans le Corps de la Lune. Je t'en ai ſuffiſemment enſeigné l'artifice par les choſes que j'ai dites dans ce Livre, ſi tu es un véritable Inquiſiteur de l'Oeuvre parfaite. Et parce que nous avons vû que ces choſes s'attachoient & s'uniſſoient amiablement & intimement à toute la Subſtance de la Lune, nous avons inféré de là,

qu'elles étoient faites & composées des mêmes Principes qu'elle. Ce qui est assurément très-véritable. Car c'est pour cela même qu'elles ont la vertu de l'altérer & de la changer.

Voilà toutes les Médecines du *prémier Ordre*. Ce n'est pas qu'on ne puisse en augmenter le nombre, en les mêlant diversement, sans que dans les différentes maniéres, avec lesquelles leurs mêlanges se peuvent faire, les choses tingentes perdent rien de leur essence ni de leur vertu. Mais à dire le vrai, la Médecine pour la Lune que l'on tire de l'Argent-vif, n'est pas une Médecine du *prémier Ordre*; parce qu'elle ne communique pas seulement une des cinq espéces de la perfection que nous avons remarquées ci-devant, mais elle donne la perfection toute entiére.

Il y en a qui ont imaginé plusieurs autres Médecines; mais il arrive nécessairement de deux choses l'une, ou qu'ils font leur Médecine des mêmes choses, ou qui sont du moins de même nature que celle dont nous avons parlé; ou bien qu'ils la font d'une chose, laquelle par l'altération & le changement qu'on lui donne, a la même vertu que ce qu'elle n'est pas en effet: c'est-à-dire, qui fait le même effet que les Médecines dont nous venons de parler, quoi qu'elle ne soit pas de même nature

qu'elles. *Mais cette Médecine ne peut de rien servir à ce qui est net & pur, ni à ses parties, jusqu'a ce que le Moteur se soit reposé dans le plus haut Mobile de la Nature, sans être nullement corrompu.*

CHAPITRE XXIV.

Des Médecines du second Ordre, & de leurs propriétés.

VEnons maintenant aux Médecines du second Ordre, & disons-en tout ce qu'il sera nécessaire d'en sçavoir avec les preuves & les expériences, que par effet nous avons trouvées être véritables. Or comme il y a des Médecines pour transmuer les Corps, & qu'il y en a aussi pour coaguler parfaitement; c'est à-dire pour fixer l'Argent-vif en véritable Soleil, & Lune, nous commencerons par les prémieres.

La Médecine du second Ordre, est une Médecine, laquelle, comme je l'ai dèja dit, donne seulement une seule sorte de perfection aux Corps imparfaits. Mais parce que dans les Corps imparfaits il y a plusieurs impuretés qui les corrompent, & qui sont cause de leur imperfection, comme par éxemple dans Saturne, il y a un Soufre volatil & un Argent vif aussi volatil, & outre cela une terrestréitéqu i l

rendent néceſſairement imparfait ; on fait une Médecine, laquelle ôte entiérement l'une ou l'autre de ces imperfections, ou qui la pallie & la cache, en l'embelliſſant, ſans toucher aux autres imperfections, qui y demeurent toutes entiéres. D'ailleurs, comme dans les Corps, il y a quelque choſe qui ne peut être changé, parce que c'eſt une choſe qui leur eſt eſſentielle ; étant née avec leurs Principes, elle ne peut point auſſi leur être ôtée par aucune Médecine du ſecond Ordre : Et il n'y a que la ſeule Médecine du troiſiéme & grand Ordre, qui puiſſe la faire perdre aux Corps mixtes dans leſquels elle ſe trouve. Mais parce que l'expérience a fait voir, que par la Calcination, on pouvoit ôter les ſuperfluités des Volatils, & que la terreſtréité qui n'étoit pas eſſentielle aux Corps, ni unie à leurs Principes, ſe perdoit en les calcinant, & en les remettant pluſieurs fois en corps ; Cette connoiſſance a fait que l'on a inventé la Médecine du ſecond Ordre, laquelle peut pallier & couvrir les imperfections eſſentielles des Corps, ramollir ce qu'ils ont de dur, & endurcir ce qu'ils ont de mou, & communiquer aux Imparfaits, tant durs que moûs, une perfection *du ſecond Ordre*, qui ne ſoit pas Sophiſtique, mais une véritable perfection de Soleil & de Lune.

Mais

Mais parce qu'auſſi on ne ſçauroit, par cette Oeuvre du ſecond Ordre, empêcher que les Corps moûs ne ſe fondent fort promptement, ni leur ôter l'impureté qui eſt enracinée dans leurs Principes, on a été obligé de rechercher une autre Médecine, laquelle, dans la projection qu'on en fera ſur eux, puiſſe épaiſſir & reſſerrer leurs parties trop rares & trop éloignées les unes des autres, & par ce moyen les endurcir aſſez pour ne pas ſe fondre, avant qu'ils ayent rougi dans le feu. Cette Médecine a été encore néceſſaire pour faire un effet tout contraire ſur les Corps durs imparfaits, en raréfiant & attenuant leur épaiſſeur, autant qu'ils eſt néceſſaire pour ſe fondre plus proptement, qu'elles ne faiſoient ſans leur ôter pourtant la propriété qu'ils ont de rougir avant que de ſe fondre. Et afin encore qu'en paliant la noirceur, qui ſe trouve dans les uns & dans les autres de ces Corps imparfaits, elles les embelliſſent : & qu'enfin, comme cette Médecine eſt ou Blanche ou Rouge, la blanche les tranſmuë en blanc de Lune, & la rouge en rouge parfait. Or ces deux Médecines, la Blanche & la Rouge, ne différent qu'en ce que l'une n'eſt pas ſi bien préparée ni digérée, & par conſéquent ſi parfaite que l'autre ; le différent effet qu'elles font de changer en blanc & enrouge, ne provenant nullement de la différence des

Corps, sur lesquels on en fait projection, ni de ce qu'elles soient composées de choses différentes en Teinture ; mais de la seule préparation ou cuisson.

Au reste, la Médecine du second Ordre, qui doit épaissir & resserrer les parties trop rares des Corps moûs, doit être tout autrement préparée, que celle qui doit attenuer & raréfier le trop d'épaisseur des Corps durs. Car on doit donner à la prémiére un feu propre à consumer le trop d'humidité des Corps moûs ; au lieu que la derniére a besoin d'un feu doux, & qui conserve l'humidité qui fait la fusion.

CHAPITRE XXV.

De la Médecine Lunaire & Solaire pour les Corps imparfaits.

PArlons maintenant de toutes les Médecines Lunaires & Solaires du second Ordre, & enseignons la maniére de les faire, en commençant par les Médecines Lunaires. Il faut néanmoins remarquer auparavant, que le Soufre, quel qu'il soit, est ce qui empêche la perfection, comme nous l'avons fait voir ci-devant, & que l'Argent-vif est ce qui fait la perfection dans les Ouvrages de la Nature, par un régime ou une digestion parfatie. Notre

intention étant donc, non pas de changer les ordres de la Nature, mais d'en imiter les opérations, autant que nous le pouvons faire ; nous nous servons tout de même de l'Argent-vif dans le Magistére de cette Oeuvre, pour faire toutes les Médecines Lunaires & Solaires, soit pour parfaire les Corps imparfaits, soit pour coaguler & fixer l'Argent-vif. Car, comme nous avons dèja fait voir, il faut des Médecines différentes pour faire ces deux choses, nous allons maintenant traiter des unes & des autres par ordre & de suite.

La Matiéres néanmoins de ces deux Médecines est la même, & il n'y en a qu'une seule, & nous l'avons assez fait connoître en tout ce que nous venons de dire. Prens-là donc & t'en sers pour faire la Médecine Lunaire du second Ordre, que j'ai promis de t'enseigner, & pour cet effet éxerce toi & apprens à la préparer par les Opérations qui sont nécessaires pour faire ce Magistére, que tu ne peux ignorer, & qui ne se terminent toutes qu'à séparer la pure Substance de cette Matiére, à fixer une partie de cette Substance, & à laisser l'autre, pour faire l'Incération. Continuant ainsi à faire le Magistére, jusqu'à ce que tu ayes rendu la Médecine fondante, qui est ce que tu dois chercher, & que tu reconnoîtras par expérience. Car si faisant pro-

jection de ta Médecine sur les Corps durs, elle leur donne une prompte fusion ; & si elle fait un effet tout contraire sur les Corps moûs, ce sera une marque assurée qu'elle est parfaite. De sorte qu'étant projettée sur quelque Métail imparfait que ce soit, elle le changera parfaitement en Substance de Lune, pourvû qu'on lui ait donné les préparations nécessaires ; sinon elle laisse quelque imperfection au Corps qu'elle change, & elle ne lui communique tout au plus qu'une des sortes de perfections, dont nous avons parlé ci-devant. Par ce qu'elle ne peut rien faire davantage, n'ayant eu les préparations, que pour être Médecine du second Ordre : au lieu que la Médecine du troisiéme Ordre donne la perfection aux Imparfaits, par la seule projection que l'on en fait sur eux, sans qu'il soit besoin de les préparer auparavant.

La Médecine Solaire du second Ordre, pour chacun des Corps imparfaits, se fait de la même Matiére & par le même Régime. Elle différe néanmoins de la Lunaire, en ce que ses parties sont renduës plus subtiles, par une maniére de digestion toute particuliére ; & par le mêlange qu'on fait d'un Soufre préparé par un Régime subtil, avec cette Matiére que nous avons assez déclarée, pour la faire connoître. Et ce Régime ne tend qu'à fixer ce même Soufre très-pur, & à

le dissoudre ou rendre foible avec modération. Car c'est ce Soufre qui teint la Médecine, & c'est par son moyen, qu'étant projettée sur quelqu'un des Corps imparfaits, elle lui donne la perfection de l'Or, autant que la préparation qu'elle a eüe auparavant, comme Médecine du second Ordre, la rend efficace ; & autant que celle que l'on a donnée au Corps imparfait, le rend capable de la recevoir. Et si l'on fait projection de cette même Médecine sur la Lune, elle lui donnera la perfection du Soleil avec beaucoup de profit.

CHAPITRE XXVI.

De la Médecine qui coagule & fixe l'Argent-vif.

POur achever les Médecines du second Ordre, il nous reste à parler de celles qui coagulent ou fixent l'Argent-vif. Je dis donc que la Matiére de cette Médecine se doit prendre des mêmes choses d'où se prend celle des autres Médecines, c'est-à-sçavoir de ce que nous avons assez fait connoître, par tout ce que nous avons dit dans les Chapitres précédens. Et la raison en est que l'Argent-vif, qui est volatil, s'enfuyant aisément, sans même qu'il soit

beaucoup échauffé, a besoin d'une Médecine, laquelle, avant qu'il s'éxhale, s'attache d'abord intimement & profondément à lui, qui s'y unisse par ses moindres parties, qui l'épaississent, & qui par sa fixation le retiennent, & le conservent dans le feu jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus violent, qui consume son humidité perfluë, & qui par ce moyen le convertisse en un moment, en véritable Soleil ou Lune, selon que la Médecine aura été préparée au Rouge ou au Blanc.

Or comme on ne sçauroit rien trouver qui convienne mieux à l'Argent-vif, que ce qui est de même nature que lui, nous avons jugé de-là, qu'il faloit faire cette Médecine du Vif-Argent lui même, & nous avons imaginé le moyen de le changer en Médecine par notre artifice. Et ce moyen ne consiste qu'à préparer l'Argent-vif de la maniére que nous avons dèja dit, par un long & assidu travail, par lequel sa Substance subtile & plus pure se change, celle qui est blanche en Lune, & celle qui est orangée en Soleil. Or il ne peut point devenir Orangé, si l'on ne mêle avec lui quelque chose, qui lui donne cette Teinture, & qui soit de sa même nature: & qu'après, de cette Substance très-pure de l'Argent-vif, par le moyen des Opérations, dont on se sert pour faire le Magistére,

il se fasse une Médecine qui s'attache très-fortement à l'Argent-vif ; qui le rende très-facilement fusible, & qui le coagule & le fixe. Car si on le prépare auparavant, comme il le doit être, cette Médecine le convertira en véritable Soleil ou Lune.

On demande d'où se doit principalement tirer cette Substance d'Argent-vif. Je réponds, qu'on la doit prendre dans les choses où elle est ; & la tirer de ces mêmes choses. Or il est certain que naturellement elle est dans les Corps & dans l'Argent-vif même ; puisque & l'Argent-vif, & les Corps, sont constamment tous d'une même nature, ainsi que l'expérience le fait voir. Néanmoins il est plus difficile de trouver cette Substance dans les Corps; au lieu qu'elle est plus aisée à trouver, & plus proche dans l'Argent-vif, quoi que pourtant elle n'y soit pas plus parfaite. Mais dans quelque lieu que l'on trouve, & d'où l'on prenne cette Médecine, soit dans les Corps, soit dans la Substance de l'Argent-vif, on peut dire que c'est la Médecine de la Pierre précieuse.

CHAPITRE XXVII.

Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner ingrez.

IL arrive quelquefois que les Médecines, dont nous venons de parler, se mêlent, & quelquefois aussi elles ne se mêlent pas avec les Corps. Ainsi il est nécessaire d'enseigner par quel moyen on peut les rendre capables de se mêler, c'est à-dire d'entrer profondément dans les Corps, dans lesquels elle ne sçauroient entrer sans cela. Ce moyen est de dissoudre ce qui est *entrant*, & de dissoudre aussi ce qui ne l'est pas, & de mêler ensuite ces deux Dissolutions. Car tout ce qui pourra se mêler par les moindres parties, avec ces Dissolutions, de quelque nature qu'il soit, deviendra aussi-tôt *entrant*. Or il est certain que c'est par la Dissolution que cette *ingrez* s'acquiert, parce que c'est par la Dissolution, que la fusion se communique à ce qui n'est pas fusible. Et par conséquent, c'est par ce moyen qu'elles deviennent propres à entrer dans les Corps, & à les *altérer* ou changer. Et c'est aussi pour cela que nous calcinons de certaines choses, qui ne sont pas de la nature de celles

dont nous parlons, afin qu'elles se puissent mieux dissoudre. Et on ne les dissout, qu'afin que les Corps reçoivent mieux leur impression, & que par ce moyen ils soient mieux préparez & mieux purifiez.

Il y a encore une autre maniére de rendre *entrant* ce qui ne l'est pas, à cause de son épaisseur. Ce qui se fait en le sublimant plusieurs fois avec des Esprits, qui ne sont pas inflammables, comme sont l'Arsenic & l'Argent-vif, sans le rendre fixe. Ou bien en dissolvant plusieurs fois ce qui de soi n'est pas *entrant*.

Voici encore un autre bon moyen pour donner *ingrez* aux choses qui ne se peuvent pas mêler avec les Corps ou Métaux. Il faut dissoudre le Corps dans lequel on veut faire entrer la Médecine, afin de le changer & de l'altérer : & il faut de même dissoudre la Chose, ou la Médecine, que l'on veut qui entre dans le Corps, & qu'elle le change. Il ne faut pas néanmoins le dissoudre tout à la fois, mais une partie seulement ; & de cette Dissolution on en abreuvera, à plusieurs reprises, ce qui n'aura pas été dissous. Car par ce moyen, il faut nécessairement que cette Médecine entre dans ce Corps-là, & qu'elle le pénétre, quoi qu'il ne s'ensuive pas pour cela, qu'elle doive *entrer* aussi aisément dans les autres Corps. Ce sont-là les artifices

par lesquels les choses deviennent *entrantes*, par la conformité de leur nature : Et c'est par ce moyen, que l'on a trouvé de les mêler facilement avec les Corps, qu'elles les changent & les altérent.

Ainsi voilà nos dix Médecines parachevées, & tout ce que nous avions à dire là-dessus.

CHAPITRE XXVIII.

De la Médecine du troisiéme Ordre en générale.

NOus n'avons plus à parler que de la *Médecine du troisiéme Ordre.* Il y en a de deux sortes, l'une que l'on appelle *Lunaire*, & l'autre *Solaire.* Ce n'est pourtant qu'une seule Médecine, puisque toutes les deux n'ont qu'une même Essence, & qu'elles agissent de même maniére. C'est pourquoi *les anciens Philosophes*, dans les Livres que nous avons lûs d'eux, *assûrent tous qu'il n'y a qu'une Médecine.* La seule différence qui s'y trouve, c'est que pour faire la Médecine Solaire, on lui ajoûte la Couleur rouge, qui lui donne la Teinture. Et cette Couleur vient de la Substance très-pure du Soufre fixe, qui n'est que dans la Médecine Solaire, & qui ne se trouve point dans l'autre. Or on appelle

cette Médecine du troisiéme Ordre, *la grand' Oeuvre* ; parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, & beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du prémier & du second Orde. Cette Médecine ne différe pas néanmoins essentiellement de celle du second Ordre, si ce n'est qu'elle demande seulement une préparation plus subtile, par un Régime de feu qui se doit faire par dégré, & un travail plus long & plus assidu. Je dirai son Régime & la Maniére de le préparer par ses Causes, & ses Expériences, & j'enseignerai quel différent dégré de feu il faut lui donner pour être *Médecine du troisiéme Ordre.* Car afin que la Médecine Solaire ait sa Teinture parfaite, elle a besoin d'un dégré de feu différent de celui, qu'est nécessaire pour donner la perfection à la Médecine Lunaire : parce qu'il faut ajoûter un Soufre tingent à la prémiére, que la derniére ne doit pas avoir, ce qui ne se fait que par une plus forte digestion, & par conséquent par un plus fort dégré de feu.

CHAPITRE XXIX.

De la Médecine Lunaire du troiſiéme Ordre.

LA maniére de faire cette Médecine, eſt de prendre la Pierre, c'eſt-à-dire la Matiére, qui doit être maintenant aſſez connuë ; ſéparer ſa partie la plus pure & la mettre à part, puis fixer quelque choſe de cette partie très-pure, & en laiſſer auſſi ſans fixer. On prend ce qui eſt fixé ; l'on en diſſout tout ce qui peut ſe diſſoudre ; & ce qui ne s'eſt pas diſſous, on le calcine. Puis on diſſout tout de même une ſeconde fois tout ce qui le peut être, continuant ainſi à calciner & à diſſoudre, juſqu'à ce que l'on en ait diſſous une bonne partie. Après quoi l'on mêle toutes ces Diſſolutions, on les coagule, & en les rotiſſant légérement, on les tient dans un feu modéré juſqu'à ce qu'on puiſſe donner à cette Matiére un feu plus fort, ſelon qu'elle en a beſoin. Recommencez enſuite, comme à la prémiére fois, à diſſoudre tout ce qui pourra être diſſous ; coagulez-le, & le remettez dans un feu modéré, juſqu'à ce qu'il puiſſe en ſouffrir un plus grand pour lui donner ſa perfection. Il faut réitérer quatre fois ces préparations, & à

la fin on calcinera cette Matiére comme elle le doit être. Ce qui étant fait, la très-précieuse Terre de la Pierre sera bien préparée. Prenez alors cette partie de votre Matiére, que vous avez gardée sans la fixer, & la mêlez subtilement & adroitement, avec cette Terre ainsi préparée, par leurs moindres parties; & tâchez de les sublimer si bien ensemble, de la maniére que je l'ai dit, que ce qui est fixe s'éléve & se sublime entiérement avec ce qui n'est pas fixe, c'est-à-dire avec ce qui est volatil. Et si après cela ce qui est fixe ne s'élévoit pas, il faudra encore lui ajoûter autant de la Matiére volatile ou qui n'est pas fixe, qu'il en faudra pour le faire sublimer. Après quoi, il faut les resublimer & continuer à le faire, jusqu'à ce que tout soit devenu fixe. Ensuite on l'abbreuvera une partie après l'autre, avec la même Matiére [que l'on a gardée] & qui n'a pas été fixée, de la maniére que vous le devez sçavoir, jusqu'à ce que tout s'éléve & se sublime. Fixez encore jusqu'à ce qu'il se fonde facilement, après avoir rougi; & vous aurez une Médecine qui transmuera tous les Corps imparfaits & quelque Argent-vif que ce soit, en très-parfaite Lune.

CHAPITRE XXX.

De la Médecine Solaire du troiſiéme Ordre.

POur faire cette Médecine, il faut, en la préparant, lui ajouter avec grand artifice un Soufre incombuſtible, en fixant, calcinant & diſſolvant, & en réïtérant ces Opérations juſqu'à ce que ce Soufre ſoit pur & net. Mais avant tout cela, il faut avoir parfaitement ſublimé la Matiére de cette Médecine. La maniére d'ajoûter ce Soufre ſe fait en réitérant la Sublimation de la partie de la Pierre, c'eſt-à-dire de ſa Matiére, qui n'eſt pas fixe, & en la joignant induſtrieuſement avec la partie fixe; tellement que celle-ci s'éléve avec l'autre, & qu'elle lui communique ſa fixité & ſa ſtabilité. Et plus on refait de ſuite ces Opérations, qui donnnent une perfection *exubérante* à cette Médecine, plus elle acquiert de perfection, plus elle devient efficace, & plus enfin ſa vertu s'augmente & ſe *multiplie*.

Mais pour ne donner ſujet à perſonne de ſe plaindre de moi, je m'en vais dire en quoi conſiſte tout l'accompliſſement du Magiſtére, & cela en peu de mots fort intelligibles, qui comprendront tout, ſans rien omettre.

Tout le Sécret consiste donc à purifier parfaitement, par la Sublimation, tant la Pierre, ou sa prémiére Matiére, que ce qu'on lui ajoûte, c'est-à-dire son Soufre : puis à fixer adroitement ce qui est volatil, & à rendre volatil ce qui est fixe ; & enfin à faire encore le fixe volatil. Fais cela, & tu posséderas un Sécret très-précieux, qui vaut mieux incomparablement que tous les Sécrets de toutes les Sciences du Monde, & qui est véritablement un Tréſor, qu'on ne sçauroit assez estimer. Applique-toi à le chercher avec un travail assidu & une très-profonde méditation. Car par ce moyen tu pourras l'acquérir, & non autrement.

Au reste, en refaisant, comme je l'ai dit, les Opérations de cette Médecine, ce qui s'appellle sa Multiplication, on peut l'élever à une telle perfection, qu'elle changera véritablement une infinité d'Argent-vif en Soleil & en Lune très-parfaits. Et cela ne dépend que de sa seule Multiplication.

Il ne nous reste plus qu'à loüer & à bénir en cet endroit le très-haut & très-glorieux Dieu, Créateur de toutes les Natures, de ce qu'il a daigné nous révéler toutes les Médecines, que nous avons vûës & connuës par expérience. Car c'est par sa sainte inspiration que nous nous sommes appliquez à les rechercher avec bien de la

peine, & qu'enfin nous les avons faites ; & que nous avons vû de nos yeux & touché de nos mains le parfait Magiſtére, que nous avons tant cherché. Que ſi nous avons célé la choſe, celui qui ſera Fils de la Science, ne s'en doit pas étonner. Car ce n'eſt pas à lui que nous l'avons cachée ; mais au Méchant, l'ayant enſeigné de telle maniére, que très-aſſûrément un Fou n'y comprendra rien ; au lieu que ce que nous en avons dit encouragera un Homme ſage à s'attacher encore plus fortement à la rechercher.

Courage donc, Fils de la Science, cherchez & vous trouverez infailliblement ce Don très-excellent de Dieu, qui eſt réſervé pour vous ſeuls. Et vous, Enfans d'iniquité, qui avez mauvaiſe intention, fuyez bien loin de cette Science, parce qu'elle eſt votre Ennemie, & qu'elle eſt faite pour votre perte & votre ruine, qu'elle vous cauſera très-aſſûrément. Car la Providence divine ne permettra jamais que vous joüiſſiez de ce Don de Dieu, qui eſt caché pour vous, & qui vous eſt défend

Après avoir parlé de toutes les ſortes de Médecines, en ſuivant l'ordre que nous nous ſommes propoſé, nous allons traiter maintenant des différentes Epreuves, par leſquelles on connoît ſi le Magiſtére eſt véritablement parfait.

TROISIE'ME

TROISIE'ME ET DERNIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.

Des Epreuves de la perfection.

CHAPITRE XXXI.

Diviſion des choſes contenuës en cette Partie.

NOus ne nous arrêterons point à parler ici des Expériences, que tout le monde ſçait faire, comme d'éxaminer les Métaux parfaits par leur poids, leur couleur, & l'extenſion qu'ils reçoivent ſous le Marteau ; parce qu'il ne faut pas être fort habile pour cela. Ainſi nous ne traiterons en cette Partie que des *Epreuves* ou Eſſais que font les Artiſtes, pour connoître ſi la Médecine, dont on aura fait projection ſur les Corps imparfaits, & qui les aura tranſmuez, leur aura donné une véritable perfection.

Ces *Epreuves* ſont *la Coupelle*, *le Ciment*, *le Rougiſſement du Métail* au feu, *la Fuſion*, *l'Expoſition* que l'on en fait *ſur* la vapeur des *choſes aiguës* ou acides, *le Mélange* ou l'*Addition du Soufre combuſtible*, *l'Extinction* du Métail qui a été rougi, la *Calcination*, la *Réduction* en corps, & la *facilité ou difficulté* qu'il aura *à recevoir l'Argent-vif*. Enſuivant cet ordre, nous commencerons par *la Coupelle*, puis nous viendrons aux autres Epreuves, & nous rapporterons les Cauſes de chacune dans leur lieu.

CHAPITRE XXXII.

De la Coupelle.

VOyons donc ce que c'eſt que *la Coupelle*; diſons-en les Cauſes, qui ſeront très-manifeſtes, & la maniére de la faire. Mais il faut remarquer prémiérement qu'il n'y a que le Soleil & la Lune qui puiſſent ſouffrir cet éxamen. En recherchant donc quelle eſt la Cauſe de l'Effet que produit la *Coupelle*, & d'où vient que des Métaux imparfaits, que lon met à cet Examen, il y en a qui le ſouffrent plus long-tems, & d'autres moins, nous verrons par même moyen, ce qui fait la vé-

ritable différence des deux Corps parfaits, d'avec les imparfaits.

Ce n'eſt pas que ce ſoit une choſe néceſſaire à faire en cet endroit, puiſque nous avons dèja ſuffiſemment éxaminé & découvert la Compoſition eſſentielle des deux Métaux parfaits, par leurs Principes, lorſque nous en avons ci-devant traité expreſſement. Car nous avons dit alors que leur Subſtance étoit compoſée d'une grande quantité d'Argent-vif, & de ſa plus pure Subſtance, très-ſubtile d'abord, mais qui depuis a été épaiſſie, & renduë en état de ne ſe fondre, qu'étant devenuë rouge dans le feu. Et de-là nous tirons cette conſéquence. Que les Métaux imparfaits, qui ont le plus de terreſtréité, ſouffrent le moins la *Coupelle*, & que ceux qui en ont le moins, la ſouffrent davantage. Et la raiſon en eſt, parce que les parties de ces derniers étant plus ſubtiles, n'étant entremêlées d'aucune terreſtréité groſſiére, elles ſe mêlent mieux, & elles s'uniſſent plus fortement enſemble; & ainſi elles ſont beaucoup plus tenantes les unes aux autres. Et de-là il s'enſuit encore que les Corps, dont les parties ſont plus minces & plus ſubtiles, ou au contraire qui ſont plus épaiſſes & plus groſſiéres, que ne ſont celles des Corps parfaits, étant mêlez enſemble, doivent néceſſairement ſe ſéparer en-

tiérement les uns des autres, lorſqu'on les met à cette Epreuve, parce que ces Corps ne ſe fondent pas tous de la même maniére, & au même tems, entre ceux-là, & ceux qui dans leur compoſition ont le moins d'Argent-vif, ſe ſéparent le plûtôt des autres.

Ce qui nous fait évidemment connoître la raiſon pourquoi de tous les Métaux, Saturne ſouffre moins la *Coupelle*, & pourquoi il ſe ſépare le prémier de ceux qu'on met à cette Epreuve avec lui. Car c'eſt qu'il eſt compoſé de beaucoup de terreſtréité & de fort peu d'Argent-vif, & qu'il ſe fond facilement & promptement, qui ſont deux choſes toutes oppoſées à cet Examen. Et parce qu'il s'en va & s'éxhale plûtôt, que pas un des autres Cops imparfaits, c'eſt pour cela qu'il eſt plus propre que nul autre à faire cette Epreuves, & à ſervir d'*Examinateur*. Car s'éxhalant d'abord, il enléve & entraîne avec lui les autres Corps imparfaits qu'on y met. Et par cette même raiſon, il ſe conſume moins du Corps parfait dans le feu qu'on fait pour la *Coupelle*, quoi qu'il ſoit très-violent; parce que Saturne, qui eſt l'Examinateur, n'y demeure pas ſi long-tems; au lieu que le Corps parfait y demeure juſqu'à la fin, & long-tems après que Saturne eſt tout conſumé. Et par ainſi, il ſe brûle moins

du Corps parfait en cet éxamen, qui se fait par l'entremise du Plomb, & même il s'y purifie davantage.

C'est pourquoi Jupiter, ayant moins de terrestréité, & plus d'Argent-vif que Saturne, & ce qu'il en a étant plus pur & plus subtil, lorsqu'il est mêlé avec les autres Métaux, il souffre plus long-tems la *Coupelle* que ne font Saturne ni Vénus, parce qu'il s'attache plus intimement à ce qu'il y a de Métail parfait mêlé avec lui. Et c'est pour cela même, que lorsqu'il y a du Jupiter mêlé avec quelqu'un des Corps parfaits, dans la masse dont on fait l'Epreuve, le Corps parfait diminuë beaucoup, avant que Jupiter s'en sépare.

Pour ce qui est de Vénus, quoi qu'elle ne se fonde qu'après avoir rougi, néanmoins, lorsqu'elle est mêlée avec un Corps parfait, comme elle ne se fond pas si-tôt que lui, cela est cause qu'elle s'en sépare, mais non pas pourtant si-tôt que Saturne, parce qu'elle rougit avant que de se fondre. Mais comme elle a bien moins d'Argent-vif que Jupiter, qu'elle a plus de terrestréité que lui, & qu'elle est par conséquent d'une Substance plus épaisse, elle se sépare aussi plûtôt que Jupiter de la masse où elle sera mêlée avec un Métail parfait; parce que Jupiter s'y attache bien plus intimement que ne fait Vénus, pour

la raiſon que je viens de dire.

A l'égard de Mars, n'ayant point de fuſion, à cauſe qu'il n'a preſque point d'humidité, il ne ſe mêle avec nul des Métaux; & s'il arrive que par la violence du feu, il ſe mêle avec le Soleil ou la Lune, n'ayant point d'humidité, il boira celle de ces deux Métaux parfaits, & s'unira avec eux fort éxactement, & par ſes moindres parties. De ſorte qu'encore qu'il ait beaucoup de terreſtréité, & fort peu d'Argent-vif, & qu'il ne ſoit pas même fuſible, on a pourtant bien de la peine à le ſéparer d'avec les Métaux parfaits, & il faut être bien expert pour le pouvoir faire.

L'Artiſte, qui comprendra bien les raiſons que je viens de dire (pourquoi il y a des Métaux qui ſouffrent la *Coupelle*, & d'autres qui la ſouffrent plus ou moins) connoîtra par-là ce qu'il faut faire pour perfectionner les Métaux imparfaits, c'eſt-à-dire ce qu'on doit leur ajoûter & leur ôter. Mais s'il ne m'entend ou s'il ne me croi pas, & qu'il ne veüille ſuivre là-deſſus que ſon caprice, cela ne lui ſervira de rien pour découvrir la vérité.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre que les deux Corps parfaits, c'eſt-à-dire le Soleil & la Lune, ſouffrent l'Examen de la *Coupelle*. J'en ai dit la raiſon, je l'explique encore & j'ajoûte, que c'eſt

à cause de leur bonne & forte composition, qui vient de leur parfaite mixtion, & de leur pure Substance ; au lieu que les Métaux imparfaits ne la peuvent souffrir, à cause de l'impureté & de la foible union de leurs Principes.

CHAPITRE XXXIII.

Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle.

POur faire la *Coupelle*, il faut prendre des Cendres criblées, de la Chaux, ou de la poudre des Os des Bêtes, que l'on aura brûlez. On mêle tout cela ensemble, ou une partie seulement ; on le détrempe avec un peu d'eau, & on lui donne la forme en l'applatissant avec la la main, afin qu'il ait une assiette ferme & solide, & on enfonce un peu le milieu plus que les côtés ; & sur ce milieu, qui a la figure d'une petite Coupe, l'on jette un peu de poudre de verre, & on la laisse sécher. On se sert ensuite de cette *Coupelle*, comme je vais le dire.

On pose le Métail, ou la masse du Métail que l'on veut coupeller, dans le milieu de cette *Coupelle*, à l'endroit où elle est un peu creuse ; on met des charbons pardessus

qu'on allume, & on souffle continuellement avec un soufflet sur la Matiére qu'on y a mise, jusqu'à ce qu'elle soit fonduë. Cela fait, on jette du Plomb piéce à piéce pardessus, & on continuë à souffler fortement, afin d'y entretenir continuellement un feu de flamme. Et quand vous verrez la Matiére se tourner, & se remuer fortement, soyez assuré qu'elle n'est pas pure. Il faut attendre pourtant jusqu'à ce que tout le Plomb soit éxhalé. Car si après cela l'agitation de la Matiére continuë toujours, c'est une marque qu'elle n'est pas assez purifiée, ainsi il faut encore jetter d'autre Plomb pardessus, & souffler continuellement jusqu'à ce qu'il s'en aille. Que si après y avoir jetté du Plomb la seconde fois, vous voyez que la Matiére ne demeure pas encore en repos, il faut souffler pardessus, jusqu'à ce que son mouvement s'arrête, & que la sur-face de la Matiére fonduë vous paroisse nette & claire. Alors ôtez les charbons, défaites le feu, & jettez de l'eau sur votre Matiére, parce que vous devez la trouver bien coupellée.

Que si en soufflant vous jettez de fois à autre de la Poudre de verre dans votre *Coupelle*, le Métail que vous éxaminez, s'en purifiera mieux; parce que le Verre emporte les ordures en les accrochant. Au lieu

lieu de Verre, on peut y jetter du Sel, ou du Borax, ou de l'Alun de quelque sorte que ce soit. Cette Epreuve se peut aussi bïen faire dans un *Creusét* de terre, qu'avec une *Coupelle*, en soufflant tout autour pardessus, afin que le Métail qu'on mettra dedans à éprouver, soit plûtôt fondu & purifié.

Parlons maintenant du *Ciment*, & disons-en les causes & l'usage.

CHAPITRE XXXIV.

Du Ciment, & pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, & d'autres qui le souffrent moins.

NOus avons dit ci-devant que les Corps, qui ont le plus de Soufre combustible, se brûloient beaucoup plus par la Calcination; & que ceux qui en ont le moins, ne se brûloient pas si facilement. Le Soleil étant donc celui de tous les Métaux qui a le moins de Soufre, & ce qu'il en a étant fixe, il s'ensuit de-là qu'il est le moins combustible de tous, même par le feu de flamme. La Lune ayant pareillement moins de Soufre que tous les autres Métaux, & en ayant pourtant plus que le Soleil, il est certain qu'elle ne peut pas souffrir si long-tems le feu de flamme

que le Soleil, non plus que les autres choſes qui brûlent de la même maniére. Vénus le pourra encore moins ſouffrir, parce qu'outre qu'elle a plus de Soufre que ces deux Métaux parfaits, elle a encore des terreſtréités. Jupiter ayant moins de Soufre & de terreſtréité que Vénus, mais pourtant plus que le Soleil & la Lune, il ſe brûlera moins par conſéquent au feu de flamme, que ne fera Vénus; mais plus que le Soleil & la Lune. Pour Saturne, il a plus de Soufre & de terreſtréité dans ſa compoſition, que nul des Corps dont nous venons de parler; auſſi il s'enflamme beaucoup plûtôt, & ſe brûle bien plus vîte au feu de flamme. Ce qui vient principalement de ce que ſon Soufre eſt fortement mêlé dans ſa Subſtance, & que ce Soufre eſt plus fixe que celui de Jupiter.

A l'égard de Mars, s'il ne ſe brûle pas, c'eſt par accident que cela ſe fait, non pas que cela vienne de lui. Car quand on le mêle avec des Corps qui ont beaucoup d'humidité, il la boit, à cauſe qu'il n'en a point, & qu'il eſt extrémement ſec, n'ayant que très-peu de Mercure. Et ſi on le mêle avec quelque autre Corps, il ne s'enflamme ni ne ſe brûle, à moins que les Corps avec leſquels il ſera mêlé, ne ſoient d'eux-mêmes inflammables & combuſtibles. Car en ce cas-là il ſe brûle &

s'enflamme néceſſairement, ſelon que les Corps auſquels il eſt mêlé, ſont inflammables & combuſtibles eux-mêmes.

Cela préſuppoſé, le *Ciment* étant fait de choſes inflammables, on voit pourquoi il a été inventé, & quel eſt ſon uſage, qui eſt afin que tout ce qui ſeroit combuſtible dans les Métaux, ſe brûlât & fût conſumé. N'y ayant donc qu'un ſeul Corps, qui eſt le Soleil, qui ſoit incombuſtible; il n'y a que lui, ou ce qui s'approchera le plus de ſa nature, qui ne ſera pas conſumé par le *Ciment*. Il y a pourtant des Corps qui lui réſiſtent davantage, & d'autres qui le ſouffrent moins. Et il eſt aiſé, par les choſes que nous venons de dire, d'en faire le diſcernement. Car par cette raiſon la Lune y dure plus après le Soleil, Mars moins qu'elle, Jupiter moins que Mars, Vénus moins que Jupiter, & Saturne le moins de tous.

CHAPITRE XXXV.

Dequoi eſt fait le Ciment, & comment on en fait l'Epreuve.

VOyons maintenant de quelle maniére on fait le *Ciment*. Car comme il eſt d'un grand uſage, pour éxaminer ſi les Métaux ſont parfaits, ou non, un Artiſte

doit néceſſairement le ſçavoir faire. *Le Ciment* ſe fait donc avec des Matiéres minérales, qui s'enflamment, comme ſont toutes celles qui noirciſſent, qui s'enfuient de deſſus le feu, qui pénétrent & qui brûlent. Par éxemple, le *Vitriol*, le *Sel ammoniac*, le *Verdet*, à quoi on ajoûte un peu de *poudre de vieille Brique*, & tant ſoit peu, ou point du tout de *Soufre*, de l'*Urine* d'Homme, avec d'autres choſes ſemblables, aiguës & pénétrantes. De tout cela détrempé avec l'Urine, on compoſe un *Ciment*, dont on fait des couches, ſur des lamines du Métail, qu'on veut paſſer par le *Ciment*. On arrange enſuite ces lamines dans un Pot de terre, où il y aura des grilles de fer, & l'on poſe ces lamines de telle maniére, qu'elles ne ſe touchent pas, & ne ſoient pas couchées les unes ſur les autres; mais qu'il y ait de l'eſpace entre deux, afin que l'ardeur du feu puiſſe s'étendre librement, & agir également ſur toutes. Il faut mettre ce Pot, ainſi accommodé, dans un Fourneau, & l'y tenir durant trois jours à fort feu, prenant garde néanmoins de ne pas faire le feu ſi violent, que les lamines ſe puiſſent fondre; mais qu'il ſoit tel, que les lamines ſe tiennent ſeulement toûjours rouges. Après ce tems-là, on trouvera les lamines nettes, & purifiées de toutes ſortes d'ordures & d'im-

puretés ; pourvû que le Métail, dont elles sont, soit parfait. Car s'il ne l'est pas, elles seront entiérement détruites & brûlées par la Calcination qui s'en sera faite.

Il y en a qui, sans *Ciment*, mettent des lamines de Métail dans un feu de flamme, & elles se purifient tout de même, si elles sont de Métaux parfaits : car autrement elles se brûlent & se réduisent en cendre. Mais dans l'Examen, qui se fait de cette sorte, il faut tenir bien plus long-tems les lamines dans le feu, que lorsqu'on les accommode avec du *Ciment*.

Au reste, comme la Lune n'est pas beaucoup différente de la nature du Soleil, pour peu qu'on la prépare, elle demeure avec lui dans le même Examen, & elle le souffre tout de même, sans se séparer de lui. Aussi les Métaux ne se séparent les uns des autres, tant à la *Coupelle* qu'au *Ciment*, qu'à cause de la différence qui se trouve dans la composition de leur Substance : parce que c'est ce qui leur donne une fusion différente, & ce qui fait qu'ils ont leurs parties ou plus ou moins serrées. Et de-là vient qu'ils se séparent les uns des autres dans ces deux Examens. Car la Substance des Métaux, qui sont d'une composition très-forte, ne sçauroit être corrompuë par aucun Corps étranger, à cause que ces Métaux, & ces Corps étran-

gers, ſont deux différentes Subſtances, qui ne peuvent point ſe mêler & s'unir enſemble par leurs moindres parties. C'eſt pourquoi, quand les Métaux ſont mêlez les uns avec les autres, ils ſe ſéparent par cet artifice, ſans que pour cela leur Eſſence ſoit entiérement corrompuë ni détruite. C'eſt pourquoi l'on connoît, ſi, dans la Tranſmutation, les Corps imparfaits ont reçû une véritable perfection, s'ils ſe fondent comme il faut, s'ils rougiſſent au feu, & s'ils ont la ſolidité & la fermeté qu'ils doivent avoir pour être parfaits.

CHAPITRE XXXVI.

Du Rougiſſement des Métaux au feu.

LEs Métaux parfaits, rougiſſant au feu dans un tems déterminé, avant que de ſe fondre, afin que les imparfaits ſoient véritablement tranſmuez, & qu'ils reçoivent une véritable perfection, il faut néceſſairement qu'ils ſoient fuſibles de la même maniére: je veux dire qu'auparavant de ſe fondre, il faut qu'ils rougiſſent en s'enflammant, & qu'ils paroiſſent d'un beau bleu céleſte, comme font les Corps parfaits, avant que de venir comme eux à cette blancheur éclatante que l'œil ne ſçauroit ſupporter. Car les Corps parfaits rougiſ-

sent parfaitement d'une rougeur très-forte, auparavant que de se fondre, & ils ne viennent à cette grande blancheur, que l'on ne sçauroit regarder, que lorsqu'ils sont fondus. Ainsi, si les Corps imparfaits, sur lesquels on fait la projection, se fondent avant que de rougir ; c'est une marque qu'ils ne sont pas parfaits ; & s'ils ne rougissent qu'avec peine, & par un feu fort violent, leur Transmutation n'est pas véritable. Ce qui se doit entendre des Corps imparfaits, qui sont naturellement moûs ; la même chose se doit inférer de Mars tout seul. Car les Métaux qui ne rougissent pas naturellement, n'acquiérent pas facilement cette propriété, par la préparation qu'on leur donne ; ni ceux qui ne sont pas fusibles d'eux-mêmes, ne reçoivent pas non plus par-là une fusion semblable à celle qu'ont naturellement les Corps parfaits. Et si après avoir fait projection de la Médecine sur ces Métaux, ils ne rougissent pas avant leur fusion & s'ils ne jettent pas une lueur d'un beau bleu céleste fort agréable, on peut dire véritablement que leur transmutation n'est pas parfaite. De plus, s'ils n'ont pas le même poids des Métaux parfaits, dans le même volume, s'ils n'ont pas la même couleur, ni le même éclat ; s'ils ne rougissent pas de la même maniére, & enfin

s'il leur manque quelque autre propriété des Corps parfaits, que l'on peut reconnoître par les différentes Epreuves que l'on a imaginées pour cela, on peut dire que l'Artiſte n'a pas bien réüſſi dans ſes Recherches, ni dans ſon travail. Ainſi il doit recommencer à étudier, & à chercher tout de nouveau, juſqu'à ce qu'il acquiére la véritable connoiſſance du Magiſtére, qu'il ne doit pourtant attendre que de la bonté de Dieu ſeul.

CHAPITRE XXXVII.

De la Fuſion.

NOus allons parler maintenant de la *Fuſion* & nous en dirons tout ce qui ſera néceſſaire, parce que c'eſt une Epreuve, qui nous fait évidemment connoître les Métaux qui rougiſſent au feu, & ceux qui n'y rougiſſent point. Je dis donc prémiérement que la *Fuſion* des Corps parfaits ne ſe fait que d'une ſeule maniére, qui eſt qu'ils ne ſe fondent jamais, qu'ils n'ayent rougi auparavant. Mais comme il y a d'autres Métaux qui rougiſſent tout de même, avant que de fondre, il faut remarquer que les parfaits rougiſſent d'une maniére particuliére. Car lors qu'ils rougiſſent, ils ne deviennent pas tout à fait

blancs, il ne paroît point de noirceur dans le feu qui en sort, & ils ne se fondent pas d'abord qu'ils ont rougi, ni ils ne deviennent pas tout aussi-tôt liquides & coulants.

Quand on verra donc qu'un Métail fondra à un fort petit feu, ou qu'il fondra sans rougir, ou qu'en fondant il paroîtra noirâtre; c'est une marque infaillible, que c'est ou un Corps imparfait (tel qu'il est naturellement, ou si l'on a fait projection de quelque Médecine sur lui) que cette Médecine est imparfaite. Que si encore après qu'un Métail aura rougi, on ne le fait point refroidir en le trempant dans l'Eau, & que sa rougeur se change tout à coup en noirceur, & qu'ainsi il perde sa rougeur auparavant que de s'endurcir; il est certain que ce Métail, quel qu'il soit, n'est pas parfait; & c'est assurément un des Métaux imparfaits, qui sont naturellement moûs. Mais si c'est un Métail, qui avant que de fondre ne rougisse qu'avec peine, & même qu'à fort feu; & si étant rouge il jette un éclat & une lueur fort resplendissante & toute blanche, c'est un témoignage que ce Corps-là n'est pas parfait; mais c'est l'un ou l'autre des deux Corps durs, c'est-à-dire Vénus ou Mars. De même, si l'on ôte du feu un Métail après être fondu, & qu'il s'endurcisse tout

aussi-tôt, tellement qu'il ne soit plus coulant ni liquide, demeurant toujours rouge & éclatant, quel que soit ce Corps-là, & quelque Médecine qu'on ait projettée sur lui, il n'a pas la véritable perfection de Lune ni de Soleil; mais c'est ou Mars, ou quelque chose de semblable.

De ce que nous venons de dire, il est évident que les Corps fusibles rougissent de trois différentes maniéres, auparavant que de fondre, comme il se connoît par expérience. Car il y en a, qui étant rouges, paroissent noirâtres; & c'est-là la maniére de rougir des Métaux imparfaits, qui sont moûs. Il y en a d'autres, dont la rougeur est d'un rouge clair; & ceux-là ce sont les Métaux parfaits. Et enfin il y en a d'autres, dont la rougeur est fort blanche, & qui jettent des rayons brillans; & ceux-là ce sont nécessairement les Corps imparfaits qui sont durs, ainsi que la raison & l'expérience le font voir.

Mais pour être plus assuré de toutes les maniéres dont les Métaux rougissent au feu l'on n'a qu'à en faire fondre un peu de chacun, & à considérer prémiérement, à quel dégré de feu, chacun d'eux se fond, & ensuite prendre garde à toutes les différences de leur fusion. Car de cette maniére on s'instruira pleinement de toutes choses, & non autrement. Cela dépen-

dant uniquement de la Pratique & de l'Expérience. Et c'eſt-là un Avertiſſement général, qui doit ſervir pour toutes les maniéres d'*Examens*, tant de ceux dont j'ai dèja parlé, que de ceux qui nous reſtent encore à dire. Voila pour la *Fuſion*.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Expoſition qu'on fait des Métaux ſur les vapeurs des choſes acides.

NOtre ordre veut que nous parlions maintenant de la Preuve que l'on fait, pour connoître ſi les Corps ſont parfaits, en les mettant ſur les vapeurs des choſes acres & *acides*. On a imaginé cette Preuve; parce qu'on a vû par expérience, que les Corps parfaits étant mis ſur la vapeur des choſes aiguës, c'eſt-à-dire de celles qui ont un ſuc aigre, pontique & acide, s'ils ſont purs & ſans mêlange, il ne ſe forme rien au deſſus, principalement ſur le Soleil. Et ſi ces Corps parfaits ont quelque alliage, il ſe fait ſur leur ſuperficie une eſpéce de petite fleur ou duvet, de couleur de bleu céleſte très-agréable; ce qui ſe fait encore mieux ſur l'Or, qui eſt mélangé avec quelque autre Métail, que ſur l'Argent. Ainſi, à l'imitation de la Nature, nous mettons les Corps, qui

ont été préparez & altérez par nos Médecines, à la même Epreuve, pour essayer si la même chose & la même couleur d'un bleu céleste se formera sur eux. Ce qui ne provient que d'un Argent-vif net & pur, comme nous l'avons fait voir suffisamment ci-devant. C'est pourquoi lorsqu'on mettra quelque Corps ou Métail que ce soit, qui aura été altéré par la Médecine, sur la vapeur des choses acides, & qu'on verra qu'il ne produira pas cette belle couleur céleste, on peut dire que ce Corps-là n'est pas entiérement parfait.

Or voici la différence que par cet Examen, on remarque entre les Corps ou Métaux imparfaits. Sur *Mars*, il se forme une *rougeur brune*, ou un jaune brun entre-mêlé de verdeur. Sur *Vénus* un *verd brun* mêlé d'un bleu céleste, trouble & obscur. Sur *Saturne* un *blanc brun* & sur *Jupiter* un *blanc clair*. Et d'autant que l'Or, qui est le Corps ou Métail le plus parfait, étant mis à cette Epreuve, ne produit rien de semblable, ou qu'il en produit bien peu, & qu'il est même fort longtems à le faire; & que d'ailleurs Jupiter, par la vapeur des acides, jette cette fleur gommeuse, plus tard que ne font les autres Métaux imparfaits; nous inférons delà, que Jupiter est celui de tous les Métaux imparfaits qui a le plus de disposition

à recevoir la perfection, par la grand'Oeuvre. C'eſt ainſi que, par le moyen de cet Examen, tu pourras aiſément connoître de quelle eſpéce de Métail ſera celui que tu auras voulu changer par la Médecine, ſi tu conſidéres bien de ſuite, ce que je viens de dire dans ce Chapitre. Que ſi cela ne te peut de rien ſervir dans ce deſſein, tu ne dois t'en prendre qu'à ton ignorance toute pure.

CHAPITRE XXXIX.

De l'Extinction des Métaux rougis au feu.

ON fait cette Epreuve de diverſes maniéres, pour connoître par-là ſi le Métail imparfait, ſur lequel on aura fait projection du Magiſtére, eſt parfait ou non. Car prémiérement, ayant éteint dans une Liqueur ce Métail, après l'avoir rougi au feu, ſi l'on a prétendu le changer en Lune, & qu'il ne devienne pas blanc étant éteint; ou ſi ayant reçû la Médecine Solaire, il ne devient jaune, & qu'il prenne quelque autre couleur; c'eſt une marque évidente que la Médecine, par laquelle on a voulu tranſmuer ce Métail, n'eſt ni véritable, ni parfaite. Secondement, ſi après avoir fait rougir & avoir éteint par pluſieurs

fois dans de l'Eau, où l'on aura dissous des Sels ou de l'Alun, un Métail sur lequel on aura fait projection de quelque Médecine que ce soit, on voit se lever pardessus une écaille un peu noirâtre : ou si après l'avoir éteint dans de l'Eau soufrée, & l'avoir rougi, & éteint ensuite plusieurs fois de la même maniére, il s'en sépare beaucoup de *sories* ou paillettes ; ou s'il devient d'un vilain noir & désagréable : ou s'il se casse sous le marteau ; il est certain que la Médecine, dont on se sera servi pour transmuer ce Métail, est trompeuse & sophistique. Troisiémement, si après avoir fait passer un Métail par un *Ciment* fait avec du Sel Ammoniac, du Verdet, & de l'Urine d'Enfant, qui est celle qui a le plus d'acrimonie, ou de quelque autre chose semblable : & si après cela, l'ayant fait rougir & éteint, celui qui paroissoit avoir été changé en Lune ou en Soleil, étant forgé, n'a par la couleur ni d'Argent ni d'Or, ou s'il s'écaille sous le marteau ; il est certain que ce Métail n'a été changé que par sophistication.

Enfin, voici une maxime constante & générale, pour toutes sortes d'Examens & d'Epreuves : Qui est, que si le Métail, qui aura été altéré par quelque Médecine que ce puisse être, du prémier, du second, ou du troisiéme Ordre, se trouve n'avoir

pas le *véritable poids*, dans le même volume, ni la *véritable couleur* du Métail parfait, dans lequel on aura prétendu le transmuer ; l'Artiste s'est assurément abusé dans son Ouvrage, & sa Médecine n'est qu'une fourberie & une sophistication, qui non-seulement ne profite de rien, mais qui cause la ruine & l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces sortes d'Ouvrages.

CHAPITRE XL.

Du Mélange du Soufre combustible avec les Metaux.

ON connoît tout de même, par le mêlange que l'on fait du Soufre avec les Métaux, si la Médecine qu'on aura projettée dessus, est véritable & parfaite. Car nous voyons par expérience, que le Soufre étant mêlé avec les Corps ou Métaux, en brûle les uns plus que les autres, & qu'il y en a qui après cela reprennent corps, & d'autres qui ne le reprennent point. Et ainsi l'on peut connoître par-là la différence d'entre les Métaux imparfaits, qui auront été changez par le moyen des Médecines sophistiques, d'avec ceux qui auront été véritablement transmuez par l'Elixir. De sorte que comme de tous les Corps ou Métaux, tant

parfaits qu'imparfaits, nous voyons que le Soleil est celui que le Soufre brûle le moins, & après lui Jupiter, puis la Lune, & enfin Saturne: & que Vénus se brûle plus facilement que nul de ceux-là, & Mars encore plûtôt & plus facilement qu'elle, & que tous les autres. On peut juger delà, qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, & qui sont ceux qui en sont les plus éloignez.

On juge pareillement par la diversité des couleurs qu'ont les Corps, après avoir été brûlez par le *Soufre*, de quelle espéce ils sont, & quelle est leur véritable nature. Car au sortir de cette Epreuve, le Soleil paroît fortement orangé ou rouge clair. La Lune est noire, entre-mêlée d'un bleu céleste. Jupiter est noir avec un tant soit peu de rouge mêlé. Saturne est noir, brun, avec un peu de rouge & de *lividité*. Pour ce qui est de Vénus, si elle a été fort brûlée par le *Soufre*, elle paroît après cela noire & fort *livide*: mais si elle n'a été que légérement brûlée, elle a une couleur fort nette d'un beau violet, qui lui vient du mêlange du Soufre. Mais à l'égard de Mars, bien qu'il soit beaucoup ou peu brûlé, il revient toûjours de cette Epreuve fort noir & fort obscur

On remarque pareillement la différence qui est entre les Métaux, en les remettant

tant en corps, après qu'ils ont été brulez par le *Soufre*. Car il y en a qui reprennent corps, & d'autres, qui après l'avoir repris, étant mis dans un feu violent, s'en vont entiérement, ou en partie en fumée avec le *Soufre*. De plus, quelques-uns de ceux qui reprennent corps, reviennent en leur même nature; & il y en a d'autres, qui après avoir été ainſi brûlez, reviennent & ſe changent en tout un autre Corps, que celui qu'ils avoient auparavant. Ceux qui après cette Epreuve reprennent leur même Corps, ce ſont le Soleil & la Lune. Mais Jupiter & Saturne s'évaporent: Jupiter ou entiérement ou preſque tout: Saturne ne s'évapore pas tout à fait, mais quelquefois plus & quelquefois moins. Au reſte, cette différence vient de la diverſité des choſes & des Corps, & de la différente maniére de les préparer ou de les aſſayer par cette Epreuve Car ſi au ſortir de cet Examen, on remet Jupiter en corps, & qu'on lui veüille donner tout à coup un feu fort violent, il s'évapore & ſe perd: au lieu que ſi l'on donne le feu peu à peu & par dégrés, Saturne & Jupiter ſe conſervent & ſe maintiennent en leur nature. Il eſt vrai que les Corps que ces deux Métaux reprennent après cela, ne ſemblent pas être léur véritable Corps, mais un autre tout différent. L'expérience nous ayant

fait voir qu'après cette Epreuve, Jupiter se change comme en un *Régule d'Antimoine* clair, & Saturne en un *Régule d'Antimoine* brun & obscur. Que Vénus se diminuë, si on lui fait reprendre corps par un feu fort, & Mars encore plus. Mais Vénus, se remettant en corps, devient plus pésante qu'elle n'étoit, & d'une couleur jaune obscure, qui tient un peu de la noirceur, & elle s'ammollit en augmentant de poids. Ainsi l'on pourra juger par ces Expériences, de la nature des Corps, qui auront été altérez par les Médecines.

CHAPITRE XLI.

De *la Calcination & de la Réduction.*

NOus aurions encore une fois à parler ici de l'Examen, qui se fait en *calcinant* les Corps ou Métaux, en leur *faisant* ensuite *reprendre corps.* Mais, parce que nous avons déja traité fort amplement de ces deux choses dans le Livre précedent, nous nous contenterons de dire, que nous avons prouvé par expérience, qu'encore que l'on *calcine* les Corps parfaits, & qu'on les *remette en corps*, tant que l'on voudra, ils ne perdront rien pour cela de leur perfection & de leur bonté : c'est-à-dire, qu'ils ne perdront

rien, ni de leur couleur, ni de leur poids, ni de leur volume, ni de leur éclat, au moins qui soit considérable. D'où il faut tirer cette conséquence, que si en *calcinant* & en *remettant* plusieurs fois *en corps* les Métaux imparfaits, quels qu'ils soient, qui auront été altérez & changez par quelque Médecine, s'il déchoient de la bonté qu'ils sembloient avoir acquise par la projection, il est certain que les Médecines, qui auront fait ce changement, ne sont que de pures Sophistications. Ainsi l'on doit travailler à faire des expériences, afin de n'y être pas trompé.

CHAPITRE XLII.

De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif.

J'Ai ci-devant fait voir clairement, que les Corps ou Métaux, qui avoient beaucoup d'Argent-vif, étoient les plus parfaits, & que c'étoit la raison pour laquelle ils *s'attachoient* beaucoup mieux *à l'Argent-vif*, que ne font les autres. Et il est certain, par conséquent, que *les Corps qui reçoivent & boivent plus avidement l'Argent-vif*, s'approchent le plus de la perfection ; ainsi que nous le témoigne la grande facilité que le Soleil & la

Lune, qui sont les deux Corps parfaits, ont à le recevoir & à s'attacher à lui. D'où il s'ensuit que tout Métail imparfait, qui aura été transmué par quelque Médecine, & qui ne recevra pas facilement l'*Argent-vif* en sa Substance, doit être fort éloigné de la perfection.

CHAPITRE XLIII.

Récapitulation de tout l'Art.

APrès avoir parlé suffisamment des Expériences qu'on peut faire pour éxaminer la perfection du Magistére, & avoir par conséquent satisfait à ce que nous avions promis au commencement de ce Livre, il ne nous reste plus autre chose à faire, pour achever notre Ouvrage, qu'à mettre dans un seul Chapitre tout l'accomplissement de cette divine Oeuvre, & réduire en peu de mots le Procédé du *Magistére*, que nous avons *abrégé en cette Somme*, & dispersé en tous les Chapitres qu'elle contient. Je déclare donc que toute l'Oeuvre ne consiste qu'à prendre la Pierre, (c'est-à-dire la Matiére de la Pierre) que l'on doit assez connoître, par toutes les choses que nous en avons dites dans les Chapitres de ce Traité; & par un travail assidu & continuel, lui donner

le prémier dégré de Sublimation, afin de lui ôter toute l'impureté qui la corrompt. La perfection que la Sublimation doit donner à cette Matiére, ne consistant qu'à la faire devenir si subtile, qu'elle soit élevée à la derniére pureté & subtilité ; qu'elle devienne enfin toute spirituelle & volatile. Après quoi, il faut la rendre tellement fixe par les maniéres de Fixations, que j'ai décrites, qu'elles puisse résister au feu, quelque violent qu'il soit, & y demeurer sans s'enfuïr ni s'évaporer : Et c'est-là la fin du second dégré de la préparation qu'il faut donner à cette Matiére. Par le troisiéme dégré on achéve de la préparer tout à fait. Ce qui se fait en sublimant cette Pierre (ou cette Matiére) & par ce moyen de fixe qu'elle est, la rendant volatile, puis de volatile la faisant fixe une seconde fois, la dissolvant après l'avoir fixée, & étant dissoute la rendant encore volatile, & la refixant tout de même, tant qu'elle soit fusible, & qu'elle transmuë les Imparfaits, & leur donne la véritable perfection de Soleil & de Lune à toute épreuve. Ainsi en refaisant les Opérations de ce troisiéme dégré, on augmente la perfection de la Pierre, & on multiplie la vertu qu'elle a de transmuer les Corps imparfaits. De sorte que ce n'est qu'en refaisant continuellement les mêmes Opérations de l'Oeuvre, qu'on

donne la Multiplication à la Pierre, par laquelle on la rend si parfaite, qu'une de ses parties pourra convertir en véritable Soleil & en véritable Lune, cent parties de Métail imparfait, puis mille, & ainsi de suite en augmentant toûjours jusqu'à l'infini. Après quoi on n'a plus qu'à faire passer par les Epreuves, le Métail qui aura été transmué, pour connoître si le Magistére, qui en aura fait la transmutation, est véritable & parfait.

CHAPITRE XLIV.

De quelle maniére l'Autheur a enseigné l'Art en cette Somme de perfection.

MAis pour ôter toute sorte de prétexte aux Calomniateurs de nous accuser de mauvaise foi, & de n'avoir pas agi sincérement en ce Traité: Je déclare ici prémiérement qu'en cette *Somme*, je n'ai pas enseigné notre Science de suite, mais je l'ai dispersée ça & là en divers Chapitres. Et je l'ai fait ainsi à dessein, parce que si je l'avois mise par ordre & de suite, les Méchans, qui en feroient un mauvais usage, l'auroient appriſe aussi facilement que les Gens de bien. Ce qui seroit une chose tout à fait indigne & injuste. Je déclare en second lieu, que par tout où il

ſemble que j'aïe parlé le plus clairement & le plus ouvertement de notre Science, c'eſt-là, où j'en ai parlé le plus obſcurément, & où je l'ai le plus cachée. Je n'en ai pourtant jamais parlé par Allégories ni par Enigmes; mais je l'ai traitée, & je l'ai enſeignée en paroles claires & intelligibles, l'ayant écrite ſincérement, & de la maniére que je l'ai ſçûë, & que je l'ai appriſe par l'inſpiration de Dieu, trés-haut, très-glorieux, & infiniment loüable, qui a daigné me la révéler, n'y ayant que lui ſeul *qui la donne à qui il lui plaît, & qui l'ôte quand il lui plaît.*

Courage donc, Enfans de la Science, ne déſeſpérez pas de pouvoir apprendre une Science ſi merveilleuſe. Car je vous aſſure que vous la découvrirez indubitablement, ſi vous la cherchez, non pas par le raiſonnement d'aucune autre Science que vous ayez appriſe; mais par un mouvement, & une impétuoſité d'eſprit. Et celui qui la cherchera par l'intelligence & la lumiére naturelle de ſon eſprit, la trouvera. Mais celui qui prétendra l'apprendre par les Livres, ne doit pas eſpérer de la ſçavoir, qu'après avoir étudié pendant un long-tems. Car je déclare encore que ni les Philoſophes qui m'ont précédé, ni moi, n'avons écrit notre Science que pour nous, & pour les Philoſo-

phes nos Succeſſeurs, & nullement pour les autres ; quoi que d'ailleurs cette Science ſoit très-véritable & très-aſſurée. Pour moi, quoi que je n'aye écrit tout de même que pour moi la maniére & de la rechercher & de l'apprendre : Je puis dire néanmoins que ce que j'en ai dit, je ne l'ai pas dit ſeulement pour exciter les Perſonnes ſages & intelligentes à s'appliquer à l'étude de cette Science ; mais même que j'en ai aſſez dit, pour leur donner le moyen de la rechercher par l'unique & la véritable voye. Et je puis aſſurer que quiconque aura bon eſprit, & qui s'appliquera ſoigneuſement à bien comprendre ce que j'ay dit en ce Livre, aura aſſûrément la ſatisfaction de découvrir un Don excellent de Dieu très-haut & très-puiſſant.

Voilà tout ce que j'avois à dire, touchant la recherche d'un Art ou d'une Science ſi rélevée & ſi excellente.

Fin du ſecond Livre, & de toute la Somme de perfection de Geber.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA SOMME DE GEBER
& des principales choſes qui y ſont contenuës.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS ET CHAP. I. *page* 85.

DE la maniére d'enſeigner l'Art de Chimie & de ceux qui ſont capables de l'apprendre.

1. Il a réduit en Abrégé dans cette Somme, ce qu'il avoit ramaſſé en ſes autres Ecrits, des Livres des Anciens, & tout le Procédé de l'Art s'y trouve ſuffiſamment expliqué.
2. Celui qui veut s'appliquer à cette Science, doit connoître les Principes dont la Nature ſe ſert à former les Minéraux.
3. Il ne peut pourtant pas imiter la Nature en toutes ſes Opérations.

CHAPITRE II. *page* 88.

Diviſion de ce Livre en quatre Parties.

1. Des obſtacles & empêchemens que l'Artiſte peut avoir, & quelles qualités il doit avoir.
2. Raiſons des Sophiſtes, qui nient l'Art & leur Réfutation.
3. Explication des Principes dont la Nature ſe ſert à former les Métaux.
4. Des Principes artificiels, c'eſt-à-dire des Opérations dont l'Artiſte ſe doit ſervir pour l'Oeuvre.

PREMIERE PARTIE

DU PREMIER LIVRE.

Des Empêchemens de cette Art.

CHAPITRE III. *page* 90.

Diviſion des Empêchemens.

Ils viennent 1. de l'impuiſſance naturelle de l'Artiſte conſidérée, ou de la part du Corps, ou de la part de l'Eſprit; 2. de ſa pauvreté; 3. de ſes occupations.

CHAPITRE IV. *page* 91.

Des Empêchemens à l'Oeuvre, qui peuvent venir de la mauvaiſe diſpoſition du Corps de l'Artiſte.

L'Artiſte devant être le Miniſtre de la Nature, ne ſçauroit faire les travaux

nécessaires, s'il est aveugle, estropié, malade, ou dans la décrépitude.

CHAPITRE V. *page* 92.

Des Empêchemens qui viennent de l'Esprit.

1. Un Homme stupide & qui ne peut rien concevoir, ne pouvant faire aucune recherche, est incapable de cette Science. 2. Et quoi que l'on ait bon esprit, si l'on est trop aheurté à son sens, & trop opiniâtre en ses résolutions, on n'y fera rien non plus. 3. Il en sera de même, si l'on a l'esprit foible & changeant à tout moment. 4. Si l'on est prévenu contre la Science. 5. Et si l'on est esclave de son argent, & que l'on ne veüille pas faire la dépense nécessaire.

CHAPITRE VI. *page* 94.

Des Empêchemens extérieurs.

Ils se prennent, ou de l'indigence de l'Artiste, qui ne peut faire les dépenses nécessaires, ou de ses occupations, & de ses soins qui l'embarassent, & qui l'empêchent de vaquer à l'étude & au travail.

CHAPITRE VII. *page* 95.

Quel doit être l'Artiste.

1. Il doit sçavoir la Philosophie naturelle, & sur tout, avoir la connoissance des Minéraux & des Métaux. 2. Avoir un esprit vif & pénétrant pour découvrir. 3, Etre ferme & résolu en ce qu'il sçait,

ſans varier : l'Art ne conſiſtant point dans la pluralité des choſes, puiſqu'*il n'y a qu'une Pierre, qu'une Medecine & qu'un ſeul Régime.* 4. Etre modéré & ſans aucune paſſion violente. 5. Il doit épargner ſon argent, & ne le pas conſumer mal-à-propos en de folles dépenſes ; parce qu'il n'en faut preſque point faire pour l'Oeuvre. 6. Et ne point s'amuſer aux impoſtures & aux Sophiſtications, de peur d'attirer la malédiction de Dieu, qui le puniroit infailliblement des tromperies qu'il feroit aux autres.

SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE,

Où ſont rapportées & refutées les raiſons de ceux qui nient l'Art de Chimie.

CHAPITRE VIII. *page* 101.

Diviſion de ce qui ſera contenu en cette ſeconde Partie.

1. Il rapportera les raiſons qu'alleguent ceux qui nient la poſſibilité de l'Art.
2. Il les refutera, & il parle auparavant des Principes des Métaux.

CHAPITRE IX. *page* 102.

Raiſons de ceux qui nient ſimplement l'Art. Ils en rapportent dix différentes, qui ſont

clairement expliquées & aisées à comprendre.

Il faut seulement remarquer ici une Maxime, qui est: Il n'y a que la chaleur douce & moderée, qui puisse épaissir l'Humidité Mercurielle, & la réduire en Corps, & la chaleur trop violente la dissipe & la détruit.

CHAPITRE X. *page* 109.

l'Art ne doit & ne peut pas imiter éxactement la Nature en toute l'étenduë de ses différentes actions; Où il est parlé des Principes des Metaux.

Une Matiére humide ne peut s'épaissir, que ses parties les plus subtiles ne s'évaporent, & que les plus grossiéres ou les plus gluantes ne demeurent. Ce qui se fait lentement & dans l'espace de plusieurs années.

Le véritable & l'éxact mêlange du Sec & de l'Humide, consiste en ce que le Sec tempére l'Humide, & l'Humide tempére le Sec, & que des deux il ne s'en fasse qu'une seule & même Substance, dont les parties soient toutes homogénes; c'est-à-dire, toutes semblables & de même nature.

On ne peut imiter la Nature dans l'épaississement qu'elle fait des Métaux, ni dans le mêlange & la proportion des Elémens, ni dans le dégré de chaleur

dont elle se sert pour cela.

CHAPITRE XI. *page* 113.

Réfutation des raisons de ceux qui nient l'Art absolument.

Dieu a diversifié les perfections de ses Créatures en donnant à celles, de qui la composition est foible, une plus noble & plus grande perfection par le moyen de l'ame qu'elles ont. Et à celles, dont la composition est plus forte, comme sont les Pierres & les Métaux ; il leur a donné une perfection beaucoup moindre & moins noble, puisqu'elle ne consiste que dans la seule maniére de leur mixition, qui est plus resserée.

Les Espéces se changent les unes en les autres lorsqu'un *Individu* d'une Espéce se change en l'Individu d'un autre, comme lorsque d'un Ver, il s'en forme une Mouche.

Les Philosophes ne sont que les Ministres de la Nature. Ainsi ils ne transmuënt pas les Métaux ; c'est la Nature, à laquelle, par leur artifice, ils préparent & disposent la Matiére.

CHAPITRE XII. *page* 123.

Differens sentimens de ceux qui supposent l'Art véritable.

Les opinons fausses des Sophistes, sont capables de détourner du bon chemin ceux qui étudient la Science.

On ne doit pas traiter de la Science, en des termes qui soient tout-à-fait obscurs, & l'on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement, qu'elle soit intelligible à tous.

CHAPITRE XIII. *page* 126.

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre

CHAPITRE XIV. *page* 127.

Réfutation de ce qu'on vient de dire dans le Chapitre précédent.

Le Soufre adustible, ou brûlant & volatil, gâte & corrompt les Corps ou Métaux.

CHAPITRE XV. *page* 128.

Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matiére de l'Art & leur Réfutation.

CHAPITRE XVI. *page* 129.

Raisons de ceux qui nient que la Matiére de l'Art soit dans le Soufre, l'Argent-vif, la Tutie, la Magésie, la Marcasite, le Sel Ammoniac, & leur Réfutation.

La derniére perfection de la Médecine, est d'être entrante & pénétrante.

L'Argent-vif & la Tutie n'ont point de Soufre adustible ou inflammable.

Tous les Esprits ont de la volatilité; mais les uns plus que les autres. Les voici par ordre, en commençant par ceux qui sont les plus volatils, & finissant par ceux qui le sont moins, l'Argent-vif &

le Sel Ammoniac, le Soufre, l'Arsenic, la Marcasite, la Magnésie, la Tutie.

La volatilité des Esprits, est ce qui a trompé tous ceux qui ont travaillé sur eux.

CHAPITRE XVII. *page* 131.

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans les Esprits conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer.

La transmutation des Corps ne se peut faire que par les Esprits.

CHAPITRE XVIII. *page* 134.

De ceux qui nient que la Matiere de l'Art se trouve dans les Corps, & premiérement dans le Plomb blanc, ou l'Etain, qu'on appelle Jupiter, & leur Refutation.

Moyen d'ôter le *cric* à ce Métail, & de l'endurcir.

CHAPITRE XIX. *page* 137.

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb.

CHAPITRE XX. *page* 138.

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, & des mous avec les mous.

Pour mêler du Cuivre avec de l'Or ou de l'Argent, il ne devient pas Or ni Argent.

CHAPITRE XXI. *page* 139.

Pourquoi ceux qui ont mélé les Corps durs avec les mous, & les parfaits avec les imparfaits, ont nié la Science.

CHAPITRE XXII. *page* 141.

Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'Ame ou Teinture, ni dans le Régime du feu.

CHAPITRE XXIII. *page* 141.

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre ni dans les Pierreries.

Ce qui n'entre point dans les Corps ou Métaux, ni ne les pénétre, ne peut y faire aucun changement. Ainsi ce qui n'est pas véritablement fusible, ne pouvant entrer dans les Métaux, ne les peut altérer ni changer.

Il ne faut pas s'étonner si ceux qui ne travaillent pas sur la véritable Matiére, ne font rien qui vaille.

CHAPITRE XXIV. *page* 143.

Motifs ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les végétables, & dans le mélange de quelque chose que ce soit.

TROISIEME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Des Principes naturels & de leurs effets.

CHAPITRE XXV. *page* 146.
Des Principes naturels des Corps Metalliques, ſelon l'opinion des Anciens.
La compoſition des Principes (qui ſont, ſelon les Anciens, l'Eſprit fétide, ou le Soufre, & l'Eſprit fugitif, ou l'Argent-vif) eſt très-forte, & leur Subſtance eſt uniforme ou homogéne, c'eſt-à-dire de même nature; parce que chaque partie de ces Principes, eſt faite du concours & de l'union très-éxacte des quatre Elémens, qui ne peuvent être détachez ni ſéparez les uns des autres.
CHAPITRE XXVI. *page* 148.
Des Principes naturels des Métaux, ſelon l'opinion des Modernes.
CHAPITRE XXVII. *page* 150.
Diviſion de ce qu'il y a à dire des trois Principes.
Il y a trois Principes, le Soufre, l'Arſenic, & l'Argent-vif.
CHAPITRE XXVIII. *page* 151.
Du Soufre.

Le Soufre eſt une graiſſe de la Terre, épaiſſie dans les Mines par une digeſtion moderée, dont la Compoſition eſt très-forte, & la Subſtance homogéne en toutes ſes parties.

On ne ſçauroit calciner le Soufre ſans perdre beaucoup de ſa Subſtance.

Il gâte & noircit les Corps avec qui on le mêle.

Il augmente le poids des Métaux que l'on calcine avec lui.

Etant ſublimé avec l'Argent-vif, il s'en fait du Cinabre.

On calcine aiſément les Métaux avec le Soufre, à la réſerve de l'Etain & de l'Or. Et ceux qui ont le moins d'Argent-vif, ſe calcinent plus facilement.

On ne peut point avec le Soufre coaguler l'Argent-vif en Soleil ni en Lune.

C'eſt le Soufre qui illumine, qui donne l'éclat, & qui perfectionne tous les Métaux, parce qu'il eſt Lumiére & Teinture.

Le Soufre ne ſe diſſout qu'avec peine, parce qu'il n'a point de parties de la nature du Sel, mais ſeulemeut d'oléagineuſes.

Il ſe ſublime, parce que c'eſt un Eſprit.

Le Soufre ne peut de lui-même ſervir à l'Oeuvre des Philoſophes.

CHAPITRE XXIX. *page* 155.
De l'Arsenic.
L'Arsenic est fait d'une Matiére subtile, & de même nature que le Soufre. La différence qu'il y a entre eux, c'est que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, & le Soufre rouge. Cela s'entend dans la Médecine du prémier Ordre, qui n'est qu'une Sophistication.
L'Arsenic ni le Soufre n'étant pas parfaits, ne sont pas la Matiére qui donne la perfection à l'Oeuvre.
CHAPITRE. XXX. *page* 156.
De l'Argent-vif ou Mercure.
C'est une Eau visqueuse, faite d'une Terre blanche sulphureuse très-subtile, & d'une Eau très-claire, digérées dans les entrailles de la Terre, & unies éxactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humide soit tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide.
Il s'unit aisément aux Métaux, étant de même nature qu'eux, & il sert de Moyen pour joindre les Teintures.
Il n'y a que l'Or qui se submerge en lui, & sans lui on ne sçauroit dorer aucun Métail.
Il n'est pas la Matiére de l'Oeuvre, ni l'Oeuvre, à le prendre, tel qu'il est naturellement.

CHAPITRE XXXI. *page* 157.
Des effets des Principes naturels, qui sont les Corps métalliques.
Il y a six Corps Métalliques, l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Etain, le Cuivre & le Fer.
Le Métail est un Corps minéral fusible & malléable, dont la composition est forte.
Les Métaux parfaits ne communiquent point la perfection aux imparfaits, pour être mêlez avec eux, si ce n'est qu'ils ayent été changez en Magistére.
CHAPITRE XXXII. *page* 159.
Du Soleil ou de l'Or.
L'Or est un Métail jaune, pesant, qui n'a point de son, qui est fort brillant, & qui souffre la Coupelle & le Ciment.
L'Or est le plus précieux des Métaux, & c'est lui qui donne la Teinture rouge.
Jupiter & la Lune approchent plus de la nature de l'Or. Saturne lui ressemble au poids, & en ce qu'il n'a point de son & qu'il ne se pourrit point. Vénus lui est semblable en couleur. Mars à le moins de tous d'affinité avec l'Or.
CHAPITRE XXXIII. *page* 161.
De la Lune ou de l'Argent.
L'Argent est un Corps métallique blanc d'une blancheur pure, net, dur sonnant, & qui soufre la Coupelle.
La Lune est la Teinture de la blancheur.

Etant exposée sur le suc des choses aigres, il s'en fait un beau bleu céleste.
L'Argent a sa Mine à part. Il s'en trouve pourtant dans les Mines des autres Métaux, mais il n'est pas si bon.
CHAPITRE XXXIV. *page* 162.
De Saturne ou du Plomb.
Le Plomb est un Corps métallique, noirâtre, terrestre, pésant, qui n'a point de son, & fort peu de blancheur, mais beaucoup de lividité, qui ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, qui est mou, qui s'étend aisément sous le marteau, qui se fond promptement sans rougir.
Il convient avec l'Or en ce qu'il est fort pésant, qu'il n'a point de son, & qu'il ne pourrit point.
Du Plomb brûlé il s'en fait du *Minium*, & de la *Ceruse*, en l'exposant sur la vapeur du vinaigre.
Le Plomb sert d'Examinateur à la Coupelle.
CHAPITRE XXXV. *page* 164.
De Jupiter ou de l'Etain.
L'Etain est un Corps métallique qui a une blancheur impure ; est livide, un peu sonnant & terrestre, qui a le *cric*, est mou, se fond soudainement sans rougir, & ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment
L'Etain s'approche le plus des Métaux

parfaits. Il blanchit les Métaux qui ne sont pas blancs. Il rend aigres & cassans ceux à qui on la mêle, horsmis le Plomb & l'Or. Il s'attache fort au Soleil & à la Lune.

CHAPITRE XXXVI. *page* 165.

De Vénus ou du Cuivre.

Vénus est un Corps métallique qui a une rougeur obscure, qui rougit au feu, est fusible, resonne fortement, & ne souffre ni la Coupelle, ni le Ciment.

Elle a grande affinité avec la Tutie, qui lui donne la couleur d'Or.

CHAPITRE XXXVII. *page* 166.

De Mars ou du Fer.

Mars est un Corps métallique fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, est dur & inflammable, qui ne se fond pas directement, & a beaucoup de son.

CHAPITRE XXXVIII. *page* 167.

De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection.

Moins les Corps imparfaits ont de disposition à être promptement fondus, plus ils sont difficiles à être transmuez; Et ceux qui se fondent plus aisément, reçoivent facilement la transmutation.

Les Métaux imparfaits qui sont transmuez par la grand'Oeuvre, reçoivent tous la même perfection, quoi qu'il y ait plus

de déchet dans les uns, & moins dans les autres

QUATRIEME ET DERNIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Qui traite des Principes artificiels de l'Art.

CHAPITRE XXXIX. *page* 170.
Division des choses contenues en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second Livre.

Il parle en cette derniére Partie, des Principes artificiels du Magistére, & de la perfection, qu'il ne fait que toucher en gros; parce qu'il en doit traiter plus particuliérement dans le second Livre.

Les Principes artificiels, sont la Sublimation, la Descension, la Distillation, &c.

La perfection consiste à connoître: Prémiérement, les choses par le moyen desquelles on peut parfaire l'Oeuvre. Secondement, celles qui contribuent à la perfection. Troisiémement, celle qui donne la perfection. Et enfin celles par le moyen desquelles on connoît si le Magistére a toute la perfection qu'il doit avoir.

1. Les choses par le moyen desquelles on accomplit

accomplit l'Oeuvre, ſont une Subſtance réelle & corporelle, des couleurs évidentes, les poids des Métaux, & la connoiſſance des Métaux, tels qu'ils ſont naturellement, & tels qu'ils peuvent être par artifice, tant intérieurement, qu'extérieurement, afin de connoître ce qu'ils ont en eux de ſuperflu, & ce qui les éloigne ou les approche de la perfection.

2 Les choſes qui contribuent à la perfection; ſont de trois ſortes. 1. Celles qui d'elles-mêmes & ſans artifice, s'attachent aux Corps, & qui les changent en quelque façon: comme ſont la Marcaſite, la Tutie, &c. 2. Celles qui purifient les Corps ſans s'unir à eux; comme ſont les Sels, les Alums, &c. 3. Le Verre, qui purifie par la reſſemblance de Nature.

3. La choſe qui donne la perfection, eſt la pure & moyenne Subſtance de l'Argent-vif, ou une Matiére qui a pris ſon origine de la Matiére de l'Argent-vif.

4. Les choſes par le moyen deſquelles on connoît ſi le Magiſtére eſt véritablement parfait, ce ſont les Epreuves ou Examens qui ſe font par la Coupelle, par le Ciment, &c. par le moyen deſquelles on éxamine les Métaux qui ont été tranſmuez.

CHAPITRE XL. *page* 174.

De la Sublimation en général, & pourquoi on l'a inventée.

Rien ne peut s'unir aux Corps que les Esprits, ou que ce qui a tout ensemble la nature du Corps & de l'Esprit.

Si les Esprits ne sont purifiés par quelque préparation, ou ils ne donnent point de couleur parfaite aux Corps imparfaits, sur lesquels on en fait projection, ou ils les corrompent & les noircissent.

Le Soufre, l'Arsenic & la Marcasite, brûlent & noircissent les Corps, si on ne leur ôte leur onctuosité, qui s'enflamme & qui noircit.

Les Tuties & l'Argent-vif sont volatils, & ne donnent aux Corps que des couleurs imparfaites, si on ne leur ôte leur terrestréité.

Ce qui se fait par la Sublimation, parce que le feu éleve les parties les plus subtiles des Esprits, & les plus grossiéres demeurent en bas.

Cela se reconnoît encore, en ce que les Esprits sont plus lucides & transparens, aprés avoir été sublimez.

La Sublimation ôte tout de même l'aduſtion aux Esprits, parce que l'Arsenic & le Soufre étant sublimez, ne s'enflamment plus, comme ils faisoient auparavant.

CHAPITRE XLI. *page* 177.

Ce que c'eſt que la Sublimation, comment ſe fait celle du Soufre & de l'Arſenic, & des trois dégrés du feu qu'il y faut obſerver.

La Sublimation eſt l'élévation qui ſe fait par le feu d'une choſe ſéche, & qui s'attache au Vaiſſeau.

CHAPITRE XLII. *page* 180.

Des Féces *des Corps métalliques, qu'il faut ajoûter aux Eſprits pour les ſublimer, & quelles doivent être leur quantité & leur qualité.*

Les écailles ou paillettes de Fer [ou bien la Limaille] & le Cuivre brûlé, ſont les meilleures *féces* qu'on puiſſe employer dans la Sublimation du Soufre & de l'Arſenic ; parce qu'ayant moins d'humidité, elles les boivent plus aiſément.

CHAPITRE XLIII. *page* 186.

Des fautes qu'on peut faire, & qu'il faut éviter à l'égard de la quantité des féces *& de la diſpoſition du Fourneau en ſublimant le Soufre & l'Arſenic. De la maniere de faire les Fourneaux & de quel bois on ſe doit ſervir.*

CHAPITRE XLIV. *page* 191.

De quelle Matiere, & de quelle figure l'Aludel doit être.

La Sublimation du Soufre & de l'Arſenic

ſera bien faite, ſi ces deux Matiéres étant ſublimées, ſont claires & luiſantes, & qu'elles ne s'enflamment point.

CHAPITRE XLV. *page* 194.

De la Sublimation du Mercure.

La Sublimation de l'Argent-vif conſiſte à le dépoüiller de ſa terreſtréité, & à lui ôter ſon humidité ſuperfluë.

CHAPITRE XLVI. *page* 198.

De la Sublimation de la Marcaſite.

CHAPITRE XLVII. *page* 200.

Du Vaiſſeau propre à bien ſublimer la Marcaſite.

Le Verre a cette propriété, que lorſqu'il eſt en fuſion, il n'y a rien qu'il ne détruiſe, qu'il ne faſſe fondre, & qu'il ne vitrifie.

CHAPITRE XLVIII. *page* 205.

De la Sublimation de la Magnéſie, De la Tutie, & des Corps imparfaits.

CHAPITRE XLIX. *page* 207.

De la Deſcenſion & du moyen de purifier les Corps par les Paſtilles

CHAPITRE L. *page* 211.

De la Diſtillation, de ſes cauſes & des trois maniéres de la faire par l'Alambic, par le Deſcenſoire, & par le Filtre.

La Diſtillation eſt une élévation qui ſe fait des vapeurs aqueuſes, de quelque Matiére, dans un Vaiſſeau propre pour cela. Elle ſe fait avec le feu, par l'Alambic &

par le bain, ou par le Descensoire ; ou sans feu par le Filtre.

CHAPITRE LI. *page* 219.

De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses causes, & de la maniére de la faire.

La Calcination est la Réduction qui se fait d'une chose en poudre, par la privation de l'humidité qui lie & unit ses parties ensemble.

On calcine les Corps ou Métaux, pour leur ôter, par la violence du feu, le Soufre qui les corrompt & les noircit, & pour les purifier de leur terrestréité ; & afin aussi d'endurcir les Métaux mous.

On calcine les Esprits pour les disposer à devenir fixes & à se resoudre en eau.

Tout ce qui est calciné, est plus fixe & se dissout plus aisément que ce qui ne l'est pas ; parce que les parties en étant plus subtiles, elles se mêlent plus facilement à l'Eau, & se dissolvent.

On calcine encore les choses étrangéres, qui ne sont ni Corps ou Métaux, ni Esprits pour servir à préparer les Corps & les Esprits.

Tout ce qui a perdu son humidité naturelle, ne se peut fondre que pour se vitrifier.

Saturne a une humidité plus fixe, & plus de terrestréité que Jupiter.

CHAPITRE LII. *page* 228.

De la Dissolution.

La Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide & séche en eau ou en liqueur.

Tout ce qui se dissout, est nécessairement ou Sel ou Alun, ou de semblable nature.

Les Sels & les Aluns, rendent fusibles les choses (à qui on les ajoute) avant qu'elles se vitrifient

Les Esprits ne se vitrifient jamais, & ils empêchent la vitrification des choses avec qui on les mêle, tandis qu'ils demeurent avec elles.

CHAPITRE LIII. *page.* 232.

De la Coagulation, de ses causes & de divers moyens de coaguler le Mercure, & les Médecines dissoutes.

La Coagulation, est une Opération par laquelle on réduit une chose liquide en une Substance solide, en lui ôtant son humidité.

Tout Soufre métallique, qui n'est pas fixe, forme un Corps livide où noirâtre.

CHAPITRE LIV. *page* 243.

De la Fixation, de ses causes; & de la maniére differente de fixer les Corps & les Esprits

La Fixation est une Opération par laquelle une chose qui s'enfuit du feu, est renduë en état de le pouvoir souffrir.

CHAPITRE LV. *page* 246.

De l'Incération.

L'Incération est le Ramollissement qui se fait d'une chose dure & séche, & qui n'est pas fusible, pour la rendre liquide & coulante.

L'humidité que la Nature a mise dans les Corps métalliques par la nécessité qu'ils avoient d'être fondus & ramollis, est une humidité permanente, & qui dure & subsiste autant que les Métaux; autrement, quand les Métaux auroient été une fois rougis au feu, ou fondus, ils n'auroient plus du tout d'humidité; & ainsi ils ne pourroient plus être forgez ni fondus. Ce qui est contre l'expérience.



SECOND LIVRE
DE LA SOMME
DE PERFECTION DE GEBER.

PREFACE.

Division de ce second Livre en trois Parties.

PREMIERE PARTIE
DU SECOND LIVRE.

CHAPITRE I. *page* 252.

DE la connoissance des choses, par lesquelles on peut découvrir la possibilité de la perfection, & la maniére de la faire.

CHAPITRE II. *page* 253.

De la Nature du Soufre & de l'Arsenic.

Le Soufre & l'Arsenic sont une graisse de la Terre, n'y ayant que les huiles & les graisses, & ce qui est de leur nature, qui s'enflamme & se fonde facilement par la chaleur, comme font ces deux Esprits.

Le

Le Soufre & l'Arſenic ont deux cauſes d'imperfection, une Subſtance imflammable, qui ne peut ſoutenir le feu, ni donner la fixité, & qui de plus noircit les Corps, & des *Féces* ou impuretez terreſtres, qui empêchent la fuſion & la pénétration.

Ainſi il n'y a que leur moyenne Subſtance, qui puiſſe être cauſe de la perfection, ſi elle eſt renduë fixe.

Ce n'eſt pourtant pas la véritable Matiére de l'Oeuvre; & quand cela ſeroit, le Soufre ne pourroit être que Teinture pour le rouge, & l'Arſenic pour le blanc.

CHAPITRE III. *page* 256.

De la Nature du Mercure ou Argent-vif.

L'Argent-vif a tout de même deux cauſes d'imperfections qu'il lui faut ôter; l'une eſt une Subſtance terreſtre & impure, & l'autre une humidité ou aquoſité ſuperfluë & volatile, qui s'évapore ſans s'enflammer.

Il n'y a que la moyenne Subſtance de l'Argent-vif qu'il faille conſerver pour en faire la Médecine univerſelle; parce qu'elle ne ſe brûle ni ne ſe conſume point au feu, & qu'elle empêche les Corps, à qui elle s'unit d'être brûlez ni conſumez, demeurant dans le feu

sans s'évaporer, & fixant ce qui est volatil.

L'Argent-vif est le Principe qui donne la perfection aux Métaux, parcequ'il s'attache plus fortement, prémiérement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or & à l'Argent. Ce qui fait voir que les deux Métaux parfaits ont plus d'Argent-vif que n'ont les Métaux imparfaits. C'est aussi l'Argent qui fait que les Métaux résistent au feu; parce que les Métaux parfaits qui en ont le plus, y résistent sans se consumer.

L'Argent-vif, tel qu'il est naturellement, ne peut donner la perfection; mais une chose tirée & faite de lui par artifice, en imitant la Nature.

CHAPITRE IV. *page* 261.

De la Nature de la Marcasite, de la Magnésie & de la Tutie.

Tous les Corps qui reçoivent quelque altération ou changement, le reçoivent nécessairement par la vertu de l'Argent-vif ou du Soufre; parce qu'il n'y a que ces deux choses qui s'unissent aux Métaux par la conformité de Nature; & que d'ailleurs rien ne peut faire d'impression ni de changement, s'il s'unit intimement à la chose qu'il doit changer.

CHAPITRE V. *page* 263.

De la Nature du Soleil.

L'Or ou Soleil eſt formé de beaucoup d'Argent-vif très-ſubtil, & de peu de Soufre fort pur, fixe & clair, qui a une rougeur nette, & qui teint & fixe l'Argent-vif.

Celui qui voudra faire quelque altération ou changement dans les Métaux imparfaits, doit ſe propoſer l'Or pour modelle, & faire en ſorte qu'il y ait plus d'Argent-vif que de Soufre en ſa compoſition, comme il y en a plus en celle de l'Or.

La péſanteur de l'Or, vient de ce que ſes parties ſont fort ſubtiles & reſſerrées.

La perfection des Métaux, dépend de trois choſes. 1. De l'abondance de l'Argent-vif. 2. De l'uniformité & égalité de leurs Subſtances qui ſe fait par un mêlange égale & proportionné. 3. Et de ce qu'ils s'endurciſſent & s'épaiſſiſſent par une digeſtion longue & modérée.

Ainſi l'imperfection des Métaux vient. 1. Du trop de Soufre. 2. De la diverſité de leur Subſtance. 3. Et d'une digeſtion trop hâtée, qui ſont les trois cauſes oppoſées.

La diverſité des Métaux ne provient que du divers mêlange du Soufre & de l'Argent-vif, qui en ſont les Principes, &

de leurs différentes qualitez.

CHAPITRE VI. *page* 268.

De la Nature de la Lune.

La Lune eſt formée d'un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure & claire, mêlé avec plus d'Argent-vif pur, fixe & clair. Et comme ſes parties ne ſont pas ſi ſerrées que celles de l'Or, elle n'eſt pas ſi péſante, ni ſi fixe que l'Or.

CHAPITRE VII. *page* 269.

De la Nature de Mars, où il eſt traité des effets du Soufre & du Mercure, & des Cauſes de la corruption & de la perfection des Métaux.

Le Fer eſt fait du mêlange d'un Soufre fixe & terreſtre avec moins d'Argent-vif, pareillement fixe & terreſtre, qui ont l'un & l'autre une blancheur impure & livide, ou noirâtre.

Le Soufre fixe ne fond pas ſi promptement que l'Argent-vif, au lieu que le Soufre aduſtible, & qui n'eſt pas fixe, fond plûtôt. De-là vient que les Métaux qui ont plus de Soufre fixe que d'Argent-vif, ſont fort difficiles à fondre.

L'Argent-vif qui eſt pur, eſt ſi peſant qu'il peſe plus que l'Or.

Le feu détruit les Métaux pour trois raiſons. La 1. à cauſe du Soufre aduſtible qu'ils ont, qui venant à ſe brûler,

diminuë leur Substance. 2. Le feu de flamme continuel. 3. La Calcination des Métaux.

La cause de la perfection des Métaux, c'est l'Argent-vif qui surmonte le feu, & que le feu ne sçauroit vaincre.

CHAPITRE VIII. *page* 274.

De la Nature de Vénus ou du Cuivre.

Le Cuivre est fait du mêlange d'un Soufre impur, grossier, rouge, livide, dont la plus grande partie est fixe, & la moindre adustible, avec vn Argent-vif grossier & impur; de sorte qu'il n'y ait guéres plus n'y guéres moins de l'un que de l'autre.

Les choses se dissolvent mieux à proportion qu'elles sont plus subtiles & plus calcinées.

Vénus & Mars noirciſſent au feu, à cause de leur Soufre adustible.

Qui peut faire l'Oeuvre de l'Argent-vif seul, a trouvé la voye la plus parfaite.

Il y a deux sortes de Soufre dans les Métaux; l'un qui est caché dans l'Argent-vif, & qui est dès le commencement de sa conformation; & l'autre qui survient à l'Argent-vif après qu'il est dèja fait. On ne peut lui ôter le dernier qu'avec peine; mais il est impossible de lui ôter le prémier, par quelque régime de feu que ce soit.

CHAPITRE IX. *page* 280.

De la Nature de Jupiter ou de l'Etain.

L'Etain eſt fait de peu de Soufre moins fixe que volatil, qui a une blancheur impure ; & de plus d'Argent-vif impur, en partie fixe & en partie volatil, qui eſt ce qui lui donne le *cric*, & qui n'a qu'une blancheur impure & imparfaite.

L'Argent-vif ne s'attache à Vénus & à Mars que par artifice, & non pas de lui-même, & moins à Mars qu'à Vénus, à cauſe du peu d'Argent-vif qu'ont ces deux Métaux.

CHAPITRE X. *page* 286.

De la Nature de Saturne ou du Plomb.

Saturne n'eſt différent de Jupiter, ſi ce n'eſt que ſa Subſtance eſt plus impure, à cauſe qu'il eſt fait d'un Argent-vif & d'un Soufre plus groſſier ; & que ſon Soufre combuſtible eſt plus fortement attaché à la Subſtance de l'Argent-vif, qu'il ne l'eſt dans Jupiter, & qu'il a plus de Soufre fixe.

Jupiter s'endurcit plûtôt que Saturne par la Calcination, & il ne perd pas ſi aiſément que lui la facilité qu'il a à ſe fondre.

L'Argent-vif & le Soufre aduſtible, donnent & font la fuſion.

L'Argent-vif volatil & le Soufre combuſtible, ſont ce qui fait la molleſſe des

Métaux ; celle que fait ce Soufre, est ployante & cassante ; & celle qui vient de l'Argent-vif, s'étend & s'allonge.

L'Argent-vif fixe & le Soufre fixe, donnent la dureté aux Métaux.

Le Soufre adustible, donne la fusion au Métail avant qu'il rougisse.

L'Argent-vif volatil, rend aussi les Métaux faciles à fondre.

L'Argent-vif fixe, ne donne la fusion au Métail, qu'après avoir rougi.

Le Soufre fixe, retarde & empêche la fusion dans les Métaux.

Les Métaux qui ont le plus d'Argent-vif, étant les plus parfaits, les Métaux imparfaits qui ont le plus d'Argent-vif, doivent s'approcher le plus de la perfection.

Et par conséquent plus les Métaux auront de Soufre plus il seront impurs & imparfaits.

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE.

Des Médecines en général, & de la nécessité d'une Médecine Universelle, qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, & d'où elle se peut mieux prendre, & plus prochainement.

CHAPITRE XI. *page* 293.

Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecine, tant pour chaque Corps imparfait, que pour l'Argent-vif l'une au blanc, l'autre au rouge; mais qu'il n'y en a qu'une seule très-parfaite qui rend toutes les autres inutiles.

Il y a de dix sortes de Médecines particuliéres, huit pour les quatre Métaux imparfaits, & deux pour l'Argent-vif, dont il y en a cinq pour le blanc, & cinq pour le rouge.

Il y a néanmoins une seule Médecine, qui est Universelle, pour tous les Métaux imparfaits & pour l'Argent-vif, tant pour le blanc que pour le rouge, qui fixe ce qu'ils ont de volatil, qui purifie ce qu'ils ont d'impure & qui leur donne une teinture & un éclat plus beau que celui que la Nature a donné aux Corps parfaits.

CHAPITRE XII. *page* 298.

Qu'il faut donner une préparation particuliére à chaque Métail imparfait.

CHAPITRE XIII. *page* 300.

Que la Medecine doit ajouter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits; & que la préparation qu'on leur donne, pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu.

Il n'est pas possible de détruire l'Essence

d'une chose, & qu'elle demeure toujours la même.

Il est impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas.

CHAPITRE XIV. *page* 304.

De la préparation de Saturne & de Jupiter

Diverses maniéres d'ôter le *cric* à Jupiter.

CHAPITRE. XV. *page* 309.

De la préparation de Vénus.

CHAPITRE XVI. *page* 311.

De la préparation de Mars.

Maniére d'amollir les Corps ou Métaux durs, & d'endurcir les mous.

CHAPITRE XVII. *page* 313.

De la maniére de purifier l'Argent-vif.

CHAPITRE XVIII. *page* 314.

Que la Medecine très-parfaite donne nécessairement cinq différentes propriétez de perfection, qui sont la Netteté, *la* Couleur *ou* Teinture, *la* Fusion, *la* Stabilité, *& le* Poids: *Et que par ces effets l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine.*

La Médecine ne se peut prendre que de ce qui s'unit le mieux aux Métaux, qui a le plus de conformité avec eux, qui les pénétre jusques dans l'intérieur, qui s'attache & s'unisse à eux, & qui les change. Or l'Argent-vif a toutes ces propriétés. Donc la Médecine doit être prise de l'Argent-vif.

CHAPITRE XIX. *page* 317.
Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit néceſſairement avoir.
L'Argent-vif ne peut faire aucun changement dans les Métaux imparfaits, ſi lui-même n'eſt changé auparavant; c'eſt-à dire, s'il n'eſt rendu extrémement ſubtil, fixe & éclatant.
La péſanteur des Métaux parfaits, provient de ce que leur Subſtance eſt fort ſubtile & uniforme.
CHAPITRE XX. *page* 320.
De la différence des Medecines, & qu'il y en a du prémier, du ſecond, & du troiſiéme Ordre.
CHAPITRE XXI. *page* 322.
Des Médecines du prémier Ordre, qui blanchiſſent Vénus.
CHAPITRE XXII. *page* 328.
Blanchiſſement de Mars.
CHAPITRE XXIII. *page* 330.
Des Médecines qui jauniſſent la Lune.
CHAPITRE XXIV. *page* 335.
Des Médecines du ſecond Ordre, & de leurs propriétés.
CHAPITRE XXV. *page* 338.
De la Médecine Lunaire & Solaire pour les Corps imparfaits.
CHAPITRE XXVI. *page* 341.
De la Médecine qui coagule & fixe l'Argent-vif.

Rien ne peut mieux convenir à l'Argent-vif que ce qui est de sa même nature, par conséquent que l'Argent-vif lui-même. Et ainsi cette Médecine se doit prendre de l'Argent vif.

CHAPITRE XXVII. *page* 344.

Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner ingrez.

CHAPITRE XXVIII. *page* 346.

De la Médecine du troisiéme Ordre en général.

La Médecine du troisiéme Ordre s'appelle la grand'Oeuvre, parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, & beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du prémier & du second Ordre.

CHAPITRE XXIX. *page* 348.

De la Médecine Lunaire du troisiéme Ordre.

CHAPITRE XXX. *page* 350.

De la Médecine Solaire du troisiéme Ordre.

Tout le secret consiste à sublimer parfaitement par la Sublimation tant la Matiére principale de la Pierre, que ce qu'on lui ajoute; puis à fixer ce qui est volatil, & à rendre volatil ce qui est fixe.

TROISIEME ET DERNIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.

Des Epreuves de la perfection.

CHAPITRE XXXI. *page* 353.
Devision de ce qui est contenu en cette Partie.

CHAPITRE XXXII. *page.* 354.
De la Coupelle.

Les Métaux parfaits souffrent la Coupelle à cause de leur bonne & forte Composition qui vient de leur mixtion parfaite, & de leur pure Substance ; & les Métaux imparfaits ne la peuvent soufrir à à cause de leur impureté & de la foible union de leurs Principes qui ne sont pas fixes.

CHAPITRE XXXIII. *page* 359.
Comment l'on fait examen des Metaux par la Coupelle.

CHAPITRE XXXIV. *page* 361.
Du Ciment, & pourquoi il y a des Corps ou Metaux qui le soufrent mieux, d'autres qui le soufrent moins.

CHAPITRE XXXV. *page* 363.
De quoi est fait le Ciment, & comment on en fait l'Epreuve.

CHAPITRE XXXVI. *page* 366.
Du Rougiſſement des Métaux au feu.
CHAPITRE XXXVII. *page* 368.
De la Fuſion.
Les Corps fuſibles rougiſſent au feu de trois différentes maniéres.
CHAPITRE XXXVIII. *page* 371.
De l'Expoſition qu'on fait des Métaux ſur les vapeurs des choſes acides.
On juge par cette épreuve que de tous les Métaux imparfaits, Jupiter eſt celui qui a le plus de diſpoſition à recevoir la perfection par la grand'Oeuvre.
CHAPITRE XXXIX. *page* 373.
Des l'Extinction des Métaux rougis au feu.
Tout Métail imparfait qui aura été tranſmué par quelque Médecine que ce puiſſe être, du prémier, du ſecond, ou du troiſiéme Ordre, qui n'aura pas le même poids dans le même volume, ni la même couleur du Métail parfait, dans lequel on a prétendu le tranſmuer, n'eſt pas véritablement tranſmué, & ce n'eſt qu'une Sophiſtication, qui non ſeulement n'apporte aucun profit; mais qui cauſe la ruine & l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces ſortes d'Ouvrages.
CHAPITRE XL. *page* 375.
Du Mélange du Soufre combuſtible avec les Métaux
Le Soleil eſt celui des Métaux, que le

Soufre brûle le moins, & après lui Jupiter, puis la Lune, & enfin Saturne. Vénus se brûlant plus facilement, & Mars encore plus; d'où l'on peut juger qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, & ceux qui en sont les plus éloignez

CHAPITRE XLI. *page* 378.

De la Calcination & de la Réduction.

Les Corps ou Métaux parfaits ne perdent rien de leur perfection, quoi qu'on les calcine tant que l'on voudra, & qu'ensuite on leur fasse reprendre corps.

CHAPITRE XLII. *page* 379.

De la facilité qu'ont les Métaux a recevoir l'Argent-vif.

La facilité qu'ont le Soleil & la Lune de s'attacher à l'Argent-vif, fait voir que les Métaux qui s'attachent, & qui s'unissent mieux à l'Argent-vif, s'approchent le plus de la perfection.

CHAPITRE XLIII. *page* 380.

Récapitulation de tout l'Art.

La perfection & l'accomplissement de l'Oeuvre ne consiste qu'à rendre le volatil fixe, & le fixe volatil.

CHAPITRE XLIV. *page* 382.

De quelle maniére l'Auteur a enseigné l'Art en cette Somme.

L'Autheur n'a pas enseigné la Science de suite ni par ordre; mais il l'a dispersée

en tout son Livre : & il a le plus caché la Science, où il semble en avoir parlé le plus ouvertement.

On peut apprendre la Science par la lumiére naturelle & par une impétuosité d'esprit, & non par le raisonnement d'aucune Science que l'on ait apprise.

On ne l'apprend pas même par les livres des Philosophes, parce qu'ils ne l'ont écrite que pour eux & pour leurs successeurs.

L'Auteur assure néanmoins que ce qu'il en a dit suffit, non seulement pour éxciter les personnes intelligentes à s'appliquer à l'entendre ; mais encore pour leur donner le moyen de la rechercher par la seule & unique voye qu'il y a pour l'apprendre.

FIN.

Livres nouveaux qui se vendent chez
ANDRE' CAILLEAU.

HIstoire du Peuple de Dieu, *in* 4°. 8. vol.

— Idem *in*-12. 10. vol. 1740.

— Naturelle de l'Univers, &c. par M. Colonne, *in*-12. 4. vol. avec Figures.

Ses Principes de la Nature, suivant les opinions des anciens Philosophes, &c. *in*-12. 2. vol.

— de la Génération des Végétaux, Animaux & Minéraux, &c. *in*-12.

Histoire de la derniére Révolution arrivé dans l'Empire Ottoman le 28e. Septembre 1730. *in*-12. 1740.

La Découverte des Longitudes. Avec la méthode facile aux Navigateurs pour en faire usage actuellement, par M. de L'Isle, *in*-12. 1740.

Annales de Tacite par M. Amelot, *in*-12. 4. vol.

Suite des Annales de Tacite, *in*-12. 6. vol.

La Religion Protestante, convaincuë de faux dans ses régles de foi particuliéres, &c. *in*-12. 2. vol. 1740.

Collectio judiciorum de novis Erroribus, qui ab initio duodecimi seculi post Incarnationem Verbi, usque ad anum 1735. &c, *in*-fol. 3. vol. 1737.









CF 30 b

BIBLIOTHEQUE
DES
PHILOSOPHES
CHIMIQUES.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures & des Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine.

Par Mr. J. M. D. R.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, Place de Sorbonne, au coin de la ruë des Maçons, à Saint André.

M. DCC. XLI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

TRAITÉS

CONTENUS

Dans ce second Volume.

I. Morien. . . . pag 56.

II. *La Tourbe des Philosophes.* 1.

III. *Artephius.* . . . . 112.

IV. ~~Flamel~~ Synesius — 175.

V. Flamel . . 195.

VI. Le Trevisan. . . . 225.

~~VII~~ Le songe Verd . . 437.

~~VIII~~ Zachaire. . . . . 447.

2 Si le Registre ci dessus eut été fait avec l'exactitude Philosophique qui n'aurait pas été nécessaire de le corriger & rectifier. (remarque du Libraire)

LA TOURBE DES PHILOSOPHES, OU L'ASSEMBLE'E DES DISCIPLES DE PYTHAGORAS,

APPELLE'E LE CODE DE VERITE'.

ARISLEUS dit : Je vous dis que notre Maître Pythagoras eſt le pied des Prophétes, & la tête des Sages, & qu'il a eu tant de Dons de Dieu & de ſageſſe, que perſonne après Hermès n'en a eu tant que lui. Il a donc voulu aſſembler ſes Diſciples, qui étoient envoyez par toutes les Régions & Provinces, pour traiter de ce précieux Art, afin que leur parole ſerve de régle à ceux qui viendront après eux. Et il a commandé

qu'IXIMEDRUS parlât le prémier, qui étoit de très-bon conseil, lequel dit: Toutes choses ont un commencement & une nature, laquelle d'elle-même est suffisante, sans aide d'autre, pour se multiplier à l'infini, autrement tout seroit perdu & corrompu.

LA TOURBE dit: Maître, si tu commences, nous suivrons tes paroles. Et PYTHAGORAS dit: Sçachez, Vous tous, qui cherchez cet Art, que jamais il ne se fait de vraie Teinture, sinon de notre Pierre rouge, parquoi ne perdez pas vos ames ni votre argent, & ne recevez pas de tristesse en vos cœurs, & de ce, je vous assure, & tenez ceci de moi, comme de votre Maître. Que si vous ne changez cette Pierre rouge en blanc, & si ensuite vous ne la faites encore rouge, & ainsi si vous ne faites Teinture de Teinture, vous ne faites rien. Cuisez donc cette Pierre & la rompez & lui ôtez sa noirceur en la cuisant & en la lavant jusqu'à ce qu'elle soit blanche, & puis la redressez comme elle doit.

ARISLEUS dit: La Clef de cette Oeuvre est l'Art de blanchir. Prenez donc le Corps que je vous ai montré, & que notre Maître vous a dit, & en faites de subtiles Tablettes, & les mettez dans l'Eau de notre Marine, laquelle Eau est perma-

nente, & notre Corps eſt (1) gouverné d'elle, & puis mettez tout à un feu lent, juſqu'à ce que les Tablettes ſoient rompuës, & réduites en Eau. (2) Mêlez & cuiſez continuellement à léger feu, juſqu'à ce qu'il ſe faſſe Boüillon (3) poivreux & le cuiſez & tournez en ſon Eau, juſqu'à ce qu'il ſoit congelé, & vous faſſe varier les yeux comme les fleurs, que nous appellons fleurs de Soleil. Cuiſez-le juſqu'à ce qu'il n'y ait rien de noir & que la blancheur apparoiſſe, & puis le gouvernez & cuiſez avec la (4) Gomme de l'Or, & mêlez tout par feu ſans y toucher, juſqu'à tant que tout ſoit fait rouge. Et ayez patience, & ne vous ennuyez point, & l'abbreuvez de ſon Eau, qui eſt ſortie de lui, laquelle eſt Eau permanente, juſqu'à ce qu'il ſoit fait rouge. Celui-ci eſt l'Airain brûlé, & la Fleur & le Levain de l'Or, lequel vous cuirez avec l'Eau permanente, qui eſt toujours avec lui, & digérez & cuiſez juſqu'à ce qu'il ſoit déſſéché. Faites ceci continuellement

(1) Gouverneur.

(2) Ce Corps, eſt l'Or des Philoſophes, qui ſe prépare, comme on peut le voir dans la prémiére des douze Clefs de Philoſophie de Baſile Valentin : Et l'Eau de *Marine*, eſt le Mercure Philoſophique, dont ceux, qui veulent s'adonner à la Science Hermétique, peuvent prendre connoiſſance dans la Parabole du Coſmopolite.

(3) Gras.

(4) L'Ame.

jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'humidité, & que tout se fasse une Poudre très-subtile.

PARMENIDES dit : Sçachez que les Envieux ont parlé en maintes maniéres, d'Eaux, de Boüillons, de Pierres & de Métaux, afin de vous tromper, vous qui cherchez cette Science secréte. Laissez tout cela, & faites (1) le blanc rouge. Connoissez & avisez prémiérement ce que c'est que Plomb & Etain l'un après l'autre, & sçachez que si vous ne prenez les Natures, & vous ne conjoigniez les Parens (2) avec leurs proches Parens, & qui sont de même sang, vous ne ferez rien : car les Natures se rencontrent & se poursuivent l'une l'autre, & se pourrissent & s'engendrent : car Nature est gouvernée par Nature qui la détruit, & la réduit en poudre, & la fait devenir à rien : puis la renouvelle & l'engendre souventes fois. Etudiez (3) & lisez afin que vous sçachiez la vérité, & ce

(1) Le rouge blanc, & le blanc rouge.

(2) Ce sont l'Or & le Mercure. Ils sont l'un & l'autre de même *sang*, parce que l'Or tire son origine du Mercure, comme on peut le voir dans le Chapitre V. du Livre II. de la Somme de Géber.

(3) Parménides, que le Trevisan dit avoir été celui qui l'a retiré de ses erreurs, parle ici du combat qui se fait entre l'Or & le Mercure dans le prémier Régime du second Oeuvre. Flamel en fait la description dans le quatriéme Chapitre de son Livre, sous la figure de deux Dragons, l'un ailé, & l'autre sans ailes.

que c'est qui la pourrit & la renouvelle, & quelles choses ce sont, & comme elles s'entr'aiment, & comment après leur amour, il leur arrive inimitié & corruption, & comment elles s'embrassent ensemble, jusqu'à ce qu'elles soient faites Un. Quand vous connoîtrez ces choses, mettez la main à cet Art; autrement, si vous les ignorez, ne vous approchez point de cette Oeuvre divine, car tout ne sera qu'infortune, désespoir & tristesse pour vous. Regardez donc les paroles des Sages, comme ils ont compris toute l'Oeuvre en ces paroles, en disant, *Nature s'éjoüit en Nature; Nature surmonte Nature, & Nature contient Nature.* En ces paroles est contenuë toute l'Oeuvre, & pour ce laissez tant de choses superfluës, & prenez l'Eau vive & la congelez dans son Corps, & en son Soufre qui ne brûle point, & faites nature blanche, & ainsi tout deviendra blanc. Et si vous cuisez encore plus, il se fait rouge, & l'Eau de Mer devient rouge & de couleur de sang, & c'est signe que Dieu a fait tout son tems, & vient pour glorifier les bons, & c'est le dernier signe de son avénement, Mais auparavant le Soleil perdra sa lumiére, (1) & la Lune fera la fonction du Soleil, &

(1) Le Soleil des Philosophes, c'est-à-dire l'Or, perd sa lumiére dans la dissolution qu'en fait leur Mercure, lorsque l'Artiste les a mis ensemble sur le

puis pareillement aussi la Lune s'obscurcira & se tournera en sang, & toute la Mer & toute la Terre se fendra, & les Corps qui étoient morts se léveront des tombeaux, & seront glorifiez, & auront la face glorieuse & plus reluisante mille fois que le Soleil. Et le Corps, l'Esprit & l'Ame seront en unité glorifiez, rendant graces à Dieu, de ce qu'après tant de tourmens, peines & autres tribulations, ils sont venus à tel bien & à telle perfection, que jamais ils ne peuvent être corrompus ni séparez. Si vous ne m'entendez, n'étudiez plus, & ne vous en mêlez jamais, car vous êtes hors du nombre des Sages. Je ne sçaurois parler plus clairement. Si tu ne l'entends la prémiére fois, étudie-le la seconde, troisiéme & quatriéme fois, ou toujours, jusqu'à ce que tu l'entendes; car tout est en cette Figure, depuis le commencement jusqu'à la fin, aussi bien qu'Homme le sçauroit exposer. Romps-toi la tête à l'entendre, afin que tu travailles & que tu manges.

LUCAS dit: Sçachez que le Corps &

feu dans l'Oeuf Philosophique; & la Lune, qui est ce Mercure, s'obscurcit à son tour, l'un & l'autre devenant comme de la poix noire fonduë pendant le Régime de Saturne. Après quoi ces deux Corps, ou pour mieux dire ce Corps & cet Esprit, qui ne sont plus qu'une même Substance, par l'union de leurs moindres parties, sortent comme du tombeau, & prennent une nature nouvelle, plus brillante & plus parfaite que celle qu'ils avoient avant cette union.

l'Esprit s'aident l'un à l'autre; l'Esprit rompt prémiérement le Corps, afin qu'il lui aide par après. Quand le Corps est mort, abreuvez-le de son lait, qui est en lui, & prenez garde que l'Esprit ne s'enfuie; mais tenez-le toujours joint avec son Corps. Et si l'un fuit le feu, & que l'autre le souffre bien, quand ils sont tous deux joints ensemble, tous deux souffrent bien le feu: Et sçachez qu'une partie du Corps en surmonte dix de l'Esprit (1) & le fortifie: Et sçachez que notre Soufre brûle tout, & qu'il se fait lui-même depuis le commencement jusqu'à la fin, en lui aidant selon Nature.

LE VICAIRE dit: Sçachez que sans feu rien n'est engendré, mettez votre Composition en son Vaisseau, & faites feu modéré, tout par tout, & gardez-vous de feu fort & violent; car ils n'auroient point de mouvement l'un à l'autre. Observez que le feu soit lent; car si vous faites le feu plus fort qu'il ne faut, il sera rouge avant son tems. Car prémiérement nous le voulons noir, & puis blanc, & puis rouge: parce que Nature ne travaille que par dégrés & altérations. Je vous ai dit l'Art suffisamment, si vous êtes raisonnables; car vous n'avez pas à travailler de plusieurs choses, mais seulement d'une, laquelle s'al-

(1) Voyez sur cet Article les Paraboles du Trévisan & du Cosmopolite.

tére de dégrés en dégrés jusqu'à sa perfection.

PYTHAGORAS dit : Disons autres choses qui ne sont pourtant pas autres choses ; mais les noms sont autres & différens. Et sçachez que la chose que nous entendons, de laquelle les Philosophes parlent en tant de maniéres, suit & atteint son Compagnon sans feu, comme l'Aiman tire le Fer. Et cette chose, en l'embrassement, fait apparoître plusieurs Couleurs, & est trouvée par tout ; & est Pierre, & n'est pas Pierre, chére & vile, claire & précieuse, obscure & connuë d'un chacun, & n'a qu'un nom, & si en a plusieurs ; & c'est le crachat (1) de la Lune. Fendez donc la Geline noire, (2) & l'abreuvez de lait, & lui donnez de la gomme à manger, afin qu'elle se guérisse, & gardez son sang dedans son ventre, & la nourrissez tant de lait, qu'elle perde & muë ses plumes noires, & perde ses aîles & ne vole plus. Alors vous la verrez belle, & qu'elle aura les plumes blanches & relui-

(1) Influences Célestes que la Lune reçoit pour les communiquer aux Corps inférieurs.

(2) Pythagore appelle ici Géline noire, ce que d'autres Philosophes nomment Corbeau, dont il faut couper la tête, c'est-à-dire blanchir le Composé après le Régime de Saturne, durant lequel le Corps & l'Esprit s'unissant ensemble, sont après leur union, devenus noirs, & ne se subliment plus jusqu'au Régime de Jupiter. Voyez Philaléthe Chapitre XXV. & XXVI.

ſantes. Lors donnez lui à manger du ſafran & de la roüille de fer, & puis lui donnez à boire du ſang, & la nourriſſez ainſi par un long-tems, & puis la laiſſez aller; car il n'y a venin qui lui puiſſe nuire & qu'elle ne vainque. Et elle regarde le Soleil fixement ſans cligner.

ACSUBOFES dit : Maître tu as dis ſans envie ce qu'il appartient de dire; Dieu te récompenſe.

PYTHAGORAS dit : Et toi Acſubofes, dis ce qu'il t'en ſemble : Et il dit : Sçachez que Soufre contient Soufre, & une Humidité contient l'autre.

LA TOURBE dit : Eſt-ce tout? Tu ne dis rien de nouveau. Et il dit : L'Humidité eſt un venin, lequel, quand il pénétre le Corps, il le teint d'une couleur invariable. Car quand l'un fuit & l'autre ſuit; l'un prend l'autre & ne fuient plus, pour ce que Nature a pris ſon pareil, comme ſon Ennemi, & ſe ſont entre-tuez. Voici comme vous ferez, & le régime eſt tel. Confiſez-le en Urine d'Enfant, & en Eau de Mer, & en Eau nette permanente (1), avant qu'il ſoit teint, & le cuiſez à petit feu, juſqu'à ce que la noirceur apparoiſſe : car lors il eſt certain que le Corps eſt diſſout & pourri : Et puis cuiſez-le avec ſon

(1) Ces trois termes ſignifient la même choſe, c'eſt-à-dire le Mercure des Philoſophes.

humeur, jusqu'à ce qu'il véte une Robe rouge, & toujours cuisez plus, jusqu'à ce que vous y voyez la couleur serpentine que vous demandez.

SICTUS dit: Sçachez, tous Investigateurs de l'Art, que le fondement de cet Art, pour lequel tout le monde pense, n'est qu'une chose, que les Sages estiment la plus haute qu'aucune Nature qui soit; mais les Fous la croyent la plus vile de toutes les choses. Vous étes bien maudits, vous qui étes fous; je vous jure si les Rois la sçavoient, jamais nul n'y viendroit.

PYTHAGORAS dit: Nomme-là: Et il dit: C'est Vinaigre très-aigre (1), qui rend le Corps noir, blanc & rouge, & de toutes couleurs, & convertit le Corps en Esprit. Et sçachez que si vous mettez le Corps sur le feu sans vinaigre, il se brûle & se corrompt, & sçachez que la prémiére humeur est froide. Gardez-vous donc de faire le feu trop fort au commencement, parce qu'il est ennemi de froideur, & si vous le cuisez bien, & lui ôtez sa noirceur, il devient Pierre, ressemblant au Marbre d'extrême blancheur. Et sçachez que toute l'intention & le commencement de l'Oeuvre

(1) Dissolvant des Philosophes. Quiconque le connoît, a une parfaite connoissance de la Pierre Philosophale. Le Cosmopolite & l'Auteur de la Lumiére sortant des Ténébres en parlent assez clairement.

est la blancheur, après laquelle vient la rougeur, qui est la perfection de l'Oeuvre. Je vous jure par mon Dieu que j'ai cherché long tems dans les Livres, afin de parvenir à cette Science, & j'ai prié Dieu qu'il m'enseignât ce que c'étoit : Et quand Dieu m'eut oüi, il me montra une Eau nette, que je connus être pur vinaigre, & après plus je lisois les Livres, plus je les entendois.

SOCRATES dit : Sçachez que notre Oeuvre est faite de Mâle & de Fémelle : Cuisez-les jusqu'au noir, puis jusqu'au blanc : Cuisez tout cent cinquante jours, & je vous dis que pourvû que vous connoissiez les Matiéres qui sont nécessaires en notre Oeuvre, & les Régimes, vous trouverez que ce n'est autre chose de leurs Régimes qu'Oeuvres de Femmes & Jeu d'Enfans. Mais les Philosophes ont dit tant de Régimes, afin de vous faire errer. Mais quoi ? *Entendez tout selon Nature & selon son Régime* : Et me croyez, sans tant chercher. Je ne vous commande que cuire ; cuisez au commencement, cuisez au milieu, cuisez à la fin, & ne faites autre chose ; car Nature se parachévera bien.

ZENON dit : Sçachez que l'Année est divisée en quatre parties (1). L'Hyver est

(1) Zénon parle ici des divers dégrés du feu extérieur, qui donne le mouvement au feu intérieur du

de compléxion froide, pluvieuſe & aquatique. Le Printems eſt un peu chaudelet. Le troiſiéme eſt chaud, à ſçavoir l'Eté. Le quatriéme, à ſçavoir l'Automne, eſt fort ſec, & l'on y cuëille les fruits, car ils ſont mûrs. En cette maniére gouvernez vos Natures & non autrement, ſinon ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, & non pas à nous.

LA TOURBE dit : Tu parles bien, dis encore quelque choſe : & il dit, c'eſt aſſez.

PLATON dit : Notre Gomme (1) baille notre Lait, & notre Lait diſſout notre Gomme, & ils croiſſent dans la Pierre de Paradis, qui eſt le bois de vie, en laquelle Pierre il y a deux contraires enſemble, à ſçavoir Feu & Eau. Celui-ci vivifie celui-là, & celui-ci tuë celui-là, & ces deux étans conjoints, demeurent toujours, dont il y apparoît rougeur orientale & rougeur de ſang, & notre Homme eſt vieux (2), & notre Dragon jeune, qui mange ſa tête avec ſa queuë, & la tête & la queuë ſont Ame & Eſprit ; & l'Ame & l'Eſprit ſont crées de lui, & l'un eſt d'Orient, ſçavoir l'Enfant, & le vieux eſt d'Occident. Le Corbeau volant par l'air & au tems d'Aouſt,

Soufre des Philoſophes. Voyez Artéphius ſur la nature des Feux, & Philalèthe dans ſes ſept Régimes.

(1) Semence de l'Or, ou Soufre des philoſophes.

(2) L'Homme vieux, c'eſt l'Or des Philoſophes ; & le Dragon jeune, le Mercure Philoſophique.

muë sa plume en un creux de Chêne, & il a la plume jaune, qui lui tombe en mangeant des Serpens, & la tête lui devient rouge comme pavot. C'est la Fontaine du torrent; elle court par deux veines (1), & leur commencement vient d'un canal; l'une est salée, l'autre est douce. Le Corbeau se purge, & elle le nettoye, & il dira: Celui qui m'a nettoyé, me fera rouge; sinon je le tûrai & m'envolerai. Qui a vû ceci en peut parler & porter témoignage; & qui ne l'a vû, ne le peut croire. Eveille la Bête sauvage (2), mets lui des Oiseaux domestiques auprès d'elle, qui la prennent & l'empêchent de voler, & puis quand elle est prise, donne aux Oiseaux, pour leur peine, son foye à manger & son sang à boire, pour

(1) Les deux *Veines* ou *Ruisseaux* de cette Fontaine sont les deux Mercures, que le Trevisan appelle *Mercure double*. L'un est salé, c'est-à-dire, qu'il a en soi une ponticité ou acrimonie, qui lui donne la puissance de dissoudre le Corps de l'Or. L'autre est doux; c'est-à-dire, le Mércure, qui est extrait de cet Or par la Dissolution; lequel, selon le témoignage des Philosophes, a une douceur très-agréagle. Ces deux Mercures ont *leur commencement d'un Canal*, parce que l'Or est formé d'un Mercure & d'un Soufre, qui tirent l'un & l'autre leur origine de l'Esprit Universel.

(2) Cette Bête sauvage est l'Or préparé par l'Antimoine, ou pour parler comme Basile Valentin, c'est le Lyon vainqueur du Loup: Et les Oiseaux domestiques, sont les Aigles; c'est-à-dire, les dix parties du Mercure Philosophique contre une de cet Or, qu'on met dans le Vaisseau pour dissoudre ce même Or, le réduire en ces prémiers Principes, & en tirer le Soufre Solaire.

les animer après: Et au Cheval que tu montes, fait lui une couverture blanche, & le Cheval eſt un fort Lyon couvert d'un poil, & deſſus l'un & l'autre eſt un Griffon. Cette choſe a trois Angles en ſa Suſtance, (1) & en a quatre en ſa vertu, & en a deux en ſa Matiére, & en a une en ſa Racine. J'ai paſſé par pluſieurs chemins, & toujours mon Chien près de moi. Il vient un Loup d'Orient & mon Chien & moi d'Occident. Le Loup mordit le Chien, & le Chien mordit le Loup, & tous deux ſont devenus enragez, & s'entretuent l'un l'autre, juſqu'à ce que d'eux ſe faſſe un grand Venin, & enſuite une Thériaque. C'eſt-là la Pierre cachée tant aux Hommes qu'aux Démons. Je t'ai expoſé ce que chacun avoit célé, & je te l'ai dit. (2)

THEOPHILUS dit: Tu as parlé bien obſcurément. Et PLATON dit: Expoſe ce que j'ai dit. Et il dit: Sçachez, tous Fils de doctrine, que le ſecret de tout eſt une couverture ténébreuſe, de laquelle les Phi-

(1) Cette choſe a trois Angles en ſa Subſtance; ce ſont les trois Principes, le Sel, le Soufre & le Mercure. Quatre en ſa vertu; ce ſont les Qualités des quatre Elémens, le Froid, le Chaud, le Sec & l'Humide. Deux en ſa Matiére; ce ſont les deux Mercures, ou le Mâle & la Fémelle. Un en ſa Racine; c'eſt l'Eſprit Univerſel, en qui ſont réunies toutes les vertus des Cieux, & duquel ces deux Mercures ſont produits.

(2) Cette Enigme ſe trouve dévelopée dans les Oeuvres de Philaléthe & de Baſile-Valentin.

losophes ont tant de fois parlé, & cette veſte ou couverture ſe fait ainſi. Faites de votre Corps Tablettes menuës, & les cuiſez avec le venin, deux à ſept & deux, c'eſt tout. Cuiſez-le en cette Eau quarante jours, & tirez votre Vaiſſeau, & vous trouverez le vétement que vous demandez. Lavez-le en le cuiſant tant qu'il n'y ait point de noirceur, & le congelez ; car quand il eſt congelé, c'eſt un grand Sécret, & il s'en fait une Pierre, qui eſt appellée *Daſuma*, c'eſt-à-dire graiſſe. Mais prémiérement, après qu'elle eſt pourrie, jettez un peu de ſel blanc pour la ſécher, & qu'elle ne puë point, & alors vous trouverez ce que je vous ai dit. Cuiſez-la juſqu'à ce qu'elle ſoit comme une Manne blanche; & puis encore recommencez juſqu'à ce que vous voyez apparoître diverſes couleurs.

LA TOURBE dit: Tu as très-bien parlé.

NOTIUS dit: Et moi, je veux dire auſſi quelque choſe. En l'Homme il y a deux digeſtions ; la prémiére ſe fait en ſon eſtomac, & eſt blanche: la ſeconde, ſe fait dans le foye, & celle-là eſt rouge. Car quand je me leve au matin, & que je voi mon urine blanche, je me remets au lit, & j'y demeure trois ou quatre heures davantage, & mon urine, quand je la regarde à midi, eſt rouge comme ſang, car elle eſt fort cuite. La prémiére ne fut cuite que trois

heures, & pour ce étoit-elle encore blanche & cruë : mais après par quatre heures, elle eſt très bien cuite, & de couleur de ſang. Je t'ai dit ce que j'ai fait. Qui a oreilles, les ouvre & qu'il écoute; & qui a bouche, qu'il la tienne cloſe.

BELE dit : Tu as très-bien parlé & ſans envie, Dieu t'aide, & donne grace aux Diſciples de t'oüir & entendre. Si jamais aucun Philoſophe n'eût parlé davantage, les gens n'erreroient pas tant qu'ils font. Car autre choſe ne les fait errer que tant de paroles & divers noms. Mais moi je dis que tous Métaux ſont imparfaits durant qu'ils ſont en noirceur, & pour ce le Plomb n'eſt pas parfait, car il eſt noir. Mais celui qui lui ôte ſa noirceur, eſt en lui-même, & le blanchira. Parquoi il ne te faut guéres chercher. Blanchis donc le Plomb, & ôte la rougeur du Laton & rougis la Lune, & c'eſt tout. Mais entends par ceci que notre Plomb eſt un Métal qui n'eſt pas *vulgal*, mais qui vient de notre Miniére, & auſſi l'Argent, & auſſi toute la Compoſition.

BOCOSTUS dit : Tu as bien parlé pour ceux qui viendront après nous, & je te veux aider. Sçachez, vous qui cherchez ce précieux Art, que ſi vous n'ôtez l'Eſprit du Corps mort, & ne le cachez en un autre Eſprit, & puis ſi de tous deux vous n'en

n'en faites une Ame, vous ne faites rien. Tuez donc le Corps & le pourriſſez, & tirez de lui l'Eſprit blanc, & l'Ame le glorifiera. Et ſçachez que l'Eſprit ne vient point du Corps, mais vient de l'Eſprit, & l'Ame vient de tous deux. Le Corps eſt Eſprit, mais l'Eſprit n'eſt pas Corps: l'un a l'autre; mais l'autre ne le tient pas, & notez ceci, car autrement vous ne faites rien.

MELOTUS dit: Il vous faut pourrir tout par quarante jours, & puis le ſublimer * neuf fois en ſon Vaiſſeau, puis encore pourriſſez-le & le conſiſez, & pour lors ſçachez qu'il teint tout ce dans quoi il entre, & infiniment. Vous l'entendez aſſez dire, mais perſonne ne le croit ſinon que Dieu le veille, & c'eſt par juſte jugement de Dieu que cela eſt ainſi. * *Cinq.*

GREGORIUS dit: Notre Pierre eſt appellée *Ephoddebuts*, c'eſt-à-dire, Vétement de pourpre, & n'eſt autre choſe que tuer le Vif & vivifier le Mort; & en vivifiant le Mort, tu tuës le Vif, & en tuant le Vif tu vivifies le Mort. Et ſçache que c'eſt tout un, & que ce n'eſt rien d'étrange; car lui-même ſe tuë, & lui-même ſe vivifie.

LE VICAIRE dit: Vous parlez trop clairement.

BELE répond: Tu es fort Envieux. Et il dit: Je vous commande de prendre ce qu'il vous ont dit & y faites ce que vous

devez ſans erreur, & vous avez un bon éxemple. Si vous ne ſçavez comment faire, faites comme Nature fait; aidez-lui ſeulement. Quand la Lune eſt en conjonction, elle n'a point de lumiére; mais quand elle eſt vis-à vis du Soleil, elle eſt claire. Et ſi ce n'étoit l'Air, qui eſt entre nous & le Feu, le Feu conſumeroit tout.

LA TOURBE dit: Vicaire, vous parlez négligemment & peu, & il dit: La prémiére fois que je parlerai, je dirai les Poids, le Régime, les Couleurs, le tems & les lieux de notre Vénin. Que chacun de vous parle à ſon plaiſir. J'ai dit le mien.

BONELLUS dit: Prenez le royal *Corſufle* (1), qui eſt rouge, & lui donnez de l'urine de Veau juſqu'à ce que ſa nature ſoit convertie; car Nature convertit Nature & la tranſmuë. Et la Nature eſt cachée dans le ventre de *Corſufle*. Nourriſſez-la juſqu'à ce qu'elle ſoit d'âge & grande, & qu'elle puiſſe aller d'elle-même.

BRIMELIUS dit: Prenez la Matiére que chacun connoît, & lui ôtez ſa noirceur, & puis lui fortifiez ſon feu à ſon tems, car déja elle peut le ſouffrir, & il viendra diverſes couleurs. Le prémier jour ſafran; le ſecond comme roüille; le troiſiéme comme pavot

(1) Corps, que les Philoſophes appellent *Rébis*, parce qu'il eſt compoſé de deux Subſtances, le Soufre & le Mercure.

du désert; le quatriéme comme sang fortement brûlé. Quand il est ainsi, alors le Corps est spirituel, teignant & purifiant tous les Imparfaits. Vous avez tout le Secret.

ARISLEUS dit : La Pierre est une Mére qui conçoit son Enfant & le tuë (1) & le met en son ventre. Alors il est plus parfait qu'il n'étoit auparavant, & se nourrit dans elle. Après il tuë sa Mére & la met en son ventre & la nourrit; & le Fils est le Persécuteur de sa propre Mére, & ils ont divers tems de tribulations ensemble; & c'est l'un des plus grands miracles dont on ait jamais oüi parler : & il est vrai, car la Mére engendre le Fils, & le Fils engendre sa Mére & la tuë.

LA TOURBE dit : Sçachez, Fils de doctrine, que notre Pierre est faite de deux choses seulement. Toutesfois les Envieux disent qu'il n'y en a qu'un seule, parce que la Racine n'est qu'une, car c'est toute une Matiére. Les autres Envieux disent, qu'il y a quatre choses, car il y a quatre qualités, Froid, Chaud, Sec & Humide; mais

(1) La Mére, qui tuë son Fils, & le met dans son ventre, c'est le Mercure qui dissout l'Or, dont celui-ci tire son origine, & l'absorbe en sa Substance Et le Fils tuë sa Mére, & la met aussi dans son ventre, c'est l'Or, qui en se dissolvant, congéle le Mercure, qui est Esprit, & le réduit en Corps C'est ce que les Philosophes appellent faire le volatil fixe, & rendre le fixe volatil.

cela eſt trouvé en deux, qui ſe font juſqu'à la fin.

PYTHAGORAS dit: Vous parlez bien, Enfans, & n'étes pas Envieux. Toute la TOURBE dit: Nous parlerions bien plus clairement; mais vous avez commandé que nous ne parlaſſions point trop clairement, parce que les Fous ſçauroient cette Science auſſi bien que les Sages. Et PYTHAGORAS dit: Autrement, ſi vous parliez trop clairement, je ne voudrois point que vos paroles fuſſent écrites en aucun Livre; mais auſſi je vous commande que vous ne ſoyez pas trop obſcurs.

BALEUS dit: Je vous dis que la Mére porte le deüil de la mort de ſon Fils, & le Fils porte une robe de joye couleur de ſang de la mort de ſa Mére, & ainſi ſe récompenſent. La Mére eſt toujours plus pitoyable envers l'Enfant, que l'Enfant envers la Mére.

STICOS dit: Si vous n'ôtez le Feu, qui eſt enfermé dans le Corps, & ne le joignez avec l'Eau, vous ne faites rien. Partant je vous commande que vous laviez par Feu votre Matiére, & la cuiſiez par Eau; car notre Eau la cuit & la brûle, & notre Feu la lave, & la dépoüille. Et entendez bien mes paroles, & ne vous rompez point la tête à imaginer tant de choſes. Sçachez que rien n'engendre rien, & chacun fait ſon

ſemblable. Et vous ne trouverez pas ce que vous cherchez en la choſe, ſi elle n'y eſt, quoique vous faſſiez.

BONELLUS dit : Sçachez que notre Eau n'eſt pas l'Eau vulgaire; mais que c'eſt une Eau permanente, qui cherche ſans ceſſe ſon Compagnon; & quand elle le trouve, elle le prend ſubitement, & lui & elle ſont une choſe tant ſeulement. Elle le parfait, & lui la parfait ſans autre choſe quelconque; & tout ſe fait Eau prémiérement couverte de noirceur; & quand vous le voyez noir, ſçachez que la noirceur ne dure que quarante jours ou quarante-deux au plus; puis vous le verrez blanc & épais, & c'eſt ſigne que le Fixe commence à avoir domination ſur l'Humide, & que le Sec boit le Froid, & le Chaud le congele de lui-même.

SISTOCOS dit : Vous, qui cherchez cet Art, je vous prie laiſſez tant de noms obſcurs, car notre Matiére n'eſt qu'une; c'eſt-à-dire Eau. Mais quoi? quand un Aveugle méne l'autre, tous deux tombent dans la foſſe: pourquoi vous même pouvez tout faire; car c'eſt Nature qui vous achéve tout. Cuiſez la Nége, cuiſez le Lait, cuiſez la Fleur du Sel, cuiſez le Marbre, cuiſez l'Etain, cuiſez l'Argent, cuiſez l'Airain, cuiſez le Fer, cuiſez le Soleil, & vous aurez tout. Vous voyez que je ne vous commande que cuire, car le feu lent eſt tout.

EPHISTUS dit : Sçachez que le feu léger eſt cauſe de perfection, & le contraire eſt toujours cauſe de corruption. Cuiſez donc prémiérement par un feu lent, juſqu'à ce que tout puiſſe ſouffrir un feu fort ; car ſi vous faites votre feu fort, il ne ſe diſſoudra point, & s'il ne ſe diſſout point, il ne ſe congélera jamais. Car le Corps ne peut cuire l'Eau par tout elle, ni entiérement ; & le feu qui eſt enfermé dedans le Corps, n'eſt point réveillé ni excité ſi le Corps n'eſt diſſout.

MORIEN dit : L'Eau teint l'Eau, & une Humeur teint l'autre, & un Soufre l'autre, & le blanc blanchit le rouge petit à petit ; auſſi pareillement peu à peu le rouge rougit le blanc, & l'un rend l'autre volatil, & puis l'autre le fixe, & puis ſe fait Un en une moyenne Subſtance parfaite, plus que ni l'une ni l'autre toute ſeule auparavant. Entends-moi & laiſſe ces Herbes, ces Pierres, ces Métaux & ces Eſpéces étrangéres, & prie Dieu de tout ton cœur qu'il te faſſe être des nôtres.

BASEM dit : Vous ne pouvez venir à votre fin ſans illumination & ſans patience, & ſans avoir courage d'attendre ; car qui n'aura patience, n'entrera point en cet Art. Comment croyez-vous entendre notre Matiére dès la prémiére fois, ni de la ſeconde, ni de la troiſiéme ? Liſez tout tant

de fois que vous doutiez & ayez ce Livre comme une lumiére devant les yeux, & ayez patience d'attendre. J'ai vû en mon tems un grand Philoſophe, qui ſçavoit auſſi bien que moi, & que pas un de nous; mais par ſon impatience & trop grande hâte, & trop de convoitiſe, par la juſtice de Dieu, comme je croi, par force de feu il perdit tout, & ne peut pas voir ce qu'il vouloit. Et pour ce, notre Maître Pythagoras dit, que quiconque lira nos Livres, & y vacquera, & n'aura point de vaines penſées en la tête, & priera Dieu, il commandera par le Monde. Car vous cherchez un grand Sécret; pourquoi donc ne voulez-vous pas prendre peine ? Ne voyez-vous pas qu'un Homme tuë l'autre, & auſſi ſe tuë lui-même pour de l'argent ? Que déveriez-vous donc faire, & quelle peine prendre afin de parvenir à cette haute Science, qui eſt de ſi grand profit ? Quand vous plantez & ſemez, n'attendez-vous pas le fruit juſqu'au tems de ſa maturité ? Comment donc voulez-vous avoir le fruit de cet Art en ſi peu de tems ? Je vous le dis, afin qu'après vous ne nous maudiſſiez, que toute précipitation en cet Art vient de par le Diable, qui tâche de détourner les Hommes de leurs bons propos. Soyez fermes & croyez votre Maître, comme nous croyons le nôtre. Pour l'avoir crû & avoir ſçû, nous

avons eu profit : pareillement si vous nous croyez, vous aurez profit.

BELE dit : Vous avez bien conseillé les Disciples. Mais je vous dis que Dieu a créé le Monde de quatre Elémens, & le Soleil en est le Maître & Seigneur ; mais on n'en voit que deux tant seulement ; c'est la Terre & l'Eau. Et il y a un Air enfermé dans l'Eau, & un autre dans la Terre, & l'Air est tiré du Feu, qui tient la Terre dans l'Air, & la Terre tient l'Eau & le Feu dessus l'Air. La Terre & le Feu sont amis ; l'Air & l'Eau sont amis ; le Feu est ami à l'Eau par l'Air, & l'Air est ami à la Terre par l'Eau ; & l'Eau tient l'Air dessus & dessous, & la Terre tient l'Air, & l'Air aussi tient la Terre. Le Feu est tenu en la Terre, & l'Air l'ouvre & l'enferme en l'Eau : & l'Eau l'ouvre par l'Air, & le met en l'Air, qui est enfermé en la Terre, par le Feu qui y est aussi enfermé. L'Air ouvre, & le Feu ferme l'Eau en l'Air, & l'Air ouvre le Feu en la Terre. Celui-là est béni qui entend mes paroles ; car jamais Homme ne parla plus clairement. Ce sont les paroles de notre Maître Pythagoras.

AZARME dit : Quand Dieu fit le Monde, il le fit tout rond pour plus comprendre. Et le Pére de tout est Fils à son Oncle, & son Oncle est Fils de ce Pére. Le

Fils

Fils eſt Frére de l'Oncle, & le Pére eſt ſa Sœur. Le Fils eſt Pére de l'Oncle, & l'Oncle eſt Fils du Pére, & le Pére eſt Fils de ſon Oncle, qui eſt Fils de lui. Et qui ne m'entend, ne le croit pas. Sa Sœur eſt Pére du Fils, & le Pére eſt Oncle grand de ſa Sœur, qui eſt Pére du Fils. Le Fils eſt la Mére du grand Oncle de ſa Sœur, qui eſt ſon Pére, & ſon Fils eſt ſon Oncle, & ſa Sœur eſt ſa Mére & ſa Fille. Et la Fille eſt Niéce du Pére, qui eſt ſon Fils d'elle, & celui-là eſt Pére d'elle, qui eſt ſon Fils. Entendez-nous nous deux, qui parlons bien; car Dieu a voulu que nous parlaſſions ainſi par ſa juſtice & ſon jugement.

Le Vicaire dit: Vous parlez bien obſcurément & trop. Mais je veux tout déclarer la Matiére, ſans faire tant de ſermons obſcurs. Je vous commande, Fils de doctrine, congélez l'Argent vif. De pluſieurs choſes faites deux, trois, & trois, un. Un avec trois c'eſt quatre. 4, 3, 2, 1. de 4. à 3. il y a un, de 3. à 4. il y a 1. donc 1. & 1, 3, & 4. de 3. à 1. il y a 2. de 2. à 3. 1. de 3, à 2, 1. 1, 2, & 3. & 1. 2. de 2. & 1. 1. de 1. à 2. 1. donc 1. Je vous ai tout dit.

Sirus dit: Vous étes tous Envieux. Sçachez, Fils de doctrine, que l'Enfant eſt engendré d'Homme & de Femme, & ſi les deux Spermes ne ſont conjoints en-

ſemble, vous ne faites rien. Mais quand le Sperme de la Femme vient à la porte de la matrice, & rencontre le Sperme de l'Homme, ils ſe conjoignent enſemble : Et l'un eſt chaud & ſec, l'autre froid & humide. Et incontinent qu'ils y ſont entrez, ils ſont mêlez, & Nature, qui gouverne par la volonté de Dieu, ferme la porte de la matrice, & ils entrent dans une peau, qui eſt dans la matrice, laquelle eſt une des chambres d'icelle, & ſe ferme ſi éxactement la porte de la matrice & la cellule de ladite peau, où ſont les Spermes, que la Femme n'a point ſes purgations, & ne ſort rien dehors. Donc ſe tient la chaleur naturelle tout à l'entour de la matrice, doucement, digérant les deux Spermes enſemble : & le Sperme de l'Homme ne fait ſinon de convertir & meurir celui de la Femme, & lors peu à peu la Subſtance que la Femme jette, augmente le Sperme, & le nourrit & en groſſit, & ſe convertit par l'œuvre du Sperme de l'Homme & de la chaleur naturelle, en l'aide du Compoſé enſemble, & ſe cuit, & digére, & ſubtiliſe, & purifie, juſqu'à ce que l'Eſprit ait mouvement dans cette compoſition. Aux prémiers quarante jours il y a mouvement, & aux autres jours il ſe fait en lait, puis en ſang, puis en membres principaux, & en la formation du cœur & du foye & des autres membres. Et alors les

purgations, qui étoient sales, sanguines & noires de putréfaction, se blanchissent par décoction, & sont portées blanches aux mammelles, dequoi après se nourrit l'Enfant & s'allaite jusqu'à ce qu'il soit grand. Et lors on lui donne à boire toute sorte de breuvages, & à manger de toutes viandes, & il s'agrandit & se fortifie d'os, de nerfs, de veines & de sang. Il en est ainsi de notre Oeuvre, qui bien l'entend. Et sçachez que quoi que nous disions en plusieurs lieux, mettez ceci, mettez cela; toutesfois nous entendons qu'il ne faut mettre qu'une fois tant seulement, & fermer jusqu'à la fin, quoique nous disions, ouvrez & mettez: car nous faisons tout ceci afin d'en faire errer plusieurs. Mais les Sages, qui entendent nos paroles, sçavent bien notre intention, & comme Nature se gouverne. Car nous ne faisons autre chose, sinon d'administrer à la Nature la Matiére, dont elle puisse d'elle-même travailler à son intention, comme vous voyez en toute génération. Prémiérement, quand nous voulons faire un Arbre, nous le semons de sa semence parfaite, qui est venuë de lui; car chaque semence fait le fruit semblable à ce dont elle est sortie; & puis quand nous l'avons semée, nous la laissons en terre. Alors elle se pourrit, & puis pousse un germe blanc que la terre nourrit, & c'est par la vertu

active, qui eſt de dans la ſemence pourrie, & croît tant qu'elle fait un Arbre, tel que celui dont elle eſt ſortie. Et lors de cet Arbre vient une autre ſemence, qui peut encore ſe multiplier à l'infini. Ainſi nous, nous ne faiſons ſinon aider à la Matiére, & Nature l'achéve. Auſſi, ſi une Femme va à pluſieurs Hommes, jamais elle ne conçoit; & ſi d'avanture elle conçoit, elle rend l'Enfant mort. Car ſi vous mêlez des choſes cruës avec des choſes cuites, il ſe fera mauvaiſe digeſtion. Parquoi il ne nous faut avoir autre choſe, ſinon les deux Spermes d'une Racine, & les cuire: car ils s'altérent; mais que vous leur aidiez de la maniére que vous devez juſqu'à la fin. Donc faites ainſi, & laiſſez tant de paroles & régimes, & regardez comme Nature fait, & tâchez de l'imiter en ſon régime, & ne ſoyez pas ſi téméraires que de vouloir faire plus par vos régimes qu'elle: car ſi elle ne le fait, vous ne le ſçauriez faire par choſe qui ſoit de votre invention. Car nul ne peut faire notre Pierre, ſinon de notre ſeule Matiére, & par notre ſeul Régime. Et pour ce, laiſſez toutes ces paroles étranges, & vous conformez à Nature. Car je vous dis que ce n'eſt autre choſe qui vous fait faillir, ſinon que les paroles étranges & les mots divers, & les régimes, & tant de poids qu'ils ont dit. Mais notez qu'en quel-

que maniére qu'ils ayent parlé, Nature n'eſt qu'une choſe, & ſont tous d'accord, & diſent tous le même. Mais les Fous prennent nos paroles comme nous les diſons, ſans entendre ni quoi ni pourquoi. Et ils doivent regarder ſi nos paroles ſont raiſonnables & naturelles, & alors ſi elles ſont raiſonnables & naturelles, ils les doivent prendre; mais ſi elles ne ſont point raiſonnables, ils doivent entendre notre intention, & non pas s'en tenir aux paroles. Mais ſçachez que nous ſommes tous d'accord, quelque choſe que nous diſions. Donc accordez l'un par l'autre, & nous conſidérez; car l'un éclaircit ce que l'autre cache, & ainſi tout y eſt, qui bien le cherche. Et quiconque voit nos Livres & les entend, il n'a que faire d'aller chercher Pays, ni villes, ni de dépenſer ſon argent.

BASEN dit: Tu as été trop hardi; notre Maître n'entendoit pas qu'on parlât ſi clairement. Et il dit: Je ne veux point être Envieux comme vous autres. Sçachez vous tous, qui cherchez cet Art, que quelques Philoſophes, afin de cacher cette Science, ont dit qu'il faut la faire par heures & par images. Mais je te dis que ceci n'y eſt pas néceſſaire, ni n'y aide, ni n'y nuit; car toujours la Matiére eſt prête à recevoir la vertu qu'elle doit. Et notre Maître le dit plus clairement en diſant:

Notre Médecine se peut faire en tous lieux, en tout tems, en toutes heures, & de toutes gens, & est trouvée par tout, & n'y a rien à faire. Mais ceux qui disent cela, ce n'est que pour cacher la Science. Car je te dis que toi-même, quand tu la sçauras, tu la céleras. C'est pourquoi ne t'étonne pas s'ils la célent, car c'est la volonté de Dieu.

LANUS dit : Sçachez que notre Oeuvre est faite de 3. de 4. de 2. & d'un, & le Feu est 1. & est 2. & les Couleurs trois, & les Jours 7. & 3. & 4. & un, & m'entendez. Et sçachez que le Vinaigre, si vous faites trop de feu s'envole, & vous trouverez au dessus * de la Maison comme petits * Monts blancs; car le Vinaigre est spirituel & s'envole: Parquoi je vous commande que vous le gouverniez sagement & par petit feu; car petit feu est toujours cause seulement de recuëillir la chaleur du Soufre dissout. Autrement vous ne ferez rien; Et sçachez que Dieu créa une Masse & sept Planettes, & quatre Elémens & deux Poles, là où tout se soûtient, & neuf ordres d'Anges & deux Principes, Matiére & forme. Entendez ce que je vous ai dit, car je vous ai révélé Merveilles. * *Dessous.* * *Nœuds.*

ACSUBOFFES dit: Mettez l'Homme rouge avec la Femme blanche en une Maison ronde, environnée de chaleur lente continuellement, & les y laissez tant que

tout soit converti en Eau, non pas vulgaire, mais Philosophique. Alors, si vous avez bien gouverné, vous verrez une noirceur dessus, laquelle est signe de pourriture, & durera quarante, ou quarante-deux jours. Laissez-les-là tous deux continuellement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de noirceur, & faites à la fin comme au commencement. Et sçachez que la fin n'est que le commencement, & que la mort est cause de la vie, & le commencement de la fin. Voyez noir, voyez blanc, voyez rouge, c'est tout; car cette mort est vie éternelle après la mort glorieuse & parfaite.

LA TOURBE dit: Sçachez que vous avez oüi les vérités. Prenez-les là où elles sont, & les triez comme on trie les bonnes herbes des mauvaises. Et sçachez que notre Oeuvre se doit cuire sept fois, & qu'à chacune des sept, il faut lui donner une couleur jusqu'à sa perfection. Et quand il est parfait, c'est une Teinture vive, plus excellente qu'elle ne peut entrer en tête d'Homme, & n'est rien, ni la Matiére, ni le Régime. Et si l'on sçavoit le vrai Régime, & qu'on le dît aux Fous, ils diroient qu'il n'est pas possible, par si petit Régime, de faire une chose si précieuse. Mais laissez-les en leur croyance, & n'y allez point par croyance; mais nous entendez & connoissez les Racines dont tout se multiplie.

THEOPHILUS dit : Sçachez que toute la Tourbe a bien conclu.

PYTHAGORAS dit : Laissez-moi parler & vous taisez. Je veux que vous recommenciez de nouveau à parler chacun de vous. Car les Envieux ont tellement gâté cette Science, que maintenant à peine personne la peut-il croire, & par ainsi un tel Don de Dieu est réputé faux. Mai je vous dis que cest une chose que je sçai ; que j'ai vû & touché : Et je sçai la raison, & la raison est par tout aux Herbes & Arbres & Hommes & Anges & en toute Nature.

THEOPHILUS dit : Notre Maître, il me semble que les Serpens portent un venin dans leur ventre, duquel si on mangeoit, on en mourroit : Mais qui prendroit après du Venin d'une Pâte, qui est la Thériaque, un Venin consommeroit l'autre, & empêcheroit de mourir.

SOCRATES dit : Sçachez que les Philosophes ont appellé notre Eau, Eau de vie, & ont bien dit ; car prémiérement elle tuë le Corps, puis le fait vivre & le fait jeune.

SEVERILIUS dit : Tu est Envieux. Et il dit : Dites ce qu'il vous semblera bon. Sçachez que notre Matiére est un Oeuf, la Cocque c'est le Vaisseau, & il y a dedans blanc & rouge : laissez-le couver à sa Mére sept semaines, ou neuf jours, ou trois

jours; ou une, ou deux fois : ou le sublimez, lequel que vous voudrez, à petit bain deux cent quatre-vingt jours, & il s'y fera un Poulet, ayant la crête rouge, la plume blanche, & les pieds noirs. Je t'ai dit ce que mes Fréres t'avoient célé, & m'entends.

ARISTOTE dit : Sçachez que plusieurs parlent en diverses maniéres; mais la vérité n'est qu'une chose, laquelle est au fumier, & d'elle-même se connoît.

PYTHAGORAS dit: Comment Aristote es tu assez hardi de parler? Tu n'es pas encore assez sçavant pour parler avec nous; tu devrois écouter; toutesfois ce que tu as dit est vrai, écoute les Maîtres & Platon.

LUCAS dit: Je me suis tant émerveillé du Soleil de ce que quand je regarde vis à vis d'une forte épaisse nuée, elle apparoît jaune, verte, rouge & bleüe, & ce sont nos Couleurs diverses, que le Soufre fait paroître.

NOSTIUS dit : Prenez la Pierre qui est appellée *Bénibel*; Car toute l'eau d'elle est couleur de pourpre & de rougeur serpentine. Lavez donc le Sable de la Mer jusqu'à ce qu'il soit blanc, & le laissez sécher au Soleil, & divers vents se léveront d'Occident, & puis viendra le Soleil sur le Midi en son règne, & puis s'éleveront

les vents d'Orient; mais la Lune fait lever les vents d'Occident, & puis tout se rapaise.

ARCHIMIUS dit: Sçachez que Mercure est caché sous les rayons du Soleil, & la Lune les lui fait perdre & le prend, & domine sur lui: mais toutesfois cette domination, le Soleil la lui a donnée par deux jours; après elle la rend au Soleil, & va en déclinant. Et Vénus est Messagére du Soleil, & lui fait avoir sa Seigneurie; & Mars est celui qui lui présente. Et quand le Soleil a son Royaume, pour la peine que ses six Compagnons ont pris, il leur donne de très-beaux vétemens de sa livrée. Ainsi sçachez, Enfans, que le Soleil n'est point ingrat à ses Serviteurs, comme vous voyez. Et qui a vû ceci en parle sûrement, & l'entend clairement.

LE PHILOSOPHE dit: Notre Matiére est appellée *Oeuf*, *Serpent*, *Gomme*, *Eau de vie*, *Mâle*, *Femelle*, *Bembel*, *Corsuffle*, *Thériaque*, *Oiseau*, *Herbe*, *Arbre*, *Eau*; mais tout n'est qu'une chose, à sçavoir, Eau; & n'est qu'un Régime, à sçavoir, Cuire.

DANAUS dit: Sçachez que les Envieux ont dit que cet Oeuvre se fait en trois jours, les autres en sept, les autres en un; ils disent tous vrai selon leur intention. Mais sçachez que nos mois durent chacun 23.

jours, & deux jours avec: & la semaine de chacun mois, à sept jours, & chaque jour 40 heures; car ce sont nos tems & nos heures; donc tout y est, & le tems.

EXIMIGANUS dit: Moüillez, séchez, noirciſſez, blanchiſſez, pulvériſez & rougiſſez, & vous avez tout le secret de l'Art en ce peu de mots. Le 1. est noir, le 2. blanc, & le 3. rouge. 80. 120. 280. deux les font, & ils sont faits 120. Gomme, Lait, Marbre, Lune. 280. Airain, Fer, Safran, Sang, 80. Pêche, Poivre, Noix. Si vous m'entendez, vous êtes bienheureux; sinon, ne cherchez plus rien, car tout est en mes paroles.

NOSTIUS dit: Sçachez qu'Homme ne produit qu'Homme, & Oiseau qu'Oiseau, ni Bête brute que Bête brute: Et sçachez que nulle choſe ne s'amande qu'en sa nature & semence: Et sçachez que quelque choſe que nous disions, nous sommes tous d'accord. Mais les Ignorans croyent que nous sommes différens; cependant sçachez que tout est un, & qu'il faut un fort petit feu pour diſſoudre, car la froideur de l'Eau nous seroit contraire, & nous voulons qu'elle domine sur son Corps. Comment donc la froideur pourroit-elle dominer, si elle est conſommée? Parquoi nous t'avons souvent parlé de petit feu, & par ce feu lent, la noirceur apparoît, qui est

l'Esprit altérant l'autre Esprit. Après ténébres vient clarté, & après tristesse grande joye, & fondement sur Pierre marbreuse est de notre intention, & parole continuë.

ISIMINDRIUS dit: Sçachez que notre prémier Esprit s'altére : le second se mêle, & le troisiéme se brûle. Prémiérement donc mettez sur neuf onces de notre Matiére, du Vinaigre deux fois autant au prémier, quand il se met sur notre feu, & faites cuire *Bembel*, *Yeldic*, *Salmich*, *Zarnech*, *Zenic*, *Orpiment blanc*, *Soufre rouge*, *le nôtre*, non pas le vulgal. *Bembel* est noir, & *Yeldic* aussi, & ont domination en hyver durant les pluyes, lorsque les nuits sont longues: Et le Soleil en ce tems-là décend du Signe de la Vierge dans celui des Balances & du Scorpion qui sont froids & humides, quatre-vingt ou quatre-vingt-deux dégrés; puis vient *Zarnech* & *Zenic* très-blanc & *Orpiment*, qui est quand la Lune monte trois autres Signes, les uns à demi froids & humides, & les autres à demi chauds & humides, & durent chacun de ces Signes 23. points de leur nombre. Et notre Soufre rouge est quand la chaleur du feu passe les nuës, & se joint avec les rays du Soleil & de la Lune; & Vénus a déja vaincu Saturne, & Jupiter par la convenance qu'il a à sa compléxion. Alors Mercure, qui n'a plus d'aide, décend, car toutes

les Influences céleſtes ſont contre lui, & le Feu & Vénus; & le Soleil brûle ſes rays froids & humides : & lors par la grande contrariété de chaud & de froid, Mercure étincelle, jette étincelles ſpirituelles impalpables, & en ce débat décend trois Signes chauds & ſecs, & il demeure en chacun Signe quarante-trois, vingt-quatriéme d'un dégré, & un tiers. Et ainſi celui qui ne m'entendra, reliſe; car j'en appelle Dieu à témoin que voici la plus claire parole que j'euſſe jamais oüie, pour ſçavoir cette Science, & moi-même l'ai fait ainſi.

EXIMIGANUS dit : Sçachez que toute notre intention prémiére eſt la veſte ténébreuſe vraye : car ſçachez que ſans noirceur, vous ne pouvez blanchir. Prenez donc la Pierre rouge la blanchiſſez de noirceur, & la rougiſſez de blancheur : & ſçachez que dans le ventre de la noirceur, la blancheur y eſt cachée : tirez la dehors comme vous ſçavez : puis tirez du ventre de cette blancheur, la rougeur, comme vous voudrez, car tout gît en ces trois points.

LA TOURBE dit : Maître, tout ce que nous diſons n'eſt ſinon *faire du fixe le volatil, & du volatil le fixe :* & puis du tout faire un moyen entre deux, qui n'eſt ni ſec ni humide, ni froid ni chaud, ni dur ni mol, ni fixe ni trop volatil, & le tout pour

faire un moyen entre deux: car il tient en lui deux Natures unies enſemble. Et ſçachez que ceci ſe fait en ſept bons jours, & non pas en un moment. Car toute altération ſe fait par continuelle action & paſſion: Et notez ce queje dis, car c'eſt la fin de notre Science.

ARCHIMUS dit: Prenez *Arzent*; ce ſont Vers noirs, & Vénin de vielles tuilles rouges marines, & ont horrible regard, & les cuiſez à feu ni trop chaud ni trop froid: car s'il eſt froid, ils ne s'altérent point; & s'il eſt trop chaud, il ne ſe fait pas conjonction par vrai amour d'eux-mêmes. Continuë ton feu trois jours durant comme aux Oeufs de Poule ſous la Mére, & comme une chaleur de fiévre environnée, & gardez-les bien en leur cocque. Et ſçachez que s'ils commencent à s'altérer, ils s'achévent & ils s'embelliſſent d'eux-mêmes: Et ſçachez que ſi vous confiſez ſans poids juſte, il y aura grand retardement, & grand péril de feu, par lequel retardement tu croiras avoir failli. J'ai vû un Homme en mon temps qui ſçavoit ceci auſſi-bien que moi-même, & que pas un de nous, & en travaillant, par ſa grande hâte, grande avarice & convoitiſe, il ne put voir la fin, & crut avoir failli, & laiſſa l'Oeuvre. Soyez fermes & non pas légers d'entendement, de croire tantôt l'un, tantôt l'autre; tantôt

douter & tantôt croire. Car avant que de t'y mettre, considére bien ce que nous te disons, & songe souventesfois en nos paroles.

MINDIUS dit : Sçachez vous tous, *Investigateurs* de cet Art, que l'Esprit est tout, & que si dans cet Esprit, il n'est enfermé un autre Esprit semblable, tout ne profite de rien. Et sçachez que quand la Magnésie est blanche après la noirceur, ceci est accompli. Et sçachez qu'ils sort du Corps ce qui l'amande : ainsi vous étes quittes de l'aller chercher : mais il vous le faut gouverner avec épargne. Car ceux qui ignorent le Régime sont comme des Aveugles, & comme un Asne qui touche la harpe. Ainsi ne vous mettez point en peine de tant de noms & de plusieurs Régimes, car *la vérité de Nature est une, qui est cachée en son ventre*, & alors les paroles de notre Maître s'accompliront, qui dit : *Nature s'éjoüit de Nature, & Nature surmonte Nature, & Nature contient Nature.*

PYTHAGORAS dit : Vous avez tous très bien parlé. Mais sçachez que quelques-uns ont parlé plus clairement que les autres. Et je vous dis que notre Oeuvre a dès son prémier commencement à travailler de deux Natures, & ne sont qu'une Substance; l'une est chére & l'autre est vile; l'une dure, l'autre aquatique;

l'une rouge, l'autre blanche ; l'une fixe, l'autre volatile ; l'une Corps, l'autre Esprit ; l'une chaude & séche, l'autre froide & humide ; l'une mâle, l'autre fémelle, de grands poids, & de très-vive matiére ; & l'une tuë l'autre ; & ce n'est autre chose que Magnésie & Soufre. Et sçachez qu'au commencement l'un domine les trois parts ; & l'autre, qui a été tué, commence à dominer, & à tuer son Compagnon quatre parts ; & il se léve de trois parts *Kuhul noir*, *Lait blanc*, *Sel fleury*, *Marbre blanc*, *Etain & Lune*, & des quatre parts s'éleve *Airain*, *Roüille*, *& Fer*, *& Safran*, *Or & Sang*, *& Pavot*, *& l'Esprit venimeux*, *qui a dévoré son Compagnon*. Et sçachez que l'un a besoin de l'aide de l'autre ; car vous ne pouvez faire le Corps dur, être spirituel ni pénétrant, sans l'Esprit : ni aussi vous ne pouvez faire l'Esprit corporel ni fixe ni permanent, sans le Corps : lequel Corps est rouge & mûr, & l'Esprit est très-froid & crud en sa miniére. Et sçachez qu'entre l'Eau vive & l'Etain blanc & net, il n'y a aucune proximité, ni autre nature sinon commune. Car l'Eau vive a son certain Corps, auquel elle se conjoint. Et sçachez que celui qui n'entend ce que j'ai maintenant dit, n'est qu'un Asne, & jamais ne se mette à cet Art, car il est prédestiné de jamais n'y parvenir. Laissez

Homme

Homme & Nature humaine ; laiſſez Volatils, & Pierre marine, Charbon & Bête brute, *& prenez Matiére métalline.* Et ſçachez que s'il y en avoit vingt-quatre onces, la tierce partie nous eſt ſeulement néceſſaire ſans les autres ; c'eſt à ſçavoir huit onces : Et cuiſez en trois de blanc, & en Soleil, & il ſe fera noir par quarante jours. Et ſçachez que le prémier Oeuvre eſt plûtôt fait que le ſecond : & le ſecond ſe fait du dixiéme Septembre juſqu'au prémier de Février, par grande chaleur d'Eté : & les Hivers & Printemps paſſez, les fruits ſont déja mûrs & cuëillis des Arbres ; ainſi eſt-il ici.

LA TOURBE dit : Notre Maître, ſauf votre révérence, il ſemble que vous avez trop clairement parlé. Et il dit : Il vous le ſemble, mais aux Ignorans qui leur diroit encore plus clairement, à peine l'entendroient-ils. LA TOURBE dit : Il le faut céler aux Fous, & le révéler aux Sages, & non autrement, car ce ſeroit damnation.

FLORUS dit : L'Eau du Soufre eſt mêlée de deux Natures, & ſe congéle & ſe deſſéche, & s'altére & ſe blanchit, & ſe rougit par l'aide de feu, adminiſtré comme l'on doit tant ſeulement.

BRACCHUS dit : Prenez l'Arbre blanc

de cent ans, (1) environné d'une Maison ronde de chaleur humide, environnée, & fermée pour la pluye, le froid & les vents, & y mettez son Homme, qui a les cent ans: Et je te dis que si tu le laisses cent quatre-vingt jours, ce Vieillard mangera tout le fruit de cet Arbre, jusqu'à ce que le Vieillard soit mort, & tourné en cendres; & il demeurera autant de temps, ni plus ni moins.

ZENON dit: Sçachez que l'Arbre blanc vient de la Miniére noire de quatre-vingt ans, & les dix ans davantage le font blanc & beau, & les autres rouges en divers dégrés. Et sçachez que si vous ne teignez la Lune, que vous avez dans votre Vaisseau, jusqu'à ce qu'elle soit resplandissante comme le Soleil, vous ne faites rien. Car je vous dis que la Lune est le moyen de la concordance, & non pas le Plomb ni l'Etain.

LUCAS dit: Sçachez que le Feu contient l'Eau en son ventre, & cette Eau se tire par feu convenable, & puis par le

(1) L'Arbre blanc, c'est le Mercure. L'Homme rouge, c'est l'Or. La Maison ronde, c'est le Vaisseau. Si on laisse dans ce Vaisseau le Vieillard durant cent quatre-vingt jours, c'est à dire, jusques vers le milieu du Régime de Mars, ce Vieillard, ou, pour parler plus clairement, le Soufre de l'Or convertira en sa substance toute celle du Mercure.

moyen de l'eau chaude & tiéde (où le feu se baigne continuellement.) Et la Chambriére met la noirceur de la nuit dehors & contre la cheminée. Pour ce, faites que le feu soit clair, & qu'il ne se prenne à la suye trop asprement : Et sçachez que moi-même ai fort cherché avant que d'y parvenir ; mais Dieu merci je suis venu à mon désir après grande peine ; car qui ne laboure, ne mangera point, ni ne se reposera en sa vieillesse.

ISINDRIUS dit : Mêlez l'Eau avec l'Eau, la Gomme avec la Gomme, le Plomb avec le Plomb, le Marbre avec le Marbre, le Lait avec le Lait, la Lune avec la Lune, le Fer avec le Fer, l'Airain avec l'Airain, ou Soleil. Cuisez tout cent cinquante jours, puis cuisez jusqu'à votre désir, comme vous sçavez, & que tout soit impalpable. Lisez nos Livres & relisez, afin que vous sçachiez la vérité ; car notre Science n'est autre chose que changer le dur en mol, & le chaud en froid, & le froid en chaud, afin que de tout ensemble vienne un moyen ni chaud ni froid, ni dur ni mol, mais moderé en toute complexion. Et sçachez qu'après, deux cent quatre-vingt jours lui suffisent. Environnez l'environné du dedans au dehors, contenant le contenu, & tout vaincra ; un blanc, un noir, un rouge : Fortifiez les deux ; faites

bon le prémier, & il se multiplie à atteindre dix éxamens, & l'autre n'est un éxamen. Retourne en retournant, fais le parfait en contenant le contenu en ligne. Et notez ma ligne du contenant, le *voyant* est contenu, & vous enseigne ce que nul n'avoit encore dit. Entendez mon dire.

LA TOURBE dit : Sçachez que plus notre Pierre est bien digérée, plus son feu est actif, & se fait d'une Nature plus *ignée* sur les autres Elémens, & aussi teint davantage. Et sçachez que qui entend les vénérables mots d'Isindrius, il entend un dégré outre les autres, & deux & trois & quatre jusqu'à l'infini en vertu augmentée & *ignée*.

PYTHAGORAS dit : Isindrius, Dieu te récompense de ce que tu as dit. Car c'est assûrément le Particulier dequoi nul de nous n'avoit parlé. Allez Enfans, notez ces derniers mots touchant la glorieuse action & transmutation très-soudaine. Sçachez que le Monde vivoit au prémier, deux cent quatre-vingt ans ; mais le temps vient que le Fils de ce temps ne dure que trois ans, & à la fin est plus malicieux dix fois à trois, que le Pére à deux cent quatre-vingt ; & fait autant en un an que son Pére à quarante & quarante, & ainsi est par tout. Et sçachez que qui bien se médecine, prend médecine laxative par de-

dans, & confortative par dehors, à ce que l'un n'éteigne l'autre : & nous entendez & notez.

LE PHILOSOPHE dit : Notre Composition est faite de deux choses, qui sont faites une chose, & est appellée, quand ils sont Un, blanc Airain, & puis quand tout est vaincu, il s'appelle Argent vif, non pas vulgaire, & est Teinture vive, laquelle les Philosophes ont célée par tant de paroles. Et je vous dis que cette Science n'est que Don de Dieu, là où il veut : & que ce n'est autre chose que dissoudre, & tuer le Vif, & vivifier le Mort, & de tout faire une vie inséparable.

LA TOURBE dit : Sçachez que notre Oeuvre a plusieurs noms, lesquels nous voulons décrire. *Magnésie*, *Kukul*, *Soufre*, *Vinaigre*, *Pierre citrine*, *Gomme*, *Lait*, *Marbre*, *Fleur de Sel*, *Safran*, *Roüille*, *Sang*, *Pavot*, *& Or sublimé*, *vivifié & multiplié*, *Teinture vive*, *Elixir*, *Médecine*, *Bembel*, *Corsuffle*, *Plomb*, *Etain*, *Veste ténébreuse*, *Vers blanchis*, *Fer*, *Airain*, *Or*, *Argent*, *Rouge sanguin*, *& Rouge très-hautain*, *Mer*, *Rosée*, *Eau douce*, *Eau salée*, *Dazuma*, *une Substance*, *Corbeau*, *Chameaux*, *Arbres*, *Oiseaux*, *Hommes*, *Nopces*, *Engendremens*, *Résurrection*, *Mortification*, *Etoiles*, *Planettes*, & autres noms infinis. Mais sçachez que

le tout n'eſt autre choſe que *les Couleurs arparentes en l'Oeuvre*, & l'ont ainſi appellée pour raiſon & à cauſe des reſſemblances d'icelles à notre choſe. Et prenez garde que ces noms ne vous faſſent manquer: & ayez le cœur ferme, & non pas muable, *& ſoyez aſſurez que nulle choſe ne teint le Métail, fors le Métail même, en ſa nature.* Et ſçachez *que nulle Nature n'eſt amandée ſinon en ſa propre Nature*; car autrement elle ne ſeroit amandée. Après je vous parlerai du feu, afin que vous ſoyez certains du tout, & que vous n'ayez pas ſujet de blaſphémer contre nous, & que notre Livre ſoit accompli du tout & par tout ſans aucune diminution. Car quiconque a ce Livre, il a les paroles de Pythagoras, qui étoit le plus ſage Homme qui ait été, & à qui Dieu a donné toute la Science, & lui à ſes Diſciples. Et ſçachez que dans ce Livre tout l'Art y eſt entier & ſans aucune envie, *la Matiére & les Jours & les Couleurs, & le Régime & la maniére, & le poids, ſans aucune diminution.*

Maintenant je veux dire quel doit être le feu. Sçachez que j'ai vû faire le feu en maintes maniéres; l'un le fait de petites buchettes, l'autre de petits charbons avec cendres mêlées, à lent feu; & les autres de cendres chaudes; les autres ſans flamme,

& le font de vapeurs chaudes : les autres de très-petites & moyennes flammes. Mais pour venir à la perfection de tout, & à l'accompliſſement de votre Oeuvre, je ne vous commande que feu lent, continuel & chaud, digérant & cuiſant, comme la Nature le requiert, ce que l'expérience vous montrera en le faiſant : Et ſçachez que cette Science eſt plus facile qu'aucune autre que ce ſoit ; mais les noms & les régimes la rendent obſcure ; car *les Ignorans prennent nos mots ſans nous entendre*. Et ſçachez que quiconque a cet Art eſt hors de pauvreté, de miſére, de tribulation, & de maladie corporelle. Ne croyez pas que notre Art ſoit un menſonge ; c'eſt la fin célée de notre précieux Art. Célez-la à un chacun qui la demande. Diſciples, prenez en gré nos Livres, nos Couleurs, notre Matiére, nos Tems, nos Régimes, qui n'eſt tout qu'un.

La diſtinction de l'Epitre qu'Ariſteus a compoſée pour ſçavoir ce précieux Art.

PYTHAGORAS dit : Nous avons déja tout écrit comme ce précieux Arbre ſe doit planter, de peur qu'il ne meure, &

comme le fruit, après les fleurs blanches, se peut parfaire & manger : Et quiconque en mangera, n'aura jamais faim ni tribulation ; mais sera Prince & du nombre de nos Philosophes, & aura le Don que Dieu réserve à ses Elûs & non à autres, & aura cette récompense pour la peine de son esprit, en rénumération & rétribution de Philosophie. Mais toutesfois, quoi que nous ayons bien parlé tous, encore aucuns ni pourront parvenir en plantant cet Arbre, s'ils n'ont une plus grande certitude de leur travail. Et pour ce, afin que ceux qui le planteront ne puissent blasphémer contre nous, ni aussi être frustrez de leur intention, si cet Arbre mourroit : Je veux, ARISLEÜS, que toi, qui a recuëilli toutes nos Sentences, & qui as assemblé mes Disciples & moi, que tu en parles plus clairement en charité & sans envie pour les Survenans, & que nous puissions être cause du bien de nos Successeurs, & que nul ne puisse manquer en cet Arbre précieux. ARISLEÜS dit : Volontiers ; mais donnez-moi terme. Et PYTHAGORAS dit : Prens terme à demain : & le lendemain les Disciples étans assemblez & Arisleüs, PYTHAGORAS dit : Qu'as tu vû ?

ARISLEÜS dit : Je me suis vû moi & dix de nous, qu'il nous sembloit que nous allions tournoyans toute la Mer, & je vis

les

Habitans de la Mer qui couchoient les Mâles avec les Mâles, & d'eux ne venoit aucun fruit ; & ceux-là plantoient des Arbres & ne fructifioient point, & de ce qu'ils semoient il ne venoit rien. Il me semble que je leur dis : Vous êtes plusieurs Personnes, & il n'y a aucun de vous qui soit Philosophe & qui enseigne les autres. Et ils dîrent : Quelle chose est-ce qu'un Philosophe ? Je répondis : C'est celui qui connoît les vertus de toutes choses créées, & leurs natures. Et ils me dîrent : Dequoi profite cette Science ? Nous n'en faisons aucun conte, s'il n'y a profit. Et je répondis : Si en vous il y avoit Philosophie, ou Science & Sagesse, vos Enfans seroient multipliez, & vos Arbres croîtroient & ne mourroient point ; & vos Biens seroient augmentez, & seriez tous Rois, surmontans vos Ennemis. Ils m'ouïrent, & incontinent s'en allérent, & rapportérent ce que j'avois dit au Prince grand & majeur du Païs, & lui dîrent les Dons que nous leur avions dit. Et quand le Roi les eut oüi parler, il envoya à nous, & nous dit : Qui vous a amené à nous ? Et nous lui répondîmes : Notre Maître, la tête des Sages, & le fondement des Prophétes, PYTHAGORAS, qui nous a envoyé à vous pour vous offrir un Don très-grand. Et le Roi dit : Où est-il ce Don là ?

Et je dis : L'offre & le Don ſont cachez, & non pas découverts. Et il dit : Donnez-les-moi préſentement, ſinon je vous tuërai. Je répondis : Notre Maître vous envoye par nous l'Art d'engendrer & planter un Arbre, dont quiconque mangera le fruit, jamais il n'aura faim. Et le Roi me répondit : Votre Maître m'envoye un grand Don, s'il eſt ainſi que vous dites. Et je dis : Notre Maître jamais ne vous l'envoyeroit, ni nous le révellerions pour rien, s'il n'étoit ainſi qu'en ce Païs, jamais ne fut ſçûë aucune nouvelle de cet Arbre ; car s'il y en eût eu mention, jamais ne l'euſſions fait. Mais afin que la Science ne fût périe ; & qu'elle fût connuë par tout Païs & Terres, notre Maître, qui eſt le Maître des Sages & des Philoſophes, à qui Dieu a fait plus de Dons qu'à nul Homme après Adam, nous a ici envoyez afin que nous la communiquions chacun en un Païs. Et le Roi dit : Dis-moi quelle choſe c'eſt : Et je dis : Seigneur Roi, combien que vous ſoyez Roi, & votre Païs bien fertile ; toutesfois vous uſez de mauvais régime en ce Païs, car vous conjoignez les Mâles avec les Mâles, & vous ſçavez que les Mâles n'engendrent point : car toute génération eſt faite d'Homme & de Femme : Et quand les Mâles ſe joignent avec les Fémelles, alors Nature

réjoüit en sa nature. (1) Comment donc, lorsque vous conjoignez les Natures avec les étranges Natures indûëment, ni comme il appartient, espérez-vous engendrer quelque fruit? Et le Roy dit: Quelle chose est convenable à conjoindre? Et je lui dis: Amenez-moi votre Fils Gabertin, & sa Sœur Béya: Et le Roy me dit: Comment sçais-tu que le nom de sa Sœur est Béya? Je croi que tu es Magicien. Et je lui dis: La Science & l'Art d'engendrer nous a enseigné que le nom de sa Sœur est Béya. Et combien qu'elle soit Femme, elle l'amende; car elle est en lui. Et le Roi dit: Pour-

(1) Le Trévisan étant allé à Rhodes, y trouva un Religieux, qui passoit, dit-il, pour un grand *Clerc*, & pour sçavoir la Pierre. Il rapporte que ce Religieux lui fit mettre dans la Composition de l'Oeuvre Hermétique de l'Or & de l'Argent avec quatre parties de Mercure sublimé, & qu'après avoir distillé pendant environ trois ans, il ne se fit aucune conjonction de ces Matières. La raison pour laquelle cette conjonction ne se fit point, c'est parce que l'Or & l'Argent, étant des Corps mâles, ils ne pouvoient s'unir d'une union propre à engendrer leur semblable. Ce même Religieux prenoit sans doute le Mercure vulgaire, simplement sublimé, pour la Femelle, qu'il falloit conjoindre avec le Mâle, & ignoroit que quand les Philosophes disent de mettre l'Homme rouge avec sa femme blanche, ils entendent par le prémier le Soufre de l'Or, & par le second leur Mercure, qu'ils appellent *Lune*, pour tromper ceux qui ne les entendent pas encore assez pour démêler l'equivoque dont ils se servent en parlant de leur Mercure & de l'Argent vulgaire.

quoi veux-tu l'avoir? Et je lui dis : Pour ce qu'il ne ſe peut faire de véritable génération ſans elle, ni ne ſe peut aucun Arbre multiplier. Alors il nous envoya ladite Sœur, & elle étoit belle & blanche, tendre & délicate. Et je dis : Je conjoindrai Gabertin à Béya. Et il répondit : Le Frére méne ſa Sœur, non pas le Mari ſa Femme. Et je dis : Ainſi a fait Adam ; c'eſt pourquoi nous ſommes pluſieurs Enfans ; car Eve étoit de la matiére dequoi étoit Adam ; & ainſi eſt de Béya, qui eſt de la matiére ſubſtantielle dequoi eſt Gabertin le beau & reſplandiſſant. Mais il eſt Homme parfait, & elle eſt Femme cruë, froide & imparfaite ; & croyez-moi, ô Roi ! ſi vous étes obéïſſant à mes commandemens, & à mes paroles, vous ſerez bienheureux. Et mes Compagnons me diſoient : Prens la charge, & achéve de dire la cauſe pour laquelle notre Maître nous a ici envoyez. Et je répondis : Par le mariage de Gabertin & de Béya, nous ſerons hors de triſteſſe, & non pas autrement ; car nous ne pouvons rien faire tant qu'ils ſoient faits une Nature, *Matiére*. Et le Roi dit : Je vous les baillerai. Et incontinent que Béya eut accompagné ſon Mari & Frére Gabertin, & qu'il fut couché avec elle, il mourut du tout & perdit ſa vive couleur, &

devint mort & pâle, de la couleur de sa Femme. (1) Et le Roi voyant ceci, fut très-courroucé, & dit : Vous étes cause de la mort de mon Fils & cher Enfant, qui étoit aussi beau & aussi luisant que le Soleil : Sa face en quel point est-elle maintenant ! Je vous mettrai tous à mort. Je craignois bien toûjours votre Art magique, & vous étes venus céans avec mauvaise intention par votre Art maudit ; je vous tuërai. Et il nous prit tous dix & nous enferma dans une prison d'une Maison de verre, sur laquelle est édifiée une autre Maison, sur laquelle encore bien & sagement on en a édifié une autre. Et ainsi nous avons été emprisonnez en trois Maisons rondes, bien clauses & bien fermées. (2) Alors je lui dis : O Roi ! pourquoi vous fâchez-vous tant, & nous faites tant de peines ? Donnez-nous au moins votre Fille,

(1) Le Livret d'Or, que le Trévisan laissa tomber dans la Fontaine, & la Pomme d'un semblable Métail, que le Cosmopolite vit mettre dans l'Eau qu'on avoit tirée du Ciel, sont la même chose que Gabertin, qui perd sa vive couleur & meurt, c'est-à-dire, qui se dissout dans le Lit de Béya, laquelle représente la Fontaine & l'Eau céleste dont parlent ces Philosophes.

(2) Ces trois Maisons rondes, sont premiérement l'Oeuf Philosophique, qui est de verre, où sont les Matiéres préparées. Secondement l'Ecuelle de terre, dans laquelle on met des cendres de Chêne pour y poser cet Oeuf. Troisiémement le Fourneau, dans lequel on enferme l'un & l'autre après la fin du prémier Oeuvre pour commencer le second.

& peut être que Dieu aura pitié de nous ; & fera que votre Fille avec notre aide en peu de temps rendra le Fils qu'elle tient mort en son ventre, & qu'elle a tout animé, jeune, fort & puissant, multipliant très-fort sa lignée plus que vous ne fîtes jamais. Et la Roi dit : Voulez-vous encore tuër ma Fille ? Et je lui répondis : O Roi ! ne pensez point tant de malice de nous, & ne nous faites point souffrir tant de peines. Ayez un peu de patience, & nous donnez, de grace, votre Fille. Et le Roi nous la donna, laquelle demeura avec nous en la prison de la Maison de verre quatre-vingt jours. Et nous tous demeurâmes en ténébres & obscurités dans les Ondes de la Mer, & en grande chaleur lente d'Eté, & en agitation & soulévement de la Mer, dont jamais n'avions vû le semblable. (1) Quand nous fûmes laissez,

(1) Béya demeura quatre-vingt jours dans la Maison de verre ; c'est-à-dire, que le Soufre des Philosophes & leur Mercure demeurent pendant les Régimes de *Mercure* & de *Saturne* dans l'Oeuf Philosophique, où se fait durant ce tems-là l'union parfaite de ces deux parties de l'Oeuvre, *dans les ténébres & l'obscurité* ; parce que ces Matiéres, s'étant putréfiées ensemble, parvinrent au Noir très-noir, *dans les ondes & le soulévement de la Mer en grande chaleur lente d'Eté* ; c'est-à-dire, dans le combat qui se fait entre le Dragon ailé, dont parle Flamel, qui est le Soufre même des Philosophes, & le Dragon sans ailes, qui est leur Mercure, de l'union desquels, par leurs moindres parties, se forme le Laiton, qu'il faut blanchir ensuite, & le

nous vous vîmes, PYTHAGORAS, en notre Songe, & nous vous priâmes que vous nourrissiez notre Enfant, lequel fut nourri & encouragé & animé, & vainquit sa Femme, qui l'avoit vaincu auparavant, & ils firent multiplication semblable au Fils. Alors nous fûmes réjoüis, & nous dîmes au Roi, Que son Fils étoit en état d'être vû.

tougir après, pour pouvoir dire au Roi, *Que son Fils est en état d'être vû*; ce qu'Arisléus fait entendre par ce qu'il raconte à Pythagore.

FIN.

ENTRETIEN DU ROI CALID, ET DU PHILOSOPHE MORIEN SUR LE MAGISTERE D'HERMÈS,

Rapporté par Galip, Esclave de ce Roi.

PREMIERE PARTIE.

LE Roy Calid ayant reconnu & fait approcher l'Homme de Dieu, (1) que nous lui avions amené des Déserts de la Judée, où

(1) C'est de Morien, dont il est parlé ici sous la dénomination d'*Homme de Dieu*. Quoique quelques-uns regardent ce Traité comme un Livre fait à plaisir, néanmoins on ne peut raisonnablement dire qu'il ne soit pas de Morien, puisque son nom est dans tous les Exemplaires, dit M. Salomon; qu'il est souvent répété dans ce Discours, & qu'il est l'un des Personnages du Dialogue qui suit. Morien étoit de Rome, où ayant vû quelques Ouvrages d'Adfar sur le Magistere d'Hermès, il passa en Egypte, où il fut visiter ce Philosophe dans la Ville d'Alexandrie. Adfar ayant

par son ordre nous étions allez le chercher, il le fit séoir auprès de lui, & il lui parla ainsi.

Vénérable Vieillard, je vous prie de me dire comment vous avez nom, & qu'elle est votre profession ; car je ne vous le demandai point *la prémiere fois que vous vîntes ici*, parce que je me méfiois de vous, ne vous croyant pas tel que vous étes.

A quoi Morien répondit : Je m'appelle Morien; je fais profession du Christianisme, & mon habit & ma maniére de vivre font assez voir que je suis Ermite.

Combien y a-t'il, *dit le Roi*, que vous étes Ermite ?

Je le suis, *répondit Morien*, depuis quatre ans après la mort du Roi Hercules.

Le Roi fut fort satisfait de la prudence, de l'humilité, de la douceur & de la modestie de cet Homme. Car ce n'étoit pas un grand parleur, ni un suffisant ; mais une personne humble, sage & affable, comme un Homme de sa profession devoit l'être.

Le Roi lui dit donc. O Morien, ne se-

conçû de l'affection pour Morien, lui enseigna la Science secréte ; après quoi celui-ci se retira dans des Montagnes, aux environs de Jérusalem, pour y vivre dans la solitude, d'où Galip, Officier du Roi Calid, le ramena en Egypte pour communiquer sa Science à ce Prince, qui étoit Mahométan. Ce que Morien accepta, dans le dessein, à ce qu'on croit, de lui faire embrasser la Religion Chrétienne, ou au moins pour l'engager à protéger les Chrétiens dans ses Etats.

riez-vous pas mieux d'être dans quelque Monastére avec les Religieux qui y vivent en Communauté, à loüer & à prier Dieu avec eux dans l'Eglise, que de vivre tout seul dans les Déserts & dans la Solitude?

O Roi, *répondit Morien*, tout le bien que j'ai me vient de Dieu, & j'attens de lui seul celui que j'espére à l'avenir; qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. Je ne doute point que je ne fûsse beaucoup plus en repos dans un Monastére, que dans la Solitude & parmi les Rochers, où je n'ai que de la peine; mais personne ne recueille, s'il ne séme, & on ne peut recueillir que ce que l'on aura semé. C'est pourquoi j'espére que Dieu, par sa bonté infinie, ne me délaissera pas dans cette vie mondaine. Car la porte pour aller au véritable repos est fort étroite, & personne ni sçauroit entrer que par l'affliction & par les mortifications.

Tout ce que vous dites est assûrément très-vrai, *dit alors le Roi*; mais parce que c'est un Chrétien qui le dit, cela nous paroît faux.

Or ce qui obligeoit le Roi à parler ainsi, c'est que pour lors il étoit Payen, & qu'il adoroit encore les Idoles.

Morien lui répondit. Si ce que je dis est véritable, comme vous l'avoüez, il faut que vous demeuriez d'accord, que mes paroles ne peuvent provenir que d'un Es-

prit véritable. Car les choſes vraies viennent de ce qui eſt vrai; comme les fauſſes ne procédent que de ce qui eſt faux; les éternelles de ce qui eſt éternel; les paſſagéres, de ce qui eſt paſſager; les bonnes, de ce qui eſt bon; & les mauvaiſes, de ce qui eſt mauvais.

Le Roi prenant lors la parole dit. O Morien, on m'avoit dèja dit beaucoup de choſes avantageuſes de votre perſonne, de votre fermeté, & de votre foi. Je vois préſentement que tout ce qu'on m'en a dit eſt véritable, & je vous avoüe que j'en ſuis ravi, & que je vous regarde avec admiration. Auſſi eſt-ce ce qui m'a tant fait ſouhaiter le bien de vous revoir, & de conférer avec vous. Car outre le ſujet, dont nous avons à nous entretenir, je déſire que vous m'inſtruiſiez, & que vous m'appreniez d'autres choſes.

Morien lui répliqua. O Roi, je prie Dieu, qui eſt tout puiſſant, qu'il vous retire de l'erreur où vous étes, & qu'il vous faſſe connoître la vérité. Pour ce qui eſt de moi, je n'ai rien qui doive vous donner de l'admiration. Je ſuis un des Enfans d'Adam, comme le ſont tous les autres Hommes. Nous ſommes tous venus d'une même origine, & nous n'aurons tous qu'un même terme; quoi que nous y devions arriver par des voyes différentes. La lon-

gueur des années change l'Homme, parce qu'il est sujet au tems, & elle le confond.(1) Pour ce qui est de moi, je ne suis pas si changé, que plusieurs, qui sont venus après moi, ne le doivent être davantage quand ils seront à mon âge. Après le dernier changement vient la mort, qui n'épargne personne, que l'on croit être la plus grande de toutes les peines. Car, & devant que l'Ame se joigne au Corps, & après leur dissolution ou séparation, elle a à souffrir une peine plus cruelle, que n'est quelque mort que ce soit. Mais je prie le Créateur tout-puissant qu'il soit toujours à notre secours.

Il semble par les choses que vous venez de dire, *dit alors le Roi*, que vous vous imaginiez que je veüille me mocquer de vous. Et si vous aviez cette opinion de moi, tout vieillard & tout sage que vous soyez, vous mériteriez plûtôt que l'on se mocquât de vous, que non pas que l'on vous loüat.

Après cela le Roi m'appella & me dit: Galip, mon fidelle Serviteur, va chercher une maison pour cet Homme, qui soit belle

(1) Il n'est pas surprenant qu'un Philosohe tel qu'étoit Morien, quoi que vivant pauvrement dans un Désert, ait conservé sa santé & prolongé sa vie par l'usage de l'Elixir; & qu'il ait paru moins changé à son âge, qu'un autre, qui n'avoit pas cette admirable Médecine, ne l'eût été, encore qu'il ne fût pas si vieux. *M. Salomon.*

dedans & dehors, qui soit bien meublée & proche de mon Palais. Trouve-lui aussi quelqu'un de sa Religion qui soit sçavant, âgé, & honnête Homme, afin qu'il se console dans sa conversation, & qu'il n'ait pas sujet de s'ennuyer. Car il me paroît effrayé, & il semble qu'il n'ait pas tout à fait confiance en moi. Je fis ce que le Roi m'avoit ordonné. Le Roi visitoit Morien tous les jours, & il demeuroit quelques heures à s'entretenir avec lui, afin de le r'assurer; & pour cet effet, il ne lui parloit point du tout de son Magistére. Mais étant enfin devenus fort familier l'un avec l'autre, & ayant fait grande amitié ensemble, Morien se découvrit au Roi, & se confia à lui. Le Roi lui faisoit des questions sur les Loix des Romains, & si elles avoient été changées selon la diversité des tems. Il lui demandoit comment les prémiers Rois, & les Consuls s'étoient comportez dans leurs Gouvernemens; & il l'interrogeoit aussi sur l'Histoire de Grecs. Morien lui répondoit fort civilement à toutes ses demandes. Ce qui fit que le Roi prit Morien en si grande affection, qu'il n'avoit jamais tant consideré ni aimé personne que lui. Un jour donc qu'il s'entretenoient, selon leur coûtume, le Roi commença de lui parler ainsi.

Très-sage Vieillard, il y a long-tems que je cherche le Magistére d'Hermès. Je l'ai demandé à plusieurs, mais je n'ai

encore trouvé personne qui ait pû m'en dire la vérité. C'est ce qui fit qu'après que vous fûtes parti de ce Pays à mon insçu, & que j'eûs lû ces paroles, que vous aviez écrites autour du Vaisseau où étoit le Magistére, que vous aviez fait, *Ceux qui ont en eux-mêmes tout ce qu'il leur faut, n'ont nullement besoin du secours de qui que ce soit.* Et après avoir connu ce que ces paroles vouloient dire, je fis mourir tous ceux que j'avois tenu plusieurs années auprès de moi, pour travailler à cette Oeuvre, parce qu'ils s'étoient vantez faussement de la sçavoir faire. Dites-moi donc, je vous prie, ce que c'est véritablement que ce Magistére, & qu'elle est sa Substance & sa Composition, afin que je reçoive de vous la satisfaction que je cherche depuis si long-tems. Et si vous le faites, je vous déclare que je serai entiérement à vous avec tout ce que je possède; jusques-là même, que je vous promets de m'en aller avec vous dans votre Pays, si vous le souhaitez. N'ayez donc plus, s'il vous plaît, de mauvais soupçon de moi, comme il semble que vous en ayez eû autrefois, & n'appréhendez point que je vous fasse aucune violence ni aucun déplaisir.

O bon & sage Roi, *dit Morien*, je prie Dieu qu'il vous fasse la grace de vous reconnoître. Je voi bien maintenant que ce

qui vous a obligé de m'envoyer chercher, c'a été parce que vous aviez grand besoin de moi. Pour moi j'ai été bien aise de vous venir trouver, tant pour vous enseigner le Magistére, que pour vous faire voir manifestement combien la puissance de Dieu est admirable. Au reste je n'appréhende rien, & je n'ai nulle méfiance de vous; parce que dès que quelqu'un craint, c'est une marque qu'il n'est pas bien assuré de la vérité. D'ailleurs un Homme sage ne doit rien craindre, parce que s'il craignoit, il pourroit bien-tôt désespérer de réussir, & par ainsi il seroit dans le doute & dans l'incertitude; & par conséquent il ne feroit jamais rien. Et comme vous me témoignez beaucoup d'affection, & que je voi que vous êtes ferme en vos résolutions, & sévére, mais pourtant bon & patient, je ne veux pas vous cacher plus long-tems la connoissance du Magistére. Vous voilà donc arrivé sans peine, & plus aisément que personne, à ce que vous aviez tant souhaité; le nom de Dieu en soit béni à jamais.

Je voi maintenant, *dit le Roi*, que celui à qui Dieu ne donne pas la patience, s'égare facilement pour vouloir se trop hâter; qu'il tombe dans une horrible confusion, & que la précipitation ne vient que du Diable. Et quoi que je sois petit-fils de

Machoya, & fils de Géſid, qui ont été Rois, je vois bien que toutes les grandeurs de la Terre ne ſervent de rien pour cette Oeuvre, & qu'il n'y a de force ni de puiſſance pour y parvenir, que celle qui vient de Dieu très-haut & très-puiſſant.

Morien répondit. O bon Roi, je prie Dieu qu'il vous convertiſſe, & qu'il vous rende meilleur. Appliquez-vous maintenant à conſidérer & à examiner ce Magiſtére, & ſoyez ſûr que vous le ſçaurez, & le comprendrez facilement. Mais ſouvenez-vous bien ſur tout, de bien étudier le commencement & la fin. Car par ce moyen, avec l'aide de Dieu, vous découvrirez plus facilement tout ce qui eſt néceſſaire pour le faire. Or je vous avertis que ce Magiſtére, que vous avez tant cherché, ne ſe découvre ni par violence, ni par menaces; que ce n'eſt point en ſe fâchant que l'on en vient à bout; & qu'il n'y a que ceux qui ſont patiens & humbles, & qui aimeut Dieu ſincérement & parfaitement, qui puiſſent prétendre de l'acquérir. Car Dieu ne révéle cette divine & pure Science qu'à ſes fidelles Serviteurs, & qu'à ceux à qui de toute éternité il a réſolu, par ſa divine providence, de découvrir un ſi grand Miſtére. Ainſi ceux, à qui il fait une grace ſi ſinguliére, doivent bien conſidérer à qui ils peuvent confier un ſi grand

grand Sécret, avant que de le dire, & de se découvrir ; parce qu'on ne le doit considérer que comme un Don de Dieu, qu'il fait comme il lui plaît, & à qui il lui plaît de ceux qu'il choisit parmi ses fidelles Serviteurs. Et ils doivent continuellement s'abaisser & s'humilier devant Dieu ; reconnoître avec une entiére soûmission, qu'ils ne tiennent un si grand bien que de lui seul, & n'en user que selon les ordres de sa sainte volonté.

Je sçai, *dit alors Calid*, & je connois bien que rien d'excellent & de parfait ne se peut faire sans l'aide & sans la révélation de Dieu ; car il est infiniment élevé au dessus de toutes les Créatures, & les Décrets de sa sainte volonté sont immuables.

Le Roi se tournant lors vers moi, me dit, Galip, mon fidelle Serviteur, assis-toi, & écris fidellement tout ce que tu nous entendras dire. Et Morien prenant la parole, dit.

Le Seigneur tout puissant & Créateur de toutes choses a créé les Rois avec une puissance absoluë sur leurs Sujets ; mais il n'est pas en leur pouvoir de changer l'ordre qu'il a établi dans le Monde. Je veux dire, qu'ils ne peuvent point faire que les choses qu'il a mises les prémiéres, deviennent les derniéres ; ni que ce qu'il a mis le

dernier soit le prémier ; & il leur est tout-à-fait impossible de rien sçavoir, s'il ne leur révéle, & de rien découvrir, s'il ne le leur permet, & qu'il ne l'ait auparavant résolu : Comme ils ne sçauroient non plus garder ni conserver ce qu'il leur aura donné, si ce n'est par la force & par la vertu extraordinaire qu'il leur envoye d'enhaut. Et ce qui fait paroître Dieu encore plus admirable, ils ne sçauroient, avec toute leur puissance, retenir leur ame, ni conserver leur vie, que jusqu'au terme que Dieu leur a limité. (1) Et c'est Dieu tout seul qui choisit, parmi ses Serviteurs, ceux qu'il lui plaît, & qu'il destine à chercher cette Science divine, qui est inconnuë & cachée aux Hommes, & pour la garder & la te-

(1) Ceci pourroit avoir quelque rapport aux Métaux parfaits, sur tout lorsqu'ils sont élevés à une plus haute perfection par l'Art, qui aide la Nature : mais j'ai mieux aimé l'attribuer aux Rois, & il y a plus d'apparence que cela suit ainsi, parce que Morien parloit à un Roi, auquel il vouloit faire voir, que leur autorité n'alloit pas jusqu'à pouvoir changer l'ordre que Dieu a établi dans le monde, en mettant devant ce qui est après : il veut dire en élevant à la perfection, ce qui n'en a point ; & en détruisant & jettant dans la corruption, ce qui est le plus parfait : comme fait un Philosophe, qui éleve les Métaux imparfaits à la perfection de l'Or, & qui réduit l'Or dans la putrefaction, & en quelque façon dans l'anéantissement, par sa dissolution ; au moins apparemment, parce qu'effectivement l'Or en cet état est plus précieux, que le plus fin Or qui soit au monde, comme dit *Philaléthe*, qui l'appelle alors *le Phœnix des Philosophes*. *M. Salomon.*

nir secréte dans leurs cœurs, lorsqu'ils l'auront une fois découverte. Aussi est-ce une Science admirable, laquelle détache & retire celui qui la possède de la misére de ce Monde, & qui le conduit & l'éléve à la connoissance des Biens de la vie éternelle. C'est pourquoi les anciens Philosophes en étoient si jaloux, qu'en mourant, ils se laissoient cette Philosophie les uns aux autres, par tradition, comme un héritage qui n'appartenoit qu'à eux seuls. Ensuite un tems fut que cette Science étoit presque anéantie, étant mépriſée de tout le monde. Et quoi que parmi tout ce mépris que l'on en faisoit, il y eût plusieurs Livres des anciens Philosophes, qui avoient été conservez, dans lesquels cette Science se trouvoit toute entiére, & sans nul mensonge: Et quoi qu'il y en eût plusieurs qui s'appliquassent à l'étudier, personne néanmoins ne pouvoit réüssir à faire le Magistére, à cause de la pluralité des noms tout différens, que de tout tems les anciens Sages ont donné aux choses qui appartiennent à ce Magistére, & qu'il faut nécessairement connoître pour le pouvoir faire. Pour moi, j'en ai connu parfaitement la vérité; ainsi que vous en avez vû l'expérience. Mais quoi que les Philosophes, nos Prédécesseurs, ayent donné plusieurs & différens noms à leur Magistére, & quoi qu'ils

y ayent entremêlé des Sophistications, afin de rendre la chose plus obscure, & sa connoissance plus difficile; il est certain néanmoins que tout ce qu'ils en on dit, est d'ailleurs très-véritable; comme plusieurs, qui ont fait le Magistére, l'ont vû par leur propre expérience. Et l'on a toûjours crû qu'ils n'ont affecté cette obscurité & ce déguisement, que pour ôter la connoissance de leur Science aux Foûs, & aux Insensés, qui en abuseroient; & afin qu'il n'y eût que ceux qui seront jugez dignes de posséder un si riche trésor; qui pûssent entendre leurs paroles. Que celui donc qui trouvera les Livres des véritables Philosophes, les étudie soigneusement, jusqu'à ce qu'il les entende de la véritable maniére, de laquelle ils doivent être entendus. Car toutes ces difficultés ne doivent détourner personne de la recherche de ce Magistére; & un Homme ne doit point pour cela désespérer d'y parvenir, pourvû qu'il ait une ferme espérance & une entiére confiance en Dieu: Qu'il le prie continuellement de lui donner l'intelligence de ce Secret, & de lui faire la grace de faire & d'accomplir une Oeuvre si divine & si admirable: Qu'il lui demande instament sa lumiére pour connoître cette admirable perfection, & pour l'éclairer & le conduire dans la droite & véritable voye, sans qu'il s'en écarte jamais,

jusqu'à ce qu'il soit heureusement parvenus à la fin de l'Oeuvre.

O Morien, *dit alors le Roi*, ç'en est assez, s'il vous plaît, touchant la conduite qu'il faut tenir avant que de commencer cette Ouvrage. J'entens fort bien ce que vous en venez de dire, & je vous promets que je l'observerai fort éxactement, si vous voulez bien m'enseigner le Magistére. Expliquez-le moi donc, je vous prie, fort clairement, & faites-moi entendre ce qu'il y a si long-tems que je souhaite de sçavoir, afin que je ne sois point obligé à en faire une longue recherche, ni une étude pénible, qui pourroit me décourager & me détourner du bon chemin. Ainsi entrons je vous prie en matiére, par le commencement de la chose, & continuons de suite, sans rien confondre & sans renverser l'ordre qu'il faut observer.

A cela Morien répondit. Je vous déclarerai la chose de suite & d'ordre; commencez à me demander ce qu'il vous plaira.

SECONDE ET PRINCIPALE *partie de l'Entretien du Roi Calid & du Philosophe Morien, sur le Magistére d'Hermès.*

CALID. Avant toutes choses, je vous prie de me dire ce que c'est que la principale Substance & Matiére du Magistére, & qu'elle elle est, & s'il est composé de plusieurs Substances, ou s'il n'est fait que d'une seule Matiére.

MORIEN. Quand on ne peut pas faire connoître par son effet une chose de laquelle on doute, pour la prouver, on se sert du témoignage de plusieurs personnes, qui certifient qu'elle est véritable. Néanmoins je ne vous alléguerai point ici l'autorité des Anciens sur ce que vous me demandez, qu'auparavant je ne vous aye déclaré ce que plusieurs fois j'ai connu par mon expérience touchant la principale Substance & Matiére de Magistére. Et si vous considerez bien ce que je vous dirai de moi-même, & les autorités des anciens Philosophes que je rapporterai, vous connoîtrez évidemment que nous parlons tous unanimement d'une même chose; & que tout ce que nous en disons est véritable.

Pour satisfaire donc à votre demande, sçachez qu'il n'y a qu'une seule prémiére & principale Substance, qui est la Matiére du Magistére; que de cette Matiére se fait *Un*; que cet est *Un* fait avec elle, & que l'on n'y ajoûte ni n'en ôte quoi que ce soit. Voilà la réponse à ce que vous m'avez demandé. Je vais maintenant vous alléguer le témoignage des anciens Philosophes, pour vous faire voir que nous sommes tous d'accord. Herculès qui étoit Roi, Sage & Philosophe, étant interrogé par quelques-uns de ses Disciples, il leur dit: Notre Magistére vient prémiérement d'une Racine, laquelle s'étend & se partage ensuite en plusieurs choses, & puis elle retourne encore en une seule chose. Et je vous avertis qu'il sera nécessaire qu'elle reçoive l'air. Le Philosophe Arsicanus, dit: Les quatre Elémens, c'est-à-dire, la Chaleur, le Froid, l'Humidité & la Sécheresse, viennent d'une seule source, & quelques-uns d'entr'eux sont faits des autres, qui sont les mêmes. Car de ces quatre, les uns sont comme les Racines des autres, & les autres sont comme composez de ces Racines. Ceux qui sont les Racines, ce sont l'Eau & le Feu; & ceux qui en sont composez, c'est la Terre & l'Air. Le même Arsicanus dit à Marie: Notre Eau a domination sur notre Terre, & elle

grande, lumineuse & pure; car la Terre est créée des parties, & avec les parties de l'Eau les plus grossiéres, & les plus épaisses. Hermès dit pareillement: La Terre est la Mére des autres Elémens; ils viennent tous de la Terre, & ils y retournent. Il dit encore: Comme toutes choses viennent d'un, ainsi mon Magistére est fait d'une Substance & d'une Matiére. Et de même que dans le corps de l'Homme sont contenus les quatre Elémens, Dieu les a aussi créez différens & séparés; & il les a créez, unis & ramassés en un, étant répandus par tout le Corps; parce qu'un même Corps les contient tous, comme s'ils étoient submergés en lui; & il les retient tous en une seule chose. Et si pourtant chacun d'eux fait une opération particuliére, & toute différente de celles de chacun des autres. Et quoi qu'ils soient tous dans un même Corps, cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait sa couleur particuliére, & chacun sa domination séparée. Il en est par conséquent tout de même de notre Magistére, parce que les Couleurs, qui dépendent chacune d'un Elément, paroissent successivement, & l'une après l'autre. Les Philosophes ont dit beaucoup d'autres choses semblables de ce Magistére, comme nous verrons ci-après.

CALID. Comment, & par quel moyen se

se peut-il faire, qu'il n'y ait qu'une Racine, qu'une Substance, & qu'une Matiére de ce Magistére, puisque dans les Ecrits des Philosophes on trouve plusieurs noms de cette Racine, & qui sont même tous différens?

MORIEN. Il est vrai qu'il y a plusieurs noms de cette Racine; mais si vous considérez bien ce que je viens de dire, & dans l'ordre que je l'ai dit, vous trouverez qu'il n'y a effectivement qu'une Racine, qu'une Substance & qu'une Matiére du Magistére. Et afin de vous le faire mieux comprendre, je vais encore vous rapporter & vous expliquer quelques autres autorités des anciens Philosophes sur ce sujet.

CALID. Achevez de m'expliquer le Magistére de cet Oeuvre.

MORIEN. Herculès dit à quelques-uns de ses Disciples: Le noyau de la Date est produit & nourri de la Palme, & la Palme de son noyau. Et de la Racine de la Palme, proviennent plusieurs petits Surgeons, qui multiplient & produisent plusieurs autres Palmiers autour d'elle. Et Hermès dit: Regarde le rouge accompli, & le rouge diminué de sa rougeur, & toute la rougeur; considére aussi l'orangé parfait, & l'orangé diminué de sa couleur orangée, & toute la couleur orangée. Et regardez encore le noir achevé, & le noir

diminué de sa noirceur, & toute la noirceur. Tout de même l'Epi vient d'un grain, & il sort plusieurs branches d'un Arbre, quoi que l'Arbre ne vienne que de son germe. Un autre Sage, qui avoit renoncé au monde pour l'amour de Dieu, nous en rapporte un éxemple semblable. Car il dit: La Semence est la prémiére formation de l'Homme; & d'un grain de bled il en vient cent, & d'un petit germe se fait un grand Arbre, & d'un Homme est tirée une Femme, qui lui est semblable; & de cet Homme & de cette Femme, il naît souvent plusieurs Fils & Filles, qui ont le teint, les traits & le visage tout différens. Le même Sage dit encore: Voyez un Tailleur; d'un même drap il fait une chemisette, & toute autre sorte d'habillemens, dont chaque partie à un nom particulier & différent de celui des autres. Et néanmoins à considérer ces parties naturellement, c'est-à-dire selon leur matiére, on trouvera qu'elles sont toutes faites d'une même étoffe, & que c'est un même drap, qui est la principale matiére, de laquelle tout l'habit est fait. Parce qu'encore que le corps, les manches, & les basques ayent des noms différens, entant que parties de l'habit, le drap est pourtant leur principale matiére. Car on peut défaire l'habit, & en séparer les parties en ôtant le fil dont

elles ſont couſuës & attachées enſemble, ſans que le drap ceſſe d'être le même, & ſans qu'il ait beſoin d'un autre différent drap pour cela. Ainſi notre Magiſtére eſt une choſe qui ſubſiſte d'elle-même, ſans avoir beſoin de nulle autre choſe. Or ce Magiſtére eſt caché dans les Livres des Philoſophes, & tous ceux qui en ont parlé, lui ont donné mille noms différens. Il eſt même ſcellé, & il n'eſt ouvert qu'aux Sages. Car les Sages le cherchent avec empreſſement ; ils le trouvent après l'avoir bien cherché, & dès qu'ils l'ont une fois trouvé, ils l'aiment & l'honorent : mais les Fous s'en mocquent, & ils ne l'eſtiment que fort peu, ou pour dire la vérité, ils ne l'eſtiment rien du tout, parce qu'ils ne ſçavent pas ce que c'eſt.

Voici quelques-uns de ces noms, que dans leurs Ecrits les Sages ont donné à leur Magiſtére. Ils l'ont appellé Sémence, laquelle, lorſqu'elle ſe change, ſe fait ſang dans la Matrice, & enfin elle ſe caille & devient comme un morceau de chair compoſée. Et il ſe fait de cette maniére juſqu'à ce que la Créature reçoive une autre Forme, c'eſt à ſçavoir celle de l'Homme, qui ſuccéde à cette prémiére Forme de chair, & lors il faut néceſſairement qu'il s'en faſſe un Homme. Un autre de ces noms, eſt qu'il reſſemble à la Palme par

la couleur de ses fruits, & par celle qu'ont ses semences, avant que d'arriver à leur perfection. Les Philosophes comparent encore leur Magistére à un Grénadier, à du Bled, à du Lait, & ils lui donnent plusieurs autres noms, de tous lesquels il n'y a qu'une Racine ou fondement; mais selon les différens effets, les diverses couleurs, & les natures différentes de ce Magistére, on lui donne plusieurs noms différens; ainsi que le dit le Philosophe Hérisartes. Et je puis assûrer avec vérité que rien n'a tant trompé, ni fait faillir ceux qui ont voulu faire le Magistére, que la différence & la pluralité des noms qu'on lui a donnez. Mais quand on aura une fois reconnu que tous ces noms, qu'on lui a imposez, ne sont pris que de la diversité des couleurs, qui paroissent en la conjonction des deux Matiéres qui viennent d'une même Racine, on ne s'égarera pas facilement dans la voye qu'il faut tenir pour faire le Magistére.

CALID. A propos de couleurs, vous me faites souvenir, que vous disiez tantôt qu'elles se changeoient les unes en les autres. Je voudrois bien sçavoir si cela se fait par une seule Opération, ou Disposition; ou si c'est par deux ou par plusieurs Opérations, qu'elles se changent ainsi?

MORIEN. C'est par une seule Opéra-

tion que la Matiére se change ainsi ; mais plus cette Matiére reçoit de nouvelles couleurs, par la chaleur du feu, & plus on lui donne de noms différens. De-là vient que le Philosophe Datin dit à Eutichez : Je te ferai voir que les Philosophes n'ont eu autre dessein, en multipliant les Dispositions ou Opérations de notre Magistére, que d'instruire & d'éclaircir d'avantage les Sages ; & par cela même d'aveugler entiérement les Fous. Car comme le Magistére a un nom, qui lui est propre, il a aussi une Disposition, ou Opération, qui lui est toute particuliére ; & pour le faire, il n'y a tout de même qu'une seule & unique voye, qui est toute droite. C'est pourquoi encore que les Sages ayent donné divers noms au Magistére, & qu'ils en ayent parlé diversément, comme si c'étoient plusieurs choses toutes différentes, ils n'ont néanmoins entendu ni voulu parler que d'une seule chose, & d'une seule Disposition ou Opération. Que cela vous suffise donc, ô bon Roi, & ne veüillez plus, je vous prie, m'interroger sur ce sujet. Car les Sages, nos Prédécesseurs, ont parlé de plusieurs Opérations, de plusieurs poids, & de plusieurs couleurs : ce qui fait qu'ils ont rempli leurs Ecrits d'Allégories, à l'égard du Vulgaire seulement : & si pourtant ils n'ont jamais menti ; mais ils ont parlé comme ils

ont trouvé à propos de le devoir faire, & comme ils l'entendoient effectivement entr'eux ; afin de cacher leur Secret, & de le rendre inintelligible aux autres.

CALID. En voilà assez touchant la Nature & la Substance du Magistére. Je vous prie de m'expliquer maintenant sa couleur, & de m'en parler clairement, sans embarrasser votre discours d'Allégories, ni de Similitudes.

MORIEN. Les Sages avoient toûjours accoûtumé de faire leur Azot ou Alun, de lui & avec lui ; mais ils le faisoient avant que de teindre aucune chose par son moyen. Bon Roi, c'est vous en dire assez en peu de mots. Que si vous souhaitez que nous reprenions les autorités des Anciens, pour vous en donner un éxemple, écoutez ce que dit le Philosophe Datin : Notre Laiton, quoiqu'il soit prémiérement rouge, est néanmoins inutile, s'il demeure en cet état ; mais si de rouge qu'il est, il est changé en blanc, il vaudra beaucoup. C'est pourquoi le même Datin dit à Eutichez : O Eutichez, tiens ceci pour tout assûré, & ajoûtes-y une ferme croyance. Car les Sages en ont parlé ainsi : Nous avons déja ôté la noirceur & fait paroître la blancheur avec le Sel Nitre (*ou Sel de Nature*) & l'Almizadir, c'est-à-dire le Sel Ammoniac, qui est froid &

sec, & nous avons fixé la blancheur. C'est pourquoi nous lui donnons le nom de *Boreza*, qui veut dire en Arabe *Tincar*. Hermès confirme cette autorité du Philosophe Datin, en disant : La noirceur est ce qui paroît d'abord ; puis avec le Sel Nitre suit la blancheur ; au commencement il fut rouge, puis à la fin il fut blanc. Ainsi sa noirceur lui est entiérement ôtée ; & enfin il est changé en un rouge brillant. Et Marie dit : Lorsque le Laiton est brûlé avec le Soufre, & qu'une molleſſe est répanduë sur lui, étant dissous, en sorte que son ardeur soit ôtée, alors toute son obscurité & sa noirceur est chassée de lui ; & ainsi il est changé en Or très-pur. Le même Philosophe Datin dit encore : Si le Laiton est brûlé avec le Soufre, & qu'une molleſſe se répande souvent pardeſſus ; lors, avec l'aide de Dieu, sa nature se changera en mieux, & deviendra plus parfaite qu'elle n'étoit. Un autre Philosophe dit : Lorsque le pur Laiton est cuit durant un si long-tems, qu'il vienne à être luisant comme sont les yeux de poisson, on doit espérer qu'en cet état, il sera utile ; & sçachez qu'alors il retournera à sa nature prémiére. Un autre dit pareillement : Plus une chose est lavée, plus elle paroîtra claire ; c'est-à-dire, meilleure. Et si le Laiton n'est point lavé, il ne paroîtra point clair ni transparent, &

il ne reprendra point sa couleur. Marie dit aussi : Rien ne peut ôter au Laiton son obscurité ou sa couleur : mais l'Azot est comme sa prémiére couverture. Cela s'entend quand sa cuisson se fait ; car pour lors l'Azot colore le Laiton, & le rend blanc. (1) Mais le Laiton reprend sa domination sur l'Azot en le changeant en vin, c'est-à-dire, en le rendant rouge comme du vin. Un autre Philosophe dit tout de même : Que l'Azot ne peut ôter substantiellement la couleur au Laiton, ni le changer, si ce n'est seulement en apparence ; mais que le Laiton ôte à l'Azot sa blancheur substantielle, parce qu'il a une force merveilleuse, qui paroît pardessus toutes les couleurs. Car quand les couleurs sont lavées, & que l'on ôte la noirceur & l'ordure, en sorte que le blanc paroisse, après cela le Laiton a domination sur l'Azot, (2) & il rend l'Azot rouge. Le Philosophe Datin dit aussi : Que toutes choses ne procédent que de lui ; que tout est avec lui, & que toute Teinture vient de son semblable. Le Phi-

(1) L'Azot, qui est pris en cet endroit pour le second Mercure des Philosophes, est ce qui se forme le prémier de la dissolution du corps de l'Or, & ainsi, c'est sa prémiére couverture, je veux dire, ce qui fait qu'il perd la figure & la couleur de l'Or. *M. Salomon.*

(2) L'Azot a domination sur le Laiton, lorsque la Composition est Eau, & second Mercure des Philosophes, par la dissolution de l'Or, que le prémier Mercure a faite. *M. Salomon.*

losophe Adarmath dit tout de même : Les anciens Sages n'ont donné tant de différens noms à ces choses, & ne se sont servis de tant de Similitudes, pour les expliquer, que pour vous faire connoître que la fin de cette chose rend témoignage de son commencement, & son commencement de sa fin, (1) se faisant ainsi connoître mutuellement l'un l'autre ; & afin que vous sçachiez aussi que tout cela n'est qu'une seule chose, laquelle a pourtant un Pére & une Mére, & son Pére & sa Mére la nourrissent, & lui donnent à manger. Et néanmoins ce n'est pas une chose qui puisse être nullement différente de son Pére & de sa Mére. Eutichez dit aussi : Comment se peut-il faire que l'Espéce soit teinte de son Genre ? Le Philosophe Datin dit tout de même : D'où est ce qui est sorti de lui, & ce qui retournera en lui ?

CALID. En voilà assez touchant la nature de la Pierre & sa couleur. Disons maintenant quelque chose de sa Composition naturelle ; de ce qu'elle paroît à l'at-

(1) Il veut dire qu'il y a une grande ressemblance entre la prémiére & la seconde Opération, comme il le dit plus clairement ensuite. Qui a bien commencé, finira bien, pour peu qu'il sçache le Régime du feu. Comme celui qui fait l'Oeuvre, doit nécessairement avoir bien commencé. Le commencement, c'est-à-dire, la Composition du prémier Mercure, étant ce qu'il y a de plus difficile à connoître & à faire. *M. Salomon.*

touchement ; de son poids, & de son goût.

MORIEN. Cette Pierre est molle à l'attouchement ; & elle est plus molle que n'est son Corps. Mais elle est fort pésante, & elle est très douce au goût, & sa nature est aërienne.

CALID. Qu'elle est son odeur devant qu'elle soit faite, & après qu'elle est faite ?

MORIEN. Avant qu'elle soit faite, elle a une odeur forte, & elle sent mauvais ; mais après qu'elle est faite, elle a bonne odeur. Ce qui a fait dire au Sage : Cette Eau ôte l'odeur du Corps mort, & qui est dèja privé de son Ame ; car le Corps en cet état sent fort mauvais, ayant une odeur telle qu'est celle des tombeaux. C'est pourquoi le Sage dit : Celui qui aura blanchi l'Ame, qui l'aura fait monter une seconde fois, qui aura bien conservé le Corps, & en aura ôté toute l'obscurité, & qui l'aura dépoüillé de sa mauvaise odeur, il pourra faire entrer cette Ame dans le Corps ; & lorsque ces deux parties viendront à s'unir ensemble, il paroîtra beaucoup de merveilles. C'est pourquoi lorsque les Philosophes s'assemblérent devant Marie, quelques uns d'eux lui dîrent : Vous étes bienheureuse, Marie, parce que le divin Secret caché, & qui est toûjours hono-

ré, vous a été révélé. (1)

CALID. Expliquez moi, je vous prie, comment se fait le changement des Natures; je veux dire comment ce qui est en bas monte en haut, & comment ce qui est en haut décend en bas; de quelle maniére l'un s'unit tellement à l'autre, qu'ils se mêlent ensemble, & ne sont plus qu'une même chose. Dites-moi aussi qui est la cause de ce mélange; comment cette Eau bénie vient laver, arroser & nettoyer le Corps de sa mauvaise odeur. Car c'est-là l'odeur que l'on dit ressembler à celle des tombeaux, où l'on ensevelit les Morts?

MORIEN. C'est cela même dont le Philosophe Azinaban eut raison de dire, quand Oziambe lui demanda, comment cette chose-la se pouvoit appeller naturellement: Que son nom naturel étoit *Animal*; & que quand elle avoit ce nom, elle sentoit bon, & qu'il ne demeuroit ni obscurité ni mauvaise odeur en elle.

CALID. C'est assez parlé de ce qui concerne en général la recherche du Ma-

(1) Ceci n'a nulle liaison avec ce qui précéde. Ainsi il faut qu'il manque quelque chose en cet endroit. N'y ayant nulle raison de dire à Marie qu'elle étoit bienheureuse, parce que le divin Sécret caché & toujours honoré, lui avoit été révélé; & cela à cause que lorsque l'Ame & le Corps viendront à s'unir, on verra beaucoup de merveilles dans le Vaisseau. *M. Salomon.*

gistére; maintenant je vous demande, si c'est une chose qui soit à vil prix, ou si elle est chére, & je vous prie de m'en dire la vérité.

MORIEN. Considérez ce qu'a dit le Sage: Que le Magistére a accoûtumé de se faire d'une seule chose. Mettez donc cela fortement dans votre esprit, & pensez-y, & l'éxaminez si bien, que vous ne soffriez plus aucune contradiction là-dessus. Sçachez donc que le Soufre *Zarnet*, c'est-à-dire l'Orpiment, est bien-tôt brûlé; & qu'en brûlant il est bien-tôt consumé; mais que l'Azot résiste plus long-tems à la combustion; car toutes les autres Espéces ou Matiéres étant mises dans le feu, en sont bien-tôt consumées. Comment pourrez-vous donc attendre rien de bon d'une chose, qui est incontinent consumée par l'ardeur du feu, & qu'il brûle & réduit en charbon? Je vous avertis encore que nulle autre Pierre, ni nul autre Germe n'est propre pour ce Magistére. Mais considérez si vous pourrez donner un bon régime à une chose pure & très nette: car sans cela votre Opération ne produiroit rien. Or les Sages ont ordonné & ont dit, que si vous trouvez dans le fumier ce que vous cherchez, vous l'y devez prendre; & que si vous ne l'y trouvez pas, vous n'avez que faire de mettre la main à la bourse, parce

que tout ce qui coûte cher eſt trompeur, & inutile à cet ouvrage. Mais gardez-vous bien de faire nulle dépenſe en ce Magiſtére, (1) parce que quand il ſera parachevé, vous n'aurez plus de dépenſe à faire. C'eſt pourquoi le Philoſophe Datin dit : Je te recommande de ne faire nulle dépenſe dans le poids des Eſpéces, ou Matiéres, & principalement dans le Magiſtére de l'Or. Le même Philoſophe dit : Celui, qui pour faire le Magiſtére, cherchera quelque autre choſe que cette Pierre, fera comme un Homme qui voudroit monter à une échelle ſans échelons, ce que ne pouvant faire, il tombe la tête la prémiére en bas.

CALID. Ce que vous dites-là, eſt-ce une choſe rare, ou s'il s'en trouve beaucoup?

MORIEN. Il eſt de ceci ce que dit le Sage; c'eſt à ſçavoir, pour le Riche & pour le Pauvre, pour le Prodigue & pour l'Avare, pour Celui qui marche & pour Celui qui eſt aſſis. Car c'eſt une choſe que l'on jette dans les ruës, & l'on marche deſ-

(1) Il ſemble qu'il devroit y avoir, *Gardez-vous bien d'épargner la dépenſe*, à cauſe qu'il y a enſuite; Parce que quand il ſera parachevé, vous n'aurez plus de dépenſe à faire. Cependant le Philoſophe Datin dit plus bas *de ne rien dépenſer, & ſur tout dans le Magiſtére de l'Or.* Ce qui ne peut pourtant ſe faire ſans qu'il en coûte plus que ces deux Philoſophes ne le font entendre. Conſultez là-deſſus Philalethe, Chap. XVII. *M. Salomon.*

sus dans les fumiers où elle est. Ce qui a été cause que plusieurs ont foüillé dans les fumiers croyant l'y trouver, & ils ont été trompez. Mais les Sages ont connu ce que c'étoit, & ils ont souvent éprouvé & recommandé cette chose unique, qui contient en soi les quatre Elémens, & qui a domination sur eux.

CALID. En quel Lieu & en quelle Miniére doit-on chercher cette chose pour la trouver?

Ici Morien se teut, & baissant la tête, il songea long-tems ce qu'il devoit répondre au Roi. Enfin se redressant, il dit.

O Roi, je vous confesse la vérité, que Dieu, par son bon plaisir, a créé cette chose plus remarquable en vous, & qu'en quelque Lieu que vous soyez, elle est en vous, & n'en sçauroit être séparée, & que tout ce que Dieu a créé ne sçauroit subsister sans elle, de sorte que si on la sépare de quelque Créature, elle meurt tout aussi-tôt. (1)

CALID. Je n'entens point ce que vous

(1) La grande Oeuvre étant faite, comme le sont tous les autres Mixtes, des quatre Elémens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le Feu; & des trois Principes, le Sel, le Mercure, & le Soufre; & rien ne pouvant subsister sans l'union de ces Principes, & sans la composition de ces Elémens, personne ne peut vivre sans la Matiére de la Pierre, qui est la chose dont parle Morien. Voyez la Note dans les sept Chapitres, sur ce passage, *l'Oeuvre est en vous. M. Salomon.* Tome I. p. 19.

venez de me dire, si vous ne me l'expliquez.

MORIEN répondit. Les Disciples d'Hercules lui dirent : Notre bon Maître, les Sages, nos Prédécesseurs, ont composé des Livres sur ce Magistére, qu'ils ont laissez à leurs Enfans, & à leurs Disciples ; nous vous prions donc de ne nous en point céler l'explication, mais de vouloir, s'il vous plaît, sans différer plus long-tems, nous déclarer ce que les Anciens ont laissé un peu obscur dans leurs Ecrits. Et il leur dit : O Enfans de la Sagasse ! sçachez que Dieu, le Créateur très-haut & béni, a créé le Monde des quatre Elémens, qui sont tous dissemblables entre eux, & qu'il a mis l'Homme entre ces Elémens, comme en étant le plus grand ornement.

CALID. Je vous prie, expliquez-moi encore ce que vous dites-là.

MORIEN. Qu'est-il besoin de tant de discours, ô Roi, c'est de vous que se tire cette chose ; c'est vous qui en êtes la Mine ; car elle se trouve chez vous, & pour vous avoüer sincérement la vérité, on la prend & on la reçoit de vous. Et quand vous l'aurez éprouvé, l'amour que vous avez pour elle s'augmentera en vous. Soyez sûr que ce que je vous dis-là est vrai & indubitable.

CALID. N'avez-vous jamais connu quelqu'autre Pierre, qui soit semblable à

celle dont nous parlons, & qui ait la vertu & la puiſſance de faire comme elle la choſe dont il eſt queſtion, c'eſt-à-dire, le Magiſtére & la tranſmutation des Métaux imparfaits, en Argent & en Or?

MORIEN. Non, je n'en connois nulle ſemblable à celle-ci, ni qui faſſe le même effet qu'elle. Car elle contient en ſoi les quatre Elémens, & elle reſſemble au Monde, & à la compoſition du Monde, & dans le Monde il ne ſe trouve nulle autre Pierre, qui ſoit ſemblable à celle ci; je veux dire, qui ait la même Compoſition & la même Nature qu'elle. Celui qui cherchera donc une autre Pierre, dans ce Magiſtére, il ſera trompé dans ſon Opération. Il y a encore quelque choſe qu'il faut que vous ſçachiez: C'eſt le commencement de ce Magiſtére; car je vous tirerai de toute erreur. Prenez donc garde de ne pas laiſſer cette Racine, & que vous ne cherchiez quelque jour ces changemens, parce que vous ne pourriez trouver le bien ni le fruit que vous chercheriez. Je vous avertis encore d'obſerver entiérement tout ce qui a été dit ci-devant.

CALID. O Morien, dites-moi maintenant la qualité de cette Opération ou Diſpoſition, car après ce que vous venez de m'apprendre, j'eſpére que Dieu nous aidera.

MORIEN

MORIEN. Je vous la dirai comme les Anciens & moi l'avons reçûë ; car vous avez raison de me faire cette demande. Donc pour bien comprendre cette Opération & la bien faire, il est nécessaire que dans son Régime, vous en observiez régulièrement toutes les parties, qui sont les Dispositions ou Opérations pour l'accomplir, selon l'ordre dans lequel elles sont rangées, & comme elles s'entresuivent naturellement, sans en obmettre aucune. La prémiére de ces parties c'est l'Accoupiement. La seconde la Conception. La troisiéme la Grosseſſe. La quatriéme l'Enfantement, ou Accouchement. La cinquiéme la Nourriture. S'il n'y a donc point d'Accouplement, il n'y aura point de Conception ; & n'y ayant point de Conception, il n'y aura point de Grosseſſe ; & n'y ayant point de Grosseſſe, il n'y aura point d'Accouchement. D'autant que l'ordre de cette Opération ressemble à la production de l'Homme. Car le Créateur tout-puissant, très-haut & très-grand, de qui le Nom soit béni éternellement, a créé l'Homme, non pas de parties ou piéces rapportées, comme est une maison, laquelle est faite de piéces assemblées, parce que l'Homme n'est pas fait de piéces artificielles, ni qui ayent subsisté d'elles-mêmes auparavant ; au lieu qu'une maison est bâtie de ces for-

tes de piéces, les fondemens, les murailles, & le toît, qui en ſont les parties, étant des choſes aſſemblées par artifice. Mais l'Homme n'eſt pas compoſé de la ſorte, parce que c'eſt une Créature; c'eſt-à-dire, qu'il a en lui une Ame, qui eſt créé immédiatement de Dieu. Et lorſque ſon Eſſence ſe change en ſa prémiére conformation, il paſſe toûjours dans ce changement à un Eſtre plus parfait. De ſorte que l'Homme ſe parfait toûjours dans ſa production. En quoi il eſt bien différent des choſes artificielles; car lorſqu'il ſe forme, il croît & augmente de jour en jour, & de mois en mois, juſqu'à ce que le Créateur très-haut achéve de parfaire ſa Créature dans un tems préfix, & dans des jours déterminez. Et quoi que les quatre Elémens fuſſent auſſi bien dans la Matiére ſéminale, dont l'Homme eſt formé, comme ils ſont dans l'Homme même; néanmoins Dieu le Créateur a preſcrit un terme, & il a limité un tems, dans lequel il doit être parfait. Et ce tems étant fini, l'Homme eſt entiérement formé. Car telle eſt la Force & la Sageſſe du Très-haut. Mais vous devez ſçavoir ſur toutes choſes, ô bon Roi, que ce Magiſtére eſt le Secret des Secrets de Dieu très grand, & que c'eſt lui qui a confié & recommandé ce Secret à ces Prophétes, deſquels il a mis les ames en ſon Para-

dis. Que si les Sages, qui sont venus après eux, n'eussent compris ce qu'ils avoient dit de la grandeur du Vaisseau dans lequel se fait le Magistére, ils n'auroient jamais pû faire l'Oeuvre. (1) N'oubliez donc rien de tout ce que je viens de vous dire. Je vous ai fait voir ci-dessus, qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre la maniére de faire ce Magistére, & celle avec laquelle l'Homme est produit. Et je dis maintenant qu'en ce Magistére rien n'est animé, rien ne naît, & rien ne croît, qu'après la putréfaction, & après avoir souffert de l'altération & du changement. Et c'est ce qui a fait dire à un Sage : Que toute la force du Magistére n'est qu'après la pourriture. S'il n'est pourri, il ne se pourra liquéfier ni dissoudre : & s'il n'est dissous, il retournera dans le néant.

CALID. Que deviendra cela après la putréfaction ?

MORIEN. Après la putréfaction, la

(1) Il y a dans l'Original *de la qualité du Vaisseau* ; au lieu de quoi j'ai mis de la quantité. Parce que c'est la quantité, ou grandeur, tant du Fourneau que de l'Oeuf, que les Philosophes ont déterminée. Si ce n'est que Morien parlât ici du Vaisseau du premier Mercure, & qu'il voulût dire qu'il est si nécessaire de connoître la qualité de ce Vaisseau, que sans cela, il est impossible de faire l'Oeuvre. Ce qui se rapporte à ce que Marie dit du Vaisseau d'Hermès, qu'il n'y a que Dieu qui le révéle, étant une chose divine, que tous les Philosophes ont cachée. *M. Salomon.*

chose deviendra en tel état, que Dieu tout-puissant, & le Créateur très-haut, en fera la Composition que l'on recherche. Sçachez donc que ce Magistére a besoin d'être créé & fait deux fois : Et que ce sont deux Actions & deux Opérations tellement liées l'une avec l'autre, que quand l'une d'elles est achevée, l'autre commence; & que lorsque cette derniére est faite, tout le Magistére est fait & accompli.

CALID. Comment se peut-il faire que ce Magistére doive être fait & créé deux fois; puisque vous avez dit auparavant, que pour le faire il n'y a qu'une Matiére, & qu'une seule voye toute droite?

MORIEN. Ce que j'ai dit est vrai. Car tout le Magistére est fait d'une chose, & il n'y a qu'une voye & qu'une maniére de le faire : parce que l'une de ces Opérations est tout à fait semblable à l'autre.

CALID. Quelle est donc cette Opération, par laquelle vous avez dit ci-devant, que tout le Magistére peut être parfait?

MORIEN. O Roi, je prie Dieu qu'il veüille vous éclairer. Ce que vous me demandez, est une Opération qui ne se fait point avec les mains. Et plusieurs Sages se sont plaint de qu'elle étoit fort difficile, & ils ont assûré que si quelqu'un, par sa science & par son travail, peut dé-

couvrir le moyen de la faire, il sçaura tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de l'Oeuvre, & qu'il lui sera facile de l'achever : Et au contraire, que celui qui ne la pourra trouver, ni par sa science, ni par son travail, ignorera entiérement tout le Magistére.

CALID. Quelle est donc cette admirable Opération ?

MORIEN. Si vous considérez & éxaminez sérieusement ce que les Sages en ont dit, vous pourrez aisément la connoître. Car voici comment ils en ont parlé. Cette Opération est un changement des Natures, & un mêlange, ou mixtion admirable de ces mêmes Natures; c'est-à-dire, du Chaud & de l'Hmide, avec le Froid & le Sec, qui se fait par une Disposition ou Opération fort subtile.

CALID. Puisque cette Opération ne se fait point par la main des Hommes, dites-moi donc avec quoi elle se peut faire ?

MORIEN. Cette Opération ou Disposition se fait de la maniére que le Sage l'a dit. C'est à sçavoir, Que l'Azot & le Feu lavent & purifient le Laiton, & lui ôtent entiérement son obscurité. Car le Sage en parle ainsi : Si vous sçavez bien régler & proportionner le Feu, avec l'aide de Dieu, l'Azot & le Feu vous suffiront en cette Opération. Et de là vient qu'Elbo, sur-

nommé le Meurtrier, dit : Blanchissez le Laiton, & rompez vos Livres, de crainte que vos cœurs ne soient déchirez.

CALID. Cette Opération, ou Disposition, est-elle devant ou après la putréfaction ?

MORIEN. Elle précéde la putréfaction ; mais il n'y a point d'autre Opération avant elle.

CALID. Qu'est-ce donc ?

MORIEN. Toute notre Opération n'est autre chose, & ne consiste qu'à tirer l'Eau de la Terre, & à remettre ensuite cette Eau sur la Terre, jusqu'à ce que cette Terre pourrisse. Car cette Terre se pourrit avec l'Eau & s'y nettoye. Et après qu'elle est nettoyée, le Régime de tout le Magistére sera entiérement achevé, avec l'aide de Dieu. Car c'est-là l'Opération des Sages, laquelle est la troisiéme partie de tout le Magistére. Je vous avertis encore que si vous ne nettoyez parfaitement bien le Corps impur : si vous ne le desséchez : si vous ne le rendez bien blanc : si vous ne l'animez, en y faisant entrer l'Ame : & si vous ne lui ôtez toute sa mauvaise odeur, de sorte qu'après avoir été nettoyé, la Teinture ne tombe sur lui, & ne le pénétre, vous n'avez rien fait du tout dans le Magistére, n'en ayant pas bien observé le Régime. Sçachez de plus que l'Ame entre

bien-tôt dans son Corps, quoi qu'elle ne s'unisse pourtant en nulle maniére avec un Corps étranger.

CALID. Dieu le Créateur soit toûjours à notre secours; mais vous, ô Philosophe, enseignez-moi, je vous prie, la seconde Opération, & dites-moi si elle commence ou finit la prémiére?

MORIEN. Oüi, cela se fait comme vous l'avez dit. Car quand vous aurez nettoyé le Corps impur, de la maniére qu'il a déja été dit, mettez ensuite avec lui la quatriéme partie de Ferment, à proportion de ce qu'il est. Or le Ferment de l'Or, c'est l'Or, comme le Pain est le Ferment du Pain. Après quoi mettez le cuire au Soleil, jusqu'à ce que ces deux choses soient si bien unies, qu'elles ne soient plus qu'un même Corps: Puis, avec la bénédiction de Dieu, vous commencerez à le laver. Pour le blanchir, vous prendrez une partie de la chose qui fait mourir, que vous cuirez durant trois jours, & prenez garde de n'oublier, ni de rien retrancher de ces jours-là. Et il faut que le feu brûle & échauffe continuellement & également, de sorte qu'il n'augmente ni ne diminuë; mais qu'il soit doux & toujours égal, pendant tout son tems: autrement il en arriveroit un grand dommage. Après dix-sept nuits, visitez le Vaisseau, dans lequel vous faites cuire

cette Compoſition. Otez-en l'Eau, que vous trouverez dedans; mettez-y en d'autre, & faites la même choſe trois fois. Mais il faut que le Vaiſſeau ſoit toujours dans le Fourneau, ſans en bouger, juſqu'à ce que le tems de la fermentation de l'Or ſoit accompli, & juſqu'à ce qu'il ſoit pouſſé à la huitiéme partie de ſa Teinture. Et après vingt nuits, quand on l'aura tiré & bien deſſéché, cela s'appelle en langue Arabe *vexir*. Enſuite prenez votre Corps, que vous avez lavé & préparé, & le mettez adroitement ſur un Fourneau, afin que là il ſoit tous les jours arroſé dans ſon Vaiſſeau, avec la quatriéme partie de la choſe mortifére, ou qui tuë, que vous aurez lors toute prête, prenant bien garde que la flâme du feu ne touche votre Vaiſſeau; car tout ſeroit perdu. Tout cela étant fait, poſez avec adreſſe votre Vaiſſeau dans un grand Fourneau, & faites du feu ſur l'ouverture, qui brûle continuellement & également durant deux jours, ſans l'augmenter ni le diminuer: après quoi, il faudra l'ôter du Fourneau, avec tout ce qui eſt dedans; parce qu'avec l'aide de Dieu, l'Opération eſt faite pour la ſeconde fois.

CALID. Nous ferons tout comme vous le dites, que le Nom du Seigneur ſoit béni.

MORIEN. O bon Roi, vous devez encore

encore sçavoir, que toute la perfection de ce Magistére consiste à prendre les Corps, qui sont conjoints & qui sont semblables. Car ces Corps, par un artifice naturel, sont joints & unis substantiellement l'un avec l'autre, & ils s'accordent, se dissolvent, & se reçoivent l'un l'autre, en s'amendant & se perfectionnant mutuellement ; de sorte que toute la violence du feu ne sert qu'à les rendre plus beaux & plus parfaits. Ainsi après que celui qui s'applique à rechercher la Sageſſe, connoîtra parfaitement comment il faut prendre ces Corps, les dissoudre, les bien préparer, les mêler & les cuire, il doit sçavoir ensuite le Régime du feu, & les dégrés de chaleur, qu'il leur faut donner ; de quelle maniére son Fourneau doit être fait ; comment il doit allumer son feu ; c'est-à-dire, en quel lieu du Fourneau il le doit faire ; combien de jours ce feu doit durer, & la doze ou le poids de ces Corps (c'est-à-dire, combien il en faut mettre de chacun) parce que s'il y procéde avec prudence & raison, il viendra à bout de son dessein, avec l'assistance de Dieu. Mais qu'il se donne bien de garde de se hâter, & qu'il agisse avec prévoyance & raison ; & sur tout qu'il ait une ferme espérance. Or c'est le Sang qui unit principalement & fortement les Corps, parce qu'il les vivifie, qu'il les conjoint,

& qu'il les réduit en un seul & même Corps. C'est pourquoi, durant fort long-tems on doit faire & entretenir un feu fort doux, qui soit toujours égal en toute sa durée : parce que le feu, qui par sa chaleur pénétre d'abord le Corps, l'a bien-tôt consumé. Mais si l'on ajoûte des féces de verre, elles empêcheront les Corps, qui seront changez en Terre, d'être brûlez. Car lorsque les Corps ne sont plus unis à leurs Ames, le feu les a bien-tôt brûlez. Mais les féces de verre sont très-propres à tous les Corps ; parce qu'elles les vivifient, les accommodent ; & en faisant passer quelque chose de quelques-uns de ces Corps dans les autres, elles les empêchent d'être brûlez, & de ressentir trop l'effet de la chaleur. (1) Or

(1) Ce que Morien appelle *Eudica*, & que l'Interprête a expliqué *les féces du verre*, est une chose, dont nul autre Philosophe n'a parlé, au moins que je sçache. Ainsi il faut que ce soit un terme du nombre de ceux que les Auteurs de la Science ont déguisez. Il n'est pas difficile néanmoins d'en découvrir la signification, par les vertus qu'il attribuë à cette *Eudica*. Car puisqu'elle vivifie les Corps, qu'elle les unit, & qu'elle les garantit de la combustion, elle fait les mêmes effets dans l'Oeuvre que ce qu'il vient d'appeller *Sang*, ayant dit, *que ce qui unit principalement & fortement ces Corps c'est le Sang, parce qu'il les vivifie & les conjoint, n'en faisant qu'un seul Corps*. D'où il est évident qu'il veut parler du prémier Mercure des Philosophes, qui dissout l'Or, qui le vivifie, & qui le garantit de la combustion. Car, comme il est dit dans le grand Rosaire, *l'Eau empêche la Terre d'être brûlée, la Terre lie & arrête l'Eau, l'empêchant de fuir ; & après*

quand vous voudrez avoir de ces féces, vous les devez chercher dans les vaisseaux de verre. Et quand vous les aurez trouvées, serrez-les, & ne les employez point jusqu'à ce qu'elles deviennent aigres sans être ferment ; parce que vous ne pourriez rien faire de ce que vous prétendez. La Terre fétide reçoit aussi fort promptement les étincelles blanches, (1) & elle empêche que dans la cuisson le Sang ne soit changé & réduit en Terre damnée, c'est-à-dire, qu'il ne soit brûlé. A quoi il faut bien prendre garde ; parce que la vertu & la force du Sang est très-grande. C'est pourquoi il faut rompre, c'est-à-dire partager le Sang, afin qu'il n'empêche ni ne nuise. Mais il ne le faut rompre qu'après que le Corps sera blanchi. La noirceur s'empare de ce

que la Terre & l'Eau ont été suffisamment purifiées, par la putréfaction ; *de ces deux choses il s'en fait une seule, & elles ne peuvent plus être désunies ni séparées l'une d'avec l'autre.* Hermès dans le Chapitre VII. attribuë les mêmes propriétés au Levain. Mais si quelqu'un s'alloit imaginer qu'il y eût quelque chose dans le verre qui pût faire un semblable effet, il seroit fort abusé. *M. Salomon.*

(1) L'Or étant dissous par le prémier Mercure, & la composition de ces deux Matières étant devenuë noire par la putréfaction, elle passe bientôt à la blancheur. Et c'est ce que Morien appelle ici les étincelles blanches, que reçoit *la Terre fétide* ; c'est-à-dire, *la Terre qui sent mauvais*, quoique l'Artiste ne sente jamais cette mauvaise odeur, dit Flamel ; mais il juge seulement qu'elle est telle, par la noirceur qui est la marque de la pourriture de la Matière. *M. Salomon.*

qui eſt reſté des couleurs, je veux dire, des couleurs des veines qui ont été épuiſées auparavant par un nouvel Eſtre, lequel appartient à ce Magiſtére. Toute choſe, au commencement de laquelle vous n'aurez point vû la vérité, eſt tout à fait trompeuſe & inutile. Ceci eſt encore un Sécret du Magiſtére, que j'ai abrégé ici, & que je vous ai expliqué; c'eſt à ſçavoir, qu'une partie de cette choſe change mille parties d'Argent en Or très-pur.

Ce que je vous ai dit juſqu'à préſent, doit donc vous ſuffire pour le Magiſtére. Il reſte néanmoins à vous expliquer encore quelque choſe, ſans quoi il ne peut être achevé. Vous devez ſçavoir ſur tout, que celui qui cherche cette divine & pure Science, ne doit ſe la propoſer que comme étant un Don de Dieu, qui la donne & qui la confie à ceux qu'il aime. Son ſaint Nom ſoit béni à jamais. Maintenant, ô bon Roi, donnez-moi toute votre attention, & appliquez-vous ſérieuſement à écouter & à comprendre ce que je vais vous dire.

CALID. Parlez quand il vous plaira; je ſuis tout diſpoſé à vous entendre.

TROISIE'ME PARTIE
de l'Entretien du Roi Calid, & du Philoſophe Morien.

MORIEN. O bon Roi, vous devez ſçavoir parfaitement avant toutes choſes, que la fumée rouge, & la fumée orangée, & la fumée blanche, & le Lyon vert, & Almagra, & l'immondice de la mort, & le Limpide (c'eſt-à-dire clair & tranſparant) & le Sang, & l'Eudica, & la Terre fétide, ſont des choſes dans leſquelles conſiſte tout le Magiſtére, & ſans quoi on n'en ſçauroit bien parler.

CALID. Expliquez-moi ces noms-là.

MORIEN. Je vous les expliquerai enſuite. Mais auparavant je veux faire en votre préſence le Magiſtére avec les choſes que je viens de vous nommer, par tous ces noms que j'ai dit, afin de vous faire voir par effet & par expérience, la vérité de ce que je viens de vous dire. (1) Car

(1) Si ceci eſt de Morien, il a été Envieux en cet endroit, & il a aſſûrément fait l'Oeuvre beaucoup plus difficile qu'elle n'eſt. Lui-même qui l'avoit appriſe d'Adfar, ne dit point que ce Philoſophe l'ait fait en ſa préſence; au contraire, qu'Adfar mourut après lui avoir découvert tout le ſecret de cette divine Science. Et il n'auroit pas obmis de marquer qu'il l'a lui au-

le fondement de cette Science eſt, que celui qui veut l'apprendre, en apprenne prémiérement la Théorie d'un Maître, & puis que le Maître en faſſe ſouvent voir la Pratique à ſon Diſciple. Or il y en a qui cherchent long-tems cette Science dans diverſes choſes, ſans toutefois la pouvoir trouver. Mais ne vous ſervez, pour faire l'Oeuvre, que des choſes ſur leſquelles vous me verrez travailler, & n'employez que cela ſeulement pour faire le Magiſtére, parce qu'autrement vous ſerez aſſûrément trompé. Or il y a pluſieurs choſes qui empêchent ceux, qui s'appliquent à cette Science, d'y pouvoir réüſſir. Car, comme dit le Philoſophe, il y a bien de la différence entre un Sage & un Ignorant ; entre un Aveugle & Celui qui voit clair, & entre celui qui a une connoiſſance parfaite de la maniére de faire le Magiſtére, & qui la ſçait par expérience, & celui qui en eſt encore à l'apprendre, & à l'étudier dans les Livres; parce que la plûpart des Livres de cette Science ſont tous pleins de Figures & d'Allégories, & ils paroiſſent ſi obſcurs & ſi embroüillez, qu'il n'y a que ceux qui les ont compoſez, qui puiſſent les déchiffrer, & les en-

roit montrée par effet, ſi cela avoit été. Auſſi tous les Philoſophes aſſûrent que l'Oeuvre eſt très facile à faire quand on en a la connoiſſance. *M. Salomon.*

tendre. Mais quelque difficile que soit cette Science, elle mérite bien qu'on la recherche, & qu'on s'y applique plusqu'à nulle autre Science que ce soit; parce que, par son moyen, on peut en acquérir une autre, qui est encore beaucoup plus admirable.

CALID. Tout ce que vous dites est vrai, & la vérité paroît & se fait voir visiblement dans l'explication que vous en faites.

MORIEN. L'Elixir ne pouvant être reçû que par un Corps, qui ait été bien nettoyé auparavant, & qui n'ait nulle mauvaise odeur, afin que sa Teinture en paroisse plus belle, quand elle l'aura pénétré; la préparation du Corps est par conséquent la prémiére Opération. Commencez donc avec l'aide de Dieu, & faites prémiérement que la fumée rouge prenne la fumée blanche, & répandez-les toutes deux en bas, & les joignés, en sorte que dans leur mêlange vous mettiez poids égal de chacune. Etant mêlées, mettez-en environ le poids d'une livre dans un Vaisseau, qui soit épais, que vous boucherez éxactement avec du Bitume. Car dans ces fumées, il y a des vents renfermez, lesquels, s'ils ne sont retenus dans le Vaisseau, s'échaperont & rendront tout le Magistére inutile. Mais le Bitume dont vous devez vous servir, c'est ce qu'on appelle dans les

Livres des Philosophes, du *Lut*, dans lequel, avant que de l'employer, vous mettrez un peu de Sel, afin qu'il soit plus fort, & qu'il résiste plus long-tems au feu. Après cela, échauffez votre Fourneau, puis mettez-y votre Vaisseau, pour faire sublimer la Matiére qui est dedans. Or cette Sublimation se doit faire après le Soleil couché, & il faut la laisser dans le Vaisseau jusqu'à ce que le jour se refroidisse. Ensuite tirez votre Vaisseau, & le rompez, & si vous trouvez ce que vous aviez mis dedans, mêlé & endurci en un Corps, en maniére de pierre, prenez-le & le broyez bien subtilement & le sassez. Après quoi prenez un autre Vaisseau, dont le fond soit rond, & mettez dedans votre Matiére bien broyée & sassée, & bouchez bien ce Vaisseau avec le Bitume des Philosophes; puis faites un Fourneau philosophique, dans lequel vous ferez un feu aussi philosophique, c'est-à-dire, comme les Philosophes ont coûtume de faire, qui dure & échauffe également l'espace de vingt & un jour. Or il y a de deux sortes de Matiéres pour faire & entretenir le feu philosophique. Car, ou elle est de fiente de Mouton, ou de feüiles d'Olivier, n'y ayant rien qui entretienne le feu plus égal que ces deux Matiéres. Après donc que les jours, que nous avons dit, seront passez, tirez votre Vaisseau du Four-

neau, & desséchez ce que vous trouverez dedans. Puis prenez une partie de cette Matiére, & la mêlez avec dix parties du Corps nettoyé, & prenez encore une partie du Corps nettoyé, & la mêlez tout de même avec une dixiéme partie du Corps net, & continuez à faire ainsi selon cet ordre, & les mêlez l'un avec l'autre, en observant toujours ce même nombre, afin qu'ils se mêlent de telle maniére, qu'ils ne soient plus qu'une même Substance, dont vous ferez l'Elixir. C'est-à-dire, qu'il faut le diviser en plusieurs parts, & s'il se fait blanc, & qu'il persévére en cette blancheur, sans qu'elle se passe, & que rien ne se dissipe par la violence du feu, vous aurez alors achevé deux parties de ce Magistére. Et c'est là la maniére par laquelle le blanc est parfaitement conjoint avec l'impur, (1) & on ne sçauroit trouver d'autre maniére de le faire, que celle là seule. Car l'Ame entre facilement & bien-tôt dans son propre Corps : Et cependant si vous vouliez l'unir à quelqu'autre Corps étranger, vous n'en viendriez jamais à bout; & cette vérité est assez claire d'elle-même.

CALID. Tout ce que vous dites est

(1) Il veut dire que c'est la maniére par laquelle la Matiére passe de la noirceur, qui est la marque de la putréfaction & de l'impureté, à la couleur blanche. *M. Salomon.*

vrai, comme nous l'avons déja vû, & Dieu reçoit les Ames de ses Prophétes en ses mains.

MORIEN. Prenez la fumée blanche, & le Lyon vert, & l'Almagra rouge, & l'immondice. Faites dissoudre toutes ces choses, & les sublimez, & après unissez-les ensemble, de telle maniére que dans chaque partie du Lyon vert, il y ait trois parties de l'immondice du Mort. Vous ferez pareillement une partie de la fumée blanche, & deux de l'Almagra, que vous mettrez dans le Vaisseau vert, & les y cuisez, & fermez bien l'ouverture du Vaisseau, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. Ensuite mettez-le tout au Soleil, afin qu'il s'y dessèche, & quand il sera sec, ajoûtez-y de l'Elixir; Et enfin versez dessus l'un l'Eau du Sang, tant qu'elle surnage; Et après trois jours & trois nuits, il le faudra arroser avec l'Eau fétide (ou qui sent mauvais) prenant garde de ne retrancher pas un de ces jours, & que le feu ne s'éteigne; qu'il ne s'augmente en s'enflammant, & qu'il ne se diminuë point aussi, de peur que sa cuisson ne se fasse pas bien. Après dix-sept nuits ouvrez votre Vaisseau, & ôtez-en l'Eau que vous trouverez dedans, & y mettez une seconde fois d'autre Eau fétide, ce qu'il faut faire durant trois nuits, sans ôter le Vaisseau du Fourneau;

& il faudra mettre de l'Eau fétide une fois par chacune des trois nuits; & à vingt & une nuits de-là, vous tirerez le Vaisseau du Fourneau, & vous dessécherez l'Elixir qui sera dedans. Après quoi vous prendrez le Corps blanc, dans lequel vous avez déja fixé le blanc, & le mettrez dans un fort petit Vaisseau, selon la grandeur du Fourneau philosophique, après que vous l'aurez construit. Ensuite appliquez bien justement le Vaisseau au Fourneau, de peur que la flamme ne le brûle, ni ne le touche. Vous devez aussi y mettre de l'Elixir, dont nous avons parlé ci-dessus, avec telle proportion, que si vous mettez dessus une partie du Corps blanc, vous y en mettiez onze de l'Elixir. Et après que vous les aurez mêlez, vous ajouterez à chaque once de ce Corps mêlangé, la quatriéme partie seulement d'une dragme d'Eudica, puis vous mettrez ce Vaisseau dans un grand Fourneau, & vous l'y laisserez deux jours & deux nuits, avec un feu qui brûlera incessamment au-dessus: ce qui étant fait, vous tirerez ce que vous trouverez dans le Vaisseau. Et n'oubliez pas alors de loüer le Créateur très-haut, des Dons qu'il vous aura fait. O bon Roi, voici maintenant l'explication des Espéces, qui entrent dans ce Magistére, à qui nos Prédécesseurs les Philosophes ont donné plusieurs

& différens noms, afin de faire égarer ceux qui cherchoient indignement ce Magistére.

Sçachez donc que le Corps impur, c'est le Plomb, qu'on appelle autrement *Affrop*. Et le Corps pur, c'est l'Etain, appellé autrement *Aréne* ou *Sable*. Le Lyon vert, c'est le verre. Almagra, c'est le Laiton, que j'ai nommé ci-dessus la Terre rouge. Le Sang, c'est l'Orpiment. Et le Soufre, qui a mauvaise odeur, c'est ce que j'ai appellé la Terre fétide. Mais le sécret de tout ceci consiste dans l'Eudica, autrement *Moszhacumia*, c'est-à-dire, les féces ou l'immondice du verre. La Fumée rouge, c'est l'Orpiment rouge. La Fumée blanche, c'est l'Argent vif. Et par la Fumée orangée, nous entendons le Soufre orangé. Voilà l'explication de tous les noms des Espéces ou des Matiéres nécessaires pour le Magistére, de toutes lesquelles trois suffisent pour le faire entiérement, qui sont la Fumée blanche, le Lyon vert, & l'Eau fétide. Ce sont là les trois Espéces, dont vous ne devez rien dire, ni en révéler la Composition à personne. Ainsi laissez chercher les Ignorans toute autre chose pour faire le Magistére, & laissez-les dans leur erreur. Car ils ne le feront jamais jusqu'à ce que le Soleil & la Lune soient réduits en un Corps, ce qui ne peut arriver que par l'inspiration de Dieu.

Il y en a plusieurs qui croyent que la Matiére sécréte du Magistére, soit la Terre, ou une Pierre, ou du Vin, ou du Sang, ou du Vinaigre. Ils broyent toutes ces choses chacune séparément, & les font cuire; & après les avoir cuites, ils en font les Extraits, qu'ils ensevelissent; parce qu'ils croyent que c'est ainsi qu'il le faut faire, se flattant de cette maniére dans leur erreur, pour ne pas désespérer de pouvoir trouver ce qu'ils cherchent. Mais vous devez sçavoir que ni Terre, ni Pierre, ni toutes les autres choses, surquoi ils travaillent, ne servent de rien pour le Magistére, & qu'on n'en sçauroit rien faire qui vaille.

Je vous avertis encore, que du Feu dépend la plus grande partie de l'Oeuvre, car les Miniéres sont disposées par son moyen, & les mauvaises Ames sont retenuës dans leurs Corps, & son feu & toute sa nature, & ce qui le fait connoître parfaitement. Et tout ce que vous aurez fait pour le Magistére, si dans son commencement vous ne trouvez pas que ce soit une seule chose, cela vous est inutile. Car quel bien peut-on espérer, si la chose, c'est-à-dire l'Eau Mercurielle, laquelle est la principale chose, & le seul Agent du Magistére, n'agit elle-même, & si elle n'unit tellement à elle le Corps pur ou parfait, qu'ils ne soient plus

qu'un seul & même Corps ? Mais si vous travaillez de la maniére que je vous ai dit, & si vous observez le Régime, que je vous ai prescrit, avec l'aide de Dieu, vous viendrez à bout de votre dessein. Comprenez donc bien mes paroles, & imprimez fortement en votre mémoire le Régime que je vous ai enseigné, & l'étudiez selon l'ordre que j'ai dit. Car par cette étude, vous découvrirez qu'elle est la droite voye de l'Oeuvre.

Sçachez encore que tout le fondement de cet Oeuvre consiste dans la recherche des Espéces & des Matiéres, qui sont les meilleures pour faire le Magistére : Parce que chaque Miniére renferme plusieurs choses différentes. Au reste, à l'égard de ce que vous m'avez demandé de la Fumée blanche, sçachez que la Fumée blanche est la Teinture & l'Ame même des Corps, lorsqu'ils sont dissous, & lors même qu'ils sont morts ; parce que nous en avons déja tiré les Ames, & nous les avons remises dans leurs Corps. Car tout Corps, quand il sera sans Ame, deviendra noir & obscur ; & la Fumée blanche est ce qui entre dans le Corps, comme fait l'Ame, pour lui ôter entiérement sa noirceur & son impureté, & réduire les Corps en un, & pour multiplier leur Eau. L'impur est noir & fort léger, & partant, en lui ôtant sa noirceur,

sa blancheur se fortifie, son Eau se multiplie, & ils en paroissent beaucoup plus beaux, & la Teinture fera alors un plus grand effet en lui. Quoi plus? si toutes ces choses sont bien conduites, sa Teinture fera une bonne opération en lui. Et l'Or qu'elle fera, sera très-pur & rouge, & le meilleur & le plus pur que l'on sçauroit trouver. C'est pourquoi quelques-uns ont appellé cet Or, l'Or ou l'Ethées Romain.

Enfin je n'ai plus que ce mot à vous dire, qui est que s'il n'y avoit point de Fumée blanche, on ne sçauroit en nulle maniére faire l'Or Ethées d'Alchymie, qui fût pur & utile. C'est là tout le Sommaire du Magistére & tout son Régime. Que si on fait une fois l'Alchymie, en mettant une de ses parties, sur neuf parties d'Argent, tout sera changé en Or très-pur. Dieu soit béni dans toute l'étenduë des Siécles. Ainsi soit-il.

LE LIVRE D'ARTEPHIUS, ANCIEN PHILOSOPHE,

Qui traite de l'Art sécret, ou de la Pierre Philosophale.

Le prémier Mercure des Philosophes, est un Soufre & un Argent-vif blanc, qui dissout l'Or & le blanchit.

L'ANTIMOINE est des parties de Saturne, & il est entiérement de même nature que lui, & l'Antimoine Saturnial convient au Soleil, & dans cet Antimoine il y a un Argent vif, dans lequel de tous les Métaux, il n'y a que l'Or qui se submerge. Je veux dire que le Soleil ne se dissout véritablement que dans l'Argent-vif Antimonial Saturnial, & que sans cet Argent-vif, nul Métail ne peut être blanchi. Il blanchit donc par conséquent le Laiton, c'est-à-dire, l'Or; & il réduit le Corps parfait en sa prémiére Matiére, laquelle n'est

n'eſt autre choſe qu'un Soufre & un Argent vif de couleur blanche, plus brillante qu'un miroir. Cet Argent-vif diſſout, dis-je, le Corps parfait, qui eſt de même nature que lui. Car c'eſt une Eau amie des Métaux, & qui s'unit à eux, laquelle blanchit le Soleil, à cauſe qu'elle a en ſoi un Argent-vif blanc. D'où tu peux tirer un très-grand Sécret; qui eſt que l'Eau de l'Antimoine Saturnial doit être une Eau mercurielle & blanche, pour pouvoir blanchir l'Or; que cet Eau n'eſt point brûlante, mais diſſolvante; & qu'après avoir diſſout le Corps, elle ſe congéle en maniére de Créme blanche. Ce qui a fait dire au Philoſophe que *cette Eau rend le Corps volatil*, parce qu'après que le Corps a été diſſous dans cette Eau, & qu'il eſt refroidi, il s'éléve au deſſus d'elle. Prens, dit-il, de l'Or crû, battu en feüilles ou en lamines, ou qu'il ſoit calciné par le Mercure, & le mets en notre Vinaigre Antimonial Saturnial, (1) & du Sel Ammoniac (comme on

(1) *Dans notre Vinaigre, &c.* Il y a dans le Latin, *Et pone in Aceto noſtro Antimoniali-Saturniali-Mercuriali, & Salis armoniaci, ut dicitur, in vaſe vitreo lato, &c.* c'eſt-à-dire, *Mets* (cet Or tout crud battu en feüilles ou en lamines, ou bien calciné par le Mercure) *dans notre Vinaigre Antimonial-Saturnial-Mercuriel, & du Sel armoniac* (*comme on l'appel*) *dans un Vaiſſeau de verre qui ſoit large, &c.* Où l'on voit que ces mots, *& ſalis armoniaci*, qui veulent dire, *& du Sel armoniac*, n'ont nul rapport ni nulle liaiſon avec ce qui précéde, & qu'il n'y a pas

l'appelle ;) mets le tout dans un Vaisseau

même de construction. Et ainsi je croi qu'ils ne sont pas d'Artephius. Ce qui paroît même par les mots suivans *ut dicitur* ; c'est-à-dire, *comme on l'appelle*. Il est vrai que le véritable nom de ce Sel, est *Sel ammoniac*, & que ce n'est que dans les boutiques, qu'il s'appelle *Sel armoniac*. Mais assurément Artephius ne s'est point amusé à faire cette difference. Outre que le Sel ammoniac ne peut point entrer dans la composition du Magistére, qui ne se fait, disent les Philosophes, que de deux Matiéres prises d'une même Racine ou Origine, qui sont leur premier Mercure, qui est un Or crud & indigest, dit Philaléthe, & l'Or vulgaire, battu en feüilles ou réduit en poudre fort déliées, *Nous n'avons à travailler au commencement de notre Oeuvre que de deux Matiéres seulement*, dit Calid, cité par Trévisan, *il ne s'y voit, ni ne s'y touche que deux choses, qui entrent en sa Composition au commencement, au milieu, & à la fin. Dans l'une de ces deux Matiéres, qui est la plus parfaite, sont le Feu & l'Air, qui sont les deux plus dignes Elémens ; & l'Eau & la Terre, qui sont les deux Elémens les plus grossiers & les moins parfaits, se trouvent dans l'autre, qui est crue & imparfaite.* Où l'on voit que par la premiére de ces deux Matiéres, Calid entend parler de l'Or, *qui n'est qu'un pur feu dans le Mercure spiritualisé*, dit un Philosophe, & que par l'autre qui est *crue*, où sont la Terre & l'Eau, il veut dire le prémier Mercure des Philosophes, qui est principalement composé d'Eau & de Terre, puisque Philaléthe nous assure qu'il a la même forme & les mêmes propriétés que le Mercure vulgaire, que l'on sçait qui est composé de ces deux Elémens si parfaitement unis l'un avec l'autre, que l'on ne sçauroit dire s'il est Terre, ou s'il est Eau ; ou s'il est les deux tout ensemble, comme il a déja été dit. Ce que Philaléthe dit encore plus clairement dans le Chapitre XIII. où il assure que l'Or & le Mercure sont les deux véritables, & par conséquent les seuls Matériaux de l'Oeuvre des Philosophes. Ainsi le Sel ammoniac, qui d'ailleurs n'est pas une Matiére métallique, mais étrangére à l'égard du Magistére, ne pouvant point entrer en sa Composition, il est certain qu'Artéphius, qui est si sincére, ne l'a point mis en-

de verre, large & haut de quatre travers-doigts ou plus, & le laisse là dans une chaleur tempérée, & en peu de tems tu verras qu'il s'élévera une Liqueur semblable à de l'Huile, qui surnagera au dessus comme une petite peau. Ramasse-là avec une cuillère.

tre les Matiéres de l'Oeuvre avec l'Or & leur prémier Mercure, qui sont, comme il le dit ensuite, les Matiéres de même nature & de même sang, qui s'amendent & se perfectionnent l'une l'autre; qui s'entr'aiment, & qui s'unissent si exactement par leurs plus petites parties, qu'elles ne sont plus qu'une seule & même chose, sans pouvoir jamais être séparées. Je dis qu'Artéphius n'a point mis le Sel ammoniac avec l'Or & leur prémier Mercure. Car il parle ouvertement de l'un & de l'autre, puisqu'il dit que l'Or doit être pris tout crud, c'est-à-dire, tel qu'il sort de la Mine, dit le Trévisan; quoi que Philalèthe assure que si l'Or n'est pas pur, on peut lui donner une préparation, par l'Antimoine, par la Coupelle, ou par l'Eau régale Et l'on ne peut pas douter que c'est le prémier Mercure qu'Arthéphius appelle *Vinaigre Antimonial-Saturnial-Mercuriel*. Il l'appelle *Vinaigre*, qui est un nom que les Philosophes donnent ordinairement à ce Mercure, à cause de son acrimonie ou *ponticité*, comme d'autres la nomment, par laquelle ce prémier Mercure dissout l'Or en le réduisant en ses prémiers Principes, ainsi que le Vinaigre commun dissout les Perles Et pour ce qui est de ces autres mots *Antimonial-Saturnial-Mercuriel*, je croi qu'Artéphius veut dire la même chose que ce que dit Philalèthe, quand il assure dans le Chap. II. que *leur Eau*, ou *leur Mercure est composé d'un Feu, ou d'un Soufre; du Suc de la Saturnie végétable; & du Mercure, qui sert de lien à ces deux autres choses.* Et non pas que ni l'Antimoine, ni le Saturne doivent entrer dans la Composition du prémier Mercure des Philosophes, étant trop impurs pour cela, & ne pouvant servir tout au plus qu'à la purgation, & à la préparation de la principale Matière de ce Mercure. *M. Salomon.*

liére, ou avec une plume, & continuë à la ramasser plusieurs fois chaque jour, jusqu'à ce que tu voyes qu'il ne monte plus rien. Ensuite, fais évaporer au feu toute l'Eau, c'est-à-dire, l'Humidité superfluë du Vinaigre, & ce qui restera sera une Quintessence d'Or, qui ressemblera à une Huile blanche, mais qui sera incombustible. Les Philosophes ont mis de grands Sécrets en cette Huile, laquelle a une très-grande douceur, & elle est fort bonne pour appaiser les douleurs des playes.

Tout le Sécret donc de ce Vinaigre Antimonial consiste, en ce que par son moyen, nous sçachions tirer du Corps de la Magnésie l'Argent-vif qui ne brûle point. Et c'est-là l'Antimoine & le Sublimé mercuriel; c'est-à-dire, qu'il faut en tirer une Eau vive incombustible, & la congéler ensuite avec le Corps parfait du Soleil, lequel se dissout en cette Eau, & se change en une Nature, & en une Substance blanche, & qui est congélée en maniére de Créme. Et il faut que le tout devienne blanc. Mais auparavant, le Soleil étant mis en cette Eau, & venant à s'y pourrir, & à s'y dissoudre, il perdra d'abord sa lumiére, il s'obscurcira & deviendra noir, & à la fin il s'élévera au dessus de l'Eau, & peu à peu il paroîtra une Couleur blanche, qui surnagera par dessus, comme une Substance

blanche. Et c'eſt ce qu'on appelle blanchir le Laiton rouge, le ſublimer philoſophiquement, & le réduire en ſa prémiére Matiére; c'eſt-à-dire, en Soufre blanc incombuſtible, & en Argent-vif fixe. Et de cette ſorte l'Humide terminé, je veux dire l'Or, qui eſt notre Corps, étant pluſieurs fois liquéfié en notre Eau diſſolvante, eſt réduit en Soufre & en Argent-vif fixe. Et ainſi le Corps parfait du Soleil, reçoit la vie en cette Eau, il y devient vivant, il s'y ſpiritualiſe, il y croît, & il y multiplie en ſon Eſpéce, comme font les autres choſes. Car dans cette Eau, le Corps, qui eſt fait des deux Corps, du Soleil & de la Lune, s'enfle, ſe dilate, groſſit, s'éléve & croît en y recevant une Subſtance & une Nature animée & végétable.

Le prémier Mercure, en diſſolvant l'Or & l'Argent, s'unit à eux inſéparablement.

Au reſte, notre Eau, que j'ai ci-devant appellée notre Vinaigre, eſt le *Vinaigre des Montagnes*, c'eſt-à-dire, du Soleil & de la Lune. C'eſt pourquoi il ſe mêle avec le Soleil & la Lune, & il s'attache à eux, ſans en pouvoir être jamais ſéparé. Et cette Eau communique au Corps ſa Teinture blanche, laquelle le rend reſplendiſſant d'une lueur inconcevable. Celui qui

ſçaura donc convertir le Corps en Argent blanc, qui ſoit Médecine, il pourra par après, par le moyen de cet Or blanc, convertir fort aiſément tous les Métaux imparfaits en très bon & fin Argent. Et les Philoſophes appellent cet Or blanc, *la Lune blanche des Philoſophes, l'Argent-vif blanc fixe, l'Or de l'Alchimie & la Fumée blanche.* Et par conſéquent on ne ſçauroit faire l'Or blanc de la Chimie ſans notre Vinaigre Antimonial; & parce que dans ce Vinaigre il y a double Subſtance d'Argent-vif, l'une de l'Antimoine, & l'autre du Mercure ſublimé; cela eſt cauſe qu'il donne double Poids & double Subſtance d'Argent-vif fixe, & qu'il augmente dans le Corps ſa Couleur naturelle, ſa Subſtance & ſa Teinture. Il faut donc que notre Eau diſſolvante donne une grande Teinture & une grande Fuſion; puiſque quand les Corps parfaits du Soleil & de la Lune, ſont mis dans cette Eau, dès auſſitôt qu'elle ſent le feu vulgaire, elle fait fondre ces Corps, les rend liquides, & les convertit en une Subſtance blanche, telle qu'elle eſt elle-même; & qu'elle en augmente la Couleur, le Poids & la Teinture.

Le prémier Mercure dissout tous les Métaux & les Pierres mêmes.

Cette Eau dissout pareillement tout ce qui peut être fondu & liquéfié. C'est une Eau pésante, visqueuse ou gluante, prétieuse, & qui mérite d'être honorée; laquelle résout tous les Corps, qui sont cruds, en leur prémiére Matiére; c'est-à-dire en une Terre & Poudre visqueuse, ou, pour le dire plus clairement, en Soufre & en Argent-vif. Si tu mets donc dans cette Eau quelque Métail que ce soit, en limaille, ou en lamines déliées, & que tu l'y laisses durant quelque tems en une chaleur douce, le Métail se dissoudra tout, & il sera entiérement changé en une Eau visqueuse, ou Huile blanche, comme je viens de le dire. Et ainsi cette Eau ramolit le Corps & le prépare à la fusion & liquéfaction; même elle rend fusible toutes choses, aussi bien les Pierres que les Métaux, (1) & ensuite

(1) Ce que dit ici Artéphius, est une chose qui lui est singuliére, & qui ne se trouve en nul autre ancien Philosophe: mais qui fait voir que ce n'est pas sans raison qu'ils assurent qu'avec l'Elixir on peut faire des Diamans & d'autres sortes de Pierreries, & des Perles même beaucoup plus grosses que celles que la Nature produit, puisqu'il a la vertu de dissoudre les Pierres & les Perles; Car on peut par ce Moyen, de plusieurs petits Diamans, ou des fragmens de Diamans, en faire de fort gros (ce que plusieurs ont tenté inutile-

elle leur communique l'Esprit & la Vie. Et partant elle dissout toutes choses d'une Dissolution admirable, & elle convertit le Corps parfait en une Médecine fusible, fondante & pénétrante, qui est plus fixe que le Corps ne l'est lui-même, & elle en augmente le poids & la couleur.

Plusieurs noms du Mercure.

Travaille donc avec cette Eau, & tu auras ce que tu souhaites d'elle. Car elle est l'Esprit & l'Ame du Soleil & de la Lune; l'Huile & l'Eau dissolvante. La Fontaine, le Bain-Marie, le Feu contre nature, le Feu humide, le Feu secret, caché & invisible. C'est le Vinaigre très aigre, duquel un ancien Philosophe a dit. *J'ai prié Dieu, & il m'a montré un Eau nette, que j'ai connuë être un pur Vinaigre, altérant, pénétrant & digérant.* Un Vinaigre, dis-je, pénétratif, & qui est l'Instrument, lequel meut & dispose à pourrir, à résoudre,

ment par le moyen d'un bain d'Or) & de plusieurs semences de Perles; en faire tout de même de telle grosseur que l'on voudra; & d'autant plus facilement, que l'Elixir blanc peut donner la blancheur, l'Eau & l'œil des Perles Orientales: & que d'ailleurs il n'y a pas plus de raison que les fragmens de Diamans perdent leur brillant & leur éclat, ni les semences de Perles leur eau par leur dissolution, que l'Or sa couleur éclatante qu'il conserve après être dissous. *M. Salomon.*

&

& à réduire l'Or & l'Argent en leur prémiére Matiére. Et il n'y a en tout le Monde que ce seul & unique Agent en cet Art, qui ait le pouvoir de dissoudre & de réincruder les Corps Métaliques, (1) en conservant leurs Espéces. Cette Eau est donc le seul moyen ou milieu propre & naturel, par lequel nous devons résoudre les Corps parfaits du Soleil & de la Lune, par une Dissolution admirable & particuliére, en les conservant toujours en leur même Espéce, & sans que ces Corps soient aucunement détruits, que pour recevoir une For-

(1) Les anciens Philosophes n'ont point parlé de ce qu'Artéphius dit ici. On appelle réincruder les Métaux, les dissoudre; Parce que comme ce Philosophe explique ensuite, par la Dissolution les Métaux sont réduits & remis dans les Principes, dont ils sont composez; c'est-à-dire, en leur Argent-vif, & en leur Soufre, sans néanmoins que ces Principes soient séparez; mais ils sont réduits en une Eau Mercurielle, comme étoit cette même Eau, étant encore cruë, & avant qu'elle fût coagulée & fixée en Métail par l'action de son Soufre, & par la digestion de la Nature; si ce n'est que ce Mercure & ce Soufre conservent dans leur Dissolution la même perfection qu'ils avoient avant que d'être dissous. De sorte que les Métaux, dissous par cette Eau Mercurielle, semblent proprement être en fusion C'est pourquoi Artéphius dit que cet Argent-vif a le pouvoir de dissoudre les Corps Métaliques (il entend principalement les deux Corps parfaits) & de les *réincruder, en conservant leur Espéce*; voulant dire que le Mercure & le Soufre de l'Or, après qu'ils sont dissous, ne déchoient point de leur perfection. Ce qui est si vrai que l'Or fixe le Mercure au même tems que le Mercure le dissout; ce qu'il ne feroit pas si son Soufre, dans sa Dissolution, ne retenoit sa vertu fixative. *M. Salomon.*

me & une Génération nouvelle, plus noble & plus excellente, que celle qu'ils avoient auparavant : puisque c'est pour être changez en la Pierre parfaite des Philosophes; ce qui est leur Sécret admirable.

Le Mercure est une moyenne Substance claire, qui, en dissolvant les Corps parfaits, se congéle & se fixe.

Au reste, cette Eau est une certaine moyenne Substance, claire comme de l'Argent fin, laquelle doit recevoir les Teintures du Soleil & de la Lune, pour être congélée & convertie en Terre blanche vivante. Car cette Eau a besoin des Corps parfaits, afin qu'après les avoir dissous, elle se congéle, se fixe & se coagule avec eux, en une Terre blanche. Aussi leur solution est leur congélation. Car ces deux choses se font par une seule & même Opération. Parce que l'un ne se dissout point, qu'en même tems l'autre ne se congéle. Et il n'y a point d'autre Eau qui puisse dissoudre les Corps, que celle qui demeure avec eux sous la même Matiére & la même Forme. Et c'est même une nécessité que cette Eau, pour être permanente, c'est-à-dire, pour pouvoir demeurer avec le Corps, qu'elle dissout, soit de même nature que lui; parce qu'ils doivent s'unir tous deux

inséparablement, & n'être plus qu'une même chose. Quand tu verras donc ton Eau se coaguler elle-même avec les Corps, qui auront été dissous en elle, sois assûré que ta Science, ta Méthode, & tes Opérations sont véritables & Philosophiques, & que ton Procédé est selon les régles de l'Art. Il s'ensuit de là que la Nature s'amende & *s'améliore* en une Nature qui lui est toute semblable; je veux dire, que l'Or & l'Argent deviennent meilleurs & se perfectionnent en notre Eau, comme notre Eau s'amende aussi avec les Corps de l'Or & de l'Argent. [*Et acquiert avec eux une perfection plus grande qu'elle n'avoit.*]

Autres noms du Mercure.

Cette Eau s'appelle encore *le Moyen ou le Milieu de l'Ame*, sans quoi nous ne sçaurions ren faire en notre Art. C'est le Feu Végétable, Animal & Minéral, qui conserve l'Esprit fixe du Soleil & de la Lune; qui est le Destructeur des Corps, & qui en est le Vainqueur; parce que ce Feu détruit, dissout & change les Corps & leur Forme Métallique. De sorte que de Corps qu'ils étoient, il fait qu'ils ne sont plus Corps, mais un Esprit fixe; en les convertissant en une Substance humide, molle & coulante, laquelle est entrante, ayant la

vertu d'entrer & de pénétrer dans les Corps imparfaits, de se mêler éxactement avec eux par leurs moindres parties, & de les teindre & de les perfectionner. Ce que les Corps parfaits ne pouvoient faire, lorsqu'ils étoient des Corps Métalliques, secs & durs; parce qu'en cet état ils ne peuvent pas entrer dans les Corps imparfaits, ni leur donner la Teinture & la perfection. Nous avons donc raison de convertir les Corps parfaits en une Substance liquide, & coulante, parce que quelque Teinture que ce soit, elle teindra plus avec la milliéme partie de sa Substance, étant renduë liquide, que si elle demeuroit en Substance séche; comme il se voit dans le Safran, qui ne peut communiquer sa Teinture, s'il n'est dissout dans l'eau. Et par ainsi il est impossible que la Transmutation des Métaux imparfaits se fasse par les Corps parfaits, tandis qu'ils seront en une consistance dure & séche; & si auparavant ils ne sont réduits en leur prémiére Matiére molle & coulante. Ainsi, il faut que l'humidité de ces Corps, qui est la prémiére Matiére de laquelle ils ont été faits, revienne & paroisse; & que ce qui est caché soit rendu apparent & manifeste. Et c'est-là ce qu'on appelle *réincruder* les Coprs; c'est-à-dire, les décuire & les ramolir, jusqu'à ce qu'ils soient dépoüillez de leur corporalité dure

& séche ; d'autant que ce qui est sec, n'est ni entrant, ni tingent, n'ayant de Teinture que pour soi seulement. Et partant le Corps, qui est sec & terrestre, ne peut donner de Teinture, s'il n'est teint lui-même. Parce que, comme je viens de le dire, toutes les choses qui sont de consistance terrestre & épaisse, ne peuvent entrer dans les autres Corps, ni les teindre : car ne pouvant les pénétrer, elles ne peuvent par conséquent les changer. Et par cette raison l'Or ne peut être tingent, que son Esprit, qui est caché au dedans, ne soit tiré auparavant de son intérieur, par notre Eau blanche ; & que ce même Or ne soit entiérement rendu spirituel, & qu'il ne devienne une Fumée blanche, un Esprit blanc, & une Ame admirable.

Le prémier effet du prémier Mercure est d'atténuer, altérer & ramolir les Corps parfaits.

C'est pourquoi, il faut prémiérement que par notre Eau, nous attenuïons les Corps parfaits, que nous les altérions, & que nous les ramolissions, en les rendant liquides, afin qu'après ils puissent se mêler avec les autres Corps imparfaits. Et par ainsi, quand nous ne retirerions nul autre avantage de cette *Eau Antimoniale*, que

de rendre par ſon moyen les Corps parfaits, ſubtils, moûs & fluides, comme elle eſt elle-même; cela ſeul nous ſuffiroit. Car par ce moyen elle réduit les Corps en leur prémiére origine de Soufre & de Mercure; & par là elle nous donne le moyen de faire, en fort peu de tems, & en moins d'une heure ſur terre, ce que la Nature n'a fait ſous terre, qu'en l'eſpace de mille années dans les Mines; ce qui eſt en quelque maniére une choſe miraculeuſe.

Plus ce Mercure rend les Corps volatils, plus il les ſpiritualiſe.

Tout notre Sécret ne tend donc qu'à faire par notre Eau les Corps parfaits volatils & ſpirituels, & les réduire en une Eau tingente & entrante. Car en incérant les Corps, qui ſont durs & ſecs, en les diſpoſant à être rendus fuſibles, elle les change en un véritable Eſprit, c'eſt-à-dire, qu'elle les convertit en une *Eau permanente*. Et partant notre Eau réduit les Corps en une Huile très-précieuſe & bénie, qui eſt la vraie Teinture & l'Eau blanche permanente, laquelle de ſa nature eſt chaude & humide, tempérée, ſubtile & fondante comme de la cire: parce qu'elle pénétre juſqu'au profond, & qu'ainſi elle teint & perfectionne les Corps imparfaits. Et partant notre Eau

dissout soudainement l'Or & l'Argent, & elle en fait une Huile incombustible, laquelle peut alors être mêlée & unie aux autres Corps imparfaits. Car notre Eau convertit les Corps en la nature d'un Sel fusible, qu'on appelle le *Sel Albrot* des Philosophes, qui est le plus noble & le plus excellent de tous les Sels; lequel par le Régime de l'Oeuvre, devient fixe & ne fuit point du feu. Et ce Sel, est une Huile de nature chaude, & c'est un Sel subtil, pénétrant & entrant, qu'on appelle Elixir parfait, qui est le Sécret si caché des sages Alchimistes. Et par ainsi, celui qui sçaura comment se doit faire & préparer ce Sel du Soleil & de la Lune, & qui sçaura le mêler ensuite avec les Corps imparfaits, & l'unir inséparablement à eux; celui-là se peut vanter de sçavoir un des plus grands Sécrets de la Nature, & une véritable voye de perfection.

Le second Mercure des Philosophes comprend les Soufres des deux Corps parfaits avec leur Mercure.

Les Corps du Soleil & de la Lune étant ainsi dissous par notre Eau, sont appellez Argent-vif. Or cet Argent-vif n'est point sans Soufre, ni le Soufre sans la nature des Luminaires, c'est-à-dire du Soleil & de la

Lune, parce que les Luminaires sont, quant à la Forme, les principaux Moyens ou Milieux, par lesquels la Nature passe pour parfaire & pour accomplir sa génération. Et cet Argent-vif s'appelle *le Sel honoré, animé & engrossé*; & *Feu*, parce que ce Sel n'est qu'un Feu, & le Feu n'est que Soufre, & le Soufre n'est qu'un Argent-vif, qui a été tiré du Soleil & de la Lune par notre Eau, & réduit en une Pierre de haut prix. Je veux dire que c'est la Matiére des Luminaires, laquelle a été altérée, changée & élevée d'une condition ville & basse, à une haute noblesse. Remarquez que ce Soufre blanc est le Pére des Métaux, & que leur Mére, est notre Mercure, la Mine d'Or, l'Ame, le Ferment, la Vertu minérale, le Corps vivant, la Médecine parfaite, notre Soufre & notre Argent-vif. C'est-à-dire, qu'il est le Soufre du Soufre, l'Argent-vif de l'Argent-vif, & le Mercure du Mercure. Notre Eau a donc cette propriété qu'elle liquifie l'Or & l'Argent, & qu'elle augmente en eux leur couleur naturelle. Car elle change les Corps en Esprits, en les dépoüillant de leur corporalité grossiére, & c'est elle qui introduit dans les Corps une Fumée blanche, laquelle est l'Ame blanche, subtile, chaude, & qui a beaucoup de feu. Cette Eau s'appelle encore *la Pierre sanguinaire*, & elle est

encore la Vertu du sang spirituel, sans lequel rien ne se fait. Elle est la Matiére, & le Sujet de tout ce qui peut être fondu, & de la fusion: Et c'est une chose qui convient parfaitement au Soleil & à la Lune, & qui s'attache & s'unit à ces deux Corps, sans pouvoir jamais en être séparée. Elle a donc une grande affinité avec le Soleil & la Lune; mais ce qu'il faut bien remarquer, elle en a beaucoup plus avec le Soleil qu'avec la Lune.

Autres noms du prémier Mercure pris de ses effets.

On appelle encore cette même Eau *un Moyen ou Milieu pour conjoindre les Teintures du Soleil & de la Lune, avec les Metaux imparfaits.* Car cette Eau convertit les deux Corps parfaits en une véritable Teinture, pour teindre les autres Corps qui sont imparfaits. Et c'est une Eau qui blanchit, parce qu'elle est blanche, & qui vivifie & anime à cause qu'elle est Ame. C'est pourquoi *elle entre promptement dans son Corps*, dit le Philosophe. Car c'est *l'Eau vive*, qui vient arroser sa Terre, pour la faire germer, & lui faire porter du fruit en son tems déterminé; toutes les choses que la Terre produit, ne naissant, & ne croissant que par le seul arrosement. La Terre

ne produit donc rien si elle n'est arrosée & humectée. L'Eau de la rosée de May lave les Corps, & comme l'Eau de pluye, elle les pénétre & les blanchit, & de deux Corps, elle en fait un nouveau Corps. Cette Eau de vie étant régie & gouvernée avec le Corps, elle le blanchit, le changeant en sa couleur blanche. Car cette Eau étant une Fumée blanche, le Corps est par conséquent blanchi avec elle. Il n'y a donc qu'à blanchir le Corps, après quoi l'on n'a plus besoin de Livre.

Or entre ces deux choses, qui sont le Corps & l'Eau, il y a une amour & une société, comme il y a entre le Mâle & la Fémelle; à cause de la proximité de leurs natures, qui sont semblables. Car notre seconde *Eau vive* est appellée *Azot, qui lave le Laiton;* c'est-à-dire, le Corps, qui a été composé du Soleil & de la Lune par notre prémiére Eau. On l'appelle aussi l'Ame des Corps qui sont dissous, dont nous avons déja lié & conjoint les Ames ensemble, afin qu'elles servent & obéïssent aux sages Philosophes. Que cette Eau est donc une chose précieuse & excellente, puisque sans elle l'Oeuvre ne peut être accomplie ni parfaite!

Suite des noms & des vertus du Mercure.

Cette Eau s'appelle encore le *Vaisseau de la Nature*, *le Ventre*, *la Matrice*, *le Réceptacle de la Teinture*, *la Terre & la Nourrice*. C'est aussi *la Fontaine dans laquelle le Roy & la Reine se baignent*. C'est *la Mére qu'il faut mettre*, *& sceller dans le ventre de son Enfant*; c'est-à-dire, du Soleil, lequel est sorti de cette Eau, & que cette Eau a engendré. C'est pourquoi ils s'entr'aiment comme une Mére & un Fils; ils se chérissent, & ils s'unissent ensemble; parce qu'ils sont venus tous deux d'une seule & même Racine, & que tous deux sont d'une même Substance & d'une même Nature. Et d'autant que cette Eau est l'Eau de la vie végétable, elle donne la vie au Corps qui est mort; elle le fait végéter, croître & pulluler; & elle le ressuscite, en le rendant vivant, de mort qu'il étoit. Et elle fait tout cela par le moyen de la Dissolution, & de la Sublimation. Car dans cette Opération le Corps se change en Esprit, & l'Esprit est changé en Corps. Et alors se fait amitié, paix, accord & union entre les Contraires; c'est-à-dire, entre le Corps & l'Esprit, qui changent leurs natures l'un avec l'autre, recevant ce changement de natures, & se le communiquant

mutuellement, en se mêlant & s'unissant ensemble par leurs plus petites parties. Ainsi le Chaud se mêle avec le Froid, le Sec avec l'Humide, & le Dur avec le Mou. Et en cette maniére il se fait un mêlange des Natures contraires; c'est à sçavoir du Froid avec le Chaud, & de l'Humide avec le Sec; & par même moyen il se fait une liaison & une union admirable entre les Ennemis & les Contraires.

Explication de la Dissolution des Corps parfaits.

Ainsi la Dissolution Philosophique des Corps qui se fait en cette prémiére Eau, telle que nous avons dit, n'est autre chose qu'une mortification de l'Humide avec le Sec; parce que l'Humidité ne peut être contenuë, arrêtée, terminée, ni coagulée en Corps, ou en Terre, que par la Sécheresse. Il faut donc mettre les Corps durs & secs en notre prémiére Eau dans un Vaisseau bien bouché, où il les faut tenir jusqu'à ce qu'ils soient dissous, & qu'ils s'élévent en haut. Et lors on peut appeller ces Corps, un nouveau Corps, *l'Or blanc de la Chimie, la Pierre blanche, le Soufre blanc qui ne brûle point, & la Pierre de Paradis*; c'est-à-dire, qui a la vertu de changer les Métaux imparfaits, en fin Ar-

gent blanc. C'eſt alors que nous avons enſemble le Corps, l'Ame & l'Eſprit, deſquels Eſprit & Ame les Philoſophes ont dit, qu'*on ne les peut point tirer des Corps parfaits, que par la conjonction de notre Eau diſſolvante*; Etant certain qu'une choſe qui eſt fixe, (comme le ſont les Corps parfaits,) ne peut point être élevée en haut ni ſublimée, ſi elle n'eſt jointe avec une choſe volatile. L'Eſprit & l'Ame ſont donc tirez des Corps par l'entremiſe de l'Eau, & par ce moyen, le Corps eſt rendu non Corps; parce que d'abord l'Eſprit monte en la plus haute partie du Vaiſſeau avec l'Ame des Corps. Et c'eſt là la perfection de la Pierre, & ce qu'on appelle Sublimation. Cette Sublimation, dit *Florentinus Cathalanus*, ſe fait par des choſes acides, ſpirituelles & volatiles, qui ſont d'une nature ſulphureuſe & viſqueuſe, leſquelles diſſolvent les Corps & les font élever en l'air & devenir Eſprit. Et en cette Sublimation, une partie de cette premiére Eau monte, en s'uniſſant aux Corps, s'élevant, & ſublimant en une moyenne Subſtance, qui tient & participe de la nature des deux choſes, qui ſont les Corps & l'Eau. C'eſt pourquoi on appelle cette moyenne Subſtance, *un Compoſé corporel & ſpirituel, Corſufle, Cambar, Ethélia, Zandarith & le bon Duenech.* Mais ſon propre nom eſt ſeule-

ment *l'Eau permanente ;* parce qu'étant miſe dans le feu, elle ne s'enfuit, ni ne s'évapore point ; mais elle demeure inſéparablement unie & attachée aux Corps mêlez avec elle : Et ces Corps ce ſont le Soleil & la Lune, auſquels elle communique une Teinture *vive*, incombuſtible, & très-ferme, plus noble & plus précieuſe que celle que ces deux Corps avoient auparavant qu'ils fuſſent unis à elle. Car cette Teinture étant en cet état, elle peut d'orénavant couler, & s'épandre comme de l'huile, perçant & pénétrant tout, avec une fixation admirable. Auſſi cette Teinture eſt Eſprit, & cet Eſprit eſt Ame, & cette Ame eſt Corps. Parce que dans cette Opération le Corps eſt fait Eſprit, d'une nature très ſubtile, & ſemblablement l'Eſprit eſt fait Corps avec les Corps. Et par ainſi notre Pierre contient Corps, Ame & Eſprit. O Nature, comment tu changes le Corps en Eſprit ! ce qui ne ſeroit pas, ſi l'Eſprit ne devenoit Corps avec les Corps ; & ſi avec l'Eſprit les Corps n'étoient pas prémiérement faits volatils, & ſi enſuite le tout enſemble ne devenoit fixe & permanent. Ils ont donc paſſé l'un dans l'autre, & ils ont été changez mutuellement l'un en l'autre par la Philoſophie. O Philoſophie ! comment tu fais l'Or volatil & fugitif, encore qu'il ſoit naturellement très-fixe. Il faut

donc dissoudre ces Corps par notre Eau, & en les rendant liquides & coulans, les changer en une Eau permanente; une Eau dorée, sublimée, & laisser au fond le gros, le terrestre, & le sec superflu & inutile.

Le Feu pour faire la Sublimation, doit être lent.

Le Feu, dont il se faut servir pour cette Sublimation, doit être lent; parce que si par cette Sublimation les Corps ne sont purifiés, & si leurs parties les plus grossiéres (remarque bien ceci) qui sont terrestres, ne sont séparées des impuretés du Mort par un Feu doux; cela t'empêchera de pouvoir achever l'Oeuvre avec ces Corps. Car tu n'as besoin que de la nature déliée & subtile des Corps dissous, laquelle tu auras par notre Eau, pourvû que tu fasses ton Opération à feu lent; parce que par le moyen d'une chaleur douce, il se fera une séparation des parties des Corps, qui sont hétérogenes d'avec les homogénes; c'est-à-dire, des parties qui ne sont pas de même nature d'avec celles qui le sont.

Il faut jetter les féces & impuretés qui se séparent dans la Dissolution.

Le Composé reçoit donc une modifica-

tion de notre Feu humide. Ce qui se fait en dissolvant le Corps, & en sublimant ce qui est pur & blanc, & en rejettant les féces comme un vomissement qui se fait volontairement, dit *Azinaban*. Car en cette Dissolution & Sublimation naturelle, il se fait un détachement des Elémens, une modification, & une séparation du pur de l'impur. De sorte que ce qui est pur & blanc monte & s'éléve en haut, & ce qui est impur & terrestre demeure fixe au fond de l'Eau, & du Vaisseau. Et cela il le faut laisser & jetter comme une chose qui n'est bonne à rien, & prendre seulement la moyenne Substance blanche, fluante & fondante, en laissant les féces terrestres, ou la terre féculente, qui est demeurée au fond du Vaisseau, laquelle vient principalement, & qui est une Scorie, & une Terre damnée, qui ne vaut rien du tout, & qui ne peut produire rien de bon, comme fait cette Matiére claire, blanche, pure & nette, qui est la seule chose que nous devons prendre. Et c'est là un écüeil contre lequel le Navire, ou la Science des Disciples de Philosophie, se brise souvent, & fait naufrage, par leur imprudence; comme il m'est arrivé à moi-même. Car les Philosophes disent bien souvent tout le contraire, en assûrant qu'il ne faut rien ôter, hormis l'humidité, c'est-à-dire, la noirceur.

ceur. Ce qu'ils n'ont pourtant dit ni écrit, que pour tromper ceux qui ne seront pas assez prudens & avisez pour y prendre garde, & qui s'imaginent pouvoir conquérir cette Toison d'Or, sans avoir besoin de Maîtres, sans lire avec assiduité les Philosophes, & sans implorer le secours de Dieu, & le prier instamment de les éclairer.

La Séparation du pur d'avec l'impur est la Clef de l'Oeuvre.

Remarquez donc bien que cette Séparation, Division & Sublimation est indubitablement la Clef de toute l'Oeuvre. Après donc que la putréfaction & la dissolution de ce Corps est faite, nos Corps s'élévent en couleur blanche au dessus de l'Eau dissolvante. Et cette blancheur est la vie. Car l'Ame Antimoniale & Mercurielle est infusée en cette blancheur, avec les Esprits du Soleil & de la Lune, par la volonté & l'ordre de la Nature, qui sépare le subtil de l'épais, & le pur de l'impur, en élevant peu à peu la partie subtile du Corps de dessus ses féces, jusqu'à ce que tout ce qu'il y a de pur soit séparé & élevé. Et c'est en cela que s'accomplit notre Sublimation Philosophique & naturelle. Or avec cette blancheur l'Ame, c'est-à-dire, la vertu minérale, est infuse dans le Corps. Et cette

Ame est plus subtile que le Feu ; étant la véritable Quintessence & la vie, qui ne demande qu'à naître & à se dépoüiller des féces terrestres & grossiéres, qui lui viennent du menstruë & de la corruption. Et c'est en cela que consiste notre Sublimation Philosophique, & non pas dans le Mercure vulgaire, qui ne vaut rien, & qui n'a en soi nulles qualités pareilles à celles, dont est doüé notre Mercure ; lequel est tiré de ses Cavernes vitrioliques. Mais revenons à la Sublimation.

L'Ame, ou la Teinture des Corps parfaits, appellée l'Or blanc & la Magnésie, ne peut être sublimée, que par le prémier Mercure, qui est volatil.

C'est donc une chose constante en cet Art, que cette Ame, qui est tirée des Corps, ne peut être élevée, qu'en mettant avec elle quelque chose de volatil, & qui soit de même genre qu'elle, par le moyen de quoi, les Corps sont rendus volatils & spirituels, en s'élevant, se subtilisant, & se sublimant contre leur propre nature, qui est corporelle, massive, & pésante. Et de cette maniére ces Corps deviennent incorporels & une *Quintessence* d'une nature spirituelle, laquelle est appellée *l'Oiseau d'Hermès*, & *le Mercure tiré*

du Serviteur rouge. Et ainsi les parties terrestres, ou pour mieux dire les parties les plus grossiéres des Corps, lesquelles ne peuvent, par quelqu'artifice que ce soit, être entiérement dissoutes, demeurent en bas. Cette Fumée blanche, cet Or blanc, ou cette *Quinteſſence*, est aussi appellée *Magnésie*, laquelle a en soi un Corps, une Ame & un Esprit, ainsi que l'Homme; ou qui est composée de Corps, d'Ame & d'Esprit, de même que l'Homme en est composé. Son Corps, c'est la Terre Solaire fixe, laquelle étant extrêmement subtile, est élevée pésamment par la force de notre Eau divine. Son Ame, c'est la Teinture du Soleil & de la Lune, qui provient de la communication, & du mêlange de ces deux Corps ensemble, & de l'Eau. Et cette Eau porte sur les Corps l'Ame, ou la Teinture blanche, qui est tirée de ces mêmes Corps : comme l'on voit que la couleur, que font les Teinturiers, est portée sur le Drap, par le moyen de l'Eau qui en est teinte. Et cet Esprit Mercuriel est le lien de l'Ame du Soleil; & le Corps du Soleil est le Corps qui donne la fixation, lequel avec la Lune contient l'Esprit & l'Ame. Ainsi l'Esprit, & ce qui pénétre le Corps, est ce qui est fixe; l'Ame est ce qui unit, qui teint & qui blanchit. Et notre Pierre se forme de ces trois unis & con-

joints ensemble; c'est-à-dire, qu'elle est faite de Soleil, de Lune, & de Mercure. De sorte qu'avec notre Eau dorée, il se tire une Nature qui surpasse toute Nature: Et par ainsi, si les Corps ne sont pas détruits, abreuvez & broyez par cette Eau, & si on ne les gouverne pas doucement, & avec grand soin, jusqu'à ce qu'ils soient détachez de la grossierté & de l'épaisseur de la Matiére, & qu'ils soient changez en un Esprit subtil & impalpable; on a beau travailler, on ne sçauroit rien faire. Parce que si les Corps ne sont rendus incorporels, je veux dire, s'ils ne sont résous & changez en Mercure Philosophique, on n'a pas encore trouvé la véritable voïe, ni la régle de l'Oeuvre. Et la raison en est, parce qu'il est impossible de tirer des Corps cette Ame si déliée & si subtile, laquelle a en soi toute la Teinture, si auparavant ces mêmes Corps ne sont résous dans notre Eau; c'est-à-dire, si par notre Eau, ils ne sont réduits en leurs prémiers Principes.

L'Ame, ou la Teinture, ne se retire que peu à peu, par le Mercure, qui l'éleve par sa volatilité.

Tu dois donc dissoudre les Corps du Soleil & de la Lune, dans l'Eau dorée, & cuire, jusqu'à ce que, par le moyen de

l'Eau, toute la Teinture sorte en Couleur blanche, ou en Huile blanche. Et quand tu verras cette blancheur sur l'Eau, sois sûr que les Corps sont dissous & liquéfiez. Continuë à cuire jusqu'à ce que les Corps enfantent une nuée ténébreuse, noire & blanche, qu'ils ont conçûë. Mets donc les Corps parfaits dans notre Eau, en un Vaisseau scellé hermétiquement, sur un Feu doux, & cuis sans intermission, jusqu'à ce qu'ils soient entiérement dissous & résous en une Huile très-précieuse. *Cuis*, dit Adfar, *avec un feu lent & doux, tel qu'est celui qui fait éclore les Oeufs, jusqu'à ce que les Corps soient dissous, & que leur Teinture*, (remarque ceci) *laquelle est très-étroitement unie avec eux, en soit tirée.* Or on ne tire pas tout d'un coup cette Teinture toute entiére; mais elle sort peu à peu tous les jours, à chaque heure, jusqu'à ce qu'enfin par un long-tems la Dissolution soit toute faite, dans laquelle, ce qui se dissout, s'éléve toujours en haut. Et pendant cette Dissolution, le feu doit être doux & continuel, jusqu'à ce que les Corps soient dissous en une Eau visqueuse, impalpable, & que toute la Teinture sorte prémiérement de couleur noire; ce qui est la marque d'une véritable Dissolution. Continuë à cuire, jusqu'à ce qu'il se fasse une Eau permanente blanche; parce qu'en la gouvernant en son

bain, elle deviendra claire enſuite; & enfin elle ſera ſemblable à l'Argent-vif vulgaire, s'élévant en l'air, au deſſus de la prémiére Eau. C'eſt pourquoi, lorſque tu verras que les Corps ſeront diſſous en une Eau viſqueuſe, tu doit être aſſûré qu'en cet état ces Corps ont été changez en vapeurs: Que tu as les Ames ſéparées des Corps morts: & Que par la Sublimation, elles ont été élevées à la perfection, & à la nature des Eſprits. Et ainſi les deux Corps, avec une partie de notre Eau, ont été faits Eſprits; leſquels s'élévent & montent en l'air. Et lors le Corps compoſé du Mâle & de la Fémelle, du Soleil & de la Lune, & de cette très-ſubtile nature, qui a été nettoyée & purifiée par la Sublimation, reçoit la vie & eſt inſpirée par ſon humidité; c'eſt-à-dire, par ſon Eau, comme l'Homme entretient ſa vie en reſpirant l'air. Ainſi elle aura dorénavant la vertu de ſe multiplier & de croître en ſon Eſpéce, comme toutes les autres choſes. Et en cette Elévation & Sublimation Philoſophique, toutes ces choſes ſe joignent enſemble; & le nouveau Corps ayant été inſpiré, ou ayant reçû l'Eſprit par l'air, il vit de la vie végétative; ce qui eſt tout-à-fait ſurprenant & miraculeux. Il s'enſuit de là que ſi les Corps ne ſont attenuez & ſubtiliſez par le Feu & l'Eau, juſqu'à ce qu'ils s'élévent,

& qu'ils soient convertis en Esprit, & jusqu'à ce qu'ils soient rendus liquides comme de l'eau, ou convertis en vapeur comme une fumée, ou faits semblables à du Mercure, on ne fera jamais l'Oeuvre. Mais lorsqu'ils viennent à monter, ils naissent dans l'air; ils s'y changent, & ils deviennent vie avec la vie. De sorte qu'ils ne peuvent jamais être séparez, non plus que de l'eau, qui est mêlée avec d'autre eau, ne le sçauroit être. Les Philosophes ont donc parlé fort sagement, lorsqu'ils ont dit que *c'est une chose qui est née dans l'air*, parce que par la Sublimation, elle est entiérement renduë spirituelle. C'est-là ce *Vautour* qui volant sans aîles, crie sur la Montagne : *Je suis le blanc du noir, & le rouge du blanc, & l'orangé fils du rouge. J'ai dit la vérité, & je ne ments point.* Il te suffit donc de mettre une seule fois les Corps, c'est-à-dire l'Or, dans l'Eau & dans le Vaisseau, le bouchant éxactement, jusqu'à ce que la véritable séparation soit faite, laquelle les Envieux ont appellée *Conjonction, Sublimation, Assation, Extraction, Putréfaction, Liaison, Fiançailles, Subtilisation, Génération*, & de plusieurs autres noms. Il faut, dis-je, tenir le Vaisseau bouché durant ce tems-là, & jusqu'à ce que le Magistére soit entiérement parfait. Il est donc de cette Opération comme de la génération de

l'Homme, & de tous les Végétaux. Il faut mettre une seule fois la Semence dans la Matrice, & la bien fermer ensuite.

Le Magistére se fait d'une seule chose, & à peu de frais.

Ce qui nous fait voir évidemment que pour faire le Magistére nous n'avons pas besoin de plusieurs choses, & qu'il ne faut pas faire beaucoup de dépense pour notre Oeuvre. Car *il n'y a qu'une Pierre, qu'une Médecine, qu'un Vaisseau, qu'un Régime, & qu'une seule disposition ou maniére pour faire successivement le blanc & le rouge.* Ainsi, quoi que nous disions en plusieurs endroits, *mets ceci, mets cela*; néanmoins nous n'entendons point qu'il faille prendre, sinon une seule chose, la mettre une seule fois dans le Vaisseau, & le fermer ensuite, jusqu'à ce que l'Oeuvre soit entiérement parfaite & accomplie; parce que, comme je l'ai déja remarqué, les Philosophes, qui sont jaloux de leur Science, ne disent ces choses, que pour tromper les Imprudens. Et de vrai, ne sçait-on pas que notre Art est un Art cabalistique? je veux dire, qui ne se révéle que de bouche, & qui est rempli de mistéres; & toi, pauvre Idiot que tu es, serois-tu assez simple pour croire que nous enseignassions ouvertement & clairement

clairement le plus grand & le plus important de tous les Sécrets, & de prendre nos paroles à la lettre? Je t'assûre de bonne foi (car je ne suis point Envieux comme les autres Philosophes,) je t'assûre, dis-je, que celui qui voudra expliquer ce que les autres Philosophes ont écrit, selon le sens ordinaire & littéral des paroles, se trouvera engagé dans les détours d'un labyrinthe, d'où il ne se débarrassera jamais; parce qu'il n'aura pas le fil d'Ariadne pour se conduire & pour en sortir; & quelque dépense qu'il fasse à travailler, ce sera tout autant d'argent perdu. Et pour te dire la vérité, moi-même Artéphius, qui écris ceci, après avoir eu appris la véritable & parfaite Sagesse, dans les Livres du Véridique Hermès, j'avouë qu'autrefois j'ai été jaloux de la Science, aussi bien que tous les autres Philosophes; mais depuis mille ans, ou peut s'en faut, que je suis au Monde, par la grace du seul Dieu tout-puissant, & par l'usage de cette admirable *Quinteſſence*, ayant reconnu pendant un si long espace de tems que j'ai vêcu, que personne ne pouvoit acquérir la connoissance du Magistére d'Hermès, à cause du langage trop obscur des Philpsophes; émeu par la charité & par les sentimens d'un Homme de bien, j'ai résolu en ces derniers jours de ma vie d'écrire le tout sincérement & éxacte-

ment ; de sorte qu'on trouvera entiérement dans mon Livre tout ce qu'on peut souhaiter, & tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir, pour faire la Pierre Philosophale ; à la réserve toutefois de quelque chose, qu'il n'est permis à personne d'écrire ; parce qu'il n'y a que Dieu seul, ou un Ami qui doivent le révéler. Je puis dire néanmoins que pour peu que l'on ait d'expérience, il ne sera pas difficile d'apprendre cela même en ce Livre, à moins que d'être tout-à-fait stupide. Je proteste donc que dans ce Livre j'ai écrit la vérité toute nuë, & que je ne l'ai qu'un peu enveloppée ; afin que les Gens de bien & les Sages puissent heureusement cuëillir dans cet Arbre Philosophique les admirables Pommes des Hespérides. C'est pourquoi je vous exhorte, vous qui lirez ce Livre, à loüer & à remercier Dieu avec moi de ce qu'il m'a inspiré des sentimens si charitables, & de ce que dans une très-grande vieillesse, que je ne tiens que de lui, il a voulu me donner une véritable & cordiale affection, qui fait qu'il me semble que j'embrasse, que je chéris, & que j'aime tendrement tous les Hommes. Mais reprenons notre Discours, & achevons de parler de la Science.

L'Oeuvre n'eſt pas longue, & n'eſt pas difficile.

A l'égard du tems qu'il faut pour notre Oeuvre, on peut dire qu'elle eſt bien-tôt faite. Car au lieu que la Chaleur du Soleil employe cent ans à digérer & à produire un ſeul Métail dans les Mines, qui ſont dans la terre, comme je l'ai ſouvent vû & remarqué, notre Feu ſécret, je veux dire notre Eau ignée ſulphureuſe, qu'on appelle Bain Marie, le fait en fort peu de tems. L'Oeuvre n'eſt pas d'ailleurs d'un ſi grand travail, à celui qui la ſçait & qui l'entend, & la Matiére qu'on employe pour la faire, n'eſt pas ſi chére, outre qu'il en faut très-peu, que la dépenſe doive empêcher qui que ce ſoit d'y travailler; non plus que la difficulté de l'Opération, qui eſt de ſi peu de durée, & ſi facile, que c'eſt avec raiſon qu'on l'appelle *un Ouvrage de Femmes & un Jeu d'Enfans*. Courage donc, mon Fils, prie Dieu, lis continuellement les Philoſophes; car un Livre t'en fera entendre un autre. Penſes-y profondément; n'employe jamais aucune Matiére qui ſe diſſipe, & qui s'exale au feu; parce que l'Ouvrage, que tu dois te propoſer de faire, ne conſiſte point en des Matiéres combuſtibles, ou que le feu conſume entiére-

ment ; mais seulement à cuire & à faire digérer ton Eau, qui a été tirée des deux Luminaires, le Soleil & la Lune ; parce que c'est cette Eau, qui donne & qui augmente la couleur & le poids aux Corps imparfaits jusqu'à l'infini, qui est ce que tu prétens faire, & dont tu as besoin. Et cette Eau est une Fumée blanche, qui s'écoule dans les Corps parfaits, & qui s'y unit, comme l'Ame s'unit au Corps ; qui nettoye les Corps entiérement, & jusques dans leur centre, leur ôtant leur noirceur & ordure ; qui conjoint les deux Corps, & des deux n'en fait qu'un seul ; & enfin qui multiplie leur Eau ; rien ne pouvant ôter la couleur aux Corps parfaits, c'est-à-dire, au Soleil & à la Lune, que le seul Azot, je veux dire notre Eau, laquelle teint le Corps qui est rouge, en le faisant blanc, selon ses divers Régimes. Parlons maintenant des Feux (car c'est dans la conduite du Feu que consiste tout le Régime.)

Du Feu, de ses Différences & de son Régime.

Notre Feu est minéral, il est égal, il est continuel, il ne s'évapore point, s'il n'est trop fortement excité ; il participe du Soufre ; il est pris d'autre chose que de la Matiére, il détruit tout, il dissout, congéle

& calcine, & il y a de l'artifice à le trouver & à le faire, & il ne coûte rien, ou du moins fort peu. De plus il eſt humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, ſubtil, aërien, non violent, incomburant, ou qui ne brûle point, environnant, contenant & unique. Il eſt auſſi la Fontaine d'Eau vive, qui environne & contient le lieu, où ſe baignent & ſe lavent le Roi & la Reine. Ce Feu humide ſuffit en toute l'Oeuvre, au commencement, au milieu, & à la fin; parce que tout l'Art conſiſte en ce Feu. Il y a encore un Feu naturel, un Feu contre nature, & un Feu innaturel, & qui ne brûle point; & enfin pour complément, il y a un Feu chaud, ſec, humide, & froid. Penſez-bien à ce que je viens de dire, & travaillez bien & droitement, ſans vous ſervir d'aucune Matiére étrangére. Que ſi vous ne comprenez pas les Feux, dont je viens de parler, écoutez ce que je vais vous révéler des plus cachez & plus ſécrets Miſtéres des anciens Philoſophes, ſur le ſujet des Feux, & qui n'a jamais été écrit en aucun Livre juſqu'à préſent.

Trois ſortes de Feux dont on a beſoin dans l'Oeuvre.

Nous avons proprement *trois Feux*, ſans

lesquels l'Art ne peut être parfait ; & qui travaillera sans ces Feux, il travaillera inutilement. *Le prémier*, c'est *le Feu de la Lampe*, qui est un Feu continuel, humide, vaporeux, aërien ; & il y a de l'artifice à le trouver. Car la Lampe doit être proportionnée aux Lieux, où elle est enfermée ; & pour bien faire & bien conduire ce Feu, il faut être fort judicieux ; ce qu'un Artiste étourdi ne pourra jamais faire ; parce que si le Feu de la Lampe n'est pas proportionné Géométriquement, & comme il faut, il arrivera de deux choses l'une : ou que la chaleur étant trop foible, les Signes, que les Philosophes ont dit qui devoient arriver en un tems déterminé, ne paroîtront point, & un si long retardement rendra ton espérance vaine, ne se faisant rien de ce que tu auras prétendu : ou que la chaleur étant trop forte, les fleurs de l'Or se brûleront ; & tu auras regret d'avoir si malheureusement employé ta peine & ton travail. *Le second Feu* est *le Feu de Cendres*, dans lesquelles on pose & l'on enferme le Vaisseau scellé Hermétiquement : ou pour mieux dire, ce Feu est cette chaleur fort douce, qui vient de la vapeur tempérée de la Lampe, lequel environne également le Vaisseau. Ce Feu là n'est point violent à moins qu'on ne l'excite par trop. Il digére, il altére ; il est pris d'un autre Corps que de la Matiére [du

Feu.] Il est unique, il est même humide, & n'est pas naturel ; & il a tout de même les autres propriétés que je viens de dire. *Le troisiéme Feu*, c'est *le Feu naturel de notre Eau*, lequel on appelle autrement *Feu contre nature*, parce que c'est une Eau, & cependant ce Feu fait de l'Or un Esprit, ce que le Feu commun ne sçauroit faire. Ce Feu est Minéral, il est égal, il participe du Soufre, il détruit tout, il congéle, il dissout, & il calcine. Il est pénétrant, subtil, & ne brûle point. C'est *la Fontaine d'Eau vive*, dans laquelle le Roi & la Reine se baignent. Nous avons besoin de ce Feu en toute l'Oeuvre, au commencement, au milieu, & à la fin ; mais nous n'avons pas toûjours besoin des autres Feux, n'étans nécessaires qu'en un certain tems. Quand tu liras donc les Livres des Philosophes, aye toûjours présentes en ta mémoire ces trois maniéres de Feu, & les applique à leurs paroles ; & très-assûrément tu entendras facilement tout ce qu'ils diront du Feu.

Les Couleurs de l'Oeuvre, & ce qui les produit.

Pour ce qui est des Couleurs, celui qui ne noircira point ne sçauroit blanchir : parce que la Noirceur est le commencement de

la Blancheur, & c'eſt la marque de la putréfaction & de l'altération ; & lorſqu'elle paroît, c'eſt un témoignage que le Corps eſt déja pénétré & mortifié. Voici comme la choſe ſe fait. En la putréfaction qui ſe fait dans notre Eau, il paroît prémiérement une Noirceur, qui reſſemble à du boüillon gras, ſur lequel on a jetté du poivre. Et enſuite cette liqueur s'étant épaiſſie, & étant devenuë comme une terre noire, elle ſe blanchit en continuant de la cuire. Ce qui provient de ce que l'Ame du Corps ſurnage au deſſus de l'Eau comme une Crême blanche, & dans cette blancheur tous les Eſprits s'uniſſent ſi fortement, qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, n'étant plus volatils. C'eſt pourquoi il n'y a en toute l'Oeuvre qu'à blanchir le Laiton, & laiſſer là tous les Livres, afin de ne nous point embarraſſer par leurs lectures en des imaginations & en des travaux inutiles & ruineux. Car cette blancheur eſt la Pierre parfaite au blanc, & un Corps très-noble, par la néceſſité de ſa fin, qui eſt de convertir les Métaux imparfaits, en très-pur Argent, étant une Teinture d'une blancheur très-exubérante, qui les refait, & les perfectionne, & qui a une lueur brillante, laquelle étant unie aux Corps des Métaux imparfaits, y demeure toûjours, ſans pouvoir jamais en être ſéparée. Tu dois donc remarquer ici

que les Esprits ne sont point rendus fixes que dans la Couleur blanche. Et par conséquent elle est plus noble que les autres Couleurs qui l'ont devancée, & on la doit toûjours fort souhaiter, parce qu'elle est en quelque façon & en partie l'accomplissement de toute l'Oeuvre. Car notre Terre se pourrit prémiérement dans la Noirceur; puis elle se nettoye en s'élévant, & en se sublimant; & après qu'elle est desséchée, la Noirceur disparoît, & alors elle blanchit, & la domination humide & ténébreuse de la Femme, ou de l'Eau finit. C'est alors que la Fumée blanche pénétre le nouveau Corps, que les Esprits sont liez & fixez dans le sec; & que ce qui faisoit la corruption, & qui étoit difforme & noir, provenant de l'humide, s'en va. C'est alors encore que le nouveau Corps ressuscite transparent, blanc, & immortel, & qu'il est victorieux de tous ses Ennemis. Et de même que la chaleur, agissant sur l'humide, produit *la Noirceur*, laquelle est la prémiére Couleur qui paroît; aussi la même chaleur continuant toûjours à cuire, & de cette maniére agissant sur le sec, elle produit *la blancheur*, qui est la seconde Couleur principale de l'Oeuvre. Et enfin, la même chaleur, agissant encore sur le Corps purement sec, elle produit *la Couleur Orangée & la Rougeur*, qui est la troisiéme & der-

niére Couleur du Magiſtére parfait. Voilà pour les Couleurs. Cela fait voir que c'eſt avec raiſon que les Philoſophes ont dit que *ce qui a la tête rouge & puis blanche, les pieds blancs & puis rouges, & qui avoit auparavant les yeux noirs, cela ſeul eſt le Magiſtére.*

Sans la Diſſolution des Corps, l'Oeuvre ne ſe peut faire. C'eſt par elle qu'ils ſont vivifiez, & qu'ils croiſſent & multiplient.

Diſſous donc le Soleil & la Lune dans notre Eau diſſolvante, qui eſt leur Amie, étant de leur plus prochaine nature, qui les reconcilie & les unit; qui eſt comme leur Matrice, leur Mére, leur Origine, le Principe & la Fin de la vie qu'ils reçoivent par ſon moyen. Et c'eſt pour cela qu'en cette Eau ces deux Corps deviennent plus excellens & plus parfaits qu'ils n'étoient; parce que Nature ſe plaît en Nature, & que Nature contient Nature. Et ainſi ces Natures ſont conjointes enſemble par le lien d'un véritable mariage, & elles ne ſont plus qu'une ſeule Nature, qu'un ſeul Corps renouvellé & reſſuſcité, pour ne plus mourir, & pour demeurer immortel. C'eſt ainſi que s'entend ce que diſent les Philoſophes, *Qu'il faut allier les proches Parens avec les proches Parens, & qui ſont d'un même ſang.*

Alors ces Natures se recherchent & se poursuivent l'une l'autre; elles se pourrissent; elles s'engendrent, & elles se plaisent d'être ensemble; parce que la Nature est gouvernée par la Nature, qui lui est la plus proche, & qui l'aime. C'est ce qui a fait dire à Danthin, *Que notre Eau est une belle & agréable Fontaine, claire, & qui est destinée & préparée seulement pour le Roi & la Reine, qu'elle connoît parfaitement, comme eux la connoissent aussi fort bien.* Car cette Fontaine les attire à elle, & le Roi & la Reine demeurent trois jours, c'est-à-dire, trois mois à se baigner dans cette Fontaine, & elle les rajeunit, & les rend beaux. Et parce que le Soleil & la Lune ont pris leur Origine de cette Eau, qui est leur Mére; il faut nécessairement qu'ils rentrent une seconde fois dans le ventre de leur Mére, afin qu'ils renaissent, & qu'ils deviennent plus vigoureux, plus nobles & plus forts qu'ils n'étoient. Et partant, s'ils ne meurent, & s'ils ne sont changez en Eau, ils demeureront tout seuls, & ne rapporteront jamais de fruit. Mais s'ils meurent, & qu'ils soient dissous dans notre Eau, ils rapporteront du fruit au centuple: Et du même Lieu, où il sembloit qu'ils eussent été anéantis, & avoir perdu leur perfection, & n'être plus ce qu'ils étoient; de là même ils sortiront, & ils paroîtront ce qu'ils n'é-

toient pas, [parce qu'alors ils seront de beaucoup plus parfaits qu'auparavant.] Il faut donc fixer fort adroitement l'Esprit de notre Eau vive avec le Soleil & la Lune, parce que ces deux Corps étant convertis en nature d'Eau, ils meurent & deviennent semblables à des Corps morts; mais étant ensuite réanimez par cet Esprit, ils deviennent vivans, ils croissent & multiplient, comme tout ce qui a la vie végétative croît & multiplie.

Toute la préparation que l'Art peut donner à la Matiére n'est qu'extérieure, & la Nature fait le reste.

Tu n'as donc autre chose à faire qu'à préparer comme il faut la Matiére, extérieurement, parce que d'elle-même elle fait intérieurement tout ce qui est nécessaire pour se rendre parfaite. Car elle a en elle un principe & un mouvement, qui lui est intimement uni, & qui la fait agir par une voïe sûre sans se fourvoyer, & par un ordre infaillible, qui est incomparablement meilleur que quelque autre que ce soit que les Hommes pourroient inventer & s'imaginer. Ainsi prépare & dispose seulement ta Matiére, & la Nature fera tout le reste. Car pourvû que la Nature ne soit point empêchée, ni forcée à prendre une route

opposée à son dessein, elle suivra son mouvement & sa maniére d'agir, qu'elle a fort reglée, & fort certaine, tant pour concevoir que pour engendrer. C'est pourquoi après que tu auras préparé ta Matiére, tu dois prendre garde seulement à deux choses : Prémiérement à ne pas enflammer le Bain, en faisant un feu trop fort : Secondement à ne pas laisser exhaler l'Esprit, parce que s'il sortoit du Vaisseau, ton Opération seroit entiérement détruite, & tu n'en aurois que du chagrin & du dépit. Ce que je viens de dire fait voir évidemment la vérité de l'Axiome, qui dit, Que *selon le cours & la maniére d'agir de la Nature, il faut de nécessité que celui-là ne connoisse pas la Composition des Métaux, qui ne sçait pas comment on les doit détruire.* Il faut donc unir & conjoindre les Parens qui sont de même sang, parce que les Natures rencontrent les Natures qui sont leurs semblables, & en se pourrissant, elles se mêlent ensemble. Et partant il est nécessaire de sçavoir comment se fait cette corruption & cette génération, & de connoître comment les Natures s'embrassent mutuellement, & comment dans un Feu lent elles deviennent Amies, font leur paix, & s'unissent ensemble : Comment la Nature se plaît de la Nature : & Comment la Nature retient la Nature & la convertit en nature

blanche. Que si tu veux rougir cette nature blanche, il faut que tu la cuise sans relâche en un feu sec, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge comme du sang, qui ne sera qu'un pur Feu & une véritable Teinture. Et ainsi par un feu sec continuel, la Couleur blanche s'amende & se perfectionne; elle devient orangée, & puis elle se fait rouge, qui est une Couleur véritable & fixe. Et par conséquent, plus on la cuit, plus elle se colore, & la Teinture devient d'un rouge plus enfoncé. Il faut donc cuire la Composition [des Corps & de l'Esprit] avec un feu sec, & par une Calcination séche, sans aucune humidité; jusqu'à ce qu'elle soit revêtuë d'une Couleur très-rouge, & alors ce sera l'Elixir parfait.

De la Multiplication, & comment elle se doit faire.

Après cela, si l'on veut multiplier cet Elixir, il faudra le dissoudre une seconde fois dans de nouvelle Eau dissolvante, & lui donner une seconde cuisson, pour le blanchir & le rougir par les dégrés du Feu, en recommençant & refaisant tout de nouveau, comme l'on vient de faire au prémier Régime. Dissous, congéle, réïtére ces deux Opérations, fermant, ouvrant & multipliant en quantité & en qualité autant

qu'il te plaira. Car par une nouvelle corruption & par une seconde génération un nouveau mouvement s'introduit dans la Matiére, de sorte qu'on ne pourroit jamais voir la fin de la Multiplication, si l'on vouloit toûjours recommencer à dissoudre & à congéler, par le moyen de notre Eau dissolvante, en refaisant les mêmes Opérations qu'au prémier Régime, ainsi que je l'ai déja dit. De cette maniére la vertu de l'Elixir s'augmente & multiplie tellement en quantité & en qualité, que si dans la prémiére Oeuvre, une partie avoit la vertu de teindre & de transmuer cent parties de Métail imparfait; à la seconde, cette vertu augmentera de dix fois autant, de sorte qu'une partie en transmuëra mille. A la troisiéme fois elle augmentera encore d'autant, & elle en transmuëra dix mille. Et si l'on continuë [à multiplier l'Elixir,] sa vertu ira à l'infini, & il teindra & fixera véritablement & parfaitement quelque quantité que ce soit de Métail imparfait. C'est ainsi que *par une chose de peu de valeur*, on peut augmenter la Couleur ou Teinture, la vertu & le poids des Métaux. Il est donc vrai ce que disent les Philosophes, Que *notre Feu & l'Azot te suffisent pour faire toute l'Oeuvre.* Cuis une seconde fois, réïtére la cuisson, dissous, congéle & continuë à multiplier autant qu'il te plaira,

jusqu'à ce que ta Médecine soit fondante comme de la cire, & qu'elle ait la qualité & la vertu que tu souhaites.

Récapitulation de la seconde Opération du Magistére, & comment elle se fait.

La perfection & l'accomplissement de la seconde Oeuvre, ou pour mieux dire de la seconde Pierre, c'est-à-dire du second Ouvrage du Magistére, consiste donc en ce que je vais dire, & que tu dois bien remarquer. Il faut prendre le Corps parfait, & le mettre dans notre Eau, les enfermer dans une Maison de verre, qui soit bien fermée & bouchée éxactement avec du ciment, de crainte que l'air n'y entre, ou que l'humidité (je veux dire notre Eau Mercurielle) que l'on y a mise, n'en sorte, & ne s'évapore. On doit tenir cette Composition en digestion dans une chaleur douce, telle qu'est la chaleur bien tempérée du bain ou du fumier, & continuer à la cuire parfaitement, par un feu qu'il faut incessamment entretenir, jusqu'à ce que le Corps parfait pourrisse, & qu'il se dissolve en une Matiére noire, & qu'ensuite il soit élevé & sublimé par l'Eau; afin que par ce moyen il soit nettoyé de toute sa noirceur, & qu'il sorte des ténébres, qu'il soit blanchi & rendu subtil, jusqu'à la derniére pureté

reté qu'il peut acquérir par la Sublimation ; & enfin jusqu'à ce qu'il devienne volatil, & qu'il soit blanc dedans & dehors. Car, disent les Philosophes, *le Vautour, qui vole sans aîles en l'air, crie, & demande de pouvoir aller sur la Montagne :* c'est-à-dire sur l'Eau, au dessus de laquelle l'Esprit blanc est porté & élevé. Continuë alors de faire un feu qui soit propre & convenable, & l'Esprit, c'est-à-dire la Substance subtile du Corps & du Mercure, [laquelle est une *Quinteſſence* plus blanche que la neige] montera & s'élevera sur l'Eau. Et sur la fin continuë & augmente ton feu, afin que tout ce qui est de spirituel monte entiérement. Car tu dois sçavoir que tout ce qui est clair, pur & spirituel s'éléve en haut dans l'air, & ressemble à une fumée blanche ; & c'est ce qu'on appelle *le Lait de la Vierge. Il faut donc*, ainsi que l'a dit la Sybile, *que le Fils de la Vierge soit éxalté, & qu'après sa Résurrection, sa Quinteſſence blanche soit élevée vers le Ciel*, & que ce qu'il y a de grossier & d'épais demeure en bas dans le fond du Vaisseau & de l'Eau. Après cela, le Vaisseau étant refroidi, tu trouveras dans le fond ses féces & impuretés noires, brûlées & séparées de l'Esprit, & de la *Quinteſſence* blanche, lesquelles il faut jetter. C'est en ce tems-là que l'Argent-vif pleut de notre Air, sur la Terre

nouvelle ; & cet Argent-vif s'appelle l'Argent-vif ſublimé avec l'Air, duquel ſe fait l'Eau viſqueuſe, nette & blanche, qui eſt la véritable Teinture, ſéparée de toute lie & impureté noire. Et c'eſt ainſi que notre Airain ou Laiton, eſt régi & gouverné avec notre Eau ; qu'il eſt purifié & embelli d'une Couleur blanche, laquelle il n'acquiert, & qui ne ſe fait que par la cuiſſon & par la coagulation de l'Eau. Cuis donc inceſſamment, *lave le Laiton, pour lui ôter ſa noirceur ;* ce que tu feras, non pas avec la main, mais avec la Pierre ou le Feu ; je veux dire, avec notre Eau ſeconde Mercurielle, qui eſt une véritable Teinture. Car ce n'eſt pas avec les mains que ſe fait cette ſéparation du pur d'avec l'impur ; C'eſt la Nature elle-même qui toute ſeule la fait, & qui donne véritablement la derniére perfection, par les Opérations qu'elle fait en cercle, c'eſt-à-dire en recommençant toûjours le même travail.

L'union de l'Eſprit & du Corps eſt une Opération de la Nature, & non pas de l'Art.

Il eſt évident de ce que nous venons de dire que la Compoſition qui ſe fait de l'Eſprit & du Corps, n'eſt pas une Opération qui ſe faſſe avec la main, puiſque c'eſt un changement qui ſe fait des Natu-

res de ces deux choſes entre elles. Parce que c'eſt la Nature elle-même, laquelle ſe diſſout & ſe coagule : c'eſt elle-même qui ſe ſublime, qui s'éléve, & qui ſe blanchit, après qu'elle a ſéparé les féces & les impuretés. Et dans la Sublimation, les parties qui ſont les plus ſubtiles, les plus pures, & qui ſont eſſentielles, ſe joignent & s'uniſſent enſemble. Car le feu a cela de propre, qu'en élevant les parties les plus ſubtiles, il éleve toujours les plus pures, & par conſéquent il laiſſe les plus groſſiéres, qui demeurent au fond. C'eſt pourquoi il faut ſublimer continuellement en vapeur, par un feu moderé, afin que ce qui ſe ſublime reçoive l'Eſprit par l'air, & qu'il ait vie. Car la nature de toutes choſes reçoit la vie par l'inſpiration de l'air. Ainſi tout notre Magiſtére ne conſiſte qu'à faire une vapeur, & à ſublimer l'Eau. Il faut donc que notre Laiton ſoit élevé par les dégrés du feu, & que de lui-même, ſans nulle violence, il monte librement. Et par ainſi, ſi le Corps n'eſt lavé & diſſout avec le Feu & l'Eau ; s'il n'eſt tellement attenué & rendu ſi ſubtil qu'il s'éléve comme un Eſprit, ou comme de l'Argent-vif, qui monte & ſe ſublime, ou même comme une Ame blanche ſéparée de ſon Corps, & enlevée dans la Sublimation des Eſprits, on ne ſçauroit rien faire. Mais lorſqu'il vient à

s'élever, il naît dans l'air, & il se change dans l'air, il s'y fait vivant avec la vie, & il devient entiérement spirituel & incorruptible. Ainsi, dans ce Régime, le Corps est fait Esprit de nature subtile, & l'Esprit s'incorpore ou devient Corps, & il n'est plus qu'une seule & même chose avec lui. Et outre cela en cette *Sublimation*, *Conjonction & Elévation*, toute la Composition se fait blanche.

La Sublimation qui fait l'union du Corps & de l'Esprit.

Il est donc absolument nécessaire que cette Sublimation philosophique & naturelle se fasse, parce que c'est elle qui fait la paix entre le Corps & l'Esprit, & qui les accorde en spiritualisant l'un, & corporifiant l'autre, ce qu'il est impossible qui se fasse autrement, qu'en séparant leurs parties spirituelles, d'avec celles qui sont épaisses & grossiéres. C'est pourquoi il faut sublimer l'un & l'autre, c'est-à-dire le Corps & l'Esprit, afin que ce qu'ils ont de pur monte, & que ce qui est d'impur & de terrestre décende *pendant la tourmente de la Mer orageuse*. Et partant il faut cuire continuellement, afin que la Composition devienne d'une nature subtile; & jusqu'à ce que le Corps prenne & attire l'Ame blan-

che mercurielle, qu'il retient naturellement, & qu'il ne quitte jamais, sans qu'on l'en puisse séparer; parce qu'elle est semblable à lui, étant comme lui de la prémiére nature pure & simple. Il faut donc faire la séparation de ces deux choses par la cuisson, afin que rien ne reste de la graisse de l'Ame, qui n'ait été élevé & éxalté jusqu'au haut du Vaisseau. Et de cette maniére l'un & l'autre, le Corps & l'Esprit, seront réduits à la même simplicité, qui les rendra égaux & semblables. Et par même moyen ils acquerreront ensemble une blancheur simple & pure. Ainsi, ce que disent les Philosophes est véritable, Que *le Vautour, qui vole dans l'air, & le Crapaut qui marche sur la terre, sont le Magistére.* C'est pourquoi, *quand tu sépareras la Terre de l'Eau*, c'est-à-dire *du Feu, & le subtil de l'épais & grossier, doucement & avec grande industrie, ce qui sera pur montera de la Terre au Ciel, & l'impur décendra en Terre, & la partie la plus subtile recevra en haut, où elle sera élevé, la nature de l'Esprit; & ce qui décendra en bas, prendra la nature de Corps terrestre.*

Il faut donc que par cette Opération la Nature blanche, qui est l'Esprit, soit élevée avec la plus subtile partie du Corps, en laissant en bas les féces & les impuretés; ce qui se fera en peu de tems. Car l'Ame

est unie avec le Corps, laquelle est sa Compagne, & elle reçoit sa perfection de lui. C'est pourquoi le Corps dit, *ma Mére m'a engendré, & j'engendre ma Mére.* Or après que l'Ame a rendu le Corps volatil; Elle, en bonne Mére, couve & nourrit le mieux qu'il lui est possible ce Fils, qu'elle a enfanté, jusqu'à ce qu'il soit devenu en état de perfection. Voici un Sécret, écoute-le. Tiens & conserve le Corps de notre Eau mercurielle, jusqu'à ce qu'il monte & s'éléve avec l'Ame blanche, & que ce qui est de terrestre, & qu'on appelle *la Terre restante*, tombe au fond. Tu verras alors que l'Eau se coagulera elle-même avec son Corps; & quand tu le verras, sois sûr que la Science est véritable, & que tu as bien procédé. Car le Corps coagule son Eau en la rendant une chose séche, comme la préſure de l'Agneau caille le lait, & le change en fromage. De cette maniére l'Esprit pénétrera le Corps, & ils s'uniront en se mêlant par leurs moindres parties, & le Corps attirera à soi son Eau, je veux dire l'Ame blanche, comme l'Aimant attire le Fer, tant par la ressemblance de leur nature, que par son avidité ou attraction naturelle. Alors l'un contient l'autre, & c'est-là notre Sublimation & notre Coagulation, laquelle arrête & retient tout ce qui est volatil, & l'empêche de fuir, en

le rendant fixe. Cette Compoſition n'eſt donc pas une Compoſition qui ſe faſſe avec les mains; mais, comme je l'ai dèja dit, c'eſt un changement de Natures, & une union admirable de leur froid avec leur chaud, & de leur humide avec leur ſec. Car le chaud ſe mêle avec le froid, & le ſec avec l'humide. Et c'eſt auſſi de cette maniére que ſe fait la mixtion & la conjonction du Corps & de l'Eſprit, que les Philoſophes appellent le changement des Natures contraires, parce qu'en cette Diſſolution & Sublimation, l'Eſprit eſt changé en Corps, & le Corps eſt fait Eſprit. De même auſſi ces deux choſes étant mêlées, & réduites en une, elles ſe changent l'une l'autre, le Corps rendant l'Eſprit Corps, & l'Eſprit changeant le Corps en un Eſprit teint & blanc.

Récapitulation de la ſeconde Opération du Magiſtére, & les trois Signes qui marquent la putréfaction.

Je le répete donc encore pour la derniére fois: Cuis le Corps dans notre Eau blanche; c'eſt à-dire dans notre Mercure, juſqu'à ce qu'il ſoit diſſout, & qu'il devienne noir. Enſuite, par une cuiſſon continuelle, il perdra ſa noirceur, & enfin le Corps, ainſi diſſous, s'élévera avec l'Ame

blanche; & lors l'un se mêlera avec l'autre, & ils s'embrasseront tous deux si étroitement, qu'en nulle maniére ils ne pourront être séparez l'un d'avec l'autre. C'est alors que par un accord & une union réelle & effective, l'Esprit est uni avec le Corps, & qu'ils ne sont plus tous deux qu'une seule & même chose permanente & fixe. Et c'est-là ce qu'on appelle *la solution du Corps & la coagulation de l'Esprit, qui se font par une seule & même Opération.* Celui qui sçaura donc marier, engrosser, mortifier ou tuer, pourrir, engendrer, vivifier les Espéces, introduire ou faire venir une Lumiére blanche, nettoyer le Vautour de sa noirceur, & le faire sortir des ténébres, jusqu'à ce que par le feu, il soit purgé, teint & coloré, & purifié de ses derniéres taches; celui là aura en sa possession une chose si excellente & si noble, que les Rois auront de la vénération pour lui.

Il faut donc que le Corps demeure dans l'Eau, jusqu'à ce qu'il soit dissout en Poudre noire au fond du Vaisseau & de l'Eau, & cette Poudre est ce qu'on appelle *la Cendre noire.* Et c'est là la corruption du Corps, que les Sages appellent *Saturne, Airain ou Laiton, Plomb des Philosophes, & Poudre discontinuée*, ou sans nulle liaison. Et il y a trois Signes qui paroissent en cette putréfaction, & résolution du Corps.

Le

FIGURES D'ABRAHAM JUIF



1

NICOLAS FLAMEL
ET
PERRENELLE SA FEMME

COMMENT LES INOCENS FURENT
OCCIS PAR LE COMMANDEMENT
DU ROY HERODES

Le prémier, c'eſt une couleur noire; le ſecond, eſt une diſcontinuité ou déſunion des parties; & le troiſiéme, une mauvaiſe odeur, ſemblable à l'odeur qui ſort des Sépulchres quand on les ouvre. C'eſt donc là cette *Cendre*, de laquelle les Philoſophes ont dit tant de choſes, *laquelle eſt demeurée au fond du Vaiſſeau*, & qu'ils diſent, *que nous ne devons pas mépriſer; parce qu'en cette Cendre eſt le Diadême du Roi*, & l'Argent-vif noir & impur, à qui on doit ôter la noirceur, en le cuiſant continuellement en notre Eau, juſqu'à ce qu'il s'éléve en haut en couleur blanche. Et alors il eſt appellé *l'Oye & le Poulet d'Hermogéne*. Car *celui qui noircit la Terre rouge & la rend blanche, il a le Magiſtére, & celui-là auſſi qui tuë le Vif, & qui reſſuſcite le Mort.* Blanchis donc le noir & rougis le blanc, afin que tu accompliſſes l'Oeuvre parfaitement. Et quand tu verras paroître la blancheur véritable, qui brille comme une *Epée nuë*, ſçache que la rougeur eſt cachée dans cette blancheur. Il ne faut pas alors tirer cette blancheur du Vaiſſeau; mais il faut ſeulement la cuire, ſi l'on veut qu'avec la ſéchereſſe & la chaleur, la Couleur orangée y ſurvienne prémiérement, & enfin la très-brillante rougeur. Quand tu la verras, admire-là avec grand étonnement, & louë Dieu très-bon & très-grand,

qui donne la Sageſſe, & conſéquemment les Richeſſes, à qui il lui plaît, & qui ôte tout de même l'un & l'autre aux Méchans, & les en prive pour jamais, en punition de leurs crimes, les livrant en la puiſſance & en l'eſclavage des Démons, leurs Ennemis. Qu'il ſoit glorifié & loüé à jamais, & dans toute l'étenduë & la durée des Siécles. Ainſi ſoit-il.

TABLE

DU LIVRE D'ARTEPHIUS;

ANCIEN PHILOSOPHE,

Qui traite de l'Art sécret, ou de la Pierre Philosophale.

1 LE prémier Mercure des Philosophes, est un Soufre & un Argent-vif blanc, qui dissout l'Or & le blanchit, page 112
2 Blanchir le Laiton, c'est le réduire en un Argent-vif fixe, & un Soufre blanc incombustible, p. 116
3 Le prémier Mercure, en dissolvant l'Or & l'Argent, s'unit à eux inséparablement, p. 117
4 Le prémier Mercure dissout tous les Métaux & les Pierres mêmes, p. 119
5 Plusieurs noms de ce Mercure, p. 120
6 Le Mercure est une moyenne Substance claire, qui, en dissolvant les Corps parfaits, se congéle & se fixe, p. 122
7 Autres noms de ce Mercure, p. 123
8 Le prémier effet du Mercure est d'atténuer, altérer & ramolir les Corps parfaits, p. 125

9 Plus ce Mercure les rends volatils, & plus il les ſpiritualiſe, p. 126
10 Le ſecond Mercure des Philoſophes comprend les Soufres des deux Corps parfaits avec leur Mercure, p. 127
11 Autres noms du prémier Mercure pris de ſes effets, p. 129
12 Suite des noms & des vertus de ce Mercure, p. 131
13 Explication de la Diſſolution des Corps parfaits, p. 132
14 Le Feu doit être lent pour faire la Sublimation, p. 135
15 Il faut jetter les féces & impuretés qui ſe ſéparent dans la Diſſolution, p. 135
16 Cette ſéparation eſt la Clef de l'Oeuvre, p. 137
17 L'Ame ou Teinture des Corps parfaits, appellée l'Or blanc ou la Magnéſie, ne peut être ſublimée que par le prémier Mercure, qui eſt volatil, p. 138
18 Cette Ame ou Teinture ne ſe tire que peu à peu par le Mercure, qui l'éleve par ſa volatilité, p. 140
19 Le Magiſtére ſe fait d'une ſeule choſe, & à peu de frais, p. 144
Il n'y a qu'une Pierre, qu'une Médecine, qu'un Vaiſſeau, qu'un Régime, & qu'une ſeule maniére, pour faire ſucceſſivement le Blanc & le Rouge. Ainſi, quoique les Philoſophes diſent ſouvent, mets ceci,

mets cela, *ils n'entendent point néanmoins qu'il faille prendre plus d'une seule chose, la mettre une seule fois dans le Vaisseau, & le fermer ensuite, jusqu'à ce que l'Oeuvre soit entiérement parfaite & accomplie : Et les Philosophes n'ont dit tout cela que pour tromper les Imprudens*, p. 144

20 L'Oeuvre n'est ni longue, ni difficile, p. 447

21 Du Feu, de ses Différences & de son Régime, p. 148

22 Trois sortes de Feux, dont on a besoin dans l'Oeuvre, p. 149

23 Des Couleurs de l'Oeuvre, & de ce qui les produit, p. 151

24 Que sans la Dissolution des Corps, l'Oeuvre ne se peut faire, & que c'est par là qu'ils sont vivifiez, qu'ils croissent & multiplient, p. 154

25 Toute la préparation que l'Art peut donner à la Matiére, n'est qu'extérieur, & la Nature fait le reste, p. 156

26 De la Multiplication, & comment elle se doit faire, p. 158

27 Récapitulation de la seconde Opération du Magistére, & comment elle se fait, p. 160

28 L'union de l'Esprit & du Corps, est une Opération de la Nature, & non pas de l'Art, p. 162

29 Que c'eſt la Sublimation qui fait cette union du Corps & de l'Eſprit, p. 164
30 Comment ce fait cette Sublimation & cette union, & que c'eſt la Nature qui les fait, p. 166
31 Récapitulation de la ſeconde Opération du Magiſtére, & les trois Signes qui marquent la putréfaction, p. 167

LE LIVRE DE SYNESIUS,

Sur l'Oeuvre des Philosophes.

QUOIQUE les anciens Philosophes ayent écrit diversement de cette Science, cachant sous une infinité de noms différens les vrais Principes de l'Art, néanmoins ils ne l'ont pas fait sans de grandes considérations, que nous rapporterons dans la suite. Et quoiqu'ils ayent parlé différemment les uns des autres, ils n'en sont pas pour cela plus discordans entr'eux. Mais tendant tous à une même fin, & parlant d'une même chose, ils ont jugé à propos d'appeller principalement le propre Agent, d'un nom quelquefois contraire à sa nature & à ses qualités. Or concevez, mon Fils, que le Dieu Tout-puissant a

créé deux Pierres avec cet Univers, qui ſont la *Blanche* & la *Rouge*; que ces deux Pierres ſont ſous un même Sujet, & qu'elle croiſſent en telle abondance, que chacun en peut prendre autant qu'il en a beſoin. Leur Matiere eſt de telle nature, qu'elle tient le *milieu* entre le Métail & le Mercure, & elle eſt en partie fixe, & en partie volatile; car autrement elle ne tiendroit point le *milieu* entre les Métaux & le Mercure. Cette Matiére eſt l'Inſtrument qui accomplira notre déſir, ſi nous lui donnons la préparation qui lui eſt convenable. Par cette raiſon ceux qui travaillent en cet Art, ſans connoître ce *milieu*, perdent leur peine; mais s'ils le connoiſſent, toutes choſes leur ſeront poſſibles. Sçachez, mon Fils, que ce *milieu*, étant aërien, ſe trouve avec les Corps céleſtes, & à proprement parler les Genres, *Maſculin* & *Féminin*, ſont en lui, ayant une vertu forte, fixe & permanente; & les Philoſophes ont ſeulement parlé de l'Eſſence de ces deux Genres par ſimilitudes, & par figures, afin que la Science ne fût pas compriſe par les Ignorans, parce que tout périroit, ſi cela arrivoit de la ſorte; mais qu'elle le fût ſeulement par les Ames patientes & par les Eſprits ſubtils, pénétrans, & qui ne ſont ſuſceptibles d'aucun ſentiment d'avarice, étant perſuadez que ces Ames divines,

après avoir pénétré dans le Puits de Démocrite, c'eſt-à-dire dans la vérité des Natures, connoîtront que ce ſeroit confondre tous les Ordres, & toutes les Profeſſions, ſi les Méchans comme les Bons pouvoient faire autant d'Or & d'Argent qu'ils en pourroient déſirer. C'eſt pour cela qu'ils n'ont voulu parler que par figures, par types, & par analogies, afin de n'être entendus que par les Ames ſaintes & doüées de ſageſſe. Néanmoins ils ont dans leurs Ouvrages indiqué une certaine Voye, & preſcrit de certaines Régles, par leſquelles un Sage peut comprendre ce qu'ils ont écrit occultement, & parvenir au but qu'il ſe propoſe, après être tombé comme moi dans quelques erreurs: Dieu en ſoit loüé. Et quoique ceux qui ne peuvent pénétrer dans la Science, dûſſent comprendre ces raiſons, & ne pas condamner ce qu'ils ne conçoivent pas, au contraire ils accuſent les Philoſophes de fauſſeté & de méchanceté; en ſorte que l'Art en eſt preſque mépriſé par tout, parce qu'il y a peu de Sages qui parviennent à en connoître la vérité pour la défendre. Or je vous dis, mon Fils, que les Philoſophes en ont toûjours écrit ſelon la vérité, mais obſcurément, & ſouvent même fabuleuſement; ce que je développe dans ce petit Livre, & mets en une telle évidence, que ceux

qui désireront apprendre la Science, entendront ce qui a été caché par ces Philosophes. Cependant, s'ils pensoient m'entendre sans connoître la nature des Elémens & des Choses créées, & sans avoir une notion parfaite de notre riche Métail, ils se tromperoient & travailleroient inutilement. Mais, s'ils connoissent les Natures, qui *fuyent* & celles qui *suivent*, ils pourront, par la grace de Dieu, parvenir où tendent leurs désirs. Je demande donc au Tout-puissant que celui qui pénétrera dans le Sécret des Sages, travaille à la gloire de sa Divinité. Sçachez donc, mon cher Fils, que l'Ignorant ne peut pénétrer dans le Sécret de l'Art, parce qu'il n'a pas la connoissance du vrai Corps. Connoissez donc, mon Fils, les Natures, le pur & l'impur, car nulle chose ne peut donner ce qu'elle n'a pas. Et comme les choses ne sont & ne peuvent se faire selon leur nature, servez-vous donc du plus parfait & plus prochain *Membre* que vous trouverez, & cela vous suffira. Laissez donc le *Mixte*, & prenez son *Simple*, car il en est la *Quintessence*. Considérez que nous avons deux Corps de très-grande perfection, remplis d'Argent-vif. Tirez-en donc votre Argent-vif, & vous en ferez la Médecine, qu'on appelle Quintessence, ayant une puissance permanente, & toûjours vic-

torieuse. C'est une vive Lumiére, qui éclaire toute Ame qui l'apperçoit une fois. Elle est le nœud & le lien de tous les Elémens, qu'elle contient en soi, comme elle est l'Esprit qui nourrit & vivifie toutes choses, & par le moyen duquel la Nature agit dans l'Univers. Elle est la force, le commencement, le milieu & la fin de l'Oeuvre. Pour vous déclarer le tout en peu de mots, sçachez, mon Fils, que la Quintessence & la chose occulte de notre Pierre, n'est que notre Ame visqueuse, céleste & glorieuse, que nous tirons par notre Magistére de sa Miniére, qui seule l'engendre, & qu'il n'est pas en notre pouvoir de faire cette Eau par aucun Art, la Nature pouvant seule l'engendrer. Et cette Eau est le Vinaigre très-aigre qui fait du Corps de l'Or un pur Esprit. Et je vous dis, mon Fils, de ne faire aucun compte des autres choses, parce qu'elles sont vaines, mais seulement de cette Eau, qui brûle, blanchit, dissout & congéle. C'est elle enfin qui putréfie, & qui fait germer. C'est pourquoi je vous avertis que toute votre intention doit être en la cuisson de votre Eau, & que vous ne devez point vous impatienter de la longueur du tems; autrement vous ne retireriez aucun fruit de votre travail. Cuisez donc doucement cette Eau, jusqu'à ce qu'elle change une fausse

Couleur, en une Couleur parfaite, & prenez garde dès le commencement de brûler ſes fleurs, ou de trop vous hâter pour parvenir plus promptement à la fin que vous vous propoſez. Fermez éxactement votre Vaiſſeau, afin que ce que vous y aurez mis ne puiſſe en ſortir, & par ce moyen vous pourrez réuſſir dans votre travail. Et remarquez que diſſoudre, calciner, teindre, blanchir, rafraîchir, baigner, laver, coaguler, imbiber, cuire, fixer, broyer, deſſécher & diſtiler ſont une même choſe, & que tous ces mots veulent dire ſeulement cuire la Nature juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaite. Remarquez encore, Que tirer l'Ame, ou l'Eſprit, ou le Corps, n'eſt autre choſe que les Calcinations, qui ſignifient l'Opération de Vénus. C'eſt donc avec le Feu que ce fait l'extraction de l'Ame, & que l'Eſprit ſort doucement. Comprenez-moi bien. Cela peut encore être dit de l'extraction de l'Ame du Corps, & appellé réduction ſur le Compoſé, juſqu'à ce que le tout ſoit conduit à la commixtion des quatre Elémens. Ainſi, ce qui eſt deſſous eſt ſemblable à ce qui eſt deſſus, & de cette ſorte il s'y fait deux Luminaires, l'un fixe & l'autre volatil; le fixe demeurant deſſous, & le volatil s'élevant deſſus, en ſe tenant dans un continuel mouvement juſqu'à ce

que celui qui est dessous, qui est le Mâle, monte sur la Fémelle, & que le tout soit fixé. Alors il naît un Luminaire sans pareil. Et comme au commencement un Seul a été, de même en cette Matiére tout viendra d'un Seul, & retournera en un Seul. Ce qui veut dire, convertir les Elémens, & convertir les Elémens s'appelle faire l'humide sec, & le fugitif fixe, afin que la chose épaisse se diminuë, & affoiblisse celle qui fixe les autres, demeurant le Fixatif de la chose. Ainsi se fait la mort & la vie des Elémens, qui, étant composez, germent & produisent. De même, une chose parfait l'autre, & l'aide à combattre contre le Feu.

PRATIQUE.

IL faut, mon Fils, que vous travailliez avec le Mercure des Philosophes, qui n'est pas le Mercure vulgaire, ni du vulgaire en tout, mais qui, selon ces Philosophes, est la prémiére Matiére, l'Ame du Monde, l'Elément froid, l'Eau bénîte, l'Eau des Sages, l'Eau venimeuse, le Vinaigre très-fort, l'Eau minérale, l'Eau céleste grasse, le Lait Virginal, notre Mercure minéral & corporel. Lui seul parfait les deux Pierres, la *Blanche* & la *Rouge*.

Prenez garde à ce que dit Géber, Que notre Art ne consiste pas en la multitude des choses diverses, parce que le Mercure est une seule chose, c'est à dire une seule Pierre, dans laquelle consiste tout le Magistére, & à laquelle il ne faut ajoûter aucune chose étrangére. Au contraire, on doit dans sa préparation en ôter toutes les Matiéres superfluës, d'autant que toutes les choses nécessaires à l'Art sont contenuës dans cette Matiére. C'est pourquoi il dit précisément : Nous n'ajoûterons rien d'étranger, sinon le Soleil & la Lune pour la Teinture blanche & rouge, qui ne sont pourtant pas étrangers, mais qui sont le Ferment par lequel se fait l'Oeuvre. Enfin, mon Fils, remarquez que ces Soleils & ces Lunes ne sont pas semblables aux Soleils & aux Lunes vulgaires, parce que nos Soleils & nos Lunes sont meilleurs en leur nature, que les Soleils & les Lunes vulgaires. Notre Soleil & notre Lune dans un même Sujet sont vifs, & ceux du vulgaire sont morts en comparaison des nôtres, qui sont éxistans & permanens dans notre Pierre. Après quoi vous observerez que le Mercure, tiré de nos Corps, est semblable au Mercure aqueux & commun, & par cette raison la chose se réjoüit de son semblable, se plaît avec lui, & s'y unit mieux & plus volontiers, ainsi que font le

Simple & le Composé ; ce que les Philosophes ont soigneusement caché dans leurs Livres. Tout le bénéfice de cet Art est donc dans le Mercure, dans le Soleil & dans la Lune, & tout le reste ne sert de rien. Aussi, dit Diomédes : Use de la Matiére, dans laquelle tu n'introduiras aucune chose étrangére, ni Poudre, ni Eau, parce que les choses diverses n'amendent point notre Pierre. Il démontre par ces paroles, à qui l'entend bien, que la Teinture de notre Pierre ne se retire que du Mercure des Philosophes, lequel est leur Principe, leur Racine, & leur grand Arbre, d'où sortent tant de Rameaux.

PREMIERE OPERATION.

De la Sublimation.

NOTRE Sublimation n'est point vulgaire, mais philosophique, par le moyen de laquelle nous ôtons le superflu de la Pierre, qui n'est en effet qu'élévation de la partie non fixe par la fumée ou vapeur ; car la partie fixe doit demeurer au fond ; aussi ne voulons-nous pas que l'un se sépare de l'autre ; mais nous voulons qu'ils demeurent & se fixent ensemble. Et sçachez, mon Fils, que celui qui subli-

mera comme il faut notre Mercure Philosophique, dans lequel est toute la vertu de la Pierre, il parfera le Magistére. Ce qui fait dire à Géber, Que toute la perfection consiste dans la Sublimation, & dans cette Sublimation sont toutes les autres Opérations, sçavoir Distillation, Assation, Destruction, Coagulation, Putréfaction, Calcination, Fixation, Réduction des Teintures blanches & rouges, procréées & engendrées dans un Fourneau & dans un Vaisseau, & c'est le chemin droit jusqu'à la consommation finale de l'Oeuvre. Surquoi les Philosophes ont fait divers Chapitres, pour tromper les Ignorans, & les écarter de la véritable voye.

Prenez donc, au nom de Dieu, mon Fils, la vénérable Matiére des Philosophes, nommée prémier *Hylec* des Sages, lequel contient notre Mercure Philosophique, appellé prémiére Matiére du Corps parfait; mettez-le en son Vaisseau, clair, lucide & rond, bien bouché, & scellé du Sceau des Sceaux, & le faites échauffer dans son Lieu bien préparé, avec une chaleur tempérée, pendant un mois Philosophique, le conservant continuellement dans la sueur de la Sublimation jusqu'à ce qu'il commence à se purifier, s'échauffer, se colorer & se congéler avec son *Humidité Métallique*, & qu'il se fixe de sorte qu'il

qu'il ne monte plus rien par la Substance fumeuse & aërienne; mais qu'elle demeure fixe au fond du Vaisseau, altérée & privée de toute Humidité visqueuse, purifiée & noire, qui s'appelle Robe noire, Ténébres, ou la Tête du Corbeau. Ainsi, quand notre Pierre est dans le Vaisseau, & qu'elle monte au haut en fumée, cette maniére de monter se nomme Sublimation, & lorsqu'elle tombe du haut en bas, elle s'appelle Distillation & Descension. Quand elle commence à tenir de la Substance fumeuse, & à se putréfier, & que par la fréquente Assention & Descension elle commence à se coaguler, alors la Putréfaction se fait, & le Soufre dévorant se forme. Et enfin, par la privation de l'humidité radicale de l'Eau, la Calcination & la Fixation se font en un même tems, par la seule Cuisson, & dans un seul Vaisseau, comme nous l'avons déja dit. De plus, la véritable séparation des Elémens se fait dans cette Sublimation, parce que dans cette même Sublimation l'Elément de l'Eau se change en un Elément terrestre, sec & chaud. Ce qui montre manifestement que la séparation des quatre Elémens en notre Pierre n'est pas vulgaire, mais philosophique. Et cela fait voir aussi qu'il n'y a seulement que deux Elémens formels dans notre Pierre, sçavoir la Terre & l'Eau; mais la Terre con-

tient en sa Substance la vertu & la siccité du Feu ; & l'Eau contient en soi l'Air avec son humidité. En sorte donc que nous ne voyons dans notre Pierre que deux Elémens, quoiqu'elle en contienne quatre en effet. Vous pouvez juger par ce que je vous dis ici, que la séparation des quatre Elémens est purement philosophique, & non pas vulgaire, comme la font tous les Ignorans. Continuez donc, mon Fils, votre Cuisson à feu lent, jusqu'à ce que toute la Matiére, qui paroît noire sur la superficie, soit entiérement changée par le Magistére. Les Philosophes nomment cette noirceur, Robe ténébreuse de la Pierre ; & quand elle est devenuë claire, ils l'appellent Eau mondifiée de la Terre, ou bien de l'Elixir. Et remarquez que la noirceur, qui apparoît, est le signe de la Putréfaction, & que le commencement de la Dissolution, est le signe de la Conjonction de deux Natures. Et cette noirceur apparoît quelquefois en 40 jours, plus ou moins, selon la quantité de la Matiére & l'industrie de l'Ouvrier, qui aide beaucoup à la séparation de cette noirceur. Or, mon cher Fils, vous avez déja, par la grace de Dieu, un Elément de notre Pierre, qui est la Terre noire, la Tête du Corbeau, ou l'Ombre obscure, comme quelques-uns l'appellent ; sur laquelle Terre, comme

sur un Tronc, tout le reste du Magistère a son fondement. Et cet Elément terrestre & sec, se nomme Laiton, Taureau, Fèces noires, notre Métail, notre Mercure. Ainsi, par la privation de l'Humidité adustive, qui est ôtée par la Sublimation Philosophique, le Volatil est rendu Fixe, & le Mou est fait Sec & Terre. Et selon Géber, se fait mutation de Compléxion, comme de la Nature froide & humide, en chaude & séche; & selon Alphidius, de la Nature liquide, en épaisse. C'est ici que l'on voit comme à découvert l'intention des Philosophes, quand ils disent, Que l'Opération de notre Pierre, n'est que changement de Natures, & révolution d'Elémens. Vous concevez maintenant, mon Fils, comment, par cette incorporation, l'Humide se fait Sec, & le Volatil Fixe; le Spirituel Corporel, & le Liquide Epais; l'Eau Feu, & l'Air Terre. Ainsi, en se circulant les uns les autres, les quatre Elémens changent leur véritable nature.

DEUXIEME OPERATION.

De la Déalbation.

LA Déalbation convertit notre Mercure en Pierre blanche par la seule Cuisson. Quand la Terre sera séparée de son Eau,

alors le Vaisseau se doit mettre sur les Cendres, comme on le pratique au Fourneau de Distillation, & il faut distiller l'Eau à feu lent au commencement, de maniére que l'Eau vienne si doucement, que vous puissiez compter jusqu'à quarante noms, ou prononcer cinquante-six paroles. Il faut observer cet ordre durant la Distillation de toute la Terre noire; & ce qui se trouvera dans le fonds du Vaisseau, c'est-à-dire les Féces restées, se dissoudra alors avec une nouvelle Eau, & cette Eau contiendra trois ou quatre parties de plus que les Féces, afin que tout se dissolve & se convertisse en Mercure ou Argent-vif. Je vous dis donc que vous réitérerez cette Opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le marc. Il n'y a point de tems déterminé pour cette Distillation, & elle se fait selon la grande ou la petite quantité de l'Eau, en observant toûjours le régime du Feu. Vous prendrez ensuite la Terre, que vous aurez réservée en son Vaisseau de Verre avec son Eau distillée; après quoi vous continuerez à feu lent & doux, comme étoit celui de la Distilation ou Purification, jusqu'à ce que la Terre soit séche & blanche, & qu'elle ait bû toute son Eau en se séchant. Cela étant fait, vous mettrez de nouvelle Eau sur cette Terre, & vous continurez toûjours votre Cuisson,

comme au commencement, jusqu'à ce que cette même Terre soit entiérement blanche & claire, & qu'elle ait bû toute son Eau. Et remarquez que cette Terre sera ainsi lavée de sa noirceur par la Cuisson, comme je vous l'ai dit, parce qu'elle se purifie facilement avec son Eau, ce qui est la fin du Magistére; & alors vous garderez soigneusement cette Terre blanche; car elle est Mercure blanc, Magnésie blanche, Terre feüillée. Après cela vous prendrez cette Terre blanche, rectifiée comme dessus, & vous la mettrez en son Vaisseau sur les Cendres au Feu de Sublimation, donnant à cette Sublimation un fort feu, jusqu'à ce que toute l'Eau coagulée, qui sera dans le Vaisseau, vienne dans l'Alembic, & que la Terre demeure au fonds bien calcinée. Alors vous aurez la Terre, l'Eau & l'Air; & quoique la Terre contienne en soi la Nature du Feu, néanmoins il n'est point apparent en effet, comme vous verrez qu'il le sera, quand vous l'aurez fait devenir rouge par une plus grande Cuisson. Alors vous verrez manifestement le Feu en apparence. Après quoi vous devez procéder à la Fermentation de la Terre blanche, afin que le Corps mort s'anime & se vivifie, & que sa vertu se multiplie à l'infini. Mais, mon Fils, remarquez que le Ferment ne peut entrer dans le Corps

mort, que par le moyen de l'Eau, qui a fait le mariage ou conjonction entre le Ferment & la Terre blanche. Et sçachez qu'en tout Ferment on doit observer le poids, afin que la quantité du Volatil ne surmonte pas le Fixe, & que le mariage ne s'en aille pas en fumée. Car, dit Sénior : Si tu ne convertis la Terre en Eau, & l'Eau en Feu, l'Esprit & le Corps ne se conjoindront point ensemble. Pour en faire la preuve, prenez une Lamine enflammée, & versez dessus une goutte de notre Médecine ; si cette Médecine pénétre & se colore d'une parfaite couleur, ce sera un signe de perfection. Et s'il arrive qu'elle ne teigne point, réitérez la Dissolution & la Coagulation, jusqu'à ce que cette même Médecine soit teignante & pénétrante. Remarquez, mon Fils, que cinq Imbibitions au moins, & sept au plus, suffisent pour que la Matiére se liquéfie, & soit sans fumée ; & alors cette Matiére est parfaite au *Blanc*. Sçachez que la Matiére se fixe quelquefois en plus de tems, & quelquefois en moins, selon la quantité de la Médecine. Et sçachez encore que depuis la Création de notre Mercure, notre Médecine demande le terme de sept mois pour arriver au *Blanc*, & de cinq autres mois pour parvenir au *Rouge* ; ce qui compose une année pour parfaire l'Oeuvre, sans, comme je

viens de dire, y comprendre le tems de la préparation du Mercure.

TROISIEME OPERATION.

De la Rubification.

PRENEZ, mon Fils, de la Médecine blanche autant que vous voudrez, & la mettez dans son Vaisseau, sur les Cendres chaudes, où vous la laisserez jusqu'à ce qu'elle se soit desséchée comme ces Cendres mêmes. Donnez-lui ensuite de l'Eau du Soleil, que vous aurez mise à part, & que vous aurez gardée pour cette Opération. Continuez alors le Feu du second dégré, jusqu'à ce qu'elle devienne séche. Redonnez-lui encore de la même Eau, & successivement imbibez & desséchez, jusqu'à ce que la Matiére se rubifie, & se liquéfie comme de la Cire, & courre, ainsi que j'ai dit, sur la Lamine enflammée. Alors cette Matiére sera parfaite au *Rouge*. Mais remarquez que toutes les fois que vous imbiberez, vous ne devez pas mettre de l'Eau Solaire plus qu'il n'en faut pour couvrir le Corps; & cela s'observe éxactement, de peur que l'Elixir ne se submerge & ne se noye. C'est ainsi que vous devez continuer le Feu jusqu'à la Dessica-

tion, & faire alors la seconde Imbibition. Vous procéderez alors par ordre jusqu'à la perfection de la Médecine, sçavoir jusqu'à ce que la puissance de la Digestion du Feu la convertisse en Poudre très-rouge, qui est la véritable Huile des Philosophes, la Pierre sanguinaire, le Corail rouge, le Rubis précieux, le Mercure rouge, & la Teinture rouge.

DE LA PROJECTION.

PLUS vous dissoudrez & congélerez, mon Fils, plus vous multiplirez la vertu de la Médecine, & la porterez jusqu'à l'infini. Mais remarquez que la Médecine se multiplie plus tard par Solution que par Fermentation. C'est pour cela que la chose dissoute n'opére pas bien, si auparavant elle ne se fixe en votre Ferment. Cependant la Multiplication de la Médecine dissoute est plus abondante que celle de la Médecine fermentée, parce qu'il y a en elle plus de Subtilisation. Je vous avertis encore de mettre, pour la Multiplication, une partie de l'Oeuvre sur quatre parties de Soleil ou de Lune, & en peu de tems la Poudre se fera selon le Ferment.

EPILOGUE

EPILOGUE

Suivant Hermès.

AINSI, mon Fils, vous séparerez la Terre du Feu, le gros du subtil, doucement & avec industrie; c'est-à-dire, que vous séparerez les parties unies par la Dissolution & Séparation; comme, la Terre du Feu, le subtil de l'épais, &c. Sçavoir la plus pure Substance de la Pierre, jusqu'à ce qu'elle vous demeure nette & sans aucune tache ni ordure. Quand Hermès dit : Elle monte de la Terre au Ciel, & puis une autrefois elle redécend en Terre; il faut entendre la Sublimation des Corps. De plus, pour bien expliquer la Distillation, il dit, Que le Vent l'a portée dans son ventre; sçavoir, quand l'Eau distille par l'Alembic, où elle monte prémiérement par le vent fumeux & vaporeux, & retombe ensuite au fond du Vaisseau encore en Eau. Voulant aussi montrer la Congélation de la Matiére, il dit: Sa force est entiére, si elle retourne en Terre; c'est-à-dire, si elle est convertie en Terre par la Cuisson. Et pour démontrer généralement toutes ces choses, il dit: Et elle recevra la force inférieure & supérieure, c'est-à-

dire des Elémens; parce que si la Médecine reçoit la force des parties légéres, sçavoir de l'Air & du Feu, elle recevra aussi les parties pésantes; les graves se changeant en Eau & en Terre, & cela, afin que les Matiéres, ainsi perpétuellement conjointes, deviennent stables, fermes & permanentes.

Loüé soit Dieu.

LE LIVRE DE NICOLAS FLAMEL.

Contenant l'explication des Figures Hyérogliphiques qu'il a fait mettre au Cimetiére des SS. Innocens à Paris.

AVANT-PROPOS.

LOUE' soit éternellement le Seigneur mon Dieu, qui éleve l'Humble de la bouë, & fait éjoüir le cœur de ceux qui eſpérent en lui : Qui ouvre aux Croyans avec grace les ſources de ſa bénignité, & met ſous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicités terriennes. En lui ſoit toujours notre eſpérance, en ſa crainte notre félicité, en ſa

miséricorde la gloire de la réparation de notre nature, & en la priére notre sûreté inébranlable. Et vous, ô Dieu Tout puissant, comme votre bonté a daigné d'ouvrir en la Terre devant moi votre indigne Serviteur, tous les Tésors des Richesses du Monde, qu'il plaise à votre clémence, lorsque je ne serai plus au nombre des Vivans, de m'ouvrir encore les Trésors des Cieux, & me laisser contempler votre face divine, dont la Majesté est une délice inénarrable, & dont le ravissement n'est jamais monté en cœur d'Homme vivant. Je vous le demande par le Seigneur JESUS-CHRIST votre Fils bien-aimé, qui en l'Unité du Saint Esprit, vit avec vous au siécle des siécles.

Encore que moi, NICOLAS FLAMEL, Ecrivain & Habitant de Paris, en cette année mil trois cens quatre-vingt-dix-neuf, & demeurant en ma maison en la ruë des Ecrivains, près la Chapelle Saint Jacques de la Boucherie : encore, dis-je, que je n'aye appris qu'un peu de Latin, pour le peu de moyens de mes Parens, qui néanmoins étoient par mes Envieux mêmes estimez Gens de bien : Si est-ce que (par la grande grace de Dieu) ~~& intercession des bienheureux Saints & Saintes de Paradis, principalement de Saint Jacques,~~) je n'ai pas laissé d'entendre au long les Livres des

Philosophes, & d'y apprendre leurs Sécrets si cachez. C'est pourquoi il ne sera jamais moment en ma vie, me souvenant de ce haut bien, qu'à genoux (si le lieu le permet) ou bien dans mon cœur, de toute mon affection, je n'en rende graces à ce Dieu très-bening, qui ne laisse jamais l'Enfant du Juste mendier par les portes, & qui ne trompe point ceux qui espérent entiérement en sa bénédiction. Donc, ainsi qu'après le décès de mes Parens je gagnois ma vie en notre Art d'Ecriture, faisant des Inventaires, dressant des Comptes, & arrêtant les Dépenses des Tuteurs & Mineurs, il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un Livre doré, fort vieux & beaucoup large. Il n'étoit point de papier ou parchemin, comme sont les autres, mais il étoit fait de déliées écorces, (comme il me sembloit) de tendres Arbrisseaux. Sa couverture étoit de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges; & quant à moi, je croi qu'elles pouvoient bien être des caractéres Grecs, ou d'autre semblable Langue ancienne. Tant y a que je ne les sçavois pas lire, & que je sçai bien qu'elles n'étoient point notes ni lettres Latines ou Gauloises; car j'y entends un peu. Quant au dedans, ses feüilles d'écorces étoient gravées, & d'une

grande industrie, écrites avec un burin de fer, en belles & très-nettes lettres Latines colorées. Il contenoit trois fois sept feüillets; car ils étoient ainsi cottez au haut du feüillet, le septiéme desquels étoit toûjours sans écriture. (*a*) Au lieu de laquelle il y avoit peint au prémier septiéme une Verge, & des Serpens s'engloutissans. (*b*) Au second septiéme, une Croix, où un Serpent étoit crucifié. (*c*) Au dernier septiéme, étoient peints des Déserts, au milieu desquels couloient plusieurs belles Fontaines, dont sortoient plusieurs Serpens, qui couroient par ci & par là. Au premier des feüillets y avoit écrit en Lettres grosses capitales dorées. *Abraham Juif, Prince, Prêtre, Lévite, Astrologue, & Philosophe, à la Nation des Juifs, par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules.* SALUT. D. I. Après cela il étoit rempli de grandes éxécrations & malédictions, (avec ce mot, MARANATHA, qui y étoit souvent répété,) contre toute Personne qui jetteroit les yeux dessus, s'il n'étoit Sacrificateur ou Scribe. Celui qui m'avoit vendu ce Livre ne sçavoit pas ce qu'il valloit, aussi peu que moi quand je l'achetai. Je croi qu'il avoit été dérobé aux misérables Juifs, ou trouvé

(a) *V Figure.*
(b) *VI. Figure.*
(c) *VII. Figure d'Abraham.*

quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure.

Dans ce Livre, au second feüillet, il consoloit sa Nation, la conseillant de fuïr les vices & sur tout l'Idolâtrie, attendant le Messie à venir avec douce patience, lequel vaincroit tous les Rois de la Terre, & règneroit avec son Peuple en gloire éternellement. Sans doute, ç'avoit été un Homme fort sçavant.

Au troisiéme feüillet, & en tous les autres suivans écrits, pour aider sa captive Nation à payer les tributs aux Empereurs Romains, & pour faire autre chose, que je ne dirai pas, il leur enseignoit la Transmutation Métallique en parolles communes, peignoit les Vaisseaux au côté, & avertissoit des Couleurs & de tout le reste, hormis du prémier Agent, dont il ne parloit point: mais bien, comme il disoit, il le peignoit, & figuroit par très-grand artifice au quatriéme & cinquiéme feüillets entiers. Car encore qu'il fût bien intelligiblement figuré & peint; toutefois aucun ne l'eût sçu comprendre sans être fort avancé en leur Cabale traditive, & sans avoir bien étudié les Livres des Philosophes. Donc le quatriéme & cinquiéme feüillet étoient sans écriture, tout rempli de belles Figures enluminées, ou peintes, avec grand artifice.

Prémiérement, au quatriéme feüillet il peignoit (*a*) un jeune Homme avec des aîles aux talons, ayant une Verge caducée en main, entortillée de deux Serpens, de laquelle il frappoit un Casque qui lui couvroit la tête. Il sembloit, à mon avis, le Dieu Mercure des Payens. Contre lui venoit courant & volant à aîles ouvertes, un grand Vieillard, qui avoit sur sa tête une Horloge attachée, & en ses mains une faux comme la Mort, de laquelle, terrible & furieux, il vouloit trancher les pieds à Mercure.

A l'autre côté du quatriéme feüillet, il peignoit (*b*) une belle Fleur au sommet d'une Montagne très haute, que l'Aquilon ébranloit fort rudement. Elle avoit la tige bleuë, les fleurs blanches & rouges, les feüilles reluisantes comme l'Or fin, à l'entour de laquelle les Dragons & Griffons Aquilonieus faisoient leur nid & leur demeure.

Au cinquiéme feüillet il y avoit un beau (*c*) Rosier fleuri au milieu d'un beau Jardin, appuyé contre un Chêne creux; au pied desquels boüillonnoit une Fontaine d'Eau très-blanche, qui s'alloit précipiter dans des abîmes; passant néamoins prémié-

(a) *I. Figure du Juif Abraham.*
(b) *II. Figure d'Abraham.*
(c) *III. Figure d'Abraham.*

rement entre les mains d'infinis Peuples qui foüilloient en terre; la cherchant; mais parce qu'ils étoient aveugles, nul ne la connoissoit, hormis quelqu'un qui en considéroit le poids.

A l'autre page du cinquiéme feüillet, il y avoit (*a*) un Roi avec un grand coutelas, qui faisoit tuer en sa présence par des Soldats, grande multitude de petits Enfans, les Méres desquels pleuroient aux pieds des impitoyables Gendarmes, & ce sang étoit puis après ramassé par d'autres Soldats, & mis dans un grand Vaisseau, dans lequel le Soleil & la Lune du Ciel se venoient baigner. Et parce que cette Histoire représentoit à peu près celle des Innocens, tuez par Hérode, & qu'en ce Livre ci j'ai appris la plûpart de l'Art, ç'a été une des causes pourquoi j'ai mis en leur Cimetiére ces Symboles Hyéroglifiques de cette sécrette Science. Voilà ce qu'il y avoit en ces cinq prémiers feüillets.

Je ne représenterai point ce qui étoit écrit en beau & très-intelligible Latin en tous les autres feüillets écrits, car Dieu me puniroit, d'autant que je commettois plus de méchanceté que celui, comme on dit, qui désiroit que tous les Hommes du Monde n'eussent qu'une tête, & qu'il la pût couper d'un seul coup.

(d) *IV. Figure d'Abraham.*

Donc ayant chez moi ce beau Livre, je ne faisois nuit & jour qu'y étudier, entendant très-bien toutes les Opérations qu'il démontroit : mais ne sçachant point avec quel Matiére il falloit commencer, ce qui me causoit une grande tristesse, me tenoit solitaire, & faisoit soûpirer à tout moment. Ma Femme Perrenelle, que j'aimois autant que moi-même, laquelle j'avois épousée depuis peu, en étoit toute étonnée, me consolant & demandant de tout son courage, si elle me pourroit délivrer de fâcherie. Je ne pus jamais tenir ma langue, que je ne lui dîsse tout, & ne lui montrasse ce beau Livre, duquel elle fut autant amoureuse que moi-même, prenant une extrême plaisir à contempler ces belles Couvertures, Gravures, Images & Portraits, à quoi elle entendoit aussi peu que moi. Toutefois ce m'étoit une grande consolation d'en parler avec elle, & de m'entretenir de ce qu'il faudroit faire pour en avoir l'interprétation.

Enfin je fis peindre le plus au naturel que je pus dans mon logis toutes ces Figures du quatriéme & cinquiéme feüillets, que je montrai à Paris à plusieurs Sçavans, qui n'y entendîrent pas plus que moi. Je les avertissois même, que cela avoit été trouvé dans un Livre qui enseignoit la Pierre Philosophale ; mais la plûpart se

moquérent de moi & de la bénite Pierre, hormis un appellé M. Anſeaulme, qui étoit Licencié en Médecine, lequel étudioit fort en cette Science. Il avoit grande envie de voir mon Livre, & n'y eut choſe qu'il ne fît pour le voir; mais je l'aſſûrai toujours que je ne l'avois point: bien lui fis-je une grande deſcription de ſa Méthode. Il diſoit que le prémier Portrait répréſentoit le Temps, qui dévoroit tout, & qu'il falloit l'eſpace de ſix ans, ſelon les ſix feüillets écrits, pour parfaire la Pierre: ſoûtenoit qu'alors il falloit tourner l'Horloge, & ne cuire plus. Et quand je lui diſois que cela n'étoit peint que pour démontrer & enſeigner le prémier Agent (comme il étoit dit dans le Livre). Il répondoit que cette coction de ſix ans, étoit comme un ſecond Agent. Que véritablement le prémier Agent y étoit peint, qui étoit l'Eau blanche & péſante, qui ſans doute étoit le Vif-argent, que l'on ne pouvoit fixer, ni lui couper les pieds, c'eſt-à-dire, lui ôter ſa volatilité, que par cette longue décoction, dans un Sang très-pur de jeunes Enfans. Que dans ce Sang ce Vif-argent ſe conjoignant avec l'Or & l'Argent, ſe convertiſſoit prémiérement avec eux en une Herbe ſemblable à celle qui étoit peinte; puis après par corruption en Serpens, leſquels étant après entiérement déſſéchez,

& cuits par le feu, se réduiroient en Poudre d'Or, qui seroit la Pierre.

Cela fut cause que durant le long espace de ving-un an je fis mille broüilleries, non toutefois avec le Sang, ce qui est méchant & vilain. Car je trouvois dans mon Livre, que les Philosophes appelloient *Sang, l'Esprit minéral qui est dans les Métaux, principalement dans le Soleil, la Lune & le Mercure*, à l'assemblage desquels je tendois toujours. Aussi ces interprétations, pour la plûpart, étoient plus subtiles que véritables. Ne voyant donc jamais en mon Opération les signes au tems écrit dans mon Livre, j'étois toujours à recommencer. Enfin, ayant perdu l'espérance de jamais comprendre ces Figures, je fis un vœu à Dieu, ~~& à S. Jacques de Galice~~, pour demander l'interprétation d'icelles à quelque Prêtre Juif, en quelqu'une des Synagogues d'Espagne. Donc avec le consentement de Perrenelle, portant sur moi l'extrait de ces Figures, ayant pris l'habit & le bourdon, en la même façon qu'on me peut voir au dehors de cette même Arche, en laquelle je mets ces Figures Hyéroglifiques par dedans le Cimetiére, où j'ai aussi mis contre la muraille d'un & d'autre côté, une Procession, où sont répresentées par ordre toutes les Couleurs de la Pierre, ainsi qu'elles viennent

& finissent avec cette écriture Françoise.

Moult plaist à Dieu Processjon
S'elle est faite en dévotion.

Ce qui est quasi le commencement du Livre du Roi Hercules, traittant des Couleurs de la Pierre, intitulé, l'*Iris* en ces termes, *Operis processio multum naturæ placet, &c.* Que j'ai mis là tout exprès pour les Sçavans qui entendront l'allusion. Donc en cette même façon, je me mis en chemin, & enfin j'arrivai à Montjoye, & puis à S. Jacques, où avec grande dévotion j'accomplis mon vœu. Cela fait, au retour je rencontrai dans Léon un Marchand de Boulogne, qui me fit connoître à un Médecin Juif de Nation, & lors Chrétien, qui y demeuroit, & qui étoit fort sçavant, appellé Maître Canches. Quand je lui eus montré les Figures de mon extrait, ravi de grand étonnement & de joye, il me demanda incontinent si je sçavois des nouvelles du Livre, duquel elles étoient tirées. Je lui répondis en Latin, comme il m'avoit interrogé: Que j'avois espérance d'en avoir de bonnes nouvelles, si quelqu'un me déchiffroit ces Enigmes. Tout à l'instant, emporté de grande ardeur & joye, il commença de m'en déchiffrer le commencement. Or pour n'être long, il étoit très-content d'apprendre des nouvelles où étoit ce Livre, & moi de l'en oüir parler.

Et certes il en avoit oüi discourir bien au long ; mais comme d'une chose qu'on croyoit entiérement perduë, comme il disoit. Nous résolumes notre voyage, & de Léon nous passâmes à Oviédo, & de-là à Sanson, où nous nous mîmes sur Mer pour venir en France. Notre voyage avoit été assez heureux, & dèja depuis que nous étions entrez en ce Royaume, il m'avoit très-véritablement interprété la plûpart de mes Figures, où jusqu'aux points même, il trouvoit de grands mistéres, (ce que je trouvois fort merveilleux,) quand arrivans à Orléans, ce sçavant Homme tomba extrêmement malade, affligé de très-grands vomissemens, qui lui étoient restez de ceux qu'il avoit souffert sur la Mer. Il craignoit tellement que je le quittasse, qu'il ne se peut imaginer rien de semblable. Et bien que je fusse toujours à ses côtés, il m'appelloit-il incessamment. Enfin il mourut sur la fin du septiéme jour de sa maladie, dont je fus fort affligé. Au mieux que je pus je le fis enterrer en l'Eglise de Sainte Croix à Orléans, où il repose encore. Dieu aye son ame, car il mourut bon Chrétien. Et certes si je ne suis empêché par la mort, je donnerai à cette Eglise quelques Rentes pour faire dire pour son ame tous les jours quelques Messes.

Qui voudra voir l'état de mon arrivée, & la joye de Perrenelle, qu'il nous contemple tous deux en cette Ville de Paris sur la Porte de la Chapelle de S. Jacques de la Boucherie, du côté & tout auprès de ma maison, où nous sommes peints, moi rendant graces aux pieds de S. Jacques de Galice, & Perennelle à ceux de S. Jean, qu'elle avoit si souvent invoqué. Tant y a que par la grace de Dieu & l'interceſſion de la bienheureuse & Sainte Vierge, & des bienheureux S. Jacques & S. Jean#, je sçûs ce que je désirois, c'est-à-dire, les *prémiers Principes*, non toutefois leur prémiére Préparation, qui est une chose très-difficile sur toutes celles du Monde. Mais je l'eus à la fin après les longues erreurs de trois ans ou environ, durant lequel tems je ne fis qu'étudier & travailler; ainsi qu'on me peut voir hors de cette Arche (où j'ai mis des Proceſſions contre les deux Pilliers d'icelle) sous les pieds de S. Jacques & de S. Jean, priant toujours Dieu, le Chapelet en main, lisant très-attentivement dans un Livre, & pésant les mots des Philosophes, & essayant puis après les diverses Opérations que je m'imaginois par leurs seuls mots.

Enfin je trouvai ce que je désirois, ce que je reconnus aussi-tôt par la senteur forte. Ayant cela, j'accomplis aisément le

auxquels la toute-Science manquent par conséquence tout ces prétendus Saints & Saintes n'entendent pas les prières qu'on leurs adressent, tant mal à propos."

Magiſtére. Auſſi ſçachant la Préparation des prémiers Agens, ſuivant après à la lettre mon Livre, je n'euſſe pû faillir encore que je l'euſſe voulu. Donc la prémiére fois que je fis la Projéction, ce fut ſur du Mercure, dont j'en convertis demi livre ou environ, en pur Argent, meilleure que celui de la Miniére, comme j'ai eſſayé & fait eſſayer par pluſieurs fois. Ce fut le 17 de Janvier, un Lundi environ midi, en ma maiſon, en préſence de Perrenelle ſeule, l'An mil trois cens quatre-vingt-deux. Et puis après, en ſuivant toujours de mot à mot mon Livre, je la fis avec la Pierre rouge, ſur ſemblable quantité de Mercure, en préſence encore de Perrenelle ſeule, en la même maiſon, le vingt-cinquiéme jour d'Avril ſuivant de la même année, ſur les cinq heures du ſoir, que je tranſmuai véritablement en quaſi autant de pur Or, meilleur certainement que l'Or commun, plus doux & plus ployable. Je le peux dire avec vérité. Je l'ai parfaite trois fois avec l'aide de Perrenelle, qui l'entendoit auſſi bien que moi, pour m'avoir aidé aux Opérations; & ſans doute, ſi elle eût voulu entreprendre de la faire toute ſeule, elle en ſeroit venuë à bout. J'en avois bien aſſez la faiſant une ſeule fois; mais je prenois très-grand plaiſir à voir & contempler dans les Vaiſſeaux les

Oeuvres

Oeuvres admirables de la Nature.

Pour te signifier comme je l'ai faite trois fois, tu verras en cette Arche, si tu le sçais connoître, trois Fourneaux semblables à ceux qui servent à nos Opérations.

J'eus crainte long-tems que Perrenelle ne pût cacher la joye de sa félicité extrême, que je mesurois par la mienne, & qu'elle ne lâchât quelque parole à ses Parens des grands Trésors que nous possédions; car l'extrême joye ôte le sens, aussi bien que la grande tristesse. Mais la bonté du très-grand Dieu, ne m'avoit pas comblé de cette seule bénédiction, que de me donner une Femme chaste & sage, elle étoit encore non-seulement capable de raison, mais aussi de parfaire ce qui étoit raisonnable, & plus discrette & sécrette que le commun des autres Femmes. Sur tout elle étoit fort dévote; c'est pourquoi, se voyant sans espérance d'Enfans, & dèja bien avant sur l'âge, elle commença tout de même que moi à penser à Dieu, & à vacquer aux œuvres de miséricorde.

Lorsque j'écrivois ce Commentaire, en l'An mil quatre cent treize, sur la fin de l'An, après le trépas de ma fidelle Compagne, que je regréterai tous les jours de ma vie, elle & moi avions dèja fondé & renté quatorze Hôpitaux en cette Ville de Paris; bâti tout de neuf trois Chapelles;

décoré de grands dons & bonnes rentes sept Egliſes, avec pluſieurs réparations en leurs Cimetiéres, outre ce que nous avions fait à Bologne, qui n'eſt guéres moins que ce que nous avons fait ici. Je ne parlerai point du bien que nous avons fait enſemble aux pauvres Particuliers, principalement aux Veuves & pauvres Orphelins. Si je diſois leur nom, & comment je faiſois cela, outre que le ſalaire ne m'en ſeroit pas donné en ce Monde, je pourrois faire déplaiſir à ces bonnes Perſonnes (que Dieu veüille bénir) ce que je ne voudrois faire pour rien du monde.

Bâtiſſant donc ces Egliſes, Cimetiéres & Hôpitaux en cette Ville, je me réſolus de faire peindre en la quatriéme Arche du Cimetiére des Innocens (entrant par la grande porte de la ruë S. Denis, en prenant la main droite) les plus vraies & eſſentielles marques de l'Art, ſous néanmoins des voiles & couvertures Hiéroglyfiques à l'imitation de celles du Livre doré du Juif Abraham; pouvant repréſenter deux choſes ſelon la capacité & ſçavoir de ceux qui les verront. Prémiérement les Miſtéres de notre Réſurrection future & indubitable, au jour du Jugement & Avénement du bon JESUS (auquel plaiſe nous faire miſéricorde,) Hiſtoire qui convient bien à un Cimetiére. Et puis après encore, pou-

vant signifier à ceux, qui sont entendus en la Philosophie Naturelle, toutes les principales & nécessaires Opérations du Magistére.

Ces Figures Hiéroglysiques serviront comme de deux chemins pour mener à la vie céleste. Le prémier sens plus ouvert, enseignant les sacrés Mistéres de notre Salut, ainsi que je démontrerai ci-après. Et l'autre, enseignant à tout Homme, pour peu entendu qu'il soit en la Pierre, la droite voye de l'Oeuvre, laquelle étant parfaite par quelqu'un, le change de mauvais en bon, lui ôte la racine de tout péché (qui est l'Avarice) le faisant libéral, doux, pieux, religieux & craignant Dieu, quelque mauvais qu'il fût auparavant. Car après cela il demeure toujours ravi dans la grande grace, & misericorde qu'il a obtenuë de Dieu, & de la profondeur de ses Oeuvres divines & admirables. Ce sont les causes qui m'ont obligé à mettre ces Figures en cette façon, & en ce Lieu, qui est un Cimetiére, afin que si quelqu'un obtient ce bien inestimable que de conquérir cette riche Toison, il pense comme moi de ne tenir point le talent de Dieu caché dans la terre, achétant Terres & Possessions, qui sont les vanités de ce Monde; mais plûtôt de secourir charitablement ses Fréres, se souvenant d'avoir appris ce Secret

parmi les ossemens des Morts, avec lesquels il se doit bientôt trouver, & qu'après cette vie passagére, il faudra rendre compte devant un juste & redoutable Juge, qui censurera jusqu'à la parolle oiseuse & vaine.

Que donc celui, qui ayant pesé mes mots, & bien connu & entendu mes Figures, (sçachant d'ailleurs les prémiers Principes & Agents ; car certainement il n'en trouvera aucun vestige ou enseignement en ces Figures & Commentaires) fasse, à la gloire de Dieu, le Magistére d'Hermès, se souvenant de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & de toutes les autres Eglises, Cimetiéres & Hôpitaux, & sur tout de l'Eglise des SS. Innocens de cette Ville, au Cimetiére de laquelle il aura contemplé ces véritables démonstrations, ouvrant très-largement sa bourse aux pauvres Honteux, Gens de bien désolez, Infirmes, Femmes veuves & pauvres Orphelins. Ainsi soit-il.

DES INTERPRETATIONS Théologiques, qu'on peut donner à ces Hiéroglyfiques, selon mon sens.

CHAPITRE I.

J'Ai donné à ce Cimetiére, un Charnier qui est vis-à-vis de cette quatriéme Arche, le Cimetiére au milieu : & contre l'un des Pilliers de ce Charnier, j'ai fait crayonner & peindre grossiérement un Homme tout noir, qui regarde ces Hiéroglyfiques, à l'entour duquel il y a écrit en François : Je voi merveille, dont moult je m'ébahis. *Cela & encore trois Plaques de fer & cuivre doré, à l'Orient, Occident & Midi de l'Arche, où sont ces Hiéroglyfiques, le Cimetiére au milieu, représentans la sainte Passion & Résurrection du Fils de Dieu, cela, dis-je, ne doit point être autrement interprété que selon le Sens commun Théologique, si ce n'est que cet Homme noir, peut aussi bien crier merveille de voir les œuvres admirables de Dieu en la Transmutation des Métaux, qui sont figurées en ces Hiéroglyfiques, qu'il regarde si attentivement, que de voir enterrer tant de Corps morts, qui se leveront hors de leurs*

Tombeaux au jour redoutable du Jugement. D'ailleurs, je ne pense point qu'il faille expliquer en Sens Théologique, ce Vaisseau de terre à la main droite de ces Figures, dans lequel il y a une Ecritoire, ou plûtôt un Vaisseau de Philosophie, (si on en ôte les liens & que l'on joigne le canon au cornet:) non plus que les deux autres Vaisseaux semblables, qui sont aux côtés des Figures de S. Pierre & de S. Paul, dans l'un desquels il y a une N. qui veut dire Nicolas, *& dans l'autre un F. qui veut dire* Flamel. *Car ces Vaisseaux ne signifient sinon que dans de semblables, j'ai fait par trois fois le Magistére. Qui voudra aussi croire que j'ai mis ces Vaisseaux en forme d'Armoires, pour y faire représenter cette Ecritoire, & les lettres Capitales de mon nom, qu'il le croye s'il veut, parce que toutes ces deux interprétations sont véritables.*

Il ne faut point aussi interpréter en Sens Théologique, cette écriture qui suit en ces termes, Nicolas Flamel & Perrenelle sa Femme, *d'autant qu'elle ne signifie autre chose, sinon que moi & ma Femme avons fait bâtir cette Arche.*

Quant aux troisiéme, quatriéme & cinquiéme Tableaux suivans, au bas desquels il y a écrit, Comment les Innocens furent occis par le commandement du Roi Hérodes; *le Sens Théologique s'y entend aussi*

assez par cette écriture; il faut seulement parler du reste qui est au dessus.

Les deux Dragons unis, & l'un dans l'autre, de couleur noire & bleuë, en Champ de Sable, c'est-à-dire noir, dont l'un a des aîles dorées, & l'autre n'en a point, sont les péchés, qui naturellement s'entretiennent; car l'un a sa naissance de l'autre. De ces péchés, les uns peuvent être chassez aisément, comme ils viennent aisément; car ils volent à toute heure vers nous. Mais ceux qui n'ont point d'aîles, ne peuvent être chassez, ainsi qu'est le péché contre le S. Esprit. Cet Or des aîles, signifie que la plûpart de ces péchés viennent de la sacrée faim de l'Or, qui rend tant de Personnes attentives, & qui leur fait si attentivement penser d'où ils en pourront avoir. Et la couleur noire & bleuë, démontre que ce sont des désirs qui sortent du ténébreux puits d'enfer, lesquels nous devons entiérement fuir. Ces deux Dragons peuvent encore représenter moralement les Légions des malins Esprits, qui sont toujours à l'entour de nous, & qui nous accuseront devant le juste Juge au jour redoutable du Jugement, lesquels ne demandent qu'à nous cribler.

L'Homme & la Femme, qui viennent après, de couleur orangée sur un Champ azuré & bleu, signifient que l'Homme & la Femme ne doivent pas avoir leur espoir en

ce Monde (car l'orangé marque déſeſpoir) ou laiſſer toute eſpérance ici. Et la couleur azurée & bleuë, ſur laquelle ils ſont peints, repréſente qu'il faut penſer aux choſes céleſtes futures, & dire comme le Rouleau de l'Homme, Homo veniet ad Judicium Dei; c'eſt-à-dire, l'Homme viendra au Jugement de Dieu. Ou comme celui de la Femme, Verè illa dies terribilis erit; c'eſt-à-dire, Certes ce jour ſera terrible, afin que nous gardans des Dragons, qui ſont les péchés, Dieu nous faſſe miſéricorde.

Enſuite de cela, en Champ de Synople, c'eſt-à-dire vert, ſont peints deux Hommes & une Femme reſſuſcitans, deſquels l'un ſort d'un Sépulcre, les deux autres de la Terre; tous trois de couleur très-blanche & pure, levant les mains devant leurs yeux, & leurs yeux vers le Ciel, ſur leſquels il y a deux Anges ſonnans des Inſtrumens muſicaux, comme s'ils avoient appellé ces Morts au jour du Jugement. Car au deſſus des deux Anges eſt la figure de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, tenant le Monde en ſa main, ſur la tête duquel un Ange met une Couronne, aſſiſté de deux autres, qui diſent en leurs Rouleaux, ô Pater omnipotens, ô JESUS bone! O Pere tout puiſſant, ô bon Jeſus! Au côté droit du Sauveur eſt peint S. Paul, vétu de blanc orangé, avec une épée, aux pieds duquel eſt un Homme vétu d'une robbe orangée,

gée, en laquelle apparoissent des plis noirs & blancs, qui me ressemble au vif, lequel demande pardon de ses péchés, tenant les mains jointes, desquelles sortent ces paroles écrites en un Rouleau, Dele mala quæ feci. Otez les maux que j'ai fait. De l'autre côté, à la main gauche, est S. Pierre avec sa clef, vétu de rouge orangé, tenant la main sur une Femme vetuë d'une robbe orangée qui est à ses genoux, représentant au vif Perrennelle, laquelle tient les mains jointes, ayant un Rouleau, où est écrit, CHRISTE precor esto pius. O Christ soyez moi miséricordieux: derriére laquelle il y a un Ange à genoux avec un Rouleau, qui dit: Salve Domine Angelorum. Je vous salue, ô Seigneur des Anges. Il y a aussi un autre Ange à genoux derriére mon Image du côté de S. Paul, qui tient aussi un Rouleau, disant: O Rex sempiterne! ô Roi éternel! Tout cela est très-clair, selon l'explication de la Résurrection du Jugement futur, qu'on y peut aisément adapter: aussi il semble que cette Arche n'ait été peinte que pour représenter cela, c'est pourquoi il ne s'y faut point arrêter davantage, puisque les moindres & les plus Ignorans lui sçauront bien donner cette interprétation.

Après les trois Ressuscitans, viennent deux Anges de couleur orangée encore, sur un Champ bleu, disans en leurs Rouleaux:

Surgite Mortui, venite ad Judicium Domini mei. *Morts levez-vous, venez au Jugement de mon Seigneur. Cela encore sert à l'interprétation de la Résurrection. Tout de même que les Figures suivantes & dernières, qui sont sur un Champ violet de l'Homme rouge-vermillon, qui tient le pied d'un Lion peint de rouge-vermillon aussi, qui a des ailes, ouvrant la gueule comme pour dévorer. Car on peut dire que celui-là représente le malheureux Pécheur, qui dormant léthargiquement dans la corruption des vices, meurt sans repentance & confession, lequel sans doute, en ce Jour terrible, sera livré au Diable, ici peint, en forme de Lion rouge rugissant, qui l'engloutira & emportera.*

Les Interprétations Philosophiques selon le Magistére d'Hermès.

CHAPITRE II.

JE désire de tout mon cœur, que celui qui cherche ce Sécret des Sages, ayant repassé en son esprit ces Idées de la Vie & Résurrection future, fasse prémiérement son profit d'icelles. Qu'en second lieu, il soit plus avisé qu'auparavant, qu'il sonde & profonde mes Figures, Couleurs &

Rouleaux ; notamment mes Rouleaux, parce qu'en cet Art on ne parle point vulgairement. Qu'il demande après en soi-même, pourquoi la Figure de S. Paul est à la main droite, au lieu où on a coûtume de peindre S. Pierre, & celle de S. Pierre, au lieu de S. Paul ? Pourquoi la Figure de S. Paul est vétuë de couleur blanche orangée, & celle de S. Pierre d'orangé rouge ? Pourquoi aussi l'Homme & la Femme, qui sont aux pieds de ces deux Saints, prians Dieu comme s'ils étoient au jour du Jugement, sont habillez de couleurs diverses, & ne sont pas nuds en ossemens comme ressuscitans? Pourquoi en ce jour du Jugement on a peint cet Homme & cette Femme aux pieds des Saints ; car ils doivent être plus bas en Terre, & non au Ciel ? Pourquoi aussi les deux Anges orangés, qui disent en leurs Rouleaux, *Surgite Mortui, venite ad Judicium Domini mei* ; c'est-à-dire, Morts levez-vous, venez au Jugement de mon Seigneur, sont vétus de cette couleur, & hors de leur place ; car elle doit être en haut au Ciel, avec les deux autres qui sonnent des Instrumens ? Pourquoi ils ont un Champ violet & bleu ; mais principalement, pourquoi leur Rouleau, qui parle aux Morts, finit en la gueule ouverte du Lion rouge & volant ? Je voudrois donc qu'après ces ques-

tions, & plusieurs autres, qu'on peut justement faire, ouvrant entiérement les yeux de l'Esprit, il vint à conclure, que cela n'ayant point été fait sans cause, on doit avoir représenté sous leur écorce quelques grands Sécrets, qu'il doit prier Dieu de lui découvrir.

Ayant ainsi conduit sa créance par dégrés, je souhaite encore qu'il croye que ces Figures & Explications ne sont point faites pour ceux qui n'ont jamais vû les Livres des Philosophes, & qui, ignorans les Principes Métalliques, ne peuvent être nommez Enfans de la Science. Car s'ils veulent entendre entiérement ces Figures, ignorans le prémier Agent, ils se tromperont sans doute, & n'y entendront jamais rien. Que personne donc ne me blâme, s'il ne m'entend aisément; car il sera plus blâmable que moi, d'autant que n'étant point *initié* en ces sacrées & sécrettes Interprétations du prémier Agent, (qui est la Clef ouvrant les Portes de toutes Sciences,) néanmoins il veut entendre les Conceptions les plus subtiles des Philosophes qui ont été très-envieux, & qui ne les ont écrites que pour ceux qui sçavent dèja ces Principes, lesquels ne se trouvent jamais en aucun Livre, parce qu'ils les laissent à Dieu, qui les révéle à qui lui plaît, ou bien les fait enseigner de vive voix par un Maî-

tre par tradition Cabaliſtique, ce qui arrive très-rarement.

Or mon Fils, (je te peux ainſi appeller; car je ſuis dèja fort vieux, & d'ailleurs, peut-être, tu es Fils de la Science) Dieu te laiſſe apprendre, & puis travailler à ſa gloire: écoute-moi donc attentivement; mais ne paſſe pas plus avant, ſi tu ignores les Principes dont je viens de parler. (1)

PREMIERE FIGURE.

Une Ecritoire dans une Niche, faite en forme de Fourneau.

CHAPITRE III.

Explication de cette Figure, avec la maniére du Feu.

CE Vaiſſeau de terre en cette forme, eſt appellé par les Philoſophes le triple Vaiſſeau; car dans ſon milieu il y a un étage, ſur lequel il y a une Ecuelle pleine de Cendres tiédes, dans leſquelles eſt poſé

(1) Pour avoir quelque connoiſſance de ces Principes, dont les Philoſophes parlent obſcurément, liſez les Notes répanduës dans le Livre de Philaléthe, vous y trouverez des éclairciſſemens à ce ſujet.

l'Oeuf Philosophique, qui est un Matras de verre, que tu vois peint en forme d'Ecritoire, & qui est plein de Confections de l'Art; c'est-à-dire, *de l'Ecume de la Mer Rouge, & de la Graisse du Vent Mercurial.* Or ce Vaisseau de terre s'ouvre par-dessus, pour y mettre au dedans l'Ecuelle & le Matras, sous lesquels, par cette porte ouverte, se met le feu Philosophique, comme tu sçais. Ainsi tu as trois Vaisseaux, & le Vaisseau triple. Les Envieux l'ont appellé *Athanor, Crible, Fumier, Bain-marie, Fournaise, Sphére, Lion-verd, Prison, Sépulcre, Urinal, Phiole, Cucurbite*, moi-même en mon *Sommaire Philosophique*, (1) que j'ai composé il y a quatre ans deux mois, je le nomme sur la fin, *la Maison & Habitacle du Poulet*, & j'appelle les Cendres de l'Ecuelle, *la paille du Poulet.* Son commun nom est *Fourneau*, que je n'eusse jamais trouvé, si Abraham Juif ne l'eût peint avec son *Feu* proportionné, auquel consiste une grande partie du Sécret. Car il est comme le Ventre & la Matrice, contenant la vraie chaleur naturelle pour animer notre jeune Roi. *Si ce Feu n'est mesuré clibaniquement*, dit Calid: *S'il est allumé avec l'épée*, dit Pythagoras: *Si tu enflâmes ton Vaisseau*, dit

(1) Vous trouverez ce Sommaire à la suite de ces Explications.

Morienus, *& lui fais sentir l'ardeur du feu, il te donnera un soufflet, & brûlera ses fleurs avant qu'elles soient montées du profond de ses moüelles, & elles sortiront rouges plûtôt que blanches; & lors ton Opération sera détruite, tout de même que si tu fais trop de feu. Car alors aussi tu n'en verras jamais la fin, à cause que les Natures sont refroidies & morfonduës, & qu'elles n'auront point eu des mouvemens assez puissans pour se digérer ensemble.*

La chaleur de ton feu, en ce Vaisseau, sera, comme dit Hermès & Rosinus, *selon l'Hiver*, ou bien ainsi que dit Diomédes, *selon la chaleur de l'Oiseau qui commence à voler fort lentement depuis le Signe d'Ariès, jusqu'à celui de Cancer* Car sçache que l'Enfant, du commencement est plein de flegme froid & de lait, & que la chaleur trop véhémente est ennemie de la froideur & humidité de notre Embrion, & que les deux Ennemis, c'est à-dire, nos Elémens du froid & du chaud, ne s'embrasseront jamais parfaitement que peu à peu; ayant prémiérement fait une longue demeure ensemble au milieu de la tempérée chaleur de leur Bain, & s'étant changez par longue *Décoction* en Soufre *incombustible*. Gouverne donc doucement, avec égalité & proportion tes Natures hautaines, de peur que si tu en favorises plus les unes

que les autres, elles, qui ſont naturellement ennemies, ne ſe dépitent contre toi par jalouſie & colére ſéche; & ne te faſſent long-tems ſoupirer.

Outre cela, il te les faut entretenir perpétuellement en cette chaleur tempérée, c'eſt-à-dire, nuit & jour, juſqu'à ce que l'Hiver, c'eſt-à-dire, le tems de l'humidité des Matiéres ſoit paſſé, parce qu'elles font leur paix, & ſe donnent la main en s'échauffant enſemble, & que ſi elles ſe trouvoient ſeulement une demie heure ſans feu, ces Natures ſeroient à jamais irréconciliables. Voilà pourquoi il eſt dit au Livre des ſeptante Préceptes, *Fais que leur feu dure continuellement & ſans ceſſe, & qu'aucuns de leurs jours ne ſoient point oubliez.* Et Raſis, *La hâte, que méne avec ſoi le trop de feu, eſt toujours ſuivie du Diable & de l'Erreur. Quand l'Oiſeau doré*, dit Diomédes, *ſera parvenu juſqu'au Cancer, & que de-là il courra vers les Balances, alors il te faudra augmenter un peu le feu. Et tout de même encore quand ce bel Oiſeau s'envollera de Libra vers le Capricorne, qui eſt le déſiré Automne, le tems des moiſſons, & des fruits déja murs.*

SECONDE FIGURE.

Deux Dragons de couleur jaunâtre, bleuë & noire comme le Champ.

CHAPITRE IV.

Explication de cette Figure.

CONsiderez bien ces deux Dragons, car ce ſont les vrais Principes de la Philoſophie, que les Sages n'ont pas oſé montrer à leurs Enfans propres. Celui qui eſt deſſous ſans aîles, c'eſt le Fixe, ou le Mâle; celui qui eſt au deſſus, c'eſt le Volatil, ou bien la Fémelle noire & obſcure, qui va prendre la domination par pluſieurs mois. Le prémier eſt appellé *Soulfre*, ou bien *Calidité & Siccité*, & le dernier, *Argent-vif*, ou *Frigidité & Humidité*. Ce ſont le Soleil & la Lune de Source *Mercurielle*, & Origine *Sulphureuſe*, qui par le feu continuel s'ornent d'Habillemens Royaux, pour vaincre toute choſe métallique, ſolide, dure & forte, lorſqu'ils ſeront unis enſemble, & puis changez en *Quinteſſence*. Ce ſont ces Serpens & Dragons, que les anciens Egyptiens ont peint en cercle, la tête mordant la queuë, pour

dire qu'ils étoient sortis d'une même chose, & qu'elle seule étoit suffisante à elle-même, & qu'en son contour & circulation elle se parfaisoit. Ce sont ces Dragons que les anciens Poëtes ont mis à garder sans dormir les Pommes dorées des Jardins des Vierges Hespérides. Ce sont ceux sur lesquels Jason, en l'aventure de la Toison d'Or, versa le jus préparé par la belle Médée: des discours desquels les Livres des Philosophes sont si remplis, qu'il n'y a point de Philosophe qui n'en ait écrit depuis le *véridique* Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagoras, Artéphius, Morienus, & les autres suivans, jusqu'à moi.

Ce sont ces deux Serpens envoyez par Junon, qui est la Nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire le Sage, doit étrangler en son berceau : je veux dire, vaincre, & tuer, pour les faire pourrir, corrompre, & engendrer, au commencement de son Oeuvre. Ce sont les deux Serpens attachée autour du Caducée, ou Verge de Mercure, avec lesquels il éxerce sa grande puissance, & se transfigure & se change comme il lui plaît. *Celui*, dit Haly, *qui en tuëra l'un, il tuëra aussi l'autre*, parce que l'un ne peut mourir qu'avec son Frére.

Ces deux-ci (qu'Avicéne appelle, *Chiéne de Coraſſene, & Chien d'Arménie*,)

étant donc mis ensemble, dans le Vaisseau du Sépulchre, ils se mordent tous deux cruellement; & par leur grand poison & rage furieuse, ne se laissent jamais depuis le moment qu'ils se sont pris, & entresaisis (si le froid ne les empêche) que tous deux de leur bavant venin & mortelles blessures, ne se soient ensanglantez par toutes les parties de leurs Corps, & finalement s'entretuant, ne se soient étouffez dans leur venin propre, qui les change, après leur mort, en Eau vive, & permanente: avant quoi, ils perdent avec la *corruption & putréfaction*, leurs prémiéres Formes naturelles, pour en reprendre après une seule nouvelle plus noble & meilleure.

Ce sont ces deux *Spermes*, masculin & féminin, décrits au commencement de mon Sommaire Philosophique, *qui sont engendrez*, (dit Rasis, Avicéne, & Abraham Juif) *dans les reins, entrailles, & des opérations des quatre Elémens.* Ce sont l'Humide radical des Métaux, Soulfre & Argent-vif; non les vulgaires, & qui se vendent par les Marchands Droguistes; mais ce sont ceux que nous donnent ces deux beaux & chers Corps, que nous aimons tant. *Ces deux Spermes*, disoit Démocrite, *ne se trouvent point sur la terre des Vivans.* Le même, dit Avicéne; mais ajoûte-il, *On les recueille de la fiente*, or-

dure & pourriture du Soleil & de la Lune. O que bienheureux ſont ceux qui les ſçavent recueillir ! car d'eux puis après ils en font une Thériaque, qui a puiſſance ſur toute douleur, triſteſſe, maladie, infirmité & débilité, qui combat puiſſamment contre la mort, prolongeant la vie ſelon la permiſſion de Dieu, juſqu'au tems déterminé, en triomphant des miſéres de ce Monde, & comblant l'Homme de ſes richeſſes.

De ces deux Dragons ou Principes Métalliques, j'ai dit en mon Sommaire, que l'Ennemi enflammeroit par ſon ardeur, le feu de ſon Ennemi ; & qu'alors, ſi l'on y prenoit garde, on verroit par l'Air une fumée vénimeuſe, & de mauvaiſe odeur, pire en flâme & en poiſon, que n'eſt la tête envenimée d'un Serpent, & d'un Dragon Babylonien.

La cauſe ponrquoi j'ai peint ces deux Spermes en forme de Dragons, c'eſt parce que leur puanteur eſt très-grande, comme eſt celle des Dragons, & les éxhalaiſons qui montent dans le Matras ſont obcures, noires, bleuës & jaunâtres, ainſi que ſont ces deux Dragons peints : la force deſquels, & des Corps diſſous, eſt ſi venimeuſe, que véritablement il n'y a point au Monde un plus grand venin. Car il eſt capable par ſa force & puanteur, de faire mourir &

tuer toute choſe vivante. Le Philoſophe ne ſent jamais cette puanteur, s'il ne caſſe ſes Vaiſſeaux ; mais ſeulement il l'a juge être telle par la vûë & changement des Couleurs, qui proviennent de la pourriture de ſes *Confections*.

Ces Couleurs donc ſignifient la *Putréfaction & Génération* qui nous eſt donnée, par la morſure, & *diſſolution* de nos Corps parfaits; laquelle *diſſolution*, vient de la chaleur externe qui aide, & de *l'Igneité* Pontique, & vertu aigre admirable du poiſon de notre Mercure, qui met & réſout en pure pouſſiére, même en poudre impalpable, ce qu'il trouve qui lui réſiſte. Ainſi la chaleur agiſſant ſur & contre l'humidité radicale métallique, viſqueuſe, ou oléagineuſe, engendre ſur le Sujet la noirceur. Car au même tems la Matiére ſe diſſout, ſe corrompt, noircit, & conçoit pour engendrer: Parce que toute *Corruption* eſt *Génération*, & l'on doit toujours ſouhaiter cette noirceur. Elle eſt auſſi ce voile noir avec lequel le Navire de Théſée revint victorieux de Créte, qui fut cauſe de la mort de ſon Pére. Auſſi faut-il que le Pére meure, afin que des cendres de ce Phœnix, il en renaiſſe un autre, & que le Fils ſoit Roi.

Certes, qui ne voit cette noirceur, au commencement de ſes Opérations, durant

les jours de la Pierre, quelle autre couleur qu'il voye, il manque entiérement au Magistére, & ne le peut plus parfaire avec ce Cahos. Car il ne travaille pas bien, ne *putréfiant* point; d'autant que si l'on ne pourrit, on ne corrompt ni n'engendre point. Par conséquent, la Pierre ne peut prendre vie végétative pour croître & multiplier. Et véritablement je te dis derechef, que quand même tu travaillerois sur les vraies Matiéres; si au commencement, après avoir mis les *Confections* dans l'Oeuf Philosophique, (c'est-à-dire, quelque tems après que le feu les a irritées,) tu ne vois cette *Tête du Corbeau, noire du noir très-noir*, il te faut recommencer. Car cette faute est irréparable, & on ne la sçauroit corriger. Sur tout, on doit craindre une Couleur orangée, ou demi rouge; parce que si dans ce commencement tu la vois dans ton Oeuf, sans doute tu brûles ou as brûlé la verdeur & vivacité de la Pierre. La Couleur qu'il te faut avoir, doit être entiérement parfaite en noirceur, semblable à celle de ces Dragons, & ce en l'espace de quarante jours.

Que donc ceux qui n'auront point ces marques essentielles, se retirent de bonne heure des Opérations, afin qu'ils évitent une perte assûrée. Sçache aussi & remarque bien, que ce n'est rien en cet Art d'avoir la noirceur, il n'y a rien plus aisé à avoir.

Car presque de toutes les choses du monde mêlées avec l'humidité, tu en auras la noirceur par le feu. Il te faut avoir une noirceur qui provienne des Corps Métalliques parfaits, qui dure un long espace de tems, & qui ne se perde qu'en cinq mois, après laquelle vient & succéde la désirée blancheur. Si tu as cela, tu as beaucoup, mais non pas tout.

Quant à la Couleur bleuâtre & jaunâtre, elle signifie que la *solution & putréfaction* n'est point encore achevée, & que les Couleurs de notre Mercure ne sont point encore bien mêlées & pourries avec ce qui reste.

Donc cette Noirceur & Couleurs, enseignent clairement qu'en ce commencement la Matiére ou le Composé commence à se pourrir, & dissoudre en poudre plus menuë que les Atômes du Soleil, lesquels se changent après en Eau permanente. Et cette *Dissolution* est appellée par les Philosophes envieux, *Mort*, *Destruction & Perdition*, parce que les Natures changent de forme. De là sont sorties tant d'Allégories sur les Morts, Tombes & Sépulchres. Les autres l'ont nommée *Calcination*, *Dénudation*, *Séparation*, *Trituration*, *Assation*, parce que les Confections sont changées & réduites en très-menuës piéces ou parties. Les autres *Réduction en*

prémiére Matiére, *Mollification*, *Extraction*, *Commixtion*, *Liquéfaction*, *Conversion d'Elémens*, *Subtiliation*, *Diviſion*, *Humation*, *Impaſtation*, *& Diſtilation*, parce que les Confections ſont liquéfiées, réduites en ſemence, amollies, & ſe circulent dans le Matras. Les autres *Xir*, *Putréfaction*, *Corruption*, *Ombres Cimmériennes*, *Gouffre*, *Enfer*, *Dragons*, *Génération*, *Ingreſſion*, *Submerſion*, *Complexion*, *Conjonction*, *& Imprégnation*, parce que la Matiére eſt noire & aqueuſe, & que les Natures ſe mêlent parfaitement, & ſe retiennent les unes les autres. Car quand la chaleur du Soleil agit ſur elles, elles ſe changent prémiérement en Poudre, ou Eau graſſe & gluante, qui ſentant la chaleur, s'enfuit en haut en la tête du Poulet avec la fumée, c'eſt-à-dire, avec le Vent & l'Air : de-là cette Eau tirée & fonduë des Confections, elle s'en reva en bas, & en décendant réduit & réſout tant qu'elle peut le reſte des Confections aromatiques, faiſant toujours ainſi juſqu'à ce que tout ſoit comme un boüillon noir un peu gras. Voilà pourquoi on appelle cela *Sublimation*, & *Volatiliſation*, car il vole en haut, & *Aſcenſion* & *Deſcenſion*, parce qu'il monte & décend dans le Vaiſſeau.

Quelque tems après, l'Eau commence à s'engroſſir & coaguler davantage, venant

nant comme de la Poix très-noire ; & enfin vient Corps & Terre, que les Envieux ont appellée *Terre fétide & puante.* Car alors, à cause de la parfaite *putréfaction* (qui est aussi naturelle que toute autre,) cette Terre est puante, & donne une odeur semblable au relent des Sépulchres remplis de pourriture, & d'ossemens, encore chargez d'humeur naturelle. Cette Terre a été appellée par Hermès, *la Terre des feuilles*, néanmoins son plus propre & vrai nom est *le Laiton qu'on doit puis après blanchir.* Les anciens Sages Cabalistes l'ont décrite dans les Métamorphoses sous l'Histoire *du Serpent de Mars*, qui avoit dévoré les Compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa Lance contre un Chêne creux. Remarque ce Chêne. (1)

(1) Ce sont les Cendres de bois de Chêne, bien tamisées, qu'on met dans l'Ecuëlle de terre, sur laquelle se pose l'Oeuf Philosophique, après qu'on l'a placée dans le Fourneau.

TROISIEME FIGURE.

Un Homme & une Femme, vétus de Robe orangée, sur un Champ azuré & bleu, avec leurs Rouleaux.

CHAPITRE V.

Explication de cette Figure.

L'Homme ici dépeint me ressemble tout exprès bien au naturel, tout de même que la Femme représente très-naïvement Perrenelle. La cause pourquoi nous sommes peints au vif n'a rien de particulier. Car il ne falloit représenter que le Mâle & la Fémelle, à quoi faire notre particuliére ressemblance n'étoit pas nécessairement requise. Mais il a plû au Sculpteur de nous mettre-la, tout ainsi qu'il a fait aussi en cette même Arche plus haut, aux pieds de la Figure de S. Paul & de S. Pierre, selon que nous étions en notre jeunesse; & encore ailleurs en plusieurs lieux, comme sur la porte de la Chapelle S. Jacques de la Boucherie, auprès de ma maison (encore qu'en cette derniére il y a une raison particuliére) comme aussi sur la porte de Sainte Géneviéve des Ardens, où tu me pourras voir.

Je te peins donc ici deux Corps, un de Mâle, & l'autre de Femelle, pour t'enseigner qu'en cette seconde Opération tu as véritablement, mais non pas encore parfaitement, deux Natures conjointes, & mariées, la *masculine* & la *féminine*, ou plûtôt les quatre Elémens: & que les Ennemis naturels, le Chaud & le Froid, le Sec & l'Humide, commencent de s'approcher amiablement les uns des autres, & par le moyen des Entremetteurs de paix, dépoſent peu à peu l'ancienne inimitié du viel Chaos. Tu ſçais aſſez qui ſont ces Entremetteurs entre le Chaud & le Froid: c'eſt l'Humide; car il eſt parent & allié des deux, du Chaud par ſa chaleur, & du Froid par ſon humidité. Voilà pourquoi pour commencer à faire cette paix, tu as dèja en l'Opération précédente, converti toutes les Confections en Eau par la diſſolution. Et puis après tu as fait coaguler l'Eau néceſſaire, qui s'eſt convertie en cette Terre noire du noir très-noir, pour faire entiérement la paix. Car la Terre qui eſt ſéche & humide, ſe trouvant auſſi parente & alliée avec le Sec & l'Humide, qui ſont Ennemis, les appaiſera & accordera entiérement. Ne conſidére-tu pas un mêlange très-parfait de tous ces quatre Elémens, les ayant prémiérement convertis en Eau, & maintenant en Terre. Je t'en-

ſeignerai encore ci-après les autres converſions en Air quand tout ſera blanc, & en Feu quand tout ſera d'un parfait rouge de Pourpre.

Tu as donc ici deux Natures mariées, dont l'une a conçu de l'autre, & par cette conception, s'eſt convertie en Corps de Mâle, & le Mâle en celui de Fémelle; c'eſt-à-dire, ſe ſont faites un ſeul Corps, qui eſt *l'Androgine* des Anciens, qu'autrement on appelle encore la *Tête du Corbeau*, & *les Elémens convertis*. En cette façon je te peints ici que tu as deux Natures reconciliées, qui (ſi elles ſont conduites & régies ſagement) peuvent former un Embrion en la matrice du Vaiſſeau, & puis t'enfanter un Roi très-puiſſant, invincible, & incorruptible, parce qu'il ſera une Quinteſſence admirable. Voilà la principale fin de cette repréſentation, & la plus néceſſaire.

La ſeconde, qui eſt auſſi très-notable, ſera qu'il me falloit dépeindre deux Corps, parce qu'il faut qu'en cette Opération tu diviſes ce qui a été coagulé, pour en donner puis après une nourriture, un lait de vie, au petit Enfant naiſſant, qui eſt doüé (par le Dieu vivant) d'une Ame végétative. Ce qui eſt un ſécret très-admirable & très-caché, qui a fait rafoller, faute de le comprendre, tous ceux qui l'ont cherché

sans le trouver : & qui a rendu sage toute Personne qui l'a contemplé des yeux du corps, ou de l'esprit.

Il te faut donc faire deux parts & portions de ce Corps coagulé, l'une desquelles servira d'*Azoth* pour laver & mondifier l'autre, qui s'appelle *Laiton*, qu'il faut blanchir. Celui qui est lavé, C'est le Serpent Python, qui ayant pris son être de la corruption du limon de la Terre, assemblé par les Eaux du Déluge, quand toutes les Confections étoient Eau, doit être mis à mort, & vaincu par les fléches du Dieu Appollon, par le blond Soleil, c'est-à-dire, par notre Feu, égal à celui du Soleil.

Celui qui lave, ou plûtôt ces lavemens, qu'il faut continuer avec l'autre moitié, ce sont les dents de ce Serpent que le sage Opérateur, le vaillant Thésée, sémera dans la même terre, dont naîtront des Soldats, qui se détruiront enfin eux-mêmes, se laissant par apposition résoudre en la même nature de la terre, laissant emporter les conquêtes méritées.

C'est sur ceci que les Philosophes ont écrit si souvent & tant de fois répété, *Il se dissout soi-même, se congele, se noircit, se blanchit, se tuë, & vivifie soi-même.* J'ai fait peindre leur Champ azuré & bleu, pour montrer que je ne fais que commencer à sortir de la noirceur très-noire. Car l'a-

zuré & bleu, est une des prémiéres Couleurs que nous laisse voir l'obscure Femme, c'est-à-dire, l'Humidité cédante un peu à la chaleur & séchereſſe. L'Homme & la Femme sont la plûpart orangez. Cela signifie que nos Corps, (ou notre Corps, que les Sages appellent ici *Rébis*,) n'a point encore assez de digestion, & que l'Humidité dont vient le noir, bleu & azuré, n'est qu'à demi vaincuë par la séchereſſe. Car quand la séchereſſe dominera, tout sera blanc, & la combattant ou étant égale à l'Humidité, tout est en partie selon ces Couleurs. Les Envieux ont appellé encore ces Confections en cette Opération, *Numus*, *Ethelia*, *Arena*, *Boritis*, *Corsufle*, *Cambar*, *Albar æris*, *Duenech*, *Randeric*, *Kukul*, *Thabitris*, *Ebisemeth*, *Ixir*, *&c.* Ce qu'ils ont commandé de blanchir.

La Femme a un cercle blanc en forme de rouleau à l'entour de son corps, pour te montrer que *Rébis* commencera de se blanchir de cette même façon, blanchissant prémiérement aux extrémités tout à l'entour de ce cercle blanc. L'Echelle des Philosophes dit: *Le Signe de la prémiére parfaite blancheur, est quand l'on voit un certain petit cercle capillaire, c'est-à-dire, passant sur la tête, qui apparoîtra à l'entour de la Matiére aux côtés du Vaisseau, en couleur tirant sur l'orangé.*

Il y a en leurs Rouleaux, *Homo veniet ad Judicium Dei*; c'est-à-dire, l'Homme viendra au Jugement de Dieu. *Verè* (dit la Femme) *illa dies terribilis erit.* C'est-à-dire, certes ce jour là sera terrible. Ce ne sont point des passages de la Sainte Ecriture, mais seulement des dictions parlans selon le Sens Théologique de la Résurrection future. Je les ai mis ainsi; car ils me servent pour celui qui contemple seulement l'artifice grossier & plus naturel, prenant l'interprétation de la Résurrection. Et servent tout de même à ceux, qui voulans recueïllir les Paraboles de la Science, prennent des yeux de Lyncée pour pénétrer au delà des Objets visibles. Il y a donc, *l'Homme viendra au Jugement de Dieu: Certes ce jour sera terrible.* C'est comme si je disois, il faut que ceci vienne au *Coloremen*t de la perfection, pour être jugé & nettoyé de la noirceur & ordure, & être spiritualisé & blanchi. Certes ce jour sera terrible. Oüi vraiment; aussi vous trouverez en l'Allégorie d'Arisléus. *L'horreur nous tint en la Prison par quatre-vingt jours dans les ténébres des Ondes, dans l'extrême chaleur de l'Eté, & dans les troubles de la Mer.* Toutes lesquelles choses doivent prémiérement passer avant que notre Roi puisse être blanchi, venant de mort à vie, pour vaincre puis après tous ses Ennemis.

Pour t'enseigner encore mieux cette albification ou blanchissement, qui est plus difficile que tout le reste, (jusqu'au quel temps tu peux faillir à tous pas ; mais après non, ou tu casserois tes Vaisseaux, (je t'ai fait encore ce Tableau suivant.

QUATRIEME FIGURE.

Un Homme semblable à Saint Paul, vétu d'une Robe blanche orangée, bordée d'Or, tenant une Epée nuë, ayant à ses pieds un Homme à genoux, vétu d'une Robe orangée, blanche & noire, tenant un Rouleau, où il y a, Dele mala quæ feci. *C'est-à-dire, Oste le mal que j'ai fait.*

CHAPITRE VI.

Explication de cette Figure.

REgarde bien cet Homme en la forme d'un Saint Paul, vétu d'une Robe entiérement orangée blanche. Si tu le considéres bien, il tourne le corps en posture, qui démontre qu'il veut prendre l'Epée nuë,

nuë, ou pour trancher la tête, ou pour faire quelque autre chose sur cet Homme qui est à ses pieds à genoux, vétu d'une Robe orangée, blanche & noire, lequel dit en son Rouleau : *Dele mala quæ feci*, comme disant : Oste-moi ma noirceur, *terme* de l'Art. Car, *mal*, signifie par Allégorie la noirceur; ainsi en la Turbe on trouve, *Cuis jusqu'à la noirceur, qu'on estimera être mal.* Mais veux-tu sçavoir que veut dire cet Homme qui prend l'épée ? Il signifie qu'il faut couper la tête au Corbeau, c'est-à-dire, à cet Homme vétu de diverses couleurs, qui est à genoux. J'ai pris ce trait & figure d'Hermès Trismégiste en son Livre de l'Art sécret, où il dit : *Oste la tête à cet Homme noir; coupe la tête au Corbeau*, c'est-à-dire, *blanchis notre Sable.* Lambsprink, Gentilhomme Allemand, s'en étoit déja servi au Commentaire de ses Hyéroglyphiques, disant : *En ce bois il y a une Bête qui est toute couverte de noirceur; si quelqu'un lui coupe la tête, alors elle perdra sa noirceur, & vétira la couleur très-blanche. Voulez-vous entendre ce que c'est? La noirceur s'appelle la tête du Corbeau, laquelle ôtée, à l'instant vient la couleur blanche, alors c'est-à-dire quand la nuée n'apparoît plus, ce Corps est appellé sans tête.* Ce sont ses propres mots. En même Sens les Sages ont aussi dit ailleurs, *Prens la*

Vipére, appellée de Rexa, coupe-lui la tête; c'eſt-à-dire, ôte-lui la noirceur. Ils ſe ſont encore ſervis de cette periphraſe, quand, pour ſignifier la Multiplication de la Pierre, ils ont feint un Serpent *Hydra*, auquel, ſi on coupoit une tête, il lui en renaiſſoit dix. Car la Pierre augmente de dix à chaque fois qu'on lui coupe cette tête de Corbeau, qu'on la noircit, & blanchit, c'eſt-à-dire, qu'on la diſſout de nouveau, & qu'après on la *recoagule*.

Regarde que l'épée nuë eſt entortillée d'une Ceinture noire, & que les bouts d'icelle ne l'environnent pas tout à-fait. Cette épée nuë, reſplendiſſante, eſt la Pierre au blanc, ſi ſouvent décrite dans les Philoſophes, ſous cette forme. Pour donc parvenir à cette parfaite blancheur étincellante, il te faut entendre les entortillemens de cette Ceinture noire, & enſuivre ce qu'ils enſeignent, qui eſt la quantité des *Imbibitions*. Les deux bouts qui ne l'entortillent pas tout-à-fait, repréſentent le commencement & la fin. Pour le commencement, il enſeigne qu'il faut *imbiber* en ce premier temps doucement & avec épargne, donnant alors à la Pierre peu de lait, comme à un petit enfant naiſſant, *afin que l'Ixir*, (diſent les Auteurs) *ne ſe ſubmerge*. Le même faut-il faire à la fin, quand nous voyons que notre Roi eſt ſaoul, &

n'en veut plus. Le milieu de ces Opérations eſt peint par les cinq entortillemens entiers de la Ceinture noire, auquel temps, (par ce que notre Salamendre vit du feu, & au milieu du feu, voire même eſt un feu, & un Argent vif, courant au milieu du feu, ne craignant rien,) il lui en faut donner abondamment, de telle façon que le lait virginal entoure toute la Matiére.

J'ai fait peindre noirs ces entouremens de la Ceinture, parce que ce ſont des *Imbibitions*, & par conſéquent des *Noirceurs*. Car le Feu avec l'Humide (comme il eſt tant de fois dit) cauſe la noirceur. Et comme ces cinq entouremens entiers démontrent qu'il faut faire cela cinq fois entierement, tout de même ils font connoître qu'il faut faire cela cinq fois mois entiers, un mois à chaque *Imbibition*: Voilà pourquoi Hali Abenragel a dit, *La Cuiſon des choſes ſe parfait en trois fois cinquante jours*. Il eſt vrai que ſi tu veux compter ces petites *Imbibitions* du commencement & de la fin, il y en a ſept. Sur quoi un des plus Envieux a dit; *Notre tête de Corbeau eſt lépreuſe: c'eſt pourquoi qui la voudra nettoyer, il la doit faire deſcendre ſept fois au fleuve de régénération au Jordain, ainſi que commande le Prophéte au Lépreux Naaman Syrien*. Comprenant en cela le commencement qui n'eſt

que de quelques jours, le milieu, & la fin, qui eſt auſſi fort courte.

Je t'ai donc donné ce Tableau pour te dire, qu'il te faut blanchir mon Corps qui eſt à genoux, lequel ne demande autre choſe. Car la Nature tend toûjours à perfection. Ce que tu accompliras par l'*appoſition* du lait Virginal, & par la décoction que tu feras des Matiéres avec ce lait, qui ſe séchant ſur ce Corps, le teindra en même blanc orangé, dont eſt vétu celui qui prend l'épée, en laquelle couleur il te faut faire venir ton *Corſuflet*

Les vétemens de la figure de Saint Paul ſont bordés largement de couleur dorée, & rouge orangée. O mon fils, loüe DIEU, ſi tu vois jamais cela: Car déja tu as obtenu miſéricorde du Ciel. *Imbibe* donc & teints juſqu'à ce que le petit Enfant ſoit fort & robuſte, pour combattre contre l'eau & le feu. Accompliſſant cela, tu feras ce que Démagoras, Senior, & Hali ont appellé; *Mettre la Mere au ventre de l'Enfant qu'elle avoit déja enfanté.* Car ils appellent *Mére*, *le Mercure des Philoſophes*, duquel ils ſont les *Imbibitions & fermentations: & l'Enfant, le corps qu'on doit teindre, duquel eſt ſorti ce Mercure.* Je t'ai donné donc ces deux Figures pour ſignifier *l'albification* ou blanchiſſement; Auſſi c'eſt en ce lieu que tu avois beſoin de grande aide. Car

tout le monde y a choppé. Cette Opération est vraiement un Labyrinthe, parce qu'ici se presentent mille voyes à même instant, outre qu'il faut proceder à la fin d'icelle, justement tout au rebours du commencement, en *coagulant* ce qu'auparavant tu *dissolvois*, & faisant Terre, ce qu'auparavant tu faisois Eau.

Quand tu auras blanchi, tu as vaincu les Taureaux enchantés, qui jettoient feu & fumée par les narines. Hercule a nettoyé l'Etable pleine d'ordure, de pourriture & de noirceur. Jason a versé le jus sur les Dragons de Colchos, & tu as en ta puissance la Corne d'Amalthée, qui (encore qu'elle ne soit que blanche) te peut combler tout le reste de ta vie, de gloire, d'honneur, & de richesse. Pour l'avoir il t'a fallu combattre vaillamment, & comme un Hercule. Car cet Achéloüs, ce Fleuve humide (qui est la noirceur) est doüé d'une force très-puissante, outre qu'il se change souvent d'une forme en une autre: Aussi as-tu parachevé, parce que le reste est sans difficulté. Ces *transfigurations* ou changemens sont décrits particulierement au Livre des sept Seaux Egyptiens, (1) où il est dit (comme aussi par tous les Auteurs.) Qu'avant que quitter entierement la noirceur, & se blanchir en la façon d'un mar-

(1) Les sept Chapitres d'Hermès.

bre très-reluiſant, & d'une épée nuë flamboyante; la Pierre ſevétira de toutes les couleurs que tu ſçauras imaginer. Souvent elle ſe liquifiera elle-même, & ſouvent ſe *coagulera* encore, & parmi ces diverſes & contraires opérations (que l'Ame Végétative, qui eſt en elle, lui fait parfaire en un même temps) elle deviendra orangée, verte, rouge (non pas d'un rouge parfait) & jaune. Deviendra bleuë, & orangée, juſqu'à ce qu'étant entiérement vaincuë par la ſéchereſſe & la chaleur; toutes ces infinies couleurs finiſſent en cette blancheur orangée admirable, du vétement de Saint Paul, laquelle, en peu de temps, viendra comme celle de l'épée nuë. Puis, par plus forte & longue décoction, prendra enfin le rouge orangé, & puis le parfait rouge de Laque, où elle ſe réposera deſormais. Je ne veux pas oublier, en paſſant, de t'avertir que le lait de la Lune n'eſt pas comme le lait Virginal du Soleil. Penſe donc que les *Imbibitions* de la blancheur demandent un lait plus blanc, que celles de la rougeur & couleur d'Or. Car en ce pas j'ai penſé faillir, & l'euſſe fait ſans Abraham Juif. Pour cette raiſon je t'ai fait peindre la Figure qui prend l'épée nuë, en la couleur qui t'eſt néceſſaire: auſſi c'eſt cette Figure qui blanchit.

CINQUIE'ME FIGURE.

Sur un Champ vert, deux Hommes & une Femme, qui reſſuſcitent entiérement blancs, deux Anges au deſſus, & ſur les Anges la Figure du Sauveur venant juger le Monde, vétu d'une Robe parfaitement orangée blanche.

CHAPITRE VII.

Explication de cette Figure.

J'Ai fait peindre ainſi un Champ vert, parce qu'en cette *Décoction* les *Confections* ſe font vertes, & gardent plus long-temps cette couleur que toute autre après la noire. Cette verdeur marque particuliérement, que notre Pierre a une Ame végétative, & qu'elle s'eſt convertie, par l'induſtrie de l'Art, en vrai & pur germe, pour germer abondamment, & produire puis après de rameaux infinis. *O bien-heureuſe verdeur*, dit le Roſaire, *qui produit toutes choſes: ſans toi rien ne peut croître, végéter, ni multiplier.* Les trois qui reſuſcitent vétus de blanc étincellant, repréſen-

tent le Corps, l'Ame, & l'Esprit de notre Pierre blanche. Les Philosophes usent ordinairement de ces termes de l'Art, pour cacher le Secret aux Méchans. Ils appellent *Corps, la terre noire, obscure & ténébreuse, que nous blanchissons.* Ils appellent *Ame, l'autre moitié divisée du Corps,* qui, par la volonté de DIEU, & la puissance de la Nature, donne au Corps, par ses *imbibitions & fermentations, l'Ame végétative;* c'est-à-dire, la puissance & vertu de pulluler, croître, multiplier, & se rendre blanc comme une épée nuë reluisante. Ils appellent *Esprit la teinture & siccité,* qui; comme un esprit, a vertu de pénétrer toutes choses métalliques.

Je serois trop long si je te voulois montrer ici par combien de raisons ils ont dit par tout: *Notre Pierre a, comme l'Homme, Corps, Ame, & Esprit.* Je veux seulement que tu remarques bien que, comme l'Homme doüé de corps, Ame, & Esprit, n'est toutefois qu'un; qu'aussi tu n'as maintenant qu'une seule *Confection* blanche, en laquelle toutefois sont le Corps, l'Ame & l'Esprit, qui sont unis inséparablement. Je te pourrois bien donner de très-claires comparaisons & explications de ce Corps, Ame & Esprit; mais pour les expliquer, il me faudroit dire des choses que Dieu se reserve de révéler à ceux qui le craignent, &

qui l'aiment, & qui par conséquent ne se doivent pas écrire.

Je t'ai donc fait ici peindre un Corps, une Ame & un Esprit tous blancs, comme s'ils ressuscitoient, pour te montrer que le Soleil, la Lune & Mercure, sont ressuscités en cette Opération? c'est-à-dire, sont faits Elemens de l'Air, & blanchis: Car nous avons déja apellé *la Noirceur*, *Mort*, continuant la Mètaphore, nous pouvons donc appeller *la Blancheur une Vie*, qui ne revient qu'avec & par la résurrection. Le Corps (pour te le montrer plus clairement) je l'ai fait peindre, levant la pierre de son tombeau, dans lequel il étoit enfermé. L'Ame, parce qu'elle ne peut être mise en terre, elle ne sort pas d'un tombeau; mais seulement je la fais peindre parmi les tombeaux, cherchant son Corps en forme de Femme ayant les cheveux épars. L'Esprit, qui ne peut être aussi mis en sépulture, je l'ai fait peindre en Homme sortant de terre, non pas de la tombe. Ils sont tous blancs; aussi la Noirceur, qui est la Mort, est vaincuë, & eux étans blanchis, sont désormais *incorruptibles*.

Léve maintenant les yeux en haut, & voi venir notre Roi couronné & ressuscité, qui a vaincu la Mort, les obscurités & humidités. Le voilà en la forme que viendra le Sauveur, lequel unira à soi éternelle-

ment toutes les Ames pures & nettes, & chaſſera tout l'impure & immonde, comme étant indigne de s'unir à ſon divin Corps. Ainſi, par comparaiſon (demandant toutefois permiſſion de parler ainſi à l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, & priant toute Ame de bonnaire de me le permettre par *ſimilitude.*) Voici notre *Elixir blanc*, qui dorénavant unira à ſoi inſéparablement toute Nature pure métallique, la tranſmuant en ſa nature argentée, & très-fine, rejettant l'impureté étrangere & hétérogéne. Loüé ſoit Dieu, qui nous fait la grace, par ſa grande bonté, de pouvoir conſidérer ce Blanc étincelant, plus parfait & reluiſant qu'aucune nature compoſée, & plus noble après l'Ame immortelle, qu'aucune autre Subſtance animée ou inanimée ; auſſi eſt-elle une Quinteſſence, *un Argent très-pur, paſſé par la Coupelle & affiné ſept fois*, dit le Royal Prophéte David.

Il n'eſt pas néceſſaire d'interpréter ce que ſignifient les deux Anges joüant des Inſtrumens ſur la tête des Reſſuſcités ; ce ſont plûtôt des Eſprits Divins, chantans les merveilles de Dieu en cette Opération miraculeuſe, que des Anges nous appellant au Jugement. Tout exprès pour en faire différence, j'ai donné un Luth à l'un & à l'autre une Muſette, non pas des

Trompettes, qu'on leur donne toujours pour appeller au Jugement. Le même faut-il dire des trois Anges, qui sont sur la tête de Notre Sauveur, dont l'un le couronne, & les autres deux disent en leurs Rouleaux, en lui assistant, *O Pater omnipotens ! ô Jesu bone* ! c'est-à-dire, O Pere Tout-puissant ! ô bon Jesus ! en lui rendant des graces éternelles.

SIXIE'ME FIGURE.

Sur un Champ violet & bleu, deux Anges de couleur orangée, & leurs Rouleaux.

CHAPITRE VIII.

Explication de cette Figure.

CE Champ violet & bleu, montre que voulant passer de la Pierre blanche à la rouge, tu l'as *imbibée* d'un peu de *Lait Virginal Solaire*, & que ces Couleurs sont sorties de l'Humidité Mercurielle que tu as séchée sur la Pierre. En cette Opération du *Rubifiement*, encore que tu imbibes, tu n'auras gueres de noir, mais bien du violet, bleu, & de la couleur de la queuë du Paon : car notre Pierre est si triomphante

en *ficcité*, qu'incontinent que ton Mercure la touche, la Nature s'éjoüissant de sa nature, se joint à elle, & la boit avidement; & partant le Noir, qui vient de l'Humidité, ne se peut montrer qu'un peu, sous ces Couleurs violettes, & bleuës, d'autant que la *ficcité* (comme il est dit) gouverne maintenant absolument.

Je t'ai fait peindre ces deux Anges avec des aîles, pour te représenter que les deux Substances de tes *Confections*, la Mercurielle & sulfureuse, la fixe aussi-bien que la Volatille, étant fixées ensemble parfaitement, volent aussi ensemble dans ton Vaisseau. Car en cette Opération le Corps fixe montera doucement au Ciel, tout spirituel; & de-là il décendra en la Terre, & là où tu voudras, suivant par-tout l'Esprit qui se meut toujours sur le feu. D'autant qu'ils sont faits une même nature & le Composé est tout Spirituel, & le Spirituel tout Corporel, tant il a été subtilisé sur notre marbre par les Opérations précédentes. Les Natures donc sont ici transmuées & changées en Anges; c'est-à-dire, sont faites spirituelles & très-subtiles, aussi sont-elles maintenant de vraies Teintures.

Or souviens-toi de commencer la *Rubification* par l'*apposition* du Mercure orangé rouge; mais il n'en faut gueres verser, & seulement une ou deux fois, selon que

tu verras : Car cette Opération se doit parfaire par feu sec, *Sublimation* & *Calcination* séche : Et vrayement je te dis ici un sécret, que tu trouveras bien rarement écrit. Aussi je ne suis point Envieux, & plût à Dieu que chacun sçût faire de l'Or à sa volonté, afin que l'on vécût menant paître ses gras Troupeaux, sans usure ni procès, à l'imitation des Saints Patriarches, usant seulement, comme les premiers Péres, de *permutation* de chose à chose, pour laquelle avoir il faudroit travailler aussi-bien que maintenant. De peur toutefois d'offencer Dieu, & d'être l'instrument d'un tel changement, qui peut-être seroit mauvais, je n'ai garde de représenter ou écrire, où est-ce que nous cachons les Clefs qui peuvent ouvrir toutes les portes des Sécrets de la Nature, & renverser la Terre sans dessus dessous, me contentant de montrer des choses qui l'enseigneront à toute Personne à qui Dieu aura permis de connoître, *Quelle propriété a le signe des Balances, quand il est éclairé du Soleil & de Mercure au mois d'Octobre.*

Ces Anges sont peints de couleur orangée, afin de te faire sçavoir, que tes *Confections* blanches ont été un peu plus cuites, & que le noir du violet & bleu a été déja chassé par le feu. Car cette couleur orangée est composée de ce bel orangé

rouge doré, (que tu attens il y a si long-temps) & d'un reste de ce violet & bleu que tu as déja en partie défait. Cet orangé démontre encore que les Natures se digérent & peu à peu se parfont par la grace de Dieu.

Quant à leur Rouleau qui dit, *Surgite Mortui, venite ad Judicium Domini mei*; C'est-à-dire, Levez-vous Morts, venez au Jugement de Dieu mon Seigneur. Je l'ai plûtôt fait mettre pour le seul Sens Théologique, que pour l'autre. Il finit dans la gueule d'un Lion tout rouge, c'est pour montrer qu'il ne faut point discontinuer cette Opération, qu'on ne voye le vrai rouge de Pourpre, semblable du tout au Pavot champêtre, & à la Laque du Lion peur, si ce n'est point multiplier.

SEPTIE'ME FIGURE.

Un Homme ſemblable à Saint Pierre, vétu d'une Robe orangée rouge, tenant une Clef en la main droite, & mettant la gauche ſur une Femme vétuë d'une Robe orangée, qui eſt à ſes pieds à genoux, tenant un Rouleau, où eſt écrit, Chriſte, precor, eſto pius. *Je vous prie, ô Chriſt, ſoyez moi miſericordieux.*

CHAPITRE IX.

Explication de cette Figure.

REgarde cette Femme vétuë de Robe orangée, qui reſſemble au naturel, à Perennelle, comme elle étoit en ſon adoleſcence. Elle eſt peinte en façon de Suppliante, à genoux, les mains jointes, aux pieds d'un Homme, qui a une Clef en ſa main droite, qui l'écoute gracieuſement, & puis étend la main gauche ſurelle. Veux-tu ſçavoir ce que repréſente cela. C'eſt la Pierre, qui demande en cette Operation deux choſes au Mercure Solaire des Philoſophes (dépeint ſous la forme de Hom-

me,) c'eſt à ſçavoi. la Multiplication, & un habit plus riche. Ce qu'elle doit obtenir en ce temps-ici. Auſſi l'Homme, lui mettant ainſi la main ſur l'épaule, le lui accorde.

Mais pourquoi as-tu fait peindre une Femme ? Je pouvois auſſi-bien faire peindre un Homme ou un Ange qu'une Femme : (car les Natures ſont maintenant toutes ſpirituelles & corporelles, maſculines & féminines) mais j'ai mieux aimé te faire peindre une Femme, afin que tu juges, qu'elle demande plûtôt la Multiplication que toute autre choſe ; parce que ce ſont les plus naturels & plus propres déſirs de la Fémelle.

Pour te montrer encore plus qu'elle demande la Multiplication, j'ait fait peindre l'Homme auquel elle fait ſa priére, en la forme d'un Saint Pierre, tenant une Clef, ayant puiſſance d'ouvrir, & fermer, de lier, & délier. D'autant que les Philoſophes envieux n'ont jamais parlé de la Multiplication que ſous ces communs termes de l'Art. *Ouvre, ferme, lie, délie.* Ils ont appellé *ouvrir & délier,* faire le Corps (qui eſt toujours dur & fixe) mol fluide, & coulant comme l'eau, & *fermer ou lier*, le coaguler par après par décoction plus forte, en le remettant encore une autrefois en la forme de Corps.

Il

Il me falloit donc repréſenter un Homme avec une Clef, pour t'enſeigner qu'il te faut maintenant *ouvrir & fermer*, c'eſt-à-dire, multiplier les Natures germantes & croiſſantes. Car tout autant de fois que tu diſſoudras & fixeras, autant de fois ces Natures multiplieront en quantité, qualité & vertu, ſelon la Multiplication de dix, de ce nombre venant à cent, de cent à mille, de mille à dix mille, de dix mille à cent mille, de cent mille à un million; & de là par même Opération juſqu'à l'infini, ainſi que j'ai fait trois fois, dont je loüe Dieu. Et quand ton *Elixir* eſt ainſi conduit à l'infini, un grain d'icelui tombant ſur une quantité métallique fonduë, auſſi profonde & vaſte que l'Océan, il le teindra & convertira en très-parfait Métail, c'eſt-à-dire, en Argent ou en Or, ſelon qu'il aura été imbibé & fermenté, chaſſant & éloignant de ſoi toute la matiére impure & étrangére, qui s'étoit jointe en ſa prémiére *Coagulation*.

Par la même raiſon que j'ai fait peindre une Clef à l'Homme, qui eſt ſous la forme d'un Saint Pierre, pour ſignifier que la Pierre demandoit d'être ouverte & fermée pour multiplier : par même raiſon auſſi, pour te montrer avec quel Mercure tu dois faire cela, j'ai donné à l'Homme un

habit orangé rouge, & un orangé à la Femme.

Cela suffise pour ne sortir du silence de Pythagoras, & pour t'enseigner que la Femme, c'est-à-dire, notre Pierre, demande d'avoir la riche parure & couleur de Saint Pierre. Elle a écrit en son Rouleau, *Christe precor esto pius*. Jesus-Christ soyez-moi doux, comme si elle disoit : Seigneur soyez-moi doux, & ne permettez pas que celui qui sera parvenu jusqu'ici, gâte tout par trop de feu. Il est bien vrai, que dorénavant je ne craindrai plus les Ennemis, & que tout feu me sera égal : toutefois, le Vaisseau qui me contient, est toujours fragile. Car si l'on augmente trop le feu, il crévera, & s'éclatant m'emportera & me sémera malheureusement parmi les cendres.

Prens donc garde à ton feu en ce pas, *régissant* & gouvernant doucement en patience cette Quintessence admirable, car il lui faut augmenter son feu, mais non par trop. Et prie la Souveraine bonté, qu'elle ne permette point que les malins Esprits, qui gardent les Mines & les Tréfors, détruisent ton Opération, ou *fascinent* ta vûë, quand tu considéres ces incompréhensibles mouvemens de cette Quintessence dans ton Vaisseau.

HUITIEME FIGURE.

Sur un Champ violet obſcur, un Homme rouge de pourpre, tenant le pied d'un Lion rouge de Laque, qui a des ailes, & ſemble ravir & emporter l'Homme.

CHAPITRE X.

Explication de cette Figure.

CE Champ violet & obſcur, repréſente que la Pierre a obtenu, par l'entiére Décoction, les baux vétemens entiérement orangés & rouges, qu'elle demandoit à Saint Pierre, qui en étoit vétu, & que ſa complette & parfaite digeſtion (ſignifiée par l'entiére couleur orangée) lui a fait laiſſer ſa vielle Robe orangée. La Couleur rouge de Laque de ce Lion volant, ſemblable à ce pur & clair Eſcarlatin du grain de la vrayement rouge Grenade, démontre qu'elle eſt maintenant accomplie en toute droiture & égalité. Qu'elle eſt comme un Lion, dévorant toute Nature pure métallique, & la changeant en ſa vraie Subſtance, en vrai & pur Or plus fin que celui des meilleures Mines.

Aussi elle emporte maintenant l'Homme hors de cette vallée de miséres; c'est-à-dire, hors des incommodités de la pauvreté & infirmité, & avec ses aîles le souléve glorieusement hors des croupissantes eaux d'Egypte (qui sont les pensées ordinaires des Mortels) & lui faisant mépriser la vie & les richesses présentes, le fait nuit & jour méditer en DIEU, & ses Saints, souhaiter le Ciel Empirée, & boire les douces sources des Fontaines de l'espérance éternelle.

Loüé soit DIEU éternellement, qui nous a fait la grace de voir cette belle & toute parfaite Couleur de Pourpre, cette belle Couleur du Pavot champêtre du Rocher, cette Couleur *Tyriene*, étincellante & flamboyante, qui est incapable de changement & d'altération: sur laquelle le Ciel même, & son Zodiaque ne peut plus avoir domination ni puissance, dont l'éclat rayonnant & ébloüissant semble en quelque façon communiquer à l'Homme quelque chose de surcéleste, le faisant (quand il la contemple & connoît) étonner, trembler, & frémir en même tems.

O Seigneur, faites nous la grace que nous en puissions bien user à l'augmentation de la Foi, au profit de notre Ame, & accroissement de la gloire de ce noble Royaume. Ainsi soit-il.

FIN.

AVERTISSEMENT

Touchant les Figures de Flamel.

ON n'a pas jugé qu'il fût néceſſaire de mettre dans le Livre de Flamel, les Figures particuliéres, après le Titre, & au deſſus de chaque Chapitre, où elles ſont expliquées ; comme les avoit fait mettre le ſieur de la Chevalerie, Gentilhomme Poitevin, à qui l'on a obligation de la prémiére Edition de ce Livre ; parce que ce n'eût été que de la dépenſe inutile, puiſque l'on peut voir & conſulter chacune de ces Figures particuliéres, dans la Figure générale, qui les comprend toutes, ainſi que Flamel les a fait mettre, & comme on les voit encore préſentement, dans l'une des Arches du Cimetiére des Saints Innocens dans cette Ville, qui étoit alors la quatriéme, & qui eſt maintenant la ſeconde, en entrant par la grande Porte du Cimetiére de la ruë Saint Denys, depuis les nouveaux Bâtimens que l'on a fait pour élargir la ruë de la Ferronnerie.

On a eu ſoin pour cet effet de marquer au commencement de chaque Chapitre la Figure qui y eſt expliqué, par un Numéro, qui renvoye à la Figure générale.

On a fait la même choſe pour les Figures

d'Abraham Juif, dont Flamel parle dans son Avant-propos, qu'on a marquées au bas de la page par des chiffres Romains, qui répondent à ceux de ces Figures.

La Procession qu'il dit dans son Avant-propos avoir fait peindre, ne paroît plus. Mais sa Statuë est encore présentement dans une niche au côté gauche du Portail de l'Eglise de Ste Geneviéve des Ardens, dans la ruë Notre-Dame, tel qu'il est représenté dans le côté gauche de la Figure générale, avec un N. & une F. Gotiques, qui sont encore tout de même dans l'Arche, qui est vis-à-vis celle où sont les Figures au Cimetiére des Saints Innocents, avec cette Inscription en Lettres Gotiques sur l'un des Pilliers. Ce Charnier fut fait & donné à l'Eglise pour amour de Dieu, l'an mil trois cens quatre vingt-dix-neuf. Priez Dieu pour les Trépassez, en disant Pater, Ave.

PETIT TRAITÉ D'ALCHYMIE, INTITULÉ LE SOMMAIRE PHILOSOPHIQUE

De Nicolas Flamel.

QUi veut avoir la cognoissance
Des Metaux & vraye science,
Comment il les faut transmuer,
Et de l'un à l'autre muer ;
Prémier il convient qu'il cognoisse
Le chemin & entiére adresse
Dequoi se doivent en Miniére
Terrestre, former & maniére.
Ainsi ne faut-il point qu'on erre,
Regarder ès veines de Terre
Toutes les transmutations,
Dont sont formez en Nations ;

Par quoi transmuer ils se peuvent
Dehors la Miniére où se treuvent
Etant prémiers en leurs esprits:
Assavoir pour n'être repris,
En leur Soulphre & leur Vif-argent,
Que Nature a fait par Art gent.
Car tous Métaux de Soulphre sont
Formez & Vif-argent qu'ils ont.
Ce sont deux Spermes des Métaux,
Quels qu'ils soyent, tant froids que chauds;
L'un est mâle, l'autre fémelle,
Et leur compléxion est telle.
Mais les deux Spermes dessusdits
Sont composez, c'est sans dédits;
Des quatre Elémens, sûrement
Cela j'afferme vrayement.
C'est à sçavoir le prémier Sperme
Masculin, pour sçavoir le terme,
Qu'en Philosophie on appelle
Soulphre, par une façon telle,
N'est autre chose qu'Elément
De l'Air & du Feu seulement.
Et est le Soulphre fixe semblable
Au Feu, sans être variable,
Et de Nature métallique:
Non pas Soulphre vulgal inique;
Car le Soulphre vulgal n'a nulle
Substance (qui bien le calcule)
Métallique, à dire le vrai,
Et ainsi je le prouverai.
L'autre Sperme qu'est féminin,

C'est

C'eſt celui, pour ſçavoir la fin,
Qu'on a coûtume de nommer
Argent-vif, & pour vous ſommer,
Ce n'eſt ſeulement qu'Eau & Terre,
Qui s'en veut plus à plain enquerre.
Dont pluſieurs Hommes de ſcience
Ces deux Spermes-là ſans doutance,
Ont figurez par deux Dragons,
Ou Serpens pires, ſe dit-on:
L'un ayant des aîles terribles,
L'autre ſans aîles, fort horrible.
Le Dragon figuré ſans aîles,
Eſt le Soulphre, la choſe eſt telle,
Lequel ne s'envole jamais
Du feu; voilà le prémier mets.
L'autre Serpent, qui aîles porte,
C'eſt Argent-vif, qui vous importe,
Qui eſt Semence féminine,
Faite d'Eau & Terre pour mine.
Pourtant au feu point ne demeure,
Ains s'envole quand voit ſon heure.
Mais quand ces deux Spermes disjoints,
Sont aſſemblez & bien conjoints,
Par une triomphante Nature,
Dedans le ventre du Mercure,
Qu'eſt le prémier Métal formé,
Et eſt celui qui eſt nommé
Mére de tous autres Métaux.
Philoſophes de monts & vaux
L'ont appellé Dragon volant:
Pour ce qu'un Dragon en allant,

Qu'eſt enflambé avec ſon feu,
Va par l'air jettant peu à peu
Feu & fumée vénimeuſe,
Qu'eſt une choſe fort hideuſe,
A regarder telle laidure.
Ainſi pour vrai fait le Mercure,
Quand il eſt ſur le feu commun,
C'eſt-à-dire, en des lieux aucun,
En un Vaiſſeau mis & poſé,
Et le feu commun diſpoſé,
Pour lui allumer promptement
Son feu de nature âprement,
Qu'au profond de lui eſt caché.
Alors ſi vous voulez tâcher,
Voir quelque choſe véritable
Par feu commun, dit végétable;
L'un enflambera par ardure
Du Mercure feu de Nature.
Alors, ſi êtes vigilant,
Verrez par l'air jettant, courant
Une fumée vénimeuſe,
Mal odorante & malignieuſe,
Trop pire, enflambée en poiſon,
Que n'eſt la tête d'un Dragon,
Sortant à coup de Babylone,
Qui deux ou trois lieuës environne.
Autres Philoſophes ſçavans,
Ont voulu chercher tant avant,
Qu'ils ſont figurez en la forme
D'un Lion volant ſans difforme;
Et l'ont auſſi nommé Lion:

Pource qu'en toute Région
Le Lion dévore les Bêtes,
Tant soient jeunes & propretes,
En les mangeant à son plaisir,
Quand d'elles il se peut saisir,
Sinon celles qui ont puissance
Contre lui se mettre en défense,
Et résister par grande force
A sa fureur, quand il les force;
Ainsi que le Mercure fait.
Et pour mieux entendre l'effet,
Quelque Métal que vous mettez,
Avecques lui, ces mots notez,
Soudain il le difformera,
Dévorera & mangera.
Le Lion fait en telle sorte;
Mais sur ce point, je vous enhorte
Qu'il y a deux Métaux de prix,
Qui sur lui emportent le prix
En totale perfection;
L'un qu'on nomme Or sans fiction,
L'autre Argent, ce ne nie aucun;
Tant est-il notoire à châcun,
Que si Mercure est en fureur,
Et son feu allumé d'ardeur,
Il dévorera par ces faits
Ces deux nobles Métaux parfaits,
Et les mettra dedans son ventre:
Ce nonobstant, lequel qu'y entre,
Il ne le consumera point;
Car pour bien entendre ce point,

Ils sont plus que lui endurcis
Et parfaits en nature aussi.
Mercure est Métail imparfait:
Non pourtant qu'en lui ait de fait
Substance de perfection.
Pour vraye déclaration
L'Or commun si vient du Mercure,
Qu'est Métail parfait, je l'assure.
De l'Argent je dis tout ainsi
Sans alleguer ne cas ne si.
Et aussi les autres Métaux,
Imparfaits, croissans bas & hauts,
Sont trestous engendrez de lui.
Et pource il n'y a celui
Des Philosophes, qui ne dise
Que c'est la Mére sans faintise
De tous Métaux certainement.
Parquoi convient assurément
Que dès que Mercure est formé,
Qu'en lui soit sans plus informé
Double Substance métallique;
Cela clairement je réplique.
C'est tout prémiérement pour l'une,
La Substance de basse Lune,
Et après celle du Soleil,
Qui est un Métail nompareil.
Car le Mercure sans doutances
Si est formé de deux Substances,
Etant au ventre en esperit
Du Mercure que j'ai descrit.
Mais tantôt après que Nature

A formé icelui Mercure,
De ſes deux Eſprits deſſuſdits
Mercure ſans nul contredits
Ne demande qu'à les former
Tous parfaits, ſans rien difformer,
Et corporellement les faire,
Sans ſoi d'iceux vouloir deffaire.
Puis quand tes deux Eſprits s'éveillent,
Et les deux Spermes ſe réveillent,
Qui veulent prendre propre Corps:
Alors il faut être records,
Qu'il convient que leur Mére meure,
Nommé Mercure, ſans demeure:
Puis le tout bien vérifié,
Quand Mercure eſt mortifié
Par Nature, ne peut jamais
Se vivifier: je promets,
Comme il étoit prémiérement,
Ainſi que dient certainement
Aucuns triomphans Alchimiſtes,
Affermants en paroles miſtes
De mettre les Corps imparfaits,
Et auſſi ceux qui ſont parfaits,
Soudain en Mercure courant.
Je ne di pas qu'aucun d'eux ment;
Mais ſeulement, ſauf leurs honneurs,
Pour certain ce ſont vrais Jengleurs.
Il eſt bien vrai que le Mercure
Mangera par ſa grande cure
L'imparfait Métail, comme Plomb,
Ou Eſtain, cela bien ſçait-on:

Et pourra sans difficulté
Multiplier en quantité ;
Mais pourtant sa perfection
Amoindrira sans fiction,
Et Mercure ne sera plus
Parfait, notez bien le surplus ;
Mais si mortifié étoit
Par Art, autre chose seroit,
Comme au Cinabre, ou Sublimé,
Je ne le veux pas animé,
Que révifier ne se pûsse.
Telle vérité ne se musse ;
Car en le congélant par Art,
Les deux Spermes, soit tôt ou tard,
Du Mercure point ne prendront
Corps fixe, ni aussi retiendront
Comme ès veines ils font de la terre ;
Ains pour garder que nulli n'erre,
Si peu congélé ne peut être,
Par Nature à dextre ou sénestre,
Dedans quelque terrestre veine,
Que le Grain fix soudain n'y vienne,
Qui produira des deux Spermes
Du Mercure, & puis du vrai Germe ;
Comme ès Mines de Plomb voyez,
Si vous y étes envoyez.
Car de Plomb il n'est nulle Mine
En lieu où elle se confine,
Que le vrai Grain du fix n'y soit,
Ainsi que chacun l'apperçoit,
C'est à sçavoir le Grain de l'Or

Et de l'Argent, qu'eſt un thréſor
En Subſtance & en nourriture:
A chacun telle choſe eſt ſûre.
La prime congélation
Du Mercure, eſt Mine de Plomb;
Et auſſi la plus convenable
A lui, la choſe eſt véritable,
Pour en perfection le mettre;
Cela ne ſe doit point obmettre;
Et pour tôt le faire venir
Au Grain fix, & tousjours tenir.
Car comme paravant eſt dit,
Mine de Plomb ſans contredit
N'eſt point ſans Grain fix pour tout vrai
D'Or & d'Argent, cela je ſçai;
Leſquels Grains Nature y a mis,
Ainſi comme Dieu l'a permis;
Et eſt celui-là ſurement,
Qui multiplier vrayement
Se peut, ſans contradiction,
Pour venir en perfection,
Et en toute entiére puiſſance,
Comme ſçai par l'expérience.
Et cela pour tout vrai j'aſſûre,
Lui étant dedans ſon Mercure,
C'eſt-à-dire, non ſéparé
De la Mine, mais bien puré;
Car tout Métail en Mine étant
Eſt Mercure, j'en dis autant,
Et multiplier ſe pourra,
Tant que la Subſtance il aura,

De ſon Mercure en vérité.
Mais ſi le Grain en eſt ôté
Et ſéparé de ſon Mercure,
Qui eſt ſa Mine bien l'aſſûre,
Il ſera ainſi que la Pomme
Cuëillie verde, & voilà comme
Deſſus l'Arbre, c'eſt vérité,
Avant qu'elle ait maturité,
Quand vous voyez paſſer la fleur,
Le fruit ſe forme, ſoyez ſeur,
Lequel après Pomme eſt nommée
De toutes gens, & renommée.
Mais qui la Pomme arracheroit
Deſſus l'Arbre, tout gâteroit
A ſa prime formation:
Car Homme n'a eu notion
Par Art, ni auſſi par Science,
Qu'il ſçuſſe donner la Subſtance,
Ne tandis la puſſe parfaire
De meurir, comme pouvoit faire
Baſſe-Nature bonnement,
Quand elle étoit prémiérement
Deſſus l'Arbre, où ſa nourriture
Et ſubſtance avoit par Nature.
Pendant doncques que l'on attend
La ſaiſon de la Pomme, étant
Sur ſon Arbre, où elle s'augmente
Et nourrit venant groſſe & gente,
El' prend agréable ſaveur,
Tirant toujours à ſoi liqueur,
Juſques à ce qu'elle ſoi ſaite

De verde bien mur & parfaite.
Semblablement Métal parfait,
Qu'eſt Or, vient à un même effet;
Car quand Nature a procréé
Ce beau Grain parfait & créé
Au Mercure, ſoyez certain
Que tousjours tant ſoir que matin,
Sans faillir il ſe nourrira,
Augmentera & parfera
En ſon Mercure lui étant;
Et faut attendre juſqu'à tant
Qu'il y aura quelque Subſtance
De ſon Mercure ſans doutance,
Comme fait ſur l'Arbre la Pomme;
Car je fais ſçavoir à tout Homme,
Que le Mercure en vérité
Eſt l'Arbre, notez ce dicté,
De tous Métaux, ſoyent parfaits,
Ou autres qu'on dit imparfaits:
Pourtant ne peuvent nourriture
Avoir, que de leur ſeul Mercure.
Par quoi je dis, pour déviſer
Sur ce pas, & vous adviſer,
Que ſi vous voulez cueïllir le fruit
Du Mercure, qu'eſt Sol qui luit,
Et Lune auſſi pareillement,
Si qu'ils ſoyent ſéparément
Lointains en aucune maniére,
L'un de l'autre ſans tarder guiére,
Ne penſez pas les reconjoindre
Enſemble, n'auſſi les rejoindre

Ainſi comme avoit fait Nature.
Au prémier, de ce vous aſſûre,
Pour iceux bien multiplier,
Augmenter ſans point varier;
Car quand Métaux ſont ſéparez
De la Mine, à part trouverez
Chacun comme Pommes petites,
Cueiller trop vérdes & ſubites
De l'Arbre, leſquelles jamais
N'auront groſſeur, je vous promets.
Le Monde a aſſez cognoiſſance,
Par nature & expérience,
Du fruit des Arbres végétaux,
Et ne ſont point ces mots nouveaux,
Qui dès la Pomme, ou bien la Poire
Eſt arrachée, il eſt notoire,
De deſſus l'Arbre, ce ſeroit
Folie qui la remettroit
Sur la branche pour r'engroſſi
Et parfaire; Fols ſont ainſi,
Et gens aveuglez ſans raiſon,
Comme on voit en mainte maiſon;
Car l'on ſçait bien certainement,
Et à parler communément,
Que tant plus elle eſt maniée,
Tant plus tôt elle eſt conſommée.
C'eſt ainſi des Métaux vraiment;
Car qui voudroit prendre l'Argent
Commun & l'Or, puis en Mercure
Les remetre, ſeroit ſtulture;
Car quelque grand' ſubtilité

Qu'on aye, auſſi habileté,
Ou régime qu'on penſeroit,
Abuſé on s'y trouveroit:
Tant ſoit par eau, ou par ciment,
Ou autre ſorte infiniment,
Que l'on ne ſçauroit racompter,
Tousjours ce ſeroit mécompter,
Et de jour en jour à refaire,
Comme aucun Fols ſur cet affaire,
Qui veulent la Pomme cueilliée
Sur la branche être rebaillée,
Et retourner pour la parfaire,
Dont s'abuſent à cela faire.
Nonobſtant qu'aucuns Gens ſçavans,
Philoſophes & bien parlans,
Ont très-bien parlé par leurs dits,
Diſans ſans aucuns contredits,
Que le Soleil avec la Lune,
Et Mercure, qu'eſt opportune,
Conjoints, tous Métaux imparfaits
Rendront en Oeuvres bien parfaits:
Où la plus grand part des Gens erre,
N'ayant autre choſe ſur Terre,
Soient Végétaux, ou Animaux,
Ou pareillement Minéraux,
Que ces trois étans en un Corps;
Mais les liſans ne ſont records,
Qu'iceux Philoſophes entendus,
N'ont pas tels mots dits, ni rendus,
Pour donner entendre à chacun
Que ce ſoit Or, n'Argent commun,

Ni le vulgal Mercure auſſi:
Ils ne l'entendent pas ainſi;
Car ils ſçavent que tels Métaux
Sont tous morts, pour vrai, ſans défaux,
Et que jamais plus ne prendront
Subſtance; ainſi demeureront,
Et l'un & l'autre n'aidera
Pour parfaire, ains demeurera;
Car il eſt vrai certainement,
Que ce ſont les fruits vrayement
Cueillis des Arbres avant ſaiſon:
Les laiſſant-là pour tel' raiſon:
Car deſſus iceux en cherchant,
Ne trouvent ce qu'ils vont quérant.
Ils ſçavent aſſez bien qu'iceux
N'ont autre choſe que pour eux:
Parquoi s'en vont chercher le fruit
Sur l'Arbre qui à eux bien duit,
Lequel s'engroſſe & multiplie
De jour en jour, tant qu'Arbre en plie.
Joye ont de veoir telle beſogne,
Par ce moyen l'Arbre on empoigne,
Sans cueillir le fruit nullement,
Pour le replanter noblement
En autre terre plus fertille,
Plus triomphante & plus gentille,
Et qui donnera nourriture
En un ſeul jour par adventure
Au fruit, qu'en cent ans il n'auroit,
Si au prémier terroir étoit.
Par ce moyen donc faut entendre,

Que le Mercure il convient prendre,
Qui eſt l'Arbre tant eſtimé,
Vénéré, clamé & aimé,
Ayant avec lui le Soleil
Et la Lune d'un appareil,
Leſquels ſéparez point ne ſont
L'un de l'autre, mais enſemble ont
La vraye aſſociation:
Après ſans prolongation
Le replanter en autre terre
Plus près du Soleil, pour acquerre
D'icelui merveilleux prouffit,
Où la roſée lui ſuffit;
Car là où planté il étoit,
Le vent inceſſamment battoit,
Et la froidure, en telle ſorte,
Que peu de fruit faut qu'il rapporte:
Et là demeure longuement,
Portant petits fruits ſeulement.
Philoſophes ont un Jardin,
Où le Soleil ſoir & matin,
Et jour & nuit eſt à toute heure,
Et inceſſamment y demeure
Avec une douce roſée,
Par laquelle eſt bien arroſée,
La Terre ayant Arbre & fruits,
Qui là ſont plantez & conduits,
Et prennent dûë nourriture,
Par une plaiſante pâture;
Ainſi de jour en jour s'amendent,
Recevans fort douce prébende,

Et là demeurent plus puissans
Et forts, sans être languissans,
En moins d'un an, ou environ,
Qu'en dix mil, cela nous diron,
N'eussent fait là où ils étoient
Plantez, où les vents les battoient;
Et pour mieux la matiére entendre,
C'est-à-dire qu'il les faut prendre,
Et puis les mettre dans un four
Sur le feu où soient nuit & jour.
Mais le feu de bois ne doit être,
Ni de charbon; mais pour cognoître
Quel feu te sera bien duisant,
Faut que soit feu clair & luisant,
Ni plus ni moins que le Soleil.
De tel feu feras appareil,
Lequel ne doit être plus chaud,
Ni plus ardent, sans nul défaut;
Mais toujours une chaleur même
Faut que soit, notez bien ce thême;
Car la vapeur est la rosée,
Qui gardera d'être altérée
La Semence de tous Métaux.
Tu vois que les fruits végétaux,
S'ils ont chaleur trop fort ardente,
Sans rosée en petite attente,
Sec & transi demeurera,
Le fruit sur la branche mourra,
Ou en nulle perfection
Ne viendra pour conclusion.
Mais s'il est nourri en chaleur,

Avec une humide moiteur,
Il ſera beau & triomphant
Sur l'Arbre où prend nourriſſement;
Car chaleur & humidité
Eſt nourriture en vérité
De toutes choſes de ce Monde
Ayant vie, ſur ce me fonde,
Comme Animaux & Végétaux,
Et pareillement Minéraux.
Chaleur de bois & de charbon,
Cela ne leur eſt pas trop bon:
Ce ſont chaleurs fort violentes,
Et ne ſont pas ſi nourriſſantes,
Que celle qui du Soleil vient,
Laquelle chaleur entretient
Chacune choſe corporelle,
Pour autant qu'elle eſt naturelle;
Parquoi Philoſophes ſçavans,
Et la Nature cognoiſſans,
N'ont autre feu voulu élire
Pour eux, à la vérité dire,
Que de Nature aucunement,
Laquelle il ſurvient mêmement;
Non pas que Philoſophe faſſe
Ce que Nature fait & trace;
Car Nature a tousjours la choſe
Créé, comme ici je l'expoſe,
Tant Végétaux que Minéraux,
Semblablement les Animaux,
Chacun ſelon ſon vrai dégré,
Générante, où elle a pris gré,

Comme s'étend sa dominance,
Non pas que je donne Sentence,
Que les Hommes par leurs Arts font
Chose naturelle & parfont;
Mais il est bien vrai quand Nature
A formé par sa grand' facture,
Les choses devant dites, l'Homme
Lui peut aider, & entend comme
Après par Art, à les parfaire
Plus que Nature ne peut faire.
Par ce moyen les Philosophes
Sçavans, & gens de grosse étoffe,
Pour du vrai tous vous informer,
Autrement n'ont voulu œuvrer,
Qu'en Nature avecques la Lune,
Au Mercure Mére oportune:
Duquel après en général
Font Mercure Philosophal,
Lequel est plus puissant & fort,
Quand vient à faire son effort,
Que n'est pas celui de Natures.
Cela sçavent les Créatures;
Car le Mercure devant dit,
De Nature sans nul dédit,
N'est bon que pour simples Métaux
Parfaits, imparfaits, froids ou chauds.
Mais le Mercure du Sçavant
Philosophe, est si triomphant,
Que pour Métaux plus que parfaits.
Est bon, & pour les imparfaits:
A la fin pour tous les parfaire,

Et ſoudainement les refaire,
Sans plus y rien diminuer,
Adjoûter, mettre, ni muer:
Comme Nature les a mis,
Les laiſſe ſans rien être obmis,
Non que je die toutesfois,
Que les Philoſophes tous trois
Les joignent enſemble pour faire
Leur Mercure, & pour le parfaire,
Comme font un tas d'Alchimiſtes,
Qui en ſçavoir ne ſont trop miſtes;
Ni auſſi beaucoup ſage Gent
Qui prennent l'Or commun, l'Argent
Avec le Mercure vulgal:
Puis après leur font tant de mal,
Les tourmentant de telle ſorte,
Qu'il ſemble que foudre les porte;
Et par leur folle fantaiſie,
Abuſion & rêverie,
Le Mercure ils en cuident faire
Des Philoſophes & parfaire;
Mais jamais parvenir n'y peuvent,
Ainſi abuſez ils ſe trouvent,
Qui eſt la prémiére Matiére
De la Pierre, & vraie Miniére:
Mais jamais ils n'y parviendront,
Ni aucun bien y trouveront,
S'ils ne vont deſſus la Montaigne
Des ſept, où n'y a nulle Plaine,
Et pardeſſus regarderont
Les ſix que de loin ils verront;

Et au-déſſus de la plus haute
Montaigne, cognoîtront ſans faute
L'Herbe triomphante Royale,
Laquelle ont nommé Minérale,
Aucuns Philoſophes Herbale,
Appellée eſt Saturniale.
Mais laiſſer le Marc il convient
Et prendre le Jus qui en vient
Pur & net: de ceci t'adviſe,
Pour mieux entendre cette guiſe;
Car d'elle tu pourras bien faire
La plus grand' part de ton affaire.
C'eſt le vrai Mercure gentil
Des Philoſophes très-ſubtil,
Lequel tu mettras en ta manche;
En prémier toute l'Oeuvre blanche,
Et la rouge ſemblablement.
Si mes dits entends bonnement,
Elis celle que tu voudras,
Et ſoyent ſeur que tu l'auras;
Car des deux n'eſt qu'une pratique
Qu'eſt ſouveraine & authentique,
Toutes deux ſe font par voye une;
C'eſt à ſçavoir, Soleil & Lune.
Ainſi leur pratique rapporte
Du blanc & rouge, en telle ſorte,
Laquelle eſt tant ſimple & aiſée,
Qu'une Femme fillant fuzée,
En rien ne s'en détourbera,
Quand telle beſongne fera;
Non plus qu'à mettre elle feroit

Couver des œufs quand il fait froid,
Sous une Poulle sans lavé,
Ce que jamais ne fut trouvé;
Car on ne lave point les œufs
Pour mettre couver vieils ou neufs,
Mais tout ainsi comme ils sont fait,
Sous la Poulle on les met de fait;
Et ne fait-on que les tourner
Tous les jours & les contourner
Sous la Mére, sans plus de plaid,
Pour soudain avoir le Poullet.
Le tout je l'ai déclaré ample,
Puis après se met un éxemple.
Prémiérement, ne laveras
Ton Mercure; mais le prendras
Et le mettras avec son Pére,
Qui est le Feu, ce mot t'appére,
Sur les cendres, qui est la paille;
Cet enseignement je te baille,
En un verre seul qu'est le nid,
Sans confiture ni avis,
En seul Vaisseau, comme dit est,
De l'habitacle entends que c'est,
En un Fournel fait par raison,
Lequel est nommé sa maison,
Et de lui Poullet sortira,
Qui de son sang te guérira
Prémier de toute maladie;
Et de sa chair, quoi que l'on dic,
Te repaîtra, pour ta viande;
De ses plumes, afin qu'entende,

Il te vétira noblement,
Te gardant de froid ſurement:
Dont prierai l'haut Créateur,
Qu'il doint la grace à tout bon cœur.
D'Alchimiſtes qui ſont ſur terre,
Briévement le Poullet conquerre,
Pour puis en être alimenté,
Nourri & très-bien ſubſtanté.
Comme ce peu qu'ici déclaire,
Me vient du haut Dieu notre Pére,
Qui pour ſa bénigne bonté,
Le m'a donné en charité:
Donc vous fais ce préſent petit,
Afin que meilleur appétit,
Ayez cherchans & ſuivans train,
Qu'il vous montre ſoir & matin:
Lequel j'ai mis ſous un Sommaire,
Afin qu'entendiez mieux l'affaire,
Selon des Philoſophes ſages,
Les dits, qu'entendez d'avantage.
Je parle un peu ruralement:
Parquoi je vous prie humblement
De m'excuſer, & en gré prendre,
Et à fort chercher toujours tendre.

Fin du Sommaire.

LE DÉSIR DÉSIRÉ

DE

NICOLAS FLAMEL.

AVANT-PROPOS.

CE Tréſor de Philoſophie nous enſeigne la ſainteté de celui à qui ſont & appartiennent toutes choſes, le Ciel, la Terre & la Mer, & toutes ces autres choſes qui ſont créées. De lui procédent tous les Tréſors de la Sageſſe, étant lui ſeul le Créateur de tout, & qui du Néant a eu la puiſſance de tirer toutes choſes, en liant & uniſſant les choſes hétérogénes avec les homogénes, & les accordant enſemble quoique différentes. Par ſa bonté, il a voulu, avec certains Médicamens, rendre la ſanté aux Créatures infirmes, & donner la perfection aux choſes imparfaites. Ce que les Sages, ou anciens Philoſophes, ont entendu pleine-

ment, & cela par deux moyens, comme ils ont écrit dans leurs Livres.

De ces deux moyens l'un eſt vrai, & l'autre eſt faux : & le vrai eſt écrit en termes obſcurs, afin qu'ils ne ſoient entendus que des Sages, voulant cacher leur Science aux Méchans, qui auroient pû en faire un mauvais uſage.

Sçachez donc que notre Science conſiſte dans la connoiſſance des quatre Elémens, dont les qualités ſont changées réciproquement les unes dans les autres ; ſur quoi les Philoſophes ſont d'un ſentiment ſemblable. Et ſçachez encore, qu'en toutes choſes, créées au deſſous du Ciel, il y a quatre Elémens, non viſibles à la vûë, mais éxiſtans en effet ; au moyen de quoi, ſous couleur de Doctrine Elémentaire, les Philoſophes ont enſeigné leur Science, paroiſſant entendre par les quatre Elémens pluſieurs choſes, comme Sang, Poils, Cheveux, Oeufs, Urines & autres Matiéres, dont je n'ai fait aucun compte quand je ſuis parvenu à entendre leurs Ecrits.

Ayant donc reconnu la vraie Matiére, *ou Sperme & Semence de tous les Métaux, & ce que c'eſt que le Mercure cuit & congélé au Ventre de la Terre, par la chaleur du Soufre, qui le cuit par ſa propre vertu*, & par la Multiplication duquel différens Métaux ſont produits & procréez dans la

Terre ; car leur Sémence ou Matiére eſt unique & ſemblable. Cependant ces divers Métaux ſonts différens par une action accidentelle ; ſçavoir, par la cuiſſon & nourriture plus grande ou plus petite, plus ou moins tempérée, plus ou moins brûlante, ce que les Philoſophes affirment d'un commun accord. Car il eſt certain que toutes choſes ſont de ce en quoi elles ſe réſolvent par leur diſſolution ; comme on peut le voir par la Glace, qui, étant formée d'Eau, ſe réſout en Eau par la chaleur. S'il eſt manifeſte que la Glace étant Eau, s'eſt convertie en Eau, de même les Métaux, qui dans leurs Principes ont été Mercure, ſe convertiſſent auſſi en Mercure ; ce que je démontrerai dans ce Diſcours.

Cela ſuppoſé, nous réſoudrons facilement l'Argument d'Ariſtote, qui dit au 4. des Météores : Sçachent tous Artiſtes, *Que les Eſpéces des Métaux ne peuvent ſe tranſmuer, s'ils ne ſont réduits en leur prémiére Matiére* : Réduction dont nous parlerons dans la ſuite.

La Multiplication des Métaux eſt facile, mais non pas leur Tranſmutation ; car toute choſe qui naît dans la Terre & y croît, ſe multiplie ; ce qui ſe voit dans les Plantes, les Arbres & les Animaux ; car d'un Grain, il s'en engendre mille Grains ; d'un Arbre, il procéde mille Rameaux, ou pour mieux

dire, une infinité d'autres Arbres, & d'un seul Homme s'eſt faite la procréation de tout le Genre Humain.

Toutes choſes donc s'augmentant & ſe multipliant par leur Eſpéce, de même le Métall peut s'augmenter & ſe multiplier, & cela ſans aucune différence. Ariſtote demande ſi cette augmentation & multiplication ſe fait dans des Miniéres naturelles ou artificielles. Or il eſt conſtant que tous Métaux naiſſent & croiſſent dans la Terre. Donc il eſt poſſible qu'il ſe faſſe en eux une augmentation & une multiplication à l'infini. Mais cela ne peut ſe faire que par ce qui eſt parfait dans la Lune, ou ordre des Métaux, dans la génération & perfection deſquels eſt la parfaite Médecine, qui eſt l'Elixir des Philoſophes, qu'on ne peut parvenir à faire, que par un Moyen propre ou Choſe interpoſée, parce qu'il n'y a point de Mouvement d'une Extrémité à une autre Extrémité, que par un Moyen qui leur eſt propre. J'ai connu la nature de ce Moyen, ou Choſe médiante, laquelle contient les Extrémités, qui ſont le Soufre & le Mercure. De l'un & de l'autre ſe fait & s'accomplit l'Elixir par la Choſe médiante, laquelle doit être naturellement plus purifiée, plus cuite, mieux digérée, meilleure, plus parfaite, & par conſéquent plus prochaine.

Ainſi,

Ainſi, mon cher Lecteur, garde-toi d'errer & de manquer, car l'Homme recueïllera ſeulement le ſemblable de ce qu'il aura ſemé. Tu vois donc maintenant ce que c'eſt que la Pierre des Philoſophes, & tu connois les Moyens par leſquels on peut parvenir à la faire. Souviens-toi toujours que rien d'étranger ne ſe met ni ne s'ajoûte dans ſa Compoſition, & au contraire, qu'on en ôte les choſes ſuperfluës: *Et que rien ne convient à notre Sécret, ſi non ce qui eſt prochain & de ſa nature.* Je viens donc de t'expliquer les Sentences & les Dits des Anciens, avec leurs Paroles obſcures & cachées ſous des Enigmes & des Paraboles. Ce que j'ai fait, afin que tu juges que j'ai bien entendu la Doctrine des Philoſophes, & que tu comprennes qu'ils n'ont rien écrit que de véritable.

PREMIERE PAROLE

des Philoſophes.

LA prémiére Parole des Philoſophes, eſt ce qu'ils ont appellé Solution & Fondement de l'Art. Ainſi, dit Marie, Sœur de Moïſe, & Prophéteſſe, mollifie une Gomme, & la conjoins avec une Gomme par un vrai mariage: Et tu la ren-

dras comme une Eau courante, dit auſſi le Prophéte: *Si vous ne convertiſſez la choſe corporelle en incorporelle*, vous travaillez en vain. Parménides, ou Egadiméne, en parlant de cette Solution ou Converſion, dit dans la Tourbe, Que quelques-uns, en entendant parler de telle Solution, penſent & croyent que ce ſoit Eau de Mer; mais que s'ils euſſent lû les Livres, & qu'ils les euſſent bien entendus, ils comprendroient que c'eſt *Eau permanente*, laquelle ne peut être permanente ſans être diſſoute, jointe & faite une même choſe avec ſon Corps; car la Solution des Philoſophes n'eſt pas Imbition d'Eau, mais Couverſion & Mutation des Corps en Eau, de laquelle ils ont été prémiérement créez; ſçavoir en Mercure, de même que la Glace ſe convertit en Eau liquide, de laquelle elle a eu ſon Eſſence. Ainſi, par la grace de Dieu, tu as déja un Elément, qui eſt l'Eau, comme tu as la réduction du Corps en Eau liquide.

DEUXIEME PAROLE
des Philoſophes.

LA ſeconde Parole des Philoſophes, eſt que l'Eau ſe fait Terre par une légére Cuiſſon, continuée juſqu'à ce que la *Noir-*

chaleur, ou Couleur noire paroiſſe au deſſus. Car, comme dit Avicéne au Chapitre des Humeurs, la chaleur produiſant ſon action dans un Corps humide, engendre & fait paroître la Couleur noire, comme on le voit dans la Chaux, que l'on fait communément. C'eſt pourquoi, dit Monalibus, il recommande à ceux qui viendront après lui, de rendre les choſes corporelles, non corporelles, par Diſſolution, dans laquelle il faut ſoigneuſement prendre garde que l'Eſprit ne ſe convertiſſe en fumée, & ne s'évapore par une trop grande chaleur. Marie, la Prophéteſſe, dit auſſi : Conſerve bien l'Eſprit, & garde-toi que rien ne s'en aille en fumée, en tempérant & meſurant le feu à la proportion de la chaleur du Soleil au mois de Juillet, afin que par une longue & douce décoction, l'Eau s'épaiſſiſſe, ſe faſſe & ſe convertiſſe en Terre noire. Par ce moyen tu auras un autre Elément, qui eſt la Terre.

TROISIEME PAROLE
des Philoſophes.

LA troiſiéme Parole des Philoſophes, eſt la Mondification ou Purification de la Terre, dont Morien dit : Cette Terre

avec son Eau vient à Putréfaction, se mondifie, se nettoye, & quand elle sera bien nettoyée, tout le Sécret, par l'aide de Dieu, sera bien gouverné. Aussi, dit Hermès: L'Azot & le Feu blanchissent le Laiton, & en ôtent la noirceur. Et Morien dit à ce sujet: Blanchissez le Laiton, & rompez vos Livres, de peur que vos cœurs ne soient rompus. C'est la Composition de tous les sages Philosophes, & la troisiéme partie de toute l'Oeuvre. Ajoûtez donc, comme il est dit dans la Tourbe, la siccité de la Terre noire avec l'humidité de sa propre Eau, & faites-la cuire jusqu'à ce qu'elle soit renduë blanche. Vous avez ainsi l'Eau & la Terre avec l'Eau blanchie.

QUATRIEME PAROLE

des Philosophes.

LA quatriéme Parole des Philosophes, est l'Eau, laquelle pourra monter par Sublimation, quand elle sera épaissie & coagulée, ou conjointe avec la Terre. Par ce moyen tu as la Terre, l'Eau & l'Air, & c'est ce que Philippus dit dans la Tourbe: Blanchissez-le, & le distilez promptement par le feu, jusqu'à ce qu'il en sorte un Es-

prit, que vous trouverez en lui, lequel eſt appellé la *Cendre d'Hermès*. C'eſt pourquoi Morien dit auſſi : Ne mépriſez pas la *Cendre*, car elle eſt le Diadême de votre cœur, & une Cendre permanente. Et dans le Livre, appellé *Lilium*, il eſt écrit : Le feu étant augmenté par bon régime & gouvernement, après qu'on eſt parvenu au *Blanc*, on parvient à la *Cinération*, c'eſt-à-dire, à la couleur de Cendre, ce qui eſt nommé Terre calcinée. Ce qui fait que Morien dit encore : Au fond du Vaiſſeau demeure la Terre calcinée, laquelle eſt de nature de feu. Et de cette maniére tu as quatre Elémens, à ſçavoir l'Eau diſſoute en Terre diſſoute, & l'Air ſubtil en Feu calciné. De ces quatre Elémens, dit auſſi Ariſtote, dans ſon Livre du régime & gouvernement des Princes : Quand tu auras eu l'Eau de l'Air, l'Air du Feu, & le Feu de la Terre, alors tu auras pleinement & parfaitement tout l'Art de Philoſophie : Et, comme dit Morien, c'eſt la fin de la prémiére Compoſition.

CINQUIEME PAROLE

des Philoſophes.

PAſſons maintenant à la ſeconde Compoſition, qui enſeigne le Poids, & qui montre à teindre & à vivifier la prémiére Compoſition. Ce qui fait dire à Calib : Perſonne n'a pû juſqu'à préſent, ni ne pourra par après teindre la Terre feüillée, ſi ce n'eſt avec de l'Or. C'eſt pourquoi Hermès dit : Semez votre Or en Terre blanche feüillée, laquelle eſt faite, par Calcination, de nature de Feu ſubtil & de nature d'Air. Nous ſemons donc l'Or dans cette Terre, quand nous y mettons la Teinture d'Or. Mais de ſoi, ni de ſa propre vertu, l'Or ne peut jamais teindre parfaitement un autre Corps, ſi par Art il n'eſt rendu parfait lui-même. Ce qui fait que Morien dit : Quoique notre Pierre ait déja en ſoi naturellement la Teinture, néanmoins l'Or en corps n'a point de ſoi de mouvement, ſi auparavant il ne reçoit une plus grande perfection de l'Art & de certaine Opération. Géber, au Livre des Racines, dit auſſi : L'Opération ſe fait, afin que la Teinture de l'Or ſoit renduë meilleure & plus parfaite, qu'il n'eſt parfait lui-même en ſa

propre nature ; & auſſi, afin qu'il ſoit fait Elixir, ſelon l'Allégorie ou le Langage obſcur des Sages ; qu'il ſoit fait Confiture, compoſée d'eſpéce de Pierre, & qu'il en ſoit fait une Médecine, pour guérir, purger & transformer ou tranſmuer tous Corps en vraie Lune. Mais pour ſçavoir ſi nous avons beſoin du ſeul Or, & non d'autre Corps, écoutons Hermès, qui dit : *A la prémiére Compoſition ſon Pére eſt le Soleil, & ſa Mére eſt la Lune : Le Pére eſt chaud & ſec, engendrant Teinture ; & ſa Mére eſt froide & humide, nourriſſant ce qui a été engendré :* Par cette raiſon le Soleil & la Lune ſont d'eux-mêmes & de leur nature difficiles à fondre ; & quand ils ſont conjoints, ainſi que ſe fait la ſoudure à l'Or, ils ſont alors promptement diſſous. Pour cela Marie dit : Prends le Corps, jette ſur lui le Mercure clair, lequel ne ſe prend ni ne ſe retient que par putréfaction ; Et prends auſſi la Teinture de l'Eſprit, & l'approche du feu juſqu'à ce que tout ſe fonde, & jette auſſi-tôt ſur lui ſa Femme, qui eſt la Lune. Donc, ſi l'un d'eux étoit teint en notre Pierre, jamais la Médecine ne fondroit facilement, ne ſe rendroit pas liquide, & ne donneroit point de Teinture ; mais le Mercure s'enfuiroit & s'en iroit en fumée, parce qu'il n'y auroit point en lui de Corps propre à recevoir la Tein-

ture. Or, le principal Sécret, c'eſt d'avoir la Médecine avant que le Mercure devienne fugitif par liquéfaction. Il eſt vrai que la conjonction de ces deux Corps eſt néceſſaire dans notre Oeuvre. Donc, comme dit Géber au Livre parfait de l'Art: C'eſt le plus précieux des Métaux, parce c'eſt la Teinture du rouge, tranſmuant tous Corps; & d'autant que c'eſt le Levain que convertit toute la Pâte en ſa nature, il convient de le cuire; c'eſt l'Ame qui conjoint l'Eſprit avec le Corps; car tout ainſi que le Corps humain ſans Ame eſt mort & immobile, de même le Corps eſt impur ſans le Levain, qui eſt ſon Ame; car le Levain du Corps préparé convertit en ſa nature toute la Pâte, & il n'y a point d'autre Levain que les choſes appropriées au Soleil & à la Lune, dominant ſur toutes les autres Planettes. Semblablement ces deux Corps dominent ſur tous les autres Corps, & les convertiſſent en leur propre nature, & c'eſt pour cela qu'ils ſont appellez *Ferment* ou *Levain*; car ſans ce Ferment les Gommes ne peuvent s'amander ni ſe corriger, comme l'écrit Méridius, en diſant: Ceci ne peut s'amander ni ſe corriger, ſi auparavant il n'eſt ſubtilié par Art & par Opération. Et ſur cela Hermès dit: Mon Fils, extraits & attire la propre Ombre des rayons du So-

leil, c'eſt-à-dire, la Terreſtréité ou Nature terreſtre. Ainſi, la préparation & ſubtiliation du Ferment ou Levain nous eſt néceſſaire, comme nous pouvons le comprendre par la Similitude d'un Enfant, lequel, quant à ſa création, naît parfait, mais ne peut venir à perfection d'Opération ou de Vie, s'il n'eſt prémiérement alimenté avec un peu de lait, & ſi après on ne lui en donne davantage peu à peu, en augmentant prudemment ſa nourriture. C'eſt ce que nous devons faire à l'égard de notre Pierre. Prends donc, au nom de Dieu, la quatriéme partie du Ferment du Soleil, c'eſt-à-dire, *Une partie de ce Ferment, & trois parties du Corps imparfait*, à ſçavoir, *de la Lune, & diſſous le Ferment juſqu'à ce qu'il ſoit fait comme Corps imparfait.* Que le Vaiſſeau ſoit bouché éxactement, comme il convient, & que toutes choſes ſoient bien préparées, comme Hermès le recommande, en diſant: Prends au commencement de ton Oeuvre parties récentes & égales de la prémixtion; mêle le tout enſemble, & le pique ou brûle une fois juſqu'à ce qu'ils ſoient ajuſtez comme par mariage; & que la Conception ſoit faite en eux dans le fond du Vaiſſeau, & que la Génération de la choſe engendrée ſe faſſe dans l'Air. Ce qui fait que Morien dit: Fais au commencement que la *Lu-*

miére rouge reçoive & prenne la *Fumée blanche*, dans un Vaisseau, par ferme Conjonction, sans *que rien puisse s'en exhaler.*

SIXIEME PAROLE

des Philosophes.

LA sixiéme Parole des Philosophes, est quand tu conjoindras la quatriéme partie du Ferment subtilié, avec trois parties de la Terre blanchie, & qu'après tu viendras à l'imbiber de sa propre Eau comme auparavant, cuis-le souvent, & par réitération, jusqu'à ce que de deux Corps il ne s'en fasse qu'un, sans aucune diversité de Couleurs. A ce sujet Morien dit : Quand le Corps blanc sera calciné, mets dedans la quatriéme partie du Ferment d'Or; car le Ferment, à sçavoir l'Or, est comme le Levain du Pain, qui convertit en sa nature toute la masse de la Pâte. Cuis-le donc dans sa propre Eau jusqu'à ce qu'il soit fait une Chose & un Corps sec. Car, comme dit Marie : Quand l'Air le touchera & frappera, il le congélera, & sera fait un Corps ; c'est-là le Sécret. Sçache que quand tu donnes le Ferment à son Corps, c'est son Ame que tu lui donnes. C'est ce que Morien dit aussi : Si tu ne mets & ne

pouſſes le Corps nettoyé juſqu'au fond, ſi tu ne le rends blanc, & ne mets l'Ame en lui, tu n'as rien appris, & n'entends rien en ce Sécret. Il faut donc faire commixtion du Ferment avec le Corps pur & net, & non pas une avec un Corps ſale & impur. Car, comme dit Baſius: Ces Corps ne peuvent ſe recevoir ni ſe mêler enſemble, s'ils ne ſont auparavant bien nettoyez & bien purgez; parce que le Corps ne reçoit point l'Eſprit, ni l'Eſprit ne reçoit point le Corps, en ſorte que le Spirituel devienne Corporel, & le Corporel Spirituel, ſi, avant leur commixtion, ils n'ont été bien nettoyez & parfaitement puriſiez de toute ſoüillure & de toute impureté; mais quand ils ſont bien nettoyez & bien purgez, alors l'Eſprit embraſſe ſoudainement le Corps, & le Corps embraſſe pareillement l'Eſprit, & par leur embraſſement mutuel, on parvient à une Opération parfaite de l'Oeuvre.

L'Altération ſe fait ainſi par nature, & ce qui étoit épais & groſſier, devient ſubtil & atténué. C'eſt ce qu'Aſcanius dit auſſi dans la Tourbe: l'Eſprit ne ſe joint point au Corps, juſqu'à ce que le Corps ſoit parfaitement purgé & nettoyé de ſon immondicité & de ſes ordures.

Quant à l'heure de la Conjonction, on voit paroître pluſieurs choſes miraculeu-

ſes. Alors le Corps imparfait, moyennant le Ferment, prend une Couleur ferme & permanente, & ce Ferment eſt l'Ame du Corps imparfait : Et l'Eſprit, par le moyen de l'Ame, s'unit avec le Corps, & ſe convertit avec lui dans la couleur du Ferment, qui ſe fait une même choſe avec eux. Ce doux Elixir, comme dit Avicéne, ſe teint avec ſa propre Teinture, ſe plonge & ſe ſubmerge dans ſon Huile, & ſe fixe avec ſa Chaux, de laquelle nous avons trouvé l'Eau, telle qu'eſt l'Argent-vif entre les Minéraux, & ſon Huile telle qu'eſt le Soufre ou l'Arſenic; mais, dans les Minéraux, l'Opération ſe fait encore meilleure, plus abondante & plus ſubtile. Marie dit auſſi de ces Rouës ou Mutations: Il n'y a dans cette Oeuvre que des choſes merveilleuſes, car il entre en elle quatre Pierres, deſquelles un Roi tient le régime & le gouvernement. D'où il eſt manifeſte à celui qui a l'entendement ſubtil, & qui péſe les paroles des Philoſophes, que ce qu'ils ont écrit avec tant d'obſcurité, ſe trouve enfin éclairci; car ils diſent que notre Pierre eſt compoſée de quatre Elémens, & l'ont comparée aux Elémens.

Nous avons montré qu'il y a quatre Elémens dans notre Pierre; car, comme dit Raſis: Toutes choſes qui ſont ſous le Ciel de la Lune, & que le ſouverain Créateur

a créées, participent des quatre Elémens; non pas que ces Elémens soient apparens à la vûë, mais ils sont connus par leurs effets; car la Pierre est une seule Chose, une seule Substance, une Racine, une Nature, comme Hermès nous l'enseigne, en disant: Commence, au nom de Dieu, & connois la nature de notre Pierre, car elle procéde de la Racine de sa Matiére, parce qu'elle est de cette Racine & dans cette Racine, & rien n'entre en elle qui n'ait procédé d'elle, & qui n'en soit sorti. En effet, rien ne convient à une chose que ce qui est plus proche de sa nature, parce que chaque chose aime son semblable. Ce qui fait que Platon dit: C'est une Substance & une Essence, qui ne sont qu'une chose, Chaud & Sec, Froid & Humide; ce qui fait qu'on l'appelle petit Monde, parce que de lui, en lui, avec lui & par lui sont tous les Métaux: Et il est semblable à un Arbre, duquel les Rameaux, les Feüilles, les Fleurs & les Fruits sont de lui, en lui, avec lui & par lui. Il est constant qu'aucune chose ne s'engendre que de son semblable, ou de chose semblable à son Espéce, & qui lui soit homogéne, je veux dire, d'une même nature. Ainsi telle chose n'est qu'une & semblable, & non diverse & divisée; mais les Philosophes ont donné à cette Pierre les noms des choses corpo-

relles de toutes les Espéces. C'est pourquoi, dit Pythagore: Cette Pierre s'appelle de tous noms, laquelle néanmoins n'a qu'un seul nom qui lui soit propre.

Par divers noms s'appelle cette Lune,
Et toutefois sa nature n'est qu'une.

Cette Lune, Ame & Eau, est appellée de plusieurs noms, quoiqu'elle n'en ait qu'un véritable. Mais, comme dit Perrier: Laissez la pluralité des noms obscurs & ténébreux; car ce n'est qu'une Nature, qui surmonte toutes choses, & non point diverses Natures. Véritablement il n'y a qu'une seule Nature, qui se fait germer & multiplier elle-même. C'est pourquoi, comme le dit Diomédes, nous devons entendre, Que Nature ne s'amende, ne se corrige que dans sa nature, dans laquelle nous ne devons introduire aucune chose hétérogéne ou étrangére, qui ne peut l'amender ni la corriger; mais la laisser elle-même, comme je viens de dire, se faire germer & se multiplier, comme nous l'enseigne Marie, en disant: Kibrit blanc & Chaux humide, qui ne sont qu'une Chose & d'une Racine, sont les Racines de cet Art: Et les Philosophes ont appellé ces Choses de plusieurs noms, lesquelles néanmoins ne sont qu'une chose seulement. Ce que Mo-

rien confirme, en disant: Je vous dis la vérité, rien n'a tant induit en erreur les nouveaux Philosophes, que la plurité des noms; mais sçachez que ces noms ne sont que les Couleurs qui paroissent dans la Conjonction; & ainsi vous n'errerez point dans la voye de l'Oeuvre. Car enfin, quoique les Philosophes ayent multiplié les noms & leurs Sentences, cependant ils n'entendent qu'une chose, qu'une voye, qu'un moyen d'opérer, qu'une démonstration de Couleurs: Et remarquez que cette diversité de Couleurs ne paroît ni ne se montre que dans le tems de la Conjonction de l'Ame avec le Corps. En une fois seulement, dit Morien, le feu renouvelle en lui diverses Couleurs. Les Philosophes ont dit aussi que notre Pierre est composée de Corps, d'Ame & d'Esprit, & ils ont dit la vérité, parce que le Corps, imparfait de soi, est un Corps grave, pésant, informe, malade & mort.

L'Eau, c'est l'Esprit, qui purge, subtilie & blanchit le Corps. Le Ferment, c'est l'Ame, qui donne au Corps imparfait la vie, qu'il n'avoit pas auparavant, & qui lui redonne une meilleure & une plus excellente forme. *Le Corps, c'est Vénus & Femme; & l'Esprit, c'est Mercure.* C'est pourquoi Morien dit: On ne peut avoir Mercure, si ce n'est des Corps, dissouts

par liquéfaction, non point par une liquéfaction vulgaire & commune, mais seulement par celle qui demeure permanente, jusqu'à ce que le Mari & la Femme se soient unis ensemble ; ce qui dure jusqu'au blanc ou blanchissement : Et remarquez que le Corps est entiérement liquéfié & fondu, quand la noirceur paroît dans la Cuisson. Ce qui fait dire à Boellus : Lorsque vous verrez que la noirceur est éminente, & qu'elle commence à paroître sur l'Eau ; sçachez que le Corps est dèja liquéfié & dissout. Cuisez-le dans son Eau avec une chaleur modérée, jusqu'à ce qu'il se dessèche avec sa vapeur semblable, & il s'en fera une chose, qui introduira en soi la perfection. Mais l'Esprit convertit à soi le Corps sublimé & pénétré, & à cause de cela on le nomme Eau de vie, Eau permanente & pénétrante. C'est pourquoi, dit Dardarius dans la Tourbe : Mercure, c'est l'Eau permanente, sans laquelle rien ne se fait ; car sa vertu est un Sang spirituel, conjoint avec le Corps, qu'elle change en Esprit par la mixtion qui se fait d'eux ; & étant réduits en un, ils se changent l'un en l'autre ; car le Corps incorpore l'Esprit, & l'Esprit transmuë le Corps en Esprit, le teint & le colore comme Sang ; parce que tout ce qui a Esprit, il a Sang aussi, & le Sang est une humeur spirituelle, qui conforte la Nature :

Nature: Et sçachez que plus le Corps est cuit & trempé ou lavé dans sa propre humeur, plus il paroîtra clair, pur & meilleur. Mais, comme dit Morien : Rien ne peut ôter au Laiton son ombre que l'Azoth, quand il est cuit avec lui jusqu'à ce qu'il le rende coloré, & blanc comme les yeux de Poisson; car pour lors il attend que sa vertu soit transmuée en la nature de son Ferment.

Mais remarquez que le Ferment, c'est l'Eau fixe, qui teint & colore la Pierre, la vivifie, l'embrasse & la retient. C'est pourquoi Marie dit : *Le Corps fixe est de Matiére de Saturne*, comprenant digestion & séparation de Teintures & de Couleurs, sans lequel Corps fixe notre Sécret ne parvient à aucun effet, jusqu'à ce que le Soleil & la Lune soient conjoints en un Corps; car, comme dit Euclides, l'artifice de cet Art consiste seulement *au Soleil & au Mercure*; lesquels étant ajustez & conjoints ensemble, ont une Teinture infinie; parce que dans l'Oeuvre s'acquiert une Couleur mêlée & répanduë en chose blanche, & se convertit une grande partie du blanc en Couleur citrine; ce qu'on peut éprouver en jettant du Sang parmi du lait & de l'eau. Or donc, comme le Feu est déja mêlé avec l'Eau, ils seront quatre. Faits ensuite que tout cela ne devienne qu'Un,

& tu parviendras à ce que tu cherches; car alors un Corps sera fait sur le feu débile & non débile, & la paix sera sur lui; mais depuis le commencement jusqu'à la fin, la Préparation de ces choses est la loüable Eau fixe; car elle montre manifestement sa Teinture dans sa Projection : & elle est la Médiatrice, ou la Chose moyenne, entre les Choses contraires, & elle est elle-même le Commencement, le Milieu, & la Fin, ou Chose prémiére, moyenne & finale. Qui entend ceci, comprend la Doctrine des Sages.

De plus, quelques Philosophes ont dit : *Si vous ne convertissez les Corps en non Corps, & ne faites que les Choses incorporelles n'ayent Corps, vous n'aurez point trouvé la régle & le chemin de la vérité.* Et si les Philosophes disent la vérité, c'est en cette Opération : *Car prémiérement le Corps se fait & se rend Eau; en sorte que la Chose corporelle se fait incorporelle*, c'est-à-dire, *Esprit; & ensuite dans la Conjonction, l'Esprit*, c'est-à-dire *l'Eau se fait Corps*: Et à ce sujet, Hermès dit : *Convertis & change les Natures, & tu trouveras ce que tu cherches.* Ce qui est vrai, car en notre Art, nous faisons prémiérement d'une Chose épaisse une Chose subtile; c'est-à-dire, du Corps nous en faisons de l'Eau; après quoi d'une Chose humide, nous en faisons

une séche ; sçavoir, de l'Eau nous en faisons la Terre, & de cette sorte nous changeons & convertissons les Natures ; car d'une Chose corporelle nous en faisons une Chose spirituelle, & d'une spirituelle nous en faisons une corporelle. C'est ce que dit le même Hermès : Notre Oeuvre est la conversion & le changement des Corps d'un Estre en un autre Estre, d'une chose en une autre chose, de foiblesse en force, de grosseur & d'épaisseur en ténuité & en molleſſe, de corporalité en spiritualité, tout de même que la Semence de l'Homme étant dans la matrice de la Femme, il se fait, par leur conjonction naturelle, muation & changement d'une Chose en une autre Chose, jusqu'à ce que se soit formé l'Homme parfait ; car, comme dit Aristote : Toute Génération se fait des Choses convenantes en nature ; ce qui est constant, & même dans la Génération des Métaux. Ce qui fait dire aux Philosophes : Ne faites point entrer en lui aucune chose étrangére, ni Poudre, ni Eau, ni autre chose ; car s'il y entre quelque chose hétérogéne, & de nature différente, elle le corrompra & le détruira entiérement. Ce que confirme le Roi Aros, en disant : Qu'il ne soit conglutiné qu'avec son noble Soufre, qui lui est semblable, parce qu'il est de lui.

Après quoi, nous faisons que ce qui est

au dessus, est de même que ce qui est au dessous; c'est-à-dire, que l'Esptit soit fait Corps, & que le Corps soit fait Esprit, comme il est dit au commencement de notre Oeuvre, & comme on le connoît en la Sublimation; car alors ce qui est dessous est comme ce qui est dessus, & au contraire; & le tout se convertit en Terre. Et c'est par cette raison qu'Hermès dit : Ce qui est dessus par Sublimation, est comme ce qui est dessous par Descension; & ce qui est dessous par Constipation, est comme ce qui est dessus par Ascension, pour préparer choses miraculeuses d'un chose.

L'Eau & la Terre sont dans le lieu bas; l'Air & le Feu montent au lieu haut. L'Eau & la Terre conçoivent & nourrissent; l'Air & le Feu agissent, ajustent, conjoignent, & ces quatre, dans notre Pierre, conviennent & s'accordent ensemble, comme nous l'enseigne Sénior, en disant que les quatre Elémens sont purifiez en notre Pierre : *Car en elle l'Eau est fixe, l'Air est tranquille, la Terre est ferme, & le Feu environne le tout.* Ces quatre Natures, répugnantes entr'elles, sont dans la Pierre, & sont engendrées par elle. Il est donc manifeste, par ce que nous venons de rapporter, que notre Pierre est composée des quatre Elémens.

Tous les Philosophes ont dit que notre Pierre est des quatre Elémens, qui con-

tiennent Corps, Ame & Esprit; & ils disent, *Que ces trois choses sont d'une Nature & d'une Matiére, & qu'elles sont avec une Eau & une Racine.* Certainement ils disent la vérité; parce toute notre Oeuvre se fait avec notre Eau; & d'elle, en elle, & par elle sont toutes les choses nécessaires: Car elle dissout les Corps, non point par Solution vulgaire & commune, comme les Ignorans pensent que se convertissent en Eau les Nuées fondantes: Mais par une Solution vraiment Philosophique, ils se convertissent en une Eau onctueuse & glutineuse, de laquelle les Corps ont été procréez. Ce qui fait que Socrate dit: La vie de toute Chose c'est l'Eau, car cette Eau fait la Dissolution du Corps & de l'Esprit, & d'une chose morte en fait une vive. C'est le Vinaigre très-fort, & plus aigre que l'aigre même. Cuisez-le jusqu'à ce qu'il se fasse épais; mais prenez bien garde que le Vinaigre ne se convertisse en fumée, & qu'il ne se perde & ne s'évapore tout. De plus, cette même Eau transforme & convertit les Corps en Cendres, les pulvérise & les incére. Ecoutez ce qu'en dit le Roi Martas: *Notre Eau congéle les Corps & les rend noirs, & cette Eau lave & nettoye tous Corps, en ôte toute noirceur, teint toute Matiére blanche & la fait rouge.* Elle rend à toutes choses mortes une vie per-

pétuelle ; & par cette raison elle est estimée & éxaltée : Car entre toutes choses, c'est elle qui fait les plus grandes & les plus merveilleuses Opérations. Morien dit : l'Azoth & le feu blanchissent le Laiton, & en ôte toute obscurité. Le Laiton est un Corps impur & mal net ; mais l'Azoth c'est Mercure. En outre, cette Eau conjoint divers Corps, après qu'ils sont préparez, & cette conjonction est telle, que la chaleur du feu ne peut la surmonter. Cette même Eau fait le mariage entre le Corps & le Ferment ; les change l'un en l'autre, & les défend de la combustion du feu : Car la Terre étant calcinée & blanchie, se fait en s'élevant en haut, & se rend spirituelle & de nature d'Air, au moyen de quoi elle est une chose spirituelle & aërienne, incorruptible & pénétrative. Surquoi Hermès dit : L'Eau de l'Air étant éxistante entre le Ciel & la Terre, c'est la vie de toutes choses, car elle est la Médiatrice entre le Feu & l'Eau par sa chaleur & par son humidité. Par sa chaleur, elle est plus voisine du Feu, & par son humidité, elle est plus prochaine de l'Eau : Ce qui lui fait faire le mariage entre l'Homme & la Femme ; car l'Esprit, par sa subtilité, a de la conformité avec l'Air. L'Eau donc de l'Air vivifie le Mort, fait le mariage, & garantit la Composition de la combustion du feu. Et

par cette raison les Philosophes ont dit : Convertis l'Eau en Air, afin que la vie soit faite avec la vie, parce qu'elle est Vie & Esprit quand elle est entrée.

Notre Eau donc sublime les Corps, non par Sublimation vulgaire, comme le pensent les Ignorans, qui croyent que notre Sublimation monte en haut ; au moyen de quoi ils prennent des Corps calcinez, qu'ils mêlent avec des Esprits sublimez, tels que sont le Soufre, le Mercure, l'Eau, le Sel Ammoniac & l'Arsenic, qu'ils conjoignent ensemble ; en sorte, qu'a force de feu, ils font une telle Sublimation, que les Corps montent en haut avec les Esprits, & disent alors que les Esprits & les Corps sont sublimez, purgez & purifiez de toutes leurs superflitez ; mais ils sont trompez, car après leur Sublimation, ils trouvent le tout plus impur qu'il n'étoit auparavant, parce que l'Art est plus foible que la Nature. Albert le Grand, dans son Livre des Minéraux, dit à ce sujet : Quand les Humeurs étrangéres sont purgées de la substance du Soufre par l'artifice de la Nature, l'Art ne peut les repurger davantage, parce que l'artifice de la Nature, est plus subtil que celui de l'Art. C'est pour cela que notre Sublimation est celle des Philosophes, par laquelle d'une Chose petite & corromguë „ nous en fai-

sons une grande, pure, parfaite & très-excellente. Quand nous disons, celui-ci est monté à une telle Dignité, de même nous disons, les Corps sont sublimez, c'est-à-dire subtiliez & changez en une autre nature. En sorte que sublimer, c'est la même chose que subtilier, ce que notre Eau fait parfaitement. Sur quoi Morien dit: Notre Eau ôte la puanteur du Corps mort, dans lequel il n'y a point d'Ame; & quand cette Eau aura blanchi l'Ame, & l'aura sublimée en gardant le Corps, elle ôte de ce Corps toute mauvaise odeur.

Prenez, dit Alchimédes, la Matiére de ses propres Miniéres, & la sublimez en ses hauts lieux : Envoyez-la au plus haut de ses Montagnes, & la réduisez à ses Racicines. Donc sublimer, n'est autre chose que subtilier une Matiére grosse. Surquoi Hermès dit: Sublime subtilement & ingénieusement, & sépare le subtil de l'épais; car de la Terre elle monte au Ciel, & ensuite redécend en Terre, recevant la vertu supérieure du sublimité, pour pénétrer dans les inférieurs de gravité & de pesanteur, afin d'y demeurer & de s'y arrêter. Entens donc en cette sorte la Sublimation des Philosophes, car en ceci plusieurs se sont trompez.

De plus, notre Eau mortifie les Corps, les vivifie, les améne en Occident, & après

après les fait retourner en Orient. Elle fait paroître les Couleurs noires dans la mortification, quand ces Corps se convertissent en Terre, par le moyen de la putréfaction. Après cela, plusieurs & diverses Couleurs paroissent avant le blanchissement, la fin desquelles est la blancheur, qui est stable & permanente. Car de même qu'un grain de Froment, étant semé en terre, produit beaucoup d'autres grains, s'il y pourrit & s'y mortifie; & au contraire, qu'il ne produit rien s'il n'y meurt pas: De même aussi les Semences de toutes choses, qui naissent & croissent sur la terre, se changent & se putréfient; & si la corruption se met en elles, aussi-tôt elles germent & se multiplient dans une Semence semblable à celle dont elles ont eu leurs racines & leurs commencemens. Il en arrive le même à notre Eau; elle se nourrit, se putréfie & se corrompt; & germant ensuite, elle ressuscite & se vivifie elle-même. Calib dit à ce sujet: Quand j'ai vû l'Eau se congeler soi-même, j'ai connu que la Science étoit certaine, & j'ai crû par ce signe que le Sécret étoit véritable. Cuisez donc cette Eau avec son Corps, jusqu'à ce que son humidité soit desséchée par le feu; & desséchez-là de cette sorte jusqu'à ce qu'on puisse reconnoître qu'elle a recueilli ses Esprits, & qu'elle aura fait

ſa demeure dans la Racine de ſon Elément : Ce qui ſera quand tu auras mortifié le Corps blanc & tendre : Alors l'Eau ſera ſpirituelle, ayant pouvoir de convertir les Natures en d'autres Natures ; & alors encore, elle vivifiera les Corps morts, en les faiſant germer & fructifier.

Au ſurplus, notre Eau eſt de diverſes & admirables Couleurs, & elles paroiſſent & ſe montrent en ſi grand nombre, qu'il n'eſt pas poſſible de le croire ni de le penſer. C'eſt alors que l'Eſprit s'ajuſte avec le Corps par le moyen de l'Ame. l'Eſprit eſt auſſi le lien de l'Ame ; & l'Ame extraite & tirée des Corps, eſt la Teinture de l'Eau. Sur cela Sénior dit : Dans l'Eau eſt la Teinture des Teinturiers, laquelle Eau s'en va de deſſus le Drap par deſſéchement, & la Teinture propre y demeure par impreſſion. Il en arrive de même de cette Eau ou Ame, qui apporte la Teinture, & on la met ſur la Terre blanche, altérée & feüillée, ou en écume. Hermès appélle cette Eau *l'Eau d'écume d'Or* ou *Fleur de Safran*, parce qu'elle teint la Terre calcinée. C'eſt pourquoi, dit-il, ſemez l'Or en Terre blanche feüillée. Delà on procéde à l'Eau ſpirituelle, & l'Ame demeure avec le Corps, laquelle eſt la Teinture du Soleil : Cette Ame eſt comme une fumée ſubtile, qui ne ſe montre que par ſon effet ; & ſon action

est une manifestation de Couleurs : Et le feu s'engendre du feu, & se nourrit dans le feu, & il est le fils du feu, & pour cela il faut qu'il retourne au feu, afin qu'il ne craigne point le feu, tout de même que l'Enfant retourne aux mamelles de sa Mére.

Quelques Philosophes ont aussi appellé notre Pierre du nom de Métail blanc. C'est pourquoi Ismindrius & Lucas ont dit dans la Tourbe : Sçachez vous tous, qui cherchez notre Science, qu'il ne se fait de vraie Teinture que de notre Métail blanc, lequel n'est point Métail vulgaire ; car celui-ci gâte & corrompt tout. A quoi il est ajoûté : Mais le Métail des Philosophes blanchit tout ce à quoi il est associé & le rend parfait. Ce qui fait dire à Platon : Tout Or est Métail, mais tout Métail n'est pas Or ; car en nature d'Or, il est presque semblable au Métail par la pesanteur & par la dureté ; & en nature de Métail, il n'est autre chose que ce qui est en nature d'Or par la corruption qui est dans la terre. Mais notre Métail a Esprit, Corps & Ame, & ces trois choses n'en sont qu'une ; car Esprit, Corps & Ame ne sont qu'un, d'autant que cette Ame est Esprit par un, d'un, avec un, qui est sa Racine. Le Métail donc des Philosophes, c'est leur Elixir parfait & accompli d'Esprit, de Corps & d'Ame. C'est pour cela que les mêmes Philo-

ſophes ont donné différens noms à leur Pierre, afin qu'elle ne fût entenduë que par les Sçavans, & qu'elle fût cachée aux Ignorans ; mais de quelques noms qu'ils l'appellent, & quelques différens qu'ils ſoient, néanmoins ce n'eſt qu'une ſeule & même choſe.

Morien dit ſur ce ſujet : Il y a une Pierre occulte, cachée & enſevelie dans le plus profond d'une Fontaine, vile, abjecte, peu priſée, & elle eſt couverte de ſients & d'excrémens ; & quoiqu'elle ne ſoit qu'une, on lui donne toute ſorte de noms. Surquoi le ſage Morien dit : Cette Pierre, non pierre, eſt animée, & elle a la vertu de procréer & d'engendrer. Cette Pierre eſt Oiſeau, & non pierre ni oiſeau. *Cette Pierre eſt molle, & prend ſon commencement, ſon origine & ſa race de Saturne ou de Mars, Soleil ou Venus, & ſi elle eſt Mars, Soleil & Venus.* Cette Pierre ſeule eſt plus reſplandiſſante & reluiſante que toutes autres, même plus que la Lune ; car maintenant elle eſt Argent, & après ſera Or, recevant pluſieurs Eſpéces & Formes, comme d'Elément d'Eau, de Vin, de Sang, de Chriſtalin, Lait, Vierge, Sperme ou Semence d'Homme, Vinaigre, Urine d'Enfans, Pierre ou Gomme du Soleil, & ſa générale ſplendeur. L'Orpiment conſtituë & fait le prémier Elément. Elle

est quelquefois nommée la Pierre prédite, la Mer répurgée & purifiée avec son Soufre. En sorte que les Philosophes en changent & varient les noms, parce qu'ils ne veulent point manifester un tel Sécret aux Fous & aux Ignorans, & ils enveloppent ce Sécret sous diverses formes & sous différens noms, afin qu'il n'y ait que les Sages & les Sçavans qui puissent le développer & le comprendre. Le même Morien ajoûte : Notre Pierre est la Confection ou Composition de notre Sécret, & il est semblable en ordre à la Création de l'Homme. Car 1°. se fait la Conjonction. 2°. La Corruption. 3°. L'Imprégnation. 4°: L'Enfantement. 5°. Le Nutriment. Entens & pése bien les paroles de ce Philosophe, & tu ne te fourvoyeras point dans le chemin qui conduit à la Vérité.

Ouvre tes yeux, cher Lecteur, vois & comprens que le Sperme des Philosophes est une Eau vive, & que leur Terre est le Corps *imparfait*; laquelle Terre est nommée *Mére, parce qu'elle contient & comprend tous les Eléméns; & par cette raison, quand le Sperme de Mercure est conjoint avec la Terre du Corps imparfait, alors cela s'appelle la Conjonction; car dans ce temps-là le Corps de Terre, ou la Terre du Corps imparfait, se dissout en Eau de Sperme, & se fait Eau sans aucune division.* Il

eſt auſſi dit dans un autre endroit : La Solution du Corps, & la Congélation de l'Eſprit ſont deux choſes ; mais elles n'ont qu'une Opération, car l'Eſprit ne ſe congéle que par la Diſſolution du Corps, & le Corps ne ſe diſſout que par la Congélation de l'Eſprit. Et quand le Corps & l'Ame s'ajuſtent & ſe conjoignent enſemble, chacun d'eux agit contre ſon Compagnon en fait ſemblable. La Terre & l'Eau nous en fournit un éxemple ; car quand l'Eau s'ajoûte à la Terre, cette Eau, par ſon humidité, s'efforce à diſſoudre la Terre, & la rendant plus ſubtile qu'elle n'étoit auparavant, elle l'humecte & ſe la rend ſemblable, parce qu'elle eſt plus ſubtile que la Terre.

L'Ame fait la même choſe dans le Corps, & c'eſt de cette maniére que l'Eau ſe rend épaiſſe avec la Terre, & devient ſemblable à la Terre, quant à l'épaiſſeur, parce que la Terre eſt plus épaiſſe que l'Eau. Par cette raiſon on conçoit qu'entre la Solution de la Terre, & la Congélation de l'Eſprit, il n'y a point de différence de temps, ni de diverſité dans l'Opération, en ſorte que l'une ſe faſſe ſans l'autre. Or donc comme on ne connoît point de différence de temps, ni de maniére diverſe d'opérer, dans la Conjonction de l'Eau avec la Terre ; de même,

On ne connoît point de différence de temps, ni de diverſe maniére d'opérer, quand la Semence de l'Homme ſe mêle avec le Sperme de la Femme au moment de leur Conjonction; ils ne ſe ſéparent plus l'un de l'autre, & il n'y a dans l'ordre de la Nature, qu'un But, qu'une Fin, qu'une Voye, qu'une Opération. Le Roi Merlin dit à ce ſujet: La Conjonction ſuppoſe la Mixtion, & les Semences ſe mêlent comme le Lait; ce qu'on remarque lorſque la Mixtion eſt parfaite, & de cette Mixtion parfaite, il s'enſuit la Génération.

Il faut entendre de ce que nous venons de dire, que quand la Terre ſe diſſout en Poudre noire, & qu'elle commence un peu à retenir du Mercure, il faut entendre, dis-je, que c'eſt le Mâle qui éxerce ſon action avec la Fémelle; c'eſt-à-dire, l'Azoth avec la Terre. Surquoi Ariſléus dit dans la Tourbe: Les Hommes n'engendrent point enſemble, ni les Femmes ne conçoivent point ſeules; car la Génération ne ſe fait que par Mâle & Fémelle; & Nature ne s'éjoüit que quand les Mâles reçoivent les Fémelles, parce qu'alors ſe fait Génération, & non en ajoûtant follement aux Natures d'autres Natures étrangéres & diſſemblables. Fais donc conjoindre ton Fils Gabertin avec ſa ſœur Béya, qui eſt une Fille froide, douce & tendre. Gabertin eſt le

Mâle, & Béya eſt la Fémelle, qui amande & corrige Gabertin, parce qu'il eſt venu d'elle. Et quoique Gabertin ſoit plus chaud que Béya, néanmoins il ne fait point de Génération ſans Béya. Gabertin étant couché avec Béya, il meurt auſſitôt; car Béya monte ſur lui, l'embraſſe & l'enferme dans ſon ventre, en ſorte qu'on ne voit plus aucune choſe de Gabertin. Béya donc a embraſſé Gabertin avec un amour ſi véhément, qu'elle l'a entiérement conçû & tranſmué en ſa nature, & l'a diviſé en diverſes parties. Voici ce que dit encore le Roi Merlin: Ce qui étoit dans la Conception comme du Lait, ſe change & ſe tranſmuë en Sang; ce qui étoit blanc ſe fait noir, & après ſurvient le rouge reſplandiſſant.

L'Imprégnation ſe fait quand la Terre ſe blanchit par la prédomination & gouvernement de la Nature. L'Eau mêlée avec la Terre, croît & ſe multiplie, & la Génération ſe fait avec augmentation de nouvelle Lignée. Alors il faut laver & nettoyer la Terre noircie, & la blanchir avec la chaleur du feu. Surquoi dit Haly: Prends ce qui eſt décendu au fond du Vaiſſeau, & le lave & nettoye bien avec la chaleur du feu, juſqu'à ce que la noirceur en ſoit ôtée, ainſi que ſon épaiſſeur & ſa craſſe. Fais-en auſſi ſortir, voler & ré-

soudre toute addition d'humidité jusqu'à ce qu'il devienne comme Chaux très-blanche, sans qu'il paroisse en elle aucune tache ni aucune ordure. Alors la Terre est pure, & propre à recevoir l'Ame. L'Imprégnation, en corroborant & confrontant ce qui a été mué & changé, nous promet, après la Conception, quelque chose d'une plus grande perfection ; & ce qui a été bien purgé & bien nettoyé, se lie ensuite, & se conjoint par une bonne paix.

L'Enfantement arrive quand le Ferment de l'Ame s'ajuste avec le Corps, c'est-à-dire le Corps ou Terre blanchie, en sorte que du Tout il ne se fasse qu'Un, tant en Substance qu'en Couleur. Alors notre Pierre est née & faite, ayant vie perpétuelle : Car alors l'Esprit est conjoint & ajusté avec le Corps par le moyen de l'Ame. C'est la vraie Composition. Ecoutez Haly sur ce point : Ceci, dit-il, se fait avec putréfaction & mariage, lequel mariage n'est autre chose que mêler le subtil avec l'épais, & ajuster & inférer l'Ame avec le Corps ; & la putréfaction, c'est cuire & rôtir la Terre, & l'arroser jusqu'à ce qu'ils se mêlent ensemble, & que tout ne soit fait qu'Un. Dans ces Matières, on ne fait point de diversité, de variété ni de séparation. Alors la Terre, étant mêlée avec l'Eau, elle s'efforcera de retenir ce qui est

épais, & le subtil se mettra en devoir de purger l'Ame avec le feu, pour qu'elle puisse l'endurer & le souffrir. De même, l'Esprit, né dans ces Corps, s'efforcera, & désirera être répandu avec eux. Voici ce qu'en dit le Roi Merlin.

La quatriéme Imprégnation,
Par moyen de Corruption,
Fait de l'Enfant production.
A ce qu'est né la vie est donnée;
Et s'il n'est né la vie est déniée.

Le Nutriment se fait quand la Créature, étant hors du ventre, a besoin d'être nourrie. La prémiére nourriture est le Lait, avec une chaleur convenable, afin que ce qui vient de naître soit peu à peu conforté & corroboré, en augmentant la nourriture à proportion de l'accroissement; car plus les Os se fortifient, plus facilement l'Enfant parvient à la jeunesse, & par conséquent à un âge parfait de Substance forte & d'une grande vertu.

Il faut opérer de la même maniére dans notre Oeuvre. Sçachez donc que rien ne peut s'engendrer ou procréer sans chaleur; que la trop grande chaleur gâte & fait périr le Composé; que le Bain trop froid chasse & fait fuir ce qui lui est conjoint;

mais, que la chaleur, qui est tempérée, chasse, par sa douceur, les humeurs corromptantes du Corps. Ce qui fait dire à Morien : Ce qui est prémiérement né est mis en lumiére, & ensuite nourri & entretenu. Le Feu surmonte l'Eau, & le Phénix administre & brûle le Nutriment. C'est pour cela que notre Pierre est apppellée le *Fils né*, au sujet duquel il est dit dans la Tourbe : Honnorez votre Roi, qui vient du feu ; couronnez-le d'un Diadême, & l'illuminez jusqu'à ce qu'il parvienne à un âge parfait. Ne le faites ni brûler ni fuïr par une trop grande chaleur ; car si vous le provoquez par plus de chaleur qu'il ne faut, il vous ôtera son régime & son gouvernement. Son Pére est le Soleil, & sa Mére est la Lune. Le Vent le porte dans son ventre, & la Terre est sa Nourrice. Il est vrai qu'il est nourri de son propre Lait ; c'est-à-dire, du Sperme dont il a été fait dès le commencement : *Soit donc imbibé & attrempé souvent, & bien souvent peu à peu de son Mercure, jusqu'à ce qu'il boive son saoul & à sa suffisance.* Alors, comme dit Haly : Le Corps fait retenir la Teinture, & la Teinture fait paroître la Couleur, & la Couleur fait démontrer la Teinture, dans laquelle est la Lumiére, la Vie & la Nature. Ce qui est le droit & court chemin pour arriver à la perfection de notre

Matiére, même à la fin de notre Art, & à la conſommation de notre Oeuvre.

Par tout ce que je viens de rapporter, tu peux, mon cher Lecteur, entendre facilement *les Paroles obſcures* des Philoſophes, & tu pourras connoître qu'ils s'accordent tous enſemble ſur ce point, Qu'il n'y a pas d'autre moyen pour opérer ſagement en notre Art que ce que je t'ai déclaré. *Or donc tu as déja la Solution du Corps, & la Réduction d'icelui à ſa prémiére Matiére : Enſuite tu as la Converſion d'icelui en Terre : Tu as pareillement le blanchiſſement de la Terre noire, comme tu as la Subtiliation ou Mutation dans l'Air.* Car alors ſe fait la Diſtillation de l'humidité qui eſt en lui; & ce qui s'éléve & monte de la Terre, ſe fait de nature d'Air, & la Terre demeure calcinée; & alors eſt le feu de Nature. Tu auras auſſi la commixtion d'Ame, de Corps & d'Eſprit tout enſemble, & la converſion ou mutation de l'un en l'autre; d'où le Compoſé prend une grande augmentation, dont l'utilité eſt plus excellente qu'on ne peut concevoir, ni comprendre par aucun raiſonnement. Ce qui ſe fait moyennant l'aide du Seigneur, Diſpenſateur unique de tous Tréſors, & de toutes graces; lequel, en Trinité, eſt un ſeul Dieu, qui règne dans les Siécles des Siécles. Ainſi ſoit-il.

LE LIVRE
LE LA
PHILOSOPHIE
NATURELLE
DES METAUX

DE MESSIRE BERNARD,
Comte de la Marche Trévisanne.

PRE'FACE. (1)

EN invoquant le Nom de Dieu, sans lequel nulle aide est faite : car *tout bien vient premier de lui*, & vient à l'Ame de bonne volonté, *& à l'Homme de male volonté & traître, ja-*

(1) Le Trévisan ayant écrit ce Livre en François, on n'a pas jugé à propos de corriger son Langage, de peur de donner à ses expressions naïves un Sens, qui auroit pû altérer sa Doctrine. On sera moins scrupuleux à l'égard des autres Ouvrages, qu'il a écrit en Latin.

mais n'y entrera Sapience, ni aide ne lui sera faite.

Afin que tant d'*Inquisiteurs* de cette précieuse Science & vénérable Art, soient réduits de ténébres à lumiére, & qu'ils laissent tant de voyes *transverses*, ausquelles n'y a nul profit, par quelque maniére que ce soit, ni par labeur qu'on y puisse mettre; moins par tant de dépense que l'on y puisse faire, jamais on n'y trouve profit, ni aucune apparence de vérité. Donc, afin que ce digne Art ne soit tant foulé par les *Décéveurs* & Sophistiques, & que les *Inquisiteurs* goûtent des fruits de cette Science, *appareillez* pour eux & ceux qui sont ses Fils, *& ensuivent le grand chemin que Nature tient en toutes ses Créations, Opérations & Compositions*, & qu'ils puissent être informez, tant en Spéculative, qu'en Pratique, par raison nécessaire & approuvée par vraie expérience que j'ai touchée de mes mains & vûë de mes yeux. Car quatre fois j'ai composé la benoîte Pierre, qui est *vilipendée* par les Ignorans, *cuidant* les uns être impossible, les autres qu'elle soit tant difficile de faire, que jamais nul n'y puisse parvenir; & plûtôt se *transversent* ès voyes *obliques*, & dépendent leurs biens & ceux d'autrui par les *Réceptes* & Livres Sophistiques, comme Géber, Archelaüs, Rasis, la Semite d'Al-

bert le Grand, la Tramite d'Aristote, le Canon de Pandecta, la Lumiére de Rasis, l'Epitre de Démophon, & la Somme grande Testutale, & autres infinis Livres *Erratiques*, & errans, faisans dépendre infinies *pécunes* & biens, & à la fin jamais on ne trouve rien en ces Livres. Et aussi tant de Receptes Sophistiques & tant de Régimes pénibles, frais & grands dépens que les Décéveurs font, tant que par tout la benoîte Science est trouvée pour *trouffe*. Et les Ignorans en commun vulgaire disent ainsi: Comme ils ayent été trompez, ils veulent tromper les autres, & c'est une sotte raison: Car un Sage désire faire faits & chose, qu'après il aye perpétuelle loüange. Comment donc voudroient-ils mettre mensonges, lesquels ne pourroient être par nulle raison naturelle? Mais les Ignorans, s'ils n'entendent la prémiére fois un Livre, ils en disent mal, & ne le veulent plus relire; pourquoi guéres de gens n'y viennent: *Car mieux vaudroit la seule imagination d'une bonne Intelligence de quelconque, mais qu'il connût un peu les Principes de la Nature Métallique*, & plûtôt viendroit à la fin, que par tant de Livres à les lire, sans y prendre goût pour les entendre.

Et pour ce, afin que je puisse faire un bon Traité & brief, & ensuivre la congré-

gation des Sages, qui ont bien parlé en cette Science; & auſſi que par mon Livre les Diſciples puiſſent être bien informez, tant en Théorique qu'en Pratique & en Opération; Je diviſerai mon Livre en quatre Parties.

En la prémiére, je veux parler des Inventeurs de cette digne Science, & des Sages qui l'ont euë, comment & ſelon que je l'ai ſçûë.

En la ſeconde Partie, je parlerai de moi-même, de mon temps, & comment, depuis le commencement juſqu'à la fin, je l'ai ſçûë, & comment je fis du tout & par tout. ſans aucune envie, les labeurs que j'ai eu en la pourſuivant.

En la troiſiéme Partie, je veux parler des Principes & Racines des Métaux, & mettre raiſons évidentes & philoſophales.

En la quatriéme Partie de mon Livre, je veux parler de la Pratique, laquelle je mettrai un peu *Parabolique*; mais non pas tant, qu'en y mettant peine, tu ne l'entendes bien.

Et par les autres Parties tu pourras être inſtruit merveilleuſement: Et ſi tu n'entens l'Oeuvre par mon Livre, vraiement je croi que jamais tu ne viendras à cet Art. Mais ne penſe pas l'entendre à la deuxiéme, ni à la troiſiéme fois, ni à la dixiéme fois; mais toujours plus l'entendre en le répétant:

répétant : Et je ne dis rien en mon Livre, que je ne prouve par raisons & expériences évidentes ; & aussi par l'autorité des Maîtres, parlans en cet Art & Science très-raisonnablement & par grande raison.

Un Homme y devroit mettre peine & y travailler : Car par cet Art & Science l'on peut éviter toute peine & maudite pauvreté : Car pauvreté tuë non seulement le Corps, mais l'Esprit, & l'Ame, & la vie, & toute force, sens & entendement. Aussi cette Science guérit de toute maladie quelle qu'elle soit, corporelle ou spirituelle, ès Hommes subitement ; de sorte que la Nature ait *substantation*. Comme moi même l'ai, en mon Dieu, expérimenté en plusieurs Ladres, Caduques, Hydropiques, Ethiques, Apoplectiques, Iliaques, Démoniaques, Insensez, & Furimonds, & autres quelconques maladies, qui seroient longues à *narrer*, & pas ne le *cuideroye*, si vû ne l'eusse & fait.

Aussi la devroit-on aimer : Car, par cet Art, on peut avoir tous les autres Arts & Sciences. Il administre les nécessités pour la vie : là ou autrement on y a grand peine, & on n'y peut vacquer à l'esprit étudiant. *Item*, Cet Art & Pierre, vraîment composée, orne l'Ame de toutes vertus : Et peut on faire plusieurs aumônes, par lesquelles on peut avoir sainteté & salut

de l'Ame, & faire les œuvres de Miséricorde ; comme racheter les Captifs, subvenir les Veuves & pauvres Orfelins, & guérir les pauvres Malades. On y devroit bien prendre peine : Car à étudier en Loix, en Décret, en Théologie, en Médecine, ou apprendre un Art Méchanique, un Homme est bien six ou sept ans : Et en cette précieuse Science, on n'y veut mettre qu'un mois, ou cinq ou six. Hélas ! toutes les autres ne sont rien au regard d'elle. *Elle est tant aisée, que si je te le disois, ou montrois l'Art par effet, à peine le pourrois-tu croire ni entendre, tant est facile ; mais il y a un peu de peine pour entendre nos mots, & d'en sçavoir la vraie intention.*

PREMIERE PARTIE.

Des Inventeurs, qui prémiers trouvérent cet Art précieux.

LE prémier Inventeur de cet Art (comme on lit és Faits de mémoire, & aux Livres des Gestes anciennes, & au Livre Impérial, & en l'Exposition de Clavetus sur la Table d'Emeraude, & ès autres Livres) ce fut Hermès le Triple : Car il sçut toute triple Philosophie naturelle, sçavoir

Minérale, Végétale, & Animale : Et pour ce qu'il fut Inventeur de l'Art, nous l'appellons Pére, ainsi comme en tous les Livres de la Turbe, d'Hermès avant Pythagores en est parlé, que quiconque aura cette Science, il est appellé son Fils. Cet Hermès-ci, fut cettui-là de qui est écrit en la Bible, qui après le Déluge entra en la Vallée d'Ebron, & là trouva sept Tables de Pierre de marbre, & en chacune des sept Tables, étoit imprimé un des sept Arts Libéraux en Principes; & fûrent *insculpées* ces Tables avant le Déluge, par les Sages qui étoient alors. Car ils sçavoient que le Déluge viendroit sur toute la Terre, & que tout y périroit : Et afin que les Arts ne périssent, ils les inculpérent en ces Pierres marbrines. Ledit Hermès seulement trouva lesdites Tables, lesquelles sont le fondement de tous les Arts & Sciences. Et cet Hermès-ci fut devant la Loi ancienne. Mais il y eut *moult* de Gens en ce temps-là qui sçûrent cette Science : Et dit Aros, en son Livre, qu'il écrit au Roi de Meffohe, Qu'au temps de la donation de la Loi ancienne au Désert, auprès de la Montagne Sinaï, cette Science fut donnée & révélée à aucuns des Enfans d'Israël, à *décorer* & parfaire l'œuvre du Temple, & l'Arche de l'ancien Testament; comme il est écrit

en Ezéchiel le Prophéte, & en Daniel, & au Livre de Joséphus.

Et ainsi l'Oeuvre a été donnée de Dieu à aucuns, comme j'ai dit. Les autres l'ont trouvée comme par nature, sans Révélations ni Livres quelconques, ni Expérience; comme la Philomée, Rébecca, Salomon, Ambadagésir, & Philippe Macédonien. Mais Hermès, après le Déluge, fut le prémier Inventeur & *Probateur* de cette Science de Philosophie, & trouva lesdites Tables en la Vallée d'Ebron, là où Adam fut mis, étant chassé du Paradis Terrestre. Et après Hermès vint-elle par lui à d'autres infinis. Et ledit Hermès en fit un Livre, qui dit ainsi.

C'est vraie chose & sans mensonge, & très-certaine, que le haut est de la nature du bas, & le montant du descendant. Conjoints-les par un chemin & par une disposition. Le Soleil est le Pére, & la Lune blanche est la Mére, & le Feu est le Gouverneur. Fais le gros subtil, fais le subtil épois, ainsi tu auras la gloire de Dieu. Voici tout ce que dit Hermès en ce Livre là. Ce Livre là est bien brief; mais toutefois ce sont grands mots, & toute l'Oeuvre y est écrite.

Le Roi Calid l'a euë moyennant Bendégid le Ternaire, & son Fils, Aristote,

Platon, & Pythagores, qui eſt le prémier appellé Philoſophe, qui fut Diſciple d'Hermès, & fit une *Congrégation*, là où il y en a pluſieurs qui l'appellent *Le droit Livre du Code de toute vérité*. Car la vérité y eſt *ſauve*, aucune ſuperfluité ni diminution, combien qu'il ſoit obſcur aux Liſans. Aléxandre l'a euë, qui fut Roi de Macédoine & Diſciple d'Ariſtote. *Item*, Avicenne qui auſſi bien en parle, & Galien & Hypocrate. Et en Arabie cette Science a été ſçuë de pluſieurs, comme du Roi Haly, qui étoit ſouverain Aſtrologien, & l'enſeigna à Morien, & Morien à Calib, Roi d'Arabie: Et Aros l'a euë, & l'enſeigna à Nephandin ſon Frere; & Saturne à Luncabur & à ſon Extraction, & à ſa Sœur Madéra. Et infinis Gens l'ont euë en Arabie. Pluſieurs Gens l'ont euë, & ont fait pluſieurs Livres ſous paroles méthaphoriques & ſous figures, en telle maniére que leurs Livres ne peuvent être entendus, fors que par les Enfans de l'Art. Tellement que je dis bien, Que les Diſciples, par tels Livres, ſont dévoyez plûtôt qu'addreſſez à la droite voie; & la cachent & *muſſent* plus par leurs Livres qu'ils ne la révelent.

Auſſi en France pluſieurs l'ont euë, comme l'Eſcot, Docteur très-ſubtil, Maître Arnaud de Ville-neuve, Raymond-

Lulle, Maître Jean de Meung, l'Hortolan; & le Véridique : Et une grande multitude d'autres par tout l'ont ſçuë. Mais voyant par ces Livres tant de damnations & *déſeſpérations*, qui viennent aux Etudians, ai voulu *labourer* pour mieux à mon pouvoir & petit *engin* les pourvoir, afin qu'eux prient Dieu pour moi.

DEUXIEME PARTIE,

Où je mettrai ma peine & dépenſe depuis le commencement juſqu'à la fin, ſelon vérité.

LE prémier Livre que je lûs fut Raſis, là où j'employai quatre ans de mon temps, & me coûta bien huit cens écus en l'éprouvant; & puis Géber, qui m'en coûta bien deux mil & plus, & toûjours avois Gens qui m'*aflamboient* pour me détruire. Je vis le Livre d'Archélaus par trois ans, là où je trouvai un Moine, où lui & moi *labourâmes* par trois ans, & ès Livres de Rupeſciſa, & au Livre de Sacroboſco avec une Eau de vie *rectifiée* trente fois ſur la lie, tant qu'en mon Dieu nous la fîmes ſi forte, que nous ne pouvions trouver *voirre* (verre) qui la ſouffrît pour en *beſoigner*, & y dépendîmes bien trois cens écus.

Après que j'eus passé douze ou quinze ans ainsi, que j'eus tant dépendu, & rien trouvé, & que j'eus expérimenté infinis *Receptes*, & de toutes maniéres de Sels en dissolvant & congélant, comme Sel commun, Sel armoniac, de Pin, Sarracin, Sel métallique, en dissoluant & congélant, & calcinant plus de cent fois par bien deux ans : en Alums de Roche, de Glace, de Scaiole, de Plume ; en toutes Marcassites, en Sang, en Cheveux, en Urine, en Fiente d'Homme, en Sperme, en Animaux, & Végétaux, comme Herbes ; & après en Coperoses, en Atramens, en Oeufs, en Séparation des Elémens, en Athanor par Alambic & Péllan, par Circulation, par Décoction, par Réverbération, par Ascension & Descension, Fusion, Ignition, Elémentation, Rectification, Evaporation, Conjonction, Elévation, Subtiliation, & par Commixtion, & par infinis autres Régimes sophistiques : Et y fus en toutes ces Opérations bien douze ans ; tellement que j'avois bien trente-huit ans, que j'étois après l'extraction du Mercure des Herbes & des Animaux : tant que j'y dépendis, tant par Trompeurs, que par moi, pour les connoître, environ six mil écus.

Après, toûjours cherchant, je commençois à perdre courage, mais toûjours je priois Dieu qu'il me donnât grace de par-

venir à cette Science. Il advint qu'il vint un *Lai*, Baillif de notre pays, qui voulut faire la Pierre de Sel commun, & le dissolvoit à l'Air, puis le congéloit au Soleil, & faisoit des autres choses beaucoup, qui seroient longues à raconter, & en cela nous perséverâmes un an & demi, & rien ne fimes, car nous ne besoignions pas sur Matiére dûë. Et comme dit la vénérable Turbe, appellée le Code de toute vérité, *On ne peut trouver en la chose ce qui n'y est pas.* Mais, comme il est tout clair, au Sel commun n'est pas la chose que nous quérons, & nous vîmes bien par quinze fois que nous recommencions, & n'y voyons nulle altération de sa nature, & par ainsi nous laissâmes cettui Ouvrage.

Et puis nous vîmes des autres, qui faisoient de très bonne Eau forte pour vouloir dissoudre très-bon Argent fin, & Cuivre & autres Métaux, & dissolvoient en un Vaisseau Argent fin, & Argent vif en un autre, & tout avec une même Eau & bien violente, & les y laissoient par douze mois, & puis prenoient les deux Phiolles, & les mettoient en une; Et alors ils disoient que c'étoit mariage du Corps & de l'Esprit. Puis mettoient dessus cendres chaudes, & faisoient évaporer la tierce partie de l'Eau forte; & ce qui nous restoit, nous le mettions en une Cucurbite

triangulaire

triangulaire bien étroite; & le Vaisseau, nous le mettions au Soleil, & puis à l'Air, tant qu'ils disoient se créer petits *Lapils* cristallins, fondans comme cire, & congélez. Et disoient que c'étoit Pierre au blanc, & que celle du Soleil, ainsi faite, étoit au rouge. Et nous en fîmes en cette maniére jusqu'à vingt-deux Phioles, toutes à demi pleines; & ils nous en donnérent trois. Et nous tretous attendîmes par cinq ans que ces Pierres cristallines se créassent aux fonds des Phioles; & à la fin ne trouvâmes rien de notre intention, & ne le ferions jamais: Car (comme dit la vénérable Turbe) *Nous ne voulons rien étrange en notre Pierre; mais d'elle-même se parfait-elle, & parachéve en son unique Matiére métallique.* Tant que j'avois bien quarante-six ans & plus.

En après nous, avec un Docteur Moine de Cisteaux, nommé Maître Geofroi le Leuvrier, voulûmes à son intention faire la Pierre: Car nous sçavions bien que toute autre chose que la seule Pierre étoit fausse, & par ainsi nous ne cherchions que la seule Pierre, & sçavions bien que c'étoit la vérité. Et voici ce que nous fîmes. Nous achetâmes des Oeufs de Geline deux milliers, & nous les cuisimes en eau, jusqu'à ce qu'ils fûssent bien durs; puis nous séparâmes les cocques à part, & les *aubins*

& les rouges à part, & calcinâmes les coc-ques jusqu'à ce qu'elles fûssent blanches comme nége; & les *aubins* & les rouges nous les pourrîmes tout par eux en fient de Cheval; & puis les distillâmes trente fois, & en tirâmes Eau blanche, & puis Huile rouge à part, & finalement nous fîmes choses qui seroient longues à dire, & en la fin nous ne trouvâmes rien de ce que nous demandions, & y persévérâmes deux ans & demi, *à tant* que par *désespérations* nous laissâmes tout; car aussi ne besoignions-nous pas de Matiére *dûë*. Nous demeurâmes, mon Compagnon & moi, & y apprîmes à sublimer les Esprits, & à faire l'Eau forte, dissoudre, distiller, & séparer les Elémens, & à faire Fourneaux, & Feux de maintes maniéres; & fûmes bien huit ans en ces Opérations.

Enfin, après vint un Théologien, grand *Clerc*, qui étoit Protonotaire de Bergues, & avec lui nous voulûmes *besoigner*, & faire la Pierre, laquelle il vouloit faire avec seule Coperose. Et prémier, nous distillâmes de bon Vinaigre huit fois, puis nous mettions la Coperose là dedans, prémiérement calcinée par trois mois, puis en tirions & y remettions le Vinaigre, & la Coperose demeuroit au fond, & puis remettions le Vinaigre, puis tirions & remettions, & le faisions ainsi chacun jour quinze

fois; tellement que j'en eus les fiévres quartes par quatorze mois, & en *cuidai* mourir; & laiſſâmes tout par un an, & ne trouvâmes rien; car nous beſoignions ſur Matiére *étrange*.

En après, vint un Homme, gentil *Clerc*, & nous dit que le Confeſſeur de l'Empereur ſçavoit de certain la Pierre, lequel on appelloit Maître Henri. Et alors nous allâmes devers lui, & dépendîmes bien deux cens écus avant que d'avoir eu la connoiſſance de lui: Et brief, par grands moyens & grands Amis, nous eûmes ſon accointance. Et voici comme il faiſoit. Il mettoit Argent fin avec Argent vif, & puis il prenoit du Soufre & de l'Huile d'Olives, & fondoit tout enſemble ſur le feu, & le Soufre ſe fondoit avec l'Huile, & puis le cuiſoit, tout à petit feu, dans un Pellican, bien fort lutté de deux doigts d'en haut, tout vétu de *Lut* fort, & avec un bâton incorporions le tout enſemble, & notre Matiére jamais ne ſe vouloit prendre, ni bien mêler. Et quand nous eûmes bien mêlé tout par bien deux mois, nous le mîmes en une Phiole de verre lutée de bonne argille, & puis le deſſéchâmes, & le mîmes en cendres chaudes par long-temps, & faiſions feu tout à l'entour de la Phiole, juſqu'au près de la bouche, & nous diſions qu'en quinze jours ou trois

semaines, par la vertu du Corps & du Soufre, ils se convertiroient en Argent. Et après le temps de notre Décoction, il mettoit en la Phiole du Plomb, selon qu'il lui sembloit, & fondoit tout à fort feu, & puis le tiroit & faisoit affiner. Alors nous devions trouver notre Argent multiplié de la tierce partie. Et à celle Oeuvre je mis pour ma part dix marcs d'Argent; & les autres y en avoient mis trente-deux marcs; dequoi nous *cuidions* avoir bien cent trente marcs d'Argent ou plus, & fîmes tout affiner, & des trente-deux marcs, que les autres y avoient mis, n'en trouvérent que douze marcs; & moi de mes dix marcs, je n'en eus que quatre. Et ainsi, comme désespérez & *doulents*, laissâmes tout. Et moi qui *cuidois* avoir tout le Sécret, je perdis en tout, pour avoir l'accointance dudit Confesseur, tant en Argent que j'y avois mis, qu'en autres choses, bien quatre cens écus.

Et ainsi je délaissai tout, bien deux mois, que n'en voulois oüir parler; car tous mes Parens me blâmoient & tourmentoient tant, que je ne pouvois boire ni manger, & je devins si maigre & si défiguré, que tout le monde *cuidoit* que je fûsse empoisonné. Et bref, je fus encore tant animé & enflambé de besoigner plus que devant mille fois; car je *doulois* mon temps, qui

se passoit, & j'avois plus de cinquante-huit ans. Hélas ! je ne besoignois *pas en droite Voye ni Matiére.* Car comme dit Géber : *De quelconques Corps imparfaits, comme Plomb, Etain, Fer, Cuivre, à les mêler avec les Corps parfaits simplement par nature, ils ne s'en font pas plûtôt parfaits* Car les Corps parfaits par nature, ont seulement simple forme parfaite pour leur dégré & nature, & Nature y a seulement *besoigné* quant au prémier dégré de perfection : Et ainsi ils sont comme morts, & ne peuvent rien bailler de leur perfection aux Corps imparfaits, pour deux causes. Prémiérement, car ils demeurent eux-mêmes imparfaits, partant qu'ils n'ont que celle perfection qui leur est nécessaire & requise. Secondement, parce qu'ils ne peuvent mêler ensemble les Principes d'eux ; comme il est écrit au treiziéme Digeste de *Pandectâ*, & au Livre de Calib, & au Livre de Géber, & en l'Oeuvre naturelle, & en Maître Daalin, & en Arnaud de Villeneuve ; toutes ces raisons y sont clairement mises. Mais comme il est écrit au *Miroüer* d'Alchimie, & aussi en l'Addresse des Errans, que composa Platon, & en l'Epitre d'Euvral, & aussi au grand Rosaire désiré, & par Euclides en son brief Traité, & aussi en tous les Livres véritables, disans ainsi : *Les Corps vulgaires, que*

Nature seulement en la Miniére a achevé, ils sont morts, & ne peuvent parfaire les Imparfaits; mais si par Art nous les prenions & les parfissions sept ou dix ou douze fois, d'autant teindroient-ils à l'infini; (1) *car alors sont-ils pénétrans, entrans, tingens, & plus que parfaits & vifs, au regard des Vulgaires.* Et par ce, dit Rasis & Aristote, en sa *Lumiére des Lumiéres*, & Aulphanes en son *Pandecte*, & Daniel au 5. Chap. de son Retraicte, *Que notre Or complet est plus que vif. Et que notre Or n'est pas Or vulgaire; ni aussi notre Argent blanc, (qui est toute une chose,) n'est pas Argent vulgaire, car ils sont vifs, & les autres sont morts, & n'ont nulle force.* Et aussi comme on peut appercevoir au Code doré de toute vérité, & en plusieurs autres.

Et par ainsi nous en avons vû & connu plusieurs & infinis besoignans en ces *Amalgamations* & multiplications au blanc & au

(1) Le Soleil, la Lune & le Mercure, dit Arnaud de Villeneuve, sont Pierres mortes sur la terre, qui ne font rien que par l'industrie de l'Homme. L'Auteur de l'*Harmonie Chimique*, en interprétant le Sens de ces paroles, dit: Comme nous appellons morts un Homme & une Femme, qui n'engendrent point d'Enfans; de même nous reputons morts l'Or, l'Argent & le Mercure, tant qu'ils demeurent en leur nature. Mais, quand ils sont conjoints, & qu'ils produisent, alors ils sont dits vifs, parce qu'il n'y a que les choses vives, qui engendrent & qui produisent.

rouge, avec toutes les Matiéres, que vous ſçauriez imaginer, & toutes peines, continuations & conſtances, que je croi qu'il eſt poſſible; mais jamais nous ne trouvions notre Or, ni notre Argent multiplié ni du tiers, ni de moitié, ni de nulle partie. Et *ſi avons vû tant de Blanchiſſemens & Rubifications*, de *Receptes*, de *Sophiſtications*, par tant de Païs, tant en Rome, Navarre, Eſpagne, Turquie, Grece, Aléxandrie, Barbarie, Perſe, Meſſine, en Rhodes, en France, en Ecoſſe, en la Terre-Sainte, & ſes environs; en toute l'Italie, en Allemagne & en Angleterre, & quaſi *circuyant* tout le Monde. Mais jamais nous ne trouvions que Gens beſoignans de choſes Sophiſtiques & Matiéres herbales, animales, végétables & plantables, & Pierres minérales, Sels, Alums, & Eaux fortes, Diſtillations & Séparations des Elémens, & Sublimations, Calcinations, Congélations d'Argent-vif par Herbes, Pierres, Eaux, Huiles, Fumiers & Feu, & Vaiſſeaux très-étranges, & jamais nous ne trouvions Labourans ſur Matiére dûë.

Nous en trouvions bien en ces Païs, qui ſçavoient bien la Pierre; mais jamais ne pouvions avoir leur accointance. Et par ainſi je dépendis en ces choſes, tant cherchant, qu'allant, que pour éprouver, que pour autre choſe, bien treize mille

écus, & vendis une *Gardienne*, qui me valoit bien huit mille florins d'Allemagne, tant que tous mes Parens me *déboutoient*, & fus en *moult* grande pauvreté, & si n'avois plus guéres d'argent; auſſi j'étois ja vieux de ſoixante-deux ans & plus: Et encore quelque miſére que j'euſſe, peine & *ſouffreté* & *vergoigne*, qu'il me falloit laiſſer mon Païs; me confiant toujours en la miſéricorde de Dieu, qui jamais ne défaut à ceux qui ont bonne volonté & travaillent, je m'en allai en Rhodes, de peur d'être connu, & là, toûjours je cherchois ſi je pouvois trouver *nully* qui me pût conforter.

Et un jour trouvai un grand Clerc & Religieux, qu'on diſoit qui ſçavoit la Pierre, & m'en allai à lui, & par grande peine j'eus ſon *accointance*, & me coûta beaucoup, & j'empruntai d'un Homme, qui connoiſſoit les miens, bien huit mille florins. Et voici comme il beſoignoit. Il prenoit Or fin très-bien battu, & Argent fin très-bien battu, & les mettoit enſemble avec quatre parties de Mercure ſublimé, & tout mettoit en fient de Cheval par bien onze mois, & puis diſtilloit à très-fort feu, & venoit une Eau, & au fond demeuroit une Terre, que nous calcinâmes à grand feu, & la cuiſions par elle en ſon Vaiſſeau: Et l'Eau que nous en avions

distillée, nous la distillions encore par bien six fois; & toutes Terres qui demeuroient au fond, nous les assemblions avec la prémiére, & ainsi nous distillâmes tant qu'il ne faisoit plus de Terre. Et quand nous eûmes assemblé toutes nos Terres en un Vaisseau, & toutes nos Eaux en un *Urinal*, nous remettions l'Eau petit à petit sur la Terre; mais jamais pour peine que nous y pûssions mettre, la Terre ne vouloit prendre son Eau, mais toûjours l'Eau nageoit par dessus. Et l'y laissâmes bien sept mois, que nous ne vîmes point de Conjonction ni Altération quelconque. Et puis nous fîmes plus grand feu, mais jamais nulle Conjonction ne s'y faisoit, & par ainsi tout fut perdu. Et à cela j'y fus bien trois ans, & y dépendis bien cinq cens écus.

Celui avoit de beaux Livres, c'est à sçavoir le *Grand Rosaire*, & alors quand j'eus été comme désespéré, je m'en allois lire & étudier Maître Arnaud de Villeneuve, & le Livre des Paroles, que composa Marie la Prophétesse, & autre plusieurs, & je regardois & étudiois, & je vis clairement que tout ce que j'avois fait ne valoit rien, & si étudiois bien par huit ans de long en ces Livres, qui étoient bons & beaux, & plains de bonnes raisons philosophales, évidentes & très-bonnes; & connus clai-

rement que toutes mes Oeuvres du temps passé ne valoient rien, & je regardai le Code de toute Vérité, qui dit tant bien: *Nature soi amende en sa nature, & Nature s'éjoüit de sa naiure, & Nature surmonte nature, & Nature contient nature.* Et ledit Livre m'instruisit fort, & me délivra de mes Sophistications & Ouvrages *errans*, & étudiai avant que de besoigner, & *arguois*, & passois maintes nuits sans dormir. Car je pensois en moi-même, que par Homme je n'y pouvois parvenir; partant que s'ils le sçavoient, jamais ne le voudroient dire; & s'ils ne le sçavoient, dequoi me serviroit-il les fréquenter, & tant y dépendre, & mettre tant de temps & de biens, & moi désespérer; & ainsi je regardai là où plus les Livres s'accordoient; alors je pensois que c'étoit là la vérité: Car ils ne peuvent dire vérité qu'en une chose. Et par ainsi je trouvai la vérité. Car où plus ils s'accordent, cela étoit la vérité; combien que l'un le nomme en une maniére, & l'autre en un autre; toutefois c'est tout une Substance en leurs paroles. Mais je connus que la fausseté étoit en diversités, & non point en *accordance*; car si c'étoit vérité, ils n'y mettroient qu'une Matiére, quelques noms & quelques figures qu'ils baillâssent.

Parquoi, Fils, pour toi ai voulu prendre peine de faire ce Livre, lequel j'ai

composé, afin que ne te déſeſpéres, & que tu ne ſois trompé comme moi. Car le plus clair & beau éxemple qui ſoit; ceſt parce qu'on voit à autrui advenir, ſe gouverner. Et en mon Dieu, je croi que ceux qui ont écrit paraboliquement & figurativement leurs Livres, en parlant de Cheveux, d'Urine, de Sang, de Sperme, d'Herbes, de Végétables, d'Animaux, de Plantes, & de Pierres & Minéraux, comme ſont Sels, Alums, & Coperoſes, Atramens, Vitriols, Borax, & Magnéſie, & Pierres quelconques, & Eaux; Je croi, dis-je, qu'onques il ne leur coûta guéres, ou qu'ils n'y ont prins guéres de peine, ou qu'ils ſont trop cruels. Car, au nom de Dieu, moi qui ai eu tant de peine & de labeur, j'ai encore grand pitié, & grande compaſſion des Survenans.

Qui donc, par amour fraternelle, croire me voudra, qu'il me croye, car c'eſt ſon profit, & à moi n'eſt que peine; & qui ne me voudra croire *ſe ne* reſſentira en ſes Opérations, & de lui-même ſe châtiera, ſi par l'éxemple d'autrui il ne veut ſe châtier. Ne vous *chaille* de faux Alchimiſtes, ni de ceux qui croyent en eux. Car tout ce que par avanture vous pourrez trouver en vos Livres, c'eſt qu'ils vous *dévoiront* par leurs *affermes* & faux *ſacremens*, en diſant, quand ils ne ſçavent plus que dire: Je l'ai fait,

fait, il eſt ainſi. Et je dis que ſi tu ne les fuis, jamais tu ne goûteras de bien. Car ce que les Livres t'octroyent d'un côté, ils te l'ôtent de l'autre par leurs affirmations & ſermens. Et en mon Dieu, moi-même, quand j'ai eu cette Science, avant que je l'euſſe expérimentée, & mis en œuvre, je l'ai ſçûë par Livres bien deux ans avant que je la fiſſe. Mais comme je vous dis, quand par aucune adventure, venoient à moi ces Trompeurs, ces Larrons *pendables* & déteſtables, par leurs grands ſermens, ils me dévoyoient de la bonne opinion, là où les Livres m'avoient mis, & juroient d'aucunes fois d'aucunes choſes qui n'étoient pas vraies, dequoi je ſçavois bien le contraire : Car ja en mes folies je l'avois éprouvé : Et par ainſi ne pouvois-je jamais venir à affermer mon opinion, juſqu'à ce que je les laiſſai du tout, & m'adonnai à étudier toûjours de plus en plus ſur cette matiére : Car qui veut apprendre, doit fréquenter les Sages, & non les Trompeurs ; & les Sages, par leſquels on peut apprendre, ſont les Livres : *Poſé* qu'ils le montrent en étranges noms & paroles obſcures : Car ſçachez que nul Livre ne déclare en paroles vraies, ſinon par *Paraboles*, comme figure. Mais l'Homme y doit aviſer & reviſer ſouvent le poſſible de la Sentence, & regarder les Opérations que Nature adreſſe en ſes Ouvrages.

Parquoi je conclus & me croyez. Laissez Sophistications & tous ceux qui y croyent : Fuyez leurs Sublimations, Conjonctions, Séparations, Congélations, Préparations, Disjonctions, Connéxions, & autres Déceptions. Et se taisent ceux qui afferment autre Teinture que la nôtre, non vraie, ne portant quelque profit. Et se taisent ceux qui vont disant & sermonnant autre Soufre que le nôtre, qui est caché dedans la Magnésie, & qui veulent tirer autre Argent-vif que du Serviteur rouge, & autre Eau que la nôtre, qui est permanente, qui nullement ne se conjoint qu'à sa nature, & ne moüille autre chose, sinon chose qui soit la propre unité de sa nature. Car il n'y a autre Vinaigre que le nôtre, ni autre Régime que le nôtre, ni autres Couleurs que les nôtres, ni autre Sublimation que la nôtre, ni autre Solution que la nôtre, ni autre Putréfaction que la nôtre.

Laissez Alums, Vitriols, Sels & tous Atramens, Borax, Eaux fortes quelconques, Animaux, Bêtes, & tout ce que d'eux peut sortir ; (Cheveux, Sang, Urines, Spermes, Chairs, Oeufs) Pierres & tous Minéraux. Laissez tous Métaux seulets : Car combien que d'eux soit l'entrée, & que notre Matiére, par tous les dits des Philosophes, doit être composée de Vif-

argent; & Vif-argent n'eſt en autres choſes qu'ès Métaux (comme il appert par Gébert, par le Grand Roſaire, par le Code de toute Vérité, par Platon, par Morien, par Haly, par Calib, par Marie, par Avicenne, par Conſtantin, par Aléxandre, par Bendegid, Eſid, Serapion, par Maître Arnaud de Villeneuve, par Sarne, qui fit le Livre, qui eſt appellé *Lilium*, par Daniel, par S. Thomas en Bréviloque, par Albert en ſa Tramite, par l'Abbréviation de l'Eſcot, en l'Epitre de Sénecque, qu'il écrit à Aros, Roi d'Arabie & de Hémus, & par Euclides en ſon ſeptantiéme Chapitre des Rétractations, & par le Philoſophe au troiſiéme des Météores, là où tout clair ſans nulle Parabole eſt dit, *Que les Métaux ne ſont autre choſe qu'Argent-vif congélé par maniére de dégré de décoction*; toutefois ne ſont-ils pas notre Pierre, tandis qu'ils demeurent en Forme métallique : car il eſt impoſſible qu'une Matiére aye deux Formes. Comment donc voulez-vous qu'ils ſoient la Pierre, qui eſt une Forme digne moyenne entre Métal & Mercure; ſi prémier icelle Forme ne lui eſt ôtée & corrompuë ? Et pour ce, diſent Ariſtote & Démocritus au Livre de la Phiſique, au 3. Chapitre des Météores : *Faſſent grande chére les Alchimiſtes; car ils ne muëront jamais la Forme des*

Métaux, s'il n'y a Réduction faite à leur prémiére Matiére : Et ainſi le diſent tous les Livres parlans de Nature Métallique.

Mais pour avoir entendement que c'eſt-à-dire que les muër & réduire en leur prémier Eſtre, vous devez ſçavoir que la Matiére eſt celle choſe dequoi eſt faite une Forme, ou quelque choſe; comme la prémiére Matiére de l'Homme eſt le Sperme d'Homme & de Femme. Mais les Ignorans *cuident* entendre ce mot, de Réduction à ſa prémiére Matiére, ainſi, c'eſt à ſçavoir de la réduire, comme ils diſent, ès quatre Elémens. Car les quatre Elémens ſont la prémiére Matiére des choſes créées. Ils diſent vrai que la prémiére Matiére ſont les quatre Elémens; mais c'eſt-à-dire, ils ſont la prémiére Matiére de la prémiére Matiére; c'eſt à ſçavoir les Elémens tous quatre, ce ſont les choſes dequoi ſont faits le Soufre & le Vif-argent, leſquels ſont la prémiére Matiére des Métaux. Raiſon pourquoi ? Car les quatre Elémens ſont auſſi bons pour faire un Aſne & un Beuf, comme pour faire les Métaux. Car prémier il faut que les Elémens ſe faſſent par nature Vif-argent & Soufre, devant que les Elémens puiſſent être dits la prémiére Matiére des Métaux. Comme, par éxemple, quand un Homme eſt compoſé, il n'eſt pas compoſé des quatre

Elémens, qui ſont encore quatre Elémens; mais dèja Nature les a tranſmuez en la prémiére Matiére de l'Homme. Auſſi quand Nature a tranſmué les quatre Elémens en Mercure & Soufre; alors eſt la prémiére Matiére des Métaux propre. Pourquoi? Car faſſe Nature après tout ce qu'elle voudra ſur cette Matiére, c'eſt à ſçavoir Mercure & Soufre, ce ſera toûjours Forme Métallique. Mais auparavant & durant qu'ils étoient encore quatre Elémens, & que ce n'étoit point encore Argent-vif ni Soufre; Nature eût bien pû faire de ces quatre Elémens un Beuf, une Herbe, ou un Homme, ou quelque autre choſe. Ainſi il appert clairement que les quatre Elémens, qu'ils veulent dire, ne ſont point la prémiére Matiére des Métaux; mais *Soufre & Vif-argent ſont appellez la propre & vraie prémiére Matiére des Métaux.* Et ſi ce qu'ils diſent étoit vrai, il s'enſuivroit que les Hommes, les Métaux, les Herbes, les Plantes, & Bêtes brutes, ce ſeroit toute une choſe, & n'y auroit nulle différence. Car ſi cela étoit vrai, les Métaux ne ſeroient que les quatre Elémens: Et ainſi tout ſeroit une choſe, ce qui ſeroit *concéder* un grand inconvénient. Et par ainſi, il appert clairement que les quatre Elémens demeurans ainſi, ne ſont point la prémiére Matiére des Métaux.

Je

Je le veux encore prouver ainsi : Car si ceci étoit vrai, que les quatre Elémens fûssent la prémiére Matiére des Métaux, il s'ensuivroit que des Métaux se pourroient faire les Hommes : car les Hommes ne sont faits que des quatre Elémens. Et par ainsi, il s'ensuivroit que d'une chose, se pourroit faire chacune chose, & l'un semblable n'engendreroit point son semblable, non plus que le Métal ; car tout ne seroit que les quatre Elémens. Et comme vous sçavez, toutes choses se font des quatre Elémens. Ainsi il ne faudroit point de Génération, ni de Semence propre, & n'y auroit nulle différence quand tout seroit fait des quatre Elémens, & tout seroit une Substance. Exemple. Le Sperme de l'Homme a part, & celui de la Femme a part, ce ne sont point la prémiére Matiére de l'Enfant, parce que Nature en peut bien faire autre chose, durant qu'ils sont ainsi à part ; comme les convertir en Matiére vermineuse. Mais quand une fois ils sont conjoints & unis ensemble en leurs vertus, si que l'un a en soi la vertu de l'autre, & l'autre pareillement la sienne : Alors Nature ne peut faire autre chose qu'icelle Forme de l'Enfant : Car c'est la fin d'icelle Matiére, & n'a autre fin. A donc cette spermatique union s'appelle prémiére Matiére : car après que cette Matiére est faite, Na-

ture, besoignant sur icelle, ne fait que la Forme d'un Enfant : Et Nature ne peut donner autre Forme à la Matiére sur laquelle elle besoigne, que la chose à laquelle icelle Matiére est inclinée & disposée, & est toute sa fin : Et ainsi donc, cette spermatique union faite, Nature besoignant, ne lui peut donner autre Forme qu'Humaine, & cette Matiére n'est disposée & n'a puissance de recevoir autre Forme que celle-là. Exemple gros pour les Ignorans. Quand un Homme veut aller à quelque chemin, & il est en un carrefour, il n'est point encore au propre chemin du lieu où il veut aller, plûtôt qu'en un autre; mais quand une fois il est au sentier qui s'adresse au chemin, fasse après ce qu'il voudra, continuant toûjours le droit chemin, il viendra là.

Ainsi il appert clairement que chacune chose a sa propre Voye & sa propre Matiére dequoi elle se fait, & non pas que chacune chose se fasse de chacune Matiére.

Item. Si ceci étoit vrai, il ne faudroit ja ni Ciel, ni clarté : Car les quatre Elémens jamais ne mûroient leur nature, & tout seroit toûjours une chose, qui est une chose erronée.

Item. Il appert clairement après, par expérience, que chacune chose a sa chose semblable, dequoi elle se fait naturellement,

& ne s'en peut faire autre chose. Comme pour faire un Cheval, il faut nature chevaline *muée* en Sperme, uni de deux Matiéres contraires ; toutefois d'un Genre *chevalin*. Et pour faire un Homme, Nature ne prend point nature *chevaline* principalement : Car chacune chose a sa principale Semence, dequoi elle se fait & se multiplie d'elle-même, & non pas autrement.

Item. Ceci appert : Car en la Création de l'Homme, Dieu fit l'Homme & puis la Femme, & leur dit : Faites de vos Substances semblables à vous. Puis dit des autres qu'il avoit faites : Apporte chacune son fruit, & se multiplie, & fasse son semblable. Car si d'une chose eût pû tout être fait, Dieu n'eût pas tant fait de choses ; mais il en a fait de chacune sorte, afin que chacun fît son semblable. *Item.* Dieu même en la Bible ne dit-il pas à Noé devant le Déluge : *Fais une Arche longue & large, & y mets de chacun Animal une paire, à sçavoir Mâle & Femelle ; afin qu'après notre ire passée, chacun multiple selon son Genre*, & non autrement. Ainsi donc, tu vois clairement que chacune chose requiert son semblable, pour être faite & engendrée : Car ainsi a créé Dieu les Racines des Créatures diverses, afin que chacune multipliât sa Substance.

Or, je te veux prouver mon propos par les autorités des Philosophes : car l'Escot dit clairement Qu'*Argent-vif coagulé, & Argent-vif Sulphureux, ce sont la prémiére Matiére des Métaux. Item.* En la Turbe, un appellé Noscus, lequel fut Roi d'Albanie, dit ainsi : *Sçachez que d'Homme ne vient qu'Homme ; de Volatil que Volatil, ni de Bête brute que Bête brute, & que Nature ne s'amende qu'en sa Nature, & non point en autre.* Pareillement, dit Maître Jean de Meun, en son Testament : *Chacun Arbre porte son fruit ; un Poirier, des poires ; un Grénadier, des grénades ; & ainsi le Métal fait & multiplie le Metal, & non autre chose.*

Item. Géber dit en sa Somme, lequel Géber parle dûment en aucuns lieux ; combien que tout son Livre soit Sophistique & Erronneux : *Nous avons tout expérimenté, & par raisons spectables ; mais nous n'avons ni ne sçaurions trouver chose demeurante, ni stante, ni permanante, que la seule Humidité visqueuse, laquelle est la Racine de tous les Métaux : car toutes les autres Humidités, par le feu légérement s'en vont, & s'évaporent, & se séparent l'un Elément de l'autre ; comme l'Eau par le feu, l'une partie s'en ira en fumée, l'autre en Eau, & l'autre en Terre demeurant au fond du Vaisseau. Et ainsi se séparent les Elémens de*

toutes choſes : car ils ne ſont pas bien unis en homogénéation, & quelque petit feu que vous faſſiez, quelque choſe que vous y mettiez, ſe conſumera & ſe ſéparera de ſa naturelle Compoſition. Mais l'Humidité viſqueuſe, c'eſt à ſçavoir Mercure, jamais ne s'y conſume, ne ſe ſépare de ſa Terre, ni de ſon autre Elément : car ou tout demeure, ou tout s'en va, & choſe quelle qu'elle ſoit ne s'y diminuë du poids. Et ainſi par ces mots exprès conclut Géber, Que *pour cette digne Pierre, ne faut que cette ſeule Subſtance de Mercure, par Art très-bien mondifiée, pénétrante, tingente, ſtante à la bataille du feu, ne ſe permettant en parties diverſes ſéparer ; ains toûjours ſe tenant en ſa ſeule Eſſence de Mercurioſité. A donc*, dit-il, *c'eſt choſe qui ſe conjoint au profond radical des Métaux, & corrompt leur Forme imparfaite, & leur introduit une autre Forme ſelon la vertu de l'Elixir ou Médecine tingente, ſelon ſa couleur. Item.* Aros, le grand Roi, qui fut très-grand *Clerc*, dit : *Notre Médecine eſt faite de deux choſes, étant d'une Eſſence, c'eſt à ſçavoir de l'union Mercuriale fixe & non fixe, Spirituelle & Corporelle, Froide & Humide, Chaude & Séche, & d'autre choſe ne ſe peut faire. Car l'Engin de l'Art n'introduit rien de nouvel en Nature en ſa Racine ; mais l'Art aidé par Nature dûment en l'enſeignant :*

& Nature aidée par l'Art en lui parachevant ses désirs profonds, en toute intention de bon Ouvrier. Item, Morien dit : *Mélez & jettez la Médecine dessus les Corps diminuez de perfection*, & dit *Que ce n'est autre chose qu'Argent-vif, par Art exalté sur l'Argent-vif imparfait.* Et ainsi ils montrent clairement que ce n'est autre chose qu'*Argent-vif. Item*, Maître Arnaud de Villeneuve dit : *Toute ton intention soit à digérer & cuire la Substance Mercurieuse, & selon sa dignité, elle dignifiera les Corps; qui ne sont autres choses que Substance Mercurieuse décuite.*

Il se pourroit prouver par infinies raisons que le *Mercure double est la seule Matiére prochaine prémiére des Métaux*, non pas les quatre Elémens. Et je l'ai voulu prouver, pour faire taire une multitude d'Errans, qui, pour confirmer leurs erreurs, afferment les quatre Elémens être la prémiére Matiére des Métaux.

Mais on pourroit aussi *arguer* & opposer contre moi toute ma Réponse. Et bien, diront-ils, nous réduisons les quatre Elémens après par notre Art en Mercure & en Soufre, qui sont la prémiére Matiére des Métaux : Et par ainsi, ils auront mieux valu d'être réduits à cette simplicité & subtilité des quatre Elémens, que d'être seulement réduits en leur prémiére & pro-

chaine Matiére ; c'eſt à ſçavoir en ſeule Subſtance Mercurielle.

Or, je veux prouver que ceci eſt *Erronné* & faux, par pluſieurs raiſons évidentes, afin que du tout je leur *clouë* la bouche, & leur faſſe faire fin à leur mauvaiſe intention; & qu'on ne die pas que je corrige les autres de ma volonté, mais par bonne raiſon.

Je te dis donc que ſi cela étoit vrai, il ne faudroit point qu'il y eût aucune Nature. Pourquoi? Car l'Art feroit les Spermes de toutes choſes, & feroit Hommes des Elémens ſeulement, ſans autre Nature, & ſans altération. Il feroit les Principes des Compoſitions; laquelle choſe eſt contre tout bon entendement: car Nature produit & a produit la Matiére, dequoi après l'Art lui aide. Il s'enſuivroit donc qu'un Médecin par ſon Art, ou par Herbes feroit reſſuſciter un Mort; ou qu'un Homme, qui ſeroit mourant, il le guériroit. Ce qui eſt contre le dire d'Avicenne & de Raſis, là où ils diſent ainſi : *Médecine eſt ſeulement aidante à Nature: car ſi Nature n'y eſt, elle ne peut avoir effet.* Auſſi un Laxatif mis en un Corps mort, ne lâche point : car il n'eſt point adreſſé par Nature. Et comme dit Hippocrate dans ſes Aphoriſmes : *Art preſuppoſe une choſe par ſeule Nature créée, & y fait lors aide, &*

Art aide cette Nature, & Nature l'Art. Ce qu'Hippocrate montre clairement; lequel Hippocrate ès Principes naturels fut plus divin, qu'humain, & comme Ange spirituel sans corps. Il appert donc qu'il faut qu'Art, en besoignant, aye une Matiére, laquelle aye déja été par Nature, & non pas par Art: Et si elle étoit par Art, la Nature n'y seroit requise, car ce seroit *ja* son ouvrage, & elle n'y mettroit rien de nouveau. Ainsi appert-il clairement que Nature d'elle-même fait les natures spermatiques & les crée; puis l'Art, besoignant par dessus, les conjoint en suivant la fin & l'intention spermatique naturelle, sur laquelle il besogne, & non autrement.

Je le veux encore prouver par autre raison. Car quand ils seroient réduits, s'il étoit possible, en quatre Elémens; ne faut-il pas que ces quatre Elémens se réduisent après encore une fois en Mercure & Soufre, qui sont la prémiére Matiére des Métaux, comme j'ai dit, & déja prouvé? Ainsi il te faudroit prémiérement réduire les Corps en Argent-vif & en Soufre, & puis cet Argent-vif-ci & ce Soufre, en quatre Elémens: puis encore ces quatre Elémens, en Soufre & en Argent-vif; à celle fin que tu en pûsses faire nature métallique; ce que seroit grande folie de le faire.

faire. Car puisque tout n'est qu'une même chose & une Substance, & qu'il n'acquiert point une nouvelle Nature, ni Matiére, par cette réduction; ains qu'il n'y a toûjours seulement que ce qui y étoit de prémier; dequoi lui servent tant de réductions? Car autant de Substance y avoit-il durant qu'ils étoient en forme de Sperme, de Vif argent, & de Soufre, comme après qu'il est réduit ès quatre Elémens, & n'acquiert rien de nouveau, ni en vertu, ni en poids, ni en quantité, ni en qualité. Raison, car il n'y a nulle Matiére nouvellement conjointe qui la *dignifiât*, ni qu'entre eux ils *s'éxaucent*; mais toûjours n'est-ce qu'une seule Matiére menée çà & là, sans point d'adition; & par ainsi elle vaut autant en forme de Sperme propre, comme en forme des quatre Elémens.

Mais si tu opposois de notre Pierre, en disant qu'aussi bien elle n'acquiert rien. Je te dis que si fait: car nous la réduisons, afin qu'en icelle Réduction se fasse Conjonction de nouvelle Matiére d'une même Racine; & sans cette Réduction ne se peut faire: Mais il y a addition de Matiére. Ainsi de ces deux Matiéres l'une aide à l'autre, pour faire une Matiére plus digne qu'elles n'étoient, quand elles étoient toutes seules à part. Et ainsi il appert clairement que notre Réduction est requise: car

par elle les Matiéres prennent nouvelle forme & vertu, & s'y met Matiére nouvelle : Mais en telles Réductions, comme ils disent, il ne s'y met point davantage nulle Matiére nouvelle, pour quelque chose qu'ils fassent : car ce n'est autre chose ce qu'ils font, que *circuir* une Matiére nuë de Forme, sans rien *innover* ni *exalter*, par nulle acquisition de Matiére ni de Forme. Et par ainsi il appert clairement que leurs Réductions ne sont que fantaisies folles & *erronnées*.

Item. Je le veux prouver par Maître Guillaume le Parisien, un très-grand *Clerc*, qui fut sage en cette Science, & en touche bien à propos, & dit ainsi. *En la création de l'Enfant, il y a prémiérement commixtion de deux Spermes différents en qualité, l'une froide & moite, & l'autre chaude & séche, dans le Vaisseau maternel ; & la chaleur de la Mére, digérant & mixtionnant les vertus des deux Spermes, & augmentant leur vertu par sanguine Humidité, qui est de la Substance dequoi est le Sperme féminin, l'augmentant en grossissant & actisant la vertu active du Sperme masculin, & le nourrit jusqu'à ce que parfaitement soit faite moyenne Substance, tenant de la nature des deux totalement, sans diminution ni superfluité.* Et comme il dit expressément : *Nature crée les Spermes, & non pas*

l'Art. Car l'Art ne ſçauroit, mais après, l'Art les met au ventre maternel. Et comme il dit : *Il y a bien Art aidant Nature à les mêler, comme ſe tenir chaudement, guéres ne ſe mouvoir, manger choſes bonnes & de légére digeſtion. Mais Art ne fait qu'aider Nature, en beſoignes jà faites par Nature même.* Et depuis il dit : *Ainſi ſemblablement en notre Art. Art ne ſçauroit créer les Spermes de lui ſeul. Mais quand Nature les a créez, adonc Art, avec la vertu naturelle, qui eſt dedans les Matiéres Spermatiques jà créées, les conjoint comme Miniſtre de Nature. Car il eſt clair qu'Art n'y met rien de Forme, ni de Matiére, ni de vertu ; mais ſeulement il aide de ce qui eſt, & n'eſt pas fait. Et toutefois y eſt-il avec Nature & l'aide.*

Ainſi appert-il clairement par ce notable Perſonnage, qui eſt le Chef des Ecoles de Paris, que Nature crée les Matiéres, & non pas l'Art. Mais après, quand elles ſont créées, l'Art les fait être & conjoindre avec la vertu naturelle, qui eſt la Cauſe principale, & l'Art eſt la Cauſe ſeconde de cette choſe. Et ainſi notez bien qu'Art ne fait rien ſans Nature. Car aſſez pourra un Homme ſémer & labourer la terre, avant qu'il en recueille aucun bien ; ſi prémier n'y a Matiére que Nature aye créée ; c'eſt à ſçavoir le Grain de Froment, & par

ainſi l'Art eſt aidé de Nature, & Nature de l'Art. Et par ce il appert très-clairement qu'Art ne ſçauroit créer les Spermes ni les Matiéres des Métaux : Mais Nature les crée, & puis l'Art *adminiſtre* : Et par ce, peux-tu voir, que ni l'Homme ni ſon Art, ne ſçauroient réduire les quatre Elémens en Forme Spermatique réductive, altérative ni attractive, à cette fin tendante & *diſponente* à recevoir action ni Forme.

Et ſi tu m'arguës que les Philoſophes diſent qu'en notre Oeuvre, il faut qu'il y ait les quatre Elémens : Je te dis qu'ils entendent que dans les deux Spermes ſont les quatre Qualités des quatre Elémens ; c'eſt à ſçavoir, Chaud & Sec, qui ſont Air & Feu, en l'Argent-vif mûr, qui eſt le Sperme maſculin : & Froid & Humide en l'Argent-vif crud & imparfait, quant à la fin, qui ſont Terre & Eau, dans le Sperme féminin. Non pas qu'actuellement ſoyent ſont les quatre Elémens que nous voyons. Car ils ne ſeroient plus Matiére prémiére des Métaux, ni auſſi Art humain ne les ſçauroit altérer, pour en faire les deux Spermes Métalliques, qui ſont la prémiére Matiére des Métaux. Comme dit ceci expreſſément & tout clair Calib Philoſophe, qui fut Roi d'Albanie, en cette fa-

çon-ci : *Sçachez qu'au commencement de notre Oeuvre, nous n'avons à besoigner que de deux Matiéres seulement. On n'y voit que deux, on n'y touche que deux, aussi n'entrent que deux ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin. Mais en ces deux, les quatre Qualités y sont virtuelles. Car au majeur Sperme, comme au plus digne, les deux plus dignes Elémens y sont en Qualité, qui sont Feu & Air : & à l'autre Sperme, qui est crud & imparfait en sa nature, sont les deux autres Qualités, & les deux autres Elémens imparfaits, & moins dignes, qui sont Eau & Terre.*

Ainsi par ce Calib-ci peux-tu voir clairement qu'en cet Art il n'y a que deux Matiéres Spermatiques d'une même Racine, Substance & Essence ; c'est à sçavoir, de seule Substance Mercurielle visqueuse & séche, qui ne se joint à chose qui soit en ce Monde, fors au Corps.

Item, Cela même dit tout clair Morien en son Livre, disant : *Faites le dur aquatique, à celle fin que l'Eau se conjoigne à lui : & scellez le Feu dedans l'Eau froide.* C'est-à-dire, conjoints le Sperme masculin, qui n'est autre chose que Mercure cuit & mûr, qui tient en lui en digestion l'Elément du Feu ; & le mêle dedans le Sperme féminin, c'est-à-dire, l'Eau vive.

Et à ce propos dit Isudrius en la Turbe :

Mêles l'Eau avec le Feu ; & adonc est-ce une Spermatique Union, & est en puissance très prochaine de recevoir & venir à la perfection de la Pierre très-noble. Même dedans le même Livre, qui est le Code de toute vérité, dit un Philosophe nommé Atesimalef. *Mets l'Homme rouge avec la Femme blanche en une Chambre ronde, circuis de feu d'écorce, avec une chaleur continuelle, & les y laisse tant que soit faite Conjonction de l'Homme en Eau Philosophale, mais non pas vulgaire ; c'est-à-dire, en Eau tenant tout ce qui est requis à sa perfection ; qui est alors la prémiére Matiére de la Pierre, & non autrement. Car elle a en soi la nature du fixe, qui la fixe, & la nature spirituelle, & digne Substance de Pierre très-noble.* Briévement sçachez que tous les Philosophes, pour qui bien les entend, sont tous *concordans*. Mais ceux qui sont Ignorans, & ne sont point les Enfans de la Science, les trouvent différens.

Maintenant je t'ai prouvé & parlé de la prémiere Matiére des Métaux, & j'ai dit que c'est *Mercure & Soufre* : Mais afin que nous procédions en notre Livre au profit des Auditeurs, & qu'ils ne passent pas sans sçavoir ce que c'est-à-dire Mercure & Soufre, & qu'elle chose c'est ; je le dirai en la *subséquente* troisiéme Partie de mon Livre, & comment en la Terre sont créez les Mé-

taux, & de leurs différences, par raisons nécessaires & par autorités de mes Magistrats les Philosophes, desquels je l'ai appris & sçû par la volonté de DIEU mon Créateur.

TROISIEME PARTIE,

Où il est traité des Principes & Racines des Métaux, par raisons évidentes & philosophales.

POUR avoir entendement de cette Matiére, il faut prémiérement sçavoir, Que Dieu fit au commencement une Matiére confuse & *inordonnée* sans nul ordre, laquelle étoit pleine, par la volonté de Dieu, de plusieurs Matiéres. Et d'icelle il en tira les quatre Elémens, desquels il en fit Bêtes & Créatures diverses, en les mêlant. Et aucunes Créatures il a fait Intellectives, les autres Sensitives, les autres Végétatives, & les autres Minérales. Les Intellectives & les Sensitives sont créées des quatre Elémens; mais le Feu & l'Air y ont plus de domination que les autres: toutefois dans les Sensitives le Feu y est abaissé, pource que l'Air est aussi bien *Seigneur* en cette chose-là comme lui, comme sont les Bêtes brûtes, Chevaux,

Asnes, Oiseaux, & toutes Créatures Sensitives. Les autres sont créées des quatre Elémens, qui s'appellent Créatures Végétatives, lesquelles croissent & s'alimentent, & ont vie; mais elles n'ont point de Sens, ni d'entendement, & celles-là sont composées de l'Air & de l'Eau, qui y ont domination; mais dès-jà l'Air y est abaissé de sa dignité par l'Eau, & l'Eau par une seule Substance terrestre vaporeuse. Et ainsi sont après les Minéraux, lesquels sont créez de Terre & d'Eau; mais la dignité de l'Eau est plus terreuse qu'aquatique. Et en ces Minéraux y a diverses Formes, & jamais ne se peuvent multiplier, sinon par Réduction à leur prémiére Matiére.

Les autres Créatures, devant dites, ont leurs Semences, èsquelles est toute la vertu multiplicative, & toute la perfection finale de la Chose composée: mais la Matiére Métallique se fait de seul Mercure froid & moite crud. Néanmoins, comme j'ai dit, toutes Choses ont les quatre Elémens. Aussi, dans le Mercure, qui est ès veines de la Terre, y a les quatre Elémens; c'est à sçavoir, Chaud & Humide, Froid & Sec: Mais les deux ont domination, c'est à sçavoir, Froid & Humide, & le Chaud & le Sec sont *sujets*. Ainsi, quand la chaleur du Mouvement Céleste pénétre tout à l'entour de la Terre dedans

ſes veines ; la chaleur d'icelui Mouvement Céleſte, qui eſt dedans leſdites veines de la Terre, y eſt tant petite, qu'elle eſt imperceptible ; mais y eſt continuée. Car, *poſé* qu'il ſoit nuit, la chaleur naturelle ne laiſſe pas d'y être : & icelle chaleur ne vient pas du Soleil, ains vient de la Réfléxion de la Sphére du Feu, qui *circuit* l'Air, & auſſi du Mouvement continuel des Corps Céleſtes, qui font chaleur continuelle tant lente, qu'à peine ſe peut ſeulement imaginer ni entendre. Et ſi le Soleil étoit cauſe de la chaleur minérale, comme diſent Raymond-Lulle & Ariſtote, encore ſeroit-ce toujours chaleur continuelle ; car la Terre eſt environnée par le Soleil jour & nuit. Mais cette opinion, quoi que diſent Raymond-Lulle & Ariſtote, eſt fauſſe & erronée. Car le Soleil n'eſt ni chaud ni froid ; mais ſon mouvement eſt naturellement chaud.

A donc cette chaleur, menée par le Mouvement des Corps Céleſtes, va continuellement ès veines de la Terre ; non pas qu'elle échauffe, comme *cuident* aucuns Fous, qu'elle faſſe, diſent-ils, la Mine chaude : Car ſi elle étoit chaude, quelque petite chaleur active qu'il y eût, elle ne mettroit point dix ans à cuire en perfection de Soleil le Mercure, lequel y eſt plus de ſix cens ans ; ainſi comme il eſt

tout clair. Car la Terre eſt froide & ſéche, & les Miniéres ſont au centre de la Terre. Il faudroit donc, avant que la chaleur paſſât aux Miniéres de la Terre, *ſi qu'elles* eûſſent & ſentiſſent réelement la chaleur du Soleil, tant petite qu'elle fût ; que nous qui ſommes à l'Air mourûſſions de chaleur que nous aurions : pour ce qu'il faudroit qu'elle fût fort véhémente, pour paſſer l'Eau & la Terre, pour aller ès Lieux Minéraux : car la froideur de l'Eau & l'épaiſſeur de la Terre la tûroient ſi elle n'étoit forte. Et par ainſi nulle Bête ni Créature ne vivroit deſſus la Terre, ſi ce qu'ils diſent étoit vrai.

Mais ceci ſe doit entendre naturellement, parce que leſdits Minéraux ſont compoſez des quatre Elémens, c'eſt à ſçavoir le Mercure. Quand les Elémens ſe meuvent & échauffent le Mercure, cette Motion fait la naturelle chaleur. Et ainſi le Feu, qui eſt dedans le Mercure, & l'Air ſe meuvent & s'élévent petit à petit : Car ils ſont plus dignes Elémens que n'eſt l'Eau & la Terre du Mercure : mais toutefois l'Humidité & la Froideur dominent. Et pour ce que la chaleur & ſéchereſſe ſont plus dignes Elémens, ils veulent vaincre les autres ; c'eſt à ſçavoir la Froideur & l'Humidité qui dominent au Mercure ; pour ce que le naturel Mouvement & chaleur cau-

sée des Mouvemens des Corps Céleſtes, meuvent auſſi les Mouvemens du Mercure; c'eſt-à-dire, ſes Qualités. Et par longtemps prémier la Séchereſſe du Mercure vainc un dégré de ſon Humidité, & ſe fait Plomb. Et puis après elle vainc encore un autre dégré, & ſe fait Etain. Et puis la chaleur du Mercure commence à conſommer un peu de l'Humidité & de la Froideur, & ſe fait Lune. Et puis la chaleur encore plus domine, & ſe fait Airain. Et puis Fer, & Soleil parfait. Et ainſi les deux Qualités, devant dites, qui ſouloient être ſuccombées par Froideur & Moiteur, maintenant conſomment & ſuccombent les autres, & la Chaleur & Séchereſſe dominent. Et ces deux Qualités, qui au prémier ſuccomboient, c'eſt à ſçavoir Chaud & Sec, quand ils commencent à ſoi réveiller, *c'eſt le Soufre*: Et la Froideur & Humidité du même Mercure, *c'eſt Mercure*. Ainſi le faut-il entendre, c'eſt à ſçavoir que le Soufre n'eſt point une choſe qui ſoit diviſée du Vif-argent ni ſéparée; mais eſt ſeulement celle Chaleur & Séchereſſe, qui ne dominent point à la Froideur & Humidité du Mercure, lequel Soufre, après digéré, domine les deux autres Qualités, c'eſt-à-dire Froideur & Moiteur, & y imprime ſes vertus. Et par ces divers dégrés de Décoctions, ſe font les diverſités des Métaux.

Et à l'expérience, regarde le Plomb; il eſt volatil par un feu continué; car les deux Qualités, c'eſt à ſçavoir le Froid & le Moite du Mercure, n'ont encore été *autres* par le Chaud & le Sec: & le Chaud & le Sec ne dominent en nulle maniére. Et s'ils dominoient, ils ne s'en iroient point en aucune maniére de deſſus le feu le plus fort du monde. Car le Mercure ne s'en iroit pour le feu; ains ſe réjoüiroit dedans ſon ſemblable. Mais tous les autres Métaux le fuïent, excepté le Soleil; car encore ſont froids & moites, les uns plus que les autres; ſelon qu'ils tiennent moins encore de Froideur & d'Humidité. A donc ils fuyent leurs Contraires, & ne les peuvent ſouffrir, & s'envolent. Car chacune Choſe fuit ſon contraire, & ſe réjoüit de ſon ſemblable. Ainſi, il s'enſuit que le Soleil n'eſt que pur Feu en Mercure. Car jamais, pour gros feu qui ſoit, ne s'enfuit-il, où tous les autres ne le peuvent ſouffrir, les uns plus, les autres moins; ſelon qu'ils ſont plus éloignez, ou plus prochains de la compléxion du Feu.

Et ainſi peut-on entendre de la compléxion des Métaux & des Miniéres. Car Soufre n'eſt autre choſe que pur Feu, c'eſt à ſçavoir Chaud & Sec, cachez au Mercure, qui eſt par long-temps en la Miniére, excité par le naturel Mouvement des Corps

Céleſtes, & qui ſe méne auſſi ſur les autres (Froid & Moite du Mercure) & les digére, ſelon les dégrés des altérations, en diverſes Formes Métailliques. Et la prémiére eſt Plomb, la moins chaude & moite; la ſeconde Etain; la troiſiéme Argent; la quatriéme Airain; la cinquiéme Fer; la ſixiéme Soleil, lequel Soleil eſt à ſa perfection de nature Métallique, & eſt pur Feu digéré par le Soufre, étant dedans le Mercure.

Et ainſi tu peux voir clairement que Soufre n'eſt pas une choſe à part hors de la Subſtance du Mercure, & que ce n'eſt pas Soufre *vulgal*. Car ſi ainſi étoit, la Matiére des Métaux ne ſeroit point d'une nature homogénée, qui eſt contre le dire de tous les Philoſophes. Mais les Philoſophes ont appellé ceci Soufre; parce qu'ès Qualités dominantes, c'eſt une choſe inflammable, comme Soufre; chaude & ſéche, comme Soufre. Et pour cette ſimilitude l'appelle-t-on Soufre; mais non pas que ce ſoit Soufre vulgal, comme *cuident* aucuns Fous.

Ainſi tu peux voir clairement que la Forme Métallique n'eſt autrement créée par Nature, que de pure Subſtance Mercurielle, & non pas étrange. Et Géber le dit clairement en ſa Somme, ainſi: *Au profond de nature du Mercure eſt le Soufre, qui ſe fait par*

longue attente ès veines de la Miniére de la Terre. Item, tout clair le disent Morien & Aros : *Notre Soufre n'est pas Soufre vulgal, mais est fixe & ne vole point, & est de la nature Mercuriale, & non d'autre chose. Et ainsi*, disent-ils, *faisons-nous comme Nature ; car Nature n'a en la Miniére, autre Matiére pour besoigner, que pure Forme Mercuriale ; comme appert par raison, autorité, & expérience. Et audit Mercure est le Soufre fixe & incombustible, qui parfait notre Oeuvre, sans qu'autre Substance y soit requise, que pure Substance Mercurielle.* Semblablement le disent Calib, Bendégid, Jésid & Marie tout clair ainsi. *Nature fait les Métaux de Chaleur & Séchereſſe, surmontante la Froideur & Moiteur du Mercure, en l'altérant ; non pas qu'autre le parfasse.* Ainsi appert-il clairement par tous les Philosophes, qui seroient long à réciter, Mais aucuns Fous *cuident* qu'en la procréation des Métaux, il y advienne une Matiére Sulphureuse.

Ainsi il appert clairement que dans le Mercure, quand Nature besoigne, est le Soufre enclos ; mais il n'y domine point, sinon par le Mouvement chaleureux, où ledit Soufre s'altére, & les deux autres Elémens du Mercure. Et Nature, par ce Soufre (ès veines de la Terre) fait selon le dégré des Altérations, diverses Formes des Métaux.

Ainſi pareillement nous enſuivons Nature. Nous ne mettons rien d'étrange en notre Matiére. Mais en notre Argent-vif eſt Soufre fixe, incombuſtible, mercurieux; lequel toutefois ne domine point encore : car l'Humidité & Froideur du Mercure volatil domine encore. Mais par continuelle action de chaleur, ſur ce notre Vif-argent perſévérant, le fixe mêlé par tout le Volatil domine, & vainc la Froideur & Humidité de Mercure: Et la Chaleur & Séchereſſe du Fixe, qui ſont ſes Qualités, commencent à dominer; & ſelon les dégrés de cette altération du Mercure par ſon Soufre, ſe font diverſes Couleurs Métalliques; ni plus ni moins que Nature fait ès Miniéres. Car la prémiére eſt la noirceur Saturnelle; la ſeconde eſt blancheur Joviale; la troiſiéme eſt Lunaire, la quatriéme Airaineuſe, la cinquiéme Martiale, la ſixiéme *Soldique*, & la ſeptiéme nous la menons un dégré par notre Art, plus que ne fait Nature. Car nous la faiſons un dégré en perfection Métallique plus parfaite en rougeur ſanguine & très-hautaine. Et de ce qu'il eſt ainſi plus que parfait, il parfait les autres. Car s'il n'étoit parfait, ſinon ſeulement au dégré que Nature ſimple le parfait; dequoi nous ſerviroit la longueur de ce temps de neuf mois & demi? Car nous prendrions auſſi

bien ce Corps-là comme Nature la créé. Mais, comme par ci-devant je vous ai montré, il faut que le Corps masculin soit plus que parfait par Art, ensuivant Nature. Et ainsi de son *Outre perfection*, il peut parfaire les autres Imparfaits, de son abondante & *plantereuse radiation* en Poids, en Couleur, en Substance, en Racines & en Principes Minéraux.

Et pourtant, qui seroit tant *ventueux* de *cuider* le parfaire, tel que nous le demandons, par autres choses étranges, là où il n'y a point de Commixtion en ses Racines? Car, comme dit la Turbe, là où la vérité est élévée de toute fausseté; & par Arisléus, qui fut Gouverneur seize ans du Monde Universel par son grand sçavoir & entendement, lequel étoit Grec, & fut Assembleur des Disciples de Pythagoras, lequel, comme on lit ès Chroniques de Salomon, fut le plus sage, après Hermès, qui onques fut; & si lit-on, que jamais il ne mentoit, & parce il s'appelloit en aucuns Livres d'Astrologie le Véridique; & trouve t'on dans son Livre, *Que Nature ne s'amende qu'en sa nature.* Comment donc voulez-vous *amender* notre Matiére, sinon en sa propre nature? Regarde-bien aussi Parmenides comment il en parle. Car je te dis, en mon Dieu, que ce fut celui qui fut mon premier Adresseur de mes erreurs.

Ainsi

Ainsi donc il appert que Nature Métallique ne s'amende qu'en sa nature métallique, & non en autre chose, quelle qu'elle soit. Et par notre Art, nous acheverons en quelque mois, là où Nature met milliers d'ans. Car prémier la Chaleur ès Miniéres est nulle, partant que si elle y étoit, il se feroit à coup : mais en notre Oeuvre, nous avons Chaleur double ; c'est à sçavoir, du Soufre & du Feu, aidant l'un à l'autre. Non pas, comme dit Constantin & Empedocles, que le Feu soit de la Substance de la Matiére, qui augmente l'Oeuvre ; car il s'ensuivroit qu'elle perceroit de jour en jour plus, qui est une chose pleine d'erreur. Mais seulement le Feu est tout l'Art dequoi s'aide Nature ; car nous n'y sçaurions faire autre chose. Et pour ce sçachez que le Feu fort ne les altére point l'un l'autre, & aussi Feu fort les garde d'avoir mouvement l'un avec l'autre.

Mais *faites Feu vaporant, digérant, continuel, non violent, subtil, environné, aëreux, clos, incomburant, altérant.* Et (en mon vrai Dieu) je t'ai dit toute la maniére du Feu, & récapitule mes mots, mot à mot. Car le Feu est tout, comme tu peux voir par tous les dits du Code de toute vérité. *Item*, A ce propos, regarde ce que dit le Grand-Rosaire : *Gardez que vous ne veuilliez parfaire votre Solution avant le*

temps requis, car cet avancement est signe de privation de Conjonction. Et pour ce, dit-il, *soit votre Feu persévérant & doux, en dégré de la Nature, & amiable au Corps, digérant froideur. Item*, A ce propos dit aussi Marie la Prophétesse. *Le Feu fort garde de faire la Conjonction; le Feu fort teint le blanc en rouge de Pavot champêtre.* Et ainsi tu peux imaginer de toi-même, comme moi-même l'ai fait. Car je l'ai mis en chaleur de fient, & en rien ne valoit, & en Feu de Charbon sans nul moyen, & ma Matiére se sublimoit, & ne se dissolvoit point. Mais en Feu, comme je t'ai dit, vaporeux, digérant, continuel, non pas violent, subtil, environné, aëreux, clair & enclos, incomburant, altérant, pénétrant & vif. Et si tu es Homme, tel que doit être un vrai Etudiant, tu entendras, par ces paroles, ce que ce doit être. Et même, regarde ce que dit la Turbe, sans aucune envie: *L'expérience artificielle te montre quel il sera.* Regardez aussi, comme dit la Lumiére d'Aristote: *Mercure se doit cuire en triple Vaisseau, & c'est pour évaporer & convertir l'activité de la Séchereſſe du Feu en l'Humidité vaporeuse de l'Air circuiant la Matiére.* Regardez à ce propos ce que Géber & Sénéque afferment. *Le Feu ne digére point notre Matiére; mais sa chaleur altérante & bonne, qui est esti-*

mée séche par l'Air, qui est le moyen là où le Feu sert à mouvoir & à moitir.

Mais de ceci n'en ai-je rien voulu parler. Car c'est le Feu qui le parfait, ou qui le détruit. Et comme disent Aros & Calib. *En tout notre Ouvrage, notre Mercure & le Feu te suffisent au milieu & à la fin.* Mais au commencement n'est-il pas ainsi. car ce n'est pas notre Mercure, ce qui est bon à entendre. *Item*, Morien dit: *Sçachez que notre Léton est rouge, mais nous n'en avons nul profit, jusqu'à ce qu'il soit blanc. Et sçachez que l'Eau tiéde le pénétre & blanchit, comme elle est, & que le Feu humide, & vaporeux fait le tout. Item*, Regardez ce que disent Bendégid, Maître Jean de Meun, & Haly: *Aussi entre vous, qui toutes nuits & jours cherchez & dépendez vos pécunes & consommez vos biens, & perdez votre temps, & rompez vos entendemens, & étudiez en tant de subtilité de Livres: Je vous certifie & fais à sçavoir en charité & pitié, comme feroit le Pére à son Enfant unique, que blanchissiez le Léton rouge, par l'Eau blanche étouffée & tiéde: & rompez tant de Livres Sophistiques, & tant de Régimes, & tant de subtilités, & me croyez. Car autrement ce n'est que rompement de cervelle, & tous viennent à ce que je dis.* Et ainsi tu peux voir clairement que cette parole est une des

meilleures paroles qui onques fut dite. Regardez aussi ce que dit le Code de toute vérité: *Blanchissez le rouge, & après rougissez le blanc: car c'est tout l'Art, le commencement & la fin:* Et moi, je te dis que si tu ne noircis, tu ne peux blanchir. Car noirceur est le commencement de blancheur; & la fin de noirceur est signe de putréfaction, & altération, & que le Corps est pénétré & mortifié. Et à mon propos dit Morien, le sage Philosophe Romain: *S'il n'est pourri & noirci, il ne se dissoudra point; & s'il ne se dissout, son Eau ne le pourra par tout pénétrer ni blanchir: & ainsi il n'y aura point de Conjonction & Mixtion, ni par conséquent d'Union.* Car il faut Mixtion avant qu'y aye Union; & faut Altération avant Mixtion: & faut Composition avant Altération. Et ainsi, par ces dégrés, notre Matiére est faite à l'exemple de Nature, en tout & par tout, sans y rien ajoûter ni diminuer; comme tu peux voir par mes dits.

Mais pour ce qu'aucuns pourroient parler & demander *du Poids de notre Matiére*, aussi comment Nature prend ce Poids: Je leur réponds qu'ès Lieux de la Miniére il n'y a nul Poids, comme je vous dis: Car Poids est quand il y a deux choses. Mais quand il n'y a qu'une chose & qu'une Substance, il n'y a point de regard au Poids;

mais le Poids eſt quand au regard du Soufre qui eſt au Mercure : Car, comme je t'ai dit, l'Elément du Feu, qui ne domine point au Mercure crud, eſt celui qui digére la Matiére. Et pour ce, qui eſt bon Philoſophe, ſçait combien l'Elément du Feu eſt plus ſubtil que les autres, & combien il peut vaincre en chacune Compoſition de tous les autres Elémens. Et ainſi le Poids eſt en la Compoſition prémiére élémentale du Mercure, & rien autre choſe.

Il faut donc que prémiérement la Compoſition ou Conjonction ſe faſſe, puis Altération, puis Mixtion, puis l'Union ſe fera. Et pour celui qui veut bien reſſembler Nature en tout, & par tous ſes Faits, doit proportionner ſon Poids à celui de Nature, & non autrement. Et à ce propos, regardez ce que dit le Code de toute vérité : que ſi vous faites Confection ſans Poids, il y viendra retardation, par laquelle tu ſeras découragé ſi tu le fais. *Item*, dit très-bien à ce propos Abugazal, qui fut Maître de Platon en cette Science : *La puiſſance terrienne ſur ſon Réſiſtant, ſelon la réſiſtance différée, c'eſt l'action de l'Agent en cette Matiére.* Leſquelles paroles ſont mots dorez ſur le fondement du Poids, & autrefois les ai bien épiloguées : Et qui ne ſera Clerc, ne les entendra pas

sitôt : Or, si tu n'es Clerc, faits les toi exposer par un Sage & Discret. (1) Moi-même je te les exposerois ; mais j'ai voüé & promis à Dieu, à Raison & aux Philosophes, que jamais par moi, en paroles claires & vulgaires, ne seroit mis le Poids, ni la Matiére, ni les Couleurs, sinon en Paroles paraboliques, lesquelles vous aurez tantôt. Et je te dis bien que cette Parole est toute vraie, sans aucune diminution ni superfluité, en suivant la coûtume des Sages.

Donc je t'ai parlé en mon Livre des Inventeurs de cette Science, & de ceux qui l'ont euë, & t'ai dit & révélé comment, moi-même, l'ai euë du commencement jusqu'à la fin, & aussi des Trompeurs & de mes dépens & peines. Et je te dis que j'avois bien soixante-quatre ans avant que je la sçûsse, & si j'avois commencé depuis que j'avois dix-huit ants. Mais si j'eûsse eu tous les Livres que j'ai eu depuis, je n'eûsse pas tant tardé, & ne tardois que par défaut de Livres : Et n'avois, sinon quelques Réceptes erronnées, fausses & faux Livres ; & si ne communiquois & *sermonnois* qu'avec Gens faux & Larrons

(1) Plus la Matiére est dense & serrée, dit l'Auteur de l'Harmonie Chimique, plus elle résiste à la puissance de l'Agent, ou Dissolvant, qui agit sur elle. Tout Agent, ajoûte-t-il, agit selon la force de la Matiére, contre laquelle il doit prévaloir.

ignorans, maudits de Dieu & de toute la Philoſophie. Mais après que je ſçûs cette Sçience, j'ai bien eu l'accointance de quinze Perſonnages, qui la ſçavoient vraiment. Mais entre autres, il y avoit un Barberin, lequel, comme nous en parlions enſemble, & toutefois je la ſçavois jà deux ans auparavant, mais je ne l'avois point faite, & ainſi que d'adventure il m'échappa, en nous diſputant, de dire que je ne l'avois point faite, il me vouloit depuis dévoyer & détourner. De ſorte que pour cette cauſe je le laiſſai: Car je la ſçavois auſſi bien que lui. Mais nous en diſputions comme Fréres, & la plus grande choſe dequoi nous parlions, étoit de céler cette Science précieuſe. Et ainſi, comme je vous dis, après que je l'ai ſçuë, j'ai eu l'accointance d'aſſez de ceux qui la ſçavoient, paravant encore que je l'eûſſe faite, & parlions clairement. Mais quant à la maniére du Feu, les uns étoient divers aux autres, combien que la fin fût toute une choſe. Ainſi, comme te le dit la Turbe: *Que le Fuyant ne s'envole devant le Pourſuivant*, quoique le Feu ſe faſſe de mainte maniére, comme il veut être fait.

Ainſi je conclus & m'entens. *Notre Oeuvre eſt faite d'une Racine & de deux Subſtances Mercurielles, priſes toutes cruës, tirées de la Miniére, nettes & pures, con-*

jointes par feu d'amitié, comme la Matière le requiert; cuites continuellement, jusqu'à ce que deux fassent Un; & en cet Un-ci, quand ils sont mêlez, le Corps est fait Esprit, & aussi l'Esprit est fait Corps. A donc vigore ton feu, jusqu'à ce que le Corps fixe teigne le Corps non fixe en sa couleur & en sa nature. Car sçachez que quand il est bien mêlé, il surmonte tout, & réduit à lui & à sa vertu. Et sçachez qu'après il teint & vainc mille, & dix fois mille, & mille fois mille. Et qui l'a vû le croit: Et aussi se multiplie-t'il en vertu, & en quantité, comme le vénérable & très-véritable Pythagoras, & Isindrius, dans le Code de toute vérité, en parlent très-évidemment.

Et sçachez qu'oncques en nuls Livres je ne trouvai la Multiplication, fors en ceux-ci; c'est à sçavoir au Grand-Rosaire, en la Pandecte de Marie, au Véridique, au Testament de Pythagoras, en la Benoîte Turbe, en Morien, en Avicenne, en Bolzain, en Albugazar, qui fut Frére de Bendégid, en Jésid, qui étoit de Constantinople Cité. Et autres Livres, si elle y étoit, jamais ne l'ai pû apprendre. Et si ai bien vû un de la Marche d'Ancone, qui sçavoit très-bien la Pierre; mais la Multiplication, il ne la sçavoit pas: & me poursuivit bien par seize ans; mais jamais par moi il ne la sçûë, car il avoit les Livres comme moi.

Je

Je t'ai parlé de toute la Spéculative, & t'ai informé des Principes Minéraux, & raisons nécessaires, par lesquelles tu peux élever ton entendement à connoître les faussetés d'avec les vérités; & être informé & assuré en cette Oeuvre. Maintenant je te veux mettre practicalement la Pratique en obscures Paroles, ainsi comme je l'ai faite quatre fois & composée. Et je te dis bien que quiconque aura mon Livre, il sera ou devra être hors de toutes angoisses, & devra sçavoir la vérité accomplie, sans nulle diminution: Car (en mon Dieu) je ne te sçaurois plus clairement parler que je t'ai parlé, si je ne te le montrois; mais raison ne le veut pas. Car toi-même, quand tu le sçauras (je te dis vrai) tu le céleras encore plus que moi: Outre ce, seras-tu courroucé de ce que j'ai parlé si ouvertement: Car c'est la volonté de Dieu qu'elle soit cachée, ainsi comme dit la Tourbe par tout.

QUATRIEME PARTIE,

Où eſt miſe la Pratique en Paroles paraboliques.

OR tu dois ſçavoir que quand j'eus tant étudié, que je me ſentis un peu Clerc, je commençai à chercher Gens vrais de cette Science, & non pas erreux : Car un Homme ſçavant demande un autre ſçavant, non pas le contraire. Pour concluſion, chacun demande ſon ſemblable. En allant, je paſſai par la Ville d'Appullée, qui eſt en Inde, & oüis dire qu'il y avoit là un des grands Clercs du Monde en toutes Sciences, lequel avoit pendu pour *Joïel ès Diſputations*, un beau petit Livre de très-fin Or, les feüillets & la couverture, & tout ledit Livret. Et cela étoit pendu à tous venans qui en ſçauroient *arguer*. Alors, moi allant par la Ville, toûjours déſirois parvenir à choſe d'honneur. Mais ſçachant que ſans me mettre en avant & avoir courage, jamais ne parviendrois à los & honnneur, pour Science que ſçûſſe : Si eſt-ce que je prins courage, par l'*enhortement* d'un Homme vaillant. De ſorte, qu'étant en chemin, je me mis en train pour aller aux *Diſputations*, là où je gagnai lo-

dit Livret devant tout le monde pour bien disputer : lequel me fut présenté par la Faculté de Philosophie, & tout le monde commençoit à me regarder très fort. Alors je m'en allai pensant par les champs, parce que j'étois las d'étudier.

Une nuit advint que je devois étudier, pour le lendemain disputer : Je trouvai une petite Fontenelle, belle & claire, toute environnée d'une belle pierre. Et cette pierre-là étoit au dessus d'un vieux creux de Chêne, & tout à l'environ étoit bordée de murailles, de peur que les Vaches ni autres Bêtes bruttes, ni Volatils, ne s'y baignassent. (1) A donc javois grand appetit de dormir, & m'assis au-dessus de ladite Fontaine, & je vis qu'elle se couvroit par dessus & étoit fermée.

(1) Cette Fontaine, c'est le Mercure Principe, ou l'Eau Mercurielle, cette Substance moyenne entre la Mine & le Métail, qui contient en soi l'Embrion des Métaux, & le Feu végétal, animal & minéral, qui anime le Mercure Métallique, qui est le *Médium* ou Moyen, dont l'Artiste se sert pour extraire cette Eau Mercurielle du sujet Minéral, dans lequel elle est comme absorbée dans un Soufre arsenical. La Pierre, qui l'environne, c'est le Vaisseau de Verre, appellé *Oeuf Philosophique*, dans lequel sont les Substances d'une même Racine, dont le Magistére est composé. Le creux de Chêne, en cet endroit, car ailleurs il signifie autre chose, c'est la cendre sur laquelle on pose ce Vaisseau dans une écuelle de terre. Les Murailles, qui empêchent les Animaux de venir se baigner dans la Fontaine, c'est l'Athanor, ou autre Fourneau, tel qu'il plaît à l'Artiste de le construire.

Et il passa par là un Prêtre ancien & de vieil âge: Et je lui demandai pourquoi est ainsi cette Fontaine fermée dessus & dessous, & de tous côtés. Et il me fut gracieux & bon, & me commença tout ainsi à dire : Seigneur, il est vrai que cette Fontaine est de terrible vertu, (1) plus que nulle autre qui soit au monde; & est seulement pour le Roi du Païs, (2) qu'elle connoît bien, & lui elle. Car jamais ce Roi ne passe par ici qu'elle ne le tire à soi. Et est avec elle dedans icelle Fontaine à se baigner deux cens quatre vingt-deux jours. Et elle rajeunit tellement ledit Roi, (3) qu'il n'y a Homme qui le puisse vaincre,

(1) La vertu de ce Dissolvant, qui est une production des Influences Célestes, surpasse en effet les vertus des autres Dissolvans, puisqu'il est le seul qui puisse dissoudre les Corps parfaits, sans corrosion, sans violence, sans détruire leur Substance, & qui s'incorpore si intimement avec eux dans leur Dissolution, qu'ils ne font plus ensemble qu'une même Matière, propre à prendre une Forme plus parfaite que celle qu'ils avoient auparavant.

(2) Le Roi du Païs, c'est l'Or, préparé selon les Principes de l'Art, pour être réincrudé, ou remis en sa prémiére Matiére, que la Fontaine connoît, parce qu'elle est de même nature que lui; c'est par cette raison qu'il la connoît aussi, & qu'il se dissout en elle seule, *la Nature*, disent les Philosophes, *ne s'éjouissant qu'en sa nature.*

(3) La Fontaine rajeunit le Roi; c'est-à-dire, que par la Dissolution elle réincrude l'Or, ou le réduit en Mercure, tel qu'il étoit avant que la Nature en eût fait un Métail; après quoi le Philosophe le remet en une espéce de Corps d'Or, & l'exalte à un si haut dégré de perfection, qu'il en communique alors une

Et il y passe ainsi. Et ainsi ce Roi a fait *clore* ladite Fontaine, tout *prémier* d'une pierre blanche & ronde, comme vous voyez. Et la Fontaine y est si claire que fin Argent, & de céleste couleur. Après, afin qu'elle fût plus forte, & que les Chevaux n'y marchassent, ni autres Bêtes brutes, il y éleva un creux de Chêne, tranché par le milieu, qui garde le Soleil, & l'Ombre de lui. (1) Après, comme vous voyez, tout à l'entour elle est d'épaisse muraille bien *close*; Car prémier elle est enclose en une pierre fine & claire, & puis en creux de Chêne. Et cela est parce qu'icelle Fontaine est de si terrible nature, qu'elle pénétreroit tout, si elle étoit enflambée & courroucée. Et si elle s'enfuyoit, nous serions perdus.

portion aux Métaux imparfaits, dont il réunit les parties aurifiques, & les convertit en sa propre Substance d'Or, ce qu'il ne pouvoit faire avant cette exaltation, parce que la Nature ne lui avoit donné de perfection que pour lui-même.

(1) L'Ombre du Soleil, selon Démocrite, c'est la *Corporéité* de l'Or, & selon d'autres Philosophes, c'est leur Lune, qui n'est pas l'Argent, qu'on appelle communément de ce nom; mais l'Eau Mercurielle, dont nous venons de parler dans la Note prémière de cette Parabole, laquelle Eau est la véritable Lune des Philosophes, la Femelle, qui conçoit, par la vertu du Soufre Solaire, l'Enfant Philosophique, qui, après avoir été allaité & nourri avec prudence, devient enfin d'une nature plus excellente que celle de ses Père & Mère. Celui, dit Richard, Anglois, qui teint le Vénin, c'est-à-dire, le Mercure, avec le Soleil & son Ombre, parachève notre Pierre.

A donc je lui demandai s'il y avoit vû le Roy. Et il me répondit qu'oüi, & qu'il l'avoit vû entrer: Mais que depuis qu'il y eſt entré, & que ſa Garde l'a enfermé, jamais on ne le voit, juſqu'à cent & trente jours. Alors il commence à paroître & à reſplandir. Et le Portier, qui le garde, lui chauffe ſon Bain continuellement, pour lui garder ſa chaleur naturelle, laquelle eſt *muſſée* & cachée dedans cette Eau claire, & l'échauffe jour & nuit ſans ceſſer.

A donc je lui demandai de quelle couleur le Roi étoit. Et il me répondit, qu'il étoit vétu de Drap d'Or *au prémier*. Et puis avoir un Pourpoint de Velours noir, & la Chemiſe blanche comme nége, & la Chair auſſi *ſanguine*, comme ſang. (1) Et ainſi je lui demandai toûjours de ce Roi.

Après lui demandai quand ce Roi venoit à la Fontaine, s'il amenoit grande Compagnie de Gens étranges, & de menu Peuple avec lui. Et il me répondit amia-

(1) Par ce Vétement de Drap d'Or, le Tréviſan déſigne le Corps, dont on doit ſe ſervir pour faire la baſe de la Compoſition du Magiſtére. Par le Pourpoint de Velours noir, il entend parler du Régime, pendant lequel ſe fait la Putréfaction, ou Conjonction des Subſtances d'une même Racine. Par la Chemiſe blanche, il marque le paſſage du *Noir* au *Blanc*, après que les Matiéres ſe ſont unies enſemble indiviſiblement. Par la Pierre Sanguine, il démontre la Pierre, éxaltée juſqu'à la Couleur *Rouge*.

blement, en soi souriant : Certainement ce Roi, quand il se dispose pour venir, il n'améne que lui, & laisse tous ses Gens étranges ; & n'approche nul que lui à cette Fontaine, & nul n'y ose aller sinon sa Garde, qui est un simple Homme ; & le plus simple Homme du monde en pourroit être Garde : Car il ne sert d'autre chose, sinon de chauffer le Bain ; mais il ne s'approche point de la Fontaine.

Alors je lui demandai s'il étoit Ami d'elle, & elle Amie de lui. Et il me répondit : Ils s'entr'aiment merveilleusement, la Fontaine l'attire à elle, & non pas lui elle : car elle lui est comme Mére.

Et je lui demandai de qu'elle Génération étoit ce Roi. Et il me répondit : On sçait bien qu'il est fait de cette Fontaine-là : & cette Fontaine l'a fait tel qu'il est, sans autre chose. (1)

Et je lui demandai : Tient-il guéres de Gens ? Et il me répondit : Que six Personnes, qui sont en attente, que s'il pouvoit mourrir une fois, ils auroient le Royaume aussi bien que lui. Et ainsi le servent & *mi-*

(1) Le Trévisan dit ici, comme tous les Philosophes le disent dans leurs Ecrits, Qu'il n'entre aucune Matiére étrangére dans la Composition de la Pierre Physique. Ainsi, ceux qui la cherchent dans un autre Règne que le Minéral, travaillent contre l'intention des Philosophes, & contre les Principes de la Nature.

nistrent, car ils attendent tout leur Bien de lui.

A donc je lui demandai s'il étoit vieil. Et il me répondit qu'il l'étoit plus que la Fontaine (1), & plus mûr que nul de ses Gens, qui sont sous lui.

Et je lui dis: Pourquoi est-ce donc que ses six Compagnons & Sujets ne le tuënt, & ne le mettent à mort, puisqu'ils attendent tant de Biens de lui par sa mort, & aussi puisqu'il est si vieil? & adonc il me répondit: Combien qu'il soit bien vieil, si n'y a-t'il nul de ses Gens ni Sujets, qui tant endurât froid & chaud comme lui, ni pluie ni vent, ni aucune peine.

Et je lui dis: Au moins que ne le tuënt-ils, & ne le mettent à mort? & il me répondit que tous six, ni toute leur force ensemble, ni chacun à part soi, ne le sçauroient tuër.

Et comment donc, dis-je, auroient-ils

(1) Ceux, dit l'Anteur anonime *de la Généalogie de la Mére du Mercure des Philosophes*, qui ont connoissance de cette précieuse & vile Matiére, qui se trouve par tout, ne sont guéres en peine d'expliquer cette Enigme. Ils sçavent que ce Fils, plus vieux que sa Mére, étant engendré par l'Influence & le Concours des Astres & des Elémens, & rempli de l'idée formelle & du caractére spécifique de tous les Estres corporels, est porté dans le ventre de l'Air du Ciel dans la Terre, où il engendre à son tour cette Mére Universelle; (*cette Eau Mercurielle*) qui doit après le régénérer dans ses entrailles virginales, pour le mettre au jour, & le manifester aux Enfans de la Science.

le Royaume qu'il tient, puiſqu'ils ne le peuvent avoir juſqu'après ſa mort, & qu'ils ne le peuvent tuer? Adonc il me dit: Tous ſix ſont de la Fontaine, & en ont eu tous leurs Biens, auſſi bien que lui: Et ainſi, pour l'amour qu'ils en ſont, elle le prend & tire à elle, & tuë, & le met à mort. Puis il eſt reſſuſcité par elle-même. Et puis de la Subſtance de ſon Royaume, qui en eſt très-menuës parties, chacun en prend ſa piéce. Et chacun, pour petite piéce qu'il en aye, il eſt auſſi riche comme lui, & l'un comme l'autre.

Et je lui demandai: Combien faut-ils qu'ils attendent? Et il commença à ſoûrire, & dire ainſi: Sçachez que le Roi y entre tout ſeul, & nul Etranger, ni nul de ſes Gens n'entre dedans la Fontaine: Combien qu'elle les aime bien, ils n'y entrent point. Car ils ne l'ont encore point deſſervi. Mais toutefois, quand le Roi y eſt entré, prémiérement il ſe dépoüille ſa Robe de Drap de fin Or, battu en feüilles très-déliées, & la baille à ſon prémier Homme, qui s'appelle Saturne. Adonc Saturne la prend & la garde quarante jours ou quarante-deux au plus, quand une fois il l'a euë. Après le Roi dévet ſon Pourpoint de fin Velours noir, & le ſecond Homme, qui eſt Jupiter, & il le lui garde vingt jours

bons. Adonc Jupiter, par commandement du Roi, le baille à la Lune, qui eſt la tierce Perſonne, belle & reſplandiſſante, & le garde vingt jours : Et ainſi le Roi eſt en ſa pure Chemiſe, blanche comme nége, ou fine fleur de Sel fleuri. Alors ils dévet ſa Chemiſe blanche & fine, & la baille à Mars, lequel pareillement la garde quarante, & aucunes fois quarante-deux jours. Et après cela, Mars, par la volonté de Dieu, la baille au Soleil jaune, & non pas clair, qui la garde quarante jours. Et après vient le Soleil très-beau & ſanguin, qui la prend bientôt. Et adonc celui-là la garde.

Et je lui dis : Et puis, que devient tout ceci ? Adonc, me répondit-il, la Fontaine s'ouvre, & puis ainſi comme elle leur a donné la Chemiſe, la Robe, & le Pourpoint ; elle, à tretous, &à un coup, leur donne ſa Chair ſanguine, vermeille & très hautaine à manger. Et alors ont-ils leur déſir.

Et je lui dis : Attendent-ils juſqu'à ce temps-là, ne peuvent-ils avoir rien de bien juſqu'à la fin ? Et il me dit : Quand ils ont la Chemiſes, s'ils veulent, quatre d'iceux en feront grand chére : mais ils n'auroient que le demi Royaume. Et ainſi, pour un petit davantage, ils aiment mieux atten-

dre la fin, à celle fin qu'ils soient couronnez de la Couronne de leur Seigneur. (1)

Et je lui dis : N'y vient-il jamais nul Médecin ni rien? Non, dit-il, Perſonne n'y vient autre qu'un Gardien, qui au deſſous fait chaleur continuelle, environnée & vaporeuſe, ſans autre choſe.

Et je lui dis : Ce Gardien là a-t'il guéres de peine? Et il me répondit : Il a plus de peine à la fin qu'au commencement ; car la Fontaine s'emflambe.

Et je luis dis : L'ont vûë beaucoup de Gens ? Et il me dit : Tout le monde l'a devant les yeux, mais ils n'y connoiſſent rien. (2)

(1) Par cette Allégorie, on doit entendre que quand la Pierre eſt au *Blanc*, l'Artiſte peut la fermenter avec l'Argent, pour être projettée ſur les Métaux imparfaits, qu'elle convertiroit enſuite en véritable Lune ; mais le Philoſophe patient aime mieux la pouſſer juſqu'au *Rouge* pour les convertir en Soleil.

(2) Tout le monde a devant les yeux la Fontaine, ſans la connoître : Parce qu'elle eſt renfermée dans le Centre du Sujet Minéral, que tout le monde a entre ſes mains, ou peut avoir pour un prix très-modique, ainſi que le diſent les Philoſophes, & l'Artiſte doit tirer l'Eau de cette Fontaine, le Bain du Roi & de la Reine, des entrailles de ce Sujet, où elle eſt comme étouffée dans une grande abondance de Soufre impur. On peut auſſi la tirer d'une Subſtance Céleſte, que les Aſtres communiquent par le moyen de quelques Aimans, & elle demeure inviſible, comme celle dont nous venons de parler, juſqu'à ce que l'Artiſte la corporifie & la rende palpable. Il eſt preſque impoſſible, dit l'Auteur de *la Lumiére ſortant des ténébres*, de travailler ſur l'Or, à moins

Et lui dis : Que font-ils encore après ? Et il me dit : S'ils veulent, ils peuvent encore eux six, purger le Roi par trois jours en la Fontaine, circuiant, & contenant le lieu au contenu de la contenante contenuë ; en lui baillant le prémier jour son Pourpoint, le jour après sa Chemise, & le jour après sa Chair sanguine. (1)

Et je lui dis : Dequoi sert ceci ? Et il me dit : Dieu fit un & dix, cent & mille, & cent mille, & puis dix fois tout le multiplia.

Et je lui dis : Je ne l'entens point. Et il me dit : Je ne t'en dirai plus, car je suis ennuyé. Et alors je vis qu'il fut ennuyé, moi aussi avois appetit de dormir, parce que le jour précédent j'avois étudié, & le *convoyai* Ce Vieillard étoit si sage, que tout le Ciel lui obéissoit, & tout tremblоit devant lui.

Adonc je m'en revins à la Fontaine tout sécrétement, & commençai à ouvrir toutes les fermures, qui étoient bien justes ; & commençai à regarder mon Livre, que

que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, & leur vrai Dissolvant. Quiconque la sçait tirer, peut se vanter d'avoir la parfaite connoissance de la Pierre, & d'avoir atteint les Bornes Autantiques.

(1) Dans cet Article, & dans le suivant, le Trévisan parle de la Multiplication de la Pierre, qui se fait de la manière que l'enseigne Philaléthe. Et comme ce Philosophe en parle claiment, je renvoye l'Amateur de la Science au Chapitre qu'il a écrit sur ce Sujet.

j'avois gaigné, & de la resplendeur de lui, qui étoit tant fin, (aussi que j'avois appetit de dormir) il chut en la Fontaine devant dite, & j'en fus tant courroucé que ce fut grande merveille. Car je le voulois garder pour loüange de mon honneur, que j'avois gaigné. Adonc je commençai à regarder dedans, & j'en perdis la vûë totalement. Et moi, de commencer à puiser ladite Fontaine, & la puisai si bien & discrettement, qu'il n'y demeura que la dixiéme partie sienne, avec les dix parties. (1) Et moi, *cuidant* tout puiser, ils étoient fort tenans ensemble. Et en met-

(1) Le Cosmopolite explique nettement cet Article. Dans ce lieu-là, dit-il dans son Enigme ou Parabole, on ne pouvoit avoir d'Eau, si l'on ne se servoit de quelque Instrument moyen; & si l'on en avoit, elle étoit vénimeuse, à moins qu'elle ne fût tirée des rayons du Soleil & de la Lune; ce que peu de Gens ont pû faire. Et si quelques-uns ont eu la Fortune assez favorable pour y réussir, ils n'en ont jamais pû tirer plus de dix parties; car cette Eau étoit si admirable, qu'elle surpassoit la nége en blancheur. Il ajoûte un peu plus bas: Saturne, prenant le Vase, puisa les dix parties de cette Eau, & incontinent il prit du fruit de l'Arbre Solaire, & le mit dans cette Eau, & je vis le fruit de cet Arbre se consumer & se résoudre dans cette Eau, comme la glace dans l'eau chaude. Ces dix parties d'Eau, tirées des Rayons du Soleil & de la Lune, sont, si l'on veut, comme l'enseignent quelques Philosophes, les dix parties d'Eau Mercurielle, qu'on employe dans les Sublimations pour la Dissolution de l'Or, qu'on veut réduire en sa prémiére Matiére, pour animer & spécifier le Mercure double des Philosophes, dont le Trévisan a parlé le prémier.

tant peine à faire cela, il survint des Gens promptement, & je n'en pûs plus tirer. Mais avant que je m'en allasse, j'avois très-bien fermé toutes les ouvertures, afin qu'ils ne vîssent point que j'avois puisé la Fontaine, ni aussi que je l'eûsse vûë, & aussi qu'ils ne m'*emblassent* mon Livre. Alors, la chaleur du Bain, qui étoit à l'environ pour baigner le Roi, s'échauffoit & allumoit, & je fus en prison pour un méfait quarante jours. Adonc, quand à la fin des quarante jours, je fus hors de prison, je vins regarder la Fontaine. Et je vis *nubles* noires & obscures, lesquelles durérent par long-tems; mais brief, à la fin je vis tout ce que mon cœur désiroit, & n'y eus guéres de peine. Aussi, n'auras-tu pas, si tu ne te dévoyes en ce mauvais chemin & erreux, ne faisant pas les choses que Nature requiert.

Et je te dis, en mon Dieu, que quiconque lira mon Livre, s'il ne l'entend par lui, jamais par autres ne l'entendra, quoiqu'il fasse. Car en ma Parabole tout y est, la Pratique, les Jours, les Couleurs, le Régime, la Voye, la Disposition, la Continuation; tout au mieux que j'ai pû faire pour vôtre digne Révérence, en pitié, en charité & en compassion des pauvres Labourants en ce précieux Art.

Ainsi est achevé mon Livre, par la grace

de Dieu le Créateur, qui donne à toutes Gens de bonne volonté, grace & puiſſance de l'entendre. Car, en mon Dieu, il n'y a guéres de difficulté pour l'entendre, à qui a bon ſens, ſans s'imaginer tant de fantaiſies ni de ſubtilités. Car tant de ſubtilités (je le dis à toi) ne ſont point de mon intention, ni de celle des Sages. Mais le plein chemin naturel, comme je t'ai déja dit & déclaré en ma Spéculative.

Parquoi, mes Enfans, à qui ce Livre parviendra, après celui à qui je l'adreſſe, veillez prier Dieu pour mon Ame. Car par mon Livre je prie aſſez véritablement pour vos Corps, & pour vos Biens; mais que vous le veillez croire ſans erreur, & fuir les Errans & leur opinion, auſſi leur compagnie. Car vous ne ſçauriez penſer le dommage qui vous en peut avenir, de la *deviation* totale.

F I N.

LA PAROLE DÉLAISSÉE,

TRAITE' PHILOSOPHIQUE, de Bernard, Comte de la Marche Trévisane.

LA prémiére chose requise à la sécrete Science de la Transmutation des Métaux, est la connoissance de la Matiére, dont se tirent l'Argent-vif des Philosophes & leur Soufre, desquels ils font & constituënt leur divine Pierre.

La Matiére, dont cette Médecine souveraine est extraite, est l'Or, très-pur, l'Argent très-fin, & notre Mercure ou Argent-vif, lesquels tu vois journellement altérez & changez par artifice en Nature d'une Matiére blanche & séche, en maniére de Pierre, de laquelle notre Argent-vif & notre Soufre sont élevez & extraits avec force ignition, par une destruction réitérée de cette

cette Matiére, en réſolvant & ſublimant. Dans cet Argent-vif ſont l'Air & le Feu, qui ne peuvent être vûs des yeux corporels, tant ils ſont rares & ſpirituels : Ce qui dément ceux qui croyent que les quatre Elémens ſont réellement & viſiblement ſéparez dans l'Oeuvre, chacun à part; mais ils n'ont pas bien conçû la nature des Choſes : Car, on ne peut donner les Elémens ſimples ; nous les connoiſſons ſeulement par leurs opérations & les effets, qui ſont dans les bas Elémens, ſçavoir dans la Terre & dans l'Eau, ſelon qu'ils ſont altérez de nature cloſe & groſſe, par laquelle ils ſont muez de Nature en Nature.

L'Or & l'Argent, ſelon la Doctrine de tous les Philoſophes, ſont la Matiére de notre Pierre. En vérité, dit Hermès, ſon Pére eſt le Soleil, & ſa Mére eſt la Lune. Ce qui embarraſſe le plus, c'eſt de ſçavoir quel eſt le tiers Compoſant ; c'eſt-a-dire, quel eſt cet Argent-vif, duquel nous faiſons notre Compôt avec l'Or & l'Argent.

Pour le ſçavoir, il faut remarquer que l'Oeuvre des Philoſophes eſt diviſée principalement en deux Parties. Les Philoſophes diviſent la ſeconde Partie en Pierre blanche accomplie, & en Pierre rouge également accomplie. Mais parce que le fondement du Sécret conſiſte dans la prémiére Partie, ces Philoſophes ne voulant pas di-

vulguer ce Sécret, ils ont fort peu écrit de cette prémiére Partie. Et je croi que ſi ce n'eût été pour éviter que cette Science ne parût fauſſe en ſes Principes, ils auroient gardé un profond ſilence ſur cette prémiére Partie, & n'en auroient fait aucune mention. S'ils n'en avoient aucunement parlé, cette même Science eût été entiérement ignorée, & ſeroit périe, ou paſſeroit pour fauſſe.

Comme cette prémiére Partie eſt le Commencement, la Clef & le Fondement de notre Magiſtére, ſi cette Partie eſt ignorée, la Science demeure trompeuſe & fauſſe dans l'expérience. Afin donc que ce très-grand Sécret, qui eſt la Pierre, à laquelle on n'ajoûte rien d'étrange, ne ſe perde pas à l'avenir, j'ai réſolu d'en écrire quelque choſe de certain & de véritable, ayant vû cette bénîte Pierre, & l'ayant tenuë, dont Dieu m'eſt témoin, & j'en confie le Sécret à toute Ame ſacrée, ſous peine de périr, ſi elle le révéle aux Méchans. C'eſt pourquoi les Philoſophes ont appellé ce Sécret *la Parole délaiſſée*, où *tuë* en cet Art, qu'ils ont preſque tous cachée avec ſoin, de peur que les Indignes n'en eûſſent connoiſſance.

Il faut donc que tu ſçaches que la Pierre Philoſophale eſt diviſée en trois Dégrés, ſçavoir la Pierre Végétale, la Minérale,

& l'Animale, ou qui a Ame & Vie. La Pierre Végétale, disent les Philosophes, est proprement & principalement cette prémiére Partie, qui est la Pierre du prémier Dégré, de laquelle, Pierre de Villeneuve, frere d'Arnaud du même nom, dit sur la fin de son *Rosaire* : Le commencement de notre Pierre est l'Argent-vif, ou sa Sulfuréité, qu'il nous faut avoir de sa grosse Substance corporelle, avant qu'il puisse passer au second Dégré.

Le commencement donc de notre Pierre, est que le Mercure, croissant en l'Arbre, soit composé & sublimé en l'allégeant ; car c'est le Germe Volatil, qui se nourrit, mais qui ne peut croître sans l'Arbre fixe, qui le retient, comme le téton fait la vie de l'Enfant. De là il paroît que cette Pierre est Végétale, comme étant le doux Esprit, croissant du Germe de la Vigne, joint dans le prémier Oeuvre au Corps fixe blanchissant, ainsi qu'il est dit dans le *Songe Vert*, où la Pratique de cette Pierre Végétale est donnée à ceux qui sçavent entendre la Vérité ; laquelle Pratique je ne mettrai point ici pour de justes raisons. (1)

PREMIER DEGRE'.

Dans le prémier Dégré de la Pierre Phi-

(1) Nous mettons le Songe Vert dans ce Volume.

ſique, nous devons faire notre Mercure Végétal net & pur, qui eſt appellé par les Philoſophes Soufre blanc, non urent, lequel ſert de moyen pour conjoindre les Soufres avec les Corps. Et comme ce Mercure eſt véritablement de Nature fixe, ſubtile, & net, il s'unit avec les Corps, y adhére, & ſe joint dans leur profond, moyennant ſa chaleur, & ſon humidité. Les Philoſophes ont dit de lui, Qu'il eſt le Moyen de conjoindre les Teintures, & non pas l'Argent-vif Vulgaire, qui eſt trop froid & flagmatique, & par conſéquent deſtitué de toute opération de Vie, laquelle conſiſte dans la chaleur & dans la moiteur.

Mais parce qu'il eſt en partie volatil, il ſert auſſi de Moyen pour mêler les Eſprits volatils, & pour adhérer & ſe joindre à la Subſtance fixe des Corps. Nous allons toucher la triple cauſe de ſa néceſſité.

La prémiére, comme nous avons à joindre les deux Semences, à ſçavoir du Mâle & de la Fémelle, il faut que l'un ſoit mêlé avec l'autre par un naturel amour, & par une connaturelle ſpongioſité, en ſorte que ce qu'il y a de plus dans l'un, ſoit attiré par le plus de l'autre, & par conſéquent que l'un ſoit mêlé avec l'autre, & qu'ils ſoient conjoints enſemble.

Et pourtant, comme ces deux Corps, Or & Argent, ſont rendus moites par une

chaleur digeſtive, diſſolutive, & ſubtilative, alors ils deviennent prémiére Matiére, & ſimple; & en cet état ils prennent le nom de Semence prochaine à Génération, par l'impreſſion qu'ils reçoivent à cauſe de leur ſimplicité & de leur obéïſſance à la chaleur inſtrumentale, équipolante & ſemblable à la chaleur naturelle de ce Mercure. Et c'eſt alors que s'en fait l'*Elixir* des Philoſophes; la prémiére Partie de la Pierre étant ordinairement appellée de ce nom d'Elixir.

Cette prémiére Partie donc eſt un Moyen pour conjoindre les extrémités du Vaiſſeau de Nature, & dans ce Vaiſſeau les Eſprits doivent être tranſmuez en fuyant de Nature en Nature. Ce que nous diſons fait voir la ſeconde cauſe de ſa néceſſité; car comme la Pierre doit être imprégnée d'Eſprits, il convient qu'il y ait en elle quelque Vertu rétentive, qui embraſſe ces Eſprits, afin qu'ils ſoient plus facilement mêlez aux très-petites Parties des Corps.

Cette Vertu rétentive eſt véritablement dans ce Mercure Phiſique; & comme il eſt en partie de Nature ſpirituelle, il eſt un véritable Eſprit, dépuré & purifié de toute féculence ou réſidence terreſtre: Eſprit, dis-je, véritable & fixe, & en partie volatil: Car il contient la Nature de l'un & de l'autre Feu; ce qui manifeſte ſa ponti-

cité ou aigreur, ou componction áiguë, qu'on remarque dans ses Opérations, puisque par ce Mercure mortifié, le Mercure vulgaire, comme dit le Texte, est facilement congélé.

Cependant il n'est pas fixe par lui-même; car pour le devenir, il faut qu'il soit joint au Soleil & à la Lune, & fait leur Ami, afin que ce qui est en lui volatil, soit fixé avec ces deux Corps; c'est-à-dire, Que de cette Chose, qui est composée de toutes ces Choses, mêlées ensemble avec les Collatéraux, le Mercure vulgaire puisse être directement fixé. C'est la cause pourquoi de nouveaux Corps y sont mis, & ils sont fixes, afin que le Feu composé, qui est appellé Mercure sublimé, ou prémiére Matiére, soit tellement informé du Ferment propre, qu'il obtienne la force de longue persévérence dans la bataille du Feu, malgré sa grande âpreté.

A ce sujet, l'Hortulain dit, Que ce à quoi ce Mercure doit être joint; c'est-à-dire, avec quoi il doit se fixer, ne doit point lui être étranger. En parlant de ce Mercure Raimond Lulle dit, Que l'Argent-vif, par nous fait, congéle le commun, & est aux Hommes plus commun que le commun du moindre prix; qu'il est de plus grande vertu, comme aussi de plus

forte rétention. Ce qui fait dire à Géber, qu'il est signe de perfection, parce que c'est une Gomme plus noble que les Marguerites, laquelle convertit & attire toute autre Gomme à sa Nature fixe, claire & pure; l'a fait toûjours durer avec elle au Feu, avec lequel elle s'éjoüit. C'est pourquoi, dit le Texte, alléguant Morien : Ceux qui croyent composer notre bénîte Pierre, sans cette prémiére Partie, sont semblables à ceux qui veulent monter aux plus hauts Pinacles, sans échelle, lesquels avant que d'y arriver, tombent en bas en miséres & en douleurs.

Ce Mercure donc est le commencement & le fondement de tout ce glorieux Magistére; car il contient en soi un Feu, qui doit être répu & nourri de plus grand & plus fort Feu, au second Régime de la Pierre.

Donc, tant le Feu enclos de ce Mercure par le prémier Régime, que celui qui doit être aussi enclos par le second, dans les Choses naturelles, est nommé propre Instrument, qui est la seconde Chose requise, & principalement à connoître dans ce haut Magistére. En sorte que la Matiére, dont on doit commencer l'Oeuvre, étant connuë, on doit prémiérement enclore le Feu dans la Matiére volatile & fixe, en chauffant & coagulant avec Disso-

tion des Corps. Pour faire un Miſtére de cette *incluſion* ou *empriſonnement* du Feu, les Philoſophes l'ont appellée Sublimation ou Exaltation de Matiére mercurielle. Ce qui fait qu'Arnaud de Villeneuve dit, Que le Mercure ſoit prémiérement ſublimé; c'eſt-à-dire, le Mercure étant de nature baſſe, ſçavoir de Terre & d'Eau, il doit être ramené à une Nature noble & haute, ſçavoir d'Air & de Feu, qui ſont très prochains de ce Mercure, ſelon l'intention de la Nature & de l'Art. C'eſt pourquoi, quand cette Pierre mercurielle eſt ainſi éxaltée & ſubtiliſée, elle eſt ſublimée de prémiére Sublimation, & il convient encore de la ſublimer avec ſon Vaiſſeau. Raimod Lulle dit à ce ſujet: Nous eſpérons en notre Seigneur que notre Mercure ſera ſublimé à plus grandes Choſes, avec addition de la Choſe qui le teint; & ſon Ame ſera éxaltée en gloire.

Je te dis donc, appellant Dieu à témoin de cette Vérité, que ce Mercure ayant été ſublimé, il a paru Vétu d'une auſſi grande blancheur, que celle de la nége des hautes Montagnes, ſous une très-ſubtile & criſtaline ſplendeur, de laquelle il ſortoit, à l'ouverture du Vaiſſeau, une ſi douce odeur, qu'il ne s'en trouve point de ſemblable dans ce Monde. Et moi, qui te parle, je ſçai que cette merveilleuſe blancheur

cheur a paru à mes propres yeux; que j'ai touché de mes mains cette subtile cristalinité, & que j'ai par mon odorat senti cette merveilleuse douceur, de laquelle je pleurai de joye, étant étonné d'une chose si admirable. Et pour cela, béni soit le Dieu éternel, haut & glorieux, qui a mis tant de merveilleux Dons dans les Sécrets de la Nature, & qui a bien voulu les montrer à quelques Hommes. Je sçais que quand tu connoîtras les Causes de cette Disposition, tu te demanderas: Qu'elle est donc cette Nature, qui étant donnée d'une Chose corrompante, tient néanmoins en elle une Chose toute Céleste? Personne ne peut raconter tant de merveilles. Toutefois, un temps viendra peut-être, que je te raconterai plusieurs Choses spéciales de cette Nature, desquelles je n'ai pas encore obtenu du Seigneur la permission de t'instruire par écrit. Quoi qu'il en soit, quand tu auras sublimé ce Mercure, prends le tout frais & tout récent avec son Sang, de peur qu'il ne s'envieillisse, & le présente à ses Parens, à sçavoir au Soleil & à la Lune, afin que de ces trois Choses, Soleil, Lune, & Mercure, notre Compôt soit fait, & que commence le deuxiéme Dégré de notre Pierre, lequel se nomme Minéral.

DEUXIEME DEGRE'.

Si tu veux avoir une bonne multiplication en très-fortes Qualités & Vertus Minérales par les Opérations du deuxiéme Dégré, moyennant Nature, prends les Corps nets, & unis avec eux ce Mercure, selon le Poids connu des Philosophes, & conjoins cette Eau séche, qui a en soi le Soufre des Elémens, & qui est appellée Huile de Nature & Mercure sublimé & subtilié, dissout & endurci par les préparations du prémier Dégré, en séparant toûjours & rejettant les résidences ou féces qu'il fait dans la Sublimation, comme n'étant d'aucune valeur.

Il ne faut pas que dans notre Sublimation, la Chose sublimée demeure à la hauteur du Vaisseau, comme il arrive dans la Sublimation des Sophistes. Dans la nôtre au contraire, ce qui est sublimé, demeure seulement un peu élevé sur les féces du Vaisseau; car la plus subtile & la plus pure Partie nage toûjours sur ces féces, & se joint aux côtés du Vaisseau, ce qui est impur demeurant naturellement au fond, parce que la Nature, par cette évacuation, désire être restituée en mieux, en perdant de mauvaises & d'impures parties, pour en reçouvrer de plus pures & de meilleures.

Par toutes ces choſes, on voit la troiſiéme Cauſe de ſa néceſſité, laquelle eſt que comme le Mercure eſt net, clair, blanc & incombuſtible, il illumine toute la Pierre, la défend d'aduſtion ou brûlement, & tempére l'ardeur du Feu contre Nature, en le ramenant à vrai tempérement & concorde avec le Feu naturel: Car ce Mercure Philoſophique contient par excellence le Feu innaturel, dont la ſouveraine Vertu eſt attrempement contre l'ardeur du Feu contre-Nature, & comme une aide amiable du Feu naturel naturaliſant, c'eſt-à-dire ſe convertiſſant ſoi-même en Nature, ou ſe faiſant ſoi-même naturel, par une douce attempérence avec le Feu naturel, ce qui eſt un très-grand Sécret, connu de peu de Gens, d'où ce Mercure eſt dit Terre nourrice, comme étant le Germe, ſans lequel la Pierre ne peut croître ni ſe multiplier. C'eſt pourquoi Hermès dit: La Terre eſt la Nourrice de notre Pierre, de laquelle le Soleil eſt le Pére, & la Lune la Mére. Elle monte de la Terre au Ciel, & derechef elle décend en Terre: Sa force eſt entiére, ſi elle eſt tournée en Terre, de laquelle Terre, avec les deux Corps parfaits, la droite Compoſition des Philoſophes prend naiſſance & commencement.

Qu'il te ſuffiſe donc de ces deux Corps,

car ils sont semblables à la Chose requise & demandée, comme ledit Arnaud de Villeneuve; c'est à-dire, Que comme la fin de la Pierre est d'être parfaite, elle parfait le Mercure vulgaire, & les autres Corps imparfaits, en les transmuant en Or & en Argent. Il faut donc nécessairement rechercher cette Vertu transmutative, là où elle est, & on ne peut la trouver plus convenablement, que dans les Corps parfaits: Car si la puissance, la force & la Vertu de transmuer les Métaux imparfaits en véritable Or, n'est pas dans un Corps pur & fin, en vain iroit-on chercher cette Vertu dans le Cuivre ou dans un autre Métail imparfait. Je dis la même chose de l'Argent; car dans tout le Genre des Métaux, l'Or & l'Argent seulement sont parfaits.

Pour avoir donc cette Substance Mercurielle dans laquelle est cette parfaite Vertu de transmuer en Or & en Argent les Métaux imparfaits, il faut recourir à tes deux Coprs parfaits, & non ailleurs. C'est pourquoi tu dois sçavoir que la Conjonction de ces deux Corps est le terme naturel de derniére Subtiliation & de Transmutation en la prémiére Matiére de régénération; & par cette raison, de cette Conjonction, comme de prémiére & simple Matiére, est faite la Généraition du véritable Elixir.

La Lune, réduite en prémiére Matiére, eſt la Matiére paſſive; car véritablement elle eſt l'Epouſe du Soleil, & ils ſont l'un & l'autre en très-prochaine affinité.

Telle eſt la convenance entre le Mâle & la Fémelle du Genre de l'Art, des quels s'engendre le Soufre blanc & rouge, conglutinant & congélant le Mercure: Et certainement meilleure Création, & plus voiſine Tranſmutation eſt toûjours faite, quand le propre Mâle eſt conjoint avec ſa propre Fémelle en une nature: Et le Mâle eſt ce qui s'éjoüit le plus au profond de la Matiére paſſive par ſa ſubtilité naturelle, & il l'a tranſmuë & convertit en ſa nature de Soufre. Ce qui a porté Daſtin, Anglois, à dire de cette Conjonction: Si la Femme blanche eſt mariée avec le Mari rouge, ils s'embraſſeront incontinent, ſe joindront, s'accoupleront enſemble, & ne feront qu'un Corps par leur Diſſolution.

Cette Copulation eſt le Mariage Philoſophique, & le Lien indiſſoluble. C'eſt pour cela qu'il eſt dit; Ces Deux deviennent Un par converſion, & tiennent par Un, à ſçavoir par notre Mercure, qui eſt l'Anneau du ſouverain Lien; Auſſi eſt-il appellé la Fille de Platon, qui conjoint les Corps aſſemblez par amour.

Compoſe donc notre très ſécrete Pierre de ces trois Choſes, & non d'autres; car

les Choſes requiſes à cet effet ſont en elles ſeules.

Cette Amalgame, ou Compoſition Phiſique, étant ainſi traitée, on peut véritablement dire que la Pierre n'eſt qu'une Choſe: Car tout ce Compôt eſt une mixtion ou mélange, dont le prix eſt d'une valeur ineſtimable; c'eſt-à-dire, que le prix en eſt ſi grand, qu'on ne ſçauroit ſe le figurer: Car il eſt notre Airain, dont il eſt dit dans la Tourbe: Sçachez tous que nulle vraie Teinture n'eſt faite que de cet Airain; c'eſt-à-dire, de notre Confection, qui ſe fait ſeulement des trois Choſes, dont nous venons de parler: Et alors commence la ſeconde Partie de notre très-noble Pierre, & la Pierre du ſecond Dégré, qui eſt appellée Minérale.

Il faut remarquer ici que la Pierre ou le Mercure, qui, par la prémiére Opération, étoit né ſi clair & ſi reſplendiſſant, eſt par cette ſeconde Opération mortifié, noirci, & devient difforme avec tout le Compôt, afin qu'il puiſſe reſſuſciter victorieux, plus clair, plus pur, & plus fort qu'il n'étoit auparavant. Car cette mortification eſt ſa révivification, Parce qu'en le mortifiant, il ſe révivifie, & en ſe révivifiant, il ſe mortifie.

Ces deux Opérations ſont tellement enchaînées l'une avec l'autre, que l'une ne

peut être sans l'autre, comme l'enseignent tous les Philosophes; car la Génération de l'un, est la Corruption de l'autre. Tout cela néanmoins n'est autre chose que créer le Soufre de Nature, & réduire le Compôt en la prémiére Matiére prochaine au Genre Métallique.

Sçachez donc que ce Compôt est cette Substance, de laquelle ce Soufre de Nature doit se retirer par confortation & nourrissement, en mettant dans cette Substance la Vertu minérale, pour qu'elle soit finalement faite une nouvelle Nature, dénuée de toutes terrestréités superfluës & corrompantes, & de toutes humidités flegmatiques, qui empêchent la Digestion. Où il faut observer que selon les diverses altérations ou mutations d'une même Matiére en sa Digestion, divers noms lui sont imposez par les Philosophes: Et selon différentes compléxions, quelques-uns ont appellé ce Compôt Présure coagulante ou épaississante, d'autres l'ont nommé Soufre, Arsenic, Azot, Alum, Teinture illuminant tout Corps, & Oeuf des Philosophes: Car comme un Oeuf est composé de trois choses, sçavoir de la Coque, du Blanc, & du Jaune; de même notre Oeuf Phisique est composé de Corps, d'Ame, d'Esprit, quoiqu'à la vérité notre Pierre soit une même chose, selon le Corps, se-

lon l'Ame & selon l'Esprit; mais, selon diverses raisons & intentions des Philosophes, elle est tantôt dite une chose, & tôt une autre; ce que Platon nous fait entendre, quand il dit, Que la Matiére fluë à l'infini; c'est-à-dire toûjours, si la Forme n'arrête son flux.

Ainsi c'est une Trinité en Unité, & une Unité en Trinité; parce que là, sont Corps, Ame, & Esprit; là aussi sont Soufre, Mercure, & Arsenic: Car le Soufre spirant, c'est-à-dire, jettant sa vapeur en Arsenic, opére en copulant le Mercure; & les Philosophes disent que la propriété de l'Arsenic est de respirer, & que la propriété du Soufre est de coaguler, congéler, & arrêter le Mercure. Toutefois ce Soufre, cet Arsenic, & ce Mercure ne sont pas ceux que pense le Vulgaire; car ce ne sont pas ces Esprits venimeux que les Apothicaires vendent; mais ce sont les Esprits des Philosophes, qui doivent donner notre Médecine; au lieu que les autres Esprits ne peuvent rien pour la perfection des Métaux.

C'est donc en vain que travaillent les Sophistes, qui font leur Elixir de tels Esprits venimeux & pleins de corruption: Car certainement la vérité de la souveraine subtilité de Nature, n'est en nulle autre chose, que dans ces trois Choses, à sçavoir Soufre, Arsenic, & Mercure Philosophiques, dans lesquels seulement est la répara-

tion & la totale perfection des Corps, qui doivent être purgez & purifiez.

Les Philosophes ont imposé plusieurs noms à notre Pierre, & cependant elle n'est toûjours qu'une Chose. Par cette raison, laissez la pluralité des noms, & vous arrêtez à ce Compôt, qu'il faut mettre une fois dans notre Vaisseau sécret, d'où il ne doit point être tiré, que la Rouë élémentaire ne soit accomplie, afin que la force & vertu active du Mercure, qui doit être nourri, ne soit suffoquée ou perduë : Car les Semences des choses, qui naissent de Terre, ne croissent ni ne multplient, si leur force & vertu générative leur est ôtée par quelque qualité étrangére : Aussi semblablement, cette Nature ne se multipliera jamais, ni ne sera multipliée, si elle n'est préparée en maniére d'Eau.

La Matrice de la Femme, après qu'elle a conçû, demeure close & fermée, afin qu'il n'y entre aucun air étranger, & que le fruit ne se perde pas : De même notre Pierre doit toûjours demeurer close dans son Vaisseau, & rien d'étranger ne doit lui être ajoûté : Elle doit seulement être nourrie & informée par la Vertu informatrice de sa nature, & multiplicative, non seulement en quantité, mais aussi en qualité très-forte : De sorte qu'il faut influer ou mettre dans la Matiére son

Humidité vivificative, par la vertu de laquelle elle eſt nourrie, accruë, & multipliée.

Après donc que notre Compôt eſt fait, la prémiére choſe à laquelle on doit s'appliquer, c'eſt de l'animer en y mettant la Chaleur naturelle ou l'Humidité vivificative, ou l'Ame, ou l'Air, ou la Vie par la voie de la Solution & de la Sublimation avec Coagulation; car ſans cette Chaleur, elle demeureroit ſans action, & ſans Ame, ſeroit privée de ſes hautes vertus, & n'auroit aucun mouvement de Génération. La maniére d'introduire la Chaleur dans la Matiére, c'eſt de la convertir de diſpoſition en diſpoſition, & de nature en nature, c'eſt-à-dire, de l'élever d'une nature très-baſſe, à une nature très-haute, & très-noble.

Cette diſpoſition ſe fait par ſa propre Sublimation, Diſſolution de Terre, & Congellation d'Eau, ou Ingroſſation, ou Mortification, ou Réſurrection & Sublimation en légers Elémens. De ſorte donc, que tout le Cercle de ce Magiſtére, n'eſt autre choſe qu'une parfaite Sublimation, laquelle toutefois a pluſieurs Opérations particuliéres, & enchaînées enſemble.

Cependant il y en a deux principales, à ſçavoir la parfaite Diſſolution, & la parfaite Congellation: Auſſi tout le Magiſtére n'eſt autre choſe que parfaitement diſ-

soudre, & parfaitement congéler l'Esprit: Et ces Opérations ont une telle liaison entre elles, que jamais le Corps ne se dissout, que l'Esprit ne se congéle, ni l'Esprit ne se congéle point, que le Corps ne se dissolve. Ce qui fait dire à Raimond Lulle, Que tous les Philosophes ont déclaré que l'Oeuvre entier du Magistére, n'est que Dissolution & Congellation. Pour avoir ignoré ces Opérations, de grands Personnages en d'autres Sciences ont été trompez; la présomption de leur sçavoir leur a fait présumer qu'ils entendoient les Cercles de la Nature, & la maniére de circuler.

Il est donc important de bien connoître la maniére de cette Circulation, qui véritablement n'est autre chose qu'imbiber & abreuver, ou faire boire le Compôt selon le juste poids de notre Eau mercurielle, que les Philosophes commandent de nommer Eau permanente, parce que dans cette Imbibition le Compôt est digéré, dissout, & congéle d'une maniére accomplie & naturelle.

C'est une chose véritable, Que si une Matiére de Terre doit être faite Feu, il faut qu'elle soit subtiliée, préparée, & faite plus simple qu'elle n'étoit. Il en est de même de notre Compôt, attenué & subtilié, en telle sorte, que le Feu domine en lui, &

cette Subtiliation & Préparation de Terre est faite avec Eaux subtiles, souverainement aigres & aiguës, qui n'ont aucune fétidité ni mauvaise odeur, telle, comme dit Géber dans sa *Somme*, qu'est l'Eau de notre Argent-vif sublimé, & ramené à nature de Feu, sous les noms de Vinaigre, de Sel, d'Alum, & de plusieurs autres Liqueurs très-aigres. Par laquelle Eau les Corps sont subtiliez, réduits & ramenez à leur prémiére Matiére, prochaine à la Pierre ou à l'Elixir des Philosophes. Remarquez que comme l'Enfant, au ventre de sa Mére, doit être nourri de son aliment naturel, qui est le sang menstruel, afin qu'il puisse croître en quantité & en qualité plus forte, de même notre Pierre doit être nourrie de sa graisse, dit Aristote, & de sa propre nature & substance.

Mais quelle est cette graisse, qui est le nourrissement, la vie, l'accroissement & la multiplication de notre Pierre? Les Philosophes l'ont totalement celée, comme étant le grand Sécret qu'ils ont juré de ne jamais révéler ni manifester à aucun, & ils ont remis à Dieu seul, ce Sécret pour le révéler, ou inspirer à qui il lui plaira. Cependant, cette Humidité grasse & vivifique, ou donnant vie, est appellée par quelques Philosophes, Eau Mercurielle, Eau permanente, Eau demeurante au feu, Eau divine;

& elle eſt la Clef & le Fondement de toute l'Oeuvre.

De cette Eau mercurielle & permanente, il eſt dit dans la Tourbe, Qu'il faut que le Corps ſoit occupé par flamme du feu, afin qu'il ſoit dérompu, dépecé, & débilité; à ſçavoir, avec cette Eau pleine de feu, dans laquelle le Corps eſt lavé juſqu'à ce que tout ſoit fait Eau, laquelle n'eſt pas Eau de Nuë ni de Fontaine, comme le croyent les Ignorans & les Sophiſtes, mais c'eſt notre Eau permanente; laquelle toutefois, ſans le Corps avec lequel elle eſt jointe, ne peut être permanente, c'eſt-à-dire qu'elle ne peut demeurer au feu, & qu'elle s'enfuit auſſi-tôt: & tout le ſecret de notre Pierre eſt dans cette Eau permanente: car c'eſt dans cette Eau qu'elle ſe parfait, parce que l'Humidité, qui la vivifie, eſt en elle, comme étant ſa vie & ſa reſurrection.

Au ſujet de cette Eau très-ſecrete, il eſt dit dans la Tourbe: l'Eau, par elle ſeule, fait tout: car elle diſſout tout; elle congéle tout ce qui eſt congelable; elle dépéce & dérompt tout ſans aide d'autrui; en elle eſt la choſe qui teint & qui eſt teinte: Bref, notre Oeuvre n'eſt autre choſe que Vapeur & Eau, qui eſt dite mondifiante, ou nettoyant, blanchiſſant, rubifiant, & déjettant la noirceur des Corps; & les Philo-

ſophes l'ont nommée Eau permanente, Huile fixe & incombuſtible, ou qui ne peut être brulée. C'eſt l'Eau que les Philoſophes ont diviſée en deux parties, l'une deſquelles diſſout le Corps en le calcinant, c'eſt-à-dire en le réduiſant en Chaux & en le congélant ; & l'autre partie nettoye le Corps de toute noirceur, le blanchit & rougit, & le fait fluër ou courir en multipliant ſes parties. Cette Eau dans la Tourbe eſt appellée le Vinaigre très-aigre & très-aigu : Car c'eſt une Humidité chaude en elle-même d'une chaleur vivifiante, contenant en ſoi une Teinture invariable, qui ne peut être altérée.

Alphidius a nommé cette Eau *Attrempance* ou meſure des Sages, & Urines des Jeunes Colériques. Pour ne pas faire connoître cette Eau, les Philoſophes l'ont cachée ſous différens noms, & elle n'eſt connuë que de trés-peu de Gens.

Hermès l'a connuë & touchée, Géber l'a connuë, Alphidius l'a traitée, Morienus l'a écrite, le Lis l'a entenduë, Arnaud de Villeneuve l'a bien apperçûë, Raimond Lulle l'a foiblement déclarée, le Texte ne l'a pas ignorée, Raſis, Avicenne, Galien, Hipocrate, Haly, & ſouverainement Albert l'ont ſagement cachée, & Daſtin, Bernard de Grave, Pythagoras, Merlin l'ancien & Ariſtote l'ont très-bien entenduë;

Bref, cette Eau, qui triomphe de tout, eſt nommée céleſte, glorieuſe, dernier & final Sécret pour nourrir notre honorable Pierre, ſans laquelle Eau elle n'eſt jamais amendée, nourrie, accruë, ni multipliée ; & pour cela, les Philoſophes ont célé la maniére de faire cette Eau, comme la Clef de leur Magiſtére. (1) Et certainement j'ai lû plus de cent volumes de Livres, traitans de cet Art, ſans avoir trouvé dans aucun la perfection de cette Eau Mercurielle. J'ai vû auſſi pluſieurs Hommes ſçavans en cette Science, ſans en avoir trouvé aucun qui eût ce Sécret, excepté un grand Médecin, qui me dit avoir ſoupiré pendant trente-ſix ans avant que d'y être parvenu.

Il eſt dit qu'à cette Nature eſt donnée une double Nature, à ſçavoir d'Or & d'Argent, dans les entrailles deſquels, comme dans le ventre de ſa Mere, l'Argent vif eſt contenu, multiplié, purgé & converti en Soufre blanc, non urant, par l'action de la chaleur du feu, étant là-dedans informé réguliérement par l'Art. Donc cette Eau Mercurielle n'eſt autre choſe que l'Eſprit des Corps, converti en nature de Quinteſſence, donnant vertu à la

(1) L'Auteur du Roſaire, en parlant de cette Eau ſécrete : Notre Eau, dit-il, eſt plus forte que le feu, parce que du Corps de l'Or, elle fait un pur Eſprit, ce que le feu commun ne peut faire.

Pierre & la gouvernant. Et cette Pierre, ou notre Compôt, eſt Matrice contenante, & Lien expédient & convenable, ſçavoir Terre, Mére ou Vaiſſeau de Nature, retenant vertu formative de la Pierre, en quoi la chaleur naturelle eſt miſe, qui eſt cette vertu *iſſante* du Vaiſſeau par le cinquiéme Eſprit. C'eſt pourquoi ce Vaiſſeau, eſt appellé Mére & Nourrice, parce qu'il donne une vertu naturelle au Soufre, qu'il paît & qu'il nourrit.

Ceci donc eſt notre Compôt en ce Vaiſſeau naturel, dans lequel les Eſprits ſont tranſmuez de nature en nature, & plus ils fuyent, plus ils s'altérent dans ce Vaiſſeau, & s'éloignent de leur corruption & imperfection, juſqu'à ce qu'ils parviennent à l'accompliſſement de Quinteſſence: Ce qui fait qu'ils prennent, ou vétent une nouvelle nature, qui eſt nette, blanche, pure, dénuée de toute coroſiveté & ſuperfluité terreſtre, adurante ou brulante, & flegmatique évaporable.

En cette affinité du Vaiſſeau, l'humidité de l'Eſprit, eſt par ſa viſcoſité ou nature gluante, retenuë en adhérence, ou conjonction naturelle & ferme, & le Compôt s'y échauffe comme dans ſon humidité radicale, mêlée & mortifiée. Après quoi la choſe morte reſſuſcite avec Sublimation joyeuſe d'enfantement, en ſoi relevant totale-

ment

ment de nature salfugineuse & amére. Mais l'Enfant a la puissance de se soutenir soi-même ; & comme il est encore de nature simple, il convient de le nourrir d'un petit lait gras, à sçavoir de son Humidité vivifiante, de laquelle en partie il a été engendré, & qui est notre Eau permanente, Lait de Vierge, ou Eau de vie, qui ne vient point de la vigne, & néanmoins elle est dite Eau de vie, parce qu'elle vivifie notre Pierre & la fait ressuscíter. Elle est aussi dite Sang réincrudé, ou refait crud, Menstruë blanchie, Nourrissement de l'Enfant, Viande du cœur, Eau de Mer, Venin des Vivans, Viande des Morts, & Argent vif des Philosophes, dépuré de sa féculence terrestre par Sublimation Philosophique.

Après donc que notre Compôt est fait, on doit le mettre dans son Vaisseau sécret, cuire à feu très-lent, ou sec ou humide, & lui faire boire de notre Eau permanente, peu à peu, en dissolvant & congélant tant de fois que la Terre monte feüillée, laquelle ensuite doit être calcinée & finalement incérée, en la fixant avec la même Eau, qui est appellée Huile incombustible & fixe, jusqu'à ce qu'elle fluë ou fonde promptement comme de la cire.

Raimond Lulle dit que la Cération doit être tant de fois réitérée ou recommencée sur la Pierre, la Sublimation de la partie hu-

mide réservée, que la Pierre, avec sa propre Humidité, radicalement permanente & fixe, & qui ne laisse jamais son Corps, donne une droite fusion. C'est pourquoi, ajoute ce Philosophe, il est commandé d'abreuver notre Pierre avec cette Humidité permanente, qui rend claires ses parties; car après sa parfaite mundation ou purgation de toutes choses corrompantes, & mêmement des deux humeurs superfluës, l'une grasse & adustible, & l'autre flegmatique & évaporable, la Pierre est ramenée en propre nature & substance de Soufre non brûlant; & sans cette Humidité, jamais notre Pierre n'est amendée, nourrie, augmentée, ni multipliée. Il faut remarquer que durant sa digestion, notre Pierre prend alternativement toutes sortes de Couleurs. Néanmoins il n'y en a que trois principales, dont on doit avoir grand soin, sans se mettre en peine des autres; la Couleur noire, qui est la prémiére, la Clef & le Commencement de l'Oeuvre; la Couleur blanche, qui est la seconde; & la Couleur rouge, qui est la troisiéme. C'est pourquoi il est dit que la Chose dont la tête est rouge, le pieds blancs, & les yeux noirs est tout le Magistére.

Observez donc que quand notre Compôt commence à être abreuvé de notre Eau permanente, alors il est entiérement tourné en maniére de Poix fonduë, & devenu

noir comme charbon; en cet état il eſt appellé la Poix noire, le Sel brûlé, le Plomb fondu, le Laiton non net, la Magnéſie, & le Merle de Jean; car, durant cette Opération, on voit comme une nuée noire, volant par la moyenne Région du Vaiſſeau, au fond duquel demeure la Matiére, fonduë en maniére de Poix, qui ſe diſſout totalement. En parlant de cette nuée, Jacques du Bourg Saint Saturnin s'écrie, O bénîte nuée, qui t'envoles par notre Vaiſſeau! C'eſt-là l'Eclipſe du Soleil, dont parle Raimond Lulle.

Quand cette Maſſe eſt ainſi noircie, elle eſt dite morte & privée de ſa Forme: Le Corps eſt auſſi dit mort, & éloigné de ſon attrampement, ſon Ame étant ſéparée de lui. Alors l'Humidité ſe manifeſte en couleur d'Argent-vif, noir & puant, lequel auparavant étoit ſec, blanc, bien odorant, ardent, dépuré de Soufre par la prémiére Opération, & il faut recommencer à le dépurer par cette ſeconde Opération. Ce Corps ſe trouve privé de ſon Ame, qu'il a perduë, de ſa ſplendeur & de cette merveilleuſe lucidité qu'il avoit prémierément, & maintenant il eſt noir & enlaidi; ce qui fait que Géber le nomme, pour ſa propriété, Eſprit puant, Noir blanc ocultement, & Rouge manifeſtement, & encore Eau vive ſéche.

Cette Masse, ainsi noire ou noircie, est la Clef, le Commencement, & le Signe d'une parfaite maniére d'opérer au second Régime de notre Pierre précieuse. Aussi Hermès, dit-il, en voyant cette noirceur: Croyez que vous avez opéré par la bonne voie.

Donc cette Noirceur montre la vraie maniére d'opérer; car la Masse étant renduë difforme, & corrompuë de vraie corruption naturelle, il s'ensuit de cette Corruption une Génération de nouvelle disposition réelle en cette Matiére; à sçavoir, acquisition d'une nouvelle Forme, lucide, claire, pure, resplendissante, & d'une odeur suave & douce.

L'Oeuvre de noircir étant accomplie, il faut en venir à l'Oeuvre de blanchir, qui est une des Roses de ce Rosier phisique, laquelle est désirée de plusieurs, requise & attenduë. Toutefois, comme nous avons dèja dit, avant que la parfaite Blancheur apparoisse, toutes les Couleurs, qu'on sçauroit imaginer, sont vûës & apperçûës dans l'Oeuvre, desquelles on ne doit point s'embaraſſer, excepté seulement de la Blancheur qu'on doit attendre avec une patience constante.

Observez que la maniére d'opérer au Noir, au Blanc, & au Rouge est toujours la même; à sçavoir, cuire le Compôt en le

nourrissant de notre Eau permanente; c'est-à-dire, le Blanc d'Eau blanche, & le Rouge d'Eau rouge, par lequel Nourrissement, ou Imbibitions & Digestions, on extrait de la Pierre cette moyenne Substance de Mercure, qui est toute la perfection de notre double Magistére. De maniére que la Pierre doit être purgée, non seulement des sulfuréités, mais aussi de toutes terrestréités par Sublimations d'Eaux, par Calcinations de Terre, par Inhumations & Décoctions de ces superfluités; par Réductions, entre Distillations & Calcinations; & ensuite cette moyenne Substance de ce Mercure vous conjoindrez avec un Soufre qui lui soit propre, & cuire le tout ensemble si longuement, qu'il soit congelé & privé de toute Humidité superfluë, par la voie d'une chaleur naturelle, qui lui corresponde; après quoi il est sublimé en Soufre blanc comme la nége. Par tout ceci, on voit que notre Pierre contient en soi deux Substances d'une même nature; l'une volatile, & l'autre fixe, & les Philosophes appellent ces Substances unies leur Argent-vif. Par notre Opération, la Pierre doit donc être parfaitement séparée de toutes superfluités brûlantes & corrompantes, & il n'y doit demeurer que la seule & pure subtilité, ou moyenne Substance d'argent-vif congélé, & dépuré de toute

nature sulfureuse, étrangére, ou corrompante. Cette Dépuration se parfait quand le Corps se tourne en Esprit, & que l'Esprit se retourne en Corps, par réitération de Calcination, Réduction & Sublimation, par lesquelles la Dissolution des Corps est faite avec la Congellation ou Epaississement de l'Esprit, & la Congellation de cet Esprit se fait avec la Dissolution des Corps.

C'est donc par une seule Opération que toutes choses sont faites ; à sçavoir, Solution de l'Argent-vif fixe, avec Congellation de certain poids de l'Argent-vif volatil, & leur ablution se fait avec Eau mesurée, ainsi que la Coagulation de cette Eau en Pierre se fait moyennant la chaleur du Mâle qui opére par la Fémelle.

La Pierre naît donc véritablement après la prémiére Conjonction de ces deux Mercures, comme d'Homme & de Femme, & elle ne peut prendre naissance autrement.

Par cette Opération le Corps est dépécé, détruit, & gouverné soigneusement jusqu'à ce que son Ame subtile, étant extraite de son épaisseur, se soit tournée en Esprit impalpable. Alors le Corps est tourné en non Corps ; ce qui est la véritable Régle pour bien opérer.

Souvenez-vous que tout ce Corps est dissout par l'Esprit aigu, & qu'il se fait spirituel en se mêlant avec lui. Et com-

me cet Esprit est sublimé, il est nommé Eau, laquelle se lave elle-même, & se nettoye, comme nous l'avons déja dit, en montant avec sa très-subtile Substance, & délaissant ses parties corrompantes; & les Philosophes ont appellé cette Assension, Distilation, Ablution, & Sublimation.

TROISIE'ME DE'GRE'.

Quand la Sublimation se trouve parfaitement accomplie, la Pierre est alors vivifiée de son Esprit vivifiant, ou Ame naturelle, dont elle avoit été privée en noirciſſant; elle est inspirée, animée, ressuscitée, & menée à la derniére fin de toute subtilité & pureté, & réduite en Pierre cristaline, blanche comme nége; elle est un peu élevée dans le Vaisseau, au fond duquel demeurent les résidences.

Cette Pierre cristaline étant séparée de ses résidences, mettez-la à part, & la sublimez sans ces résidences: car si vous vous essayez de la sublimer avec ces mêmes résidences, jamais vous ne les séparerez d'ensemble, & votre travail vous deviendroit inutile.

En sublimant donc sans ces résidences, on a la Terre blanche feüillée, le Soufre blanc non urant, congélant, & fixant après parfaitement le Mercure; nettoyant tout Corps

impur, & parfaisant l'Imparfait en le réduisant en véritable Argent.

Ce Soufre, étant ainsi sublimé, il n'y a blancheur au monde qui excéde la sienne; car il est dénué de toutes choses corrompantes, & est une Nature nouvelle, une Quintessence venant des plus pures parties des quatre Elémens; c'est le Soufre de Nature, l'Arsenic non urant, le Trésor incomparable, la Joie des Philosophes, leur Délectation si désirée, la Terre blanche, feüillée & claire, l'Oiseau d'Hermès, la Fille de Platon, l'Alum sublimé, le Sel Ammoniac, & de nouveau le Merle blanc, dont les plumes excédent en lucidité le cristal, & il est de grande resplendeur, de très-suave odeur, & de souveraine pureté, netteté, subtilité, & agilité.

Ce Merle blanc Philosophique est d'une vertu inexprimable, car c'est la Substance du plus pur Soufre du monde, laquelle est l'Ame simple de la Pierre, nette & noble, & séparée de toute épaisseur corporelle. Il faut calciner ce Soufre blanc par séche Décoction, jusqu'à ce qu'il devienne une Poudre impalpable & très subtile, & privée de toute Humidité superfluë. Après quoi il doit être incéré de l'Huile blanche des Philosophes, peu à peu, jusqu'à ce qu'il fluë très-promptement comme Cire. Cette Incréation accomplie, qui n'est au-

tre chose que réduction à fusion, ou à fonte de la chose qui ne peut fondre, notre glorieuse Pierre des Philosophes au blanc est parfaite, fluante & fondante, plus blanche que la nége, participante de quelque Verdeur; perséverante au feu; retenant & congélant le Mercure, & le fixant ensuite; teignant & transmuant tout Métail imparfait en véritable Lune: Et si vous en jettez un poids sur mille d'Argent-vif, ou de quelque autre Métail imparfait, il les convertira en Argent plus fin, plus pur, & plus blanc que celui des Mines.

La maniére de la Projection & de la Multiplication au blanc & au rouge est semblable.

Cependant la Multiplication se fait en deux maniéres; l'une par projection, en jettant un poids sur cent, & tout sera Médecine, de laquelle un poids convertira autre cent poids, aussi en Médecine parfaite; & un poids de ces cent, fait cent poids de pur Argent, ou de pur Or.

Il y a d'autres maniéres plus profitables & plus sécretes de multiplier la Médecine par projection, dont je me tais à présent; mais par Multiplication la Pierre est augmentée sans fin; c'est à sçavoir par ses Digestions, Animations ou Imbibitions d'Huile Mercurielle, laquelle Huile est de nature des Métaux: Et cette Multipli-

cation se fait seulement en imbibant ou abrévant la Pierre de cette Huile permanente, & en dissolvant & congélant autant de fois qu'on le voudra : Car plus la Pierre sera digérée, plus elle sera parfaite, & plus de poids elle convertira, parce qu'elle sera plus subtiliée. En quoi est accomplie la Roze blanche, céleste, suave, & si chérie des Philosophes. Après que la Pierre au blanc est accomplie, il en faut dissoudre une partie, & tant la calciner, selon que le veulent quelques Philosophes, que par vertu de longue Décoction, elle soit tournée en cendre impalpable, & qu'elle devienne colorée en citrinité. Il faut ensuite l'abréver de son Eau rouge, jusqu'à ce qu'elle demeure rouge comme corail. Dans son Codicile, au Chapitre de la Calcination de la Terre, Raimond Lulle dit : N'oublie pas de calciner en son feu allumé la matiére de la Terre préconnuë de la Pierre, avec réitération de Destruction de Distillation d'Eau, & de Calcination de Corps, jusqu'à ce que la Terre demeure blanche & vuide de toute humidité : Et après, continuez par plus grande force de feu & d'imbibition d'Eau, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge comme Hyacinte, en Poudre impalpable, & sans tact. Le Signe de perfection est manifestement montré, quand à sa der-

niére Calcination, la Matiére demeure privée de toute humidité, en parlant du second Procédé, & principalement du second Régime, qui est de faire la Pierre rouge. Géber dit, Qu'elle n'est pas faite sans addition de la chose qui la teint, que Nature connoît bien; à sçavoir, sans qu'elle soit abreuvée & teinte de cette Eau Céleste, de laquelle il est dit au *Lis* des Philosophes : O Nature Céleste ! comment tourne-tu nos Corps en Esprit ! O qu'elle merveilleuse & puissante Nature ! Elle est par dessus tout, elle surmonte tout, & elle est le Vinaigre, qui fait que l'Or est véritable Esprit, ainsi que l'Argent. Sans elle, ni Noirceur, ni Blancheur, ni Rougeur ne peuvent jamais être faites en notre Oeuvre : Donc, quand cette Nature est jointe au Corps, elle le tourne en Esprit, & de son Feu spirituel, le teint d'une Teinture invariable, & qui ne peut être effacée.

Hermès nomme cette Nature Céleste, Eau des Eaux; & Alphidius l'appelle Eau des Philosophes Indiens, Babyloniens & Egyptiens. Sans cette Eau, par laquelle les Corps sont faits Esprits & réduits à leur prémiére Nature ou Matiére, notre Pierre n'est jamais amandée, la Blanche sans l'Eau blanche, & la Rouge sans l'Eau rouge.

Soit donc la Pierre Rouge abrévée de l'Eau rouge, pour qu'enfin tant par lon-

gue Décoction ou Cuiſſon, que par longue Imbibition ou continuel Abreuvement, elle ſoit faite rouge comme Sang, Hyacinthe, Ecarlate, ou Rubis, & luiſante comme un Charbon embraſé, mis dans un lieu obſcur : Et finallement, que notre Pierre ſoit ornée d'un Diadême rouge. Ce qui fait dire à Diomédes : Votre Roi venant du Feu avec ſa Femme, gardez-vous de les brûler par trop grand feu : Cuiſez les donc doucement, afin qu'ils ſoient faits prémiérement Noirs ; après Blancs ; enſuite Citron & Rouge, & finalement Venin teignant.

Car, comme dit Ægiſtus, ces Choſes doivent être faites par diviſion des Eaux, Je vous commande de ne mettre pas toute l'Eau enſemble, mais peu à peu, & cuiſez doucement juſqu'à ce que l'Oeuvre ſoit accompli.

On voit par là que la Pierre demeure rouge de vraie rougeur, lumineuſe, claire, & vive, fondante comme Cire, par la Teinture de laquelle l'Argent-vif vulgaire, & tous Métaux imparfaits peuvent être teints & parfaits en très-vrai & très-bon Or, beaucoup meilleur que celui des Mines. En quoi eſt accomplie notre précieuſe Pierre, ſurmontant toute Pierre précieuſe, laquelle eſt un Tréſor infini à la gloire de de Dieu, qui vit & règne éternellement.

Fin de la Parole delaiſſée.

LE SONGE VERD,

Véridique & véritable, parce qu'il contient Vérité. (1)

DANS ce Songe tout paroît sublime ; le sens apparent n'est pas indigne de celui qu'il nous cache ; la Vérité y brille d'elle-même avec tant d'éclat, qu'on n'a pas de peine à la découvrir à travers le voile, dont on a prétendu se servir pour nous la déguiser.

J'étois enseveli dans un sommeil très-profond, lorsqu'il me sembla voir une Statuë, haute de quinze pieds ou environ,

(1) On croit que le Trévisan est l'Auteur de cet Opuscule, qui fait la quatriéme Partie du *Texte d'Alchimie*. Quoiqu'il en soit, il est fort estimé. Voici ce qu'en rapporte celui qui l'a mis en lumiére. Il est inutile, ce me semble, dit-il, de chercher l'Origine du *Songe Verd* ; il suffit de trouver en lui la Pratique de la Pierre Végétale, comme le cite le Trévisan dans son Livre de la *Parole délaissée*, où il en parle dans le plus bel endroit de ce Traité, pour éclaircir ce qu'il veut expliquer.

représentant un Vieillard vénérable, beau & parfaitement bien proportionné dans toutes les parties de son Corps. Il avoit de grands cheveux d'Argent tous par ondes ; ses cheveux étoient de Turquoises fines, au milieu desquelles étoient enchassées des Escarboucles, dont l'éclat étoit si brillant, que je ne pouvois en soutenir la lumiére. Ses lévres étoient d'Or, ses dents de Perles Orientales, & tout le reste du Corps étoit fait d'un Rubis fort brillant. Il touchoit du pied gauche un Globe terrestre, qui paroissoit le supporter. Ayant le bras droit élevé & tendu, il sembloit soutenir, avec le bout de son doigt, un Globe céleste au-dessus de sa tête, & de la main gauche il tenoit une Clef, faite d'un gros Diamant brute.

Cet Homme s'approchant de moi, me dit : Je suis le Génie des Sages, ne crains point de me suivre. Puis me prenant par les cheveux, de la main dont il tenoit cette Clef, il m'enleva, & me fit traverser les trois Régions de l'Air, celle du Feu, & les Cieux de toutes les Planettes. Il me porta encore bien au-delà; puis m'ayant enveloppé dans un tourbillon, il disparut, & je me trouvai dans une Isle, flotante sur une Mer de Sang. Surpris d'être dans un Païs si éloigné, je me promenois sur le Rivage; & considérant cette Mer

avec une grande attention, je reconnus que le Sang, dont elle étoit composée, étoit vif & tout chaud. Je remarquai même qu'un vent très-doux, qui l'agitoit sans cesse, entretenoit sa chaleur, & excitoit en cette Mer un boüillonnement, qui causoit à toute l'Isle un mouvement presque imperceptible.

Ravi d'admiration de voir ces choses si extraordinaires, je réfléchissois sur tant de merveilles, quand j'apperçûs plusieurs personnes de mon côté. Je m'imaginai d'abord qu'ils vouloient peut-être me maltraiter, & je me glissai sous un tas de Jassemins pour me cacher; mais leur odeur m'ayant endormi, ils me trouvérent & me saisirent. Le plus grand de la troupe, qui me sembloit commander les autres, me demanda avec un air fier, qui m'avoit rendu si téméraire que de venir des Païs-bas dans ce très-haut Empire. Je lui racontai de quelle maniére on m'y avoit transporté. Aussi-tôt cet Homme, changeant tout d'un coup de ton, d'air & de maniéres, me dit: Sois le bien venu, toi qui fus conduit ici par notre très-haut & très-puissant Génie. Puis il me salua, & tous les autres ensuite, à la façon de leur Païs, qui est de se coucher tout plat sur le dos, puis se mettre sur le ventre, & se relever. Je leur rendis le salut, mais se-

lon la coûtume de mon Païs. Il me promit de me préſenter au *Hagaceſtaur*, qui eſt leur Empereur. Il me pria de l'excuſer ſur ce qu'il n'avoit point de voiture pour me porter à la Ville, dont nous étions éloigné d'une lieuë. Il ne m'entretenoit par le chemin que de la puiſſance & des grandeurs de leur Hagaceſtaur, qu'il diſoit poſſéder ſept Royaumes, ayant choiſi celui qui étoit au milieu des ſix autres, pour y faire ſa réſidence ordinaire.

Comme il remarquoit que je faiſois difficulté de marcher ſur des Lis, des Roſes, des Jaſſemins, des Oeilets, des Tubereuſes, & ſur une quantité prodigieuſe de Fleurs les plus belles & les plus curieuſes, qui croiſſent même dans les chemins; il me demanda en ſouriant, ſi je craignois de faire mal à ces Plantes. Je lui répondis, que je ſçavois bien qu'il n'étoit point en elles d'ame ſenſitive; mais que comme elles étoient très-rares dans mon Païs, je repugnois à les fouler aux pieds.

Ne découvrant par toute la Campagne que Fleurs & Fruits, je lui demandai où l'on ſémoit leurs Bleds. Il me répondit, qu'ils ne les ſémoient point; mais que comme ils s'en trouvoit en quantité dans les terres ſtériles, le Hagaceſtaur en faiſoit jetter la plus grande partie dans nos Païs-bas pour nous faire plaiſir, & que

les Bêtes mangeoient ce qui en restoit. Que pour eux, ils faisoient leur Pain des Fleurs les plus belles; qu'ils les pétrissoient avec la Rosée, & les cuisoient au Soleil. Comme je voyois par-tout une si prodigieuse quantité de très-beaux Fruits, j'eus la curiosité de prendre quelques Poires pour en goûter; mais il voulut m'en empêcher, en me disant qu'il n'y avoit que les Bêtes qui en mangeoient. Je les trouvois cependant d'un goût admirable. il me présenta des Pêches, des Melons & des Figues; & il ne s'est jamais vû dans la Provence, dans toute l'Italie, ni dans la Gréce des Fruits d'un si bon goût. Il me jura par le Hagacestaur que ces Fruits venoient d'eux-mêmes, & qu'ils n'étoient aucunement cultivez, m'assurant qu'ils ne mangeoient rien autre chose avec leur pain.

Je lui demandai comment ils pouvoient conserver ces Fleurs & ces Fruits pendant l'Hiver. Il me répondit qu'ils ne connoissoient point d'Hivers; que leurs Années n'avoient que trois Saisons seulement, sçavoir le Printemps, l'Esté, & que de ces deux Saisons se formoit la troisiéme, à sçavoir l'Automne, qui renfermoit dans le Corps des Fruits l'Esprit du Printemps, & l'Ame de l'Esté: Que c'étoit dans cette Saison que se cueilloient le

Raisin & la Grénade, qui étoient les meilleurs fruits du Païs.

Il me parut fort étonné lorsque je lui appris que nous mangions du Bœuf, du Mouton, du Gibier, du Poisson, & d'autres Animaux. Il me dit que nous devions avoir l'entendement bien épais, puisque nous nous servions d'alimens si matériels. Il ne m'ennuyoit aucunement d'entendre des choses si belles & si curieuses, & je les écoutois avec beaucoup d'attention. Mais étant averti de considérer l'aspect de la Ville, dont nous n'étions alors éloignez que de deux cens pas, je n'eus pas si-tôt levé les yeux pour la voir, que je ne vis plus rien, & que je devins aveugle; de quoi mon Conducteur se prit à rire, & ses Compagnons de même.

Le dépit de voir que ces Messieurs se divertissoient de mon accident, me faisoit plus de chagrin que mon malheur même. S'appercevant donc bien que leurs maniéres ne me plaisoient pas, celui qui avoit toujours pris soin de m'entretenir, me consola, en me disant d'avoir un peu de patience, & que je verrois clair dans un moment. Puis il alla chercher d'une Herbe, dont il me frotta les yeux, & je vis aussitôt la lumiére, & l'éclat de cette superbe Ville, dont toutes les Maisons étoient faites de Cristal très-pur, que le Soleil éclai-

roit continuellement; car dans cette Isle il ne fut jamais de nuit. On ne voulut point me permettre d'entrer dans aucune de ces Maisons, mais bien d'y voir ce qui se passoit à travers les murs qui étoient transparens. J'examinai la prémiére Maison; elles sont toutes bâties sur un même modéle. Je remarquai que leur logement ne consistoit qu'en un étage seulement, composé de trois Appartemens, chaque Appartement ayant plusieurs Chambres & Cabinets de plein pied.

Dans le prémier Appartement paroissoit une Salle, ornée d'une tenture de Damas, tout chamaré de Galon d'Or, bordé d'une Crêpine de même. La couleur du fond de cette étoffe étoit changeante de rouge & de vert, rehaussé d'Argent très-fin; le tout couvert d'une Gaze blanche, ensuite étoient quelques Cabinets, garnis de Bijoux de couleurs différentes; puis on découvroit une Chambre toute meublée d'un beau Velours noir, chamaré de plusieurs bandes de Satin très-noir & très-luisant; le tout relevé d'un travail de Geais, dont la noirceur brilloit & éclatoit fort.

Dans le second Appartement se voyoit une Chambre, tenduë d'une Moire blanche ondée, enrichie & relevée d'une Semence de Perles Orientales très-fines. En-

suite étoient plusieurs Cabinets, parez de meubles de plusieurs couleurs, comme de Satin bleu, de Damas violet, de Moire citrine, & de Taffetas incarnat.

Dans le troisiéme Appartement étoit une Chambre, parée d'une Etoffe très-éclatante, de Pourpre à fond d'Or, plus belle & plus riche sans comparaison que toutes les autres étoffes que je venois de voir.

Je m'enquis où étoient le Maître & la Maîtresse du Logis. On me dit qu'ils étoient cachez dans le fond de cette Chambre, & qu'ils devoient passer dans une autre plus éloignée, qui n'étoit séparée de celle-ci que par quelques Cabinets de communication, que les meubles de ces Cabinets étoient de couleurs toutes différentes, les uns étant d'un Tabis couleur d'Isabelle, d'autres de Moire citrine, & d'autres d'un Brocard d'Or très-pur & très-fin.

Je ne pouvois voir le quatriéme Appartement, parce qu'il doit être hors d'œuvre ; mais on me dit qu'il ne consistoit qu'en une Chambre, dont les meubles n'étoient qu'un tissu de rayons de Soleil les plus épurez & concentrez dans cette étoffe de Pourpre où je venois de regarder.

Après avoir vû toutes ces curiosités,

on m'apprit comment se faisoient les Mariages parmi les Habitans de cette Isle. Le Hagacestaur ayant une très-parfaite connoissance des humeurs & du temperament de tous ses Sujets, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, il assemble les Parens les plus proches, & met une jeune Fille, pure & nette, avec un bon Vieillard sain & vigoureux : Plus il purge & purifie la Fille, il lave & nettoye le Vieillard, qui présente la main à la Fille, & la Fille prend la main du Vieillard: Puis on les conduit dans un de ces Logis, dont on scelle la porte avec les mêmes matériaux dont le Logis a été fait: & il faut qu'ils restent ainsi enfermez ensemble neuf mois entiers, pendant lequel temps ils font tous ces beaux Meubles qu'on m'a fait voir. Au bout de ce terme, ils sortent tous deux unis en un même Corps ; & n'ayant plus qu'une Ame, ils ne sont plus qu'un, dont la puissance est fort grande sur Terre. Le Hagacestaur s'en sert alors pour convertir tous les Méchans, qui sont dans ses sept Royaumes.

On m'avoit promis de me faire entrer dans le Palais du Hagacestaur; de m'en faire voir les Appartemens, & un Sallon entr'autres, où sont quatre Statuës aussi anciennes que le Monde, dont celle qui est placée au milieu est le puissant *Séganisse*-

géde, qui m'avoit transporté dans cette Isle. Les trois autres, qui forment un triangle à l'entour de celui-ci, sont trois Femmes, à sçavoir, *Ellugaté*, *Linémalore*, & *Tripsarécopsem*. On m'avoit aussi promis de me faire voir le Temple où est la Figure de leur Divinité, qu'ils appellent *Eléfel Vasserguſine*; mais les Cocqs s'étant mis à chanter, les Pasteurs conduisant leurs Troupeaux aux champs, & les Laboureurs attelans leurs charruës, firent un si grand bruit, qu'ils me réveillerent, & mon Songe se dissipa entiérement.

Tout ce que j'avois vû jusqu'ici n'étoit rien en comparaison de ce qu'on promettoit de me faire voir. Cependant je n'ai pas de peine à me consoler, lorsque je fais réflexion sur cet Empire Céleste, où le Tout-Puissant paroît assis dans son Trône environné de gloire, & accompagné d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Trônes & de Dominations. C'est-là que nous verrons ce que l'œil n'a jamais vû, que nous entendrons ce que l'oreille n'aura jamais entendu, puisque c'est dans ce Lieu que nous devons goûter une félicité éternelle, que Dieu lui-même a promise à tous ceux qui tâcheront de s'en rendre dignes, ayant tous été créez pour participer à cette gloire. Faisons donc tous nos efforts pour la mériter. Loüé soit Dieu.

Fin du Songe Verd.

OPUSCULE
DE LA
PHILOSOPHIE
NATURELLE
DES METAUX,

Composée par D. ZACHAIRE, Gentilhomme de Guyenne.

PREFACE. (1)

COMBIEN que tous ceux qui ont écrit en cette Divine Science, justement & à bon droit apellée Philosophie Naturelle, ayent expressément défendu la profanation & *divulguement* d'icelle; si est-ce, Ami Lecteur, qu'ayant

(1) Zachaire ayant écrit en François son Opuscule, on n'a pas cru devoir en réformer le Langage, pour les raisons qui ont empêché de corriger celui du Trévisan.

lû & relû par diverſes & continuelles fois les Livres des Philoſophes Naturels, & penſé ordinairement à l'interprétation des Contradictions, Figures, Comparaiſons, Equivoques & divers Enigmes qui apparoiſſent en nombre infini en leurs Livres; je n'ai voulu céler & cacher la réſolution qu'en ai pû faire; après avoir longuement travaillé aux Sophiſtications, & maudites *Receptes*, ou, pour parler plus proprement, *Déceptes*, eſquelles j'ai été par un long-temps plus envelopé & enfermé qu'oncques Dédalus ne fut en ſon Labirinthe. Mais enfin, par continuelle lecture des bons Auteurs, & approuvez dans la Science, j'ai dit avec Géber en ſa Somme: *Retournant en nous-même, & conſiderant la vraie voie & façon dont Nature uſe ſous terre en la procréation des Métaux, avons connu la vraie & parfaite Matiére, laquelle Nature nous a préparée pour les parfaire ſur terre.* Ainſi que l'expérience, grace au Seigneur Dieu, qui m'a fait tant de faveur & graces par ſon cher Fils, notre Rédempteur Jeſus-Chriſt, m'a puis après certifié, comme le dirai plus amplement en la prémiére Partie de mon préſent Opuſcule, où je déclarerai la façon par laquelle je ſuis parvenu à la connoiſſance de cette Divine Oeuvre. Car en la ſeconde je montrerai de quels Auteurs j'ai uſé en mon étude, rédigeant

rédigeant leurs autorités en bon ordre, & vraie métode, afin de mieux connoître la propriété & explication des Termes de la Science. Et en la tierce & derniére Partie, je déclarerai la Pratique de telle sorte, qu'elle sera cachée aux Ignorans, & montrée comme au doigt aux vrais Enfans de la Science; pour lesquels je me suis grandement peiné à mettre & rédiger le tout au meilleur ordre qu'il m'a été possible. Ne voulant point imiter en cela plusieurs, qui nous ont précédez, lesquels ont été tant Envieux du bien public, & Amateurs de la particularité, qu'ils n'ont voulu déclarer leur Matiére que sous diverses & variables Allégories, non pas seulément montrer leurs Livres, comme j'en ai connu un de mon temps, qui tenoit tant chers & cachez des Papiers qu'il avoit recouvré d'un Gentilhomme Vénitien, que lui-même n'osoit les regarder à demi, se faisant accroire que notre grand Oeuvre devoit un jour sortir de-là, sans se tourmenter davantage que les garder dans un coffre bien fermé.

Mais telle maniére de Gens doivent sçavoir que cette Oeuvre, tant Divine, ne nous est point donnée par cas fortuit, ainsi que disent les Philosophes, quand ils reprennent ceux qui travaillent à crédit; comme font presque tous les Opérateurs

d'aujourd'hui; desquels je ne doute point que je ne sois aigrément repris & *taxé*, pour avoir publié mon présent Opuscule, disans que je fais une grande folie de publier ainsi mon Oeuvre, même en Langage vulgaïre; attendu qu'il n'y a Science qui soit aujourd'hui tant haïe du commun populaire, que celle-ci.

Mais pour leur répondre: Je veux prémiérement qu'ils sçachent, s'ils ne l'ont encore connu, que cette Divine Philosophie n'est point en la puissance des Hommes; moins peut-elle être connuë par leurs Livres, si notre bon Dieu ne l'inspire en nos cœurs par son Saint Esprit, ou par l'organe de quelque Homme vivant, comme je prouverai bien amplement dans la seconde Partie de cettui mien Opuscule. Tant s'en faut donc que je la publie par ce petit Traité. Et quant à ce que je l'ai mise en Langage vulgaire, qu'ils sçachent que je n'ai rien fait en ceci de nouveau; mais plûtôt imité nos Auteurs anciens, lesquels ont tout écrit en leur Langue, comme Hamec Philosophe Hébrieux en Langage Hébraïque; Thébit & Haly Philosophes Chaldéens, en leur Langue Chaldaïque; Homerus, Théophrastus, Démocritus & tant d'autres Philosophes Grecs, en leur Langue Grecque; Abobaly, Géber, Avicenne, Philosophes Arabes, en

leur Langage Arabique ; Morienus, Raymondus-Lullius & plusieurs autres Philosophes Latins, en leur Langue-Latine; afin que leurs Successeurs connûssent que cette Divine Science avoit été baillée aux Gens de leur Nation. Si donc j'ai imité tous ces Auteurs & plusieurs autres en leurs Ecrits, il n'est pas de merveille si je les ai ensuivis en leur façon d'écriture, afin mêmement que ceux qui sont aujourd'hui vivans, & qui nous suivront après, connoissent que notre benoît Dieu a voulu, par sa sainte & divine Miséricorde, gratifier en cela notre bon Païs de Guienne, comme il a fait d'autres fois les autres Nations.

Et quant à ce qu'ils disent: Notre Science est haïe du commun populaire; ce n'est pas elle: car la Vérité étant prémiérement connuë, a été toujours aimée ; ains ce sont les tromperies & fausses Sophistications, comme je déclarerai plus amplement en la prémiére Partie.

Mais, diront-ils, puisque je n'exprime bien clairement toutes les choses requises à la Composition de notre divin Oeuvre, afin que tous ceux, qui verront mon présent Opuscule, puissent travailler assurément; quel profit en rapporteront les Lisans? Je dis grand & double profit. Prémiérement, qui est aujourd'hui l'Homme,

qui sçauroit exprimer ni déclarer le grand bien qu'on dépend ordinairement en la France, à la poursuite de ces maudites Sophistications; desquelles, si c'est le bon plaisir de Dieu qu'ils en soient retirez, mettant fin à tant de folles dépenses, par la lecture de mon Opuscule, ne seroit-ce pas en rapporter un grand profit ? Sans compter le second, que les bons & fidelles Lecteurs en rapporteront, en rangeant leur étude selon la vraie métode, que j'en ai baillée en la seconde Partie. Et si Dieu leur fait tant de graces qu'ils en puissent faire telle résolution que je dirai ci-après, la Tierce ne leur sera pas inutile, pour avoir entrée & grand accès à cette Divine Pratique. Je dis Divine, pource qu'elle est telle que l'entendement des Hommes ne la peut comprendre de soi, & fussent-ils les plus grands Philosophes qui fûrent oncques, comme donne assez à entendre Géber, quand il taxe ceux qui veulent travailler en considérant seulement les Causes naturelles, & la seule Opération de Nature : *En cela*, dit-il, *faillent les Opérateurs aujourd'hui, pource qu'ils pensent ensuivre Nature, laquelle notre Art ne peut imiter en tout.*

Cessent donc desormais tels & semblables Calomniateurs, lesquels je veux advertir qu'ils ne se peinent point à la lectu-

re de mon présent Opuscule: Car ce n'est point pour eux que je l'ai composé; mais pour les Enfans bénévoles, dociles & amateurs de notre Science, lesquels je prie très-humblement, qu'avant se prendre à travailler, ils ayent résolu en leurs entendemens toutes & chacunes les Opérations nécessaires à la Composition de notre Divine Oeuvre, & icelles adaptées tellement aux Sentences, Contradictions, Enigmes, Equivoques, que l'on trouve aux Livres des Philosophes, qu'ils n'y apperçoivent plus aucune Contradiction ni Variété quelconque. Car c'est le vrai moyen pour connoître la vérité, & principalement de cette Divine Philosophie, comme trop mieux écrit Rasis, disant: *Celui qui sera paresseux à lire nos Livres, ne sera jamais prompt à préparer les Matiéres: Car l'un des Livres déclare l'autre, & ce qui défaut en l'un, est adjoûté en l'autre.* Parce qu'il ne faut jamais attendre, & ce par jugement Divin, de trouver tout l'accomplissement de notre Divin Oeuvre, écrit & déclaré par ordre; ainsi qu'à très bien écrit Aristote au Roi Alexandre, répondant à sa priére: *Il n'est pas licite*, dit-il, *demander chose que ne soit permise l'octroyer. Comment donc penses-tu que j'écrive au long en papier, ce que les cœurs des Hommes ne pourroient porter, s'il étoit ré-*

digé par écrit. Donnant assez à entendre par le refus qu'il faisoit au Roi, son Maître, qu'il est défendu par l'Ordonnance Divine, de publier notre Science en termes tels qu'ils soient entendus du Commun.

Parquoi j'*adjure* par la Présente tous ceux, qui par le moyen de mon présent Opuscule, parviendront à la vraie Connoissance de cette Divine Oeuvre, qu'ils la *manient* tellement, que les Pauvres en soient nourris; les Oppressez, relevez d'affaire; les Ennuyez, soulagez pour l'amour de notre bon Dieu, qui leur aura communiqué un si grand Bien; duquel je les prie encore un coup reconnoître le tout, & comme venant de lui, en user selon ses saints Commandemens. Ce faisant, il fera qu'ils prospéreront en leurs affaires, comme du contraire il permettera que le tout soit à leur confusion.

Je te supplie donc, Ami fidéle, qu'en lisant nos Livres, tu ayes toûjours ce bon Dieu en tout entendement, pource que tout bien décend de lui, & sans l'aide d'icelui, il n'y a rien de parfait en ce bas Monde; tant s'en faut qu'on puisse parvenir à la Connoissance de ce grand & admirable Bien, si son Saint Esprit ne nous est donné pour Guide. Comme de vrai il le fera, si l'avarice ne te méne, & que tu sois

vrai Zélateur de Jesus-Christ ; auquel soit loüange glorieuse aux Siécles des Siécles. Ainsi soit-il.

PREMIERE PARTIE.

Comment l'Auteur est parvenu à la Connoissance de cette Divine Oeuvre.

HERMES, justement appellé Trismegiste, qui est communément interprété Trois fois très-Grand, Auteur & prémier Prophéte des Philosophes Naturels, après avoir vû par expérience la certitude & vérité de cette Divine Philosophie, a très-bien & à bon droit laissé par écrit, que n'eût été la crainte qu'il avoit du Jugement universel, que le Souverain Dieu doit faire de toutes Créatures raisonnables, ès derniers jours de la consommation du Monde ; il n'eût jamais rien laissé par écrit de cette Divine Science, tant il l'a estimée, & à juste occasion, grande & admirable. En cette opinion ont été tous les Auteurs principaux qui l'ont ensuivi. Qui est la cause qu'ils ont tous écrit leurs Livres de telle sorte, comme dit Géber en sa Somme, qu'ils concluent toûjours à deux parties, afin de faire faillir les Ignorans, &

déclarer, dessous cette variété d'opinions, leur intention principale aux Enfans de la Science. Lesquels il convient errer du commencement; afin, disent-ils, que l'ayant acquise avec grande peine & travail de corps & d'entendement, ils la tiennent plus chére & plus sécrette. Ce qui, de vrai est une grande occasion pour ne la publier point, pource qu'il faut une peine indicible à l'acquérir, sans compter les frais & dépenses qui sont grandes, avant pouvoir parvenir à la parfaite Connoissance de cette Divine Oeuvre. Je parle de ceux qui n'ont autre Maître que les Livres, attendans l'inspiration de notre bon Dieu, comme j'ai été l'espace de dix ans.

Car prémiérement, pour conter le vrai ordre du temps, & la façon comment j'y suis parvenu: Etant âgé de vingt ans, ou environ, après avoir été instruit par la *sollicitude* & diligence de mes Parens, aux Principes de la Grammaire en notre maison, je fus envoyé par iceux à Bordeaux, pour oüir les Arts au Collége, pource qu'il y avoit ordinairement des Maîtres fort sçavans, où je fus trois ans étudiant presque toûjours en la Philosophie; en laquelle je profitai tellement par la grace de Dieu, & sollicitude d'un mien Maître particulier, que mes Parens m'avoient baillé, qu'il sembla bien à tous mes Amis & Parens

rens (pource que pendant ce temps, j'avois perdu Pére & Mére, qui me laiſſérent tout ſeul) que je fûſſe à Toloſe, ſous la charge de mondit Maître, pour étudier ès Loix. Mais je ne partis pas de Bordeaux, que je ne prîſſe accointance à d'autres Ecoliers, qui avoient divers Livres de Receptes amaſſées de pluſieurs, leſquels me fûrenr familiers, pource que mon Maître s'entremettoit d'y travailler. Je ne fus pas ſi pareſſeux, que je laiſſaſſe une ſeule feüille à *doubler* de tous les Livres que je pouvois recouvrer, de ſorte qu'avant àller à Toloſe, jen avois un Livre bien grand, & gros de l'épaiſſeur de trois doigts; où j'avois écrit plus de Projections, un poids ſur dix, un autre ſur vingt, ſur trente avec force Tiercelets & Medions pour le *Rouge*, l'un à dix-huit carats, l'autre à vingt, l'autre à l'Or d'écu, l'autre à l'Or ducat; d'autres pour en faire de plus haute couleur que jamais en fut. Les uns devoient ſoutenir les Fontes, les autres la Touche, les autres tous Jugemens, & d'autres infinies ſortes. De même pour le *Blanc*; ſi bien que l'un devoit venir à dix Déniers, l'autre à onze. l'autre à Argent de Teſton, l'autre Blanc de Feu, l'autre à la Touche: De ſorte qu'il me ſembloit que ſi j'avois une fois le moien de pratiquer la moindre deſdites Receptes,

je serois le plus heureux Homme du Monde. Et principalement des Teintures que j'avois recouvrées. Les unes portoient le titre d'être l'Oeuvre de la Reine de Navarre, les autres du feu Cardinal de Lorraine; les autres du Cardinal de Tournon; & d'autres infinis noms; afin, comme je connus depuis, qu'on y ajoûtât plus de foi, comme de vrai je faisois pour-lors.

Car incontinent que je fus à Toloſe, je me pris à dreſſer de petits Fours, étant avoüé du tout de mon Maître; puis des petits je devins aux grands, ſi bien que j'en avois une chambre toute entournée. Les uns pour diſtiller, d'autres pour ſublimer, d'autres pour calciner, d'autres pour faire diſſoudre dans le Bain Marie, d'autres pour fondre. De ſorte que pour mon entrée, je dépendis en un an plus de deux cens écus, qu'on nous avoit baillé, pour nous entretenir deux ans aux Etudes, tant à dreſſer des Fours, qu'à acheter du charbon, diverſes & infinies Drogues, divers Vaiſſeaux de verre, deſquels j'en acheptois pour ſix écus à la fois; ſans compter deux onces d'Or, qui ſe perdirent à pratiquer l'une des Receptes; deux ou trois marcs d'Argent à l'autre: ou bien ſi par fois s'en recouvroit, qu'étoit bien peu, il étoit aigre & noirci tellement de force de mêlanges, que leſdites Receptes commandoient

y mettre, qu'il étoit presque du tout inutile. Si bien qu'à la fin de l'année mes deux cens écus s'en allérent en fumée, & mon Maître mourut d'une fiévre continuë, qui lui print l'Esté, de force de soufler, & de boire chaud; pource qu'il ne partoit guéres de la chambre, pour la grande envie qu'il avoit de faire quelque chose de bon, où il ne faisoit guéres moins de chaud que dedans l'Arcenal de Venise, en la fonte des Artilleries. La mort duquel me fut grandement ennuyeuse; car mes prochains Parens refusoient me bailler argent, plus que ne m'en falloit pour m'entretenir aux Etudes, & moi ne dèsirois autre chose que d'avoir le moyen pour continuer.

Ce qui me contraignit aller vers ma maison, pour sortir de la charge de mes Curateurs, afin d'avoir le maniement de tous mes Biens paternels; lesquels j'arrentis pour trois ans à 4. cens écus, pour avoir le moyen de mettre sus une Recepte, entr'autres, qu'un Italien m'avoit baillée à Tolose, & assûré avoir vû l'expérience, lequel je retins avec moi, pour voir la fin de sa Recepte. Pour laquelle pratiquer, il me fallut achepter deux onces d'Or & un marc d'Argent, lesquels étans fondus ensemble, nous fîmes dissoudre avec Eau-forte, puis les calcinâmes par évaporation, nous essayant à les dissoudre avec

d'autres diverſes Eaux, par diverſes Diſtillations, par tant de fois, que deux mois paſſérent, avant que notre Poudre fut prête, pour en faire projection. De laquelle nous uſâmes comme commandoit ladite Recepte; mais ce fut en vain, car tout l'*Augment* que j'en reçus, ce fut à la façon de la livre *diminuante*. Car de tout l'Or & l'Argent que j'y avois mis, n'en recouvrai qu'un demi marc; ſans compter les autres frais, qui ne fûrent petits. Si bien que mes quatre cens écus, revinrent à deux cens trente, deſquels j'en baillai à mon Italien vingt, pour aller trouver l'Auteur de ladite Recepte, qu'il diſoit être à Milan, afin de nous redreſſer. Par ainſi je fus à Toloſe tout l'Hiver, attendant ſon retour; mais j'y ſerois encore, ſi je l'euſſe voulu attendre, car je ne le vis depuis.

Cependant l'Eſté vint accompagné d'un grande peſtilence, qui nous fit abandonner Toloſe. Et pour ne laiſſer les Compagnons que j'e connoiſſois, m'en allai à Cahors, où je fus ſix mois, durant leſquels je n'oubliai pas à continuer mon entrepriſe, & m'accompagnai d'un bon vieil Homme, qu'on appelloit communément le Philoſophe, auquel je montrois mes broüillards, lui demandant conſeil & avis, pour voir quelles Receptes lui ſembleroient être les plus apparentes, lui mêmement qui

avoit tant manié de Simples en sa vie. Lequel m'en marqua dix ou douze, qui étoient à son avis des meilleures; lesquelles je commençai à pratiquer, incontinent que je fus retourné à Tolose, par la Fête des Toussaints, après que le danger de la peste fut cessé: Si bien que tout l'Hiver passa tandis que je pratiquois lesdites Receptes; desquelles je rapportai tel & semblable profit, que des prémiéres. De sorte qu'après la Fête de la S. Jean, je trouvai mes quatre cens écus augmentez, & devenus à cent soixante-dix; non que pour cela je cessasse de poursuivre toujours mon entreprise.

Et pour mieux la continuer, je m'accostai avec un Abbé, près de Tolose, qui disoit avoir le *double* d'une Recepte pour faire notre grand Oeuvre, qu'un sien Ami, qui suivoit le Cardinal d'Armagnac, lui avoit envoyée de Rome; laquelle il tenoit toute assûrée, & qui devoit coûter deux cens écus, desquels j'en fournis les cent, & lui l'autre moitié. Et commençames à dresser de nouveaux Fourneaux, tous de diverses façons, pour y travailler. Et pource qu'il falloit avoir d'une Eau de vie fort souveraine, pour dissoudre un marc d'Or, nous achetâmes, pour la bien faire, une fort bonne piece de vin de Gaillac, duquel nous tirâmes notre

Eau avec un Pellican bien grand. De sorte que dans un mois nous eûmes de l'Eau passée & repassée par diverses fois, plus que n'en avions besoin. Puis nous fallut avoir divers Vaisseaux de verre pour la purifier & subtilier davantage; de laquelle nous en mîmes quatre marcs dedans deux grandes cornuës de verre, bien épaisses, où étoit le marc de l'Or, que nous avions prémiérement calciné par un mois à grande force de feu de flâme, & dressâmes ces deux Cornuës l'une dans l'autre, lesquelles étant bien luttées, nous mîmes sur deux Fours ronds & grands, & achetâmes pour trente écus de charbon tout à un coup pour entretenir le feu au-dessous desdites Cornuës un an entier. Durant lequel nous essayâmes toujours quelque petite Recepte, desquelles nous rapportâmes autant de profit comme de la grande Oeuvre. Laquelle nous eussions gardé jusqu'à présent, si eussions voulu attendre qu'elle se fût congelée au milieu du cul des Cornuës, comme promettoit la Recepte: Et non sans cause, car toutes Congélations sont précédées de Dissolutions; & nous ne travaillâmes point en la Matiére dûë, pource que ce n'est pas l'Eau qui dissout notre Or; comme de vrai l'expérience nous le montra: Car nous trouvâmes tout l'Or en poudre, comme

l'y avions mis, fors qu'elle étoit quelque peu plus déliée, de laquelle nous fîmes projection sur de l'Argent-vif échauffé, ensuivant la Recepte; mais ce fut en vain.

Si nous en fûmes marris, je vous le laisse à penser, mêmement Monsieur l'Abbé, qui avoit dèja publié à tous ses Moines (fort bon Sécrétaire public) qu'il ne restoit qu'à faire fondre une belle Fontaine de Plomb, qu'ils avoient en leur Cloître, pour la convertir en Or, incontinent que notre besogne seroit achevée. Mais ce fut pour une autre fois qu'il la fit fondre, pour avoir moyen de faire travailler en vain quelque Allemand, qui passa à son Abbaye, quand j'étois à Paris. Combien que pour cela il ne cessa de vouloir continuer son entreprise, & me conseilla que je devois me mettre au devoir pour recouvrer trois ou quatre cens écus, & qu'il en fourniroit autant, pour m'en aller demeurer à Paris, Ville aujourd'hui la plus fréquentée de divers Opérateurs en cette Science qui soit en toute l'Europe, & là m'accointer avec tant de façons de Gens pour travailler avec eux, que je rencontrasse quelque chose de bon, pour le départir entre nous deux comme Fréres: Et ainsi l'arrêtâmes. De sorte que j'arrentis de rechef tout mon Bien, & m'en allai à Paris avec huit cens écus en la bourse, délibé-

ré de n'en partir que tout cela ne fût dépendu, ou que je n'eûsse trouvé quelque chose de bon. Mais ce ne fut pas sans encourir la male grace de tous mes Parens & Amis, qui ne tâchoient qu'à me faire Conseiller de notre Ville, pource qu'ils avoient opinion que je fûsse grand Legiste. Si est-ce que nonobstant leurs priéres (après leur avoir fait accroire que j'allois à la Cour, pour en acheter un Etat) je partis de ma maison le lendemain de Noël, & arrivai à Paris trois jours après les Rois, où je fus un mois durant presqu'inconnu de tous. Mais après que j'eus commencé à frequenter les Artisans, comme Orfévres, Fondeurs, Vitriers, Faiseurs de Fourneaux, & divers autres; je m'accostai tellement de plusieurs, qu'il ne fut pas un mois passé, que je n'eusse la connoissance à plus de cent Opérateurs. Les uns travailloient aux Teintures des Métaux par Projection, les autres par Cimentation, les autres par Dissolution, les autres par Conjonction de l'essence (comme ils disoient) de l'Emeri, les autres par longues Décoctions, les autres travailloient à l'Extraction des Mercures des Métaux, les autres à la Fixation d'iceux. De sorte qu'il ne se passoit jour, mêmement les Fêtes & Dimanches, que ne nous assembliffions, ou au logis de quelqu'un, & fort souvent au mien, ou

à Notre Dame la grande, qui est l'Eglise la plus fréquentée de Paris, pour parlementer des besognes qui s'étoient passées aux jours précédents. Les uns disoient, si nous avions le moyen pour recommencer, nous ferions quelque chose de bon. Les autres, si notre Vaisseau eût tenu nous étions dedans. Les autres, si nous eussions eu notre Vaisseau de cuivre bien rond & bien fermé, nous avions fixé le Mercure avec la Lune: Tellement qu'il n'y en avoit pas un qui fît rien de bon, & qui ne fût accompagné d'excuse. Combien que pour cela je ne me hâtasse guéres à leur présenter argent, sçachant déja & connoissant très-bien les grandes dépenses que j'avois fait auparavant à crédit, & sur l'assurance d'autrui.

Toutesfois durant l'Esté il vint un Grec, que l'on estimoit fort sçavant Homme, lequel s'adressa à un Trésorier que je connoissois, lui promettant faire de fort belle besogne. Laquelle connoissance fut cause que je commençai à foncer comme lui pour arrêter, ainsi qu'il disoit, le Mercure du Cinabre. Et pource qu'il avoit besoin d'Argent fin en limaille, nous en achetâmes trois marcs, & les fîmes limer; duquel il en faisoit de petits Clouds, avec une pâte artificielle, & les mêloit avec le Cinabre pulverisé, puis les faisoit décuire

dans un Vaisseau de terre bien couvert, par un certain temps; & quand ils étoient bien secs, il les faisoit fondre ou les passoit par la Coupelle; tellement que nous trouvions trois marcs & quelque peu davantage d'Argent fin, qu'il disoit être sortis du Cinabre, & que ceux que nous y avions mis d'Argent fin, s'en étoient volé en fumée. Si c'étoit profit, Dieu le sçait, & moi aussi, qui dépendis des écus plus de trente; toutesfois il assûroit toûjours qu'il y avoit du gain. De sorte qu'avant Noël suivant, cela fut tant connu en Paris, qu'il n'étoit Fils de bonne Mére, s'entremêlant de travailer en la Science; (c'est-à-dire aux Sophistications,) qui ne sçavoit, ou n'avoit entendu parler des Clouds de Cinabre; comme un autre temps après, fut parlé des Pommes de Cuivre, pour fixer là dedans le Mercure avec la Lune.

Tandis que ces jeunesses passoient, un Gentilhomme étranger arriva grandement expert aux Sophistications, si bien qu'il en faisoit profit ordinairement, & vendoit sa besogne aux Orfévres, avec lequel je m'accompagnai le plûtôt qu'il me fut possible. Mais ce ne fut pas sans dépendre, afin qu'il ne me pensât point *Soufreteux*. Toutesfois je demeurai près d'un an en sa compagnie, avant qu'il me *voulsist* dêcla-

rer rien. Enfin, il me montra son Secret, qu'il estimoit fort grand, combien que de vrai il ne fût rien de parfait.

Cependant j'advertis mon Abbé de tout ce que j'avois pû faire, mêmes lui envoyai le double de la Pratique dudit Gentilhomme. Il me récrivit qu'il ne tint point à faute d'argent que je ne demeurasse encore un an à Paris, attendu que j'avois trouvé un tel commencement, lequel il estimoit fort grand, combien que contre mon opinion, pource que j'avois toûjours résolu en moi de n'user jamais de Matiére, qui ne demeurât toûjours telle, comme apparoissoit au commencement; ayant dèja bien connu qu'il ne se falloit pas tant peiner pour être méchant, & s'enrichir au dommage d'autrui. Parquoi, continuant toûjours mon entreprise, je demeurai un an, fréquentant les uns, puis les autres, de qui l'on avoit opinion qu'ils eûssent quelque chose de bon, & deux ans que j'y avois demeuré auparavant, fûrent trois.

Or j'avois dépendu la plus grande part de l'argent, quand je reçus des nouvelles de mon Abbé, qui me mandoit qu'incontinent après avoir vû sa Lettre, je l'allasse trouver. Ce que je fis, pource que je ne le voulois dédire en rien, comme nous avions juré & promis ensemble. Quand j'y fus arrivé, je trouvai des Lettres que

le Roi de Navarre (qui étoit grandement curieux en toutes choſes de bon eſprit) lui avoit écrit qu'il fît de ſorte, s'il avoit jamais délibéré de faire rien pour lui, que je l'allaſſe trouver à Peau en Bearn, pour lui apprendre le Sécret que j'avois appris dudit Gentil-homme, & d'autres que l'on lui avoit rapporté que je ſçavois, & qu'il me feroit fort bon traitement, & me récompenſeroit de trois ou quatre mille écus. Ce mot de quatre mille écus chatoüilla tellement les oreilles de l'Abbé, que ſe faiſant accroire qu'il les avoit dèja en ſa bourſe, il n'eut jamais ceſſé, que ne fûſſe parti pour aller à Pau, ou j'arrivai au mois de Mai, & où je fus ſans travailler environ ſix ſemaines, pource qu'il fallut recouvrer les Simples d'ailleurs. Mais quand j'eus achevé, j'eus la récompenſe que je m'attendois. Car encore que le Roi eût bonne volonté de me faire du bien, ſi eſt-ce qu'étant detourné par les plus grands de ſa Cour, même de ceux qui avoient été cauſe de ma venuë en icelle, il me renvoya avec un grand-merci; & que j'adviſaſſe s'il y avoit rien en ſes Terres, qui fût en ſa puiſſance de me donner; ſi comme Confiſcations, ou autres choſes ſemblables, qu'il me les donneroit volontiers. Cette réponſe me fut tant ennuyeuſe, que ſans m'attendre à ſes belles promeſſes, je m'en retournai vers l'Abbé.

Mais pource que j'avois oüi parler d'un Docteur Religieux, qui étoit estimé (& à bon droit) sçavant en la Philosophie Naturelle, je le voulus aller voir en revenant, lequel me détourna grandement de toutes ces Sophistications. Et après qu'il connut que j'avois étudié en la Philosophie, & fait les Actes & être Maître en icelle, dans Bordeaux, ainsi que je lui contai, il me dit d'un fort bon zéle, qu'il me plaignoit grandement de ce que je n'avois recouvré tant de bons Livres des Philosophes anciens, qu'on peut recouvrer ordinairement, avant qu'avoir perdu tant de temps, & dépendu tant d'argent à crédit en ces maudites Sophistications. Je lui parlai de la besogne que j'avois faite; mais il me sçut très-bien dire ce que c'étoit, & qu'elle ne soûtiendroit point beaucoup d'essais. Il me détourna tellement de toutes Sophistications pour m'occuper à la lecture des Livres des anciens Philosophes, afin de pouvoir connoître leur vraie Matiére (en laquelle semble gît toute la perfection de la Science) que je m'en allai trouver mon Abbé pour lui rendre compte des huit cens écus, qu'avions mis ensemble, & lui donner la moitié de la récompense que j'avois eu du Roi de Navarre. Etant donc arrivé devers lui, je lui contai le tout, de quoi il fut grandement marri, & encore

plus de ce que je ne voulois continuer l'Entrepriſe encommencée avec lui, pource qu'il avoit opinion que je fuſſe bon Opérateur. Toutesfois ſes priéres ne pûrent tant en mon endroit, que je n'enſuivîſſe le conſeil du bon Docteur, pour les grandes & apparentes raiſons qu'il m'avoit *adduites*, quand je parlai à lui. Et ayant rendu conte à mon Abbé de tous les frais que j'avois faits, il nous reſta quatre-vingt-dix écus à chacun, & le lendemain après nous départîmes. Je m'en allai à ma maiſon, avec délibération d'aller à Paris, & étant-là, ne bouger d'un logis, que je n'eûſſe fait quelque Réſolution, par la lecture de divers Livres des Philoſophes Naturels, pour travailler à notre Grand Oeuvre, ayant donné congé à toutes les Sophiſtications.

Parquoi, après que j'eus recouvré davantage d'argent de mes Arrentiers, m'en allai à Paris, où j'arrivai le lendemain de la Touſſaints, en l'année mil cinq cens quarante-ſix, & là j'achetai pour dix écus de Livres en la Philoſophie, tant des Anciens que des Modernes; une partie deſquels étoient imprimez, & les autres écrits de main: Comme la Tourbe des Philoſophes, le bon Tréviſan, la Complainte de Nature, & autres divers Traités, qui n'avoient jamais été imprimez: Et m'ayant

loüé une petite Chambre au Faux-bourg S. Marceau, fus là un an durant avec un petit Garçon qui me servoit, sans fréquenter personne, étudiant jour & nuit ces Auteurs: Si bien qu'au bout d'un mois je faisois une Résolution, puis une autre, puis l'augmentois, puis la changeois presque du tout; en attendant que j'en fisse une, où il n'y eût point de variété ni contradiction aux Sentences des Livres des Philosophes. Toutefois je passai toute l'Année, & une partie de l'autre, sans pouvoir gaigner cela sur mon étude, que je pûsse faire aucune entiére & parfaite Résolution.

Etant en cette perpléxité, je me remis à fréquenter ceux que je sçavois qui travailloient à cette Divine Oeuvre: Car je ne hantois plus tous les autres Opérateurs, que j'avois connus auparavant, travaillans à ces maudites Sophistications. Mais si j'avois contrariété en mon entendement sortant de l'étude, elle étoit augmentée, en considérant les diverses & variables façons, dequoi ils travailloient: Car si l'un travailloit avec l'Or seul, l'autre avec Or & Mercure ensemble, l'autre y mêloit du Plomb qu'il appelloit *sonnant*, parce qu'il avoit passé par la Cornuë avec de l'Argent-vif. L'autre convertissoit aucuns Métaux en Argent-vif, avec diversité de Simples par Sublimations. L'autre travailloit avec un

Atramant noir artificiel, qu'il disoit être la vraie Matiére, de laquelle Raimond Lulle usa, pour la Composition de cette grande Oeuvre. Si l'un travailloit en un Alambic, l'autre travailloit en plusieurs autres. & divers Vaisseaux de *Voirre*, & l'autre d'Airain, l'autre de Cuivre, l'autre de Plomb, l'autre d'Argent, & aucuns en Vaisseau d'Or. Puis l'un faisoit sa Décoction en Feu, fait de gros charbons, l'autre de bois, l'autre de Raisins, l'autre de chaleur de Soleil, & d'autres au Bain Marie.

De sorte que leur variété d'Opérations, avec lés contradictions que je voyois aux Livres, m'avoient presque causé un désespoir; lors qu'inspiré de Dieu par son S. Esprit, je commençai à revoir d'une grande diligence les Oeuvres de Raimond Lulle, & principalement son Testament & Codicile, lesquels j'adaptai tellement avec un Epître, qu'il écrivoit en son temps au Roi Robert, & un Broüillart que j'avois recouvré dudit Docteur, auquel il étoit inutile; que j'en fis une Résolution du tout contraire à toutes les Opérations que j'avois vû auparavant; mais telle que je ne lisois rien en tous les Livres, qui ne s'adaptât fort bien à mon opinion, mêmement la Résolution qu'Arnaud de Villeneuve a fait au fond de son Grand Rosaire,

re, lequel fut Maître de Raimond Lulle en cette Science. Tellement que je demeurai environ un an après, sans faire autre chose que lire, & penser à ma Résolution jour & nuit, en attendant que le terme de l'assenssement que j'avois fait de mon bien fût passé, pour m'en aller travailler chez moi: Où j'arrivai au commencement du Carême, délibéré de pratiquer madite Résolution; pendant lequel je fis provision de tout ce que j'avois de besoin, & dressai un Four pour travailler; si bien que le lendemain de Pâques je commençai.

Mais ce ne fut pas sans avoir divers empêchemens (desquels j'en tais les principaux) de mes plus prochains Voisins, Parens & Amis. L'un me disoit: Que voulez-vous faire, n'avez-vous pas assez dépendu là telles folies? L'autre m'assûroit que si je continuois d'acheter tant de ménu charbon, qu'on soupçonneroit de moi que je ferois de la fausse monnoye, comme il en avoit déja oüi parler. Puis venoit un autre, me disant que tout le monde, même les plus grands de notre Ville, trouvoient fort étrange que ne faisois profession de la Robe longue, attendu que j'étois licentié ès Loix, pour parvenir à quelque Office honnorable en ladite Ville. Les autres, qui m'étoient de plus près, me tançoient ordinairement,

disans: Pourquoi je ne mettois fin à ces folles dépenses, & qu'il me vaudroit mieux épargner l'argent pour payer mes Créanciers, & pour acheter quelque Office; me menaçant en outre, qu'ils feroient venir les Gens de la Justice en ma maison, pour me rompre le tout. Davantage, disoient-ils, si ne voulez rien faire pour nous, ayez égard à vous-même. Considérez qu'étant âgé de trente ans ou environ, vous ressemblez en avoir cinquante, tant se commence votre barbe à mêler, qui vous represente tout envieilli de la peine qu'avez enduré en la poursuite de vos jeunes folies. Et mille autres semblables adversités, desquelles ils m'importunoient ordinairement.

Si ces propos m'étoient ennuyeux, je vous le laisse à penser, attendu mêmement que je voyois mon Oeuvre continuer de mieux en mieux, à la conduite de laquelle j'étois toûjours *ententif*, nonobstant tels & semblables empêchemens, qui sans cesse me survenoient; & principalement des dangers de la peste, qui fut si grande en l'Esté, qu'il n'y avoit *marchier* ni *trafique* qui ne fût rompu: De sorte qu'il ne passoit jour, que je ne regardâsse d'une fort grande diligence l'apparition des trois Couleurs, que les Philosophes ont écrit devoir apparoître, avant la perfection de notre

Divine Oeuvre; lesquelles, graces au Seigneur Dieu, je vis l'une après l'autre; si bien que le propre jour de Pâques après, j'en fis la vraie & parfaite expérience sur l'Argent vif, échauffé dedans un *Crisol* lequel je convertis en fin Or devant mes yeux en moins d'une heure, par le moyen d'un peu de cette Divine Poudre. Si j'en fus aise Dieu le sçait. Si ne m'en *vantis-je* pas pour cela; mais après avoir rendu graces à notre bon Dieu, qui m'avoit tant fait de faveur & graces par son Fils, notre Rédempteur, JESUS-CHRIST, & l'avoir prié qu'il m'illuminât par son S. Esprit, pour en pouvoir user à son honneur & loüange. Je m'en allai le lendemain pour trouver l'Abbé en son Abbaye, pour satisfaire à la foi & promesse que nous avions fait ensemble; mais je trouvai qu'il étoit mort six mois auparavant, dequoi je fus grandement marri. Si fus bien de la mort du bon Docteur, dont fus averti en passant près de son Convent. Parquoi m'en allai en certain lieu, pour attendre là un mien Ami, & prochain Parent, ainsi qu'avions arrêté ensemble à mon partement, lequel j'avois laissé à ma maison avec Procure & charge expresse pour vendre tous & chacuns mes Biens paternels que j'avois, desquels il paya mes Créanciers, & distribua le reste sécretement à ceux qui

en avoient besoin ; afin que mes Parents & autres sentissent quelque fruit du grand bien que Dieu m'avoit donné, sans que personne s'en print garde. Mais au contraire, ils pensoient que moi, comme désespéré, en ayant honte des folles dépenses que j'avois faites, vendisse mon Bien pour me retirer ailleurs ; ainsi que me le rapporta ce mien Ami. Lequel me vint trouver le prémier jour du mois de Juillet, & nous allâmes à Losanne, ayant délibéré voyager & passer le reste de mes jours en certaine & plus renommée Ville d'Allemagne, avec fort petit train ; afin que ne fûsse connu, même par ceux qui verront & liront cettui mien Livre, pendant ma vie en notre Païs de France, lequel j'en ai voulu gratifier ; non pas pour être Auteur de tans de folles dépenses qu'on fait ordinairement à la poursuite de cette Science, qu'on estime communément Sophistique, pource qu'on ne voit rien en icelle du tout que Sophistications. D'autant que peu de Gens travaillent à la vraie & divine perfection : Mais plûtôt pour les en divertir, & les remettre au vrai chemin, au plus qu'il m'est possible.

Parquoi, pour conclusion de ma prémiére Partie, je supplie très-humblement tous ceux qui liront mon présent Opus-

cule, qu'il leur souvienne de ce que le bon Poëte nous a laissé par écrit, sçavoir: Ceux-là être bien-heureux, qui sont faits sages aux dépens & danger d'autrui; afin que voyans le discours comment je suis parvenu à la perfection de cette Divine Oeuvre, ils apprennent à cesser de dépendre, sous l'adveu des vaines & sophistiques *Déceptes*, pensant y parvenir par icelles. Car, comme je les ai dèja une fois advertis en mon Epître Liminaire: *Ce n'est point par cas fortuit qu'on y parvient, mais par longues & continuelles études des bons Auteurs*, quand c'est le bon plaisir de notre Dieu, nous assister par son S.Esprit. Car à grand peine jamais ceux qui l'ont ainsi connuë, la publient. Lequel je supplie très-humblement, qu'il lui plaise me donner la grace pour en bien user; comme je fais aussi d'assister à tous bons Fidéles, qui feront lecture de mon Opuscule, afin qu'ils en puissent rapporter quelque profit, pour en user à son honneur, & la loüange de notre Redempteur Jesus-Christ, auquel soit honneur & gloire aux Siécles des Siécles. Ainsi soit-il.

SECONDE PARTIE.

Contenant la vraie Métode pour faire lecture des Livres des Philosophes Naturels.

ARISTOTE, au prémier Livre de Phisique, nous a très-bien appris, Qu'il ne faut pas disputer contre ceux qui nient les Principes de la Science; mais contre ceux qui les confessent, lesquels se proposent divers Argumens, qu'ils ne peuvent *soudre*, pour leur ignorance; & par ainsi, demeurent toûjours en doute. C'est donc pour eux, en ensuivant notre bon Maître, que je me travaille, & non point pour les autres. Car, comme dit le même Auteur, disputer avec telles maniéres de Gens, c'est disputer des couleurs avec les Aveugles nez, lesquels, pource qu'ils n'ont point le moyen (à sçavoir la vûë) pour en juger, ne pourroient être persuadez qu'il y eût diversité de couleurs.

Parquoi, afin que les bons Fidelles & Enfans débonnaires, puissent rapporter quelque profit de mon Opuscule, trouvant en icelui soulagement & repos d'esprit, je me suis peiné le plus qu'il m'a

été possible, & d'autant que le Sujet de notre Divine Science le permet, à rédiger cette seconde Partie en vraie Métode, afin d'éviter la grande variété & confusion qui se présente ordinairement en la lecture des Livres des Philosophes. Ce qui me fait user du même ordre que j'ai tenu en mon étude, procédant par Divisions, comme s'ensuit.

I. Et prémiérement, je montrerai avec l'aide de notre bon Dieu, par qui notre Science a été inventée, & de quels Auteurs nous avons usé en la *Compilation* du présent Opuscule; déclarant la raison pourquoi ils l'ont écrite tant couvertement.

II. Puis nous prouverons la vérité & certitude d'icelle par divers Argumens, répondant au plus apparent qu'on a accoûtumé de faire, pour prouver le contraire; pource que le Lecteur diligent pourra *colliger* des autres Membres de notre Division, toutes & chacunes Solutions de tous autres Argumens, qu'on pourroit faire au contraire, & mêmement du tiers Membré & du quatriéme.

III. Tiercement, nous prouverons en quoi notre Science est naturelle, & comment elle est appellée *Divine* en parlant de ses Opérations principales, où nous déclareront l'erreur des Opérations d'aujourd'hui.

IV. Ce fait, nous déduirons la façon comment Nature boſoigne ſous terre, en la procréation des Métaux, montrant en quoi l'Art peut enſuivre Nature en ſes Opérations.

V. Puis nous déclarerons la vraie Matiére, qui eſt requiſe pour faire les Métaux ſur Terre.

VI. Déclarant enfin les principaux Termes de notre Science, où nous accorderons les Sentences plus néceſſaires des Philoſophes, qui apparoiſſent plus contraires, en faiſant la lecture de leurs Livres.

De ſorte que les vrais Amateurs de notre Science en pourront rapporter un grand profit, & nos Envieux & Détracteurs ordinaires en remporteront leur grande confuſion, bien témoignée par mon préſent Opuſcule, lequel j'ai voulu confirmer par les autorités des plus ſçavans & anciens Philoſophes & bons Auteurs: afin qu'ils ne prennent pour excuſe que c'eſt un Auteur nouveau qui a entrepris de déclarer leur impiété & continuelles déceptions.

PREMIER MEMBRE, ou Division.

Des prémiers Inventeurs de la Science.

POUR bien donc déclarer ceux qui ont été les prémiers Inventeurs de notre Science, nous faut *ramentevoir* la Doctrine que l'Apôtre Saint Jacques nous a laissée par écrit en sa Canonique, ~~c'est~~ ~~*Que tout Don, qui est bon, & tout Bien qui est parfait, nous est donné d'en-haut décendant du Pére des Lumiéres, qui est le Dieu éternel.*~~ Ce que je ne veux point adapter à notre propos en termes généraux, & tels qu'on peut adapter à toutes les choses crêées; mais singuliérement je dis que notre Science est tant *Divine* & tant *Supernaturelle* (j'entens en la seconde Opération, comme il sera plus amplement déclaré au tiers Membre de notre Division) qu'il est, & a été toûjours impossible, & sera à l'avenir à tous les Hommes la connoître, & la découvrir de soi-même; fussent-ils les plus grands & experts Philosophes qui jamais fûrent au monde. Car toutes les raisons & expériences naturelles nous défaillent en cela. De sorte qu'il a été justement écrit par les Auteurs anciens, *Que c'est le sécret, lequel notre bon Dieu a*

réservé, & donné à ceux qui le craignent & honorent, comme dit notre grand Prophête Hermès : *Je ne tiens cette Science*, dit-il, *d'autres que par l'inspiration de Dieu.* Ce que confirme Alphidius, disant : *Sçache, mon Fils, que le bon Dieu a réservé cette Science pour les Postérieurs d'Adam, & principalement pour les Pauvres & les Raisonnables.* Géber a affirmé le même, en sa Somme, disant : *Notre Science est en la puissance de Dieu, lequel pour être juste & benin, la baille à ceux qu'il lui plaît.* Tant s'en faut donc qu'elle soit en la puissance des Hommes, en tant qu'elle est *Supernaturelle*, moins inventée par eux.

Mais quant à ce qu'elle est Naturelle, c'est-à-dire, en ce qu'en ses prémiéres Opérations elle ensuit Nature, il y a diverses opinions pour sçavoir qui en a été le prémier Inventeur. Les uns disent que c'est Adam, les autres Æsculapius ; les autres disent qu'Enoch l'a connuë le prémier, lequel aucuns veulent être Hermès Trismégiste, que les Grecs ont tant loüé, même lui ont attribué l'Invention de toutes les Sciences occultes & sécrettes. De ma part je m'accorderois volontiers à la derniére opinion, pource qu'il est assez notoire qu'Hermès étoit fort grand Philophe, comme ses Oeuvres le témoignent; & que pour être tel, il a *enquis* diligem-

ment les Causes des Expériences ès choses naturelles, par la connoissance desquelles il a connu la vraie matiére, de laquelle Nature use ès concavités de la Terre, en la procréation des Métaux. Ce qui me fait croire cela, c'est que tous ceux qui l'ont ensuivi, sont venus par ce moyen à la vraie connoissance de cette Divine Oeuvre, comme sont Pythagoras, Platon, Socrate, Zenon, Haly, Senior, Rasis, Géber, Morien, Bonus, Arnaud de Villeneuve, Raimond Lulle, & plusieurs autres qui seroient trop longs à raconter. Desquels, même des plus principaux, nous avons *compilé* & assemblé notre présent Opuscule. Mais si c'est avec peine, leurs Livres en pourront témoigner; car ils les ont écrits de telle sorte; (ayans la crainte de Dieu toûjours devant les yeux) qu'il est presqu'impossible de parvenir à la connoissance de cette Divine Oeuvre, par la lecture de leurs Livres, comme dit Géber en sa Somme: *Ne faut point*, dit-il, *que le Fils de la Science se désespére, & se défie de la connoissance de cette Divine Oeuvre. Car en cherchant, & pensant ordinairement aux Causes des Composez naturels, il y parviendra. Mais celui qui s'attend la trouver par nos Livres, il sera bien tard quand il y parviendra.* Parce, dit-il en un autre lieu, *que les Philosophes ont écrit la*

vraie Pratique pour eux-mêmes, mêlans parmi la façon d'enquérir, les Causes pour venir à la parfaite connoissance d'icelle. Ce qui lui a fait mettre en sadite Somme, les principales Opérations, & choses requises à notre Divin Oeuvre, en divers & variables Chapitres : *Pource*, dit-il, *s'il l'avoit mise par rang & de suite, elle seroit connuë en un jour de tous; voire en une heure, tant elle est noble & admirable.* Cela même a dit Alphidius, écrivant *Que les Philosophes, qui nous ont précédé, ont caché leur principale intention sous diverses Enigmes, & innumérables Equivoques, afin que par la publication de leur Doctrine, le monde ne fût ruiné:* Comme de vrai il seroit, car tout exercice de labourage & de cultivement de terre; *toute trafique*; bref tout ce qui est nécessaire à la conservation de la vie humaine seroit perdu; pource que personne ne s'en voudroit entremettre, ayant en sa puissance un si grand Bien que cettui-ci. Parquoi Hermès, s'excusant au commencement de son Livre, dit: *Mes Enfans, ne pensez point que les Philosophes ayent caché ce grand Secret, pour envie qu'ils portent aux Gens sçavans & bien instruits, mais pour les cacher aux Ignorans & Malicieux, Car*, comme dit Rosinus, *par ce moyen l'Ignorant seroit fait semblable au Sçavant, & les Mali-*

cieux & Méchans en useroient au dommage & ruine de tout le Peuple. Semblables excuses a fait Géber en sa Somme, au Chapitre de l'Administration de la Médecine Solaire, disant *Qu'il ne faut point que les Enfans de Doctrine s'émerveillent, s'ils ont parlé couvertement en leurs Livres. Car ce n'est pas pour eux, mais pour cacher leur Sécret aux Ignorans, sous tant de variété & confusion d'Opérations; & cependant entraîner & acheminer par icelle les Enfans de la Science à la connoissance d'icelui. Pource que* (ainsi qu'il est écrit en un autre lieu) *ils n'ont point écrit la Science inventée, sinon pour eux-mêmes: mais ont baillé les moyens pour la connoître.*

C'est donc la raison pourquoi tous les Livres des Philosophes sont pleins de grandes difficultés. Je dis grandes, pource qu'elles sont *innumérables.* Car qu'est-il possible de voir au monde plus difficile, que de trouver une contrariété si grande entre tant d'Auteurs renommez & sçavans? Même dedans un Auteur seul y trouver contradiction en sa Doctrine? Comme témoignent assez les Ecrits de Rasis, quand il dit aux Livres des Lumiéres: *J'ai assez montré en mes Livres le vrai Ferment qui est requis pour les multiplications des Teintures des Métaux; lequel j'ai affermé en un autre lieu n'être point le vrai Levain;*

en délaissant la vraie connoissance, à celui qui aura le jugement bon & subtil, pour le connoître.

D'autre part, si l'un écrit que *notre vraie Matiére est de vil prix, & de néant; trouvée par les fumiers*, comme dit Zenon, en la Tourbe des Philosophes; incontinent en ce même Livre Barseus dit, *Ce que vous cherchez n'est point de peu de prix.* L'autre dira *Qu'elle est grandement précieuse, & ne se peut trouver qu'avec grands frais.*

Davantage, si l'un a appris à préparer notre Matiére en divers Vaisseaux, & par diverses Opérations, comme a fait Géber en sa Somme; il y en a un autre qui assurera, qu'on n'a besoin que d'un Vaisseau, pour parfaire notre Divine Oeuvre, comme disent Rasis, Lilium, Alphidius, & plusieurs autres.

Puis, quand on aura lû dans un Livre, *Qu'il faut demeurer neuf mois à la Procréation & Faction de notre Divine Oeuvre*; comme a écrit le même Rasis, on trouvera dans un autre, *Qu'il y faut un an*, comme dit Rosinus & Platon.

Et puis l'on trouve les termes d'iceux tant variables (j'entens en apparence) & mal déclarez, qu'il est impossible aux Hommes, ainsi que dit Raymond Lulle, découvrir la vérité d'entre tant de diver-

ſes opinions, ſi le bon Dieu ne nous inſpire par ſon Saint Eſprit, ou ne nous la rêvéle par quelque Perſonne vivante. Qui eſt la cauſe que nous ne voyons jamais perſonne qui l'ait faite, ni n'en ſçavons rien, que juſqu'après leur mort; pource que l'ayant acquiſe avec une ſi grande peine, je croi fermement qu'ils la céleroient à eux-mêmes, s'il leur étoit poſſible; tant s'en faut qu'ils la communicâſſent à un autre.

Parquoi, en enſuivant les raiſons cideſſus *amenées*, il ne faut jamais trouver étrange, avec le commun Populaire, ſi l'on ne voit Perſonne, qui ait fait cette Divine Oeuvre; ains plûtôt s'émerveiller avec les Sçavans, comme ſil y en ait aucun qui ſoit parvenu à la vraie connoiſſance d'icelle.

II. MEMBRE.

De la Certitude & Vérité de la Science.

MAIS, pourſuivant notre ordre commencé, il faut déclarer le ſecond Membre de notre Diviſion, ſçavoir comme notre Science eſt certaine & véritable. Toutesfois avant que commencer, il faut que je contente les oreilles délica-

tes des Calomniateurs, lesquels pour être *coûtumiers* à reprendre les labeurs d'autrui, (pource que les leurs ne connoissent point la lumiére) diront que j'ai mal retenu la Doctrine d'Aristote, qui a écrit au 7. Livre de sa Phisique, *La Définition est la vraie forme du Sujet défini.* Et par ainsi, puisque j'ai entrepris traiter la déclaration, & vraie Métode de cette Science, (communément appellée Alchimie) je devois commencer par sa Définition, pour mieux déclarer la propriété des termes d'icelle. Mais je les renvoyerai volontiers aux Auteurs qui nous ont précédé, lesquels s'étant mis en devoir d'en bailler certaine Définition, ont été contraints confesser, qu'il est impossible d'en donner; comme témoignent les Ecrits de Morien, Lilium, & plusieurs autres. A raison dequoi ils en ont assigné, en leurs Livres, diverses & variables Descriptions, par lesquelles ils montrent les effets de notre Science; pource qu'elle n'a point des Principes familiers, comme en ont toutes les autres Sciences.

De ma part, j'en dirai ce que me semble. *C'est donc une partie de Philosophie Naturelle, laquelle démontre la façon de parfaire les Métaux sur terre, imitant Nature en ses Opérations, au plus près que lui est possible.* Laquelle Science nous disons être certaine pour beaucoup de raisons.

1. Prémiérement, il eſt tout réſolu entre tous les Philoſophes qu'il n'y a rien plus certain que la vérité; laquelle, comme dit Ariſtote, appert là où il n'y a point de contradiction. Or eſt-il ainſi que tous les Philoſophes, qui ont écrit en cette Divine Philoſophie, les uns après les autres; les uns écrivans en Hébreu, les autres en Grec, les autres en Arabe, les autres en Latin, & en autres diverſes Langues, ſe ſont tellement entendus, & accordez enſemble, encore qu'ils ayent écrit ſans Equivoques & Figures (pour les raiſons ci-deſſus amenées) qu'on jugeroit à bon droit qu'ils ont écrit leurs Livres en un même Langage, & à un même temps; combien qu'ils ayent écrit les uns cent ans, les autres deux cens ans, voire mil, après les autres, comme dit Senior: *Les Philoſophes*, dit-il, *ſemblent avoir écrit diverſes choſes, ſous divers noms & ſimilitudes; combien que de vrai ils n'entendent qu'une même choſe.* Raſis, au Livre des Lumiéres, afferme le même, diſant: *Que ſous diverſes Sentences, qui nous ſemblent contraires au commencement, les Philoſophes n'ont jamais entendu qu'une même choſe*; deſquels nous avons un autre témoignage grandement évident: Car ceux-mêmes qui ont écrit en autres Sciences des Livres grandement ſçavans & approuvez, en ont

aussi écrit en cette-ci, affermans icelle être fort véritable.

2. Et quand bien nous n'aurions autre *probation* que la Sentence du Philosophe, qui dit au 2. des Ethiques, *Que ce qui est bien fait, se fait par un Moyen*, cela seroit assez suffisant pour nous assurer de la vérité de notre Science. Car tous ceux qui ont écrit d'icelle, s'accordent en cela, *Qu'il n'y a qu'une seule voie pour parfaire notre Divine Oeuvre*; comme dit Géber en sa Somme. *Notre Science*, dit-il, *n'est point parfaite par diverses choses; mais par une seule, en laquelle nous n'ajoûtons ni diminuons aucune chose, fors les choses superfluës, que nous en séparons en sa préparation.* Cela même témoigne Lilium quand il écrit, *Que toute nôtre Maîtrise* (Magistére) *est parfaite par une seule Chose, par un seul Régime, & par un seul Moyen.* Autant en ont écrit tous les autres Philosophes, encore qu'ils apparoissent divers en leurs Sentences.

3. Davantage, nous tenons pour plus que certain, notte Science être très-véritable, par l'expérience très certaine que nous en avons vûë, qui est la principale assurance quant à nous, comme disent Rasis & Senior.

4. Mais pour la démontrer telle, au plus près qu'il nous sera possible, à ceux qui

en peuvent justement douter, il nous faut accorder avec tous les Philosophes, que notre Science est compriſe sous la partie de la Philosophie Naturelle, qu'ils ont appellée assez proprement Opérative ; la conjoignant en cela avec la Médecine. Or est-il ainsi que la Médecine ne nous peut montrer la vérité & certitude de sa doctrine, que par expérience. Et qu'il soit vrai, quand nous lisons en ses Livres, que toute Colére est évacuée par la Rhubarbe, nous n'en pouvons croire rien *plus avant* de certain, que ce que l'expérience nous montre; laquelle nous assure que ladite Colére est guérie par l'application dudit Simple. Ainsi nous dirons à notre propos, parlant par similitudes (parce que notre Divine Oeuvre ne peut recevoir aucune vraie comparaison) que si l'expérience nous montre que la fumée du Plomb, ou la fumée des Atramens, congéle l'Argent-vif, cela nous peut assurer (j'entens nous induire à croire) qu'il est faisable, pouvoir préparer une Médecine grandement parfaite, & semblable au naturel & qualité des Métaux, par laquelle nous puissions arrêter l'Argent vif, & parfaire les autres Métaux imparfaits par sa projection ; attendu mêmement que les Composez Minéraux imparfaits congélent l'Argent-vif, & le réduisent à leur naturel. Par

plus forte raiſon donc, les parfaits par notre Art, & dûëment préparez par l'aide d'icelui, les congélent, & réduiſent ſemblables à eux, tous autres Métaux imparfaits, par leur grande & exubérante Décoction, qu'ils ont acquiſe par l'adminiſtration de notre Art.

5. Et pour contenter *plus avant* les Gens curieux d'aujourd'hui, nous *adduirons* quelques autres Argumens pour mieux les induire à croire la vérité de notre Science. Or eſt-il certain que tout ce qui fait la même Opération d'un Compoſé, eſt du tout ſemblable à lui, comme dit Ariſtote au 4. des Météores, quand il déclare que tout ce qui fait Opération d'un œil eſt œil. Puis donc que notre Or (c'eſt à-dire, celui que nous faiſons par notre Divine Oeuvre) eſt du tout ſemblable à l'Or minéral, & que toute la doute eſt aujourd'hui en cela, pour voir ſi l'Or que nous faiſons eſt parfait; il me ſemble avoir aſſez montré (en enſuivant l'autorité des Philoſophes) que notre Science eſt très-certaine. Il eſt vrai, diront-Ils, que c'eſt aſſez prouver, pour ceux qui en ont vû l'expérience; mais non pas pour les autres; pour leſquels, afin qu'ils n'ayent aucune doute, j'amènerai les raiſons ſuivantes.

6. Ariſtote au 4. Livre des Météores,

au Chapitre des Digestions dit, *Que toutes choses qui sont ordonnées pour être parfaites, lesquelles par faute de Digestion, sont démontrées telles, peuvent être parfaites par continuelle digestion.* Or est-il ainsi, que tous les Métaux imparfaits sont demeurez tels, par faute de Digestion. Car ils ont été faits, pour être convertis finablement en Or, & par ce moyen être parfaits; ainsi que l'expérience nous témoigne, comme nous déclarerons ci-après, en déclarant le quatriéme Membre de no-Division. Ils pourront donc être parfaits par continuelle Décoction, que Nature fait aux *concaves* de la Terre. Et notre Art les parfait sur Terre, par la projection de notre Divine Oeuvre; comme nous déclarerons *plus avant*, au pénultiéme Membre de notre Division.

7. Davantage, si les quatre Elémens, qui sont contraires en aucunes qualités, sont convertis l'un en l'autre, comme dit Aristote au 2. Livre des Générations; par plus forte raison, les Métaux, qui sont tous d'une même Matiére, & par ainsi non contraires en qualités, se convertiront l'un en l'autre. Qui est la raison pourquoi Hermès a appellé leur procréation circulaire; mais un peu improprement, comme lui-même témoigne; pource que les Métaux ne sont point procréez par Nature, pour

de parfaits revenir imparfaits, & que l'Or fût fait Plomb, ou l'Argent Eſtain; & ainſi des autres. Mais pour être faits parfaits, par ordre, & par continuelle Décoction, juſqu'à ce qu'ils ſoient parfaits; & par conſéquent faits Or: comme l'expérience nous montre évidemment. Et par ainſi leur génération n'eſt point entiérement circulaire, combien qu'elle le ſoit en partie.

Ces raiſons & autres ſemblable, (que je laiſſe pour le préſent, pource que mon petit Opuſcule ne pourroit comprendre tout diſcours, qu'on pourroit faire ſur ce propos) ſeroient aſſez ſuffiſantes, pour démontrer la vérité & certitude de notre Science, n'étoit les Argumens qu'on a accoûtumé de faire au contraire; qui troublent tellement les entendemens des bons Enfans de Doctrine, qu'ils ſont toûjours en doute, croyans tantôt l'un, puis l'autre; ſi bien qu'ils n'ont jamais repos en leurs eſprits. Mais afin que deſormais ils puiſſent croire notre Science être très véritable, je leur veux apprendre la vraie ſolution du plus violent & apparent Argument, qu'on a accoûtumé de faire au contraire; par laquelle ils connoîtront que leurs Argumens, & tous autres ſemblables n'ont rien qu'une ſeule apparence de vérité.

Ils sont tous *coûtumiers* faire un Argument, qu'ils fondent sur l'autorité du Philosophe, au quatriéme des Météores, laquelle a été pareillement d'Avicenne, comme dit Albert le Grand : *En vain*, dit il, *se travaillent les Opérateurs du jourd'hui pour parfaire les Métaux, car il n'y parviendront jamais, si prémiérement ils ne les réduisent en leur prémiére Matiére.* Or est-il ainsi que nous ne les y réduisons point ; par conséquent ne faisons rien que Sophistications, comme en a écrit le même Albert, disant : *Tous ceux qui colorent les Métaux par diverses façons de Simples, en diverses Couleurs, sont vraiement Gens trompeurs & déceveurs ; s'ils ne les réduisent en leur prémiére Matiére.*

De ma part, je sçai bien que beaucoup de Gens sçavans ont entrepris la solution de cet Argument, pource que c'est le plus apparent qu'on fasse. De sorte que les uns disent, qu'encore que par la projection de notre Divine Oeuvre sur les Métaux imparfaits, nous ne les réduisons point en leur prémiére Matiére ; si est-ce qu'en la Composition d'icelle, nous l'avons réduite en Soufre & Argent-vif, qui sont la vraie Matiére des Métaux (comme nous déclarerons au quatriéme Membre de notre Division) & que pour la grande perfection qu'elle a acquise en sa Décoction, elle est

ſuffiſante pour parfaire tous les Métaux imparfaits en Or par ſa projection, ſans les réduire particuliérement en leur prémiére Matiére. Telle a été l'opinion d'Arnaud de Villeneuve en ſon grand Roſaire, lequel Raymond Lulle enſuit en ſon Teſtament. Mais *ſauf* l'honneur & révérence de ces deux ſçavans Perſonnages, il me ſemble que c'eſt parler contre toute l'opinion des Philoſophes. Car puiſqu'ils accordent qu'il faut réduire les Métaux en leur prémiére Matiére (ce qui ſe fait par mouvement & corruption, comme dit Ariſtote) ils veulent faire entendre, Que par la ſeule Fonte, & Projection de notre Divine Oeuvre ſur les Métaux, ils ſont corrompus & dénuez de leurs prémiéres Formes, qui eſt une choſe indigne de tous les Philoſophes. D'autres ont *amené* diverſes & variables ſolutions, comme l'on peut voir en leurs Livres.

Quant à moi, j'en dirai ce qu'il m'en ſemble. Il eſt trop vrai que ſi nous voulions faire des Métaux de nouveau, ou bien ſi nous voulions faire d'iceux terres, pierres, ou autres choſes ſemblables, totalement différentes des Métaux; il faudroit les réduire en leur prémiére Matiére, par les moyens ci-deſſus déclarez. Mais puiſque toute notre intention n'eſt autre que de parfaire les Métaux imparfaits en Or,

Or, sans les transformer en nouvelles Matiéres différentes de leur propre nature; mais plûtôt les purger & nettoyer, par la projection de notre Divine Oeuvre, afin qu'ils soient parfaits par la grande & exubérante perfection d'icelle ; il n'est point de besoin les réduire en leur prémiére Matiére. Car il est trop notoire, que ce sont deux choses grandement différentes; parfaire l'imparfait, & le faire de nouveau. Autrement il s'ensuivroit qu'il faudroit remettre toute choses demi cuites en leurs prémiéres Formes, pour les achever de cuire; choses indignes de tous les Philosophes.

Quant à d'autres Argumens, qu'on a accoûtumé de faire, je m'en tais pour le présent, pource qu'on trouve la solution d'iceux dans les Livres des bons Auteurs, & puis le Lecteur diligent & studieux en pourra inventer la plus grande part, tant par ce que nous avons dit, que par ce que nous déclarerons ci-après; attendu mêmement qu'il me semble avoir déclaré le plus difficile, & mal-aisé à *soudre*, qu'on ait accoûtumé de faire. Toutesfois je ne veux oublier en ceci l'autorité d'Avicenne, lequel, parlant de la contradiction qu'Aristote a fait en sa jeunesse à l'opinion de tous les Philosophes anciens, dit: *Je j'ai point d'excuse légitime, pource que j'ai*

connu l'intention de ceux qui nient notre Science, & de ceux qui l'eſtiment être véritable. Les prémiers, comme Ariſtote, & pluſieurs uſent de raiſons qui ont quelque peu d'apparence, mais non point véritables. Les autres en ont fait d'autres, mais grandement éloignées de celles qu'on a accoûtumé de voir aux autres Sciences. Voulant dire par cela que notre Science ne peut être prouvée par certaines Démonſtrations, comme toutes les autres; pource qu'elle procéde d'autre façon toute contraire aux autres, en célant & cachant la propriété de ſes termes; au lieu que les autres s'efforcent de la déclarer.

III. MEMBRE.

Que la Science eſt naturelle; pourquoi appellée Divine, & qu'elles Opérations ſont néceſſaires pour faire l'Oeuvre.

PARQUOI, en continuant l'ordre de ma Diviſion, je déclarerai le tiers Membre d'icelle, montrant quelles Opérations ſont néceſſaires à la *Faction* de notre Divine Ouvre, déclarant prémiérement comment notre Science eſt Naturelle, & pourquoi elle eſt appellée Divine. En quoi l'on connoîtra les grandes & lourdes

fautes des Opérateurs d'aujourd'hui.

Pour bien donc entendre en quoi notre Science est naturelle, il nous faut sçavoir ce qu'Aristote a enseigné des Opérations de Nature. Lequel a très-bien montré qu'elle besogne sous Terre, en la procréation des Métaux, des quatre Qualités; ou (pour parler communément) des quatre Elémens, appellez Feu, Air, Eau & Terre; desquelles les deux contiennent les deux autres. Sçavoir la Terre contient le Feu, & l'Eau contient l'Air. Et partant, parce que notre Matiére est faite d'Eau & de Terre (comme nous dirons dans le pénultiéme Membre de nos Divisions) elle est dite justement Naturelle, parce qu'en sa Composition les quatre Elémens y entrent; dont les deux sont cachez aux yeux corporels; sçavoir le Feu & l'Air, lesquels il faut comprendre des yeux de l'entendement, comme dit Raimond Lulle en son Codicile. *Considére bien*, dit-il, *en toi-même la nature & propriété de l'Huile, que les Sophistiques ont appellé* Air (*pource qu'ils disent qu'il abonde plus en sa qualité*) *car ton œil ne te montre point la différence & propriété d'icelui.* Montrant assez par cela que les quatre Elémens, ne sont pas tous évidens dans notre Divin Oeuvre, comme plusieurs ont faussement estimé, ainsi que nous dirons en déclarant

les Termes de notre Science.

Davantage, elle eſt dite Naturelle, parce qu'en ſa prémiére Opération, elle imite Nature au plus près qu'il lui eſt poſſible, car *elle ne la peut imiter en tout*, comme dit Géber en ſa Somme. Qu'il ſoit vrai, les Philoſophes Naturels, qui nous ont précédé, nous en aſſurent. Leſquels, après avoir diligemment connu, comme Raimond Lulle en ſon Epître au Roi Robert, & Albert le Grand en ſon Traité des Simples Minéraux, *Que la façon de quoi Nature travaille ſous Terre en la procréation des Métaux, n'eſt que par Décoction continuelle de la vraie Matiére d'iceux; laquelle Décoction ſépare le monde de l'immonde, le pur de l'impur, le parfait de l'imparfait, par évaporation continuelle, qui ſont cauſées de la chaleur de la Terre minérale, échauffée en partie par la chaleur du Soleil.* Car il ne fait pas tout ſeul l'entiére & parfaite Décoction, ainſi que très-bien a déclaré le bon Tréviſan, & comme même l'expérience nous montre ordinairement ès Miniéres, où il ſe trouve diverſité de Métaux & de Matiéres, les unes groſſiéres, les autres ſubtiles & pures, qui ſont volontiers élevées au plus haut. Notre Science, donc, imitant en cela Nature, procéde au commencement en la prémiére Opération, par Sublimation, pour puri-

fier très-bien notre Matiére; pource qu'il nous eſt impoſſible la préparer autrement, comme dit Géber en ſa Somme, & Raſis au Livre des Lumiéres, quand il dit: *Le commencement de notre Oeuvre eſt ſublimer.* Parquoi elle eſt dite à bon droit Naturelle.

Ce qui a fait écrire à ceux qui nous ont précédé que notre Divine Oeuvre n'eſt point artificielle. Car ce que nous faiſons c'eſt miniſtrer par Art à Nature la Matiére dûë pour la Compoſition d'icelle, laquelle Nature n'a point ſçû conjoindre pour la perfection de notre Divine Oeuvre, parce que ſes actions ſont continuelles.

Et pour raiſon de cette admirable Conjonction d'Elémens, notre Science eſt appellée Divine. Laquelle Conjonction les Philoſophes ont appellé la ſeconde Opération, & d'autres l'appellent Diſſolution, diſant, *Que c'eſt le Sécret des Sécrets*, & Pythagoras, *C'eſt le grand Sécret*, dit-il, *que Dieu a voulu cacher aux Hommes.* Et Raſis, au Livre des Lumiéres, dit: *Si tu ignores la vraie Diſſolution de notre Corps, ne commence point à travailler; car icelle ignorée, tout le reſte nous eſt inutile*: Laquelle il nous eſt du tout impoſſible ſçavoir par les Livres, moins par la connoiſſance des Cauſes naturelles, qui

est la raison pourquoi notre Science est appellée Divine, comme dit Alexandre: *Notre Corps* (qui est notre Pierre cachée) *ne peut être connu ni vû de nous, si le bon Dieu ne le nous inspire par son Saint Esprit, ou apprend par quelque Homme vivant, sans lequel Corps notre Science est perduë.* Et c'est la Pierre de laquelle parle Hermès en son quatriéme Traité, quand il dit: *Il faut connoître notre divine & précieuse Pierre, laquelle crie incessamment, défends-moi, & je t'aiderai; rends-moi mon droit & je te secourirai.* De ce même Corps caché il parle en son prémier Traité, quand il dit: *Le Faucon est toûjours au bout des Montagnes, criant: Je suis le Blanc du Noir, & le Rouge du Citrin.*

Or la raison pourquoi notre Science nous est inutile sans ladite Conjonction, c'est qu'à la naissance & procréation de notre Divine Oeuvre, la partie volatile emporte quant & soi la fixe: & par ainsi nous ne sçaurions faire qu'elle fût fixe & permanente au feu, si nous ne faisions par un admirable (voire supernaturelle) Conjonction que le fixe retint le volatil; afin que lors soit fait ce que tous les Philosophes commandent, sçavoir *le Volatil fixe, & le Fixe volatil*: Laquelle Conjonction se doit faire sur l'heure même de sa naissance, comme dit Haly au Livre de ses

Sécrets : *Celui qui ne trouvera notre Pierre sur l'heure de sa naissance, ne faut point qu'il en attende une autre en sa place. Car celui qui a entrpris notre Divine Oeuvre, sans connoître l'heure déterminée de sa naissance, n'en rapportera que peine & tourment.* Cette même Conjonction Rasis a appellée fort proprement *les Poids & Régimes des Philosophes*; nous conseillant, que si nous ne les connoissons très-bien, de ne nous entre-mettre point à travailler à notre Divine Oeuvre; disant, *Que les Philosophes n'ont rien tant caché que cela.* Comme de vrai, ils le démontrent assez en leurs Ecrits. Car si l'un dit que cette divine Conjonction doit être faite le septiéme jour; l'autre dit au quarantiéme; l'autre au centiéme; l'autre au bout de sept mois; l'autre à neuf, comme Rasis; l'autre au bout de l'an, comme Rosinus: De sorte qu'il n'y en a pas deux qui s'accordent; combien que de vrai il n'y ait qu'un seul terme, voire un seul jour, voire même une seule heure, en laquelle il faut faire la Conjonction pour sa propre Décoction. Mais pour l'envie qu'ils ont de la tenir sécrette, ils ont de propos délibéré écrit les termes différens les uns des autres; encore qu'ils s'entendent très-bien entre eux, qu'il n'y a qu'un seul terme; sçachant très-bien qu'icelui connu, le reste

n'eſt qu'Oeuvre de Femmes & Jeu d'Enfans, comme dit Socrate: *Je t'ai montré la vraie Diſpoſition du Plomb blanchi*; c'eſt-à-dire la vraie Préparation de notre Matiére qui apparoît noire au commencement de Plomb, puis eſt faite blanche par notre continuelle Décoction: *Et ſi tu l'as très-bien connuë, le reſte n'eſt qu'Oeuvre de Femmes & Jeu d'Enfans*: Voulant dire par cela qu'il n'y a beſogne plus aiſée, que la nôtre, après ladite Conjonction, comme de vrai il eſt. Et puiſqu'il n'eſt beſoin que de cuire les deux Matiéres dèja aſſemblées, & que pendant icelle Décoction on eſt en repos, il eſt très-certain qu'on y a grand plaiſir; comme dit Ariſtote au 2. des Ethiques: Qu'on a plus de plaiſir en ſe repoſant qu'en travaillant. Et qu'il ſoit vrai, Raſis, au Livre des trois Paroles, dit: *Que toutes les Diſſolutions, Calcinations, Sublimations, Dealbations, Rubifications, & toutes autres Opérations, que les Philoſophes ont écrit être néceſſaires, pour ~~par~~faire notre Divine Oeuvre, ſe font dans le feu ſans le bouger.* Pythagoras, en la Tourbe, a écrit le même, diſant: *Que tous les Régimes, requis à la perfection de notre Divine Oeuvre, ſont parfaits par la ſeule Décoction.* Barſenne, au même Livre, dit: *Qu'il faut Décuire, Teindre & Calciner notre Divine Oeuvre;*

Oeuvre ; mais toutes ces Opérations, dit-il, *se font par la seule Décoction.*

Toutesfois, afin que nos Calomniateurs ne disent que toutes leurs Opérations ne sont aussi que Décoctions, je veux leur alléguer d'autres Sentences des anciens Philosophes, pour leur ôter toutes excuses, & démontrer comme à l'œil leurs erreurs & ignorances.

Alphidius nous témoigne, *Que nous n'avons besoin en la Composition de notre Divine Oeuvre, que d'une seule Matière, qu'il appelle assez proprement Eau, & d'une seule Action, c'est la Décoction, laquelle se fait en un seul Vaisseau, sans jamais y toucher.*

Le Roi Salomon témoigne le même, quand il dit, *Qu'à la Faction de notre Divine Oeuvre*, qu'il appelle notre Soufre, *nous n'avons qu'un seul moyen.*

Lilium a écrit le même, disant, *Que notre Divine Oeuvre est faite dedans un seul Vaisseau, par un seul moyen, & par une seule Décoction.*

Mahomet déclare assez le semblable, disant: *Que nous n'avons qu'un seul Moyen, sçavoir la Décoction, & un seul Vaisseau, pour faire notre Divine Oeuvre, tant la Blanche que la Rouge.*

Avicenne a été de même opinion, quand il parle plus proprement que pas un, di-

sant : *Que toutes les Disposítions, c'est-à-dire, toutes les Opérations, requises à la Composition de notre Divine Oeuvre, se font dans un seul double Vaisseau.*

Si donc notre Divine Oeuvre est faite dans un seul double Vaisseau, & par une seule Décoction, comme de vrai elle est; il faut que la plûpart des Opérateurs d'aujourd'hui confessent leurs grandes fautes & erreurs, pource que je ne sçache en avoir vû aucun, qui n'eût des trois ou quatre Fourneaux; tel étoit qui en avoit dix & douze; l'un pour distiller; l'autre pour calciner; l'autre pour dissoudre; l'autre pour sublimer; accompagnez d'une infinité de Vaisseaux pour ~~par~~faire leurs Oeuvres. Mais ils y sont encore, & y seront toûjours, s'ils ne corrigent leurs fautes, avant qu'ils parviennent à la faction de notre Divine Oeuvre.

Je me tais d'un tas de séparations, qu'ils font, à ce qu'ils disent, des quatre Elémens; pource qu'elle fera plus à mon propos, quand je déclarerai la nature des quatre Elémens, en déclarant les Termes de notre Science. Il me suffit pour le présent d'avoir montré la façon & vrai Moyen pour connoître, comme à l'œil, ceux qui sont éloignez de la vérité de notre Science, ou ceux qui sont dans le vrai chemin. Car, comme nous avons montré ci-dessus, &

montrerons encore ci-après, il n'y a qu'un seul Moyen, une seule façon de faire, & ce dedans un seul Vaisseau (que Raimond Lulle appelle *Himen*) & dedans un seul Fourneau (que le bon Trévisan appelle *Feu clos*, *humide*, *vaporeux*, *continuel & digérant*) sans jamais y toucher que notre Décoction ne soit parfaite. Tant s'en faut qu'il y faille tant de fatras, ni tant de folles dépenses qu'on a accoûtumé d'y faire.

Je n'ignore point qu'il n'y ait entr'eux quelques-uns qui lisent les Livres; combien que de vrai ils soient bien Clercs, (car ils travaillent tous à crédit) qui me diront, Pourquoi nous taxez-vous ainsi? vû que Géber, en sa Somme, nous apprend diverses Préparations, tant du Soufre que de l'Argent-vif, ensemble du Corps & de l'Esprit. Et Rasis, au Livre du Parfait Magistére, témoigne que les Corps & les Esprits sont préparez par divers Moyens, & en apprend beaucoup de maniéres. Mais il ne faut point me peiner grandement pour leur répondre, leur ayant déja répondu, parce que j'ai dit auparavant. Car telles & semblables Sentences ont été écrites, pour cacher la vraie Préparation de notre Divine Oeuvre, comme nous avons dit au prémier Membre de notre Division. Ce que même Géber témoigne en sa Somme, au Chap. des

différences des Médecines : *Il y a*, dit-il, *une seule Voie parfaite, laquelle nous relève & soulage de nous peiner à toutes autres Préparations.*

IV. MEMBRE.

Comment la Nature travaille dans les Mines pour faire les Métaux.

AINSI, en continuant notre Division, je déclarerai la façon comment Nature besogne aux concavitez de la Terre dedans les Mines, en la procréation des Métaux. En quoi l'on connoîtra en quelles Opérations l'Art se peut ensuivre, & conséquemment quelle est la vraie Matiére, requise pour les parfaire sur Terre. Mais parce que c'est le principal Point de notre Science, comme dit Géber au commencement de sa Somme, & Avicenne, qui défend de s'entremettre de la Pratique d'icelle, si l'on n'a prémiérement connu les vrais Fondemens & Matiére des Mines, j'ensuiverai, en la déclaration d'icelle, les principaux Auteurs & plus expérimentez en la Pratique des Mines, comme témoignent leurs Ecrits.

Or est-il tenu pour tout résolu, & plus que certain entre tous les Philosophes, Que tous *Simples*, qui sont congélez,

par le froid, abondent en leur prémiére Matiére, en humidité aquatique; comme a écrit Ariſtote, au quatriéme des Météores. Parquoi, puiſque les Métaux étans fondus, ſont congélez par le froid; il faut dire qu'ils abondent en leur prémiére Matiére en humidité aquatique. Toutesfois, Albert le Grand (qui a de plus près enquis les Cauſes en la procréation des Métaux, que tout autre) montre très-bien que cette humidité aquatique, n'eſt point l'humidité commune, que nous voyons en l'Eau, & en autres *Simples*. Car l'expérience nous montre qu'elle eſt réduite & convertie en fumée par la violence du feu. Mais il eſt ainſi que les Métaux, étans fondus, ne ſont point convertis en fumée. il faut donc dire que leur Humidité eſt mêlée avec quelqu'autre Matiére qui les retient ſur le feu, & qui *garde* qu'ils ne ſoient convertis en fumée par la violence d'icelui. Or il n'y a Matiére, qui reſiſte plus au feu que l'Humidité viſqueuſe, quand elle eſt mêlée avec la partie terreſtre & ſubtile; comme témoigne Bonus, Philoſophe Italien, & ainſi que l'expérience nous le certifie. Parquoi donc il faut dire que l'Humidité, qui eſt aux Metaux, eſt telle.

Mais pource que nous voyons qu'il y a des Humidités en iceux, qui ſont conſumées par le feu, ſans que pour cela ils

soient consumez; comme l'expérience nous montre en leur purgations: Il nous faut nécessairement confesser, avec les principaux Auteurs de notre Science, Qu'en la composition des Métaux il y entre deux façons d'Humidités visqueuses; l'une au dehors, qu'ils appellent *extrinséque*, & l'autre au dedans, qu'ils appellent *intrinséque*. Et pource que la prémiére est grossiére, & n'est point bien & parfaitement mêlée avec sa Matiére terrestre & subtile, elle est facilement *arse* & consumée par le feu. Mais la seconde est grandement subtile, & tellement mêlée avec sa partie terrestre, que toutes deux ensemble ne sont qu'une simple Matiére; laquelle ne peut être en partie consumée par le feu, qu'elle ne le soit du tout entiérement. Et d'icelle est procréé & fait le Vif-argent que nous voyons communément. Ce que ses effets montrent par expérience (comme a très-bien dit Arnaud de Ville-neuve,) laquelle nous certifie que les deux susdites Matiéres sont conjointes parfaitement en lui. Car, ou le Terrestre retient l'Humidité avec soi, ou l'Humidité l'emporte, ainsi que dit Albert le Grand. Lequel en cherchant les Causes des Compositions Métalliques, a très-bien connu, que la Cause pourquoi l'Argent-vif est toûjours remuant, c'est pource que l'Humidité *surdomine* sur la Partie terrestre;

comme par même raison (sçavoir par la mixtion indicible, & univoque) le Terrestre, dominant sur l'Humide, est cause que l'Argent-vif ne moüille point ce qu'il touche, ni le bois sur quoi il est mis.

Par ceci donc, il nous est montré assez évidemment, que la Sentence d'Albert le Grand est fort véritable, quand il dit en son Livre des simples Métalliques; *Que la prémiére Matiére des Métaux, c'est l'Humidité visqueuse, incombustible, & grandement subtile, mêlée par une mixtion forte & admirable, avec la partie terrestre & subtile, dedans les Cavernes des Terres Minérales.* Ce qui ne contrarie en rien à ce que Géber a écrit dans sa Somme, disant: *Que l'Argent-vif est la vraie Matiére des Métaux.* Car Nature, qui n'est jamais oisive, a procréé l'Argent-vif de cette Matiére. Ce qui est la cause que Bonus a dit très-bien: *Qu'il est la plus prochaine Matiére des Métaux; mais que la prémiére & principale, c'est ladite Humidité visqueuse, mêlée avec sa partie terrestre & subtile,* comme dit Albert. Géber a très-bien déclaré le même, quand il a dit à la Définition qu'il baille de l'Argent vif en sa Somme. *C'est*, dit-il, *une Humidité visqueuse, qui a été épaissie, par l'aide de sa partie terrestre, qui entre en sa Composition.*

Or, à présent nous faut considérer bien subtilement la façon comment Nature procéde à la procréation de toutes choses, en lesquelles elle a mêlé une propre Matiére, que les Philosophes appellent *Agent*, pource qu'elle ne se produit point soi-même, comme dit Aristote ; c'est-à-dire, ne montre point ses effets. Parquoi Nature en la procréation des Metaux, après avoir créé leur Matiére, sçavoir l'Argent-vif ; elle, qui est toute sçavante, lui adjoint son propre Agent, à sçavoir une façon de Terre minérale, qui est comme la crême & graisse d'icelle, décuite & épaissie par la chaleur, qui est dans la Caverne des Mines, par longue Décoction, laquelle Terre nous appellons communément Soufre ; lequel est en même dégré, en faisant comparaison de lui à l'Argent-vif, comme le *Caillé*, en le comparant au Lait ; l'Homme, en le comparant à la Femme, & l'Agent, en le comparant à la Matiére sujette. Lequel Soufre, les Philosophes ont dit être en deux sortes ; l'un est facile à fondre de sa propre nature, & l'autre est tant seulement congélé & non fusible.

Parquoi, afin que Nature montrât la puissance & force de l'Agent ; à sçavoir, du Soufre, en la Matiére à laquelle il est conjoint ; elle a fait par une admirable

Composition, que les Métaux fûssent congélez par l'action du Soufre fusible; afin qu'ils fûssent fondans: Comme elle a composé les autres simples Métallions par l'action non fusible, afin qu'ils ne fûssent pas fondans; comme la Magnésie, les Marcasites, & autres semblables. Mais pource que l'Agent ne peut être aucunement partie matérielle du Composé, comme dit Aristote, Nature en besognant sous terre à la procréation des Métaux, après avoir mêlé ledit Soufre avec l'Argent-vif, par une Composition indicible, elle en fait & procrée le principal Métal, sçavoir l'Or, en séparant d'icelui (par une parfaite Décoction) son Agent, sçavoir le Soufre. Qui est la cause pourquoi l'Or est plus parfait que tous les autres Métaux, pource que c'est la principale & derniére intention de Nature en leur procréation; ainsi que l'expérience nous certifie, quand elle ne la transmuë en meilleur. Et c'est la raison pourquoi l'Argent-vif se mêle mieux & plus aisément avec l'Or qu'avec tout autre Métal: pource que ce n'est rien qu'Argent-vif, décuit par son propre Soufre, & du tout séparé d'icelui par ladite Décoction. Or, tout ainsi que la séparation du Soufre est cause de la perfection de l'Or; de même aussi, à cause qu'il en demeure aux autres Métaux, ils

ſont dits imparfaits. Et voilà la cauſe pourquoi l'Argent eſt moins parfait que l'Or ; & le Cuivre plus imparfait que l'Argent ; à ſçavoir, par faute de Décoction ; car par elle ſeule, leur Agent (ſçavoir le Soufre) en eſt ſéparé.

En quoi eſt déclaré le plus grand & principal Sécret de notre Science : Car puiſqu'il faut qu'il enſuive Nature en ſes Opérations, il eſt néceſſaire qu'avant que parfaire notre divine Oeuvre, nous en ſéparions ſon Agent, ſçavoir le Soufre ; ce que tous les Philoſophes ont caché en leurs Ecrits, nous renvoyant aux Opérations de Nature, leſquelles me ſemble avoir aſſez déclaré.

Mais afin que l'on connoiſſe parfaitement en quoi notre Science peut enſuivre les Opérations de Nature, il nous convient déclarer la façon principale, & plus *coûtumiére*, dont elle uſe en la perfection des Métaux. Nous avons déja dit, Que la perfection ou imperfection des Métaux eſt cauſée par la privation ou mixtion de leur Agent, ſçavoir du Soufre & avons montré la prémiére façon de laquelle Nature uſe en compoſant le principal, & plus parfait de tous, qui eſt l'Or. Mais, elle a uſé d'une autre, qui ſemble être diverſe de la prémiére, combien que de vrai ſoient toutes unes, ſi l'on conſidére la fin & vraie

intention de Nature; laquelle n'eſt autre que purger & nettoyer les Métaux de leur Soufre. Car ce qu'elle fait en la prémiére façon, avec une parfaite Décoction, elle le fait en la ſeconde, par une continuelle & longue Digeſtion, digérant & purifiant les Métaux imparfaits peu à peu, tant qu'ils ſoient réduits en Or. Qu'il ſoit vrai, l'expérience nous montre qu'aux Mines de l'Argent, l'on trouve ordinairement du Plomb, & en aucunes l'on trouve les deux tellement mêlez enſemble, que ceux qui ſont experts au fait des Mines, diſent (après avoir découvert l'Argent, qui apparoît preſqu'imparfait par faute de Digeſtion) qu'il les faut laiſſer ainſi, & refermer la Mine, afin que rien de la Matiére ſubtile n'évaporât, par trente ou quarante ans, & que par ce moyen le tout ſera parfait. Comme récite Albert le Grand avoir été fait en ſon temps au Royaume d'Eſclavonie. Et moi j'ai oüi *affermer* le même à un Maître qui étoit grandement expert au fait des Mines. (1)

(1) BARBA, Directeur Général des Mines du Pérou, ſous Charles-Quint, rapporte dans un Traité qu'il a compoſé ſur la maniére de travailler les Mines, qu'en ayant fait épuiſer une d'Argent, il la fit remplir de ſes Décombres, & que vingt ans aprés, repaſſant dans le même endroit, il reconnut que cette Mine recomblée, étoit preſque auſſi abondante que

C'est donc en cette seconde façon, que Nature tient pour parfaire les Métaux, que notre Art l'ensuit en ses Opérations; à sçavoir, en parfaisant les Métaux imparfaits par la privation de leur Soufre, lequel en est séparé par la Projection que nous faisons de cette divine Oeuvre sur iceux, quand ils sont fondus & les parfait en fin Or, par sa parfaite & éxubérante Décoction, qu'elle a acquise par l'administration de notre Art.

Et tout ainsi que les diverses façons dequoi Nature use à la purification des Métaux, ne sont point que nous trouvions diverses façons d'Or, (j'entens en perfection;) Aussi la diverse façon dequoi nous usons pour les faire sur terre, (qui est toute autre & différente des Opérations de Nature) ne fait point que notre Or & le Minéral soient en rien différens; attendu mêmement que nous usons de même Matiére qu'elle use sous terre dedans les Mines. Ce que confirme Aristote au 9 de sa Métaphisique, disant: *Quand l'Agent & la Matiére sont semblables, les Opérations sont toujours semblables, encore que*

quand il l'avoit fait ouvrir la prémiére fois, & qu'il l'avoit fait travailler de nouveau avec grand profit. Ce qui démontre que les Décombres de cette même Mine étoient chargez de *Parties Mercurielles & Sulfureuses*, que la Nature avoit achevé de conduire à la perfection de l'Argent.

les Moyens, pour les faire, soient divers. Car les Moyens & la Matiére sont deux choses. Pource que si la Matiére est une & du tout semblable, toutes les Opérations, qui semblent au commencement contraires, font enfin un même effet, comme témoigne le même Philosophe.

Or, qu'il soit vrai que notre Matiére, de laquelle nous usons pour parfaire les Métaux sur terre, soit du tout semblable à celle de quoi Nature use sous terre pour la procréation des Métaux, Géber en sa Somme dit: *Que notre Science ensuit Nature au plus près qu'il lui est possible.* Le même dit Hermès, Pythagoras, Senior, & plusieurs autres. Puis donc qu'elle ensuit Nature, il faut nécessairement confesser qu'elle use de semblable Matiére; laquelle ne peut être qu'une seule & même en notre Science: Tout ainsi que nous avons assez montré ci-dessus, Qu'il n'y a qu'une seule Matiére en Nature, laquelle Matiére nous avons appellée Argent vif; non pas en tant qu'il est seul, mais quand il est mêlé avec son propre Agent, qui est son vrai Soufre.

Cette même Matiére donc que les Philosophes ont appellée Argent-vif animé, sera la vraie Matiére de notre Science, pour parfaire notre Divine Oeuvre; vû qu'icelle même, sans autre, est la vraie

Matiére de laquelle Nature uſe aux concavitez de la Terre, & dedans les Mines, en la procréation des Métaux; comme nous avons aſſez montré ci-devant.

Or la raiſon pourquoi ils l'ont appellée *Argent-vif animé*, c'eſt pour montrer la différence qui eſt entre lui & l'*Argent-vif commun*, qui eſt demeuré tel, pource que Nature ne lui a pas adjoint ſon Agent propre. Tant s'en faut donc que l'Argent-vif commun, ni le Soufre commun ſoient la vraie Matiére des Métaux, comme pluſieurs ont fauſſement eſtimé. Et qu'il ſoit vrai, l'expérience nous témoigne que jamais on n'a trouvé l'Argent-vif commun, ni le Soufre commun mêlez enſemble dedans les Mines. Comment donc ſeroient-ils la vraie Matiére des Métaux aux concaves de la Terre, & par conſéquent de notre Science? Ainſi que témoigne Géber en ſa Somme, quand il parle des Principes d'icelle. Lequel en un autre lieu dit très-bien: *Que notre Argent-vif n'eſt autre choſe qu'une Eau viſqueuſe, épaiſſie par l'action de ſon Soufre Métallique.*

C'eſt notre vraie Matiére, laquelle Nature a préparée à notre Art, (comme dit Valerandus Sylvenſis) *& l'a réduite en une Eſpéce certaine, aux vrais Philoſophes connuë, ſans la tranſmuer davantage de ſoi-même.* Tant s'en faut donc que tou-

tes les Matiéres, que nous pourrions mêler ensemble, fûssent-elles Métalliques ou non, soient la vraie Matiere de notre Science, attendu que Nature nous l'a déja préparée: De sorte qu'il ne nous reste que deux choses, à sçavoir, purifier ladite Matiére, & la parfaire & conjoindre par sa propre Décoction. C'est de cette Matiére que Rasis a écrit au Livre des Préceptes: *Notre Mercure*, dit-il, *est le vrai Fondement de notre Science, duquel seul on tire & extrait les vraies Teintures des Métaux.* Alphidius a déclaré le même, quand il dit: *Regarde bien, mon Enfant, car toute l'Oeuvre des Sçavans Philosophes consiste au seul Argent-vif*, qui est la raison pourquoi *Hermès nous commande garder très-bien ce Mercure, lequel il appelle coagulé & caché dedans les Cabinets dorez.* De ce même Mercure a parlé Géber, où il dit, Liv. 2. Part. 1. Chap. 7. *Loüé soit le Dieu Très-haut, qui a créé cet Argent-vif, & lui a donné telle puissance, qu'il n'y en a point d'autre qui lui soit semblable, pour parfaire le vrai Magistére de notre Science.* Bref, il n'y a Auteur sçavant, qui ait écrit, qui ne soit de cette opinion.

Mais je sçai bien que les Opérateurs du jourd'hui me *taxeront*, disant: Comment est-ce que j'ose reprendre tant de

ſçavans Perſonnages, qui nous ont précédé, leſquels nous ont laiſſé par écrit, non pas la Théorique ſeulement de notre Science, mais la pratique d'icelle ? En laquelle ils nous apprennent de ſublimer l'Argent-vif, qu'ils appellent Mercure, avec du Vitriol & du Sel; puis montrent comme il le faut revivifier avec de l'eau chaude, afin de le mêler avec de l'Or, qu'ils appellent Sol, & par ce moyen le diſſoudre pour le fixer; afin de parfaire par ce moyen notre divine Oeuvre: Comme a écrit Arnaud de Villeneuve en ſon grand Roſaire, & Raimond Lulle en ſon Teſtament.

Mais afin que je les contente, leur déclarant leur ignorance, je ne veux qu'enſuivre les mêmes Auteurs qu'ils m'alleguent, les Ecrits deſquels nous témoignent que toutes ces diverſes Opérations, Diſtillations, Séparations d'Elémens, Réductions & autres ſemblables, n'ont été écrites par eux, que pour cacher & envelopper là-deſſous la vraie Pratique de notre Science. Et qu'il ſoit vrai, après qu'Arnaud de Nilleneuve nous a appris toutes ces diverſes Opérations en ſondit Roſaire, *Au dernier Chapitre qui eſt le* 32. il dit à la fin en Récapitulation : *Nous avons montré la vraie Pratique & vrai Moyen pour parfaire notre Divine Oeuvre; mais en*

en paroles fort courtes, lesquelles sont assez prolixes pour ceux qui les entendront. Tant s'en faut donc, qu'en parlant de tant de diverses & longues Opérations, il ait toûjours entendu parler de la vraie Préparation & Pratique de cette Divine Oeuvre. Le même nous témoigne la fin du Codicile de Raimond Lulle, quand il répond à ceux qui lui voudroient demander pourquoi il a écrit l'Art, puisqu'il a témoigné un peu auparavant, Qu'il ne se faut point attendre de parvenir à la vraie connoissance d'icelui, par la lecture des Livres: *Pour que*, dit-il, *le Lecteur fidelle soit introduit & habilité en la vraie connoissance de notre Divine Oeuvre; la Préparation de laquelle nous n'avons jamais déclarée au vrai.* Tant s'en faut donc que les grandes & diverses Préparations, qu'il a enseignées en ses Livres, soient la seule & unique Pratique, qui est requise pour parfaire notre Divine Oeuvre.

Il y en aura d'autres, qui seront plus sçavans, & me réprendront volontiers, disans: Pourquoi j'ai écrit que notre Divine Oeuvre est faite d'une seule Matiére, à sçavoir du seul Vif-argent animé, vû que Géber en sa Somme, au Chapitre de la Coagulation du Mercure, dit, *Qu'elle est extraite des Corps Métalliques préparez avec leur Arsenic.* Rosinus au contraire

dit : *Que c'est le vrai Soufre incombustible auquel notre Divine Oeuvre est faite.* Salomon, fils de David, témoigne le même, quand il dit : *Dieu a préféré à toutes les choses qui sont sous le Ciel notre vrai Soufre.* Pythagoras, en la Tourbe des Philosophes, a écrit, *Que notre Divine Oeuvre est parfaite quand les Soufres se conjoignent l'un avec l'autre.* Par ainsi elle est faite de Soufre, & non d'Argent-vif animé seulement.

Mais pour leur bien répondre & contenter leurs Esprits dévoïez de la vraie voïe ; il faut leur *ramentevoir* ce que nous avons déclaré ci-devant, parlant de la Matiére des Métaux, où nous avons montré comment Nature à ajoint l'Agent propre à l'Argent-vif dedans les Mines.

V. MEMBRE.

Divers noms de l'Oeuvre, de la Matiére, & quelle elle est.

OR, pource que notre Divine Oeuvre n'a point de nom propre, les uns lui ont donné un nom, les autres un autre ; tellement que Lilium a très-bien écrit : *Que notre Divine Oeuvre a autant de noms, comme il y a de choses au Monde* : Voulant dire par-là qu'elle a des noms infinis.

Car combien qu'elle soit toûjours une même, faite d'une seule Matiére ; toutesfois les Philosophes lui ont donné divers & variables noms, selon la diversité des Couleurs qui apparoissent en la Décoction d'icelle.

Ainsi, ceux qui l'ont appellée Argent-vif animé, comme nous, ont considéré que notre prémiére Matiére, que les anciens Philosophes ont appellé *Cahos*, participe à son commencement, & est vraîment du tout semblable à la nature & matiére de l'Argent vif, duquel Nature compose & parfait les Métaux aux concavités de la Terre ; comme nous avons assez montré ci-dessus.

De même, ceux qui ont appellé notre Divine Oeuvre *Pierre Philosophale* (qui est le nom aujourd'hui le plus reçû de tous) ont eu égard à la fin de la Décoction de notre Matiére ; pource qu'enfin elle est fixe, & ne s'envole point du feu. Pour raison qu'ils ont ce terme commun entr'eux, d'appeller Pierre, toutes choses qui ne se sont évaporées ni sublimées au feu.

D'autres ont inventé plusieurs autres noms, (les causant sur diverses raisons) lesquels seroient longues à reciter, comme dit Malvescindus : *Si nous appellons notre Matiére Spirituelle, il est vrai : Si nous la*

disons Corporelle, ne mentons point : Si nous l'appellons Céleste, c'est son vrai nom : Si nous l'appellons Terrestre, nous parlons fort proprement. Déclarant assez par cela, que la variété des noms, que ceux qui nous ont précédé, ont donné à notre Divine Oeuvre, a été causée par diverses raisons, fondées sur la diversité des Couleurs & autres Opérations, qui apparoissent à sa Décoction.

Ainsi, ceux qui l'ont appellée *Soufre* (comme témoignent les autorités qu'on pourroit amener contre moi) ont regardé à la derniére Décoction, en laquelle notre Matiére est fixe. Laquelle, tout ainsi qu'au commencement, montroit la vraie apparence d'Argent-vif; pource qu'elle étoit volatile; ainsi, enfin, est-elle dite fixe. Et lors ce qui étoit au dedans inconnu (sçavoir les Parties fixes, que nous appellons Soufre) est fait manifeste par la continuelle & derniére Décoction, en laquelle il domine le volatil. Qui est la raison pourquoi notre Matiére n'est plus appellée volatile; (j'entens de ceux qui considérent la derniére Décoction) mais *Soufre fixe*, comme dit Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, quand il a parlé de la derniére Décoction de notre Divine Oeuvre: *C'est*, dit-il, *le vrai Soufre rouge, par lequel l'Argent-vif peut être parfait en fin Or.*

Par ainſi, nous pouvons juſtement & au vrai réſoudre : *Que la Matiére de laquelle nous compoſons notre Divine Oeuvre, n'eſt qu'une ſeule, du tout ſemblable à la Matiére, de laquelle Nature uſe ſous terre dedans les Mines, en la procréation des Métaux*, nonobſtant les autorités que nous avons *amenées* ci-deſſus au contraire, & toutes autres ſemblables. Car, comme dit Ariſtote, (& même l'expérience nous témoigne) la diverſité des noms ne fait point la choſe diverſe.

VI. MEMBRE.

Déclaration des principaux Termes de la Science.

POUR mettre fin à notre Diviſion, il nous reſte déclarer les Termes de notre Science. J'entens déclarer; c'eſt-à-dire, conférer les Sentences des bons & principaux Auteurs, qui nous ont précédé. Leſquels uſent entr'autres de quatre Termes, en parlant de la Compoſition de notre Divine Oeuvre; ſçavoir de *Quatre Elémens*, du *parfait Levain*, du *vrai Venin*, & du *parfait Coagule*, qu'ils ont autrement appellé *Le Mâle*, le comparant aux Fémelles, comme il comparent leurs Caille ou Coagule au ſimple Lait.

Afin donc de bien déclarer qu'eſt-ce qu'ils entendent par *quatre Elémens*, il nous faut ſçavoir ce que tous les Philoſophes Naturels ont déclaré touchant la prémiére Matiére, qu'ils appellent *Cahos*, en laquelle ils ont dit que tous les quatre Elémens étoient confus; mais par leur contrariété, chacun en démontrant ſes actions, ſe nous eſt manifeſté. Qui eſt la raiſon pourquoi Aléxandre a écrit en ſon Epitre: *Que tout ce qui s'eſt démontré à nos Anciens être de qualité chaude, ils l'ont appellé Feu: Ce qui étoit ſec & coagulé, Terre: Ce qui étoit humide & labile, Eau: Et ce qui étoit froid & ſubtil-venteux, ils l'ont appellé Air.* Deſquels les deux ſont enclos dans les deux autres, comme dit Raſis au Livre des Préceptes: *Tous Compoſez ſont faits des quatre Elémens, les deux cachez dans les deux autres apparens: ſçavoir, l'Air au dedans de l'Eau, & le Feu au dedans de la Terre*, comme nous avons dit ci-devant. Toutesfois pource que les deux enclos, ſçavoir l'Air & le Feu, ne peuvent montrer leurs actions ſans les autres deux; ils les ont appellez *les deux Elémens débiles*, & les autres deux, *les forts*: Ce qui eſt la cauſe pourquoi ils diſent que les Compoſez ſont parfaits, quand l'humide & le Sec (ſçavoir l'Eau & la Terre) ſont conjoints également par l'aide de Na-

ture, avec le froid & le chaud; c'eſt-à-dire avec l'Air & le Feu. Ce qui ſe fait par la converſion de l'un en l'autre. Parquoi Alexandre, au Livre de ſes Sécrets, dit: *Si tu convertis les Elémens l'un en l'autre, tu trouveras ce que tu cherches.* Laquelle Sentence il nous faut bien déclarer, pource qu'icelle bien entenduë, nous montre comme au doigt la vraie Matiére & parfaite Pratique de notre Science.

Mais pour le bien entendre, il nous faut parler un peu plus proprement des quatre Elémens, & de la nature d'iceux, en tant qu'ils ſont néceſſaires en la Compoſition de notre Divine Oeuvre. Hermès quand il en parle, dit: *Que de notre Terre ſont créez tous les autres Elémens.* Au contaire, Alphidius dit: *Que l'Eau eſt le principal Elément, de laquelle tous les autres Elémens, requis à la Compoſition de notre Divine Oeuvre, ſont créez.* En quoi il n'y a point de contradiction, comme il ſemble, pource qu'au commencement de la procréation de notre Divine Oeuvre, il n'apparoît rien qu'Eau, laquelle les Philoſophes ont appellé *Eau Mercuriale.* Et d'icelle eſt procréée la Terre, lorſqu'elle eſt époiſſie par la Conjonction & Décoction ſupernaturelle, ſans laquelle elle nous eſt inutile. Hermès donc a fort bien dit, Que de la Terre ſortent les autres Elémens,

pource qu'en la seconde Opération, elle seule montre ses qualités, comme l'Eau les montroit au commencement. Ce qui a fait écrire à Alphidius, à Valerandus, & aux autres, Qu'elle étoit le principal Elément en la Composition de notre Divine Oeuvre. Et ce sont ces deux Elémens, que les Philosophes ont commandé connoître avant s'entremettre de travailler, comme dit Rasis au Livre des Lumiéres : *Avant*, dit il, *que commencer, il faut bien connoître la nature & qualité de l'Eau & de la Terre, pource qu'en ces deux sont compris les quatre Elémens : Autrement le Volatil emportera le Fixe ; & par ainsi notre Science nous sera inutile.* Qui est la raison pourquoi il nous est commandé *convertir les quatre Elémens*, afin que notre Divine Oeuvre soit bien qualifiée & finalement faite fixe, pour pouvoir résister à toute violence de Feu, corruption de l'Air, roüillure de la Terre, gâtement & pourriture de l'Eau, ni plus ni moins que l'Or minéral, pour raison de sa grande perfection.

Laquelle *Conversion d'Elémens* n'est autre chose, comme dit Raimond Lulle, *Que faire la Terre, qui est fixe, volatile; & l'Eau, qui est humide & volatile, la faire séche & fixe.* Ce qui se fait par notre continuelle Décoction dedans notre Vaisseau,

seau, sans jamais l'ouvrir, de peur que nos Elémens ne soient gâtez, & qu'ils ne s'envolent en fumée. Cela même témoignent les Ecrits de Rasis & d'autres divers Philosophes, quand ils disent, *Que la vraie Séparation & Conjonction des quatre Elémens se fait dedans notre Vaisseau, sans y toucher des mains & des pieds: Pource*, disent-ils, *que notre Pierre se Dissout, se Coagule, se Lave, se Purge, se Blanchit, & Rougit soi-même, sans y mêler chose quelconque d'étrange.* Arnaud de Villeneuve est de cette même opinion en son grand Rosaire, où il dit en peu de paroles: *Il ne faut se peiner à tuer l'Eau*; c'est-à-dire la fixer, *car si elle est morte, tous les autres Elémens sont tuez*, c'est-à-dire fixez.

Tant s'en faut que la fausse & sophistique Séparation, que font les Opérateurs du jourd'hui des quatre Elémens, comme ils disent, soit bien fondée sur ces Ecrits; moins sur les Sentences de tous les Philosophes, qui défendent nommément de ne gâter point les *Simples* en leur préparation; pource, disent-ils, *Qu'il est impossible à l'Art bailler les prémiéres Formes.* Or est-il tout résolu que les quatre Elémens ne pourroient être composez, sans les détruire. Parquoi il n'est besoin user de cette sophistique & fausse Séparation d'Elémens, pour la Composition de notre

Divine Oeuvre. Et qu'il ſoit vrai que telle Séparation ſoit fauſſe, il a été aſſez prouvé ci-devant, que les deux Elémens ſont enclos dedans les deux autres. Tant s'en faut donc que nous puiſſions connoître la parfaite Séparation d'iceux, moins leur vraie & dûë Conjonction. Et puis l'expérience nous montre, comme a très-bien écrit Valerandus : *Que les Elémens, qu'ils diſent avoir ſéparez, ne participent en rien de la nature des vrais Elémens ; témoin leur Huile, qu'ils appellent Air, lequel moüille tout ce qu'il touche, contre le vrai naturel de l'Air.* Parquoi il me ſufit avoir montré ceci de la nature & qualité des Elémens, & Converſion d'iceux, qui eſt requiſe en notre Science, pour découvrir l'ignorance des Opérateurs d'aujourd'hui, & introduire les vrais Enfans de la Science à la connoiſſance d'iceux.

Continuant donc notre derniére Diviſion, nous déclarerons qu'eſt-ce que les Philoſophes ont entendu par ce terme *Levain* ou *Ferment* : Diſant, qu'ils l'ont pris en deux ſignifications ; en uſant de la prémiére, quand ils comparent notre Divine Oeuvre aux Métaux. Pource que tout ainſi qu'un peu de Levain énaigrit, & convertit beaucoup de pâte à ſa nature ; ainſi notre Divine Oeuvre convertit les Métaux à ſa nature, & pource qu'elle eſt

Or, elle les convertit en Or. Mais parce qu'ils n'en ont guéres usé en cette signification (car il n'y a point de difficulté) nous parlerons de la seconde, en laquelle gît toute la difficulté de notre Science. Car ils entendent, par ce terme, *Levain*, le vrai Corps & vraie Matiére, qui parfait notre Divine Oeuvre; lequel est inconnu aux yeux, mais le faut connoître d'entendement. Car au commencement notre Matiére apparoît volatile (comme nous avons assez déclaré ci-devant) laquelle il nous faut conjoindre avec son propre Corps, afin que par ce moyen il retienne l'Ame, laquelle par le moyen de cette Conjonction (faite moyennant l'Esprit) montre ses divines Opérations en notre Divine Oeuvre. Comme est écrit en la Tourbe des Philosophes, où il est dit, *Que le Corps a plus grande force que ses deux Fréres*, qu'ils appellent *Esprit* & *Ame*: Non pas qu'ils l'entendent, ainsi qu'a déclaré Aristote & les autres Philosophes, (ce qui est grandemement notable:) Mais ils appellent *Corps* tout simple qui de son propre naturel peut soutenir le feu, sans aucune diminution; qu'ils appellent autrement *Fixe*. Et ont appellé *Ame*, tout simple qui est volatil de soi, ayant puissance d'emporter quant & soi le Corps de dessus le feu; qu'ils l'appellent autrement *Vo-*

latil. Appellant *Esprit*, celui qui a la puissance de retenir le Corps & l'Ame & les Conjoindre tellement ensemble, qu'ils ne puissent être séparez, soient-ils faits parfaits ou imparfaits. Combien que de vrai, en notre Divine Oeuvre, n'entre rien de nouveau au commencement (j'entens après sa prémiére Préparation,) ni au milieu, moins à la fin. Mais les Philosophes, selon divers respects & diverses considérations, ont appellé une même chose Corps, Ame & Esprit, comme nous avons assez déclaré ci devant.

Ainsi, quand au commencement notre Matiére étoit volatile, ils l'ont appellée Ame, pource qu'elle emportoit quant & soi le Corps. Mais quand ce qui étoit *Caché*, a été fait *Manifeste* en notre Décoction; lors le Corps a démontré ses forces par le moyen de l'Esprit; c'est-à-dire, a retenu l'Ame; & la réduisant à sa propre nature (qui est d'être faite Or) l'a fait Fixe par sa puissance, étant aidée par notre Art.

En quoi est déclaré la vrai interprétation de ce que Hermès a écrit: *Que nulle Teinture ne se fait sans la Pierre rouge.* Car, comme dit Rosinus: *Notre vrai Soleil apparoît blanc & imparfait en notre Décoction, & est parfait en sa Couleur rouge.* Et c'est le Levain, duquel a parlé

Arnaud de Villeneuve en ſon Grand Roſaire, *lequel ſe montre en ces deux Couleurs, ſans jamais y toucher ni mêler rien dans notre Matiére*, comme l'on pourroit penſer par ſes Ecrits. Qu'il ſoit vrai, Anaxagoras dit: *Que leur Soleil eſt rouge & ardent, lequel eſt conjoint avec l'Ame qui eſt blanche, & de la nature de la Lune, par le moyen de l'Eſprit.* Combien que de vrai le tout ne ſoit qu'Argent-vif des Philoſophes. Cela même déclare Morien, diſant: *Qu'il n'eſt poſſible parvenir à la perfection de notre Science, juſqu'à ce que la Lune ſoit conjointe avec le Soleil, ſans lequel notre Science nous eſt inutile*; comme dit Hermès, & tous les Philoſophes. Par ainſi donc il appert, comme il faut entendre ce que dit Raſis, au Livre des Lumiéres: *Le Serviteur rouge a épouſé la Femme blanche, à la fin de la perfection de notre Divine Oeuvre.* Enſemble ce que dit Lilium: *Que la vraie union du Corps & de l'Ame eſt faite en la Couleur blanche & rouge par un Moyen.* Ce qui ſe fait en certain temps par l'aide de notre Décoction, laquelle il faut gouverner tellement que notre Matiére n'en ſoit point gâtée; parce qu'ainſi qu'il eſt écrit en la Tourbe: *Le profit & le dommage de notre Divine Oeuvre provient de l'adminiſtration du feu.*

Parquoi je conſeillerai, avec Raſis, que

personne ne s'entremette de pratiquer en notre Science, que prémiérement il ne connoisse tous & chacuns les Régimes du feu, qui sont requis à la Composition de notre divine Oeuvre, pource qu'ils sont grandement divers: Autrement le tiers Terme, qu'ils appellent le *Venin*, lui sera appliqué. Ce qui advient en la seconde Opération, comme nous avons dit ci-devant. Non pas que pour cela il faille mettre aucune chose venimeuse en notre Matiére, moins de la Thériaque, ni autre chose étrange, comme aucuns ont pensé, s'arrêtans à l'apparence de la lettre: Mais faut être soigneux & vigilans pour ne perdre point la propre heure de la naissance de notre Eau Mercuriale, afin de lui conjoindre son propre Corps, que nous avons ci-devant appellé *Levain*, & maintenant l'appellons *Venin*, pour deux raisons: L'une, quant à nous, pour ce que tout ainsi que le Venin n'apporte rien au Corps humain que dommage; ainsi, si nous faillons à le conjoindre à son heure déterminée, ne nous apporte que dommage; comme nous avons déclaré ci-dessus. Par même ou semblable raison il est dit Venin, quant à notre Mercure, que nous appellons Eau mercuriale, pource qu'il le tuë & fixe. En quoi il est déclaré la vraie interprétation de ce qu'Hamec a écrit, di-

sant: *Quand notre Matiére eſt parvenuë à ſon terme, elle eſt conjointe avec ſon Venin mortifére*, Enſemble de ce que dit Roſinus: *Que ce Venin eſt de grand prix;* Haly, Morien, & tous les autres ont témoigné le ſemblable. Et quant à ce qu'ils l'appellent *Thériaque*, c'eſt par même comparaiſon, comme dit le même Morien; car ce que la Thériaque fait au Corps humain, notre Thériaque le fait au Corps des Métaux. Combien que ce qu'ils en ont écrit ſe puiſſe *adapter* à la Conjonction du parfait Levain, quand elle eſt faite ſur l'heure déterminée; pource que par icelle notre divine Oeuvre eſt parfaite. Telles & ſemblables autorités donc ſe doivent entendre ſelon le ſens *allégorique*, & non pas ſelon l'apparence de la lettre, comme pluſieurs ont fauſſement eſtimé.

Semblable eſt l'interprétation du dernier Terme, qui eſt le plus uſité de tous, & le plus mal entendu. Car la plûpart l'entendent de notre divine Oeuvre, quand elle eſt parfaite. Diſans, que tout ainſi qu'un peu de *Caille* ou *Coagule* congéle beaucoup de Lait, ainſi un peu de notre Matiére jettée ſur l'Argent vif, le congéle & le réduit à ſa propre nature. Mais c'eſt s'éloigner grandement de la vérité. Car ils concluënt par-là que notre Matiére ne pourroit être accomparée aux Métaux,

pource qu'ils sont dèja congelez. Par quoi il faut entendre que quand notre Mercure *apparoît simple*, il est labile, lequel les Philosophes ont appellé *Lait*, appellans son *Caillé* ou *Coagule*, ce que nous avons ci-dessus appellé *Levain*, *Venin*, & *Thériaque*. Pource que tout ainsi que le Caillé n'est en rien différent du Lait, que d'un peu de Décoction: Ainsi notre Coagule n'est en rien différent de notre Mercure, que par la Décoction qu'il a acquise auparavant. Qui est le grand & *supernaturel* Secret, qui a causé & émeu les Philosophes d'appeller notre Science Divine, pource que tout Sens humain & raisons humaines y défaillent, comme nous avons déclaré ci-devant. Et c'est ce Coagule qu'Hermès appelle *la Fleur de l'Or*, duquel les Philosophes entendent parler, quand ils disent, *Qu'en la Congélation de l'Esprit est faite la vraie Dissolution du Corps; & du contraire, en la Dissolution du Corps est faite la vraie Congélation de l'Esprit.* Pource que par son moyen le tout est parfait, comme dit Senior: *Lors que j'ai vû que notre Eau*, (c'est-à-dire notre Mercure,) *se Congeloit soi-même; j'ai cru fermement que notre Science étoit véritable.* Par cette même raison Alexandre a écrit, *Qu'il n'y a rien de créé en notre Science, que ce qui est fait de Mâle & de Femelle*: Appellant notre

Coagule le Mâle, pource qu'il agit, & que tous les Philosophes ont attribué l'action au Mâle, & la passion à la Femme; appellant notre Mercure Fémelle, pource que ledit Coagule agit & montre sa puissance sur lui. Qui est la raison pourquoi ils ont écrit que la Femme a des aîles, pource que notre simple Mercure est volatil; lequel est retenu par sondit Coagule. Ce qui leur a fait écrire: *Qu'il nous faut faire monter la Fémelle sur le Mâle, & puis le Mâle sur la Fémelle*: Entendant le même, quand ils disent én la Tourbe des Philosophes: *Qu'il faut honorer notre Roi & la Reine sa Femme, & nous garder bien de les brûler*; c'est-à-dire, de hâter notre Décoction. Car comme dit Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, *La principale faute en notre divine Oeuvre, est la soudaine Décoction*,

Semblables & variables Termes ont écrit les anciens Philosophes en leurs Livres: Mais pource que ceux-ci sont les principaux, je mettrai fin à la Dèclaration d'iceux, pource qu'iceux bien entendus la vraie Matiére est connuë; & par ainsi tous les Livres nous sont déclarez & faits faciles, comme dit le bon Trévisan.

Par quoi je conclurai avec tous les Auteurs les, Escrits desquels j'ai rédigé au meilleur ordre qu'il m'a été possible: *Qu'il*

n'y a qu'une seule Matiére, de laquelle notre Divine Oeuvre est faite; laquelle est composée de seul simple Mercure, que les Philosophes ont appellé en propres termes & sans aucun équivoque, Eau Mercuriale, & Coagulée par l'action de son propre Soufre; qu'Hermès a appellé fort proprement la Fleur de l'Or; ayant acquis par notre longue & continuelle Décoction une perfection si grande & excellente, qu'elle peut parfaire tous Corps Métalliques imparfaits, étant conjointe avec eux par sa projection, les convertissant en fin Or tel que le minéral, pour diverses raisons, que nous avons ci devant déduites; par lesquelles il est assez déclaré pourquoi les Métaux imparfaits sont parfaits par icelle. Car d'autant qu'il n'y a Simples au monde différens en tout, & contraires en qualités, qui puissent être conjoints & mêlez parfaitement ensemble; notre divine Oeuvre, pour être faite du seul Argent-vif animé, ne peut endurer d'être mêlée avec le Soufre, qui est demeuré aux Métaux par faute de digestion; comme nous avons montré ci-dessus. Mais elle, étant toute-puissante & parfaite en très-grande digestion, sépare ledit Souffre des Métaux, & parfait l'Argent-vif qui reste en iceux en fin Or. Qu'il soit vrai, l'expérience nous le montre: Car quand nous faisons projec-

ction d'icelle sur de l'Argent-vif commun, nous le trouvons presque tout converti en Or : Ce qui advient du contraire sur les Métaux ; car d'un Marc d'aucuns d'iceux ne s'en recouvre point six Onces. Mais tant plus sont *décuits*, tant moins se diminuent, pour la même raison.

Parquoi, pour continuer mon petit Opuscule, je mettrai fin à la Seconde Partie, & commencerai la Tierce & derniére en laquelle je montrerai la vraie & parfaite Pratique de notre Science sous diverses Allégories ; lesquelles notre bon Dieu manifestera, s'il lui plaît, à ses vrais fidelles & parfaits Amateurs d'icelle, qui se peineront à la lecture de mes Ecrits, la vraie intelligence desquels il leur déclarera par son S. Esprit, pour en user à l'honneur de notre cher Seigneur, Frére & vrai Rédempteur JESUS-CHRIST ; auquel soit loüange & gloire aux Siécles des Siécles. Ainsi soit-il.

TROISIEME PARTIE

En laquelle la Pratique est montrée sous Allégorie.

LEs Philosophes & vrais Cosmographes ont laissé par écrit, Que la Terre, qui est aujourd'hui habitable, est divisée en

trois Parties principales; ſçavoir, en l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, qu'ils ont dit être ſous quatre régions; ſous l'Orient & Occident, ſous le Midi & Septentrion (1). Léſquelles ſont *régies* & gouvernées par divers Empereurs, Rois, Princes, & grands Seigneurs; chacun deſquels a diverſes & variables choſes en grande recommendation, tant pour la rareté d'icelles que pour la valeur & *ſingularité* qu'ils y ont trouvé: Laquelle n'a point eu ſi grand crédit en leur endroit, comme la prémiére; ainſi que l'expérience m'a témoigné, lors que j'étois voyageant par diverſes Contrées. Car la *part* ou la *fréquence* des Gens de ſçavoir étoit fort grande, je vis à mon très-grand regret & dommage, les Gens ſçavans fort pauvres & grandement reculez, & les Ignorans riches & avancez en toute ſorte. Mais ou la *faute* & rareté des Gens de ſçavoir étoit grande, l'Ignorance y règnoit; tellement que la plûpart & preſque tous n'étoient que Gens ignares & mal appris: Là, dis-je, étoient les Gens ſçavans en fort bonne opinion de tous, & favoriſez des plus Grands.

(1) L'Amérique ayant été découverte en 1492. par Amèric Veſpuce, & la Conquête en ayant été commencée dès 1497. par Chriſtophle Colomb, il eſt étonnant que Zachaire, qui n'a écrit que vérs le milieu du quinz'éme Siécle, rapporte ici que la Terre n'eſt diviſée qu'en trois Parties, l'Aſie, l'Afrique & l'Europe.

Ainſi, la faute des richeſſes des Mines, deſquelles l'Or nous eſt communiqué, enſemble tous les autres Métaux, à cauſe qu'aucun d'iceux a été, & ſera à l'avenir, en grande eſtime en la plus grande partie deſdites Régions; comme l'abondance d'icelui a fait aux autres Régions; qu'il a été & ſera toûjours mépriſé des grands Seigneurs d'icelles : Au lieu qu'ils ont en grande eſtime les choſes qui ſont de peu de valeur, voire de néant, qui n'ont rien de parfait *fors* la ſeule apparence ; laquelle a toûjours ébloüi les yeux, les empêchant de connoître les choſes grandes & parfaites. Leſquelles ſe fâchans de leur façon de faire (comme font volontiers les Gens ſçavans, quand ils voyent que les Ignorans leur ſont préferez) ſe retirent ailleurs, délibérez de montrer leur ſçavoir & puiſſance (1).

Or étoient ces Régions (comme une partie du Monde eſt aujourd'hui) gouvernées par un, qui les rangea & renforça de telle façon, avec une ſi grande diligence,

(1) Ce diſcours ſemble rouler ſur le mépris que les Grands de la Cour du Roi de Navarre avoient fait de la Science de Zachaire, qui n'étoit pas encore Adepte, quand il ſe rendit à Pau. Il roule peut-être auſſi ſur les importunes ſollicitations, que ſes Parens & ſes Amis, peu verſez dans la Philoſophie Hermétique, lui faiſoient pour l'engager à quitter ſes travaux chimiques, & à ſe pourvoir d'une Charge de Judicature.

qu'il se fit accroire qu'avant de vouloir cesser, le reste du Monde, lui seroit assujetti par l'aide & faveur de ses Compagnies, & principalement par le conseil de son fidelle Pourvoyeur. Mais pendant qu'il étoit en ces délibérations, il s'accompagna de divers & non féaux Etrangers, lesquels desirant & s'attendant d'être très-bien reçûs, & mieux récompensez des Empereurs, Rois & autres grands Princes, (comme font les Espions (1) d'aujourd'hui) se retirérent devers eux, pour leur découvrir ce qu'ils avoient pû apprendre de l'entreprise de ce bon Gouverneur. De laquelle ils ne tinrent aucun conte, se faisant accroire qu'il n'y avoit Puissance terrienne,

(1) Par les Espions, qui viennent avertir les Rois. les Princes & les grands Seigneurs du dessein que le bon Gouverneur forme de les subjuguer par le conseil de son Pourvoyeur, Zachaire entend, je crois, parler des Sophistes, qui, par les promesses qu'ils font, non pas à des Puissances effectives, mais sous cette fiction, à des Personnes riches & avares, de leur faire faire autant d'Or & d'Argent qu'ils peuvent en souhaitter, les engagent, sur cette vaine espérance, dans des Entreprises au-dessus de leurs forces, & dans lesquélles ils ne manquent point de succomber. Ce que justifiéra bientôt la conduite de notre Empereur paralbolique, qui n'est avec tous les Princes & grands Seigneurs, ses Alliez, que l'Emblême des Soufres arsénicaux & des Matiéres hétérogénes, qui empêchent les Principes matériels du Mercure Philosophique de se conjoindre radicalement, leur Conjonction ne pouvant se faire que par le secours des Colombes de Diane, & c'est cette Conjonction, si difficile à faire, que les Philosophes appellent le Travail d'Hercule.

qui pût réſiſter à la leur ; tant s'en falloit que l'entrepriſe dudit Gouverneur leur fût redoutable.

Parquoi, lorſqu'il ne ſe parloit en leurs Cours & grands Palais, que de rire, de chanter, de mener l'amour, fréquenter ordinairement les feſtins, entreprendre des mommeries, picquer Chevaux, dreſſer Tournois pour combattre pour les couleurs & faveurs des Dames, joüer à la paume, aller à l'Aſſemblée, priſer les Flatteurs, Cauſeurs & Rapporteurs envieillis, ſe mocquer des pauvres Gens ſçavans, les appellans par mocquerie Philoſophes (qui eſt le titre bien convenant aujourd'hui à peu de Gens ; mais tel que les grands Monarques ne l'ont point dédaigné anciennement, & encore ne feroient pas ceux du jourd'hui, s'ils étoient bien conſeillez) lors, dis je, ce bon Prince tout chenu, accompagné de ſes bonnes Compagnies, & fidelle Pourvoyeur, fit battre aux champs, & avoit dèja aſſiégé une des principales Ville de l'Empire, quand l'Empereur fit aſſembler ſon Camp, accompagné de pluſieurs Rois & grands Seigneurs, leſquels tous enſemble le vinrent trouver. De ſorte qu'ils lui firent abandonner le Siége bientôt après qu'ils furent arrivez. Et non ſans cauſe ; pource que ſon fidelle Pourvoyeur le fâchoit ordinairement, le voulant faire

retirer dans quelque Fort, qui fût digne de lui; où il n'endurât pas si grand chaud. Et puis outre le secours que ceux de dedans la Ville leur donnoient (faisans journellement de grandes & vaillantes Sorties sur les Compagnies de ce bon Prince.) L'Empereur étoit accompagné de cinquante mille Hommes de pied & de six mille Chevaux, comme l'on disoit, sans conter force Noblesse & grands Seigneurs, qui suivoient sa Cornette; étant renforcez d'un grand nombre d'Artillerie qui faisoit merveille de bien tirer,

Parquoi ce bon Prince, après avoir assemblé le Conseil de toutes ses Compagnies, qui s'accordoient au bon avis de son fidelle Pourvoyeur, leva le Siége de devant ladite Ville (aussi étoit-elle défenduë d'un Fort, qui étoit en partie de fer) se retirant le mieux qu'il pouvoit, & avec le meilleur ordre qu'il lui fut possible de garder, pource qu'il se sentoit encore foible. Qui fut la cause qu'il laissa au derriére sur la queuë, par le conseil de sondit Pourvoyeur, des plus vaillantes Compagnies qu'il avoit, pour entretenir toûjours l'escarmouche avec les Gens de l'Empereur, qui le suivoient de près; pour garder & deffendre par ce moyen son Arriére-Garde, qui étoit foible, n'eût été un Ruisseau, qui lui fut favorable, Lesquelles Compagnies

Compagnies firent si bien leur devoir, qu'il n'y en eut aucunes des autres qui fûssent *occises*, encore qu'elles eussent bien des affaires; même il y en eut quelques-unes d'abbatuës, qui fûrent relevées par la proüesse & vaillantise des autres.

Mais l'écheveau ne se démêla pas ainsi: Car le lendemain, l'Empereur suivit de si près ce bon Prince avec tout son Camp, qu'il fut contraint (suivant en cela le bon conseil de son fidelle Pourvoyeur) gagner un Fort, qui a toûjours été estimé imprenable; pource qu'il étoit tout rond & assis sur un *Cerceau*, entouré de murailles, où il recevoit tant de Vivres & Munitions qu'il vouloit d'une forte Tour, qui étoit tout joignant, laquelle étoit pourvûë de tout ce qu'il avoit besoin, par le moyen d'un seul Homme, sçavoir dudit Pourvoyeur (1); sans que personne s'en print garde, non plus que le Sultan Soliman, ni ses Gens, souloient faire de l'avitaillement, qu'on faisoit ordinairement à Napoli de

(1) Le Pourvoyeur, c'est l'Artiste: Le Gouverneur, c'est le Soufre Solaire, conjoint avec le Mercure Philosophique: Le Fort imprenable entouré de murailles, c'est le Matras de Verre, dans lequel l'Artiste entretient sa Matière, après qu'il l'a préparée dans le premier Oeuvre: La Tour par laquelle se reçoivent les Vivres & les Munitions, c'est l'Athanor, dans lequel l'Artiste jette du Charbon pour entretenir une chaleur continuelle, qui est comme la nourriture de l'Elizir durant le second Oeuvre.

Romanie, par dessous une Roche, quand il la tint assiégée vingt ans durant ou davantage.

Or ce bon Prince logea à l'environ de cette Tour toutes ses Compagnies, se logeant dedans le Corps du Château, en une belle petite Chambre bien entournée & garnie de toutes choses requises à la commodité d'une Chambre, qui fût digne d'un si grand Seigneur. Et entr'autres elle étoit enrichie d'un beau Cabinet grandement excellent, semblable en partie à ceux qu'on voit en la Duché de Lorraine; duquel il ne bougea, tant qu'il demeura dedans ledit Château, jusqu'à la fin du Siége, pour le grand & singulier plaisir qu'il regardoit par quatre fenêtres, sans bouger de là, par lesquelles il voyoit la contenance de ses Ennemis, lesquels ne lui pouvoient en rien nuire; pource que sa principale porte étoit fermée; tellement qu'il n'y avoit personne qui la sçût ou pût ouvrir, fors son principal & fidelle Pourvoyeur, qui donna tel ordre, que rien ne leur fallût durant un an, que l'Empereur le tint assiégé. (1) Lequel lui donna di-

(1) Le Cabinet, dans lequel le bon Gouverneur demeure jusqu'à la fin du Siége, c'est le Matras de Verre, ou Oeuf Philosophique, dont nous venons de parler. Zachaire, mieux qu'aucun autre Philosophe, en présente à l'imagination de son Lecteur une peinture très-exacte.

vers assauts du commencement par l'aide & faveur des grands Seigneurs qu'il avoit *quant & lui*. Ce qui contraignit ce bon Prince (qui avoit dèja été si rudement assailli) de *partir* toutes ses Compagnies en cinq Enseignes Colonelles, (1) afin que chacune fît la garde par rang, & soûtint les assauts qui se présentoient durant leur Quartier. Et afin qu'il resistât à la force & ennui que l'Empereur lui faisoit ordinairement, étant conseillé de ceux qui étoient auprès de lui. Car ils lui disoient: Si nous le laissons ainsi, il aura juste occasion pour se mocquer de Nous; lui même ment qui a été en notre puissance d'autres fois, attendu qu'il dit s'en être retiré, par le mauvais traitement qu'il y a reçû. Ce qui lui causera juste occasion de vengeance sur nous & les nôtres, s'ils peut une fois sortir d'ici.

Tels & semblables propos fûrent cause que l'Empereur se délibéra l'avoir par famine, & cependant le fâcher ordinairement par divers assauts. Mais pource que l'Hi-

(1) Les cinq Enseignes Colonelles, sont les cinq Métaux imparfaits, qui soutiennent les intérêts du Composé Philosophique, pendant qu'il passe par les Régimes d'un feu gradué, dans l'espérance qu'après que l'Artiste l'aura élevé au dégré de plus que perfection, & qu'il sera devenu un Or propre à communiquer une Teinture aurifique, il leur fera part de sa nouvelle perfection, & les convertira en sa propre nature d'Or.

ver s'approchoit, il se retira avec une partie de l'Armée, laissant le reste au devant du Château, sous la charge d'un grand Seigneur, qui l'avoit suivi à ce voyage: Lequel ne *chomma* point; de sorte qu'il ne passoit guére de jour, qu'ils ne vinssent à l'assaut jusqu'au combat de la main. Car de Sorties ceux de dedans n'en faisoient point, pource que leur Prince l'avoit défendu: Lequel étant averti par son fidelle Pourvoyeur de l'ordonnance que l'Empereur avoit fait à son *partement*, (1) qu'on ne levât le Siége de là devant, qu'un an entier ne fût passé; ou qu'il ne fût rendu, ordonna tant pour la conservation de sa Personne, que pour l'avancement de son Règne, que chacune desdites Enseignes Colonelles lui apporteroit, durant son Quartier, une Enseigne, qu'elle auroit conquise aux assauts sur ses Ennemis; autrement elles auroient sa *male grace*. Mais s'il avenoit que par leur dili-

(1) Zachaire marque ici le temps qu'il a employé à faire la Pierre des Philosophes; mais il est à supposer, comme les Sçavans le pensent, qu'il avoit son Mercure tout preparé, & cela paroit d'autant plus vrai-semblable, que la guerre que l'Empereur fait au bon Gouverneur, désigne le temps qu'il a mis à faire le premier Oeuvre, & que le temps du second Oeuvre est désigné par l'Année que le Siége doit être continué devant le Fort; c'est-à-dire, le temps que l'Artiste doit employer à faire passer par les Régimes son Compose Philosophique, & l'exhalter jusqu'au *Rouge* parfait.

gence & hardieſſe, elles accompliſſent ſes commandemens, il les aſſura que lui-même, étant aidé de ſon fidelle Pourvoyeur, gagneroit l'Enſeigne Colonelle des Ennemis, y dût-il employer ſa vie, & leur feroit telle part du butin, qu'elles porteroient ſa propre & naturelle Enſeigne, & feroient par ce moyen plus riches que pas un de tous ceux qui l'avoient aſſiégé. (1)

Si cette Ordonnance fut agréable à ces bonnes Compagnies, qui ne déſiroient autre choſe que voir leur Prince grand, pour en pouvoir augmenter; l'expérience qui s'en enſuivit en a rendu certain témoignage. Car avant que leur terme paſſât, on lui apporta les Enſeignes qu'il avoit de-

(1) Par les Enſeignes des Ennemis que le bon Gouverneur veut, ſur peine de ſa diſgrace, que ſes propres Enſeignes gagnent chacune durant ſon Quartier, nous devons entendre les Couleurs par leſquelles le Compoſe Philoſophique paſſe ſous le Régime de chaque Planette, comme la *Noire* ſous les Régimes de Mercure & de Saturne, *la Griſe*, ſous le Régime de Jupiter, la *Blanche* ſous le Régime de la Lune, la *Verte* ſous le Régime de Vénus, & la *Citrine* ſous le Régime de Mars. Pour lui, il promet d'emporter l'Enſeigne Colonelle de ſes Ennemis par l'aide de ſon fidelle Pourvoyeur, c'eſt-à-dire, qu'en paſſant du Régime de Mars a celui du Soleil, il remporte par le travail de l'Artiſte la victoire ſur ce qui l'empêchoit d'obtenir par le ſecours de l'Art une Teinture éxubérante, pour communiquer la perfection de l'Or aux Métaux imparfaits, en ſeparant de leur Mercure Principe les Soufres aduſtibles & les ſuperfluités impures, qui ont detourné la Nature d'en faire des Métaux parfaits.

mandées, moyennant le bon ordre que son fidelle Pourvoyeur y donna, par la duplication du Cercle qu'un grand Prince de France (voire admirable par son sçavoir) lui avoit appris.

Or, la prémiére Enseigne étoit Pistoliers Allemans. La seconde étoit sémée de diverses couleurs de l'Amie, que l'Amant avoit portée à l'assaut. La tierce approchoit grandement de semblance à la Cornette du Roi François. Et la quatriéme étoit celle même enrichie d'un beau & grand Croissant. La cinquiéme étoit grandement semblable à l'Enseigne Colonelle de l'Empereur, laquelle anima tellement le cœur de ce bon Prince, que lui-même s'en alla le lendemain sur la bréche, où il fut long-temps, ayant toûjours près de lui son fidelle Pourvoyeur, qui étoit grandement soigneux de ses affaires: Et là endura une peine indicible, & mêmement grand chaud, qui le fâchoit fort. Mais, enfin, il tint promesse à ses Compagnies, & gagna la propre Enseigne Colonelle de l'Empereur. (1)

(1) Tous les Régimes, dont nous venons de parler, sont marquez ici, principalement le Régime du Soleil, par la chaleur excessive qu'y endure le bon Gouverneur; l'Artiste, pendant ce dernier Régime, poussant le feu à son quatriéme dégré, avec la précaution néanmoins de ne pas le pousser jusqu'à faire casser le Matras, dans lequel est le Compose parvenu au Rouge.

Parquoi, après avoir été bien nettoyé & rafraîchi par ſondit Pourvoyeur, qui le fêtoya grandement avec ſes prémiéres viandes, qu'il avoit de réſerve depuis le commencement du Siége, il mit en route tout le Camp à ſa ſortie, qu'il fit le lendemain, accompagné de ſon bon & *léal* Pourvoyeur, & de ſes bonnes Compagnies, qui portoient toutes & avoient en leur puiſſance la propre Couleur naturelle de leur bon Conducteur. (1) De ſorte qu'il n'y eut ni ſera à l'avenir Pape, Empéreur, Roi, Sultan, ni autres Princes ou grands Seigneurs, qui ne ſe vinſſent rendre à lui & aux ſiens, pour lui faire hommage : Tellement qu'ils lui en font encore, & lui en feront tant qu'ils demeureront en ce bas Monde, par l'Ordonnance du haut & ſouverain Dieu, qui diſtribuë ſes grands & admirables Biens à ceux qui le craignent & honorent, gardans les Saints Commandemens, que ſon

(1) Par le Rafraichiſſement du Pourvoyeur, il faut entendre les Imbibitions que fait l'Artiſte, quand il a retiré du Matras la Pierre parfaite au *Rouge*; & les prémiéres viandes, qu'il a de réſerve, dont il régale le bon Gouverneur, c'eſt le Mercure Philoſophique, que le même Artiſte a conſervé pour faire ces Imbibitions. Après quoi, fermentant ſa Pierre avec l'Or purifié, & la multipliant enſuite, il en fait une Poudre, qu'il projette ſur les Métaux imparfaits, pour les convertir en Or, par l'attraction de leur Mercure aurifique, comme nous venons de l'expliquer dans la pénultiéme Note de cette Parabole.

cher Fils, & notre seul Rédempteur JESUS-CHRIST, nous a déclaré en son saint Evangile. Auquel soit loüange & gloire au Siécle des Siécles. Ainsi soit-il.

La façon de s'aider de notre grand Roi pour la Projection, pour faire les Perles, & pour la Santé.

AFin que notre Opuscule ne demeure imparfait, il me reste déclarer, pour mettre fin à la tierce & derniére Partie, la façon comment il faut faire Projection de notre grand Roi sur ses Compagnies: Ensemble, comment l'on en peut user sur les Pierres précieuses: Déclarant enfin, quel profit en rapportent les Corps humains pour la santé.

Pour faire la Projection sur les Métaux.

POUR bien convertir tous les Métaux imparfaits à la nature de notre grand Roi, en faut prendre une once d'icelui, après qu'il est multiplié & rafraîchi, & la jetter sur quatre onces de fin Or fondu, & trouverez toute votre Matiére frangible, laquelle pulvériserez & ferez décuire par trois jours dans un Vaisseau propre & bien

bien fermé, au dedans de la Montagne close, avec la chaleur du dernier assaut. Et d'icelle Poudre en jetterez une once sur vingt-cinq marcs d'Argent, ou de Cuivre : Ou bien sur dix-huit marcs de Plomb, ou d'Estain : Ou bien sur quinze marcs d'Argent vif commun échauffé dans un Creuset, ou congélé avec le Plomb. Mais faut que prémiérement ils soient bien fondus & échauffez, & verrez bien-tôt après votre Matiére couverte d'une écume bien époisse. Puis, quand elle aura fait son Opération, il vous semblera que le Creuset ait éclaté. Lors ferez refondre votre Matiére, & la trouverez en fin Or.

Mais si d'avanture n'aviez gardé le poids susdit, vous n'y trouverez vos Matiéres comme en rien changées de leur prémiére Couleur. Parquoi les faudra passer par une grande Coupelle, sans y mettre du Plomb, & dans trois heures après, la Coupelle aura consumé tout ce qui n'avoit été parfait, par faute de n'avoir mis assez de notre Divine Oeuvre ; & le reste demeurera au dessus tout net, lequel passerez par le Ciment Royal, durant l'espace de six heures, & trouverez tout l'Or, qui aura été converti, par l'aide de notre grand Roi, aussi fin que l'Or Minéral. Et c'est ce moyen que Raimond Lulle a enseigné en son Co-

dicille, lequel apprend le second en son Testament, comme il s'ensuit.

La façon d'user de notre Divine Oeuvre pour les Perles & Rubis.

POUR faire les Perles rondes & de telle grosseur qu'on voudra, faudroit nettoyer & rafraîchir notre grand Roi, incontinent après que ses bonnes Compagnies lui ont rapporté cette belle Enseigne blanche, semée de ce grand Croissant, sans attendre la fin du Siége. Et quand aura été rafraîchi une fois seulement, en prendrez deux ou trois onces (car c'est le Mercure que Raimond Lulle appelle éxubéré) lequel mettrez sur des cendres dedans un Alambic petit, propre & bien fermé, pour le distiller à bien petit & lent feu au commencement. Et quand ne distillera plus par ce feu, changerez le Récipient, lequel étant bien lutté, lui donnerez bon & fort feu, tant que ne distille plus. Puis prendrez cette seconde Liqueur, & la mettrez dedans un nouveau Alambic pour la distiller bien proprement dedans un Bain Marie par trois fois, l'une après l'autre; remettant chaque fois ce qui aura distillé, sur les féces, qui seront visqueuses & se dissoudront chaque fois

avec ladite Eau en peu de temps. Mais à la tierce fois, ferez distiller du tout par cendres. Puis prendrez ce qui sera distillé, & metterez en nouveau Alambic, pour distiller bien proprement par Bain, par quatre fois; mettant toûjours les féces à part, tant que votre Eau, qui sera distillée, soit très-claire & luisante en blancheur, comme de Perles Orientales, de laquelle userez comme s'ensuit.

Mettez des Perles, qui soient bien claires, mais tant menuës que voudrez, au fond d'une petite Cucurbite, & mettrez de votre Eau au dessus l'époisseur d'un dos de coûteau, & la couvrirez très-bien de sa Chappe, & dans trois heures après, les Perles se fondront en pâte blanche; mais au dessus viendra une Liqueur claire, laquelle vuiderez doucement par inclination, sans rien troubler, ni sans mettre de ladite pâte dans l'autre Alambic; lequel étant bien couvert & lutté, mettrez dans le Bain (comme si la vouliez sublimer) par trois jours, puis l'ôterez. Ce fait, ayez un *Moste* (Moule) d'argent tout creux & rond, *parti* par le milieu, & doré au dedans, de la rondeur & grosseur que voudrez vos Perles, y faisant un petit trou par le milieu de l'entre-deux, afin qu'un petit fil d'Or, comme un poil, y puisse

passer, & remplirez la moitié du *Moste* de ladite pâte avec une Spatule d'Or, puis l'autre tout incontinent, & mettrez ledit fil au milieu dans la moitié de son trou, & fermerez très-bien le *Moste*, en passant & repassant le fil par son trou, afin que les Perles soient bien percées. Puis l'ouvrirez & mettrez votre Perle sur une plaque d'Or, & la couvrirez d'un Couvercle d'Or, sans la toucher des mains; la faisant sécher à l'ombre, sans que le Soleil y touche. Et quand aurez fait ainsi toutes vos Perles, & qu'elles seront bien séches, les enfilerez dedans ledit fil d'Or, sans les toucher des mains, & mettrez ledit fil dans un tuyau de verre, fait comme un Roseau, qui ait un petit trou dans un bout, & l'autre tout ouvert; lequel pendrez dans un Matras, où sera la Liqueur sublimée, sans qu'il y touche. Puis luttez très-bien le tout, afin que rien n'exhale, & le mettez à l'air par huit jours, sans que le Soleil y touche; puis au Soleil par trois jours, remuant votre Matras de trois en trois heures également; & par la vapeur de ladite Liqueur les Perles seront parfaites.

De même façon pourrez faire Rubis de telle forme & grosseur que voudrez, y procédant par même moyen avec le Mer-

cure rouge, après l'avoir nettoyé, & rafraîchi une fois seulement.

La Façon d'user de notre Divine Oeuvre aux Corps humains, pour les guérir de maladies, & les conserver en santé.

POUR user de notre grand Roi pour recouvrer la santé, il en faut prendre un grain pesant après sa sortie, & le faire dissoudre dans un Vaisseau d'Argent avec de bon vin blanc; lequel se convertira en Couleur citrine. Puis faites boire au Malade, un peu après la minuit, & il sera guéri en un jour, si la maladie n'est que d'un mois; & si la maladie est d'un an, il sera guéri en douze jours; & s'il est malade de fort long-temps, il sera guéri dans un mois, en usant chaque nuit comme dessus. Et pour demeurer toûjours en bonne santé, il en faudroit prendre au commencement de l'Automne, & sur le commencement du Printemps, en façon d'Electuaire confit: Et par ce moyen l'Homme vivroit toûjours joyeux & en parfaite santé, jusqu'à la fin des jours que Dieu lui aura ordonné; comme ont écrit les Philosophes. Lesquelles admirables Opérations ils ont attribuées à notre Divine Oeuvre, pour

la grande & éxubérante perfection que notre bon Dieu lui a donnée par notre Décoction; à ce que par ce moyen les Pauvres & vrais Membres de notre Seigneur JESUS-CHRIST, & vrai Rédempteur, en soient soulagez & nourris. Auquel soit loüange & gloire avec le Pére & le Saint Esprit aux Siécles des Siécles. Ainsi soit-il.

FIN du deuxiéme Volume.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce deuxiéme Volume.

LA Tourbe des Philosophes, ou l'Assemblée des Disciples de Pythagoras, appellée Code de Vérité. Page 1
La Distinction de l'Epitre qu'Arisleus a composée pour sçavoir ce précieux Art. p. 47
Entretien du Roi Calid, & du Philosophe Morien sur le Magistére d'Hermès rapporté par Galip, Esclave de ce Roi. p. 56
Seconde & principale partie de l'Entretien du Roi Calid, & du Philosophe Morien, sur le Magistére d'Hermès p. 70
Troisiéme Partie de l'Entretien du Roi Calid, & du Philosophe Morien, p. 101
Table du Livre d'Artephius, ancien Philosophe, qui traite de l'Art Secret, ou de la Pierre Philosophale, pag. 112. *& suivantes.*
Le Livre de Synésius, sur l'Oeuvre des Philosophes. 175
Premiere Opération. De la Sublimation. 183

Deuxiéme Opération. De la Déalbation. Page 187
Troisiéme Opération. De la Rubification. p. 191
De la Projection. p. 192
Epilogue suivant Hermès. p. 193
Le Livre de Nicolas Flamel, contenant l'Explication des Figures Hyérogliphiques qu'il a fait mettre au Cimetiére des SS. Innocens à Paris. p. 195
Des Interprétations Théologiques, qu'on peut donner à ces Hyéroglifiques, selon mon sens Chap. I. p. 213
Les Interprétations Philosophiques selon le Magistère d'Hermès. Chapitre II. p. 218
Premiere Figure. *Une Ecritoire dans une Niche faite en forme de Fourneau. Chap. III. Explication de cette Figure, avec la maniére du Feu.* p. 221
Seconde Figure. *Deux Dragons de couleur jaunâtre, bleuë & noire comme le Champ. Chap. IV. Explication de cette Figure.* p. 225
Troisiéme Figure. *Un Homme & une Femme, vétus de Robbe Orangée, sur un Champ azuré & bleu, avec leurs Rouleaux. Chapitre V. Explication de cette Figure.* p. 234
Quatriéme Figure. *Un Homme semblable*

à S. Paul, vétu d'une Robbe blanche Orangée, bordée d'Or, tenant une Epée nuë, ayant à ſes pieds un Homme à genoux, vétu d'une Robbe Orangée blanche & noire, tenant un Rouleau, où il y a, Dele Mala quæ feci. *C'eſt-à dire, Oſte le mal que j'ai fait.*

Chap. VI. Explication de cette Figure. p. 240

Cinquiéme Figure. *Sur un champ verd, deux Hommes & une Femme, qui reſſuſcitent entiérement blancs, deux Anges au-deſſus, & ſur les Anges la Figure du Sauveur venant juger le Monde, vétu d'une Robbe parfaitement Orangée blanche.*

Chapitre VII. Explication de cette Figure. p. 274

Sixiéme Figure. *Sur un Champ violet & bleu. Deux Anges de couleur Orangée avec leurs Rouleaux.*

Chapitre VIII. Explication de cette Figure. p. 251

Septiéme Figure. *Un Homme ſemblable à S. Pierre, vétu d'une Robe Orangée rouge, tenant une Clef en la droite, & mettant la main gauche ſur une Femme vétuë d'une Robe Orangée, qui eſt à ſes pieds à genoux, tenant un Rouleau, où eſt écrit,* Chriſte, precor, eſto pius. *Je vous prie, ô Chriſt, ſoyez-moi miſéricordieux.*

Chapitre IX. Explication de cette Figure. p. 255

Huitiéme Figure. *Sur un Champ Violet obscur, un Homme rouge de Pourpre, tenant le pied d'un Lyon rouge de Laque, qui a des aîles, & semble ravir & emporter l'Homme.*

Chapitre X. Explication de cette Figure. p. 259

Avertissement touchant les Figures de Flamel. p. 261

Petit Traité d'Alchymie, intitulé le Sommaire Philosophique de Nicolas Flamel. p. 263

Le Désir Désiré de Nicolas Flamel. Avant-Propos. p. 285

Premiere Parole des Philosophes. p. 289

Deuxiéme Parole des Philosophes. p. 290

Troisiéme Parole des Philosophes. p. 291

Quatriéme Parole des Philosophes. p. 292

Cinquiéme Parole des Philosophes. p. 294

Sixiéme Parole des Philosophes. p. 298

Le Livre de la Philosophie Naturelle des Métaux de Messire Bernard Comte de la Marche Trévisanne p. 325

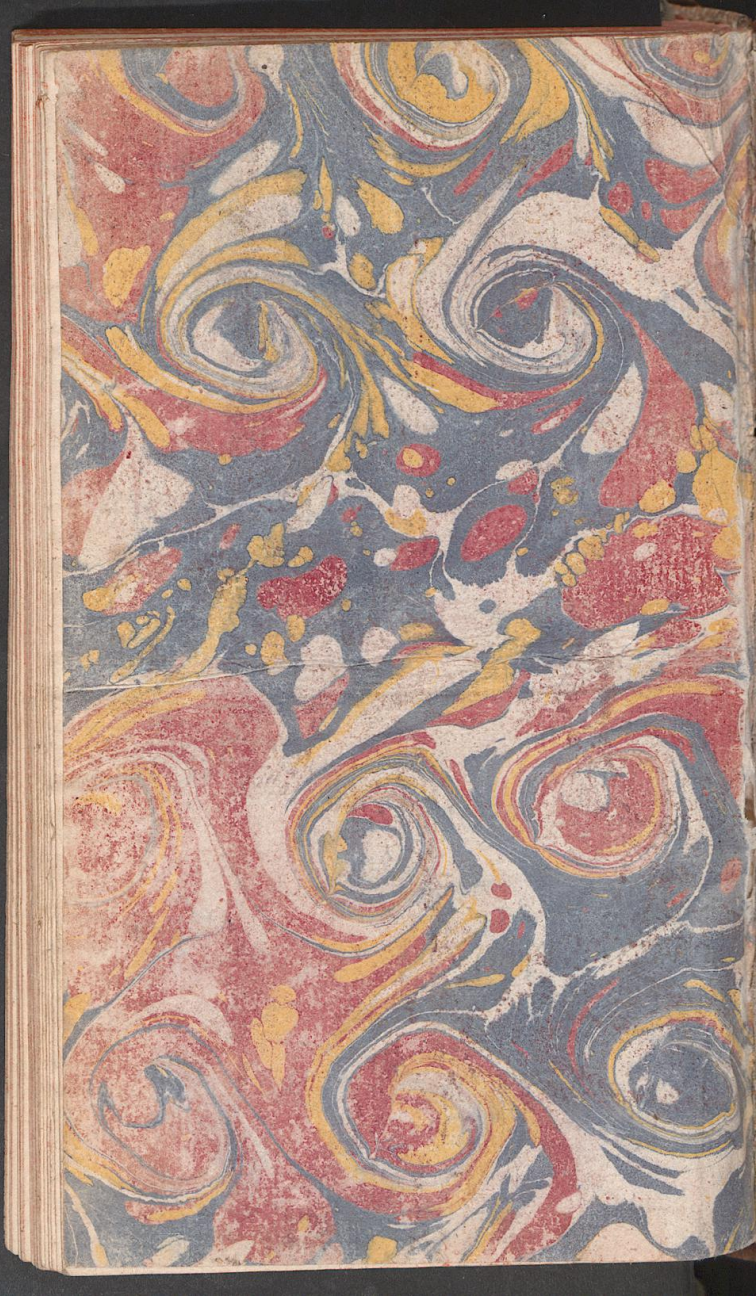
Premiére partie. Des Inventeurs qui les premiers trouverent cet Art précieux. p. 330

Deuxiéme Partie, où je mettrai ma peine & dépense depuis le commencement jusqu'à la fin, selon la vérité. p. 334

Troisiéme Partie, où il est traité des Principes & Racines des Métaux, par raisons évidentes & Philosophales. p. 367
Quatriéme Partie, où est mise la Pratique en Paroles paraboliques. p. 386
La Parole délaissée, Traité Philosophique de Bernard, Comte de la Marche Trévisanne. p. 400
Premier Degré. p. 403
Deuxiéme Dégré. p. 410
Troisiéme Dégré. p. 431
Le Songe Verd, veridique & véritable, parce qu'il contient vérité. p. 437
Opuscule de la Philosophie Naturelle des Métaux, composée par D. Zachaire, Gentilhomme de Guyenne, Préface. p. 447
Premiere Partie. Comment l'Auteur est parvenu à la connoissance de cette Divine Oeuvre. p. 455
Seconde Partie. Contenant la vraie Méthode pour faire lecture des Livres des Philosophes Naturels. p. 478
Premier Membre, ou Division. Des premiers Inventeurs de la Science. p. 481
Deuxiéme Membre. De la Certitude & Vérité de la Science. p. 487
Troisiéme Membre. Que la Science est naturelle ; pourquoi appellée Divine, & quelles Opérations sont nécessaires pour faire l'Oeuvre. p. 498

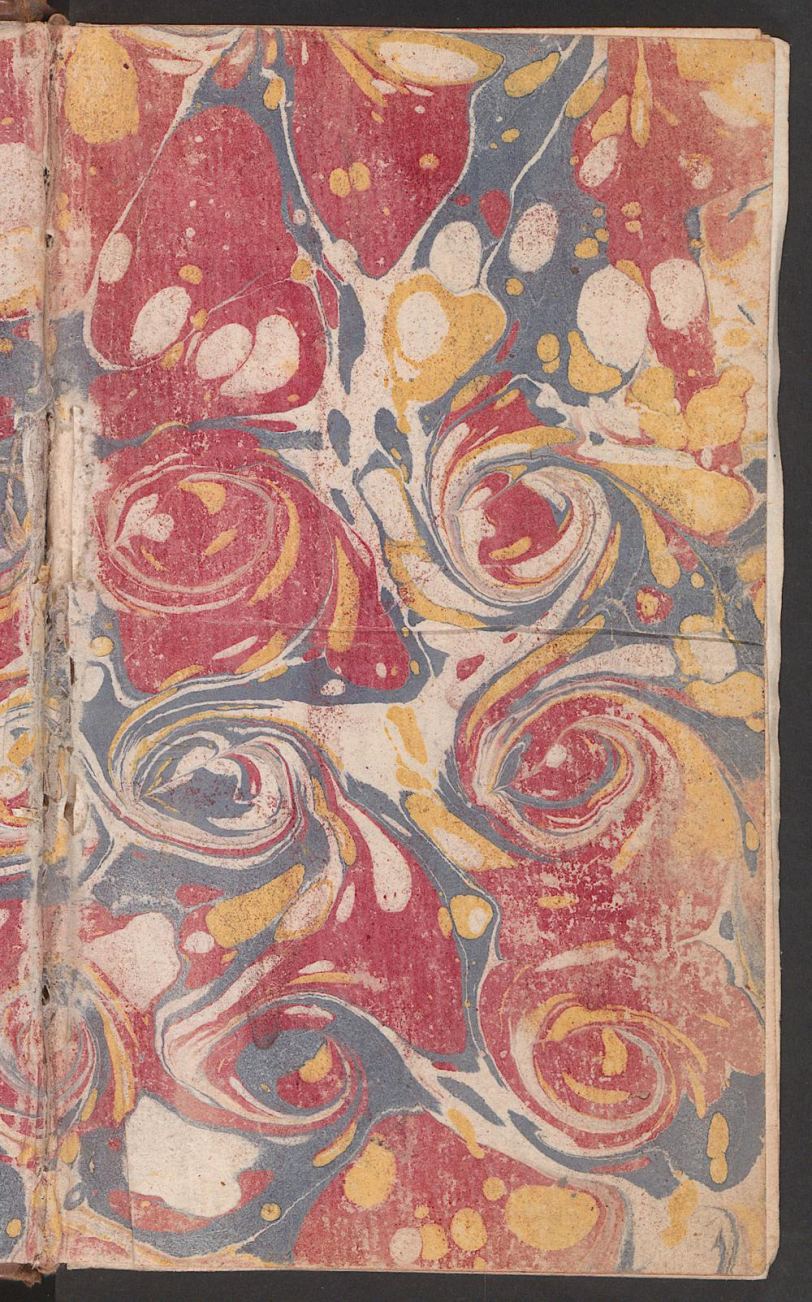
Quatriéme Membre. Comment la Nature travaille dans les Mines pour faire les Métaux. p. 508
Cinquiéme Membre. Divers noms de l'Oeuvre, de la Matiére, & quelle elle eſt. p. 522
Sixiéme Membre. Déclaration des principaux Termes de la Science. p. 525
Troiſiéme Partie en laquelle la Pratique eſt montrée ſous Allégorie. p. 539
La façon de s'aider de notre grand Roi pour la Projection, pour faire les Perles, & pour la ſanté. p. 552
Pour faire la Projection ſur les Métaux. p. 552
La façon d'uſer de notre Divine Oeuvre pour les Perles & Rubis. p. 554
La façon d'uſer de notre Divine Oeuvre aux Corps humains, pour les guérir de maladies, & les conſerver en ſanté. p. 557

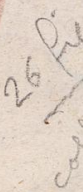
Fin de la Table des Chapitres du deuxiéme Volume.










26 fig.
coll. comp.

CF30c

BIBLIOTHEQUE
DES
PHILOSOPHES
CHIMIQUES.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures & des Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine.

Par Mr. J. M. D. R.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,

Chez ANDRE' CAILLEAU, Place de Sorbonne, au coin de la ruë des Maçons, à Saint André.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TRAITÉS

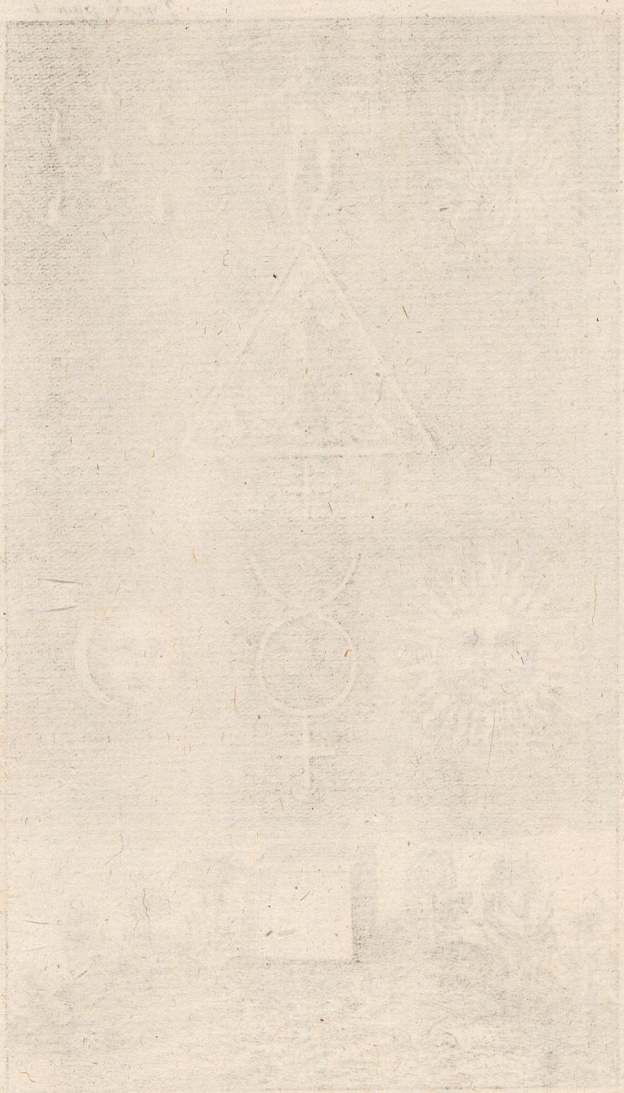
CONTENUS

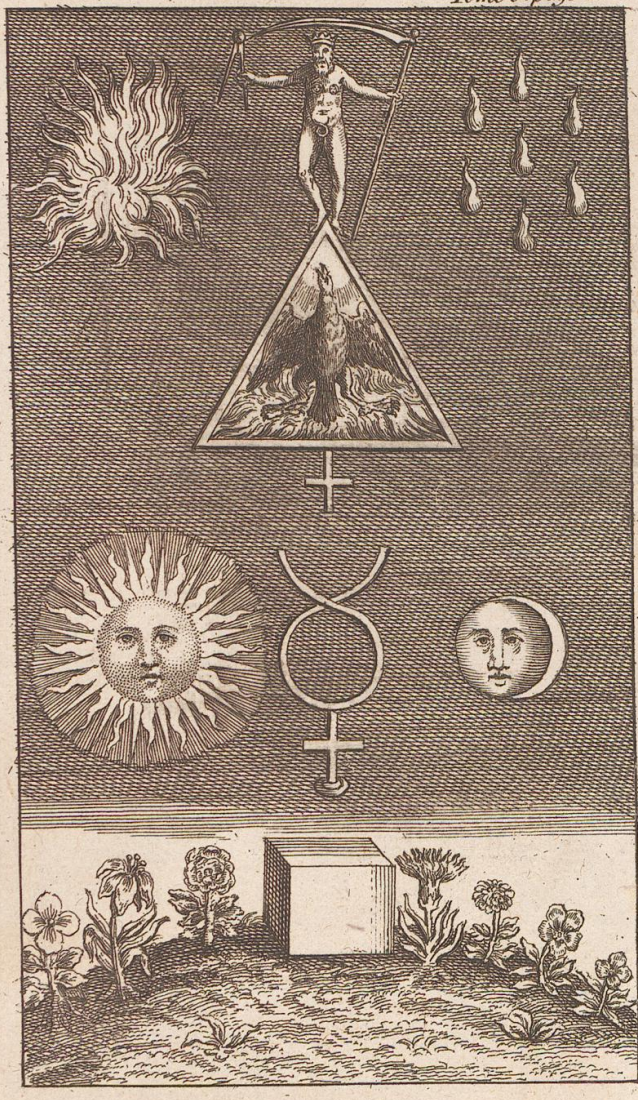
Dans ce troiſiéme Volume.

I. BAſile Valentin.

II. *Le Triomphe Hermétique.*

III. *La Lumiere ſortant des Ténébres.*





LES DOUZE CLEFS DE PHILOSOPHIE DE FRERE BASILE VALENTIN,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE S. BENOIST.

LIVRE PREMIER.

De la Clavicule de la Pierre précieuſe des anciens Philoſophes.

AVANT-PROPOS

DANS ma Préface du Traité de la Génération des Planettes, je me ſuis obligé, mon cher Lecteur, en faveur de ceux qui ſont curieux de Science & qui veulent rechercher les Sécrets de la Nature, d'enſeigner, ſelon la capacité que Dieu m'en a don-

née, d'où, & de quelle Matiére nos Ancêtres ont prémiérement tiré, & puis préparé la Pierre triangulaire, donnée par la libéralité du souverain Dieu, & de laquelle ils se sont servis pour entretenir leur santé durant le cours de cette vie mortelle, & pour soupoudrer comme d'un Sel céleste les malheurs de ce Monde. Or afin que je tienne ma promesse, & que je ne t'envelope point dans des Sophistications trompeuses, mais que je montre, comme on dit, depuis un bout jusqu'à l'autre, la Source de tous Biens: Sois attentif, & considére diligemment ce que je vais dire, si tu aimes la Science, car je n'aime point à parler en vain, & mon intention n'est pas de me servir à cet effet de paroles frivoles, qui ne servent de rien ou de peu pour enseigner. Au contraire, mon dessein est de montrer en peu de mots des choses, qui soient appuyées sur de bons fondemens, & fondées sur des expériences très-certaines.

Or il faut sçavoir qu'encore que beaucoup de Gens se flattent de pouvoir faire cette Pierre, néanmoins peu de ces Gens là en viennent à bout; car Dieu n'a communiqué la connoissance de l'Opération qu'à fort peu, & à ceux-là principalement qui haissent le mensonge, qui embrassent la vérité, & qui s'adonnent aux

Arts & aux Sciences : Sur tout à ceux qui l'aiment de tout leur cœur, & qui lui demandent ce précieux Don avec instance & priéres.

C'est pourquoi je t'averris, si tu veux chercher notre Pierre, de suivre mon conseil, qui est que tu pries Dieu de favoriser tes œuvres : Et si tu sens ta conscience chargée de péchés, je te conseille de l'en décharger par une vraie contrition & par une bonne confession, prenant une ferme résolution de persévérer dans la vertu, afin que ton cœur soit toujours pur, & que ton esprit soit éclairé de la lumiére de la Vérité. Outre cela, propose toi en toi-même, que si après avoir acquis ce Don divin, tu ès élevé en honneur, tu tendras la main aux Pauvres, qui sont comme embourbez dans le limon de la pauvreté ; que tu redonneras par tes libéralités des forces à ceux qui sont fatiguez de leurs malheurs, & que tu releveras avec tes Richesses ceux qui sont accablez de misére, afin que tu reçoives plus aisément la bénédiction de Dieu, & que ta foi, étant confirmée par tes bonnes œuvres, tu puisses joüir de la Béatitude éternelle.

Outre cela encore, ne mépriſe pas les Livres des anciens Philosophes, qui certainement ont eu la Pierre avant nous ; mais lis-les entiérement ; car après Dieu,

iis ſont cauſe que je l'ai euë. Lis-les plus d'une fois, afin de ne pas oublier tes Principes, de peur que tes Fondemens ne tombent, & que la Lumiére de la Vérité ne s'éteigne.

De plus, ſois diligent à la recherche des Choſes qui s'accordent avec la raiſon, & avec les Livres des Anciens. Ne ſois point variable ni chageant; viſe conſtamment au but où tirent tous les Sages. Souviens-toi qu'un Eſprit mobile n'a point de pied ſtable, & qu'un Architecte, qui a la tête légére, peut à peine bâtir un Edifice qui ſoit ferme & permanent.

De plus encore, notre Pierre ne prend point ſon Eſtre & ſa Naiſſance de Choſes combuſtibles, parce qu'elle combat contre le feu, & ſoutient tous ſes efforts, ſans en être aucunement offencée. Ne la tire donc point de ces Matiéres, dans leſquelles la Nature toute puiſſante qu'elle eſt, ne la peut mettre.

Par éxemple, ſi quelqu'un diſoit que notre Pierre eſt de nature végétable, ce qui néanmoins n'eſt pas poſſible, bien qu'il paroiſſe en elle je ne ſçai quoi de végétable; il faut que tu ſçaches que ſi notre Lunaire étoit de même nature que les autres Plantes, elles ſerviroit auſſi bien qu'elles de matiére propre au feu pour brûler, & ne remporteroit autre choſe de lui que

le Sel mort, ou comme l'on dit, la Tête morte. Quoique nos Prédéceſſeurs ayent écrit amplement de la Pierre végétable, ſi tu n'es auſſi clair-voyant que Lincée, leurs Ecrits ſurpaſſeront la portée de ton eſprit, car ils l'ont ſeulement appellée végétable, à cauſe qu'elle croît, & ſe multiplie comme une choſe végétable.

Bref, ſçache qu'aucun Animal ne peut étendre ſon Eſpéce ni engendrer ſon ſemblable, s'il ne le fait par le moyen de choſes ſemblables, & d'une même nature. Voilà pourquoi je ne veux point que tu cherches notre Pierre autre part ni d'autre côté que dans la Semence de ſa propre nature, de laquelle la Nature l'a produite. Tire de là auſſi une conſéquence certaine, qu'il ne te faut aucunement choiſir à cet effet une nature animale: car comme la chair & le ſang ont été donnez par le Créateur de toutes choſes aux ſeuls Animaux; auſſi du ſeul ſang qui leur eſt particulier, eux ſeuls ſont nez & naiſſent tous les jours. Mais notre Pierre, que j'ai euë par ſucceſſion des anciens Philoſophes, eſt faite & compoſée de deux choſes, & d'une, dans leſquelles la troiſiéme eſt cachée, & telle eſt la vérité ſans aucune ambiguité ni tromprie, car le Mari & la Femme n'étoient pris par les anciens Philoſophes que pour un même Corps, non pas à cauſe de leurs

accidens externes, mais à cause de leur amour reciproque, & de la vertu uniforme productive de leur semblable, née & inserée dans l'une & dans l'autre, dès leur prémiére naissance. Et tout ainsi qu'ils ont une vertu conservative & propagative de leur Espéce, tout de même la Matiére, dont notre Pierre est produite, peut se multiplier & s'étendre par la vertu séminale qu'elle a. C'est pourquoi, si tu es un véritable Amateur de notre Science, tu ne feras pas peu d'estime de ce que je viens de te dire, & tu le considéreras attentivement, de peur de te laisser attirer avec les autres Sophistes, aveuglez en cet endroit dans la fosse d'ignorance, de te précipiter dans ce gouffre, & enfin de ne pouvoir jamais t'en retirer.

Or, mon Ami, afin que je t'enseigne d'où cette Semence, & cette Matiére est puisée, songe en toi-même à quelle fin & à quel usage tu veux faire la Pierre; alors tu sçauras qu'elle ne s'extrait que de Racine Métallique, ordonnée par le Créateur à génération seulement des Métaux. Or comprends en peu de paroles comment cela se fait.

Au commencement, lorsque l'Esprit du Seigneur étoit porté sur les Eaux, & que toutes choses étoient enveloppées dans les obscurités ténébreuses du Cahos,

alors Dieu, Tout-puissant & Eternel, Commencement sans fin, dont la Sagesse est de toute Eternité, créa de rien par ses conseils inscrutables & providens, le Ciel & la Terre, & tout ce qui est en eux visible & invisible, quelque nom qu'on donne ou qu'on puisse leur donner. Car Dieu fit toutes choses de rien. Or comment se fit cette merveilleuse Création ? j'estime que ce n'est point ici le lieu de s'en enquérir, & qu'il faut en cela se soumettre à la Foi & à la Sainte Ecriture. Dans cette Création, Dieu donna à chaque Nature sa semence, de peur qu'elles ne périssent, étant sujétes à corruption, & afin que, par cette vertu séminalle, elles pûssent se garentir de la mort, & que les Hommes, les Animaux, les Plantes & les Métaux, pûssent être perpétuellement conservez. Dieu ne donna pas à l'Homme la vertu de pouvoir, contre sa volonté, faire de nouvelles Semences, mais il lui permit seulement d'étendre & de multiplier son Espéce : Et Dieu se réserva la puissance de faire de nouvelles Semences ; autrement la Création seroit possible à l'Homme, comme étant la plus noble Créature ; ce qui ne peut pas se faire, & doit être réservé au seul Créateur de toutes choses.

Quant à la vertu séminale des Métaux, je veux que tu la connoisses de cette ma-

niére. L'Influence céleſte, par la volonté & par le commandement de Dieu, décend du Ciel, ſe mêle avec les vertus & les propriétés des Aſtres. Etant mêlées enſemble, il s'en forme comme un tiers preſque terreſtre. Ainſi ſe fait le Principe de notre Semence, & telle eſt ſa prémiére production, par laquelle elle peut donner un témoignage aſſez ſuffiſant de ſon origine. De ces trois ſe font les Elémens, à ſçavoir, l'Eau, l'Air, & la Terre, leſquels, moyennant l'aide du Feu, continuellement appliqué, on regit & gouverne juſqu'à ce qu'ils ayent produit une Ame, qui ait une moyenne nature entre les deux, un Eſprit incompréhenſible, & un Corps viſible & palpable. Quand ces trois Principes ſont joints enſemble par une vraie union, ils font, par une continuation de temps, & par le moyen du Feu deûment appliqué, une Subſtance ſenſible, à ſçavoir, *la Mercurielle*, *la Sulfureuſe*, *& la Saline*, qu'Hermès & tous les autres d'avant moi, ne pouvant rien par de-là, dès le commencement du Magiſtére, ont appellé les trois Principes, leſquels y étant mis proportionnément, on coagule, ſelon les diverſes opérations de Nature, & la diſpoſition de la Semence, ordonnée de Dieu à cet effet.

Quiconque donc ſe propoſe de cher-

cher la source de cette salutaire Fontaine, & espére de remporter le prix dans notre Art, qu'il me croye; car j'ateste le Souverain Dieu de cette vérité, Que là où se trouvent l'Ame Métalique, l'Esprit Métalique, & le Corps Métalique, là se trouvent aussi infailliblement, *le Mercure, le Soufre & le Sel Métaliques*, lesquels nécessairement ne sçauroient faire qu'un Corps parfait Métalique.

Si tu ne veux pas entendre ce qu'il faut que tu apprennes, ou tu n'auras jamais été élevé dans l'Ecole de la Sagesse, ou tu ne seras pas Enfant de la Science, ou bien Dieu t'estimera indigne & incapable de telle Doctine.

Je te dis donc en peu de mots, qu'il te sera impossible de tirer aucun profit des Matiéres Métaliques, si tu n'assembles éxactement en une Forme Métalique ces trois Principes. Outre cela, il faut que tu sçaches que tous les Animaux terrestres, composez de chair & de sang, sont doüez d'ame & d'esprit vital, mais qu'ils sont dépourvûs de l'entendement, qui est particulier à l'Homme seul. C'est pourquoi, quand ils ne sont plus en vie, on n'en sçauroit rien tirer de bon, tout étant mort en eux.

Mais quand l'Ame de l'Homme est contrainte, par la mort & par la disjonction

d'avec le Corps, de tourner à son Créateur d'où elle étoit venuë, elle ne cesse point de vivre & revient habiter avec le Corps purifié & clarifié par le feu; de maniére que l'Ame, l'Esprit & le Corps s'illuminent l'un l'autre d'une certaine clarté céleste, & s'embrassent de telle sorte, qu'ils ne peuvent plus ensuite être desunis l'un de l'autre.

Voilà pourquoi l'Homme, à cause de son Ame, doit être estimé Créature fixe, d'autant que quoiqu'il semble mourir, il vivra perpétuellement. A cause de cela, la mort de l'Homme n'est autre chose qu'une clarification, par laquelle, avant que de passer comme par certains dégrés ordonnez de Dieu, il doit, après avoir quitté cette vie mortelle, vivre glorieusement d'une vie immortelle. N'en étant pas ainsi des autres Animaux, on doit les estimer Créatures non-fixes; car après la mort, ils n'ont aucune espérance de ressusciter ni de revivre, parce qu'ils sont dépourvûs d'Ame raisonnable, pour laquelle le véritable Médiateur & unique fils de Dieu a versé son Sang précieux & s'est livré à la mort.

Si l'Esprit habite le Corps, il ne s'ensuit pas de-là qu'ils soient liez ensemble, bien qu'ils soient en paix, & qu'ils n'ayent rien de discordant l'un de l'autre; car ils

ont encore besoin d'un lien plus fort, à sçavoir de l'Ame pure, noble & incompréhensible, qui puisse les lier tous deux fermement, leurs garantir de tous les dangers, & les déffendre contre tous leurs ennemis. Car quand l'Ame se sépare, il n'y a plus de vie, & il n'y a aucune espérance de la recouvrer. Voilà pourquoi une chose sans Ame est grandement imparfaite. C'est un grand Sécret, que doit nécessairement sçavoir le Sage qui cherche notre Pierre. Ma conscience m'a obligé de ne point passer sous silence un tel Mistére, mais de le découvrir aux Amateurs de notre Science. Pése donc attentivement mes paroles, & apprens que les Esprits qui sont cachez dans les Métaux, différent beaucoup entr'eux, les uns étant plus volatils, les autres plus fixes, & la même différence se trouve dans leur Ame & dans leur Corps. Tout Métail donc, qui est composé de tels Esprits vraiment fixes (ce qui est donné de particulier au seul Soleil) a une grande force & vertu, par laquelle il combat même contre le feu, & par sa puissance surmonte tous ses ennemis.

La Lune a en soi un Mercure fixe, par lequel elle soutient plus longuement la violence du feu que les autres Métaux imparfaits, & la victoire qu'elle remporte, montre assez combien elle est fixe, vû que le raviſſant

Saturne ne lui peut rien ôter ni diminuer.

La lascive Vénus est bien colorée, & tout son corps n'est presque que Teinture, & couleur semblable à celle du Soleil, laquelle, à cause de son abondance, tire grandement sur le rouge ; mais d'autant que son corps est lépreux & malade, la Teinture fixe n'y peut faire sa demeure, & ce corps s'envolant, la Teinture doit nécessairement suivre, car ce même corps périssant, l'ame n'y peut pas demeurer, son domicile étant consommé par le feu, & ne lui restant aucun siége ni refuge. Cette ame au contraire étant accompagnée, demeure avec un corps fixe.

Le Sel fixe, fournit au guerrier Mars un corps dur, fort, solide & robuste, d'où lui provient sa magnanimité & son grand courage. C'est pourquoi il est très-difficile de surmonter ce valeureux Capitaine ; car son corps est si dur, qu'à grand peine peut-on le blesser. Mais si l'on mêle sa force & sa dureté avec la constance de la Lune & la beauté de Vénus, & si on les accordè par un moyen spirituel, on pourra faire une douce harmonie, par le moyen de laquelle un pauvre Homme, s'étant à cet effet servi de quelques Clefs de notre Art, après avoir monté au haut de cette Echelle, & parvenu jusqu'à la fin de l'Oeuvre, pourra particuliérement gagner

sa vie; car la nature phlegmatique & humide de la Lune peut être échauffée & desséchée par le sang chaud & colérique de Vénus, & sa grande noirceur corrigée par le Sel de Mars.

Il ne faut pas que tu cherches cette Semence dans les Elémens, car elle n'est pas si éloignée de nous, la Nature nous l'a mise plus près, & tu l'obtiendras, si tu rectifies tellement le Mercure, le Soufre & le Sel (j'entens des Philosophes) que l'Ame, l'Esprit & le Corps soient si bien unis, qu'ils ne puissent jamais se quitter. Alors sera fait le vrai lien d'amour, & sera bâtie la Maison de gloire & d'honneur: Et sçaches que tout ceci n'est rien autre chose que la Clef de la vraie Philosophie, semblable aux propriétés célestes, & l'Eau séche conjointe avec une Substance terrestre; toutes lesquelles choses reviennent toujours au même point, comme n'étant qu'une même chose, qui prend son origine de trois, de deux, & d'une. Si tu touches ce but & parviens jusques-là, tu auras & tu accompliras sans doute le Magistére. Après, joins l'Epoux avec l'Epouse, afin qu'ils soient nourris de leur chair & de leur sang propres, & soient multipliez par leur semence à l'infini. Quoi que par charité je voulusse bien t'en dire davantage, néanmoins je ne le ferai pas,

de peur de passer les bornes que Dieu m'a prescrites. Je ne dirai donc rien de plus, craignant qu'on n'abuse des Dons de Dieu & que je ne sois l'auteur & la cause des méchancetés qui pouroient se commettre, car j'encourerois l'ire divine,& serois condamné aux peines éternelles avec les Méchans.

Mon Ami, si ces choses sont si obscures que tu n'y puisses rien comprendre, je t'enseignerai encore ma Pratique, par le moyen de laquelle j'ai fait, avec l'aide de Dieu, la Pierre occulte. Considére la diligemment, prends bien garde aux douze Clefs,& les lis plus d'une fois; puis travaille selon que je t'ai instruit. A la vérité cette Pratique est un peu obscure, mais elle n'en est pas moins éxacte.

Prends de bon Or, mets-le en piéces, & le dissous comme la Nature enseigne aux Amateurs de la Science, & le réduits en ses prémiers Principes, comme le Médecin a coûtume de faire la dissection d'un corps humain pour connoître ses parties intérieures & tu trouveras une Semence, qui est le *Commencement*, le *Milieu* & la *Fin* de l'Oeuvre,de laquelle notre Or & sa Femme sont produits, sçavoir un subtil & pénétrant Esprit, une Ame délicate, nette & pure, & un Sel & Baûme des Astres, lesquels, étant unis ensemble, ne font qu'u-

ne Liqueur, & qu'une Eau Mercurielle.

On mena cette Eau au Dieu Mercure, ſon Pére, pour être éxaminée. Il voulut l'épouſer, & en effet il l'épouſa, & des deux il ſe fit une Huille incombuſtible. Mercure en devint ſi orgueilleux & ſi ſuperbe, qu'il ne ſe reconnut plus pour être ſoi-même. Ayant jetté ſes aîles d'Aigle, il dévora ſa queuë gliſſante de Dragon, déclara la guére à Mars, qui ayant aſſemblé ſa Compagnie de Chevaux légers, fit prendre Mercure, le mit priſonnier, & conſtitua Vulcain pour Géollier de la Priſon, juſqu'à ce qu'il fût de nouveau délivré par le Séxe féminin.

Auſſi-tôt que la nouvelle en fut ſçûë dans le Païs, les autres Planettes s'aſſemblérent & conſultérent ſur ce qu'il faudroit faire dans la ſuite pour que tout fût gouverné avec prudence & avec maturité de conſeil. Alors Saturne, avec une gravité nompareille, commença en cette façon à dire le prémier ſon avis.

Moi Saturne, le plus haut des Planettes, je confeſſe & proteſte devant vous, que je ſuis le moindre de toutes, ayant un corps foible & corruptible, de couleur noire, ſujet à toutes les adverſités de ce miſérable Monde: C'eſt moi toutes fois qui éprouve toutes vos forces, parce que je ne ſçaurois demeurer en une place,

& qu'en m'envolant, j'emporte tout ce que je trouve de ſemblable à moi. Je ne rejette la faute de ma calamité ſur aucun autre que Mercure, qui par ſa négligence & par ſon peu de ſoin, m'a cauſé tous ces malheurs. C'eſt pourquoi, je vous prie & vous conjure toutes, de prendre ſur lui la vengeance de ma miſére; & que, puiſqu'il eſt en priſon, vous le mettiez à mort, & le laiſſiez tellement corrompre & pourrir, qu'il ne lui reſte aucune goutte de ſang.

Après Saturne, Jupiter, tout chenu & caſſé de vieilleſſe, ſe leva, & ayant fait la révérence, & étendu ſon Sceptre, il ſalua chacun ſelon ſa qualité. Enſuite d'un petit exorde, il loüa l'avis de ſon compagnon Saturne, & voulut que tous ceux, qui ne trouveroient pas bonne cette opinion, fuſſent proſcrits & éxilez, & finit ainſi ſon Diſcours.

Après Jupiter, Mars, s'avança avec une Epée nuë, diverſifiée d'admirables couleurs; on eût dit qu'elle étoit entrelaſſée comme de Miroirs, jettans feu & flamme, à cauſe des rayons épars çà & là qui en ſortoient. Et il la donna à Vulcain, Geollier de la Priſon, pour éxécuter la Sentence prononcée, & réduire en poudre les os de Mercure, après qu'il ſeroit mort: Vulcain lui obéit comme un Exécuteur de Juſtice,

prêt

prêt à faire ce qu'on lui commandoit.

Quand Vulcain se fût acquitté de son devoir, on vit venir comme une belle Femme blanche, vétuë d'un habit long, de couleur grise & argentine, tissu & entrelassé d'Eaux, & dès que les Assistans l'eûrent considérée de plusprès, ils connûrent tous que c'étoit la Lune, Epouse du Soleil, laquelle se jetta à leurs pieds, & après plusieurs soûpirs, accompagnez de larmes, elles les pria avec une voix tremblante & entrecoupée de sanglots, de délivrer le Soleil son Mari, qui étoit emprisonné par la tromperie de Mercure, ou qu'il faudroit qu'il périt avec Mercure, déja condamné à mort par le jugement des autres Planettes. Mais Vulcain, sçachant bien ce qu'il avoit à faire, & ce qui lui avoit été ordonné, ferma l'oreille à ses priéres, & ne cessa d'éxécuter la Sentence sur ces pauvres Criminels, jusqu'à l'arrivée de Vénus, qui parût vétuë d'une robbe bien rouge, & & doublée de vert. Elle étoit extrêmement belle de visage & avoit une voix douce & gracieuse; son maintien & sa façon de faire étoient tout-à-fait agréables. Elle portoit un bouquet de fleurs odoriférantes, qui, à cause de leur admirable diversité de couleurs, apportoient un merveilleux contentement aux Hommes. Elles pria en-

Langue Caldaïque Vulcain de délivrer le Soleil, & le fit ressouvenir qu'il devoit être racheté & délivré par le Séxe feminin; mais sa priére ne le toucha point, & il ne voulut pas seulement l'écouter.

Comme ils parloient ensemble, le Ciel s'ouvrit, & il en sortit un grand Animal avec une infinité de petits, lequel tua Vulcain, & à gueulle ouverte dévora la belle Vénus, qui prioit pour lui. Il cria à haute voix: Les Femmes m'ont engendré; les Femmes ont semé & répandu par tout ma semence; elles en ont rempli tout le monde, & leur ame est unie avec moi: C'est pourquoi aussi je vivrai de leur sang. Ayant proféré hautement ces paroles, il se retire, accompagné de tous ses petits: Et cela se fit par tant de fois, que tout le monde en fut rempli.

Ceci s'étant passé de la sorte, plusieurs doctes Personnages du Païs s'assemblérent, & se mîrent conjointement à chercher le moyen de connoître ce mistére, pour avoir une plus parfaite connoissance du fait; mais ne s'accordant point ensemble, ils se donnérent une peine inutile, jusqu'à ce qu'on vit venir un Vieillard, qui avoit la barbe & les cheveux aussi blancs que la nége. Il étoit vétu d'écarlate depuis les pieds jusqu'à la tête, avec une Couronne d'Or, entrelassée de Pierres précieuses de

grande valeur. Outre cela, il avoit une ceinture de toute gloire & de tout bon-heur, & marchoit nuds pieds. Il parloit par un singulier Esprit, qui étoit en lui ; ses paroles pénétroient tout son Corps, & de telle façon que son Ame s'en ressentoit. Cet Homme s'elevoit un peu plus haut que les autres, & faisoit faire silence aux Assistans, parce qu'il étoit envoyé du Ciel pour leur déclarer & expliquer, par un Discours phisique, la Parabole ou Enigme, qu'ils avoient entenduë, & il leur recommandoit de l'écouter avec attention.

Le silence se faisant donc dans cette Assemblée, le Vieillard commença ainsi son discours : Eveille-toi, Peuple mortel, & regarde la lumiére, de peur que les ténébres & les obscurités ne te trompent. Les Dieux du bon-heur, & les grands Dieux m'ont révélé ceci en dormant. O qu'heureux est celui qui a les yeux éclairez pour voir la lumiére qui lui étoit cachée auparavant ! Il s'est levé, par la bonté des Dieux, deux Etoilles aux Hommes, pour chercher la véritable & profonde Sagesse. Regarde-les, & marche à leur clarté, parce que l'on y trouve la Sagesse.

Un Oiseau Méridional, vîte & léger, arrache le cœur du corps d'un grand Animal d'Orient. L'ayant arraché, il le dévore. Il donne aussi des aîles à l'Animal

d'Orient, afin qu'ils soient semblables; car il faut qu'on ôte à la Bête Orientale sa peau de Lion, & que derechef ses aîles disparoissent, & qu'ils entrent dans la grande Mer salée, & en resortent une seconde fois ayant une pareille beauté. Alors jette ses esprits remuans dans un puits bien crueux, où l'eau ne tarisse jamais, afin qu'ils soient rendus semblables à leur Mére, qui y est cachée, qui en a été composée, & qui a pris sa naissance des trois.

La Hongrie m'a prémiérement engendré; le Ciel & les Astres me nourrissent, & la Terre m'alaite. Et quoi que je meure & sois enterré, je prends néanmoins vie & naissance par Vulcain. C'est pourquoi la Hongrie est mon Païs; & la Terre, qui contient toutes choses, est ma Mére. Les Assistans ayant entendu cela, il recommença encore à parler.

Faits que ce qui est dessus soit dessous; que le visible soit invisible; que le corporel soit incorporel: Et faits encore que ce qui est dessous soit dessus; que l'invisible soit rendu visible, & l'incorporel corporel. De ceci dépend entiérement toute la perfection de l'Art, où habite la mort & la vie, la génération & la corruption. C'est une boulle ronde, sur laquelle se tourne l'inconstante Rouë de la Fortune; elle apporte aux Hommes divins toute sageſſe & tout bon-

heur, & de son propre nom, on l'appelle *Toutes choses*. Toutes fois Dieu seul est Souverain, & a le seul commandement sur les choses éternelles.

Or celui qui sera curieux de sçavoir ce que c'est que *Toutes choses* dans *toutes choses*, qu'il fasse à la Terre de grandes aîles, & la presse tellement qu'elle monte en haut, & vole par dessus toutes les Montagnes, jusqu'au Firmament, & alors qu'il lui coupe les aîles à force de feu, afin qu'elle tombe dans la Mer Rouge & s'y noye. Ensuite, qu'il fasse calciner la Mer, & dessèche ses Eaux par Feu, & par Air, afin que la Terre renaisse. Alors en vérité il aura *Toutes choses* dans *toutes choses*. Et s'il ne peut le trouver, qu'il regarde dans son propre sein; qu'il cherche & visite tout ce qui est autour de lui, & en tout le Monde, & il trouvera *Tout* dans *Tout* ce qui n'est rien autre chose qu'une vertu *stiptique* & *astringente* des Métaux & des Minéraux, provenans du Sel & du Soufre, & deux fois née du Mercure. Je te jure que je ne sçaurois te déclarer plus amplement *Toutes choses* dans *toutes choses* vû que *Toutes choses* sont compriſes dans *toutes choses*.

Ayant achevé ce discours, mes Amis, dit le Vieillard, je croi qu'en entendant ainsi la Sagesse, vous avez appris & recueilli de mon Discours, de quelle Ma-

tiére, & par quel moyen vous devez faire la Pierre précieuſe des anciens Philoſophes. Or cette Pierre ne guérit pas ſeulement les Métaux lépreux & imparfaits, en les convertiſſant par régénération en une nature tout-à-fait accomplie, mais auſſi elle conſerve la ſanté des Hommes; les fait vivre long-temps, & par ſa vertu céleſte, elle m'a conduit à une telle vieilleſſe, que, m'ennuyant de vivre ſi longuement, je voudrois dèja quitter le Monde.

A Dieu en ſoit la loüange, l'honneur, la vertu & la gloire, aux Siécles des Siécles, pour la grace & la ſageſſe qu'il y a ſi long-temps qu'il m'a libéralement donnée. Ainſi ſoit-il.

Ayant dit cela, il diſparut, & s'envola dans l'air. Ces choſes s'étant paſſées de la ſorte, tous s'en retournérent d'où ils étoient venus, appliquérent leur eſprit à ce qu'ils avoient entendu, & chacun opera ſelon la ſageſſe que Dieu lui avoit donnée.

Fin du prémier Livre.





LIVRE II.

PREMIE'RE CLEF de l'Oeuvre des Philosophes

De la préparation de la premiére Matiére.

SCache, mon Ami, que tous Corps impurs & lépreux ne sont pas propres à notre Oeuvre ; car leur impureté & leur lépre ne peuvent non seulement rien produire de bon, mais elles empêchent même que ce qui y est puisse produire.

Toute marchandise de Marchand, tirée des Miniéres, est venduë chacune à son prix ; mais lorsqu'elle est falsifiée, elle est renduë inutile, parce qu'elle est gâtée ; & n'étant pas semblable à la naturelle, elle ne peut faire les opérations dûës.

Comme le Médecin purge le dedans du corps & nettoye de toutes les ordures par les Médicamens ; de même aussi, nos Corps doivent être purgez & nettoyez de toutes leurs impuretés, afin qu'en notre

Génération, ce qui est parfait puisse éxercer des Opérations parfaites ; car les Sages demandent un Corps net, sans tache ni souillure d'aucun Corps impur, parce que le mêlange des choses étrangéres est la lépre & la destruction de nos Métaux.

Que la Couronne du Roi soit d'Or très-pur & qu'on lui joigne sa chaste Epouse. Si donc tu veux opérer en nos Matiéres, prends un Loup affamé & ravissant ; sujet, à cause de l'étimologie de son nom, au guerrier Mars ; mais de race tenant de Saturne, comme étant son Fils.

On le trouve dans les Vallées & sur les Montagnes, toujours mourant de faim. Jette-lui le Corps du Roi, afin qu'il s'en soûle. Après qu'il l'aura mangé, jette-le dans un grand feu pour y être entiérement consumé, & alors le Roi sera délivré. Quand tu auras fait cela trois fois, le Lion [1] aura surmonté le Loup, & le Loup ne pourra plus rien consumer du Roi, & notre Matiére sera préparée & prête à commencer l'Oeuvre.

Apprens que ce n'est que par cette voie-là qu'on peut rendre nos Matiéres pures ; car on lave & purge le Lion du sang du Loup, & la nature du Lion se délecte merveilleusement en la Teinture du Loup, parce qu'il y a une grande affinité & com-

[1] Le Lion, c'est le Roi, ou l'Or, & le Loup, c'est l'Antimoine.

me

me un parentage entre le sang de l'un & l'autre. Quand donc le Lion se sera soûlé & que son esprit se sera fortifié, ses yeux reluiront & éclaireront comme le Soleil, & sa force intérieure sera bien grande, & très-utile à tout ce que vous voudrez. Et après qu'il aura été deûment préparé, il servira de grand reméde aux Epileptiques, & à ceux qui seront attaquez de griéves maladies. Et dix Lépreux le suivront, voulant boire de son sang, & tous Malades, de quelque mal qu'ils soient affligez, se plairont grandement en son Esprit. Bref, tous ceux qui boiront de cette Fontaine découlante d'Or, seront rendus joyeux de corps & d'esprit, joüiront d'une santé parfaite, sentiront un rétablissement de leurs forces, une restauration de sang, une confortation de cœur, & une entiére disposition de tous leurs membres, tant au dedans qu'au dehors, parce que cette Fontaine conforte les nerfs, & ouvre les conduits pour chasser les maladies, & introduire en leur place la santé.

Mon Ami, prends garde soigneusement à ce que la Fontaine de vie soit très-pure, & qu'aucune Eau étrangére ne se mêle avec elle, de peur qu'il ne s'engendre un Monstre, & que le salutaire Poisson ne se change en venimeux poison. Et si l'on a ajoûté quelque eau forte & corrosive pour

dissoudre les Matiéres, qu'on l'ôte, & qu'on lave diligemment toute force corrosive, car nulle acrimonie ni corrosion n'est propre à donner la fuite aux maladies, parce qu'elle pénétre, avec destruction & corruption du Sujet, & engendre d'autres maladies. Et comme on pousse une cheville, par une cheville, de même il faut chasser le poison par le poison ; il est néanmoins nécessaire que notre Fontaine en soit totalement purgée,& renduë entiérement exempte de toute corrosion.

On coupe tout Arbre qui ne porte pas de bon fruit, & l'on ente sur le tronc une meilleure greffe. Cela fait, le tronc produit un rameau, & de-là se fait un Arbre fructifiant, selon le désir du Jardinier.

Le Souverain, voyage par six Villes célestes, (1) & fait sa résidence dans la septiéme, parce que son Palais Royal y est orné & embelli d'Or, & de Bâtimens dorés.

Si tu entens ce que je viens de dire, tu as ouvert la prémiére porte de la prémiére Clef, & tu as passé la prémiére barriére ; mais si tu ne le comprens pas, & si tu n'y vois aucune clarté, tu auras beau manier &

(1) Les six Régimes ; le premier de Mercure ; le 2 de Saturne ; le 3 de Jupiter ; le 4 de la Lune ; le 5 de Vénus le 6 de Mars. Après ces six Régimes, vient celui du Soleil, désigné ici sous le nom du Palais Royal, embelli d'Or.





regarder le verre, cela ne te servira de rien, & ne t'aydera aucunement la vûe corporelle, pour trouver à la fin ce qui te manque au commencement, car je ne parlerai pas davantage de cette Clef, comme m'a enseigné Luce Papirius.

DEUXIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

ON trouve dans les Cours des Princes diverses sortes de breuvages ; & il n'y en a pas un qui soit semblable à l'autre, en odeur, en couleur & en goût, car ils sont préparez de diverses façons, & à diverses fins, & cela est nécessaire pour en donner à différentes sortes de Gens.

Quand le Soleil darde & épand ses rayons entre les nuës, l'on dit communément: Le Soleil attire l'eau à soi, c'est pourquoi nous aurons de la pluie ; & si cela se fait souvent, il s'ensuit presque toujours une année fertile.

Pour bâtir une superbe & magnifique Maison on a besoin de beaucoup d'Ouvriers avant qu'elle soit achevée & embellie comme il faut, car le bois ne peut pas suppléer au deffaut de la pierre.

Les Païs contigus & proches voisins de la Mer sont enrichis par son flux & reflux,

cauſez par la ſimpathie & influence des Corps céleſtes, car à chaque reflux elle ne leur améne pas peu de Biens, mais grande quantité de précieuſes Richeſſes.

On habille de beaux & riches vétemens une Fille à marier, afin que ſon Epoux la trouve belle, & la voyant ainſi parée, en devienne amoureux. Mais quand ils doivent coucher enſemble, on lui ôte toutes ces ſortes d'habits, & on ne lui laiſſe que celui qu'elle a apporté du ventre de ſa Mére en venant au monde.

Tout de même auſſi, quand on doit marier notre Epoux Appollon avec ſa Diane, on doit leur faire diverſes ſortes de vétemens; leur laver la tête, & même tout le corps, avec de l'Eau qu'il faudra préparer par pluſieurs Diſtillations, car il y a de pluſieurs ſortes d'Eaux, les unes plus exellentes, & les autres moins, & ſelon que le requiert leurs divers uſages à peu près, comme je viens de dire, que l'on ſe ſert de diverſes ſortes de breuvages dans les Cours des Princes & des Seigneurs.

Si quelques vapeurs s'élévent de la Terre, & ſe condenſent dans l'Air, ſçache qu'elles retombent, à cauſe de la peſanteur naturelle de l'Eau, & que la Terre reçoit derechef ſon humidité perduë; de laquelle elle ſe délecte & ſe nourrit, &

par laquelle elle eſt renduë plus propre à produire ſon fruit. C'eſt pourquoi l'on doit réïtérer ces préparations d'Eaux par beaucoup de Diſtillations ; de maniére que la Terre ſoit ſouvent imbibée de ſon humeur, & que cette humeur ſoit tirée autant de fois que l'Euripe laiſſe de fois à ſec la Terre, vers laquelle il retourne toujours juſqu'à ce qu'il ait achevé ſon cours ordinaire.

Quand donc le Palais Royal ſera bâti avec bien de la peine, & paré avec grand ſoin, & que la Mer de verre l'aura par ſon flux & reflux enrichi de beaucoup de Richeſſes, le Roi y pourra ſurement entrer & s'y loger.

Mais, mon Ami, prends garde que la conjonction du Mari avec ſon Epouſe ne ſe faſſe qu'après avoir ôté tous leurs habits & ornemens, tant du viſage que de tout le reſte du corps, afin qu'ils entrent dans le tombeau auſſi nuds que quand ils ſont venus au monde, de peur que leur demeure ne ſe rende pire, & ne ſe gâte par le mélange de quelque choſe étrangére.

Je veux encore t'apprendre, comme par ſupplément, que la précieuſe Eau, de laquelle il faut laver le Roi, doit ſe faire avec grand ſoin & beaucoup d'induſtrie, par le combat de deux Champions (j'entens de deux diverſes Matiéres) car l'un

d'eux doit donner le défi à l'autre, pour se rendre plus prompts & plus encouragez à remporter la victoire. Car il ne faut pas que l'Aigle seul fasse son nid au haut des Alpes, parce que ses Aiglons mouroient à cause des néges qui en couvrent le sommet. Mais si tu joins un horrible Dragon, qui est toujours dans les Cavernes de la Terre, & qui a toujours habité les Montagnes froides, & couvertes de nége, Pluton soufflera de telle sorte, qu'enfin il chassera du froid Dragon un Esprit volant & igné, qui, par la violence de sa chaleur, brûlera les aîles de l'Aigle, & jettera une chaleur pendant un si long-temps, que la nége, qui est au haut des Monragnes, se fondra & se réduira en eau, afin de bien préparer un Bain minéral propre & très-sain pour le Roi.

TROISIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

LE feu peut être étouffé & éteint par l'eau, & beaucoup d'eau versée sur un peu de feu s'en rend maîtresse. De même notre Soufre igné doit être modéré, & dûment vaincu par l'Eau, & ensuite sa force ignée doit à son tour surmonter & dominer, les Eaux se retirant. Mais on ne



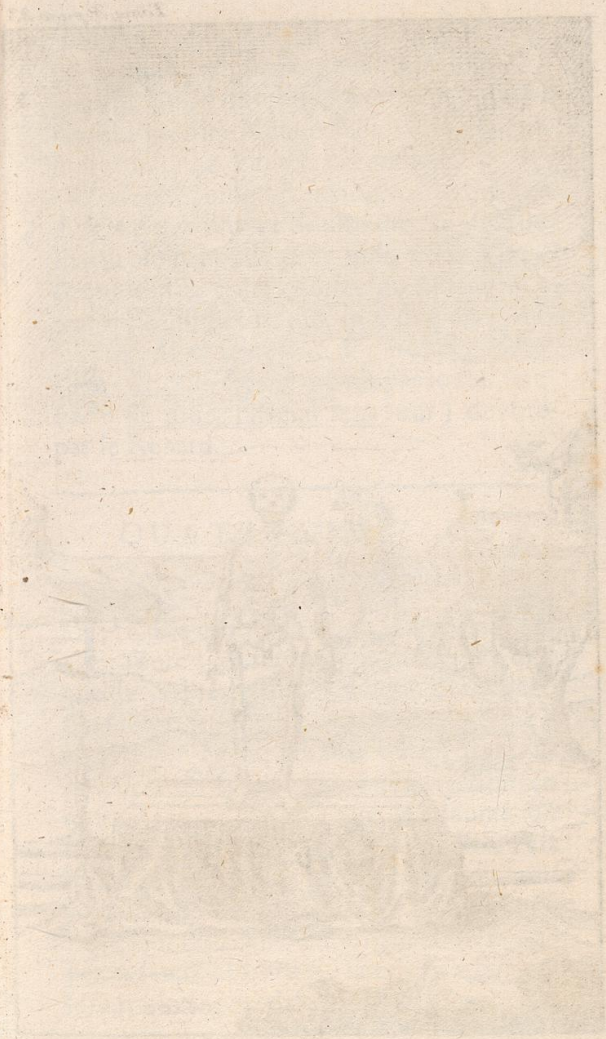


ſçauroit ici remporter la victoire, ſi le Roi n'a empreint, ſa force & ſa vertu à ſon Eau, & s'il ne lui a donné une clef de ſa livrée ou couleur Royale, pour être diſſout par elle & rendu inviſible. Il doit néanmoins reparoître & ſe préſenter à la vûë. Et quoi que cela ne ſe puiſſe faire qu'avec dommage & léſion de ſon corps, cette léſion toutes fois ſe fera avec augmentation de ſa nature & de ſa vertu.

Un Peintre peut mettre une autre couleur ſur un blanc jaunâtre, comme un jaune rougeâtre & un vrai rouge. Et quoi que toutes ces couleurs demeurent enſemble, cependant la derniére eſt la plus en vûë, & tient le prémier rang par deſſus les autres. Il faut faire de même en notre Magiſtére. Quand tu l'auras fait, ſçache que la lumiére de toute ſageſſe s'enléve, laquelle reſplendit même dans les ténébres, & toutes-fois ne brûle pas & n'eſt pas brûlée; car notre Soufre ne brûle point & n'eſt point brûlé, encore qu'il eſpande & darde ſa lumiére bien au long. Il ne teint point, s'il n'eſt auparavant préparé & teint de ſa propre teinture, pour pouvoir teindre enſuite les Métaux malades & imparfaits. Et ce Soufre ne peut teindre, ſi l'on ne lui donne & empreint vivement cette couleur; car jamais le plus foible ne remporte la victoire, parce que le plus fort

la lui ôte, & le plus foible est contraint de la céder au plus fort.

Ainsi, de ce que je t'ai dit, tire cette conséquence, que le foible jamais ne peut rien forcer n'y aider le foible, & qu'une Matiére combustible ne peut préserver d'embrasement une autre Matiére combustible comme elle. Si l'on a donc besoin de Protecteur pour deffendre la Matiére combustible, tel Protecteur doit nécessairement avoir plus de force & de vertu que la Partie qu'il a à deffendre, & étant hors de danger de combustion, il doit par sa vertu naturelle vivement résister au feu. Quiconque voudra préparer notre Soufre incombustible, qu'il le cherche dans une Matiére où il est incombustiblement incombustible. Ce qui ne se peut faire avant que la Mer salée ait englouti un Corps, & ensuite rejetté, lequel Corps doit être sublimé jusqu'à tel dégré qu'il surmonte de beaucoup en splendeur les autres Astres, & que son sang soit tellement augmenté & perfectionné, qu'il puisse, comme le Pélican béquetant sa poitrine sans faire aucun tort à sa santé, ni sans incommoder les autres parties de son corps, nourrir tous ses Petits de son propre sang. C'est cette Rosée des Philosophes, de couleur purpurine, & ce Sang rouge du Dragon, duquel ils ont tant parlé dans leurs Ecrits. C'est cette Ecarlate de l'Em-





péreur de notre Art, de laquelle eſt couverte la Reine de ſalut, & cette Pourpre de laquelle tous les Métaux froids & imparfaits ſont échauffez & rendus accomplis.

C'eſt ce ſuperbe Manteau, avec le Sel des Aſtres, qui ſuit ce Soufre céleſte, gardé ſoigneuſement, de peur qu'il ne ſe gâte, & qui les fait voler comme un Oiſeau, autant qu'il eſt beſoin, & le Cocq mangera le Renard, & ſe noyera & s'étouffera dans l'Eau, & puis reprenant vie par le feu, ſera (afin de joüer chacun leur tour) dévoré par le Renard.

QUATRIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philoſophes.

TOute chair née de la Terre ſera diſſoute, & retournera en Terre, afin que le Sel terreſtre, aidé par l'Influence des Cieux, faſſe lever un nouveau Germe; car s'il ne ſe fait aucune terre, il ne ſe pourra auſſi faire aucune réſurrection en notre Oeuvre, parce que le Baume de Nature eſt caché dans la terre, comme l'eſt le Sel de ceux qui y ont cherché la connoiſſance de toutes choſes.

Au jour du Jugement, le Monde ſera jugé par le feu, & ce qui a été fait de rien, ſera par le feu réduit en cendre, de laquelle renaîtra un

Phœnix, car en elle est caché le vrai Tartre, lequel étant dissout, on peut ouvrir les plus fortes serrures du Palais Royal.

Après l'embrasement général, il se fera une nouvelle Terre, & de nouveaux Cieux, & un Homme nouveau, bien plus splendide & plus glorieux qu'il n'étoit lorsqu'il vivoit dans le prémier Monde, parce qu'il sera clarifié.

De cendres & de sable décuit au feu, un Verrier fait du verre à l'épreuve du feu, & de couleur semblable à de claires Pierries, & l'on ne le regarde plus comme cendres. L'Ignorant attribuë cela à une grande perfection; mais non pas l'Homme docte, d'autant que par l'expérience, & la connoissance qu'il en a, cette opération lui est devenuë familiére.

On change les pierres en chaux propre à beaucoup de choses, & avant que la chaux soit faite par le moyen du feu, ce n'est autre chose que pierre, de laquelle on ne se peut servir au lieu de chaux; mais elle se cuit par le feu, & recevant de lui un haut dégré de chaleur, elle acquiert une vertu tellement propre, que l'esprit ignée de la chaux est venu à sa perfection, & qu'il n'y a rien qui puisse lui être comparé.

Toute chose réduite en cendres, montre & manifeste son Sel. Si, dans sa Disso-

lution, tu ſçais garder ſéparément ſon Soufre & ſon Mercure, & de ces deux derniers redonner avec induſtrie ce qu'il faut en donner au Sel, il ſe pourra faire le même Corps que devant ſa diſſolution: Ce que les Sages de ce Monde appellent folie, & diſent qu'il eſt impoſſible à l'Homme pécheur de faire une nouvelle Créature, ne prenant pas garde que ça été auparavant une Créature, que l'Artiſte, en faiſant démonſtration de ſa ſcience, a ſeulement multiplié la ſemence de la Nature.

Celui qui n'a point de Cendres, ne peut faire de Sel propre à notre Oeuvre, car elle ne ſçauroit ſe faire ſans Sel, parce qu'il n'y a que lui qui donne de la force à toutes choſes.

Comme le Sel commun conſerve toutes choſes, & les préſerve de pourriture; de même le Sel des Philoſophes deffend & préſerve tous les Métaux, & empêche qu'ils ne ſoient entiérement détruits, conſervant ſon baume & ſon eſprit qu'ils ont en eux; car autrement il demeureroit un corps mort, qui ne pourroit plus ſervir à rien, parce que les Eſprits métaliques le quitteroient, leſquels étant ôtez & perdus par la mort naturelle; laiſſoient leur domicile vuide & mort, dans lequel on ne pourroit plus remettre de vie.

Mais, mon Ami, ſçache que le Sel, provenant des Cendres, a le plus ſouvent

une vertu occulte, néanmoins il ne peut servir de rien, si son dedans n'est tourné au dehors; car il n'y a que l'Esprit qui donne la vie & la force; Le Corps ne peut rien seul. Si tu peux trouver cet Esprit, tu auras le Sel des Philosophes, & l'Huile vraîment incombustible, si renommée dans les Livres des anciens Sages.

CINQUIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

LA vie, qui est cachée dans la Terre, produit les choses qui en prennent naissance. Quiconque donc dit que la Terre n'est point animée, ne dit pas la vérité; car ce qui est mort ne peut rien donner à un vivant, & n'est susceptible d'aucune chose, parce que l'Esprit de vie s'en est séparé. C'est pourquoi l'Esprit est la vie & l'ame de la Terre, où il demeure & acquiert ses vertus, empreintes à la Nature terrestre, par l'Etre céleste & les propriétés des Astres. Car toutes les Herbes, les Arbres, les Racines, les Métaux & les Minéraux reçoivent leur force & nourriture de l'Esprit de la Terre, parce que c'est la vie, que cette Esprit, qui étant nourri de l'influence des Astres, substante toutes choses qui croissent sur la Terre. Et comme la Mére nourrit elle même l'Enfant





qu'elle porte dans son ventre ; de même la Terre produit & nourrit de l'Esprit, décendu du Ciel, les Minéraux qu'elle porte dans ses entrailles.

Ce n'est donc pas la Terre qui donne les Formes à chaque Nature, mais bien l'Esprit de vie qu'elle contient : Et si elle étoit une fois destituée de son Esprit, elle seroit morte, & ne pourroit donner aucun aliment, parce qu'elle manqueroit de l'Esprit de son Soufre, qui conserve la vertu vitale, & qui de sa vertu fait germer toutes choses.

Deux Contraires demeurent bien ensemble, néanmoins ils ne peuvent bien s'accorder ; car vous voyez qu'en mettant le feu dans la poudre à Canon, ces deux Esprits, dont elle est composée, se séparent l'un de l'autre avec un grand bruit & une grande violence ; & s'envolant dans l'Air, ils ne peuvent plus être vûs de personne. On ne sçait où ils sont allez, ni ce qu'ils sont devenus, si l'on n'a pas appris ce qu'ils sont, & en quelle matiére ils étoient cachez.

Par-là tu connoîtras que la vie n'est qu'un Esprit ; c'est pourquoi tout ce que l'Ignorant estime être mort, doit vivre d'une vie incompréhensible, visible néanmoins & spirituelle, & être conservé en elle. Si tu veux que la vie coopére avec la vie, ces Esprits sont alimentez & nourris

de la Rosée du Ciel, & prennent leur extraction d'un Estre céleste, élémentaire & terrestre, que l'on nomme Matiére sans Forme.

Et comme le Fer attire à soi l'Aiman par la sympathie & la qualité occulte qui est entre eux deux ; de même il y a dans notre Or de l'Aiman, qui est la prémiére Matiére de notre Pierre précieuse. Si tu entens ceci, te voilà assez riche & assez heureux pour toute ta vie.

Je veux encore t'apporter un éxemple. En regardant dans un Miroir, on voit la réflexion des Espéces, la même ressemblance de celui qui regarde ; & si celui-là veut toucher de la main son image, il ne touche que le Miroir, qu'il a regardé. De même aussi, on doit tirer de cette Matiére un Esprit visible, qui soit néanmoins incompréhensible. Cet Esprit est la Racine de vie de nos Corps, & le Mercure des Philosophes, duquel l'on prépare industrieusement la Liqueur de notre Art, que tu rendras derechef matérielle, & feras parvenir par certains moyens d'un dégré très-bas, à la souveraine perfection de la plus parfaite Médecine. Car notre Commencement est un Corps bien lié & bien solide ; le Milieu est un Esprit fuyant & une Eau d'Or sans aucune corrosion, par le moyen de laquelle les Sages joüissent de leurs dé-

sirs en cette vie ; & la Fin est une Médecine bien fixe, tant pour le Corps humain, que pour les Corps Métaliques, la connoissance de laquelle a été plûtôt donnée aux Anges qu'aux Hommes, quoi que quelques-uns l'ayent euë, qui l'ont demandée instamment & avec priéres continuelles à Dieu, & qui n'usent d'ingratitude ni envers lui ni envers les Pauvres.

Et par surcroît, je te dis avec vérité, qu'un travail doit succéder à un travail, & une opération suivre une autre opération ; car au commencement on doit bien purger & nettoyer notre Matiére, puis la dissoudre, la mettre en pieces, & la réduire en poudre & en cendres. Après quoi on doit en faire un Esprit volatil, aussi blanc que nége, & un autre aussi volatil & aussi rouge que sang. Ces deux-là en contiennent un troisiéme ; & ce n'est toutes fois qu'un seul Esprit, & ce sont eux trois qui conservent & prolongent la vie. Conjoins-les ensemble, & leur donne une boisson & un manger, qui soient propres à leur nature, & les tiens en un lit de rosée, qui soit chaud jusqu'au terme de la génération. Et tu verras quelle Science Dieu t'a donnée ainsi que la Nature. Et sçache que jamais je ne me suis tant ouvert & allé si loin, que de découvrir tels Sécrets, & Dieu a tant donné de force à la Nature & lui fait

faire tant de miracles, qu'à peine l'Homme peut-il les croire. Mais il m'a été donné certaines bornes & limites pour écrire, afin que ceux qui viendroient après moi pûssent publier les effets admirables de la Nature, lesquels, quoi que Dieu permette d'en traiter sont néanmoins estimez par les Ignorans illicites & surnaturels. Mais le naturel prend son origine du surnaturel, & toutes fois si tu conjoints toutes ces choses, tu ne trouveras rien que de purement naturel.

SIXIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

LE Mâle sans Fémelle n'est qu'un demi Corps, de même que la Fémelle sans Mâle; car étant l'un sans l'autre, ils ne peuvent engendrer ni multiplier leurs Espéces. Mais quand ils sont mariez & mis ensemble, ils font un Corps parfait, & propre à la génération.

Un Champ trop ensemencé, étant surchargé, devient infructueux, & ses fruits ne peuvent parvenir à maturité. Aussi ne l'étant pas assez, il ne vient que bien peu de grain, & encore mêlé avec beaucoup d'yvraie inutile.

Le Marchand, qui veut acheter & débiter sa marchandise avec conscience, la donne

donne à son prochain selon le taux de Justice, de peur d'encourir la malédiction, mais pour sembler faire plaisir aux Pauvres.

Beaucoup de Gens se noyent dans les grandes & profondes Rivières; mais aussi les Ruisseaux sont aisément taris & desséchez par la chaleur du Soleil & nous en sommes aisément privez.

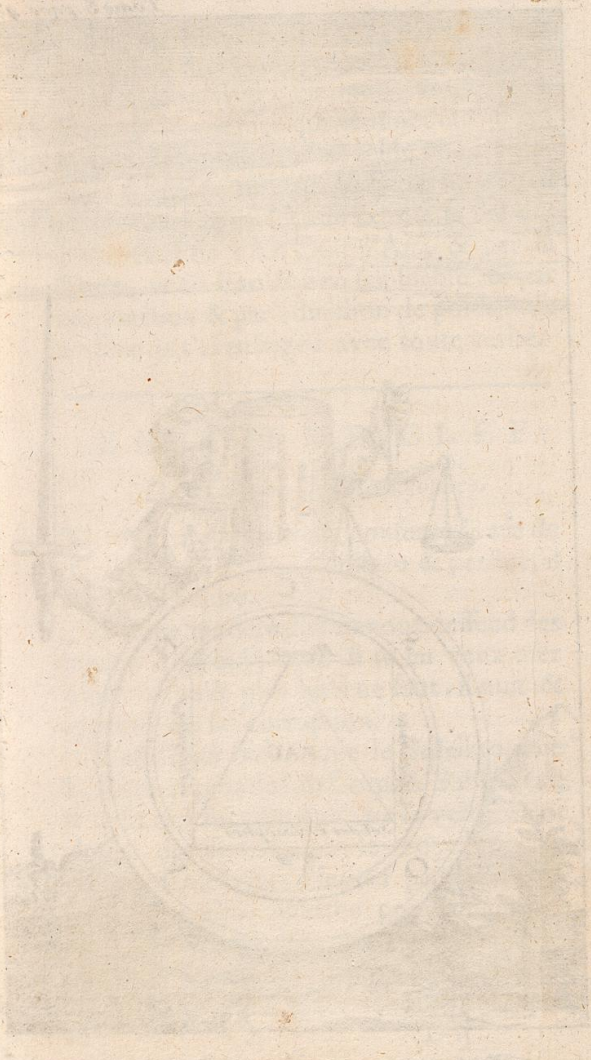
Voilà pourquoi, afin d'avoir bonne issuë de ton entreprise, tu prendras garde diligemment à choisir avec prudence, un certain poids & mesure en la conjonction des Liqueurs Phisiques, afin que le plus grand ne pése pas plus que le moindre, & de peur que l'action du moindre, étant debilitée ou empêchée, la génération ne soit aussi retardée; car les trop grandes pluies ne sont pas bonnes aux fruits de la Terre, & la trop grande sécheresse les avance trop tôt, & les fait mourir devant le temps. Puis le Bain étant entiérement préparé par Neptune, mesure avec grande industrie & diligence ton Eau permanente, & garde toi bien de manquer, en donnant ou trop ou trop peu.

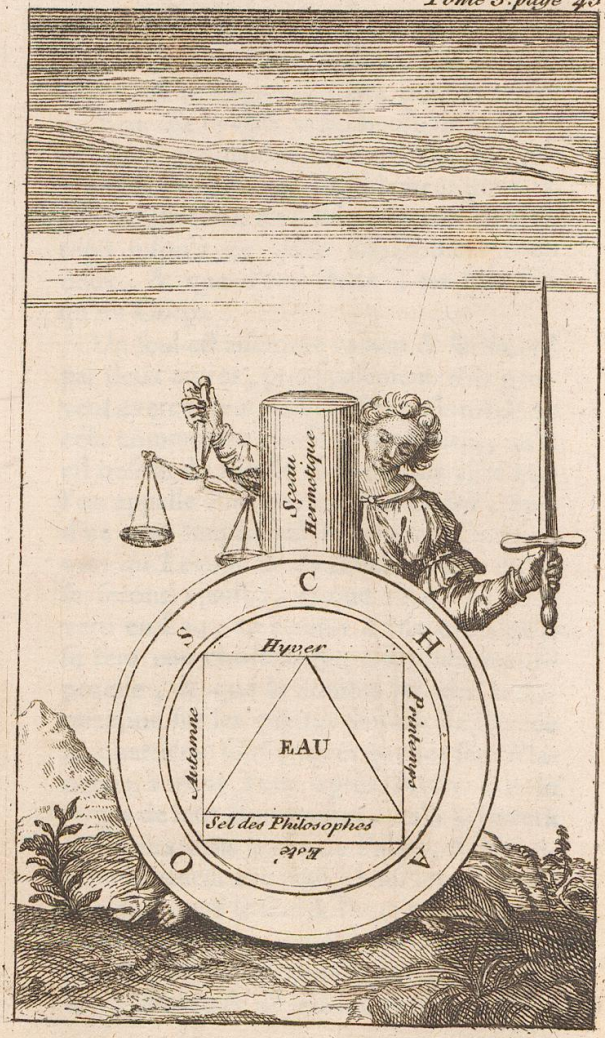
On doit donner à manger un Cigne blanc à l'Homme double igné, afin qu'ils se tuent l'un l'autre, & ressuscitent l'un avec l'autre. Que l'Air qui vient des quatres Parties du Monde occupe les trois parts du Logis fermé de cet Homme igné, afin que l'on puisse enten-

dre le chant du Cigne, disant son dernier adieu, & le Cigne rôti sera pour la table du Roi. Et la voix mélodieuse de la Reine plaira grandement aux oreilles du Roi igné; il l'embrassera amiablement pour la grande affection qu'il lui porte, & en sera répû jusqu'à ce qu'ils disparoissent tous deux, & que d'eux deux il ne soit fait qu'un Corps.

Un seul est aisément vaincu & surmonté par deux autres, principalement s'ils peuvent éxercer leur malice. Propose-toi donc cela comme une chose toute arrêtée, qu'il est besoin du souffle d'un double vent que l'on appelle *Vulturne ou Sud Sudest*, puis d'un vent simple qui se nomme *Eurus ou vent du Levant & du Midi*. Après qu'ils se seront apaisez, & que l'Air sera converti en Eau, tu croiras à bon droit qu'il se fera une chose corporelle d'une incorporelle, & que le nombre prendra la domination sur les quatres Saisons de l'année au quatriéme Ciel, après que les sept Planettes auront l'une après l'autre fait le temps de leur domination, qu'il achevera son cours dans le bas du Palais, & sera rigoureusement examiné. Ainsi les deux auront surmonté le seul & l'auront mis à mort.

Si tu désires acquérir par ton Art de grandes Richesses, tu as besoin d'une grande prudence & de beaucoup de doctrine,




Sceau Hermetique
C
H
A
O
S
Hyver
Printemps
Automne
Eté
EAU
Sel des Philosophes

afin que tu fasses comme il faut la division & la conjonction : Ne mets pas un poids faux, & le prémier qui se rencontroit par hazard devant toi. C'est ici le vrai fondement solide de tout le Magistére, que tu mettes à fin & perfection ce que je t'ai dit, par le Ciel de l'Art, par l'Air, & par la Terre, vraie Eau & Feu semblable, & par conjonction & par admission de poids, mise comme je t'ai enseigné avec toute vérité.

SEPTIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

LA chaleur naturelle conserve la vie de l'Homme ; étant dissipée & perduë, il faut qu'il meure.

L'usage moderé du feu nous deffend des injures du froid ; mais si tu en veux user outre raison & plus qu'il ne faut, il nuit & apporte de la corruption.

Il n'est pas besoin que le Soleil touche la Terre de près de son Corps & Substance ; il suffit qui lui communique sa vertu & lui donne des forces, par le moyen de ses rayons dardez vers elle ; car par leur réflexion, il a assez de force pour s'acquiter de sa charge, & par la continuelle concoction, il fait meurir toutes choses, parce que ses rayons brûlans se dispersant par

l'Air, en sont temperez; de sorte que le Feu, moyennant l'Air, & l'Air moyennant le Feu, s'entraidant l'un l'autre, produisent leurs effets.

La Terre ne peut rien produire sans l'Eau; ni l'Eau sans la Terre ne peut rien faire germer. Or de même que l'Eau & la Terre, ne s'entr'aidant point, ne peuvent rien engendrer séparément; de même aussi le Feu ne peut se passer de l'Air, ni l'Air du Feu; car ôtant l'Air au Feu vous lui ôtez sa vie. Le Feu aussi étant éteint, l'Air ne peut faire aucune de ses fonctions, ni par sa chaleur vivifier ni consumer l'humidité superfluë de l'Eau.

Les Vignes ont besoin d'une plus grande chaleur en Automne pour avancer & faire parfaitement meurir les Raisins, dèja presque murs, qu'au commencement du Printemps; plus il a fait chaud en Automne, plus elles rendent de meilleur vin & plus délicat. Au contraire, moins il y a eu de chaleur, moins aussi rapportent-elles de vin, qui même n'a pas de force, & qui ne sent que l'eau.

En Hiver, le commun Peuple, voyant la Terre toute gelée & ne pouvant rien produire de verd, estime que tout est mort; venant le Printemps, & le froid se retirant, vaincu par la chaleur du Soleil, qui monte sur notre Horison, toutes choses lui

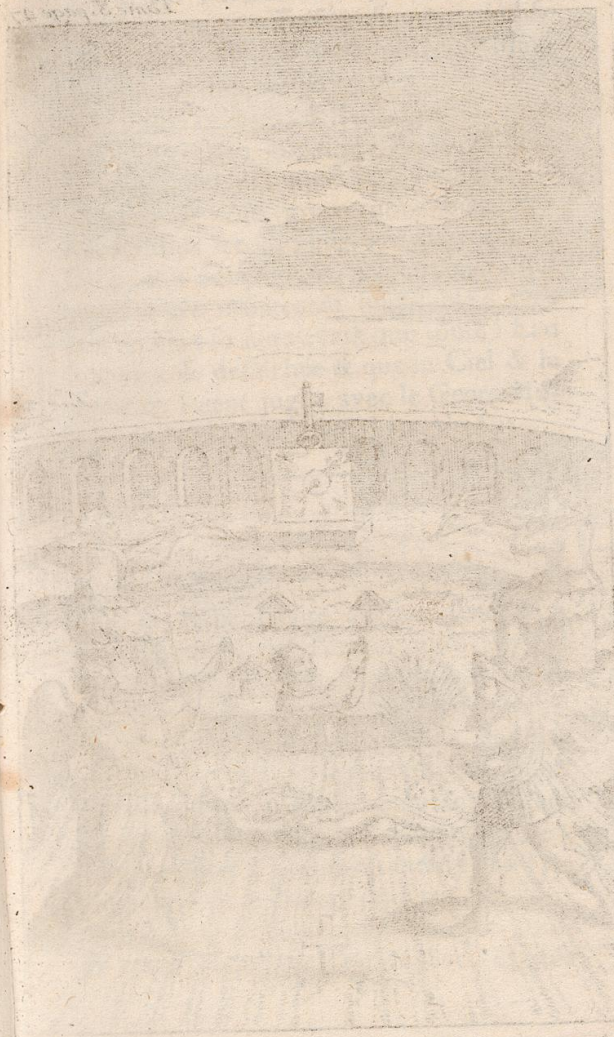
semblent reprendre la vie. Les Arbres & les Herbes commencent à pousser; les Animaux, qui, fuyant la rigueur de l'Hiver, s'étoient cachez dans les Cavernes de la Terre, sortent de leurs Grottes; tout sent bon, & l'agréable diversité de couleurs & de fleurs fait preuve des vertus & des forces de tout ce qui commence à reverdir. L'Eté venant après, il n'aît de cette variété de fleurs toutes sortes de fruits. L'Automne qui le suit, les perfectionne & les meurit. C'est pourquoi nous remercions éternellement Dieu, qui a constitué un si bel ordre, & une telle suitte dans les choses naturelles.

Ainsi se suivent & coulent toutes les Saisons, après une année vient l'autre, & cela se continuera jusqu'à ce que Dieu fasse périr le Monde, & que ceux qui possédent la Terre soient glorieusement élevez par le Dieu de gloire, & mis en honneur. De là cessera toute action de Créature terrestre & sublunaire, & à sa place, il viendra une autre Créature céleste & infinie.

En Hiver, le Soleil faisant sa course bien loin de nous, ne peut traverser ni fondre les grandes néges; mais au Printemps, s'étant approché il échauffe l'air, & sa force étant augmentée, il fond la nége, & la resout en eau; car le plus foible est contraint de céder au plus fort.

Il faut prendre garde & gouverner pru-

demment le feu, de peur que l'humeur de Rosée ne soit desséchée plûtôt qu'il ne faut, & qu'il ne se fasse une trop prompte liquéfaction, & dissolution de la Terre des Sages. Si tu fais autrement, tu ne peupleras ton Vivier que de Scorpions au lieu de bon Poisson. Si donc tu veux bien mener toutes tes Opérations, prends l'Eau céleste sur laquelle étoit porté & se mouvoit au Commencement l'Esprit de Dieu, & ferme la porte du Palais Royal ; car par après tu verras le Siége mis devant la Ville céleste par les Ennemis mondains. C'est pourquoi il faut fortifier & entourer ton Ciel de triple Muraille, Rempart & Fossé, & ne laisser qu'une seule Avenuë ouverte & libre, & bien munie de fortes Garnisons. Ayant mis ordre à cela, cherche avec la lumiére de sagesse, la dragme perduë, & éclaire autant qu'il sera nécessaire. Sçache que les Animaux rampans, & autres imparfaits, habitent la Terre à cause de la froidureuse disposition de leur nature. Mais il est assigné à l'Homme un domicile au dessus de la Terre, à cause de l'excellent tempérament de sa nature. Et les Esprits célestes n'étans pas composez d'un corps terrestre, & sujet à péchés & à corruption, comme celui de l'Homme, mais d'un corps céleste & incorruptible, ils ont un tel dégré de perfection, qu'ils peuvent, sans





être aucunement offensez, supporter indifféremment le froid & le chaud. Mais l'Homme clarifié ne sera pas moindre que les Esprits célestes, & leur sera en tout semblable. Dieu gouverne le Ciel & la Terre & fait tout dans toutes choses.

Enfin, si nous gouvernons bien nos Amis, nous serons Enfans & Héritiers de Dieu, afin de mettre en éxécution ce qui nous semble maintenant impossible; mais cela ne peut se faire avant que toute l'Eau soit tarie & desséchée & que le Ciel & la Terre ne soient jugez avec le Genre Humain & consumez ensemble par le feu.

HUITIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

IL ne se peut faire aucune génération d'Homme, ni d'aucun autre Animal sans la putréfaction; & aucune Semence jettée en terre, ou quelque chose que ce soit de végétable ne peut germer, sans que prémiérement elle ne se pourrisse: beaucoup d'Animaux imparfaits même prennent leur vie & leur origine de la seule pourriture, ce qu'on doit à bon droit mettre entre les merveilles de la Nature, qui fait ceci, parce qu'elle a caché dans la Terre une grande vertu productive, qui se léve, éxcitée

par les autres Elémens, & par l'influence de la Semence céleſte.

Les bonnes Femmes des Champs en ſçavent donner un éxemple ; car elles ne peuvent élever une Poulle pour leur ménage ſans la putréfaction de l'Oeuf, dont eſt éclos le petit Poulet.

De pain, mis dans du miel, naiſſent des Fourmis, par la pourriture qu'en attire le miel ; ce qui n'eſt pas auſſi une petite merveille de la Nature.

Nous voyons tous les jours qu'il s'engendre des Vers de chair gâtée & pourrie dans le corps des Hommes, des Chevaux, & d'autres Bêtes : Comme auſſi des Arraignés, des Vers & autres Vermines, dans les Noix pourries, dans les Poires & autres fruits ſemblables. Enfin, qui peut nombrer les eſpeces infinies des Animaux inſectes & imparfaits, qui naiſſent de pourriture & de corruption ?

Cela ſe montre auſſi manifeſtement dans les Plantes, où l'on voit qu'il croît beaucoup de ſortes d'herbes, comme Orties & autres, de la ſeule pourriture dans les lieux mêmes où telles herbes n'ont jamais été ni ſemées ni plantées. La raiſon en eſt que la terre de tels lieux a une certaine diſpoſition à produire ces méchantes herbes, étant engraiſſée de leurs ſemences, infuſes dans ſes entrailles, par les Corps céleſtes,

leſtes, & excitée par leur propre pourriture à germer & reverdir, leſquelles Semences venant à aider le concours des autres Elémens, produiſent une Subſtance corporelle, convenante en leur nature. Ainſi les Aſtres peuvent faire lever, par le moyen des Elémens, une nouvelle Semence que l'on n'ait point encore vûë, laquelle étant plantée en terre & pourrie, peut croître & multiplier. Mais l'Homme n'a pas la puiſſance ni la vertu de produire une nouvelle Semence; car on ne lui a pas commis le gouvernement des opérations élémentaires & céleſtes; & il s'engendre diverſes ſortes d'herbes de la ſeule pourriture; ce qui étant rendu trop familier au Peuple, par la fréquente expérience qu'il en a, il ne conſidére pas éxactement ces Générations, & ne pouvant s'en imaginer aucunes Cauſes, il penſe qu'elles ſe font par coûtume. Mais toi, qui dois avoir une Science plus relevée, pénétre plus avant que le Vulgaire, & cherche par raiſons les Principes & les Cauſes, d'où (moyennant la putréfaction) provient une telle vertu vitale, non pas comme la connoît le ſimple Peuple par l'accoûtumance; mais comme le doit ſçavoir le ſage & diligent Inquiſiteur des Effets de la Nature, vû que toute vie provient de pourriture.

Chaque Elément eſt ſujet à génération

& corruption; c'eſt pourquoi tout Amateur de la Sageſſe doit ſçavoir qu'en chacu d'eux les trois autres ſont occultement contenus ; car l'Air contient en ſoi le Feu, l'Eau & la Terre, ce qui eſt très-vrai, quoique cela ſemble incroyable. De même le Feu comprend l'Air, l'Eau & la Terre : La Terre contient l'Eau, l'Air, & le Feu ; autrement il ne ſe pourroit faire aucune génération. Enfin l'Eau enclôt en ſoi la Terre, l'Air & le Feu, autrement elle ne ſeroit pas propre à produire aucune choſe, & quoi que chaque Element ſoit diſtingué formellement de chacun des autres, ce n'eſt pas-à-dire pour cela qu'ils ſoient ſéparez d'enſemble, comme on le voit clairement en la ſéparation des Elémens par diſtillation.

Pour que l'Ignorant n'eſtime pas mon diſcours frivole & ne ſervant à rien, je veux te le démontrer par des preuves ſuffiſantes. Apprens donc, toi, qui es curieux de ſçavoir la diſſection & l'anatomie de la Nature, & la ſéparation des Elémens, que dans la diſtillation de la Terre, l'Air, comme plus léger que les deux autres, ſe diſtille le prémier & puis après l'Eau : Le Feu, à cauſe de ſa nature ſpirituelle, commune à l'un & à l'autte, & ſa naturelle ſimpathie, eſt conjoint avec l'Air, & la Terre demeure au fond du Vaiſſeau, &

contient le Sel de gloire. Dans la distillation de l'Eau, le Feu & l'Air sortent les prémiers, & ensuite l'Eau, dont la partie terrestre demeure toujours au fond. De même du Feu, réduit en Substance visible & plus materielle que de coûtume, on en peut tirer le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre & les conserver à part. Semblablement l'Air est dans les trois autres, pas un d'eux ne pouvant se passer de lui. la Terre n'est rien, & ne peut rien produire sans l'Air. Le Feu ne peut brûler ni subsister sans lui. L'Eau, manqant d'Air, ne cause aucune génération. Outre cela, l'Air ne consume rien, & ne desseche aucune humidité sans chaleur naturelle. Se trouvant donc une chaleur dans l'Air, par conséquent il doit y avoir du Feu; car tout ce qui est de nature chaude & séche, doit aussi participer de la nature du Feu. C'est pourquoi tous les quatre Elémens doivent être conjoints ensemble, & ils ont toujours soin l'un de l'autre. Aussi voit-on qu'ils sont mêlez ensemble dans la production de toutes choses. Celui qui contredit une telle Doctrine, n'est jamais entré dans le cabinet de la Nature, & n'a pas visité ses Sécrets les plus cachez.

Sçache que ce qui naît par putréfaction, est ainsi engendré. La Terre se corrompt aucunement à cause de l'humeur qu'elle a,

laquelle eſt le Principe de putréfaction ; car rien ne peut pourrir ſans humeur, à ſçavoir ſans l'Elément humide de l'Eau. Or ſi la génération doit provenir de pourriture, elle doit être excitée par la chaleur qui ſe rapporte à l'Elément du Feu ; car rien ne peut venir au monde ſans chaleur, naturelle. Pour concluſion, ſi la choſe, qui doit être produite, a beſoin d'Eſprit vital & de mouvement, il lui faut auſſi de l'Air ; car s'il ne coopéroit point avec les autres, & ne faiſoit ſa fonction, la génération, ou plûtôt la matiére de la choſe qui doit être produite, s'étoufferoit elle-même par faute d'Air ; & la génération, redeviendroit corruption, D'où il eſt plus clair que le jour, que les quatre Elémens ſont grandement néceſſaires en toute génération. Et davantage, chacun d'eux fait voir clairement ſes forces & opérations en chacun des autres ; mais principalement dans la corruption ; car ſans elle rien ne peut & ne pourra jamais venir au monde. Et tiens cela pour conſtant, que les quatre Elémens ſont requis à toute production de quelque choſe que ce ſoit.

On doit connoître par-là qu'Adam, que Dieu créa du limon de la Terre, n'éxerça aucune action vitale, & ne vêcut point juſqu'à ce que Dieu lui eût imprimé le ſouffle ou eſprit de vie, & qu'auſſi tôt que

cet esprit lui fut infus, il commença à vivre. Le Sel, c'est-à-dire son Corps, se rapportoit à la Terre ; l'Air inspiré, étoit le Mercure, c'est-à-dire l'Esprit ; & le souffle de l'inspiration lui donnoit une chaleur vitale, & c'étoit le Soufre, c'est-à-dire le Feu. Aussi-tôt Adam commença à se mouvoir, & donna par ce mouvement un assez suffisante preuve d'une Ame vivante; car le Feu ne peut pas être sans l'Air, ni de même l'Air sans le Feu; l'Eau étoit mêlée à tous deux avec une égale proportion.

Adam fut donc prémiérement composé de Terre, d'Eau, d'Air & de Feu & après d'Ame, d'Esprit & de Corps ; puis de Mercure, de Soufre & de Sel.

Eve semblablement, la prémiére Femme, notre prémiére Mére, participa de toutes ces choses; car elle fut tirée & produite d'Adam, qui en étoit composé. Remarque ce que je viens de dire. Or, pour retourner à mon propos de la putréfaction, il faut que tout Amateur & Inquisiteur de Sageſſe tienne pour certain, que semblablement aucune Semence Métallique ne peut opérer, & ne peut être aucunement multipliée, si elle n'a été entiérement pourrie de soi-même, & sans mêlange d'aucune chose étrangere; & comme nulle Semence végétable ou animale ne peut, comme il a déja été dit, étendre ni multiplier son espece sans putré-

faction, de même faut-il en juger des Métaux: Et cette putréfaction doit se faire par les opérations des Elémens; non qu'ils soient comme j'ay dèja enseigné, leur Semence; mais parce que la Semence Métalique, prenant sa naissance d'un Estre céleste, astral & élémentaire, étant réduite en un Corps sensible, elle doit être putréfiée par le moyen des Elémens.

De plus, remarque que le vin a un esprit volatil; car en le distilant l'esprit sort le prémier, & le phlégme le dernier. Mais étant, par chaleur continuë, tourné en vinaigre, son esprit n'est plus si volatil; car en la distillation du vinaigre, le phlégme aqueux monte le prémier au haut de l'Alembic, & l'esprit le dernier, quoi que ce soit une même matiére en l'un & l'autre. Il y a bien néanmoins d'autres qualités dans le vinaigre que dans le vin, parce que le vinaigre n'est plus vin, mais une pourriture du vin, qui par la continuelle chaleur, s'est changé en vinaigre: Et tout ce qui est tiré par le vin ou par son esprit, & rectifié dans un Vaisseau circulatoire, a bien d'autres forces & d'autres opérations que ce qui est tiré par le vinaigre: Car si on tire le verre de l'Antimoine par le vin ou par son esprit, il est trop laxatif & purge avec trop de véhémence par en haut, d'autant que sa vertu vénimeuse, n'étant pas sur-

montée & éteinte, il est encore empreint de poison ; mais si on le tire par vinaigre distillé, ce qui en viendra, sera de belle couleur. Et puis, si, tirant le vinaigre par le Bain-marie, on lave la poudre jaune qui demeure au fond, en versant beaucoup de fois de l'eau commune dessus, & la retirant autant de fois & qu'on ôte toute la force du vinaigre, alors il se fait une Poudre douce, qui ne lâche par le ventre comme devant; mais qui est un excellent Remède, qui guérissant beaucoup de maladies, est à bon droit réputé entre les merveilles de la Médecine.

Cette Poudre mise dans un lieu humide, se resout en Liqueur, qui, sans faire aucune douleur, est très-souveraine pour les maladies externes. Que cela suffise.

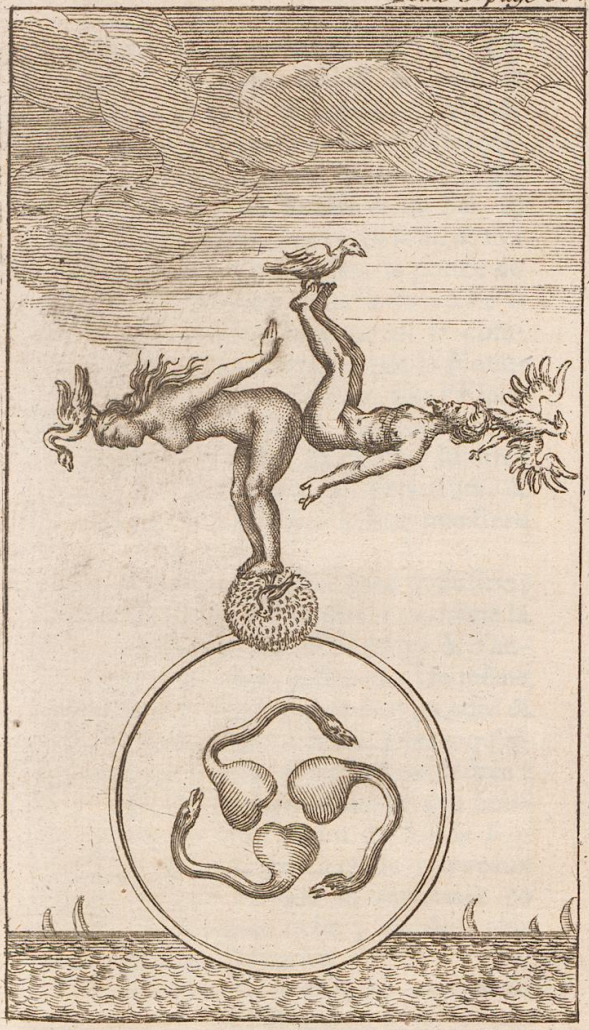
En ceci consiste tout le principal de cette huitiéme Clef; à sçavoir, Qu'une Créature celeste, la vie de laquelle est nourrie par les Astres, & alimentée par les quatre Elémens, meure, & puis se putréfie. Après cela, les Astres, moyennant les Elémens, qui ont cette charge, redonneront de nouveau la vie à ce Corps pourri, afin qu'il s'en fasse un céleste, qui prendra sa plume en la plus haute ville du Firmament. Ayant fait cela, tu verras le terrestre entiérement consumé par le céleste ; & le Corps terrestre toujours en cé-

leſte Couronne d'honneur & de gloire.

NEUVIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philoſophes.

SATURNE, le plus haut des Planettes, eſt le plus bas & le plus abjet en notre Magiſtére. Il tient néanmoins la principale Clef, & étant le vil, & n'ayant preſque point d'autorité, il tient le plus beau lieu. Et quoique par ſa volonté il ſoit monté au plus haut par deſſus les plus hautes Planettes, il doit toutes-fois décendre au plus bas, en lui couppant les aîles. Sa lumiére obſcure doit être grandement diminuée, & toute la perfection de l'Oeuvre doit venir par ſa mort, afin que le noir ſoit changé en blanc, & que le blanc prenne la couleur rouge. Il doit auſſi ſurmonter toutes les autres Planettes par l'avenement de toutes les couleurs qui ſont au Monde, que l'on verra juſqu'à ce que vienne la couleur ſurabondante du Roi triomphant & comblé d'honneur; marque très-certaine de la victoire. Et encore que Saturne ſemble le plus vil & le moindre de toutes les Planettes, il ne laiſſe pas d'avoir une ſi grande vertu & une telle efficace, que ſa noble Eſſence, qui n'eſt autre choſe qu'un froid par trop excédant, étant conjointe avec





un Corps Métalique volatil & igné, il le rend fixe, solide, & même meilleur & plus ferme & permanent qu'il ne l'est lui-même. Cette Transmutation prend son origine du Mercure, du Soufre & du Sel, & se faisant par eux, on prend aussi sa fin & son dernier période. Ceci passera la portée de plusieurs, ce Mistére étant à la vérité si haut, que difficilement peut-on le comprendre. Mais d'autant plus que la Matiére est vile & abjecte, d'autant plus l'Esprit doit être relevé & subtil, afin d'entretenir l'inégalité du Monde, & que les Maîtres puissent être distinguez des Serviteurs, & les Serviteurs reconnus à leur ministére d'avec les Maîtres.

De Saturne, préparé avec industrie, sortent beaucoup de couleurs, comme la noire, la grise, la jaune & la rouge & d'autres moyennes entre celles-ci. De même la Matiére des Philosophes doit prendre & laisser beaucoup de couleurs, devant qu'elle parvienne à la fin & perfection desirée; car autant de fois qu'on ouvre une nouvelle porte au feu, autant de fois le Roi emprunte de ses Créanciers de nouveaux habits, jusqu'à ce que se remettant en crédit, il devienne riche, & n'ait plus affaire d'aucun Créancier.

Vénus, tenant en main le gouvernement du Royaume, & distribuant, selon sa coû-

tume, les Offices à chacun, paroît la prémiére, brillante & éclatante d'une maniére Royale: La Musique porte devant elle un Etendart rouge, au milieu duquel est artistement dépeinte la Charité, vétuë d'un habit vert: Saturne est son Prevôt de l'Hôtel & Intendant de sa Maison, & lorsqu'il est en quartier, l'Astronomie marche devant lui, portant une Enseigne, qui, à la vérité est noire, mais qui est néanmoins le portrait de la Foi, habillée de jaune & de rouge.

Jupiter, avec son Sceptre, vient en qualité de Viceroi. La Réthorique porte devant lui la Science, de couleur blanchâtre & grise, où est représentée l'Espérance avec de fort agréables couleurs.

Mars, Capitaine expérimenté au fait de la guerre, commande aussi, tout échauffé par la chaleur. La Géometrie le devance, lui portant son Guidon teint de sang, au milieu duquel est empreint l'effigie de la Force, vétuë d'un habit rouge. Mercure est le Chancelier de tout. L'Arithmétique porte son Enseigne, diversifiée de toutes les couleurs du monde, car il y en a une variété indicible & la Tempérance est au milieu, dépeinte d'une admirable diversité.

Le Soleil est Gouverneur du Royaume. La Grammaire tient son Etendard jaune, sur lequel on voit la Justice peinte en Or,

& quoi qu'un tel Gouverneur dût avoir plus de puissance & d'autorité dans son Royaume, Vénus l'a néanmoins surmonté par sa grande splendeur, & lui a fait perdre la vuë.

Enfin la Lune paroît aussi. La Dialectique porte sa Banniére de couleur très-blanche & reluisante, sur laquelle on voit la Prudence peinte de bleu. Et parce que le Mari de la Lune est mort, elle doit lui succéder au Royaume. C'est pourquoi, ayant fait rendre le compte à Vénus, elle lui recommandera l'administration & surabondance du Royaume; & par l'aide du Chancelier, elle reformera l'Etat; y mettra une nouvelle police, & ils prendront tous deux domination sur la noble Reine Vénus. Remarque donc qu'une Planette doit faire perdre à l'autre, Office, Domination & Royaume, & lui ôter toute puissance & majesté Royale, jusqu'à ce que les principales d'elles tiennent le Royaume en main, le conservant par leur constante & permanente couleur, remportant la victoire avec leur Mére &, elle dès le commencement conjointe, & en joüissent d'une perpetuelle & naturelle associacion & amour. Alors l'ancien Monde ne sera plus Monde; il en sera fait un autre nouveau en sa place, & une Planette aura tellement consommé spirituellement l'autre, que les plus fortes

s'étant nourries des autres, seront seules demeurées de reste, & deux & trois auront été vaincus par un seul.

Remarque enfin qu'il te faut soulever la Balance céleste & mettre dans le côté gauche le Bélier, le Taureau, l'Ecrevisse, le Scorpion, & le Capricorne, & au côté droit, les Gémeaux, le Sagittaire, le Verseau, les Poissons & la Vierge : Et fais que le Lion porte-Or, se jette au sein de la Vierge, & que ce côté-là de la Balance pése le plus : Enfin, faits que les douze Signes du Lion Zodiaque, faisant leurs Constellations avec les sept Gouverneurs del'Univers, se regardent tous de bon œil, & qu'après que toutes les Couleurs seront passées, la vraye conjonction se fasse & le mariage, afin que le plus haut soit rendu le plus bas & le plus bas le plus haut.

Si de l'Univers la nature
Mise étoit sous une figure,
Et ne pourroit être changée
Ni par aucun Art alterée.
Personne ne la connoîtroit
Ni les miracles qu'elle feroit,
C'est pourquoi remercier devons
Ce grand Dieu qui nous a fait tels dons.

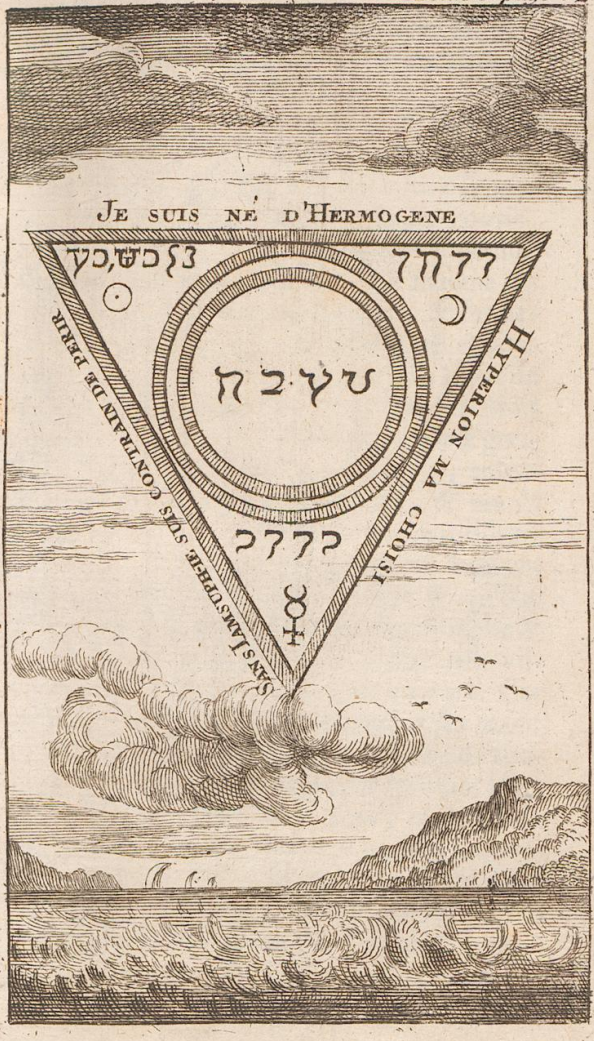
DIXIEME CLEF

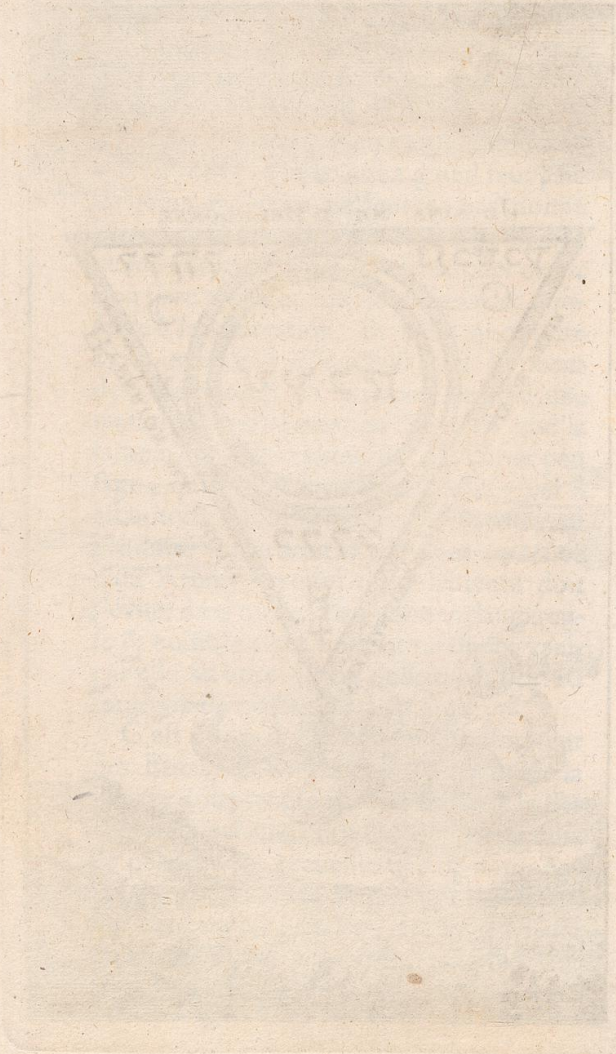
De l'Oeuvre des Philosophes.

DAns notre Pierre, que les anciens Sages, mes Prédécesseurs, ont faite long-temps avant moi, tous les Elémens sont contenus, toutes les Formes & Propriétés Minérales & Métalliques, même aussi toutes les Qualités qui sont au Monde; car on y doit trouver une extrême chaleur d'une grande efficace, parce que le Corps froid de Saturne doit être échauffé & rendu pur par la véhémence de son feu interne. On doit aussi y trouver un extrême froid, pour en tempérer la grande Vénus, qui brûle & consume tout & congéle le Mercure vif, & il faut en faire un Corps solide. La cause en est, parce que la Nature a donné à la Matiére de notre divine Pierre toutes ses propriétés, qu'il faut par certains dégrés de chaleur, comme cuire, faire meurir & mener à perfection; ce qui ne peut s'éxécuter avant que le Mont Gibel de Sicile ait mis fin à ses embrasemens, & ne se puisse plus trouver aucune froidure sur les Montagnes Hiperborées, lesquelles, tu pourras bien aussi appeller Fougeraye, toujours gelées de froid, & couvertes de néges.

Toutes Pommes cueillies avant que d'être mûres se fannent & ne sont presque bonnes à rien. Il en est de même des Vaisseaux des Potiers, qui ne peuvent servir, s'ils ne sont cuits à un assez grand feu; parce qu'un moindre ne leur a pas donné leur perfection. Il faut prendre garde à la même chose en notre Elixir, auquel on ne doit faire tort d'aucun jour dédié & consacré à sa génération, de peur que notre Fruit étant trop tôt cueilli, les Pommes des Hespérides ne puissent venir à une maturité extrêmement parfaite, & que la faute n'en soit rejettée sur l'Ouvrier peu sage, qui se seroit follement hâté; car il est notoire à tout le monde qu'il ne se peut produire aucun fruit d'une fleur arrachée d'un Arbre. Parquoi toute hâtiveté doit s'éviter dans notre Art, comme dangereuse & nuisible; car on peut rarement venir par elle au bout de son dessein, & l'on va toujours de mal en pis.

C'est pourquoi le diligent Explorateur des Effets merveilleux de l'Art & de la Nature doit prendre garde à ne pas se laisser emporter par une curiosité dommageable, de peur qu'il ne recueille rien de notre Arbre avant le temps, & que la Pomme, en lui tombant des mains, ne lui en laisse qu'une marque & un vestige misérable. Car si l'on ne laisse meurir notre Pierre, véri-


JE SUIS NÉ D'HERMOGENE
HYDERION MA CHOISI
SANS LA MOLESTER SOUS CONTRAINTE DE PEINE



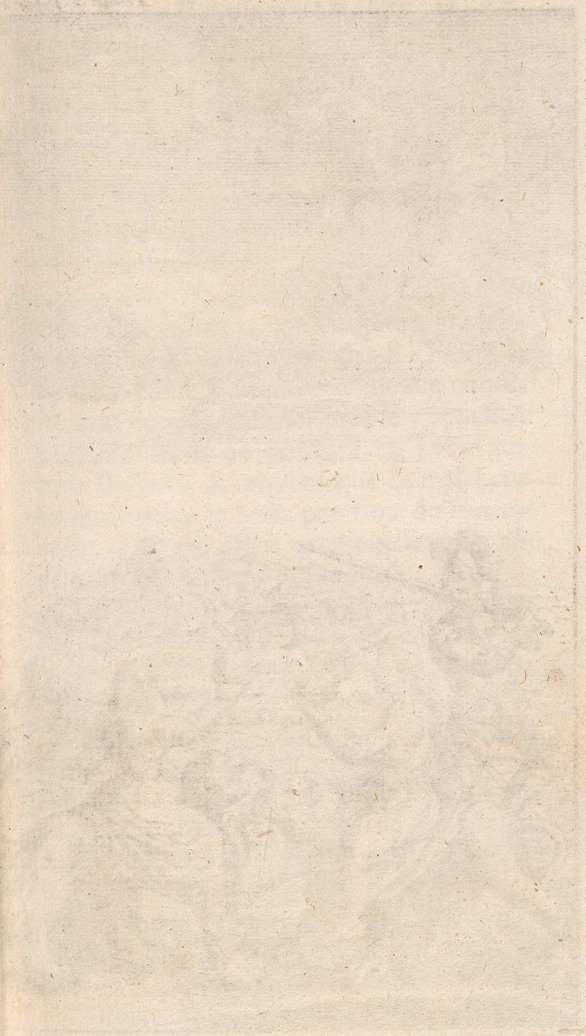
tablement elle ne pourra jamais donner maturité à aucune chose.

La Matiére s'ouvre & se dissout dans l'Eau, se conjoint & est renduë grosse en la putréfaction. Dans la Cendre elle acquiert des Fleurs, dignes Avant courieres du Fruit. Toute l'humidité superfluë se desséche dans le Sable. La flamme du feu la rend entiérement mûre, & fermement fixe, non pas qu'il faille nécessairement se servir du Bain-marie, du Fient de Cheval, de Cendres & de Sable: Mais parce qu'il faut par tels dégrés régir & gouverner son feu. Car notre Pierre, enfermée dans le Fourneau vuide, & munie de triple boulevart, se forme & cuit toujours jusqu'à ce que tous les nuages & vapeurs soient dissipées & disparoissent & qu'elle soit vétuë & ornée d'habits de triomphe & de gloire, & demeure en la plus basse ville des Cieux, & s'arrête en courant. Car quand le Roi ne peut plus élever ses mains en haut, on a remporté la victoire de toute la gloire mondaine; parce qu'étant alors comblé de tout bon-heur, & doué de constance & de force, il ne sera dorénavant sujét à aucun danger. Je te dis donc que tu desséches la Terre dissoute en sa propre humeur, par feu dûment appliqué. Etant desséchée, l'Air lui donnera une nouvelle vie; cette vie inspirée fera une

Matiére, qui à bon droit doit être appellée, La grande Pierre des Philosophes, laquelle comme un Esprit, pénétre les Corps humains & métalliques, & est un Réméde général à toutes maladies; car elle chasse ce qui est nuisible, & conserve ce qui est utile, en donnant à toutes chose un être accompli. Elle accorde & associe parfaitement le mauvais avec le bon. Sa couleur tire du rouge incarnat sur le cramoisi, ou bien de couleur de Rubis sur la couleur de Grénade. Quant à sa pésanteur, elle pése beaucoup plus qu'elle n'a de quantité.

Que celui qui aura trouvé cette Pierre, remercie Dieu, pour ce Beaume céleste, & le suplie de lui accorder la grace de pouvoir franchir heureusement la carriére de cette vie misérable, & enfin de joüir de la béatitude éternelle.

Loüange soit à Dieu, pour ses Dons infinis & les singuliers plaisirs qu'il nous a faits, & lui en rendons graces éternellement. Ainsi soit-il.





ONZIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

JE t'expliquerai l'Onziéme Clef, qui sert à multiplier notre céleste Pierre par cette Similitude.

Il y avoit dans les Païs du Levant un brave Chevalier, nommé Orphée, grandement riche, car il avoit des Richesses à foison, & ne manquoit d'aucune chose, Il avoit épousé sa Sœur propre, appellée Euridice. Mais ne pouvant en avoir aucuns Enfans, & croyant que ce mal-heur lui étoit envoyé pour punition de son inceste, il prioit Dieu continuellement, espérant d'en obtenir miséricorde.

Un jour qu'il dormoit profondément, il lui sembla voir un Homme volant vers lui, nommé Phébus, qui l'ayant touché de ses pieds grandement chauds, lui parla de cette sorte : Courageux Chevalier, après avoir voyagé par beaucoup de Royaumes, de Pays, de Provinces & de Villes, après t'être hazardé sur Mer à beaucoup de dangers, & avoir renversé à la guére de ton bras victorieux ce qui te faisoit résistance, on t'a donné à bon droit le Collier de Chevalier. De plus, d'autant que tu as dans les Joûtes & dans les Tour-

nois rompu beaucoup de Lances, & que mainte-fois les Dames t'ont, aux acclamations de tous les Assistans, adjugé le prix & l'honneur de la victoire, le Pére céleste m'a commandé de venir t'annoncer qu'il a éxaucé tes priéres. C'est pourquoi tu prendras du sang de ton côté droit, & du côté gauche de ta Femme, comme aussi du sang, qui étoit au cœur de ton Pére & de ta Mére. Ce sang, de sa nature, est seulement double, & néanmoins, seulement simple. Conjoints-les, & les mets dans le Globe des sept Sages bien fermé, & l'Enfant nouveau né, trois fois grand, sera nourri de sa propre chair, & son glorieux sang lui servira de breuvage. Si tu fais bien cela, il te viendra de grandes Richesses & tu auras beaucoup d'Enfans. Mais apprens qu'il faut, pour perfectionner ta derniére Semence, la huitiéme partie du temps qu'a mis à se faire la prémiére, de laquelle tu as pris naissance. Si tu fais ceci souvent, & que tu recommences toujours, tu verras les Enfans de tes Enfans, & une multiplication à l'infini de ta Race. Et le grand Monde tellement rempli par la fertilité & fécondité du petit, qu'on pourra aisément posséder le Royaume céleste du Créateur de l'Univers.

Phébus ayant fini son discours, s'envola, & le Chevalier s'étant aussi-tôt réveillé,

il se leva pour éxécuter ce qui lui avoit été commandé. L'ayant mis en éxécution, il ne fut pas seulement assisté sur le champ de bonheur en toutes ses entrepriſes, mais s'appuyant toujours sur la bonté de Dieu, il engendra plusieurs Enfans, qui devenus les Héritiers des Biens de leur Pére, s'acquîrent une grande renommée, & conservérent toujours l'Ordre de Chevalerie qu'ils avoient euë de sa succession.

Si tu es Sage & si tu aimes la Sageſſe, tu n'as pas besoin d'une plus ample démonſtration. Si tu n'es pas tel, tu n'en dois pas rejetter la faute sur moi, mais sur ton ignorance; car il ne m'eſt pas permis d'en déclarer davantage, ni mettre en vûë tous les Sécrets. Cela sera assez clair & manifeſte à celui que Dieu en jugera digne; car j'ai tout écrit aussi clairement qu'il eſt poſſible de le faire, & j'ai montré toute l'Oeuvre en Figures, comme les anciens Philoſophes l'ont fait aux Maîtres; mais encore plus clairement qu'aucun autre, ne t'ayant rien caché. Si tu chaſſes de toi les ténébres de l'Ignorance, & que tu ſois clairvoyant des yeux de l'entendement, tu trouveras une Pierre précieuſe qu'ont cherchée beaucoup de Gens, & que peu ont trouvée; car je t'ai comme entiérement nommé la Matiére, & ſuffiſamment démontré le Commencement, le Milieu & la Fin de l'Oeuvre.

DOUZIEME CLEF

De l'Oeuvre des Philosophes.

L'Epée d'un Escrimeur, qui ne sçait pas tirer, ne peut lui servir de rien, parce que ne la maniant pas comme il faut, il est aisément vaincu & terrassé par un autre qui sçait mieux tirer & porter un coup que lui. Mais celui qui entend parfaitement l'escrime, remporte aisément la victoire sur son Adversaire.

Il en arrivera de même à celui qui, avec l'aide de Dieu, aura acquis la Teinture, & ne sçaura pas s'en servir, comme il en arrive au Gladiateur, qui ne sçait pas son métier. Mais d'autant que voicy la douziéme & derniére Clef qui ferme ce Livre, je ne parlerai plus avec aucune ambiguité Philosophique, & j'expliquerai nuëment & clairement cette Clef touchant la Teinture. Comprenez donc la Doctrine suivante.

Prends une partie de cette Médecine ou Pierre des Philosophes, dûment préparée & faite du Lait Virginal, avec trois parties de très-pur Or, passé par la Coupeile avec de l'Antimoine, & battu en lamines très-menuës. Conjoints-les dans un Creuset & leur donne un feu modéré aux dou-



ze premiéres heures ; puis fonds-les, & les tiens dans ce feu l'espace de trois jours naturels, & la Pierre sera changée en vraie Médecine, d'une nature subtile, spirituelle & pénétrante. Elle ne tiendroit pas aisément, à cause de sa grande subtilité, sans le Ferment de l'Or ; mais quand elle est fermentée de son semblable, la Teinture entre facilement. Prends ensuite une partie de cette Masse fermentée, & la jette sur mille parties de Métail fondu, & le tout sera changé en très-bon Or. Car un Corps prend aisément un autre Corps ; & quoi qu'il ne lui soit pas semblable, néanmoins il doit lui être conjoint, & lui être, par sa grande force & vertu, rendu semblable, vû que le Semblable a été engendré de son Semblable.

Celui qui aura mis ce moyen en pratique, sçaura toutes les autres circonstances : Les portes du Palais Royal sont ouvertes à la fin. Une si grande subtilité ne peut être comparée à aucune chose créée, car elle seule comprend & possède toutes choses dans toutes choses, qu'on peut trouver par raisons naturelles, contenuës & encloses dans la circonférence de l'Univers.

O Commencement du Commencement ! souviens-toi de la Fin. O Fin, derniére Fin ! souviens-toi du Commencement, & ayes

en grande recommandation le Milieu de l'Oeuvre. Et Dieu le Pere, le Fils & le Saint Esprit vous donnera ce qui est nécessaire à l'Esprit, à l'Ame & au Corps.

Fin des douze Clefs.

DE LA PREMIERE MATIERE

De la Pierre des Philosophes.

UNe Pierre se voit, qui à vil prix se vend,
D'elle un Feu fugitif son origine prend.
Notre Pierre de lui est faite & composée,
Et de blanche couleur & de rouge parée.
Elle est Pierre & non Pierre, & la Nature en elle,
Peut seule démontrer sa vertu nompareille,
Pour d'elle faire yssir un Ruisseau clair coulant,
Dans lequel elle ira son Pére suffoquant,
Et puis d'icelui mort, gourmande se paîtra,
Jusqu'à ce que son Ame en son Corps renaîtra.
Et sa Mére, qui est de nature volante,
En puissance lui soit, & en tout ressemblante,
Et à la vérité son Pére renaissant,
A bien plus de vertu qu'il n'avoit par avant.

La Mére du Soleil surpasse les années,
En âge, à cet effet, par toi Vulcain aidées.
Son Pére néanmoins précéde en origine,
Par son spirituel Etre & Essence divine.
L'Esprit, l'Ame, le Corps sont contenus en deux.
Le Magistére vient d'un, qui seul & un étant,
Peut ensemble assembler le Fixe & le Fuyant.
Elle est deux, elle est trois, & toutes fois n'est qu'une.
Si tu n'ès sage en cela, n'entendras chose aucune.
Faits laver dans un Bain Adam le prémier Pére,
Où se baigne Vénus, dès Voluptés la Mére,
D'un horrible Dragon ce Bain l'on préparoit,
Quand toutes ses vertus & ses forces il perdoit;
Et comme dit fort bien le Génie de Nature,
On ne peut le nommer que le double Mercure.
Je me tais, j'ai fini, j'ai nommé la Matiére,
Heureux, trois fois heureux, qui comprend ce mistére.
Que le soucieux ennuy ne te surprenne point,
L'issue te fera voir ce tant désiré point.

LIVRE III.

CONTENANT EN ABREGE' une répétition de tout ce qui eſt enſeigné dans les Traités des Douze Clefs de la Pierre précieuſe des Philoſophes.

La Lumiére des Sages, miſe en lumiére par le même Auteur, Fr. Bazile Valentin.

MOI, Bazile Valentin, Religieux de l'Ordre de S. Benoît, j'ai compoſé ces Traités précédens, dans leſquels, en ſuivant les traces des anciens Philoſophes, j'ai déclaré par quelle voye ou moyen on peut chercher & trouver ce précieux Tréſor, avec lequel les Sages ont conſervé leur ſanté & prolongé leur vie de beaucoup d'années. Et quoi que je ne me ſois éloigné en aucun point de la vérité, comme ma conſcience en rendra témoignage devant Dieu, qui connoît le fond de nos cœurs, j'ai même encore tellement

lement mis en vûë cette vérité, qu'un Amateur de la Science, tant soit peu intelligente, ne devroit pas avoir besoin d'autre flambeau pour l'éclairer : Car la Théorie que je lui ai donnée jointe aux douze Clefs de Pratique que je lui donne, sera plus que suffisante pour le dispenser de passer comme moi des nuits à veiller, & de perdre un repos que je ne prenois point en ne dormant pas. Les diverses pensées, qui me travailloient toujours l'imagination, m'ont enfin déterminé à m'expliquer plus clairement, en réduisant en abrégé le Livre de la Lumiére des Sages, que je mets dans une lumiére plus éclatante, pour mieux éclairer, & pour conduire plus surement à la connoissance de notre Pierre, ceux qui sont Amateurs de l'Art, & qui désirent connoître la Nature : Et encore que je sçache qu'on dira que j'enseigne trop clairement, & que par-là je charge ma conscience de beaucoup de péchés, je ne m'en mets pas en peine, & je répondrai que ce que j'écris est encore assez obscur pour les Ignorans & pour les Gens de peu d'esprit, & qu'il n'est clair que pour les Enfans de la Science. C'est pourquoi écoute & pése bien mes paroles. Si tu suis ce qu'elles t'enseigneront, tu parviendras à la connoissance des Mistéres les plus cachez de l'Art & de la Nature.

Je n'écris rien que je ne doive approuver, & dont je ne sois prêt à rendre compte au jour du Jugement.

Tu trouveras dans cet Abrégé des Instructions écrites d'un stile simple, car je ne m'applique point à chercher des mots affectez & trompeurs, & je dis nuëment la vérité.

J'ai enseigné dans le précédent Traité, Que toutes choses naissent & sont composées de trois, à sçavoir de Mercure de Soufre & de Sel. C'est une chose certaine.

Mais apprens encore, Que notre Pierre est composée de deux, de trois, de quatre & de cinq. De cinq, c'est à dire de sa Quintessence; de quatre, c'est-à-dire des quatre Elémens; de trois, c'est-à-dire des trois Principes des choses naturelles; de deux, c'est-à-dire du Mercure double; & d'un, c'est-à-dire du prémier Principe de toutes choses, qui fut produit pur au moment de la création du Monde, *fiat*, soit fait.

Afin que personne ne se peine à comprendre les choses, & à en chercher le Sens mistique, & la vraie explication, je vais traiter en peu de mots du Mercure, du Soufre & du Sel, qui sont les Principes matériels de notre Pierre.

DU MERCURE,

Prémier Principe de l'Oeuvre des Philosophes.

REmarque prémiérement que nul Argent-vif commun ne sert à notre Oeuvre ; car notre Argent-vif se tire du meilleur Métail par Art Spargirique & qu'il est pur, subtil, reluisant, clair comme eau de Roche, diaphane comme Christal, & sans aucune ordure. Réduis cet Argent-vif en Eau ou en Huile incombustible, parce que selon les Sages, le Mercure a été Eau au commencement. Dissous en cette huile incombustible son propre Mercure, duquel cette Eau a été faite. Précipite-le dans sa propre Huile, & tu auras le Mercure double. Mais remarque bien que le Soleil, après avoir été purifié, comme je te l'ai enseigné dans la prémiére Clef, doit être dissout par une certaine Eau particuliére, que je t'ai donnée dans la seconde Clef, & réduit en Chaux subtile, comme je te l'ai aussi enseigné dans la quatriéme. Cette Chaux doit passer par l'Alambic avec l'Esprit de SEL, & être précipité dans cet Esprit & réduit à feu de réverbére en Poudre subtile, afin que son Soufre puisse plus facilement entrer dans sa propre nature, & l'embrasser plus étroite-

ment par un amour réciproque. Alors tu auras deux Substances dans une, qu'on appelle le Mercure des Philosophes, qui n'est qu'une Nature, & le prémier Ferment.

DU SOUFRE,

Second Principe de l'Oeuvre des Philosophes.

TU chercheras ton Soufre dans le même Métail. Il faut le tirer, sans aucune corrosion par feu de réverbére, d'un Corps purifié & dissout. Comment cela se peut-il faire ? Je te l'ai déclaré en ne t'en disant rien, & je te l'ay assez clairement montré dans la troisiéme Clef. Tu dissoudras ce Soufre dans son propre sang, duquel il a pris naissance, observant le poids que je t'ai ordonné dans la sixiéme Clef. L'ayant fait ainsi, tu auras dissout & nourri le vrai Lion du sang du Lion vert ; car le sang fixe du Lion rouge est fait du sang volatil du Lion vert. C'est pourquoi ils sont tous deux d'une même nature. Le sang volatil de l'un, rend aussi volatil le sang fixe de l'autre. Comme au contraire, le fixe rend le volatil aussi fixe qu'il étoit avant la solution. Entretiens les dans une chaleur modérée, jusqu'à ce que le Soufre soit entiérement dissout, & tu au-

ras, suivant tous les Philosophes, le second Ferment & le Soufre fixe, nourri du volatil, qu'on tire dans l'Alembic par l'esprit de vin, qui est rouge comme sang; ce qu'on appelle Or potable, qu'on ne peut consolider, ni réduire en Substance corporelle.

DU SEL,

Troisiéme Principe de l'Oeuvre des Philosophes.

LE Sel, selon qu'on le prépare, a des effets divers. Il rend le Corps fixe, volatil. Car l'esprit du Sel de Tartre, tiré sans aucun ingrédient, rend, par la résolution & la putréfaction, tous les Métaux volatils, & les réduit en un Mercure vif, comme te l'enseignent mes Minéraux. Le Sel de Tartre a aussi une vertu grandement fixative, sur-tout si l'on ajoûte de la Chaux vive avec sa chaleur; car étant joints ensemble, ils ont une merveilleuse vertu pour fixer. Selon donc qu'on prépare le Sel végétable de Tartre, il peut fixer & rendre volatil; ce qui est un Sécret admirable de la Nature, & un effet merveilleux de l'Art Philosophique.

Il se fait un Sel volatil & bien clair de l'urine d'un Homme, qui n'aura bû pen-

dant quelque temps que du vin pur. Ce Sel dissout toutes choses fixes, & les tire avec soi par l'Alembic. Il ne fixe pas néanmoins, quoi que cet Homme n'ait bû que du vin, duquel par son urine est tiré ce Sel de Tartre. Car il s'est fait dans le corps de ce même Homme une certaine transmutation, par laquelle la partie végétable, c'est-à-dire l'esprit végétable du vin, s'est changée en animale, c'est-à-dire en l'esprit animal du Sel de l'urine; comme, par exemple, dans les Chevaux, il se fait une transmutation d'avoine, de foin & d'autres nourritures semblables, les changeant en leur propre Substance, à sçavoir en chair, & en autres parties de leurs corps.

Les Abeilles aussi, font du miel des meilleurs particules des herbes & des fleurs; & ainsi des autres choses, dont la Clef & la principale Cause est dans la putréfaction, d'où proviennent toutes ces sortes de séparations & de transmutations.

L'esprit de Sel commun, tiré par un moyen que je t'ai montré dans ma derniére Instruction, étant mis avec un peu de l'esprit du Dragon, dissout l'Or & l'Argent, & les faits monter au haut de l'Alembic, tout de même comme l'Aigle, joint avec l'esprit du Dragon, Hôte perpetuel des Rochers & des Montagnes. Mais si l'on fond quelque chose avec le Sel avant

la séparation de l'esprit d'avec le corps, il est plûtôt rendu fixe que dissout.

Je te dis davantage, l'esprit de Sel commun, joint avec l'esprit de vin, & distillé par trois fois avec lui, devient doux & perd toute corrosion & accrimonie. Cet esprit ne combat plus corporellement contre l'Or; mais si on le fond sur la Chaux de l'Or, dûment préparée, il tire sa grande rougeur, & si l'on procéde comme il faut, la Chaux donne & empreint à la Lune purifiée une couleur semblable à celle qu'a eu prémiérement le Corps, d'où elle a pris son origne.

Ce Corps peut recevoir sa prémiére couleur, se mêlant & joignant à la lascive Vénus, d'autant qu'au commencement il a pris avec elle sa naissance de son sang, ou du moins d'un sang semblable au sien, & je ne t'en dirai pas davantage.

Remarque bien que l'esprit de Sel dissout aussi la Lune préparée, & la réduit, comme t'enseignent mes Instructions, en une nature spirituelle, de laquelle on peut faire la Lune potable. Ces Esprits, du Soleil & de la Lune, doivent être conjoints comme le Mari à la Femme, par l'entremise de l'Esprit du Mercure, ou de son Huile.

L'Esprit est dans le Mercure, la Couleur dans le Soufre, & la Congélation dans

le Sel, & ce ſont ces trois qui peuvent reproduire le Corps parfait, c'eſt-à-dire, l'Eſprit du Soleil, fermenté de ſa propre Huile. Le Soufre, qu'on trouve abondamment dans la nature de Vénus, eſt enflammé de ſang fixe, par elle engendré. L'Eſprit, provenant du Sel Phiſique, donne, en fortifiant & endurciſſant, la victoire entiére, encore que l'eſprit de Tartre, d'Urine & de Chaux vive, avec du vray Vinaigre ait bien de la vertu; car l'eſprit du Vinaigre eſt froid, & celui de la Chaux vive eſt chaud; c'eſt pourquoi on le juge à bon droit être de nature contraire, comme on le voit par expérience. Je viens de parler en Philoſophe; mais il ne m'eſt pas permis de paſſer outre, ni de montrer comment les portes ſont fermées & remparées au dedans.

Je te donne encore ceci, pour te dire adieu: Cherche ta Matiére dans la Nature Métalique. Fais-en un Mercure, & le fermente d'un Mercure, puis d'un Soufre, & le fermente pareillement de ſon propre Soufre. Diſpoſe & mets tout en ordre par le Sel. Tire-le une fois par l'Alembic; mêle le tout par juſte poids, & il viendra Un, qui a pris auſſi auparavant ſon origine d'Un. Fixe-le, & le coagule par chaleur continuë, puis le multiplie, comme je t'ai appris dans les deux derniéres Clefs,

& le fermente pour la troisiéme fois, & tu viendras à bout de ton dessein, Quant à l'usage de la Teinture, la douziéme Clef t'en a assez instruit.

PREMIERE ADDITION,

Continuant les enseignemens de l'Oeuvre des Philosophes.

POur ne te laisser rien à désirer, je veux t'apprendre que du noir Saturne & du doux Jupiter on peut aussi tirer un Esprit, qui par après se réduit en Huile douce comme en sa plus grande perfection, qui peut particuliérement & fermement ôter la vie au Mercure, & le rendre beaucoup meilleur, comme je te l'ai enseigné dans mes Minéraux.

SECONDE ADDITION,

Pour les mêmes Opérations.

AYant préparé ta Matiére, sois seulement soigneux de gouverner ton feu, car toute l'Oeuvre en dépend, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Notre Feu n'est que commun & naturel, & le Fourneau vulgaire. Et bien que les anciens, Sages mes Prédécesseurs, ayent

écrit que notre feu n'eſt pas un feu commun : Je te dis néanmoins en vérité, que c'eſt qu'ils ont tout caché ſelon leur coûtume. Car notre Matiére eſt vile, & l'Oeuvre, que l'on conduit ſeulement par le Régime du feu, eſt aiſée à faire.

Le Feu de Lampe, fait avec l'eſprit de vin, n'y eſt pas propre, parce qu'il conduit à de trop grandes dépenſes. Le fient de Cheval n'eſt que perte & deſtruction, & notre Matiére ne peut jamais par ſon moyen venir à ſa perfection.

La multitude & variété de Fourneaux eſt ſuperfluë, car il ne faut en notre triple Vaiſſeau que varier & changer les dégrés du feu.

Prends donc garde que les Trompeurs ne te deçoivent en la varieté des Fourneaux, car le nôtre eſt vulgaire, commun & la Matiére vile & abjecte. Le Matras reſſemble en figure au contour & à la rondeur de la Terre. Tu n'as pas beſoin d'autres inſtructions pour ſçavoir gouverner ton Feu, & bâtir ton Fourneau, parce que celui qui a la Matiére trouvera bien-tôt un Fourneau, comme celui qui a de la Farine ne tarde guéres à trouver un Four, & n'eſt pas beaucoup embaraſſé pour faire cuire du Pain.

Il n'eſt pas néceſſaire d'écrire plus amplement ſur ce point. Prends ſeulement

garde à la chaleur, & fais ensorte que tu puisses dicerner le chaud d'avec le froid. Si tu frappes le but, tu auras tout fait, & tu seras parvenu à la fin désirée de l'Art, pour la reconnoissance de laquelle, soit perpetuellement loüé Dieu, Auteur de toute la Nature. Ainsi soit-il.

Fin des Additions.

L'AZOTH,

OU

LE MOYEN

DE FAIRE L'OR CACHÉ DES PHILOSOPHES,

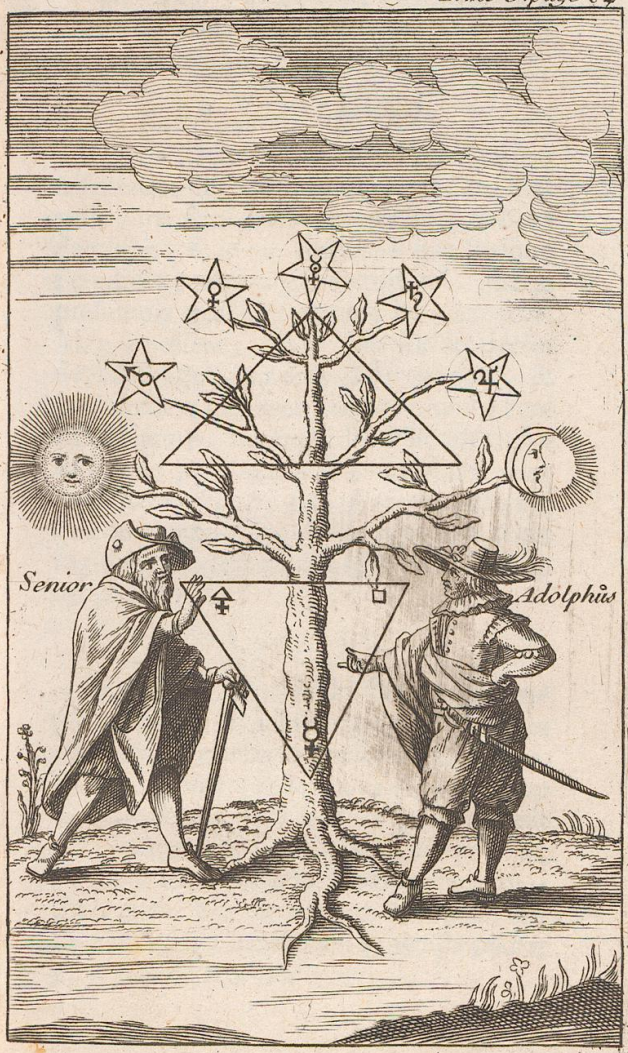
DE FRERE BASILE VALENTIN.

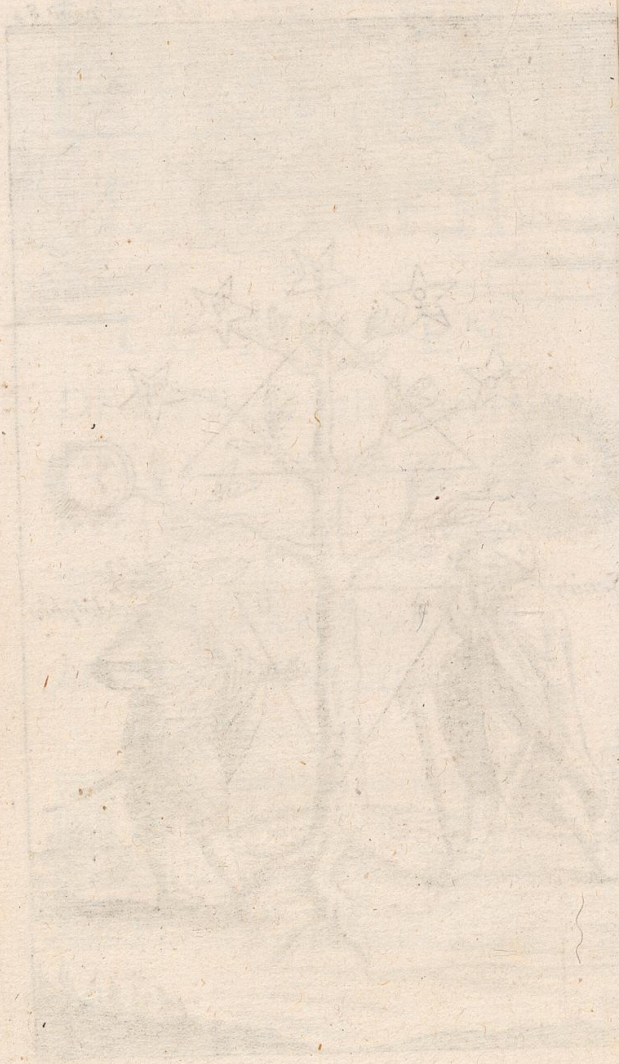
PREMIERE PARTIE

LE VIELLARD, ADOLPHE.

ADOLPHE.

JE vous saluë, vénérable Vieillard; il y a dèja long-temps que je vous considére de loin, réfléchissant en vous même, auprès de cet Arbre, sur quelque chose d'intéressant, & je ne puis résister à la ten-


Senior
Adolphus



sation de vous demander quel est le sujet de vos réfléxions.

LE VIEILLARD.

Je puis, jeune Adolescent, connoître maintenant des choses, qui, dans ma jeunesse, me sembloient incroyables & hors de raison, & je me souviens que lorsque j'étudiois, mon orgueil étoit tel, que je présumois posséder toutes les Sciences. Mais à présent, que je suis sur le déclin de mon âge, je pense différemment, & je cherche à pénétrer dans ce grand Livre de la Nature, si rempli de difficultés. En sorte que je commence à me plaire dans mes Recherches, quand je m'apperçois que le temps s'écoule comme une onde fugitive, & c'est de quoi j'ai bien sujet de me plaindre.

ADOLPHE.

Je ne puis, respectable Vieillard, m'empêcher de vous admirer, en voyant des affections si contraires entre vous & moi. Il vous semble que le temps s'envole trop vîte, & il me paroît que les jours passent trop lentement. C'est pourquoi je veux voyager avec quelque Compagnie agréable qui me tire de cette mélancolie, où je m'absorbe, en voyant le temps couler avec tant de lenteur.

LE VIEILLARD.

Vous étes encore, cher Ami, dans la fleur de votre âge ; vous avez un visage resplendissant, une phisionomie heureuse, & je voudrois sçavoir votre nom & votre origine. Peut-être ne seriez-vous pas fâché de m'apprendre l'un & l'autre, ainsi que la Profession que vous éxercez.

ADOLPHE.

Je m'appelle Adolphe, & ma Patrie se nomme Hassie. J'ai étudié pendant ma jeunesse ; & dans un âge plus avancé, j'ai quitté mes études pour apprendre le Commerce. N'ayant personne qui administrât les Biens que mes Parens m'ont laissé, j'ai formé le dessein de parcourir le Monde, &, comme je viens de vous dire, je veux trouver quelque Compagnie, avec laquelle je puisse commencer mes voyages par celui de Rome, cette Capitale de l'Univers. Mais avant que de me mettre en chemin, je serois bien aise de prendre vos conseils, parce que vous me paroissez avoir une grande expérience de toutes choses.

LE VIEILLARD.

Je vous aiderai volontiers des mes conseils, si vous vous sentez de la disposition

à les suivre, & je suis plus propre que personne à vous donner de bons avis, parce que j'ai une connoissance parfaite des Lieux que vous pourrez allez visiter.

ADOLPHE.

Je suivrai d'autant plus volontiers ce que vous me conseillerez, que je suis persuadé qu'à votre âge vous ne me recommanderez rien qui ne soit fondé sur l'usage que vous avez du Monde. Ainsi daignez instruire un jeune Homme, qui cherche à ne pas tomber dans l'erreur, & vous aurez en moi un Auditeur docile, qui écoutera vos Préceptes avec beaucoup d'attention.

LE VIEILLARD.

Vous venez de me dire, mon Fils, que vous voulez commencer vos voyages par celui de Rome; à la bonne-heure, & j'ai commencé, comme vous avez dessein de faire, par visiter cette Maîtresse du Monde; mais l'âge m'ayant rendu plus sage que je n'étois alors, je suis maintenant plus prudent, & je prévois mieux les périls où l'on peut s'exposer. Ensorte que si vous voulez suivre mon conseil, vous ne vous arrêterez pas long-temps dans cette Ville-là, car elle est ce que je vous dirai plus amplement dans la suite. Mais pour revenir à ce

que vous dîtes il n'y a qu'un moment, je suis étonné de ce que dans une santé aussi parfaite que celle dont vous joüissez dans le Printemps de vos jours, vous trouviez que le temps s'écoule avec trop de lenteur. Je vous conseille donc d'en estimer la durée, si vous désirez apprendre, comme moi, beaucoup de choses; de ne point l'employer dans l'oisiveté, & d'en passer la meilleure partie à la recherche de la connoissance de Dieu & de ses Oeuvres; car nous sommes créez à son image, & non pas à la ressemblance des Bêtes, qui n'ont été créées que pour notre usage. Que nos yeux soient donc ouverts pour contempler la Nature; que nos oreilles soient attentives aux enseignemens qu'elle nous donne; que notre bouche chante les loüanges de son Créateur, & au lieu de mener une vie oisive, employons le temps à des études, qui nous deviennent profitables.

Adolphe.

Il me semble, sage Vieillard, que j'ai déja appris les choses qui me sont nécessaires, ayant assez bien étudié la Langue Latine, & m'étant appliqué à la connoissance des Langues étrangéres. Je ne crois pas qu'il soit utile de trop s'adonner aux Etudes, car j'ai reconnu que toutes les Sciences sont imparfaites, & il n'y a aucun

cun Maître, dans quelque Art que ce soit, qui puisse conduire son Disciple à la fin qu'il désire. L'Astronomie, par exemple, qui, entre tous les Arts, devroit être un Art certain, n'est cependant qu'un tissu d'incertitudes, ainsi que l'Art de la Médecine. Quelles Erreurs ne se glissent pas dans la Théologie? la Vérité n'est-elle pas Une, & peut-on douter de celle des Saintes Ecritures? Cependant elle est prise en des sens différens par les Théologiens, & leurs Controverses ne finissent point. Quoique jeune, je ne puis approuver ces choses, & si je ne m'applique plus à l'étude, c'est à cause que jai remarqué que presque personne ne va au vrai but de la Science. Un Villageois me disoit l'autre jour, que les véritables Sçavans sont les plus méchans, & qu'ils porteront la peine de leur méchanceté. Je conviens néanmoins contre ce que je viens de dire, qu'aucune raison ne doit nous détourner de la Doctrine céleste, & que nous devons en faire le principal objet de nos méditations, puisque nous la tenons de la bouche divine du Verbe Incarné. Mais, pour conclure, je pense qu'il manque quelque chose à la perfection de la Sagesse humaine, & que le Cercle des diverses Doctrines n'a point encore acquis la sienne. Je crois que vous êtes de mon sentiment là-dessus.

LE VIEILLARD.

Cela peut bien être. J'ai, comme vous, appris la Langue Latine; mais l'usage des Langues Etrangéres ne nous est pas nécessaire, à moins que ce ne soit celui de la Grecque & de l'Hébraïque, par le secours desquelles nos Prédécesseurs ont connu les Arts, dont ils nous ont ensuite communiqué la connoissance. Je ne blâme pourtant point l'étude de ces Langues, parce qu'elles sont utiles aux Princes, à cause des affaires qu'ils ont à traiter avec les Etrangers, & je les regarde même comme un excellent Don de Dieu, tel qu'il le fit aux Apôtres, bien différent de celui qu'il fit aux Orgueilleux, qui édifioient la Tour de Babel, parmi lesquels il mit une confusion de Langage si étrange, qu'ils ne pûrent plus s'entendre, qu'ils abandonnérent leur entreprise, & qu'ils se dispersérent par toute la Terre. Toutes choses étant gouvernées par un Dieu très-bon & très-grand, cette Tour, par la puissance de son Saint Esprit, a été, en présence des Gentils assemblez, convertie en Temple, dans lequel les Apôtres ont fait entendre les loüanges de Dieu; car la confusion ne plaît point à sa divine Majesté, & les Démons sont seuls les Auteurs de toute discorde. Dieu en Trinité nous demande la paix, &

c'eſt dans la paix qu'il a créé le Monde, de laquelle Jeſus-Chriſt, notre Sauveur, nous a laiſſé un éxemple, que nous devons imiter. Il ne faut donc pas employer ſon temps à acquérir la connoiſſance des diverſes Langues Etrangeres, il ſuffit de ſçavoir celles qui nous ſont néceſſaires pour entendre les Sermons des Prédicateurs, & pour lire les Saintes Ecritures; je veux dire, les trois Langues principales, la Latine, la Grecque & l'Hébraïque. Pour la Langue Maternelle, nous ne devons pas l'ignorer, non plus que la Philoſophie Naturelle, & le moyen d'acquerir légitimement des Biens de la Fortune Mais les prétendus Sages du Siécle prennent une route différente, & peu contens du Gouvernement que Dieu a établi, ils en cherchent qui lui ſont contraires. D'où il s'enſuit que le temps, qui eſt un tréſor précieux, ſe diſſipe en recherches vaines, & que les Ames ſeront en danger de ſuccomber, lorſque le Souverain Juge viſitera la derniére Jeruſalem, & qu'il jugera le Monde Univerſel. Alors on verra paroître les trois Ennemis principaux. Les Spirituels paroîtront tels qu'ils étoient avant la venuë de Jeſus-Chriſt; mais à ſon dernier Avennement ils ſe trouveront confondus devant ſon Tribunal. S'il arrive qu'ils paroiſſent pendant que nous vivons, nous connoîtrons par

leur présence que la fin du Monde approche, & nous verrons se lever en même temps les différentes Sectes des Pharisiens, des Sadducéens & des Esséens. Les Pharisiens n'étoient-ils pas attachez à la terre, & seulement occupez aux œuvres extérieures, n'ayant aucune connoissance de l'Esprit, ni de la venuë du Messie ? Les Sadducéens ne nioient-ils pas la Résurrection des Morts ? Les Esséens, véritables Anabatistes, ne combattoient-ils pas contre la Sainte Trinité ? Les prémiers blasphêment contre la puissance de Dieu, les seconds contre sa miséricorde, & les troisiémes contre son Esprit. Ce qui montre que les Hommes sont toujours opposez à la Loi de Dieu. Quoique ceux-ci fussent partagez en diverses Sectes, néanmoins elles étoient nommées les principales, parce que ceux qui en étoient, tant d'Orient que d'Occident, détruisoient, autant qu'ils pouvoient, la Doctrine de la Sainte Trinité ; & les Juifs, qui suivoient le vrai Culte, étoient en petit nombre ; menoient une vie cachée, & fuyoient les embûches du Monde. Il faut donc éprouver tout Esprit ; mais il faut aussi que chacun de nous s'éprouve soi-même par le Verbe Divin, comme par la Pierre de touche. Toute Conscience étant ainsi éprouvée, elle demeurera à toute épreuve. Comme il n'appartient qu'à l'Homme de

tomber dans l'Erreur, on ne doit pas, pour sa conservation naturelle, s'attacher seulement à en connoître le corps animal, mais à acquerir la perfection des deux parties, dont il est composé, c'est-à-dire du corps & de l'esprit au Verbe Divin, & après qu'on a pourvû à ce qui est nécessaire pour le conserver, on doit s'appliquer à une connoissance parfaite de la Nature, parce que nous venons de Dieu, que nous retournons à Dieu, que nous nous arrêtons à Dieu, & que le Verbe étant le Sceptre, la Nature est la régle de toutes les Créatures, préparant la voye pour l'habitation du corps & de l'ame. C'est ce qui fait connoître le Sage, qui aime véritablement Dieu. Quelque docte qu'ait été Aristote, quelque excellent qu'il ait été en subtilité de raison humaine, il n'a point eu une vraie connoissance de toutes ces choses, & il en a ignoré les principales. Il en faut dire de même de ceux qui suivent sa Doctrine, quoique quelquesuns d'eux soient dans une grande estime. Par préférence à toute occupation, nous devons considérer le temps, en partager éxactement l'emploi, & s'adonner de tout son pouvoir à l'étude de la Justice & de la Vérité, en implorant le S. Esprit de nous donner la connoissance des choses spirituelles, & en prenant garde que les Vices ne nous fassent tomber dans le

Labyrinte de ce Monde. Après quoi, marchant dans le chemin de l'équité, sans nous en écarter, & ne laissant passer aucun jour ni aucune heure sans nous occuper au travail, nous dirigerons nos actions à la gloire de Dieu & à l'avantage de notre Prochain.

ADOLPHE.

Vous venez, ô bon Vieillard, de dire tant de choses excellentes, que je n'ai pû en retenir qu'une partie. Je sçais qu'il faut suivre la bonne voye & faire le bien; mais je ne sçais pas si j'agirois prudemment en répondant à toutes ces choses ensemble, ou s'il ne me seroit pas plus avantageux de ne repondre qu'à chacune d'elles en particulier, & même qu'après y avoir bien réfléchi auparavant.

LE VIEILLARD.

Il faut, mon Fils, que vous appreniez les choses que vous ignorez encore; c'est par l'étude des anciens Sages que je me suis ouvert le chemin où je voulois entrer; ne désespérez pas de vous l'ouvrir à votre tour par le même moyen, & vous y entrerez si vous en avez la volonté.

ADOLPHE.

Je ne désire rien davantage que d'ap-

prendre toutes choſes de vous, parce que vous êtes Sage comme les Anciens dont vous me parlez, & je mettrai volontiers toute mon application à ſatisfaire mon déſir, en connoiſſant que toutes choſes ſont utiles & honnêtes.

LE VIEILLARD.

Vous devez d'abord conſidérer la nobleſſe & l'excellence des ſept Dignités, que je vais vous mettre par ordre, leſquelles ſont la ſanté heureuſe, & le juſte emploi du temps, qui eſt triple ; mais il faut rejetter le ſoin de briguer la faveur, l'autorité, & l'eſtime des Hommes, & ne point ſe prévaloir de la force, de la puiſſance, des richeſſes, ni même rechercher ſa propre commodité; parce que ces quatre derniéres ſont ces Dons, deſquels on a coûtume d'abuſer, ſans y prendre garde. Si Dieu, à cauſe de ces Dons, ne nous viſitoit par les afflictions, par les tentations, & quelque-fois par la mort ſubite, nous parviendrions facilement à la connoiſſance de ces Biens. En travaillant au ſalut de notre ame, nous devons auſſi avoir ſoin de notre ſanté, d'une paix durable, de l'angelique Beauté, de la céleſte Sageſſe, & des tréſors de la Gloire, toutes choſes qui nous ſont promiſes, & dont nous attendons la communication par Jeſus-Chriſt,

notre Sauveur, si nous persévérons jusqu'à la fin à marcher dans la sainte voye qu'il nous a enseignée ; car si nous obéissons toujours à sa volonté divine, qui nous est manifestée dans le Livre de vie, notre nom ne sera point effacé de ce Livre, & nous vivrons éternellement avec lui, parce que nous sommes tous appellez à la vie éternelle. Je pourrois dire quelque chose de la gloire de ce Monde, qui ne laisse pas, dans un sens, que d'avoir de la solidité ; mais, quoique je la regarde comme un trésor précieux, quand elle s'acquiert par des voyes légitimes, néanmoins ce n'est qu'une ombre vaine, en la comparant à la Gloire céleste, qui est Jesus-Christ. Heureux, vraiment heureux sont ceux, dont Dieu éprouve le cœur par les tentations, parce que s'ils les surmontent en les combattant, ils font voir une force plus que natuelle dans ce combat, & cette force leur vient uniquement du Verbe de Dieu, qui ne l'accorde souvent aux Hommes qu'aux approches de la mort. Mais, malheureux, & plus malheureux qu'on ne peut dire, ceux, qui mépriſant la vie céleste, en ménent une terrestre & voluptueuse ; car les remors de conscience, leur feront envisager la mort comme un objet bien terrible. Plût à Dieu que nous pûssions tourner les yeux vers sa Gloire toutes les fois que sa Grace

nous

nous y invite, & que son Verbe, en qui sont cachez les Trésors éternels, nous y appelle par de saintes inspirations. Tout est rempli de Dieu; ses Créatures & les Oeuvres de ses mains portent témoignage de sa puissance dans le Ciel & sous le Ciel, sur la Terre & sous la Terre, & l'on contemple en toutes choses sa Divine Majesté. L'Homme peut contempler Dieu en esprit, & se réjoüir en Dieu, quand il pense que son esprit est l'image de Dieu, & qu'il veut diriger les actions de sa vie selon la Loi de Jesus-Christ. Dans la vie future, nous aurons sans étude une connoissance entiére de la Gloire Divine, & nous apprendrons sans peine ce que nous nous efforçons inutilement de vouloir connoître en celle-ci. Dans celle-là, l'honneur du nom de Dieu sera parfait, & demeurera perpetuellement. Sa miséricorde se renouvelle tous les jours, & les Anges ne peuvent assez chanter ses merveilles. Pour nous, Pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons loüer ses divins Mistéres, si le Saint Esprit ne nous aide à le faire. A l'égard des Méchans, qui ne songent qu'à leur intérêt particulier, ils ont toujours devant les yeux les flammes éternelles; la faim & la soif les suivent en tous les lieux, & la vision des Démons les effraye sans cesse. C'est pourquoi nous devons bien réfléchir sur

l'Eternité, dont la durée n'aura point de fin, & prier Dieu tous les jours de notre vie de nous délivrer de l'Ennemi, qui ne cherche qu'à nous faire perdre sa grace par des tentations continuelles, & de nous deffendre des Corps céleſtes, des Elémens & des Eſprits, qui nous nuiroient s'il ne nous mettoit ſous ſa ſainte garde. C'eſt donc par des priéres ferventes que nous devons demander l'aſſiſtance du Saint Eſprit, afin que nous entendions la parole de Dieu, qui eſt la régle de notre vie, puiſqu'il dit lui-même : Faites cela & vous vivrez : Qui a péché, faſſe pénitence, & ne péche plus. Il ne veut pas la mort du Pécheur, mais ſa converſion, & qu'il vive. Si nous nous en tenions à nos foibles connoiſſances, il ſembleroit d'abord qu'il n'y auroit aucune Puiſſance céleſte, dont nous dûſſions craindre la colére, parce que nous ne voyons de nos yeux que des choſes terreſtres & que nous n'entendons pas de nos oreilles les Commandemens du Créateur du Ciel & de la Terre ; mais nous avons Moyſe, les Prophétes & la Voix qui crie au Déſert, leſquels nous annoncent la parole de Dieu & ſa volonté. Tâchons de nous y conformer, afin d'être trouvez Juſtes au moment de notre mort, & de comparoître ſans crainte au Jugement Univerſel, où toutes les actions des Hom-

mes seront éxaminées selon la régle du Livre de vie, & le témoignage de l'Esprit, car une Sentence irrévocable y sera renduë contre toute Chair vivante. Ce sera dans ce Jour terrible que les Infidelles verront celui, dont ils ont percé le sacré côté, & qu'ils n'ont point voulu reconnoître, à moins que de mettre auparavant leurs doigts dans les payes que les Juifs lui ont faites, parce que leurs esprits terrestres & grossiers, ne connoissant que ce qui est du ressort des Sens, n'ont pû, sur les aîles de la Foi, élever leurs pensées jusques dans les Cieux pour y contempler sa Divinité.

ADOLPHE.

Vous venez de me prêcher comme un véritable Pasteur ; vos paroles ont fait de l'impression dans mon ame ; mais je doute que je puisse régler mes actions de maniére qu'elles ne s'écartent en rien de vos préceptes ; cependant je les y conformerai autant qu'il me sera possible, car on est toujours satisfait quand on a rempli son devoir. Vous avez aussi parlé de Trésors ; je voudrois sçavoir s'il y en a d'autres que les Richesses de ce Monde, & vous m'obligeriez, si vous vouliez m'en instruire.

LE VIEILLARD.

Je ne suis point surpris de votre curiosité; presque tous les Hommes brûlent de sçavoir ce que vous me demandez; mais sçachez que ce Trésor est une Essence Spirituelle, & d'une vertu, non-seulement abondante en Richesses, mais aussi en Science de Médecine, & que par son breuvage les Hommes, par la permission de Dieu, sont délivrez des maladies les plus enracinées, même de celles ausquelles les Médecins ne peuvent apporter de soulagement. C'est une Oeuvre qui surpasse l'excellence de l'Or & de l'Argent, qui étonne la Raison humaine, ou si vous voulez; c'est un Mistére presque incompréhensible. Pour en concevoir quelque idée, lisez la Révélation Hermétique de Théophraste. Je ne veux pas encore vous dire ce que c'est que ce Mistére, qui est un Sécret caché dès le commencement du Monde par la volonté de Dieu, & il ne m'est permis de vous le révéler qu'à la façon des Philosophes, qui en parlent assez ouvertement dans leurs Livres, mais la Providence Divine n'en accorde la connoissance parfaite qu'aux pieux Sectateurs de cet Art.

ADOLPHE.

Quoique vous vous efforciez à couvrir ce

Sécret d'un voile ſpirituel, je conçois néanmoins que vous entendez parler de la Pierre des Philoſophes, dont les Ecrits nous apprennent qu'elle ſe compoſe de la prémiére Matiére ; c'eſt-à-dire, de Sel, de Soufre & de Mercure. On met tous les jours en lumiére de cette ſorte d'Ecrits & j'ai connu des Sçavans, adonnez à cet Art, qui me communiquoient les leurs, que je corigeois de moi-même en quelques endroits. Les anciens Philoſophes ont ſoigneuſement travaillé leurs Livres, mais on les a malicieuſement corrompus. Ce qui fait que les bons Artiſtes ſont rares comme le Merle blanc ou le Cigne noir, & par conſéquent, que nous ne voyons point l'Effet de la Fin que ce grand Art nous propoſe. J'ai vû de doctes Perſonnages traiter d'Impoſteurs des Artiſtes, à cauſe de l'incertitude de leur Science, & je ne ſçaurois croire, non plus que ces Sçavans, qu'ils puiſſent convertir en Soleil & en Lune les Métaux inférieurs, à moins que ce ne ſoit par une vertu divine ou par le miniſtére des Démons, avec leſquels j'ai oüi dire que ces Artiſtes avoient de la familiarité. Ce ſeroit vous, Homme vénérable, qui pourriez mieux que perſonne m'inſtruire des Sécrets de la Nature, & de la Tranſmutation des Métaux ; mais puiſque vous ne jugez pas à propos de me

révéller les Mistéres principaux de l'Art ; apprenez moi du moins si c'est de Dieu que les Hommes obtiennent un Don si précieux. Je suis dans l'étonnement quand je me souviens d'avoir lû sur ce sujet plusieurs Ecrits, sans en avoir pû comprendre le sens, & lorsque je me rappelle dans la mémoire que j'ai vû des Gens, qui ne les entendoient pas mieux que moi, travailler dans cette Art aux dépens de ceux qui les en croyoient capables, d'où s'ensuivoit la perte de leur temps & de leur argent. Ce qui me faisoit dire avec ces Personnes trompées, que l'espérance, dont se repaissent les Enfans de l'Art, n'est pas fondée sur la Démostration, puisqu'aucun d'eux n'en faisoit voir la Certitude par les Effets.

Le Vieillard.

Je vous montrerai, moi, la Fin & l'Effet de cet Art, pour que vous en connoissiez la Certitude, & que vous sçachiez que je le posséde véritablement. Persuadez-vous par avance que je connois la Racine de l'Arbre, ainsi que toutes les choses, qui sont nécessaires dans cette Science. Cette Racine est connuë de peu de Sçavans, & elle est entiérement ignorée du Vulgaire. Si je vous semble m'étendre trop, en vous parlant de cette même

Science, ne vous laſſez pas de m'écouter; la raiſon le demande de la ſorte, & les choſes les plus excellentes doivent être traitées avant celles qui le ſont le moins. Au reſte en répondant à vos Queſtions, je vous ferai voir clairement que je n'aurai dit que des choſes véritables.

ADOLPHE.

Avant que d'entrer en matiére, je voudrois ſçavoir pourquoi nous ne trouvons aucun Artiſte, qui ſoit parvenu à la perfection de ce grand Art, ni qui ſçache éxactement la Tranſmutation des Métaux. Et pourquoi auſſi cette Science eſt mépriſée par des Sçavans, qui devroient en avoir une pleine connoiſſance, puiſqu'elle eſt ſi fructueuſe & ſi utile, quoiqu'en quelque lieu que je me ſois trouvé, je n'aye point entendu dire qu'aucun, par ſon moyen, ait acquis les Richeſſes de Créſus. Vous-même, vénérable Vieillard, vous me dites que vous poſſédez cet Art, & cependant vous êtes vêtu pauvrement comme l'eſt un Solitaire. Pour moi, je vous l'avouë, ſi j'avois la connoiſſance d'un Art qui procure tant de Biens, j'amaſſerois de grands Tréſors, & j'achepterois des Dignités & des Etats ſi étendus, que les plus puiſſans Princes du Monde en prendroient l'épouvante, & porteroient envie à ma fortune. C'eſt ce

que tous les Artiſtes promettent à ceux qui leur ouvrent leur bourſe. De grace, dites-moi ce que vous penſez là-deſſus.

LE VIEILLARD.

Je penſe que vous raiſonnez en jeune Homme, ou comme les Foux, qui ne déſirent des Richeſſes que pour ſatisfaire leur volupté. L'intention des Philoſophes eſt bien différente, & ceux qui courent après ces choſes corruptibles & périſſables, ſont indignes de ce nom, qui n'appartient qu'aux Sages, qui s'adonnent à la connoiſſance des Miſtéres divins, qui conſacrent leurs travaux au ſervice de Dieu, & qui étouffent en eux tout ſentiment de vaine gloire & d'ambition. Je ne condamne pas le déſir des Richeſſes, quand il ſe borne à ce que Dieu nous en envoye pour les beſoins de cette vie; mais je blâme cette cupidité déréglée, qui porte l'Homme à n'en ſouhaiter que pour ſatisfaire ſon orgueil. Et c'eſt par cette raiſon que les Philoſophes ne parlent que miſtérieuſement de leur Art, de peur d'encourir la diſgrace de la Famille de Nembrot; car ſi cet Art n'étoit caché aux Faiſeurs de tours de paſſe-paſſe, il s'enſuivroit de la connoiſſance qu'ils en auroient, une confuſion étrange dans les Ordres de ce bas Monde, dont Dieu lui-même a établi les

différences, qui sont nécessaires pour entretenir la concorde entre les Hommes, & il les a établies dans le dessein que les uns serviroient les autres, dans l'union & dans la paix, jusqu'à ce qu'il les séparât les uns des autres, comme le Philosophe artiste *sépare l'un de l'autre*, je veux dire, le *Corps*, *l'Ame & l'Esprit*, & ensuite les *réunit ensemble*. Aucun ne doit faire cette divine séparation à moins que le Verbe de Dieu ne lui ait commandé de réprimer les Méchans, parce qu'il est seul la Justice & la Vérité, & que ce qui est hors de lui, n'est que mensonge & abomination devant Dieu. C'est de ce Verbe, que reçoit une puissance divine, le Magistrat qui tient ici bas la place de Dieu, aussi sera-t-il puni sévérement s'il prévarique dans son Office, & s'il verse injustement le sang humain, contre le Précepte de Dieu ; car Dieu ne fait acception de personne, tout étant égal devant lui. Cette Séparation divine est donc d'une grande considération. Il semble que ces choses soient dites hors de propos; cependant elles apportent un grand profit au Genre Humain, & elles ne lui sont pas d'une moindre utilité ; c'est pourquoi il m'a paru convenable de les dire. Il est parlé dans le Prophète Ezéchiel de quatre Vents, qui soufflérent sur des Os de Morts, lesquels se placérent aussi-tôt

chacun dans sa jointure, & sur lesquels se formérent des nerfs, & des chairs, qui les environnérent; comme aussi de l'Esprit, que leur souffle fit entrer dans ces Os, lequel Esprit, par la volonté de Dieu, les anima & les rendit vivans. A l'agonie de la mort, toutes les parties de l'Homme se séparent les unes des autres; car alors les quatre Elémens, l'Esprit & l'Ame sont divisez, & se séparent l'un de l'autre. En leur place, l'Eau & la Terre élémentaires sont conjointes, & un autre Air avec un autre Feu sont épaissis. L'Esprit astral de la vie, l'Homme intérieur & invisible, retourne au Ciel, où il est élevé au dessus des Elémens, & l'Ame va au sein d'Abraham, suivant la promesse de Dieu, & y repose jusqu'à ce que vienne la consommation de ce Monde, que toutes choses seront accomplies. Nous voyons la Terre nous fournir toutes les choses nécessaires à la vie, dans lesquelles l'Esprit des Elémens est caché comme nourriture & céleste Essence. Nous avons aussi la nourriture du Feu & de l'Eau, & nous conservons par l'un & l'autre le tempéramment du Corps terrestre, qui contient l'Eau & le Feu spirituels pour donner de nouvelles forces à l'Esprit intérieur. Car, comme la Terre a en soi ces deux choses, le Ciel les contient pareillement, ce qu'on appelle

Quinteſſence, laquelle eſt plus noble que les Elémens, & eſt la nourriture de l'Eſprit, comme le Verbe de Dieu eſt la nourriture de l'Ame. Et il s'eſt fait Corps, afin de donner la béatitude céleſte au Corps, à l'Ame & à l'Eſprit, quoi qu'il ne ſoit ni viande ni nourriture corporelle, & qu'il ſoit ſeulement le Lien & le Sçeau de la Promeſſe & du Livre de vie, en témoignage de la vérité, à cauſe de la foibleſſe de notre foi, & du peu de connoiſſance que nous avons de la Divinité. Dieu aime tellement les choſes naturelles & ſpirituelles, qu'il veut que ſa Créature ſoit toute dans l'Homme en conjonction avec Jeſus-Chriſt, par qui les péchés ſont pardonnez. Car comme le Verbe Divin eſt le Principe de toutes choſes, il eſt de même le Principe de l'Image de Dieu. Le Verbe de Dieu nous dit : De cette Fleur du Saint Eſprit commence la Foi ; de la Semence de cette Fleur n'aît l'Arbre des bonnes œuvres, & les bonnes œuvres ne méritent pas le Salut éternel, mais la foi au Verbe de Dieu. Ce Verbe eſt un amour magnétique, qui nous attire à lui avec les Bons, & n'en peut être ſéparé. Il n'y a point d'amour aſtral magnétique qui lui ſoit ſemblable dans la Nature. Nous devons péſer éxactement toutes ces choſes dans la balance, comme nous devons auſſi

considérer ce que l'Homme intérieur fait dans la Nature, lequel Homme intérieur est invisible & céleste, de même que l'Ame est surnaturelle & surcéleste; connoissance néanmoins que nous n'avons que par révélation de Dieu. La Nature propose les Esprits naturels; ils sont grands, & d'une considération sécréte: Et l'Homme corporel ne pourroit entendre les choses spirituelles, si l'Esprit de vérité ne lui étoit révélé par le Roi des Esprits: Et par celui-ci, le Saint Esprit éxamine la Sageſſe, les Arts & les Sciences. Cet Esprit Saint excite dans les Chrétiens un feu sur-céleste d'amour, & un esprit magnétique de sageſſe. Il nous enflamme, nous lave d'une eau pure, & nous rend nets, afin que nous faſſions pénitence de nos péchés, & que nous ne mourions pas dans nos offences. C'est pourquoi on parle souvent de l'Eau & du Feu, du Sang & de l'Esprit de l'Eau, qui est celui qui donne la vie; car le péché est de couleur sanguine, & la punition du péché est la Mort noire, la croix & l'affliction; mais la récompense des Pieux & des Devots, c'est la Robe blanche & la Couronne de gloire. Ces choses, bien entenduës, suffisent présentement. Venons à l'explication des Questions que vous m'avez proposées; je vous les rapporterai par ordre, & je vous ferai voir la

certitude de l'Art par la choſe même, & de telle maniére que vous ne pourrez la revoquer en doute. Or quant à ce qui regarde l'autre objet, qui eſt que pluſieurs Sçavans ont une foible connoiſſance de cet Art, ſçachez, mon Fils, que c'eſt la volonté de Dieu, & que cela ſe fait pour quelque conſidération, car Dieu réprouve toute ſuperbe & toute ambition, & ne donne ce Tréſor qu'aux Humbles & aux Pauvres, & non pas aux Grands & aux Enfans de ce Monde. L'Homme doit faire uſage de ce Tréſor ſuivant la Loi du Seigneur, & pour ſa gloire en ſoulageant ceux qui ſont dans la miſére, & non pas en paſſant ſa vie dans l'oiſiveté & dans la molleſſe, ſans faire de bonnes œuvres ſuivant la volonté de Dieu. Si ce Tréſor ſe donnoit indifféremment à tous, quelle confuſion, je vous prie, ne ſeroit-ce pas entre les Hommes? Autrement, je ne concevrois pas ce qu'entendroit Sirac, en diſant: Mon Fils, ſi tu veux ſervir Dieu & lui plaire, prépare-toi au Jour de l'affliction. Ce qui eſt dit véritablement de la pauvreté & de l'imbécillité humaine, comme vous pourez facilement le conjecturer de vous-même; & il n'eſt pas permis à l'Homme d'uſer de ce Tréſor comme bon lui ſemble, à cauſe que ſa nature eſt corrompuë, & qu'elle panche plûtôt vers le

mal que vers le bien. Ne révéle donc ce Sécret à perſonne, & ne le donne point ſur-tout à une Ame avare, ambitieuſe & ſuperbe; car c'eſt l'honneur & la gloire de Dieu; mais conduis-toi de cette ſorte: Si la Fortune t'eſt favorable, garde-toi d'en concevoir de l'orgueil: Si elle ne te favoriſe pas, garde-toi auſſi d'en avoir de la douleur; car Dieu eſt l'arbitre de la bonne & de l'adverſe Fortune; il diſpoſe de l'une & de l'autre comme il lui plaît. Il y a autant de vertu à rechercher la Science, qu'à la tenir ſécréte l'orſqu'on l'a acquiſe; car ſi vous la révéliez autrement qu'il eſt permis de le faire, ce grand Art perdroit le nom & la dignité d'Art; ce qui a fait dire à un Philoſophe: Cache cet Oeuvre aux yeux de tous; n'en parle devant perſonne; n'en diſpute même point en toi-même, de peur que le vent ne porte tes paroles à un autre, ce qui te pourroit être dommageable. Je t'avertis fidellement de ces choſes; c'eſt à toi d'y prendre garde, ſi tu ne veux pas être tourmenté dans ton corps & dans ton ame. L'abus que l'on feroit de cet éxcellent Don de Dieu ſeroit d'autant plus criminel, que Dieu ne fait ce Don que par une pure grace; auſſi ſeroit-ce une honte ſi ce même Don Philoſophique étoit prophané par les Méchans, qui, à cauſe de leur malice & de leur ignorance, doivent

être privez de voir cette lumiére. L'Avarice & la Luxure ont pris des racines si profondes dans le cœur des Enfans de ce Siécle, qu'on n'y découvre presque plus aucuns vestiges de la Foi ni de la Justice. Je vais vous raconter à ce sujet ce que j'ai vû de mes propres yeux. Il y avoit dans une certaine ville un Homme très-riche, qui se refusoit à soi-même l'usage de ses grands Biens, qu'il accumuloit continuellement pour ses Enfans. Leur Mére les élevoit dans l'abondance de toutes choses, & comptant sur les Richesses de leur Pére, ils passoient leur jeunesse dans l'oisiveté & dans la débauche. A mesure qu'ils croissoient en âge, les déréglemens de leur vie augmentoit à proportion. Enfin, leur Pére étant mort, ils en dissipérent l'héritage en se plongeant dans toutes sortes de vices; ensorte qu'ils se vîrent réduits à une extrême pauvreté, & exposez au deshonneur le reste de leur vie. Ils ne seroient point tombez dans ce malheur, s'ils avoient profité des instructions qui leur avoient été données, car on les avoit élevez dans la connoissance des Mœurs & des Sciences. Telle est la volonté de Dieu, que les Ordres soient distincts parmi les Hommes, & que les uns servent les autres. Notre Sauveur lui-même à fait des œuvres serviles, & a lavé les pieds de ses Disciples. L'honneur est

plus grand dans les uns que dans les autres, & nous sommes comme il plaît à Dieu de l'ordonner & de nous bénir. Et il a dit : Je te récompenserai de la même maniére que tu serviras dans ta vocation. Dieu distribuë en un jour tant de Richesses qu'elles semblent surpasser celles des Rois les plus puissans, & ses Trésors ne diminuent point ; au contraire, ils augmentent toujours, & c'est pourquoi il doit être aimé avant toutes choses & sur toutes choses. Il n'en est pas ainsi des Richesses humaines ; car quelque fois celui qui les amasse par avarice, laisse en mourant un Successeur prodigue qui les dissipe, & suivant ce que disent quelques Sçavans, les Richesses précipitent souvent ceux qui les possédent dans les tourmens éternels de l'Enfer ; parce que pendant qu'ils ont été dans l'abondance des Biens de ce Monde, ils n'ont point pensé à la paix du Ciel, ont négligé de soulager les Pauvres, & ont entiérement oublié Dieu. Les jeunes Gens sur tout, sont les plus exposez au danger de tomber dans le piége que leur tendent les Plaisirs, quoi que la prudence supplée quelque fois au deffaut de leur âge. Les Hommes pieux sont contraints de boire le Calice des afflictions, & les Impies sont réservez aux peines éternelles. Mais ce qui est le plus déplorable, c'est qu'on ne fait presque point attention

à ces

à ces choſes, & que les Avares ne penſent qu'à laiſſer des Dignités & des Richeſſes à leurs Enfans, ſe moquant de ceux qui leur diſent, qu'avant toutes choſes il faut conſulter la Sageſſe Divine, & que ſans elle il n'y a rien de ſtable ni de ſolide dans ce Monde. Ce qui fait qu'à l'agonie de la mort le Ver de la conſcience ronge le cœur de ces Miſérables, & le déſeſpoir, ne s'empareroit pas d'eux dans cette extrémité, ſi, pendant qu'ils étoient en ſanté, ils avoient ſongé au ſalut de leur ame dans une parfaite humilité.

Adolphe.

Il ſemble que ce que vous venez de dire ſoit contraire au deſſein de me faire connoître que ce que vous avez dit eſt pour moi; cependant ajoûtez le reſte, & je l'écouterai attentivement. En attendant, je voudrois ſçavoir comment il ſe peut faire que l'Art, dont nous parlons, n'eſt pas révélé à toutes Perſonnes avec les Miſtéres des Philoſophes, puiſque les autres Arts ſont connus de tout le Peuple; ce qui me porte ſouvent, quand j'y penſe, à douter de la vérité de l'Art dont il s'agit.

Le Vieillard.

Je vous ai déja dit que le ſilence a été impoſé aux Enfans de la Science, afin

qu'elle fût tenuë sécréte à cause de la puissance des Princes, & de la méchanceté des Superbes, des Usuriers, des Luxurieux & des autres Scélérats. Tous les Philosophes cachent avec soin la connoissance de cet Art, parce que quelques-uns, après avoir eu communication de cette Science divine, en ont fait un mauvais usage, & fait périr ceux qui la leur avoient communiquée. Il faut donc que celui qui posséde cet Art, ainsi que le Disciple qui veut l'apprendre, soit discret, humble, pieux & débonnaire. Ensorte que quand Dieu vous aura communiqué cette Science, il faudra vous gouverner avec beaucoup de prudence, & vous appliquer soigneusemeut à connoître les choses les plus sécrétes, & à faire du bien non-seulement à votre Prochain, mais encore à vos Ennemis, car la Loi de Jesus-Christ nous y oblige. Nous devons aussi résister de toutes nos forces aux Ennemis de la Foi, & nous appliquer à loüer Dieu & à publier ses misericordes. L'Ingratitude est cause que beaucoup de choses sont cachées, & l'Ignorance engendre de très-grands maux. Au contraire, la Science augmente les biens & est le rayon de la Lumiére. Plusieurs s'occupent à la recherche de cet Art, & peu cultivent les vertus qu'il demande, principalement celle de le tenir

ſecret. Semblables à ce Phaëton, dont parle Ovide, qui ne ſçut pas conduire le Char de Phœbus, ſon Pére, ils tombent dans le même malheur que ce Téméraire. Il faut donc garder avec ſoin la connoiſſance d'un ſi grand Tréſor. Quand l'Homme a conſidéré les Paraboles & les Miſtéres, il doit être pleinement ſatisfait, lorſqu'il voit l'image & le ſçeau de la divine Bonté empreints dans la Nature, laquelle parfait toutes choſes beaucoup mieux que l'Homme, quoiqu'il ſoit la très-noble Créature de Dieu, la plus raiſonnable, & celle qu'il aime le plus. Son éxellence ſur toutes les autres Créatures eſt manifeſte, en ce qu'il lui propoſe des Préceptes pour le conduire à la vie éternelle.

ADOLPHE.

Il y a de grandes choſes à conſidérer ſur cette matiére. Mais je voudrois ſçavoir ce que vous penſez des Paraboles, ſur leſquelles vous m'avez déja dit qu'il faut réfléchir avec beaucoup d'attention.

LE VIEILLARD.

Je vous dis encore qu'il faut avant toutes choſes faire enſorte d'en découvrir le ſens; car celui qui a connnoiſſance de cette Oeuvre, connoît par ſoi-même qu'il ne doit point donner dans les opinions erron-

nées, parce que les Imposteurs tâchent de vendre aux Simples le Sécret de l'Art, qu'ils n'ont pas, & ceux-ci, avides des Biens de la Fortune, leur acheptent autant qu'il veulent une chimére pour une réalité. En bonne foi c'est une grande impiété que de comparer une autre Oeuvre à la Puissance Divine, car le Verbe de Dieu est l'Echelle de Jacob: Et JESUS-CHRIST est le seul Médiateur, par lequel toutes choses sont mises dans le Livre de vie. Par la même raison nous voyons dans notre Oeuvre naturel, la vie & la mort, la création & la résurection de tout le monde; les nombres, les mesures & les poids; l'acroissement, les forces & l'éfficace des Etoiles & des Elémens, principalement du Soleil & de la Lune. Car par le Soleil, la vie décend comme il plaît à Dieu, & c'est pour cela qu'elle est comparée à cet Astre, & qu'elle est appellée de son nom. Tel que le Soleil est en haut, tel il est en bas, & par lui toutes merveilles sont accomplies. Le Soleil purpurin, rouge & doré, est mâle & fémelle; il est le Serviteur de tout l'Univers, & contient en soi les Richesses universelles. Il faut remarquer ici deux choses, comme d'une chose & de deux, car Dieu a créé quelque chose de rien. Or cette chose étoit telle, que toutes les autres choses,

tant céleſtes que terreſtres, en ont été produites ; car Dieu dit : Soit fait ; & il fut fait. Quand donc toutes choſes furent créées par ſon Verbe, la Nature univerſelle fut ſéparée de la choſe, & elle étoit bonne en ſon eſſence, parce que c'étoit le bon plaiſir de Dieu, duquel il s'étoit ſoudain retiré quelque choſe, qui n'avoit pas duré juſqu'au temps du grand Monde; & pour cela, il falloit une autre choſe, car il ne pouvoit ſubſiſter par une ſeule choſe, comme il avoit été fait dès le commencement à cauſe de la Créature la plus débile que Dieu déſiroit, à laquelle il dit: Croiſſez & multipliez. Alors on multiplioit tellement, que rien ne périſſoit dans le courant d'un ſiécle ; car c'étoit la bénédiction du Seigneur, laquelle il départit à l'Homme par ſon Verbe. Enſorte que toutes choſes ſont parachevées par une grande obéiſſance, & elles ſont conduites par le Saint Eſprit. Il en eſt de même à l'égard d'Adam & d'Eve, du Mâle & de la Fémelle. Il faut obſerver ici comment par l'un, & l'autre ſe fait la création par l'augmentation, la multiplication & la conſervation, & comment par un troiſiéme, ou l'Eſprit, l'adminiſtration ſe conduit. C'eſt ce qu'il eſt néceſſaire de bien comprendre. Loüange & honneur ſoit à Dieu en Trinité. Outre cela, Dieu commandoit à l'Homme;

mais il lui assujettissoit tout sans réserve. Il lui permettoit de manger de tous les fruits du Paradis, excepté de celui de l'Arbre de la Science du bien & du mal, dont il lui avoit fait une deffense expresse, & par-là malice du Démon, il devint enfin desobéissant à Dieu. Nous devons seulement connoître le bien pour le suivre, & le mal, pour le fuir, ainsi que la voye dans laquelle nous surprend l'Ennemi. Car Dieu est le Seigneur qui conduit & administre toutes choses, & toutes les Créatures lui sont sujettes. Le Commandement introduisit le *Péché*, & l'Homme n'y prit pas garde par la ruse du Démon. Le prémier péché fut le blasphême & l'Idolatrie, obscurcissant par ignorance toute Science, & la convertissant en connoissance du mal, en toutes sortes de vices & de méchancetés, à quoi nous renonçons dans le Sacrement du Baptême, qui est notre régénération & le renouvellement de notre vie au nouvel Adam, comme au Bois de vie, qui a été ôté à nos prémiers Parens dans le Paradis terrestre, lequel néanmoins fut promis à la Semence de la Femme, c'est-à-dire, Jesus-Christ, qui est l'Arbre de la vie spirituelle & corporelle, & par lequel l'Ame & le Corps reçoivent également la vie. Comme Adam, chassé du Paradis, étoit envoyé dans le Monde, Jardin de ténébres & d'afflic-

tions pour la mortification du sang & de la chair ; de même si nous entendons ce que c'est que la Manne, c'est-à-dire le Pain céleste, le Verbe de Dieu ; que nous vivions selon ses Commandemens, & que nous croyons au Verbe qui s'est fait chair, par lui nous reprendrons la vie, & nous serons transportez de la Maison d'ignorance dans le Paradis céleste : Et comme la Mort ravissoit Adam, de même nous mourons au vieil Adam, & nous réssusciterons en JESUS-CHRIST, qui est le nouvel Adam, & l'Arbre de vie, le fruit duquel nous devons manger pendant notre banniſſement dans cette Maison d'afflictions. Le Verbe de Dieu est la seule voye que nous devons suivre ; c'est lui qui a ouvert le Livre de vie, fermé de sept Sceaux. Si nous désirions connoître autre chose, & manger du fruit de l'Arbre de la Science du bien & du mal, on diroit que nous voudrions servir à deux Maîtres, c'est-à-dire à Dieu & au Démon, prenant le mensonge pour la vérité, & réprouvant la vérité comme un mensonge. Aussi recevrions-nous une récompense conforme à nos œuvres, & c'est ce qui fit que nos premiers Parens fûrent chassez de la présence du Dieu vivant, qui n'est pas semblable à l'Homme, mais l'Homme a eté fait à son image, afin qu'il obéît à ses Commande-

mens, sans en rien diminuer, ni rien y ajoûter. Toute chose bonne est du Verbe Divin; par lui toutes choses sont faites, & on peut les comprendre par la vûë & par l'attouchement, parce que le visible est fait de l'invisible. La Foi prend son commencement de ce qu'on entend dire de la Foi; c'est-à-dite l'invisible du visible; & du Verbe de Dieu le Chrétien est engendré. Ces choses sont ainsi établies, afin que l'Homme agisse & opére avec raison, & qu'il ne se forme pas des idées frivoles de la Toute-puissance, car c'est la volonté de Dieu. L'incrédule Thomas ne parvint point à comprendre ceci, tant qu'il ne connut que la Nature humaine, le Ciel élémentaire, & les choses extérieures, comme l'Eau & la Terre, qui sont les réceptacles & les prisons de la Mort. Saint Paul rejette cette Philosophie comme imparfaite & n'admet que la Philosophie céleste, qui consiste dans la Foi, dans l'Espérance & dans la Charité. Il faut observer ici que comme nous devons croire à la parole qui est sortie de la bouche de Dieu, de même Jesus-Christ nous enseigne au nom de son Pére, que rien ne peut s'acquérir sans la Foi. Mais la plûpart des Hommes ne croyent que ce qu'ils voyent, & ne considérent que Dieu le Pére. Dieu le Fils & Dieu le Saint Esprit ne peuvent être vûs de

nos

nos yeux, chargez de péchés, non plus que leurs rayons, qui surpassent de beaucoup la splendeur du Soleil. A cause de la Nature pechereſſe, les Hommes n'ont pû voir le Verbe Divin, tel qu'il étoit, pendant qu'il converſoit avec eux en forme viſible, ni ne le voyent maintenant, qu'il nous aſſiſte corporellement, ayant accompli la volonté de ſon Pére, en décendant aux Enfers, en montant au Ciel en chair & en eſprit, & en parachevant tout en tout. Lequel d'entre les Hommes, qui en cherchant, puiſſe trouver la grandeur & la ſageſſe de Dieu? Nous ſçavons ſeulement que le Ciel eſt ſon ſiége, & que la Terre eſt l'eſcabel de ſes pieds. Nous ne pouvons pénétrer dans les choſes céleſtes, ni connoître que celles qui nous ſont enſeignées par le Verbe Divin, que Saint Paul a vûës, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous raconter. Il s'eſt contenté de nous parler du Verbe de Dieu, comme d'un Pain céleſte, ou comme d'un Sceau, dans lequel conſiſte le Salut de nos ames, lequel Verbe eſt un véritable Arbre de vie; & cela afin que nous mangions ſa Chair, que nous buvions ſon Sang, & que nous croyons que tout ceci eſt vrai, après que les Paroles de l'Inſtitution du Sacrement ſont proférées. Quand l'Ecriture Sainte eſt connuë, la Nature parfaite nous mon-

tre beaucoup de merveilles dans un seul miroir. Celui qui fait la volonté de Dieu voit toutes choſes & les connoît, comme les ont vûës & connuës pluſieurs Sages d'entre les Payens.

ADOLPHE.

Votre diſcours, vénérable Vieillard, a été ſi long, que je n'ai pû en retenir qu'une partie. Cependant je voudrois bien que vous m'apriſſiez ſi cet Oeuvre de la Nature ne contient pas en ſoi un Eſprit qui ſoit la Cauſe de quelque mutation, parce qu'il me ſemble que vous avez fait mention du ſecond Nombre, je veux dire, de la Multiplication, pour laquelle il me paroît qu'il faut un Eſprit vital.

LE VIEILLARD.

Il eſt vrai que l'Eſprit vital minéral eſt requis en cet Oeuvre, & qu'il ſe parfait par l'Artiſte, qui ſçait le préparer pour le mettre en action. Car Dieu, par ſa bonté infinie, a conſtitué l'Homme le Seigneur de cet Eſprit, afin qu'il en formât autre choſe, ſçavoir un nouveau Monde par la force du feu, ſelon l'ordre & le commandement du Tout-puiſſant, qui ne permet pas que l'Homme parachéve aucune choſe, s'il n'agit dans la crainte de ſon Créateur par un moyen honnête, & par une conſcien-

ce très-pure. Si quelqu'un d'entre le Vulgaire ne parvient pas à la fin de cet Art, cela ne doit point surprendre, quoique sa Matiére soit devant les yeux de tous les Hommes, qui la voyent sans la connoître, & qui l'employent à d'autres usages qu'à celui qui lui est véritablement propre. Ils ignorent que ce Tréſor est environné de ténébres ; que cet Or très-pur est comme anéanti dans la roüille & dans la bouë, & que la Nature le cache de la sorte par la volonté du Tout-puissant. Au nom seul de Mercure, les sages Philosophes connoissent ce Tréſor & l'ont présent à leurs yeux. Tout spirituel & invisible qu'il est, néanmoins il est matériel & palpable. C'est une Vierge trés-chaste, qui n'a point connu d'Homme. Ce qui a fait qu'on l'a nommé Lait Virginal, Miel terrestre des Montagnes, Urine d'Enfans, & qu'on l'appelle encore de plusieurs autres noms semblables. Plusieurs Artistes ont cherché ce Mercure dans des choses diverses, mais ils ne l'ont pas trouvé, parce qu'il est préparé d'une Matiére purement Métallique.

ADOLPHE.

Si je m'en rapporte au sens de vos paroles, il me semble, que cette Matiére est l'Or même, à cause de sa noblesse, & qu'il est le plus parfait des Métaux.

Le Vieillard.

Vous vous trompez, mon Fils, en croyant que j'entens parler de l'Or terrestre, & vous n'avez pas conçû ce que j'ai voulu dire. Mon discours n'est pas aussi clair qu'il vous le semble ; mais il ne m'est pas permis de parler avec plus de clarté, & je vous mettrai par écrit le principal mistére de cet Art. Sçachez que l'Or vulgaire n'est point ce dont il s'agit ici, non plus que l'Argent commun, ni le Mercure, ni le Soufre, ni l'Antimoine, ni le Nitre, ni toute autre chose. Mais c'est l'Esprit de l'Or, & le Mercure, que les Philosophes nomment la prémiére & seconde Matiére, propre, & seul de la Nature : Or très-pur Oriental, qui n'a point senti la force du feu, qui est le plus éxellent de tous, qui est le plus mou, & qui est plus facile à fondre que l'Or vulgaire. Il est vrai Mercure de l'Or ; & Antimoine, attirant ses qualités des Corps, s'il est liquéfié. Sa préparation ne consiste qu'à bien le laver, & le mettre en menuës parties, par l'eau & par le feu, comme toutes les autres choses sont préparées de la même maniére, afin qu'elles soient agréables à Dieu & aux Hommes. Il faut avoir une connoissance éxacte de la Sublimation, de la Distillation, de la Séparation, de la Digestion, de la

Purification, de la Coagulation & de la Fixation, & rechercher avec beaucoup de soin cet Oeuf de la Nature, si désiré de plusieurs dès le commencement. Il y a un grand nombre d'Ecrits sur ce sujet, comme ceux de Bernard, Comte de la Marche Trévisane, & de quelques autres, dont je vous donnerai connoissance à la fin de notre discours, que je terminerai par quelques Paraboles.

ADOLPHE.

En considérant que l'Art, dont il s'agit, ne peut s'apprendre que par beaucoup de travail; que la possession en est dangéreuse & que nous devons suivre la vocation que Dieu nous donne, je vous avouë que la douceur que je croyois trouver par le moyen de cet Art se convertit en amertume, & je suis fâché de me voir trompé dans mon espérance.

LE VIEILLARD.

Croyez-vous que je vous aye parlé comme par maniére de passe-temps, quand je vous ai dit qu'il faut travailler & éxercer les œuvres de miséricorde envers les Pauvres, & secourir les Veuves & les Orphelins pour la gloire du nom de Dieu? L'honneur est dû à Dieu plûtôt qu'à nul autre, & les consolations nous viennent du

Verbe Divin Ce Verbe eſt audeſſus de la Nature, comme le Maître eſt audeſſus du Serviteur, & comme le Pére ſurpaſſe la Mére en dignité. Il faut donc faire des Biens de ce Monde comme s'ils ne nous appartenoient point, & les employer, ſuivant notre vocation, pour l'utilité de notre Prochain, pour le maintien de la République, & pour prévenir les maux qui nous viennent de l'Ignorance. Le Corps doit travailler ſans relâche, parce que l'oiſiveté nous fait tomber dans les piéges de Satan, & que Dieu nous la défend ſous de grandes peines, comme étant la Source de tous les vices, de la luxure, de l'avarice, de l'homicide, du menſonge, de la fraude, & de l'impoſture. De même, notre Oeuvre n'eſt jamais oiſif, & il opére nuit & jour juſqu'à ce que ſon Sabat approche, car alors il ſe repoſe & honnore ſon Seigneur, qui eſt l'Homme, auquel il doit ſervir ſelon le commandement de Dieu. De même, auſſi nous autres Hommes, nous devons travailler juſqu'à ce que nous entrions dans le Royaume de notre Dieu. Notre nature ſemble s'oppoſer à cela, & nous nous fâchons quand nous entendons dire qu'il faut travailler aſſidûment pour vivre, juſqu'à ce que nous retournions en terre, de laquelle nous ſommes faits, parce que l'oiſiveté & le déſir de commander nous plai-

sent à tous également, ce qui occasionne que nous sommes paresseux & tiédes en nos oraisons & priéres, quoique nous devions prier Dieu avec ardeur, si nous voulons en obtenir toutes choses. Nous mépriſons les uns comme Pauvres à cause de leur modique revenu, cependant nous sommes obligez de faire du bien aux véritables Pauvres, & même à nos Ennemis. Toutes méchancetés se sont introduites en nous, la colére, l'avarice, la haîne, la défiance : Et à cause de tous ces vices le très-éxcellent Bien nous est ôté : De même, cette Science de Médecine, qui est cachée en ce Bien, est inconnuë aux Médecins les plus doctes ; car cette Science ne s'apprend pas dans les Ecoles des Médecins, & elle demeure cachée à leurs yeux de la même façon que l'Esprit interne de la Sainte Ecriture étoit caché aux Pharisiens, lequel Esprit étoit le Messie & la Médecine de l'ame, qui étoit néanmoins au milieu d'eux. Aussi il rendit graces à Dieu, son Pére, de ce qu'il avoit caché ce Trésor aux Sages de ce Monde, & l'avoit manifesté aux Petits & aux Humbles. Il en est de même de notre Médecine naturelle. Si nous voulons en connoître la Science, il faut en demander à Dieu la connoissance par de ferventes priéres, car sa volonté divine dispose de toutes choses. D'où nous voyons la

vanité de ces Médicamens de Simples, de ces Sirops, que distribuënt des Charlatans, au deshonneur des Médecins, & au grand dommage des Malades, qui meurent souvent pour avoir pris de ces Breuvages. Nous voyons ces mauvais Opérateurs vouloir se rendre recommandables à la Postérité, comme des Dieux, quoi qu'ils ayent négligé de lire les bons Livres, qui enseignent la connoissance universelle de cet Art. Tous ceux qui veulent en avoir la possession, doivent donc s'étudier à avoir une notion parfaite de ce qui peut séparer le bien d'avec le mal ; c'est-à-dire, qu'ils doivent s'appliquer avec patience & avec humilité, à connoître la vertu & les fruits du bon Arbre, ainsi que la Racine triple. Ils doivent aussi cultiver les fruits de l'Ame, qui est la Foi, la Charité, & l'Espérance, pour sçavoir ce que c'est que Justice & Vérité, tant de l'Ame que du Corps, c'est-à-dire du Bien céleste & du Bien corporel. Et afin que nous puissions comprendre facilement cette chose, nous ne devons pas ignorer que Dieu nous a donné la Science de la Théologie & de la Justice, parce que la pureté & la sainteté de la Nature consistent dans la prémiére ; & dans la seconde, la lumiére & cette sagesse, qui fit que Salomon surpassa de beaucoup en prudence les autres Hommes. Dieu a or-

donné à chacun de nous les œuvres de sa vocation, & nous a commandé de diriger nos actions prudemment, pieusement & justement, comme bons Serviteurs de Dieu, selon les préceptes du Verbe Divin, Juge souverain de toutes les Nations, devant lequel toutes les œuvres des Hommes seront manifestées au Jour de son Avénement. Tout vient de Dieu, le Sage & l'Insensé, le Riche & le Pauvre, le Fort & le Foible; & qui méprise le Nécessiteux & l'Imbécille, méprise aussi celui qui l'a créé. Comme tous les biens émanent de Dieu, de même tous les maux viennent du Démon, qui est la source & l'origine de tout le mal. Mais Dieu permettant que le mal afflige les Hommes pieux, néanmoins ce mal est pour eux un bien envers Dieu, & Satan est contraint par-là de servir lui-même malgré lui à la gloire de celui que son orgueil a offensé. Nos péchés sont cause que pendant notre vie le mal est mêlé avec le bien, & Dieu, par sa miséricorde divine, nous a donné ses dix Commandemens, afin que nous pûssions séparer le mal d'avec le bien, pour nous faire éviter la damnation éternelle. Dans ce Monde, les Avares, qui se disent Chrétiens, parce qu'ils ont reçu le Baptême, imitent les Juifs par leurs concussions, leurs usures, & pensent suivre la volonté de

leur Créateur en raviſſant les Biens des Gentils & des Etrangers. Cependant JESUS-CHRIST menace des peines éternelles, ceux qui, pour fournir à leurs dépenſes immodérées, véxent leur Prochain par des éxactions, & qui s'emparent par la fraude des Biens des Veuves & des Orphelins. La vie de ces riches Patriarches, Abraham, Iſaac, Jacob, Joſeph, & Job, a été remplie de juſtice, de modeſtie, & d'obéiſſance envers Dieu, car ils le préféroient à toutes ſes Créatures, & lui offroient leurs priéres avec un cœur pur. Si dans l'ancienne Loi les Richeſſes ont porté pluſieurs à s'éloigner de Dieu, dans le Nouveau Teſtament la Pauvreté a acquis à JESUS-CHRIST des Adorateurs, qui lui ſont fidelles, & qui l'aiment en toute vérité. Je crois que vous comprenez maintenant la raiſon pourquoi ce Miſtére, ce Secret a été caché à pluſieurs, que le Démon auroit détourné de la voye droite par les voluptés, car c'eſt un Séducteur, qui a induit à pécher Adam, notre prémier Pére, qui ne penſoit point à déſobéir à Dieu. C'eſt par ſes artifices que les Saints ſont tombez dans des fautes, & que la colére de Dieu s'eſt répanduë ſur nous. Toutes choſes ſont venduës à l'Homme au prix de ſon travail & de ſes ſollicitudes. Nous devons tous dans le Calice de la Croix

boire du fruit de la vigne avec JESUS-CHRIST, Notre Sauveur, jusqu'au grand Jour du Sabat, je veux dire, du repos éternel, où nous demeurerons avec celui qui se presse de venir à nous, si Dieu, très-bon, daigne nous y recevoir par notre Médiateur, auquel nous sommes conjoints par alliance de filiation, & auquel nous sommes obligez d'obéir, en faisant les bonnes œuvres qu'ils nous commande, & en nous abstenant de faire les mauvaises. En rempliſſant les promesses, que nous avons faites dans notre Baptême, l'Esprit de Dieu opére en nous par la Foi, l'Espérance & la Charité. La patience parfait dans la Nature beaucoup de choses, qui semblent incroyables, & peu de Gens s'attachent patiemment à la connoissance de Dieu, aimant mieux joüir des Biens périssables, & s'abandonner à la volupté. C'est pourquoi JESUS-CHRIST les séparera de ceux qu'il admettra dans son Royaume, & nous devons le supplier sans cesse, & de tout notre cœur, de nous y donner une place. Je voudrois maintenant sçavoir quel est votre sentiment sur ce que je viens de vous dire.

ADOLPHE.

La vérité me contraint d'avoüer que ces choses sont telles que vous les exposez, &

mon sentiment s'accorde avec l'opinion des Enfans de la Lumiére. Je conviens que ce Miſtére ne doit point être révélé à tous par l'abus qu'on pourroit faire d'un Sécret ſi merveilleux, & je confeſſe que dans les Arts, qui nous ſont donnez par la Nature, ou qui nous ſont enſeignez par des Maîtres, il faut tenir un même chemin pour parvenir à leur connoiſſance, je veux dire, que nous devons, comme dans toutes les autres choſes de la vie, prier la Sageſſe Divine d'éclairer notre entendement, de nous aſſiſter dans notre travail, & de favoriſer le ſuccès de nos entrepriſes. Quant à la vie voluptueuſes, ayant vû des Voluptueux acquérir ſans travail beaucoup de Biens de la Fortune, je vous avouërai auſſi, que je vivrois patiemment en leur compagnie, & je me plairois volontiers à amaſſer comme eux de grandes Richeſſes pour ſatisfaire mon ambition, & m'élever aux honneurs.

LE VIEILLARD.

Ignorez-vous, mon Fils, que Dieu tranſmet aux Princes de ce Monde ſa puiſſance pour qu'ils répriment la malice des Hommes par la Juſtice, afin que toutes choſes ſe faſſent dans l'ordre durant cette vie. Comme les Juges Politiques puniſſent les Méchans par le glaive ſeculier; de même les Péres Spirituels, ou Magiſtrats Eccléſiaſti-

ques gouvernent le Peuple Chrétien par le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire par les Commandemens de Dieu & de son Verbe; car les Ecclésiastiques ne doivent pas guérir les playes de la conscience par le glaive temporel. Aaron, Moyse & Josué ont eu des Offices séparez jusqu'à leur entrée dans la Terre de Promission. Il est ordonné aux Sujets d'obéir aux Magistrats que Dieu a établis, & il leur est deffendu de s'élever aux Magistratures par brigues, par présens ni par la subornation des Puissances; car qui s'élévera au dessus des autres, sans être légitimement appellé, sera humilié, parce que Dieu ne soutient point l'Ambitieux. La Superbe est une idolâtrie, qui offense d'autant plus le Créateur de l'Univers, qu'il est le seul Grand, le seule Puissant & que lui seul gouverne selon sa volonté tous les Ordres de la Puissance humaine: Lui seul connoît pleinement toutes choses dans la lumiére & dans les ténébres: Lui seul est l'Auteur de tout Ordre de Justice & de toutes Créatures: Lui seul empêche les Montagnes & les Arbres de s'élever plus haut vers les Cieux: Lui seul réprime les Sectes ravissantes, ainsi que la cruauté des Tirans. Car quiconque s'oppose à ses volontés, & résiste à ceux qu'il choisit pour gouverner en sa place, au lieu de bien n'ont que du mal, quoique le Soleil luise

ſur eux comme ſur les autres, & Dieu ne manque point d'affoiblir la force de leur puiſſance, ainſi que nous en avons ſouvent des éxemples devant les yeux. Outre cette ſorte de Gens, il s'en trouve encore d'autres, qui, ayant quelque connoiſſance des Arts, ſe vantent de les poſſéder parfaitement, & ceux-là, en élevant la puiſſance de Dieu, ménent une vie toute Epicurienne. Nous devons nous garder des uns & des autres, parce qu'ils ſont d'une nature qui panche vers le mal. Quoique nous ignorions comment le Monde a été fait par le Verbe de Dieu, comment procéde l'Eſprit de ce Verbe Divin, & comment l'Image de Dieu eſt cachée, cependant Moyſe voyoit cela derriére le Rocher, encore que dans ſon temps JESUS-CHRIST ne pût être vû par des yeux corporels.

ADOLPHE.

En voulant éclaircir des Queſtions ſpirituelles, vous faites des digreſſions bien éloignées du Sujet que vous avez commencé à traiter. Cependant je voudrois, ſous votre bon plaiſir, vous entendre diſcourir ſur la Propoſition, dont vous avez déja touché quelque choſe, afin de concevoir pourquoi elle doit être balancée avec tant d'éxactitude.

Le Vieillard.

En cherchant la connoissance des Biens de la Terre, on doit en même temps chercher à connoître les Biens du Ciel. Ceux-là donnent entrée à la félicité temporelle pour une fois seulement, & ceux-ci, qui sont dans la volonté de Dieu, doivent durer toujours, & nous devons méditer nuit & jour sur sa sainte Loi; car le salut de notre ame dépend de nous y soumettre & de la suivre. L'Homme connoît que toutes choses doivent être demandées par priéres à cette Fontaine de tous Biens, & que ceux qui en découlent en sa faveur, doivent être conservez avec reconnoissance pour en faire une distribution légitime, de peur que le Démon n'en inspire un usage contraire à l'esprit de cette Loi divine, parce que ses ruses sont telles, que nous ne pourrions nous empêcher de nous y laisser surprendre, si Dieu, par sa miséricorde, ne nous gardoit & ne nous donnoit la force de lui résister. De quelques Richesses dont l'Homme soit comblé, quelle estime peut-il faire de sa félicité & de son éxcellence, s'il ne guérit pas son ame des maladies qui peuvent lui causer la mort? Le plus grand Bien, est celui que Jesus-Christ, notre Sauveur, a fait

en joignant la rémission des péchés à la guérison des maladies.

ADOLPHE.

Cette vérité est constante, & malheureusement on n'y fait pas assez d'attention, moi principalement, quand je soüille mon ame par les voluptés de cette vie. Mais puisque la possession des Richesses, quand on en fait un bon usage, ne répugne point à la volonté de Dieu, non plus que la connoissance de l'Oeuvre, je pourrois parvenir à cette Science, & en profiter en suivant ses divins Commandemens. Toute-fois l'aveuglement des Pharisiens me tient en suspens; ils ne vouloient croire en JESUS-CHRIST qu'en voyant ses Signes & ses Miracles. Ce n'est pas que je doute que la Foi m'est donnée par la grace de Dieu, & qu'elle est nécessaire au salut de l'Ame; mais pour confirmer la mienne dans les Miracles divins, & dans les Paraboles de cet excellent Trésor, j'attens de vous une explication plus éxacte pour m'en donner la connoissance.

LE VIEILLARD.

Je vous ai dit toutes ces choses, mon Fils, afin de vous faire comprendre que ce Trésor ne s'acquiert point par un Art magique, comme quelques-uns pensent acquérir

quérir des Richeſſes par cet Art, dans lequel on ne doit mettre aucunement ſa confiance. L'Amateur de la Sageſſe cache la connoiſſance de ce même Tréſor, quoiqu'il ne ſoit pas pour un ſeulement, car toutes choſes ne ſont pas données à un ſeul. Nous voyons que Dieu s'eſt montré à découvert dans les Oeuvres de la Nature, afin que ſes Oeuvres, qui ſont admirables, ſoient connuës de tous. Quoique Zachée fût tombé dans le vice de l'Eſprit, néanmoins tout petit qu'il étoit, Dieu voulut loger dans ſa maiſon, parce qu'il avoit pour lui un amour magnétique, qui étoit auſſi donné aux autres par écoulement. Mais par un vice, attaché à notre nature, notre Eſprit, au moindre ſuccès, s'enfle d'orgueil, & par là nous nous fermons cette Fontaine, d'où découlent toutes les douceurs, parce que ce grand Tréſor ne nous eſt pas donné pour notre utilité ſeule, mais pour éxercer les œuvres de miſéricorde envers ceux qui ſont dans la miſére. Les Partiſans de ce Monde ſe moquent de ces Principes, qui ſont les fondamentaux du Chriſtianiſme, parce que les Richeſſes pervertiſſent leurs mœurs, & leur font faire tout ce qui eſt contraire à la Juſtice, c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST les a appellées *Mammon*. Quelque-fois les Richeſſes donnent la Sageſſe; mais ſou-

vent la Sageſſe des Pauvres n'eſt pas écoutée, quand les Richeſſes ferment l'oreille de ceux qui devroient les entendre. C'eſt pour cela qu'il eſt difficile qu'un Riche entre dans le Royaume des Cieux. Mais Dieu, qui connoît le Pauvre, ſage, humble & doux, prend ſoin de le nourrir; & pour punir le Riche, qui penſe n'avoir beſoin de perſonne, il convertit ſes Richeſſes en une eſpéce de vapeur, qui s'éxhale & qu'il perd de vûë; ce qui nous fait bien voir que la Sageſſe de ce Monde n'eſt qu'une pure folie. Différens de ces mauvais Riches, cherchons avant toutes choſes le Royaume de Dieu, & prions, avec le Prophéte David, ſa divine Majeſté de nous donner ce qui nous eſt néceſſaire ſelon ſa volonté, de peur que nous ne nous détournions de la véritable voye, parce que celle de ce Monde eſt dangereuſe. Salomon demande à Dieu la Sageſſe, afin de gouverner ſagement le Peuple que Dieu méme lui a ſoumis, & afin de le porter à honnorer ſon Créateur, & à publier les loüanges qui lui ſont duës. La Sageſſe, dit ce Roi, crioit dans la voye: Invite un chacun à ſon amour, & à l'étude de ſes préceptes. La gloire de Dieu eſt grande, & elle ſe manifeſte à nous en tout lieux, Mais peu de perſonnes conſidérent attentivement ces choſes durant cette vie mor-

telle, qui, s'éclipsant, pour ainsi dire, aussi-tôt que nous en joüissons, semble néanmoins à plusieurs être d'une durée qui ne doit point avoir de fin. Les Misteres de Dieu ne sont pas cachez pour ceux qui le craignent, &, par sa misericorde, sa lumiére les éclaire dans les ténébres. Pour ne pas employer le trésor précieux du temps, ni les forces de notre esprit & de notre corps à amasser des Richesses, & à imiter les Ambitieux & les Superbes, faisons toutes choses dans la crainte de Dieu, & travaillons pour l'utilité de notre Prochain.

ADOLPHE.

Quoique j'avouë que ce que vous dites est véritable, cependant j'ai un scrupule dans l'ame, & j'ai peine à comprendre pourquoi les Philosophes pensent qu'il faut demander à Dieu ce Trésor, & le prier de nous l'accorder.

LE VIEILLARD.

Vous m'avez déja entendu dire, qu'avant toutes choses, nous devons chercher le Royaume de Dieu, & qu'en le cherchant, Dieu ajoûtera à ce que nous lui demanderons; qu'il nous donnera toutes choses selon notre désir, & que l'Homme ne peut vivre de seul pain, mais de tout verbe procédant de la bouche de

Dieu. Or comme le Démon a tenté notre Sauveur, de même il nous tente, principalement dans les temps que nous avons besoin de demander quelque chose ; car la Foi, dans ces occasions, venant à nous manquer, & la Parole de Dieu cessant de nous assister, nous nous désespérons en nos afflictions, & nous en sommes tout abatus : Ce qui n'arrive pas quand la Fortune favorise nos desseins, parce que nous mettons notre espérance dans l'Ennemi de Dieu, l'Auteur de tout mal, & que nous lui demandons, pour ainsi dire, dans nos entreprises un secours, qu'il ne manque point de nous promettre, quoiqu'il ne soit pas en sa puissance de nous le donner, & qu'il ne puisse que nous précipiter dans les ténébres de l'Ignorance. Préférons donc, autant que nous pourrons, le Pain Céleste à la Manne terrestre. Quant à ce que disent les Philosophes, Qu'il faut prier Dieu pour réussir dans la recheche de ce Trésor, c'est une chose dont nous ne pouvons douter, car c'est lui seul qui nous le donne, pourvû que soumis à sa volonté, nous le lui demandions par de ferventes priéres & par une étude assiduë, qu'il daigne diriger lui-même ; parce qu'il est seul la Vérité, la Sageſſe & la Justice, rendant à chacun selon son mérite par le Saint-Esprit, comme il a fait à l'égard des Apôtres.

C'eſt pour cette raiſon qu'il nous eſt enjoint de demander par l'Oraiſon Dominicale notre pain quotidien, à cauſe que nous ignorons les choſes, que nous devons prier Dieu de nous accorder, parce que ſouvent nous lui demandons celles qui tourneroient à notre dommage, quoiqu'elles nous ſoient accordées pour nous tenter. Nous devons ſeulement demander à Dieu le ſecours du Saint Eſprit, une ſanté heureuſe, & une paix de cœur, que les tentations ne puiſſent troubler. Car c'eſt de Dieu qu'émane toute Science & toute Sageſſe, tant naturelle que ſpirituelle. JESUS-CHRIST déſiroit ardemment le ſalut des Hommes, ce qui me fait dire que ſon Royaume n'étoit point de ce Monde, & qu'il n'y étoit venu que pour ſauver les Hommes, en les retirant des ténébres de l'Ignorance & en leur inſpirant le mépris des Richeſſes temporelles, juſqu'à ce qu'enfin il en eût conduit quelques-uns dans ſon Royaume Céleſte: Et c'eſt-là, comme je n'en doute point, le motif pour lequel il nous a donné cette Oraiſon, que nous appellons Dominicale, & qu'il nous a enſeigné comment nous devons faire notre priére à Dieu, ſon Pére, dont nous ſommes les Enfans par adoption, dès le temps que nous marchions devant lui dans une crainte ſervile ſous les Cérémonies de la Loi.

Outre ce que je viens de vous dire, je présume que vous sçavez que les choses naturelles sont sorties des surnaturelles, & que le Royaume de Dieu est éternel, duquel procéde le Royaume temporel. N'est-il pas vrai-semblable que le Ciel ou Firmament a d'abord été préparé, l'Elément ensuite & la Terre la derniére? Après la Terre, l'Homme, Créature nouvelle & petit Monde, fut fait pour habiter la Terre, comme le centre du Cercle, & la vie lui fut transmise avec l'ame immortelle. La Terre a un Sel qui préserve toutes choses de pourriture. Quelle contagion ne sortiroit pas de l'Océan, cette vaste Mer, qui environne notre Globe, si Dieu ne préservoit ses Eaux de corruption par le Sel & par le Mouvement? On compare les Ministres de la Parole de Dieu au Sel, qui préserve de putréfaction les Membres, à eux commis dans cette Mer du Monde, par la prédication du Verbe Divin & par le Saint Esprit. Adam, notre prémier Pére, avoit une entiére connoissance de toutes les Créatures; & nous, ses Successeurs, à peine en connoissons-nous quelques particularités. Ce que nous sçavons le mieux, c'est que notre connoissance est imparfaite. Dans les derniers tems, au lieu d'un seul Adam, il y en aura plusieurs; car on dit qu'avant le Jugement Universel les Arts

seront manifestement révélez à tous. Jamais Homme n'eut tant de Science qu'il en fut donné à Adam, excepté JESUS-CHRIST, qui laissa à son Eglise celle qu'il avoit, pour y être conservée jusqu'à ce que nous entrions dans la vie éternelle, où toutes choses nous seront connuës, & où chacun recevra la récompense duë à ses mérites. Dans ce Monde, nous sommes agitez par des tentations continuelles, parce que Satan, cet Ennemi mortel du Genre Humain, nous portant sans cesse à pécher, nous effaçons en nous ces traits de la Divinité, que le Créateur de toutes choses y a imprimez en nous formant, & que nous faisons toujours le contraire de sa volonté. Considérez donc ce que dit le Sauveur, quand il recommande de chercher les Trésors, qui ne sont pas sujets à la pourriture, ni propres à émouvoir la cupidité du Larron; c'est-à-dire, des Trésors spirituels, qui fassent triompher l'Homme des tentations qui l'attaquent de tous côtés; car dans ces momens il a besoin d'une Armure céleste, je veux dire d'une force, qu'il ne peut obtenir que de JESUS-CHRIST, en se conformant à sa parole. Si, pendant le cours de notre pélerinage sur la Terre, nous avons la Foi, l'Espérance & la Charité, avec la Modestie, l'Humilité & la Patience, comme l'Epouse de JE-

sus-CHRIST nous en donne l'éxemple pour nous rendre conformes à son divin Epoux, nous monterons dans le sein d'Abraham & d'Isaac par l'échelle de Jacob, & nous verrons dans sa gloire la Pierre de la Foi, avec son bien aimé Disciple Saint Jean, qui, en s'élevant vers le Ciel, regarde fixement le Soleil comme l'Aigle, c'est-à-dire cette vive Lumiére, que Jacob ne vit point, mais de laquelle les trois Disciples virent quelque rayons sur la Montagne de Tabor. Je ne décris ces choses qu'afin qu'à leur éxemple, mépriſant les Richesses de ce Monde, & suivant uniquement la Loi du Verbe Divin, nous employions le secours du Saint Esprit, & que nous marchions devant Dieu en Foi, en Espérance & en Charité, comme en Modestie, en Humilité & en Patience, désirant intérieurement parvenir à la céleste Jérusalem, qui est le séjour du repos éternel, comme nous l'apprenons du Verbe de Dieu, qui est le seul Juste & le seul Miséricordieux. Qui désire rétablir en soi l'Image de la Divinité, doit s'employer aux œuvres de Miséricorde & de Charité, parce que nous ne faisons tous ensemble qu'un Corps en JESUS-CHRIST, & que son Epouse, dont nous sommes les Membres, n'est de même qu'une en nous. Je vous propose ces choses, quoique je sois persuadé

suadé que vous les avez appriſes en écoutant la Parole de Dieu, & que vous ſçavez que Saint Paul dit qu'il n'y a rien de plus avantageux pour l'Homme que de déſirer de la piété ; car n'apportant rien dans ce Monde, lorſque nous y venons, nous n'en remportons rien non plus quand nous en ſortons. Si Dieu nous a donné les choſes néceſſaires à la vie, il eſt raiſonnable que nous vivions contens de ſes dons. Car ceux qui recherchent trop ſoigneuſement les Richeſſes de ce Monde, ſont ordinairement tentez, & tombent dans le retz de la Cupidité, qui les précipite enſuite dans de grands malheurs. L'Avarice étant la ſource de tout les maux, l'Homme, qui ſe laiſſe poſſéder de cette Paſſion, ſe laiſſe en même temps détourner de la Foi, & ſe plonge ſouvent par ce moyen dans une extrême calamité. Fuyez donc ſoigneuſement toutes ces choſes, Homme de Dieu, & ſuivez la Juſtice, la Piété, la Foi, la Pénitence & l'Humilité, en combattant contre ce qui ne peut plaire à Dieu, & en concevant qu'elle eſt la vie éternelle, pour laquelle vous avez été créé, & que vous avez confeſſée publiquement en adorant votre Créateur. Enſeignez aux Riches de ce Monde à ne pas s'en orgueillir & à ne pas mettre leur eſpérance dans des Richeſſes paſſagéres ; mais en Dieu, qui don-

ne libéralement toutes choſes, afin que les Riches ſecourent les Pauvres, & que par ces bonnes œuvres, ils acquiérent le Tréſor de la vie éternelle. C'eſt-là le Sommaire de la réponſe que je vous fais pour tempérer en vous le déſir des Richeſſes terreſtres. Ces paroles procédent du Centre du Soleil de Juſtice, & des Rayons du Saint Eſprit par le Vaiſſeau élu de Dieu. A dire la vérité, la vie céleſte ſurpaſſe de beaucoup la terreſtre, & nous devons paſſer celle-ci, de maniére que nous devenions une Chair ſpirituelle, qui s'abſtienne de toutes les ſenſualités, & qui faſſe une guerre continuelle aux Ennemis de Dieu, en les mettant ſous le joug de l'Eſprit.

ADOLPHE.

Je ſuis dans l'admiration en vous écoutant parler de la Doctrine céleſte & des choſes ſpirituelles, à cauſe qu'il y a peu de Perſonnes, recherchant le Sécret, qui ayent coûtume d'y faire attention. Cependant vous vous expliquez ſi obſcurément ſur cette matiére, que vous inſpirez plûtôt le déſir des Richeſſes, que de la Sainte Ecriture. Quant à moi, j'ai pris plaiſir à vous entendre, quoique j'aye entendu pluſieurs fois de ſemblable Morale ſans en avoir fait beaucoup de cas; & cela, parce que de notre nature étant enclins au mal,

nous ne sommes pas plus portez à bien dire & à bien faire, qu'attentifs au choses bien dites & bien faites.

LE VIEILLARD.

Nous devons d'autant plus prendre garde à ces mêmes choses, que cet Oeuvre naturel est plein de la gloire divine, soit en Paraboles, soit en Images, sans parler de l'abondance des Richesses, qui en proviennent. Je m'afflige en voyant la vie que ménent la plûpart des Hommes, & il y en a peu qui soient dignes de participer à ce Mistére. Dans ma jeunesse, ayant besoin de toutes choses; me voyant tantôt reçû favorablement des uns, & tantôt misérablement rejetté des autres; & me trouvant continuellement tourmenté par diverses sollicitudes & par différentes afflictions, je tournois souvent les yeux vers le Ciel, en réfléchissant sur l'aveuglement des Hommes, & je priois alors Dieu, notre Sauveur, de me préserver du même aveuglement. Ne voyons-nous pas la plûpart d'entre les Sçavans & les Riches se rendre mépriſables par leur ambition & leur orgeuil, quoique leur Science & leurs Richesses ne leur soient d'aucun secours, ni d'aucune consolation quand ils touchent le moment de quitter cette vie? Ce n'est point par l'ambition, par la Superbe, ni par la

pareſſe que Dieu nous fait part de cette Lumiére ; & nous devons nous employer, à acquérir la Sageſſe Divine, que pluſieurs rejettent méchamment, & qui n'eſt plus reçûë chez les Hommes de nôtre temps, comme elle le fut autrefois par Abraham, par Loth, & par la Vierge, Mére de Dieu; car elle demeura chez ceux-ci, & ſe fit dans leurs cœurs une habitation ferme & ſolide. Cette Sageſſe eſt l'Eſprit de Dieu, ou pour mieux dire, c'eſt Dieu-même. Ce qui doit nous faire comprendre ce que c'eſt que ſon Verbe Divin qu'il entend devoir habiter en nous comme la Sageſſe la plus parfaite. Ce Verbe n'habite point dans les Superbes ni dans les Orgueilleux, non plus que dans ceux qui ne recherchent point la Sageſſe ; parce qu'il n'aime que les Pieux & les Humbles, & la piété & l'humilité ſont les commencemens de cette Sageſſe, d'où procéde la diverſité des états qui ſont établis parmi les Hommes, tant pour les choſes ſpirituelles que pour les corporelles, comme ſont la Théologie, la Juriſprudence, & la Médecine, leſquelles ſont appellées Arts libéraux ou mécaniques. Ce qui fait que les Manufactures ſont dans un ordre juſte par ces Sept ; que le bien eſt ſéparé du mal, & que la vérité eſt diſcernée du menſonge. Car Dieu veut que la véritable Lumiére reluiſe en nous, le mal

étant séparé du bien. Par le péché du prémier Adam, que Satan avoit séduit, l'ordre de toutes choſes fut ſubverti & troublé, & le nouvel Adam, pour le rétablir, nous ſépare de toute tache & de toute ſoüilliure, comme cette Eve régénérée diviſe le bien d'avec le mal, raméne la vie & le nouveau Monde par elle même & par ſa parole ſainte, afin que déſormais le Corps & l'Ame ne ſoient plus ſéparez l'un de l'autre, & demeurent ſtables en l'Image de Dieu, car c'eſt la volonté du Tout-puiſſant & en cette façon, il demeurera avec nous juſqu'à la fin du Monde. Mais le Monde étant opiniâtre, s'aveugle par les obſcurités Judaïques, parce qu'il marche dans les ſentiers du vieil Adam, ne le faiſant point mourir par la foi au Sacrement du Baptême, & l'opération du Saint Eſprit eſt dans la foi par le Verbe, & ſans le Verbe il n'y a rien; car c'eſt le Verbe même de Dieu. Or, qui ne croit pas en Dieu, eſt dans les ténébres de la mort avec le vieil Adam, & n'a pas l'eſpérance, de la vie éternelle, ne pouvant, ſans fondement, perſévérer dans la foi; enſorte que c'eſt un Payen ou un Hérétique, qui offenſe la Pierre angulaire, que ſaint Jean nous a démontrée. Par ſa grande miſéricorde Dieu nous propoſe pluſieurs moyens pour que nous puiſſions nous préſerver des

maux & des tentations, & nous garantir des surprises de l'Esprit maudit, qui, par sa mauvaise Doctrine, cherche à nous faire perdre ensemble notre corps & notre ame. Le Magistrat politique repousse la force & réprime l'audace des Méchans, & entretient la paix & la concorde entre les Hommes bons & pieux. Il écarte la fraude & la tromperie, & fait droit à qui il appartient, non selon le désir des Hommes injustes, mais selon les régles de la Justice & la volonté de Dieu. Nous devons dire la même chose du Médecin, qui, par ses remédes, guérit le Malade de ses infirmités. Mais, quant à l'Esprit malin, il accable, autant qu'il peut, le Genre Humain de toutes sortes de maux & d'afflictions, comme sont les injustices, les inimitiés, les haînes, les adversités, les mensonges, les calomnies, les persécutions, la pauvreté, & tâche continuellement d'éteindre en nous la Foi, l'Espérance & la Charité. Après que JESUS-CHRIST, notre Sauveur, eut été emmené du Jardin les mains liées, l'Apôtre Saint Pierre donna un éxemple manifeste de l'inconstance & de la fragilité humaine. Nous devons aimer de tout notre cœur le Verbe Divin; le faire habiter dans notre ame, & l'y retenir par la vertu de son Sacrement, afin qu'en sortant de cette vie mortelle, nous entrions dans la vie éter-

nelle, malgré toutes les Puissances de l'Enfer. Je vous dis là bien des choses, mon Fils; mais je vous prie de ne point vous ennuyer de la longueur de mon discours, & je souhaite qu'à l'éxemple de Tobie, vous ne vous occupiez pas du soin des choses de ce Monde; que vous vous contentiez de votre nécessaire, & que vous mettiez toute votre espérance en Dieu, en secourant les Pauvres & vous reposant du surplus sur sa Providence. Mais pour que vous entendiez plus clairement ce que j'ai dit, je vous fais ce Présent, par lequel le sens de mes paroles vous sera développé, & par lequel aussi vous acquerrerez, en vous appliquant à l'étude, ce rare Trésor, dont vous ferez usage pour le soulagement de votre Prochain & pour la gloire du nom de Dieu. Vous l'estimerez véritablement un grand Trésor, si, avec l'aide de Dieu, vous pouvez en avoir la connoissance qu'on ne trouve point dans les Ecrits des Sçavans, ni dans les Receptes des Sophistes, parce qu'elle est cachée aux Usuriers & aux Voluptueux; car c'est notre *Eau* & notre *Feu*, qui paroit aux yeux des Bons pour leur utilité, & aux yeux des Méchans pour leur ruîne, parce qu'ils agissent molement dans la recherche des choses qui veulent être recherchées avec beaucoup de peine & de

travail. Si vous êtes humble, modeſte, patient & d'un eſprit docile, vous découvrirez ce Tréſor, dont vous joüirez paiſiblement en ſervant Dieu & en ſoulageant votre Prochain. Je vous mettrai par écrit les paroles d'Hermès, ce Sage Roi & Prêtre Egyptien, avec ſa Table d'Emeraude; & j'ajoûterai à cela d'autres Piéces touchant la Teinture des Philoſophes, pourvû que vous me déclariez avec ſincérité quel eſt votre ſentiment ſur ce Sujet.

ADOLPHE.

Vous arrivez enfin au but ou tendoit le plus ardent de mes déſirs, je vous promets devant Dieu que jemployerai ce Tréſor à ſa Gloire, en le diſtribuant aux Pauvres, & que je réglerai mes actions avec tant de prudence, que perſonne ne ſçaura jamais que je le poſſéde. Et je vous promets encore de faire enſorte, autant que la fragilité humaine pourra me le permettre, de ne ſoüiller mon eſprit ni mon ame d'aucun vice, & de ne cauſer aucun ſcandale pendant qu'il plaira à mon Créateur de me conſerver la vie qu'il m'a donnée.

LE VIEILLARD.

Sçachez que celui qui éxerce les œuvres de miſéricorde envers le Prochain, & qui partage ſon Bien avec le Pauvre com-

me avec ſon Frére, eſt grandement approuvé de Dieu. Mais pour revenir à notre propos, ayant aſſez conſidéré la candeur de votre ame, je me détermine à vous donner l'intelligence des Paraboles, dont les Philoſophes font avec raiſon un très-grand miſtére, & vous vous appliquerez à la lecture des Livres qui vous aideront à en acquérir la connoiſſance, vous remettant à Dieu de toutes choſes, parce qu'il eſt très-bon & très-grand.

ADOLPHE.

Je ne puis, vénérable Vieillard, trop reconnoître le bon office que vous me rendez en daignant m'inſtruire, & pour repondre à votre déſir, je m'adonnerai déſormais à la lecture des Livres dont vous me parlez. J'en profiterai avec l'aide de Dieu, que je prirai ſans ceſſe de m'ouvrir l'entendement, & je ménerai une vie ſi éxemplaire, que j'édifirai ceux qui aimeront la vertu. Dès maintenant je me dévouë tout entier à l'étude, & je vous offre par avance tout le fruit que j'en pourrai retirer

LE VIEILLARD.

Je ſouhaite que toutes choſes ſoient ainſi que vous me le dites ; & ſi Dieu, par ſa bonté, vous donne la connoiſſance de ce Miſtére, ſoyez-lui toujours agréable en le

ſervant fidellement & en publiant ſes loüanges & ſa gloire, ſuivant ce que dit le Prophéte Jérémie : Le Sage ne ſe glorifiera point en ſa ſageſſe, ni le Puiſſant ne ſe fiera point en ſa force, ni le Riche en ſes richeſſes. Celui qui ſe glorifie, en cela ſeul doit ſe glorifier, Qu'il connoît que je ſuis le Seigneur miſéricordieux & juſte, dit le Seigneur, ton Dieu. Ainſi ſoit-il.

Fin de la prémiére Partie.





L'AZOTH,

OU

LE MOYEN DE FAIRE L'OR CACHÉ DES PHILOSOPHES,

SECONDE PARTIE.

Contenant la Pratique Générale de l'Oeuvre des anciens Sages.

MOI, ATLAS, je porte sur mes épaules le Ciel & la Terre; je les observe éxactement & fondamentalement, & je recherche avec autant de prudence que de simplicité ce qu'ils contiennent l'un & l'autre, jusqu'à ce que, par mes Observations & mes Recherches, j'en aye une connoissance, qui

me récompense de mes sueurs & de mes travaux.

Cet Art mistérieux ne peut être révélé qu'en Paraboles, & le Sens de ces Paraboles doit se chercher avec beaucoup de réfléxion & de jugement. Pour cela, il faut avoir les Livres des Philosophes; péser mûrement ce qu'ils enseignent, & démêler ce qu'ils disent de conforme à la maniére, dont la Nature opére, d'avec ce qui ne s'accorde pas avec ses Opérations. Pour se perfectionner dans les autres Arts, on employe souvent six ou sept années dans une fatigue continuelle, & dans celui-ci, on peut sans beaucoup de peine & sans une grande dépense, se rendre parfait en moins de douze heures, & le porter en huit jours à sa perfection, si sa Matiére a en soi son propre Principe. Cependant quelques-uns ont durant trente ou quarante ans employé de grandes sommes à la recherche de cet Art, sans parvenir à la connoissance de ce Mistére; & les Artistes, ausquels la fin en est connuë, cachent soigneusement le sécret de cette artifice, qu'admirent véritablement ceux qui s'appliquent à connoître ce Monde & ce qui endépend. Mais ces choses sont en la misericorde de Dieu, & nous avons seulement besoin dans notre Oeuvre de l'AZOTH & du FEU, (1) qui

(1) L'AZOTH, c'est-à-dire l'Eau Mercurielle, & le

n'est autre chose que laisser cuire, dissoudre, pourir, coaguler & fixer. Le Pauvre, comme le Riche, peut faire cette chose. Il n'est pas permis d'écrire cette artifice pour qu'on s'en souvienne; on peut seulement l'enseigner de vive voix, & je ne puis parler plus clairement à cause de la puissance & de l'injustice de quelques-uns. Néanmoins je dis: Voulez-vous connoître la Pratique de l'Art? Prenez de l'Eau Lunaire, ou Eau d'Argent, dans laquelle sont les Rayons du Soleil. Cette Opération, disent les Anciens, convient véritablement aux Femmes. Quoiqu'il y ait beaucoup de Livres composez au sujet de cet Art, avec tout cela, quoique plusieurs d'entre le Peuple, ainsi que d'entre

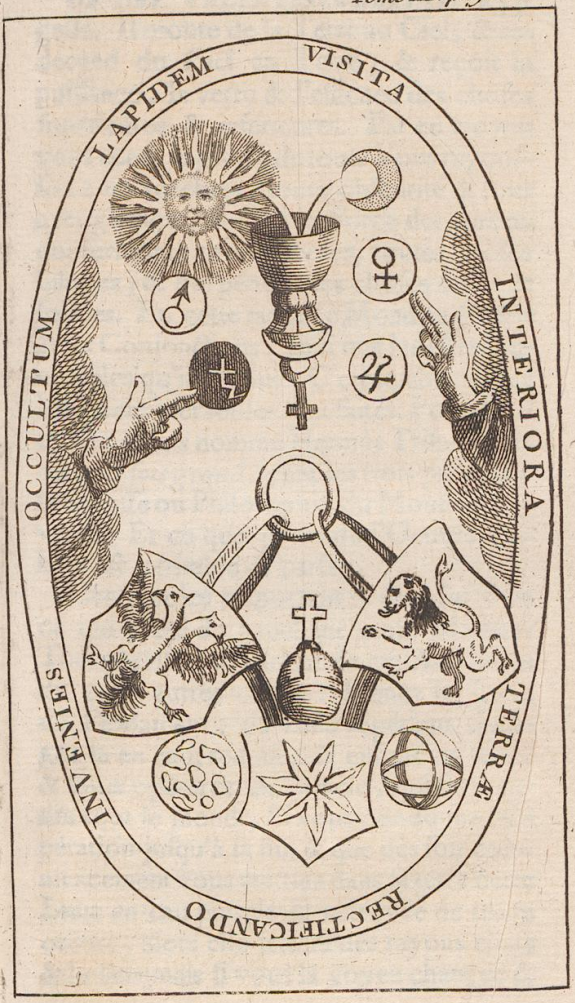
FEU, dit l'Auteur du Livre intitulé *Clangor Buccinæ*, lavent & nettoyent le Laton, c'est-à-dire la Terre noire, & lui ôtent son obscurité. Arnaud de Villeneuve, dans son *Rosaire*, dit pareillement que le Feu & l'Eau, qui est l'Azoth, lavent le Laton, & le nettoyent de sa noirceur. Il faut, dit Flamel dans ses *Hiérogl ifes*, faire deux parts du Corps coagulé, dont l'une servira d'Azoth pour laver & mondifier l'autre, qui s'appelle Laton, qu'il faut blachir. Celui qui est lavé est le Serpent Python, qui, ayant pris son Etre de la corruption du limon de la terre, assemblé par les eaux du Déluge quand toutes Confections étoient en eau, doit être vaincu par les fléches du Dieu Appollon, c'est-à-dire par notre Feu, égal à celui du Soleil. Cette moitié, ou Azorh, qui lave, ajoûte-t-il, ce sont les dents de ce Serpent, que le Sage Artiste, le vaillant Thésée, sémera dans la même terre, dont naîtront des Gendarmes, qui s'entre-tûeront eux-mêmes.

les Grands, n'épargnent ni travaux ni dépenses pour en acquérir la connoissance, toutes-fois ils travaillent vainement, parce qu'il y a entr'eux & la Nature une barriére, qui les empêche de l'approcher. Pour une plus grande intelligence, après ces Paraboles, voyez la Table d'Emeraude d'Hermès, excellent Philosophe, & le Pére des Enfans de la Science.

LA TABLE D'EMERAUDE D'HERMES

Ou les Paroles des Sécrets de ce Philosophe.

CEci est vrai, & sans mensonge, que tout ce qui est dessous est semblable à ce qui est dessus. Par ceci les merveilles de l'Oeuvre se font d'une seule chose. Et comme toutes choses se font par Un, & par la méditation d'Un, ainsi toutes choses sont faites d'Un par Conjonction. Le Soleil en est le Pére, & la Lune la Mére. Le Vent la porté dans son ventre. La Terre est sa Nourrice, la Mere de toute perfection. Sa puissance est parfaite, si elle est changée en terre. Séparez la Terre du Feu avec prudence, & le Subtil de l'Epais avec sa-


VISITA
INTERIORA
TERRÆ
RECTIFICANDO
INVENIES
OCCULTUM
LAPIDEM



geſſe. Il monte de la Terre au Ciel, & redécend du Ciel en Terre, & reçoit la puiſſance, la vertu & l'efficace des choſes ſupérieures & inférieures. Par ce moyen vous aurez la gloire de tout. Vous repouſſerez les ténébres, toute obſcurité & tout aveuglement, car c'eſt la Force des forces, qui ſurmonte toutes forces, toutes choſes ſubtiles, & qui pénétre les choſes dures & ſolides. En cette façon le Monde a été fait & les Conjonctions, ainſi que les effets admirables qu'il produit; C'eſt le chemin par lequel ces merveilles ſont faites. Pour cette cauſe, je ſuis nommé Hermès Triſmégiſte, ou *trois fois grand*, ayant les trois parties de la Sageſſe ou Philoſophie du Monde Univerſel. Et ce que je dis de l'Oeuvre Solaire eſt véritable & parfait.

Ces paroles emportent le prix ſur tout ce qui a été dit touchant cette Matiére. Théophraſte, en parlant de cet Art, nous dit entre autres choſes: Prenez la Lune du Firmament; du Lieu ſupérieur changez-la en eau; réduiſez-la enſuite en terre, & vous opérerez un miracle, qui ſurprendra tout le monde. Si vous conduiſez l'Opération juſqu'à ſa fin, & que dès ſon commencement vous mettiez dans ſa terre cette Lune en eau purgée & nettoyée de toute ordure, alors elle jettera des rayons clairs & luiſans; mais ſi vous la voyez changée &

comme pâle, lavez-la au Bain de bienséance, & l'ornez de vétemens de splendeur permanente & de terre cruë, de laquelle elle se réjoüit merveilleusement. Laissez-la en cet état jusqu'au temps qui lui est propre; mais elle y demeureroit perpétuellement, si vous ne la délivriez des liens du tombeau. C'est le Mistére de la Lune renversée. Si vous en venez à bout, tous les Sécrets de l'Art vous seront découverts.

LES PAROLES D'HERMES,

Dans son Pimandre.

LE Pimandre d'Hermès Trimégiste dit: Une fois entre autres en pensant à la nature des choses, & en élévant au Ciel la subtilité de mon esprit, mes Sens corporels venant alors à s'assoupir, je fus surpris par le Sommeil, à peu près comme il arrive à celui que trop de réplétion ou quelque fâcherie endort insensiblement, & aussi-tôt il me sembla voir une très-grande Statuë, qui, m'appellant par mon nom, me dit: Pimandre, que souhaite-tu voir & entendre? que désires-tu connoître? Je lui demandai qui il étoit. Je suis, me répondit-il, la Pensée de la Puissance Divine; je ferai ce que tu voudras, & je suis par tout avec toi. Alors je lui répartis que je désirois avoir une

une connoissance parfaite de la Nature, de l'Essence & du Ressort de toutes choses, & principalement de connoître Dieu. Aye bonne mémoire, me répliqua t'il, & je t'enseignerai tout ce que tu veux apprendre. En disant ces choses, il changea de forme, & en un instant toutes choses me fûrent révélées.

LE SYMBOLE

De Frere Bazile Valentin.

LA Pierre, de laquelle notre Feu Fugitif est extrait, n'est pas des plus précieuses, & de ce Feu la Pierre même est faite de Couleur blanche & rouge. Toutefois cette Pierre n'est pas Pierre. En cette Pierre la Nature produit une Fontaine claire & nette, qui suffoque son Pére fixe, & l'engloutit jusqu'a ce qu'enfin l'Ame lui soit renduë, & que la Mére fugitive soit faite semblable dans le Royaume. Cette Pierre acquiert de grandes puissances & de merveilleuses vertus. Elle est plus vieille que le Soleil. La Mére préparée par le feu, le Pére engendré par l'esprit; & l'Ame, le Corps & l'Esprit consistent tous en deux choses, desquelles toutes choses sont d'Un, & cet Un conjoint le Fixe avec le Volatil. Ces choses sont Deux, Trois & Un. Si tu ne con-

nois pas ces Nombres, tu seras frustré de l'effet de l'Art. Adam demeure dans le Bain, où Vénus trouve chose semblable à elle, & ce Bain fut préparé par ce Dragon antique, quand il eut perdu ses forces & sa puissance. Et ceci n'est autre chose, dit le Philosophe, que le Mercure Double ; son nom est caché, & l'on doit le rechercher avec grand soin & un travail fort assidu.

La Fin prouve les effets.

LE SYMBOLE

Nouveau.

JE suis Déesse, d'une excellente beauté & d'une grande Race. Je suis née de notre Mer propre ; j'environne toute la Terre, je suis toujours mobile, & le Lait & le Sang coulent de mes mamelles. Cuis ces deux choses jusqu'à ce qu'elles soient converties en Or & en Argent, surmontant les autres. J'enrichis celui qui me possède.

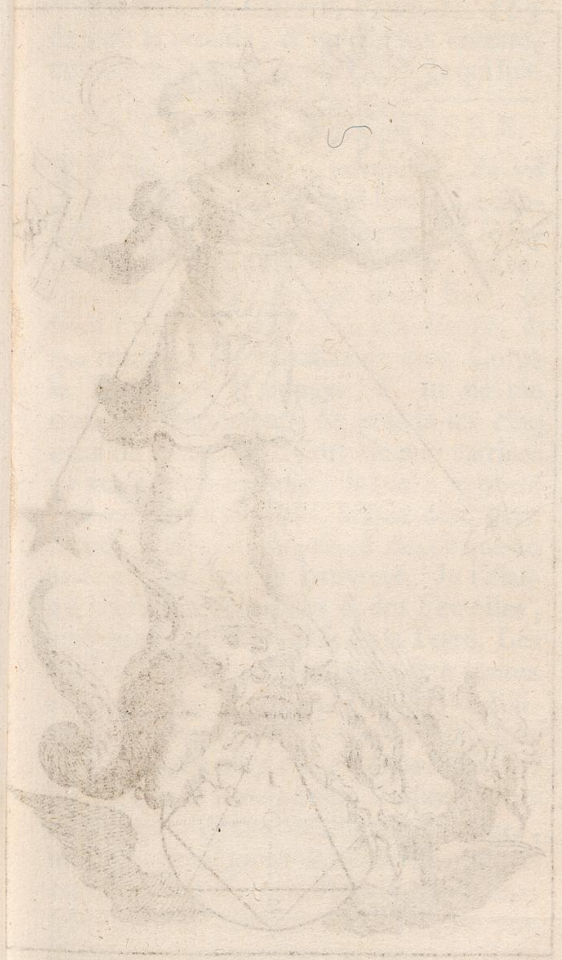
O fondement très-précieux, dont toutes choses sont produites dans ces terres, quoique d'abord tu sois un Venin, décoré du nom d'Aigle fugitif ! La prémiére Matiére est la Semence blanche & rouge, dans le Corps de laquelle la sécheresse & les





pluies sont encloses & cachées aux Impies, à cause de l'Ornement, & de la Robe virginale, éparse par toute la Terre. Tes Pére & Mére sont le Soleil & la Lune: Et l'Eau & le Vin opérent aussi en toi, comme l'Or & l'Argent dans la Terre, afin que l'Homme s'y réjoüisse en cette façon. Dieu, très-bon & très-grand, répand sa Bénédiction & sa Sagesse avec la pluie & les rayons du Soleil à la gloire éternelle de son nom. Mais, ô Mortel! considére ici quelles sont les choses dont Dieu te fait présent! Tourmente l'Aigle jusqu'à ce qu'il répande des larmes, & le Lion jusqu'à ce qu'il soit si fort affoibli, qu'il désire la mort en pleurant. Le Sang de celui-ci, conjoint avec les larmes de l'Aigle, est le Trésor de la Terre. Ces deux Animaux ont coûtume de s'engloutir l'un l'autre, de se poursuivre par un amour mutuel, & de prendre la nature & la propriété de la Salamandre. S'ils demeurent mêlez ensemble dans le feu sans en être offensez, ils dissipent les maladies des Hommes, des Bêtes & des Métaux. Après que les anciens Philosophes ont eu la connoissance de ce Mistére, ils ont soigneusement recherché le Centre de l'Arbre, qui est au milieu du Paradis terrestre, en y entrant par les cinq Portes contentieuses. La prémiére de ces Portes, a été la connoissance

de la véritable Matiére, dans laquelle se donne le prémier combat. La seconde, ç'a été la préparation de cette Matiére ; c'est-à-dire comment on doit la travailler pour trouver les Cendres de l'Aigle & le Sang du Lion. Dans cette Opération se livre un rude combat, dans lequel le Sang & l'Eau s'acquierent un Corps spirituel réplendissant. La troisiéme, C'est le Feu, qui conduit le Composé à une parfaite maturité. La quatriéme, c'est la Multiplication, dans laquelle le Poids est nécessairement requis. La cinquiéme & derniére Porte, C'est la Projection sur les Métaux imparfaits. Celui qui parvient jusqu'à cette Porte, est rempli de gloire & de richesses, car il posséde la Médecine Universelle de toute sorte de maladies, & elle est la preuve de ce que contient le Livre de la Nature, duquel sort tout l'Alphabet. Ce Mistére, le plus ancien de tous, subsiste dès le commencement, avant même la Création d'Adam, & c'est la Science de la Nature, que Dieu, très-bon & très-grand, a inspirée par son Verbe. Puissance admirable, Feu vivifiant, Rubi très-clair, Or rouge & luisant, & la Bénédiction de cette vie. Mais, à cause de la malice des Hommes, ce Mistére de la Nature n'est pas découvert à beaucoup de Gens, quoique sa Matiére soit continuellement devant les yeux




1
2
3
4

de tout le monde, & qu'elle soit vivante, comme on le verra dans la Parabole qui suit.

MATIERE PREMIERE.

JE suis un Dragon envenimé, de vil prix, & présent en tous lieux. La chose sur laquelle je me repose, & qui se repose sur moi, se trouve en moi, en recherchant soigneusement mon Eau, & mon Feu, qui compose, qui détruit, & qui rétablit. Tu extrairas de mon Corps le Lion vert & rouge. Si tu ne me connois éxactement, tu prends les cinq cens de mon feu. Il sort de mes narrines un venin trop-tôt mûr, lequel a apporté du dommage à plusieurs. Sépare donc avec artifice le subtil de l'épais, à moins que tu ne te plaises dans la pauvreté. Je t'élargis les forces des Mâles & des Fémelles, ainsi que celles du Ciel & de la Terre. Les Mistéres de mon Art doivent être traitez avec courage & magnanimité. Si tu désires que je surmonte la force du Feu, sçache que plusieurs y ont perdu leur temps, leurs biens & leurs peines. Je suis l'Oeuf de Nature, connu seulement des Sages, lesquels, étant pieux & modestes, engendrent de moi le petit Monde que Dieu, très-bon & très-grand, a préparé aux Hommes; mais quoique beaucoup de Gens le désirent, néanmoins il n'est accordé qu'à

peu de personnes, qui doivent secourir les Pauvres de mon Or, au lieu de mettre leur affection dans un Trésor qui doit périr. Les Philosophes me nomment Mercure, & mon Mari est l'Or Philosophique. Je suis le vieux Dragon, présent par toute la Terre. Je suis Pére & Mére, jeune & vieux, fort & foible, mort & vif, visible & invisible, dur & mou, décendant en Terre & montant au Ciel, très-grand & très-petit, très-léger & très-pésant. L'ordre de la Nature est souvent changé en moi, en couleur, nombre, poids & mesure. Je contiens la lumiére naturelle. Je suis clair & obscur. Je sors du Ciel & de la Terre. Je suis connu & je ne suis rien, je veux dire de stable. Toutes les Couleurs reluisent en moi par les rayons du Soleil, Rubis solaire, Terre très-noble & clarifiée, par laquelle tu pourras transmuer en Or le Cuivre, le Fer, l'Etain & le Plomb.





OPERATION
DU MISTERE PHILOSOPHIQUE.
PREMIERE FIGURE.

JE ſuis vieux, foible & malade. Mon ſurnom eſt Dragon; je ſuis Serviteur fugitif, & l'on m'a enfermé dans une foſſe, afin que je ſois enſuite recompenſé de la Couronne Royale, & que j'enrichiſſe ma Famille. Après ces choſes nous poſſéderons tous les Tréſors du Royaume. Le Feu me tourmente grandement, & la Mort rompt ma chair & mes os juſqu'à ce que ſix ſemaines ſe paſſent. Dieu veüille que je puiſſe ſurmonter mes Ennemis. Mon Ame & mon Eſprit m'abandonnent. Cruel venin, je ſuis comparé au Corbeau noir, car c'eſt la récompenſe de la malice. Je ſuis couché dans la poudre & dans la terre. Plût à Dieu que de trois une choſe ſe fît, afin que vous ne m'abandonniez plus, ô mon Ame & mon Eſprit, pour que je revoye de nouveau la lumiére du jour, & que ce Héros de la Paix, que tout le monde attend, puiſſe ſortir de moi. On trouve dans mon Corps le Sel, le Soufre & le Mercure. Que ces choſes ſoient comme il faut ſublimées, diſtillées, ſéparées, pour-

ries, coagulées, fixées, cuites & lavées; afin qu'elles soient bien nettoyées de leur féces & de leurs ordures.

SECONDE FIGURE.

QUe si ces Couleurs, qui sont de plusieurs sortes, se trouvent changées, & que ce Héros apparoisse rouge, ce sera le Fils très-puissant, n'ayant point son semblable dans le Monde, car il aura les forces du Soleil & de la Lune, & sera le Vainqueur de tout l'Or rouge. Tu en acquerreras la connoissance, si tu le purges sept fois par le feu. Après cela, produis-le parmi la Populace envieuse, qui hait notre Oeuvre, parce qu'elle ne le connoît pas. Mais écoute ce qui suit.

TROISIEME FIGURE.

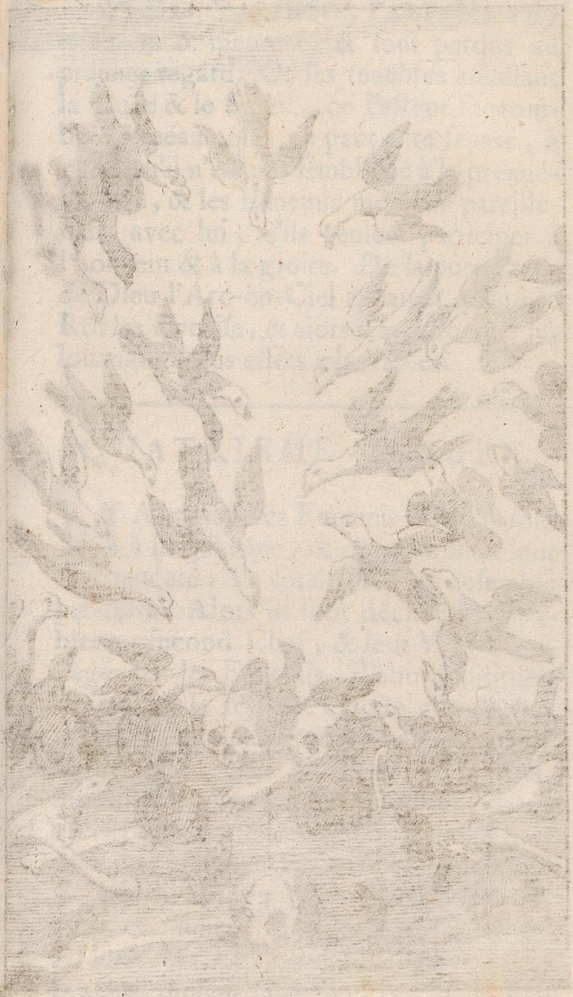
DIx Hommes terrassent ce Héros & le tuënt, & néanmoins il leur pardonne cette méchanceté après qu'il est réssuscité. Lorsqu'il a repris la vie, il s'en réjoüit éternellement, avec eux & leur communique sa substance pour les faire vivre avec lui. Cependant la Ville est assiégée de tout côtés, & il faut que durant ce Siége ceux-là endurent













endurent & meurent, & sont perdus au prémier regard. Or les ténébres assaillant la Lune & le Soleil, ce Pasteur succombe, & néanmoins ne peut être séparé, à cause qu'il n'est pas semblable à la prémiére terre, & les Ennemis meurent pareillement avec lui, s'ils veulent participer à l'honneur & à la gloire. De la pure grace de Dieu l'Arc-en-Ciel apparoît quand le Roi les favorise, & alors il faut chanter ses loüanges & ses effets admirables.

QUATRIEME FIGURE.

MAintenant les Ennemis du Roi sont à la géhenne, & reconnoissant leur méchanceté, ils tombent tous ensemble par terre. Alors ils sont déclarez coupables au second Chef, & leur Ville est assiégée par les Ennemis, d'abord spirituellement par le feu, & ensuite corporellement, & succombent tous comme ceux de la prémiere Ville. Mais ce Héros, comme vrai Roi, les aide & les assiste, parce qu'eux tous sont seulement Un, & qu'ils sont presque réduits au néant à cause de cette Eclipse du Soleil, & les Corbeaux trèsnoirs consument toute leur chair. Leur Ame & leur Esprit étant blessez, ils sont proches de leur chair pourrie, & le Roi

est nettoyé de toute pourriture. Pour cette cause l'Ame, l'Esprit & le Corps sont conjoints, afin qu'il demeure en eux, & qu'ils habitent pareillement en lui. Or le Fixe rend semblablement cet autre fixe, afin qu'il sorte de lui une Lignée nouvelle & blanche. Mais considéres plus avant les Couleurs qui montrent que ceux-ci sont dignes de la Robe blanche nuptiale & que s'ils embrassent amiablement le Roi, ils gagneront la Robe pourprée & dorée, & le repos du Sabath, durant lequel ils rendront à Dieu, leur Créateur, l'honneur qui lui est dû. Dèja la Lune obéissante fait luire le jour du Soleil, & cette Amie bien aimée est couverte de vétemens blancs comme la nége. A présent que tu es joyeux, comprens le reste.

CINQUIEME FIGURE.

ME voilà maintenant ressuscité du Sépulchre & j'apparois à mes Fréres, mon Epoux m'embrassant, par lequel je rendrai aussi mon Frére constant, spirituel & blanc, en le teignant, quoiqu'il soit foible & débile, afin que je lui redonne la force & la puissance du Roi, lequel étant vainqueur, doit bien-tôt me suivre, & nous rendra semblables au Soleil, d'autant





qu'il a réſſuſcité en moi. Je ſuis donc comparé à la Mer criſtaline fixe, & je déplore amérement l'imperfection de mes Fréres, par laquelle ſe retirant de moi, conjoints aux pierres & à la poudre de la terre, ils perdent toute force, aſpirant après les choſes terreſtres, & mépriſant les céleſtes; car ſans intermiſſion je pleure & je jette des larmes, deſquelles ſort la bénédiction, qui apparoît & je ne m'adonne pas à la vanité ni à l'impudence comme ma Sœur Vénus, qui eſt toujours attentive aux voluptés de ce Monde. Toute-fois elle pourra acquérir mon vétement, que je dois diſtribuer à cinq, pourvû qu'ils puiſſent vivre avec moi. Pour mon Frére Mars, ce méchant & ſcélérat Trompeur, après qu'il a eu de mes larmes, il renverſe & tuë pluſieurs Innocens, & tout enflammé de colére rayonnante, il mépriſe la ſageſſe, la modeſtie & la paix. Mon Frére Saturne, qui a le même eſprit, ſe trouvant toujours preſſé d'une Paſſion mélancolique & d'avarice, renverſe le ſalut de pluſieurs, & c'eſt pourquoi il a la face triſte. Jupiter, étant doux & clément approche de la Courronne Royale, quoiqu'il ſoit ſévére, craintif, & pluſieurs fois ſujet aux Paſſions d'inconſtance, comme le ſont la plûpart des Hommes, quoique tous les Hommes doivent être aſſemblez & conjoints en un.

Mais mon Frére Mercure, le plus jeune, quoique vieux à cauſe de ſa prudence, romp les liens de concorde ; il pleure & rit tout enſemble, quand il ſe voit ſemblable à la Salamandre. Il opére des Oeuvres admirables, & reſſemble à celui, qui, courant par toutes les parties du Globe univerſel de la Terre, ſe réjoüit de la compagnie des Bons & des Méchans, & la quitte enſuite. Si donc tous mes Fréres imitoient ma conſtance, le Roi céleſte diſtribûroit de grands Biens où le Soleil ſe plaît dans les pluies, & après les pluyes il donne de grandes Richeſſes. Comme le Pére de Famille aime ſa Femme, & la pourſuit d'un amour ardent, de même rejettant les diſcordes & les contentions, qui ſon entre mes Fréres & moi, je donnerai Teinture à l'Argent en réduiſant mon Roi en Or.

SIXIEME FIGURE.

REluiſant d'une grande clarté, j'ai vaincu tous mes Ennemis, d'Un pluſieurs, & de pluſieurs Un, décendu de génération illuſtre. Du plus bas Lieu il monte au plut haut. La plus baſſe force eſt jointe dans ce Monde avec la plus haute. Je ſuis Un, & pluſieurs ſont en moi. Multiplié par dix, je guéris autant de fois





mes six Amis, pourvû que dans la fusion ils m'obéissent promptement, à l'exemple de mon Amie la Lune. J'ai six Robes nuptiales & six Couronnes dorées chacune desquelles sera donnée à chacun de mes six Amis, afin que, semblables aux Rois, ils régnent avec moi, dominant sur ceux qui m'ont mépriſé & qui n'ont fait aucun compte de mon amour. Ils seront découverts par le feu, d'autant qu'ils sont soigneux de monter de la terre. S'ils ont été vraiment joyeux, blancs & de couleur de pourpre & de sang, ils donneront de grandes Richesses, ainsi que Dieu, de qui sont toutes choses, hautes & basses, le commencement & la fin. Car il est A & O, présent en tous Lieux. Les Philosophes m'ont donné le nom D'AZOTH; les Latins me marquent par A & Z; les Grecs par, Alpha & Oméga; les Hébreux par Aleph & Thau, & tous ces différens noms font ensemble AZOTH. Etant jetté dans le Feu comme par colére, j'opresse l'eau, & les six autres Métaux loüent grandement mon nom, parce que je les introduis dans le Royaume du Soleil. Ils m'appellent Universel, quand je les transmuë en Or très-pur, auquel ni l'eau, ni le feu, ni la terre, ni aucun venin ne causeront de dommage. De plus je sers de Rémede aux Maladies des Hommes, & je suis le vrai Trésor

Royal, qui est donné seulement à ceux qui ont de la piété. Si donc Dieu, très-bon & très-grand, te donne la connoissance de ce Trésor, vis modestement avec toi-même, de peur qu'en te réjoüissant dans la compagnie des Méchans, tu ne tombes dans le danger, & dans l'affliction; car plusieurs, sous l'apparence de l'amitié, méditent des Empêchemens à ton Salut, & la Révélation n'appartient qu'à Dieu.

L'OEUVRE UNIVERSEL

Des Philosophes.

LE VIEILLARD est le prémier Principe révélé par l'Art d'Hermès; car le Sel, le Soufre & le Mercure, le bas comme le haut, l'Astre du Soleil abondant en couleurs, le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre de la génération de Diane & d'Apollon, le Feu masculin, l'Air féminin, tout cela ne signifie que la Terre & l'Eau, de poids pésant & léger, stable & fugitif, & dépoüillé de la Robe terrestre. Prépare-le nud; enferme-le dans un Bain chaud, & le cuits à la chaleur des vapeurs, jour & nuit, jusqu'à ce que paroisse l'Etoile, autour de laquelle sept autres courent par la Sphére, & qu'il soit suffoqué dans l'Eau. Le noir Corbeau, prémier Oiseau, voltige à l'en-



Declaration et explication d'Adolphe



tour des Corps morts, jusqu'à ce que de la Colombe blanche il sorte un Oiseau rouge qui la suive. Eteins donc spirituellement le Corbeau noir, afin que toutes les Couleurs paroissent. Mais pendant que la Lune corporelle subsiste, la Licorne se repose, & prépare le chemin au Roi. L'Argent blanc sort, le Roi suit de près, étant rouge, encore solitaire, mais très-pur. Si tu le menes avec sa Mére par tous les Royaumes, il multiplira sa valeur de dix; & donnera de grandes Richesses à ses Fréres. Heureux trois, même quatre fois heureux, celui qui a acquis la connoissance entiére de cet Art.

DECLARATION

D'Adolphe.

APrès que moi, ADOLPHE, j'eus, selon le désir que j'en avois, pris la résolution d'aller à Rome, j'en entrepris le voyage afin de pouvoir ensuite m'attacher avec plus de soin à la recherche de la connoissance des Arts les plus sécrets. Etant donc arrivé dans cette Ville si renommée, & me trouvant une certaine nuit hors de mon logis, grandement affoibli par les pluies & les tempêtes qu'il avoit fait durant le long de la journée, j'entrai, pour me

reposer, dans une Caverne sous-terraine; dont il y a un assez grand nombre dans Rome. Ayant dans ce Lieu-là fait ma priére à Dieu & imploré son assistance, étant encore à jeun, le Sommeil me surprit & je m'endormis; mais n'étant pas couché commodément, je m'éveillai sur le minuit, & je considérai la Caverne qui me servoit d'Hôtellerie. Alors pensant aux Ouvrages admirables de Dieu, très-bon & très-grand, & réfléchissant avec attention sur les miséres de la vie humaine, je vins ensuite à raisonner en moi-même sur les Sécrets & sur l'Oeuvre des Philosophes. Comme je pensoit profondément à cette Science, il me sembla entendre quelque bruit dans ma Caverne, qui néanmoins cessoit au même instant. Cependant cela me faisoit peur; je craignois que ce ne fût des Sorciers ou des Larrons. Implorant de nouveau l'assistance de Dieu, j'apperçus au plus profond de ma Caverne une petite lumiére, qui, s'augmentant peu à peu, s'approchoit insensiblement auprès de moi. Tombant comme en foiblesse de frayeur, j'hésitois sur ce que j'avois à faire. Au moment même je vois un Homme très-replendissant & comme Aërien, portant sur sa tête une Courronne Royale, qui étoit par tout ornée d'Etoiles. Le regardant attentivement, & considérant toutes ses parties

intérieures, je voyois son Cerveau, de même qu'une Eau cristaline, se mouvoit de soi-même comme les Nuës. Son Cœur me paroissoit d'un rouge de Rubis. Le Poulmon, le Foye, le Ventricule & la Vessie étoient purs, clairs & transparans comme le Verre. La Rate & le reste des Intestins paroissoient aussi, mais il n'avoit point de Fiel, & je ne puis par mes paroles exprimer la clarté de cette Homme non plus que sa pureté. Effrayé de plus en plus de cette vision : ô Seigneur, mon Dieu, m'écriai-je, délivrez-moi de tout mal! Mais cette Homme s'approchant de moi : Adolphe, me dit-il, suis-moi, & je te montrerai les choses, qui te sont préparées pour que tu puisses passer des ténébres à la lumiére. J'ignore qui vous étes, lui répondis-je ; que l'Esprit du Seigneur du Ciel & de la Terre me conduise. Suis-moi, me dit-il une seconde fois, car à cause que tu crains Dieu, ajoûta-t-il, & que tu m'aimes, je t'aimerai pareillement, & tu loüeras le nom du Seigneur. Ayant proféré ces paroles, il me fit entrer dans le fond de la Caverne, où considérant plus attentivement toutes ces choses, je vis dans sa Courronne une Etoile rouge très-reluisante, dont les Rayons pénétroient mon Corps & mes Entrailles. Sa Robe étoit de Lin blanc, parsemée de fleurs de

diverſes couleurs ; la verte principalement reluiſoit au dedans. Outre ces choſes, une certaine vapeur, toujours mouvante, montoit de ſon Cœur à ſon Cerveau, & redécendoit de ſon Cerveau dans ſon Cœur. Enfin il ébranla de la main la muraille en faiſant un bruit éclatant, & diſparut à mes yeux. Je me trouvai de nouveau dans les ténébres, & mon ame fut ſaiſie d'une nouvelle crainte. Au lever du Soleil, j'allumai une bougie pour viſiter l'intérieur de la Caverne. Je vis la muraille ébranlée, & je trouvai un Coffre de Plomb. L'ayant ouvert, j'en tirai un Livre, dont les feüillets étoient d'écorces de Hêtre, ſur ſes feuillets étoit miſe en écrit, pour qu'on pût s'en ſouvenir, la Figure Parabolique du vieil Adam. Je la liſois jour & nuit, & enfin une Voix me révéla ce Sécret, & me fit connoître pluſieurs choſes admirables. Je regardois au Midi, où ſont les chauds Lions, & aux Lieux aſſujettis aux Pôles & au Septentrion, dans leſquels Lieux ſont les Ourſes. Je chantois les loüanges du Seigneur ; j'éxaltois ſon ſaint Nom, & je connoiſſois le Miſtére de ce Livre, cacheté du Sceau de la Nature. Je vais mettre ici ce Sécret, de la maniére qu'il étoit écrit dans ce même Livre.





LE SYMBOLE

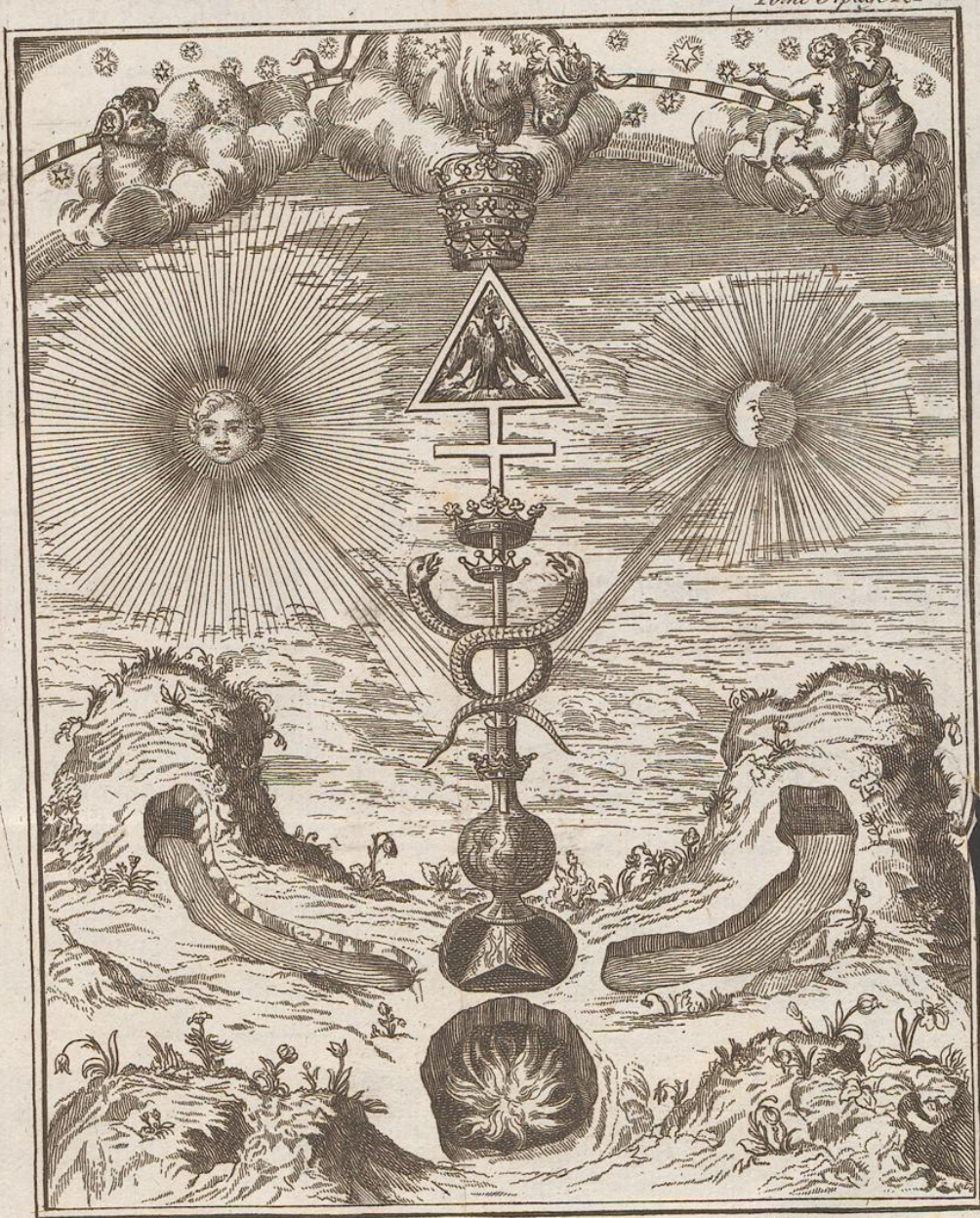
De Saturne.

ADam, chargé de vieilleſſe, n'ayant pas obéi au commandement de Dieu non plus que ſa Femme, avoit attiré ſur ſoi l'effet de la Sentence de malédiction. L'un & l'autre déchus de leur état, & remplis de crainte prennent la fuite, & ſe cachent dans les buiſſons parmi les épines. Emus de honte à la vuë de la nudité de leurs corps, il en ſeroient morts miſérablement ſi Dieu, très-bon & très-grand, ne les eût enſuite, par ſa miſéricorde, rétablis dans leur prémier état. Car avant qu'il les eût renouvellez, ils engendroient des Enfans imparfaits. S'étant eux-mêmes rendus indignes de la poſſeſſion du Jardin de délices, & devant être révélez à tout le monde, ils fûrent chaſſez de ce Jardin par un rayon de feu. Et quoique ce même Jardin abondât en douceurs, Adam avec ſa Femme, en avoient plus abondamment que lui. Au moment d'être jettez hors de ce Jardin, Eve, Femme inconſtante & foible, en ſortit la prémiére, & Adam, Homme conſtant & magnanime, ne voulut céder qu'après avoir reçû ſix bleſſures. Mais Eve recevoit le Sang qui couloit de ſes

plaies, & le gardoit, en tirant Adam du Jardin par une vertu aymantine, parce que ses prémiéres forces commençoient à s'affoiblir, & qu'il ne pouvoit les recouvrer jusqu'à ce que se lavant ensemble dans un même Bain, & l'aimant mutuellement, ils désiraſſent tous deux de mourir & qu'après la mort ils reſſuſcitaſſent en Un, & engendraſſent un Enfant d'une eſſence ſuprême. Mais cet Enfant désirant pareillement la mort, a reſſuſcité pour pénétrer toutes choſes, & doit être multiplié par dix; car ſes Fréres imparfaits & débiles l'attaquent & le combattent: Et ſi cela n'étoit de la ſorte, tout le travail ſeroit inutile & ſans profit. Or après ces choſes, ſes Fréres meurent tous enſemble avec lui, & à la Fin reſſuſcitent & régnent avec lui, reluiſans & rayonnans comme le Soleil de la Terre: Car leur volonté eſt obéiſſante au Roi, de qui ils ont reçû des Richeſſes éternelles, qui ſeront dix fois, cens fois, & mille fois. A Dieu ſeul, duquel procéde toute ſageſſe, ſoit honneur & gloire.

Ainſi ſoit-il au Mercure, qui, quoi qu'il n'ait point de pieds, court comme l'eau ne moüillant point les mains, & opérant tout métalliquement.

FIN.



De cavernis metallorum occultus est, qui Lapis est venerabilis. HERMES.

L'ANCIENNE GUERRE DES CHEVALIERS, OU LE TRIOMPHE HERMETIQUE.

ENTRETIEN

De la Pierre des Philosophes avec l'Or & le Mercure.

LE sujet de cet Entretien est une Dispute que l'Or, & le Mercure eûrent un jour avec la Pierre des Philosophes. Voici de quelle maniére parle un véritable Philosophe, qui est parvenu à la possession de ce grand Secret.

JE vous proteste devant Dieu, & sur le salut éternel de mon ame, avec un cœur sincére, touché de compassion pour ceux

qui ſont depuis long-temps dans les grandes recherches ; & je vous certifie à vous tous, qui cheriſſez ce merveilleux Art,
1. que toute notre Oeuvre prend naiſſance(*) d'une ſeule choſe, & qu'en cette choſe l'Oeuvre trouve ſa perfection, ſans qu'elle ait beſoin de quoi que ce ſoit autre, que
2. d'être (*) diſſoute, & coagulée, ce qu'elle doit faire d'elle même, ſans le ſecours d'aucune choſe étrangére.

Lorſqu'on met de la Glace dans un Vaſe placé ſur le feu, on voit que la chaleur
3. la fait reſoudre (*) en Eau : on doit en uſer de la même maniére avec notre Pierre, qui n'a beſoin que du ſecours de l'Artiſte, de l'opération de ſes mains, & de l'action
4. du feu(*)naturel : car elle ne ſe réſoudra jamais d'elle même, quand elle demeureroit éternellement ſur la terre : c'eſt pourquoi nous devons l'aider, de telle maniere toutes-fois, que nous ne lui ajoûtions rien, qui lui ſoit étranger, & contraire.

Tout ainſi que Dieu produit le froment dans les champs, & que c'eſt enſuite à nous à le mettre en farine, la pétrir, & en faire du pain ; de même notre Art re-
5. quiert que nous faſſions la même choſe. (*) Dieu nous a créé ce Minéral, afin que nous le prenions tout ſeul, que nous décompoſions ſon Corps groſſier, & épais ; que nous ſéparions, & prenions pour nous

ce qu'il renferme de bon dans son intérieur; que nous réjetions ce qu'il a de superflu ; & que d'un venin mortel, nous apprenions à faire une Médecine souveraine.

Pour vous donner une plus parfaite intelligence de cet agréable Entretien ; je vous ferai le récit de la dispute qui s'éleva entre la Pierre des Philosophes, l'Or, & le Mercure ; de sorte que ceux qui depuis long-temps s'appliquent à la recherche de notre Art, & qui sçavent de quelle maniére on doit traiter(*)les Métaux & les 6.
Minéraux, pourront en être assez éclairez, pour arriver droit au but qu'ils se proposent Il est cependant nécessaire que nous nous appliquions à connoître (*) extérieurement 7.
& intérieurement l'essence & les propriétés de toutes les choses qui sont sur la Terre, & que nous pénétrions dans la profondeur des Opérations, dont la Nature est capable.

RECIT.

L'Or, & le Mercure allérent un jour à main armée, pour combattre & pour subjuguer la Pierre. L'Or, animé de fureur, commença à parler de cette sorte.

L'OR.

Comment as-tu la témérité de t'élever au dessus de moi, & de mon Frére Mercure, & de prétendre la préférence sur

8. nous ? toi, qui n'es qu'un (*) Vers bouffi de venin ? Ignores-tu que je ſuis le plus précieux, le plus conſtant, & le prémier de tous les Métaux ? Ne ſçais-tu pas que les Monarques, les Princes, & les Peuples font également conſiſter toutes leurs Richeſſes en moi, & en mon Frére Mercure; & que tu es au contraire le dangéreux Ennemi des Hommes, & des Métaux ; au lieu que les plus habiles Médecins ne ceſſent de publier, & de vanter les vertus ſin-
9. guliéres que je poſſéde (*) pour donner & pour conſerver la ſanté à tout le monde ?

LA PIERRE.

A ces paroles, pleines d'emportement, la Pierre répondit ſans s'émouvoir : Mon cher Or, pourquoi ne te fâches-tu pas plûtôt contre Dieu, & pourquoi ne lui demandes-tu pas pour quelles raiſons il n'a pas créé en toi, ce qui ſe trouve en moi ?

L'OR.

C'eſt Dieu même qui m'a donné l'honneur, la réputation, & le brillant éclat, qui me rendent ſi eſtimable: c'eſt pour cette raiſon que je ſuis ſi recherché d'un chacun. Une de mes plus grandes perfections eſt d'être un Métail inaltérable dans le feu, & hors du feu; auſſi tout le monde m'aime,

&

& court après moi : Mais toi tu n'es qu'une (*) Fugitive, & une Trompeuse, qui abuse tous les Hommes : Cela se voit en ce que tu t'envoles, & que tu t'échappes des mains de ceux qui travaillent avec toi. 10.

LA PIERRE.

Il est vrai, mon cher Or, que c'est Dieu qui t'a donné l'honneur, la constance, & la beauté, qui te rendent précieux : C'est pourquoi tu es obligé de rendre des graces éternelles à sa divine bonté, & ne pas mépriser les autres, comme tu fais : Car je puis te dire que tu n'es pas cet Or, dont les Ecrits des Philosophes font mention ; (*) mais que cet Or est caché dans mon sein. Il est vrai, je l'avoüe, je coule dans le feu, & je n'y demeure pas toutes-fois ; tu sçais fort bien que Dieu & la Nature m'ont donné cette qualité, & que cela doit être ainsi, d'autant que ma fluidité tourne à l'avantage de l'Artiste, qui sçait (*) la maniére de l'extraire. Scaches cependant que mon Ame demeure constamment en moi, & qu'elle est plus stable, & plus fixe, que tu n'es, tout Or que tu sois, & que ne sont tous tes Fréres, & tous tes Compagnons. Ni l'eau, ni le feu, quel qu'il soit, ne peuvent la détruire, ni la consumer ; quand ils agiroient sur elle pendant autant de temps que le Monde durera. 11. 12.

Ce n'eſt donc pas ma faute, ſi je ſuis recherchée par des Artiſtes, qui ne ſçavent pas comment il faut travailler avec moi, ni de quelle maniére je dois être préparée. Ils me mêlent ſouvent avec des Matiéres étrangéres, qui me ſont entiérement contraires. Ils m'ajoûtent de l'eau, des poudres, & autres choſes ſemblables, qui détruiſent ma nature, & les propriétés qui me ſont eſſentieles; auſſi s'en trouve-t-il à peine
13. un entre cent, (*) qui travaille avec moi. Ils s'apliquent tous à chercher la vérité de l'Art dans toi, & dans ton Frére Mercure: c'eſt pourquoi ils errent tous, & c'eſt en cela que leurs travaux ſont faux. Ils en ſont eux-mêmes un bel éxemple: car c'eſt inutilement qu'ils employent leur Or, & qu'ils tâchent de le détruire: il ne leur reſte de tout cela, que l'extrême pauvreté, à laquelle ils ſe trouvent enfin réduits.

C'eſt toi, cher Or, qui es la prémiére cauſe de ce malheur; tu ſçais fort bien que ſans moi, il eſt impoſſible de faire aucun Or, ni aucun Argent, qui ſoient parfaits; & qu'il n'y a que moi ſeule, qui ait ce merveilleux avantage. Pourquoi ſouffres-tu donc que preſque tout le monde entier fonde ſes Opérations ſur toi, & ſur le Mercure? Si tu avois encore quelque reſte d'honnêteté, tu empêcherois que les Hommes ne s'abandonnaſſent à une perte

toute certaine ; mais, comme au lieu de cela, tu fais tout le contraire, je puis soutenir avec vérité, Que c'est toi seul, qui es un Trompeur.

L'OR.

Je veux te convaincre par l'autorité des Philosophes, que la vérité de l'Art peut être accomplie avec moi. Lis Hermès. Il parle ainsi : Le Soleil est son Pére, (*) & 14.
la Lune sa Mére : or je suis le seul que l'on compare au Soleil.

Aristote, Avicenne, Pline, Sérapion, Hipocrate, Dioscoride, Mesué, Rasis, Averroës, Géber, Raimond Lulle, Albert le Grand, Arnaud de Villeneuve, Thomas d'Acquin, & un grand nombre d'autres Philosophes, que je passe sous silence, pour n'être pas long, écrivent tous clairement & distinctement, Que les Métaux, & la Teinture Physique, ne sont composez que de Soufre, & de Mercure; (*) 15.
que ce Soufre doit être rouge, incombustible, résistant constamment au feu, & que le Mercure doit être clair, & bien purifié. Ils parlent de cette sorte sans aucune réserve, ils me nomment ouvertement par mon propre nom, & disent que dans l'Or, c'est-à-dire dans moi, se trouve le Soufre rouge, digest, fixé, & incombustible ; ce qui est véritable, & tout évident ; car il n'y

a perſonne qui ne connoiſſe bien que je ſuis un Métail très-conſtant & inaltérable; que je ſuis doüé d'un Soufre parfait, & entiérement fixe, ſur lequel le feu n'a aucune puiſſance.

Le *Mercure* fut du ſentiment de l'Or; il approuva ſon diſcours; ſoutint que tout ce que ſon Frére venoit de dire, étoit véritable, & que l'Oeuvre pouvoit ſe parfaire de la maniére que l'avoient écrit les Philoſophes ci-deſſus alléguez. Il adjoûta même, que chacun connoiſſoit aſſez
16. combien étoit grande (*) l'amitié mutuelle, qu'il y avoit entre l'Or, & lui, préférablement à tous les autres Métaux; qu'il n'y avoit perſonne qui ne pût aiſément en juger par le témoignage de ſes propres yeux; que les Orfévres & autres ſemblables Artiſans ſçavoient fort bien, que lors qu'ils vouloient dorer quelque Ouvrage, ils ne pouvoient ſe paſſer du mêlange de l'Or, & du Mercure, & qu'ils en faiſoient la Conjonction en très-peu de temps, ſans difficulté, & avec fort peu de travail. Que ne devoit-on pas eſpérer de faire avec plus de temps, plus de travail, & plus d'application.

LA PIERRE.

A ce diſcours, la Pierre ſe prit à rire, & leur dit: En vérité, vous méritez bien l'un

& l'autre qu'on se mocque de vous, & de votre démonstration. Mais c'est toi, cher Or, que j'admire encore plus, voyant que tu t'en fais si fort accroire, pour l'avantage que tu as d'être bon à certaines choses. Peux tu bien te persuader que les anciens Philosophes ayent écrit, comme ils ont fait, dans un sens qui doive s'entendre à la maniére ordinaire? & crois-tu qu'on doive simplement intérpreter leurs paroles à la lettre?

L'OR.

Je suis certain que les Philosophes, & les Artistes que je viens de citer, n'ont point écrit de mensonge. Ils sont tous de même sentiment touchant la vertu que je possède. Il est bien vrai qu'il s'en est trouvé quelques-uns, qui ont voulu chercher, dans des choses entiérement éloignées, la puissance & les propriétés, qui sont en moi; ils ont travaillé sur certaines Herbes, sur les Animaux; sur le Sang; sur les Urines; sur les Cheveux; sur le Sperme; & sur des chosess de cette nature. Ceux-là se sont sans doute écartez de la véritable voye, & ont quelque-fois écrit des fausse-tés: mais il n'en est pas de même des Maîtres que j'ai nommez. Nous avons des preuves certaines, qu'ils ont en effet possédé ce grand Art; c'est pourquoi nous

devons ajoûter foi à leurs Ecrits.

LA PIERRE.

Je ne revoque point en doute que ces Philosophes n'ayent eu une entiére connoissance de l'Art ; excepté toutes-fois quelques-uns de ceux que tu as alleguez ; car il y en a parmi eux, mais fort peu, qui l'ont ignoré, & qui n'en ont écrit, que sûr ce qu'ils en ont oüi dire : mais lorsque les véritables Philosophes nomment simplement l'Or, & le Mercure, comme les Principes de l'Art, ils ne se servent de ces termes, que pour en cacher la connoissance aux Ignorans, & à ceux qui sont indignes de cette Science ; car ils sçavent fort bien que ces Esprits vulgaires ne s'attachent qu'aux noms des choses, aux Réceptes, & aux Procedés, qu'ils trouvent écrits ; sans éxaminer s'il y a un solide fondement dans ce qu'ils mettent en pratique. Mais les Hommes sçavans, & qui lisent les bons Livres avec application, considérent toutes choses avec prudence ; éxaminent le rapport & la convenance qu'il y a entre une chose & une autre ; & par ce moyen ils pénétrent dans le fondement de l'Art ; de sorte que par le raisonnement, & par la méditation, ils découvrent enfin quelle est la Matiére des Philosophes, entre lesquels il ne s'en trouve aucun, qui ait vou-

lu l'indiquer, ni la donner à connoître ouvertement, & par son propre nom.

Ils se déclarent nettement là-dessus, lors qu'ils disent qu'ils ne révélent jamais moins le Secret de leur Art, que lorsqu'ils parlent clairement, & selon la maniére ordinaire de s'énoncer: mais ils avoüent au contraire que (*) lorsqu'ils se ser- 17.
vent de Similitudes, de Figures, & de Paraboles, c'est en vérité dans ces endroits de leurs Ecrits qu'ils manifestent leur Art: Car les Philosophes, après avoir discouru de l'Or & du Mercure, ne manquent pas de déclarer ensuite, & d'assurer, que leur Or n'est pas le Soleil ou l'Or vulgaire, & que leur Mercure, n'est pas non plus le Mercure commun. En voici la raison.

L'Or est un Métail parfait, lequel à cause de la perfection que la nature lui a donnée, ne sçauroit être poussé, par l'Art, à un dégré plus parfait; de sorte que de quelque maniére qu'on puisse travailler avec l'Or, quelque artifice qu'on mette en usage; quand on extrairoit cent fois sa Couleur & sa Teinture; l'Artiste ne fera jamais plus d'Or & ne teindra jamais une plus grande quantité de Métail, qu'il y avoit de Couleur, & de Teinture dans l'Or, dont elle aura été extraite. C'est pour cette raison que les Philosophes di-
disent, Qu'on doit chercher la perfection(*) 18.

dans les choſes imparfaites, & qu'on l'y trouvera. Tu peux lire dans le Roſaire ce que je te dis ici. Raimond-Lulle, que tu m'as cité, eſt de ce même ſentiment; il aſſure que ce qui doit être rendu meilleur, ne doit pas être parfait; parce que dans ce qui eſt parfait, il n'y a rien à changer, & qu'on détruiroit plûtôt ſa nature que d'ajoûter quelque choſe à ſa perfection.

L'OR.

Je n'ignore pas que les Philoſophes parlent de cette maniére : toutes-fois cela ſe peut appliquer à mon Frére Mercure, qui eſt encore imparfait; mais ſi on nous joint tous deux enſemble, il reçoit alors de moi la perfection, qui lui manque : Car il eſt du Séxe féminin, & moi je ſuis du Séxe maſculin; ce qui fait dire aux Philoſophes, que l'Art eſt un Tout homogéne. Tu vois un éxemple de cela dans la procréation des Hommes : car il ne peut naître aucun Enfant ſans l'accouplement du Mâle & de la Fémele; c'eſt-à-dire, ſans la conjonction de l'un avec l'autre. Nous en avons un pareil éxemple dans les Animaux, & dans tous les Eſtres vivans.

LA PIERRE.

Il eſt vrai ton Frére Mercure eſt imparfait
19. (*) & par conſéquent il n'eſt pas le Mercu-

re

re des Sages : aussi, quand vous seriez conjoints ensemble, & qu'on vous tiendroit ainsi dans le feu pendant le cours de plusieurs années, pour tâcher de vous unir parfaitement l'un avec l'autre ; il arrivera toujours la même chose ; sçavoir, qu'aussi-tôt que le Mercure sent l'action du feu, il se sépare de toi, se sublime, s'envole, & te laisse seul en bas. Que si on vous dissout dans l'Eau forte ; si on vous réduit en une seule masse ; si on vous resout ; si on vous distille ; & si on vous coagule ; vous ne produirez toutes-fois jamais qu'une Poudre, & un Précipité rouge. Que si on fait projection de cette Poudre sur un Métail imparfait, elle ne le teint point ; mais on y trouve autant d'Or, qu'on y en avoit mis au commencement, & ton Frére Mercure te quitte & s'enfuit.

Voilà quelles sont les expériences, que ceux, qui s'attachent à la recherche de la Chimie, ont faites à leur grand dommage, pendant une longue suite d'années : voilà aussi où aboutit toute la connoissance qu'ils ont acquise par leurs travaux : Mais pour ce qui est du Proverbe des Anciens, dont tu veux te prévaloir, Que l'Art est un Tout entiérement homogéne ; Qu'aucun Enfant ne peut naître sans le Mâle & la Fémele ; & que tu te figures, que par là les Philosophes entendent parler de toi & de ton Frére Mer-

cure : je dois te dire nettement que cela eſt faux, & que mal à propos on l'entend de toi ; encore qu'en ces mêmes endroits les Philoſophes parlent juſte, & diſent la vérité. Je te certifie que c'eſt ici la Pierre angulaire, qu'ils ont poſée, & contre laquelle pluſieurs milliers d'Hommes ont bronché.

Peux-tu bien t'imaginer qu'il en doit
21. être de même (*) avec les Métaux, qu'avec les choſes qui ont vie. Il t'arrive en ceci ce qui arrive à tous les faux Artiſtes : Car lors que vous liſez de ſemblables paſſages dans les Philoſophes, vous ne vous attachez pas à les éxaminer davantage, pour tâcher de découvrir ſi de telles expreſſions quadrent & s'accordent, ou non, avec ce qui a été dit auparavant, ou qui eſt dit dans la ſuite : Cependant tu dois ſçavoir, que tout ce que les Philoſophes ont écrit de l'Oeuvre en termes figurez, ſe doit entendre de moi ſeule, & non de quelque autre choſe, qui ſoit dans le Monde; puis qu'il n'y a que moi ſeule, qui puiſſe faire
22. ce qu'ils diſent, & que (*) ſans moi, il eſt impoſſible de faire aucun Or, ni aucun Argent, qui ſoient véritables.

L'OR.

Bon Dieu ! n'as tu point de honte de proférer un ſi grand menſonge ? & ne

crains-tu pas de commettre un péché, en te glorifiant jusqu'à un tel point, que d'oser t'atribuer à toi seule, tout ce que tant de Sages & de Sçavans Personnages ont écrit de cet Art, depuis tant de Siécles; toi, qui n'es qu'une Matiére crasse, impure, & venimeuse; & tu avoües, nonobstant cela, que cet Art est un Tout parfaitement homogéne? Tu dis de plus, Que sans toi, on ne peut faire aucun Or, ni aucun Argent, qui soient véritables, comme étant une chose(*)universelle. N'est-ce pas là une contradiction manifeste; d'autant que plusieurs sçavans Personnages se sont appliquez avec tant de soin & d'éxactitude aux curieuses recherches qu'ils ont faites, qu'ils ont trouvé d'autres voies (ce sont *des Procédés* qu'on nomme des Particuliers,) desquels cependant on peut tirer une grande utilité?

LA PIERRE

Mon cher Or, ne sois pas surpris de ce que je viens de te dire, & ne sois pas si imprudent que de m'imputer un mensonge, à moi, qui(*)ai plus d'âge que toi. S'il m'ar- 24.
rivoit de me tromper en cela, tu devrois avec juste raison excuser mon grand âge; puisque tu n'ignores pas qu'il faut porter respect à la Vieillesse.

Pour te faire voir que j'ai dit la vérité

pour défendre mon honneur ; je ne veux m'appuyer que de l'autorité des mêmes Maîtres, que tu m'as citez, & que par conséquent tu n'es pas en droit de récuser. Voyons particuliérement Hermès. Il parle ainsi : Il est vrai, sans mensonge, certain, & très-véritable, que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut ; & ce qui est en haut, est semblable à ce qui
25. est enbas : (*) c'est par ces choses, qu'on peut faire les miracles d'une seule chose.

Voici comment parle Aristote. O ! que cette chose est admirable, qui contient en elle même toutes les choses dont nous avons besoin. Elle se tuë elle même, & en-
26. suite elle reprend vie d'elle même ; (*) elle s'épouse elle même ; elle s'engrosse elle même ; elle naît d'elle même ; elle se resoud d'elle-même dans son propre sang ; elle se coagule de nouveau avec lui, & prend une consistence dure ; elle se fait blanche ; elle se fait rouge d'elle-même ; nous ne lui ajoûtons rien de plus, & nous n'y changeons rien, si ce n'est que nous en séparons la *grossiéreté*, & la terrestréité.

Le Philosophe Platon parle de moi en ces termes. C'est une seule & unique chose, d'une seule & même espece en elle mê-
28. me. (*) Elle a un Corps, une Ame, un Esprit, & les quatre Elémens, sur lesquels elle

domine. Il ne lui manque rien ; elle n'a pas besoin des autres Corps ; car elle s'engendre elle même ; toutes choses sont d'elle, par elle, & en elle.

Je pourrois te produire ici plusieurs autres témoignages ; mais comme cela n'est pas nécessaire, je les passe sous silence, pour n'être pas ennuyeuse : Et comme tu viens de me parler de *Procédés*, ou Particuliers, je vais t'expliquer en quoi ils différent de l'Art. (*) Quelques Artistes, 28.
qui ont travaillé avec moi, ont poussé leurs travaux si loin, qu'ils sont venus à bout, de séparer de moi mon Esprit, qui contient ma Teinture ; en sorte que le mêlant avec d'autres Métaux, & Minéraux, ils sont parvenus à communiquer quelque peu de mes vertus & de mes forces aux Métaux, qui ont quelque affinité, & quelque amitié avec moi : Cependant les Artistes, qui ont réussi par cette voie, & qui ont trouvé sûrement une partie de l'Art, sont véritablement en très-petit nombre. Mais comme ils n'ont pas connu (*) l'origine d'où viennent les Teintures, 29.
il leur a été impossible de pousser leur travail plus loin ; & ils n'ont point trouvé au bout du compte, qu'il y eût une grande utilité dans leur Procédé ; mais si ces Artistes avoient porté leurs recherches au delà, & qu'ils eussent bien éxaminé quelle

30. est la (*) Femme, qui m'est propre ; qu'ils l'eussent cherchée & qu'ils m'eussent uni à elle ; c'est alors que j'aurois pû teindre mille fois davantage ; mais, au lieu de cela, ils ont entiérement détruit ma propre nature, en me mêlant avec des choses étrangéres : C'est pourquoi, bien qu'en faisant leur calcul, ils ayent trouvé quelque avantage, fort médiocre toutesfois, en comparaison de la grande puissance qui est en moi ; il est constant néanmoins que cette utilité n'a procédé, & n'a eu son origine que de moi, & non de quoique ce soit autre, avec quoi j'aye pû être mêlée.

L'OR.

Tu n'as pas assez prouvé par ce que tu viens de dire : Car encore que les Philosophes parlent d'une seule chose, qui renferme en soi les quatre Elémens ; qui a un Corps, une Ame, & un Esprit ; & que par cette chose ils veuillent faire entendre la Teinture Phisique ; lorsqu'elle a été poussée jusqu'à sa derniére perfection, qui est le but où ils tendent ; néanmoins cette chose doit, dès son commencement, être composée de moi, qui suis l'Or, & de mon Frére, qui est le Mercure, comme étant tous deux la Semence masculine, & & la Semence féminine ; ainsi qu'il a été dit ci-dessus : Car après que nous avons été suffisament cuits, & transmuez en Tein-

ture, nous sommes pour lors l'un & l'autre ensemble une seule chose, dont les Philosophes parlent.

LA PIERRE.

Cela ne va pas comme tu te l'imagines. Je t'ai déja dit ci-devant, qu'il ne peut se faire une véritable union de vous deux; parce que vous n'êtes pas un seul Corps; (*) mais deux Corps ensemble; & par conséquant vous êtes contraires, à considérer le fondement de la Nature. Mais moi, j'ai un Corps (*) imparfait, une Ame constante, une Teinture pénétrante; j'ai de plus un Mercure clair, transparant, volatil, & mobile, & je puis opérer toutes les grandes choses, dont vous vous glorifiez tous deux, sans toutes-fois que vous puissiez les faire: Parce que c'est moi qui porte dans mon sein l'Or Philosophique, & le Mercure des Sages. C'est pourquoi les Philosophes, en parlant de moi, disent: Notre Pierre (*) est invisible, & il n'est pas possible d'acquérir la possession de notre Mercure, autrement que par le moyen de deux (*) Corps, dont l'un ne peut recevoir sans l'autre la perfection, qui lui est requise. 31. 32. 33. 34.

C'est pour cette raison qu'il n'y a que moi seule, qui possède une Semence masculine & féminine, & qui sois en même temps un Tout entiérement homogéne; aussi me nomme-t-on Hermaphrodite. Ri-

chard, Anglois, rend témoignage de moi, disant la prémiére Matiére de notre Pierre s'appelle Rébis (*deux fois choſe*:) c'eſt-à-dire une choſe qui a reçû de la Nature une double propriété oculte, qui lui fait donner le nom d'Hermaphrodite; comme qui diroit une Matiére, dont il eſt difficile de pouvoir diſtinguer le Séxe, & de découvrir ſi elle eſt mâle, ou ſi elle eſt fémele, d'autant qu'elle incline également des deux côtés: C'eſt pourquoi la Médecine Uni-
35. verſelle ſe fait d'une choſe, qui eſt (*)l'Eau, & l'Eſprit du Corps.

C'eſt cela qui a fait dire, que cette Médecine a trompé un grand nombre de Sots, à cauſe de la multitude des Enigmes, ſous leſquelles elle eſt enveloppée: Cependant cet Art ne requiert qu'une ſeule choſe, qui eſt connuë d'un chacun, & que pluſieurs ſouhaittent. Et le tout eſt une choſe, qui
36. n'a pas ſa pareille dans le Monde. (*)Elle eſt vile toutesfois, & on peut l'avoir à peu de frais: il ne faut pas pour cela la mépriſer; car elle fait, & parfait des choſes admirables.

Le Philoſophe Alain dit: Vous, qui travaillés à cet Art, vous devez avoir une ferme & conſtante application d'eſprit à votre travail, & ne pas commencer à eſſayer tantôt une choſe, & tantôt une autre. L'Art ne conſiſte pas dans la pluralité

des Espéces; mais dans le Corps, & dans l'Esprit. O! qu'il est véritable, que la Médecine de notre Pierre est une chose, un Vaisseau, une Conjonction. Tout l'artifice commence par une chose, & finit par une chose: bien que les Philosophes, dans le dessein de cacher ce grand Art, décrivent plusieurs voies; sçavoir une Conjonction continuelle, une Mixtion, une Sublimation, une Déficcation, & tout autant d'autres voies & Opérations qu'on peut en nommer de différents noms: Mais (*)la Solution du Corps ne se fait que dans 37.
son propre Sang.

Voici comment parle Géber. Il y a un Soufre dans la profondeur du Mercure, qui le cuit, & qui le digére dans les veines des Mines, pendant un très-long temps. Tu vois donc bien, mon cher Or, que je t'ai amplement démontré que ce Soufre n'est qu'en moi seule; puisque je fais tout moi seule, sans ton secours, & sans celui de tous tes Fréres, ni de tous tes Compagnons. Je n'ai pas besoin de vous; mais vous avez tous besoin de moi; d'autant que je puis vous donner à tous la perfection, & vous élever au dessus de l'état, où la Nature vous a mis.

A ces derniéres paroles, l'Or se mit furieusement en colére, ne sçachant plus que répondre. Cependant, il tînt conseil avec

son Frére Mercure, & ils convinrent ensemble, qu'ils s'assisteroient l'un l'autre, espérant qu'étant deux contre notre Pierre, qui n'est qu'une & seule, ils la surmonteroient facilement : De sorte, qu'après n'avoir pû la vaincre par la dispute, ils prirent résolution de la mettre à mort par l'épée. Dans ce dessein, ils joignîrent leurs forces, afin de les augementer par l'union de leur double puissance.

Le combat se donna. Notre Pierre deploya ses forces, & sa valeur : les combatit tous deux;(*)les surmonta; les dissipa, & les engloutit l'un & l'autre ; ensorte qu'il ne resta aucun vestige, qui pût faire connoître ce qu'ils étoient devenus. 38.

Ainsi, chers Amis, qui avez la crainte de Dieu devant les yeux, ce que je viens de vous dire, doit vous faire connoître la vérité, & vous éclairer l'esprit autant qu'il est nécessaire, pour comprendre le fondement du plus grand & du plus précieux de tous les Trésors, qu'aucun Philosophe n'a si clairement exposé, découvert, ni mis au jour.

Vous n'avez donc pas besoin d'autre chose. Il ne vous reste qu'à prier Dieu, qu'il veuille bien vous faire parvenir à la possession d'un Joyau, qui est d'un prix inestimable. Eguisez après cela la pointe de vos Esprits ; lisez les Ecrits des Sages

avec prudence ; travaillez avec diligence & n'agiſſez pas avec précipitation dans un Œuvre ſi précieux.(*) Il a ſon temps ordonné par la Nature ; tout de même que les Fruits, qui ſont ſur les Arbres, & les grappes de raiſins que la Vigne porte. Ayez la droiture dans le cœur, & propoſez-vous, dans votre travail, une fin honnête ; autrement Dieu ne vous accordera rien: (*) Car il ne communique un ſi grand Don, qu'à ceux qui veulent en faire un bon uſage ; & il en prive ceux, qui ont deſſein de s'en ſervir, pour commettre le mal. Je prie Dieu qu'il vous donne ſa ſainte bénédiction. Ainſi ſoit-il. 39. 40.

FIN.

ENTRETIEN D'EUDOXE ET DE PYROPHILE

SUR

L'ANCIENNE GUERRE DES CHEVALIERS.

PYROPHILE.

O Moment heureux, qui fait que je vous rencontre en ce Lieu! Il y a long-temps que je souhaite avec le plus grand empressement du monde de pouvoir vous entretenir du progrès que j'ai fait dans la Philosophie, par la lecture des Auteurs, que vous m'avez conseillé de lire, pour m'instruire du fondement de cette divine Science, qui porte par excellence le nom de Philosophie.

EUDOXE.

Je n'ai pas moins de joie de vous revoir, & j'en aurai beaucoup d'apprendre quel eſt l'avantage que vous avez tiré de votre application à l'étude de notre ſacrée Science.

PYROPHILE.

Je vous ſuis redevable de tout ce que j'en ſçai, & de ce que j'eſpére encore pénétrer dans les Miſtéres Philoſophiques ; ſi vous voulez bien continuer à me prêter le ſecours de vos lumiéres. C'eſt vous qui m'avez inſpiré le courage qui m'étoit néceſſaire, pour entreprendre une étude, dont les difficultés paroiſſent impénétrables dès l'entrée, & capables de rebuter à tous momens les Eſprits les plus ardens à la recherche des vérités les plus cachées; mais, graces à vos bons conſeils, je ne me trouve que plus animé à pourſuivre mon entrepriſe.

EUDOXE.

Je ſuis ravi de ne m'être pas trompé au jugement que j'ai fait du caractére de votre eſprit ; vous l'avez de la trempe qu'il faut l'avoir pour acquérir des Connoiſſances, qui paſſent la portée des Génies ordinaires, & pour ne pas mollir contre tant

de difficultés, qui rendent presqu'inaccessible le Sanctuaire de notre Philosophie : Je louë extrémement la force avec laquelle je sçai que vous avez combatu les discours ordinaires de certains Esprits, qui croyent qu'il y va de leur honneur, de traiter de rêverie tout ce qu'ils ne connoissent pas ; parce qu'ils ne veulent pas, qu'il soit dit, que d'autres puissent découvrir des vérités, dont eux n'ont aucune intelligence.

PYROPHILE.

Je n'ai jamais crû devoir faire beaucoup d'attention aux raisonnemens des Personnes, qui veulent décider des choses qu'ils ne connoissent pas ; mais je vous avouë que si quelque chose eût été capable de me détourner d'une Science, pour laquelle j'ai toûjours eu une forte inclination naturelle, ç'auroit été une espéce de honte, que l'ignorance a attachée à la recherche de cette Philosophie. En effet, il est facheux d'être obligé de cacher l'application qu'on y donne ; à moins que de vouloir passer dans l'esprit de la plûpart du monde pour un Homme, qui ne s'occupe qu'à de vaines Chimères ; mais comme la vérité, en quelque endroit qu'elle se trouve, a pour moi des charmes souverains, rien n'a pû me détourner de cette étude. J'ai lû

les Ecrits d'un grand nombre de Philosophes, aussi considérables pour leur sçavoir, que pour leur probité ; & comme je n'ai jamais pû mettre dans mon esprit, que tant de grands Personnages fûssent autant d'Imposteurs publics ; j'ai voulu éxaminer leurs Principes avec beaucoup d'application, & j'ai été convaincu des vérités qu'ils avancent ; bien que je ne les comprenne pas encore toutes.

EUDOXE.

Je vous sçais fort bon gré de la justice que vous rendez aux Maîtres de notre Art : Mais dites-moi, je vous prie, quels Philosophes vous avez particuliérement lûs, & qui sont ceux qui vous ont le plus satisfait ? Je m'étois contenté de vous en recommander quelques-uns.

PYROPHILE.

Pour répondre à votre demande, j'aurois un grand Catalogue à vous faire ; il y a plusieurs années que je n'ai cessé de lire divers Philosophes. J'ai été chercher la Science dans sa source. J'ai lû la Table d'Emeraude, les Sept Chapittes d'Hermès, & leurs Commentaires. J'ai lû Géber, la Tourbe, le Rosaire, le Théatre, la Bibliothéque, & le Cabinet Chimique, & particuliérement Artéphius, Arnaud de Vil-

leneuve, Raimond Lulle, le Tréviſan, Flamel, Zachaire, & pluſieurs autres Anciens, & Modernes, que je ne nomme pas; entre autres Baſile Valentin, le Coſmopolite, & Philaléthe.

Je vous aſſûre que je me ſuis terriblement rompu la tête, pour tâcher de trouver le point eſſentiel dans lequel ils doivent tous s'accorder, parce qu'ils ſe ſervent d'expreſſions ſi différentes, qu'elles paroiſſent même fort ſouvent oppoſées. Les uns parlent de la Matiére en termes abſtraits; les autres, en termes compoſez : les uns n'expriment que certaines Qualités de cette Matiére; les autres s'attachent à des Propriétés toutes différentes : les uns la conſidérent dans un état purement naturel; les autres en parlent dans l'état de quelques-unes des perfections qu'elle reçoit de l'Art; tout cela jette dans un tel Labyrinthe de difficultés, qu'il n'eſt pas étonnant, que la plûpart de ceux qui liſent les Philoſophes, forment preſque tous des Concluſions différentes.

Je ne me ſuis pas contenté de lire une fois les principaux Auteurs, que vous m'avez conſeillez; je les ai relûs autant de fois, que j'ai crû en tirer de nouvelles lumiéres; ſoit touchant la véritable matiere; ſoit touchant ſes diverſes Préparations, dont dépend tout le ſuccès de l'Oeuvre. J'ai

fait

fait des extraits de tous les meilleurs Livres. J'ai médité là-dessus nuit & jour; jusqu'à ce que j'ai crû connoître la Matiére, & ses Préparations différentes, qui ne sont proprement qu'une même Opération continuée. Mais je vous avouë qu'après un si pénible travail, j'ai pris un singulier plaisir à lire l'Ancienne Quérelle de la Pierre des Philosophes avec l'Or & le Mercure; la netteté, la simplicité, & la solidité de cet Ecrit m'ont charmé; & comme c'est une vérité constante, que qui entend parfaitement un véritable Philosophe, les entend sûrement tous, permettez-moi, s'il vous plaît, que je vous fasse quelques questions sur celui-ci, & ayez la bonté de me répondre avec la même sincérité, dont vous avez toujours usé à mon égard. Je suis assuré qu'après cela, je serai autant instruit, qu'il est besoin de l'être, pour mettre la main à l'Oeuvre, & pour arriver heureusement à la possession du plus grand de tous les Biens temporels, dont Dieu puisse récompenser ceux qui travaillent dans son amour, & dans sa crainte.

EUDOXE.

Je suis prêt à satisfaire à vos demandes, & je serai très-aise, que vous touchiez le point essentiel, dans la résolution ou je suis de ne vous rien cacher de ce qui peut servir pour l'instruction, dont vous croyez

avoir besoin. Mais je crois qu'il est à propos que je vous fasse faire auparavant quelques remarques, qui contribûront beaucoup à éclaircir quelques endroits importans de l'Ecrit dont vous me parlez.

Remarquez donc que le terme de Pierre est pris en plusieurs Sens différents, & particuliérement par rapport aux trois différents états de l'Oeuvre. Ce qui fait dire à Géber, Qu'il y a trois Pierres, qui sont les trois Médecines, répondant aux trois dégrés de perfection de l'Oeuvre. De sorte que la Pierre du prémier Ordre, est la Matiére des Philosophes, parfaitement purifiée, & réduite en pure Substance Mercurielle : La Pierre du second Ordre est la même Matiére cuite, digérée, & fixée en Soufre incombustible : La Pierre du troisiéme Ordre est cette même Matiére fermentée, multipliée & poussée à la derniére perfection de Teinture fixe, permanente, & tingente : Et ces trois Pierres sont les trois Médecines des trois Genres.

Remarquez de plus qu'il y a une grande différence entre la Pierre des Philosophes, & la Pierre Philosophale. La prémiére est le Sujet de la Philosophie, considérée dans l'état de sa prémiére Préparation, dans lequel elle est véritablement Pierre ; puisqu'elle est solide, dure, pésante, cassante, friable. Elle est un Corps

(dit Philaléthe) *puisqu'elle coule dans le feu comme un Métail;* elle est cependant Esprit, *puisqu'elle est toute volatile. Elle est le Composé, & la Pierre qui contient l'Humidité qui court dans le feu,* dit Arnaud de Villeneuve dans sa Lettre au Roi de Naples. C'est dans cet état qu'elle est *Une Substance moyenne, entre le Métail & le Mercure*, comme dit l'Abé Synésius. C'est enfin, dans ce même état que Géber la considére, quand il dit en deux endroits de sa Somme : *Prens notre Pierre c'est-à-dire* (dit-il) *la Matiére de notre Pierre;* tout de même que s'il disoit : Prends la Pierre des Philosophes qui est la Matiére de la Pierre Philosophale

La Pierre Philosophale est donc la même Pierre des Philosophes, lorsque, par le Magistére secret, elle est parvenuë à la perfection de Médecine du troisiéme Ordre, transmuant tous les Métaux imparfaits en pur Soleil, ou Lune, selon la nature du Ferment, qui lui a été ajoûté. Ces distinctions vous serviront beaucoup pour développer le Sens embarrassé des Ecritures Philosophiques, & pour éclaircir plusieurs endroits de l'Auteur, sur lequel vous avez des questions à me faire.

PYROPHILE.

Je reconnois déja l'utilité de ces remar-

ques, & j'y trouve l'explication de quelques-uns de mes doutes : Mais avant que de passer outre, dites-moi, je vous prie, si l'Auteur de l'Ecrit, dont je vous parle, mérite l'approbation, que plusieurs Sçavans lui ont donnée, & s'il contient tout le Sécret de l'Oeuvre ?

EUDOXE.

Vous ne devez pas douter que cet Ecrit ne soit parti de la main d'un véritable Adepte, & qu'il ne mérite par conséquent l'estime & l'approbation des Philosophes. Le dessein principal de cet Auteur est de désabuser un nombre presque infini d'Artistes, qui, trompez par le Sens litteral des Ecritures, s'attachent opiniâtrément à vouloir faire le Magistére par la Conjonction de l'Or avec le Mercure diversement préparé; & pour les convaincre absolument, il soutient avec les plus anciens & les plus recommendables Philosophes, que *l'Oeuvre n'est fait que d'une seule chose, d'une seule & même Espéce.*

PYROPHILE.

C'est justement là le prémier des endroits qui m'ont causé quelque scrupule : car il me semble qu'on peut douter avec raison, qu'on doive chercher la perfection dans une seule & même Substance; & que

sans y rien ajoûter, on puisse en faire toutes choses. Les Philosophes disent au contraire, que non-seulemeut il faut ôter les superfluités de la Matiére; mais encore, qu'il faut y adjôuter ce qui lui manque.

EUDOXE.

Il est bien facile de vous délivrer de ce doute par cette comparaison: Tout de même que les Sucs extraits de plusieurs herbes, dépurez de leur marc, & incorporez ensemble, ne font qu'une Confection d'une seule & même Espéce; ainsi les Philosophes appellent avec raison leur Matiére préparée une seule & même chose; bien qu'on n'ignore pas que c'est un Composé naturel de quelques Substances d'une même Racine, & d'une même Espéce, qui font un Tout complet & homogéne: En ce Sens, les Philosophes sont tous d'accord; bien que les uns disent, Que leur Matiére est composée de deux choses; & les autres de trois; Que les uns écrivent qu'elle est de quatre, & même de cinq, & les autres enfin, qu'elle est une seule chose. Ils ont tous également raison, puisque plusieurs choses d'une même Espéce, naturellement, & intimement unies, ainsi que plusieurs Eaux distilées d'herbes, & mêlées ensemble, ne constituënt en effet qu'une seule & même chose; Ce qui se fait dans

notre Art, avec d'autant plus de fondement, que les Substances, qui entrent dans le Composé Philosophique, différent beaucoup moins entre elles, que l'Eau d'Oseille ne différe de l'Eau de Laituë.

PYROPHILE.

Je n'ai rien à répliquer à ce que vous venez de me dire. J'en comprens fort bien le Sens; mais il me reste un doute, sur ce que je connois plusieurs Personnes qui sont versées dans la lecture des meilleurs Philosophes, & qui néanmoins suivent une Méthode toute contraire au prémier fondement, que notre Auteur pose; sçavoir, Que *la Matiére Philosophique n'a besoin de quoi que ce soit autre, que d'être dissoute; &*
2. *coagulée.* Car ces Personnes commencent leurs Opérations par la Coagulation; il faut donc quils travaillent sur une Matiére liquide, aux lieu d'une Pierre: Dites-moi, je vous prie, si cette voie est celle de la vérité.

EUDOXE.

Votre remarque est fort judicieuse. La plus grande partie des vrais Philosophes est du même sentiment que celui-ci. La Matiére n'a besoin que d'être dissoute, & ensuite coagulée; la Mixtion, la Conjonction, la Fixation, la Coagulation, & au-

tres ſemblables Opérations, ſe font preſque d'elles mêmes : Mais la Solution eſt le grand Sécret de l'Art. C'eſt ce Point eſſentiel, que les Philoſophes ne révélent pas. Toutes les Opérations du prémier Oeuvre, ou de la prémiére Médecine, ne ſont, à proprement parler, qu'une Solution continuelle; de ſorte que Calcination, Extraction, Sublimation, & Diſtillation ne ſont qu'une véritable Solution de la Matiére. Géber n'a fait comprendre la néceſſité de la Sublimation, que parce qu'elle ne purifie pas ſeulement la Matiére de ſes parties groſſiéres & aduſtibles, mais encore parce qu'elle la diſpoſe à la Solution, d'où reſulte l'Humidité Mercurielle, qui eſt la Clef de l'Oeuvre.

PYROPHILE.

Me voilà extrémement fortifié contre ces prétendus Philoſophes, qui ſont d'un ſentiment contraire à cet Auteur ; & je ne ſçai comment ils peuvent s'imaginer que leur opinion quadre fort juſte avec les meilleurs Auteurs.

EUDOXE.

Celui-ci tout ſeul ſuffit pour leur faire voir leur erreur; il s'explique par une comparaiſon très-juſte de la Glace, qui ſe fond à la moindre chaleur ; pour nous faire con-

noître, *Que la principale des Opérations*
3. *est de procurer la Solution d'une Matiére dure & séche, aprochant de la nature de la Pierre*, laquelle toutes-fois, par l'action du feu naturel, doit se resoudre en Eau séche, aussi facilement, que la Glace se fond à la moindre chaleur.

PYROPHILE.

Je vous serois extrémement obligé, si vous vouliez me dire ce que c'est que *le*
4. *Feu naturel*. Je comprens fort bien que cet Agent est la principale Clef de l'Art. Plusieurs Philosophes en ont exprimé la nature par des Paraboles très-obscures; mais je vous avouë que je n'ai encore pû comprendre ce Mistére.

EUDOXE.

En effet c'est le grand Mistére de l'Art, puisque tous les autres Mistéres de cette sublime Philosophie dépendent de l'intelligence de celui-ci. Que je serois satisfait, s'il métoit permis de vous expliquer ce Sécret sans équivoque; mais je ne puis faire ce qu'aucun Philosophe n'a crû être en son pouvoir. Tout ce que vous pouvez raisonnablement attendre de moi, c'est de vous dire, que le Feu naturel, dont parle ce Philosophe, est un Feu en puissance, qui ne brûle pas les mains; mais qui fait paroître son

son efficace pour peu qu'il soit excité par le Feu extérieur. C'est donc un Feu véritablement sécret, que cet Auteur nomme *Vulcain Lunatique* dans le Titre de son Ecrit, Arthéphius en a fait une plus ample description, qu'aucun autre Philosophe. Pontanus l'a copié, & a fait voir qu'il avoit erré deux cens fois; parce qu'il ne connoissoit pas ce Feu, avant qu'il eût lû, & compris Artéphius; Ce Feu mistérieux est naturel, parce qu'il est d'une même nature que la Matiére Philosophique; l'Artiste néanmoins prépare l'un & l'autre.

PYROPHILE.

Ce que vous venez de me dire augmente plus ma curiosité, qu'il ne la satisfait. Ne condamnez pas les instantes priéres que je vous fais, de vouloir m'éclaircir davantage sur un point si important, qu'à moins que d'en avoir la connoissance, c'est en vain qu'on prétend travailler; on se trouve arrêté tout court d'abord après le prémier pas, qu'on a fait dans la Pratique de l'Oeuvre.

EUDOXE.

Les Sages n'ont pas été moins reservez touchant leur Feu, que touchant leur Matiére; de sorte qu'il n'est pas en mon pouvoir de rien ajoûter à ce que je viens de

vous en dire. Je vous renvoye donc à Artéphius, & à Pontanus. Considérez seulement avec application, que ce Feu naturel est néanmoins une artificieuse invention de l'Artiste; qu'il est propre à calciner, dissoudre, & sublimer la Pierre des Philosophes; & qu'il n'y a que cette seule sorte de Feu au monde, capable de produire un pareil effet. Considérez que ce Feu est de la nature de la Chaux, & qu'il n'est en aucune maniére étrangere à l'égard du Sujet de la Philosophie. Considérez enfin par quels moyens Géber enseigne de faire les Sublimations requises à cet Art: Pour moi, je ne puis faire davantage, que de faire pour vous le même souhait, qu'a fait un autre Philosophe: *Sydera Veneris, & cornicula tæ Dianæ tibi propitia sunto.*

PYROPHILE.

J'aurois bien voulu que vous m'eussiez parlé plus intelligiblement; mais puisqu'il y a de certaines bornes, que les Philosophes ne peuvent passer, je me contente de ce que vous venez de me faire remarquer; je relirai Artéphius avec plus d'application, que je n'ai encore fait, & je me souviendrai fort bien que vous m'avez dit, Que le Feu sécret des Sages est un Feu, que l'Artiste prépare selon l'Art, ou du moins, qu'il peut faire préparer par ceux qui ont

une parfaite connoiſſance de la Chimie : Que ce Feu n'eſt pas actuelement chaud, mais qu'il eſt un Eſprit igné, introduit dans un Sujet d'une même nature que la Pierre, & Qu'étant médiocrement excité par le Feu extérieur, la calcine, la diſſout, la ſublime, *& la reſout en Eau ſéche*, ainſi que le dit le Coſmopolite.

EUDOXE.

Vous comprenez fort bien ce que je viens de vous dire ; j'en juge par le Commentaire que vous y ajoûtez. Sçachez ſeulement que de cette prémiére Solution, Calcination, ou Sublimation, qui ſont ici une même choſe, il en réſulte la Séparation des parties terreſtres & aduſtibles de la Pierre ; ſur tout, ſi vous ſuivez le conſeil de Géber touchant le régime du feu, de la maniére qu'il l'enſeigne, lorſqu'il traitte de la Sublimation des Corps, & du Mercure. Vous devez tenir pour une vérité conſtante, qu'il n'y a que ce ſeul moyen au monde, pour extraire de la Pierre ſon humidité onctueuſe, qui contient inſéparablement le Soufre, & le Mercure des Sages.

PYROPHILE.

Me voilà entiérement ſatisfait ſur le principal point du prémier Oeuvre : Faites-

moi la grace de me dire si la comparaison,
5. que notre Auteur fait *du Froment avec la Pierre des Philosophes, à l'égard de leur préparation nécessaire*, pour faire du Pain avec l'un, & la Médecine Universelle avec l'autre, vous paroît une comparaison bien juste.

EUDOXE.

Elle est autant juste qu'on puisse en faire, si on considére la Pierre en l'état, où l'Artiste commence de la mettre, pour pouvoir être ligitimement appellée le Sujet, & & le Composé Philosophique : Car tout de même que nous ne nous nourrissons pas de bled, tel que la Nature le produit; mais que nous sommes obligez de le réduire en farine, d'en séparer le son, de la pétrir avec de l'eau, pour en former le Pain, qui doit être cuit dans un four, pour être un aliment convenable : De même nous prenons la Pierre; nous la triturons; nous en séparons par le Feu sécret, ce qu'elle a de terrestre; nous la sublimons; nous la dissolvons avec l'Eau de la Mer des Sages; nous cuisons cette simple Confection, pour en faire une Médecine souveraine.

PYROPHILE.

Permettez-moi de vous dire qu'il me pa-

roit quelque différence dans cette comparaiſon. L'auteur dit qu'il faut prendre ce Minéral tout ſeul, pour faire cette grande Médecine, & cependant, avec du bled tout ſeul, nous ne ſçaurions faire du Pain; il y faut ajoûter de l'eau & même du levain.

EUXODE.

Vous avez dèja la réponſe à cette Objection, en ce que ce Philoſophe, comme tous les autres, ne deffend pas abſolument de ne rien ajoûter; mais bien de rien ajoûter qui ſoit étranger & contraire. L'eau qu'on ajoûte à la farine, ainſi que le levain, ne ſont rien d'étranger ni de contraire à la farine; le Grain, dont elle eſt faite, a été nourri d'eau dans la terre; & partant elle eſt d'une nature analogue avec la farine: De même que l'eau de la Mer des Philoſophes eſt de la même nature que nôtre Pierre; d'autant que tout ce qui eſt compris ſous le Genre Minéral & Metallique, a été formé & nourri de cette même Eau dans les entrailles de la Terre, où elle pénétre avec les influences des Aſtres. Vous voyez évidemment, parce que je viens de dire, que les Philoſophes ne ſe contrediſent point, lorſqu'ils diſent que leur Matiére eſt une ſeule & même Subſtance, & lorſqu'ils en parlent comme d'un

Composé de plusieurs Substances d'une seule & même Espéce.

PYROPHILE.

Je ne crois pas qu'il y ait Personne qui ne doive être convaincu par des raisons aussi solides, que celles que vous venez d'alléguer. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, si je me trompe, dans la conséquence que je tire de cet endroit de notre Auteur, où il dit, que *Ceux qui sçavent de quelle maniére on doit traiter les Métaux & les Minéraux, pourront arriver droit au but qu'ils se proposent.* Si cela est ainsi, il est évident qu'on ne doit chercher la Matiére, & le Sujet de l'Art, que dans la Famille des Métaux, & des Minéraux, & que tous ceux qui travaillent sur d'autres Sujets, sont dans la voie de l'erreur.

6.

EUDOXE.

Je vous réponds que votre conséquence est fort bien tirée : Ce Philosophe n'est pas le seul, qui parle de cette sorte ; il s'accorde en cela avec le plus grand nombre des Anciens & des Modernes. Geber, qui a sçû parfaitement le Magistére, & qui n'a usé d'aucune Allégorie, ne traitte dans toute sa Somme, que des Métaux, & des Minéraux ; des Corps & des Esprits, & de la maniére de les

bien préparer, pour en faire l'Oeuvre : Mais comme la Matiére Philoſophique eſt en partie Corps, & en partie Eſprit ; qu'en un ſens elle eſt Terreſtre, & qu'en l'autre elle eſt toute Céleſte ; & que certains Auteurs la conſidérent en un ſens, & les autres en traittent en un autre ; cela a donné lieu à l'erreur d'un grand nombre d'Artiſtes, qui ſous le nom d'Univerſaliſtes, rejettent toute Matiére qui a reçû une détermination de la Nature ; parce qu'ils ne ſçavent pas détruire la Matiére particuliere, pour en ſéparer le Grain & le Germe, qui eſt la pure Subſtance Univerſelle, que la Matiére particuliére renferme dans ſon ſein, & à laquelle l'Artiſte ſage & éclairé, ſçait rendre abſolument toute l'Univerſalité qui lui eſt néceſſaire, par la Conjonction naturelle qu'il fait de ce Germe avec la Matiére Univerſaliſſime, de laquelle il a tiré ſon origine. Ne vous effrayez pas à ces expreſſions ſinguliéres ; notre Art eſt Cabaliſtique. Vous comprendrez aiſément ces Miſtéres, avant que vous ſoyez arrivé à la fin des queſtions, que vous avez deſſein de me faire, ſur l'Auteur que vous éxaminez.

PYROPHILE.

Si vous ne me donniez cette eſpéran-

ce, je vous proteſte que ces miſtérieuſes obſcurités ſeroient capables de me rebuter, & de me faire déſeſperer d'un bon ſuccès: mais je prends une entiere confiance en ce que vous me dites, & je comprens fort bien que les Métaux du vulgaire ne ſont pas les Métaux des Philoſophes; puiſque je vois évidemment que pour être tels, il faut qu'ils ſoient détruits, & qu'ils ceſſent d'être Métaux; & que le Sage n'a beſoin que de cette Humidité viſqueuſe, qui eſt leur Matiére prémiere, de laquelle les Philoſophes font leurs Métaux vivants, par un artifice, qui eſt auſſi ſécret, qu'il eſt fondé ſur les Principes de la Nature: N'eſt-ce pas là votre penſée?

EUDOXE.

Si vous ſçavez auſſi bien les Loix de la Pratique de l'Oeuvre, que vous me paroiſſez en comprendre la Théorie; vous n'avez pas beſoin de mes éclairciſſemens.

PYROPHILE.

Je vous demande pardon. Je ſuis bien éloigné d'être auſſi avancé que vous vous l'imaginez; ce que vous croyez être un effet d'une parfaite connoiſſance de l'Art, n'eſt qu'une facilité d'expreſſion, qui ne vient que de la lecture des Auteurs, dont

j'ai la mémoire remplie. Je suis au contraire tout prêt à déseſperer de poſſeder jamais de ſi hautes Connoiſſances, lorſque je vois que ce Philoſophe veut, comme pluſieurs autres, que celui qui aſpire à cette Science, *Connoiſſe extérieurement & intérieurement les Propriétés de toutes choſes, & qu'il pénétre dans la profondeur des Opérations de la Nature.* Dites-moi, s'il vous plaît, qui eſt l'Homme qui peut ſe flatter de parvenir à un ſçavoir d'une ſi vaſte étenduë ? 7.

EUDOXE.

Il eſt vrai que ce Philoſophe ne met point de bornes au ſçavoir de celui qui prétend à l'intelligence d'un Art ſi merveilleux : Car le Sage doit parfaitement connoître la Nature en général, & les Opérations qu'elle éxerce, tant dans le Centre de la Terre, en la génération des Minéraux, & des Métaux, que ſur la Terre, en la production des Végétaux, & des Animaux. Il doit connoître auſſi la Matiére Univerſelle, & la Matiere Particuliére & immediate, ſur laquelle la Nature opére pour la génération de tous les Eſtres. Il doit connoître enfin le rapport & la ſympatie, ainſi que l'antipatie & l'averſion naturelle, qui ſe rencontre entre toutes les choſes du Monde. Telle

étoit la Science du Grand Hermès, & des prémiers Philosophes, qui, comme lui, sont parvenus à la connoissance de cette sublime Philosophie, par la pénétration de leur Esprit, & par la force de leurs Raisonnemens. Mais depuis que cette Science a été écrite, & que la connoissance générale, dont je viens de donner une idée, se trouve dans les bons Livres; la lecture & la méditation, le bon Sens & une suffisante Pratique de la Chymie, peuvent donner presque toutes les Lumieres nécessaires, pour acquérir la connoissance de cette suprême Philosophie; si vous y ajoutez la droiture du cœur & de l'intention, qui attirent la bénédiction du Ciel sur les Opérations du Sage, sans quoi il est impossible de réüssir.

PYROPHILE.

Vous me donnez une joie très-sensible. J'ai beaucoup lû; j'ai médité encore d'avantage; je me suis éxercé dans la Pratique de la Chimie; j'ai vérifié le dire d'Artéphius, qui assure *Que celui-là ne connoît pas la Composition des Métaux, qui ignore comment il les faut détruire*, & sans cette destruction, il est impossible d'extraire l'Humidité Métallique, qui est la véritable Clef de l'Art; de sorte que je puis m'assurer d'avoir acquis la plus grau-

de partie des qualités, qui, selon vous, sont requises en celui qui aspire à ces grandes Connoissances. J'ai de plus un avantage bien particulier, c'est la bonté que vous avez de vouloir bien me faire part de vos lumieres, en éclaircissant mes doutes; permettez-moy donc de continuer, & de vous demander, sur quel fondement l'Or fait un si grand outrage à la Pierre des Philosophes, *l'appellant un Vers venimeux, & la traitant d'ennemie des Hommes, & des Métaux?* 8.

EUDOXE.

Ces expressions ne doivent pas vous paroître étranges. Les Philosophes mêmes appellent leur Pierre, *Dragon, & Serpent, qui infecte toutes choses par son venin.* Sa Substance en effet & sa Vapeur sont un Poison, que le Philosophe doit sçavoir changer en Thériaque, par la préparation, & par la cuisson. La Pierre de plus, est l'Ennemie des Métaux, puisqu'elle les détruit, & les dévore. Le Cosmopolite dit qu'il y a un Métail, & un Acier, *qui est comme l'Eau des Métaux; qui a le pouvoir de consumer les Métaux; qu'il n'y a que l'Humide Radical du Soleil & de la Lune, qui puissent lui resister.* Prenez garde cependant, de ne pas confondre ici la Pierre des Philosophes, avec

la Pierre Philosophale; parce que si la prémiére, comme un véritable Dragon, détruit, & dévore les Métaux imparfaits; la seconde, comme une souveraine Médecine, les transmuë en Métaux parfaits, & rend les parfaits plusque parfaits, & propres à parfaire les imparfaits.

PYROPHILE.

Ce que vous me dites ne me confirme pas seulement dans les Connoissances que j'ai acquises par la lecture, par la méditation, & par la pratique; mais encore me donne de nouvelles lumiéres, à l'éclat desquelles, je sens dissiper les ténébres, sous lesquelles les plus importantes Vérités Philosophiques m'ont paru voilées jusqu'à présent. Aussi je conclus par les termes de notre Auteur, Qu'il faut que les plus grands Médecins se trompent, en
9. croyant *Que la Medecine Universelle est dans l'Or vulgaire.* Faites-moi la grace de me dire ce que vous en pensez.

EUDOXE.

Il n'y a point de doute que l'Or posséde de grandes vertus, pour la conservation de la santé, & pour la guérison des plus dangereuses maladies. Le Cuivre, l'Etain, le Plomb, & le Fer sont tous les jours utilement employez par les Méde-

cins, de même que l'Argent ; parce que leur Solution, ou Décompoſition, qui manifeſte leurs propriétés, eſt plus facile, que ne l'eſt celle de l'Or. C'eſt pourquoi ; plus les préparations que les Artiſtes ordinaires en font, ont de rapport aux Principes, & à la Pratique de notre Art ; plus elles font paroître les merveilleuſes vertus de l'Or : Mais je vous dis en vérité, que ſans la connoiſſance de notre Magiſtére, qui ſeul enſeigne la deſtruction eſſentiele de l'Or, il eſt impoſſible d'en faire la Médecine Univerſelle ; mais le Sage peut la faire beaucoup plus aiſément avec l'Or des Philoſophes, qu'avec l'Or vulgaire : Auſſi voyez-vous que cet Auteur fait répondre à l'Or par la Pierre, *Qui doit bien plutôt ſe fâcher contre Dieu de ce qu'il ne lui a pas donné les avantages, dont il a bien voulu la doüer elle ſeule.*

PYROPHILE.

A cette prémiére injure que l'Or fait à la Pierre, il en ajoûte une ſeconde, *l'appellant Fugitive & Trompeuſe, qui abuſe tous ceux qui fondent en elle quelque eſperance.* Apprenez-moi, je vous prie, comment on doit ſoutenir l'innocence de la Pierre, & la juſtifier d'une calomnie de cette nature. 10

EUDOXE.

Souvenez-vous des remarques que je vous ai dèja fait faire, touchant les trois états différens de la Pierre ; & vous connoîtrez comme moi, qu'il faut qu'elle soit dans son commencement toute volatile, & par conséquent fugitive, pour être dépurée de toutes sortes de terrestréités, & réduite de l'imperfection à la perfection que le Magistére lui donne dans ses autres états : C'est pourquoy l'injure que l'Or prétend lui faire, tourne à sa louange ; d'autant que si elle n'étoit volatile & fugitive dans son commencement, il seroit impossible de lui donner à la fin la perfection, & la fixité qui lui sont nécessaires ; de sorte que si elle trompe quelqu'un, elle ne trompe que les Ignorans ; mais elle est toujours fidéle aux Enfans de la Science.

PYROPHILE.

Ce que vous me dites est une vérité constante : J'avois appris de Géber qu'il n'y avoit que les Esprits, c'est-à-dire, *les Substances volatiles, capables de pénétrer les Corps, de s'unir à eux, de les changer, de les teindre, & de les perfectionner ; lors que ces Esprits ont été dépouillez de leurs parties grossieres, & de leur humi-*

dité aduſtible. Me voilà pleinement ſatisfait ſur ce point : Mais comme je vois que la Pierre a un extrême mépris pour l'Or, & qu'elle ſe glorifie *de contenir dans* 112
ſon ſein un Or infiniment plus précieux ; faites-moi la grace de me dire, de combien de ſortes d'Or les Philoſophes reconnoiſſent.

EUDOXE.

Pour ne vous laiſſer rien à déſirer touchant la Théorie & la Pratique de notre Philoſophie, je veux vous apprendre que ſelon les Philoſophes il y a trois ſortes d'Or.

Le prémier, eſt un Or Aſtral, dont le Centre eſt dans le Soleil, qui par ſes rayons le communique en même temps que ſa lumiere, à tous les Aſtres, qui lui ſont inférieurs. C'eſt une Subſtance ignée, & une continuelle émanation de Corpuſcules ſolaires, qui, par le mouvemenr du Soleil & des Aſtres, étant dans un perpetuel flux & reflux, rempliſſent tout l'Univers ; tout en eſt pénétré dans l'étenduë des Cieux, ſur la Terre, & dans ſes entrailles : Nous reſpirons continuellement cet Or Aſtral ; ſes particules ſolaires pénétrent nos Corps & s'en éxhalent ſans ceſſe.

Le ſecond, eſt un Or Elémentaire ;

c'eſt à dire, qu'il eſt la plus pure & la plus fixe portion des Elémens, & de toutes les Subſtances, qui en ſont compoſées; de ſorte que tous les Eſtres ſublunaires des trois Genres, contiennent dans leur Centre un précieux Grain de cet Or Elémentaire.

Le troiſiéme, eſt le beau Métail, dont l'éclat & la perfection inaltérables, lui donnent un prix, qui le fait regarder de tous les Hommes, comme le ſouverain Reméde de tous les maux, & de toutes les néceſſités de la vie, & comme l'unique fondement de l'indépendance de la grandeur & de la puiſſance humaine; c'eſt pourquoy il n'eſt pas moins l'objet de la convoitiſe des plus grands Princes, que celui des ſouhaits de tous les Peuples de la Terre.

Vous ne trouverez plus de difficulté après cela, à conclure que l'Or Métallique n'eſt pas celui des Philoſophes, & que ce n'eſt pas ſans fondement, que dans la Quérelle, dont il s'agit ici, la Pierre lui reproche, qu'il n'eſt pas tel, qu'il penſe être; mais que c'eſt elle, qui cache dans ſon ſein le véritable Or des Sages, c'eſt-à-dire les deux prémiéres ſortes d'Or, dont je viens de parler: Car vous devez ſçavoir que la Pierre étant la plus pure portion des Elémens Métalliques,

fiques, après la séparation & la purification, que le Sage en a fait, il s'ensuit qu'elle est proprement l'Or de la seconde Espéce ; mais lors que cet Or parfaitement calciné, & exalté jusqu'à la netteté, & à la blancheur de la nége, a acquis par le Magistére une sympatie naturelle avec l'Or Astral, dont il est visiblement devenu le véritable Aiman, il attire, & il concentre en lui-même une si grande quantité d'Or Astral, & de particules solaires, qu'il reçoit de l'émanation continuelle qui s'en fait du Centre du Soleil, & de la Lune, qu'il se trouve dans la disposition prochaine d'être l'Or vivant des Philosophes, infiniment plus noble, & plus précieux, que l'Or Métallique, qui est un Corps sans Ame, qui ne sçauroit être vivifié, que par notre Or vivant, & par le moyen de notre Magistére.

PYROPHILE.

Combien de nuages vous dissipez dans mon esprit, & combien de Mistéres Philosophiques vous me developez tout à la fois, par les choses admirables que vous venez de me dire ! Je ne pourrai jamais vous en remercier autant que je le dois. Je vous avoüe que je ne suis plus surpris après cela, que la Pierre prétende la préférence au dessus de l'Or, & qu'elle mé-

prise son éclat, & son mérite imaginaires ; puisque la moindre partie de ce qu'elle donne aux Philosophes, vaut plus que tout l'Or du Monde. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de continuer à mon égard, comme vous avez commencé ; & faites-moi la grace de me dire comment la Pierre
12. peut se faire honneur *d'être une Matiére fluide, & non permanente*, puisque tous les Philosophes veulent qu'elle soit plus fixe que l'Or même.

EUDOXE.

Vous voyez que votre Auteur assûre que la fluidité de la Pierre tourne à l'avantage de l'Artiste ; mais il ajoute qu'il faut en même temps, que l'Artiste sçache la maniére d'extraire cette fluidité, c'est à dire cette Humidité, qui est la seule chose, dont le Philosophe a besoin, comme je vous l'ai déja dit : De sorte qu'être fluide, volatile, & non permanente, sont des qualités autant nécessaires à la Pierre dans son premier état, comme le sont la fixité & la permanance, lors qu'elle est dans l'état de sa derniére perfection : C'est donc avec raison qu'elle s'en glorifie d'autant plus justement, que cette fluidité n'empêche point qu'elle ne soit doüée d'une Ame plus fixe, que n'est l'Or : Mais je vous dis encore une fois,

que le grand sécret consiste à sçavoir la maniére de tirer l'Humidité de la Pierre. Je vous ai averti, que c'est là véritablement la plus importante Clef de l'Art. Aussi est-ce sur ce point, que le grand Hermès s'écrie ; *Bénite soit la Forme aqueuse, qui dissout les Elémens.* Heureux donc l'Artiste, qui ne connoît pas seulement la Pierre ; mais qui sçait de plus la convertir en Eau. Ce qui ne peut se faire par aucun autre moyen, que par notre Feu sécret, qui calcine, dissout, & sublime la Pierre.

PYROPHILE.

D'ou vient donc, *Qu'entre cent Artistes, il s'en trouve à peine un qui travaille avec la Pierre*, & qu'au lieu de s'attacher tous à cette seule & unique Matiére, seule capable de produire de si grandes merveilles, ils s'appliquent au contraire presque tous à des Sujets, qui n'ont aucune des Qualités essentielles, que les Philosophes attribuënt à leur Pierre ? 13.

EUDOXE.

Cela vient en prémier lieu de l'ignorence des Artistes, qui n'ont point autant de connoissance, qu'ils devroient en avoir, de la Nature, n'y de ce qu'elle est capable d'opérer en chaque chose :

Et en second lieu, cela vient d'un manque de pénétration d'esprit, qui fait qu'ils se laissent aisément tromper aux expressions équivoques, dont les Philosophes se servent, pour cacher aux Ignorans, & la Matiére & ses véritables Préparations. Ces deux grands défauts sont cause que ces Artistes prénent le change, & s'attachent à des Sujets, auxquels ils voyent quelques-unes des Qualités extérieures de la véritable Matiére Philosophique, sans faire réfléxion aux caractéres essentiels, qui la manifestent aux Sages.

PYROPHILE.

Je reconnois évidemment l'erreur de ceux qui s'imaginent que l'Or & le Mercure vulgaires sont la véritable Matiére des Philosophes; & j'en suis fort persuadé, voyant combien est foible le fondement sur lequel l'Or s'appuye, pour prétendre cet avantage au dessus de la Pierre, alleguant en sa faveur ces paroles d'Hermès, *Le Soleil est son Pere, & la Lune est sa Mere.*
14.

EUDOXE.

Ce fondement est frivole; je viens de vous faire voir ce que les Philosophes entendent, lors qu'ils attribuënt au Soleil & à la Lune les Principes de la Pierre.

Le Soleil & les Astres en sont en effet la prémiére Cause ; ils influënt à la Pierre l'Esprit & l'Ame, qui lui donnent la vie, & qui font toute son efficace. C'est pourquoi ils en sont le Pére & la Mére.

PYROPHILE.

Tous les Philosophes disent comme celuy-ci, *Que la Teinture Physique est composée d'un Souffre rouge & incombustible, & d'un Mercure clair & bien purifié :* Cette autorité est-elle plus forte, que la précédente, pour devoir faire conclure que l'Or & le Mercure sont la Matiére de la Pierre ? 15.

EUDOXE.

Vous ne devez pas avoir oublié, Que tous les Philosophes déclarent unanimement, que l'Or & les Métaux vulgaires ne sont pas leurs Métaux ; Que les leurs sont vivans ; & Que les autres sont morts, Vous ne devez pas avoir oublié non plus que je vous ay fait voir par l'autorité des Philosophes, appuyée sur les Principes de la Nature, que l'Humidité Métallique de la Pierre préparée & purifiée, contient inséparablement dans son sein le Soufre & le Mercure des Philosophes ; qu'elle est par conséquent cette seule Chose d'une seule & même Espéce, à la-

quelle on ne doit rien ajoûter ; & que le seul Mercure des Sages a son propre Soufre, par le moyen duquel il se coagule & se fixe : Vous devez donc tenir pour une vérité indubitable, que le mélange artificiel d'un Souffre, & d'un Mercure, quels qu'ils puissent être, autres que ceux qui sont naturellement dans la Pierre, ne sera jamais la véritable Confection Philosophique.

PYROPHILE.

Mais *cette grande amitié naturelle qui*
16. *est entre l'Or & le Mercure, & l'union qui s'en fait si aisement*, ne sont-ce pas des preuves, que ces deux Substances doivent se convertir par une Digestion convenable, en une parfaite Teinture ?

EUDOXE.

Rien n'est plus absurde que cela : car quand tout le Mercure, qu'on mêleroit avec l'Or, se convertiroit en Or ; ce qui est impossible ; ou que tout l'Or se convertiroit en Mercure, ou bien en une moyenne Substance, il ne se trouveroit jamais plus de Teinture Solaire dans cette Confection, qu'il y en avoit dans l'Or, qu'on auroit mêlé avec le Mercure : Et par conséquent elle n'auroit aucune vertu tingeante, ni aucune puissance multipli-

cative. Outre qu'on doit tenir pour constant, qu'il ne se fera jamais une parfaite union de l'Or & du Mercure ; & que ce fugitif Compagnon abandonnera l'Or aussi-tôt qu'il se sentira pressé par l'action du feu.

PYROPHILE.

Je ne doute en aucune maniére de ce que vous venez de me dire ; c'est là le sentiment conforme à l'expérience des plus solides Philosophes, qui se déclarent ouvertement contre l'Or & le Mercure vulgaires : Mais il me vient en même temps un scrupule, sur ce qu'étant vrai que les Philosophes ne disent jamais moins la vérité, que lors qu'ils l'expliquent ouvertement, ne pourroient ils pas, touchant l'exclusion évidente de l'Or, abuser ceux qui prennent leurs paroles à la lettre ? ou bien doit on tenir pour assûré, comme dit cet Auteur, *Que les Philosophes ne manifestent leur Art, que lorsqu'il se servent de Similitudes, de Figures & de Paraboles ?* 170

EUDOXE.

Il y a bien de la différence, entre déclarer positivement, que telle ou telle Matiére n'est pas le véritable Sujet de l'Art, comme ils font touchant l'Or & le Mercu-

re ; & donner à connoître sous des Figures & des Allégories, les plus importants Sécrets, aux Enfans de la Science, qui ont l'avantage de voir clairement les Vérités Philosophiques, à travers les voiles énigmatiques, dont les Sages sçavent les couvrir. Dans le premier cas, les Philosophes disent négativement la vérité sans équivoque ; mais lorsqu'ils parlent affirmativement, & clairement sur ce sujet, on peut conclure, que ceux qui s'attacheront aux sens litteral de leurs paroles, seront indubitablement trompez. Les Philosophes n'ont point de moyen plus assuré, pour cacher leur Science à ceux qui en sont indignes, & la manifester aux Sages, que de ne l'expliquer que par des Allégories dans les points essentiels de leur Art ; c'est ce qui fait dire à Artéphius, Que *cet Art est entiérement Cabalistique*, pour l'intelligence duquel, on a besoin d'une espéce de révélation, la plus grande pénétration d'esprit, sans le secours d'un fidéle Ami, qui posséde ces grandes Lumiéres, n'étant pas suffisante pour démêler le vrai d'avec le faux : Aussi est-il comme impossible, qu'avec le seul secours des Livres, & du travail, on puisse parvenir à la connoissance de la Matiére, & encore moins à l'intelligence d'une Pratique si singuliére, toute simple, toute

toute naturelle, & toute facile qu'elle puisse être.

PYROPHILE.

Je reconnois par ma propre expérience, combien est nécessaire le secours d'un véritable Ami, tel que vous l'êtes. Au défaut dequoi il me semble que les Artistes, qui ont de l'esprit, du bon sens, & de la probité, n'ont point de meilleur moyen, que de conférer souvent ensemble, tant sur les lumiéres qu'ils tirent de la lecture des bons Livres, que sur les Découvertes qu'ils font par leur travail; afin que de la diversité & du chocq, pour ainsi dire, de leurs différens sentimens, il naisse de nouvelles étincelles de clarté, à la faveur desquelles ils puissent porter leurs Découvertes, jusqu'au dernier terme de cette sécrete Science. Je ne doute pas que vous n'approuviez mon opinion : mais comme je sçai que plusieurs Artistes traittent de vision & de paradoxe le sentiment des Auteurs, qui soutiennent avec celui-ci, *Qu'on doit chercher la perfection dans les choses imparfaites*, je vous ferai extrêmement obligé, si vous voulez bien me dire votre sentiment sur un point, qui me paroît d'une grande conséquence. 18.

EUDOXE.

Vous êtes dèja perſuadé de la ſincérité, & de la bonne foi de votre Auteur ; vous devez d'autant moins la revoquer en doute ſur ce point, qu'il s'accorde avec les véritables Philoſophes ; & je ne ſçaurois mieux vous prouver la vérité de ce qu'il dit ici, qu'en me ſervant de la même raiſon qu'il en donne, après le ſçavant Raimond Lulle. Car il eſt conſtant que la Nature s'arrête à ſes Productions, lors qu'elle les a conduites juſqu'à l'état, & à la perfection qui leur convient : Par éxemple, lors que d'une Eau Minérale, très-claire & très-pure, teinte par quelque portion de Souffre Métallique, la Nature produit une Pierre précieuſe, elle en demeure là, comme elle fait, lors que dans les entrailles de la Terre, elle a formé de l'Or, avec l'Eau Mercurielle, Mére de tous les Métaux, impregnée d'un pur Souffre Solaire : De ſorte que comme il n'eſt pas poſſible de rendre un Diamant, ou un Rubis, plus précieux qu'il n'eſt en ſon eſpéce ; de même il n'eſt pas au pouvoir de l'Artiſte, je dis bien plus, il n'eſt pas au pouvoir même de la Nature, de pouſſer l'Or à une plus grande perfection que celle qu'elle luy a donnée : Le ſeul Philoſophe eſt capable de porter

la Nature depuis une imperfection indéterminée, jusqu'à la plusque-perfection. Il est donc nécessaire que notre Magistére produise quelque chose de plusque-parfait ; & pour y parvenir, le Sage doit commencer par une chose imparfaite, laquelle étant dans le chemin de la perfection, se trouve dans la disposition naturelle à être portée jusqu'à la plusque-perfection, par le secours d'un Art tout divin, qui peut aller au delà du terme limité de la Nature : Et si notre Art ne pouvoit rendre un Sujet plusque-parfait, on ne pourroit non plus rendre parfait, ce qui est imparfait, & toute notre Philosophie seroit une pure vanité.

PYROPHILE.

Il n'y a personne qui ne doive se rendre à la solidité de vos raisonnemens : mais ne diroit-on pas que cet Auteur se contredit ici manifestement, lors qu'il fait dire à la Pierre, que le Mercure commun (quelque bien purgé qu'il puisse être) n'est pas le Mercure des Sages ; par aucune autre raison, sinon *à cause qu'il est imparfait* ; puisque selon lui, s'il 19.
étoit parfait, on ne devroit pas chercher en lui la perfection.

EUDOXE.

Prenez bien garde à ceci, & concevez bien, que si le Mercure des Sages a été élevé par l'Art d'un état imparfait, à un état parfait, cette perfection n'est pas de l'ordre de celle, à laquelle la Nature s'arrête dans la production des choses, selon la perfection de leurs Espéces, telle qu'est celle du Mercure vulgaire ; mais au contraire, la perfection que l'Art donne au Mercure des Sages, n'est qu'un état moyen, une disposition, & une puissance, qui le rend capable d'être porté par la continuation de l'Oeuvre, jusqu'à l'état de la plusque-perfection, qui lui donne la faculté, par l'accomplissement du Magistére, de perfectionner ensuite les Imparfaits.

PYROPHILE.

Ces raisons, toutes abstraites qu'elles sont, ne laissent pas d'être sensibles, & de faire impression sur l'esprit ; pour moi, je vous avoüe que j'en suis entiérement convaincu : Ayez la bonté, je vous prie, de ne pas vous rebuter de la continuation de mes demandes. Notre Auteur assûre que l'erreur, dans laquelle les Artistes tombent, en prenant l'Or & le Mercure vulgaires, pour la véritable Matiére

de la Pierre, abusez en cela par le Sens littéral des Philosophes, *est la grande pierre d'achopement d'un millier de Personnes*; pour moi, je ne sçai comment, avec la lecture & le bon sens, on peut s'attacher à une opinion, qui est si visiblement condamnée par les meilleurs Philosophes. 20.

EUDOXE.

Cela est pourtant ainsi. Les Philosophes ont beau recommander qu'on ne se laisse pas tromper au Mercure, ni même à l'Or vulgaires; la plûpart des Artistes s'y attachent néanmoins opiniâtrément, & souvent après avoir travaillé inutilement pendant le cours de plusieurs années, sur des Matiéres étrangéres, reconnoissent enfin la faute qu'ils ont faite; ils viennent cependant à l'Or & au Mercure vulgaires, dans lesquels ils ne trouvent pas mieux leur compte. Il est vrai qu'il y a des Philosophes, qui paroissant d'ailleurs fort sincéres, jettent néanmoins les Artistes dans cette erreur; soutenant fort sérieusement, que ceux qui ne connoissent pas l'Or des Philosophes, pourront toutesfois le trouver dans l'Or commmun, cuit avec le Mercure des Philosophes. Philaléthe est de ce sentiment; il assûre que le Trévisan, Zachaire, & Flamel ont suivi cette voie; il ajoûte cependant *Qu'elle*

n'eſt pas la véritable voie des Sages ; quoi qu'elle conduiſe à la même fin. Mais ces aſſûrances, toutes ſincéres qu'elles paroiſſent, ne laiſſent pas de tromper les Artiſtes ; leſquels voulant ſuivre le même Philaléthe, dans la purification & l'animation, qu'il enſeigne, du Mercure commun, pour en faire le Mercure des Philoſophes, (ce qui eſt une erreur très-groſſiére ſous laquelle il a caché le ſécret du Mercure des Sages) entreprenent ſur ſa parole un Ouvrage très-pénible & abſolument impoſſible ; auſſi, après un long travail, plein d'ennuis & de dangers, ils n'ont qu'un Mercure un peu plus impur, qu'il n'étoit auparavant, au lieu d'un Mercure animé de la Quinteſſence Céleſte : Erreur déplorable, qui a perdu & ruiné, & qui ruinera encore un grand nombre d'Artiſtes.

PYROPHILE.

C'eſt un grand avantage de pouvoir ſe faire ſage aux dépens d'autrui : pour moi, je tâcherai de profiter de cette erreur, en ſuivant les bons Philoſophes, & en me conduiſant ſelon les lumiéres que vous me faites la grace de me donner. Une des choſes qui contribuë le plus à l'aveuglement des Artiſtes, qui s'attachent à l'Or & au Mercure, eſt le dire commun des Philoſophes ; ſçavoir, que

leur Pierre est composée de Mâle & de Fémelle ; que l'Or tient lieu de Mâle, selon eux, & le Mercure de Fémelle : Je sçai bien, (ainsi que le dit mon Auteur) *Qu'il n'en est pas de même avec les Métaux, qu'avec les choses qui ont vie :* Cependant je vous ferai sensiblement obligé, si vous voulez bien avoir la bonté de m'expliquer en quoi consiste cette différence. 21.

EUDOXE.

C'est une vérité constante, que la Copulation du Mâle & de la Fémelle est ordonnée de la Nature, pour la génération des Animaux ; mais cette union du Mâle & de la Fémelle, pour la production de l'Elixir, ainsi que pour celle des Métaux, est purement allégorique, & n'est non plus nécessaire, que pour la production des Végétaux, dont la Semence contient seule tout ce qui est requis pour la germination, l'accroissement, & la multiplication des Plantes. Vous remarquerez donc que la Matiére Philosophique, ou le Mercure des Philosophes, est une véritable Sémence, laquelle bien qu'homogéne en sa Substance, ne laisse pas d'être d'une double nature ; c'est à dire, qu'elle participe également de la nature du Souffre, & de celle du Mercure Métalliques, intimement & inséparablement unis, dont

l'un tient lieu de Mâle, & l'autre de Fémelle : C'eſt pourquoi les Philoſophes l'appellent Hermaphrodite ; c'eſt à dire, qu'elle eſt doüée des deux Séxes ; en ſorte que ſans qu'il ſoit beſoin du mélange d'aucune autre choſe, elle ſuffit ſeule pour produire l'Enfant Philophique, dont la Famille peut être multipliée à l'infini ; de même qu'un Grain de bled pourroit, avec le temps, & la culture, en produire une aſſez grande quantité pour enſemencer un vaſte Champ.

PYROPHILE.

Si ces merveilles ſont auſſi réelles, qu'elles ſont vrai-ſemblables, on doit avoüer que la Science, qui en donne la connoiſſance, & qui en enſeigne la Pratique, eſt preſque ſurnaturelle, & divine : Mais pour ne pas m'écarter de mon Auteur, dites-moi, je vous prie, ſi la Pierre n'eſt pas bien hardie de ſoutenir hautement, & ſans en alleguer des raiſons bien-pertinentes, *Que ſans elle il eſt impoſſible de faire aucun*
22. *Or, ni aucun Argent, qui ſoient véritables.* L'Or lui diſpute cette qualité, appuyé ſur des raiſons, qui ont beaucoup de vrai-ſemblance ; & il lui met devant les yeux ſes grandes défectuoſités, comme d'être une Matiére craſſe, impure, & venimeuſe ; & que lui au contraire eſt une

Substance pure & sans défauts : De manière qu'il me semble, que cette haute prétention de la Pierre, combatuë par des raisons, qui ne paroissent pas être sans fondement, méritoit bien d'être soutenuë, & prouvée par de fortes raisons.

EUDOXE.

Ce que j'ai dit ci-devant est plus que suffisant pour établir la prééminence de la Pierre au dessus de l'Or, & de toutes les choses créées. Si vous y prenez garde, vous reconnoîtrez que la force de la vérité est si puissante, que l'Or, en voulant décrier la Pierre, par les deffauts qu'elle a en sa naissance, établit, sans y penser, sa supériorité, par la plus solide des raisons, que la Pierre puisse alléguer elle-même en sa faveur. La voici.

L'Or avouë, & reconnoît que la Pierre fonde son droit de prééminence sur ce *qu'elle est une chose universelle.* En faut-il 23.
d'avantage pour la condamnation de l'Or, & pour l'obliger de céder à la Pierre ? Vous n'ignorez pas de combien la Matiére Universelle est au dessus de la Matiére Particuliére. Vous venez de voir que la Pierre est la plus pure portion des Elémens Métalliques, & que par conséquent elle est la Matiére prémiére du Genre Minéral & Métallique, & que lors que cette même

Matiére a été animée & fécondée par l'union naturelle, qui s'en fait avec la Matiére purement universelle, elle devient la Pierre végétable, seule capable de produire tous les grands effets, que les Philosophes attribuënt aux trois Médecines des trois Genres. Il n'est pas besoin de plus fortes raisons pour débouter, une fois pour toutes, l'Or & le Mercure vulgaires, de leurs prétentions imaginaires : L'Or & le Mercure, & toutes les autres Substances particuliéres, dans lesquelles la Nature finit ses Opérations, soit qu'elles soient parfaites, soit qu'elles soient absolument imparfaites, sont entiérement inutiles, ou contraires à notre Art.

PYROPHILE.

J'en suis tout convaincu ; mais je connois plusieurs Personnes, qui traittent la Pierre de ridicule, de vouloir disputer d'ancienneté avec l'Or. Cet Auteur-ci soutient ce même Paradoxe, & reprend l'Or sur ce qu'il perd le respect à la Pierre, en donnant un démenti *à celle qui est plus*
24. *âgée que lui*. Cependant comme la Pierre tire son origine des Métaux, il me paroît difficile de comprendre le fondement de son ancienneté.

EUDOXE.

Il n'eſt pas bien malaiſé de vous ſatisfaire là deſſus : Je m'étonne même que vous ayez formé ce doute. La Pierre eſt la prémiére Matiére des Métaux, par conſéquent elle eſt devant l'Or, & devant tous les Métaux : Et ſi elle en tire ſon origine, ou ſi elle naît de leur deſtruction, ce n'eſt pas à dire qu'elle ſoit une production poſtérieure aux Métaux ; mais au contraire elle leur eſt antérieure, puis qu'elle eſt la Matiére dont tous les Métaux ont été formez. Le ſecret de l'Art conſiſte à ſçavoir extraire des Métaux cette prémiére Matiére, ou ce Germe Métallique, qui doit végéter par la fécondité de l'Eau de la Mer Philoſophique.

PYROPHILE.

Me voilà convaincu de cette vérité, & je trouve que l'Or n'eſt pas excuſable de manquer de reſpect pour ſon Aînée, qui a dans ſon parti les plus anciens & les plus grands Philoſophes. Hermès, Platon, Ariſtote ſont dans ſes interêts. Perſonne n'ignore qu'ils ne ſoient, ſur cette diſpute, des Juges irrécuſables. Permettez-moi ſeulement de vous faire une queſtion ſur chacun des paſſages de ces Philoſophes, que la Pierre a citez ici, pour prouver par leur

autorité, qu'elle eſt la ſeule & véritable Matiére des Sages.

Le paſſage de la Table-d'Emeraude du grand Hermès prouve l'excellence de la Pierre, en ce qu'il fait voir que la Pierre eſt doüée de deux natures, ſçavoir de celle des Eſtres ſupérieurs, & de celle des Eſtres inférieurs; & que ces deux natures, toutes ſemblables, ont une ſeule & même origine: De ſorte que nous devons conclure, qu'étant parfaitement unies en la Pierre, elles compoſent un tiers Eſtre d'une vertu inéfable: Mais je ne ſçai ſi vous ſerez de mon ſentiment, touchant la Traduction de ce paſſage & le Commentaire d'Hortulanus. On lit après ces mots:
25. *Ce qui eſt en bas eſt comme ce qui eſt en haut; & ce qui eſt en haut eſt comme ce qui eſt en bas.* On lit (dis-je) *pour faire les Miracles d'une ſeule choſe.* Pour moi, je trouve que l'Original Latin a tout un autre ſens: Car le *Quibus*, qui fait la liaiſon des derniéres paroles avec les précédentes, veut dire que *par ces choſes* (c'eſt à dire par l'union de ces deux Natures) *on fait les Miracles d'une ſeule choſe.* Le *pour*, dont le Traducteur, & le Commentateur ſe ſont ſervis, détruit le ſens & la raiſon d'un paſſage, qui eſt de lui-même fort juſte, & fort intelligible. Dites-moi, s'il vous plait, ſi ma remarque eſt bien fondée.

EUDOXE.

Non seulement votre remarque est fort juste ; mais encore elle est très-importante. Je vous avouë que je n'y avois jamais fait réfléxion ; vous faites en ceci mentir le Proverbe, vû que le Disciple s'éléve au dessus du Maître. Mais, comme j'avois lû la Table-d'Emeraude plus souvent en Latin, qu'en François, le défaut de la Traduction & du Commentaire ne m'avoit point causé d'obscurité, comme elle peut faire à ceux, qui ne lisent qu'en François ce Sommaire de la sublime Philosophie d'Hermès. En effet la Nature supérieure, & la Nature inférieure ne sont pas semblables, pour opérer des Miracles ; mais c'est parce qu'elles sont semblables, qu'on peut par elles faire les Miracles d'une seule chose. Vous voyez donc que je suis tout à fait de votre sentiment.

PYROPHILE.

Je me sçai bon gré de ma remarque : je doutois qu'elle pût mériter votre approbation ; & je m'assûre après cela, que les Enfans de la Science me sçauront aussi quelque gré d'avoir tiré de vous sur ce sujet un éclaircissement, qui satisfera sans doute les Disciples du grand Hermès. On ne doute pas que le sçavant Aristote n'ait

parfaitement connu le grand Art. Ce qu'il en a écrit, en eſt une preuve certaine : auſſi dans cette diſpute la Pierre ſçait ſe prévaloir de l'autorité de ce grand Philoſophe, par un paſſage qui contient ſes plus ſinguliéres & plus ſurprenantes qualités. Ayez, s'il vous plaît la bonté de me dire comment vous entendez celles-ci :

26. *Elle s'épouſe elle même ; elle s'engroſſe elle même ; elle naît d'elle même.*

EUDOXE.

La Pierre s'épouſe elle même ; en ce que dans ſa prémiére génération, c'eſt la Nature ſeule, aidée par l'Art, qui fait la parfaite union des deux Subſtances, qui lui donne l'Eſtre, de laquelle reſulte en même temps la dépuration eſſentielle du Souffre & du Mercure Métalliques. Union & épouſailles ſi naturelles, que l'Artiſte, qui y prête la main, en y apportant les diſpoſitions requiſes, ne ſçauroit en faire une démonſtration par les Régles de l'Art ; puis qu'il ne ſçauroit même bien comprendre le Miſtére de cette union.

La Pierre s'engroſſe elle même ; lors que l'Art, continuant d'aider la Nature par des moyens tout naturels, met la Pierre dans la diſpoſition qui lui convient, pour s'imprégner elle même de la Semence Aſtrale, qui la rend féconde, & multiplicative de ſon Eſpéce.

La Pierre naît d'elle même ; parce qu'après s'être épouſée, & engroſſée elle-même, l'Art ne faiſant autre choſe que d'aider la Nature, par la continuation d'une chaleur néceſſaire à la génération, elle prend une nouvelle naiſſance d'elle-même, tout de même que le Phénix renaît de ſes cendres : Elle devient le Fils du Soleil, la Médecine Univerſelle de tout ce qui a vie, & le véritable Or vivant des Philoſophes, qui par la continuation du ſecours de l'Art, & du miniſtére de l'Artiſte, acquiert en peu de tems le Diadême Royal, & la puiſſance ſouveraine ſur tous ſes Fréres.

PYROPHILE.

Je conçois fort bien, que ſur ces mêmes Principes, il n'eſt pas difficile de comprendre toutes les autres Qualités, qu'Ariſtote attribuë à la Pierre, comme *de ſe tüer elle-même ; de reprendre vie d'elle même ; de ſe reſoudre d'elle même dans ſon propre ſang, de ſe coaguler de nouveau avec lui*, & d'acquérir enfin toutes les propriétés de la Pierre Philoſophale. Je ne trouve même plus de difficultés après cela dans le paſſage de Platon. Je vous prie toutesfois de vouloir bien me dire ce que cet Ancien entend, avec tous ceux qui l'ont ſuivi, ſçavoir, *Que la Pierre a un Corps*, 27.

une Ame, & un Esprit, & que toutes choses sont d'elle, par elle, & en elle.

EUDOXE.

Platon auroit dû, dans l'ordre naturel, passer devant Aristote, qui étoit son Disciple, & duquel il est vrai-semblable qu'il avoit apris la Philosophie sécrete, dont il vouloit bien qu'Alexandre le Grand le crût parfaitement instruit, si on en juge par quelques endroits des Ecrits de ce Philosophe; mais cet ordre est peu important, & si vous éxaminez bien le passage de Platon, & celuy d'Aristote, vous ne les trouverez pas beaucoup différens dans le sens. Pour satisfaire néanmoins à la demande que vous me faites, je vous dirai seulement que la Pierre a un Corps, puisqu'elle est, ainsi que je vous l'ai dit ci-devant, une Substance toute Métallique, qui lui donne le poids: Qu'elle a une Ame, qui est la plus pure Substance des Elémens, dans laquelle consiste sa fixité, & sa permanance: Qu'elle a un Esprit, qui fait l'union de l'Ame avec le Corps: Il lui vient particuliérement de l'influence des Astres, & il est le véhicule des Teintures. Vous n'aurez pas non plus beaucoup de peine à concevoir, que *toutes choses sont d'elle, par elle, & en elle;* puisque vous avez déja vû que la Pierre n'est pas seulement

ment la prémiére Matiére de tous les Estres, contenus sous le Genre Minéral, & Métallique ; mais encore qu'elle est unie à la Matiére Universelle, dont toutes choses ont pris naissance ; & c'est là le fondement des derniers attributs, que Platon donne à la Pierre.

PYROPHILE.

Comme je vois que la Pierre ne s'attribuë pas seulement les Propriétés Universelles, mais qu'elle prétend aussi, *Que le succès que quelques Artistes ont eu dans certains Procedès particuliers, soit uniquement venu d'elle ;* Je vous avouë que j'ai quelque peine à comprendre comment cela s'est pû faire. 28.

EUDOXE.

Ce Philosophe l'explique toutes-fois assez clairement. Il dit que quelques Artistes, qui ont connu imparfaitement la Pierre, & qui n'ont sçû qu'une partie de l'Oeuvre, ayant cependant travaillé avec la Pierre, & trouvé le moyen d'en séparer son Esprit, qui contient sa Teinture, sont venus à bout d'en communiquer quelques parties à des Métaux imparfaits, qui ont affinité avec la Pierre ; mais que pour n'avoir pas eu une connoissance entiére de ses vertus, ni de la maniére de travailler avec

elle, leur travail ne leur a pas apporté une grande utilité ; outre que le nombre de ces Artiſtes eſt aſſûrement très-petit.

PYROPHILE.

Il eſt naturel de conclure par ce que vous venez de me dire, qu'il y a des Perſonnes qui ont la Pierre entre les mains, ſans connoître toutes ſes vertus, ou bien, s'ils les connoiſſent, ils ne ſçavent pas comment on doit travailler avec elle, pour réuſſir dans le grand Oeuvre, & que cette ignorance eſt cauſe que leur travail n'a aucun ſuccès. Je vous prie de me dire ſi cela eſt ainſi.

EUDOXE.

Sans doute, pluſieurs Artiſtes ont la Pierre en leur poſſeſſion ; les uns la mépriſent, comme une choſe vile ; les autres l'admirent, à cauſe des caractéres en quelque façon ſurnaturels, qu'elle apporte en naiſſant, ſans connoitre cependant tout ce qu'elle vaut. Il y en a enfin qui n'ignorent pas, quel eſt le véritable Sujet de la Philoſophie ; mais les Opérations que les Enfans de l'Art doivent faire ſur ce noble Sujet, leur ſont entiérement inconnuës ; par ce que les Livres ne les enſeignent pas, & que tous les Philoſophes cachent cet Art admirable, qui convertit la

Pierre en Mercure des Philosophes, & qui aprend à faire de ce Mercure la Pierre Philosophale. Cette prémiére Pratique est l'Oeuvre sécret, touchant lequel les Sages ne s'énoncent que par des Allégories, & par des Enigmes impénétrables, ou bien ils n'en parlent point du tout. C'est là, comme j'ai dit, la grande Pierre d'achopement, contre laquelle presque tous les Artistes trébuchent.

PYROPHILE.

Heureux ceux qui possédent ces grandes Connoissances! Pour moi, je ne puis me flatter d'être arrivé à ce point; je ne suis qu'en peine de sçavoir comment je pourrai assez vous remercier de m'avoir donné tous les éclairciſſemens, que je pouvois raisonnablement souhaiter de vous, sur les endroits les plus essentiels de cette Philosophie, ainsi que sur tous les autres, touchant lesquels vous avez bien voulu répondre à mes questions. Je vous prie instamment, de ne pas vous lasser, j'en ay encore quelques-unes à vous faire, qui me paroissent d'une très-grande conséquence. Ce Philosophe assûre que l'erreur de ceux qui ont travaillé avec la Pierre, & qui n'y ont pas réüssi, est venuë *de ce qu'ils n'ont pas connu l'origine d'où viennent les Teintures.* Si la Source de cette Fontaine Phi- 29.

losophique est si sécrete, & si difficile à découvrir; il est constant qu'il y a bien des Gens trompez; car ils croyent tous généralement que les Métaux, & les Minéraux, & particuliérement l'Or, contiennent dans leur Centre cette Teinture, capable de transmuer les Métaux imparfaits.

EUDOXE.

Cette Source d'Eau vivifiante *est devant les yeux de tout le monde*, dit le Cosmopolite, *& peu de Gens la connoissent.* L'Or, l'Argent, les Métaux, & les Minéraux ne contiennent point une Teinture multiplicative jusqu'à l'infini; il n'y a que les Métaux vivants des Philosophes, qui ayent obtenu de l'Art & de la Nature, cette faculté multiplicative : Mais aussi, il n'y a que ceux qui sont parfaitement éclairez dans les Misléres Philosophiques, qui connoissent la véritable origine des Teintures. Vous n'êtes pas du nombre de ceux qui ignorent, où les Philosophes puisent leurs Trésors, sans crainte d'en tarir la Source. Je vous ai dit clairement, & sans ambiguité, que le Ciel & les Astres, mais particuliérement le Soleil & la Lune, sont le Principe de cette Fontaine d'Eau vive, seule propre à opérer toutes les merveilles que vous sçavez. C'est ce qui fait dire au Cosmopolite dans son Enigme,

que dans l'Isle délicieuse, dont il fait la description, il n'y avoit point d'eau; que toute celle qu'on s'efforçoit d'y faire venir, par machines, & par artifices, *étoit ou inutile, ou empoisonnée, excepté celle, que peu de personnes sçavoient extraire des rayons du Soleil, ou de la Lune.* Le moyen de faire décendre cette Eau du Ciel, est certes merveilleux; il est dans la Pierre, qui contient l'Eau centrale, laquelle est véritablement une seule & même chose avec l'Eau Céleste; mais le sécret consiste à sçavoir convertir la Pierre en un Aiman, qui attire, embrasse, & unisse à soi cette Quintessence Astrale, pour ne faire ensemble qu'une seule Essence, parfaite & plusque-parfaite, capable de donner la perfection aux Imparfaits, après l'accomplissement du Magistére.

PYROPHILE.

Que je vous ai d'obligations, de vouloir bien me réveler de si grands Mistéres, à la connoissance desquels je ne pouvois jamais espérer de parvenir, sans le secours de vos lumiéres! Mais puisque vous trouvez bon que je continuë, permettez-moi, s'il vous plaît, de vous dire, que je n'avois point vû jusqu'ici un Philosophe, qui eût aussi préciſément déclaré que fait celui-ci, qu'il falloit donner une Femme à la

30. Pierre, la faisant parler de cette sorte. *Si ces Artistes avoient porté leur recherche plus loin, & qu'ils eûssent examiné quelle est la Femme, qui m'est propre ; qu'ils l'eûssent cherchée, & qu'ils m'eûssent unie à elle ; c'est alors que j'aurois pû teindre mille-fois davantage.* Bien que je m'apperçoive en général que ce passage a une entiére relation avec le précédent ; je vous avouë néanmoins que cette expression, d'une Femme convenable à la Pierre, ne laisse pas de m'embarrasser.

EUDOXE.

C'est beaucoup cependant, que vous connoissiez dèja de vous-même, que ce passage a de la connéxité avec celui que je viens de vous expliquer ; c'est-à-dire, que vous jugez bien, que la Femme qui est propre à la Pierre, & qui doit lui être unie, est cette Fontaine d'Eau vive, dont la Source toute Céleste, qui a particuliérement son Centre dans le Soleil, & dans la Lune, produit ce clair & précieux Ruisseau des Sages, qui coule dans la Mer des Philosophes, laquelle environne tout le Monde ; ce n'est pas sans fondement, que cette divine Fontaine est appellée par cet Auteur la Femme de la Pierre ; quelques-uns l'ont représentée sous la forme d'une Nymple Céleste ; quelques autres lui don-

nent le nom de la chaſte Diane, dont la pureté & la virginité n'eſt point ſouillée par le lien ſpirituel qui l'unit à la Pierre; en un mot, cette Conjonction magnétique eſt le Mariage magique du Ciel avec la Terre, dont quelques Philoſophes ont parlé; de ſorte que la Source féconde de la Teinture Phiſique, qui opére de ſi grandes merveilles, prend naiſſance de cette union conjugale toute miſtérieuſe.

PYROPHILE.

Je reſſens avec une ſatisfaction indicible tout l'effet des lumiéres, dont vous me faites part; & puiſque nous ſommes ſur ce point, permettez-moi, je vous prie, de vous faire une queſtion, qui pour être hors du Texte de cet Auteur, ne laiſſe pas d'être eſſentielle à ce ſujet. Je vous ſupplie de me dire, ſi le Mariage magique du Ciel avec la Terre, ſe peut faire en tout temps; ou s'il y a des Saiſons dans l'année, qui ſoient plus convenables les unes que les autres, à célébrer ces Nopces Philoſophiques.

EUDOXE.

J'en ſuis venu trop avant, pour vous refuſer un éclairciſſement ſi néceſſaire, & ſi raiſonnable. Pluſieurs Philoſophes ont marqué la Saiſon de l'année, qui eſt la plus

propre à cette Opération. Les uns n'en ont point fait de miſtére ; les autres, plus réſervez, ne ſe ſont expliquez ſur ce point que par des Paraboles. Les prémiers ont nommé le mois de Mars, & le Printemps. Zachaire, & quelques autres Philoſophes diſent, qu'ils commencérent l'Oeuvre à Pâques, & qu'ils la finirent heureuſement dans le cours de l'année. Les autres ſe contentent de repréſenter le Jardin des Heſpérides émaillé de fleurs, & particuliérement de Violettes & de Hyacinthes, qui ſont les prémiéres productions du Printemps. Le Coſmopolite, plus ingenieux que les autres, pour indiquer que la Saiſon la plus propre au travail Philoſophique, eſt celle dans laquelle tous les Eſtres vivans, ſentitifs, & végétables, paroiſſent animez d'un feu nouveau, qui les porte réciproquement à l'amour, & à la multiplication de leur Eſpéce; dit que *Vénus eſt la Déeſſe de cette Iſle charmante*, dans laquelle il vit à découvert tous les Miſtéres de la Nature: mais pour marquer plus préciſément cette Saiſon, il dit qu'on voyoit paître dans la prairie *des Beliers, & des Tauraux, avec deux jeunes Bergers*, exprimant clairement dans cette ſpirituelle Allégorie, les trois mois du Printems, par les trois Signes Céleſtes qui leur répondent, *Aries, Taurus, & Gemini.*

PYROPHILE.

PYROPHILE.

Je suis ravi de ces interprétations. Ceux qui sont plus éclairez que je ne suis dans ces Mistéres, ne feront peut-être pas autant de cas que je fais, du dénoûment de ces Enigmes, dont le Sens toutes fois a été, jusqu'à présent, impénétrable à plusieurs de ceux, qui croyent d'ailleurs entendre fort bien les Philosophes. Je suis persuadé qu'on doit compter pour beaucoup un pareil éclaircissement, capable de faire voir clair dans d'autres obscurités plus importantes : En effet, peu de Personnes s'imaginoient, que les Violettes & les Hyacintes de d'Espagnet ; & les Bêtes à cornes du Jardin des Hesperides ; le Ventre & la Maison du Bélier du Cosmopolite, & de Philaléthe ; l'Isle de la Déesse Vénus ; les deux Pasteurs, & le reste que vous venez de m'expliquer, signifiassent la Saison du Printemps. Je ne suis pas le seul, qui dois vous rendre mille graces, d'avoir bien voulu développer ces Mistéres ; je suis assûré qu'il se trouvera dans la suite des temps un grand nombre d'Enfans de la Science, qui béniront votre mémoire, pour leur avoir ouvert les yeux sur un point, qui est plus essentiel à ce grand Art, qu'ils ne se le seroient imaginé.

EUDOXE.

Vous avez raiſon, en ce qu'on ne peut s'aſſûrer d'entendre les Philoſophes, à moins qu'on n'ait une entiére intelligence des moindres choſes, qu'ils ont écrites. La connoiſſance de la Saiſon propre à travailler au commencement de l'Oeuvre, n'eſt pas de petite conſéquence. En voici la raiſon fondamentale. Comme le Sage entreprend de faire par notre Art une choſe, qui eſt au deſſus des forces ordinaires de la Nature, comme d'amolir une pierre, & de faire végéter un Germe Métallique; il ſe trouve indiſpenſablement obligé d'entrer par une profonde méditation dans le plus ſécret intérieur de la Nature, & de ſe prévaloir des moyens ſimples, mais efficaces, qu'elle lui en fournit: Or vous ne devez pas ignorer que la Nature, dès le commencement du Printemps, pour ſe renouveller, & mettre toutes les Semences, qui ſont au ſein de la Terre, dans le mouvement qui eſt propre à la végétation, impregne tout l'Air qui environne la Terre, d'un Eſprit mobile, & fermentatif, qui tire ſon origine du Pére de la Nature: C'eſt proprement un Nitre ſubtil, qui fait la fécondité de la Terre, dont il eſt l'Ame, & que le Coſmopolite appelle *le Sel-pétre des Philoſophes.* C'eſt donc

dans cette féconde Saiſon, que le ſage Artiſte, pour faire germer ſa Semence Métallique, la cultive, la rompt, l'humecte, l'aroſe de cete prolifique Roſée, & lui en donne à boire autant que le poids de la Nature le requiert: De cette ſorte, le Germe Philoſophique, concentrant cet Eſprit dans ſon ſein, en eſt animé & vivifié, & aquiert les propriétés, qui lui ſont eſſentieles, pour devenir la Pierre végétable & multiplicative. J'eſpére que vous ſerez ſatisfait de ce raiſonnement, qui eſt fondé ſur les Loix & ſur les Principes de la Nature.

PYROPHILE.

Il eſt impoſſible qu'on puiſſe l'être plus que je le ſuis; vous me donnez des lumiéres, que les Philoſophes ont cachées ſous un voile impénétrable, & vous me dites des choſes ſi importantes, que je pouſſerois volontiers mes queſtions plus loin, pour profiter de la bonté que vous avez de ne me rien déguiſer; mais pour ne pas en abuſer, je reviens à l'endroit de mon Auteur, où la Pierre ſoutient à l'Or & au Mercure, qu'il eſt impoſſible qu'il ſe faſſe une véritable union entre leurs deux Subſtances: *Parce*, leur dit elle, *que vous n'êtes pas un ſeul Corps; mais deux Corps enſemble, & par conſéquent vous êtes con-* 31.

traires, à considérer les Loix de la Nature. Je sçai bien que la pénétration des Substances, n'étant pas possible selon les Loix de la Nature, leur parfaite union ne l'est pas non plus, & qu'en ce sens-là, deux Corps sont contraires l'un à l'autre : Cependant, comme presque tous les Philosophes assûrent, que le Mercure est la prémiére Matiére des Métaux, & que selon Géber il n'est pas un Corps, mais un Esprit, qui pénétre les Corps, & particuliérement celui de l'Or, pour lequel il a une sympatie visible ; n'est il pas vrai-semblable que ces deux Substances, ce Corps & cet Esprit, peuvent s'unir parfaitement, pour ne faire qu'une seule & même chose d'une même nature ?

EUDOXE.

Remarquez qu'il y a deux erreurs dans votre raisonnement : La prémiére, en ce que vous croyez que le Mercure commun est la prémiére & simple Matiére, dont les Métaux sont formez dans les Mines ; cela n'est pas ainsi. Le Mercure, est un Métail, qui pour avoir moins de Soufre, & moins d'impuretés terrestres que les autres Métaux, demeure liquide & coulant, s'unit avec les Métaux, mais particuliérement avec l'Or, comme étant le plus pûr de tous ; & s'unit moins facilement avec les

autres Métaux, à proportion qu'ils sont plus ou moins impurs dans leur composition naturelle. Vous devez donc sçavoir, qu'il y a une prémiére Matiére des Métaux, dont le Mercure même est formé; c'est une Eau visqueuse & Mercurielle, qui est l'Eau de notre Pierre. Voilà quel est le sentiment des véritables Philosophes.

Je serois trop long, si je voulois vous déduire ici tout ce qu'il y a à dire sur ce Sujet. Je viens à la seconde erreur de votre raisonnement, laquelle consiste en ce que vous vous imaginez que le Mercure commun est un Esprit Métallique, qui, selon Géber, peut pénétrer intérieurement, & teindre les Métaux, s'unir & demeurer avec eux, après qu'il aura été artificieusement fixé. Mais vous devez considérer que le Mercure n'est appellé Esprit par Géber, que parce qu'il s'envole du feu, à cause de la mobilité de sa Substance homogéne : Toutesfois cette propriété ne l'empêche pas d'être un Corps Métallique, lequel, pour cette raison, ne peut jamais s'unir si parfaitement avec un autre Métail, qu'il ne s'en sépare toujours, lorsqu'il se sent pressé par l'action du feu. L'Expérience montre l'évidence de ce raisonnement & par conséquent la Pierre a raison de soutenir à l'Or, qu'il ne se peut jamais faire une parfaite union de lui avec Mercure.

PYROPHILE.

Je comprens fort bien que mon raisonnement étoit erroné, & pour vous dire le vrai, je n'ai jamais pû m'imaginer que le Mercure commun fût la prémiére Matiére des Métaux; bien que plusieurs graves Philosophes posent cette vérité, pour un des fondemens de l'Art. Et je suis persuadé qu'on ne peut trouver dans les Mines, la vraie prémiére Matiére des Métaux, séparée des Corps Métalliques : Elle n'est qu'une Vapeur, une Eau visqueuse, un Esprit invisible, & je crois en un mot que la Semence ne se trouve que dans le Fruit. Je ne sçai si je parle juste ; mais je crois que c'est-là le vrai sens des éclaircissemens que vous avez bien voulu me donner.

EUDOXE.

On ne peut avoir mieux compris, que vous avez fait, ces vérités connuës de peu de Personnes. Il y a de la satisfaction à parler ouvertement avec vous des Mistéres Philosophiques. Voyez quelles sont les demandes que vous avez encore à me faire.

PYROPHILE.

Je ne sçai si la Pierre ne se contredit point elle-même, lorsqu'elle se glorifie,
32. *d'avoir un Corps imparfait avec une Ame*

constante, & une Teinture pénétrante; ces deux grandes perfections me paroissent incompatibles dans un Corps imparfait.

EUDOXE.

On diroit ici que vous avez déja oublié une vérité fondamentale, dont vous avez été pleinement convaincu ci-devant : Souvenez vous donc que si le Corps de la Pierre n'étoit imparfait, d'une imperfection, toutesfois en laquelle la Nature n'a pas fini son Opération, on ne pourroit y chercher, & encore moins y trouver la perfection. Cela posé, il vous sera bien facile de juger, Que la constance de l'Ame, & la perfection de la Teinture ne sont pas actuellement, ni en état de se manifester dans la Pierre, tant qu'elle demeure dans son être imparfait; mais lorsque par la continuation de l'Oeuvre, la Substance de la Pierre a passé de l'imperfection à la perfection, & de la perfection à la plus-que perfection, la constance de son Ame & l'efficace de la Teinture de son Esprit, se trouvent réduites de la Puissance à l'Acte : De sorte que l'Ame, l'Esprit, & le Corps de la Pierre, également exaltez, composent un Tout d'une nature, & d'une vertu incompréhensible.

PYROPHILE.

Puisque mes demandes vous donnent

lieu de dire des choſes ſi ſinguliéres, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je continuë. Je me ſuis toujours perſuadé que la Pierre des Philoſophes eſt une Subſtance réelle, qui tombe ſous les Sens; cependant je vois que cet Auteur aſſûre le
33. contraire, en diſant: *Notre Pierre eſt inviſible.* Je vous aſſûre que quelque bonne opinion que j'aye de ce Philoſophe, il me permettra de n'être pas de ſon ſentiment ſur ce point.

EUDOXE.

J'eſpére toutesfois que vous en ſerez bien-tôt. Ce Philoſophe n'eſt pas le ſeul qui tient ce langage; la plûpart parlent de la même maniére qu'il fait; & à vous dire le vrai, notre Pierre eſt proprement inviſible, auſſi-bien à l'égard de ſa Matiére, comme à l'égard de ſa Forme. A l'égard de ſa Matiére; parce qu'encore que notre Pierre, ou bien notre Mercure, (il n'y a point de différence) exiſte réellement; il eſt vrai néanmoins qu'elle ne paroît pas à nos yeux; à moins que l'Artiſte ne prête la main à la Nature, pour l'aider à mettre au monde cette Production Philoſophique: C'eſt ce qui fait dire au Coſmopolite, Que le Sujet de notre Philoſophie a une éxiſtence réelle; *mais qu'il ne ſe fait point voir, ſi ce n'eſt, lorſqu'il*

plaît à l'Artiſte de le faire paroître.

La Pierre n'eſt pas moins inviſible à l'égard de ſa Forme ; j'appelle ici ſa Forme, le Principe de ſes admirables facultés, d'autant que ce Principe, cette énergie de la Pierre, & cet Eſprit, dans lequel réſide l'efficace de ſa Teinture, eſt une pure Eſſence Aſtrale impalpable, laquelle ne ſe manifeſte que par les effets ſurprenants qu'elle produit. Les Philoſophes parlent ſouvent de leur Pierre, conſidérée en ce ſens-là. Hermès l'entend ainſi, lorſqu'il dit, Que *le Vent la porte dans ſon ventre ;* & le Coſmopolite ne s'éloigne point de ce Pére de la Philoſophie, lorſqu'il aſſûre, Que *notre Sujet eſt devant le yeux de tout le monde ; que Perſonne ne peut vivre ſans lui ; & que toutes les Créatures s'en ſervent ; mais que peu de Perſonnes l'aperçoivent.* Hé bien, n'êtes-vos pas du ſentiment de votre Auteur, & n'avoüez-vous pas, que de quelque maniére que vous conſidériez la Pierre, il eſt vrai de dire qu'elle eſt inviſible.

PYROPHILE.

Il faudroit que je n'eûſſe ni eſprit, ni raiſon, pour ne pas tomber d'accord d'une vérité, que vous me faites toucher au doit, en me dévelopant en même temps le ſens le plus caché, & le plus miſtérieux

des Ecritures Philosophiques. Je me trouve si éclairé par tout ce que vous me dites, qu'il me semble que les Auteurs les plus abstraits n'auront plus d'obscurité pour moi : Je vous serai cependant fort obligé, si vous voulez bien me dire votre sentiment, touchant la proposition, que cet Auteur avance, *Qu'il n'est pas*
34. *possible d'acquérir la poseſſion du Mercure Philosophique autrement, que par le moyen de deux Corps, dont l'un ne peut recevoir la perfection sans l'autre.* Ce passage me paroît si positif & si précis, que je ne doute pas qu'il ne soit fondamental dans la Pratique de l'Oeuvre.

EUDOXE.

Il n'y en a pas assûrément de plus fondamental, puisque ce Philosophe vous marque en cet endroit, comment se forme la Pierre, sur laquelle toute notre Philosophie est fondée. En effet, notre Mercure, ou notre Pierre, prend naissance de deux Corps : Remarquez cependant que ce n'est pas le mêlange de deux Corps qui produit notre Mercure, ou notre Pierre : Car vous venez de voir que les Corps sont contraires, & qu'il ne s'en peut faire une parfaite union : Mais notre Pierre naît au contraire de la destruction de deux

Corps, lesquels agissant l'un sur l'autre, comme le Mâle & la Fémelle, ou comme le Corps & l'Esprit, d'une maniére autant naturelle, qu'elle est incompréhensible à l'Artiste, qui y prête le secours nécessaire, cessent entiérement d'être ce qu'ils étoient auparavant, pour mettre au jour une Production d'une nature, & d'une origine merveilleuse, & qui a toutes les dispositions nécessaires, pour être portée par l'Art, & par la Nature, de perfection en perfection, jusqu'au souverain dégré, qui est au dessus de la Nature même.

Remarquez aussi que de ces deux Corps, qui se détruisent, & se confondent l'un dans l'autre, pour la production d'une troisiéme Substance, & dont l'un tient lieu de Mâle, & l'autre de Fémelle, dans cette nouvelle Génération, sont deux Agens, qui se dépouillans de leur plus grossiére Substance dans cette action, changent de nature, pour mettre au monde un Fils d'une origine plus noble, & plus illustre que le Pére & la Mére, qui lui donnent l'Estre: Aussi, il apporte, en naissant, des marques visibles, qui font voir évidemment que le Ciel a présidé à sa naissance.

Remarquez de plus, que notre Pierre renaît plusieurs & diverses fois; mais que dans chacune de ses nouvelles naissances, elle tire toujours son origine de deux cho-

ſes. Vous venez de voir comment elle commence de naître de deux Corps: Vous avez vû qu'elle épouſe une Nimphe Céleſte, après qu'elle a été dépoüillée de ſa Forme terreſtre, pour ne faire qu'une ſeule & même choſe avec elle: Sçachez auſſi, qu'après que la Pierre a paru de nouveau ſous une Forme terreſtre, elle doit encore être mariée à une Epouſe de ſon même ſang; de ſorte que ce ſont toujours deux choſes, qui en produiſent une ſeule, d'une ſeule & même Eſpéce: Et comme c'eſt une vérité conſtante, que dans tous les différens états de la Pierre, les deux choſes qui s'uniſſent pour lui donner une nouvelle naiſſance, viennent d'une ſeule & même choſe: C'eſt auſſi ſur ce fondement de la Nature, que le Coſmopolite appuie une vérité inconteſtable dans notre Philoſophie, ſçavoir, Que *d'un il s'en fait deux, & de deux un, à quoi ſe terminent toutes les Opérations naturelles & philoſophiques, ſans pouvoir aller plus loin.*

PYROPHILE.

Vous me rendez ſi intelligibles & ſi palpables ces ſublimes vérités, toutes abſtraites qu'elles ſont, que je les conçois preſque auſſi évidemment, que ſi c'étoient des Démonſtrations Mathématiques. Permet-

tez-moi, s'il vous plaît, de vous demander encore quelques éclairciſſemens, afin qu'il ne me reſte plus aucun doute touchant l'interprétation de cet Auteur. J'ai fort bien compris que la Pierre, née de deux Subſtances d'une même Eſpéce, eſt un Tout homogéne, & un tiers-Eſtre, doüé de deux natures, qui le rendent ſeul ſuffiſant par lui même à la génération du Fils du Soleil; mais j'ay quelque peine à bien comprendre, comment ce Philoſophe entend, *Que la ſeule choſe, dont ſe fait la Médecine Univerſelle, eſt l'Eau & l'Eſprit du Corps.* 35.

EUDOXE.

Vous trouveriez le ſens de ce paſſage, évident de lui-même, ſi vous vous ſouveniez, que la prémiére & la plus importante Opération de la Pratique du prémier Oeuvre, eſt de réduire en Eau le Corps, qui eſt notre Pierre, & que ce point eſt le plus ſécret de nos Miſtéres. Je vous ai fait voir que cette Eau doit être vivifiée, & fécondée par une Semence Aſtrale, & par un Eſprit Céleſte, dans lequel réſide toute l'efficace de la Teinture Phiſique: De ſorte que ſi vous y faites réfléxion, vous avoüerez qu'il n'y a point de vérité plus évidente dans notre Philoſophie, que celle que votre Auteur avance ici, ſça-

voir, que la seule chose, dont le Sage a besoin, pour faire toutes choses, n'est autre que *l'Eau & l'Esprit du Corps*. L'Eau est le Corps & l'Ame de notre Sujet; la Semence Astrale en est l'Esprit: C'est pourquoi les Philosophes assûrent que leur Matiére a un Corps, une Ame, & un Esprit.

PYROPHILE.

J'avoüe que je m'aveuglois moi-même, & que si j'y avois bien fait réfléxion, je n'aurois formé aucun doute sur cet endroit. Mais en voici un autre, qui n'est point cependant un sujet de doute; mais qui ne laisse pas pour cela, de me faire souhaiter que vous veuillez bien dire votre sentiment sur ces paroles-ci: Sçavoir, que la seule chose, qui est le Sujet de l'Art, &
36. qui n'a pas sa pareille dans le Monde, *est vile toutesfois, & qu'on peut l'avoir à peu de frais.*

EUDOXE.

Cette chose si précieuse par les dons excellens, dont le Ciel l'a pourvûë, est véritablement vile, à l'égard des Substances, dont elle tire son origine. Leur prix n'est point au dessus des facultés des Pauvres. Dix sols sont plus que suffisans pour acquérir la Matiére de la Pierre. Les In-

ſtrumens toutesfois, & les moyens qui ſont néceſſaires pour pourſuivre les Opérations de l'Art, demandent quelque ſorte de dépenſe; ce qui fait dire à Géber, Que *l'Oeuvre n'eſt pas pour les Pauvres*. La Matiére eſt donc vile, à conſidérer le fondement de l'Art, puiſqu'elle coûte fort peu; elle n'eſt pas moins vile, ſi on conſidére extérieurement ce qui lui donne la perfection, puiſqu'à cet égard, elle ne coûte rien du tout; d'autant Que *tout le monde l'a en ſa puiſſance*, dit le Coſmopolite: De ſorte, que ſoit que vous diſtinguiez ces choſes, ſoit que vous les confondiez (comme font les Philoſophes, pour tromper les Sots & les Ignorans) c'eſt une vérité conſtante, que la Pierre eſt une choſe vile en un ſens; mais qu'elle eſt très-précieuſe en un autre, & qu'il n'y a que les Fous qui la mépriſent, par un juſte jugement de Dieu.

PYROPHILE.

Me voilà bientôt autant inſtruit que je puis le ſouhaiter; faites-moi ſeulement la grace de me dire, comment on peut connoître quelle eſt la véritable Voie des Philoſophes; puiſqu'ils en décrivent pluſieurs différentes, & qui paroiſſent ſouvent oppoſées. Leurs Livres ſont remplis d'une

infinité de diverſes Opérations ; ſçavoir, de Conjonctions, Calcinations, Mixtions, Séparations, Sublimations, Diſtillations, Coagulations, Fixations, Déſiccations, dont ils font ſur chacune des Chapitres entiers ; ce qui met les Artiſtes dans un tel embarras, qu'il leur eſt preſque impoſſible d'en ſortir heureuſement. Ce Philoſophe inſinuë, ce ſemble, que comme il n'y a qu'une choſe dans ce grand Art, il n'y a auſſi qu'une Voie ; & pour toute raiſon, il dit, *Que la Solution du Corps ne ſe fait que dans ſon propre Sang*. Je ne trouve rien dans tout cet Ecrit, où vos lumiéres me ſoient plus néceſſaires, que ſur ce point, qui concerne la Pratique de l'Oeuvre, ſur laquelle tous les Philoſophes font profeſſion de ſe taire : Je vous conjure de ne pas me les refuſer.

37.

EUDOXE.

Ce n'eſt pas ſans beaucoup de raiſon, que vous me faites une telle demande : Elle regarde le point eſſentiel de l'Oeuvre ; & je ſouhaiterois de tout mon cœur pouvoir y répondre auſſi diſtinctement que j'ay fait à pluſieurs de vos autres queſtions. Je vous proteſte que je vous ai dit par tout la vérité ; je veux en faire encore de même ; mais vous ſçavez que les Miſté-

res

res de notre sacrée Science ne peuvent être enseignez qu'avec des termes mistérieux : Je vous dirai néanmoins, sans équivoque, que l'intention générale de notre Art, est de purifier éxactement, & de subtiliser une Matiére, d'elle même immonde & grossiére. Voilà une vérité très-importante, qui mérite que vous y fassiez réfléxion.

Remarquez que pour arriver à cette fin, plusieurs Opérations sont requises, qui ne tendant toutes qu'à un même but, & qui ne sont dans le fond considérées par les Philosophes, que comme une seule & même Opération, diversement continuée. Observez que le feu sépare d'abord les parties hétérogénes, & conjoint les parties homogénes de notre Pierre : Que le Feu sécret produit ensuite le même effet; mais plus efficacement en introduisant dans la Matiére un Esprit igné, qui ouvre intérieurement la porte sécréte, qui subtilise, & qui sublime les parties pures, les séparant des parties terrestres & adustibles. La Solution, qui se fait ensuite par l'addition de la Quintessence Astrale, qui anime la Pierre, en fait une troisiéme Dépuration, & la Distillation l'acheve entiérement : Ainsi, purifiant, & subtilisant la Pierre par plusieurs différents dégrés, auxquels les Philosophes ont accoûtumé de

donner les noms d'autant d'Opérations différentes & de Converſion des Elémens, on l'élevé juſqu'à la perfection, qui eſt la diſpoſition prochaine, pour la conduire à la pluſque-perfection, par un Régime proportioné à l'intention finale de l'Art; c'eſt-à dire, juſqu'à la parfaite Fixation. Vous voyez donc qu'à proprement parler, il n'y a qu'une Voie, comme il n'y a qu'une intention dans le prémier Oeuvre, & que les Philoſophes n'en décrivent pluſieurs, que parce qu'ils conſidérent les différens dégrés de Dépurations, comme autant d'Opérations & de Voies différentes, dans le deſſein (ainſi que le remarque fort bien votre Auteur) de cacher ce grand Art.

Pour ce qui eſt des paroles, par leſquelles votre Auteur conclut; ſçavoir, Que la Solution du Corps ne ſe fait que dans ſon propre Sang; je dois vous faire obſerver que dans notre Art, il ſe fait en trois temps différens, trois Solutions eſſentielles, dans leſquelles le Corps ne ſe diſſout que dans ſon propre Sang, c'eſt au commencement, au milieu, & à la fin de l'Oeuvre: Remarquez bien ceci. Je vous ai dèja fait voir que dans les principales Opérations de l'Art, ce ſont toujours deux choſes, qui en produiſent une; que de ces deux choſes l'une tient lieu de

Mâle, & l'autre de Fémelle ; l'un eſt le Corps, l'autre eſt l'Eſprit : Vous devez en faire ici l'application ; ſçavoir, que dans les trois Solutions, dont je vous parle, le Mâle & la Fémelle, le Corps & l'Eſprit, ne ſont autre choſe que le Corps & le Sang, & que ces deux choſes ſont d'une même nature, & d'une même eſpéce : De ſorte que la Solution du Corps dans ſon propre Sang, c'eſt la Solution du Mâle par la Fémelle, & celle du Corps par ſon Eſprit. Voici l'ordre de ces trois Solutions importantes.

En vain vous tenteriez par le Feu la véritable Solution du Mâle en la prémiére Opération ; elle ne vous reüſſiroit jamais, ſans la Conjonction de la Fémelle : C'eſt dans leurs embraſſemens réciproques qu'ils ſe confondent, & ſe changent l'un l'autre, pour produire un Tout homogéne, différent des deux. En vain vous auriez ouvert & ſublimé le Corps de la Pierre, elle vous ſeroit entiérement inutile, ſi vous ne lui faiſiez épouſer la Femme que la Nature lui a deſtinée ; elle eſt cet Eſprit, dont le Corps a tiré ſa prémiére origine ; auſſi il s'y diſſout, comme fait la glace à la chaleur du feu, ainſi que votre Auteur l'a fort bien remarqué. Enfin vous eſſayeriez en vain de faire la parfaite Solution du même Corps, ſi vous ne réi-

teriez sur lui l'affusion de son propre Sang, qui est son Menstruë naturel, sa Femme, & son Esprit tout ensemble, avec lequel il s'unit si intimement, qu'ils ne font plus qu'une seule & même Substance.

PYROPHILE.

Après tout ce que vous venez de me révéler, je n'ai plus rien à vous demander touchant l'interprétation de cet Auteur. Je comprens fort bien tous les autres avantages qu'il attribuë à la Pierre, au dessus de l'Or, & du Mercure. Je conçois aussi comment l'excès du dépit de ces deux Champions, les porta à joindre leurs forces, pour vaincre la Pierre par les armes, n'ayant pû la surmonter par la raison:
38. Mais, comment entendez-vous, *Que la Pierre les dissipa, & les engloutit l'un & l'autre, en sorte qu'il n'en resta aucuns vestiges?*

EUDOXE.

Ignorez-vous que le grand Hermès dit, que la Pierre *est la Force forte de toute force? car elle vaincra toute chose subtile, & pénétrera toute chose solide.* C'est ce que votre Philosophe dit ici en d'autres termes, pour vous apprendre que la puissance de la Pierre est si grande, que rien n'est

capable de lui réſiſter. Elle ſurmonte en effet tous les Métaux imparfaits, les tranſmuant en Métaux parfaits, de telle maniére, qu'il ne reſte aucuns veſtiges de ce qu'ils étoient auparavant (1).

PYROPHILE.

Je comprens fort bien ces raiſons; mais il me reſte nonobſtant cela un doute, touchant les Métaux parfaits; l'Or, par éxemple, eſt un Métail conſtant & parfait, que la Pierre ne ſçauroit engloutir.

EUDOXE.

Votre doute eſt ſans fondement; car tout de même que la Pierre à proprement parler, n'engloutit pas les Métaux imparfaits, mais qu'elle les change tellement de nature, qu'il ne reſte rien, qui faſſe connoître ce qu'ils étoient auparavant; ainſi

(1) Il n'eſt pas queſtion ici de la Pierre parfaite au *Blanc* ou *Rouge*, qui convertit les Métaux imparfaits en Lune ou en Soleil, & Eudoxe, pour mieux inſtruire Pyrophile, auroit pû lui répondre que la Pierre, dont il s'agit dans cet Article, eſt cette moyenne Subſtance du Tréviſan, cette Eau Mercurielle, Principe des Métaux, qui engloutit l'Or & le Mercure, parce qu'étant de la nature de l'un & de l'autre, elle les diſſout ſans violence, & fait de leur Subſtance avec la ſienne un Corps, qui s'appelle alors l'Elixir des Philoſophes? & leur Azot, lorſqu'après le Régime de Saturne, ces trois Subſtances d'une même Racine, ne font plus enſemble qu'une ſeule & même Subſtance.

la Pierre, ne pouvant engloutir l'Or, ni le transmuer en un Métail plus parfait, elle le transmuë en Médecine, mille fois plus parfaite que l'Or, puisqu'il peut alors transmuer mille fois autant de Métail imparfait. selon le dégré de perfection, que la Pierre a reçûë du Magistére.

PYROPHILE.

Je reconnois le peu de fondement qu'il y avoit dans mon doute; mais à vous dire le vrai, il y a tant de subtilité dans les moindres paroles des Philosophes, que vous ne devez pas trouver étrange, que je me fois souvent arrêté sur des choses, qui devoient me paroître assez intelligibles d'elles mêmes. Je n'ai plus que deux demandes à vous faire, au sujet des deux conseils que mon Auteur donne aux Enfans de la Science, touchant la maniére de procéder, & la fin qu'ils doivent se proposer dans la recherche de la Médecine Universelle. Il leur conseille en prémier lieu, d'éguiser la pointe de leur esprit; de lire les Ecrits des Sages avec prudence; de travailler avec éxactitude; d'agir sans pré-
39. cipitation dans un Oeuvre si précieux: *Parce*, dit-il, *qu'il a son temps ordonné par la Nature; de même que les fruits qui sont sur les Arbres, & les grapes de raisins que*

la Vigne porte. Je conçois fort bien l'utilité de ces conseils ; mais je vous prie de vouloir m'expliquer, comment se doit entendre cette limitation du temps.

EUDOXE.

Votre Auteur vous l'explique suffisamment par la comparaison des Fruits, que la Nature produit dans le temps ordonné. Cette comparaison est juste : La Pierre est un Champ, que le Sage cultive, dans lequel l'Art & la Nature ont mis la Semence, qui doit produire son Fruit : Et comme les quatre Saisons de l'année sont nécessaires à la parfaite production des Fruits, la Pierre de même a ses Saisons déterminées. Son Hyver, pendant lequel le Froid & l'Humide dominent dans cette Terre préparée, & ensemencée : Son Printems, auquel la Semence Philosophique, étant échaufée, donne des marques de végétation & d'acroissement : Son Eté, pendant lequel son Fruit meurit, & devient propre à la Multiplication : Son Automne, auquel ce Fruit parfaitement mûr, console le Sage, qui a le bonheur de le cueüillir.

Pour ne vous rien laisser à désirer sur ce Sujet, je dois vous faire remarquer ici trois choses. La prémiére, que le Sage doit imiter la Nature dans la Pratique de

l'Oeuvre ; & comme cette ſavante Ouvriére ne peut rien produire de parfait, ſi on en violente le mouvement, de même l'Artiſte doit laiſſer agir intérieurement les Principes de ſa Matiére, en lui adminiſtrant extérieurement une chaleur proportionnée à ſon éxigence. La ſeconde, que la connoiſſance des quatre Saiſons de l'Oeuvre doit être la Régle, que le Sage doit ſuivre dans les différens Régimes du Feu, en le proportionnant à chacune, ſelon que la Nature le démontre, laquelle a beſoin de moins de chaleur pour faire fleurir les Arbres, & former les Fruits, que pour les faire parfaitement meurir. La troiſiéme, que bien que l'Oeuvre ait ſes quatre Saiſons, ainſi que la Nature, il ne s'enſuit pas, que les Saiſons de l'Art & de la Nature doivent préciſément répondre les unes aux autres, l'Eſté de l'Oeuvre pouvant arriver ſans inconvénient dans l'Automne de la Nature, & ſon Automne dans l'Hyver. C'eſt aſſez que le Régime du Feu ſoit proportionné à la Saiſon de l'Oeuvre : C'eſt en cela ſeul que conſiſte le grand ſécret du Régime, pour lequel je ne puis vous donner de régle plus certaine.

PYROPHILE.

Par ce raiſonnement, & par cette ſimi-

litude

litude, vous me faites voir clair sur un point, dont les Philosophes ont fait un de leurs plus grands Mistéres ; car l'intelligence des Régimes ne se peut tirer de leurs Ecrits ; mais je vois avec une extrême satisfaction, qu'en imitant la Nature, & commençant l'ordre des Saisons de l'Oeuvre par l'Hiver, il ne doit pas être difficile au Sage de juger comment, par les divers dégrés de chaleur, qui répondent à ces Saisons, il peut aider la Nature, & conduire à une parfaite maturité les Fruits de cette Plante Philosophique.

Mon Auteur conseille en second lieu aux Enfans de la Science d'avoir la droiture dans le cœur, & de se proposer dans ce Travail une fin honnête, leur déclarant positivement, que s'ils ne sont dans ces bonnes dispositions, ils ne doivent pas attendre sur leur Oeuvre la bénédiction du Ciel, de laquelle tout le bon succès dépend. Il assûre, *Que Dieu ne communique un si grand Don, qu'à ceux qui en veulent faire un bon usage, & qu'il en prive ceux qui ont dessein de s'en servir pour commetre le mal.* Il semble que ce ne soit-là qu'une maniére de parler, qui est ordinaire aux Philosophes ; je vous prie de me dire quelles réfléxions on doit faire sur ce dernier point. 40.

EUDOXE.

Vous êtes assez éclairé dans notre Philosophie, pour comprendre, que la possession de la Médecine Universelle, & du Grand Elixir, est de tous les Biens de ce Monde le plus réel, le plus estimable, & le plus grand, dont l'Homme puisse joüir. En effet, les Richesses immenses, les Dignités souveraines, & toutes les Grandeurs de la Terre, ne sont point à comparer à ce précieux Trésor, qui est le seul des Biens temporels, capable de remplir le cœur de l'Homme. Il donne à celui qui le possède une vie longue, éxempte de toutes sortes d'infirmités, & met en sa puissance plus d'Or & d'Argent, que n'en ont tous les plus puissans Monarques ensemble. Ce Trésor a de plus cet avantage particulier, au dessus de tous les autres Biens de la vie, que celui qui en joüit, se trouve parfaitement satisfait, même de sa seule contemplation, & qu'il ne peut jamais être troublé de la crainte de le perdre.

Vous êtes d'ailleurs pleinement convaincu, que Dieu gouverne le Monde ; que sa Divine Providence y fait règner l'ordre, que sa Sagesse infinie y a établi depuis le commencement des Siécles ; & que cette même Providence n'est point cette

Fatalité aveugle des Anciens, ni ce prétendu Enchaînement, ou cet Ordre néceſſaire des choſes, qui doit les faire ſuivre ſans aucune diſtinction ; mais vous êtes au contraire bien perſuadé que la Sageſſe de Dieu préſide à tous les Evénemens qui arrivent dans le Monde.

Sur le double fondement, que ces deux réfléxions établiſſent, vous ne pouvez douter, que Dieu, qui diſpoſe ſouverainement de tous les Biens de la Terre, ne permet jamais, que ceux qui s'appliquent à la recherche de ce précieux Tréſor, dans le deſſein d'en faire un mauvais uſage, puiſſent, par leur travail, parvenir à ſa poſſeſſion : En effet, quels maux ne ſeroit pas capable de cauſer dans le Monde un Eſprit pervers, qui n'auroit d'autre vûë, que de ſatisfaire ſon ambition, & d'aſſouvir ſes convoitiſes, s'il avoit en ſon pouvoir, & entre ſes mains, ce moyen aſſûré d'exécuter ſes plus criminelles entrepriſes. C'eſt pourquoi les Philoſophes, qui connoiſſent parfaitement les maux & les deſordres, qui pourroient arriver dans la Société Civile, ſi la connoiſſance de ce grand Sécret étoit révélée aux Impies, n'en traittent qu'avec crainte, & n'en parlent que par Enigmes ; afin qu'il ne ſoit compris que de ceux, dont Dieu veut bénir l'étude & le travail.

PYROPHILE.

Il ne se trouvera Personne de bons sens, & craignant Dieu, qui n'entre dans ces sentimens, & qui ne doive être entiérement persuadé, que pour réüssir dans une si grande & si importante Entrepriſe, il ne faille supplier incessamment la Bonté Divine d'éclairer nos esprits, & de donner sa bénédiction à nos travaux. Il ne me reste plus qu'à vous rendre de très-humbles graces de ce que vous avez bien voulu me traitter en Enfant de la Science, me parler sincérement, & m'instruire dans de si grands Mistéres, aussi clairement, & aussi intelligiblement, qu'il est permis de le faire, & que je pouvois le souhaiter. Je vous proteste que ma reconnoissance durera tout autant que ma vie.

FIN.

LETTRE

Aux vrais Disciples d'Hermès, contenant six principales Clefs de la Philosophie Sécrète.

SI j'écrivois cette Lettre pour persuader la vérité de notre Philosophie à ceux, qui s'imaginent qu'elle n'est qu'une vaine Idée, & un pur Paradoxe, je suivrois l'éxemple de plusieurs Maîtres en ce grand Art ; je tâcherois de convaincre de leurs erreurs ces sortes d'Esprits, en leur démontrant la solidité des Principes de notre Science, appuyez sur les Loix, & sur les Opérations de la Nature, & je ne parlerois que légérement de ce qui regarde sa Pratique : Mais comme j'ai un dessein tout différent, & que je n'écris que pour vous seuls, sages Disciples d'Hermès, & vrais Enfans de l'Art, mon unique but est de vous servir de Guide dans une Route si difficile à suivre. Notre Pratique en effet est un Chemin dans des Sables, où l'on doit se conduire par l'Etoile du Nord, plutôt que par les Vestiges qu'on y voit imprimez. La confusion des traces, qu'un nombre presqu'in-

fini de Perſonnnes y ont laiſſées, eſt ſi grandes, & on y trouve tant de différents Sentiers, qui ménent preſque tous dans des Déſerts affreux, qu'il eſt preſque impoſſible de ne pas s'égarer de la véritable Voie, que les ſeuls Sages, favoriſez du Ciel, ont heureuſement ſçû démêler & reconnoître.

Cette confuſion arrête tout court les Enfans de l'Art; les uns dès le commencement, les autres dans le milieu de cette Courſe Philoſophique, & quelques uns même, lorſqu'ils aprochent de la fin de ce pénible Voyage, & qu'ils commencent à découvrir le terme heureux de leur Entrepriſe; mais qui ne s'apperçoivent pas, que le peu de chemin, qui leur reſte à faire, eſt le plus difficile. Ils ignorent que les Envieux de leur bonheur ont creuſé des foſſes & des précipices au milieu de la Voye, & que faute de ſçavoir les détours ſécrets, par où les Sages évitent ces dangereux piéges, ils perdent malheureuſement tout l'avantage qu'ils avoient acquis, dans le même temps qu'ils s'imaginoient avoir ſurmonté toutes les difficultés.

Je vous avouë ſincérement, que la Pratique de notre Art eſt la plus difficile choſe du monde, non par rapport à ſes Opérations, mais à l'égard des difficultés qu'il

y a de l'apprendre distinctement dans les Livres des Philosophes : Car si d'un côté elle est appellée avec raison, un Jeu d'Enfans ; de l'autre elle requiert en ceux, qui en cherchent la vérité par leur travail & leur étude, une connoissance profonde des Principes, & des Opérations de la Nature dans les trois Genres ; mais particuliérement dans le Genre Minéral & Métallique. C'est un grand point de trouver la véritable Matiére, qui est le Sujet de notre Oeuvre : Il faut percer pour cela mille voiles obscurs, dont elle a été enveloppée : Il faut la distinguer par son propre nom, entre un million de noms extraordinaires, dont les Philosophes l'ont diversement exprimée : Il en faut comprendre toutes les propriétés, & juger de tous les dégrés de perfection, que l'Art est capable de lui donner : Il faut connoître le Feu sécret des Sages, qui est le seul Agent, qui peut ouvrir, sublimer, purifier, & disposer la Matiére à être réduite en Eau : Il faut pénétrer pour cela jusqu'à la Source Divine de l'Eau Céleste, qui opére la Solution, l'Animation, & la Purification de la Pierre : Il faut sçavoir convertir notre Eau Métallique en Huile incombustible par l'entiére Solution du Corps, d'où elle tire son origine ; & pour cet effet il faut faire la Conversion des Elémens, la Sépa-

ration, & la Réunion des trois Principes : Il faut apprendre comment on doit en faire un Mercure blanc, & un Mercure citrin : Il faut fixer ce Mercure, le nourrir de son propre Sang, afin qu'il se convertisse en Soufre fixe des Philosophes. Voilà quels sont les points fondamentaux de notre Art ; le reste de l'Oeuvre se trouve assez clairement enseigné dans les Livres des Philosophes, pour n'avoir pas besoin d'une plus ample explication.

Comme il y a trois Règnes dans la Nature, il y a aussi trois Médecines en notre Art, qui font trois Oeuvres différens dans la Pratique, & qui ne sont toutes-fois que trois différens dégrés, qui élévent notre Elixir à sa derniére perfection. Ces importantes Opérations des trois Oeuvres, sont reservées sous la Clef du Sécret par tous les Philosophes, afin que les sacrés Misteres de notre divine Philosophie ne soient pas révélez aux Prophanes : Mais pour vous, qui êtes les Enfans de la Science, & qui pouvez entendre le langage des Sages, les Serrures vous seront ouvertes, & vous aurez les Clefs des précieux Trésors de la Nature, & de l'Art, si vous appliquez tout votre esprit à comprendre ce que j'ai dessein de vous dire, en termes autant intelligibles, qu'il est nécessaire, pour ceux qui sont prédestinés, com-

me vous êtes, à la Connoissance de ces sublimes Mistéres. Je veux vous mettre en main six Clefs, avec lesquelles vous pourrez entrer dans le Sanctuaire de la Philosophie, en ouvrir tous les Réduits, & parvenir à l'intelligence des Vérités les plus cachées.

PREMIERE CLEF.

La prémiére Clef, est celle qui ouvre les Prisons obscures, dans lesquelles le Soufre est renfermé; c'est elle qui sçait extraire la Semence du Corps, & qui forme la Pierre des Philosophes, par la Conjonction du Mâle avec la Fémelle; de l'Esprit avec le Corps; du Soufre avec le Mercure. Hermès a manifestement démontré l'Opération de cette premiére Clef par ces paroles. *De Cavernis Metallorum occultus est, qui Lapis est venerabilis, colore splendidus, mens sublimis, & mare patens:* Cette Pierre a un brillant éclat: elle contient un Esprit d'une origine sublime: Elle est la Mer des Sages, dans laquelle ils pêchent leur mistérieux Poisson. Le même Philosophe marque encore plus particuliérement la naissance de cette admirable Pierre, lorsqu'il dit: *Rex ab igne veniet, ac conjugio gaudebit, & occulta patebunt.* C'est un Roi couronné de gloire, qui prend naissance dans le Feu, qui se

plaît à l'union de l'Epouse, qui lui est donnée : C'est cette union qui rend manifeste ce qui étoit auparavant caché.

Mais avant que de passer outre, j'ai un conseil à vous donner, qui ne vous sera pas d'un petit avantage : C'est de faire réfléxion que les Opérations de chacun des trois Oeuvres, ayant beaucoup d'analogie, & de rapport les uns aux autres, les Philosophes en parlent à dessein en termes équivoques, afin que ceux qui n'ont pas des yeux de Lincée, prenent le change, & se perdent dans ce Labirinthe, duquel il est bien difficile de sortir. En effet, lorsqu'on s'imagine qu'ils parlent d'un Oeuvre, ils traittent souvent d'un autre : Prenez donc garde de ne pas vous y laisser tromper ; car c'est une vérité, que dans chaque Oeuvre le sage Artiste doit dissoudre le Corps avec l'Esprit ; il doit couper la tête du Corbeau, blanchir le noir & rougir le blanc ; c'est toutes-fois proprement dans la prémiére Opération, que le sage Artiste coupe la tête au noir Dragon, & au Corbeau. Hermès dit, que c'est delà que notre Art prend son commencement, *Quod ex Corvo nascitur, hujus Artis est principium.* Considérez que c'est par la Séparation de la Fumée noire, sale, & puante du Noir très-noir, que se forme notre Pierre Astra-

le, blanche, & reſplendiſſante, qui contient dans ſes veines le Sang du Pélican : C'eſt à cette premiére purification de la Pierre, & à cette blancheur luiſante, que ſe termine la prémiére Clef du prémier Oeuvre.

SECONDE CLEF.

La ſéconde Clef diſſout le Compoſé ou la Pierre, & commence la Séparation des Elémens, d'une maniére Philoſophique : Cette Séparation des Elémens ne ſe fait qu'en élevant les parties ſubtiles & pures, au deſſus des parties craſſes & terreſtres. Celui qui ſçait ſublimer la Pierre philoſophiquement, mérite à juſte titre le nom de Philoſophe, puiſqu'il connoît le Feu des Sages, qui eſt l'unique Inſtrument, qui puiſſe opérer cette Sublimation. Aucun Philoſophe n'a jamais ouvertement révélé ce Feu ſécret, & ce puiſſant Agent, qui opére toutes les merveilles de l'Art : Celui qui ne le comprendra pas, & qui ne ſçaura pas le diſtinguer aux caractéres, avec leſquels j'ai tâché de le dépeindre dans l'Entretien d'Eudoxe & de Pyrophile, doit s'arrêter ici, & prier Dieu qu'il l'éclaire ; car la connoiſſance de ce grand Sécret eſt plutôt un Don du Ciel, qu'une Lumiére acquiſe par la force du raiſonnement : Qu'il liſe ce-

pendant les Ecrits des Philosophes ; qu'il médite, & sur tout qu'il prie ; il n'y a point de difficulté qu'il ne soit enfin éclairci par le travail, par la méditation, & par la priére.

Sans la Sublimation de la Pierre, la Conversion des Elémens, & l'Extraction des Principes, est impossible ; & cette Conversion, qui fait l'Eau de la Terre, l'Air de l'Eau, & le Feu de l'Air, est la seule voie par laquelle notre Mercure peut être fait, & préparé. Appliquez-vous donc à connoître ce Feu sécret, qui dissout la Pierre naturellement, & sans violence, & la fait résoudre en Eau dans la grande Mer des Sages, par la Distillation qui se fait des rayons du Soleil & de la Lune. C'est de cette maniére que la Pierre, qui selon Hermès, est la Vigne des Sages, devient leur Vin, qui produit par les Opérations de l'Art leur Eau de vie rectifiée ; & leur Vinaigre très-aigre. Ce Pére de notre Philosophie s'écrie sur ce Mistére : *Benedicta aquina Forma, quæ Elementa dissolvis !* Les Elémens de la Pierre ne peuvent être dissous, que par cette Eau toute Divine, & il ne peut s'en faire une parfaite dissolution, qu'après une Digestion & Putréfaction proportionnée, à laquelle se termine la seconde Clef du prémier Oeuvre.

TROISIEME CLEF.

La troiſiéme Clef comprend elle ſeule une plus longue ſuite d'Opérations, que toutes les autres enſemble. Les Philoſophes en ont fort peu parlé, bien que la perfection de notre Mercure en dépende; les plus ſincéres même, comme Artéphius, le Tréviſan, Flamel, ont paſſé ſous ſilence les Préparations de notre Mercure, & il ne s'en trouve preſque pas un, qui n'ait ſuppoſé, au lieu d'enſeigner, la plus longue & la plus importante des Opérations de notre Pratique. Dans le deſſein de vous prêter la main en cette partie du chemin, que vous avez à faire, où faute de lumiére, il eſt impoſſible de ſuivre la véritable Voie, je m'étendrai plus, que les Philoſophes n'ont fait, ſur cette troiſiéme Clef, ou du moins je ſuivrai par ordre ce qu'ils ont dit ſur ce Sujet, ſi confuſément, que ſans une inſpiration du Ciel, ou ſans le ſecours d'un fidéle Ami, on demeure indubitablement dans ce Dédale, ſans pouvoir en trouver une iſſuë heureuſe. Je m'aſſûre, que vous, qui étes les véritables Enfans de la Science, vous recevrez une très-grande ſatisfaction de l'éclairciſſement de ces Miſtéres cachez, qui regardent la Séparation & la Purification des Principes de notre

Mercure, qui se fait par une parfaite Dissolution, & Glorification du Corps, dont il prend naissance, & par l'union intime de l'Ame avec son Corps, dont l'Esprit est l'unique lien, qui opére cette Conjonction : C'est-là l'intention, & le point essentiel des Opérations de cette Clef, qui se termine à la Génération d'une nouvelle Substance, infiniment plus noble que la prémiére.

Après que le sage Artiste a fait sortir de la Pierre une Source d'Eau vive, qu'il a exprimé le Suc de la Vigne des Philosophes, & qu'il a fait leur Vin, il doit remarquer que dans cette Substance homogéne, qui paroît sous la Forme de l'Eau, il y a trois Substances différentes, & trois Principes naturels de tous les Corps, Sel, Soufre & Mercure, qui sont l'Esprit, l'Ame, & le Corps ; & bien qu'ils paroissent purs & parfaitement unis ensemble, il s'en faut beaucoup qu'ils le soient encore ; car lorsque par la Distillation nous tirons l'Eau, qui est l'Ame & l'Esprit, le Corps demeure au fond du Vaisseau, comme une Terre morte, noire, & féculente, laquelle néanmoins n'est pas à mépriser ; car dans notre Sujet, il n'y a rien qui ne soit bon. Le Philosophe Jean Pontanus proteste que les superfluités de la Pierre se convertissent en une véritable Essen-

ce ; que celui qui prétend séparer quelque chose de notre Sujet, ne connoît rien dans la Philosophie, & que tout ce qu'il y a de superflu, d'immonde, de féculent, & enfin toute la Substance du Composé, se perfectionne par l'action de notre Feu. Cet avis ouvre les yeux à ceux, qui pour faire une éxacte Purification des Elémens & des Principes, se persuadent qu'il ne faut prendre que le subtil, & rejetter l'épais ; mais les Enfans de la Science ne doivent pas ignorer que le Feu & le Soufre sont cachez dans le centre de la Terre, & qu'il faut la laver éxactement avec son Esprit, pour en extraire le Beaume, le Sel fixe, qui est le Sang de notre Pierre : Voilà le Mistére essentiel de cette Opération, laquelle ne s'accomplit qu'après une Digestion convenable, & une lente Distillation. Suivez donc, Enfans de l'Art, le précepte que vous donne le véridique Hermès, qui dit en cet endroit : *Oportet autem nos cum hâc aquinâ Animâ, ut Formam sulphuream possideamus, Aceto nostro eam miscere ; cùm enim Compositum solvitur, Clavis est restaurationis.* Vous sçavez que rien n'est plus contraire que le Feu & l'Eau ; il faut néanmoins que le sage Artiste fasse la paix entre des Ennemis, qui dans le fond s'aiment ardemment. Le Cosmopolite en dit le moyen

en peu de paroles : *Purgatis ergo rebus, fac ut Ignis & Aqua amici fiant ; quod in Terrâ suâ, quæ cum iis ascenderat, facilè facient.* Soyez donc attentifs sur ce point ; abreuvez souvent la Terre de son Eau, & vous obtiendrez ce que vous cherchez. Ne faut-il pas que le Corps soit dissout par l'Eau, & que la Terre soit pénétrée de son humidité, pour être renduë propre à la génération ? Selon les Philosophes l'Esprit est Eve ; le Corps est Adam ; ils doivent être conjoints pour la propagation de leur Espéce. Hermès dit la même chose en d'autres termes : *Aqua namque fortissima est natura, quæ transcendit, & fixam in Corpore naturam excitat ; hoc est lætificat.* En effet, ces deux Substances, qui sont d'une même nature, mais de deux Séxes différens, s'embrassent avec le même amour, & la même satisfaction, que le Mâle & la Fémelle, & s'élévent insensiblement ensemble, ne laissant qu'un peu de féces au fond du Vaisseau ; de sorte que l'Ame, l'Esprit, & le Corps, après une éxacte Dépuration, paroissent enfin inséparablement unis sous une Forme plus noble, & plus parfaite, qu'elle n'étoit auparavant, & aussi différente de la prémiére Forme liquide, que l'Alkool de vin, éxactement rectifié, & acué de son sel, est différent de la Substance du vin, dont il

a été tiré : Cette comparaison n'est pas seulement très-juste ; mais elle donne de plus aux Enfans de la Science une connoissance précise des Opérations de cette troisiéme Clef.

Notre Eau est une Source vive, qui sort de la Pierre, par un miracle naturel de notre Philosophie : *Omnium primò est Aqua, quæ exit de hoc Lapide.* C'est Hermès qui a prononcé cette grande vérité. Il reconnoît de plus, que cette Eau est le Fondement de notre Art. Les Philosophes lui donnent plusieurs noms ; car tantôt ils l'appellent Vin, tantôt Eau de vie, tantôt Vinaigre, tantôt Huile, selon les différens dégrés de préparation, où selon les divers effets qu'elle est capable de produire. Je vous avertis néanmoins qu'elle est proprement le Vinaigre des Sages, & que dans la Distillation de cette divine Liqueur, il arrive la même chose que dans celle du Vinaigre commun : Vous pouvez tirer de ceci une grande instruction ; l'Eau & le Flegme montent le prémier ; la Substance huileuse, dans laquelle consiste l'efficace de notre Eau, vient la derniére. C'est cette Substance moyenne, entre la Terre & l'Eau, qui, dans la génération de l'Enfant Philosophique, fait la fonction de Mâle : Hermès nous la fait bien remarquer par ces paroles intelli-

gibles : *Unguentum mediocre, quod est ignis, est medium inter fœcem, & aquam.* Il ne se contente pas de donner ces lumiéres à ses Disciples, il leur enseigne de plus dans sa Table d'Emeraude, de quelle maniére ils doivent se conduire dans cette Opération : *Separabis Terram ab Igne ; subtile ab spisso suaviter, magno cum ingenio.* Prenez garde sur tout de ne pas étouffer le Feu de la Terre par les Eaux du Déluge : Cette Séparation, ou plûtôt cette Extraction se doit faire avec beaucoup de jugement.

Il est donc nécessaire de dissoudre entiérement le Corps, pour en extraire toute son Humidité, qui contient ce Soufre précieux, ce Baume de Nature, & cet Onguent merveilleux, sans lequel vous ne devez pas espérer de voir jamais dans votre Vaisseau cette Noirceur si desirée de tous les Philosophes. Reduisez donc tout le Composé en Eau, & faites une parfaite union du Volatil avec le Fixe : C'est un précepte de Sénior, qui mérite que vous y fassiez attention : *Supremus fumus*, dit-il, *ad infimum reduci debet, & divina aqua Rex est de Cælo descendens, Reductor Animæ ad suum Corpus est, quod demùm à morte vivificat.* Le Baume de vie est caché dans ces féces immondes ; vous devez les laver avec l'Eau Céleste, jusqu'à ce

que vous en ayez ôté la noirceur. & pour lors votre Eau sera animée de cette Essence ignée, qui opére toutes les merveilles de notre Art. Je ne puis vous donner là-dessus de meilleurs conseils, que ceux du grand Trismégiste : *Oportet ergo vos ab Aquâ fumum super-existentem, ab Unguento nigredinem, & a fœce mortem depellere ;* mais le seul moyen de réussir dans cette Opération, vous est enseigné par le même Philosophe, qui ajoûte immédiatement après : *Et hoc Dissolutione, quo peracto, maximam habemus Philosophiam, & omnium secretorum Secretum.*

Mais afin que vous ne vous trompiez pas au terme de *Composé ;* je vous dirai que les Philosophes ont deux sortes de Composés. Le premier, est le Composé de la Nature ; c'est celui dont j'ai parlé dans la prémiére Clef ; car c'est la Nature qui le fait d'une maniére incompréhensible à l'Artiste, qui ne fait que prêter la main à la Nature, par l'administration des choses externes, moyennant quoi elle enfante, & produit cet admirable Composé. Le second, est le Composé de l'Art ; c'est le Sage qui le fait par l'union intime du Fixe avec le Volatil, parfaitement conjoints, avec toute la prudence qui se peut acquérir par les lumiéres d'une profonde Philosophie. Le Composé de l'Art n'est pas

tout-à-fait le même dans le second, que dans le troisiéme Oeuvre ; c'est néanmoins toujours l'Artiste qui le fait. Géber le définit un Mélange d'Argent vif & de Soufre ; c'est-à-dire, du Volatil & du Fixe, qui, agissant l'un sur l'autre, se volatilisent, & se fixent réciproquement jusqu'à une parfaite fixité. Considérez l'exemple de la Nature ; vous verrez que la Terre ne produiroit jamais de Fruits, si elle n'étoit pénétrée de son Humidité, & que l'Humidité demeureroit toujours stérile, si elle n'étoit retenüe, & fixée par la siccité de la Terre.

Vous devez donc être certains, qu'on ne peut avoir aucun bon succès en notre Art, si, dans le prémier Oeuvre, vous ne purifiez le Serpent, né du limon de la Terre, si vous ne blanchissez ces féces féculentes & noires, pour en séparer le Soufre blanc, le Sel ammoniac des Sages, qui est leur chaste Diane, qui se lave dans le Bain. Tout ce Mistére n'est que l'extraction du Sel fixe de notre Composé, dans lequel consiste toute l'énergie de notre Mercure. L'Eau, qui s'éléve par Distillation, emporte avec elle une partie de ce Sel igné ; de sorte que l'affusion de l'Eau sur le Corps réitérée plusieurs fois, imprégne, engraisse, & féconde notre Mercure, & le rend propre à être fixé ;

ce qui est le terme du second Oeuvre : On ne sçauroit mieux exposer cette vérité, qu'Hermès a fait par ces paroles : *Cùm viderem quod Aqua sensim crassior, durior-que fieri inciperet, gaudebam ; certò enim sciebam, ut invenirem quod querebam.*

Quand vous n'auriez qu'une fort médiocre connoissance de notre Art, ce que je viens de vous dire seroit plus que suffisant, pour vous faire comprendre que toutes les Operations de cette Clef, qui met fin au prémier Oeuvre, ne sont autres que Digérer, Distiller, Cohober, Dissoudre, Séparer, & Conjoindre, le tout avec douceur & patience : De cette sorte, vous n'aurez pas seulement une entiére extraction du Suc de la Vigne des Sages ; mais encore vous posséderez leur véritable Eau-de-vie : Et je vous avertis que plus vous la rectifierez, & plus vous la travaillerez, plus elle acquerra de pénétration, & de vertu. Les Philosophes ne lui ont donné le nom d'Eau-de-vie, que parce qu'elle donne la vie aux Métaux ; elle est proprement appellée la grande Lunaire, à cause de la splendeur, dont elle brille : ils la nomment, aussi la Substance sulphurée, le Baume, la Gomme, l'Humidité visqueuse, & le Vinaigre très-aigre des Philosophes, &c.

Ce n'est pas sans raison que les Philoso-

phes donnent à cette Liqueur Mercurielle le nom d'Eau pontique, & de Vinaigre très-aigre : Sa ponticité éxubérante eſt le vrai caractére de ſa vertu ; il arrive de plus, comme je l'ai dèja dit, dans ſa Diſtillation, la même choſe qui arrive en celle du Vinaigre, le flegme & l'eau montent les prémiers, les parties ſoufreuſes & ſalines s'élevent les derniers : Séparez le Flegme de l'Eau, uniſſez l'Eau & le Feu enſemble, le Mercure avec le Soufre, & vous verrez enfin le Noir très-noir, vous blanchirez le Corbeau, & rougirez le Cigne.

Puiſque je ne parle qu'à vous, vrais Diſciples d'Hermès, je veux vous révéler un Sécret, que vous ne trouverez point entiérement dans les Livres des Philoſophes. Les uns ſe ſont contentés de dire, que de leur Liqueur on en fait deux Mercures, l'un blanc, & l'autre rouge. Flamel a dit plus particuliérement, qu'il faut ſe ſervir du Mercure citrin, pour faire les Imbibitions au rouge ; il avertit les Enfans de l'Art de ne pas ſe tromper ſur ce point ; il aſſure auſſi qu'il s'y ſeroit trompé lui-même, ſi Abraham Juif ne l'en avoit averti. D'autres Philoſophes ont enſeigné, que le Mercure blanc eſt le Bain de la Lune, & que le Mercure rouge eſt le Bain du Soleil : Mais il n'y en a point qui ayent voulu montrer diſtinctement aux

Enfans de la Science, par quelle voie ils peuvent obtenir ces deux Mercures. Si vous m'avez bien compris, vous êtes déja éclairez sur ce point. La Lunaire est le Mercure blanc : Le Vinaigre très-aigre est le Mercure rouge. Mais pour mieux déterminer ces deux Mercures, nourrissez-les d'une Chair de leur espéce ; le Sang des Innocens égorgez, c'est-à-dire, les Esprits des Corps, sont le Bain, où le Soleil & la Lune se vont baigner.

Je vous ai developé un grand Mistére, si vous y faites bien réfléxion : les Philosophes qui en ont parlé, ont passé très-légérement sur ce point important : le Cosmopolite l'a touché fort spirituellement par une ingénieuse Allégorie, en parlant de la Purification, & de l'Animation du Mercure : *hoc fiet*, dit-il, *si Seni nostro aurum & argentum deglutire dabis, ut ipse consumat illa, & tandem ille etiam moriturus comburatur.* Il achéve de décrire tout le Magistére en ces termes : *Cineres ejus spargantur in Aquam ; coquito eam donec satis est, & habes Medicinam curandi lepram.* Vous ne devez pas ignorer que notre Vieillard est notre Mercure, & que ce nom lui convient, parce qu'il est la Matiére prémiére de tous les Métaux : Le même Philosophe dit, qu'il est leur Eau, à laquelle il donne le nom d'Acier

& d'Aiman, & il ajoûte pour une plus grande confirmation de ce que je viens de vous découvrir : *Si undecies coït Aurum cum eo, emittit ſuum Semen, & debilitatur ferè ad mortem uſque ; concipit Chalybs, & generat Filium Patre clariorem.* Voilà donc un grand Miſtére, que je vous révéle ſans aucun Enigme ; c'eſt là le Sécret des deux Mercures, qui contiennent les deux Teintures. Conſervez-les ſéparément & ne confondez pas leurs eſpéces, de peur qu'ils ne procréent une Lignée monſtrueuſe.

Je ne vous parle pas ſeulement plus intelligiblement qu'aucun Philoſophe n'a fait, mais auſſi je vous révéle tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la Pratique de notre Art : Si vous méditez là deſſus, ſi vous vous appliquez à le bien comprendre ; mais ſur-tout, ſi vous travaillez ſur les lumiéres que je vous donne, je ne doute nullement que vous n'obteniez ce que vous cherchez : Et ſi vous ne parvenez à ces Connoiſſances, par la Voie que je vous marque, je ſuis bien aſſûré que difficilement vous arriverez à votre but, par la ſeule Lecture des Philoſophes. Ne déſeſperez donc de rien : Cherchez la Source de la Liqueur des Sages, qui contient tout ce qui eſt néceſſaire à l'Oeuvre : Elle eſt cachée ſous la Pierre : Frapez deſſus avec

la

la verge du Feu magique, & il en sortira une claire Fontaine : Faites ensuite comme je vous ai montré : Préparez le Bain du Roi avec le Sang des Innocens, & vous aurez le Mercure des Sages animé, qui ne perd jamais ses vertus, si vous le gardez dans un Vaisseau bien bouché. Hermès dit, qu'il y a tant de simpatie entre les Corps purifiés, & les Esprits, qu'ils ne se quittent jamais, lorsqu'ils ont été unis ensemble ; parce que cette union est semblable à celle de l'Ame avec le Corps glorifié, après laquelle la Foi nous aprend, qu'il n'y aura plus de séparation, ni de mort. *Quia Spiritus, ablutis Corporibus desiderant inesse, habitis autem ipsis, eos vivificant, & in iis habitant.* Vous voyez par là le mérite de cette précieuse Liqueur, à laquelle les Philosophes ont donné plus de mille différens noms : Elle est l'Eau de-vie des Sages, l'Eau de Diane, la grande Lunaire, l'Eau d'Argent vif : Elle est notre Mercure, notre Huile incombustible, qui au froid se congéle comme de la glace, & se liquéfie à la chaleur comme du beurre : Hermès l'appelle la Terre feuillée, ou la Terre des Feüilles ; non sans beaucoup de raison ; car si vous l'observez bien, vous remarquerez qu'elle est toute feüilletée : En un mot, elle est la Fontaine très-claire, dont le

Comte Tréviſan fait mention : Enfin, elle eſt le grand Alkaeſt, qui diſſout radicalement les Métaux : Elle eſt la véritable Eau permanente, qui, après les avoir diſſous, s'unit inſéparablement à eux, & en augmente le Poids & la Teinture.

QUATRIEME CLEF.

La quatriéme Clef de l'Art, eſt l'entrée du ſecond Oeuvre ; c'eſt elle qui réduit notre Eau en Terre ; il n'y a que cette ſeule Eau au monde, qui, par une ſimple cuiſſon, puiſſe être convertie en Terre ; parce que le Mercure des Sages porte dans ſon Centre ſon propre Soufre, qui le coagule. La Terrification de l'Eſprit eſt la ſeule Opération de cet Oeuvre : Cuiſez donc avec patience ; ſi vous avez bien procédé, vous ne ſerez pas long temps ſans voir les marques de cette Coagulation ; & ſi elles ne paroiſſent dans leur temps, elles ne paroîtront jamais ; parce que c'eſt un ſigne indubitable, que vous avez manqué en quelque choſe d'eſſentiel, dans les prémiéres Opérations : Car pour corporifier l'Eſprit, qui eſt notre Mercure, il faut avoir bien diſſout le Corps, dans lequel Soufre, qui coagule le Mercure, eſt renfermé. Hermès aſſûre que notre Eau Mercurielle aura acquis toutes les vertus, que les Philoſophes

lui attribuent, lorsqu'elle sera changée en Terre : *Vis ejus integra est, si in Terram conversa fuerit.* Terre admirable par sa fécondité ; Terre de Promission des Sages, lesquels, sçachant faire tomber la Rosée du Ciel sur elle, lui font produire des Fruits d'un prix inestimable. Le Cosmopolite exprime très-bien les avantages de cette bénîte Terre : *Qui scit Aquam congelare calido, & Spiritum cum eâ jungere, certè rem inveniet millesies pretiosiorem auro, & omni re.* Rien n'approche du mérite de cette Terre, & de cet Esprit, parfaitement alliez ensemble, selon les Régles de notre Art : Ils sont le vrai Mercure, & le vrai Soufre des Philosophes, le Mâle vivant, & la Fémelle vivante, qui contiennent la Semence, qui peut seule procréer un Fils plus illustre que ses Parens. Cultivez donc soigneusement cette précieuse Terre ; arrosez-la souvent de son Humidité ; dessêchez-la autant de fois, & vous n'augmenterez pas moins ses vertus, que son poids, & sa fécondité.

CINQUIEME CLEF.

La cinquiéme Clef de notre Oeuvre est la Fermentation de la Pierre avec le Corps parfait, pour en faire la Médecine du troisiéme Ordre. Je ne dirai rien en particulier de l'Opération du troisiéme Oeuvre ;

si non, Que le Corps parfait est un Levain nécessaire à notre Pâte : Que l'Esprit doit faire l'union de la Pâte avec le Levain, de même que l'Eau détrempe la Farine, & dissout le Levain, pour composer une Pâte fermentée, propre à faire du Pain. Cette Comparaison est fort juste ; c'est Hermès qui l'a faite le prémier. *Sicut enim pasta sine fermento fermentari non potest ; sic cùm corpus sublimaveris, mundaveris, & turpitudinem à fœce separaveris ; cùm jungere volueris, pone in eis fermentum, & aquam terram confice, ut pasta fiat fermentum.* Au sujet de la Fermentation, le Philosophe répéte ici tout l'Oeuvre, & montre que tout de même que la Masse de la Pâte devient toute Levain, par l'action du Ferment, qui lui a été ajoûté ; ainsi toute la Confection Philosophique devient par cette Opération un Levain, propre à fermenter une nouvelle Matiére, & à la multiplier jusqu'à l'infini.

Si vous observez bien de quelle maniére se fait le Pain, vous trouverez les proportions, que vous devez garder entre les Matiéres, qui composent votre Pâte Philosophique. Les Boulangers ne mettent-ils pas plus de Farine que de Levain, & plus d'Eau, que de Levain & de Farine ? Les Loix de la Nature sont les Régles que vous devez suivre dans la Prati-

que de tout notre Magistére. Je vous ai donné sur tous les points principaux toutes les instructions qui vous sont nécessaires ; de sorte qu'il seroit superflu de vous en dire d'avantage, particuliérement touchant les derniéres Opérations, à l'égard desquelles les Philosophes ont été beaucoup moins reservez, que sur les prémiéres, qui sont les fondemens de l'Art.

SIXIEME CLEF.

La sixiéme Clef enseigne la Multiplication de la Pierre, par la réitération de la même Opération, qui ne consiste qu'à ouvrir & fermer, dissoudre & coaguler, imbiber & dessecher ; par où les vertus de la Pierre s'augmentent à l'infini. Comme mon dessein n'a pas été de décrire entiérement la Pratique des trois Médecines, mais seulement de vous instruire des Opérations les plus importantes, touchant la Préparation du Mercure, que les Philosophes passent ordinairement sous silence, pour cacher aux Profanes des Misléres, qui ne sont que pour les Sages ; je ne m'arréterai pas davange sur ce point, & je ne vous dirai rien non plus de ce qui regarde la Projection de la Médecine, parce que le succès que vous attendez ne dépend pas delà : Je ne vous ai donné des instructions très-amples que sur la troisié-

me Clef, à cauſe qu'elle comprend une longue ſuite d'Opérations, leſquelles, quoi que ſimples & naturelles, ne laiſſent pas de réquérir une grande intelligence des Loix de la Nature, & des Qualités de notre Matiére, auſſi bien qu'une parfaite connoiſſance de la Chimie, & des différens dégrés de chaleur, qui conviennent à ces Opérations.

Je vous ai conduit par la droite Voie, ſans aucun détour; & ſi vous avez bien remarqué la Route que je vous ai tracée, je m'aſſure que vous irez droit au but, ſans vous égarer. Sçachez-moi bon gré du deſſein, que j'ay eu de vous épargner mille travaux, & mille peines, que j'ay eſſuyez moi-même dans ce pénible voyage, faute d'un ſecours pareil à celui que je vous donne dans cette Lettre, qui part d'un cœur ſincére, & d'une tendre affection pour tous les véritables Enfans de la Science. Je vous plaindrois beaucoup, ſi, comme moi, après avoir connu la véritable Matiére, vous paſſiez quinze années entiérement dans le travail, dans l'étude, & dans la méditation, ſans pouvoir extraire de la Pierre, le Suc précieux, qu'elle renferme dans ſon ſein, faute de connoître le Feu ſécret des Sages, qui fait couler de cette Plante ſéche & aride en apparence, une Eau, qui ne moüille

pas les mains, & qui par l'union magique de l'Eau séche de la Mer de Sages, se resout en une Eau visqueuse, en une Liqueur mercurielle, qui est le Principe, le Fondement, & la Clef de notre Art: Convertissez, séparez & purifiez les Elémens, comme je vous l'ai enseigné, & vous possséderez le véritable Mercure des Philosophes, qui vous donnera le Soufre fixe, & la Médecine Universelle.

Mais je vous avertis, qu'après que vous serez parvenus à la connoissance du Feu sécret des Sages, vous ne serez pas toutes-fois encore au bout de la prémiére Carriére. J'ai erré plusieurs années dans le chemin qui reste à faire, pour arriver à la Fontaine mistérieuse, où le Roi se baigne, se rajeunit, & reprend une nouvelle vie, éxempte de toutes sortes d'infirmités: Il faut que vous sachiez outre cela purifier, échaufer, & animer ce Bain Royal; c'est pour vous prêter la main dans cette Voie sécrete, que je me suis étendu sur la troisiéme Clef, où toutes ces Opérations sont déduites. Je souhaite de tout mon cœur, que les instructions que je vous ai données, vous fassent aller droit au but. Mais souvenez-vous, Enfans de la Science, que la connoissance de notre Magistére vient plûtôt de l'Inspiration du Ciel, que des Lumiéres que nous pouvons ac-

quérir par nous mêmes. Cette vérité eſt reconnuë de tous les Philoſophes ; c'eſt pourquoi ce n'eſt pas aſſez de travailler ; priez aſſidûment ; liſez les bons Livres ; & méditez nuit & jour ſur les Opérations de la Nature, & ſur ce qu'elle peut être capable de faire, lorſqu'elle eſt aidée par le ſecours de notre Art, & par ce moyen vous réüſſirez ſans doute dans votre Entrepriſe.

C'eſt là tout ce que j'avois à vous dire ; dans cette Lettre ; je n'ai pas voulu vous faire un Diſcours fort étendu, tel que la matiére paroît le demander ; mais auſſi je ne vous ai rien dit que d'eſſentiel à notre Art : De ſorte, que ſi vous connoiſſez notre Pierre, qui eſt la ſeule Matiére de notre Pierre, & ſi vous avez l'intelligence de notre Feu, qui eſt ſécret & naturel tout enſemble, vous avez les Clefs de l'Art, & vous pouvez calciner notre Pierre, non par la Calcination ordinaire, qui ſe fait par la violence du Feu ; mais par une Calcination Philoſophique, qui eſt purement naturelle.

Remarquez encore ceci avec les plus éclairés Philoſophes, qu'il y a cette différence, entre la Calcination ordinaire, qui ſe fait à force de feu, & la Calcination naturelle : Que la prémiére détruit le Corps, & conſume la plus grande partie

de son Humidité radicale ; & que la seconde ne conserve pas seulement l'Humidité du Corps, en le calcinant ; mais encore elle l'augmente considérablement.

L'expérience vous fera connoître dans la Pratique cette grande vérité ; car vous trouverez en effet, que cette Calcination Philosophique, qui sublime, & distile la Pierre en la calcinant, en augmente de beaucoup l'Humidité : La raison en est, que l'Esprit ignée du Feu naturel se corporifie dans les Substances qui lui sont analogues. Notre Pierre est un Feu Astral, qui simpatise avec le Feu naturel, & qui, comme une véritable Salamandre, prend naissance, se nourrit, & croît dans le Feu Elémentaire, qui lui est géométriquement proportioné.

Le Nom de l'Auteur est en Latin dans cette Anagramme :

DIVES - SICUT - ARDENS, S***.

FIN.

LA LUMIERE SORTANT PAR SOI-MESME DES TENEBRES,

POËME

Sur la Composition de la Pierre des Philosophes, traduit de l'Italien, avec un Commentaire.

CHANT PREMIER.

I.

LE Cahos ténébreux étant sorti comme une Masse confuse du fonds du Néant, au prémier son de la Parole toute puissante ; ont eût dit que le désordre l'avoit produit, & que ce ne pouvoit être l'Ouvrage d'un Dieu, tant il étoit informe. Tou-

tes choſes étoient en lui dans un profond repos, & les Elémens y étoient confondus, parce que l'Eſprit Divin ne les avoit pas encore diſtinguez.

II.

Qui pourroit maintenant raconter de quelle maniére les Cieux, la Terre & la Mer fûrent formez ſi légers en eux-mêmes, & pourtant ſi vaſtes, eu égard à leur étenduë? Qui pourroit expliquer comment le Soleil & la Lune reçûrent là haut le mouvement & la lumiére, & comment tout ce que nous voyons ici bas, eut la Forme & l'Eſtre? Qui pourroit enfin comprendre comment chaque choſe reçut ſa propre dénomination, fut animée de ſon propre eſprit, &, au ſortir de la Maſſe impure & inordonnée du Cahos, fut réglée par une loi, une quantité & une meſure?

III.

O vous du divin Hermès les Enfans, & les Imitateurs, à qui la Science de votre Pére a fait voir la Nature à découvert; vous ſeuls, vous ſeuls ſçavez comment cette main immortelle forma la Terre & les Cieux de cette Maſſe informe du Cahos; car votre grand Oeuvre fait voir clairement que de la même maniére dont

est fait votre Elixir philosophique, Dieu aussi a fait toutes choses.

IV.

Mais il n'appartient pas à ma foible plume de tracer un si grand tableau, n'étant encore qu'un chetif Enfant de l'Art, sans aucune expérience : Ce n'est pas que vos doctes Ecrits ne m'ayent fait apercevoir le véritable but où il faut tendre ; & que je ne connoisse bien cet Illiaste, qui a en lui tout ce qu'il nous faut, aussi bien que cet admirable Composé, par lequel vous avez sçû amener de puissance en acte la vertu des Elémens.

V.

Ce n'est pas que je ne sçache bien que votre Mercure secret, n'est autre chose qu'un Esprit vivant, universel & inné, lequel en forme de vapeur aërienne décend sans cesse du Ciel en Terre pour remplir son ventre poreux, qui naît ensuite parmi les Souphres impurs, & en croissant passe de la nature volatile à la fixe, se donnant à soi-même la forme d'Humide radical.

VI.

Ce n'est pas que je ne sache bien encore, que si notre Vaisseau ovale n'est

scellé par l'Hiver, jamais il ne pourra retenir la vapeur précieuse, & que notre bel Enfant mourra dès sa naissance, s'il n'est promptement secouru par une main industrieuse & par des yeux de Lincée, car autrement il ne pourra plus être nourri de sa prémiére humeur, à l'éxemple de l'Homme, qui après s'être nourri de sang impur dans le ventre maternel, vit de lait lorsqu'il est au monde.

VII.

Quoique je sache toutes ces choses; je n'ose pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toujours incertain. Mais si vous étes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon esprit tous les doutes qui l'embarrassent; & si je puis être assez heureux pour expliquer distinctement dans mes Ecrits tout ce qui regarde votre Magistére, faites, je vous conjure, que j'aye de vous pour réponse: *Travaille hardiment, car tu sçais ce qu'il faut sçavoir.*

CHANT DEUXIE'ME.

Que le Mercure & l'Or du vulgaire ne ſont pas l'Or & le Mercure des Philoſophes, & que dans le Mercure des Philoſophes, eſt tout ce que cherchent les Sages. Où l'on touche en paſſant la pratique de la prémiére Opération que doit ſuivre l'Artiſte expérimenté.

STROPHE I.

QUe les Hommes, peu verſez dans l'Ecole d'Hermès, ſe trompent, lors qu'avec un eſprit d'avarice, ils s'attachent au ſon des mots. C'eſt ordinairement ſur la foi de ces noms vulgaires d'Argent vif & d'Or qu'ils s'engagent au travail, & qu'avec l'Or commun ils s'imaginent, par un feu lent, fixer enfin cet Argent fugitif.

I I.

Mais s'ils pouvoient ouvrir les yeux de leur eſprit pour bien comprendre le ſens caché des Auteurs, ils verroient clairement que l'Or & l'Argent vif du vulgaire ſont deſtituez de ce Feu univerſel, qui eſt le véritable Agent, lequel Agent ou Eſprit abandonne les Métaux dès qu'ils ſe trouvent dans des Fourneaux expoſez à la violence des flammes; & c'eſt ce qui fait

que le Métail hors de sa Mine se trouvant privé de cet Esprit, n'est plus qu'un Corps mort & immobile.

III.

C'est bien un autre Mercure, & un autre Or, dont a entendu parler Hermès ; un Mercure humide & chaud, & toujours constant au feu. Un Or qui est tout feu & tout vie. Une telle différence n'est-elle pas capable de faire aisément distinguer ceux-ci de ceux du vulgaire, qui sont des Corps morts privez d'esprit, au lieu que les nôtres sont des Esprits corporels toujours vivans.

IV.

O grand Mercure des Philosophes ! c'est en toi que s'unissent l'Or & l'Argent, après qu'ils ont été tirez de puissance en acte : Mercure tout Soleil & tout Lune ; triple Substance en une, & une Substance en trois. O chose admirable ! Le Mercure, le Souphre & le Sel me font voir trois Substances en une seule Substance.

V.

Mais où est donc ce Mercure aurifique, qui, étant résout en Sel & en Souphre, devient l'Humide radical des Métaux, & leur Semence animée ? Il est empriſonné

dans une prison si forte, que la Nature même ne sçauroit l'en tirer, si l'Art industrieux ne lui en facilite les moyens.

VI.

Mais que fait donc l'Art? Ministre ingénieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuse les sentiers qui conduisent à la prison. N'y ayant pas de meilleurs guide ni de plus sûr moyen que celui d'une chaleur douce & continuelle pour aider la Nature, & lui donner lieu de rompre les liens dont notre Mercure est comme garotté.

VII.

Oüi, oüi, c'est ce seul Mercure que vous devez chercher, ô Esprits indociles! puisqu'en lui seul vous pouvez trouver tout ce qui est nécessaire aux Sages. C'est en lui que se trouvent en puissance prochaine & la Lune & le Soleil, qui sans Or & Argent du vulgaire, étant unis ensemble, deviennent la véritable Semence de l'Argent & de l'Or.

VIII.

Mais toute Semence est inutile si elle demeure entiére, si elle ne pourrit, & ne devient noire; car la Corruption précéde toujours la Génération. C'est ainsi que procéde

procéde la Nature dans toutes ſes Opérations ; & nous qui voulons l'imiter, nous devons auſſi noircir avant de blanchir, ſans quoi nous ne produirons que des Avortons.

CHANT TROISIE'ME.

On conſeille ici aux Alchimiſtes vulgaires & ignorans de ſe déſiſter de leurs Opérations ſophiſtiques, parce qu'elles ſont entiérement oppoſées à celles que la véritable Philoſophie nous enſeigne pour faire la Médecine univerſelle.

STROPHE I.

O Vous ! qui pour faire de l'Or par le moyen de l'Art, étes ſans ceſſe parmi les flammes de vos charbons ardens ; qui tantôt congelez, & tantôt diſſolvez vos divers Mélanges en tant & tant de maniéres, les diſſolvant quelques-fois entiérement, quelques-fois les congelant ſeulement en partie ; d'où vient que comme des Papillons enfumez, vous paſſez les jours & les nuits à rôder autour de vos Fourneaux.

I I.

Ceſſez déſormais de vous fatiguer en vain, de peur qu'une folle eſpérance ne

faſſe aller toutes vos penſées en fumée. Vos travaux n'opérent que d'inutiles ſueurs, qui peignent ſur votre front les heures malheureuſes que vous paſſez dans vos ſalles retraites. A quoi bon ces flammes violentes, puiſque les Sages n'uſent point de charbons ardens, ni de bois enflammez pour faire l'Oeuvre Hermétique?

III.

C'eſt avec le même Feu dont la Nature ſe ſert ſous terre, que l'Art doit travailler, & c'eſt ainſi qu'il imitera la Nature. Un Feu vaporeux, mais qui n'eſt pourtant pas léger; un Feu qui nourrit & ne dévore point; un Feu naturel, mais que l'Art doit faire; ſec, mais qui fait pleuvoir; humide, mais qui deſſéche. Une Eau qui éteint, une Eau qui lave les Corps, mais qui ne moüille point les mains.

IV.

C'eſt avec un tel Feu que l'Art, qui veut imiter la Nature, doit travailler, & que l'un doit ſuppléer au défaut de l'autre. La Nature commence, l'Art acheve, & lui ſeul purifie ce que la Nature ne pouvoit purifier. L'Art a l'induſtrie en partage, & la Nature la ſimplicité; de ſorte que ſi l'un n'applanit le chemin, l'autre s'arrête tout auſſi tôt.

V.

A quoi donc servent tant & tant de Substances différentes dans des Cornuës, dans des Alembics, si la Matiére est unique aussi bien que le Feu ? Oui, la Matiére est unique, elle est par tout, & les Pauvres peuvent l'avoir aussi bien que les Riches. Elle est inconnuë à tout le monde, & tout le monde l'a devant les yeux ; elle est mépriſée comme de la bouë par le Vulgaire ignorant, & se vend à vil prix ; mais elle est précieuse au Philosophe, qui en connoît la valeur.

VI.

C'est cette Matiére, si mépriſée par les Ignorans, que les Doctes cherchent avec soin, puisqu'en elle est tout ce qu'ils peuvent désirer. En elle se trouvent conjoints le Soleil & la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le Feu, d'où ces Métaux tirent leur vie ; c'est elle qui donne l'Eau ignée, qui donne aussi la Terre fixe ; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est nécessaire à un Esprit éclairé.

VII.

Mais au lieu de considérer qu'un seul Composé suffit au Philosophe, vous vous

amusez, Chimistes insensez, à mettre plusieurs Matiéres ensemble ; & au lieu que le Philosophe fait cuire à une chaleur douce & solaire, & dans un seul vaisseau, une seule vapeur qui s'épaissit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrédiens différens ; & au lieu que Dieu a fait toutes choses de rien, vous au contraire, vous réduisez toutes choses à rien.

VIII.

Ce n'est point avec les Gommes molles ni les durs Excrémens, ce n'est point avec le Sang ou le Sperme humain, ce n'est point avec les Raisins verts, ni les Quintessences herbales, avec les Eaux fortes, les Sels corrosifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'est pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ni avec le Souphre, ou le Mercure, ni enfin avec les Métaux même du vulgaire qu'un habile Artiste travaillera à notre grand Oeuvre.

IX.

A quoi servent tous ces divers mélanges ? puisque notre Science renferme tout le Magistére dans une seule Racine, que je vous ai déja assez fait connoître, & peut-être plus que je ne devois. Cette Racine contient en elle deux Substances, qui

n'ont pourtant qu'une seule Essence ; & ces Substances, qui ne sont d'abord Or & Argent qu'en puissance, deviennent enfin Or & Argent en acte, pourvû que nous sçachions bien égaliser leurs poids.

X.

Oui, ces Substances se font Or & Argent actuellement, & par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Souphre d'Or. O Souphre lumineux ! ô véritable Or animé ! j'adore en toi toutes les merveilles & toutes les vertus du Soleil. Car ton Souphre est un trésor, & le véritable fondement de l'Art, qui meurit en Elixir ce que la Nature méne seulement à la perfection de l'Or.

AVANT PROPOS.

IL y a très-peu de Gens, qui entendant parler de la Pierre Philosophale, ne froncent le sourcil à ce nom, &, en sécouant la tête, ne rebuttent ce Traité. En bonne foi, n'est-ce pas une grande injustice que de blâmer ainsi ce qu'on ne connoît point? Avant que de donner son jugement, il faudroit au moins sçavoir ce que l'on condamne, & ce que c'est que la Pierre Philosophale; mais ceux qui en usent de la sorte, jugent de cette Science par raport aux Artistes vulgaires, qui, au lieu de la Pierre qu'ils promettent de faire, consument tout leur avoir, & celui des autres; & voyant tant d'impostures, tant de fausses Receptes, & tant de vaines promesses des Charlatans, ils prennent occasion de là d'attaquer la vérité de l'Art, ne considérant pas que ceci n'est point l'Ouvrage des Chimistes ordinaires, mais des vrais Philosophes, & qu'il est aussi peu facile à ces Philosophâtres de faire cette Pierre, que de faire décendre la Lune en Terre, ou de produire un nouveau Soleil. Pour être Philosophe il faut sçavoir parfaitement les fondemens de toute la Nature, car la Science de la Pierre Phi-

losophale surpasse de bien loin toutes les autres Sciences, & tous les autres Arts, quelques subtils qu'ils soient; y ayant toujours cette différence entre les Ouvrages de la Nature, & ceux de l'Art, que les prémiers sont les plus parfaits, les plus achevez, & les plus sûrs; & si (suivant l'Axiome d'Aristote) il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans le sens, il sera vrai de dire, que ce que nous concevons, nous ne le concevons qu'à l'occasion de ce que la Nature fait tous les jours devant nos yeux; car tous les Arts ont tiré leurs Principes, & leurs prémiéres Idées des Ouvrages naturels; ce qui est si connu de tous ceux qui ont quelque intelligence au delà du commun, qu'il seroit inutile de vouloir le justifier. Mais sans nous amuser à de vains discours, il faut sçavoir en général que la Pierre des Philosophes n'est autre chose que l'Humide radical des Elémens, répandu à la vérité en eux, mais reüni dans leur Pierre, & dépoüillé de toute soüillure étrangére. Ainsi il ne faut pas s'étonner si elle peut opérer de si grandes choses, étant très-constant que la vie des Animaux, des Végétaux & des Minéraux ne consiste que dans leur Humide radical. Et de même qu'un Homme, qui voudroit entretenir une Lampe allumée, ne craindroit pas qu'el-

le s'éteignît s'il avoit de l'huile de reserve, parce qu'il n'auroit qu'à y en remettre à mesure qu'il s'en consumeroit. Tout de même lorsque notre Humide radical, dans lequel le feu de la vie est renfermé, vient à se consumer, la Nature a besoin qu'on lui refourniſſe de nouvel Humide par le moyen des alimens, sans quoi cette lumiére de la vie, libre de ses liens, s'envoleroit. Il arrive cependant quelquefois que la Chaleur naturelle est si débilitée en son Humide radical par quelque accident, qu'elle n'a pas la force d'en reprendre de nouveau dans la nutrition, ce qui la rend languiſſante, & fait qu'enfin elle abandonne son corps par la mort. Mais si quelqu'un pouvoit lui donner une Essence dépoüillée d'excrémens, & parfaitement purifiée par l'Art; alors sans doute la Chaleur naturelle attireroit cette Essence à soi, la convertiroit en sa nature, & redonneroit au corps sa prémiére vigueur; mais tous ces médicamens ne serviroient de rien à un Homme mort, quelques balzamiques, & quelques parfaits qu'ils puſſent être; car il n'y a que le Feu de Nature, renfermé dans le corps, qui s'approprie les médicamens, & se délivre par leur moyen des mauvaises humeurs, qui l'empêchent de faire avec liberté son office vital dans son propre Humide radical. Il faut

faut donc par la voie de la nutrition lui fournir un aliment convenable & reſtaurant, & alors ce Feu vital recouvrera ſes prémiéres forces ; au lieu que les autres médicamens ne font qu'irriter la Nature, bien loin de la rétablir. Que ſerviroit-il à un Soldat bleſſé à mort, & qui auroit perdu tout ſon ſang, qu'on voulût l'exciter au combat par le ſon des Trompettes, & le bruit des Tambours, & qu'on prétendît l'encourager par là à ſoûtenir les travaux de Mars ? de rien ſans doute ; cela lui nuiroit au contraire, & ne feroit que lui imprimer une terreur funeſte. Il en eſt de même d'une Nature débilitée & languiſſante par la déperdition ou ſuffocation de ſon Humide radical, & rien ne ſeroit ſi dangereux ni ſi inutile que de l'irriter par des médicamens ; mais ſi on pouvoit augmenter & fortifier l'Humide radical, alors la Nature d'elle-même ſe débarraſſeroit de ſes excrémens & de ſes ſuperfluités. Nous pouvons dire la même choſe à l'égard du Végétable & du Minéral. On s'étonne donc avec juſtice de l'entêtement de ceux qui ſont ſans ceſſe occupez à des remédes pour la ſanté, & qui cependant ignorent entiérement la ſource d'où découle & la ſanté & la vie. Que ces Gens-là ne s'ingérent plus de parler de Pierre Philoſophale, puiſqu'ils ſe ſervent ſi mal de leur raiſon.

Pour conclusion, je dis que celui à qui Dieu aura gratuitement accordé la possession de cette Pierre, & donné l'esprit pour s'en bien servir, non seulement joüira d'une santé parfaite, mais pourra encore avec l'aide de la Providence prolonger ses jours au delà du terme ordinaire, & avoir le moyen de loüer Dieu dans une longue & douce vie.

C'est une loi inviolable de la Nature; que toutes les fois qu'un corps est attaqué de maladie procédante de la contrariété des qualités, il tombe en ruïne, parce qu'il n'est plus soûtenu que par une nature languissante, & que son esprit vital l'abandonne pour retourner vers sa patrie; & quiconque aura tant soit peu flairé l'odeur de la Philosophie, tombera d'accord que la vie des Animaux, ou leur esprit vital étant tout spirituel, & d'une nature éthérée, comme sont toutes les formes qui dérivent des influences célestes, (je ne parle pas ici de l'Ame raisonnable qui est la vraie forme de l'Homme) n'a nulle liaison avec les corps terrestres, que par des milieux qui participent des deux natures. Si donc ces milieux ne sont très constants, & très-purs, il est sûr que la vie se perdra bientôt, ne pouvant recevoir d'eux aucune permanence. Or dans la Substance des Mixtes, ce qu'il y

a de plus constant & de plus pur, c'est leur Humide radical, lequel contient proprement toute la nature du Mixte, comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprés. C'est donc-là un véritable milieu, & un sujet capable de contenir en son centre la vie du corps, laquelle n'est autre chose que le Chaud inné, le Feu de nature & le vrai Soufre des Sages, que les Philosophes sçavent amener de puissance en acte dans leur Pierre. Ainsi celui qui a la Pierre des Philosophes, a l'Humide radical des choses, dans lequel le Chaud inné, qui y étoit enfermé, a pris la domination par le moyen d'un artifice subtil mais naturel, & a déterminé sa propre humidité, la transmuant par une douce coction en Soufre igné. Toute la nature du Mixte réside dans cet Humide radical; ce qui fait que quand on a l'Humide radical de quelque chose, on en a toute l'essence, toute la puissance, & toutes les vertus; mais il faut qu'il soit extrait avec beaucoup d'industrie, par un moyen naturel & philosophique, & non pas selon l'Art spagirique des Chimistes vulgaires, dont les Extraits sont mêlangez, pleins d'acrimonie, en sorte qu'il ne s'y trouve plus rien de bon ou très-peu. Mais comme j'ai dit, il faut, avant toutes choses, bien comprendre ce que c'est que

cet Humide radical, duquel je me propose de traitter dans les Chapitres suivans assez au long pour en instruire quiconque les voudra lire & relire avec application.

Qu'on juge donc de quel prix est la Pierre des Philosophes ; & s'il est vrai qu'on peut reprendre sa santé par le moyen de la substance nourissante des alimens, & par la vertueuse essence de quelques bons remédes, nonobstant que ces alimens & ces remédes soient pris avec toute leur écorce, & avec le mêlange de leurs excrémens, quel effet ne doit-on pas attendre de leur Humide radical, ou plutôt de leur noyau & de leur centre dépoüillé de tout excrément, & pris dans un véhicule convenable. Un pareil Reméde n'agit pas violemment, & n'irrite pas la Nature ; au contraire, il rétablit ses forces languissantes, & lui communique, par ses influences bénignes & fécondes, une chaleur naturelle en laquelle il abonde. C'est par là qu'il opére dans les corps des Animaux des cures admirables & incroyables, lorsqu'au lieu d'employer la main du Médecin, la Nature seule sert en même temps de Médecin & de Reméde.

Tous les médicamens ordinaires ne font, comme nous avons dit, qu'irriter la Nature, & l'obliger de ramasser toutes ses forces contr'eux ; d'où il arrive qu'après

avoir pris quelque reméde, on reste long-temps languissant & abbatu. La Nature seule sçait rejetter les excrémens, & c'est cette seule faculté qui est néceſſaire en pareille occasion. Car de donner des purgatifs à un corps affoibli, ce n'est qu'aigrir le mal, & augmenter les excrémens, au lieu de les diminuer; mais puisque c'est le propre de la Nature, lorsqu'un Homme est en santé, de rejetter d'elle-même les humeurs superfluës; pourquoi, quand elle est languissante, ne pas tâcher de la fortifier, & de lui communiquer une nouvelle vigueur par le moyen de notre Médecine? Que de cures admirables & d'effets surprenans naîtroient de cette méthode.

Je ne nie pas qu'on donne quelque fois des Cardiaques, qui, avec la faculté de purger, en ont encore d'autres très-bonnes; mais outre qu'on en use fort rarement, ces Remédes sont préparez si grossiérement, & leur vertu est si foible, qu'ils sont la plûpart du temps fort inutiles; il arrive même souvent, que celui qui les prend est si mal, qu'il n'a pas la force, non pas de sentir l'effet du Reméde, mais de sentir même le Reméde. Je sçai bien encore qu'il y a certains Remédes qui soulagent la Nature sans l'irriter, & qui par leur vertu spécifique attirent & surmontent la maladie & l'humeur, & il est vrai

qu'avec de tels Remédes on seroit quasi sûr de guérir. Mais qui est-ce qui les connoît, ou qui, les connoissant, les sçait bien préparer? La Science douteuse ne produit que des effets douteux; & il n'y a que la seule Médecine Philosophique qui soit propre à toutes sortes de maladies; non que par de différentes qualités elle produise des effets différens, car sa faculté est uniquement de fortifier la Nature, laquelle par ce moyen est en état de se délivrer de toutes sortes de maux, quand on les supposeroit infinis.

C'est sans doute de cette Médecine qu'il est dit dans l'Ecriture Sainte, que Dieu a créé une Médecine de la Terre, que l'Homme sage ne mépriséra point. Elle est dite de la Terre, parce que les Philosophes la tirent de la Terre, & l'élevent à une nature toute céleste. Qui connoît cette Médecine, n'a pas besoin de Médecin, à moins qu'il n'en use en plus grande quantité que la Nature ne demande; car c'est un Feu très-pur, qui étant trop fort, dévoreroit une moindre flamme; & comme un Homme, qui mangeroit trop suffoqueroit sa chaleur naturelle par trop de substance, de même les forces du corps ne pourroient soutenir une trop grande abondance de ce Reméde, & la chaleur naturelle seroit trop dilatée. Les racines des

Arbres, & les semences des Végetaux se nourrissent d'eau, & vivent d'eau ; mais s'il y en a en trop grande abondance, elles se noyent & meurent. En cela comme en toutes choses il faut de la prudence.

Qu'on ne s'étonne donc plus si notre Pierre opére de si grandes choses, lorsqu'elle est administrée par les sages mains du Philosophe, & si les maladies les plus opiniâtres & les plus incurables sont guéries comme par miracle, puisque la Nature en est tellement fortifiée & renouvellée, qu'il n'y a point de mauvaise qualité qu'elle ne soit en état de surmonter. Aprenez que c'est de la Nature seule que vous recevez la guérison & la santé, pourvû que vous sachiez l'aider, & comme vous ne craignez point que votre Lampe s'éteigne tandis que vous avez de l'huile pour y mettre, ne craignez pas non plus que les maladies vous assaillent, tandis que la Nature aura en réserve un si grand trésor. Cessez donc de vous fatiguer nuit & jour dans la recherche de mille Remédes inutiles, & ne perdez pas votre temps dans de vaines Sciences, ni dans des Opérations fondées sur de beaux raisonnemens, en vous laissant entraîner par l'éxemple, & par les opinions du Vulgaire. Tâchez plutôt de bien comprendre ce que c'est que la Pierre des Philosophes, & alors vous

aurez le vrai fondement de la Santé, le tréſor des Richeſſes, & la connnoiſſance certaine de la Nature, avec la Sapience.

Mais il eſt temps de dire ici quelque choſe de la vérité & de la poſſibilité de cet Art à l'égard de la Teinture, par laquelle les Philoſophes aſſûrent qu'on peut teindre en Or les Métaux imparfaits, parce que la connoiſſance de cette poſſibilité donnera encore plus d'envie de s'attacher à l'étudè de cette Doctrine ; & ſans nous arrêter à l'autorité des Philoſophes, dont on peut lire les Ecrits à ce ſujet, nous ne nous attacherons qu'aux raiſons qui nous ont perſuadé, afin d'en mieux perſuader le Lecteur, & lui donner lieu de juger des choſes par lui-même, & non pas par autrui, comme nous l'avons pratiqué, avant que nous euſſions la connoiſſance de la vérité.

Tous les Métaux ne ſont autre choſe qu'Argent vif coagulé, & fixé abſolument ou en partie, & comme il ſeroit trop long de rapporter ici l'autorité des Philoſophes pour prouver cette vérité, nous les laiſſerons encore à part à cet égard, & nous dirons ſeulement qu'il eſt conſtant, par l'expérience, que la Matiére des Métaux eſt Argent vif, parce que dans leur liquéfaction ils font connoître viſiblement les mêmes propriétés & la même nature

de l'Argent vif. Ils en ont le poids, la mobilité, la splendeur, l'odeur, & la facile liquéfaction ; quoi qu'on jette dessus, il surnage à la superficie ; ils sont liquides & ne moüillent point les mains ; ils sont mous, & quand ils sont liquéfiez, ils s'en vont en fumée comme l'Argent vif en plus ou moins de temps, selon qu'ils sont plus ou moins décuits & fixez, à l'exception toutefois de l'Or, qui, pour sa grande pureté & fixité, ne s'envole point du feu, mais y demeure constant dans la fusion.

Les Métaux démontrent toutes ces propriétés de l'Agent vif, non seulement dans la liquéfaction, mais encore en ce qu'ils se mêlent facilement avec l'Argent vif ; ce qui n'arrive à aucun autre Corps sublunaire, la principale propriété de l'Argent vif étant de ne se mêler qu'avec ce qui est de sa propre nature Quand donc il se mêle avec les Métaux, cela vient de la matiére de l'Argent vif, qui leur est commune, & le Fer ne se mêle avec lui, & avec les autres Métaux que difficilement, parce qu'il a très-peu d'Argent vif, dans lequel réside la vertu métallique, avec beaucoup de Soufre terrestre, & il faut même quelque artifice pour lui donner la splendeur mercurielle, la facile liquéfaction, & les autres propriétés dont nous avons parlé, lesquelles toutes conviennent

plus ou moins à certains Métaux qu'à d'autres. La ductibilité, qui consiste dans l'union mercurielle, & dans la conglutination de l'Humide radical, est encore une marque dans les Métaux que l'Argent vif y abonde, & y est très-fixe, ce qui fait que l'Or est le plus ductible des Métaux.

Outre ce que nous venons de dire, pour justifier que les Métaux ne sont autre chose qu'Argent vif, on le découvre encore dans l'anatomie, & dans la décomposition de ces mêmes Métaux, car il s'en tire un Argent vif de même essence que l'Argent vif vulgaire, & toute la substance du Métail se réduit en lui, à proportion que chaque Métail en participe; mais du Fer beaucoup moins que des autres Métaux, à cause dequoi il est le plus imparfait, comme l'Or est le plus parfait en ce qu'il est tout Argent vif. D'où l'on doit conclure que si l'Or n'est le plus parfait des Métaux, & n'est proprement tout Métal, que parce qu'il est tout Argent vif fixe, il n'y a point d'autre substance d'Argent vif, soit pure ou impure, soit cuitte ou cruë, cette différence ne changeant rien à l'espéce, comme un Fruit est toujours le même quant à l'espéce, soit qu'il soit vert ou mur, acerbe ou doux, & qu'il différe en dégrés de maturité, ou comme un Homme sain différe d'un

Homme malade, & un Enfant d'un Vieillard.

Cela posé, Que les Métaux ont pour Substance métallique le seul Argent vif, leur transmutation ou plutôt leur *maturation* en Or ne sera pas impossible, puisqu'il ne faut pour cela que la seule décoction ; or cette décoction se fait par le moyen de la Pierre Physique, qui étant un vrai Feu métallique, achéve dans un instant, par la main du Philosophe, ce que la Nature est mille ans à faire. A l'égard de cette Pierre, elle est faite de la seule moyenne & très-pure Substance de l'Argent vif, & si l'Argent vif vulgaire peut bien se mêler avec les Métaux lorsqu'ils sont en fusion, comme l'eau se mêle avec l'eau, que ne peut-on pas dire de cette noble, très pure & très-pénétrante Médecine, qui est tirée de lui, & amenée à une souveraine pureté, égalité, & exaltation ? Sans doute elle pénétrera l'Argent vif dans ses moindres parties ; elle l'embrassera comme étant de sa nature, & étant toute ignée, & rouge au dessus de la rougeur des Rubis, elle le teindra en couleur citrine, qui est le resultat de la suprême rougeur, mêlée & tempérée avec la blancheur de l'Argent vif. A l'égard de la fixité, nous disons que la Substance de l'Argent vif dans tous les Métaux, l'Or excepté, est cruë & pleine

d'une humidité superfluë, parce que c'est en cela que l'Argent vif abonde ; or le Sec naturellement attire son propre Humide, le desséche peu à peu, & ainsi la Sécheresse & l'Humidité se tempérant l'une par l'autre, il se fait un Métail parfaitement égalisé, qui est l'Or : Et comme il n'est ni sec ni humide, mais participant également de l'un & de l'autre, cette égalité fait que la partie volatile ne surmonte point la partie fixe, mais qu'au contraire elle resiste au feu, y étant retenuë par celle-ci ; & parce que dans l'ouvrage de la Nature le Sec terrestre & l'Humide sont liez en homogénéité ; de là vient que dans la substance de l'Argent vif, ou tout s'envole, ou tout demeure fixe & constant dans le feu, sans que rien de la partie humide s'exhale, ce qui ne peut arriver à aucun autre Corps, à cause du défaut de cette parfaite mixtion.

Nous voyons donc maintenant comment notre Humidité desséchée, & renduë souverainement pure, & pénétrante, peut entrer dans la Substance de l'Argent vif, renfermée dans les Métaux, la teindre & la fixer, après en avoir séparé les excrémens dans l'éxamen, & qu'il n'y a que cette seule Substance qui se puisse convertir en Or, à l'exclusion des autres. Par où se découvre l'erreur de ceux qui s'i-

maginent qu'un Corps imparfait, comme le Cuivre, le Fer ou quelqu'autre semblable, peut être tout converti en Or par la Médecine, sans séparation de ses excrémens & de sa scorie; & qu'il n'y a que sa seule Substance humide mercurielle qui puisse être ainsi changée. Ceux donc qui le prétendent, sont des Imposteurs; car il ne se peut faire d'altération que dans des Natures semblables; & quand on nous raconte que des clouds, ou autres morceaux de Fer, trempez dans un certain Menstruë, ont été transmuez en Or, on nous dit faux, & l'on ne connoît pas la nature des Métaux; car quoi qu'une partie paroisse Or, & que l'autre garde sa prémiére Forme métallique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il y ait eu de transmutation; mais c'est une imposture, & n'est autre chose qu'une partie d'Or, collée adroitement à une autre partie de Métail imparfait, à la vérité avec tant de justesse: qu'il semble effectivement que ce soit un cloud entier, mais la fraude est facilement découverte par un Esprit éclairé.

Ce fûrent les choses par lesquelles je demeurai persuadé de la vérité de la Science, & je croi qu'elles suffiront à tout Homme de bon entendement, pourvû qu'il les rapporte toujours à la possibilité de la Na-

ture. Cependant il peut consulter encore les autres Auteurs ; mais avant que d'entreprendre l'Oeuvre qu'il lise & relise attentivement ce qui suit.

CHANT PREMIER.

I.

Le Cahos ténébreux étant sorti comme une Masse confuse du fonds du Néant, au prémier son de la Parole toute puissante; ont eût dit que le désordre l'avoit produit, & que ce ne pouvoit être l'Ouvrage d'un Dieu, tant il étoit informe. Toutes choses étoient en lui dans un profond repos, & les Elémens y étoient confondus, parce que l'Esprit Divin ne les avoit pas encore distinguez.

CHAPITRE PREMIER.

L'OUVRAGE de la Création étant un Ouvrage Divin, il est sans doute que pour le bien comprendre, il faudroit un esprit surnaturel, & que c'est se jetter dans de grands embarras, que d'entreprendre de parler de ce qui est si fort au dessus de nous, puisque toutes les hyperbo-

les, & toutes les similitudes, prises des choses visibles, ne sçauroient nous fournir d'idée, qui réponde, comme il faut, à l'extension de ce Point invisible & infini. Toutefois, si par les choses créées on peut aller jusques au Créateur, & s'il est de l'ordre de sa nature ineffable, de faire connoître ses propriétés & son essence, quoi que d'une maniére imparfaite à notre égard, par les choses qu'il produit au dehors, il ne sera pas hors de propos de suivre notre Poëte dans les instructions qu'il donne sur ce sujet, & d'expliquer un peu plus au long ce qu'il a si doctement écrit en peu de mots de ce merveilleux Ouvrage, afin que ce que nous dirons puisse être de quelque utilité à ceux qui professent l'Art Hermétique, & serve en même temps à la loüange de ce grand Ouvrier, dont, (comme parle le Prophéte) les Cieux racontent la gloire, & leur Etenduë les œuvres de ses mains.

Il est impossible à l'Homme d'élever un bâtiment, si auparavant il n'a posé ses fondemens; mais ce qui est défendu à la Créature est permis au Créateur; parce qu'étant lui même la baze de ses propres ouvrages, il n'a pas besoin d'autre fondement. Si on demande donc pourquoi la Terre, pressée de tous côtés par l'Air, demeure immobile, pourquoi les Cieux

&

& la masse des Corps célestes se remuënt avec tant d'ordre, & que cependant nos yeux ne discernent point la Cause & le Principe de toutes ces choses ; il suffit pour toute réponse de dire que ce sont des émanations du Centre, & que le Centre en est la véritable baze. O Mistére admirable, revelé à peu de personnes ! La baze de tout le Monde, c'est le Verbe incréé de Dieu ; & comme le propre du Centre est de représenter un Point dans lequel il ne peut y avoir ni dualité ni division quelconque, qu'y a t'il aussi de plus indivisible, quelle plus grande unité que le Verbe Divin. Le Point du Centre, non moins indivisible qu'invisible, ne se peut comprendre que par la Circonférence ; de même le Verbe de Dieu invisible n'est compréhensible que par les Créatures. Toutes les Lignes se tirent du Centre & aboutissent au Centre ; de même tout ce qu'il y a de créé est sorti du Verbe de Dieu, & retournera en lui après la révolution circulaire des temps. Le Point du Centre demeure immobile pendant que la rouë tourne ; de même le Verbe de Dieu demeure immuable pendant que toutes les autres choses sont sujettes à des changemens & à des vicissitudes. Comme toutes choses sont émanées du Centre par extension, ainsi toutes choses retourneront au

Centre par resserrement ; l'un a été fait par une bonté increée, l'autre se fera par une sagesse impénétrable.

Le Verbe ineffable de Dieu est donc, pour ainsi dire, le Centre du Monde, & cette visible Circonférence est émanée de lui, retenant en quelque façon la nature de son Principe ; car tout ce qui est créé renferme en soi les Loix éternelles de son Créateur, & il l'imite autant qu'il peut dans toutes ses actions. La Terre est comme le Point Central de toutes les choses visibles : tous les fruits, & toutes les productions de la Nature font aussi voir à l'œil qu'elles renferment dans leur Centre le Point de leur Semence, qu'elles l'y conservent, & que de lui émanent toutes leurs vertus & leurs propriétés, comme autant de Lignes qui se tirent du Centre, ou comme autant de Rayons qui sortent d'un Corps lumineux. L'Homme, ce petit Monde, dont l'image a tant de rapport avec celle du grand Monde, n'a t'il pas un Cœur, duquel, comme du Centre, dérivent les Artéres, qui sont les véritables lignes des Esprits vitaux, & leurs rayons étincelants ? Où, je vous prie, est le modéle & l'éxemplaire de cette structure, si ce n'est dans le grand Monde ? où est la Loi qui a prescrit une telle disposition, si ce n'est l'impression Divine ? En

sorte que comme Dieu soutient tout par sa présence, tout est gouverné aussi par ses Loix éternelles. Posons donc pour constant que de ce Point ont été tirées cette infinité de Lignes que nous voyons.

Mais il y a une grande Question, qui n'est pas encore bien décidée, à sçavoir comment & sous quelle forme étoit la Matiére des choses dans le Point de sa création. Si nous considérons de près la Nature, & la disposition des choses inférieures, nous aurons lieu de croire que ce n'étoit qu'une Vapeur aqueuse, ou une ténébreuse Humidité; car si entre toutes les Substances créées, la seule Humidité se termine par un terme étranger, & si par conséquent c'est un Sujet très-capable de recevoir toutes les Formes, elle seule aussi a dû être le Sujet sur lequel a roulé tout l'Ouvrage de la Création. En effet, ce Cahos ténébreux, comme l'a fort bien remarqué notre Poëte, étant informe, & une masse confuse, propre à toutes les Formes, & indifférente pour toutes (selon qu'Aristote, & plusieurs sçavans Scholastiques après lui, ont dit de leur Matiére prémiére) devoit nécessairement avoir l'Essence d'une Vapeur humide.

On remarque que dans toutes les productions qui se font au Monde inférieur, les Spermes sont toujours revêtus d'une

humeur aqueuse, & que les Semences des Végétanx, qui ont en elles une nature hermaphrodite, étant jettées en terre pour y être réincrudées, commencentpar se mollifier, & par être réduites en une certaine humidité mussilagineuse. Il ne se fait point de Génération en quelque Règne que ce soit, (comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprès) qu'auparavant les Spermes ne soient réduits en leur prémiére Matiére, laquelle est un vrai Cahos, non plus universel, mais particulier, & spécifié.

La Narure a voulu que les Semences végétables fussent couvertes d'une dure écorce pour les défendre de l'injure des Elémens, & les conserver plus long-tems, pour la commodité & l'usage du Genre Humain; mais lorsque nous voulons les multiplier par une nouvelle génération, il faut nécessairement les réincruder, & les réduire en quelque façon dans leur prémier Cahos. A l'égard des Sémences des Animaux, comme elles sont plus nobles, & plus remplies d'esprits de vie, elles n'auroient pû se conserver hors de leurs corps, à moins d'avoir une écorce plus dure que le marbre, ce qui auroit répugné à la dignité du Composé, & auroit eté fort incommode pour la génération. C'est pourquoi la sage Nature n'a pas voulu séparer

le Sperme du Corps, mais elle l'y a conservé tout cru & aqueux ; & ce Sperme, comme on l'expliquera ailleurs, par l'excitation d'un mouvement libidineux, est jetté dans une matrice convenable, comme dans sa terre pour y être réincrudé par l'union du Sperme féminin, de nature plus humide, & ensuite multiplié en vertu & en quantité par le moyen de la nutrition.

Ce que nous avons dit des deux Règnes Animal & Végétable, se peut fort bien appliquer au Règne Minéral ; mais comme nous en devons traiter dans un Chapitre particulier, nous n'en dirons rien ici. Il suffit que nous ayons fait voir, que l'Humidité aqueuse ou la Vapeur ténébreuse a été sans doute la Matiére de cette Masse informe, & de cet Embrion du Monde, qui devoit servir de baze & de fondement à toutes les Générations. Et tout ce que nous avons avancé sur ce Sujet se prouve par la Doctrine Evangélique, où il est dit du Verbe Divin, que par lui toutes choses ont été faites ; & que sans lui rien de ce qui a été fait, n'eût été fait ; & lorsqu'il est ajoûté que ce Verbe étoit avec Dieu, cela veut dire, qu'au commencement il y avoit un Centre ou un Point infini, prémier Principe incompréhensible, qui étoit ce Verbe Eternel, duquel Point toutes choses ont

été tirées, & sans ce Point rien ne pouvoit être. Et à l'égard de cette Vapeur humide, qui a servi à former le prémier Cahos, & qui a été tirée de ce Point, Moïse nous la désigne assez, quand il dit que la Lumiére fut créée immédiatement, & que l'Esprit du Seigneur se mouvoit sur les Eaux; ne faisant, comme on voit, mention que de la Lumiére pour la Forme, & de l'Eau pour le Sujet cahotique, & informe avant la manifestation de la Lumiére, par la vertu de l'Esprit Divin.

Au reste, quoi qu'il soit dit qu'au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre, il ne faut pourtant pas entendre que la distinction du Ciel & de la Terre ait été faite, avant que la Lumiére fût séparée des Ténébres, n'étant pas de la dignité ni de l'ordre des choses, que la création de la Lumiére fût postérieure à celle de la Terre, & que les choses inférieures fussent produites avant les supérieures. Car, si selon l'opinion commune des Théologiens, la troupe des Anges & des Esprits bienheureux a été créée dans le point même de la création, de la plus pure substance de la Lumiére, quelle apparence y auroit-il que l'Elément de tous le plus grossier, & la lie du Monde fût produit avant ces Intelligences célestes? Outre cela, je demanderois, si en ce temps là le Ciel & la

Terre étoient distingués comme nous les voyons, ou s'ils étoient confus & pêle-mêle. Si c'est le prémier, & qu'on entende que la Terre occupoit le centre du Monde, & que les Cieux l'environnoient sphériquement; comment se pouvoit faire le mouvement des Cieux sans la Lumiére, de laquelle dérive tout mouvement? Car de dire qu'ils ne se mouvoient pas, ce seroit avoüer que la Terre, par ce repos & & cette privation de mouvement, auroit été derechef comme engloutie dans son prémier Cahos sans aucune distinction, puisqu'il n'apartenoit qu'à la seule Lumiére de chasser les Ténebres, & de les repousser jusqu'au fonds des Eaux, comme nous l'expliquerons dans la suite. Si aussi on dit qu'ils n'étoient pas alors arrangez comme ils sont à présent, donc ils étoient confus, & nullement distinguez en Ciel & en Terre, & le Ciel n'auroit pû à juste titre porter le nom de Firmament, ou d'Etenduë, qui sépare les Eaux d'avec les Eaux; mais c'eût été un Cahos sans ordre, & une masse confuse, ce que nous accordons. Moïse fait donc ici une division générale du Monde, désignant par le Ciel la partie supérieure visible, & la partie inférieure par la Terre, comme plus grossiére & élémentaire; après quoi il passe à la distinction particuliére, en nous apprenant que la Lu-

miére fut tirée de ce Point central & éternel. Or comme la Lumiére étoit la véritable Forme de cette prémiére Vapeur humide, il se fit aussi en même temps la production de toutes les Formes en général.

Le Cahos n'avoit donc au commencement que l'apparence d'une Eau nébuleuse, & ce qui confirme cette vérité, c'est qu'il est dit ensuite, que les Eaux, qui étoient au dessus de l'Etenduë, fûrent divisées des Eaux qui étoient au dessous de l'Etenduë; par où il paroît clairement, qu'en haut & en bas, dessus & dessous l'Etenduë, il n'y avoit autre chose qu'une Substance d'Eau, comme le Sujet le plus propre à toutes les Formes, créé à cet effet d'une façon merveilleuse.

Ce fondement ainsi posé, il faut maintenant poursuivre la description de cet Ouvrage immortel. Or nous avons dit, que du Centre étoient sorties ces Vapeurs confuses & sans ordre, qualifiées du nom d'Abîme, sur lequel les Ténébres étoient épanduës; & alors, comme l'enseigne notre Poëte, tous les Elémens confondus & mêlez ensemble sans aucun ordre, étoient dans un plein repos, & ce profond silence étoit comme une image de la mort; les Agens ne faisoient aucune action, les Patiens ne souffroient aucune altération; nul mélange des uns avec les autres, & par

conséquent

conséquent nul passage de la Corruption à la Génération ; enfin il n'y avoit aucune marque de vie ni de fécondité.

CHANT PREMIER.

STROPHE II.

Qui pourroit maintenant raconter de quelle maniére les Cieux, la Terre & la Mer fûrent formez si légers en eux-mémes, & pourtant si vastes, eu égard à leur étenduë ? Qui pourroit expliquer comment le Soleil & la Lune reçûrent là haut le mouvement & la lumiére, & comment tout ce que nous voyons ici bas, eut la Forme & l'Estre ? Qui pourroit enfin comprendre comment chaque chose reçut sa propre dénomination, fut animée de son propre esprit, &, au sortir de la Masse impure & inordonnée du Cahos, fut réglée par une loi, une quantité & une mesure.

CHAPITRE II.

LA Lumiére sortant comme un trait de cet éternel & immense trésor de Lumiére, chassa dans un instant toutes les Ténébres par sa splendeur radieuse, dissipa l'horreur du Cahos, & introduisit la Forme universelle des choses, comme

peu auparavant, le Cahos en avoit fourni la Matiére universelle. Aussi-tôt on vit l'Esprit du Seigneur se mouvoir sur les Eaux, ne demandant qu'à produire, & tout prêt d'éxécuter les ordres du Verbe éternel. Déja par la production de la Lumiére, le Firmament avoit commencé d'être, comme un milieu entre la supérieure & la plus subtile partie des Eaux, & entre l'inférieure & la plus grossiére. Après quoi, de la plus pure Lumiére, enrichie de l'Esprit Divin, fut créée la nature Angélique, dont l'office perpétuel est d'être portée sur les Eaux surcélestes dans le Ciel empirée, toûjours prête d'obéïr aux ordres de son Souverain.

Les Loix éternelles de Dieu ont passé de-là aux Créatures inférieures, & c'est sur ce Divin Modéle que la Nature a formé ses régles pour toutes les choses d'ici bas; en sorte que chaque Créature est comme le Singe de son Créateur, & représente parfaitement bien l'ordre admirable dont il s'est servi. Car, comme du Centre du Verbe éternel les rayons de Lumiére s'épandîrent au long & au large dans l'immensité, de même chaque Corps créé pousse sans cesse hors de lui ses propres rayons, quoi qu'invisibles, qui se multiplient à l'infini. Or ces Rayons ou Esprits, qui émanent ainsi de tous les Corps,

ſont des particules, mais envélopées, de cette prémiére Lumiére parfaitement pure, qui ſeule peut fraper & pénétrer le Verre, & même le Diamant le plus dur, ce qui eſt refuſé à l'Air le plus ſubtil. C'eſt donc une Loi de Dieu qui oblige chaque Créature, autant que ſes forces le lui peuvent permettre, de ſuivre le prémier ordre établi dans le point de la Création. Ce que nous juſtifierons encore plus clairement dans un Traité que nous ferons exprès, Dieu aidant, pour ſa gloire & l'utilité des Enfans de l'Art.

Dèja par la vertu de cet Eſprit Divin, ſéparateur, les plus pures & plus ſubtiles Vapeurs avoient été ramaſſées; & comme elles participoient abondamment de la Lumiére diffuſe, elles étoient par conſéquent un Sujet très-propre à y fixer la Lumiére. Auſſi vit-on d'abord le Firmament orné de Corps lumineux; dèja des étincelles de Lumiére avoient brillé, & dèja les Etoiles tremblantes avoient fait éclater leurs rayons dans les Cieux, quand le Souverain Créateur raſſembla toute cette Lumiére dans le Corps du Soleil, qu'il fit comme le Siége de ſa Majeſté, ſuivant ce que dit le Prophète: *Il a mis ſon Tabernacle dans le Soleil.*

Par l'irradiation continuelle de la Lumiére le jour avoit apparu; les Elémens

étoient émûs ; le Principe des Générations étoit prochain, & n'attendoit que le commandement du Verbe éternel. Cependant, quoi qu'il y eût naturellement de la ſimpathie entre les Eaux inférieures & les ſupérieurs, il ne laiſſoit pas pourtant d'y avoir beaucoup de diſproportion entr'elles, & les Agens ſupérieurs auroient ſans doute agi avec trop de viteſſe & de promptitude ſur les inférieurs ; ce qui obligea le ſçavant Architecte de l'Univers d'unir ces deux extrêmes par un milieu convenable, afin que leur mutuelle action fût plus modérée. Pour cet effet il créa la Lune, & l'établit comme la Fémelle du Soleil, afin qu'ayant reçu en elle ſa Lumiére chaude & féconde, elle l'attrempât par ſon humidité, & verſât par ce moyen des influences plus propres & plus convenables aux Natures inférieures. Il donna la domination ſur le jour à l'un, & à l'autre la domination ſur la nuit, la plaçant dans la plus baſſe partie du Ciel, afin qu'elle fût plus en état de recevoir les influences des Supérieurs, & les communiquer aux Inférieurs. Il jugea auſſi à propos de la compoſer de la moins pure partie des Eaux ſupérieures, qu'il ramaſſa en un corps afin que ſa Lumiére fût plus opaque, plus froide, & plus humide ; & de là vient que toutes les altérations des Corps ſublunaires ſont attribuées plutôt à la Lune qu'au Soleil, à cauſe de

son affinité avec la Nature inférieure, & que les milieux s'uniſſent bien plus aiſément aux extrêmes, que les extrêmes ne s'uniſſent entr'eux. Mais il eſt temps de pourſuivre l'ordre de la Création.

Dèja par la Création du Firmament & des Corps lumineux s'étoit fait le mélange des Elémens, & dèja les Eaux inférieures commençoient à ſouffrir quelque altération, quand, par l'action des Supérieurs, & par la voie de la raréfaction, il s'éleva comme du ſein de ces Eaux, & ſe forma de la plus pure de leurs parties l'Air que nous reſpirons; & comme les Eaux les plus groſſiéres environnoient encore toutes choſes, Dieu, par ſa parole, les raſſembla toutes, faiſant apparoir le Sec ou la Terre, qui fut comme l'excrément & les féces de ce prémier Cahos.

Mais que dirons nous du mouvement & de l'étenduë des Cieux, de la ſtabilité de la Terre, & de tout ce qui eſt contenu en eux? & comment pourrons-nous atteindre à ce qui eſt ſi fort au-deſſus de notre portée? Il ſemble qu'il ne doit appartenir qu'aux céleſtes Habitans d'annoncer de ſi grandes choſes; cependant, puiſque nous faiſons la principale partie de cette Lumiére très-pure, ce ſeroit un crime de ne pas profiter des avantages que Dieu nous a donnez, & notre ame toute céle-

ſte, quoi qu'enfermée dans un Corps élémentaire, ſeroit indigne de ſon origine, ſi elle ne publioit de toutes ſes forces les choſes magnifiques du trés-Haut ; ce ſeroit même une eſpéce d'impiété, & en quelque façon combattre l'harmonie admirable des Ouvrages Divins, que de n'oſer nous élever juſqu'aux choſes ſupérieures, puiſqu'elles ſont d'un même ordre avec nous. Il n'y a qu'un ſeul Auteur de toutes choſes, dans lequel il ne peut y avoir de variété ; qu'il ne reçoit aucune exception, & il a toute la perfection qu'il eſt poſſible d'imaginer. Ainſi il faut reconnoître que tout eſt également l'ouvrage de ſa ſageſſe, & l'effet de ſa bonté & que l'intention du Créateur a été que les choſes créées, qui étoient incompréhenſibles en lui, fûſſent compréhenſibles hors de lui, afin que par elles nous pûſſions parvenir à le connoître ; & puiſque le Ciel, l'Air & le Soleil même, ſont auſſi-bien les Créatures de ſes mains que la moindre pierre & le moindre grain de ſable, il faut croire qu'il n'eſt pas plus difficile de connoître les uns, que de comprendre les autres.

Peut-être que quelque Eſprit mal-fait, & qui fuit la Lumiére pour ſuivre les Ténébres, s'imaginera que le Corps humain eſt d'une ſtructure moins noble, & moins parfaite que les Cieux ; mais il ſe trompe-

roit fort, puiſque les Cieux & le Monde même n'ont été faits que pour lui. Ayons donc bon courage, & ne craignons point d'entreprendre de diſcourir des choſes ſupérieures, par rapport à ce que nous connoiſſons des inférieures, puiſqu'une petite lumiére en augmente une plus grande, & qu'une étincelle allume quelquefois un grand feu.

Mais avant que d'entrer dans la diſtinction des Cieux, il faut ſçavoir ce qu'on doit entendre par ce mot de Ciel, & conſulter ſur cela l'Ecriture Sainte comme notre unique régle, puiſque l'ordre de la Création y eſt fort fidélement décrit dans la Genèſe, quoi qu'un peu obſcurément, & que Moïſe n'en a rien dit que par inſpiration Divine, étant pourtant d'ailleurs fort ſçavant, & fort inſtruit dans la Science de la Magie naturelle. On nous y apprend donc que Dieu fit le Firmament ou l'Etenduë, afin de ſéparer les Eaux d'avec les Eaux, & que Dieu appella cette Etenduë *Ciel*, par où l'on voit que le mot de Ciel & celui de Firmament ne ſont qu'une ſeule & même choſe; & que lorſqu'il eſt dit qu'il y a eu deux ſortes d'Eaux, les unes au deſſus du Firmament, & les autres au deſſous; c'eſt comme ſi on diſoit qu'il y a eu des Eaux au deſſus du Ciel, & des Eaux au deſſous du Ciel. Il

est encore dit que les Eaux, qui étoient au dessous du Ciel, fûrent rassemblées en un lieu, afin que le Sec, c'est-à-dire la Terre, apparût, & que cet amas d'Eaux fût appellé Mer, comme tout ce qui est au-dessus de ces Eaux inférieures fût appellé du seul nom de Ciel ou Firmament. Au reste il ne faut pas croire que ces Eaux inférieures puissent jamais outrepasser le commandement Divin, qui porta qu'elles seroient assemblées en un lieu. C'est pourquoi, quand nous voyons que ces Eaux ne peuvent s'élever au dessus de la Région des nuës, c'est parce qu'immédiatement au delà est le Ciel ou le Firmament séparateur des Eaux. Car quoique le propre de l'Eau soit de se raréfier, & que la raison naturelle nous dicte, que plus elle monte, plus elle doit acquérir de raréfaction, à cause de la grande capacité du lieu; toutefois il arrive que ces Eaux se resserrent au lieu de se dilater, & qu'elles se condensent en cet endroit là, comme si elles y rencontroient un verre ou un cristal solide; ce qui ne provient nullement du froid, ou de quelque autre Cause éloignée, mais de leur seule obéïssance aux ordres de Dieu, qui a voulu qu'elles fussent distinctes & séparées des Eaux supérieures par le Firmament. Nous pouvons donc déterminer que le Ciel,

proprement parlant, contient tout cet eſpace, qui eſt depuis le deſſus des nuës juſqu'aux Eaux ſupérieures, appellées par pluſieurs le Ciel criſtalin : & le Ciel ou Firmament (pour parler ſelon l'Ecriture) eſt le Séparateur des Eaux. A l'égard de la diviſion qu'on fait du Ciel en pluſieurs parties différentes, ce n'eſt qu'une façon de parler.

Dieu plaça les Etoiles & les autres Luminaires dans le Ciel, chacun dans le lieu qui convenoit le plus à ſa nature ; le Firmament n'étant de ſoi autre choſe que la diviſion des Eaux, & une certaine étenduë dans laquelle la Lumiére devoit être répanduë pour éclairer & informer le monde. Mais comme la Lumiére eſt de nature ſpirituelle, & par conſéquent inviſible, il étoit néceſſaire de la revétir de quelque Corps opaque, par le moyen duquel elle pût être ſenſible aux autres Créatures, ce qui obligea le ſouverain Créateur de former des Luminaires de l'amas des Eaux ſupérieures, dont il fit divers Corps ſuivant ſa volonté, & leur départit la Lumiére néceſſaire pour luire deçà & delà. Et comme dans tous les Corps de cette baſſe Région, les Eaux inférieures ont ſervi à fournir la Matiére dont il étoit beſoin, on doit dire auſſi que tous les Corps céleſtes n'ont été formez que de la ſeule Matiére

des Eaux supérieures ; car en effet, à quoi bon multiplier les Matiéres, puisque du seul Cahos on pouvoit faire toutes les diverses distinctions qui ont été faites.

Dieu donc ayant ramassé quelques parties des Eaux supérieures, sous une forme sphérique, la nature de l'Eau étant toujours de se condenser en rond, il les revétit de lumiére, & les plaça dans le Firmament, afin (comme il est dit dans la Genèse) que quelques-unes présidassent sur le jour, & les autres sur la nuit & fûssent pour signes des temps & des saisons. Sur quoi il est bon de remarquer en passant combien c'est une chose ridicule, pour ne pas dire impie, que d'ajoûter foi aux discours de ces Astrologues qui font leurs observations sur ces Corps célestes, avec la pensée de pénétrer dans les secrets de Dieu, touchant les divers événemens des Hommes, leurs inclinations, leurs actions, & autres accidens, qui ne peuvent être prévûs que par Dieu seul, lequel s'en est reservé la connoissance, & duquel seul dépend tout ce qui arrive au Monde. Mais laissons-les flotter au gré de leurs erreurs, & contentons-nous de pouvoir, par le moyen de ces Corps célestes, faire des prognostics, touchant les divers changemens du temps & des saisons, ce que pourra facilement connoître un Homme un peu habile & expérimenté.

Tous les Corps lumineux occupérent chacun leur place dans la vaſte étenduë du Firmament, & y fûrent balancez par leur propre poids & ſelon leur nature différente. Et quoique ce ſoient des Corps légers, puiſqu'ils ſont formez des Eaux ſupérieures; néanmoins, par rapport au Firmament, & eu égard à leur maſſe, ils ſeroient aſſez péſans pour craindre qu'ils ne ſortiſſent de cette même place, s'ils n'y étoient arrêtez, & comme fixez par le vouloir de Dieu, & par la direction de quelque Intelligence aſſignée à chacun d'eux, ſelon l'opinion de quelques Théologiens, qui veulent que tous les Corps des Créatures ayent chacun une Intelligence particuliére qui préſide ſur eux. Ajoûtez à cela le mouvement rapide du prémier Mobile, qui, étant circulaire, fait, que tout ce qui ſe meut par lui, demeure dans ſa propre Sphére & dans ſon Ecliptique. L'expérience même nous faiſant voir que quelque maſſe que ce ſoit, de Plomb ou de Marbre, dès qu'elle vient à tourner ſphériquement, perd ſon poids, & vole, pour ainſi dire, en tournoyant également autour du Centre; en ſorte qu'un fil très-délié ſeroit capable de l'y retenir toûjours dans une même diſtance. Nous voyons encore qu'une rouë, quelque grande qu'elle ſoit, après le prémier

mouvement qui lui eſt imprimé, ſe meut par ſoi-même, & tourne avec facilité autour de ſon Axe. Après cela il ne faut plus s'étonner que les Corps des Luminaires, quoique d'une grandeur prodigieuſe, tournent facilement chacun dans ſa propre Sphére, ſans varier d'un ſeul point, comme s'ils étoient cloüez à un mur ſolide. Au reſte la cauſe d'un tel mouvement ne provient que de cet Eſprit vivant & lumineux, dont ces Corps ſont pleins; car cet Eſprit ne peut ſouffrir le repos, & c'eſt de lui que dépendent toutes les actions, & toute la force des Eſprits vitaux, comme nous le ferons voir quelque jour en traitant de la ſtructure admirable de l'Homme.

Le Ciel donc proprement eſt pris pour le Firmament, lequel de ſa nature eſt unique, & ſans diſtinction. Mais comme nous avons accoûtumé d'appeller du nom de Ciel tout ce que nous voyons au deſſus de nous revétu d'un habillement céleſte, ſoit le Lieu des Eaux ſupérieures, ſoit l'Empirée, la dénomination ſe prenant ordinairement de ce qui eſt le plus ſenſible & le plus en vûe; de même Moïſe a employé le mot de Terre pour déſigner les Elémens inférieurs, & celui de Ciel pour ſignifier les ſupérieurs. En imitant Moïſe, nous appellerons donc tout ce qui eſt au deſſus de nous *Ciel*, & tout ce qui eſt en

bas *Terre ;* après quoi nous diviſerons cette Partie ſupérieure en trois Claſſes ou en trois Cieux.

Le prémier Ciel ſera poſé depuis cette Région Elémentaire, qui eſt immédiatement au deſſus des nuës, & où les Eaux inférieures ont leur terme aſſigné par le Créateur juſqu'aux Etoiles fixes ; c'eſt-à-dire, juſqu'au Lieu où ſont les Planettes errantes, ainſi dites à cauſe que dans leur tour, elles n'obſervent aucun ordre entr'elles, mais tournent différemment les unes des autres pour mieux donner la forme à l'Univers, & ſervir à marquer le changement des tems & des ſaiſons.

Le deuxiéme Ciel ſera le Lieu même des Corps fixes, dans lequel les Etoiles vont également, gardant toûjours entre-elles la même diſtance, & obſervant un cours invariable, ce qui fait qu'on les appelle fixes, comme ſi elles étoient effectivement attachées à quelque Corps ſolide. Ce prémier & ce deuxiéme Ciel ſe joignent ſucceſſivement, & il n'y paroît aucune diſtinction, n'étant qu'un même Firmament, & la même Partie ſupérieure de l'Univers, comme nous l'avons déja dit.

Le troiſiéme Ciel ſera le Lieu même des Eaux ſurcéleſtes, diſtinctes des Eaux inférieures par le Firmament ſéparateur, & c'eſt là que ſont les Cataractes des Cieux,

qui s'y conservent pour l'éxécution des secrets jugemens de Dieu, & pour servir d'instrumens à sa vengéance, comme on a vû autrefois, lorsque Dieu envoya le Déluge pour la punition des Hommes. C'est jusqu'à ce troisiéme Ciel, voisin de l'Empirée, où réside la Majesté de Dieu & l'Armée de ses saints Anges, & où l'Ecriture nous apprend que Saint Paul a été ravi, & elle ne nous marque point de bornes plus éloignées que le troisiéme Ciel.

On pourroit demander si ces Eaux surcélestes moüillent, ou non; mais il n'y a nulle difficulté à décider qu'elles ne moüillent point, parce que ce sont des Eaux raréfiées d'une raréfection souverainement parfaite, & que c'est proprement l'Esprit des Eaux. Et s'il nous est permis d'argumenter du moins au plus: Les Eaux inférieures, quoique grossiéres & comme les féces des autres, ne moüillent point lorsqu'elles sont raréfiées & répanduës ça & là dans les Airs, les Eaux supérieures doivent encore moins moüiller, tant à cause de leur nature plus subtile, que parce qu'elles sont dans une bien plus vaste étenduë. D'où l'on peut apprendre que plus l'Eau est raréfiée, plus elle approche de la nature de cette prémiére Eau très-pure, placée au dessus du Firmament dans la Région Ethérée. De cette raréfaction des

Eaux, & de leur nature bien étudiée, le Philosophe Hermétique tirera plus d'instruction que de toute la Science d'Aristote & de ses Sectateurs, quoique d'ailleurs très-subtile & très-belle, considérée à d'autres égards : C'est ce qu'insinuë le docte Sendivogius dans sa *Nouvelle Lumiére*, quand il dit qu'on doit bien observer les merveilles de la Nature, & surtout dans la raréfaction de l'Eau ; mais nous traitterons de ces choses plus amplement dans leur lieu.

A l'égard de la Matiére, dont le Firmament est composé, on ignore si ce n'est qu'un vuide, ou si c'est quelque chose de différent des Eaux qui l'environnent. Mais en éxaminant de près la nature des choses, peut-être ne laisserons-nous pas de pénétrer la vérité malgré l'éloignement qu'il y a delà à nous. Nous disons donc que la Substance des Eaux a servi de Matiére universelle, comme la Lumiére a servi de Forme universelle ; & comme la Lumiére diffuse de tous côtés devoit être principalement resserrée dans le Firmament, & y resplandir avec plus d'éclat, son domicile devoit aussi par conséquent avoir plus d'affinité avec la Lumiére que la Substance matérielle n'en a, afin qu'elle eût lieu de luire & de l'épandre plus librement ; or il n'y a que l'Air, & la nature de l'Air

qui soit voisine du Feu, ce que nous voyons par l'éxemple de notre feu ordinaire qui vit d'air, comme étant très conforme à sa nature, d'où nous concluons que dans la Région Ethérée, où les Elémens sont plus purs & dans une plus grande vigueur, la Lumiére tient lieu de Feu, le Firmament d'Air, & les Eaux supérieures d'Eau. A l'égard de la Terre, comme elle n'est pas proprement un Elément, mais l'écorce & la lie des Elémens, elle n'a point de rang dans un lieu où il n'y en a point pour des excrémens; car la Lumiére étant là dans son propre & naturel habitacle, elle n'a pas besoin d'envelope, comme elle en a besoin ici bas, ainsi que nous l'allons faire voir.

Après avoir parlé du Ciel & des Corps célestes, il est temps de venir aux Elémens inférieurs; & parce que nous avons souvent fait mention des Eaux inférieures, il faut présentement en dire quelque chose.

Les Eaux inférieures ayant été séparées, & ramassées en un lieu par la vertu du Verbe Divin, à quoi contribua beaucoup l'action de la Lumiére, qui, chassant les Ténébres, les obligea de se réfugier dans le profond des Eaux, voilà aussitôt comme un nouveau Cahos, qui se fit voir dans la Nature inférieure, car tous les Elémens y étoient confondus & sans ordre

dre, & il ne s'y faisoit aucune action. Ce qui obligea le Sage Créateur de départir à cette Nature inférieure une Lumiére qui lui fût particuliére ; mais parce qu'il est de la nature de la Lumiére de vouloir toûjours s'élever en haut, il songea à lui donner un Sujet qui fût propre à lui servir de domicile & à le retenir, & pour cela il choisit le Feu : Mais parce qu'il est très-pur & très-sec de sa nature, fort sitibond, & fort attractif de son humide naturel aërien, qu'il auroit trop aisément absorbé par l'action qui lui est naturelle, & se seroit si fort augmenté ; qu'il auroit été capable de consumer presque tout le Monde, & de convertir en lui tout l'Air inférieur ; la Nature prudente, ou plutôt l'Auteur même de la Nature, en établissant le Feu pour servir de véhicule à la Lumiére, voulut en même temps lui assigner une dure Prison, à sçavoir la Terre, & qu'il y fût retenu sous ses envelopes impures, de peur qu'il n'échapât. Il fut donc garotté, pour ainsi dire par un double lien, à sçavoir par la froideur de la Terre, & par l'humidité de l'Eau crasse, afin qu'étant soumis à ces qualités contraires & antiperistatiques, il demeurât arrêté pour la commodité de la Nature inférieure. Voilà comment le Feu fut fait le véhicule de la Forme, c'est-à-dire de la Lumiére ; & son

Siége mis en la Terre, la lie des Eaux inférieures, où il est détenu sous une dure écorce.

Ce Feu agit sur la Matiére qui lui est plus voisine, & plus propre à patir, à sçavoir l'Eau, qu'il raréfie aussitôt & convertit en la nature de l'Air, qui est au dessous des nuës mêlé d'Eau, & attiré par la force des Corps célestes. Mais si ce Feu trouve renfermée au Centre de la Terre une humidité aërienne, dèja produite par son action, laquelle n'ait pû s'exhaler à cause de la solidité des Lieux & l'opacité de la Terre, & qu'il agisse de nouveau sur elle, en joignant à cette humidité aërienne les plus séches & les plus subtiles parties de la Terre, de là se fait le Soufre bitumineux & terrestre, lequel est divers selon la diversité des Lieux. Si aussi cet Air trouve jour pour sortir, il émeut l'autre Air & cause le vent. Et si ce même Feu agit sur une humidité aqueuse, l'aërienne s'érant exhalée, & qu'elle se joigne aux plus pures, mais plus séches parties de la Terre, ausquelles elle se rende adhérante, alors se fait le Sel commun, & delà vient la cause de la sallure de la Mer; car la Mer étant trop profonde, & quasi au Centre de la Terre, où le Feu central est le plus vigoureux, ce Feu trouvant là un grand amas d'Eaux, qui y sont en quelque

sorte de repos, il agit continuellement sur cette Matiére humide, l'aërienne s'exhalant toujours par les portes de l'Eau, & delà se fait le Sel, comme de cette exhalaison d'Air naissent les tempêtes, les tourbillons, & les vents qui viennent de la Mer. Mais nous traitterons quelque jour plus amplement de ces choses, aussi bien que du flux & reflux de la Mer. C'est assez pour le présent de sçavoir quels effets produit ordinairement cette exhalaison de l'humidité aërienne, laquelle étant aussi quelquefois retenuë dans la Terre, en des lieux très-renfermez qui font obstacle à son passage, y excite de grands tremblemens de Terre selon la quantité de la Matiére émûë. De cette continuelle action du Feu sur l'humidité aqueuse, l'union des plus subtiles parties de la Terre, se fait, comme nous avons dit, le Sel commun, lequel par l'agitation de la Mer, sort des cavernes de la Terre, & l'Eau s'en impregnant par un mouvement continuel, devient salée. Mais ces Eaux salées, venant à passer par les pores de la Terre dans leur cours ordinaire, ce Feu n'a plus d'action sur elles, dautant que les Sources des Fontaines ou des Rivieres se trouvent profondes; car la génération du Sel ne se fait point sur la superficie de la Mer mais dans la Terre. Delà vient que s'il es

Lieux où se fait le Sel sont enduits de croye, ou s'ils ont les pores fort petits, en sorte que l'Eau ne puisse les pénétrer pour y servir à la génération du Sel, ou que le Sel étant fait, elle ne puisse le puiser ni s'en impregner, alors il demeure dispersé dans les entrailles de la Terre, & l'Eau reste sur la superficie, douce comme elle étoit auparavant; mais dans le fonds de la Mer, où il y a une grande quantité d'aréne, il y a passage à l'Eau pour entrer & se charger de la substance du Sel, & ainsi devenir salée.

Voilà comment le Ciel, la Terre, & la Mer ont été produits de ce prémier Cahos informe, & comme le Monde s'est trouvé formé de leurs divers arrangemens, avec régle, poids & mesure. Mais mon dessein étant de traitter de cette grande Matiére dans un Livre exprès, nous y renvoyons le Lecteur.

CHANT PREMIER.

STROPHE III.

O vous ! du divin Hermès les Enfans & les Imitateurs, à qui la Science de votre Pére a fait voir la Nature à découvert ; vous seuls, vous seuls sçavez comment cette main immortelle forma la Terre & les Cieux de cette Masse informe du Cahos ; car votre grand Oeuvre fait voir clairement que de la même maniére dont est fait votre Elixir philosophique, Dieu aussi a fait toutes choses.

CHAPITRE III.

LEs seuls Enfans de la Science Hermétique connoissent les véritables Fondemens de toute la Nature, & eux seuls, éclairez de cette belle Lumiére, méritent le nom de Phisiciens. C'est à eux, ainsi qu'à des Aigles, qu'il est permis de regarder fixement le Soleil, source de toute Lumiére, à l'heure de sa naissance, & qui peuvent de leurs mains toucher ce Fils du Soleil, le tirer de ses ténébres, le laver, le nourrir & le mener à un âge de maturité. Ce sont eux encore qui connoissent & adorent Diane, sa véritable Sœur, & qui ayant eu Jupiter favorable dans leur

naissance, sont comme les Singes du Créateur dans l'Ouvrage de leur Pierre ; mais s'ils l'imitent sagement, ils le béniſſent & le loüent perpétuellement, lui rendant des graces infinies du grand bien qu'ils poſſédent. En effet, qui pourroit s'imaginer que d'une petite Maſſe confuſe, où les yeux du Vulgaire ne voyent que féces, & abomination, le ſage Chimiſte en puiſſe tirer une Humidité ténébreuſe & mercurielle, contenant en ſoi tout ce qui eſt néceſſaire à l'Oeuvre, ſuivant le dire commun. *Que dans le Mercure eſt tout ce que cherchent les Sages ;* & que dans ce Réſervoir des Eaux ſupérieures & inférieures tous les Elémens ſe trouvent renfermez, leſquels en doivent être extraits par une ſeconde Séparation Phiſique, parfaitement purifiez, & conduits enſuite à l'acte de la Génération par le moyen de la Corruption. Qui pourroit croire que là ſe trouvât le Firmament, diviſeur des Eaux ſupérieures d'avec les inférieures, & le domicile des Luminaires auſquels il arrive quelquefois des éclipſes ? Qui croiroit enfin qu'au Centre de notre Terre ſe trouvât un Feu, le vrai véhicule de la Lumiere, qui ne fût ni dévorant ni conſumant, mais au contraire qui eſt nourriſſant, naturel, & la ſource de la vie, & de l'action duquel s'engendre au

fonds de la Mer Philosophique le vrai Sel de Nature, & qu'il se trouve en même temps au sein de cette Terre vierge le vrai Soufre, qui est le Mercure des Sages, & la Pierre des Philosophes ? O ! vous parfaitement heureux d'avoir pû conjoindre les Eaux supérieures avec les inférieures, par le moyen du Firmament : O vous encore plus habiles d'avoir sçû laver la Terre avec le Feu, la brûler avec l'eau, & ensuite la sublimer ! Certainement toute sorte de félicité & de gloire vous accompagnera sur la Terre, & toute obscurité s'enfuira de vous. Vous avez vû les Eaux supérieures qui ne moüillent point ; vous avez manié la Lumiére avec vos propres mains ; vous avez sçû comprimer l'Air ; vous avez sçû nourrir le Feu, & sublimer la Terre en Mercure, en Sel, & enfin en Soufre. Vous avez connu le Centre ; vous en avez sçû tirer des rayons de Lumiére, & par la Lumiére, vous avez sçu chasser les Ténébres & voir un nouveau Jour. Mercure vous est né, la Lune a été entre vos mains, & le Soleil a pris naissance chez vous ; il y est né une seconde fois, & a été exalté. Vous avez admiré ce Soleil dans sa rougeur, & la Lune dans sa blancheur, & vous avez contemplé toutes les Etoiles du Firmament au milieu des Ténébres

de la nuit ; Ténébres devant la Lumiére ; Ténébres après la Lumiére, enfin la Lumiére mêlée avec les Ténébres vous a apparu. Que dirai-je davantage, vous avez produit un Cahos, vous avez donné une Forme à ce Cahos, que vous avez tirée de lui-même, & ainsi vous avez eu la prémiére Matiére, que vous avez informée d'une Forme plus noble qu'elle n'avoit auparavant ; vous l'avez ensuite corrompuë, & l'avez enfin élevée à une Forme entiérement parfaite. Mais c'est trop parler sur un Sujet où il est bon d'être plus réservé.

CHANT PREMIER.

STROPHE IV.

Mais il n'appartient pas à ma foible plume de tracer un ſi grand tableau, n'étant encore qu'un chétif Enfant de l'Art, ſans aucune expérience. Ce n'eſt pas que vos doctes Ecrits ne m'ayent fait appercevoir le véritable but où il faut tendre; & que je ne connoiſſe bien cet Illiaſte, qui a en lui tout ce qu'il nous faut, auſſi bien que cet admirable Compoſé, par lequel vous avez ſçû amener de puiſſance en acte la vertu des Elémens.

CHAPITRE IV.

ICi notre Poëte s'excuſe d'avoir oſé ſe ſervir de la comparaiſon qu'il a miſe en avant, & fait bien voir que c'eſt une qualité attachée au vrai Philoſophe que d'être humble, & ſans vanité; au contraire des autres qui parlent hardiment de ce qu'ils ne ſçavent pas. Ils diſent bien à la vérité que le Mercure & le Soufre entrent dans notre Compoſition; mais aveugles qu'ils ſont, ils ignorent quel eſt ce Mercure, quel eſt ce Soufre, & ne connoiſſent ni ce qu'ils traittent, ni le but où il faut tendre, & les voies qu'il faut tenir

leur sont incompréhensibles. Ils s'en tiennent au Mercure vulgaire, assurant qu'il n'y en a point d'autre, quoique le docte Sendivogius affirme le contraire dans son Dialogue, où il dit qu'il y a bien un autre Mercure, & quoi qu'il soit dit encore ailleurs que notre Mercure ne se trouve point tel sur la Terre, mais qu'il est extrait des Corps. Enfin quoique tous les Philosophes unanimement condamnent le Mercure vulgaire, & défendent de s'en servir, ils s'obstinent à commenter à leur mode le texte des Philosophes, & veulent absolument qu'ils ayent entendu que le Mercure, dans la forme que nous le voyons, n'est pas à la vérité le Mercure des Philosophes, mais seulement lorsqu'il est travaillé & purifié à leur fantaisie, & qu'il est réduit sous une autre forme. Quelle folie, grands Dieux! c'est à peu près comme si quelque Auteur avoit défendu qu'on se servît du Soufre commun pour la confection du Verre, & qu'un Homme s'obstinât néanmoins de l'en vouloir tirer, par la seule raison que la défense auroit regardé le Soufre tel que nous l'avons, mais non pas le Soufre travaillé & préparé; en faisant en lui-même ce beau raisonnement, que le Soufre a été au commencement Terre, & que par conséquent il peut se réduire en Cendre, de laquelle se fera le

Verre. Qui ne voit que ce seroit aller directement contre l'intention de celui qui auroit fait la défence. Voilà comme font ceux qui travaillent sur le Mercure vulgaire, lequel par l'action de la Nature a passé dans une Substance certaine, trés-inutile à l'Art ; & quoique le Mercure, l'Or, & les autres Métaux, même tous les Corps sublunaires contiennent en eux naturellement le Mercure des Philosophes, c'est pourtant une très-grande folie de travailler sur les uns & sur les autres, puisque l'Art a besoin d'un Corps qui soit voisin de la génération. Qu'ils sçachent donc que nous devons travailler sur un Corps créé par la Nature, que comme une bonne & prévoyante Mére elle présente à l'Art tout préparé. Dans ce Corps, le Soufre & le Mercure se trouvent mêlez, mais très foiblement liez ensemble, ensorte que l'Artiste n'a qu'à les délier, les purifier, & de rechef les réünir par un moyen admirable. Tout cela se doit faire, non pas par caprice, & par un travail ordinaire, mais avec beaucoup de sagesse & d'industrie, & toujours selon les voies & les régles de la Nature, qui seule doit gouverner entiérement l'Ouvrage Philosophique, & c'est par là seulement qu'on peut parvenir au but qu'on se propose.

Ce Corps est appellé par notre Poëte,

Illiaſte, ou Hylé, & en effet c'eſt un véritable Cahos, qui dans cette nouvelle production contient en ſoi, quoique confuſément, tous les Elémens, leſquels l'Art induſtrieux doit ſéparer, & purifier par le miniſtére de la Nature, afin qu'étant de rechef conjoints, il en naiſſe le véritable Cahos des Philoſophes; c'eſt-à-dire, un Ciel nouveau & une Terre nouvelle. De cet Hylé ou Cahos le docte Pennot dit admirablement bien dans ſes Canons ſur l'Ouvrage Phiſique, que l'Eſſence, en laquelle habite l'Eſprit que nous cherchons, eſt antée & gravée en lui, quoi qu'avec des traits & des linéamens imparfaits. La même choſe eſt dite par Ripleus, Anglois, au commencement de ſes douze Portes;& Ægidius de Vadis dans ſon Dialogue de la Nature, fait voir clairement, & comme en lettres d'Or, qu'il eſt reſté dans ce Monde une portion de ce prémier Cahos, connuë, mais mépriſée d'un chacun, & qui ſe vend publiquement. Je pourrois alléguer une infinité d'Auteurs qui parlent de ce Cahos ou Maſſe confuſe; mais ce qu'ils en diſent ne peut être entendu que des Enfans de l'Art. Ce ſont les Oracles du Sphinx, qui ne ſont clairs que pour ceux qui les comprennent, & qui ſous une même écorce cachent la vie & la mort. Que celui donc qui entrepren-

dra de manier nos Serpens hermétiques, s'arme d'une Théorie solide & fondamentale, s'il ne veut trouver sa perte où il cherche sa sûreté & ses avantages.

Que ces malheureux Philosophâtres sont à plaindre, qui sur la simple lecture de quelques Livres, osent mettre la main à l'Oeuvre. Il ne s'agit pas de lire, mais d'entendre ce qu'on lit; car s'il n'y avoit qu'à prendre au pied de la lettre ce que disent les Philosophes, que de Sçavans, que d'Hermès, que de Gébers il y auroit au Monde! mais il n'y a eu, & n'y aura qu'un Hermès & qu'un Géber. Qu'il suffise donc aux plus Sages d'être reputez dignes de leur succéder, & qu'ils comptent qu'ils ne sçauront jamais rien faire, s'ils n'apprennent auparavant comment il faut faire. Notre Poëte a parfaitement connú cette vérité, Qu'il ne sert de rien de connoître la Matiére, de sçavoir les Opérations vulgaires, & de comprendre même la nature de l'Illiaste, si en même temps on n'a une parfaite intelligence des Livres, & une profonde théorie. Car enfin ceci est l'Ouvrage des Philosophes & non des Chimistes ordinaires; c'est une Oeuvre de la Nature, & non une subtilité de l'Art. Il faut donc commencer par bien apprendre ce que c'est que la Nature, & c'est ce que tu trouveras, mon cher Lecteur, écrit

en plusieurs lieux ; mais c'est à toi de séparer la rose des épines, & si ton jugement ne te sert à cela, la quantité des Livres & des Docteurs ne te servira de rien ; ce sera plutôt une confusion qu'une véritable Science, & loin d'acquérir des Connoissances, tu ne feras que perdre & ton temps & ta peine.

CHANT PREMIER.

STROPHE V.

Ce n'est pas que je ne sçache bien que votre Mercure secret, n'est autre chose qu'un Esprit vivant, universel & inné, lequel en forme de vapeur aérienne décend sans cesse du Ciel en Terre pour remplir son ventre poreux, qui naît ensuite parmi les Soufres impurs, &, en croissant, passe de la nature volatile à la fixe, se donnant à soi-méme la forme d'Humide radical.

CHAPITRE V.

IL est temps maintenant de mettre au jour, autant qu'il dépendra de nous, le fondement de toute la Doctrine, puisqu'il ne serviroit de rien de connoître le Sujet de notre Science, si l'on ignoroit ce qui est renfermé en lui, & ce qui en doit être

tiré; c'eſt dans ce deſſein que nôtre Poëte continuë d'expliquer la nature du Mercure des Philoſophes, mais pourtant ſous un voile qui cache la vérité aux yeux des Ignorans, & la laiſſe appercevoir aux Sages & aux Entendus.

Il établit un double mouvement au Mercure, un de Deſcenſion, & l'autre d'Aſcenſion: Et comme le premier ſert à l'information des Matiéres diſpoſées, par le moyen des rayons du Soleil & des autres Aſtres, qui de leur nature ſe portent vers les Corps inférieurs, & à réveiller par l'action de ſon Eſprit vital le feu de Nature, qui eſt comme aſſoupi en elles, auſſi le mouvement d'Aſcenſion lui ſert naturellement à purifier les Corps des excrémens qu'ils ont contractez, & à éxalter les Elémens purs avec leſquels il s'unit, & dont il fortifie la Nature; après quoi il retourne vers ſa Patrie, devenu plus vicieux à la vérité, mais non pas plus mûr ni plus parfait.

Tout de même qu'il y a dans le Mercure un mouvement double, auſſi trouve-t-on en lui une double nature, à ſçavoir une ignée & fixe, l'autre humide & volatile; & c'eſt par là qu'il accorde les Diſcordans, & qu'il concilie les Contraires. Si nous regardons ſa nature intrinſéque, c'eſt le Cœur fixe de toutes choſes, très-

pur, & très-persévérant au feu, le vrai Fils du Soleil, le Feu de la Nature, Feu essentiel, le véhicule de la Lumiére; en un mot le véritable Soufre des Philosophes. De lui procéde la splendeur; de sa Lumiére la Vie, & de son mouvement l'Esprit. A l'égard de sa nature extrinséque, c'est de tous les Esprits le plus spirituel; de toutes les puretés la plus pure; la Quintessence des Elémens; les Fondemens de toute la Nature, la prémiére Matiére des choses; une Liqueur Elémentaire; en un mot le véritable Mercure des Philophes.

Ce double mouvement, & cette double nature du Mercure, font qu'on le considére sous deux différens regards; car avant sa Congélation & dans la voie de Descension, c'est la Vapeur aërienne & très-pure des Elémens de la Nature des Eaux supérieures, portant naturellement dans son sein l'Esprit de la Lumiére, & le vrai Feu de la Nature: Il est humide & volatile, & c'est la plus noble portion de ce prémier Illiaste ou Cahos: C'est l'Eau permanente, tirée de cette prémiére Humidité, toujours la méme, & toujours incorruptible: C'est le Vent ou l'Air des Cieux, qui porte en son ventre la fécondité du Soleil, & qui de ses aîles couvre la nudité du Feu. Mais après la Con-

gélation, c'eſt l'Humide radical des choſes, qui ſous de viles ſcories, ne laiſſe pas de conſerver la nobleſſe de ſa prémiére origine, & ſans que ſon luſtre en ſoit taché; c'eſt une Vierge très-pure, qui n'a point perdu ſa virginité, quoi qu'on la trouve au milieu des Places publiques; elle eſt en tout Corps, & chaque Compoſé la recelle en lui. Que ſeroit-ce qu'un Corps ſans ſon Humide radical, & comment une Subſtance pourroit-elle ſubſiſter ſans ſon propre Sujet? Comment les Eſprits pourroient-ils être retenus s'il n'y avoit pas un lieu propre à les retenir? Comment enfin le Soufre de Nature pourroit-il être renfermé, s'il n'avoit pas ſa propre priſon? Pour le mieux reconnoître, éxaminons un peu de plus près la nature des choſes.

Il y a trois Humidités en tout Compoſé, comme l'enſeigne le docte Evaldus Vogélius au Chapitre de l'Humidité radicale, dont la prémiere s'appelle Elémentaire, laquelle, dans chaque Corps, eſt opiniâtrément unie à la Terre, & cette Terre & Eau, ainſi unies, ſont appellées le Vaſe des autres Elémens; cette humidité n'abandonne jamais abſolument le Compoſé, au contraire elle demeure toujours avec lui, même dans les Cendres, & dans le Sel, qui en eſt tiré; & ce qui

eſt plus admirable, c'eſt qu'elle reſte même dans le Verre, à qui elle donne la fluidité : Cette Humidité eſt le véritable & très-pur Elément de l'Eau, qui n'a reçu aucune altération des autres Elémens, mais qui eſt demeuré dans la ſeule & ſimple nature d'Eau, hors l'union qu'il a contractée avec la partie terreſtre. La deuxiéme Humidité eſt nommée Radicale, de laquelle il a été dit quelque choſe ci-deſſus, & dont nous parlerons encore plus amplement ci-après : Dans cette Humidité conſiſte particuliérement la force du Corps ; mais elle s'enflamme, & ſe ſépare aiſément du Compoſé ; il en reſte pourtant toujours quelque petite portion, & même dans les cendres ; mais elle ſe diſſipe entiérement dans la vitrification. La troiſiéme Humidité s'appelle Alimentaire, & c'eſt proprement l'aliment qui ſurvient au Compoſé : Elle eſt de la nature de l'Humidité radicale ; mais c'eſt avant ſa Congélation, & lorſqu'elle n'a point encore ſouffert d'altération conſidérable par les Agens ſpécifiques : Elle s'appelle de divers noms, & ſouvent elle eſt priſe chez les Philoſophes pour l'Humidité radicale, à deſſein d'embaraſſer les Lecteurs : Cette Humidité eſt volatile, & abandonne preſque la prémiere le Corps. Au reſte la connoiſſance de ces trois Humidités eſt

plus néceſſaire pour ceux qui s'attachent à notre Science, que celle de leur propre Langue ; car ſans elle il eſt abſolument impoſſible de bien connoître le Mercure des Philoſophes.

Je dirai encore en peu de mots, touchant la prémiére Humidité, que c'eſt l'Elément groſſier de l'Eau uni avec l'Elément groſſier de la Terre, & qu'ils ſont les Vaſes de la Nature, dans leſquels les deux autres Elémens purs ſont renfermez, ſçavoir le Feu dans la Terre, & l'Air dans l'Eau ; mais non pas pourtant immédiatement ; car le véritable Air eſt renfermé dans un autre Corps plus pur, auſſi-bien que le véritable Feu. Ces deux Elémens ſont encore nommez les Corps par les Philoſophes, parce qu'ils communiquent la corporéité à toute la Nature, & que leur ſubſtance ſert comme d'habillement pour couvrir la nudité des véritables Elémens ; mais le Corps de la Terre particuliérement comprend & revét toutes choſes.

A l'égard de la ſeconde Humidité, c'eſt une Humidité aërienne, qui, avant ſa Congélation, étant la vapeur des Elémens, de nature éthérée, conſerve cette même nature après la Congélation, ce qui fait que dans chaque Compoſé, elle prend la forme d'Huile, ſur-tout dans les

Végétaux, & dans les Animaux. A l'égard des Minéraux, comme ils abondent principalement en humidité aqueuse & en terreſtréïté, toutes deux liées enſemble, à cauſe de quoi leur Huile a reçu une altération terreſtre & groſſiére, il s'enſuit que la nature de leur Huile, où domine l'Humidité, eſt tranſmuée en une qualité terreſtre, où régne principalement la ſéchereſſe, & delà vient que leur Humide radical, ſur-tout des Métaux, réſiſte plus opiniâtrément au feu que l'Humide des autres Corps; toutes fois cet Humide n'eſt pas fixe en tous, parce que l'aqueux y prévaut quelquefois au terreſtre; mais ſi une telle Humidité étoit reſſerrée & tranſmuée par la Coction, alors l'Humide radical deviendroit très-conſtant & très-fixe au feu. L'Huile donc abonde en Humidité aërienne, ce qui fait qu'elle brûle, & s'allume aiſément, cette propriété étant particuliére à l'Humidité aërienne, (au lieu que les autres Humidités s'envolent ſans s'enflammer) parce que l'Air eſt de la nourriture du Feu, qui vit de l'Air, s'en ſubſtante, s'en réjoüit & ſe revét de ſon corps; de ſorte qu'on peut dire que tout ce qui eſt de ſubſtance huileuſe dans les Corps, contient en ſoi cette Humidité radicale, laquelle dans les Végétaux eſt ſous une forme oléagineuſe;

dans les Animaux sous une forme de graisse ; & dans les Minéraux sous une forme de Soufre, comme nous avons dit ; quoi qu'il arrive pourtant quelquefois que cette Substance varie, & pour le nom & pour la forme : Mais, au fonds, c'est cette seule Humidité aërienne & radicale, renfermée dans leur intrinséque, qui est à considérer ; car cette Humidité étant détruite, le Composé tombe, & n'est plus ce qu'il étoit ; étant altérée, tout le Corps est altéré ; car c'est dans cette seule Humidité que consiste le vrai sujet de toutes les altérations, aussi-bien que le fondement des générations ; mais cette Humidité subsistant, subsiste en même temps la vertu du Composé, lequel est vigoureux ou languissant, selon l'abondance ou le défaut de cette Humidité : Enfin, la Nature se trouve renfermée en elle, & s'y conserve : C'est le véritable Sperme des choses, dans lequel réside le Point séminal, comme nous l'expliquerons ci-après.

Pour ce qui est de la troisiéme Humidité, c'est proprement le Mercure végétable étant encore dans la voie de Descension, lorsque par les Rayons planétaires, il décend pour faire végéter la Nature, & multiplier la Sémence dans les Corps ; mais parce que c'est une vapeur

très-subtile, & très-spirituelle, comme l'insinuë fort doctement notre Auteur, elle a besoin, pour pénétrer les Corps inférieurs & se mêler avec eux, de révétir la forme d'Eau, par le moyen de laquelle elle empêche que les Corps ne soient brûlez : Elle sert entiérement à la production des choses dans l'acte de la génération, car c'est le véritable Dissolvant de la Nature, pénétrant les Corps par sa spiritualité innée, & réveillant le Feu interne lorsqu'il est assoupi ; causant aussi par son Humidité la corruption & la noirceur, & à cause de l'acidité qu'il a contractée dans un Corps tout-à-fait minéral. Il est très-acide, & très-aigu, & c'est le véritable Auteur de toutes les motions. Il est quelquefois comparé au Menstruë, & il a une telle & si grande vertu, qu'on ne sçauroit l'exprimer, quoi qu'à le considérer en lui-même, & grossiérement, il soit très-imparfait, très-crud & même très-vil ; mais c'en est assez.

Les Philosophes ont quatre sortes de Mercure, dont les noms confondent tellement les Lecteurs, qu'il est quasi impossible d'en pénétrer le véritable sens. Le principal & le plus noble est le Mercure des Corps, car c'est le plus virtuel & le plus actif de tous, & c'est aussi à son acquisition que tend toute la Chimie, puis-

que c'eſt la véritable Sémence, tant recherchée, de laquelle ſe fait la Teinture & la Pierre des Philoſophes. C'eſt ce Mercure, qui a mû les Philoſophes à tant écrire ; c'eſt lui qui eſt véritablement la Pierre ; & qui ne le connoît pas, ſe rompt inutilement la tête à la chercher. Le ſecond eſt le Mercure de Nature, dont l'acquiſition demande un Eſprit très-ſubtil, & très-docte : C'eſt le véritable Bain des Sages, le Vaze des Philoſophes, l'Eau véritablement Philoſophique, le Sperme des Métaux, & le fondement de toute la Nature : Enfin, c'eſt la même choſe que l'Humide radical, dont nous avons parlé ci-devant. Le troiſiéme eſt appellé le Mercure des Philoſophes, parce qu'il n'y a que les ſeuls Philoſophes qui le puiſſent avoir ; il ne ſe vend point ; il n'eſt point connu, & ne ſe trouve que dans les ſeuls magazins des Philoſophes, & dans leurs Miniéres. C'eſt proprement la Sphére de Saturne, la véritable Diane, & le vrai Sel des Métaux, dont l'acquiſition eſt au-deſſus des forces humaines ; ſa nature eſt très-puiſſante, & c'eſt par lui que commence l'Ouvrage Philoſophique, c'eſt-à-dire, après ſon acquiſition. O que d'Enigmes ont pris de lui leur origine ! que de Paraboles faites pour lui ! que de Traités compoſez ſur lui ! Il eſt caché ſous tant

de voiles, qu'il semble que toute l'adresse des Philosophes a été mise en Oeuvre pour le bien enveloper. Le quatriéme est le Mercure commun, non celui du Vulgaire, qui est nommé de la sorte seulement par ressemblance, mais le nôtre, qui est le véritable Air des Philosophes; la vraie moyenne Substance de l'Eau, & le vrai Feu sécret: Il est appellé commun, parce qu'il est commun à toutes les Miniéres; que c'est par lui que les Corps des Minéraux sont augmentez, & que c'est en lui que consiste la Substance métallique.

Si tu connois bien ces quatre Mercure, mon cher Lecteur, te voilà déja à l'entrée, & le Sanctuaire de la Nature t'est ouvert; car tu as déja en eux trois Elémens parfaits, à sçavoir l'Air, l'Eau & le Feu: A l'égard de la Terre pure, tu ne peux l'avoir que par la Calcination Philosophique; & alors seulement la vertu de la Pierre sera entiére, quand tout sera changé en Terre. Mais voilà suffisament parlé de la nature de Mercure, & si notre Auteur, dans un autre genre d'écrire, en a traité doctement & magnifiquement, nous croyons avoir dit en peu de mots tout ce qui s'en pouvoit dire, & aussi clairement qu'une telle Science le peut permettre. Tu verras encore dans la suite de plus grandes choses; en sorte qu'il ne

te

te reſtera que de mettre la main à l'Oeuvre ; mais avant que de commencer, prends garde à bien entendre ce que tu liras.

CHANT PREMIER.

STROPHE VI.

Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien encore, que ſi notre Vaiſſeau ovale n'eſt ſcellé par l'Hyver, jamais il ne pourra retenir la vapeur précieuſe, & que notre bel Enfant mourra dès ſa naiſſance, s'il n'eſt promptement ſecouru par une main induſtrieuſe & par des yeux de Lincée, car autrement il ne pourra plus être nourri de ſa prémiére humeur, à l'éxemple de l'Homme, qui après s'être nourri de ſang impur dans le ventre maternel, vit de lait lorſqu'il eſt au monde.

CHAPITRE VI.

TOus les Auteurs diſent beaucoup de choſes du Sceau d'Hermès, & aſſûrent tous que ſans lui le Magiſtére ſeroit détruit, puiſque par ſon moyen ſeul les Eſprits ſont conſervez & le Vaiſſeau bien muni. Mais je n'ai pû encore comprendre ce que veut dire notre Poëte par le mot d'Hiver qu'il employe, de ſorte que je

croirois aiſément que c'eſt une faute d'écriture, & qu'il devroit y avoir *ſivillarſi di vetro* au lieu *di verno*, la reſſemblance des mots ayant pû tromper le Copiſte. Cependant je n'ignore pas ce que Sendivogius entr'autres enſeigne, à ſçavoir que l'Hiver eſt cauſe de putréfaction, parce que les pores des Arbres & des Plantes ſont bouchez par le froid, ce qui fait que les Eſprits s'y conſervent mieux, & ont leurs actions plus vigoureuſes. Mais je ne vois pas comment ce raiſonnement pourroit être appliqué à notre Oeuvre, où une chaleur continuelle doit environner la Matiére, & l'échauffer juſques à la fin, tous les Auteurs convenant que ſi elle vient à ceſſer un moment, la Compoſition tombe & l'Ouvrage eſt détruit. Ils apportent pour éxemple l'Oeuf mis ſous la poule pour la production du Poulet, qui devient inutile dès qu'il eſt réfroidi. C'eſt ce qui a mis mon eſprit en ſuſpens ſur l'intention de notre Auteur. Pour toi, mon cher Lecteur, ſans t'arrêter à tout cela, lorſque tu voudras en temps dû mettre ton Oeuvre dans ton Vaiſſeau, prends ſeulement bien garde qu'il ſoit ſcellé éxactement, afin que la vertu y ſoit retenuë dans toute ſa force, & que les Eaux ſalutaires & prétieuſes ne puiſſent en ſortir, car c'eſt là où eſt tout le péril : Rap-

porte sur tout ton Ouvrage à celui de la Nature ; qu'elle te serve de Maîtresse & de Guide, & observe soigneusement comment elle opére en pareil cas ; ayant toujours dans ton esprit la maniére dont elle se sert pour mettre son ouvrage dans son vase, & l'y sceller éxactement, car la connoissance de l'un donne celle de l'autre. Si tu veux chasser le froid de la maison, allumes-y du feu ; mais si tu veux retenir l'Esprit, qui ne demande qu'à retourner vers sa Patrie, empêche l'Ennemi d'approcher des murailles, de peur qu'il ne tombe entre ses mains, & alors il demeurera à la maison ; sois donc prudent & avisé.

Nous avons nécessairement besoin d'une Sage-femme lors de la naissance de l'Enfant ; mais, si elle le reçoit sans précaution, on doit appréhender qu'il ne lui échape : Ou, si l'ayant reçû devant le temps, elle le serre trop avec ses linges, il courra risque d'être suffoqué : Et enfin, si elle n'a bien soin d'en séparer l'arriére-fais & les autres superfluités, il est à craindre, ou qu'il n'en meure, ou qu'il n'en soit perpétuellement infecté. On ne sçauroit donc trop, en pareille occasion, recommander la prudence & la vigilance ; car chaque chose a son heure déterminée pour la naissance, aussi-bien que son Au-

tomne pour la maturité. Les fruits cuëillis avant le temps, ne viennent jamais à une parfaite maturité ; s'ils muriſſent auſſi plus qu'il ne faut, ils pourriſſent aiſément. Ainſi rien n'eſt ſi néceſſaire que de connoître ce terme moyen & précis de la parfaite maturité ; car que ſerviroit-il de cultiver un fruit, de l'arroſer, & le faire murir, s'il n'étoit pas cuëilli dans le temps convenable ; ce ſeroit une peine entiérement perduë.

Le temps de la naiſſance n'eſt point déterminé par les Philoſophes, qui varient fort entre eux ſur cela ; mais il ſuffit d'avertir le Lecteur que tout fruit ſe doit cuëillir en ſa ſaiſon, & que la Nature qui ſe plaît dans ſes propres Nombres, eſt ſatisfaite du Nombre miſtérieux de *Sept*, ſur tout dans les choſes qui dépendent du Globe Lunaire, la Lune nous faiſant voir ſenſiblement une quantité infinie d'altérations & de viciſſitudes dans ce Nombre *Septénaire*. C'eſt par ce Nombre magique que la Nature, & tout ce qui en dépend, eſt ſécretement gouverné. Mais ce Miſtére naturel eſt caché aux Eſprits groſſiers, qui ne peuvent rien voir que par les yeux du corps, qui ſe contentent de cela & ne cherchent rien davantage.

Ce Nombre *Septénaire* eſt un des grands Sécrets des Philoſophes, & quiconque

ſçaura par lui comprendre l'ordre de l'Univers, ſçaura un Miſtére, qui, bien loin de devoir être révélé, doit au contraire être enſéveli dans un profond ſilence; mais quelque jour, Dieu aidant, nous traiterons plus à fonds des ces grandes choſes.

Que dirons nous préſentement de la Nutrition, ou de la ſécréte Multiplication, dont le Miſtére repoſe parmi les plus grands Sécrets des Philoſophes. Car que ſerviroit-il de cuëillir la Moiſſon, ſi étant cuëillie, on ne la conſervoit avec ſoin pour l'employer à l'uſage de la Multiplication. Nous diſons donc qu'il y a de trois ſortes d'Augmentations; une, qui ſe fait par la voie de la Nutrition; l'autre par l'addition d'une nouvelle Matiére, & la troiſiéme par dilatation ou raréfaction; mais cette derniére n'eſt pas proprement une Augmentation, c'eſt une Circulation d'une même Matiére, & l'atténuation de ſes parties. Des deux autres, la ſeconde, qui eſt celle qui ſe fait par addition, regarde plutôt l'Art que la Nature, laquelle n'a point de mouvement local, ni de parties qui y ſoient propres; mais elle uſe ſeulement d'attraction, & c'eſt là proprement l'Augmentation qui ſe fait par la voie de la Nutrition.

Pour comprendre fondamentalement ce que c'eſt que la Nutrition, il eſt néceſſai-

re de ſçavoir que le *Sec* attire naturellement ſon *Humide*, & que plus l'Humide eſt ſpiritueux, plus il eſt facilement attiré: Or le Feu de Nature, qui réſide dans l'Humidité radicale, comme nous le ferons voir ci-après, étant très-ſec, & le plus actif des Elémens, il attire à ſoi celui d'entr'eux qui eſt le plus rarefié, & le plus ſpiritualiſé, à ſçavoir l'Air. Delà vient que l'Air étant ôté, le Feu s'éteint, parce qu'il eſt nourri, quoique d'une maniére inſenſible, de la moyenne Subſtance du Feu. Cette moyenne Subſtance aërienne eſt revétuë d'un Corps aqueux, & elle eſt dépoüillée de cette écorce extérieure par le moyen de la corruption, s'inſinuant dans le profond de l'Humide radical, qui eſt de même nature qu'elle, mais plus congelé; & enſuite, par une nouvelle génération, au moyen du feu digérant, elle ſe transforme en ce même Humide radical, d'où il arrive une continuelle corruption, & une continuelle génération. Il eſt vrai que la nutrition & la réparation de ce qui a été détruit, ne ſe fait pas toujours, parce que le feu qui doit faire en même temps une double action, à ſçavoir de conſumer ce qui a été digéré, & de rétablir par une nouvelle nutrition ce qui a été conſumé, ſe trouve quelquefois affoibli, ou bien eſt empêché par quelque accident de faire ſon

attraction, & c'eſt alors que le Corps meurt par la diſſipation de ſon Humide radical, conſumé par ſon propre feu. Afin donc que la nutrition ſe faſſe comme il faut, il ne ſuffit pas qu'il y ait un feu agiſſant, & une conſumation de l'Humide radical (laquelle pourtant eſt néceſſaire, car ſi rien ne ſe conſumoit, la Nature ſeroit toujours contente, le Compoſé ſeroit immortel, & dans les Animaux il n'y auroit jamais de faim, ni de déſir de nouvel aliment.) Il ne ſuffit pas non plus qu'il y ait un nouvel aliment tout prêt; mais il faut encore que l'action du Feu interne ſoit égale, & même ſupérieure à la réſiſtance qui ſe fait de la part du *Nourriſſant*; autrement l'effort de l'*Attirant* ſeroit vain dès qu'il ne pourroit convertir l'*Attiré* en ſa nature. Nous en avons l'éxemple dans l'Homme, dont la chaleur naturelle dévore perpétuellement ſon propre Humide radical, ce qui cauſe la faim, & le déſir d'une nouvelle matiére ſemblable: Quoi qu'il ait pris ſon aliment, & que ce mouvement de déſir ait ceſſé, il ne laiſſe pas d'être encore néceſſaire, pour que cet aliment ſoit converti en nourriture, de lui ôter tous ſes empêchemens, de le dépoüiller de ſon écorce extérieure, de l'attenuer par la formation du Chile, & de le faire paſſer, pour ainſi dire, en la nature de ſon prémier Cahos; & alors l'aliment, ainſi

rarefié, eſt aiſément attiré par la chaleur naturelle pour ſuppléer au défaut de l'Humide radical conſumé, lequel pourtant ne ſe répare jamais abſolument, à cauſe des excrémens que laiſſent les alimens, qui vont toujours en s'augmentant, & auſſi à cauſe que le Feu agiſſant s'affoiblit par une action trop continuée, ſuivant cet Axiome, que tout Agent, à force d'agir, patit, & en patiſſant s'affoiblit. Voilà comme ſe fait la nutrition de l'Homme, & par conſéquent ſon augmentation, à ſçavoir par l'aſſimilation des alimens; d'où il s'enſuit que dans l'Oeuvre Phiſique, cet Agent naturel, ou Feu de Nature, conſume continuellement par ſon action ſon propre Humide radical, & qu'ainſi il eſt néceſſaire de lui donner un nouvel aliment à la place de celui qui a été conſumé: Mais parce qu'au commencement ſa vertu eſt foible, il ne faut lui donner d'acord qu'un peu d'aliment, qui ſoit fort léger, juſqu'à ce que ce feu s'étant fortifié, on puiſſe lui donner des mêts plus ſolides. Notre Auteur nous enſeigne donc par là de fortifier l'Enfant après ſa prémiére nourriture par de nouveaux alimens, à l'éxemple de l'Embrion humain, qui dans le ventre de la Femme, eſt ſubſtanté d'un menſtruë foible, mais à qui on donne après qu'il eſt né, une plus forte nourriture, à ſçavoir du lait. CHANT

CHANT PREMIER.

STROPHE VII.

Quoique je ſçache toutes ces choſes, je n'oſe pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toujours incertain. Mais ſi vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon eſprit tous les doutes qui l'embarraſſent; & ſi je puis être aſſez heureux pour expliquer diſtinctement dans mes Ecrits tout ce qui regarde votre Magiſtére, faites, je vous conjure, que j'aye de vous pour réponſe: Travaille hardiment, car tu ſçais ce qu'il faut ſçavoir.

CHAPITRE VII.

APrès que notre Auteur nous a fait comme toucher au doigt notre divine Science, il s'excuſe de n'en pas dire davantage, ſur ce qu'il lui reſte à lui-même beaucoup de choſes à apprendre; & il confeſſe qu'il auroit dû faire voir plus de doctrine, ayant à parler à des Gens ſçavans: Il craint même qu'il ne manque quelque choſe à ſon Ouvrage, & que l'ordre n'y ſoit pas bien gardé. Apprenez de là, Vendeurs de fumée, combien il eſt

difficile de faire notre Oeuvre, puisqu'il ne s'agit pas de faire des Opérations vulgaires, qui, bien que parfaites dans leur genre, sont inutiles à notre dessein, & méprisées de tous les Philosophes. Il n'y a, comme nous avons dit, qu'une Opération dans notre Magistére : Tous les Philosophes nous l'enseignent, en nous avertissant d'abandonner toutes ces Opérations Sophistiques, & de nous tenir à la Nature, chez laquelle seule on trouve la vérité.

C'est dans la Sublimation Philosophique que sont renfermées toutes les autres Opérations, & en elle seule consiste tout ce que l'Artiste peut faire de mieux & de plus subtil. Si donc quelqu'un sçait bien faire cette Sublimation, il peut se vanter d'avoir connu un des plus grands Sécrets, & des plus grands Mistéres des Philosophes. Mais afin que tu puisses toi-même la comprendre clairement, vois comment Géber définit la Sublimation : C'est, dit-il, l'Elevation par le feu d'une Chose séche avec adhérence au Vaisseau. Pour donc faire une bonne Sublimation, il y a trois choses que tu dois connoître, le Feu, la Chose séche, & le Vase. Si tu les connois, tu es heureux, & tu n'as qu'à faire ensorte que la Chose séche adhére au Vaisseau ; car si elle n'y adhéroit pas, elle

ne vaudroit rien ; mais pour qu'elle y adhére, il faut qu'elle soit de même nature que le Vaisseau, & c'est leur nature qui fait leur ressemblance ; car la Séchereſſe est de la nature du Feu, lequel est de toutes les choses la plus séche : C'est par elle qu'il dissipe & consume toute humidité, comme c'est par elle aussi qu'il abonde en pureté ; mais elle s'augmente de beaucoup dans notre Sublimation ; & c'est toute autre chose que quand il étoit renfermé dans les féces : Il faut avoir soin aussi que le Vaisseau soit très-pur & de la nature du Feu. Or, entre toutes les Matiéres, le seul Verre & l'Or sont les plus constans au feu, s'y plaisent, & s'y purifient davantage ; mais parce que l'Or ne se peut avoir qu'à grand prix, & que de plus il se fond aisément, les Pauvres n'auroient pas le moyen d'entreprendre l'Ouvrage Philosophique, & il n'y auroit que les Riches & les Grands de ce Monde ; Ce qui dérogeroit à la Providence & à la bonté du Créateur, qui a voulu que ce Secret fût indifféremment pour tous ceux qui le craindroient. Il faut donc s'en tenir à un Vaisseau de verre, ou de la nature du verre, très-pur, & tiré des cendres avec adresse & subtilité d'esprit. Mais, que les Disciples de l'Art prennent bien garde ici à ne pas se tromper, & à bien connoître

ce que c'eſt que le Verre Philoſophique, en s'attachant au ſens & non pas au ſon des mots ; c'eſt l'avis que je leur donne par un eſprit de piété & de charité. Dans ce Vaiſſeau de verre bien connu, s'accomplit la Sublimation, lorſque la Nature ſéche s'éleve par le moyen du Feu & adhére au Vaiſſeau à cauſe de ſa pureté & de leur même nature. Au reſte, s'il y a beaucoup à ſuër dans la recherche du Vaiſſeau, il n'y a pas moins de peine dans la conſtruction du Feu. Mais comme nous en parlerons dans un Chapitre particulier, nous croyons qu'il ſuffit pour le préſent de ce que nous avons dit : Que ceci ſerve ſeulement de leçon aux Chimiſtes ignorans, qui croyent qu'on doit entendre ces choſes à la lettre, & qui, ſans étude précédente, s'imaginent faire l'Oeuvre par leurs Sublimations vulgaires. Ils liſent continuellement Géber, mais ſans l'entendre, & le ſuccès, ne répondant pas à leur attente, ils ſont les prémiers à abboyer contre les vrais Philoſophes : Et parce qu'ils ont pris un ſeul Auteur pour leur Guide, ils ne daigneroient pas en regarder d'autres, ne ſçachant pas qu'un Livre en ouvre un autre, & que ce qui ſe trouve en abrégé dans l'un, ſe trouve étendu dans l'autre : Qu'ils liſent donc les Livres des Philoſophes, & ſur tout de ceux qui, moins

Envieux que les autres, ont transmis à leurs Successeurs la Connoissance de la Nature. Entre tous ces Traités, ceux qui se trouvent inserez dans le *Musæum Hermeticum* tiennent, à mon sens, le prémier rang, & sur tout le Traité, qui a pour titre *Via veritatis*, quoi qu'il y ait aussi bien que dans les autres un Serpent caché, qui d'abord ne laisse pas de piquer ceux qui n'y prennent pas garde. Mais que dirons-nous de tant de Volumes, plus dangereux que la peste, dont les Auteurs, quoi que très-doctes en leur genre, sont pourtant si remplis d'envie, que Dieu sans doute les punira d'avoir été la cause de tant de malheurs, & les mesurera à la même mesure dont ils ont mesuré les autres? Car enfin, si l'amour du Prochain est aussi bien que celui de Dieu, le Sommaire de la Loi Sainte & des Commandemens Divins, que devient cette Loi, & où sera l'observation de ces Commandemens, si l'envie régne si fort parmi les Hommes? A quoi servent tant de Traités pleins d'impostures, tant de fausses Receptes, & tant d'Ecrits suggérez par le Démon, sinon pour perdre les Gens trop crédules? Et quel avantage a un Philosophe de suër sur de pareils Ouvrages, qui causent tant de maux? N'est-ce pas assez de ces Rejettons pestilentieux, & de ces Semences maudites,

incapables de rien produire de bon, ſans que l'Envie, à l'exemple de Satan, vienne remplir nos Champs d'yvroye? C'eſt cette rage envieuſe, ſource de tant de malheurs, dont le ſouffle fatal renverſe les Maiſons, & dont les broüillards infects gâtent la Moiſſon & détruiſent l'eſpérance des Pauvres. Ce ſont vos langues envenimées, dont les pointes réduiſent en cendre la ſubſtance des Malheureux, & ce ſont ces noires vapeurs, que vous répandez dans vos Ecrits, qui jettent l'horreur & les ténébres dans l'eſprit de ceux qui vous liſent. Si vous ne voulez pas qu'on profite de la lecture de vos Livres, pourquoi attirer les Gens par de belles promeſſes, & que ne gardez-vous plutôt un ſilence, dont Dieu & les Hommes vous ſçauroient plus de gré que de parler avec envie? On voit beaucoup d'Auteurs, qui, en accuſant les autres d'avoir été envieux, & d'avoir caché malicieuſement la vérité, répandent dans leurs diſcours encore plus d'obſcurité que les prémiers, ce qui fait que les pauvres Etudians ne recuëillent de toute leur doctrine que beaucoup de confuſion; car ſi l'un rejette une choſe, l'autre l'éleve juſqu'au Ciel; l'un commande ce que l'autre défend, & de cette maniére ils confondent tellement l'eſprit du Lecteur, que plus il étudie, plus il a ſujet

de se défier de la vérité de l'Art.

Il n'y en a quasi point, parmi ceux qui écrivent, qui ne promettent de parler fidélement & sincérement ; & cependant leurs discours sont si pleins d'embiguité, qu'à grand peine peuvent-ils être entendus par les plus Doctes : Et quoi qu'ils s'excusent sur ce qu'ils n'ont pas la liberté d'en dire davantage, & qu'on a mis, pour ainsi dire, un cachet sur leurs lévres, on ne laisse pourtant pas de démêler leur envie, quelque soin qu'ils prennent de la cacher. Il vaut bien mieux se taire, lorsqu'on se croit obligé de garder le sécret, que de substituer un mensonge à sa place, à dessein de jetter les Gens dans l'erreur : Enfin les Philosophes parlent entr'eux si obscurément, qu'à peine y trouve-t'on un seul mot éxemt de Sophisme. Qu'ils cachent la Pratique tant qu'ils voudront, à la bonne heure ; mais, au moins, qu'ils enseignent fidélement la Théorie & les Fondemens de la Science, car sans Fondemens il ne peut y avoir d'Edifice. Est-ce que l'Art ne seroit pas assez caché aux Ignorans, si les Philosophes se contentoient d'être réservez ou sur la Matiére, ou sur le Vaisseau, ou sur le Feu ? A peine avec cela, y en auroit-il de mille un qui pût approcher de cette Table sacrée ; mais il ne suffit pas à ces Messieurs de cacher

toutes ces choſes, il faut encore qu'ils mettent en leur place des viſions & des fantaiſies, par où, bien loin de rendre un Lecteur plus ſçavant, ils ne font que montrer leur malice & leur envie. Que ces Envieux n'imitent-ils Hermès, dont ils ſe diſent les Enfans; car quoique dans ſa Table d'Emeraude il ait été un peu réſervé, il n'a pas laiſſé pourtant de faire ſentir l'odeur de cette divine Science, de laquelle il a parlé très-doctement; mais ceux qui ſont venus après lui, au lieu d'éclaircir ſes paroles, y ont jetté de plus grandes ténébres, & ont porté la choſe à un tel excès d'obſcurité, qu'il n'y a point d'Eſprit, quelque ſubtil & éclairé qu'il ſoit, qui puiſſe la pénétrer, à moins que d'être ſecouru de la Lumiére d'en haut, à laquelle rien ne peut réſiſter.

Il ſe trouve des Gens, qui, liſant certains Auteurs, leſquels ont d'abord un air de ſincérité & de charité, tiennent qu'il faut rejetter pour l'Oeuvre toutes ſortes de Minéraux, & s'attacher, par leur conſeil, aux Métaux: Mais liſant enſuite que les Métaux du Vulgaire ſont morts, parce qu'ils ont ſouffert le feu de fuſion, ils recourent à ceux qui ſont encore dans les Mines & ſe mettent à travailler ſur eux, & ne trouvant rien dans la ſuite de l'Ouvrage, qui les contente,

après avoir fait divers Essais, tantôt sur un Métail, & tantôt sur un autre, rebutez de leurs Expériences, ils reprennent les Livres, & trouvant que tous les Métaux imparfaits, sans exception, sont condamnez, touchez par la raison & par l'autorité, ils en reviennent aux Métaux parfaits, à sçavoir à l'Or & à l'Argent; mais après y avoir pendant quelque tems perdu leur peine, & consumé leur Bien, ils se ravisent tout d'un coup, en considérant que ces Métaux sont d'une très-forte composition, & se mettent en tête qu'il faut les réincruder, comme ils disent, par un Dissolvant naturel, qu'ils croyent mal-à-propos être le Mercure vulgaire; mais quoiqu'ils fassent avec de telles Matiéres, ils ne trouvent que du dommage & de la honte, parce qu'ils ignorent les véritables Principes de la Nature, sur lesquels on doit asseoir son fondement, & ne sçavent ni ce que l'Or vulgaire contient, ni ce qu'il peut donner; car s'ils connoissoient bien cela, ils verroient que notre Corps, le véritable Or des Sages, posséde suffisamment tout ce qui est nécessaire à l'Art. Ceux qui travaillent, comme nous venons de dire, se voyant enfin trompez dans leurs espérances, viennent à mépriser toutes sortes de Corps, & à blasphémer contre la Nature, ne comprenant pas que cha-

que Corps, selon son Espéce, contient en soi sa propre Sémence, laquelle ne se trouve point dans des choses diverses. Après donc avoir vainement travaillé tantôt sur une chose, & tantôt sur une autre, ils recourent encore une fois aux Livres, où trouvant que les Auteurs condamnent toutes sortes de Végétaux, d'Animaux, de Minéraux, & de Métaux mêmes, par un raffinement ridicule, ils sortent hors de la Nature, & portent leur recherche, ou plutôt leur folie, tantôt jusques dans le Ciel, & tantôt jusqu'au Centre de la Terre, essayant par de pénibles travaux, d'extraire un Sel vierge de la Terre, ou un Lait volatil de l'Air, de la Rosée, ou de la Pluie; mais lorsqu'ils croient avoir fait une Pierre très-fixe, & le vrai Soufre des Philosophes, il se trouve qu'ils n'ont autre chose qu'une Pierre aërienne & le Soufre des Sots.

Les erreurs infinies de ceux qui travaillent, ne viennent que de ce que les Philosophes trompent de dessein formé ceux qui les lisent, s'imaginant que par ce moyen, ils les détourneront du travail; mais ils se trompent eux-mêmes; car chacun aime tellement son erreur, qu'il se remet à travailler de nouveau avec plus de chaleur & de confiance qu'il n'a fait. La cause de tant de malheurs est donc la seule

envie des Auteurs ; ce qui fait que notre Poëte, épouvanté de tant de sortes d'erreurs où tombent ceux qui s'attachent à cette Science, doute de lui-même, & de son propre Ouvrage, implorant avec humilité l'indulgence des Philosophes, & sur tout de ceux, qui, n'étant point infectez du venin de l'Envie, en éxercent tous les devoirs, & sont revétus d'une charité vraiment Philosophique. C'est de ceux là dont on ne sçauroit trop, ni trop bien parler, car ce sont les Oracles de la Nature, qui n'annoncent que de bonnes choses : Ce sont des Astres radieux, dont la Lumiére éclatte pleinement aux yeux de ceux qui les consultent. Mais revenant à la modestie de notre Poëte, qui lui fait dire qu'il ne sçait pas l'Oeuvre, & lui fait demander l'indulgence des Philosophes, il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en use de la sorte que par prudence, & qu'il aime mieux passer pour Disciple que pour Maître. Néanmoins, pour le satisfaire, & ceux aussi qui seront dans les mêmes doutes que lui, nous voulons bien les assurer qu'ils peuvent entreprendre l'Oeuvre hardiment, quand ils sçauront par théorie, comment, par le moyen d'un Esprit crud, on peut extraire un Esprit mûr du Corps dissout, & derechef l'unir avec l'Huile vitale pour opérer les miracles d'une seule

Choſe, ou pour parler plus clairement ; quand ils ſçauront avec leur Menſtruë végétable, uni au minéral, diſſoudre un troiſiéme Menſtruë eſſentiel, pour enſuite, avec ces divers Menſtruës, laver la Terre, & l'ayant lavée, l'éxalter en nature céleſte, afin d'en compoſer leur Foudre ſulfureux, lequel, dans un clein d'œil, pénétre les Corps, & détruit leurs excrémens. Voilà tout ce qu'il nous eſt permis de leur dire, encore d'un ſtile figuré, parce que cela regarde la Pratique, de laquelle peut-être quelque jour nous traiterons plus clairement : Soyez-en donc contens, vous, qui aimez la Science, & qui recherchez la vérité.

Fin du prémier Chant.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE I.

Que les Hommes, peu versez dans l'Ecole d'Hermès, se trompent, lorsqu'avec un esprit d'avarice, ils s'attachent au son des mots. C'est ordinairement sur la foi de ces noms vulgaires d'Argent vif & d'Or qu'ils s'engagent au travail, & qu'avec l'Or commun ils s'imaginent par un feu lent fixer enfin cet Argent fugitif.

CHAPITRE PREMIER.

NOUS avons dèja touché les erreurs de ceux qui travaillent avec l'Or & l'Argent vif, s'imaginant de pouvoir en tirer quelque profit; & nous avons fait voir qu'ils ignorent entiérement les Principes de la Nature; ce qui fait qu'au lieu de trouver la Pierre, au milieu des Ténébres qui les environnent, ils heurent lour-

dement contre les plus groſſes Pierres qui ſe trouvent en leur chemin. Leur opinion roule uniquement ſur ce que l'Or eſt le plus noble de tous les Corps, & qu'il contient en lui la Sémence aurifique, laquelle ils prétendent, diſent-ils, multiplier avec ſon Semblable, & dans cette vûë ces pauvres Idiots ſe propoſent de le faire végéter. Cette erreur eſt fortifiée chez eux par les diſcours captieux de certains Philoſophes, qui enſeignent que dans l'Or ſont les Sémences de l'Or, & qu'il eſt le véritable Principe d'aurification, comme le Feu l'eſt d'ignition. Doctrine, dont ſans doute on peut tirer beaucoup de fruit, pourvû qu'elle ſoit priſe dans ſon véritable ſens, mais qui étant mal entenduë, perd les Ignorans. Notre Poëte fait fort bien connoître la cauſe d'une telle erreur, quand il reprend ceux qui n'approchent de cet Art divin que dans un eſprit d'avarice, & dont le cœur, ne déſirant que de l'Or, fait qu'ils ne ſont jamais contens, s'ils n'ont de l'Or dans leurs mains : Son éclat ébloüit leurs eſprits auſſi bien que leurs yeux, & ſa ſolidité ébranle la foibleſſe de leur cerveau : Sa beauté attache leur déſir, & ſa vertu occupe tous leurs Sens ; mais ſa forte Compoſition ne produit que leur confuſion, & ſa nobleſſe fait voir la petiteſſe de leurs conceptions.

Il eſt ſans doute que dans l'Or eſt concontenuë la Sémence aurifique, & même plus parfaitement qu'en aucun autre Corps ; mais cela ne nous oblige pas néceſſairement à nous ſervir d'Or vulgaire ; car cette Sémence ſe trouve de même dans chacun des autres Métaux, puiſque ce n'eſt autre choſe que ce Grain fixe, que la Nature a introduit dans la prémiére Congélation du Mercure, comme l'enſeignent parfaitement Flamel & les autres ; & en cela, il n'y a point de contradiction, puiſque tous les Métaux ont une même origine & une Matiére commune, comme nous le ferons voir ci-après : D'où il s'enſuit, que quoi que cette Sémence ſoit plus parfaite dans l'Or, toutefois elle ſe peut extraire bien plus aiſément d'un autre Corps que de l'Or même, & la raiſon en eſt que les autres Corps ſont plus ouvrets, c'eſt-à-dire moins digérez, & leur humidité moins terminée, la Nature n'ayant accoûtumé d'introduire la Forme de l'Or qu'après la derniére cuiſſon. Les autres Métaux donc n'ayant pû encore recevoir cette Forme à cauſe du manque de cuiſſon, ſe trouvent plus ouverts, non-ſeulement par l'humidité de leur Subſtance, qui n'eſt pas aſſez digerée, mais encore à cauſe du mêlange & de l'adhérence des excrémens, qui empêchent la com-

pacité & la parfaite union ; ce qui fait que le Fer, quoi que plus cuit que l'Argent (comme entr'autres l'enseignent doctement Bernard Trévisan) n'est pas néanmoins si parfait, ni si uni dans sa Substance mercurielle, à cause de la quantité des féces, qui ont empêché la cuisson, & par conséquent l'union : Mais pour ce qui est de l'Or, il a reçu la derniére cuisson, & la Nature a éxercé sur lui son action dans toute son étenduë, & y a imprimé toutes ses vertus ; en sorte qu'il seroit très-long, très-difficile, & presque impossible de travailler sur lui, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, & leur vrai Dissolvant. Quiconque l'a, peut se vanter d'avoir la parfaite connoissance de la Pierre, & d'avoir atteint, comme on dit, les bornes Atlantiques. L'Or vulgaire ressemble à un fruit, qui, parvenu à une parfaite maturité, a été séparé de l'Arbre, & quoi qu'il y ait en lui une Sémence très-parfaite, & très-digeste, néanmoins, si quelqu'un, pour le multiplier, le mettoit en terre, il faudroit beaucoup de temps, de peine, & de soins pour le conduire jusqu'à la végétation : Mais, si au lieu de cela, on prenoit une greffe, ou une racine du même Arbre, & qu'on la mît en terre, on la verroit en peu de temps & sans peine végéter & rapporter

porter beaucoup de fruit. Il en eſt de même de l'Or ; c'eſt le fruit de la Terre minéralle & de l'Arbre ſolaire ; mais un fruit d'une très-ſolide mixtion, & le Compoſé le plus achevé de la Nature, lequel, à cauſe de cette égalité d'Elémens, qui ſe trouve en lui, ſouffre très-difficilement la corruption & l'altération de ſes qualités, pour paſſer à une nouvelle génération. C'eſt donc une entrepriſe fort difficile & preſque impoſſible, de prétendre le mettre en Terre pour le réincruder & le conduire à la végétation ; mais, ſi au lieu de cela, on prend ſa racine ou ſa greffe, on aura bien plus aiſément ce qu'on ſouhaite, & la végétation en arrivera bien plutôt. Concluons donc, Que quoique l'Or contienne en ſoi ſa propre Sémence, c'eſt en vain qu'on travaille ſur lui, puiſqu'on peut la trouver plus aiſément ailleurs. Mais que dirons-nous de l'Argent vif vulgaire, que les Ignorans prennent pour leur Diſſolvant & pour la Terre Philoſophique, dans laquelle l'Or doit être ſemé pour s'y multiplier : Certes, c'eſt un erreur pire que la prémiére ; & quoique d'abord il ſemble, à cauſe de ſon affinité avec l'Or, qu'il doit avoir la faculté de le diſſoudre ; toutefois il eſt aiſé de s'en déſabuſer dès qu'on éxamine un peu les Principes de no-

tre Art : Car nous accordons bien qu'il n'y a point de Corps qui ait tant de reſſemblance & d'affinité avec la nature de l'Or que lui, en ſorte qu'il eſt vrai de dire que l'Or n'eſt autre choſe qu'un Argent vif congelé, & cuit par la vertu de ſon propre Soufre, à cauſe dequoi il a acquis l'extention ſous le marteau, la conſtance au feu, & la couleur citrine ; mais cela ne fait pas que l'Argent vif ait la puiſſance de le diſſoudre, ni qu'il la puiſſe jamais acquérir, d'autant plus qu'il a paſſé dans une autre Subſtance, & qu'il a perdu ſa prémiére pureté & ſimplicité, étant devenu un Corps métallique très-abondant en humidité ſuperfluë, & chargée d'une lividité terreſtre, qui le rendent incapable de cette action.

Ce ſeroit une grande bétiſe de s'imaginer qu'en mettant de la Sémence d'un Homme avec du ſang d'un autre Homme, on pourroit faire une nouvelle génération, ſur ce fondement que la Sémence n'eſt autre choſe que la très-pure partie du ſang, lequel a reçu une grande digeſtion, & que le ſang eſt ſeulement plus humide & plus cru ; mais ſi au lieu de cela le Sperme étoit jetté dans la matrice d'une Femme, où il ſe trouve un ſang menſtruel fort cru, lequel, par la vertu du Sel de la matrice, a acquis une certaine acui-

té & ponticité, alors ce Sperme, se trouvant dans son propre vase, s'y réincruderoit sans doute par la voie de la putréfaction, & passeroit à une nouvelle génération. Il en est de même de l'Argent-vif; car quoi qu'il soit de même nature que l'Or & que par son abondante humidité il s'insinuë aisément dans ses pores, & y fasse une disgrégation des moindres parties, en sorte qu'il paroisse dissout; toutefois ce seroit une grande erreur de croire une pareille Dissolution bonne, qui proprement n'est autre chose qu'une corrosion du Métail, comme sont celles qui se font avec les Eaux fortes vulgaires. Un tel Argent-vif n'est pas notre Sang menstruel, & ce n'est que pour tromper les Ignorans, que les Auteurs se servent de ce nom équivoque.

L'Or & l'Argent-vif vulgaires ne conviennent point du tout à l'Oeuvre Phisique, non-seulement à l'égard de leur propre Substance, mais encore parce qu'il leur manque une chose, qui, dans notre Art, est d'une absoluë nécessité, à sçavoir un Agent propre. Je n'entens pas parler ici de cet Agent interne, qui est la vertu du Soufre Solaire, dont nous parlerons ci-après; mais de l'Agent externe, lequel doit exciter l'interne, & l'amener de puissance en acte Or cet Agent a été séparé de l'Or

dans la fin de sa décoction, c'est-à-dire qu'à mesure qu'une nouvelle forme d'Or a été introduite dans la Matiére, cet Agent s'est retiré, après y avoir toutefois imprimé sa propre vertu, (comme dit très-bien sur cela l'Auteur du Livre intitulé *Margarita pretiosa*) en sorte qu'il n'est resté qu'une seule Substance matérielle, déterminée par l'action de l'Agent interne après son excitation. Si donc la Nature a séparé de l'Or cet Agent, parce qu'ils ne peuvent compatir ensemble, pourquoi voudrions-nous le rejoindre derechef? En vérité cela seroit ridicule, tandis que nous pouvons avoir un Corps, avec lequel cet Agent se trouve uni par les poids de la Nature, ausquels, si on sçait ajouter les poids de l'Art, alors l'Art achevera ce que la Nature n'a pû faire. Zachaire parle aussi fort doctement, dans son Opuscule, de l'Argent-vif vulgaire, comme étant privé de cet Agent externe, & nous enseigne qu'il n'est demeuré tel que nous le voyons, que parce que la Nature ne lui a pas joint son propre Agent. Que se peut-il de plus clair & de plus intelligible? Si donc l'Or & l'Argent-vif vulgaires sont destituez de leur Agent propre, que pouvons-nous espérer de bon de leur cuisson? Le Comte Bernard semble avoir eu la même pensée, lorsque, défendant de pren-

dre pour l'Oeuvre Phisique, les Animaux, les Végétaux, & les Minéraux, il ajoûte, & les Métaux, comme s'il vouloit dire les Métaux, qui sont restez seuls & sans Agent (1), ainsi que l'explique l'Auteur

(1) Il paroît que le Trévisan pense autrement qu'on ne le rapporte ici. Ce que je vais transcrire de lui à ce sujet, quoiqu'un peu long, n'en sera pas moins satisfaisant pour ceux qui aiment les éclaicissemens. Il est impossible, dit-il dans sa Réponse à Thomas de Boulogne, que l'Art produise les Sémences humaines, mais il peut mettre l'Homme dans l'état qu'il doit être pour engendrer son semblable. Les Sémences vitales se digérent seulement par la Nature dans les Vaisseaux Spermatiques; mais nous pouvons mêler ces Sémences dans la matrice par la Conjonction du Mâle & de la Fémelle, & cette Conjonction est comme l'Art, qui dispose & mêle les Natures ou Sémences pour la génération de l'Homme. Par exemple: La Sémence de l'Homme, comme plus mûre, plus parfaite & plus active, est conjointe par artifice avec la Sémence passive & moins digérée de la Femme. La Sémence de l'Homme, contenant en soi plus actuellement les Elémens d'Agent, qui sont l'*Air* & le *Feu*, est plus mûre & plus active pour la digestion: De même, la Sémence de la Femme, contenant en soi plus actuellement les Elémens indigestes & crudes, qui sont la *Terre* & l'*Eau*, est passive & indigeste. Ces deux Sémences étant mêlées dans le Vase natural de la Femme, sans aucune addition de choses étrangéres, & étant aidées par la chaleur interne de la Femme, les Elémens actifs de la Sémence de l'Homme digérent & mûrissent les Elémens passifs de la Sémence de la Femme, & par ce moyen l'Homme est engendré parfait en sa nature. Notre Art divin est semblable à cette génération de l'Homme: Parce que comme dans le Mercure, dont la Nature fait l'Or dans le Vase minéral, se fait la Conjonction des deux Sémences, masculine & féminine: De même, en notre Art se fait une semblable Conjonction de l'*Agent* & du *Patient*: car les Elémens actifs; qui sont la Sémence masculine, & les Elémens passifs, qui sont la Sémence féminine, se conjoignent naturellement, en gardant toujours

du Livre intitulé *Arca aperta.* Or il est certain qu'entre tous les Métaux, ces deux seulement, à sçavoir l'Or & l'Argent-vif, peuvent être dits sans Agent propre; l'Or,

la proportion de la Nature. Cette prémiére Conjonction mercurielle s'appelle Digestion, durant laquelle la *Puissance* est mise en *Acte*; c'est-à-dire, la Sémence masculine est tirée de la Sémence féminine, ou autrement, l'Air & le Feu sont tirez de la Terre & de l'Eau, par une Digestion & Subtiliation qui se fait de ces Elémens. Outre cette Conjonction & Digestion naturelles des Sémences dans le Mercure, les Philosophes ont imaginé une autre Conjonction & Digestion plus subtiles: C'est pourquoi, non-seulement ils font de l'Or, mais encore ils le font plus excellent que le commun. Ils commandent donc de prendre l'*Or*, qui contient en soi les Elémens actifs, comme une Sémence masculine, & le *Mercure*, qui contient en soi les Elémens passifs, comme une Sémence féminine, & de conjoindre dûment l'un avec l'autre, afin de les dissoudre en leur administrant seulement une chaleur, qui mette en mouvement celle de l'*Or* pour digérer le *Mercure*. Ainsi donc, comme l'Homme s'engendre naturellement, de même l'Or est engendré artificiellement, quoi que l'Art ne puisse engendrer les Sémences. L'Art ne peut sçavoir les proportions requises dans la Mixtion pour faire les Sémences & les Causes des Estres, qui se font dans la Terre, qui est le Lieu naturel de leur génération; mais il conjoint les Sémences, produites par la Nature, afin que de leur Conjonction soit produite la Chose, qui doit être engendrée, dans laquelle ces deux Sémences demeurent mêlées ensemble, quoiqu'Aristote semble être d'une opinioin contraire. *Notre Soufre donc, ou Sémence masculine, ne se retire point après la Coagulation du Mercure, comme quelques-uns l'assûrent faussement*, en disant que cela se fait par la vertu du Soleil, dont la chaleur parfait sous la Terre la Forme de l'Or. Ils parleroient mieux s'ils disoient que c'est par le moyen du mouvement de son Globe & de celui de tous les Cieux, parce que les rayons du Soleil n'échauffant que la superficie de la Terre, n'échauffent point sa profondeur, dans laquelle les Métaux sont engendrez.

parce que son Agent en a été séparé dans la fin de sa décoction ; & l'Argent-vif, parce qu'il n'y a jamais été introduit, & qu'il est demeuré ainsi cru & indigeste. Que les Chimistes apprennent donc de là, combien ils se trompent lorsqu'ils travaillent avec l'Or & l'Argent vif ; prenant l'un pour le Dissolvant, & l'autre pour ce qui doit être dissout ; & combien peu ils entendent les Philosophes ? Pour nous, nous vous disons hardiment que ni l'Or vulgaire, ni l'Argent-vif vulgaire, ne doivent point entrer dans l'Oeuvre Philosophique, ni en tout ni en partie. Qu'après cela chacun fasse valoir tant qu'il voudra son opinion, il me suffit de sçavoir que je suis dans la vérité, & que je l'ai manifestée au monde.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE II.

Mais s'ils pouvoient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des Auteurs, ils verroient clairement que l'Or & l'Argent vif du vulgaire sont destituez de ce Feu universel, qui est le véritable Agent, lequel Agent ou Esprit abandonne les Métaux des qu'ils se trouvent dans des Fourneaux exposez à la violence des flammes; & c'est ce qui fait que le Métail hors de sa Mine, se trouvant privé de cet Esprit, n'est plus qu'un Corps mort & immobile.

CHAPITRE II.

NOtre Poëte semble souscrire à l'opinion que nous venons d'expliquer, en disant que les Métaux vulgaires sont sans Esprit ou Agent, parce qu'ils l'ont perdu dans la fusion; ce qui insinuë que tous les Métaux, étant encore dans leurs Mines, ont avec eux cet Agent, à la réserve seulement de l'Or & de l'Argent-vif, lesquels, quoique dans leurs Mines, n'ont pourtant pas leur Agent propre, parce que, comme nous avons fait voir, il a été séparé de l'Or par sa décoction

décoction finalle, & n'a jamais été joint à l'Argent-vif par la Nature. Mais afin que le Lecteur ne retombe pas dans sa prémiére erreur, il est tems que nous disions quelque chose de la Génération des Métaux.

Tous les Philosophes assurent unanimement que les Métaux sont formez par la Nature de Soufre & de Mercure, & engendrez de leur double vapeur : Mais la plûpart expliquent trop briévement & trop confusément la maniére dont se fait cette Génération. Nous disons donc que la vapeur des Elémens, comme nous l'avons ci-devant montré, sert de Matiére à toute la Matiére inférieure, & que cette vapeur est très-pure & presque imperceptible, ayant besoin de quelque envelope au moyen de laquelle elle puisse prendre corps, autrement elle s'envoleroit & retourneroit dans son prémier Cahos. Cette vapeur contient en soi un Esprit de lumiére & de feu, de la nature des Corps Célestes, lequel est proprement la Forme de l'Univers. Ensorte que cette vapeur, ainsi impregnée de l'Esprit Universel, représente assez bien le prémier Cahos, dans lequel tout ce qui étoit nécessaire à la Création étoit renfermé, c'est-à-dire la Matiére Universelle, & la Forme Universelle. C'est elle qu'Hermès appelle Vent, lequel porte en son ventre le Fils du Soleil. Lors

donc que par le mouvement des Corps Céleſtes elle eſt pouſſée vers le Centre, comme elle ne peut demeurer ſans agir, elle s'inſinuë dans la Terre, qui eſt le Centre du Monde : Mais ayant beſoin d'un Corps pour ſe rendre ſenſible, elle prend un Corps d'Air, qui eſt le même que nous reſpirons, & ſe renferme en lui pour ſervir d'aliment à la vie qui eſt en nous, & en même temps pour nourrir & vivifier toute la Nature. Cette vapeur eſt attirée au travers de l'Air par notre Feu interne, lequel la tranſmuë & la convertit en ſa propre nature ; mais toutefois après l'avoir fait paſſer par des *Milieux* convenables, comme nous le ferons voir plus amplement quelque jour, en traitant de la véritable Anatomie de l'Homme. Cet Air eſt attiré ſi promptement & ſi naturellement qu'il eſt impoſſible de concevoir aucun temps, aucun lieu, aucun corps dans lequel ne ſe faſſe pas une telle attraction, ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de vuide dans la Nature, comme l'atteſtent tous les Philoſophes & tous les Scholaſtiques ; & bien que quelques-uns tâchent de prouver le contraire par des expériences, ce ſont de mauvaiſes preuves, fondées ſur de fauſſes ſuppoſitions ; car ils ne prennent pas garde, que ce qu'ils appellent vuide, n'eſt qu'une ſimple raréfa-

ction, qui n'empêche point qu'il n'y ait de l'Air, ou une Substance semblable, dans laquelle réside l'Esprit dont nous parlons.

Nul Corps au Monde ne pourroit avoir ni conserver son Estre substantiel, s'il n'étoit doüé de cet Esprit, lequel se spécifie & revet la nature de chaque Corps, pour y éxercer les fonctions déterminées de Dieu, lequel a voulu que chaque chose eût en soi son Esprit spécifique pour la conservation de son Estre substantiel: Et comme cet Esprit, qui réside en chaque Corps, est de la nature du Feu, ainsi que nous l'avons expliqué au Traité de la Création, il est sans doute qu'il a sans cesse besoin d'un aliment qui lui soit propre, la nature du feu demandant qu'il soit nourri & alimenté continuellement pour remplacer ce qu'il dissipe aussi continuellement, à cause du mouvement perpétuel qui est en lui, aussi bien que dans les Corps Célestes, doüez de ce même Esprit.

Le mouvement de cet Esprit, tel qu'il se fait dans les Corps, est caché & ne peut jamais s'appercevoir par les Sens, à moins que l'Art ne conduise ce même Esprit à une nouvelle génération par le ministére de la Nature. A la vérité nous voyons bien que les Animaux attirent cette vapeur spirituelle, qui est dans l'Air; mais

à l'égard des autres Corps, dont la Nature est plus grossiére & plus impure, il n'est pas si facile à cet Esprit de s'y insinuer lorsqu'il n'est revétu que du Corps de l'Air: Il a donc besoin d'un Corps plus solide, & qui ait plus d'affinité avec les Corps Terrestres: C'est pourquoi cette pure vapeur des Elémens s'insinuë dans l'Eau, & se revet de son Corps, & par ce moyen les Végétaux & les Minéraux reçoivent bien plus facilement leur aliment, à cause de cette conformité à leur nature: Cet Esprit donc n'est pas seulement renfermé dans l'Air, mais aussi dans l'Eau.

L'Eau est dispersée par toute la Terre, & devient quelquefois salée, comme nous l'avons fait voir. Or il arrive qu'en certains Lieux où l'Air est renfermé, cet Air, par la simpathie & la correspondance qu'il a avec les Corps Célestes, est émû de leur mouvement, & ce mouvement de l'Air cite la vapeur renfermée dans cette Eau salée, & raréfie l'Eau: Dans cette raréfaction, il se fait une grande commotion, & dilatation des Elémens: Et comme en même temps d'autres vapeurs sulfureuses, qui sont aussi répanduës dans ces Lieux-là, à cause de la continuelle génération du Soufre qui s'y fait (comme nous l'avons encore fait voir ci-dessus) viennent

à s'élever, il arrive qu'elles se mêlent avec la vapeur aqueuse & mercurielle, & circulent ensemble dans la matrice de cette Eau salée, d'où ne pouvant plus sortir, elles se joignent au Sel de cette Eau, & prennent la forme d'une Terre lucide, qui est proprement le Vitriol de Nature; le Vitriol n'étant autre chose qu'un Sel, dans lequel sont renfermez les Esprits mercuriels & sulfureux, & n'y ayant rien dans toute la Nature qui contienne si abondamment & si visiblement le Soufre que le Vitriol, & tout ce qui est de la nature du Vitriol.

De ces Eaux Vitrioliques, par une nouvelle commotion des Elémens, causée par celle de l'Air, dont nous avons parlé, s'éléve une nouvelle Vapeur, qui n'est ni mercurielle ni sulfureuse, mais qui est de la nature des deux, & en s'élévant par son mouvement naturel, elle éléve aussi avec elle quelque portion de Sel, mais la plus pure, la plus lucide, & la mieux purifiée par l'attouchement de cette Vapeur; en suite dequoi elle se renferme dans des Lieux plus ou moins purs, plus secs ou plus humides, & là, se joignant à la féculence de la Terre, ou à quelqu'autre Substance, il s'en engendre diverses sortes de Minéraux, de la génération spécifique desquels nous traiterons, Dieu aidant, en

quelque autre occaſion. Mais à l'égard de la génération des Métaux, nous diſons que ſi cette double Vapeur parvient à un Lieu, où la graiſſe du Soufre ſoit adhérante, elles s'uniſſent enſemble, & font une certaine Subſtance glutineuſe, qui reſſemble à une maſſe informe, de laquelle, par l'action du Soufre, agiſſant ſur l'Humidité vaporeuſe qui eſt abondante en ces Lieux-là, ſe forme un Métail pur ou impur, ſelon la pureté ou l'impureté des Lieux: Car ſi ces Vapeurs ſont pures & les Lieux auſſi très-purs, il s'engendrera un Metail très-pur, à ſçavoir l'Or, duquel le propre Agent ſera ſéparé à la fin de la décoction; en ſorte qu'il ne reſtera plus que la ſeule Humidité mercurielle, mais coagulée: Et s'il arrive que la décoction ne s'acheve pas, & que le Soufre ne ſoit pas entiérement ſéparé, alors il s'engendrera divers Métaux imparfaits, qui le ſeront plus ou moins, à proportion de la pureté ou de l'impureté de la Vapeur & du Lieu, & tels Métaux ſont dits imparfaits, parce qu'il n'ont pas encore acquis une entiére perfection par la derniére Forme.

A l'égard de l'Argent-vif vulgaire, il s'engendre auſſi de cette même Vapeur, lorſque, par la chaleur du Lieu, ou la commotion des Corps ſupérieurs, elle

s'eléve avec les plus pures parties du Sel, mais séparée de son Agent propre, dont l'Esprit s'est évaporé par un mouvement trop subit, comme il arrive à l'Esprit des autres Métaux dans la fusion : Et cela fait qu'il ne reste dans l'Argent-vif que la partie mercurielle, privée de son Mâle, c'est-à-dire, de son Agent ou Esprit sulfureux, & qu'ainsi il ne peut jamais être transmué en Or par la décoction de la Nature, à moins qu'il ne fût de nouveau imprégné de cet Agent, ce qui n'arrive jamais.

Parce que nous avons dit, il est aisé de voir combien le Vitriol est éloigné, dans la génération des Métaux, & quelle illusion se font ceux qui travaillent sur lui comme sur la véritable Matiére de la Pierre, dans laquelle doit résider actuellement la véritable Essence métallique.

On voit aussi que les Métaux, tandis qu'ils sont dans leurs Mines, ont avec eux leur propre Agent, mais qu'ils en sont privez par la fusion, & ne retiennent que l'écorce & l'enveloppe de ce Soufre, qui est proprement la scorie du Métail, par où est encore condamnée l'erreur de ceux qui travaillent sur les Métaux imparfaits, après qu'ils ont souffert la fusion.

Mais quelque misérable Chimiste infé-

rera peut-être de là, que les Métaux imparfaits, étant encore dans leurs Mines, pourroient donc bien être le Sujet sur lequel l'Art doit travailler. Quand on lui accorderoit la conséquence, toujours seroit-ce mal-à-propos qu'il entreprendroit de travailler sur eux, puisque nous avons fait voir que les Vapeurs mercurielles, dont ces Métaux imparfaits ont été formez, où les Lieux de leur naissance étoient impurs & contaminez. Comment donc pourroient-ils donner cette pureté qu'on demande pour l'Elixir ? Il n'appartient qu'à la seule Nature de les purifier, ou à ce bienheureux Soufre aurifique, c'est-à-dire, à la Pierre parfaite & achevée, laquelle, en cet état, est un vrai Feu éthéré, très-pénétrant, qui dans un instant donne la pureté aux Métaux, en séparant d'eux leurs excrémens, & en y introduisant la fixité & la pureté, parce qu'il est lui-même très-fixe & très-pur : Et si l'Artiste prétendoit séparer lui-même ces impuretés, il arriveroit qu'en y travaillant, cet Esprit ou cet Agent, si nécessaire à l'Oeuvre, s'enfuiroit de ses mains. C'est donc l'ouvrage de la Nature, & non pas de l'Art : Mais ce que l'Art peut faire, c'est de prendre un autre Sujet, déja préparé par la Nature, duquel nous traitterons dans un Chapitre exprès, le plus

clairement qu'il nous sera possible, pour le soulagement des pauvres Etudians, & pour la gloire du très-Haut.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE III.

C'est bien un autre Mercure, & un autre Or, dont a entendu parler Hermès; un Mercure humide & chaud, & toujours constant au feu. Un Or qui est tout feu & tout vie. Une telle différence n'est-elle pas capable de faire aisement distinguer ceux-ci de ceux du vulgaire, qui sont des Corps morts privez d'esprit, au lieu que les nôtres sont des Esprits corporels toujours vivans.

CHAPITRE III.

ON n'entend parler chez les Philosophes que d'Or-vif, d'Or Philosophique; mais bien loin de vouloir nous expliquer ce que c'est, il semble qu'ils prennent à tâche de le voiler, & de l'envelopper sous des ombres. Cependant, comme c'est en cela principalement que consiste le véritable fondement de la Doctrine, & même de la Pratique, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'en dire présentement quelque chose.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Philoſophes lui ont donné le nom d'Or, car il eſt réellement Or en Eſſence, & en Subſtance; mais bien plus parfait & plus achevé que celui du Vulgaire : C'eſt un Or qui eſt tout Soufre, ou plutôt, c'eſt le vrai Soufre de l'Or : Un Or, qui eſt tout feu, ou plutôt le vrai feu de l'Or, qui ne s'engendre que dans les Cavernes & dans les Mines Philoſophiques : Un Or, qui ne peut être alteré ni ſurmonté par aucun Elément, puiſqu'il eſt lui-même le Maître des Elémens : Un Or très-fixe, en qui ſeul conſiſte la fixité : Un Or très-pur, car il eſt la pureté même : Un Or tout-puiſſant, car ſans lui tout languit : Or balzamique, c'eſt lui qui préſerve tous les Corps de pourriture : Or animal, c'eſt l'ame des Elémens, & de toute la Nature inférieure : Or végétable, c'eſt le Principe de toute végétation : Or minéral, car il eſt ſulfureux, mercuriel, & ſalin : Or éthéré, car il eſt de la propre nature des Cieux, & c'eſt un vrai Ciel Terreſtre, voilé par un autre Ciel : Enfin, c'eſt un Or Solaire, car c'eſt le Fils légitime du Soleil, & le vrai Soleil de la Nature : C'eſt lui dont la vigueur fortifie les Elémens, dont la chaleur anime les Eſprits, & dont le mouvement meut toute la Nature : De ſon influence naiſſent toutes les vertus des

Choſes, car il eſt l'influence de la Lumiére, une portion des Cieux, le Soleil inférieur & la Lumiére de la Nature, ſans laquelle la Science même eſt aveugle : Sans ſa chaleur, la Raiſon eſt imbécille ; ſans ſes rayons, l'Imagination eſt morte ; ſans ſes influences, l'Eſprit eſt ſtérile, & ſans ſa Lumiére, l'Entendement demeure dans de perpétuelles Ténébres. C'eſt donc très-à-propos que les Philoſophes lui ont donné le nom d'Or-vif, puiſqu'il eſt lui-même, comme j'ai dit, la vie de l'Or, & de ſa propre Subſtance : Car l'Or n'eſt qu'une Subſtance mercurielle très-pure, ſéparée de ſes excrémens, & de ſon propre Agent externe, dans laquelle le Soufre interne, ou autrement le Feu intrinſéque a introduit ſes qualités, par leſquelles les autres qualités élémentaires ont été changées, & ſont demeurées ſoûmiſes à la domination de celles-ci ; ce qui fait que l'Or eſt inaltérable ; car toutes les qualités des Elémens ſont en lui dans un tel équilibre, qu'il n'y a plus de lieu au mouvement ; en ſorte que le Volatil étant ſurmonté par la nature du Fixe, & le Fixe également mêlé avec le Volatil, il en réſulte une certaine homogénéité, qui fait ſa perfection & la pureté du Compoſé.

L'Or vif des Philoſophes n'eſt encore autre choſe que le pur feu du Mercure, c'eſt-

à-dire la plus digeſte & la plus accomplie portion de la très-noble Vapeur des Elémens : C'eſt l'Humide radical de la Nature, plein de ſon chaud inné : C'eſt une Lumiére, revétuë d'un Corps éthéré parfaitement pur, comme nous l'avons expliqué au Chapitre de la Création, où nous avons fait voir que la Lumiére ne pouvant réſider dans cette Région inférieure, le Créateur l'avoit renfermée dans le Feu, & l'avoit revétuë de ſon Corps : Or ce Feu eſt un pur Eſprit, qui fait ſa demeure dans le Centre des Elémens, & ſert de véhicule à la Lumiére. Notre Eſprit donc eſt joint à l'Humide radical des choſes, & réſide particuliérement dans le chaud inné ; ce qui fait qu'à bon droit les Sages ont dit de leur Or-vif, que c'étoit la très-pure Vapeur des Elémens, ſur laquelle l'Eſprit igné avoit commencé d'agir, & y avoit imprimé la fixité, la faiſant paſſer en nature de Soufre, d'où elle a pris le nom de Soufre des Philoſophes, à cauſe de la qualité ignée, qui domine en elle : Elle ne laiſſe pas auſſi d'être appellée très-ſouvent du nom de Mercure, parce que toute ſon Eſſence dépend de la Subſtance mercurielle.

C'eſt ce Soufre qui agit en tout Compoſé, & qui ayant en ſoi la nature de la Lumiére Céleſte, veut, à ſon éxemple,

continuellement séparer la Lumiére des Ténébres, c'eſt-à-dire le pur de l'impur : C'eſt là le véritable Agent interne, qui agit ſur ſa propre Matiére mercurielle, ou Humide radical, dans lequel il ſe trouve renfermé. C'eſt la Forme informant toutes choſes ; & dans l'ordre de la Génération, c'eſt de ſon action & de l'altération qu'il cauſe, que naiſſent toutes les diverſes Couleurs, ſelon les divers dégrés de la digeſtion ; mais ſa Couleur propre & naturelle eſt le rouge parfait, auquel ſe termine toute ſon action, & où ſe manifeſte ſon entiére domination ſur le Sujet altéré. C'eſt le chaud inné, lequel ſe repaît continuellement de ſon propre Humide radical ; & comme celui-ci fournit ſans-ceſſe la Matiére, l'autre agit auſſi perpétuellement. C'eſt enfin le véritable Artiſan de la Nature, par qui ſe manifeſtent les vertus ſimpathiques, & par qui ſe font toutes les attractions ; d'où il nous eſt aiſé de comprendre la nature de la Foudre, qui n'eſt autre choſe qu'une exhalaiſon très-ſéche de la Terre, laquelle étant répanduë dans les airs, ne demande qu'à s'élever, & dans cette élévation, venant à ſe purifier & à ſe dépoüiller des féces & des excrémens auſquels elle eſt jointe, elle commence à ſentir peu à peu ſes forces ſimpathiques. Cette exhalaiſon contient en ſoi cette Va-

peur des Elémens, que nous avons dit être répanduë par toute la Nature, mais revétuë d'un Corps, parce qu'elle a dèja acquis quelque fixité au moyen de la ſiccité terreſtre: Et comme dans cette nouvelle élevation, elle ſe trouve jointe à une autre Vapeur plus volatile, qui éxhale inceſſamment de la Terre, elle eſt contrainte de s'élever avec elle juſqu'au plus haut de l'air, où ſe trouvant plus pure & plus dégagée de ſes excrémens, comme j'ai dit, elle prend une nature ignée, & continuant à s'élever toûjours d'avantage, à cauſe de la Vapeur volatile à laquelle elle eſt unie, elle s'échauffe enfin & s'altére par le mouvement des Etoiles & des Corps Céleſtes; en ſorte qu'ayant attiré à ſoi les plus ſubtiles parties terreſtres de l'exhalaiſon, & tout ſon Humide radical étant conſumé, elle eſt dans un inſtant tranſmuée en un Soufre terreſtre, lequel étant de nature fixe, n'eſt plus porté en haut, comme il arrive aux Soufres volatils, mais tombe en terre avec tant d'impétuoſité, qu'il n'y a point d'obſtacle aſſez fort pour lui réſiſter. La même choſe arrive au Soufre des Philoſophes, lorſqu'il eſt projetté ſur de l'Argent-vif; car, par ſon feu, il change en ſa nature tout l'Humide radical, qui eſt très-abondant dans l'Argent-vif, après en avoir ſéparé & rejetté les excrémens: Et

cet Argent-vif devient lui-même Soufre & Medecine dans toutes les parties, pourvû que l'Humidité se trouve inférieure à la vertu & siccité du Soufre : Car, si la projection se fait sur une trop grande quantité d'Argent-vif, en sorte qu'elle absorbe & surmonte la vertu du Soufre, alors il n'est changé & fixé qu'en Or, dans lequel il se fait un tempérament entre l'Humide radical & le Chaud inné. Au reste, la Foudre, étant portée au travers de l'Air par sa propre vertu, elle est attirée en Terre par un autre Soufre qui se trouve fixe en elle, parce que le Fixe s'éjoüit de la Nature fixe, & va avec précipitation l'embrasser, & se joindre à lui : Après quoi la Foudre, étant tombée en Terre, son mouvement cesse, & se trouvant dans un Lieu qui lui est propre, & où, par la présence de l'Attirant, il se fait plûtôt une rétention qu'une attraction, elle demeure en repos, se refroidit & se concentre dans son propre Corps, après avoir déposé sa férocité, & réprimé sa violence. A l'égard de ses effets prodigieux, il ne s'en faut point étonner ; car comme c'est le Feu très-fixe de la Nature, il détruit en un clin d'œil tout ce qu'il touche, & en consume tout l'Humide radical, à peu près comme une grande flamme en devore une moindre, & qu'une grande Lumiére en absorbe une médiocre,

Il arrive auſſi quelquefois, que la Foudre acquiert dans ces exhalaiſons, une certaine nature ſpécifique, ſuivant laquelle elle détermine ſon action, en ſorte qu'elle détruira une choſe, & ne fera aucun dommage à une autre; ce qui provient de ce qu'elle attire à ſoi, & abſorbe ſeulement ce qui eſt de ſa nature, laiſſant ce qui lui eſt étranger : Et quoique chaque Corps ait en ſoi cet Humide radical des Elémens, qu'il ſoit d'une ſeule & même nature par tout, & qu'il n'y en ait point de deux ſortes, toutefois parce qu'il ſe trouvera dans quelque Corps des Eſprits ſpécifiques, oppoſez à ceux de la Foudre, & qu'il ſera outre cela environné de divers excrémens, alors la Foudre, ſentant une nature contraire à la ſienne, ſe portera ailleurs, & s'attachera à un autre Sujet. A l'égard de ces Eſprits ſpécifiques, nous en traiterons plus amplement ailleurs, il ſuffit pour le préſent d'avoir fait connoître d'où proviennent les vertus ſimpathiques & la force des attractions.

L'effet du Soufre, ou Chaud inné des Elémens, duquel nous traitons dans ce préſent Chapitre, ſe découvre encore mieux dans la Poudre à Canon, car elle abonde extrémement en vapeur aërienne mercurielle, à cauſe de la nature du Soufre & du Salpêtre, qui y ſont renfermez :

Mais

Mais, parce que son Humide est cru, & plus volatil que fixe par sa nature aërienne; quoique cet Humide ait pourtant en soi son Chaud inné ou Feu interne, il arrive que lorsqu'elle est embrasée, elle démontre entiérement sa nature volatile, & remonte en haut vers sa Patrie, à cause de la conformité qu'elle a avec les choses supérieures, enlevant avec soi des portions d'exhalaison terrestre & ignée; mais elle ne fait que vaguer au milieu des airs, sans qu'il y ait en elle aucun sentiment d'attraction, ni aucun mouvement, qui la porte plus loin, & dans cet état indifférent elle sert seulement à la Nature pour de nouveaux usages. Mais si la Nature fixe étoit en elle, alors elle chercheroit le Centre de la Terre, & s'y précipiteroit, comme on voit qu'il arrive à la Foudre, ou à la Poudre fulminante de l'Or, dont les Experts sçavent bien extraire le Soufre fixe (suivant ce qu'enseignent fidellement plusieurs Auteurs) lequel après qu'il a été mêlé avec des choses inflammables & volatiles, à la façon de la Poudre à Canon, devient lui-même inflammable; mais étant enflamé, il ne s'envole pas dans les Airs; au contraire, devenu plus libre & dégagé de ses excrémens, il se précipite vers la Terre à l'exemple de la Foudre; & malgré tous les obstacles, il se cache en elle, à cause

que le Soufre de l'Or, étant devenu fixe par la Nature, eſt puiſſamment attiré par le Feu fixe, qui eſt renfermé dans la Terre; & ainſi par ſon propre mouvement, il eſt entraîné vers le lieu de ſa Sphére. Puiſqu'on diſcerne donc ſi viſiblement de ſemblables attractions, pourquoi ne voudra-t'on pas que ce qu'on appelle Vertus occultes & ſimpathiques, viennent de la même Cauſe, quoique cela ne ſoit pas tout-à-fait ſenſible aux Ignorans. O combien y a-t'il de choſes dans le cours ordinaire de la Nature qu'on attribuë fort mal à propos à ces Vertus ocultes! Mais il n'appartient pas à de malheureux Philoſophâtres de connoître la nature des Choſes; cet avantage eſt réſervé aux ſeuls vrais Philoſophes. Que ceux donc qui s'arrêtent ainſi aux Cauſes occultes, s'en tiennent aux vaines ſubtilités de l'Ecole; quoiqu'il fût beaucoup mieux pour eux de paſſer pour Chimiſtes, & que cela leur ſervît au moins à la connoiſſance de quelque vérité, que d'abboyer, comme ils ſont, contre la Lune, faiſant voir qu'il ne ſont au fonds que des Bêtes: Mais que chacun ſe berce à ſon gré de ſes propres chimére, j'y conſens de bon cœur.

Notre Soufre eſt à bon droit appellé Or vif, puiſqu'il eſt en effet le mouvement & la vie de toutes choſes; & notre Poëte

en a très-doctement décrit la nature, en disant qu'il est chaud & humide, très-fixe au feu, & pourtant de nature spirituelle ; ce qui fait véritablement un Esprit corporifié. Il n'est donc pas surprenant que les Philosophes le cachent aux Ignorans, & ne le découvrent que sous le nom d'Or vif ; parce qu'en lui consiste tout le Sécret, & toute la Science. Mais examinons un peu en quel Lieu, & en quel Corps principalement on peut le trouver, afin d'en expliquer fidellement toute la Théorie.

Le Soufre, dont il s'agit, est renfermé en tout Corps, & nul Corps ne peut subsister sans lui, comme il est aisé de l'inférer de sa nature ; il est dans les Vallées ; il est dans les Montagnes ; il est au profond de la Terre, dans le Ciel, dans l'Air, en toi, en moi, en tout Lieu enfin, & en tout Corps ; en sorte qu'on peut fort bien dire que l'Or-vif des Philosophes se trouve par tout ; mais proprement on le doit trouver dans sa Maison, & c'est là qu'il faut la prendre, autrement ce sera en vain qu'on le cherchera ailleurs. L'Or la Maison de l'Or est le Mercure, comme l'enseignent tous les Philosophes : C'est donc dans la Maison du Mercure qu'il faut le chercher ; mais il ne faut pas entendre ici le Mercure vulgaire ; car quoiqu'il s'y trouve aussi, & que son Corps le

renferme, toutefois ce n'eſt qu'imparfaitement & en puiſſance ſeulement, comme nous avons dèja dit. Aprens donc à connoître le Mercure, & ſçache que là où il réſide principalement & plus abondamment, c'eſt là que ſe trouve le Soufre : Sçache de plus que c'eſt un vrai Feu, & que le Feu vit de l'Air : Où donc l'Air abonde davantage, c'eſt là qu'il ſe nourrit, qu'il croît, & qu'il ſe trouve facilement : Mais prends garde à le bien diſcerner dans les Lieux, où, quoi qu'empriſonné, il ne laiſſe pas d'éxercer quelque ſorte d'empire, & non pas en ceux où il eſt abſolument ſoûmis aux autres, & ſoüillé par des excrémens ; car le Feu de la Nature tend toujours à dominer ſur les autres Elémens, s'il n'en eſt empêché par l'abondance d'Eau qui lui eſt contraire, ou qu'il ne ſoit ſuffoqué ſous les excrémens : De là vient qu'il eſt écrit : Ne mange pas du Fils, dont la Mére abonde en menſtruë.

Les Philoſophes ont donc cherché leur Pierre dans les Minéraux, penſant y trouver une Nature fixe, & une permanence propre à conſerver la vie dans ſon Eſtre, parce que les Minéraux ſont d'une nature plus fixe, à cauſe de la groſſiéreté des Elémens qui les compoſent, & l'abondance d'Eau & de Terre, qui eſt en eux ; ce qui fait que leur Humide radical, ap-

prochant davantage de la fixité, se convertit plus aisément en Soufre fixe. Outre cela les Minéraux, & sur tout les Métaux s'engendrent aux entrailles de la Terre, où l'Humide des Elémens, que les Influences ont porté au Centre, se conserve en plus grande abondance, d'où vient que les Principes, dont les Métaux sont composez, sont fort remplis de cet Esprit éthéré; & outre cela encore, à force de circuler en vapeur, & de se sublimer, ils se purifient davantage, au lieu que dans les autres Composés, on ne sçauroit trouver cette naturelle & parfaite Sublimation, à cause de la porosité des Vases & de la débilité des Matrices, qui feroit que tout ce qui se sublimeroit s'envoleroit: Ou si la Substance étoit plus corporelle, il se feroit une Altération & une Corruption, tendante à Génération, avec quelque déperdition d'Esprits, qui, particuliérement dans la génération d'un Enfant, pénétrant la Matrice, causeroient divers simptômes, ou à la tête, ou à quelqu'autre partie du corps. Les Elémens donc ne s'élevant pas en vapeur, ni ne se raréfiant pas, il ne se fait aucune circulation, & par conséquent point de purification; par où il est aisé de voir de quelle excellence doit être la Pierre Phisique, qui, par le moyen d'une seconde Sublimation, qui se fait dans le

Vaisseau Philosophique, acquiert une bien plus grande perfection, & une pureté, si j'ose le dire, toute céleste; ce qui fait qu'à bon droit les Philosophes l'ont appellé leur Ciel.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE IV.

O grand Mercure des Philosophes, c'est en toi que s'unissent l'Or & l'Argent, après qu'ils ont été tirez de puissance en acte; Mercure tout Soleil & tout Lune; triple Substance en une, & une Substance en trois. O chose admirable! Le Mercure, le Soufre & le Sel me font voir trois Substances en une seule Substance.

CHAPITRE IV.

NOus avons déja discouru briévement du Mercure des Philosophes; mais afin de le donner mieux à connoître, il faut sçavoir que c'est par les seuls Philosophes que ce Mercure est tiré de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable d'elle-même d'achever cette production, parce qu'après une prémiére Sublimation, elle s'arrête, & sa Matiére étant disposée, elle y introduit la Forme, faisant de l'Or ou quelqu'autre Métail, selon le plus ou

le moins de Décoction, & auſſi ſelon que les Lieux ſont purs ou impurs. Les Philoſophes ont pris ſoin de cacher ce Mercure ſous des voiles, & de l'enveloper de Paraboles ; n'en ayant jamais parlé que par Enigme, & ſur-tout ſous le nom d'Amalgame d'Or, & d'Argent vif vulgaires, donnant au Soufre le nom d'Or, & au Mercure celui d'Argent vif, & cela pour mieux tromper les Ignorans. Tous leurs mots ſont équivoques, & c'eſt là leur façon de parler ; tellement que ce ſeroit une pure bêtiſe de vouloir travailler ſuivant le ſon de leur paroles. Si cet Amalgame ne ſe faiſoit qu'avec l'Or & l'Argent vif vulgaires, ô que de Gens deviendroient Poſſeſſeurs de la Pierre Philoſophale ; tout le monde ſeroit Philoſophe, & la Science ſeroit aiſée à acquérir par cette ſeule Opération. Mais, au fonds, que peut-on recuëillir d'un pareil Amalgame, quoique fait avec beaucoup de ſoin ? rien ſans doute, & il n'y a qu'un Eſprit ſubtil & pénétrant qui puiſſe bien comprendre le Mercure & le Soufre des Philoſophes, auſſi bien que leur union. Que les Chimiſtes ceſſent donc de s'arréter au ſon des mots, & qu'ils ſçachent que de travailler ſuivant leur ſens apparent, c'eſt une pure folie, & une diſſipation de ſes Biens, ce qu'ils reconnoîtront enfin à leurs dépens.

Après que par la Sublimation l'Art a purifié le Mercure, ou la Vapeur des Elémens, à quoi eſt requiſe une induſtrie merveilleuſe, alors il faut l'unir à l'Or vif, c'eſt-à-dire y introduire le Soufre, afin qu'ils ne faſſent enſemble qu'une ſeule Subſtance, & un ſeul Soufre. C'eſt cette union que l'Artiſte doit parfaitement connoître; & les *Points* ou *Milieux*, par leſquels il peut y parvenir; ſans quoi il ſera fruſtré de ſon attente. Il a beſoin pour cet effet de ſçavoir pluſieurs choſes; mais ſur-tout, ſi le Mercure & le Soufre ſont bien purifiez; ce qui n'eſt pas aiſé, à moins de connoître bien le principal Agent de cet Oeuvre, le Vaiſſeau qui y eſt propre, & pluſieurs autres choſes, enſeignées par les Philoſophes au ſujet de la Sublimation. Quand donc ils ſeront bien purifiez, il faudra les unir parfaitement & les amalgamer enſemble, afin que, par l'addition de ce Soufre l'Ouvrage ſoit abrégé, & la Teinture augmentée. C'eſt ici où nous devons imiter le ſilence des Philoſophes, de peur que la Science ne ſoit profanée; car il eſt écrit de laiſſer ceux qui errent, dans leur erreur, & que ce n'eſt que par la permiſſio nde Dieu qu'on parvient à la connoiſſance de cet Oeuvre, lequel conſiſte à ſçavoir conjoindre le Soleil & la Lune dans un ſeul Corps. Mais afin auſſi qu'on

ne nous accuse pas d'envie, si nous n'en disons pas davantage, nous protestons que si à la vérité nous nous sommes reservez quelque chose, il n'y a au moins aucun mensonge dans tout ce que nous avons dit : Que nous n'avons enseigné aucune Opération Sophistique : Que nous n'avons point proposé diverses Matiérés, & Qu'enfin nous avons fait voir clairement qu'il n'y a qu'une seule vérité, quoique, par un juste jugement de Dieu, elle soit voilée pour quelques uns.

Nous ajoûtons encore que ce Mercure est très-souvent appellé par les Philosophes leur Cahos, parce qu'en lui est renfermé tout ce qui est nécessaire à l'Art : Par la même raison encore ils l'ont nommé leur Corps, le Sujet de l'Art, la Lune pleine, l'Argent vif animé, & d'une infinité d'autres noms. Et parce que les trois Principes y sont également balancez par l'opération de la Nature, les Philosophes, à cause de cette parfaite union des Principes, l'ont quelquefois appellé Vitriol : En effet le mariage du Soleil & de la Lune s'y fait voir à l'œil, on y voit le Roi dans son bain, Joseph dans sa prison, & l'on y contemple le Soleil dans sa Sphére ; mais l'explication de tous ces noms demanderoit un gros volume, ainsi nous la remettrons à une autre fois.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE V.

Mais où est donc ce Mercure aurifique, qui, étant resout en Sel & en Soufre, devient l'Humide radical des Métaux, & leur Semence animée ? Il est emprisonné dans une prison si forte, que la Nature même ne sçauroit l'en tirer, si l'Art industrieux ne lui en facilite les moyens.

CHAPITRE V.

LE Soufre des Philosophes est, comme nous avons dit, enclos dans l'intime de l'Humide radical, mais emprisonné sous une si dure écorce, qu'il ne peut s'élever dans les airs que par une extrême industrie de l'Art ; car la Nature n'a pas dans les Mines un Menstruë convenable ni capable de dissoudre & délivrer ce Soufre, faute de mouvement local, & selon que la vapeur s'éléve, ou qu'elle demeure renfermée, tout ce qui est de la prémiére Composition demeure aussi, ou s'envole ; mais si derechef elle pouvoit dissoudre, putréfier & purifier le Corps métallique, sans doute elle nous donneroit elle-même la Pierre Phisique, c'est-à-dire un Soufre exalté & multiplié en vertu. Tout fruit,

ou tout grain, qui n'eſt pas derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, ne multipliera jamais, & demeurera tel qu'il eſt. Or l'Artiſte, qui connoît le bon grain, prend ce grain, & le jette dans ſa terre aprés l'avoir bien fumée & préparée, & là il ſe pourrit, ſe diſſout, & ſe ſubtilie tellement, que ſa vertu prolifique s'étend & ſe multiplie preſque à l'infini : Et au lieu que d'abord cette vertu étoit renfermée & comme aſſoupie dans un ſeul grain, elle acquiert dans cette régénération tant de force & d'étenduë, qu'elle eſt contrainte d'abandonner ſa prémiére demeure, pour ſe loger dans pluſieurs autres grains. Que les Diſciples de l'Art conſidérent donc attentivement comment, par le ſeul acte de la Putréfaction & de la Diſſolution, ce Soufre interne acquiert une ſi grande vertu, renfermée dans le prémier grain, qui eſt ſi ſimple d'abord, & à laquelle on n'en ajoûte point de plus grande, eſt tellement fortifiée & purifiée par elle-même, qu'elle paſſe aiſément de la puiſſance à l'acte en multipliant ſon Humide radical par l'Humide radical des Elémens, auquel elle ſe joint; car c'eſt en cela que conſiſte la vertu ſpécifique, & point du tout en autre choſe. Tout de même, ſi l'on ſçait prendre le Grain Phiſique, & qu'on le jette dans ſa terre bien fumée, bien purgée de

ſes Soufres impurs, & amenée à une parfaite pureté, il eſt ſans doute qu'il pourrira; que le pur ſe ſéparera de l'impur dans une véritable Diſſolution, & qu'enfin il paſſera à une nouvelle Génération beaucoup plus noble que la prémiére.

Si tu ſçais trouver cette Terre, mon cher Lecteur, il te reſte peu de chemin à faire pour atteindre à la perfection de l'Oeuvre. Ce n'eſt point une terre commune, mais une Terre Vierge; ce n'eſt pas non plus celle que les Fous cherchent dans la terre ſur laquelle nous marchons, où il n'y a nulle Germe & nulle Sémence; mais c'eſt celle qui s'éléve ſouvent au-deſſus de nos têtes & ſur laquelle le Soleil terreſtre n'a point encore imprimé ſes actions. Cette Terreeſt infectée de vapeurs peſtilentielles, & de venins mortiférés, deſquels il faut la purger avec beaucoup de ſoin & d'artifice, & l'aiguiſer par ſon Menſtruë cru, afin qu'elle acquiére plus de vertu pour diſſoudre: Au reſte il ne faut pas entendre ici cette Terre des Sages, où les vertus des Cieux ſe trouvent ramaſſées, & dans laquelle le Soleil & la Lune ſont enſevelis; car une pareille Terre ne s'acquiert que par une véritable & complette Calcination Phiſique; mais celle, dont il s'agit ici, eſt une Terre qui appéte les embraſſemens du Mâle, c'eſt-à-dire la Sémence

Solaire ; en un mot elle est désignée chez les Philosophes par le nom de Mercure. Mais prends garde, cher Lecteur, de ne pas confondre ce nom de Mercure, & prends pour ton Maître & ton Guide le Chapitre cinquiéme du prémier Chant, afin que par son moyen tu te débarrasses de ces filets ; car cet Art est un Art mistérieux, qui ne peut s'apprendre, qu'après avoir bien connu ses véritables Principes. Attaches-toi donc à les connoître, & tu parviendras à la fin que tu désires.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE VI.

Mais que fait donc l'Art ? Ministre ingénieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuse les sentiers qui conduisent à la prison. N'y ayant pas de meilleur guide ni de plus sûr moyen que celui d'une chaleur douce & continuelle pour aider la Nature, & lui donner lieu de rompre les liens dont notre Mercure est comme garrotté.

CHAPITRE VI.

LA Nature a toujours accoûtumé de se servir de chaleur pour la Génération des choses, & cette chaleur est manifeste & sensible dans les Animaux. A l'égard

des Végétaux, elle est à la vérité insensible, mais elle ne laisse pas d'être compréhensible suivant que le Soleil s'avance ou se recule ; ce qu'on appelle les Saisons ; quoi qu'il ne faille pas croire que la chaleur du Soleil soit une Cause efficiente, mais seulement une Cause occasionnelle ; le Feu externe de la Nature étant excité par le mouvement du Soleil & des autres Sphéres. Mais pour ce qui est des Minéraux, la chaleur n'y est jamais perceptible, si ce n'est par accident, lorsque les Soufres s'enflamment. Une telle chaleur ne contribuë point à la Génération, au contraire, elle brûle & détruit ce qui est dèja engendré dans les lieux voisins : Ainsi, il faut chercher pour eux une autre chaleur, & l'on trouvera qu'elle ne doit pas s'appercevoir par les Sens, parce que si cela étoit, l'Ouvrage de la Nature seroit trop prompt, mais elle doit être telle qu'on s'apperçoive plutôt du froid, comme il arrive dans les Mines, où règne un froid perpétuel, malgré lequel (ce qui est admirable) la Nature conserve toujours la Cause de la Génération ; c'est-à-dire, une chaleur, qui ne repugne point au froid, & qui étant de la nature des Estres supérieurs, est plutôt intelligible que sensible ; mais ce n'est pas merveille que nos Sens, étant renfermez dans un Corps grossier,

ne puissent discerner ce qui est d'une Substance spirituelle. Nous concevons bien, par exemple, dans les choses artificielles, que l'aiguille d'une Montre se meut sans cesse, & nous jugeons de son mouvement par les effets qu'il produit; cependant il n'y a personne qui ait le Sens assez Subtil pour apercevoir ce mouvement, quelque application qu'il ait à l'observer. On peut donc aisément conclure, par un argument tiré du petit au grand, que le mouvement de la Nature, beaucoup plus subtil que celui de l'Art, doit être imperceptible à nos Sens. Enfin, c'est une chaleur de la nature des Esprits, qui est d'être toujours en mouvement; & comme le mouvement est la Cause de la chaleur, elle a une faculté innée d'échauffer. On en peut trouver quelque idée dans les Eaux fortes, & dans de semblables Esprits, qui ne brûlent pas moins en Hiver, que le feu fait en tout temps, & qui font de tels effets, qu'on les croiroit capables de détruire toute la Nature, & la réduire à rien; toutefois l'Humide radical des Elémens ne craint point leur voracité, car en lui, comme nous avons dit, réside un feu d'une nature beaucoup plus noble, qui méprise cet autre feu. De là vient que l'Or, qui abonde en cet Humide radical, n'est point détruit par de telles Eaux, & quoi qu'il paroisse quelquefois dissout par

elles & réduit en nature d'Eau, ce n'eſt qu'une illuſion des Sens, puiſqu'il ſort de ces mêmes Eaux auſſi beau qu'auparavant, en conſervant ſon même poids ; ce qui n'arrive pas aux autres Corps, parce que leur Humide n'eſt pas ſi terminé ni ſi digéré par le feu intrinſéque de la Nature, lequel ſe trouve ſuffoqué en eux par l'Humidité trop cruë, ce qui le rend languiſſant, & ſuſceptible d'altération par le Feu de ces Eaux fortes, en ſorte qu'il s'envole aiſément, & que le Compoſé eſt réduit à rien, ne reſtant plus qu'une cendre corrodée. A l'égard de ces Eſprits corroſifs, ils ſont appellez Feux contre Nature, parce qu'ils détruiſent la Nature. Que les Ignorans apprennent donc de là combien ils errent, quand ils prennent de pareilles Eaux pour diſſoudre les Métaux, ou d'autres Matiéres ſemblables, au lieu de ſe ſervir du même Feu, dont ſe ſert la Nature, lequel il faut ſeulement ſçavoir bien aiguiſer, afin de le rendre plus actif, & plus convenable à la nature du Compoſé. Au reſte, la conſtruction de ce Feu eſt très-ingénieuſe, & en cela conſiſte preſque tout le Sécret Phiſique, les Philoſophes n'en ayant rien dit, ou très-peu de choſe. Pour nous, nous en parlerons ci-après, nous contentant pour le préſent d'avertir les Chimiſtes de ſe donner bien de garde de

construire leur Feu avec les Eaux fortes & vulgaires, car ce n'est pas avec un tel Feu qu'il faut secourir la Nature, mais avec un Feu doux, naturel & administré à propos.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE VII.

Oüi, oüi, c'est ce seul Mercure que vous devez chercher, ô Esprits indociles! puisqu'en lui seul vous pouvez trouver tout ce qui est nécessaire aux Sages. C'est en lui que se trouvent en puissance prochaine & la Lune & le Soleil, qui sans Or & Argent du vulgaire, étant unis ensemble, deviennent la véritable Semence de l'Argent & de l'Or.

CHAPITRE VII.

IL est dit dans le Dialogue de la Nature, & ailleurs, qu'on juge aisément du Principe qui fait agir, par la fin qu'on se propose. Mais à l'égard des Chimistes, il n'est pas difficile de voir que le but auquel ils aspirent, est de faire de l'Or, & qu'ils ne sont portez à l'acquisition de cet Art que par ce seul motif. La tirannie que l'Or éxerce sur les cœurs, s'est tellement emparée du Monde, qu'il n'y a aucun Païs, aucune Ville, aucun endroit où l'Or ne

manifeste son pouvoir : Il n'y a point de Sçavant, point de Païsan, point d'Enfant même qui ne soit réjoüi par son éclat, & ne soit attiré par sa beauté ; & cela parce qu'il est de la Nature Humaine de désirer le bien, & de rechercher ce qu'il y a de plus parfait. Or il n'y a rien sous le Soleil de plus parfait que ce Fils du Soleil, dans lequel est gravé le véritable caractére du Pére : Ce n'est point un Enfant adultérin, mais son Fils légitime, & sa véritable Race, revêtuë de toute sa splendeur, qui a réuni en soi toutes ses vertus, & qui les départ ensuite libéralement aux autres. Rien n'est si beau dans le Ciel que le Soleil, rien de si parfait sur la Terre que l'Or ; aussi toute la Troupe Chimique n'aspire qu'à sa possession ; d'où il arrive que telle qu'est leur fin, tel est leur travail ; c'est-à-dire, que leur intention étant d'avoir de l'Or, le fondement de leur travail est l'Or ; mais ils ne sçavent pas que pour la Multiplication des choses, on ne demande pas le Fruit ni le Corps, mais le Sperme & la Sémence du Corps, avec laquelle il se puisse multiplier. Mais il est temps d'expliquer en peu de mots ce que c'est que ce Sperme & cette Sémence.

Nous avons déja dit ci-devant en plusieurs endroits, que le véritable Sujet de la Nature, ou Substance des Corps, étoit

l'Humide radical, & nous avons si bien fait voir la Nature de cet Humide radical, qu'il ne reste plus à sçavoir que l'ordre de sa Spécification, & la maniére de sa Multiplication. Pour y parvenir, il faut regarder comme une chose constante que le Feu de la Nature, ou autrement le Soufre de Nature, réside dans cet Humide radical, & qu'il est le grand Artisan de la Nature, auquel elle obéït absolument; car ce qu'il veut, la Nature le veut aussi. Or ce Feu, ainsi renfermé dans les Corps, ne désire que de s'étendre en vertu, & en quantité; c'est pourquoi il convertit sans-cesse en soi l'Humide radical, & se multiplie en le consumant; mais cela se fait imperceptiblement, & à mesure, autrement la nature du Corps se détruiroit, si on ne lui fournissoit pas toujours un nouvel Humide pour remplacer l'Humide consumé. Ce Feu est le Chaud inné, toujour splein de vie & de chaleur; mais il est gouverné par des Esprits spécifiques, lesquels sont de la nature de la Lumiére surcéleste, & ont reçu cette Spécification dans le point de la Création par la vertu ineffable de Dieu, & selon son bon plaisir, auquel la Nature ne fait qu'obéïr, en suivant sans relâche ses Loix éternelles. Ces Esprits spécifiques demeurent constamment dans les Corps jusqu'à ce qu'ils soient entiére-

ment consumez, & réduits à rien ; c'est-à-dire, tant que l'Humide radical subsiste en tout ou en partie ; mais lui, étant une fois détruit, la vertu spécifique est aussi détruite. Ce Chaud inné, enrichi de son Esprit spécifique, réside, comme nous avons dit, dans le Domaine royal de l'Humide radical, comme le Soleil dans sa propre Sphére : La nature du Corps lui obéit, & l'Humide radical lui fournit sans-cesse sa matiére & son aliment, lequel est aussi sans-cesse dévoré par ce Feu, & converti dans sa propre nature ; mais cette coction est plus ou moins forte, & la Nature opére plus ou moins facilement, selon le plus ou le moins d'excrémens qu'elle rencontre. Cet Humide est dispersé par tout le Corps, & se conserve dans le Centre de la moindre de ses particules ; & lorsqu'il abonde en Humidité, c'est le Sperme du Corps : Mais si cette Humidité est terminée & plus cuite, alors c'est proprement la Sémence du Corps. La Sémence n'est donc autre chose qu'un Point invisible du Chaud inné, révêtu de son Esprit spécifique, lequel réside dans l'Humide radical, & cet Humide, après quelque altération, est proprement le Sperme du Corps.

Cette Sémence, en quelque Règne que ce soit, Animal, Végétable ou Minéral,

veut ſans-ceſſe ſe multiplier autant qu'elle en a le moyen ; mais elle eſt ſouvent contrainte de demeurer en repos & ſans action, renfermée dans ſon Corps, à cauſe que la Nature n'a pas de mouvement local, à moins que l'Art induſtrieux n'excite la chaleur interne par quelque moyen externe, & ne lui donne lieu par cet aiguillon de raſſembler ſes forces, & de réveiller ſa vertu pour s'en ſervir à dévorer ſon Humide radical, & ainſi ſe multiplier : Mais l'Humide radical, qui eſt l'aliment propre de la Sémence, eſt auſſi quelquefois tellement enveloppé d'excrémens, qu'il ne ſçauroit aider au Chaud inné ; en ſorte qu'il demeure tout languiſſant & ſans action, quoique le propre de ſa nature ſoit d'agir ; & lors, ne pouvant attirer à ſoi qu'une très-petite portion de l'Humide radical, & encore avec beaucoup de peine & de temps, il arrive enfin, par l'émotion naturelle & l'intempérie des Elémens, qu'il ſe détruit entiérement, & retourne vers ſa Patrie ; d'où il revient dans de nouveaux Corps : Ainſi la Corruption de l'un eſt la Génération de l'autre, par une continuelle viciſſitude des choſes.

Dans le Règne Animal, le Chaud inné attire des alimens l'Humide, qui lui eſt néceſſaire pour ſa reſtauration ; & par cette

attraction, les parties du Corps affoiblies, se refournissent d'un nouvel Humide à la vérité, mais pourtant plus cru, quoi qu'il soit de même nature, & qu'il ait d'autant plus d'affinité avec lui, que ces alimens sont plus souvent pris du même Règne : Ils sont quelquefois pris aussi du Végétable, où cet Humide a reçu une spécification particuliére, mais plus convenable pourtant à la Nature Animale, que celui qui se trouve, dans les Minéraux ou dans les Elémens, dont la nature est trop universelle. Au reste, tous ces Humides radicaux sont d'une même Substance & Essence, à la différence que quelqu'uns n'ont reçu aucune coction, & que les autres l'ont reçûë en partie.

La Nature, dans ses Opérations, passe toujours par des *Milieux*, & ne va jamais d'une extrémité à l'autre, si elle n'y est forcée ; ce qui arrive très-rarement, comme on le remarque dans les Gens, qui, au rapport de quelques Auteurs, ont vêçu pendant un certain temps d'air seulement, ou de terre appliquée sur leur estomach, d'où on prétend qu'ils ayent tiré l'Humide, qui y étoit renfermé : Mais quand cela seroit vrai, il n'en faudroit pas faire une régle. Quoi qu'il en soit, l'Humide radical est attiré de toutes les parties du Corps pour le rétablissement du Chaud inné, qui

a été consumé, & toutes ces diverses parties, se trouvant pleines de cet aliment, rejettent un certain superflu aqueux, qui a quelque affinité avec l'eau, lequel demeure répandu par tout le Corps, jusqu'à ce que, par la faculté attractive de certaines parties, il y soit attiré & conservé pour l'usage du Sperme : Ensuite dequoi, venant à recevoir sa détermination dans les Vases Spermatiques, il devient enfin un véritable Sperme, lequel ayant été répandu par tout le Corps, & en ayant ramassé en soi toute la vertu, contient, à cause de cela, en puissance tous les membres du Corps distinctement : Et de là s'établit la vérité de cette Doctrine, Que le Sperme est le dernier & le plus parfait excrément de l'aliment.

Ce Sperme veut toujours être séparé du Corps grossier, pour être porté dans un lieu pur, où il puisse servir à la génération de l'Animal ; & comme c'est l'Extrait & la Quintessence du Corps, il est nécessaire qu'il soit dissout par quelque chose de fort pur, afin que le Chaud inné, ou le Point Séminal, contenu en lui, puisse aisément se fortifier & multiplier en vertu. Pour donc y parvenir, la Nature a donné cet instinct à l'Animal de s'accoupler avec sa Femelle, afin que, par cet accouplement, ce Sperme fût porté hors

de son lieu, & jetté dans une matrice convenable.

Le Sperme masculin, étant entré dans la matrice, s'unit dans l'instant avec le Sperme féminin, d'où resulte un certain Sperme de nature hermaphrodite. Dans le Sperme féminin dominent les Elémens passifs, & dans le Sperme masculin dominent les Elémens actifs, ce qui leur donne lieu d'agir & de pâtir entr'eux; car autrement, s'ils étoient de même qualité, il ne se feroit pas d'altération, ni si facilement ni si promptement, & il seroit à craindre que la vertu spécifique de la Sémence, qui est très-subtile, ne s'évanoüît.

Ces Spermes, venant à recevoir quelque altération, à quoi contribuë la qualité acide du Menstruë, alors le Chaud inné commence à agir sur l'Humide & l'assimile à soi; & ainsi croissant en vertu & en quantité, il devient plus mûr & plus actif; en sorte que recevant toujours un nouvel aliment du Menstruë, il le transmuëen chair, en os, & en sang. Mais comme nous traiterons de cela dans son lieu, il suffit pour le présent de sçavoir, que ce Sperme s'augmente par la transmutation du sang menstruel, & que ce sang menstruel abonde en Humidité, laquelle sert à faire corrompre le Sperme; c'est-à-dire, que par sa crudité & son acidité, il corrompt les Elémens humides

humides de l'Humide radical, & les diſſout ; en ſorte qu'étant purifiez par cette altération, ils deviennent un aliment plus noble & plus propre pour la Sémence, à laquelle ils donnent lieu d'agir avec plus de vertu, & de conduire les choſes à une plus grande maturité. Mais c'eſt aſſez parler du Règne Animal.

A l'égard du Végétable, nous diſons de même, que le Sperme des Végétaux eſt leur Humide radical, répandu dans toute la maſſe du Corps, lequel eſt abondant en Humidité aqueuſe : Ce Sperme ne demande qu'à être ſubtiliſé & élévé en haut par l'attraction de l'Air ſupérieur, parce qu'il eſt Air lui-même, & que la Nature s'éjoüit en ſa nature ; de là vient que les Arbres, & les Plantes s'élevent en haut, laiſſant en bas la partie groſſiére, juſqu'à ce qu'étant parvenus à une ſubtilité convenable, & le pur étant toujours ſéparé de l'impur, ils paſſent enfin en grain de Sémence. Ce grain, où eſt renfermé le Sperme, eſt de nature hermaphrodite, & contient en ſoi les qualités maſculine & féminine ; car les Végétaux n'ayant pas un mouvement local pour faire l'accouplement des deux Natures, il a été néceſſaire que cette double Nature fût contenuë dans les Grains, & dans les Sémences. Ces Grains demeurent ſans action, & ne paſſent point

à une nouvelle génération, à moins qu'ils ne soient mis en mouvement par un Agent externe : Mais si le Laboureur les jette dans une terre, qui leur soit propre, comme dans une matrice, dans laquelle il y ait une humeur cruë & menstruale, alors ils se corrompent par le moyen de cette humeur, & d'un certain Esprit acre nitreux, & par cette corruption le Sperme est purifié, & la Sémence dissoute, laquelle attire à soi son aliment pour sa restauration ; mais n'en trouvant pas suffisamment dans le Grain même, elle est obligée d'en attirer de la terre, dont elle fortifie & multiplie sa vertu : Et en même temps, par cette attraction, sont aussi attirées quelques parties de Terre & d'Eau, qui servent de voies aux autres Elémens & à l'Humide radical ; & de cette façon la Sémence croît en quantité à l'égard du Corps, & en qualité à l'égard de sa vertu. La Sémence est puissamment portée à une telle attraction, en sorte que ne pouvant demeurer en repos, elle va d'elle-même au devant du nutriment, s'étendant en racines, lesquelles se gliſſent sous terre pour y chercher sans-cesse un nouvel aliment, & quoi qu'il y en ait abondamment dans l'Air, toutefois celui qui est dans la terre a plus d'affinité avec la nature du Grain, parce qu'il est moins spirituel ; ce qui a obligé le Maître

de la Nature de disposer tellement les choses, qu'en même temps que les Grains seroient semez, le froid de l'Hiver environât la Terre, afin que les pores en étant bouchez, la Sémence ne pût aller prendre son aliment dans l'Air, mais qu'elle le cherchât dans la Terre, où, comme nous avons dit, il est plus convenable à sa nature.

Outre cela, par l'action du grand froid, cette vapeur des Elémens, ou cet Humide radical cru des choses, se conserve bien mieux en terre, parce que les pores en étant bouchez, les racines s'étendent bien plus librement dans son sein, & y deviennent bien plus vigoureuses, y prenant un corps dur & solide, à cause de la froideur de la terre, & de la grossiéreté de l'eau : Mais quand le Printemps vient reprendre la place de l'Hiver, alors les pores de la Terre s'ouvrent ; & cette vapeur, venant à s'exhaler, les racines, qui se trouvent destituées d'aliment, sont obligées d'aller le chercher dans l'Air, où elles sentent qu'il est, ce qui fait qu'elles s'élévent, & sont comme attirées en haut, & dans cette élévation, le pur est toujours plus aisément séparé de l'impur, l'aliment grossier étant attiré des racines pour la production de la masse seulement : Au reste, la Plante croît & se fortifie jusqu'à

ce qu'elle ſoit parvenuë à un âge de perfection ; après quoi ſon attraction étant affoiblie, elle eſt contrainte de s'arrêter dans les termes de ſa grandeur ; mais le pur ne laiſſe pas toujours d'être ſéparé de l'impur, & de ſe renfermer ſous une écorce, d'où il ſe forme une grande quantité de nouveaux Grains ; & ainſi ſe fait la multiplication des Végétaux, par laquelle d'un ſeul Corps, il en naît pluſieurs d'une façon merveilleuſe.

Venons préſentement aux Minéraux, & diſons qu'ils ſont produits de la même maniére, parce que la Nature eſt une, & la même par tout. A l'égard des Métaux en particulier, comme nous avons déja traité de leur Génération, nous y renverrons le Lecteur, nous contentant de dire quelque choſe ici de leur Sémence. La Sémence des Métaux eſt proprement leur Chaud inné ; c'eſt-à-dire, le Feu enclos dans l'Humide radical ; & parce que la Nature a eu le temps & le lieu propre pour bien purifier leur Humide & le ſubtiliſer en vapeur, on peut dire que les Métaux, à raiſon de leur grande homogénëité, ne ſont autre choſe que l'Humide radical lui-même ; ſur tout les Métaux parfaits, leſquels n'ont retenu aucune Scorie, ni aucun Soufre externe, mais en ont été ſéparez. Cet Humide eſt appellé d'un autre

nom, Argent vif; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait été purifié & subtilié assez parfaitement pour avoir acquis entiérement une nature spermatique; au contraire, il a contracté dans la terre quelque grossiéreté par l'union d'une Substance aqueuse, en laquelle les Métaux abondent extrémement; ce qui fait que ce sont proprement des fruits de l'eau, comme les Végétaux le sont de la terre. Pour ce qui est des autres Elémens, ils y sont mêlez diversement.

Le Sperme donc des Métaux est renfermé dans un Corps, lequel Corps est l'Argent-vif, tant du Vulgaire, que celui des autres Métaux, & c'est lui qui en est proprement la Matiére; en sorte que si vous séparez du Métail la Substance de l'Argent-vif (ce qui est facile à faire,) ce qui reste n'est plus un Métail. Ce Sperme ne laisse pas d'être soüillé, parce qu'il est renfermé dans un Corps de terre & d'eau, & bien que cette eau & cette terre soient très-pures & très-resplandissantes au regard des autres Corps, toutefois, par raport à la Sémence, ce ne sont que comme des féces, & comme une écorce; parce que le Point séminal est de la nature du Ciel, dont il participe beaucoup plus que de la Nature inférieure. Ce Sperme est le véritable véhicule de la Lumiére céleste, qui

ne pouvoit loger que dans un Corps auſſi pur, & ce Corps eſt proprement la moyenne Subſtance de l'Argent vif, dont Géber & les autres parlent tant, diſant que c'eſt la Pierre connuë des Philoſophes, & deſignée dans leurs Chapitres : Et que c'eſt enfin le véritable Sperme des Métaux, lequel il faut néceſſairement avoir, puiſque ſans lui la multiplication de la Sémence eſt impoſſible. La Sémence des Métaux eſt donc encloſe dans ce Sperme, de la même maniére qu'il a été dit à l'égard des autres Règnes ; mais dans des dégrès différens, ſelon le plus ou le moins de coction & de purification. Elle ſe peut auſſi extraire de tous Corps, mais fort facilement à l'égard de quelques-uns, & très-difficilement à l'égard des autres, c'eſt-à-dire, quaſi point du tout. Il eſt néceſſaire à l'Artiſte de bien connoître cette Sémence, & l'ayant connuë, l'extraire pour opérer une nouvelle Génération & Multiplication : Mais avant cela, il eſt néceſſaire que ſon Sperme ſe putréfie, ſe ſépare, & ſe purifie par un Moyen propre & un Menſtruë couvenable, dans une matrice qui le ſoit auſſi ; après quoi tu la trouveras multipliée, & tu auras la véritable Pierre des Philoſophes, & le Soufre des Sages. Je te dis encore que cette Sémence a ſur tout acquis dans les Métaux la nature fixe, ce-

qui a obligé les Philosophes de la chercher particuliérement en eux, afin d'avoir une Médecine fixe, qui ne se consumât pas aisément, ni ne s'envolât à une douce chaleur. Sois donc prudent, mon cher Lecteur, dans l'extraction de cette Sémence : Si tu veux parvenir à l'Oeuvre Philosophique, que cela te suffise.

CHANT DEUXIEME.

STROPHE VIII.

Mais toute Sémence est inutile, si elle demeure entiére, si elle ne pourrit, & ne devient noire ; car la Corruption précéde toujours la Génération. C'est ainsi que procéde la Nature dans toutes ses Opérations ; & nous, qui voulons l'imiter, nous devons aussi noircir avant de blanchir, sans quoi nous ne produirons que des Avortons.

CHAPITRE VIII.

NOtre Poëte enseigne ici briévement ce que nous avons déja expliqué, à sçavoir que sans la putréfaction, il est impossible d'atteindre au but désiré, qui est la délivrance du Soufre, ou Sémence, renfermée dans la prison des Elémens : Et en effet, il n'y a que ce seul moyen, car

si la Sémence n'eſt jettée en terre pour y pourrir, elle demeure inutile, la Nature nous enſeignant de procéder par la corruption à la multiplication des Sémences. Or cette corruption ne s'accomplit que dans un Menſtruë approprié, comme nous l'avons fait voir en parlant des Animaux & des Végétaux. Dans les Animaux, le Menſtruë eſt placé dans la matrice, où le Sperme ſe corrompt ; & à l'égard des Végétaux, leur Menſtruë ſe trouve dans la terre, où les Sémences ſont réincrudées & corrompuës. Pour ce qui eſt des Minéraux, leur Menſtruë eſt renfermé dans leur propre matrice, qui eſt priſe pour leur terre : Mais comme dans les Animaux, les matrices doivent être confortées, & les Fémelles nourries des meilleurs alimens, ſans quoi l'Embrion auroit de la peine à être pouſſé dehors, ou reſteroit très-infirme ; & comme il faut auſſi dans les Végétaux que la terre ſoit labourée, purifiée, appropriée, & fumée, autrement en vain y jetteroit-t'on du Grain ; il en eſt de même des Minéraux, & ſurtout de nos Métaux dans la procréation de l'Elixir ; car ſi la Sémence aurifique n'eſt jettée dans une terre bien préparée, jamais l'Artiſte ne viendra à bout de ce qu'il ſouhaite, parce qu'autrement la matrice ſera infectée de vapeurs puantes, &

de

de Soufres impurs. Sois donc très-circonspect dans la culture de cette terre, après quoi jettes-y ta Sémence, & sans doute elle te rapportera beaucoup de fruit.

Fin du second Chant.

CHANT TROISIEME.

STROPHE I.

O vous ! qui pour faire de l'Or par le moyen de l'Art, êtes sans cesse parmi les flammes de vos charbons ardens ; qui tantôt congelez, & tantôt dissolvez vos divers Mélanges en tant & tant de maniéres, les dissolvant quelquefois entiérement, quelquefois les congelant seulement en partie ; d'où vient que comme des Papillons enfumez, vous passez les jours & les nuits à rôder autour de vos fourneaux.

CHAPITRE PREMIER.

LE front des Chimistes, toujours moite de la sueur qu'il distille sans cesse, marque bien la dissolution de leur cerveau ; mais il a beau s'en élever des vapeurs, elles sont si noires & si impures, que bien loin que leur ignorance soit purgée par ce

moyen, & leur tête purifiée, elles ne font que découvrir leur folie. C'eſt le ſupplice des Damnés que d'avoir toujours envie de voir la Lumiére, & d'être dans de perpétuelles Ténébres : Il en eſt de même de ces Chimiſtes ; car quoique la Lumiére ſe léve pour les autres, ils demeurent toujours enſévelis dans un profond ſommeil, & leurs yeux ſont dans un aveuglement qui ne finit point. Quel moyen de chaſſer d'autour d'eux les Ténébres qui les environnent, & comment diſſoudre la groſſiéreté de leur eſprit, ſi le feu continuel de leurs Fourneaux a tellement raréfié leur entendement, qu'il ne leur en reſte preſque plus. Vous les voyez ſans-ceſſe occupez à anatomiſer toutes ſortes de Mixtes par leurs Calcinations, Diſſolutions, Cohobations, & Sublimations, s'imaginant avoir diſtinctement, par ce moyen, les diverſes Subſtances des Elémens, & donnant à leurs Mêlanges, à leurs Huiles, & à leurs folles Confections divers noms, comme d'Air, de Feu, & ſemblables. Quelle extravagance de prétendre purger les Corps de leur craſſe, & de leur impureté, par le moyen des Eaux corroſives, & contre nature, qui corrompent & détruiſent la Nature, renfermée dans les Mixtes. Ces Eaux diſſolutives des Philoſophes ne doivent point moüiller les mains, parce

qu'elles ſont du genre des Eſprits mercuriels & permanens, qui ne s'attachent qu'aux choſes qui ſont de leur propre nature : Et s'ils liſoient les Auteurs, ils verroient qu'ils enſeignent que nulle Eau ne peut diſſoudre les Corps d'une véritable Diſſolution, que celle qui demeure avec eux dans une même Matiére, & ſous une même Forme, & que les Métaux diſſouts peuvent derechef recongeler. Mais, en vérité, quelle convenance y a-t'il entre les Eaux de ces Gens-là, & leurs Corps ? nulles ſans doute ; car au lieu de ſe joindre à eux, elles ſurnagent au-deſſus, & demeureroient de la ſorte au feu juſqu'au jour du Jugement. Malheureux qu'ils ſont, ils prétendent être fort habiles, & ne ſe ſont jamais donné la peine d'apprendre ce qu'il faut néceſſairement ſçavoir avant toutes choſes.

Il n'y a pas moins d'habileté à connoître l'Eau des Philoſophes, qu'il y en a à connoître leur Soufre ; & l'ouvrage de la Solution eſt auſſi caché chez eux, que l'Or qu'ils entendent qu'il faut diſſoudre eſt miſtérieux. Cela eſt cauſe que les Ignorans prennent d'abord l'Or vulgaire, ou quelqu'un des autres Métaux, & qu'ils eſſayent de le diſſoudre avec le Mercure, ou avec quelqu'autre Minéral corroſif, ce qu'ils font vainement. Quelle folle raiſon

leur peut persuader qu'un Corps terrestre sera conjoint avec une Humidité aqueuse sans un *Milieu*, qui puisse unir ces deux Natures, tous les Philosophes ordonnant expressément de combiner les Elémens par des *Milieux*, & enseignant que jamais les Extrêmes ne peuvent être unis sans une nature participante des deux ? Mais les pauvres Gens ne sçavent rien de ce qu'il faut sçavoir, & ils veulent édifier sans avoir un bon fondement : Ils joignent ensemble diverses choses selon leur caprice & sans examen, & ils s'imaginent tout possible & tout aisé. Il y en a plusieurs d'entr'eux qui raisonnans suivant la capacité de leur petit cerveau, établissent pour un Axiôme indubitable, Que la Matiére est Une ; qu'il faut la dissoudre & purifier, puis en extraire ce qu'elle a de pur, & ensuite la joindre avec un Mercure bien lavé ; après quoi, sans autre industrie, & sans autre feu que celui des charbons, on doit la commettre aux soins de la Nature. Ceux qui raisonnent de la sorte sont les plus doctes, & prétendent entendre parfaitement les paroles des Philosophes ; mais les pauvres Ignorans n'en comprennent pas la véritable intention. Car avant de commettre l'ouvrage à la Nature, il faut, à l'éxemple du Laboureur, que l'Artiste choisisse le Grain qui lui est nécessaire ; qu'il le dé-

pure, & qu'enſuite il le mette dans une terre bien cultivée ; après quoi il peut ſans difficulté le confier aux ſoins de la Nature, à l'aide d'une ſimple chaleur, adminiſtrée au dehors. Qu'ils commencent donc par entendre ce que c'eſt que notre Grain, ce que c'eſt que la culture de notre terre, & après ils pourront dire qu'ils ſçavent quelque choſe. Mais puiſque nous avons touché ce qui regarde la Solution, il eſt à propos que nous l'éxaminions avec un peu d'attention.

Les Auteurs diſent qu'il y a trois ſortes de Solution dans l'Ouvrage Phiſique : La prémiére, qui eſt la Solution ou Réduction du Corps cru & métallique dans ſes Principes, à ſçavoir en Soufre & en Argent vif : La deuxiéme, eſt la Solution du Corps Phiſique : Et la troiſiéme, eſt la Solution de la Terre minéralle. Ces Solutions ſont ſi envelopées de termes obſcurs, qu'il eſt impoſſible de les entendre ſans le ſeçours d'un Maître fidelle. La prémiére Solution ſe fait, lorſque nous prenons notre Corps Métallique, & que nous en tirons un Mercure & un Soufre ; c'eſt là que nous avons beſoin de toute notre induſtrie, & de notre Feu occulte artificiel pour extraire de notre Sujet ce Mercure ou cette Vapeur des Elémens, la purifier après l'avoir extraite, & enſuite par le même or-

dre naturel, délivrer de ses prisons le Soufre, ou l'Essence du Soufre ; ce qui ne peut se faire que par le seul moyen de la Solution, & de la Corruption, laquelle il faut parfaitement connoître : Le signe de cette Corruption est la noirceur, c'est-à-dire qu'on doit voir dans le Vase une certaine fumée noire, laquelle est engendrée de l'Humidité corrompante du Menstruë naturel ; car c'est d'elle que dans la commotion des Elémens, se forme cette Vapeur. Si donc tu vois cette Vapeur noire, sois certain que tu es dans la droite voie, & que tu as trouvé la véritable méthode d'opérer. La deuxiéme Solution se fait, quand le Corps Phisique est dissout, conjointement avec les deux Substances ci-dessus, & que dans cette Solution tout est purifié, & prend la Nature Céleste ; c'est alors que tous les Elémens subtiliez préparent le fondement d'une nouvelle Génération, & c'est là proprement le véritable Cahos Philosophique, & la vraie prémiére Matiére des Philosophes, comme l'enseigne le Comte Bernard ; car c'est seulement après la Conjonction de la Fémelle & du Mâle, du Mercure & du Soufre, qu'elle doit être ditte la prémiére Matiére, & non auparavant. Cette Solution est la véritable réincrudation, par laquelle on a une Sémence

très-pure, & multipliée en vertu ; car si le Grain demeuroit en terre sans être réincrudé & réduit dans cette prémiére Matiére, en vain le Laboureur attendroit-il la Moisson desirée. Tous les Spermes sont inutiles pour la multiplication, s'ils ne sont auparavant réincrudez : C'est pourquoi il est très-nécessaire de connoître parfaitement cette réincrudation, ou réduction en prémiére Matiére, par laquelle seule se peut faire cette deuxiéme Solution du Corps Phisique. A l'égard de la troisiéme Solution, c'est proprement cette humectation de la Terre, ou Soufre Phisique & Minéral, par laquelle l'Enfant augmente ses forces ; mais comme elle a principalement son raport à la Multiplication, nous renverrons le Lecteur à ce que les Auteurs en ont écrit. Voilà ce que nous avions à dire briévement sur le sujet de la Solution, afin que le Lecteur puisse bien comprendre tout ce qui appartient à la Théorie, & qu'avec ce secours il lise plus hardiment les Ecrits des Philosophes, & se dépêtre plus facilement de leurs filets.

CHANT TROISIEME.

STROPHE II.

Cessez désormais de vous fatiguer en vain, de peur qu'une folle espérance ne fasse aller toutes vos pensées en fumée. Vos travaux n'opérent que d'inutiles sueurs, qui peignent sur votre front les heures malheureuses que vous passez dans vos salles retraites. A quoi bon ces flammes violentes, puisque les Sages n'usent point de charbons ardens, ni de bois enflammez pour faire l'Oeuvre Hermétique ?

CHAPITRE II.

NOus devrions dans ce Chapitre, pour suivre l'ordre de notre Poëte, parler du travail ridicule des Artistes ignorans ; mais parce que nous en avons dèja dit quelque chose, & que nous aurons encore occasion d'en parler, nous n'y insisterons pas pour le présent, de crainte d'être trop prolixes, nous nous contenterons seulement d'avertir le Lecteur sur le sujet du Feu, qu'il ne faut pas entendre un feu de charbon, de fumier, de lampe, ni de quelqu'autre genre que ce soit ; mais que c'est le Feu dont use la Nature, ce Feu si fort caché chez les Philosophes, & dont ils ne parlent

que très-obscurément ; la construction duquel est aussi difficile qu'elle est sécrette, & si les Artistes la sçavoient, nous pouvons assurer hardiment qu'ils n'auroient qu'à entreprendre l'Oeuvre des Philosophes pour y réüssir : Mais afin que le Lecteur soit convaincu de nos bonnes intentions sur ce sujet, nous allons passer à l'explication du Chapitre qui suit.

CHANT TROISIEME.

STROPHE III.

C'est avec le même Feu dont la Nature se sert sous terre, que l'Art doit travailler, & c'est ainsi qu'il imitera la Nature. Un Feu vaporeux, mais qui n'est pourtant pas léger ; un Feu qui nourrit & ne dévore point ; un Feu naturel, mais que l'Art doit faire ; sec, mais qui fait pleuvoir ; humide, mais qui dessèche. Une Eau qui éteint, une Eau qui lave les Corps, mais qui ne moüille point les mains.

CHAPITRE III.

JE ne m'étonne pas si plusieurs, & presque tous ont erré faute de connoître le Feu ; car c'est comme si quelqu'un manquoit d'instrumens nécessaires à son

Art ; il eſt ſûr qu'il ne viendroit jamais au but qu'il ſe propoſe, & ne feroit rien que d'eſtropié & d'imparfait. Afin donc que vos Ouvrages ſoient parfaits, ô Enfans de l'Art, ſervez-vous de ce Feu inſtrumental, par lequel ſeul toutes choſes ſe font parfaites. Ce Feu eſt répandu par toute la Nature, car ſans lui elle ne ſçauroit agir, & par tout où la vertu végétative eſt conſervée, là auſſi ce Feu eſt caché. Ce Feu ſe trouve toujours joint à l'Humide radical des choſes, & accompagne continuellement le Sperme cru des Corps : Mais, quoi qu'il ſoit ainſi répandu par toute la Nature inférieure, & diſperſé dans les Elémens, il ne laiſſe pas d'être inconnu au monde, & ſes actions ne ſont pas aſſez conſiderées. C'eſt ce Feu qui cauſe la corruption des choſes, car c'eſt un Eſprit très-cru, ennemi du repos, qui ne demande que la guerre & la deſtruction. C'eſt une choſe qu'on ne ſçauroit trop admirer dans la Nature que tout ce qui ſe trouve expoſé à l'Air, tout ce qui eſt dans l'Eau, ou ſous la Terre ſe réduit à rien, & retourne dans ſon prémier Cahos. Les Pierres les plus ſolides, les plus fortes Tours, les plus ſuperbes Edifices, les Marbres les plus durs, & tous les Métaux enfin, excepté l'Or, ſont réduits en poudre après une longue ſuite de temps. Le Vulgaire igno-

rant a accoutumé d'attribuer une choſe ſi ſurprenante au temps qui dévore tout ; & cela vient de ce qu'il ignore ce qui eſt caché dans les Elémens, & ſur-tout dans l'Air. C'eſt une flamme inviſible & inſenſible, qui inſenſiblement conſume tout, & l'envelope ſous un profond ſilence. Ce Feu dont nous parlons eſt diffus dans l'Air, parce qu'il eſt tout aërien de ſa Nature. Par ſon Eſprit cru il décompoſe les Mixtes, & détruiſant les Ouvrages de la Nature, il réduit toutes choſes dans leur prémier Eſtre par le moyen de la corruption : C'eſt par lui que les couvertures de plomb de certains Bâtimens, ſont après un long temps converties en une roüille blanche, qui reſſemble à la Céruſe artificielle, & qui étant lavée par l'eau des pluyes, ſe confond avec elle & ſe perd. Le Fer, tout de même, eſt changé en ſcorie peu à peu, & une partie après l'autre : Les cadavres des Animaux, leurs oſſemens, les troncs des Arbres, auſſi-bien que leurs racines quaſi terrifiées, les Marbres, les Pierres, les Métaux, enfin tout ce qui eſt dans la Nature tombe par ſucceſſion de temps, & eſt réduit au néant par cette ſeule Cauſe, & par ce ſeul Feu ſecret.

Ce Feu eſt quelquefois appellé Mercure par les Philoſophes, par une équivoque de nom ; parce qu'il eſt de nature aërien-

ne, & que c'est une vapeur très-subtile, participant du Soufre avec lequel elle a contracté quelque soüilleure ; & nous disons de bonne foi, Que qui connoît le Sujet de l'Art, connoît aussi que c'est là principalement que réside notre Feu, toutefois envelopé de féces & d'impuretés ; mais il ne se communique qu'aux vrais Sages, qui le sçavent constituer & purifier. Il a tiré du Soufre une imperfection, & une siccité adustible, qui fait qu'on doit agir avec lui sagement & avec précaution, si on veut s'en bien servir ; autrement il devient inutile. Faute de ce Feu, la Nature cesse souvent d'agir dans les Corps, & où l'entrée lui est déniée, là ne se fait aucun mouvement vers la génération, la Nature laissant son Ouvrage imparfait dès que cet Agent n'a plus son action libre. Ce Feu est dans un continuel mouvement, & sa flamme vaporeuse tend perpétuellement à corrompre, & à tirer les choses de puissance en acte ; comme il se voit dans les Animaux, lesquels ne seroient jamais portez à la génération, ne rechercheroient jamais l'accouplement, & ne songeroient jamais à la production de leurs semblables, sans ce Feu prompt à se mouvoir, qui excite & réveille leur propre feu lorsqu'il est engourdi : C'est lui qui est la véritable Cause du mouvement libidineux, par le-

quel l'Animal eſt porté à ſe joindre à ſon ſemblable, & y eſt excité par un aiguillon très-picquant; ce qui fait qu'en certain temps les Animaux ſont tellement incitez à l'acte de la génération, que malgré tous les obſtacles, oubliant toute triſteſſe, & mépriſant toute douleur, ils s'y portent de toute leur puiſſance, & en ſuivent tous les mouvemens avec joie. Qui des Hommes ſeroit aſſez fou pour ſouhaiter toutes les ſaletés attachées à cet action? Qui voudroit ſe donner toutes les peines qui ſervent ordinairement de moyen pour y parvenir? & Qui ne craindroit de s'expoſer aux maladies, qui dérivent de cette ſource, ſi on n'y étoit forcé par un mouvement violent, & entraîné par les Loix de la Nature. C'eſt ce Feu, lequel répandu dans les membres, agite tout le Corps, uſurpant un pouvoir tirannique ſur les facultés qui lui ſont ſoumiſes, & ſoumettant toute notre volonté aux appétits de l'Ame; de ſorte qu'on peut dire, ſi quelqu'un réſiſte à ſes flammes, que ce n'eſt que par un ſecours Divin, & par le frain d'une raiſon toute puiſſante. Cet Eſprit très-ſubtil s'inſinuë dans les entrailles, les émeut fortement, & par ſon feu allume toute la maſſe du ſang. C'eſt par ſa chaleur que le Feu interne eſt excité & comme invité au combat de Vénus, car elle ſe porte avec vio-

lence aux Vaſes ſpermatiques, & les échauffe tellement, que la Sémence pleine d'Eſprits ſe dilatant, & rompant les bornes de ſa priſon, ne demande qu'à être jettée dans la matrice de la Femme, afin de s'y multiplier dans ſon propre vaiſſeau, en faiſant paſſer ſa vertu générative de puiſſance en acte.

Ce Feu éxerce un ſemblable pouvoir dans le Règne Végétable; mais, quoi qu'il s'y trouve renfermé dans tous les Corps, néanmoins, parce que les Elémens y ſont plus groſſiers que dans le Règne Animal, il n'eſt pas excité ſi aiſément, & il a beſoin de l'induſtrie de l'Art, & qu'on appelle à ſon ſecours l'Air, ou quelqu'autre Elément, afin d'être rendu plus actif & plus prompt à opérer: Ce qui ſe remarque à l'arrivée du Printemps, & dans l'Eſté; car alors les pores des Corps étans ouvers, ce Feu, répandu dans les Elémens de l'Eau, de la Terre & de l'Air, s'inſinuë dans ces Corps, & fait voir ſon action dans l'ouvrage de la végétation. Sans ce Feu la Nature, accablée ſous le fais des excrémens, ne feroit que languir, au lieu qu'étant réveillée par ce mouvement vif & preſſant, elle agit ſans-ceſſe; & devenuë plus vigoureuſe, elle épand ſa vertu au long & au large.

On peut dire la même choſe des Miné-

raux, & comme ils s'engendrent dans les Cavernes de la Terre, il eſt aiſé à cet Eſprit de feu de s'y conſerver à cauſe de la ſolidité des Lieux ; ce qui fait que la Nature y engendre plus commodement les Métaux, ſur-tout ſi les Lieux ont déja été purifiez par ce même Feu. Mais comme il arrive quelquefois, à cauſe de la froideur du Lieu, que les pores du Corps ſont bouchez, & que cela fait qu'ils demeurent ſans action, pleins d'obſtructions & d'excrémens ; alors cet Eſprit eſt obligé de vaguer dans ces antres, & y ſuſcite ſouvent des mouvemens violens, après avoir abandonné ſon Corps. Mais pour le mieux faire connoître ce Feu, ſçache qu'il s'envelope ordinairement d'excrémens ſulphureux ; parce qu'il appette la nature chaude, & qu'il ſe revêt d'un habillement ſalin, ce qui fait que la Terre étant pleine de Soufres, les Métaux s'y engendrent très-aiſément, pourvû que les autres Cauſes matérielles y interviennent. Mais après que la Nature a achevé la génération des Corps métalliques, il ne ſe fait point de multiplication à cauſe des empêchemens dont nous avons parlé ci-devant, & que ce Feu s'évanoüit ſubitement. De là vient auſſi que les Métaux, qui ont ſouffert le feu de fuſion, demeurent comme morts, parce qu'ils ſont privez de leur Moteur externe ;

terne ; & c'eſt ce qui oblige l'Artiſte, quand la Nature a ceſſé d'agir, de la ſecourir en doublant ſes poids, & en y introduiſant un plus grand dégré de feu.

Enfin nous diſons que ce Feu, à cauſe de la ſiccité ſulfureuſe dont il participe, veut être humecté, afin de s'inſinuer plus librement dans le Sperme humide féminin, & le corrompre par ſon humidité ſuperfluë ; mais à cauſe de ſa qualité volatile & ſéche, il eſt très-difficile de l'attraper, & il faut le pêcher avec un rez bien délié par un moyen qui ſoit propre à cela. C'eſt dans cette occaſion que l'Artiſte doit connoître parfaitement les ſimpathies des choſes & leurs propriétés, & qu'il doit être verſé dans la Magie naturelle. Le Menſtruë doit être éguiſé par ce Feu, afin que ſes forces en ſoient augmentées ; & il ne ſuffit pas à l'Artiſte de connoître le Feu, il faut encore qu'il ſçache l'adminiſtrer, & qu'il entende parfaitement les dégrés de ſa proportion ; mais comme cela dépend de l'expérience & de l'habileté des Maîtres, nous n'en dirons pas davantage préſentement.

CHANT TROISIEME.

STROPHE IV.

C'eſt avec un tel Feu que l'Art, qui veut imiter la Nature, doit travailler, & que l'un doit ſuppléer au défaut de l'autre. Nature commence, l'Art acheve, & lui ſeul purifie ce que la Nature ne pouvoit purifier. L'Art a l'induſtrie en partage, & la Nature la ſimplicité; de ſorte que ſi l'un n'applanit le chemin, l'autre s'arrête tout auſſi-tôt.

CHAPITRE IV.

NOus avons fait voir ci-deſſus en quoi conſiſte l'habileté de l'Art, à ſçavoir, à ſecourir la Nature, & ſur-tout dans l'adminiſtration du Feu, tant externe qu'interne. Ce dernier ſert pour l'abbréviation de l'Oeuvre, & conſiſte dans l'addition d'un Soufre plus mûr & plus digeſt, par le moyen duquel la Sublimation Phiſique ſe parfait entiérement; car le Feu augmente le Feu, & deux Feux unis, échauffent davantage & convertiſſent les Elémens paſſifs en leur nature, bien plus aiſément que ne ſçauroit faire un ſeul. C'eſt donc un très grand artifice que de ſçavoir ſecourir le Feu par le Feu, & tout l'Art de

la Chimie n'eſt autre choſe que de bien connoître les Feux, & les ſçavoir bien adminiſtrer.

Les Philoſophes nous parlent dans leurs Livres de trois ſortes de Feux, le Naturel, l'Innaturel, & le Feu contre-nature.

Le Naturel eſt le Feu maſculin, le principal Agent; mais pour l'avoir, il faut que l'Artiſte emploie tous ſes ſoins & toute ſon étude; car il eſt tellement languiſſant dans les Métaux, & ſi fort concentré en eux, que ſans un travail très-opiniâtre, on ne peut le mettre en action.

L'Innaturel eſt le Feu féminin, & le Diſſolvant univerſel, nourriſſant les Corps, & couvrant de ſes aîles la nudité de la Nature; il n'y a pas moins de peine à l'avoir que le précédent. Celui-ci paroît ſous la forme d'une fumée blanche, & il arrive très-ſouvent que ſous cette Forme il s'évanoüit par la négligence des Artiſtes. Il eſt preſque incompréhenſible, quoique par la Sublimation Phiſique il apparoiſſe corporel & reſplandiſſant.

Le Feu contre-nature eſt celui qui corrompt le Compoſé, & qui le prémier a la puiſſance de diſſoudre ce que la Nature avoit fortement lié. Il eſt voilé ſous une infinité de noms, afin d'être mieux caché aux Ignorans, & pour bien le connoître,

il faut beaucoup étudier, lire & relire les Auteurs, & comparer toujours ce qu'ils disent avec la possibilité de la Nature. Il y a outre cela divers Feux, comme de fumier, de bain, de cendres, d'écorces d'Arbres, de noix, d'huile, de lampe & autres qui tous sont compris mistiquement sous la Catégorie de ces trois Feux, ou par eux-mêmes, ou en partie, ou en tant qu'unis ensemble; mais parce qu'il faudroit un gros volume pour expliquer tous ces noms, & plusieurs autres encore qui se trouvent dans les Livres, il suffira pour le présent, & dans le dessein que nous avons d'éviter la prolixité, d'en avoir donné quelque idée, d'autant mieux que notre Poëte a si clairement décrit les propriétés de ce Feu, qu'il semble n'être pas besoin d'un plus grand éclaircissement.

CHANT TROISIEME.

STROPHE V.

A quoi donc servent tant & tant de Substances différentes dans des Cornuës, dans des Alembics, si la Matiére est unique aussi-bien que le Feu? Oui, la Matiére est unique, elle est par tout, & les Pauvres peuvent l'avoir aussi-bien que les Riches. Elle est inconnuë à tout le monde, & tout le monde l'a devant les yeux; elle est mépriſée comme de la boue par le Vulgaire ignorant, & ſe vend à vil prix; mais elle est prétieuſe au Philoſophe, qui en connoit la valeur.

CHAPITRE V.

PResque tous les Philoſophes conviennent entr'eux ſur l'unité de la Matiére, & affirment unanimement qu'elle eſt une en nombre & en eſpéce; mais pluſieurs d'entr'eux entendent parler de la Matiére Phiſique, qui eſt une Subſtance mercurielle, & à cet égard ils diſent qu'elle eſt une, parce qu'en effet il n'y a qu'un ſeul Mercure en toute la Nature, quoi qu'il contienne en ſoi diverſes qualités, par leſquelles il varie, ſelon la diverſe domination & altération de ces qualités. Pour

moi, je n'entens point ici cette sorte d'unité, mais celle qui regarde le Sujet Phisique, que l'Artiste doit prendre à la main, & qui sans aucune équivoque est unique; car notre Oeuvre ne se fait point de plusieurs Matiéres, l'Art n'étant pas capable de mêler les choses avec proportion, ni de connoître les poids de la Nature. Il n'y a donc qu'une Nature, qu'une Opération, & enfin qu'un seul Sujet, lequel sert de base à tant d'Opérations merveilleuses.

Ce Sujet se trouve en plusieurs lieux, & dans chacun des trois Règnes; mais si nous regardons à la possibilité de la Nature, il est certain que la seule Nature métallique doit être aidée de la Nature, & par la Nature: C'est donc dans le Règne minéral seulement ou réside la Sémence métallique, que nous devons chercher le Sujet propre à notre Art, afin de pouvoir opérer facilement. Mais quoi qu'il y ait plusieurs Matiéres de cette sorte, il y en a une pourtant qu'il faut préférer aux autres: Il y a divers âges dans l'Homme, mais l'âge viril est le plus propre à la génération: Il y a diverses Saisons dans l'année, mais l'Automne est la plus propre à cueillir la moisson: Enfin, il y a divers Luminaires dans le Ciel, mais le Soleil est le seul propre à illuminer. Apprens donc à connoître quelle est la Matiére la plus

propre, & choisis la plus facile. Nous rejettons sur-tout, toutes les Matiéres, dans lesquelles l'Essence métallique n'est pas renfermée, non-seulement en puissance, mais aussi en acte très-réel, & ainsi tu n'erreras pas au choix de ta Matiére. Où n'est pas la Splendeur métallique, là ne peut être la Lumiére de notre Sperme. Laisse donc chacun dans son erreur, & prends garde de te laisser surprendre aux fourberies, & aux illusions, si tu veux réüssir dans ton dessein : Et sçaches certainement que tout ce qui est nécessaire à l'Art est renfermé dans ce seul & unique Sujet. Il est vrai qu'il faut aider la Nature afin qu'elle fasse mieux son ouvrage, & qu'elle l'achéve plus promptement, & cela par un double moyen lequel, sur toutes choses, il te faut connoître.

Ce Sujet non-seulement est un, mais il est outre cela mépriſé de tout le monde, & à le voir on n'y reconnoît aucune excellence. Il n'est point vendable, car il n'est d'aucun usage hors l'Oeuvre Philosophique, & lorsqu'il est dit par les Philosophes que toute Créature en use, qu'il se trouve dans les boutiques, & qu'il est connu de tout le monde, ils entendent par là ou l'Espéce ou la Substance interne du Sujet, qui, étant mercurielle, se trouve en toutes choses. Bien des Gens l'ont

souvent dans leurs mains, & le rejettent par ignorance, ne croyant pas qu'il puisse y avoir rien de bon en lui, comme il m'est arrivé plusieurs fois à moi-même. Mais afin de te le marquer plus clairement, voici une nouvelle leçon que je vais te donner. Sçache donc que le Soufre Philosophique n'est autre chose que le Feu très-pur de la Nature, dispersé dans les Elémens, & renfermé par cette même Nature dans notre Sujet, & dans plusieurs autres, où il a dèja reçu quelque coction, par laquelle il est en partie congelé & fixé; toutefois sa fixité n'est encore qu'en puissance, parce qu'il est enveloppé de beaucoup de vapeurs volatiles, qui sont cause qu'il s'envole aisément & s'évanoüit dans les airs: Car lorsque dans un Sujet la partie volatile surmonte la fixe, toutes deux deviennent volatiles, & cela est selon les régles, & la possibilité de la Nature. Cette Lumiére ne se trouve donc point actuellement fixe sur la Terre, sans être surmontée des qualités contraires, hormis dans l'Or; ce qui fait que l'Or est le seul de tous les Corps où les Elémens sont dans une proportion égale, & par conséquent fixe & constant au feu. Mais lorsque cette vertu fixe est surmontée par une plus grande partie volatile de même nature qu'elle, & qu'elle se trouve jointe à des excrémens

vaporeux

vaporeux, alors elle perd cette fixité pour un temps, quoi qu'elle l'ait toujours en puissance. Notre Soufre, lequel est requis pour l'Oeuvre, est la splendeur du Soleil, & de la Lune de la nature des Corps Célestes, & revétu d'un semblable Corps. Ainsi il faut que tu cherches soigneusement en quel Sujet cette splendeur peut être & s'y peut conserver, & sçache que là où est cette splendeur, là est la Pierre tant recherchée. Il est de la nature de la Lumiére de ne pouvoir paroître à nos yeux sans être revêtuë de quelque Corps, & il faut que ce Corps soit propre aussi à recevoir la Lumiére: Là où est donc la Lumiére, là doit aussi être nécessairement le véhicule de cette Lumiére. Voilà le moyen le plus facile pour ne point errer. Cherche donc avec la lumiére de ton esprit, la Lumiére qui est envelopée de Ténébres, & apprens de là que le Sujet le plus vil de tous, selon les Ignorans, est le plus noble selon les Sages, puisqu'en lui seul la Lumiére repose, & que c'est par lui seul qu'elle est retenuë & conservée. Il n'y a aucune nature au monde, excepté l'Ame raisonnable, qui soit si pure que la Lumiére, ainsi le Sujet qui contient la Lumiére doit être très-pur, & le Vase, qui doit servir à tous les deux, ne doit pas non plus manquer de pureté. Voilà

comment dans un Corps très-abject est renfermée une chose très-noble, & cela afin que toutes choses ne soient pas connuës de tous.

CHANT TROISIEME.

STROPHE VI.

C'est cette Matiére, si mépriſée par les Ignorans, que les Doctes cherchent avec soin, puisqu'en elle est tout ce qu'ils peuvent désirer. En elle se trouvent conjoints le Soleil & la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le Feu, d'où ces Métaux tirent leur vie; c'est elle qui donne l'Eau ignée, qui donne aussi la Terre fixe; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est nécessaire à un Esprit.

CHAPITRE VI.

NOtre Poëte continuë dans ce Chapitre d'enseigner à sa maniére ordinaire, ce que nous avons déja dit du Sujet de l'Art; mais afin de ne pas ennuyer par des répétitions, nous dirons seulement ici que dans ce Sujet sont renfermez le Sel, le Soufre & le Mercure des Philosophes, lesquels doivent être extraits l'un après l'autre par une Sublimation Phisique par-

faite & accomplie : Car d'abord on doit tirer le Mercure en forme de vapeur ou de fumée blanche, & ensuite dissoudre l'Eau ignée, ou le Soufre par le moyen de leur Sel bien purifié, volatilisant le fixe, & conjoignant les deux ensemble dans une union parfaite. A l'égard de cette Terre fixe, dont notre Poëte dit qu'elle est contenuë dans notre Sujet, nous disons qu'en elle gît la perfection de la Pierre, le véritable Lieu de la Nature, & le Vaisseau où se réposent les Elémens. C'est une Terre fusible & ignée, très-chaude & très-pure, laquelle doit être dissoute & inhumée, pour être renduë plus pénétrante, & plus propre à l'usage des Philosophes, & pour être enfin le second Vaisseau de toute la perfection. Car comme il est dit au sujet du Mercure que le Vaisseau des Philosophes est leur Eau, aussi peut-on dire à l'égard de cette Terre, que le Vaisseau des Philosophes est leur Terre. La Nature, comme une prudente Mére, t'a donné, mon cher Lecteur, dans ce seul Sujet tout ce que tu peux désirer afin que tu en tires le noyau, & que tu le prépares pour ton usage.

Cette Terre, par sa Séchereſſe ignée & innée, attire à soi son propre Humide, & le consume ; & à cause de cela elle est comparée au Dragon qui dévore sa queuë

Au reſte elle n'attire & n'aſſimile à ſoi ſon Humide que parce qu'il eſt de ſa même nature. Par où ſe decouvre la ſottiſe de ceux qui eſſayent vainement d'unir & de congéler par le moyen de leurs Eaux, des choſes tout-à-fait oppoſées & auſſi éloignées entr'elles, que le Ciel l'eſt de la Terre, dans leſquelles il ne ſe fait pas la moindre attraction. La chaleur externe n'eſt pas capable de congéler l'Eau, à quelque dégré que ſoit miſe cette chaleur; bien loin de cela, elle la diſſout, & la raréfie en l'élevant dans les airs. Mais la chaleur interne de notre Terre Phiſique opére bien plus naturellement; auſſi en arrive-t'il une ſûre & parfaite congélation.

CHANT TROISIEME.

STROPHE VII.

Mais au lieu de considérer qu'un seul Composé suffit au Philosophe, vous vous amusez, Chimistes insensez, à mettre plusieurs Matiéres ensemble; & au lieu que le Philosophe fait cuire à une chaleur douce & solaire, & dans un seul Vaisseau, une seule Vapeur qui s'épaissit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrédiens differens; & au lieu que Dieu a fait toutes choses de rien, vous au contraire, vous réduisez toutes choses à rien.

CHAPITRE VII.

NOtre Auteur se mocque en cet endroit de tous les vains travaux des Chimistes vulgaires, & sur-tout de ceux qui travaillent sur diverses Matiéres à la fois; ce qui répugne entiérement à la vérité de la Science; car ces Substances sont séparées ou par la Nature ou par l'Art: Si c'est par la Nature, quoi qu'ils fassent, ils ne pourront jamais conjoindre ce que la Nature a disjoint, & toujours la Substance aqueuse surnagera; ce qu'il y a même à considérer, c'est qu'ils ne connoîtront jamais le juste poids, parce qu'ils

n'ont pas en leur pouvoir la balance de la Nature, laquelle, par ſes attractions, péſe les Eſſences des choſes ; & ainſi il arrivera que ces Ignorans, bien loin de fortifier ces attractions, les détruiront, ne conſidérant pas que l'eſtomac de l'Animal attire ſeulement ce qui lui eſt néceſſaire, & rejette le reſte par les excrémens. Il leur eſt donc impoſſible de connoître ce véritable poids & par conſéquent leur erreur eſt ſans reméde ; car prenant des choſes contraires & déja ſéparées par la Nature, dans leſquelles il ne ſe peut faire d'attraction, jamais le poids ne ſe trouvera.

Que ſi ces Subſtances ſont ſéparées par l'Art, le poids de la Nature ne s'y trouvera pas non plus, étant détruit & diſſipé par la diſcontinuité des Elémens, & une partie demeurera toujours ſéparée de l'autre. Ainſi ceux-là n'errent pas moins, qui, prenant deux Matiéres, prétendent les travailler, les purifier & les conjoindre par leurs ſophiſtiques opérations, que ceux qui, ne prennant qu'un ſeul Sujet, le diviſent en pluſieurs parties, & par une vaine Diſſolution croyent les réunir de rechef. Notre Art ne conſiſte point en pluralité, & quoi qu'il ſoit ordonné preſque dans tous les Traités des Philoſophes de prendre tantôt une choſe & tantôt une autre, à ſçavoir une partie fixe & une partie vola-

tile, ou bien de prendre de l'Or ou quelqu'autre Corps, le purifier, le calciner & le sublimer, tout cela n'est que tromperie & qu'un pur mouvement d'envie pour abuser les Hommes ; mais quand ils auront reconnu leurs erreurs par leur propre expérience, alors ils verront que je n'ai enseigné que la vérité.

CHANT TROISIEME.

STROPHE VIII.

Ce n'est point avec les Gommes molles ni les durs Excrémens, ce n'est point avec le Sang ou le Sperme humain ; ce n'est point avec les Raisins verts, ni les Quintessences herbales, avec les Eaux fortes, les Sels corrosifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'est pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ni avec le Soufre, ou le Mercure, ni enfin avec les Métaux même du vulgaire qu'un habile Artiste travaillera à notre grand Oeuvre.

CHAPITRE VIII.

CEux qui travaillent sur les Animaux, les Végétaux, & sur tout ce qui en dépend, se trompent fort lourdement ; &

quiconque peut s'imaginer de telles choſes, n'eſt pas digne de porter le nom de Philoſophe : Car quelle convenance, je vous prie, y a t'il entre les Animaux & les Métaux, ſoit matérielle, ſoit formelle ? Diront-ils, pour s'excuſer, que les Animaux, les Végétaux, & les Minéraux ont un même Principe de Subſtance en général, étans tous ſortis d'un ſeul & même Cahos ? De tels Ignorans ne connoiſſent guéres la Nature, & n'ont jamais apperçu ſa Lumiére ; auſſi ſeroit-ce du temps perdu que de s'amuſer à réfuter une ſi vaine opinion, d'autant plus qu'on ne doit jamais diſputer contre ceux qui nient les Principes. On ſe contente donc de leur dire, Qu'au lieu d'entreprendre tant de vaines Opérations ſur des raiſons auſſi foibles, il leur ſeroit encore plus pardonnable d'anatomiſer les Elémens de l'Air ou de l'Eau commune, dans leſquels ils pourroient trouver ces mêmes Subſtances & moins ſoüillées d'excrémens. On peut dire la même choſe à ceux qui s'amuſent à travailler ſur les Gommes & ſur les Raiſines, qui ne ſont proprement que des excrémens de l'Humide radical des Végétaux, que la Nature a rejettée comme une ſuperfluité : Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu quelque légére altération des Elémens, & qu'elles ne renferment quelque vertu ſpécifique, capable

d'action ; mais que cela eſt bien éloigné de la Nature minéralle, dans laquelle ſeule on doit chercher ce qu'il faut pour notre Oeuvre.

Ceux-là ſe précipitent encore dans une abîme d'erreurs qui travaillent ſur les Sels, & ſur les Eaux fortes & corroſives ; car ces choſes n'ont point en elles cet admirable Soufre Phiſique, la Nature n'étant jamais que dans ſa propre nature ; & de plus, elles n'ont point cette ſplendeur métallique qu'il nous faut néceſſairement trouver. Ces ſortes d'Eaux ne ſçauroient jamais nous être utiles, car ce ſont des Humidités contre nature qui la diſſipent & la détruiſent par leurs impuretés, & leurs Eſprits puants ; & bien loin de nous ſervir de leur miniſtére pour notre Art, nous devons au contraire les éviter comme une peſte.

Mais que dirons-nous de ceux qui travaillent ſur le Vitriol ? car il ſemble qu'ils ont touché droit au but, le Vitriol contenant en ſoi les Principes deſquels ſe forme l'Eſſence Métallique : & ainſi ayant le Principe, il n'eſt pas mal-aiſé d'arriver à la Fin. Nous diſons qu'ils ſe trompent comme les autres, parce que ce Principe eſt trop éloigné, & qu'il nous faut prendre une Matiére prochaine & ſpécifiée, dans laquelle la Nature ait péſé ſes Spermes, & y ait renfermé une Sémence prolifique. Or

le Vitriol ne contenant point cette Semence métallique, laquelle, comme nous avons dit, ne se trouve pas dans le Sang encore cru, mais seulement dans un Corps amené à un certain terme de perfection, c'est à bon droit qu'il est rejetté, & qu'il ne peut être pris pour notre Matiére. Il en est de même du Soufre & de l'Argent vif vulgaires, en chacun desquels il manque quelque chose, sçavoir en celui-ci l'Agent propre, & en l'autre la Matiére dûë, ou le Patient; à cause dequoi ils sont rejettez de tous les Philosophes. Il faut dire encore la même chose des autres Minéraux, dans lesquels on ne sçauroit trouver cette splendeur & cette Essence métallique, dont nous avons parlé.

Mais pour ce qui regarde l'Antimoine, il semble qu'il soit en état de nous donner ce que nous cherchons; car il a une si grande affinité avec les Métaux, qu'on peut dire que c'est proprement un Métail cru: Cependant, si nous éxaminons sa composition intrinséque, il est certain que nous trouverons qu'il a de très-grandes superfluités, & entr'autres une humidité grossiére & indéfinie, qu'il est très-difficile à l'Art de purifier, à cause que sa nature est trop déterminiée au Saturne, étant proprement un Plomb ouvert & cru, transmué par l'opération de la Nature, ce qui

a obligé les Philosophes de défendre qu'on s'y attachât, ni qu'on travaillât sur lui.

Ceux qui travaillent sur les Métaux, errent encore beaucoup dans le choix de la Matiére prochaine qu'il faut prendre ; car étant unique, il n'est pas nécessaire de s'amuser par trop de rafinement à faire des Amalgames, ni aucune autre vaine mixtion : Mais comme nous avons déja traité de leur Génération & des Causes de leur imperfection, laquelle les empêche d'être propres pour notre Oeuvre, nous renverrons le Lecteur à ce qui en a été dit.

Pour la conclusion de ce Chapitre, nous avertissons ici le Fils de la Science, qu'il doit profiter des expériences d'autrui, & se mettre en tête que puisque tant de Gens ont travaillé sur les Minéraux, par une infinité d'Opérations différentes, sans pourtant fapper au but, il faut nécessairement qu'ils ayent erré à l'égard des Principes, & des Fondemens de l'Art, comme le Comte Bernard le justifie par sa propre expérience, nous apprenant qu'il a voyagé presque par tout le Monde sans jamais trouver que des Opérateurs sophistiques, lesquels ne travailloient pas en Matiére dûe, mais toujours sur de mauvaises Matiéres, toutes lesquelles il nomme, & condamne en même temps comme inutiles

pour l'Oeuvre. Il faut donc qu'il y ait une autre Voie, & une autre Matiére, que les yeux du Vulgaire ne discernent point; car si la Matiére étoit une fois connuë, il est certain qu'après beaucoup d'erreurs, on trouveroit enfin le sécret de la bien travailler; mais on voit qu'ils ne la connoissent pas, à cela particuliérement qu'ils se jettent d'erreur en erreur, sans pouvoir jamais s'en dépétrer, ni discerner la moindre vérité: Ils ont toujours dans les mains des Métaux & des Minéraux, & ne sçavent point lesquels sont vifs, lesquels sont morts, lesquels sont sains, lesquels sont malades, & de cette ignorance naît encore une infinité d'autres erreurs, jusqu'à ce qu'après s'être long-temps flattez inutilement, perdant enfin tout espoir, ils ne songent plus qu'à tromper les autres.

CHANT TROISIEME.

STROPHE IX.

A quoi servent tous ces divers mélanges ? puisque notre Science renferme tout le Magistére dans une seule Racine, que je vous ai déja assez fait connoître, & peut-être plus que je ne devois. Cette Racine contient en elle deux Substances, qui n'ont pourtant qu'une seule Essence ; & ces Substances, qui ne sont d'abord Or & Argent qu'en puissance, deviennent enfin Or & Argent en acte, pourvû que nous sçachions bien égaliser leurs poids.

CHAPITRE IX.

COmme notre Auteur parle ici de l'égalité des poids, nous nous croyons obligez, nonobstant ce que nous en avons déja dit, d'en instruire de nouveau le Lecteur studieux.

C'est l'office de l'Art & non de la Nature d'observer éxactement le poids en toutes choses. Mais quand la Nature a déja ses propres poids, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre septiéme, la même Doctrine nous apprend à accommoder nos poids aux poids de la Nature,

& d'y travailler comme elle fait, par voie de purification & d'attraction ; c'eſt-à-dire, que quand nous avons bien purifié nos Subſtances, & que de la Nature terreſtre nous les avons élevées à la dignité céleſte, dans le même moment, & par la force de l'attraction nous peſons nos Elémens dans une ſi juſte proportion, qu'ils demeurent comme balancez, ſans qu'une partie puiſſe ſurpaſſer l'autre ; car lorſqu'un Elément égale l'autre en vertu, en ſorte, par éxemple, que le Fixe ne ſoit point ſurmonté par le Volatil, ni le Volatil par le Fixe, alors de cette harmonie naît un juſte poids, & un mélange parfait. Cette égalité de poids ſe voit manifeſtement dans l'Or vulgaire, & c'eſt ce qui fait que les vertus des Elémens demeurent tranquilles en lui, ſans qu'aucun domine ſur l'autre ; mais au contraire, leur force, étant unie par ce moyen, il eſt capable de réſiſter à toutes les qualités contraires des Elémens ſurvenans du dehors. Dans notre Oeuvre tout de même, lorſqu'un pareil mélange eſt achevé, nous pouvons dire que nous avons le véritable Or vif des Philoſophes, parce que la vie eſt bien plus abondamment en lui que dans l'Or vulgaire, & qu'il eſt tout rempli d'Eſprits, en ſorte qu'on peut le regarder auſſi-tôt comme un vrai Mercure, que comme un Soufre. Cela doit ſuffire au ſujet des poids.

CHANT TROISIEME.

STROPHE X.

Oui, ces Substances se font Or & Argent actuellement, & par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Soufre d'or. O lumineux ! ô véritable Or animé ! j'adore en toi toutes les merveilles & toutes les vertus du Soleil. Car ton Soufre est un trésor, & le véritable fondement de l'Art, qui meurit en Elixir ce que la Nature mene seulement à la perfection de l'Or.

CHAPITRE X.

LEs Philosophes ont écrit plusieurs choses touchant la vertu de leur Soufre, ou Pierre cachée; & comme, en cette occasion, ils n'ont point déguisé la vérité, mais au contraire l'ont éclaircie le plus qu'ils ont pû, le Lecteur pourra s'instruire suffisamment dans leurs Livres, où il trouvera que ce n'est autre chose que l'Humide radical de la Nature, revétu & enrichi des qualités du Chaud inné, lequel a le pouvoir d'opérer des choses admirables, & même incroyables; démontrant puissamment ses vertus dans les trois Règnes. Nous avons dèja fait voir ce qu'il

peut opérer sur les Animaux : A l'égard des Végétaux, il est sans doute qu'il peut en étendre si fort la vertu, qu'un Arbre portera du fruit trois ou quatre fois l'année, & bien loin que ses forces en soient diminuées, elles en seront augmentées ; car c'est un Soleil terrestre qui épand sans-cesse ses fertiles rayons du Centre à la Circonférence, fortifiant si puissamment la Nature, qu'elle multiplie au centuple. On voit que les Jardiniers ont bien sçu trouver le sécret d'avoir des Roses tous les mois, & de multiplier assez leur vertu, pour la faire aller au-delà du terme ordinaire : Pourquoi donc, par une confortation encore plus grande, ne fera t'on pas croître & multiplier les autres Végétaux ? Et pour ce qui est des Minéraux, ne doit-on pas croire qu'il fera encore sur eux de bien plus grands effets, puisqu'ils ont beaucoup plus de convenance avec sa nature fixe, & que ces effets là seront mille fois plus admirables que ne disent les Auteurs, dont la plûpart ne l'ont pas bien sçu, & les autres l'ont exprès envelopé sous le silence ? Quoiqu'il en soit, nous soutenons que par le moyen de ce grand Sécret, il sera possible à un habile Artiste d'étendre si loin la force & la vertu des choses, que ce qu'il opérera, paroîtra miraculeux & surnaturel, sur-tout s'il sçait

bien

bien se prévaloir de la connoissance qu'il aura des vertus simpathiques.

A l'égard de ce qu'on dit que par notre Pierre, le Verre est rendu malleable, la chose est fort incertaine, quoique par raison elle soit possible, puisque la malléabilité ou l'extension provient d'une certaine oléaginité fixe & radicale, qui conglutine les choses, & les unit par leurs plus petites parties, en quoi notre Pierre abonde extrêmement. Le verre étant donc une très-pure portion de terre & d'eau privée de son Humide radical, comme nous avons fait voir au Chapitre du Mercure, il ne seroit pas surprénant qu'en lui redonnant un nouvel Humide radical, ses parties se conglutinassent, & fissent ensemble un certain Estre homogéne. Enfin une infinité de miracles se peuvent faire par cette voie là, lesquels ne seront pourtant que l'effet de la simple Magie naturelle, mais que les Ignorans croiront être des productions du Démon, ne faisant pas réfléxion que c'est un sacrilege & une impiété que d'attribuer à ce malin Esprit ce qui est dû à la seule Nature, ou à l'Auteur de la Nature.

Au lieu d'Epilogue, nous avertissons seulement le Lecteur, que s'il lit ces choses dans l'esprit d'une sage curiosité, & avec le désir de s'instruire, nous voulons bien consacrer avec joie cet Ecrit à son

loisir, afin qu'il en puisse retirer le fruit qu'il souhaite, à proportion de l'étenduë & de la capacité de son esprit, ce que nous prions Dieu de lui accorder. Mais il doit sçavoir aussi que tout Don parfait vient du Pére des Lumiéres, & qu'il est écrit que la Sapience n'entrera jamais dans une Ame soüillée, & qu'on aura beau avoir l'esprit subtil, ou une profonde érudition, si le Très-Haut ne daigne regarder en pitié ceux qui l'invoqueront en sincérité de cœur, & ne leur accorde gratuitement ce grand Don. Quiconque donc s'approchera sans cette véritable disposition, s'en retournera sans aucun fruit. Nous protestons au reste que si nous avons avancé quelque chose contre la Foi Catholique & Chrétienne, directement ou indirectement, nous voulons que cela soit tenu pour non écrit; reconnoissant que le principal point du Philosophe est de marcher selon la régle de JESUS-CHRIST le Rédempteur, & de craindre sur toutes choses Dieu notre Souverain Juge.

FIN du Troisiéme Volume.

TABLE

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce Troisiéme Volume.

LES *douze Clefs de Philosophie de Frére Bazile Valentin, Religieux de l'Ordre de Saint Benoît*, page 1

Avant-Propos. Livre I.

Livre II. *Prémiére Clef de l'Oeuvre des Philosophes, de la Préparation de la premiere Matiere*, 23

Deuxiéme Clef de l'Oeuvre des Philosophes, 27

3^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 30

4^e *Clef de l'Oeuvre des Phylosophes*, 33

5^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 36

6^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 40

7^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 43

8^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 47

9^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 56

10^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 61

11^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 65

12^e *Clef de l'Oeuvre des Philosophes*, 68

De la premiere Matiére de la Pierre des Philosophes, 70

Livre III. *Contenant en abrégé une Repétition de tout ce qui est enseigné dans les*

TABLE.

Traités des douze Clefs de la Pierre prétieuse des Philosophes, page 72
Du Mercure. *Prémier Principe de l'Oeuvre des Philosophes,* 75
Du Soufre. *Second Principe de l'Oeuvre des Philosophes,* 76
Du Sel. *Troisiéme Principe de l'Oeuvre des Philosophes,* 77
Prémiére Addition, contenant les Enseignemens de l'Oeuvre des Philosophes, 81
Seconde Addition, pour les mêmes Opérations, ibid.
L'Azot, ou le Moyen de faire l'Or caché des Philosophes, du Frére Bazile Valentin, Prémiére Partie. 84
L'Azot, ou le Moyen de faire l'Or caché des Philosophes, Seconde Partie. 155
La Table d'Émeraude d'Hermès, ou les Paroles des Secrets de ce Philosophe 158
Les Paroles d'Hermès dans son Pimandre, 160
Le Symbole de Frére Bazile Valentin, 161
Le Symbole nouveau, 162
Matiére prémiére, 165
Opération du Mistére Philosophique. Prémiére Figure, 167
Seconde Figure, 168
Troisiéme Figure, *ibid.*
Quatriéme Figure, 169
Cinquiéme Figure, 170
Sixiéme Figure, 172

TABLE.

L'Oeuvre Universel des Philosophes, 174
Déclaration d'Adolphe, 175
Le Symbole de Saturne, 179
L'Ancienne Guerre des Chevaliers, ou le Triomphe Hermétique, 181
Entretien d'Eudoxe & de Pyrophile sur l'Ancienne Guerre des Chevaliers, 204
Lettre aux vrais Disciples d'Hermès, contenant six principales Clefs de la Philophie secrète, 293
La Lumière sortant par soi-même des Ténébres, 322
Poëme sur la Composition de la Pierre des Philosophes, traduits de l'Italien, avec un Commentaire, Chant Prémier. ibid.
Chant deuxiéme, 326
Chant Troisiéme, 329
Avant-Propos, 334
Chant Prémier, Strophe I. 351
Chant Prémier, Strophe II. 361
Chant Prémier, Strophe III. 381
Chant Prémier, Strophe IV. 381
Chant Prémier, Strophe V. 390
Chant Prémier, Strophe VI. 401
Chant Prémier, Strophe VII. 409
Chant Deuxiéme, Strophe I. 421
Chant Deuxieme, Strophe II. 432
Chant Deuxieme, Strophe III. 441
Chant Deuxiéme, Strophe IV. 454
Chant Deuxiéme, Strophe V. 458
Chant Deuxiéme, Strophe VI. 461

Chant Deuxiéme, Strophe VII. pag. 465
Chant Deuxiéme, Strophe VIII. 479
Chant Troïsiéme, Strophe I. 482
Chant Troisieme, Strophe II. 489
Chant Troisieme, Strophe III. 490
Chant Troisiéme, Strophe IV. 498
Chant Troisiéme, Strophe V. 501
Chant Troisiéme, Strophe VI. 506
Chant Troisiéme, Strophe VII. 509
Chant Troisiéme, Strophe VIII. 511
Chant Troisiéme, Strophe IX. 517
Chant Troisiéme, Strophe X. 519

Fin de la Table du Troisiéme Volume.

